@

J. J. M. de GROOT

LES FÊTES ANNUELLEMENT CÉLÉBRÉES À ÉMOUI

à partir de :

LES FÊTES ANNUELLEMENT CÉLÉBRÉES À ÉMOUI (AMOY),

Étude concernant la religion populaire des Chinois

par J. J. M. de GROOT (1854-1921), Ph. D.

Traduit du hollandais, avec le concours de l'auteur, par C.G. CHAVANNES.

Ernest Leroux, éditeur, Paris, 1886. Deux volumes. XXV+400+432 pages+24 illustrations de Félix Régamey.
Réimpression par Chinese Materials Center, San Francisco, 1977.

Édition en mode texte
par Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

Fan Tch'i questionna au sujet de la science. Le Maître dit : « C'est connaître les hommes ».

Confucius, Loun-yu, XII, 22.

Ce que l'on appelle la science est la connaissance des hommes. Parmi les sciences il n'y en a pas de plus grande que celle qui traite de l'homme.

Liou Ngan, Houng-lieh-kiai, ch. XX.

TABLE DES MATIÈRES

Index — Table des illustrations

Introduction

CHAPITRE PREMIER. LE PRINTEMPS

Premier mois
- 1er jour. Fête du Nouvel-an
- 2e jour
- 3e jour
- 4e jour. Réception des dieux domestiques
- 5e jour
- 9e jour. Fête du Ciel
  - § 1. Le dieu du Ciel
  - § 2. Offrande domestique
  - § 3. La messe taoïque
  - § 4. Processions pour obtenir la pluie
  - § 5. La papauté taoïque
- 10e jour. Jour de naissance de la Terre
- Réception du printemps
- 13e jour. Fête de Kouan Ti, dieu de la Guerre
- 15e jour. Fête des Lanternes

Deuxième mois
- 2e jour. Jour de naissance de la Terre
  - § 1. La Terre, seconde divinité principale de la nature; sa différenciation en dieux tutélaires des Champs et du Blé
  - § 2. Jour de naissance de la Terre et des dieux tutélaires des Champs
  - § 3. La déesse-Terre comme dieu de la Richesse et du Bonheur
  - § 4. Culte du dieu de la Terre et de la Richesse
  - § 5. Explication légendaire de la distribution inégale des richesses
- 3e jour. Fête des dieux des Lettres
  - Introduction
  - § 1. Wun Tch'ang
  - § 2. Le philosophe Kouan
  - § 3. Le patriarche Lu
  - § 4. K'oueï Sing
  - § 5. L'Habit rouge
  - Conclusion
- 19e jour. Fête de Kouan Yin, déesse de la Grâce divine
- 22e jour. Fête de Keh-Sing-ong

Troisième mois
- 3e jour. Fête du troisième mois
- Époque du Manger froid
  - § 1. Extinction et renouvellement des feux
  - § 2. Œufs de Pâques
- Fête des Tombeaux
  - § 1. Cérémonies en l'honneur des morts
  - § 2. Maisons ornées de verdure

23e jour. Jour de naissance de la patronne des Marins
§ 1. Má-Tsó-Pô
§ 2. Cérémonies qui se font dans les temples

CHAPITRE SECOND. L'ÉTÉ

Quatrième mois
8e jour. Fête du baptême de Bouddha

Cinquième mois
5e jour. Grande fête de l'été
Introduction
§ 1. Célébration de la fête dans les maisons
I. Offrande aux dieux domestiques, aux ancêtres et au dieu de la Richesse
II. Méthodes pour préserver le corps des influences malsaines
III. Préservation des maisons contre les influences malignes
IV. Les herbes de la St. Jean en Europe, etc.
§ 2. Courses des bateaux-dragons
A. Le dragon en Chine et spécialement dans la fête de l'été.
B. Le dragon en Europe
13e jour. Second jour de fête du dieu de la Guerre

Sixième mois
6e jour. Ouverture des portes du ciel
15e jour. Fête du milieu de l'année
§ 1. Offrande aux dieux domestiques et aux ancêtres
§ 2. La Parque chinoise
19e jour. Second jour de fête de la déesse de la Grâce divine

CHAPITRE TROISIÈME. L'AUTOMNE

Septième mois. Sacrifices aux morts
I. Ouverture de l'enfer
II. Grand jour d'offrande pour les âmes
1. Dans les maisons — 2. Près des temples
III. Fermeture de l'enfer
7e jour. Fête du septième soir
15e jour. Seconde fête des Seigneurs des trois Mondes

Huitième mois
3e jour. Fête du dieu de la Cuisine
15e jour. Grande fête de l'automne
§ 1. Fête de la moisson célébrée en l'honneur de la Terre
§ 2. Culte de la Lune
A. L'homme de la lune — B. La femme — C. Le crapaud — D. Le lièvre — E. Les arbres — F. Le bûcheron
§ 3. Contemplation de la lune et consultation de l'avenir
22e jour. Deuxième jour de fête de *Keh-Sìng-ông*
§ 1. Renseignements écrits
§ 2. Légendes populaires
§ 3. Pèlerinages

Neuvième mois
9e jour. Fête des Cerfs-volants
19e jour. Troisième jour de fête de la déesse de la Grâce divine

CHAPITRE QUATRIÈME. L'HIVER

Dixième mois
15e jour. Troisième fête des Seigneurs des trois Mondes

Onzième mois
Fête du Solstice d'hiver
§ 1. L'offrande domestique
§ 2. Le culte dans les temples des ancêtres
§ 3. Pourquoi l'on rend hommage aux morts en hiver.

Douzième mois
16e jour. Dernier jour de Fête en l'honneur de la Terre
24e jour. Voyage des dieux domestiques au ciel
§ 1. Culte du dieu de la Cuisine
§ 2. Voyage des dieux domestiques au ciel
29e ou 30e jour. Fête de la clôture de l'année
§ 1. Occupations domestiques
§ 2. Les dieux des Murailles et Fossés
§ 3. Inscriptions et dessins des portes, leur origine et leur signification
§ 4. Veillée du Nouvel-an

CHAPITRE CINQUIÈME. APERÇU DU DÉVELOPPEMENT DU SYSTÈME RELIGIEUX DES CHINOIS.
Introduction
§ 1. Premières notions sur une forme invisible de l'existence
§ 2. Croyance primitive aux doubles des êtres divers
§ 3. Développements progressifs de la croyance aux doubles des êtres
§ 4. Continuation de l'existence du double de l'homme après la mort
§ 5. État et nature de l'âme après la mort
§ 6. Exorcismes et divination
§ 7. Moyens de bien disposer les esprits. Culte des ancêtres
§ 8. Divinités dues à la déification de personnages historiques
§ 9. Demi-dieux
§ 10. Dieux des Eaux
§ 11. Dieux du Sol et des Champs
§ 12. Sabéisme
§ 13. Le dieu du Feu
§ 14. Conformité du culte des dieux avec le culte des morts
§ 15. Preuves historiques de la priorité en date du culte des ancêtres
§ 16. Le confucianisme
§ 17. Le taoïsme
§ 18. Le bouddhisme
§ 19. Considérations finales.

APPENDICES
I. Traduction des passages d'ouvrages allemands et anglais cités dans l'original dans cet ouvrage
II. Liste des livres chinois cités dans cet ouvrage
III. Liste des principaux mots chinois
IV. Index général

@

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planche

Premier volume

I. Les seigneurs des trois mondes.
II. Yû-wang-shang-ti, CMG 949
III. Kouan-ti entre Tcheou-tsang et Kouan-pin, CMG [1] 5351, 1643, 1636.
IV. Kouan-ti, CMG 1216.
V. Kouan-ti, CMG 1658.
VI. Thai-shin, CMG 1329.
VII. Wen-shang-ti-kiun, CMG 5347.
VIII. Liu-tong-ping, CMG 5358.
IX. K'ouei-sing, CMG 5348.
X. Tsou-wen, CMG 1388.
XI. Kouan-yin, CMG 5344.
XII. Kouan-yin, CMG 112.
XIII. Kouan-yin, CMG 5363.
XIV. Kouan-yin, CMG 1123.
XV. Ma-Tso-Pô, CMG 1411.

Second volume

XVI. Si-Wang-Mou, CMG 1363.
XVII. Déesse de la lune, CMG 5345.
XVIII. Tablettes de souhaits et félicitations offertes à des mandarins, CMG.
XIX. K'ouei-sing, CMG 1326.
XX. Shang-ti, CMG 1412.
XXI. Confucius, CMG 5350.
XXII. Laô-tseu.
XXIII. Buddha pénitent, CMG 952.
XXIV. Kouan-yin, CMG 1449.

@

[1] CMG : Collection du musée Guimet n° …

Pl. XII. KOUAN-YIN

Statuette chinoise porcelaine blanche. Haut. 38 cm
Collection du Musée Guimet, n° 112

INTRODUCTION

@

p.VII Il s'est publié déjà un grand nombre d'ouvrages sur la religion de la Chine ; mais presque tous ont pour point de départ les livres nationaux, surtout ceux qui datent des débuts de l'empire. Les auteurs pensaient ainsi saisir dans leur principe même les notions religieuses qui ont régné au sein de la nation et qui y règnent encore, et pouvoir de ces principes parvenir à la connaissance du système religieux dans son ensemble.

Cette méthode présente sans doute quelques avantages ; cependant un peu de réflexion fera voir que, par la force des choses, elle ne peut fournir à la science des religions que des résultats insuffisants. Il faut qu'une race ait atteint un aussi haut degré de civilisation que celui où la nôtre n'est parvenue qu'au siècle passé, pour qu'elle éprouve le besoin de se formuler à elle-même d'une manière nette et un peu complète, dans les écrits qu'elle produit, les idées qui régissent sa vie sociale. Or les Chinois sont encore fort éloignés d'être entrés dans cette phase. Aussi leur littérature, quoique fort p.VIII riche en soi, est très pauvre en fait de données touchant leur pensée et leur vie religieuses, plus pauvre peut-être que notre littérature du moyen-âge, à nous, ne l'est pour ce même genre de questions. Par exemple, ce que l'on peut essayer d'y glaner par rapport à leur religion telle qu'elle se manifeste actuellement chez le peuple, équivaut à rien du tout. La méthode dont nous parlons a encore l'inconvénient de ne pas tenir compte des modifications apportées par le temps dans les idées populaires, durant les siècles qui se sont écoulés depuis l'époque des premiers philosophes et des premiers écrivains ; elle oublie que toutes ces tribus, tous ces peuples, si nombreux, qui habitent l'immense territoire de l'empire chinois, sont fort loin d'avoir tous les mêmes conceptions religieuses ; en un mot, elle généralise trop. En outre, elle part de la supposition tacite, mais fausse, ou en tout cas

dénuée de toute preuve, que ce que les philosophes et les auteurs ont écrit n'a pas été seulement l'expression de leurs idées personnelles, mais encore un écho digne de confiance de la pensée nationale. Pour bien connaître une médaille, il faut en voir les deux faces. Or la méthode en question néglige des deux faces du sujet la plus importante, l'étude de la religion des Chinois telle qu'elle se pratique dans la réalité, pour ne s'attacher qu'à ce que les livres disent qu'elle est, ou plutôt qu'elle devrait être. Il résulte de là que les livres chinois sont une source tout à fait insuffisante pour apprendre à connaître leur religion ; à quoi il faut ajouter que c'est un terrain fort glissant, où les faux pas sont fort à redouter ; à chaque instant on est exposé à croire comprendre, quoique l'on ne comprenne pas, et à tirer d'une fausse interprétation et d'une mauvaise traduction des conclusions erronées.

Renversons l'ordre suivi par cette méthode, ce sera suivre une route plus sûre. Du moins il vaut la peine de tenter l'entreprise. Il faudra donc prendre pour point de départ les coutumes et les notions p.IX qui existent actuellement de fait, chercher à les comprendre à l'aide d'une connaissance suffisante des langues tant écrites que parlées, s'efforcer de saisir l'enchaînement logique qui relie le tout, et enfin consulter les données que l'on peut recueillir dans les livres chinois et qui sont de nature à jeter du jour sur l'origine et la raison d'être des coutumes et conceptions étudiées. L'ouvrage que nous offrons à nos lecteurs est sorti de l'application de cette méthode aux usages religieux des Chinois d'Émoui [1]. A ceux qui le parcourront de juger si la méthode est bonne.

L'auteur arrivait en 1877 à Émoui, chargé par le gouvernement des Indes orientales néerlandaises d'aller étudier la langue, les mœurs et les usages de la contrée, car c'est de là surtout que les

[1] Par Émoui nous entendons la ville maritime dont les Anglais transcrivent le nom par Amoy, suivant en cela les règles de prononciation de leur langue. La langue française ayant de tout autres règles, nous devons absolument employer une autre orthographe que les Anglais pour représenter les mêmes sons qu'eux. L'orthographe adoptée pour les noms propres dans cet ouvrage sera exposée plus loin, p. XXII et suiv.

émigrants viennent à Java. Armé des connaissances acquises, il devait remplir dans les colonies les fonctions d'interprète et d'aviseur pour les affaires des Chinois. Comme il s'agissait pour lui de connaître des êtres humains existant réellement, leur manière de penser, leur manière d'exprimer leurs pensées, et leurs coutumes, il avait devant lui un terrain encore inexploré, car ce n'est pas dans les écrits chinois qu'il pouvait trouver ce qu'il avait à voir de ses yeux et entendre de ses oreilles. Mais quel chaos à débrouiller que celui qui se présentait à lui dans ces mille pratiques religieuses observées par les Chinois d'Émoui et des environs dans d'innombrables circonstances ! Fallait-il essayer de tout voir, de tout comprendre, de tout expliquer à la fois ? Cet ouvrage gigantesque, pour s'accomplir d'une manière scientifique et utile, eût réclamé de longues années d'un labeur incessant. Il ne pouvait être question de l'entreprendre de cette manière, et le p.X seul moyen d'arriver à une étude systématique de cet immense tout c'était de l'aborder par parties distinctes, nettement séparées les unes des autres.

De toutes les subdivisions de la matière à étudier, la première qui sembla à l'auteur de ces pages s'imposer à l'attention est celle qui renferme les usages et coutumes qui se rattachent à des dates fixes, revenant périodiquement chaque année. En effet l'étude qu'on en fera permettra d'examiner la religion populaire sous ses différentes faces, avantage que n'offre pas l'étude des cérémonies qui se rattachent à des circonstances accidentelles, comme les décès, les mariages, les épidémies, etc., et qui ne permettent de voir les choses que sous un aspect très spécial. Les cérémonies annuelles au contraire sont, par exemple, très souvent en rapport avec quelques-unes des principales divinités nationales, avec lesquelles par conséquent il faudra faire connaissance, puisque sans cela on ne pourrait pas se rendre compte du culte dont elles sont l'objet. De plus ces usages régulièrement périodiques ne sont pas tous exclusivement religieux, les notions qu'ils supposent ne

se rattachent point toutes directement à la religion au sens exact du mot, et cela même est un grand avantage ; car cela permet d'observer d'une manière bien plus complète la vie intellectuelle et morale du peuple, de bien mieux comprendre sa manière de concevoir et de sentir, et l'intelligence de sa religion ne pourra qu'y gagner énormément ; non seulement on la comprendra mieux, mais, pour cela justement, on la jugera mieux et plus équitablement. Voilà pourquoi les fêtes et coutumes qui reviennent régulièrement chaque année fournissent des données qui, bien ordonnées, et complétées par les faits tirés de l'histoire générale de la religion en Chine, permettront, à notre avis, de se faire de la religion chinoise une idée plus juste que la seule étude des documents écrits que possède l'empire.

p.XI Tel est le programme qui a dirigé les études dont le présent ouvrage consigne les résultats. On trouvera dans les quatre premiers chapitres une étude, faite suivant l'ordre du calendrier, des jours de fête annuellement observés par les Chinois d'Émoui et des usages et coutumes qui se rattachent à ces différentes fêtes. Chaque jour férié est traité pour lui-même ; cela a été fait de propos délibéré, afin de permettre de lire chaque article indépendamment des autres, sans que pour le comprendre il faille absolument étudier l'ouvrage entier. Il y a bien à cela des inconvénients ; la forme que nous choisissions nous condamnait d'avance à des répétitions assez nombreuses, quoique courtes, et de plus, à mettre au bas des pages des renvois continuels. Au point de vue esthétique, cela est regrettable. Nous croyons cependant avoir eu pour en agir comme nous l'avons fait une raison excellente, qui nous garantit l'indulgence du lecteur. C'est que notre ouvrage n'est pas destiné aux seuls sinologues, mais aussi aux savants qui étudient l'ethnographie et la hiérologie générale, et à qui il fallait permettre de consulter notre travail sur les points qui les intéressent, en négligeant le reste ; c'est ce qui nous a imposé la forme d'articles spéciaux, formant chacun un

tout, pour chaque fête. Un second motif recommandait fortement cette forme. C'est que les fêtes qui sont décrites ici existent, plus ou moins modifiées, pour la plupart dans plusieurs contrées de la Chine, et qu'il devait être agréable aux voyageurs ou aux explorateurs scientifiques qui pourraient en observer les parallèles de trouver réuni en quelques pages tout ce que nous avons eu à dire sur chacune d'entre elles.

Notre cinquième chapitre est consacré à un exposé d'ensemble de la religion chinoise, tel qu'il résulte principalement des données fournies par les quatre premiers chapitres. Notre principale conclusion est que la base essentielle de la religion chinoise est ce que l'on a appelé l'evhémérisme, c'est-à-dire que les divinités sont pour la plupart des p.XII hommes divinisés après leur mort. Nous ne nions point qu'à cet évhémérisme ne s'unisse une certaine dose de naturisme, qui probablement date d'une période déjà relativement avancée de développement ; mais les notions naturistes se sont amalgamées avec l'évhémérisme au point de s'y fondre presque complètement, et en tout cas d'être éclipsées par lui. Nous avons donc dû appliquer aux Chinois les théories de l'éminent philosophe anglais Herbert Spencer, qui croit applicable à toutes les religions connues l'explication évhéméristе, laquelle, il est vrai, a souvent été contredite, mais que nous ne croyons pas avoir été victorieusement réfutée.

Dans la description des fêtes et coutumes annuelles des Chinois d'Émoui, à laquelle une grande partie de cet ouvrage est consacrée, nous nous sommes avant tout proposé comme notre grand but de découvrir si possible l'origine des usages décrits et des notions qui s'y rattachent, et d'en expliquer la raison d'être. Dans ce but nous avons en premier lieu abondamment puisé aux sources chinoises, consultant tous les ouvrages qui font autorité et que nous possédions ou auxquels nous avons pu nous procurer

l'accès [1], appuyant ainsi comme d'une charpente solide les résultats de nos observations personnelles et directes. En second lieu, nous avons largement fait usage d'une clef que l'on trouvera capable de faire pénétrer bien des mystères apparents dans les usages de presque tous les peuples. Cette clef merveilleuse est le calendrier.

Partout le calendrier a joué un rôle normatif capital dans le règlement des cérémonies religieuses. On n'avait pas encore inventé les almanacs pour la facilité des prêtres et des dévots, que déjà c'était l'état du ciel qui déterminait le moment des fêtes et des cérémonies, surtout si l'objet du culte était, ou le ciel lui-même, ou quelqu'une de ses parties. Dans d'autres cas, il fallait, pour p.XIII célébrer la fête, attendre une époque heureuse, ce qui ne pouvait être indiqué que par la position des étoiles. Bref, les occupations des hommes en général, et, en particulier, leurs fêtes et cérémonies, ont toujours été réglées par l'aspect de la nature aux différentes périodes du cycle annuel. Ainsi, chez les peuples occidentaux, les plus grandes fêtes et les sacrifices les plus importants coïncidaient avec les solstices et les équinoxes. Noël et Pâques peuvent servir d'exemple parmi bien d'autres. Il en a été et il en est encore de même chez les Chinois. La position des astres, ou, ce qui revient au même, les saisons et les différents aspects de la nature terrestre qu'elles ramènent périodiquement, ont donné naissance à un grand nombre de leurs jours de fête et d'offrande. C'est donc dans la position des astres, et tout particulièrement dans celle du soleil, que nous trouverons l'explication de mainte coutume et la solution de maint mystère, incompréhensible sans cette clef.

Nous avons enfin souvent dans le cours de notre ouvrage cherché à jeter du jour sur les mœurs et les coutumes dont nous nous occupions, en les comparant aux usages analogues qui existent ou ont existé dans d'autres parties du monde, sans en

[1] On en trouvera une liste à la suite de cet ouvrage.

excepter notre Europe. Il ne faut cependant pas voir dans ces essais des études ethnographiques ; ce sont plutôt de simples notes, ramassées au courant de nos lectures, et placées ici dans l'unique but de rappeler que les analogies entre ce qui existe en Chine et ce qui peut s'observer ailleurs sont très réelles, et de prémunir ainsi contre les jugements précipités dont les Chinois pourraient être victimes. Ce n'est pas à nous, mais bien aux ethnographes de l'Occident à approfondir ces analogies, et à décider si les mœurs et les usages de la Chine dont il est traité dans cet ouvrage ont droit à une place dans le programme de l'ethnographie comparée.

Nous ne nous dissimulons en aucune façon qu'il pourra se faire plus p.XIV d'une fois que l'on découvre des parties faibles dans l'argumentation au moyen de laquelle nous nous efforçons de remonter d'un usage à son origine et à sa raison d'être. Nous avons cependant à plaider des circonstances atténuantes. C'est sous le climat étouffant des côtes basses de Java et de Bornéo qu'ont été mis en œuvre par nous les matériaux que nous avions recueillis en Chine ; nous avons dû ainsi travailler à plusieurs milliers de lieues de distance de l'Europe et de sa culture, ne disposant que des ouvrages chinois en nombre trop restreint que nous avions pu rassembler nous-même, sans avoir à notre portée de bibliothèque publique bien fournie d'ouvrages d'ethnographes occidentaux au courant de la science actuelle, forcé par conséquent de nous rabattre souvent sur des travaux vieillis. Il faut tenir compte aussi de l'impossibilité de tirer de la bouche des Chinois eux-mêmes rien de concluant sur l'origine et la vraie signification de leurs coutumes, puisque eux-mêmes sont parfaitement ignorants à ce sujet ; il n'y a donc d'autres ressources que de glaner les renseignements épars dans leurs livres et de les compléter par l'observation et la comparaison des usages. Ajoutons que les voies ne se trouvent jamais frayées d'avance pour un sujet du genre du nôtre. Quant à notre sujet spécial à nous, il n'y a que Doolittle qui nous ait

précédé ; c'est dans les trois chapitres intitulés « Established annual Customs and Festivals » de l'utile ouvrage qui porte le titre de « Social Life of the Chinese ». Mais il est des plus superficiels, et de plus ce n'est pas des Chinois d'Émoui qu'il traite, mais de ceux du chef-lieu du Fouhkien, Fouh-Tcheoufou. Jamais il ne donne une explication plausible de ce qu'il avance ; jamais il ne remonte jusqu'à l'origine des coutumes traitées, et ce défaut vient évidemment de ce qu'il ne connaît pas la littérature chinoise, car sans s'être quelque peu familiarisé avec elle il est clair qu'il ne peut être question de se *rendre compte* rationnellement des coutumes. Voici comment p.XV un des collaborateurs de la « China Review » [1] s'exprimait au sujet de l'ouvrage de Doolittle : [Trad.]« The volume contains many inaccuracies in details, and as all the social customs and religious ceremonies described in the book are explained on the basis of popular hearsay evidence, instead of tracing the phenomena of modern society and religion back to their fountain-head as described in the Li Ki [2] and the historical records, there is about the whole work a noticeable lack of exactness and a want of historical comprehension ». Nous souscrivons sans hésiter à ce jugement, espérant en même temps n'en avoir pas mérité un semblable ; car nous avons fait notre possible pour remonter à l'origine des usages que nous avons décrits. Le lecteur jugera si nos efforts ont été couronnés de quelque succès. Ce n'est pas à dire que le travail de Doolittle soit sans ses grands mérites ; mais il est clair que nous ne pourrons que rarement y avoir recours. Nous tirerons moins de chose encore de l'ouvrage remarquable du Dr. Gray intitulé « China », dans le onzième chapitre duquel se trouve une notice, fort courte et plus superficielle encore que ce que donne Doolittle, sur quelques fêtes et coutumes annuelles des habitants de Canton.

---

[1] Vol. VII, p. 336.
[1] Voy. la page 9.

Les fêtes annuellement célébrées à Émoui

Nous avertissons tout particulièrement le lecteur de ne point s'attendre à trouver dans cet ouvrage la description de toutes les fêtes indistinctement qui se célèbrent régulièrement d'année en année à Émoui. Les fêtes patronales de divinités adorées uniquement par certains groupes d'habitants — par exemple celles du patron des charpentiers, du patron des comédiens, du patron des médecins, du patron des bouchers, etc. etc. — ont été toutes passées sous silence, d'un côté, parce qu'il est très facile de les faire rentrer dans un autre sujet, de l'autre côté, parce que nous n'aurions pas pu les traiter sans augmenter énormément le volume de cet ouvrage ; probablement p.XVI il aurait été doublé. On ne trouvera donc ici que les fêtes très générales, et celles auxquelles prennent part les membres de groupes très importants, fortement représentés dans la population, comme ceux des marchands, des agriculteurs, des lettrés, etc.

Il ne sera pas inutile, ces explications données, de dire ici quelque chose d'Émoui et de ses environs immédiats, puisque c'est des habitants de cette ville que parle notre ouvrage.

Émoui est l'un des plus importants des ports ouverts en Chine au commerce étranger. On en écrit très souvent le nom, suivant l'orthographe anglaise, où l'*a* long a le son de l'*e*, « Amoy » ; mais il est clair que cette orthographe ne vaut rien pour les langues où l'*a* conserve le son de cette lettre en latin, par conséquent pour le français. Nous avons suivi la prononciation dans l'orthographe que nous avons adoptée. Peut-être eussions-nous mieux fait d'écrire « E-mûng », ce qui représente la prononciation des habitants de la ville et de l'île sur laquelle elle est située, plutôt que « Émoui », qui représente celle des habitants du continent à l'entour de l'île ; mais ce serait nous écarter plus que besoin est de l'orthographe généralement adoptée. Quelques cartes européennes donnent « Hia-mun », ce qui représente la prononciation de ce nom dans la langue mandarine.

Les fêtes annuellement célébrées à Émoui

La ville d'Émoui fait partie du district de Toung-Ngan — dont le nom est prononcé Tâng-Oa^{n} par les habitants — et elle est située un peu au sud-est du chef-lieu, qui porte le même nom et se trouve en terre ferme. Ce district fait à son tour partie du département de Ts'uen-Tcheoufou, l'un des onze qui composent la province de Fouhkien.

p.XVII L'île qui porte la ville d'Émoui [1], par 24°40' de latitude nord et 118° de longitude est, environ, se trouve, en compagnie d'une multitude d'îlots, dans une baie formée, sur la côte méridionale du Fouhkien, par une belle rivière, appelée par les habitants Liôngk'e, « Rivière des Dragons ». Cette rivière se jette dans la baie par une embouchure si large, qu'elle mériterait le nom de bras de mer. Le tout forme un ancrage admirable, assez profond pour les plus grands navires, et à l'abri même des grandes tempêtes. On a dit parfois que la rade d'Émoui pourrait abriter en même temps les flottes marchandes du monde entier, et ce n'est pas une exagération aussi énorme qu'on pourrait peut-être le supposer.

Un si beau port, auquel aboutit une large rivière avec de nombreux affluents, c'est-à-dire d'excellentes routes naturelles pour communiquer avec l'intérieur du pays, a toujours été une place importante. Déjà au neuvième siècle on rencontrait les marchands d'Émoui, non seulement dans les principales villes maritimes de l'empire chinois, mais aussi dans l'Archipel des Indes orientales [2], dans l'Hindoustan et même en Perse, et les Européens ont commencé à faire le commerce à Émoui aussitôt que leurs vaisseaux sillonnèrent les eaux chinoises. Les Portugais, en grand nombre, y ont déjà fait leur apparition en 1544, et les Hollandais ont essayé d'y nouer des relations commerciales pour la première fois en 1622, semble-t-il. Dès lors il y a toujours eu des

---

[1] [c.a. : cf. la carte incluse dans *L'Empire du Milieu*, d'Elisée Reclus.]

[2] M. Groeneveldt, dans un travail très remarquable inséré, sous le titre de « Notes on the Malay Archipelago and Malacca », dans le volume XXXIX des Actes de la Société des Arts et des Sciences de Batavia, dit que les Chinois commencèrent à venir en nombre considérable à Java sous les premiers empereurs de la dynastie de T'ang, donc vers la première moitié du septième siècle (page 15).

transactions passablement régulières ; toutefois Émoui n'a été définitivement ouvert au commerce étranger qu'en 1842, comme conséquence du traité de Nankin.

p.XVIII L'île qui porte la ville d'Émoui a le même nom. Elle a une circonférence d'environ quarante milles anglais. La ville a été construite sur la pointe sud-ouest, droit en face de l'embouchure de la Rivière des Dragons, dont elle est séparée par un îlot, écueil formé de roche et de sable et appelé Kó-Lōng-Soū, « Ile des Vagues tonnantes ». C'est sur cet îlot que les étrangers se sont établis, au nombre d'environ deux cents ; il y a en outre, dispersés parmi les collines, des villages indigènes pouvant contenir environ trois mille habitants. Le port intérieur, qui est très profond, se trouve entre la ville et l'îlot. C'est un abri sûr, même contre les terribles typhons qui visitent souvent cette partie des côtes ; il est fréquenté par une multitude de jonques et d'embarcations chinoises de tout genre, et de plus il n'y a presque pas de pavillon européen qui n'y flotte régulièrement toutes les années.

Les environs de la baie d'Émoui sont fort pittoresques, et les hauteurs sauvages qui enferment le golfe dans une ceinture de récifs altiers donnent au paysage un caractère d'imposante beauté. En revanche le sol est peu fertile. D'interminables rangées de collines granitiques ne présentent sur leurs pentes pour tout terroir que le sable provenant de la désagrégation de la roche, et quoique un travail opiniâtre et un fumage énergique aient créé sur ces coteaux des champs et des jardins, la terre est fort loin de produire de quoi nourrir ceux qu'elle porte. La population de la campagne afflue à cause de cela pour une bonne part dans la ville, pour y chercher dans la navigation, l'industrie et le commerce les ressources que l'agriculture ne lui accorde que d'une manière insuffisante.

Émoui est devenu une vraie fourmilière toute grouillante d'habitants. On estime à plus de trois cent mille âmes la population de l'île, p.XIX dont les deux tiers appartiennent à la ville et à ses faubourgs, et dont le reste vit dans les nombreux villages et

hameaux dispersés dans l'île. La pauvreté du sol n'a pas peu contribué à réveiller l'esprit d'entreprise des habitants. Ils ont de bonne heure essaimé, traversant même des mers lointaines ; des milliers d'entre eux sont allés à Formose, aux Moluques, dans les Straits-Settlements, à Java, même, dans les temps modernes, au Pérou, à Cuba, en Californie et en Australie, où ils trouvaient de vastes champs où déployer leur génie entreprenant et laborieux, et où ils pouvaient organiser des relations commerciales avec leur littoral si bien fait pour le négoce étranger. Il faut qu'une nation possède une grande énergie morale, doublée d'une remarquable puissance de résistance physique, pour que ses enfants puissent si aisément et en si grand nombre quitter l'admirable climat de leur patrie, pour se rendre sous les tropiques ou au delà de vastes océans, sous des climats dangereux, au milieu de peuples hostiles, chez lesquels ils ne trouvent ni congénères, ni dieux et autels semblables aux leurs. Quelque important que soit ce mouvement d'émigration, il ne se fait pas par grandes masses. Ce ne sont pas des colonnes de combattants, se nombrant par centaines et par milliers, qui les armes à la main vont conquérir la place qui leur manque chez eux ; ce sont des individus isolés, de petits groupes conduits par les plus courageux, qui s'en vont chercher fortune, se reposant sur leur propre activité, leurs propres talents et leur propre énergie pour faire leur chemin. Ce phénomène ne trouve de parallèle qui l'égale en importance qu'à cette époque enfoncée dans la nuit du passé, où l'histoire ne saurait pénétrer et sur laquelle la philologie comparée peut seule verser quelques rayons de lumière, lorsque des motifs qui nous échappent firent émigrer vers l'Europe nos ancêtres aryens, alors vivant dans l'Asie centrale. Quelle que soit la cause qui les porta à abandonner leur patrie et à en chercher une nouvelle en s'avançant dans p.XX l'inconnu vers des contrées de plus en plus froides, cette cause a été très puissante, comme maintenant est puissante la force magique qui pousse leurs descendants, les Anglais, les Allemands, vers les solitudes et les mines d'or de l'autre côté du monde, et celle qui pousse les Chinois

à se hasarder au loin parmi des hommes qui les détestent, au milieu de dangers et de difficultés de toutes sortes.

On aurait tort cependant de considérer Émoui comme la patrie proprement dite des nombreux Fouhkiennois qui sont allés s'établir outre-mer. Sans doute l'île fournit son fort contingent à l'émigration ; mais Émoui est simplement le port d'embarquement, la porte ouverte sur l'océan pour y verser l'excès de population du Midi du Fouhkien. Le courant principal du mouvement auquel Émoui sert ainsi d'embouchure est nourri par les campagnes qu'arrose la Rivière des Dragons et qui font partie du département de Tchang-Tcheoufou.

Ce que nous disions il y a un instant du caractère physique du littoral voisin d'Émoui, s'applique aussi tout particulièrement aux rives du cours inférieur du Liông-ke. Elles sont très peuplées, les villages y sont nombreux ; mais la qualité du sol y est plus que médiocre. Elle s'améliore toutefois à mesure que l'on s'avance vers l'intérieur des terres, si bien qu'au bout de deux jours de marche le voyageur se trouve au milieu d'un vrai paradis. Aussi le Fouhkien a-t-il la réputation d'être une des plus belles provinces de l'empire ; il y a peu de pays au monde aussi bien traités par la nature. Avec son climat tropical modéré, qui peut rivaliser avec celui du Midi de l'Europe, avec un sol d'une fécondité qui n'a peut-être pas sa pareille, cette province est admirable de productivité ; à elle seule, par exemple, elle exporte du thé pour une somme qui se chiffre par p.XXI millions. Elle a, pour mettre l'intérieur en communication avec les côtes, de magnifiques rivières, et pour mettre la côte en communication avec les pays d'outre-mer, des ports naturels excellents. Elle a tout, et ceux qui l'ont visitée ne s'étonnent aucunement de ce que, lorsqu'ils l'eurent annexée au moyen-âge, les Chinois du Nord en changèrent le nom, qui était Min, et la baptisèrent Fouhkien, ce qui signifie « Colonie heureuse ».

Comme nous l'avons dit, le berceau de l'émigration d'outre-mer est le département de Tchang-Tcheoufou, dont le chef-lieu, qui a le même nom, est situé sur la rive nord du Liông-ke à environ trente-

cinq milles anglais d'Émoui. Il y a une vingtaine d'années cette ville comptait encore, dit-on, six cent mille habitants ; mais elle a bien déchu depuis ; les T'aï-p'ings [1] l'ont brûlée en grande partie en 1864 après un carnage horrible, sa population s'est trouvée réduite des deux tiers, et sa prospérité a disparu, peut-être pour bien longtemps. Maintenant encore le voyageur qui parcourt les beaux coteaux des environs, plonge par dessus les remparts un regard mélancolique sur les immenses ruines qui subsistent, là où autrefois vivait en paix une population industrieuse, et où fleurissaient la production et le commerce. La dévastation a surtout été épouvantable du côté de la ville par où les rebelles pénétrèrent ; les ruines s'y étendent sur une distance de plusieurs milles ; il n'y resta littéralement pas une pierre sur l'autre, et tout fut brûlé et rasé.

Maintenant que le lecteur a une idée générale du pays dont nous décrirons en partie les mœurs et les coutumes, nous demandons la permission, avant d'entrer en matière, d'ajouter quelques explications touchant la transcription des mots chinois qui se trouvent dans cet ouvrage.

p.XXII Les lettres employées pour écrire ces mots conservent dans la règle la valeur qu'elles ont dans l'alphabet français. Il y a cependant quelques exceptions, nécessitées par la prononciation du chinois, qu'il fallait approcher d'aussi près que possible. Que le lecteur veuille donc bien prendre note des règles suivantes :

les voyelles *a* et *o* sont toujours longues, à moins qu'elles ne soient suivies d'une des consonnes *k, p, t* ou *ng,* ou que nous les ayons soulignées (a, o), auxquels cas elles sonnent comme dans *patte* et *orme* ;

la voyelle *e* se prononce toujours comme dans *thé,* qu'elle soit surmontée d'un accent ou non (ceci a été rendu nécessaire par l'usage que nous avons fait des accents, et que nous expliquerons

[1] Voy. la page 82.

tout à l'heure), excepté lorsqu'elle est soulignée (e) ; alors elle se prononce ouverte, comme dans *tes,* toujours sans tenir compte de l'accent dont elle est surmontée ;

la voyelle *i* est toujours longue, à moins qu'elle ne soit suivie de *k* ou *ng* ;

la voyelle *u* n'est brève que lorsqu'elle est suivie de *n* ou *ng* ;

les diphthongues se prononcent en tenant compte de la valeur des signes en français, sans oublier toutefois que tous les mots chinois sont monosyllabiques : ainsi *ouï, ao* doivent se prononcer d'une seule haleine, quoique chaque fois il y ait deux sons, *ou* et i, *a* et *o.* Dans la diphthongue *ouï* il faut toujours accentuer le son *ou* un peu plus que le son *ï,* à l'inverse de la coutume française ;

quant aux consonnes, le *g* est toujours dur, comme dans *Gabriel, guimauve ;* on a réservé le *j* pour les rares cas où se présente le son doux du *g*, comme dans *gîte,* que nous écririons *jit,* si c'était un mot chinois ; nous avons ainsi évité de marquer d'un *u* la prononciation dure du *g* devant *e et i,* ce qui aurait eu le grave inconvénient de faire exception à une règle que nous voulions absolue, celle de n'avoir point de lettres muettes (donc *ge* et *gi* se prononcent comme s'il y avait *gué* et *guî)* ;

p.XXIII les aspirations doivent se faire complètement entendre après les consonnes ; nous les avons pour cela indiquées au moyen du signe *c* [1];

l'*h* au commencement des mots est toujours aspirée ; elle ne devient presque muette, réduite à peu de chose de plus qu'un signe orthographique, qu'à la fin des mots ; cependant elle y a sa valeur ; elle brise brusquement le son de la voyelle, qu'elle termine comme par un *k,* un *p* on un *t* indistincts, presque oblitérés ;

les consonnes *m, n* et *ng,* imprimées en petits caractères, un peu en haut, à la fin d'un mot, ne se prononcent pas, mais elles

[1] [c.a. : on a choisi de retranscrire par le signe ' le *c* utilisé dans l'ouvrage.]

indiquent que le son qui précède est fortement nasal. Elles prennent la place des consonnes représentées par ces mêmes lettres, imprimées comme le reste du mot, qui terminent les mots en question dans la langue littéraire, ou qui les terminaient anciennement. Par exemple on trouvera *ká*^{m}, « oser », à la place de *ká* ; *pì*^{n}, « changer », à la place de *pièn ; tsiou*^{ng}, « composition littéraire », à la place de *tsiang.* Cette modification des sons nasaux se rattache au travail d'oblitération qui s'effectue sur certaines articulations et qui est très sensible dans la langue parlée d'Émoui ;

que l'on veuille bien remarquer enfin que, si nous donnons en règle générale aux lettres leur valeur de l'alphabet français, cela n'est vrai que des lettres prises chacune pour elle, mais non pas des associations de lettres, sauf pour *ou,* voyelle pour laquelle il n'existe pas de caractère en français ; mais *in,* ou *at,* par exemple, ne doivent pas se prononcer comme dans *cousin* et *attentat,* mais comme s'il y avait *ine, atte.*

Les intonations jouent un rôle des plus importants dans tous les idiomes chinois, surtout dans la langue parlée d'Émoui. Cependant, comme nous n'écrivons pas un ouvrage de philologie, nous ne nous croyons point tenus à en exposer la nature et les fonctions, et nous pouvons nous contenter d'avertir que, pour les représenter, nous p.XXIV avons suivi le système adopté par Douglas dans son admirable dictionnaire-modèle de la langue d'Émoui. On trouvera dans l'introduction de cet ouvrage un exposé détaillé du système d'intonations de cette langue, et nous pouvons d'autant mieux y renvoyer que le dictionnaire en question se trouve nécessairement entre les mains de quiconque s'occupe sérieusement de l'idiome parlé par les Chinois d'Émoui.

Outre les termes et les expressions empruntés à la langue d'Émoui, le présent ouvrage renferme un grand nombre de mots écrits d'après la prononciation mandarine. Ce sont principalement des noms d'endroits, ou bien des noms de personnages historiques, de dieux et de déesses qui n'appartiennent pas exclusivement à

Émoui, mais bien à la Chine entière, et qui pour cela naturellement doivent être reproduits d'après la langue officielle des provinces septentrionales, qui joue en Chine un rôle analogue à celui du français en Europe, ou bien du latin pendant le moyen-âge, ou bien encore du malais dans les colonies hollandaises aux Indes orientales. Nous avons suivi presque complètement pour ces noms la prononciation adoptée par Williams dans son « Syllabic Dictionary », qui est le dictionnaire le plus complet de la langue chinoise écrite qui ait jusqu'ici été publié dans une langue européenne. Nous n'avons cependant pas fait usage des signes indicatifs des intonations, vu qu'ils ne présentaient aucune utilité dans cet ouvrage et qu'en revanche leur adoption aurait rendu plus pénible le travail des imprimeurs et des correcteurs. Pourtant, ce qui était facile, nous avons presque partout rendu visible au premier coup d'œil la provenance des mots chinois, en faisant imprimer ceux de la langue d'Émoui en italiques, et ceux de la langue mandarine en caractères ordinaires. En outre, nous avons placé à la suite de notre seconde partie des registres, dont l'un renferme les principaux mots mandarins cités, et l'autre la plupart de ceux de la langue d'Émoui ; on pourra donc en cas de doute consulter ces p.XXV tables, qui auront de plus l'avantage de pouvoir rendre des services si l'on compose un jour un dictionnaire des religions de la Chine.

Nous avons autant que possible, dans tout le cours de cet ouvrage, rendu en caractères chinois les expressions empruntées à la langue parlée d'Émoui, afin d'offrir une facilité aux sinologues, dont plusieurs étudient loin de la Chine la langue écrite, sans connaître de langues parlées [1].

Relevons encore que, pour ne rien leur faire perdre de leur saveur, nous avons donné dans la langue originale les citations d'auteurs anglais et allemands que nous avons intercalées dans

[1] [c.a. : sauf très rares exceptions, les caractères latins ont seuls été repris dans cette édition.]

notre ouvrage ; toutefois la traduction française de ces citations se trouve en appendice à la suite de la seconde partie.

Qu'il nous soit permis de terminer par l'expression de la vive reconnaissance que nous devons à M. Émile Guimet, grâce auquel cet ouvrage, qui a primitivement été publié en hollandais par les soins de la Société des Arts et des Sciences de Batavia, paraît maintenant dans la langue française, comprise de tous les hommes de science. Nous avons aussi à le remercier de ce qu'il nous a mis dans la possibilité de revoir notre ouvrage, d'y faire des adjonctions, et surtout de l'enrichir d'une foule de citations en chinois, qui étaient complètement absentes de l'ouvrage primitif et qui font presque de celui-ci un nouveau livre.

La Haye, 1885. D. G.

Les fêtes annuellement célébrées à Émoui

Le livre de M. De Groot sur les Fêtes annuelles des Chinois d'Émoui, très libre de pensée au point de vue religieux, a été traduit avec beaucoup de talent et la plus grande exactitude par M. C. G. Chavannes, pasteur protestant. L'Administration du Musée doit être d'autant plus reconnaissante à M. Chavannes d'avoir bien voulu se charger de cette tâche qu'il est loin de partager toutes les opinions de l'auteur. Nous le remercions de nous avoir mis à même de publier ce *document* si intéressant, plein de détails précieux tout à fait inédits en France sur le culte et les croyances populaires des Chinois.

CHAPITRE PREMIER

LE PRINTEMPS

PREMIER JOUR DU PREMIER MOIS

LA FÊTE DU NOUVEL-AN

p.003 Division de l'année. Nettoyage avant le commencement du printemps. Parure du nouvel-an. Payement des dettes avant le dernier moment de l'année. Grand étalage dans les boutiques. Inscriptions et devises affichées aux portes sur papier rouge, blanc ou bleu. Le port au nouvel-an. Absence de mouvement sur l'eau et dans les rues. Mendiants. Compliments de nouvelle année dans la rue. Les dés. Veillée d'une année à l'autre.

Offrande au dieu du Ciel et aux Seigneurs des trois Mondes. Ce qu'il faut probablement entendre par ces seigneurs. Encens et encensoirs. Pétards ; composition et fabrication ; emploi. Dieux domestiques ; leur culte au nouvel-an ; offrandes de thé, d'encens et de cierges le premier et le quinze de chaque mois, ainsi que tous les soirs sans exception. Compliments de nouvelle année des enfants aux parents et des enfants entre eux. Visites du jour de l'an.

Culte des ancêtres ; origine naturelle de ce culte. Les tablettes ; manière dont on les « peint » sur les tombes. Cérémonie de l'ouverture des yeux des idoles. Grande tablette des âmes des ancêtres. « Évocation » de l'âme. Offrande bis-hebdomadaire d'encens et de cierges aux ancêtres. Grande et petite offrande du jour de l'an aux tablettes, Papier d'offrande ; espèces diverses ; fabrication.

Riz, gâteaux, légumes et canne à sucre employés comme symboles de bonheur et p.004 d'abondance à l'occasion du renouvellement de l'année. Fleurs et oranges employées avec la même signification. Jeûne du jour de l'an. Superstition relative à l'emploi du riz à l'eau.

@

Il est à propos, avant de décrire comment les Chinois célèbrent le premier jour de l'année, d'indiquer comment ils le déterminent, et quelles divisions ils ont introduites dans le cours de l'année entière.

L'année chinoise se subdivise en mois ; chacun de ceux-ci commence un jour de nouvelle lune et a donc 29 ou 30 jours. Il y a douze mois dans l'année ordinaire, à laquelle il manque par conséquent quelques jours pour coïncider avec l'année solaire. Cela rend nécessaire au bout de quelque temps l'intercalation d'un mois supplémentaire, qui est alors annoncé par l'almanac. L'année commence à la première nouvelle lune qui suit la sortie du soleil du dernier des trois signes hivernaux, c'est-à-dire du Capricorne ; le jour de l'an tombe ainsi toujours entre le 21 janvier et le 19 février et ouvre la saison printanière, ce qui n'est pas le cas chez nous. La

division du temps est, comme on le voit, très rationnelle chez les Chinois, puisqu'elle est fondée sur la marche des deux grands régulateurs de la Nature, le soleil et la lune, ce qui n'est plus le cas pour notre calendrier.

Il est clair que la manière dont les Chinois divisent l'année leur permet de toujours faire tomber l'équinoxe du printemps dans le cours du second mois, le solstice d'été dans le cinquième, l'équinoxe d'automne dans le huitième et le solstice d'hiver dans le onzième. Ainsi ces quatre centres véritables du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver, tombent en réalité dans les mois moyens des quatre saisons chinoises, de sorte que dans l'extrême Orient l'année civile se base absolument sur des règles astronomiques.

Nous passerons maintenant à la description du jour qui ouvre pour les Chinois la saison du printemps, et avec elle l'année [1].

Le jour de l'an est une très grande fête pour les Chinois. Il faut qu'un Chinois n'ait ni argent ni crédit, ou qu'il ait perdu le dernier vestige du sentiment des apparences, pour que le jour de l'an il se montre autrement qu'habillé de neuf ; de plus c'est pour un grand nombre d'entre eux la seule occasion où ils se lavent le corps entier, car pour le reste de l'année ils bornent p.005 en général leurs ablutions aux parties du corps qui sont toujours exposées. La crasse de l'année a été enlevée des meubles et des boiseries quelques jours déjà avant la fête ; la maison même a subi un nettoyage quelconque. C'est comme si, avec ses vieux habits et sa vieille poussière, la population tout entière voulait mettre de côté la vieille année, de sorte que la propreté, qui n'est pas d'ordinaire la vertu cardinale des Chinois d'Émoui, devient une condition indispensable de la digne célébration du jour de l'an.

Le peuple en Hollande et dans plus d'une contrée de l'Europe a encore maintenant l'habitude d'acheter des « habits de pâques » et

---

[1] Pour d'autres divisions introduites dans l'année, voyez plus loin la description du 9e jour du 1er mois et celle du 3e jour du 3e mois.

de faire passer aux habitations et aux meubles une grande revue de propreté vers l'époque où le soleil doit franchir l'équateur pour se rapprocher de nous. C'est ce même moment qui servait chez nous à déterminer le commencement de l'année il y a quelques siècles seulement. Nos habitudes sont ainsi conformes à celles des Chinois ; on met des vêtements neufs et l'on nettoie la maison, pour se mettre en harmonie avec la nature qui commence à se parer, mais on ne va pas si loin que les anciens Mexicains, qui, à l'entrée d'une nouvelle année, détruisaient leurs vieux meubles et les remplaçaient par des neufs.

Les préparatifs du jour de l'an commencent en Chine plusieurs jours à l'avance. Les marchands exposent tout ce qu'ils peuvent en vente dans les boutiques, car il leur faut de l'argent, une coutume excellente voulant que toutes les dettes s'acquittent avant que l'année soit close. On vend donc autant que possible ; l'argent roule ainsi et en même temps on trouve souvent l'occasion d'acheter à fort bas prix des articles de valeur. Un autre motif qui pousse les marchands à garnir très abondamment leurs étalages pendant les derniers jours de l'année, c'est que les emplettes se font alors très nombreuses, parce que la coutume veut que l'on fasse beaucoup de présents ; les amis en font à leurs amis, les supérieurs à leurs employés, les parents à leurs enfants :

> [Trad.] The next to this is New-Yeare's day, whereon to every frende
> They costly presents in do bring, and New-Yeare's giftes do sende.
> These gifts the husband gives his wife, and father eke the childe,
> And maister on his men bestowes the like, with favour milde ;
> And good beginning of the Yeare they wishe and wishe again,
> According to the ancient guise of heathen people vaine, etc. [1]

p.006 Il va sans dire que pendant toute cette saison d'emplettes les rues présentent un aspect très animé ; la gaieté en est

[1] « The popish Kingdome », version faite par Barnabe Googe du « Regnum papisticum » (1559) de Thomas Naogeorgus, *alias* Kirchmayer. Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 7.

rehaussée, non seulement par les étalages attrayants des boutiques, mais encore par les bandes neuves de papier rouge, munies d'inscriptions variées, que l'on colle aux portes des maisons. D'ordinaire on en affiche deux par maison, une de chaque côté de la porte. On les appelle *mûng-toùi* [1] *ou mûng-liên,* et les inscriptions sont dans la règle rédigées sous forme antithétique et se rapportent soit à l'année qui commence, soit à la famille ou à la vocation de celui qui habite la maison. On commence déjà le 24 du dernier mois de l'année à renouveler ces bandes de papier. On peut les acheter toutes prêtes dans les boutiques ou bien les écrire soi-même, et il se vend de petits livres qui donnent des indications pour les composer. Toutefois elles font beaucoup l'objet d'un petit négoce spécial ; quelque pauvre lettré loue pour la saison une petite place dans la devanture d'une boutique au coin d'une rue, pour y vendre les papiers qu'il a écrits et se procurer de quoi avoir aussi sa fête. Souvent on colle un troisième papier au dessus de la porte ; l'inscription fait aussi allusion, soit au printemps qui s'ouvre, soit au métier de l'habitant de la maison. Ainsi un hôtelier ou un boutiquier choisira pour devise : « Puissent les hôtes venir en nuées » ; un boutiquier écrira : « Puissent les riches chalands ne cesser de descendre jusqu'ici », etc. Cependant l'inscription qui se voit le plus fréquemment sur les maisons de gens de toutes conditions et de tous rangs est celle-ci : « Puissent les cinq bénédictions descendre sur cette porte ». Ces cinq bénédictions sont une longue vie, la richesse, la paix et le repos, l'amour de la vertu, et une fin qui couronne la vie ; du moins c'est ainsi qu'elles sont énumérées dans le *Chou-king* [1]*,* le plus ancien des cinq livres que l'on appelle les livres sacrés des Chinois. Si dans le cours de l'année il y a eu un décès dans la maison, p.007 on n'affiche pas de papier rouge, mais on en emploie du blanc, du jaune ou du bleu, suivant le rang et le

[1] A Émoui cependant le peuple entend d'ordinaire par les cinq bénédictions la richesse, l'honneur, les talents, une postérité et une longue vie. Souvent on y colle sur le linteau de la porte cinq papiers sur chacun desquels se trouve une représentation symbolique de l'une des cinq bénédictions, par exemple un homme riche, un grand personnage, un gradué, une femme portant un enfant, et un vieillard.

sexe du défunt, car le rouge est partout en Chine symbolique du bonheur et de la joie, et on l'évite toujours quand on est en deuil [1]. Ces papiers dont la nuance tranche ainsi sur la couleur uniforme qui orne la devanture des maisons deviennent, au milieu de la gaieté générale, comme un discret *memento-mori* adressé aux passants ; qu'ils se réjouissent, mais en même temps qu'ils donnent une pensée à plus d'un concitoyen, qui hier encore paraissait plein de santé, et qui maintenant déjà n'est plus sur la terre des vivants.

Mais, à Émoui, c'est le port avec ses jonques et ses barques innombrables, qui offre au nouvel-an le spectacle le plus bariolé. Les équipages ne se font pas faute de décorer leurs embarcations des indispensables devises sur bandes de papiers de couleur rouge ; on les colle partout, sur la coque, sur les mats, sur les rames ; on en fait flotter à la poupe ; on y joint de grandes banderoles blanches fendues sur une grande partie de leur longueur, et une multitude de pavillons triangulaires ou carrés. Tout prend ainsi un grand air de fête. Toutefois, le matin du jour de l'an, la ville aquatique, autrement si vivante, est comme endormie sous sa parure ; l'animation en a momentanément disparu, de même que dans les rues, qui pendant quelques heures restent à peu près désertes. C'est que les Chinois, qui ne connaissent pas de jour hebdomadaire d'inaction, fêtent le premier jour de l'année en cessant toute espèce de travail, et en font le premier d'une série de jours consacrés exclusivement au délassement et au plaisir. Naturellement toutes les boutiques restent fermées, ce qui contribue à la tranquillité des rues ; mais, de même que chez nous, l'armée des mendiants se met en campagne au grand complet dès le point du jour, dans l'espérance de recueillir des aumônes extra-abondantes. Vers le milieu de la journée les voies publiques commencent à se peupler de plus en plus. On voit les gens, en

[1] Peut-être le rouge est-il considéré comme la couleur du bonheur, parce que c'est celle des fleurs du pêcher, et que cet arbre est censé écarter les esprits malins et leur influence malfaisante. Voyez à ce sujet, dans l'article sur le dernier jour de l'année, nos remarques sur l'origine et la signification des inscriptions qui se mettent sur les portes.

habits de fête, se hâter la mine affairée ; c'est que chacun a toute une tournée de visites à faire, coutume qui, je crois, n'existe qu'en Hollande, si ce n'est que de ce pays elle s'est transplantée dans p.008 quelques contrées de l'Amérique. Ces courses amènent de nombreuses rencontres entre amis et connaissances. Aussitôt on s'arrête et, joignant les mains devant la poitrine, on s'écrie *kiong-hí, kiong-hí*, ce qui, traduit librement, revient à « bien du bonheur et de la bénédiction ». La scène est animée, mais n'aurait rien de passionné si l'on pouvait purger les coins des rues de multitudes de koulies qui se livrent avec ardeur au jeu des dés, ou se glissent dans les maisons de jeu qui ont échappé à la vigilance des mandarins.

Offrande au Ciel et aux Seigneurs des trois Mondes.

Passons de la rue dans les maisons et voyons comment les Chinois y fêtent le nouvel-an. Non seulement la jeunesse dans la plupart des familles veille pour attendre, comme c'est l'usage chez nous, que l'ancienne année ait fait place à la nouvelle [1], mais encore elle ne se couche pas du tout. En effet, il faut de très bonne heure, souvent c'est même longtemps avant le lever du soleil, faire une offrande au dieu du Ciel, *T'i^{n}-Kong* [2], divinité par laquelle les Chinois entendent le ciel matériel lui-même, ou bien l'esprit qui l'anime. Dans ce but on dispose sur une table, placée devant la porte de la grande salle de la maison, de l'encens, des cierges, des tasses de thé et de petites boîtes remplies de sucreries ; ces boîtes s'appellent *tsièn-áp*, ce qui signifie « boîtes d'introduction » ou « boîtes de recommandation ». Celui qui présente l'offrande, d'ordinaire le chef de la famille, s'avance, prend dans ses mains

---

[1] Nous reviendrons sur cette coutume en décrivant le dernier jour de l'année.

[2] Nous parlerons plus en détail de cette divinité en traitant du 9e jour du 1er mois.

jointes un ou trois petits bâtons d'encens, incline légèrement son buste à plusieurs reprises, puis dépose l'encens dans le cendrier [1].

Pl. I. LES SEIGNEURS DES TROIS MONDES

Cependant, lorsqu'il y a une seconde personne présente, la première lui remet parfois les bâtons d'encens p.009 pour les planter dans la cendre. Enfin celui qui accomplit le rite

[1] Cet acte d'hommage s'appelle *tch'ioù^{n}-dziā ou íp-dziā.* Je n'ai pas réussi à trouver des caractères représentant *tch'ioù^{n}* et *dziā;* mais *íp* s'écrit ordinairement []. L'encens chinois se fait de bois de santal moulu ou d'une autre substance odorante ; la poudre est mêlée à quelque matière collante. On l'emploie d'ordinaire sous forme de longs et minces bâtonnets, fixés à de petites tiges en bois. On allume par le haut ces bâtons d'encens, qui se consument alors lentement dans le cendrier où on les a placés, et n'y laissent que leur cendre et leurs tiges en bois. Les cendriers ou encensoirs sont en métal, en terre cuite ou en pierre creusée. Quand on en met un en usage, on commence d'ordinaire par y mettre un peu de cendre prise à un autre encensoir, de préférence à quelque cendrier qui ait servi devant une divinité en grande odeur de sainteté. Petit à petit l'encensoir ainsi mis en train achève de se remplir par l'usage qu'on en fait. La cendre sert souvent d'amulette, tant pour les enfants que pour les adultes. On la porte dans des sachets sur la poitrine.

s'agenouille et touche au moins trois fois la terre de sa tête [1]. Cette cérémonie accomplie, on fait une offrande semblable, à laquelle les mêmes objets peuvent servir, aux esprits du Ciel, de la Terre et de l'Eau, qui sont connus sous le nom de *Sam-Kàï-Kong* ou « Seigneurs des trois Mondes ». Les Chinois eux-mêmes p.010 sont peut-être les moins au clair sur ce qu'ils entendent par ces trois divinités. Quelques uns disent que ce sont, 1° l'esprit

---

[1] L'offrande au Ciel au jour du nouvel an se pratique par le peuple de la Chine depuis une antiquité étonnamment reculée. C'est ce que prouve le très ancien « Livre des Rites » (voyez ci-dessous), où on lit que « le premier jour de l'année le Fils du Ciel pria l'Empereur Suprême pour avoir du grain » (chap. des « Prescriptions mensuelles »), Ma Twan Lin citant ces paroles dans le chapitre 68 (f° 7) de son célèbre ouvrage intitulé « Examen exact d'Écrits et de Rapports » sur lequel nous aurons plus d'une fois à revenir dans le cours de ce travail ajoute : « Cela signifie qu'il offrit au Ciel pour que la prospérité en descendît ». Il est donc probable que l'offrande du nouvel-an au Ciel n'a pas eu à l'origine d'autre but que celui d'obtenir la bénédiction céleste sur les travaux de l'agriculture, qui commencent en Chine peu de temps après le premier jour de l'an.

Continuellement, en parlant de l'origine des coutumes et usages traités par nous, nous devrons citer ce « Livre des Rites » auquel nous venons déjà d'emprunter un renseignement. Il ne sera donc pas superflu d'en dire quelque chose de plus. Il est généralement admis par les Chinois que le « Livre des Rites » a été rédigé par un certain Tcheou Koung, frère de Wou Wang ou du fondateur de la dynastie des Tcheou. Il daterait ainsi du douzième siècle avant notre ère. Il a été commenté par Confucius avant que l'on procédât, en 213 av. J.-C., sur l'ordre du célèbre Chi Hwang Ti, à livrer tous les livres aux flammes ; c'est ce qui fait que lorsque, sous la dynastie de Han, on osa le produire de nouveau, le texte s'en trouva émaillé de nombreuses sentences du grand philosophe ; Les fragments furent ensuite réunis, revisés et commentés dans le dernier siècle avant notre ère par un nommé Taï Tèh, dont le travail donna naissance à un livre intitulé *Ta-taï-li*, ou « Rituels de Taï aîné » ; son neveu Taï Ching le remania, et produisit ainsi le *Chao-taï-li* ou « Rituels de Taï cadet ». Tous ces ouvrages ensemble ont fini par donner naissance à une compilation intitulée *Li-ki* ou « Livre des Rites », qui a été conservée de siècle de siècle jusqu'à maintenant.

Ce Livre des Rites a pris rang parmi les cinq grands livres canoniques, déjà sous la dynastie de Han, et dès lors il s'y est maintenu. Il est divisé en un grand nombre de chapitres, qui renferment des renseignements extrêmement précieux sur mainte coutume très ancienne, et de plus toutes sortes de traditions des plus intéressantes relatives à la religion et à la vie sociale, aux cérémonies et aux rites de la première époque historique de la plus vieille des nations du globe. Enfin, on y trouve de nombreuses maximes et sentences de Confucius, ainsi que le résumé d'entretiens de ce philosophe avec ses disciples sur l'étiquette et sur les rites de la religion, de sorte que le livre entier

> [Trad.] « forms a code of etiquette upon the polite behavior of men, their sitting, standing, eating, sleeping, talking, weeping, walking, etc., in all circumstances and for all periods of life. These regulations do not refer only to the external conduct, but are interspersed with truly excellent observations regarding mutual forbearance and kindness in society, which is regarded as the true principle of etiquette. The Board of Rites at Peking is established for the purpose of carrying out the instructions of this work, and in it, too, are found the models for the Six Boards. The religion of State is founded upon it, and children are early instructed in all the details it contains respecting their conduct towards parents ». Williams, *The Middle Kingdom*, chap. XI.

qui préside au ciel ou au firmament, le *t'ien-koan ;* 2°, celui qui préside à la terre et à l'enfer, le *tē-koan ;* et, 3° celui qui préside à l'atmosphère et à l'eau, le *soúi-koan.* Souvent, mais à tort, on remplace le troisième par le *djîn-koan,* ou esprit qui préside au destin des hommes. Les jours de fête spécialement consacrés au culte de chacune de ces trois divinités (jours de naissance, *si*^{ng}-*djít,* comme les Chinois d'Émoui les appellent) tombent respectivement sur le 15 du premier, du septième et du dixième mois [1].

Les objets qui servent pour les offrandes au dieu du Ciel et aux Seigneurs des trois Mondes sont plus ou moins abondants et de qualité plus ou moins précieuse suivant la richesse et le degré de dévotion des adorateurs. On offre souvent, outre les objets déjà mentionnés, des fruits et des pâtisseries ; on orne de fleurs la table qui sert d'autel, et jamais on ne néglige d'y déposer un petit plat d'oranges. D'ordinaire on n'enlève la table que dans le cours du troisième jour, car les mêmes objets doivent être offerts aux mêmes divinités les deux jours après le nouvel-an. Ces deux fois cependant on supprime la génuflexion, et l'adorateur se contente d'accomplir le rite du *tch'ioù*^{n}*-dziā,* que nous avons décrit. La cérémonie se termine les trois fois en faisant partir des

---

[1] Il ne faut pas se laisser égarer par des ressemblances de noms et aller chercher dans le bouddhisme l'origine du culte des *Sam-Kàï-Kong.* Dans ce dernier, il est bien question aussi de trois mondes, appelés *sam-kàï (Traylokya) ;* mais ce sont les trois états par lesquels les saints doivent passer avait de parvenir, à force de méditations, au *Nirvâna,* ou au détachement de toutes choses. Le premier de ces trois états ou mondes s'appelle *Kama-vatchara, Khama-dhatou* ou *Kama-loka,* le monde des voluptés, où existent encore la forme et la matière, et les satisfactions des sens. Notre terre en fait partie. Le second monde s'appelle *Roupa-dhatou ou Roupa-vatchara,* le monde de la forme et de la matière. Ici cesse toute sensualité et toute volupté, quoique la matière subsiste. La différence des sexes y a disparu. Ce monde embrasse les douze *Brahma-loka ou* cieux de Brahma, souverain de l'univers. Enfin l'âme arrive dans le troisième monde, dans lequel il n'y a plus ni matière ni sens, et où elle trouve par conséquent un état d'inconscience complète. Ce monde s'appelle *Aroupa-dhatou* ou *Aroupa-vatchara,* le monde sans forme ni matière, et constitue comme le vestibule du Nirvâna.

L'idée de ces trois mondes est peut-être sortie de la conception purement cosmologique des trois mondes des brahmanes : le ciel, la terre et l'atmosphère ou l'eau. Il n'est pas impossible non plus que les Chinois aient emprunté cette division de l'univers au brahmanisme le plus antique. Voyez pour les détails du culte des *Sam-Kàï-Kong* notre description du 15e jour du 1er mois.

pétards, auxquels les étrangers en Chine donnent p.011 généralement le nom anglais de « crackers ». On les fait d'ordinaire partir devant la porte ouverte et cet acte s'appelle en chinois *pàng p'ào*.

Les « crackers » sont de petites cartouches en papier épais et solide, remplies de poudre. Anciennement on les faisait en bambou. Une petite mèche est introduite à l'extrémité, du reste fermée, de la cartouche ; elle communique le feu à la poudre, qui fait éclater le papier avec bruit. Ils sont donc construits sur le même principe que les pétards et les serpenteaux qui font la joie de nos gamins. Toujours on en fait une guirlande en attachant les mèches à une ficelle inflammable, dont on fixe souvent une des extrémités au bout d'un bâton. On allume l'extrémité inférieure de la guirlande, le feu se communique successivement à tous les pétards, qui partent les uns après les autres avec une grande rapidité ; cela fait comme une fusillade, dont le bruit remplit tout le quartier. Il ne s'accomplit guère de cérémonies religieuses sans qu'on les termine par ces feux d'artifice. Du reste, ils forment une partie indispensable des fêtes de toute espèce, et il arrive rarement qu'un Européen se mette en voyage pour rentrer dans sa patrie sans que son personnel fasse partir en son honneur une bruyante pétarade en guise d'adieux.

On a prétendu et on prétend encore que ces pétarades ont pour but d'effrayer les mauvais esprits qui errent par les rues et qui épient quelque occasion de se glisser dans les maisons. Une autre opinion veut qu'elles soient destinées à attirer l'attention des divinités sur les offrandes que l'on vient de leur présenter. Cependant dans les classes les plus cultivées de la société on n'y voit qu'une manifestation de joie. Chez nous aussi on tire le canon dans les réjouissances publiques ; on fait partir des feux d'artifice à l'occasion de noces et d'autres fêtes, et l'on peut sans crainte

admettre que les « crackers » des Chinois ont, en général, aussi cette signification [1].

p.012 La pétarade est terrible dans les rues, surtout durant la nuit du jour de l'an. Chaque famille accomplit les cérémonies de l'offrande à l'heure qui lui convient, et comme il y en a beaucoup qui commencent déjà à minuit, tandis que d'autres attendent jusqu'au lever du soleil, il s'ensuit que plusieurs heures durant tous

---

[1] On lit ce qui suit sur l'origine et l'emploi des « crackers » dans le calendrier de King-Tch'ou, ouvrage que l'on dit avoir été composé vers l'an 500 de notre ère, et qui contient un aperçu des usages et des mœurs d'une partie des provinces actuelles de Hounan et Houpeh.

« Le premier du premier mois on fait premièrement éclater du bambou devant les chambres, afin d'écarter « les Chan-sao et autres démons malfaisants ». Le « Livre des Esprits et des Miracles », ouvrage qui date du IVe ou du Ve siècle, nous apprendra ce que c'est que les Chan-sao. Au chapitre intitulé « les Déserts occidentaux » on y lit :

> « Au fond des montagnes de l'Occident habitent des êtres dont la taille dépasse un peu un pied ; ils errent tout nus et pêchent des crevettes et des crabes. Par nature ils ne craignent pas les hommes. Quand ils s'aperçoivent que des gens se sont couchés en quelque endroit pour y dormir, ils se servent dans l'obscurité de leurs feux pour y rôtir leurs crevettes et leurs crabes ; ils épient aussi les moments où ils sont absents, volent leur sel et le mangent avec leurs crabes. Le peuple s'efforce d'effrayer les Chan-sao en jetant dans le feu du bambou, qui éclate avec bruit. Si on essaye de les attaquer, ils font que l'on prenne la fièvre ».

Ces Chan-sao sont probablement les mêmes êtres fabuleux dont le nom se prononce Chan-siao et s'écrit []. Dans le dictionnaire impérial de Khang hi, ces démons sont décrits comme ayant la taille d'un enfant et une seule jambe, et comme inoffensifs, pourvu que l'on prononce leur nom. Ils se trouvent surtout dans le département de Ting-Tcheoufou du Fouhkien. D'après le *Syllabic Dictionary* de Williams, les Miao-tsz', restes de la population aborigène des provinces méridionales de la Chine, font en leur honneur des processions au nouvel an.

Ainsi, à juger d'après les ouvrages que nous venons de citer, il faut conclure qu'au moins en principe l'emploi des pétards a uniquement pour but de chasser les esprits malfaisants. Le nom même que l'on donne encore maintenant à ces pétards : [ab][c], tend à prouver de son côté qu'ils n'ont fait que remplacer les morceaux de bambou que l'on jetait anciennement dans le feu pour les faire éclater avec force. En effet, ce nom veut dire bambou [c], qui est violent [b], dans le feu [a].

Enfin, pour corroborer ce qui est dit dans le texte, nous nous permettrons encore une citation, tirée de l'ouvrage intitulé « Explication étendue des Prescriptions mensuelles », écrit par []. On y lit :

> « La veille du jour de l'an on faisait éclater du bambou dans le feu, afin de mettre en mouvement et de faire apparaître la lumière et la chaleur du printemps, et aussi afin de détourner et de détruire les mauvaises influences. Les hommes de maintenant en ont fait ensuite des jouets, sur la signification primitive desquels — laquelle est entièrement perdue — ils se disputent et discutent.

Voyez l'encyclopédie intitulée « Miroir et Source de toute Recherche », chap. 50.

On trouvera d'amples détails sur l'origine de ces pétards dans un important article de W. F. Mayers inséré dans le *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society* (1869-70, pages 73 et suiv.), sous le titre de « On the introduction and use of Gunpowder and Fire-arms among the Chinese ».

les bruits disparaissent au milieu de l'infernal p.013 concert des explosions. Les Européens qui habitent une ville chinoise doivent renoncer au sommeil pendait cette nuit-là. Et ce n'est pas fini. La pétarade continue plus ou moins nourrie pendant les jours suivants, où se font encore des offrandes, et il se brûle une si immense quantité de ces cartouches dans certaines villes que les paysans de la banlieue y viennent balayer les débris restés dans les rues afin de les employer comme engrais.

Offrande aux dieux domestiques.

De même que les anciens Romains avaient leurs Lares, les Chinois ont leurs dieux domestiques. Leurs images se trouvent d'ordinaire dans une armoire ouverte, placée en face de l'entrée principale de la maison. Devant l'armoire se trouvent à demeure un encensoir et deux chandeliers, tout prêts à recevoir les bâtonnets d'encens et les cierges que l'on pourrait vouloir offrir aux dieux. Plus loin nous décrirons chacun de ces dieux en particulier en traitant du jour consacré à son culte. Il suffira ici de savoir qu'à Émoui on en distingue dans la règle quatre, savoir :

I. *Koan-Im-Póut-Tsó*, déesse de la Grâce (voy. le 19e jour du 2e mois).

II. *Keh-Sìng-ông,* le saint prince Keh (voy. le 22e jour du 2e mois),

III. *T'ó-Tì-Kong*, dieu de la Terre et aussi de la Richesse (voy. le 2e jour du 2e mois).

IV. *Tsaò-Koun-Kong,* le duc-prince de la Cuisine, dieu de la Cuisine (voy. le 3e jour du 8e mois).

Il n'y a pour ainsi dire pas de demeure à Émoui où l'on ne puisse être sûr de trouver au moins un de ces quatre dieux, outre les dieux spéciaux que l'occupant de la maison adore en raison de son rang ou de son genre d'occupation. Nous reviendrons plus loin sur les principaux de ces dieux spéciaux. Lorsque les quatre dieux

domestiques dont nous avons donné les noms se trouvent réunis, la déesse de la Grâce occupe le fond du tabernacle, et devant elle prend place *Keh-Sìng-ông* avec le dieu de la Richesse et le prince de la Cuisine à sa droite et à sa gauche. L'image de la déesse de la Grâce est d'ordinaire un peu plus grande que celles des trois autres divinités.

On doit le jour de l'an faire une offrande commune à tous ces dieux p.014 domestiques, afin d'obtenir leur bénédiction pour l'année qui commence. Une table-autel se place devant le tabernacle et l'on y dépose à peu près les mêmes objets que pour l'offrande au dieu du Ciel, seulement la quantité en est généralement moindre. Chaque membre de la famille à son tour, en commençant par le plus âgé, doit offrir de l'encens, s'agenouiller et toucher plusieurs fois le sol avec sa tête. Dans quelques familles on brûle des morceaux de bois de santal et l'on ajoute des fleurs et des oranges à l'offrande. De même que la table où se trouve devant la porte principale l'étalage en l'honneur du dieu du Ciel et des *Sam-Kàï-Kong*, celle qui a été dressée devant le tabernacle des dieux domestiques n'est pas desservie avant le troisième jour, l'offrande devant se répéter chacun des deux matins qui suivent le jour de l'an. Il n'est point nécessaire cependant, pour la seconde et la troisième offrande, de frapper le sol de la tête ; il suffit d'incliner à plusieurs reprises le haut du corps en tenant dans ses mains jointes des bâtons d'encens, que l'on plante ensuite dans l'encensoir *(tch'ioù^{n}-dziā,* voy. ci-dessus). On doit renouveler le second et le troisième jour le thé qui se trouve sur la table des offrandes. Les riches dressent souvent trois tables différentes, une pour le Ciel, une pour les Seigneurs des trois Mondes, et une pour les dieux domestiques ; mais les pauvres ont ordinairement à se contenter d'une seule. Régulièrement après chaque offrande on fait partir des pétards.

Indiquons brièvement ici quelles offrandes périodiques se font collectivement en l'honneur des dieux domestiques, en outre des

grandes offrandes spéciales qui se font à chacun d'entre eux au jour qui lui est consacré, et dont nous parlerons plus loin. Le matin du premier et du quinze de chaque mois, on place devant leur autel trois tasses de thé avec des cierges et de l'encens allumés ; le soir du même jour on brûle encore des cierges et de l'encens. Les bâtons d'encens se plantent dans le cendrier après avoir été présentés aux dieux par la cérémonie du *tch'ioù^{n}-dziā* déjà décrite. On ne s'agenouille pas et on ne frappe pas le sol de la tête.

En outre, tous les soirs sans exception, on allume des cierges et de l'encens devant tous les dieux, mais on n'offre point de thé et il n'y a pas de cérémonie le matin, comme le premier et le quinzième jour du mois.

Compliments aux parents.

Suivant une règle dont on ne s'écarte pas, les enfants ne vont pas p.015 souhaiter la bonne année à leurs parents avant que l'on ait rendu hommage aux dieux ; car les dieux sont plus grands que les parents et doivent prendre le pas sur eux. Mais quand l'offrande en l'honneur des dieux domestiques est achevée, les parents s'assoient, pour recevoir les compliments de leurs enfants, à côté de l'autel où sont placées les idoles et les tablettes ancestrales, qui sont décrites ci-dessus dans le présent article. Les fils s'avancent ; l'aîné le premier, et tour à tour ils s'agenouillent et se mettent en devoir de frapper le sol de leur tête ; mais les parents ne leur permettent jamais d'aller jusqu'au bout et leur commandent de se lever avant qu'ils aient fini, — ce que l'étiquette chinoise veut que l'on fasse toujours à l'égard de celui qui se prosterne. En saluant leurs parents les enfants disent d'ordinaire : *H<u>ō</u> sī-toā lâng tûng hè-sioū* « je souhaite une longue vie aux grandes gens (parents) ». Quand tous les fils se sont ainsi acquittés de leur devoir, les filles s'avancent à leur tour, et pendant ce temps les cadets présentent avec le même cérémonial leurs hommages à leurs aînés, qui, de

même que les parents, les empêchent d'achever. Les deux époux sont égaux en rang et ne se font point de compliments l'un à l'autre ; s'il y a une concubine ou une esclave, elle leur doit son hommage à tous deux. Après que la cérémonie des compliments est achevée, on commence les préparatifs pour les honneurs que l'on rendra aux tablettes ancestrales ; pendant ce temps une partie de la famille se disperse pour aller faire des visites aux parents, aux amis et aux connaissances. En Chine comme en Hollande, on fait grand usage de cartes de visites, que l'on envoie à ceux que l'on ne peut pas visiter en personne.

Celui qui reçoit des visites, dit *kiong-hí* à ses visiteurs et leur offre en même temps des sucreries de diverses espèces, rangées dans des soucoupes sur un grand plateau. Naturellement l'indispensable thé et la pipe à tabac ne font pas défaut. Il est de très bon ton de ne pas manger les sucreries offertes, mais que l'on se contente de soulever un ou deux bonbons et de les replacer dans une autre soucoupe que celle où on les a pris, et pendant ce temps de formuler un vœu de bonheur en faveur de la personne qui reçoit. Par exemple, si c'est un marchand, on lui dit : « J'espère que vous gagnerez beaucoup d'argent et deviendrez riche » ; si c'est un lettré, on lui dit : « Je vous souhaite de monter en rang », et ainsi des autres, p.016 chaque fois suivant le cas. Pour qui connaît les Chinois, il va sans dire que la présentation des sucreries est de la part du maître de la maison l'expression silencieuse du vœu que, dans le cours de l'année, ses visiteurs puissent jouir de la *douceur* de la vie et que les amertumes leur en soient épargnées. Il convient de mettre une ou deux oranges, par manière de réciprocité de leurs vœux de bonheur, dans les mains des enfants qui viennent faire un compliment de bonne année [1]. Si l'on négligeait de le faire, tout

[1] Voyez plus loin dans le présent article ce qui sera dit de l'orange comme symbole du bonheur. Elle symbolise aussi une longue vie, et donner de ces fruits aux enfants revient à leur dire : « Bien des années après celle-ci ! » On lit dans les « Traditions-extra de Hwang-ti » que la Reine-mère de l'Occident, qui règne sur les esprits des monts Kwoun-loun (voy. Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 572) donna

garçon grandelet, victime de cet oubli, se considérerait comme malhonnêtement traité, et offensé dans sa dignité.

Offrande aux ancêtres.

Enfin une dernière offrande se fait, soit avant, soit après les compliments aux parents, en l'honneur des ancêtres défunts, représentés dans la demeure de la famille par ce qu'on appelle leurs tablettes, planchettes sur lesquelles sont inscrits leurs noms et qualités. Toutefois, avant de décrire cette cérémonie, il nous faut donner quelques détails sur le culte des ancêtres chez les Chinois ; car ce culte a jeté de si profondes racines dans l'esprit du peuple que l'on peut dire qu'il fait partie de l'âme de la nation et qu'il constitue le fond même de son sentiment religieux.

C'est dans l'Asie orientale que le culte des ancêtres a pris le plus grand développement, mais il n'y a presque pas de contrée sur notre globe où il n'ait pas existé, ou n'existe même pas encore, dans quelque mesure : Ce n'est point surprenant. Les liens du sang — les plus solides que la Nature ait jamais forgés — ont produit ce culte. Combien aisément, cherchant une protection, les enfants n'ont-ils pas tout naturellement pensé à leurs parents défunts, aux parents de ceux-ci, aux grands parents ? En cas de détresse et de danger, dans la maladie, dans le besoin, dans les soucis et p.017 la tristesse, ne devait-on pas supposer que les cœurs des ceux de qui on tenait la vie devaient être émus de compassion ? N'est-ce donc pas auprès d'eux que l'on devait chercher secours et consolation ? Là où le sentiment filial était très développé, le culte des ancêtres a jeté nécessairement de profondes racines. C'est le cas en Chine, où tout a servi à le maintenir en honneur et à l'étendre. La source en est donc respectable, et il est pour le moins étrange que ce culte

---

à l'empereur des fruits d'un oranger vieux de dix mille ans. Il faut croire qu'il a existé en Angleterre un usage analogue à celui qui est mentionné dans le texte ; du moins en Jonson dit dans son *Christmas Masque* : — [Trad.] « He has an orange and rosemary, but not a clove to stick in it », d'où l'on peut voir qu'autrefois au nouvel-an on se donnait des oranges dans lesquelles se plantaient des clous de girofle. Voy. Brand, *Observations on popular Antiquities*, page 6.

soit l'objet du mépris de personnes qui elles mêmes brûlent des cierges devant les images de soi-disant saints, d'origine douteuse ou fabuleuse, dont les mérites sont rarement les services qu'ils ont rendus à l'humanité souffrante, mais bien plus souvent le fanatisme qui leur avait fait chercher le martyre au nom de chimères enfantées par leur imagination surchauffée. Le culte des ancêtres chez les Chinois est plus noble de caractère que cela. En tout cas, que celui qui est sans péché d'idolâtrie leur jette le premier la pierre.

Que l'on cause avec des Chinois cultivés, on s'apercevra bientôt que le désir de trouver protection et secours ne se trouve pas seul à la base du culte des ancêtres, mais que des sentiments plus relevés contribuent à le maintenir. « Peut-être, disent-ils, ne s'est-on pas acquitté complètement du grand devoir national, qui dit : « Honore ton père et ta mère » ; peut-être a-t-on laissé manquer de vêtements et de nourriture suffisants ceux à qui on doit l'existence ; peut-être, sur leurs vieux jours, les a-t-on moins entourés de soins et de prévenance qu'on n'aurait pu et dû le faire. Eh bien ! puisque maintenant nos bien aimés parents nous ont été enlevés par la mort, et que leurs âmes, cela est certain, voltigent autour de notre demeure et font tomber sur nous des regards de protection de même qu'ils veillaient sur nous lorsque dans la faiblesse de notre enfance leurs soins nous étaient indispensables, — faisons tous nos efforts pour compenser dans la mesure du possible les manquements volontaires ou involontaires dont nous nous sommes rendus coupables à leur égard. Bien plus, les années pendant lesquelles la faiblesse et les infirmités de l'âge les ont placés à leur tour sous notre garde, ont été trop courtes pour nous permettre de leur rendre complètement tout ce qu'ils ont fait, pour nous dans notre jeunesse. Achevons donc après leur mort de leur rendre ce que nous leur devons ; resserrons encore les liens qui nous unissent à eux, en prouvant que nos cœurs conservent un souvenir plein de gratitude de l'amour qu'ils nous ont porté ». Comme nous l'avons p.018 dit, ce

sont surtout les Chinois dont l'esprit a quelque culture qui expriment avec force des sentiments de ce genre ; mais il faut en tenir compte, lors même que pour la multitude plus grossière, le culte rendu aux ancêtres a surtout pour mobile le désir égoïste de s'assurer de leur secours matériel. Le principe même d'où ce culte découle a conduit les Chinois à brûler de l'encens devant les tablettes de leurs ascendants défunts, et même d'y faire tout un étalage d'aliments, afin que leurs morts chéris ne manquent de rien.

On ne connaît pas l'origine de ces tablettes ancestrales *sîn-tsoú* ou *bók-tsoú* qui servent à représenter visiblement les âmes des défunts que l'on honore. Quelques anciennes traditions et certaines cérémonies qui se sont perpétuées jusqu'à maintenant [1] donnent

---

[1] Il serait trop long de détailler ici ce sujet, qui, de plus, ne rentre pas dans la matière proprement dite de cet ouvrage. Nous nous contenterons d'un seul exemple.

Quand on porte un cadavre dans la tombe, la tablette du mort, enveloppée d'une étoffe rouge, précède la bière dans un palanquin couvert. Dès que le corps a été descendu dans le tombeau, le fils aîné s'agenouille en baissant la tête à l'extrémité de la fosse où sont les pieds. Autour de lui s'agenouillent ses frères dans la même attitude respectueuse. Alors il tourne son visage vers le soleil et reçoit des mains d'un ami ou d'un parent la tablette, qu'il tient alors des deux mains sur son dos, la tête inclinée. Le plus haut placé des parents, mandarin s'il y en a un dans la famille, venu exprès dans ce but avec le convoi, s'approche alors, prend un pinceau, enlève l'étoffe rouge dont la tablette est enveloppée, et marque sur cette dernière des points avec du vermillon. Il en peint premièrement le haut et le bas, puis les deux côtés, à la moitié environ de la hauteur. Il fait ensuite encore deux points, aussi à la mi-hauteur, mais davantage vers le milieu de la tablette. Enfin il peint un point sur chacune des deux colonnes de caractères d'écriture. Tout en travaillant il marmotte les mots suivants :
tiém t'ien, t'ien tch'ing; tiém tē, tē lîng ; tiém ní, ní ts'ong ;tiém bók, bók bîng, etc.

« Je peins le ciel ; puisse le ciel lui être serein sur le tombeau ». (D'ordinaire le haut de la face antérieure de la tablette est orné d'un soleil au milieu de nuages : — voyez la page suivante).

« Je peins la terre ; puisse la position géomantique de la tombe agir puissamment ». (Ceci est une allusion au bonheur ou au malheur que l'on croit que le tombeau apportera aux descendants du défiant, suivant que la position du terrain choisi par le géomancien est favorable ou défavorable).

« Je peins les oreilles ; puissent les oreilles bien entendre ». (Afin que le défunt entende ses descendants quand ils lui rendront hommage, et que ses oreilles soient ouvertes à leur misère en cas de besoin).

« Je peins les yeux ; puissent les yeux être perçants ». (Ouverts aux besoins et aux offrandes des descendants) ; etc.

Les deux dernières phrases semblent indiquer fort clairement que l'on a ici le reste d'un très ancien usage, suivi lorsque les tablettes avaient encore la forme humaine. Actuellement encore les prêtres du Tao font une cérémonie analogue sur les idoles neuves, ou sur celles qui viennent d"être revernies, réparées ou sculptées à nouveau. On célèbre — si du moins il s'agit d'une idole qui en vaille la peine — en un jour heureux choisi d'avance, les messes connues sous le nom de

lieu de supposer que dans une antiquité très reculée elles p.019 n'auraient pas été autre chose que des images ; quoi qu'il en soit, la forme qu'on leur donne n'a plus rien qui rappelle l'apparence humaine. Elles sont composées d'un pied en bois supportant une planchette verticale où sont inscrits ou gravés le nom du défunt, celui de la dynastie sous laquelle il est décédé, et ceux des personnes qui ont érigé la tablette. A Émoui, les tablettes ancestrales ont rarement moins de vingt, ou plus de quarante centimètres de haut ; la largeur est environ le tiers de la hauteur. La façon en peut naturellement varier beaucoup suivant le degré d'opulence, le rang, la classe sociale de la famille. Quelques unes sont artistement travaillées et ornées de dorures et de sculptures ; d'autres sont en bois tout ordinaire, sans peintures ni ornements. Les emblèmes qui s'y trouvent le plus fréquemment sont, sur la face antérieure, un soleil au milieu de nuages, placé en haut, des dragons, placés à droite et à gauche, et une licorne sur le pied [1].

La tablette est refendue parallèlement aux deux faces. Les surfaces de contact des deux moitiés ne sont pas peintes ; toutefois celle de la moitié de derrière porte les noms et titres, ainsi que l'indication de l'âge et des dates de la naissance et de la mort du défunt, enfin celle de l'emplacement où se trouve sa tombe. Chaque tablette forme ainsi comme une page de la généalogie de la famille.

Quoique d'ordinaire chaque tablette ne représente qu'une seule personne, il n'est pas rare que le père et la mère s'y trouvent réunis. Seul le fils aîné a le droit d'ériger la tablette d'un défunt et

---

tsiò dont nous parlerons plus loin (9e jour du 1er mois). Après les messes, le prêtre peint en vermillon un point sur les oreilles, les yeux, la bouche, les mains et les pieds de l'idole. Cette cérémonie s'appelle *k'aï-gán* « ouvrir les yeux », et se pratique par les prêtres du Tao même pour des dieux et des déesses du panthéon bouddhique. Comp. le 23e jour du troisième mois, § 2.
Parmi les tribus mongoles on fait avec du feutre, de la toile ou d'autres matières des images des défunts, pour les suspendre dans les tentes. (Köppen, « Die Lamaïsche Hierarchie und Kirche », p. 88.) Il se pourrait que les anciens Chinois eussent fait de même.

[1] La licorne est un des animaux mythologiques des Chinois. Il n'est peut-être pas sans parenté avec la girafe. Voyez ma démonstration dans la *China Review*, vol. VII, page 72.

de la garder chez lui. Il hérite de toutes les tablettes que son père possédait, et, à son tour, il les laisse après sa mort à son fils aîné, ou, s'il n'a point de fils, à son fils adoptif. Le fils adoptif ne fait jamais défaut, car, si un chef de famille vient à mourir sans laisser d'héritier, ses plus proches parents adopteront toujours à son intention un garçon du même nom de famille et de parenté aussi p.020 rapprochée que possible avec le défunt, afin que le culte des ancêtres ne subisse point d'interruption.

Il faut donc, lorsque les cadets d'une famille veulent présenter leurs hommages à leurs ancêtres, qu'ils se rendent pour cela dans la demeure de leur frère aîné. Il arrive très fréquemment néanmoins, par exemple lorsqu'un cadet va s'établir dans quelque autre localité, qu'il emporte avec lui un grand tableau sur lequel il a réuni tous les noms inscrits sur les tablettes dont son frère a la garde, afin de continuer au loin devant ce symbole le culte des ancêtres. Ce tableau porte le nom de *ké-sîn-pâi* « planche des âmes de la famille », ou de *sîn-tsoú-pâï* « planche des tablettes des âmes ». De même, quand le nombre des tablettes conservées dans une maison devient encombrant, on en extrait souvent les inscriptions sur un de ces grands tableaux, puis on enterre ou l'on brûle les tablettes originales.

Il n'est pas toujours facile de décider si un Chinois considère les tablettes de ses ancêtres comme servant de demeure à l'une des trois âmes des défunts — les Chinois attribuent trois âmes à chaque être humain — ; ou bien si elles ne sont à ses yeux qu'un souvenir visible de ceux que la mort lui a enlevés. Ce qui est certain, c'est que les Chinois ont la plus grande vénération pour leurs tablettes ancestrales et qu'ils ne les manient qu'avec respect ; de plus, certaines cérémonies qui s'accomplissent lorsqu'un décès a eu lieu ont évidemment pour but d'inviter l'âme du défunt *à venir habiter* la tablette [1]. Pour la majorité du peuple c'est sans doute

[1] Quand, au bruit assourdissant des gongs et de toutes sortes d'instruments, la tablette a été peinte comme nous l'avons dit page 18, note, et que le pinceau qui a

l'explication animiste qui est la vraie ; la tablette renferme une des trois âmes.

La place ordinaire des tablettes est à droite des dieux domestiques, dans l'armoire dont nous avons parlé page 13 [1] : Cependant il n'est pas rare qu'un tabernacle séparé soit affecté aux tablettes. On offre à celles-ci, le premier p.021 et le quinze de chaque mois, le matin et le soir, de l'encens et des cierges, de la même manière que cela se fait pour les dieux domestiques. Il y a encore une multitude d'autres jours, fixés d'après les dates de la naissance et du décès des défunts, qui sont consacrés au culte des tablettes. Mais il est clair que ces jours-là ne sont pas des fêtes du calendrier général, et par conséquent ils ne rentrent pas dans le cadre du présent ouvrage.

Il va presque sans dire que l'on n'oublie pas les ancêtres quand on fait les compliments du jour de l'an. On place en effet devant les tablettes une offrande composée à peu près comme celle des dieux, puis tous les membres de la famille, en commençant par l'aîné, doivent s'agenouiller devant la table et toucher la terre avec leur tête. Naturellement on allume aussi de l'encens. Dans le courant de l'après-midi a lieu une grande offrande de comestibles. Ceux des membres de la famille qui ne sont pas sortis pour faire des visites de nouvel-an exposent devant les tablettes le repas destiné à la famille ; ils arrangent autour de la table autant de paires de bâtons à manger qu'il y a de tablettes, et ils accompagnent le tout d'une grande tarte au riz fermenté, appelée *hoat-ké.* Cela fait, les personnes présentes font l'une après l'autre l'offrande ordinaire d'encens, et, agenouillées, touchent trois fois le sol de leur tête.

---

servi à cet acte a été jeté du côté du soleil, le fils place avec les gestes les plus respectueux la tablette sur le couvercle du cercueil. Il invite à haute voix l'âme du défunt à sortir de la tombe et à passer dans la tablette ; puis il place celle-ci debout au pied de la tombe devant une offrande qui a été préparée sur ces entrefaites. Cela fait, on comble la fosse. Dès cet instant la tablette est entourée d'égards ; elle est devenue la demeure d'une des âmes du défunt, destinée à habiter de génération en génération avec les descendants du mort.

[1] La gauche est chez les Chinois la place d'honneur. Les dieux y ont droit, puisqu'ils sont supérieurs en rang aux ancêtres.

Ensuite on place sept tasses sur la table-autel et on les remplit de vin en s'y reprenant à trois fois — cette offrande s'appelle *sam-hièn-tsioú*, ou « triple libation de vin » ; on allume du papier [1],

---

[1] Comme il sera souvent question plus loin du papier qui se brûle en guise d'offrande, nous donnerons ici un aperçu des espèces principales de ce papier qui sont employées en Chine.

1. *Goûn-á* littéralement « piécettes d'argent », ou *goûn-tsoá*, « papier d'argent ». Ce sont des feuilles de papier sur chacune desquelles a été collée une feuille d'étain très mince. On les brûle surtout pour le culte des ancêtres et en l'honneur des âmes délaissées ou fantômes, *koúi* (voy. le 2e jour du 1er mois) ; souvent cependant, dans ce dernier cas, on les remplace par l'espèce qui suit.
2. *Kim-á* « piécettes d'or », ou *kim-tsoá* « papier d'or ». C'est le même papier que le précédent, seulement que l'on a passé avec une brosse une couleur jaune d'or sur l'étain. On le brûle en l'honneur des idoles, pour lesquelles on fait très rarement usage de papier d'argent. Les deux sortes se désignent ensemble sous le nom de *kim-goûn* « or et argent », ou aussi, de *tsoá-tsî*^{n} « papier-monnaie ». — Quand on brûle le papier d'argent, on y joint souvent une quantité plus ou moins grande, de la troisième espèce :
3. *péh-tsî*^{n} « monnaie blanche ». Ce sont de petites feuilles de papier blanc, souvent ornées de cannelures parallèles qui y sont découpées. On les brûle pour l'usage d'esprits, qui, sous la forme de poupées en papier, sont brûlées en même temps, afin de porter dans l'autre monde du papier à ceux à qui il est destiné.
4. *Kim-tsî*^{n} « monnaie d'or », semblable au précédent, mais de couleur jaune. Il se jette dans le feu lorsqu'on brûle le *kim-á ;* l'intention est la même que lorsqu'on brûle le *péh-tsî*^{n}*;* aussi ce dernier peut-il le remplacer.
5. *Sioū-kim* « or d'une longue vie ». Papier d'étain jaune sur lequel l'image d'un riche est imprimée en rouge ou en brun. D'ordinaire ce papier se vend en paquets d'une cinquantaine de feuilles, dont la première porte, à gauche et à droite de l'emblème de la richesse, deux figures représentant, l'une, un vieillard, l'autre, un personnage portant un enfant. Le paquet représente donc les trois bénédictions, la richesse, la postérité et une longue vie. Ce papier se brûle en l'honneur des idoles, et le commerce en fournit de grandes feuilles destinées spécialement au dieu du Ciel, le jour de sa fête (9e jour du 1er mois).
6. *K'o-tsî*^{n} « argent de trésor », paquets de papier blanc, orné de cannelures parallèles très fines. Chaque feuille est censée représenter la valeur de plusieurs milliers de pièces de monnaie. Au moment où le cercueil d'un mort doit être emporté hors de la maison, on place dans la rue plusieurs grandes boîtes en papier remplies de ce soi-disant argent et on les brûle, pendant que les femmes agenouillées tout autour se lamentent, et que le prêtre bouddhique marmotte ses prières. On recueille ensuite soigneusement les cendres et l'on en fait un paquet, pour l'enterrer avec le cercueil. Cette cérémonie est basée sur la croyance populaire qui veut que, pour naître, chacun ait dans sa vie précédente dû en acheter la permission au roi de l'empire des ombres. Il lui a fallu pour cela une très grosse somme, qu'il a empruntée aux autres âmes. A sa mort il retourne dans l'empire des esprits, où se trouvent ses créanciers. Ceux-ci lui redemanderont leur bien et le tourmenteront s'il n'est pas en mesure de s'acquitter. Ses parents le munissent donc à son départ d'une forte somme, afin de lui éviter les désagréments auxquels sans cela il serait exposé. Quelques familles toutefois renvoient l'incinération de l'argent pendant assez longtemps, parfois même pendant une centaine de jours après le décès, malgré le grave danger auquel elles abandonnent ainsi le défunt.

et au moment où il est sur le point de se résoudre en p.022 cendre, l'aîné des membres de la famille qui sont présents prend la tasse du milieu, et, après l'avoir agitée en rond, la vide dans le pot à feu, ou p.023 sur le sol à l'entour. Cette libation s'appelle *koàn-tōï* ou *tiēn-tsioú* ou, en language plus poli*, koàn-tiēn.* On replace alors la tasse sur la table, on la remplit de nouveau, on tire des pétards, et enfin on enlève les mets et on les sert aux membres de la famille et aux convives invités pour la fête.

Quant aux sucreries qui ont été offertes aux tablettes, elles restent trois jours en place, parce que le second et le troisième jour après le nouvel-an on les présente de nouveau aux ancêtres, avec accompagnement de révérences faites en tenant de l'encens. Quant à la grande offrande du dîner, elle ne se répète que le second jour,

---

7. *Kim-k'ò* et *goûn-k'ò* « or et argent en lingots ». Feuilles de papier d'or et d'argent (2. et 1.) pliées de façon à ressembler à de petits lingots de métal. Ce papier se brûle presque exclusivement pendant les messes pour les morts qui se célèbrent dans les maisons après les décès.

8. *Ko-taï-tsîⁿ* « argent porté haut ». Ce sont des feuilles de papier jaune entaillées parallèlement dans le sens de la longueur. Lors de représentations théâtrales, pendant les fêtes en l'honneur des idoles, pendant les messes taoïques appelées *tsiò* (9e jour du 1er mois), on les suspend par paquets de cinquante et moins aux linteaux des portes, de telle sorte que les extrémités libres flottent en l'air. A la fin de la cérémonie, on les brûle.

9. Autre sorte de monnaie blanche ou *péh-tsîⁿ* (voy. le N° 3.). Ce sont des bandes de papier dans chacune desquelles on a découpé une dizaine de ronds, qui représentent des pièces de monnaie. On emploie aussi ce papier pour l'offrir aux esprits errants et aux âmes délaissées (2e jour du 1er mois).

10. *King-i-tsoá* « papiers pour le change de vêtements » ; images de vêtements faites en papier. On les brûle dans le septième mois (voyez l'article) à l'intention des âmes délaissées.

On ne fabrique guère à Émoui de papier pour les offrandes. L'étain nécessaire à la fabrication se bat en feuilles à la main, au moyen d'un lourd marteau, sur une pierre unie. Quand elle tire à sa fin, cette opération demande une grande habilité de la part de l'ouvrier, vu que les feuilles d'étain amincies, dont plusieurs se battent en même temps, se brisent facilement. Aussi l'étain passe-t-il successivement par les mains de plusieurs ouvriers différents, quelquefois même de six, dont chacun doit être plus habile que le précédent à mesure que l'ouvrage avance. On voit souvent dans les grandes villes ces batteurs d'étain s'acquitter de leur monotone tâche dans les maisons qui bordent les rues. On charge d'ordinaire des femmes et des jeunes filles de coller les feuilles d'étain sur le papier, et des milliers de familles trouvent leur soutien dans ce métier. Mais aussi les masses de papier qui se brûlent en l'honneur des dieux dans la Chine entière est vraiment incroyable. Il n'y a pas de famille si pauvre qui ne trouve pas le moyen de brûler du papier en l'honneur des dieux, et il n'y a pas de Chinois, si cultivé et éclairé soit-il, qui pût ou voulût abolir cet usage chez lui. Les cendres trouvent des acheteurs qui les chauffent pour en extraire l'étain ; celui-ci se bat de nouveau pour servir derechef à la fabrication du papier d'offrande.

et même beaucoup de familles ne la répètent pas du tout. Quand la cérémonie s'accomplit, c'est tout à fait dans la même forme que la veille ; seulement ce sont de nouveaux mets, puisqu'on les mange après l'offrande.

Avant d'en finir avec le jour de l'an, nous mentionnerons certaines coutumes, qui, sans rentrer dans la catégorie des offrandes, n'en sont pas moins trop caractéristiques pour que nous les passions sous silence. Ainsi, la veille du jour de l'an, on fait une tourte au riz de forme conique, surmontée d'une orange dans laquelle est plantée une fleur. On y enfonce tout autour des fruits de toutes sortes, dattes sèches, œils de dragons [1] et autres — il y en a souvent plus d'une douzaine d'espèces — et on colle dessus des morceaux de papier rouge, sur lesquels sont écrits des caractères tels que []printemps, []bonheur, soit séparés, soit enlacés. Cette tourte porte le nom de *kè-nîⁿ-pūng* ou « riz qui passe (de) la (vieille) année (dans la nouvelle) ». On la place sur la table des dieux domestiques p.024 et des tablettes, et on l'y laisse jusqu'au cinquième jour ; alors on la mange en famille.

On expose aussi devant l'autel un grand gâteau de même forme que la tourte, et orné d'une manière analogue. Chaque chambre en reçoit un plus petit, et dans la cuisine on en place un à côté du foyer, spécialement en l'honneur du dieu de la Cuisine. Ces gâteaux s'appellent *kè-nîⁿ-ké* ou « gâteaux qui, passent (de) la (vieille) année (dans la nouvelle ». On les mange aussi le cinquième jour — si les rats n'ont pas pris les devants.

Enfin on prépare aussi un plat composé de trois sortes de légumes cuits à l'eau, et on place au-dessus une orange dans laquelle une fleur a été plantée. Dans presque toutes les familles sans exception, on fait usage pour cela du *koah-ts'àï*, qui est fort bon marché ; la racine en est blanche et comestible, et la feuille palmée. On emploie toute la plante, racines et feuilles. Les deux

[1] Nephelium longan.

autres légumes employés d'ordinaire sont le *pe-lîng-ts'àï*, espèce d'épinard qui se rapproche du *Convolvulus reptans,* et le *péh-ts'àï,* espèce de chou blanc. De même que la tourte et le gâteau, ce plat de légumes se prépare la veille de l'an et se garde jusqu'au cinquième jour de la nouvelle année. Partout dans les rues on entend des marchands ambulants les offrir verts au cri de *tûng-nî^{n}-ts'àï*, « légumes pour toute l'année ». En plat, ils portent le nom de *kè-nî^{n}-ts'àï* ou « légumes qui passent (de) la (vieille) année (dans la nouvelle) ».

Les trois mets que nous venons de décrire ne sont pas des offrandes, mais des emblèmes, qui signifient que l'on a *épargné* quelque chose dans l'année écoulée pour la nouvelle, qu'il y a donc eu *abondance,* et que l'on espère transporter cette abondance d'une année à l'autre *(kè-nî^{n}).* On se présage ainsi à soi-même de la nourriture pour tout le cours de l'année qui s'ouvre, et c'est de là que vient le nom de *tûng-nî^{n}-ts'àï,* « légumes pour *toute* l'année » : C'est dans cette signification symbolique qu'il faut aussi chercher le motif pour lequel on emploie la plante de *koah* entière, c'est-à-dire racines, tiges et feuilles, et l'on dépose jusqu'au cinquième jour derrière chaque porte de la maison une ou deux tiges vertes de canne à sucre ; avec p.025 les racines et les feuilles de la canne. Cette canne à sucre sert en même temps de symbole de la *douceur de la vie,* et de signe de l'espérance que l'on nourrit, que l'amertume sera épargnée à la famille durant toute l'année ; toutefois on n'y rattache aucune idée de culte ou d'offrande présentée à quelque être supérieur. Les fleurs que l'on plante dans les oranges de la tourte, du gâteau et du plat de légumes, et que l'on dépose sur les tables-autels, ont aussi leur signification. Elles symbolisent le printemps, qui commence et qui va répandre sur toute la nature ses vives couleurs et ses suaves parfums ; elles portent pour cela le nom de « fleurs de printemps », *tch'oun-hoï ou tch'oun-á-hoï*. Comme toutefois le mot de *tch'oun,* printemps, signifie aussi « reste » ou « abondance » dans la langue d'Émoui, le

nom de ces fleurs peut aussi se traduire par « fleurs d'abondance », et elles-mêmes prennent ainsi une signification emblématique semblable à celle de la tourte, du gâteau et des légumes. Enfin les oranges sont allégoriques comme le reste. Elles portent le nom de *kiet-á*. Or le mot de *kiet,* écrit autrement, signifie « félicité », et les oranges deviennent par un jeu de mots tout indiqué l'emblème visible du bonheur. Si on analyse le caractère qui se lit *kiet* dans le sens d'oranger [1], on verra qu'on peut fort bien le traduire par « arbre[a] du bonheur[b] ». En outre il faut remarquer que l'orange est un fruit tout rond et que la peau en reste plus souvent intacte que ce n'est le cas pour d'autres. fruits. Nouvelle raison pour en faire un emblème, celui de la perfection. Enfin l'orange se recommande aux Chinois par sa couleur rouge vif, puisque cette couleur est pour eux celle du bonheur et de la joie [2]. On comprend ainsi fort bien pourquoi l'on donne des oranges aux enfants qui viennent faire leur compliment du jour de l'an [3].

Il est très rare que l'on pratique le jour de l'an un jeûne spécial à cause de la fête ; mais il y a des femmes qui ont la coutume de jeûner p.026 régulièrement le premier de chaque mois, et qui pour ce motif s'abstiennent en partie de nourriture le premier jour de l'année [4]. Toutefois il existe une superstition en vertu de laquelle on ne doit pas manger ce jour-là de riz cuit avec beaucoup d'eau, parce que, dit-on, si on ne s'en abstient pas, on aura de la pluie toutes les fois qu'on sortira. Quand on trouve de la pluie en sortant dans la rue, on est presque sûr d'entendre quelque gamin moqueur crier, sur vos talons : *sin-tsia^{ng} lí tsiáh ám*, « vous avez mangé du riz à l'eau au nouvel-an ! »

@

---

[1] [ab]Tel est ce mot d'après l'usage ordinaire de la Chine méridionale, quoique proprement il dût s'écrire []. Le mot japonais *daï-daï* signifie en même temps bonheur et orange ; aussi ce fruit figure-t-il au Japon comme en Chine parmi les présents de nouvelle année. Clavel, *Histoire des Religions*, I, chap. 11.

[1] Voy. page 7, note.

[3] Voy. page 16.

[4] Sur le jeûne, voyez à la fin de l'article sur le 19e jour du 2e mois.

DEUXIÈME JOUR DU PREMIER MOIS

p.027 Répétition de l'offrande de sucreries faite le jour de l'an au Ciel, aux Seigneurs des trois Mondes, aux dieux domestiques et aux tablettes. Répétition de la grande offrande du nouvel-an faite en l'honneur des ancêtres.

Fermeture et ouverture des puits. Nourriture donnée aux âmes délaissées le 2 et le 16 de chaque mois.

@

Comme nous l'avons dit plus haut en passant [1], on offre de nouveau l'encens le matin du second jour, avec la cérémonie du *tch'ioù^{n}-dziā*, au dieu du Ciel, aux *Sam-Kàï-Kong*, aux dieux domestiques et aux tablettes, et cela se fait devant les tables où sont encore étalées les sucreries de la veille. On renouvelle le thé de chaque table, mais non pas les bonbons. Vers midi, dans quelques familles, on offre encore ce jour-là aux ancêtres ce que l'on a l'intention de manger pour le dîner, et l'on s'y prend de la même manière que nous l'avons déjà brièvement décrit [2].

Une cérémonie singulière du second jour consiste à ouvrir les puits », *k'oui-tsí^{ng}*. On prétend qu'aussi bien que les hommes, les esprits aiment à avoir au moins un jour de calme liberté, et qu'ils veulent se reposer le premier jour de l'année : Pour ce motif on ferme les puits la veille de l'an, de sorte que les esprits qui les habitent ne soient pas dérangés le lendemain, ce qui serait le cas si on puisait de l'eau. On se sert de préférence d'un grand tamis dans ce but, parce qu'il ne serait pas bien de p.028 priver les esprits de leur liberté ou de les tenir renfermés dans les ténèbres, et qu'il convient au contraire de leur laisser la possibilité de passer par les trous du tamis pour aller où bon leur semble. Au matin du second jour de l'an, on expose des sucreries [3] avec des cierges allumés à côté du puits pour se concilier les bonnes grâces de l'esprit du puits, on fait l'offrande d'encens avec le *tch'ioù^{n}-dziā,* et enfin l'on

---

[1] Voyez pages 10, 14 et 23.
[2] Voyez pages 21 et suiv.
[1] *Tsièn-áp*, Voy. page 8.

puise un peu d'eau, comme pour inaugurer le puits pour tout le cours de la nouvelle année.

D'après les croyances populaires de la Chine, le monde invisible est peuplé d'une multitude d'âmes qui errent affamées, soit parce que ceux auxquels elles ont appartenu n'ont pas de descendants, soit parce que ceux-ci négligent de leur offrir de la nourriture. C'est un devoir pour chacun de donner à manger, le 2 et le 16 de chaque mois, à ces esprits abandonnés. C'est pourquoi ces jours-là, dans presque chaque famille, on expose vers le coucher du soleil les mets destinés au souper sur une table placée devant la porte ou à côté ; alors, agenouillé et touchant le sol avec la tête, et brûlant de l'encens, on invite les âmes à venir apaiser leur faim : Les négociants aiment à profiter de cette occasion pour faire servir un souper meilleur que de coutume et ainsi donner une petite fête à leurs commis et à leurs employés. La présentation de cette offrande s'appelle *tsòï-gê* et l'on donne aux âmes errantes le titre honorifique de *mûng-k'áo-kong* [1] ou « seigneurs (que l'on traite) à la porte ». Quelque honorable que soit ce titre, on l'applique parfois en plaisantant aux mendiants [2].

@

[1] Au sujet des grandes fêtes pour l'alimentation des âmes délaissées, voyez le 7e mois.

[1] Quelques Chinois prétendent, que les esprits de la porte ne sont autres que les deux exorciseurs légendaires Chun Tou et Youh Loui, qui entreront en scène quand nous parlerons du dernier jour de l'année, au § 3. Ils écartent de l'entrée de la maison les esprits méchants, et avec eux les mauvaises influences qu'ils apporteraient. « Deux esprits sont peints et placés à gauche et à droite de la porte, Chun Tou à gauche, et Youh Loui à droite. Le peuple les nomme *dieux de la porte* ». Voyez le Calendrier de King-Tch'ou, *ap.* « Miroir et Source de toute Recherche », chap. XX.

TROISIÈME JOUR DU PREMIER MOIS

p.029 Seconde répétition de l'offrande de sucreries faite le jour de l'an au Ciel, aux Seigneurs des trois Mondes, aux dieux domestiques et aux tablettes.

@

L'offrande faite la veille aux trois catégories de dieux indiquées et aux ancêtres, se répète pour la dernière fois le troisième jour de l'an, mais on ne fait plus aux tablettes ancestrales la grande offrande de ce que l'on compte manger au repas du jour. On verra dans la description du jour suivant ce qui se passe le soir du troisième jour pour « la réception des dieux domestiques ».

@

QUATRIÈME JOUR DU PREMIER MOIS

RÉCEPTION DES DIEUX DOMESTIQUES

p.030 Réception des dieux domestiques à leur retour du ciel. On leur procure, en papier, chevaux, voitures, porteurs, etc. pour le voyage. Rafraîchissements qui leur sont offerts à leur arrivée. Offrandes de chair en l'honneur des idoles.

Reprise des occupations journalières en partie interrompues par les fêtes du nouvel-an.

@

Ce jour s'appelle « jour pour la réception des dieux », *tsih-sîn-djít*. On croit que le 24e jour du douzième mois (voy. l'article) les dieux domestiques, et spécialement le dieu de la Cuisine (voy. le 3e jour du 8e mois), montent au ciel pour aller faire le service du dieu du Ciel (voy. le 9e jour du 1er mois), et pour lui faire leur rapport sur ce qui se passe sur la terre en général, et, en particulier sur la conduite de ceux qui se sont placés sous leur garde dans les maisons. Ils sont censés revenir de leur excursion le 4 du premier mois. Il est clair que l'on doit alors les recevoir, non seulement avec les honneurs dus à leur rang et à leur dignité, mais aussi avec la plus libérale hospitalité, afin de les disposer favorablement pour l'année qui commence. Dans ce but on brûle la veille au soir de petits morceaux de papier sur lesquels sont représentés des chevaux, des voitures, des palanquins et des porteurs, destinés à faciliter aux dieux la longue et pénible route qu'ils ont à franchir pour p.031 atteindre la terre. Souvent aussi on y joint de l'argent en papier, pour leur donner de quoi subvenir aux frais du voyage. Ces moyens de transport en papier s'appellent *hoûn-bé* [1] « chevaux-esprits », ou *hoûn-bé-tsoá* « papiers de chevaux-esprits », et sur chaque feuille se trouve, soigneusement écrit dans un des angles, le nom du dieu à qui elle est destinée. Après les avoir allumées, on les jette dans un

[1] Il se pourrait pourtant qu'il fallût préférer les caractères [][], qui signifient « chevaux-nuages », vu que dans la mythologie chinoise on représente souvent les dieux comme chevauchant sur les nuages.

grand tamis qu'on agite en tous sens en plein air, de sorte que les cendres s'envolent et se dispersant dans l'atmosphère : Cela s'appelle *sio-hoûn-bé* « brûler les chevaux-esprits ».

Quelques personnes pensent qu'il convient d'abreuver les chevaux et de donner une réfection avant le départ à leurs conducteurs en papier. C'est pourquoi souvent, avant de brûler les papiers, on dépose devant la porte de la maison un seau d'eau, parfois avec de l'herbe ou des fèves, pour les chevaux, et des sucreries, du thé et de l'encens pour les porteurs et les conducteurs de chevaux ; d'autres personnes cependant ne destinent des denrées qu'aux dieux, dont on attend le retour dans le cours de la nuit, et qui devront trouver à l'arrivée de quoi se réconforter un peu. En effet, ils auront encore à prendre patience jusqu'au jour suivant avant que l'on puisse leur offrir un repas vraiment substantiel. Du reste, quels que soient les personnages à qui on destine les sucreries, on brûle dans tous les cas à l'intention des porteurs une espèce inférieure de papier, qui leur procurera leur salaire et de quoi payer leurs frais de route.

Le lendemain, dans la règle avant midi, le plus souvent de bon matin, on convie les dieux fatigués à un repas abondant préparé devant le tabernacle où sont leurs images. Dans les familles pauvres on se contente de servir des sucreries, de petits gâteaux et d'autres menues friandises, mais chez les gens à leur aise on tient à présenter aux dieux les « trois offrandes de chair » ou *sam-sing*, c'est-à-dire un canard grillé ou rôti, une poule préparée de la même manière et une tête de porc. Parfois, si on a pour cela assez d'argent et de dévotion, on y joint des tripes et un foie de porc ; alors il s'agit des « cinq offrandes de chair », *ngó-sing*. Pour préparer le canard et la poule on ne les a pas coupés en morceaux ou éventrés, mais p.032 on en a retiré les intestins par l'anus, on par une petite incision faite au cou. Il n'est point indispensable d'offrir de la chair précisément de ces trois espèces d'animaux ; toute autre viande provenant d'animaux peut servir tout aussi bien ;

même il est admissible de remplacer par du macaroni, du vermicelle ou des œufs un, ou même plus d'un, des plats de viande. Presque toujours il y a encore quelques autres plats, fruits, petits gâteaux, suivant la fantaisie de celui qui ordonne l'offrande.

L'offrande, soit des *sam-sing,* soit des *ngó-sing,* porte le nom « d'offrande animale » *sing-lé*, et se présente aux dieux de la manière que nous avons décrite aux pages 21 et suivantes.

Beaucoup de Chinois regardent le jour du retour et de la réception des dieux comme le moment convenable pour reprendre leurs occupations ordinaires, suspendues en l'honneur des fêtes du nouvel-an. D'autres cependant, et c'est la majorité, attendent encore jusqu'au lendemain.

@

CINQUIÈME JOUR DU PREMIER MOIS

p.033 Enlèvement de tous les emblèmes du nouvel-an qui sont dans la maison. Balayage. Légende qui se rattache à l'usage en vertu duquel on ne balaie pas pendant cinq jours. Clôture des fêtes du nouvel-an.

@

Au matin du cinquième jour de l'année, tout ce qui est encore mangeable parmi les denrées ayant servi aux offrandes, ou simplement aux emblèmes indicatifs du passage d'une année à l'autre (voy. p. 23 et suivantes), s'apprête et se mange. En outre on balaie, ce qui n'avait pas eu lieu depuis le commencement de l'année, un usage singulier voulant que l'on n'enlève pas les ordures avant le cinquième jour. Voici la légende que racontent les Chinois pour expliquer cet usage :

> « Un homme du nom de Ngeou Ming, originaire de l'État de Chang [1], longeait le « lac de l'Herbe verte », lorsque l'esprit du lac vint à lui et l'invita à l'accompagner dans sa demeure. L'esprit lui demanda ensuite de quoi il avait besoin, sur quoi quelqu'un de côté souffla à cet homme :
>
> — Demandez seulement Ju Youen (c. à. d., littéralement, l'accomplissement de mes désirs) et surtout rien de plus.
>
> Ming suivit ce conseil ; le prince du lac l'approuva, sortit et cria :
>
> — Ju Youen !
>
> C'était une jeune esclave. Elle p.034 suivit (Ngeou Ming) chez lui, et en quelques années celui-ci devint fort riche. Mais un jour, au nouvel-an, il la frappa de son fouet à cause du dîner qu'elle avait servi ; aussitôt elle se fourra dans les balayures et petit à petit Ming redevint pauvre. C'est pour cela qu'à

[1] Ce petit royaume a existé à l'époque de la seconde dynastie (1766-1154 av. J.-C.) dans le département actuel de Koueï-Tehfou, à l'orient de la province de Honan. Le chef-lieu du département est situé par 34° 28' 40" de latitude et 113° 31' de longitude (Voy. Biot, « Dictionnaire des Villes de la Chine », et du Halde, « Description de l'Empire de la Chine », vol. IV, page 592).

présent on n'emporte pas les balayures hors de la porte au commencement de l'année [1].

Le cinquième jour de l'année est généralement considéré comme mettant fin aux solennités du nouvel-an. *Tchoï-gō-kè k'oui*, « le cinq du mois l'ouverture (de l'année) est passée », disent les Chinois d'Émoui. On peut encore faire des visites de nouvel-an le second jour sans choquer la bienséance, mais déjà le troisième jour, ce serait trop tard, à moins que la visite ne se fasse chez des intimes. La plupart des gens s'abstiennent après le cinquième jour de saluer du *kiong-hí* (voy. page 8) ceux qu'ils rencontrent fortuitement ; cependant cette salutation s'entend encore souvent dans les rues jusqu'à la fin du mois.

@

[1] Voyez le [] ou « Livre des Recherches touchant les dieux », *ap*. « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », chap. V. En outre « le Livre des Histoires merveilleuses », opuscule du dixième siècle amplement cité dans le commentaire du Calendrier de King Tch'ou. Le calendrier lui-même dit que les gens du peuple des provinces de Hounan et Houpeh « enroulaient un chapelet de pièces de monnaie au bout d'un bâton et le jetaient sur les balayures, pour contraindre, comme « ils disaient, Ju Youen (c.à.d. tout ce que l'on souhaite) » ; et le commentaire ajoute : « Actuellement les gens du Nord vont se placer le soir du 15 du premier mois vers les balayures et font frapper le tas avec des « bâtons », évidemment dans l'intention de forcer Ju Youen à en sortir.

NEUVIÈME JOUR DU PREMIER MOIS

FÊTE DU CIEL

§ 1. — p.035 Le dieu du Ciel. Le culte de la Nature, du Ciel et de la Terre existe chez les Chinois de même qu'il existait chez les anciens peuples de l'Occident. C'est le Ciel matériel qui est l'objet de leur culte. Légende allégorique sur la naissance du Ciel ; Lao Tsz'. Explication de cette légende. Isis et Osiris. Apollon. Pourquoi c'est au commencement du printemps que l'on célèbre la naissance du Ciel. Canonisation officielle de l'Empereur de Jade. Les 24 périodes solaires de l'année.

§ 2. — Offrande domestique au Ciel. Gâteaux annulaires appelés *k'ien ;* gâteaux en forme de tortues. Origine et signification de ces symboles. « Plats à offrandes ». Invitation adressée au dieu. Joueurs de marionnettes. Distribution des denrées de l'offrande. Domestiques du sexe féminin. Représentations théâtrales en l'honneur du Ciel. Les « lanternes du ciel ». Offrandes de cierges, et d'encens quotidiennes et bi-hebdomadaires en l'honneur du Ciel.

§ 3. — La messe taoïque. Les temples. Administration des temples. Transfert de l'administration. Petits blocs divinatoires. Indifférence du peuple à l'égard des temples. Souscriptions pour la célébration de la messe taoïque. Description de cette cérémonie. Vêtement sacerdotal comparé à celui qui était en usage chez les Juifs et à celui des chrétiens. Principes de la cosmogonie chinoise. Prières écrites. Présentation de l'offrande. Culte rendu au Ciel sur des autels spécialement destinés à cet effet. Pièces de toile suspendues dans les rues en l'honneur du Ciel.

§ 4. — Prières pour avoir la pluie. Le *siong-iông* comme présage de pluie. Le démon de la sécheresse. Défense de tuer faite aux bouchers par les autorités.

p.036 § 5. —Tchang Tao Ling, premier pape taoïque. Aperçu de l'histoire de la papauté taoïque. Les rebelles T'aï-p'ing.

1. Le dieu du Ciel

@

Nous sommes parvenus à l'un des points capitaux de la religion chinoise, le culte du Ciel adoré comme le symbole de l'esprit qui l'anime. Dans toutes les parties de l'empire sans exception, de siècle en siècle, aussi loin que remontent leur histoire et leur tradition, les Chinois ont adoré la Nature, de même que toutes les nations de l'antiquité. C'est au culte de la Nature, en particulier du Ciel, avec son soleil, sa lune et ses étoiles, qu'étaient adonnés les peuples qui entouraient le pays des Israélites, et ce culte avait pris assez de développement et faisait une assez profonde impression,

pour que le législateur mosaïque crût nécessaire de faire entendre cet avertissement : « Veille sur ton âme, de peur que, levant les yeux vers le ciel, et voyant le soleil, la lune et les étoiles, toute l'armée des cieux, tu ne sois entraîné à te prosterner en leur présence et à leur rendre un culte » [1]. C'est qu'il savait bien que le spectacle que la Nature déroule devant les yeux des hommes est imposant, et que cela devait rendre plus dangereuse encore pour son peuple la tentation de suivre l'exemple de tous les peuples de l'Asie. Mais ce culte exerçait une si puissante attraction sur les Israélites que, malgré tous les avertissements, on en voyait toujours se presser au pied des autels dressés auprès des symboles des puissances de la Nature ; tant est saisissant l'effet qu'elle produit sur l'homme. *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.*

Le culte du Ciel, d'Uranus, a surtout été florissant chez les Grecs. Semé d'étoiles étincelantes, servant de demeure au soleil et à la lune, où résident les sources de la vie, de la croissance, de la génération, il enveloppe la Terre nourricière et est joint à elle dans une fertile union, à laquelle les plantes, les animaux et les hommes sont redevables de l'existence. Fécondée par cet époux, qui envoie la pluie vivifiante pour l'arroser, et qui, réglant les saisons et les alternatives du p.037 jour et de la nuit, fait revenir chaque année l'éclosion de sa fertilité, la Terre est mère de tout ce qui vit dans son sein. Uranus et Gea, le père et la mère, voilà les grandes puissances de la Nature, d'où vient tout ce qui se reproduit et qui vit [2], et comme tels ils étaient à la tête du monde divin adoré par les Grecs. De la même manière, ils ont reçu les hommages des Phéniciens, dont ils ont longtemps été les seules divinités, et qui les ont placés au rang de leurs premiers princes ; les Romains en ont fait les chefs de la famille de leurs dieux ; les Atlantes, les Crétois,

---

[1] Deutéronome IV, 19.

[2] Il est dit dans le « Livre des Rites » (voy. page 9) : « Quand le Ciel et la Terre s'unissent, alors toute la création est mise en mouvement ».

les Celtes, avaient leur dieu du Ciel et leur déesse de la Terre, les Scandinaves leur Bur, dont le fils Furtur épouse la Terre [1]. Maintenant encore l'union mystérieuse d'Uranus et de Gea reçoit les hommages des Indous sous le symbole du Lingam, le Phallus et le Cteïs des mystères d'Eleusis [2]. Les anciens Perses offraient des sacrifices au Ciel sur le sommet de hautes montagnes [3]. Qui donc s'étonnerait de retrouver chez les Chinois un culte si naturel à l'homme, pour cela si généralement répandu, puisque partout où l'homme a vécu, il s'est aperçu qu'il était sous l'empire des forces qui règnent dans la Nature ?

Le culte de la Nature a persisté jusqu'à présent en Chine et, malgré le voile de légende qui en masque la pureté primitive, celle-ci reste parfaitement reconnaissable. C'est contre ce culte que les missionnaires actuels dirigent leurs attaques les plus énergiques, mais leurs armes s'émoussent sans parvenir à entamer le vieux géant qu'ils s'efforcent d'abattre. Si l'on excepte un nombre infime d'adeptes des étrangers, qui se figurent, en répétant les formules importées par ces derniers, pénétrer ce que nul homme n'a jamais compris, la nation chinoise ne connaît pas d'autres dieux suprêmes que le Ciel et la Terre, et jamais les Chinois, avec l'esprit positif qui les caractérise, ne sont parvenus à concevoir au dessus de la Nature un être régnant sur l'univers. Le Ciel lui-même, ou plus exactement peut-être, l'énergie, l'être, qui l'anime, qui règle ses mouvements, qui féconde la Terre p.038 et fait naître tout ce qui vit, voilà ce qu'ils honorent sous le nom de *T'in-Kong* « Seigneur du Ciel », ou sous celui de *Giók-Hông Siōng-Tè* « Monarque de Jade, Empereur suprême ». Mais, de même que cela est arrivé chez les peuples occidentaux, le sens primitif du culte de la Nature s'est en grande partie perdu pour les Chinois, enveloppé et voilé par un tissu de récits légendaires. Le taoïsme, l'unique religion purement

---

[1] Dupuis, *Origine de tous les Cultes*, Livre II, chap. 2, pages 132-135.
[2] Même ouvrage, page 127.
[3] Hérodote, Clio, chap. 131.

chinoise qui ait créé des dieux, s'est emparé du culte du Ciel, et l'a revêtu d'un réseau allégorique, comme l'ont fait tous les peuples antiques connus. C'est ainsi que les Grecs et les Phéniciens ont raconté l'histoire bien connue d'Uranus et de son fils Saturne [1], que les Phrygiens et les peuples du Nord ont eu leurs mythes touchant les Ases [2], bref qu'il a surgi partout une multitude de récits allégoriques fondés sur le culte du Ciel. Voici comment sont décrites la naissance et la carrière du Monarque de Jade dans l'ouvrage intitulé « Écrits touchant les Recherches sur les Dieux » [3] :

> « Dans les tout premiers siècles l'antiquité de passée existait un empire appelé « la Lumière éclatante et la Joie surnaturelle ». Le roi de cet empire se nommait Tsing Teh, c'est-à-dire « le Bienfaiteur pur ou immaculé ». Il avait dans ce temps-là une reine, nommée Pao Youeh Kouang, c'est-à-dire « le Clair de Lune précieux ». Le roi n'avait point alors d'enfants, et il y pensait chaque jour pendant toute la journée de cette manière :
>
> — Je me fais vieux à présent, et je n'ai pas encore d'héritier pour mon trône ; à qui donc, quand mon corps sera mort et détruit, sera confié le gouvernement des neuf temples des dieux des Campagnes et du Blé (c. à d. de l'empire) ?
>
> Un jour qu'il avait fait ces réflexions, il donna ses ordres et il commanda à tous les prêtres du Tao de suspendre des bannières et des couvertures ; de se purifier sévèrement de toute souillure et corruption ; d'étaler partout des mets d'offrande ; d'accomplir six fois les cérémonies taoïques, et de prier partout les vrais saints — tout cela à faire dans toutes les salles du palais et suivant toutes leurs règles et leurs dogmes. Quand ils eurent p.039 continué ainsi pendant la

[1] Dupuis, *Origine des Cultes*, Livre II, chap. 2, page 133.
[2] Même ouvrage, page 136.
[3] « Écrits touchant les recherches sur les Divinités de la source et des ramifications des trois religions (confucianisme, bouddhisme et taoïsme), sur les saints Empereurs et les principaux Bouddhas ».

moitié d'une année avec un zèle non ralenti, la belle impératrice Pao Youeh Kouang rêva une nuit à l'improviste, que le grand et suprême Lao Kiun [1], avec une nombreuse suite des plus hautes divinités, arrivait dans des chariots de cinq couleurs, traînés par des dragons, avec de grandes bannières éclatantes, et abrités par des baldaquins étincelants. Le grand et sublime prince du Tao, assis dans son chariot à dragons, portait alors dans ses bras un jeune enfant, dont tout le corps laissait échapper par les pores de la peau une lumière infinie, qui illuminait toutes les salles du palais d'une multitude de couleurs précieuses. Des bannières et des baldaquins le précédaient, lorsqu'il arrivait ainsi flottant dans le vide. L'impératrice fut alors remplie de joie, et, s'agenouillant tout bas pour le recevoir pleine de respect, elle dit :

— Le roi n'a maintenant point de postérité, et d'un désir ardent, je te supplie que cet enfant puisse devenir le souverain de nos autels consacrés aux dieux des Campagnes et du Blé. Courbée dans la poudre, j'espère que tu auras pitié de moi, et je te prie avec instances de m'exaucer.

Alors le prince du Tao répondit aussitôt :

— Mon désir spécial est de te céder cet enfant.

L'impératrice reçut l'enfant en le remerciant avec politesse ; puis après, s'étant réveillée de son songe, elle sentit qu'elle était enceinte. Sa grossesse dura un an ; puis elle accoucha la 43e p.040 année du cycle dans les appartements de derrière du palais, au midi du 9e jour du premier mois. Lorsque l'enfant vint au monde, son exquis éclat remplit l'empire du roi. Toute sa personne était surnaturellement belle et l'on ne pouvait se rassasier de le contempler. Quand il fut jeune

[1] Fondateur semi-mythique de la secte des taoïstes, plus connu sous le nom de Lao Tsz'. Voy. notre chap. V, § 17.

garçon, il montra l'intelligence la plus lucide, jointe à un esprit compatissant. Il prenait dans les trésors de l'empire l'argent et les choses précieuses qu'ils contenaient et il les distribuait entièrement, de sorte que les affligés et les gens sans ressources, les misérables, les veufs et les veuves, les orphelins et les gens privés d'enfants, tous sans exception se reposaient sur son secours surnaturel. Et il se montrait plein d'humanité et de bienveillance pour les délaissés, les malades, les infirmes et les estropiés, enfin pour tout ce qui a vie ; aussi l'on chantait et glorifiait ses vertus, et son influence régénératrice s'étendait jusqu'aux régions les plus lointaines. L'univers terrestre mettait son espoir en lui et se dirigeait d'après lui, et l'impératrice aussi bien que son impérial père ne cessaient de se féliciter.

Au bout de quelque temps, le roi décéda et le prince héritier commença son règne ; mais, considérant les vicissitudes de la vie et y réfléchissant, il ordonna à son premier ministre de lui succéder sur le trône, puis il abandonna son empire pour aller sur les belles collines de P'ou-Ming, c'est-à-dire « la lumière universelle », se vouer à la pratique du Tao. Quand son mérite eut atteint la perfection, il monta au ciel ; mais il en est revenu huit cents fois après cette période, abandonnant à chaque fois de nouveau son empire et ainsi, en faveur de tout ce qui a vie, se séparant de propos délibéré de tout ce qu'il aimait, afin de pouvoir s'exercer à la pratique du Tao. Après cela il revint encore huit cents fois, s'appliquant à la p.041 médecine, guérissant les malades, toujours prêt à venir au secours de tout être vivant et à lui procurer le repos et la joie. Et quand cette période fut achevée, il eut encore une série de huit cents retours, répandit alors partout les bienfaits, ouvrit tous les trésors du Tao, discuta partout les écrits spiritualistes, propagea largement la véritable réformation, glorifia les mérites

> répandus partout par les dieux, secourut la nation et sauva l'humanité. Cela eut lieu depuis le monde souterrain jusqu'à la pleine lumière du soleil. Quand ceci à son tour fut passé, il revint de nouveau huit cents fois, après quoi il mourut et, parce qu'il eut à endurer d'infâmes traitements, se débarrassa de sa propre chair.

Voyons si nous parviendrons à expliquer ces inventions en les comparant avec les récits cosmologiques d'autres peuples, et si nous pouvons y retrouver l'ancien culte de la Nature.

L'empereur Tsing Teh, le bienfaiteur pur, immaculé, n'est autre que le Soleil, le grand dominateur de la Nature, qui répand partout ses bienfaits, et sans lequel la vie des animaux et des plantes serait impossible. Le Soleil est le souverain absolu du firmament, de ce pays « de la lumière, de la beauté et de la joie » sur lequel Tsing Teh régnait, et il est « le purifié, l'immaculé » par excellence, uni par les liens du mariage à la Lune, la belle reine des cieux. On retrouve aussi ce mariage symbolique, par exemple dans la mythologie des Égyptiens. Osiris, le dieu Soleil, s'unissait au printemps à Isis, et répandait dans son sein le germe de la fécondité, qui fait que dans cette saison la végétation se renouvelle pleine de sève et de vigueur et que toute la Nature se réveille et prend vie. De là en Égypte le culte du bœuf Apis, représentant du symbole de l'équinoxe du printemps, le Taureau du p.042 zodiaque [1]. En revanche en Chine le symbole auquel on s'est arrêté est celui de la puissance céleste, du *Thi*^{n}*-Kong* lui-même, qui est le fruit de l'union du Soleil et de la Lune, auxquels il emprunte la plus grande partie de son pouvoir. C'est ce Ciel qui est le jeune garçon du mythe, le grand bienfaiteur du monde, qui étale ses dons les plus beaux et les plus aimables au printemps, à l'époque de sa jeune gloire, quand il *répand, sur les hommes les trésors du pays, les objets précieux du trésor du Ciel.* Quelque temps après, quand l'été est venu, quand il a acquis toute sa force, qu'il a atteint l'âge viril, qu'ainsi sa

puissance vivifiante s'exerce complète sur l'Univers : lors donc qu'il est monté sur le trône et que sa gloire éclate au sein de la Nature verdoyante, il commence, comme le fils de Tsing Teh, à s'apercevoir de l'instabilité de la vie — car son pouvoir s'exerce de plus en plus faible sur la terre, la puissance génératrice se manifeste de moins en moins, c'est comme si elle se cachait. Enfin il se retire tout à fait — lui, c'est-à-dire son pouvoir bienfaisant — dans le pays de la lumière solaire par excellence [2], dans le Midi, pour en revenir néanmoins tous les ans et pour apporter à chaque visite le bonheur à son peuple dans l'hémisphère nord .... On ne peut donc voir dans la légende taoïque de l'empereur de Jade autre chose que l'histoire cyclique de la Puissance céleste suprême, de sa naissance au printemps, de son règne pendant l'été, et de son déclin en automne. De même l'union d'Isis et d'Osiris donne naissance au bel Apollon, plein de jeunesse et de grâce au printemps, qui en été devient le

Pl. II. YÛ WANG SHANG TI. Statuette chinoise, bois sculpté, haut. 48.6 cm

---

[1] Dupuis, *Origine des Cultes*, Livre III, chap. 2, page 370.

[1] P'ou-Ming, nom du pays où, suivant le mythe, l'empereur de Jade se retire, signifie « la lumière, la clarté universelle » ; car le caractère [] est composé de [] « également » et de [] « soleil », et signifie donc, « éclairé également par le soleil », comme par un soleil couvert, qui ne produit point d'ombre. (Voy. le dictionnaire de l'empereur K'ang Hi). Il est clair que P'ou-Ming désigne les pays chauds du Sud.

vigoureux Hercule [1], — mais, pour en revenir à l'empereur de Jade, il quitte en automne le théâtre de son activité, comme le fait le Ciel, ou plutôt son pouvoir fécondant ; mais il redescend tous les ans sur la terre pour y faire régner sa domination bienfaisante, de siècle en siècle, jusqu'à quatre fois huit cents ans, brillant et régnant sur une race toujours plus heureuse, plus cultivée, plus développée, jusqu'à ce qu'enfin il monte au Ciel, pour goûter p.043 la vie éternelle et être glorifié comme le Pur, l'Immaculé, le Monarque, l'Empereur suprême de l'Univers [2].

Il reste encore dans notre mythe plus d'un trait qui justifie l'assertion que l'empereur Tsing Teh représente le soleil, et l'empereur de Jade le pouvoir vivifiant universel du Ciel, né de cette céleste lumière. L'empereur ordonne aux prêtres taoïques — c'est-à-dire aux prêtres de la Nature — d'accomplir leurs rites et cérémonies pendant une demi-année ; or, une demi-année avant le renouvellement du pouvoir du soleil à l'équinoxe du printemps, les nuits deviennent plus longues que les jours. La végétation s'arrête alors de plus en plus, la terre se dépouille de sa parure de plantes et de fleurs, la lumière recule de plus en plus pour faire place au règne des ténèbres ; en un mot, c'est le commencement d'une demi-année de deuil universel. Aussi presque tous les peuples de l'antiquité ont-ils célébré dans cette saison des solennités religieuses pour fléchir le soleil, en tout cas pour le raviver ; car sa bienfaisante chaleur allait de plus en plus abandonner la terre, qui sait ; pour peut-être ne plus jamais revenir. C'est ainsi que les

---

[1] Dupuis, *Origine des Cultes*, Livre III, chap. 15, p. 198.

[2] Tous ces titres sont impliqués dans le nom [a][b][c][d] (v. page 38). Le caractère [a] proprement « gemme, jade », signifie aussi pur, immaculé, comme la plus belle des pierres précieuses. Le signe [b], composé de « personnel », et de « prince », signifie donc « un prince qui existe par lui-même, un monarque, un souverain ». Enfin [c][d] signifie littéralement « l'Empereur de ce qui est en haut », donc « le Gouverneur suprême du Ciel ». Le caractère [d], qui s'emploie presque toujours en Chine comme désignation d'êtres divins, et qui se prononce *té, ti* ou *taï*, n'est peut-être pas sans parenté avec le sanscrit *de*-va, le latin *di*-ovis et *de*-us, le grec *the*-os, le français *di*-eu, etc. Cependant Max Müller admet comme racine de tous ces mots le sanscrit *div*, qui signifie « lumière ».

Grecs et les Égyptiens avaient leurs fêtes de deuil, mentionnées par Plutarque dans sa description d'Isis et d'Osiris [1], dont la conclusion se célébrait six mois plus tard, dans les Hilaria, fêtes joyeuses, qui servaient à saluer et à glorifier la résurrection du soleil à l'équinoxe du printemps [2]. Notre fête de Pâques est un faible reste de ces antiques réjouissances.

Ainsi il est probable que le culte primitif du soleil dans la religion p.044 taoïque a égalé sous ce rapport celui des anciens peuples occidentaux. Les bases étant les mêmes, il est peu admissible que les structures qui se sont élevées au-dessus n'aient pas présenté des analogies de formes. Un trait caractéristique est cette tendance, fort apparente dans la légende de l'empereur de Jade, à fondre l'ancien mythe naturaliste dans l'histoire, elle-même devenue très légendaire dans le cours des siècles, du fondateur prétendu de la secte du Tao. Mais il est clair qu'il ne pouvait pas en être autrement ; la secte a attribué toujours l'institution de son culte à Lao Tsz' ; elle devait donc aussi lui attribuer son culte naturaliste, quoique celui-ci fût en réalité un héritage des siècles qui avaient précédé. C'est pour cela que la légende raconte que l'esprit du Ciel, ce qui veut dire ici le culte de cet esprit, a dû l'existence à son intervention. Il est facile de reconnaître dans sa brillante suite, sur laquelle flottent les bannières aux mille couleurs et les étincelants baldaquins, la foule des divinités de rang inférieur que l'on retrouve partout dans le culte de la Nature, le cortège des étoiles et des planètes ; enfin l'enfant dont le corps entier rayonne d'une clarté infinie au moment de sa naissance, n'est autre que le Ciel serein du printemps, tout ruisselant de lumière. De même que le jeune prince distribue les trésors du royaume aux pauvres et aux

---

[1] Dupuis, *Origine des Cultes*, Livre III, chap. 2, p. 66.

[2] Il est remarquable qu'aux îles Marquises les prêtres du soleil prenaient le deuil à l'équinoxe d'automne et cessaient alors toute cérémonie publique. Ils se retiraient dans la solitude pour déplorer l'absence du soleil et ils ne reparaissaient que lorsque l'astre était entré dans sa carrière printanière et leur donnait ainsi lieu de recommencer leurs cérémonies et leurs rites. *Revue des deux Mondes*, 1864, I, p. 542.

misérables, le jeune Ciel printanier répand sur l'homme dans son indigence toute l'abondance de l'Univers, sous la forme des mille produits de la vie renaissante.

On faisait chez les Égyptiens, d'Osiris et d'Isis, une description analogue à celle que nous avons ici de l'empereur de Jade, le Ciel déifié.

> « C'est à leurs vertus qu'ils durent l'empire de l'Univers, et pendant leur règne ils rendirent une foule de services à l'humanité. On leur doit la civilisation, la découverte de l'agriculture, les lois et les arts de toute espèce, l'établissement du culte religieux, la construction des temples, l'invention des lettres, les premières connaissances de l'astronomie, les arts gymniques, la musique : leur règne fut celui de la bienfaisance universelle. Si Osiris voyage, c'est pour civiliser tous les pays où il passe, et ses bienfaits le font partout recevoir comme un Dieu » [1] …

Et pour Isis :

> « Après avoir rendu les honneurs funèbres à son époux, elle acheva son règne doux et juste, ne cessant de combler ses peuples de bienfaits. *On vanta ses découvertes en* p.045 *médecine,* et les malades, qui durant leur sommeil étaient assez heureux pour avoir une apparition de cette Déesse, étaient sûrs de leur guérison. Elle rendait la vue aux aveugles, guérissait les paralytiques et ressuscitait même des morts » [2].
>
> « Osiris s'occupa du bonheur des hommes et du soin d'écarter d'eux tous les maux. Les Dieux répandirent sur lui avec profusion les plus riches dons de la Nature. Il *les distribua aux peuples,* ne se réservant que le plaisir de faire des heureux. Il fit naître l'émulation des vertus par

---

[1] Dupuis, *Origine des Cultes*, Livre III, chap. 2, pag. 368.
[2] *Op. et loc. cit.*

des récompenses, et surtout par son exemple. Il protégea l'érudition et les talents oratoires, persuadé que l'instruction est la source des vertus : *On vit surtout la piété et la religion fleurir sous son règne. Il méprisait les richesses pour lui-même, et ne les aimait que pour les verser dans le sein des autres. Il allait au-devant des besoins des indigens* »... [1]

Évidemment, les prêtres taoïques et ceux de l'Égypte n'ont eu d'autre intention que de décrire cette action bienfaisante, du Ciel pour les premiers, du Soleil et de la Lune pour les autres, par laquelle tout est fécondé, les plantes, les animaux, les hommes naissent, se reproduisent et meurent, accomplissant ainsi le grand cycle de la vie. De là s'explique aisément le motif pour lequel la *T'i^{n}-Kong-si^{ng}* ou « naissance du Seigneur du Ciel », c.-à.-d. du Ciel printanier qui donne la vie à tout, se célèbre en Chine le neuvième jour du premier mois du printemps, ou plutôt, comme on le verra à la page 53, un peu avant ou après cette date. En effet, ce jour est fort rapproché de celui de *líp-tch'oun* ou « commencement du printemps », qui tombe près du p.046 nouvel-an [2], et l'on salue donc

---

[1] *Ibid.*, pages 388-389.

[2] Les Chinois ne divisent pas l'année seulement en mois, mais encore en 24 périodes solaires d'un demi-mois chacune. On les nomme *tsiet* « divisions », ou *k'ì* « esprit, souffle », c'est-à-dire le souffle de la Nature à ces divers moments de l'année.

Ce sont :

		PRINTEMPS	Le soleil se trouve dans
Février	5	Commencement du printemps	Le Verseau
	19	Pluie	Les Poissons
Mars	5	Résurrection des insectes	
	20	Equinoxe du printemps	Le Bélier
Avril	5	Pure clarté	
	20	Pluie sur le blé	Le Taureau
		ÉTÉ	
Mai	5	Commencement de l'été	
	21	Le blé commence à gonfler	Les Gémeaux
Juin	6	Le blé en épis	
	21	Solstice d'été	Le Cancer
Juillet	7	Chaleur modérée	
	23	Grande chaleur	Le Lion

le dieu céleste nouveau né en lui consacrant un grande fête justement lorsque la Nature est en pleine activité de renouvellement, et que le pouvoir vivifiant du Ciel a commencé de se manifester dans sa jeune parure.

Disons encore, avant de passer à la description de la fête, que l'on assigne l'année 1116 comme date de la canonisation impériale de l'esprit du Ciel sous le nom emphatique d'empereur de Jade. A cette occasion son culte fut réuni à celui d'un certain Tchang Tao Ling, fondateur de la papauté p.047 taoïque, sur lequel nous reviendrons au § 5. Le promoteur de la canonisation de ce premier pape fut un ancien prêtre bouddhique appelé Lin Ling Sou [1], favori de l'empereur Hwoui Tsoung [2] de la dynastie de Soung, par qui il fit mettre le dit pape au rang des dieux.

2. Offrande domestique

@

L'offrande domestique qui se fait en l'honneur de l'esprit du Ciel pour son jour de naissance est une des plus considérables de toute l'année. La veille, très tard, on dispose sur une table, dans l'appartement principal appelé *t'ia*^{ng}, devant la porte de la maison, toutes sortes d'objets propres aux offrandes. Dans le nombre ne doit

		AUTOMNE	
Août	7	Commencement de l'automne	
	23	Limite des chaleurs	La Vierge
Septembre	8	Rosée blanche	
	23	Equinoxe d'automne	La Balance
Octobre	8	Brouillard froid	
	23	Verglas	Le scorpion
		HIVER	
Novembre	7	Commencement de l'hiver	
	22	Légère neige	Le Sagittaire
Décembre	7	Grandes neiges	
	22	Solstice d'hiver	Le Capricorne
Janvier	6	Froid modéré	
	21	Grands froids	Le Verseau

[1] Voy. Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 391, et ci-dessous le 10e jour du 1er mois.
[2] 1101-1126 ap. J.-C.

pas manquer une tête de porc, parce que c'est la partie principale du porc, de même que *T'i^{n}-Kong* est la tête et le principal des dieux. Ce rôle symbolique attribué sur la table de l'offrande à la tête de porc, fait que parfois on lui donne, quand elle doit servir à l'offrande, le nom plus relevé de « origine de la chair de porc », parce que le Ciel aussi est l'origine, le principe de tout ce qui existe. D'ordinaire la table de l'offrande est surélevée au moyen de quatre chaises, placées une sous chaque pied ; c'est comme si on la rapprochait ainsi de l'esprit du Ciel à qui on la présente. Au milieu de la table est l'encensoir flanqué de chandeliers ; devant l'encensoir on place des tasses de thé. En outre on dispose sur la table les cinq offrandes de chair [1] et des conserves de fruits secs fixés à de petits bambous ; ceux-ci sont plantés perpendiculairement dans un pied peint avec soin, et sont ornés d'une fleur au sommet ; la fleur est symbolique du printemps qui se renouvelle. Les confitures portent le nom de *bít-tsièn* ou de *tâm-tsièn*, c'est-à-dire « moyens mielleux ou humides de recommandation » (auprès des dieux). Derrière l'encens et les chandeliers sont diverses espèces de tourtes et de gâteaux, parmi lesquels p.048 figure la grande tourte de riz fermenté appelée *hoat-ké* [2] ; il y a aussi des *ti^{n}-ké* « gâteaux doux », au sucre, et des *k'ien* « anneaux », gâteaux oblongs ainsi appelés parce qu'ils ont à la surface l'apparence d'anneaux de chaîne enlacés les uns aux autres.

S'il faut en croire les Chinois instruits, et si ce qu'ils en disent n'est pas une explication fabriquée par eux au hasard, ces gâteaux en forme de chaîne auraient une signification toute particulière. Ils prétendent que le Ciel, qui subsiste de siècle en siècle et a donné la vie à tout ce qui existe, doit toujours être considéré comme la source, l'origine, le gardien et le dispensateur de la vie et de la mort, disposant en cette qualité de la longueur ou de la brièveté des jours des hommes, et qu'on lui offre donc ces gâteaux-chaînes comme symbole de la longue vie que l'on espère obtenir du dieu du

---

[1] Voy. la page 31.
[1] Voy. la page 21.

Ciel pour soi et pour les siens ; la série d'années que l'on souhaite est figurée par les anneaux enlacés des gâteaux. On n'offre ceux-ci que lors de la fête du Ciel, et en outre exclusivement aux trois fêtes en l'honneur des *Sam-Kàï-Kong* (v. page 10), le 15 du premier, du septième et du dixième mois, on leur donne pour cette raison le nom de *sam-kàï-k'ien* ou de *sam-kàï-kong-k'ien* « chaînons des trois mondes ou des Seigneurs des trois Mondes » [1].

Comme second symbole de la longue vie que l'on espère obtenir du Ciel, cette image la plus parfaite de l'éternité, on offre le jour de la naissance du dieu du Ciel une autre espèce de gâteaux appelés *kou-ké*, « gâteaux-tortue ». Ils forment un ovale aplati et portent à leur surface une empreinte, faite avant la cuisson au moyen d'un moule en bois, et représentant une tortue. L'acte de faire cette empreinte s'appelle *ìn-kou*, « imprimer des tortues ». Ces gâteaux se préparent d'ordinaire la veille de la fête, au soir, et ce soin regarde les femmes et les enfants. On les fait de différentes grandeurs ; il y en a quelquefois même de deux pieds de long ; souvent on en dépose sur la table d'offrande jusqu'à une quarantaine arrangés dans quatre plats, dont un à chaque coin de la table. On mêle à la pâte une matière rouge, de sorte que les gâteaux présentent dans toute leur p.049 masse, en dehors et en dedans, la couleur du bonheur. En outre d'ordinaire on y a imprimé, avec la figure de la tortue, le mot de *sioū*, « longue vie », et on les appelle pour cela *sioū-kou*, « tortues pour une longue vie » [2]. Ils renferment donc l'idée du bonheur, symbolisé par la couleur rouge,

---

[1] Voyez en outre, au sujet de ces gâteaux et de leur signification, le 15e jour du premier mois.

[2] On donne aussi, pour souhaiter une longue vie, des gâteaux-tortue à ceux dont on fête le jour de naissance. Ils diffèrent alors un peu de ceux que l'on offre au dieu du Ciel pour sa fête ; d'ordinaire l'ovale en est plus allongé et, au lieu d'un dessin imprimé au moule, ils portent le mot de *sioū* dessiné au moyen de vermicelle et entouré de dessins, aussi en vermicelle. Ceux-ci forment de longs fils, qui sont aussi symboliques d'une longue vie. Celui dont c'est la fête offre de son côté des gâteaux-tortue au dieu du Ciel et à ses dieux domestiques ; puis il les distribue à ses amis, pour réciproquer leurs bons vœux. Cet échange de gâteaux a aussi lieu entre les parents d'un enfant et leurs amis, lorsque l'enfant a trois jours, un mois, puis quatre mois. Dans les basses classes, les gâteaux-tortue d'anniversaire ne se donnent pas à tout le monde, seulement à l'aïeul.

et celle d'une vie prolongée jusqu'à la vieillesse ; ainsi ils représentent les deux plus grandes bénédictions que l'on puisse implorer du Ciel.

Il n'est pas difficile de se rendre compte du motif pour lequel la tortue a été choisie comme symbole d'une longue vie. Cet animal atteint lui-même un grand âge ; il y en a qui parviennent à 120 ans, ce qui n'a pas échappé à l'attention des naturalistes chinois. Ils ont même très fort exagéré cette longévité. Liou Ngan, deux cents ans avant notre ère, disait que « la tortue vit 3000 ans » [1]. On lui a attribué, à cause de la longue durée de sa vie, la connaissance du passé et de l'avenir, et maintenant la tortue est un des moyens de divination favoris des sorciers et magiciens. Il se pourrait bien, du reste, puisque anciennement on a sacrifié au printemps des tortues réelles au dieu du Ciel, que plus tard les gâteaux aient simplement remplacé ces sacrifices. On lit dans la Materia Medica des Chinois [2] : « La p.050 tortue se cache sous la terre pendant les mois d'hiver, mais au printemps, en été et en automne, elle vient au jour et erre dans les vallées des petites rivières ». Il se pourrait que la réapparition de l'animal après son sommeil hivernal ait donné lieu aux sacrifices de tortues qui se pratiquaient au printemps sous la dynastie de Tcheou (1122-255 av. J.-C.) [3], et l'offrande actuelle pourrait être un reste de ces sacrifices, ou bien avoir la même origine qu'eux [4].

---

[1] Liou Ngan était au second siècle avant notre ère prince féodal de Kouang-Ling, actuellement Hoaï-Nanfou, dans la province de Kiangnan. Aussi lui donne-t-on le titre du Hoaï-Nan Tsz', ou philosophe de Hoaï-Nan. Il était des plus zélés pour le taoïsme, et a écrit un ouvrage intitulé [][][] « Explicateur de la Grande Lumière », où il expose le résultat de ses spéculations sur la marche de la création et sur les principes de l'Univers matériel. Cet ouvrage a été commenté par Kao Yeou de la dynastie de Han, et est encore maintenant considéré comme une des principales œuvres classiques de la littérature taoïque. La citation ci-dessus est tirée du chap. 14.

[2] C'est le plus grand ouvrage que les Chinois aient possédé jusqu'ici sur la zoologie, la botanique, la minéralogie, la pharmaceutique, etc. Il a été compilé au commencement du 16e siècle par Li Chi Tchin, qui n'a pas consulté pour cela les ouvrages de moins de huit cents écrivains antérieurs.

[1] Voy. Biot, « Tcheou-li », Tome I, p. 90.

[4] Les sacrifices de tortues proviennent peut-être de cette antiquité extrêmement reculée, où, comme Schlegel a essayé de le démontrer dans son *Uranographie chinoise*, aux Livres I et II, la constellation de la tortue s'étendait il y a 18 000 ans sur un quart du firmament, et culminait aux minuits successifs de la saison hivernale. L'animal dont, d'après cet écrivain, le sommeil léthargique représentait

Faisons encore remarquer que l'offrande de gâteaux-tortue se renouvelle six jours après la fête de l'esprit du Ciel. C'est à la fête des *Sam-Kài-Kong ;* mais on ne la renouvelle pas le 15 du septième et du dixième mois.

Nous n'avons pas encore énuméré tout ce qui doit se trouver sur la table de l'offrande. On y place encore des plats de légumes, de vermicelle, de champignons, de petits gâteaux, de petits pâtés ; bref, on multiplie les mets comme pour un dîner prié ; seulement la viande est exclue de cette sorte de plats, qui sont appelés *kìng-oá*^{n}, « plats d'offrande ». Naturellement le nombre en dépend de la richesse et du degré de dévotion de ceux qui font l'offrande. Les oranges peuvent aussi faire partie de l'offrande, et on brûle souvent de petits morceaux de bois de santal, ou bien d'une espèce particulière d'encens appelé *kàng-tsin-hiou*^{ng}, que l'on considère comme très puissant pour faire descendre les dieux. On emploie pour le fabriquer du bois de cèdre très résineux, dont il s'importe une grande quantité de la côte occidentale de Bornéo. Quelques personnes consacrent au commencement de l'année un porc au Ciel, et alors elles l'engraissent avec le plus grand soin pendant toute l'année qui suit, uniquement pour le tuer et en offrir la tête au jour de naissance du dieu du Ciel.

p.051 Quand les plats sont tous disposés — quelquefois avec une abondance préméditée lorsqu'on se propose d'inviter et de traiter les gendres de la famille le lendemain de la fête [1] — quand donc la table d'offrande est prête, ou, s'il le faut, les tables, et que minuit est passé, on a la coutume dans mainte famille riche et pieuse de faire venir le prêtre taoïque, pour qu'il invite le dieu du Ciel. Le prêtre écrit sur une grande feuille de papier, pliée en carnet, que tel et tel jour de telle et telle année, le père de famille s'adresse à

---

l'arrêt dans la vie de la Nature, et qui pour cela avait pris place parmi les constellations en qualité de signe de la mauvaise saison, devint par là-même le symbole de tous les maux de l'hiver, et il est possible qu'on l'ait offert au Ciel au printemps pour remercier celui-ci de ce que l'on était enfin délivré.

[1] Voy. notre description du 1er jour du premier mois.

l'esprit du Ciel pour le complimenter pour son jour de naissance, et pour implorer sa protection sur lui et sur sa famille. Revêtu de ses habits de cérémonie et faisant tinter sa sonnette, le prêtre lit à haute voix cette prière, puis il brûle le papier, en accompagnant cet acte des gestes et mouvements voulus. Cette cérémonie s'appelle *tch'iá^{ng}-sîn*, « inviter l'Esprit ». Quand elle est accomplie, le prêtre reçoit un salaire de quelque deux cents sapèques (environ un franc) enveloppées dans un papier rouge, puis disparaît. Alors tous les membres de la famille à tour de rôle, en commençant par le fils aîné, brûlent de l'encens, font une libation de vin et touchent le sol avec leur tête. On brûle des papiers et l'on tire des pétards devant la porte, et l'on suit pour le reste les mêmes formes que pour une offrande animale ordinaire [1]. Le papier employé est du *sioū-kim* ou « or pour une longue vie » [2], et sert, comme tant d'autres symboles, à obtenir une vieillesse avancée du Ciel éternel, source de toute vie et maître de la durée de la vie humaine. On vend dans les boutiques du papier de ce genre, mais de plus grand format, fabriqué exprès pour la fête du Ciel, et d'ordinaire avant de le brûler on le plie en forme de petits bateaux.

Beaucoup de personnes se retirent aussitôt après l'offrande ; mais parfois aussi on fait entrer des joueurs de marionnettes ambulants, qui cherchent la pratique en parcourant les rues par couples et en annonçant leur présence au moyen d'un petit gong au son aigu. On les appelle ; ils entrent, montrent pendant quelques moments leurs marionnettes ; puis s'en vont chercher d'autres maisons où l'on soit trop pieux pour se coucher avant le matin, et où l'on sera bien aise d'avoir un passe-temps.

L'invocation du dieu du Ciel peut se faire à diverses heures de la nuit, p.052 de sorte que souvent cet insupportable bruit des pétards ne cesse pas dans le quartier jusqu'au lever du soleil. On a vu que certaines gens croient religieux de veiller toute la nuit ; au matin ils

---

[1] Voy. ci-dessus, page 21 et suiv., et 32.
[2] Voy. la note à la page 22, N°. V.

allument de nouveaux cierges sur la table de l'offrande, et brûlent de l'encens en faisant le *tch'ioù^{n}-dziā* ordinaire. Vers midi, on apprête les mets de l'offrande et la famille les consomme en tout ou en partie, mais on réserve les friandises, *kó-piá^{ng} ê-míh*, pour les distribuer aux amis et parents, de même que la tête de porc, coupée en morceaux dans ce but. Les canards et les poules servent aussi quelquefois à faire des présents, mais seulement aux amis intimes. Naturellement ces présents sont réciproques de familles à familles, d'amis à amis. Les gens qui apportent ces cadeaux reçoivent une gratification, qui varie d'ordinaire suivant la longueur de la course qu'ils ont eu à faire et suivant la générosité des donateurs ; à Émoui on donne rarement plus de cinquante sapèques (de vingt à vingt-cinq centimes). En général ce sont les domestiques femmes qui sont chargées de ces commissions. En effet, presque toutes les familles aisées ou appartenant aux rangs cultivés ont à leur service une ou plusieurs de ces personnes, que l'on appelle *boú-á*, « petites mères », auxquelles on confie le soin des enfants, le blanchissage, la cuisine et autres fonctions domestiques. On les paie de un à deux dollars par mois. D'ordinaire elles sont mariées et ont plus de quarante ans. Il y en a qui restent à coucher ; les autres rentrent pour la nuit dans leur propre domicile. Leur position dans la famille est donc à peu près la même que celle des domestiques en Hollande, à cela près qu'elles se mêlent souvent de l'éducation des enfants d'une manière insupportable, et qu'elles sont très tyranniques pour toutes les choses du ménage.

Le jour de la grande offrande au dieu du Ciel, presque toutes les familles à qui leurs moyens le permettent considèrent comme un devoir d'offrir à cette divinité le divertissement d'une représentation théâtrale. Souvent même on se lie par un vœu, dans le courant de l'année qui précède, à faire jouer des pièces le jour de la grande fête. Ces vœux ont pour but d'obtenir, par exemple, la guérison

d'un enfant malade, la cessation de la stérilité de l'épouse, etc. [1]. Toutefois il ne serait guère possible à chacun p.053 de trouver à engager une troupe d'acteurs précisément pour le 9 du mois, ce qui fait que l'on est bien obligé d'avancer ou de retarder de quelques jours l'accomplissement du vœu. Comme on tient à faire coïncider l'offrande domestique avec la représentation, la date peut aussi en être avancée ou retardée, et elle dépend en définitive de la troupe de comédiens que l'on loue. Pendant plusieurs jours de suite on voit donc des représentations théâtrales dans les rues ; car les maisons sont d'ordinaire trop petites pour pouvoir contenir la scène, et l'on installe celle-ci dans la rue, devant la porte, ce qui du reste est fort à propos, puisque le dieu du Ciel pourra de cette manière beaucoup mieux voir la représentation. La circulation dans les rues se trouve naturellement fort mal de ces spectacles, qui obstruent la voie à chaque pas. Souvent toute la largeur de la rue est occupée, et les passants sont obligés de faire un détour ou de traverser la scène ; mais les spectateurs, pressés les uns contre les autres en deux murailles vivantes à droite et à gauche du théâtre, ne se troublent pas pour si peu ; ils jouissent complètement de la pièce, et ni eux, ni les acteurs ne font le moindre effort pour détourner le flot des passants. La pièce marche imperturbablement comme s'il n'y avait point d'intrus. Ces représentations se nomment *siā T'i^{n}-Kong*, « remerciements au dieu du Ciel » [2].

Qu'il nous soit permis de faire ici mention en passant des honneurs quotidiens et bi-hebdomadaires que dans chaque famille l'on rend au dieu du Ciel. On trouverait difficilement une maison qui n'ait pas sa lanterne en l'honneur du Ciel. Les marchands la suspendent volontiers en dehors de leurs boutiques ; mais dans les

---

[1] On appelle cela *hí-hé̱,* ou *hē̱-goān*. Aussi *kioû-hē̱* : « supplier et déposer (un vœu) ».

[2] On voit donc qu'en Chine les spectacles scéniques ont souvent un caractère religieux, de même que c'était le cas dans l'ancienne Grèce. Le principe de la liberté des cultes est trop ancré dans toute l'étendue de l'Empire du Milieu, pour que les mandarins essaient de réprimer l'obstruction des rues qui provient de ces représentations.

maisons d'habitation ordinaires on la place le plus souvent à l'intérieur de l'habitation, au milieu de l'appartement principal. Les lanternes que l'on suspend dans la rue ont à peu près la forme d'un ballon et on leur donne jusqu'à un mètre de diamètre, même davantage. Elles sont en papier ou en toile mince colorié, collé sur une monture en bambou. D'un côté, p.054 elles portent en grandes lettres rouges l'inscription « lanterne du Ciel », et de l'autre côté le nom de la maison de commerce, de sorte que, lorsque le soir elles sont allumées, elles font aussi office d'enseignes. Actuellement à Émoui les lanternes suspendues à l'intérieur des maisons en l'honneur du Ciel, sont la plupart hexagonales et faites avec du verre importé de Canton ; du moins c'est l'usage dans les familles un peu aisées. Elles portent aussi l'inscription « lanterne du Ciel », et de plus, à droite et à gauche, deux invocations au dieu : « Puisse la famille entière jouir de la paix et du repos » et « Nous implorons le bonheur et la prospérité ». Enfin la lanterne est flanquée de chaque côté d'une autre lanterne, consacrée aux *Sam-Kàï-Kong* [1].

Chaque soir de l'année on allume une bougie dans la lanterne du Ciel, ce qui sert en même temps, pour les boutiques, à éclairer l'entrée. Vers le coucher du soleil, un des membres de la famille prend entre ses mains jointes un ou trois bâtonnets d'encens ; il les élève à la hauteur de sa poitrine en s'inclinant plusieurs fois légèrement vers le Ciel ; puis il les plante dans le montant de la porte. Cet encensement se répète en outre le matin du 1 et du 15 de chaque mois.

Relevons encore que le jour de naissance du Ciel a ceci de commun avec la fête de St. Paul en Angleterre, qu'il sert à pronostiquer le temps qu'il fera. S'il pleut ou vente beaucoup ce jour-là, on peut être certain d'avoir du mauvais temps pour toutes les fêtes des dieux dans le cours de l'année. Un dicton populaire

[1] Voy. le 15e jour du 1er mois.

l'assure, « Quand le dieu du Ciel a mauvais temps, tous les autres dieux l'ont aussi » [1].

3. La messe taoïque

@

p.055 Le jour de la naissance du dieu du Ciel se célèbre dans les temples taoïques par des cérémonies appelées *tsiò*. Mais avant de les décrire, nous ferons bien de dire un mot des temples eux-mêmes.

Il n'y a presque pas de rue sans quelqu'un de ces temples, qui sont du reste la propriété commune de tout le quartier où ils se trouvent. Souvent on fait des souscriptions pour les ériger et l'on a recours au même moyen pour couvrir les frais d'entretien ; cependant, dans ce dernier but, on fait aussi appel aux capitaux et aux biens-fonds que plusieurs temples possèdent, et qui sont parfois considérables. Les petits temples non dotés sont administrés par les habitants du quartier, qui se répartissent le service de surveillance par jours ou par mois. La personne de service doit avoir soin que le temple soit tenu propre et que l'on y brûle une quantité suffisante d'encens et de cierges. Elle est chargée aussi de la vente de ces articles aux dévots qui visitent le sanctuaire, ce qui, réuni à ce qu'il retire des bouts de cierges qu'il recueille, peut lui procurer un joli bénéfice lorsque le dieu à qui le temple est consacré est en grande odeur de sainteté et attire du monde. Si les habitants du quartier désirent se débarrasser du souci de cette administration, ils en chargent un fonctionnaire fixe, quelquefois

---

[1] *T'in-Kong oū pō, tsiòng sîn oū pō.*

[Trad.] If St. Paul's Day (25 Janv.) be fair and clear,
It doth betide a happy year ;
If blustering winds do blow aloft,
Then wars will trouble our realm full oft ;
And if it chance to snow or rain,
Then will be dear all sorts of grain.
Bourne, « Antiquities of the Commun People ».

salarié, quelquefois non, une espèce de sacristain appelé *king-kong,* « seigneur du temple » ; mais si le temple a quelques biens, on préfère le confier à un prêtre bouddhique, qui administre les fonds et veille à ce que les dieux reçoivent le jour de leur fête les hommages qui leur sont dus [1]. Enfin, lorsque le temple est riche, la direction en est prise pour un an à tour de rôle par les bons bourgeois du quartier, de préférence par les négociants et les marchands, qui ont assez de commis et d'employés pour les assister au besoin. Ces administrateurs portent le titre de *lô-tsoú*, « maître de l'encensoir », parce p.056 qu'on remet pendant que dure sa charge, comme signe de sa dignité, un encensoir du temple à celui qui remplit ces fonctions. Cet ustensile s'appelle alors *t'aô-ke-lô*, « encensoir des chefs ».

Le *lô-tsoú* a l'administration des biens appartenant à l'institution, et il doit fournir les offrandes faites aux idoles au nom de tout le quartier. Il est assisté de plusieurs subordonnés, *t'aô-ke*, « chefs », choisis par lui souvent au nombre de six, sous réserve de l'approbation du dieu. A chaque choix, il présente l'élu au dieu et jette, les blocs divinatoires [2]. D'ordinaire la transmission des fonctions de *lô-tsoú* coïncide avec la principale fête du dieu auquel

---

[1] Ce fait, que l'on choisisse si souvent des prêtres bouddhiques pour diriger les temples taoïques, est une preuve avec bien d'autres du peu d'importance des nuances qui distinguent l'une de l'autre les deux grandes sectes qui florissent sur le sol de la Chine. *Sam kaò it kaò,* « les trois sectes (de Confucius, de Lao Tz' et de Bouddha) n'en sont qu'une », disent les Chinois.

[1] Les blocs divinatoires se font en racine de bambou, qui est très dure. On en façonne un morceau, qui peut avoir jusqu'à un pied de long, de manière à obtenir un œuf très allongé ; puis on le refend dans le sens de la longueur pour obtenir deux morceaux égaux et semblables, chacun avec une surface plate et une surface convexe. Ces blocs s'appellent *poï-sìn*, ou *sìn-poï, sioū^{ng}-poï, poï-k'aò*, ou *sìn-k'aò.* Quand on veut consulter la divinité, on commence par allumer de l'encens et des cierges devant son image, puis on expose son cas, et alors, tenant les deux blocs appuyés l'un contre l'autre par les surfaces planes, on les fait entrer à plusieurs reprises avec des mouvements giratoires dans la fumée de l'encens. Enfin on les laisse tomber, pour déduire la réponse de la position qu'ils prennent sur le sol. S'ils restent les deux surfaces convexes en haut *(im-poï* « blocs négatifs »), ou tous deux avec les surfaces planes en haut *(tch'iò-poï* « blocs riants »), la réponse est négative ; mais si la surface convexe de l'un reste tournée contre le sol et celle de l'autre en haut *(tsit-sioū^{ng}-poï* « un bloc en haut »), la réponse est favorable. Cette manière de consulter l'oracle porte le nom de *kioû-poï,* « interroger les blocs », ou celui de *poáh-poï* « faire tomber les blocs ».

le temple est consacré, et se fait en grande cérémonie. Le dignitaire dont les fonctions expirent se rend au temple revêtu de ses habits de gala, la tête couverte du chapeau conique à franges rouges, portant l'encensoir, signe de sa charge, et escorté de musiciens et de porteurs de lanternes et d'étendards. Quand il a pénétré dans le temple, on fait la grande offrande du jour, après quoi il présente au dieu celui qui a été désigné pour lui succéder. Mais il faut que le dieu l'accepte. On jette donc les blocs, et si la réponse est négative, le *lô-tsoú* présente au dieu un nouveau candidat, et il doit répéter les présentations jusqu'à ce que les blocs fassent connaître que le dieu agrée la dernière faite. Le nouveau dignitaire ainsi connu, on porte chez lui en procession, avec musique, lanternes et étendards, l'encensoir, les livres, p.057 la caisse et tous les documents relatifs à l'administration du temple.

Il faut se garder de se représenter les temples chinois comme des asiles du pieux recueillement ou comme abritant des assemblées d'édification. C'est tout le contraire. Constatons premièrement qu'ils sont en général mal entretenus et témoignent ainsi ouvertement de l'indifférence des Chinois à l'égard de leur propre religion. Ensuite, comme ils s'ouvrent d'ordinaire sur la partie la plus large des rues ou sur de petites places, ils offrent un refuge tout à portée, et dont il est fait largement usage, à tous les batteurs de pavé, fainéants, joueurs de dés, coulies, barbiers, cuisiniers ambulants, qui s'y établissent sans façons, pour peu que le mauvais temps ou le soleil trop ardent rende peu agréable le séjour en plein air. Les enfants y jouent et s'y bousculent, les porcs, les poules, les chiens y font bombance aux dépens des débris des cuisines ambulantes, les mendiants et les vagabonds en font leur dortoir pour la nuit, et le jour les coulies y goûtent les douceurs du farniente en attendant la pratique. Du matin au soir des groupes de désœuvrés s'y livrent au jeu de cartes ou de dés avec force querelles et vociférations, jusqu'aux coups quelquefois. Les habitués les plus pacifiques sont encore les barbiers, les marchands

de victuailles et les cochons ; aussi bien des temples ressemblent-ils beaucoup plus à des cabarets de bas étage qu'à des lieux consacrés au culte.

Sans doute les temples ne sont pas tous profanés ainsi ; mais cela dépend uniquement du site ; s'ils sont à portée, la canaille s'en empare. Nous pouvons citer comme exemple frappant le temple de la déesse *Má-Tsó-Pô* [1], patronne des marins, situé à Émoui sur la rive. Quant aux prêtres ou aux gardiens des temples, ils semblent absolument indifférents à la profanation dont leurs sanctuaires sont l'objet ; j'en ai même vu prendre part au jeu de dés et se mêler aux querelles. Dans la campagne et dans les villages, il n'en va guère autrement, car le peuple y a aussi les idées les plus extraordinaires sur le respect dû aux lieux de culte. Lors de nos voyages dans la province de Fouhkien nous prenions sans aucune gêne tous les soirs, si cela nous convenait, possession du temple du village où nous nous trouvions, et nous en faisions notre gîte pour la nuit ; car il n'y a pas partout d'auberges, et là où il en existe, on fait bien de les éviter comme p.058 la peste, tant elles sont sales et grouillantes de vermine. Quand nous étendions nos nattes sur la table des offrandes, et, enveloppés dans nos couvertures, nous nous y endormions comme sur un lit de parade sous les yeux mêmes des dieux et des déesses, les gens de l'endroit ne se faisaient pas faute d'accourir en foule et de suivre chacun de nos mouvements avec la plus intense curiosité ; mais il n'est jamais venu à l'esprit de personne de nous défendre de bivouaquer dans le temple, ou de s'irriter de notre profanation de l'autel. Bien au contraire, dans tous les villages nous n'avons trouvé que prévenance et serviabilité, quoique probablement la majorité des habitants ne nous considérât que comme des vagabonds qui erraient sans but. Pour toute précaution, nous nous contentions de déposer quelque monnaie dans les cendres de l'encensoir, soi-disant pour payer des cierges et des bâtons d'encens, en réalité pour aller dans l'escarcelle du

[1] Voy. le 23e jour du 3e mois.

gardien ; et cela suffisait pour laisser de notre visite un souvenir amical et pour préparer bon accueil aux voyageurs qui pourraient passer après nous. Si un Chinois parcourant nos campagnes se permettait de vouloir reposer son corps fatigué sur l'autel d'une église de village, il serait plus que mal reçu. Mais les Chinois ont si peu de respect pour leurs temples qu'il nous est arrivé, à la fin d'une journée de marche, de trouver l'édifice où nous comptions passer la nuit déjà occupé, non par des hommes, mais par des animaux ; les villageois y avaient mis leurs bestiaux, faute de meilleure étable.

Que le lecteur veuille nous pardonner cette digression ; nous en revenons aux cérémonies qui se célèbrent en l'honneur du dieu du Ciel pour son jour de naissance. Si le temple n'a pas de fonds sur les revenus desquels puissent se payer les frais, l'administrateur ouvre une souscription parmi les habitants du quartier. Les « chefs » sont chargés de faire circuler les listes. Le produit de la souscription sert à louer des prêtres et à acheter ce qu'il faut pour l'offrande ; quand il est insuffisant, ce qui arrive souvent, les administrateurs du temple n'ont d'autre ressource que de compléter entre eux ce qui manque. Chacun se charge alors de la fourniture d'une partie de ce qui doit figurer sur la table de l'offrande, mais, la cérémonie achevée, ils reprennent ce qu'ils ont apporté. Sauvent ils engagent à prendre part avec eux à cette œuvre pie quelques-uns des habitants les plus aisés du quartier, ou bien ceux-ci apportent de leur propre mouvement des denrées afin de suivre les inspirations de leur dévotion. On n'admet jamais p.059 à souscrire ceux qui sont en grand deuil, parce que leurs noms pourraient causer les plus affreux malheurs aux personnes dont les noms figureraient en même temps sur la liste ; en outre, le malheur s'est attaché à eux et à tout ce qu'ils possèdent, et par conséquent leur argent ne pourrait avoir qu'une influence néfaste.

Les denrées pour l'offrande ont donc été exposées dans le temple. Suivant la somme dont on dispose, on a engagé les services

d'un, de trois, ou de cinq prêtres, d'ordinaire de trois, et il s'agit d'accomplir la cérémonie appelée *tsiò*, mot que l'on traduit habituellement par « messe ». L'acte de la célébrer se nomme *tsòï-tsiò*. Le caractère d'écriture qui se lit *tsiò* renferme les éléments pot à vin, oiseau et feu, et réveille donc l'idée d'une libation jointe à un sacrifice, de canards, de poules ou d'autres oiseaux, que l'on consumait peut-être autrefois par le feu, à moins que le signe du feu ne se rapporte à la combustion de papier d'offrande. On distingue plusieurs espèces de messes taoïques ; non que le cérémonial extérieur diffère beaucoup de l'une à l'autre, mais on récite dans les divers cas des prières différentes, en se réglant sur le but particulier en vue duquel chaque messe est dite. Il y a, par exemple, le *hō-tsiò*, « messe de pluie », pour rendre grâce quand la pluie est tombée ; le *hé-tsiò*, « messe de feu », qui se dit après un incendie pour préserver le quartier d'un renouvellement du sinistre ; le *tsoúi-tsiò*, « messe d'eau », qui se célèbre sur l'eau à l'intention des âmes des noyés ; le *hó-tsiò*, « messe de tigre », pour écarter les tigres de la localité, etc. Les messes qui se font le 9e jour du premier mois s'appellent *T'in-Kong-tsiò*, « messes du dieu du Ciel ».

Sur la façade du temple on a affiché des listes élégamment écrites, renfermant les noms de ceux qui ont souscrit, afin que les hommes, les esprits et le dieu du Ciel puissent en prendre connaissance. A côté de chaque nom se trouve l'indication de la somme offerte, et la liste se termine par une invocation en faveur des généreux souscripteurs et par un avis de la date à laquelle les cérémonies auront lieu. Cette affiche s'appelle *tsiò-púng* « liste de messe ». Quand la cérémonie est achevée, on la brûle, ce qui est une manière de la remettre au dieu du Ciel, afin qu'il la lise. p.060 Pour empêcher des esprits étrangers de s'introduire dans le temple et de s'approprier subrepticement une partie de l'offrande, qui ne leur est pas destinée, on a la précaution de placer en sentinelles, un de chaque côté de la porte, deux grands mannequins en papier, quelquefois de la taille d'un homme fait, avec des figures à

expression rébarbative et terrible. L'un de ces gardiens de l'entrée est assis sur un tigre, et l'autre sur un monstre à tête et à corps de licorne [1], à queue de dragon et à pattes empruntées, l'une à l'éléphant, et les autres au tigre, au léopard et au lion. Ce monstre est censé réunir les forces de tous ces sauvages animaux et par conséquent être très terrible aux démons ; on le nomme *soù-pout-siōng* « (monstre dont les) quatre (pattes sont) inégales ». De même que la liste des souscripteurs, on brûle ces mannequins après la messe, en y joignant de l'argent en papier. Enfin on décore les linteaux des portes avec du *ko-taï-tsîⁿ* [2].

Généralement la messe commence le matin de bonne heure. La queue roulée autour de la tête et cachée sous un bonnet noir, les prêtres se mettent en marche vers le temple. Ils sont couverts d'un long vêtement de soie rouge, brodé avec du fil d'or, pendant jusqu'à terre, dont l'apparence générale rappelle fort la chasuble des prêtres catholiques romains. Le plus âgé parmi les prêtres, joue le rôle principal dans les cérémonies qui ont à s'accomplir. Il porte sur le dos, entre les épaules, le dessin représentatif du T'aï-Kih ou Principe premier, entouré des huit diagrammes ou symboles fondamentaux de la cosmogonie et de la philosophie des Chinois [3].

---

[1] Voy. page 19, note.

[1] Voy. page 22, note, N° VIII.

[3] Sans entrer dans les détails, nous dirons, à l'intention de ceux qui ne connaissent pas le système cosmogonique des Chinois, que l'on y reconnaît, comme premier principe de la Nature, le T'aï-Kih « le grand Suprême », qui a donné naissance à Yang et à Yin, principes mâle et femelle constituant « les deux régulateurs » de la Nature. De même que chez les Grecs et les Romains, le Ciel, père de l'Univers, représente le principe mâle, et la Terre, qui, fécondée par sa chaleur et sa pluie, enfante la Nature vivante, représente le principe femelle. On identifie le soleil avec Yang et la lune avec Yin, et l'on ramène à ces deux principes la chaleur et le froid, la lumière et les ténèbres, en un mot tous les phénomènes naturels. C'est l'antithèse fondamentale qui se retrouve dans toutes les mythologies : Ormuzd et Ahriman chez les Perses, Osiris et Typhon chez les Égyptiens, Boaz et Jachin chez les francs-maçons, Coyan et Potoyan chez les Papous, Christ et Satan chez les chrétiens, etc. Dans notre figure, le symbole central du dessin du milieu est celui de la lutte entre les deux principes, et le cercle qui l'enveloppe est celui du T'aï-Kih.

L'empereur fabuleux Fouh Hi (2800 av. J.-C.), qui ouvre la liste des dynasties chinoises, fut, prétend-on, le premier qui représenta Yang et Yin au moyen de signes visibles. Pour cela il fit usage de deux lignes, l'une continue, l'autre brisée, dont les combinaisons représentèrent les « quatre formes », qui naissent de l'action de Yang et de Yin au dire des cosmologues chinois. On les dessine comme suit :

☰ ☱ ☲ ☳

Son p.061 vêtement de cérémonie présente donc, d'ordinaire en riches broderies, à peu près le dessin que voici :

Il arrive cependant assez souvent que le dessin symbolique du Principe premier se remplace par les caractères, qui servent à en écrire le nom, T'aï-Kih. De plus, les deux prêtres inférieurs qui accompagnent le prêtre p.062 principal trahissent, eux aussi, leur caractère naturaliste, puisqu'ils portent sur le dos les signes [] et [], le soleil et la lune, preuve irrécusable de la place importante

---

En ajoutant une troisième ligne aux deux premières, Fouh Hi obtint les huit symboles tels qu'ils sont rangés autour de celui du T'aï-Kih dans notre figure. Ils représentent, en commençant par en haut et en allant de gauche à droite, le ciel, le vent, l'eau, les montagnes, la terre, le tonnerre, le feu, et la plaine, tous nés des « quatre formes », lesquelles peut-être ne sont au fond pas autre chose que les saisons, les quatre formes de la Nature, produites par l'action de la chaleur et du froid, de la lumière et de l'obscurité.

On attribue à Fouh Hi l'invention du système cosmogonique, dont nous venons d'indiquer les grands traits. Son successeur Chun Noung, patron de l'agriculture, est censé en avoir étendu les bases en portant le nombre des symboles de huit à soixante-quatre. Wun Wang, vassal de Tcheou Sin ou du dernier empereur de la dynastie de Yin (12e siècle av. J.-C.) consacra à l'étude des symboles le temps qu'il eut à passer en prison pour raisons d'État. Ses remarques, jointes à celles de son fils Wou Wang, premier empereur de la dynastie de Tcheou (voy. p. 9), et au commentaire de Confucius, constituent le « Livre des Métamorphoses », le *Yih-king*, ou le premier des cinq soi-disant livres sacrés des Chinois. Cet ouvrage ne sert pas seulement de base à la philosophie orthodoxe des anciens temps et des temps plus récents, mais encore on le considère comme devant fonder toutes les sciences métaphysiques et toute connaissance des mystères de la Nature ; seulement, quoique les commentaires qu'ils en ont écrits soient innombrables, les Chinois ne sont pas encore parvenus à trouver la clef de ce livre mystique.

Pour le reste, nous nous permettons de renvoyer ceux des lecteurs qui désireraient en savoir plus long sur les idées cosmogoniques des Chinois, à l'article sur la constellation de « l'homme » dans l'*Uranographie Chinoise* du Dr. G. Schlegel, pages 242 et suiv. ; en même temps on y trouvera un essai fait par ce savant pour expliquer astronomiquement les traits principaux du *Yih-king.* Pour nous, il nous suffit d'avoir fait voir que dans l'accomplissement de leurs rites les prêtres taoïques portent sur leurs vêtements la représentation symbolique de l'Univers et de sa genèse, et qu'ainsi ils se désignent eux-mêmes comme prêtres de la Nature.

qu'occupe encore, dans le système taoïque, le très vieux, mais toujours vivace culte de la Nature.

Ces prêtres ne font évidemment qu'imiter ce que pratiquaient les princes chinois à une époque extrêmement reculée. En effet on lit dans ce Livre des Rites [1] dont nous avons déjà parlé à la page 9, que, lorsqu'on vénérait le Ciel, « le jour de l'offrande le prince se parait d'un vêtement pour représenter le Ciel, et portait une couronne d'où pendaient douze chapelets de pierres précieuses, d'après le nombre céleste [2]. . . . Les bannières portaient douze chapelets pendants et des dessins de dragons, et l'on dressait un soleil et une lune pour représenter le Ciel. Car c'est sur les lumières suspendues au firmament que le sage se dirige, et il se sert de l'offrande au Ciel pour enseigner (aux hommes) les voies du Ciel ».

Les commentateurs sont généralement d'accord pour admettre que ce vêtement sacerdotal, porté « pour représenter le Ciel », « faisait voir les images du soleil, de la lune, des étoiles et des constellations » [3]. Le vieux *Chou-king* a le plus contribué à accréditer cette conviction [4]. En effet, on y lit que l'empereur Choun (que la chronologie chinoise place vingt-deux siècles avant notre ère) aurait dit un jour à son ministre Yu :

> — Je désire contempler les p.063 figures emblématiques des anciens, le soleil, la lune, les étoiles et constellations, la montagne, le dragon, l'oiseau à fleurs, qui sont brodés ; le calice du temple des ancêtres, l'herbe aquatique, les flammes, les grains de riz, la hache, et les raies noires et bleues, qui sont brodés : tous ces ornements distribués sur cinq couleurs, et formant ainsi les vêtements officiels.

---

[1] Chap. V, « sur les animaux pour les offrandes au Ciel ».

[2] Nombre des mois, des signes du zodiaque, etc.

[3] Voy. l'édition *Kiaï-tsz'-youen* du *Li-ki,* chap. V, f° 36 ; Ma Twan Lin, « Examen exact d'Écrits et de Rapports », chap. 68, f° 6, 17 et suiv. ; etc.

[1] Voy. dans le dit ouvrage de Ma Twan Lin le chap. 68, où cette question est longuement discutée.

Ce passage fait allusion aux vêtements sacerdotaux de l'empereur, qui portaient ces douze figures. Il était défendu à la plus haute noblesse elle-même de porter des images du soleil, de la lune ou des étoiles [1], le privilège de figurer le firmament sur ses habits appartenant exclusivement à l'empereur, parce qu'il était le seul représentant du Ciel sur la terre. Il est intéressant d'entendre Choun, qui lui-même appartient à une antiquité si reculée, parler de vêtements sacerdotaux *des anciens.*

Relevons en passant que, selon quelques auteurs, les anciens prêtres juifs se revêtaient aussi des symboles de la Nature pour accomplir leurs cérémonies religieuses ; ils imitaient en cela la divinité suprême, dont le vêtement splendide est l'Univers. « La tunique du souverain sacrificateur », dit Dupuis [2], signifie aussi la terre ; l'hyacinthe, qui tire sur la couleur d'azur, représente le Ciel. L'éphod [3], tissu de quatre couleurs, représente de même toute la Nature, et j'estime que l'or y a été ajouté pour représenter la Lumière. Le Rational, qui est au milieu, représente aussi la terre, qui est au centre du monde. Les deux sardoines, qui servent d'agrafes, marquent le Soleil et la Lune, et les douze autres pierres précieuses, les mois, ou les douze Signes, figurés par le cercle que les Grecs appellent Zodiaque » [4]. C'est Philon, dans son ouvrage sur Moïse [5], qui donne cette explication des ornements du grand-prêtre, ainsi que Clément d'Alexandrie [6]. Ainsi, à supposer que ces auteurs aient bien vu, les anciens prêtres juifs, de même que les prêtres taoïques actuels, s'habillaient comme pour devenir un Univers en petit p.064 lorsqu'ils entraient dans leur sanctuaire ; ils se faisaient symboles vivants de la grande Nature dont ils étaient, ou dont leurs prédécesseurs avaient été les serviteurs. Les mages des anciens Perses se paraient des signes zodiacaux pour vaquer à

---

[1] Legge, *Classics*, III, p. 80.
[2] *Origine des Cultes*, livre I, chap. III, p. 58.
[3] Vêtement de dessus.
[1] Josèphe, *de Antiq. Jud.*, livre III, ch. 8.
[5] *De Vitâ Moysis*, livre III.
[1] Clemens Alexandrinus, livre V, p. 563.

leurs rites, et dans l'Église catholique les prêtres portent à certaines solennités sur leur étole un agneau sur une croix entouré d'un soleil rayonnant, ce qui, à ce que pensent plusieurs personnes, est le symbole du soleil du printemps, qui, au commencement de notre ère, célébra à Pâques, (c'est-à-dire après l'équinoxe quand les jours commencent à devenir plus longs que les nuits) sa victoire sur l'esprit des ténèbres, ce qui eut lieu alors dans le signe du bélier, l'Agneau, où se coupaient (se croisaient) l'équateur et l'écliptique.

En se rendant au temple les prêtres taoïques s'arrêtent un moment devant la maison de chacun des souscripteurs, où ils distribuent des amulettes en papier, et se chargent des prières écrites au moyen desquelles chaque famille désire faire connaître au dieu du Ciel ses désirs et ses besoins. On doit avoir soin de noter exactement dans ces prières les noms et prénoms des membres de la famille, les dates de leur naissance et l'endroit ou la maison est située, afin de faciliter au dieu la distribution de ses bénédictions. Souvent les prêtres se font accompagner d'un homme chargé d'un panier dans lequel on peut déposer les prières. Celles-ci sont destinées à être lues au dieu dans le temple, puis brûlées. On les nomme *sò* ou *siá-sò*, ou encore, en style plus lettré, *sò-boûn*. Quand il arrive dans le temple, le prêtre les place parmi les offrandes disposées à l'avance en grand nombre sur la table-autel par les soins de l'administrateur du sanctuaire.

La messe commence par « l'invitation du dieu » *tch'iá^{ng}-sîn,* cérémonie que nous avons déjà mentionnée à la page 51. Elle consiste principalement en prières récitées, marmottées et chantées avec accompagnement d'instruments de musique et de tambours. Les musiciens eux-mêmes ne battent pas la mesure ; ce soin regarde un des deux prêtres inférieurs, qui s'en acquitte en frappant avec un bâtonnet le *k'ók*, instrument en bois creux, de forme sphérique. On fait quelquefois aussi usage dans ce but d'un paquet de planchettes reliées ensemble par un bout, que l'on secoue de façon à les faire s'entrechoquer en mesure.

Tantôt les prêtres s'agenouillent, tantôt ils se relèvent, sans cesser leurs supplications passionnées, tantôt enfin ils se mettent sur la mesure de la p.065 musique à parcourir le temple, à faire le tour de la table des offrandes, allant et revenant en zigzag ; en rond, en exécutant des marches ondoyantes. La mesure s'accélère peu à peu et avec elle la marche des prêtres, qui finissent par se mettre presque au trot. De temps en temps ils se dépouillent de leurs vêtements sacerdotaux afin de prendre quelques moments de repos.

A un moment donné le principal prêtre produit, en s'accompagnant des incantations et des prières voulues, un grand document contenant les noms de l'administrateur du temple, des chefs, des dévots qui ont fourni les offrandes et des principaux souscripteurs pour la cérémonie ; quelquefois on y joint la mention générale des habitants du quartier. On le lit en présence du Ciel et des autres divinités qui se trouvent dans le temple, on invoque les bénédictions d'en haut en faveur des généreux donateurs, puis c'est le tour des prières recueillies aux maisons des souscripteurs ou apportées par les habitants du quartier ; les prêtres les lisent aussi, mais en se dépêchant, si bien qu'il peut arriver que plusieurs soient oubliées. Cette cérémonie se nomme *t'ák-sò* ou *liēm-sò* « lecture ou récitation des prières écrites ». Quand elle est achevée, les chefs du temple, dont toujours un au moins assiste à la messe, et qui pendant la lecture des prières sont restés agenouillés dans l'attitude de l'humilité, se relèvent et l'on procède à l'offrande proprement dite, qui, faite en l'honneur du Ciel, s'accomplit quand celui-ci est le plus brillant, c'est-à-dire entre onze et une heures.

C'est la partie principale de la messe. On la nomme *hièn-kìng* « présentation des offrandes ». Le prêtre principal, aux sons de la musique, prend un des plats et l'élève comme pour l'offrir au dieu du Ciel, ensuite il le donne à l'administrateur du temple, qui répète l'acte, puis replace le plat sur la table. Naturellement on récite ou chante en même temps les formules obligées et l'on s'accompagne

de mouvements et de gestes bizarres, dont parfois ne peut s'empêcher de sourire le spectateur européen incrédule. Tous les mets sont offerts l'un après l'autre de la même manière, après quoi l'après-midi s'écoule au milieu d'un renouvellement de marmottages, de prières et de chants, qui se prolongent jusqu'au soir avec de courts intervalles de repos. D'ordinaire la messe entière se divise en sept actes, dont trois s'accomplissent le matin, trois l'après-midi, et un au milieu du jour. Nous retrouvons p.066 donc ici peut-être ce nombre de sept, fondé sur le système planétaire tel que les anciens le connaissaient, qui a joué un si grand rôle dans toutes les théologies et religions de l'Orient et de l'Occident. Il n'est pas rare que les cérémonies ne soient pas encore terminées au soleil couché. Quand elles approchent de la fin, on brûle un grand nombre de papiers d'offrande, dont beaucoup ont l'apparence de petits paquets d'un doigt de long et de large et d'un à deux centimètres d'épaisseur. On les appelle à cause de leur forme « papiers en fonds de lanternes » *ting-tsō-tsoá*. Enfin on fait un feu des gardes du temple, des listes de souscription et des prières écrites, à quoi on ajoute souvent une figure en papier, qui est censée porter les prières dans l'autre monde pour les mettre sous les yeux du dieu du Ciel.

Enfin on joue encore le soir la comédie dans l'avant-cour de certains temples ou dans leur voisinage ; toutefois ce n'est pas une règle. Les chefs du temple et ceux qui ont fourni des mets pour l'offrande les enlèvent, ou les font enlever, pour les apprêter et les consommer, à moins qu'on ne les distribue aux souscripteurs ; pendant ce temps les prêtres se dépouillent de leurs vêtements de cérémonie, ramènent au jour leur queue, qu'ils avaient cachée sous leur bonnet, et reprennent en simples bourgeois le chemin de leurs demeures.

Quand un quartier a été visité par l'incendie, des inondations, quelque épidémie ou d'autres calamités, on offre dans les premiers jours de l'année un culte spécial au Ciel, outre celui qui a lieu dans

les familles et dans les temples. Les habitants de la rue choisissent dans ce but quelque habitation un peu vaste, dont alors le propriétaire cède l'usage ; on y dresse un autel, que l'on orne de paravents variés, de fleurs, de vases, de rouleaux d'images, en un mot de toutes les belles choses que l'on parvient à se procurer. Le soir on illumine l'appartement d'autant de bougies et de lanternes que possible. Bref on s'efforce de rendre le local des plus attrayants, pour que le dieu du Ciel y descende volontiers voir la comédie et entendre les prières. On y établit donc aussi une scène, sur laquelle, si possible, on donne tous les jours une représentation. Le 9 du premier mois, et en outre tous les jours où l'on joue, les personnes qui ont été désignées pour avoir le soin de l'autel réunissent une quantité p.067 d'objets propres aux offrandes, sucreries, viandes des trois ou des cinq sortes (voy. page 31), gâteaux, pâtisseries et « plats d'offrande » (voy. page 50), assez souvent même un porc tout entier, et ils présentent le tout au Ciel en suivant le cérémonial que nous avons décrit aux pages 21 et suivantes, Naturellement les habitants de la rue ont à supporter les frais. On célèbre aussi le 9 du mois une messe taoïque ; parfois même on ne s'en contente pas, et l'on en fait une de trois jours, *sam-tiao-tsiò*, le 8, le 9 et le 10. Il arrive souvent aussi qu'au lieu de dresser les autels dans l'intérieur des habitations, on les établisse en pleine rue, entre deux maisons qui se font vis-à-vis, assez haut pour que l'on puisse passer dessous, et que le Ciel puisse voir sans aucun empêchement tout ce qui se passe dessus. Souvent on peint, sculpte et dore fort élégamment la charpente de ces échafauds, qui portent le nom de *T'i^{n}-Kong-toâ^{n}* « autels du dieu du Ciel », ou de *tsiò-toâ^{n}* « autels pour offrir des messes ».

Pendant toute la période de temps consacrée aux rites en l'honneur du Ciel, les rues restent tendues d'un côté à l'autre de pièces d'étoffe de mille couleurs, ornées de figurines, de fleurs et d'inscriptions, et entremêlées de lanternes brillamment colorées. On les appelle *pout-kièn-t'ien,* « (toiles) qui rendent le ciel invisible »,

et elles n'ont d'autre but que celui de décorer les rues en l'honneur de l'esprit céleste qui doit y descendre, de même qu'ailleurs on met des drapeaux aux fenêtres pour souhaiter la bienvenue à un prince : Peut-être aussi faut-il y voir un symbole de la parure aux multiples couleurs dont le printemps qui renaît revêt la Nature entière. En général on orne les rues de ces tentures toutes les fois que pour une raison ou pour une autre on célèbre une messe taoïque (voy. p. 59), et aussi à l'occasion d'une *tsòï-k'ìng-sîng* ou « fête de félicitation pour l'achèvement (d'un temple nouvellement construit ou réparé) ».

4. Processions pour obtenir la pluie

@

Lorsqu'il se produit des sécheresses prolongées, les mandarins adressent au Ciel des prières pour obtenir un changement de temps. Cela s'appelle p.068 *k'it-hō* « mendier pour la pluie », ou *kioû-hō* « demander la pluie ». D'ordinaire cela se fait à la demande du peuple, qui adresse une pétition au premier magistrat du lieu, ou qui lui envoie une députation pour lui faire connaître son désir. Il n'est pas rare cependant que le magistrat prenne l'initiative ; alors il fait afficher partout l'annonce du moment où il se rendra dans le temple afin d'obtenir la pluie des puissances supérieures.

Jamais un mandarin n'oserait se refuser à ce vœu de la population, car il s'agit de la moisson, du premier de tous les intérêts nationaux, devant lequel toute autre considération doit céder. Il jouerait gros jeu en refusant ; car si la récolte venait à manquer en tout ou en partie, non seulement il risquerait que le peuple lui fît un mauvais parti, mais encore le gouvernement le rendrait responsable des conséquences de la calamité. La plus douce punition à laquelle il aurait à s'attendre, serait la destitution. Aussi ne refuse-t-on jamais, ne fût-ce que par prudence personnelle.

Pour obtenir la pluie on invoque l'intervention du dieu qui tient le premier rang dans la ville, du « père des Murs et des Fossés » *Sîng-Hông-Yâ* [1]. A Émoui son temple se trouve à l'intérieur de la citadelle *sia*^{ng}, située au centre de la ville. Dans les villages et bourgs non enceints de murailles, et privés par conséquent d'un dieu urbain, les anciens et les chefs désignent la divinité locale qui est première en rang.

La veille du jour fixé pour la cérémonie proprement dite, ou même plusieurs jours auparavant, le premier magistrat se rend au temple, accompagné de quelques mandarins inférieurs. En signe de deuil et pour marquer qu'ils s'humilient devant le Ciel, ils sont tous habillés de chanvre ou de coton, sans porter d'ornements ni d'insignes de leur dignité. Il est vrai qu'ils ont leur chapeau de gala conique ; mais on en a enlevé les franges rouges, puisque, comme on l'a déjà dit à la page 7, le rouge doit disparaître dans le deuil. Ils font la course, chacun dans un simple palanquin à deux porteurs, ou même à pied. En tout cas, ils n'ont ni cortège, ni suite ; on n'aperçoit près d'eux que quelques agents de police, revêtus de leurs sales p.069 costumes de tous les jours. Ils trouvent dans le temple, réunis pour les attendre, des prêtres bouddhistes ou taoïstes, suivant la secte à laquelle le sanctuaire appartient. Quand ils sont arrivés, les prêtres commencent aussitôt à marmotter des prières et à prononcer des formules pour conjurer la pluie, et pour émouvoir tout le panthéon des dieux et des déesses ; pendant ce temps, chaque mandarin à son tour allume de l'encens et l'offre au dieu en faisant les révérences et les gestes obligés. Chacun, après avoir présenté au dieu ses bâtonnets d'encens, les fait planter dans le cendrier, puis fait trois génuflexions devant l'autel, en touchant chaque fois à trois reprises le sol de sa tête. Enfin on brûle une

[1] Voy. pour la description de ce dieu et de son temple notre article sur le dernier jour de l'année.

prière écrite demandant la pluie, après quoi chaque mandarin remonte dans sa litière et rentre sans apparat dans son Ya-mun [1].

Il arrive mainte fois que les mandarins retournent le même jour brûler de l'encens dans le temple, et parfois aussi qu'ils répètent la chose tous les jours ; jusqu'à celui qui a été fixé pour faire la procession proprement dite pour obtenir la pluie. Ce jour arrivé, ils se rendent de très bon matin au temple, avec la simplicité d'appareil que nous avons décrite. Ils y sont attendus par des vieillards, députés des rues qui ont pris l'initiative, revêtus en signe de deuil profond de très grossière toile gris sale et la tête couverte de bonnets de même étoffe. Ils portent à la main la baguette de deuil [2]. La foule se rassemble peu à peu en silence dans le temple et devant le temple. Les prêtres répètent leurs incantations et leurs prières, les mandarins renouvellent leur offrande d'encens, on brûle de nouveau des prières écrites, puis tous les assistants sortent. Les vieillards en deuil ouvrent la marche dans l'attitude la plus humble. Derrière eux viennent les prêtres, puis la foule silencieuse ; elle s'avance avec toutes les marques du respect et de l'humilité. Quelques-uns de ceux qui la composent portent un chapeau-parapluie de bambou à larges bords pour symboliser la pluie désirée, sur lequel ne se p.070 trouve aucun autre signe distinctif que le rameau de figuier [3] vert qui y est attaché en signe de deuil. D'autres tiennent des bâtonnets d'encens dans leurs mains jointes. Les mandarins n'accompagnent pas la procession, mais rentrent immédiatement et sans bruit à leurs Ya-mun, chacun pour y attendre la procession et, dès qu'elle passera, sortir pour fléchir le dieu du Ciel par leur encens et leurs génuflexions.

---

[1] On donne le nom de Ya-mun à la demeure d'un mandarin. Cet édifice sert souvent en même temps de bureau de police, de maison de ville, de tribunal, et même de prison.

[1] Quand ils accompagnent au tombeau le corps de leurs parents, les fils portent à la main une baguette le long de laquelle sont collées des bandelettes de papier blanc, dont les bouts flottent. Dès que la bière a été descendue dans la fosse, on jette ces baguettes. Elles s'appellent *k'ok-san-tiōng* ou *hà-t'ūng* ; parfois aussi, par manière de plaisanterie, on les appelle « queues de lièvre », *t'ò-á-bé.*

[3] *Tch'îng-tch'ioū.* Quant au rôle important joué par le figuier chez les Chinois, voyez plus loin la description de la fête *tch'i^{ng}-miâ^{ng}.*

Près des vieillards marchent deux porteurs avec un seau d'eau suspendu à un bâton qui repose sur leurs épaules. De temps en temps celui qui marche le second trempe un rameau vert dans l'eau, et en asperge la foule à droite et à gauche en marmottant des incantations et des prières, et en poussant le cri *hō-lôï, hō-lâî* « viens, ô pluie ! » Un porte dans le cortège un oiseau en papier, au cou long, à la tête petite, avec une seule patte, placé au bout d'un bâton levé, et une figure de nain monstrueux, aussi en papier. L'oiseau porte l'appellation de *siong-iông* [1] et présage la pluie ; en revanche le p.071 mannequin représente le *hān-poát* [2], ou démon de la sécheresse. La procession avance lentement le long des rues ; la foule qui la suit s'accroît de moment en moment, et pendant tout le temps les vieillards marmottent entre leurs dents : *hān-poát oûi tsaï, siong-iông pont-boú, hô tāï k'ó,* etc., « le démon de la sécheresse cause des calamités et le *siong-iông* ne sautille pas ; pourquoi (ô Ciel) cette grande misère ! » et le cortège roule

---

[1] C'est un oiseau fabuleux, mentionné dans les « Conversations familières de Confucius ».

> « A Ts'i (État qui s'étendait sur la partie septentrionale de la province actuelle de Chantoung et sur une partie du Tchihli), un oiseau qui n'avait qu'une patte vint s'abattre dans la cour du duc ; il descendit devant la salle et se mit à sautiller en rond, en battant des ailes. Les nobles de Ts'i s'en étonnèrent fort et envoyèrent un ambassadeur à Lou (État féodal, qui s'étendait sur les parties méridionales et orientales du Chantoung) pour consulter Confucius.
>
> — Cet oiseau s'appelle *siong iông,* dit le sage, et il présage l'eau. Il y a quelque temps un garçon sautait en rond sur une jambe, en remuant ses épaules, et il criait en chantant : « Il va beaucoup pleuvoir, car le *siong iông* s'excite ». Maintenant, puisque cet animal s'est montré à Ts'i, ces pluies doivent venir. Allez donc promptement avertir le peuple qu'il ait à mettre sans retard la main aux canaux et fosses, et à réparer les digues, car il va y avoir de grandes inondations qui causeront des calamités.
>
> Bientôt après il tomba des pluies diluviennes ; les pluies inondèrent tous les États et causèrent beaucoup de dommage au peuple ; ce ne fut qu'à Ts'i, où on s'était mis en mesure, qu'il n'y eut pas de dommage.

[2] L'ancienne mythologie chinoise assigne pour séjour aux démons de la sécheresse le Sud mystérieux, les contrées des chaleurs tropicales. D'après le « Livre des Esprits et des Merveilles », qui passe pour avoir été écrit sous la dynastie de Han (de 202 av. jusqu'à 221 ap. J.-C.),

> « ces lieux sont habités par des êtres hauts de deux à trois pieds, qui errent tout nus et ont les yeux au sommet de la tête. Ils se meuvent avec la rapidité du vent, et il se produit des sécheresses prolongées dans les États qu'ils visitent. Ils aiment à se mêler à la foule sur les places publiques et dans les palais. Quand celui qui les rencontre les jette dans la fosse d'aisances, ils périssent et la sécheresse cesse.

Le *Chi-king* le « Livre des Odes » dont la composition remonte très haut avant la dynastie de Han, fait déjà mention des démons de la sécheresse.

toujours lentement, de rue en rue, sans bruit, sans disputes, dans un profond silence, au milieu duquel s'entend seul le murmure des vieillards. Tout à coup l'un de ces derniers se jette à genoux : le gong de l'avant-garde fait entendre trois coups sonores, auxquels répondent celui du milieu et celui de la queue du cortège. A ce signal tous se prosternent et les rues retentissent du cri : *Hông-T'ien ā, k'it hō ā, kioù bān-bîn ā*, « ô Ciel Impérial, nous te supplions de donner la pluie, viens au secours de ton peuple » etc. Chacun se relève ensuite et la marche se reprend ; mais au bout d'une vingtaine de pas elle s'arrête de nouveau, on se jette encore à genoux et l'on répète la même prière. On passe devant la maison d'un mandarin ; celui-ci sort, et allume des bâtonnets d'encens qu'il plante dans un cendrier placé, entre deux cierges allumés, sur une table que l'on a dressée devant la porte. Deux bannières avec l'inscription « nous te supplions de donner la pluie féconde » flanquent la table des deux côtés. Dès qu'ils voient leur magistrat s'agenouiller trois fois en grande humilité et neuf fois p.072 toucher le sol de sa tête pour invoquer le Ciel, les gens de la procession se jettent à terre de leur côté et de nouveau éclate comme le grondement du tonnerre leur « ô Ciel Impérial, nous te supplions de donner la pluie ». Après bien des tours et des détours la procession atteint enfin la mer. Alors on saisit et on tue le démon de la sécheresse, c'est-à-dire que l'on maltraite le mannequin comme s'il était vivant, qu'on le met en pièces et le jette à l'eau ; mais on rapporte l'oiseau dans le temple d'où l'on est parti, et on le place devant l'idole jusqu'à ce que la pluie vienne et que donc les prières aient été exaucées.

Naturellement il arrive souvent que la pluie s'obstine à ne pas tomber malgré tout ce que l'on a fait. Il faut alors avoir recours à un autre moyen pour obtenir des divinités ce que l'on veut. On déshabille presque complètement l'image du dieu des Murs et Fossés, ou du dieu, si c'est un autre, auquel les mandarins ont adressé leurs prières, et on le place tête nue au soleil en dehors du temple, afin qu'il sente lui-même de quelle chaleur brûlante on

souffre, et qu'ainsi il soit ému à pitié. On lui suspend même une chaîne de fer au cou, comme pour lui faire faire pénitence pour le mal qu'il fait au peuple, et on le laisse dans cette position jusqu'à ce qu'il pleuve. Parfois on fait subir ces traitements au dieu dès le premier jour où les mandarins se sont rendus à son temple pour offrir de l'encens. Si ce moyen échoue à son tour, il n'en reste plus qu'un, c'est de faire faire pénitence au peuple, qui devra s'abstenir de viande. Les magistrats défendent de tuer, et bientôt on voit de toutes parts afficher des proclamations avec le simple en-tête : « Il est interdit de tuer » [1]. Cette prohibition s'étend à un certain nombre de jours consécutifs, à l'expiration desquels on la renouvelle, s'il le faut ; ou bien encore elle est destinée à rester en vigueur jusqu'à ce que la pluie tombe. Du reste, on l'observe fort mal ; on se contente d'exposer et de vendre la viande moins ouvertement qu'en temps ordinaire, et les seuls qui profitent de la mesure sont les policiers, qui extorquent de l'argent aux bouchers, sous menace de les dénoncer aux magistrats. Quant au peuple, il mange sa viande, un peu plus cher que d'ordinaire, et laisse jeûner ses mandarins, bénévolement convaincus que la population entière se morfond avec eux dans le sac et la cendre.

5. La papauté taoïque

@

p.073 On n'en comprendra que mieux le développement de la religion des Chinois si nous mentionnons ici l'incarnation du dieu du Ciel dans la personne du pape des taoïstes, chef visible de la secte sur la terre. Un trait remarquable du système religieux des taoïstes consiste dans la tendance à identifier les dieux avec des êtres humains, afin de les rattacher plus intimement aux intérêts de la terre. Du reste, cette tendance existe aussi à divers degrés chez les

[1] Ces défenses s'appellent *kìm tô*.

peuples de l'Occident, et il n'y a guère de pays dont un ou plusieurs dieux n'aient foulé le sol terrestre sous une forme humaine. C'est un article de foi de l'Église catholique que Jésus a été une incarnation de Dieu même, et qu'il s'est expressément revêtu de la nature humaine afin d'entrer en contact direct avec l'humanité, et de pouvoir souffrir et mourir pour elle. La mythologie grecque a des récits analogues au sujet de ses dieux, de ses demi-dieux et de ses héros. Hercule, par exemple, n'est autre que le dieu-soleil parcourant les douze signes du zodiaque ; l'imagination le représente dans sa course comme un héros vigoureux qui se distingue par l'accomplissement de douze grands travaux ou victoires. Il remplit de sa gloire tout le monde occidental, de Thèbes à la Bretagne, et de l'Égypte à l'océan Atlantique, et n'est venu sur la terre que pour la délivrer des monstres, des fléaux et des tyrans. Nous ne reviendrons pas sur Osiris, le dieu solaire égyptien, et sur son épouse, la lune ; nous en avons déjà parlé dans le premier paragraphe de cet article, où l'on a vu qu'eux aussi ont parcouru la terre sous une forme humaine pour faire le bien. On voit de même descendre souvent du Parnasse des dieux et des déesses de moindre rang, et il n'y a pas jusqu'au bouddhisme, cette religion athée, ne reconnaissant comme êtres supérieurs que les hommes qui sont parvenus par leurs méditations à se détacher de la matière, qui n'incarne le plus élevé de ces bouddhas, Sakyamouni, fondateur de la religion, dans un Dalaï-Lama, chef visible de l'Église sur la terre. Le panthéon taoïque a sous ce rapport eu le même sort que les dieux de l'antiquité plus occidentale. On a déjà vu [1] que le dieu du Ciel, l'Empereur de Jade, était représenté comme un fils de roi qui, de même qu'Osiris et Isis, comblait l'humanité de ses bienfaits. p.074 Maintenant nous allons voir comment au premier siècle de notre ère cette divinité s'est entièrement incarnée, et, comme Hercule, est venue délivrer le monde des démons et des monstres. Celui à qui est échu le bonheur d'héberger dans son

[1] § 1.

corps le dieu suprême du Ciel, est un certain Tchang Tao Ling, le premier pape taoïque, à la descendance duquel a passé la dignité de chef de l'Église, pour s'y conserver jusqu'à ce jour.

La légende le fait naître le 15 du premier mois de l'année qui répond à peu près à l'an 24 de notre ère. Sa mère, qui était vierge, rêva une nuit que le dieu de l'étoile polaire était descendu vers elle et lui tendait une herbe odoriférante ; à son réveil, elle trouva, non seulement qu'elle était enceinte, mais encore qu'un suave parfum remplissait l'appartement. Elle mit au monde son enfant sur la « Montagne des Yeux du Ciel » située au nord-ouest de Lin Ngan [1], chef-lieu de district dans la province actuelle de Tchehkian.

Nous ne pouvons ici nous empêcher de faire remarquer que cette légende a quelque analogie avec ce que l'on raconte de la naissance de Jésus et de celle de Bouddha. Tous deux aussi sont mis au monde par une vierge, Marie et Mayâ-devî ; Marie en effet conçoit par l'action du Saint-Esprit et Mayâ-devî par celle d'un rayon lumineux de cinq couleurs. Il faut encore relever que la naissance de Jésus et l'introduction du bouddhisme en Chine se placent dans le même siècle que la naissance de Tchang Tao Ling.

La jeunesse du prophète fut signalée par un si grand nombre de faits merveilleux que l'on pourrait en remplir des volumes. A l'âge de vingt ans il avait neuf pieds deux pouces de haut ; sa tête avait la forme la plus extraordinaire ; il avait d'épais sourcils et des cheveux rouges cramoisi. Ses yeux étaient triangulaires et avaient les pupilles vertes ; l'os frontal était allongé et proéminent ; il avait la barbe courte et hérissée et ses bras descendaient plus bas que les genoux. « De fait », dit le chroniqueur, « sa vue faisait trembler dans tous leurs membres tous ceux qui l'apercevaient » [2].

De même que Jésus dans son enfance était rempli de connaissances et p.075 frappait d'étonnement les docteurs de la loi

[1] Latitude environ 117° 22, longitude env. 30° 16'.
[2] « China-Review », II, p. 226.

par sa sagesse [1] ; de même que Sakyamouni surpassait tous les autres et que son maître le déclarait le plus grand des dieux, un génie incomparable [2] ; Tchang Tao Ling se distingua par ses talents et sa haute intelligence.

> « Il connaissait à fond les cinq livres canoniques ; mais plus tard il lui arrivait de dire en soupirant : Tout cela n'allonge en rien la durée des années de la vie. Alors il s'adonna à l'étude de l'art de prolonger la vie, et il dépensa toute sa fortune en plantes et en drogues, de sorte que sa famille fut plongée dans la dernière misère. Une fois il apprit que les habitants de la contrée de Chouh — c.-à-d. la partie occidentale de la province actuelle de Sz'tch'ouen — étaient encore pour la plupart des gens simples, qui avaient échappé à la corruption et qui seraient facilement accessibles à la prédication pour se convertir, et aussi qu'il y avait là beaucoup de montagnes célèbres. Il s'y rendit donc avec ses disciples, et il s'établit sur la Montagne des Cris des Cygnes, où il écrivit en vingt-quatre chapitres un livre sur la doctrine taoïque. Il y raffina ses méditations et purifia ses pensées, jusqu'au moment où soudain des êtres célestes descendirent vers lui avec des milliers de chariots et des myriades de cavaliers, avec des chars en or et des baldaquins ornés de plumes, des dragons attelés trois à trois et des tigres harnachés, dont on ne pouvait pas même supputer le nombre. Ils gratifièrent Tchang Tao Ling d'une doctrine nouvellement éclose, vraie, une, claire et imposante. Il l'accepta et posséda dès lors la puissance de guérir les malades. Alors le peuple accourut à lui et l'honora et le servit comme son Maître.

---

[1] Luc, II, 40 et suiv.
[2] Köppen : *Die Religion des Buddha*, p. 79.

Tel est le résumé de la mission que Tchang Tao Ling reçut du Ciel, p.076 telle qu'on la trouve rapportée dans le quatrième chapitre des « Traditions sur les Esprits et les Génies » ouvrage du IV e siècle. Mais nous donnerons quelques autres détails, plus historiques, sur le compte du prophète.

Il paraît que vers l'an 60 de notre ère l'empire chinois fut en proie à des troubles si sérieux que l'empereur Ming Ti résolut de demander à ses ministres et à ses savants de lui faire connaître leur avis. Tchang Tao Ling envoya un rapport, qui témoignait de tant de sagacité et de talent que l'on désigna l'auteur, pour revêtir les fonctions de gouverneur de Kiang-Tcheou, partie sud-ouest de la province actuelle de Chansi. Mais bientôt après il donna sa démission et se retira dans les monts Poh-M'ang, où il se livra de nouveau à la recherche de l'élixir de vie et à la magie.

A leur tour les empereurs Tchang Ti et Ho Ti lui offrirent de hauts emplois, mais Tchang Tao Ling refusa et fixa sa demeure sur la montagne du Dragon et du Tigre, située dans le département de Kouang-Sin [1] de la province actuelle de Kiangsi. Plus tard il se rendit de là à la « Montagne des Cris des Cygnes », où il reçut sa mission du Ciel selon le récit des « Traditions sur les Esprits et les Génies », dont nous avons donné le résumé.

D'autres légendes, disent que, lorsque le prophète fut visité par les êtres célestes, il reçut encore une épée à deux tranchants pour l'extermination des démons, un sceau officiel qui possédait la propriété de laisser son empreinte sur cent feuilles de papier lorsqu'il était apposé à la première, et d'autres talismans qui lui conférèrent le pouvoir d'être présent partout.

Afin de soumettre et de détruire d'autant mieux les esprits malfaisants, Tchang Tao Ling fit choix de vingt-huit localités pour y siéger en même temps et y faire comparaître devant lui les démons et mauvais esprits. Un jour, dit-on, il anéantit un million d'esprits

[1] Le chef-lieu du département est situé par 28° 27' 36" de lat. et 115° 46' de long.

en une fois d'un seul trait de son pinceau, après quoi il les ressuscita, haut fait qui surpassa toutes ses autres actions merveilleuses.

L'an 147 il se rendit dans les monts de K'ou-T'ing, y remit sa p.077 mission à son fils Tchang Hung, lui donna le glaive miraculeux et le sceau surnaturel, et lui commanda de transmettre le tout à ses descendants et successeurs. Il but alors l'élixir de vie, qu'il avait confectionné d'après les indications de Lao Tsz' lui-même, et monta au ciel depuis la « Montagne de la Terrasse des Nuages » [1]. Il avait donc passé environ 123 ans sur la terre.

Les traditions sur le dieu du Ciel incarné restèrent vivantes [2] jusqu'à ce qu'en 424 un de ses sectateurs, nommé K'eou K'ien Tchi fut proclamé son successeur sous le titre de « Maître du Ciel ». Voici ce que rapporte à ce sujet le célèbre philosophe et historien Tchou Hi [3] :

> « Le taoïste K'eou K'ien Tchi du mont Soung [4] s'adonna aux arts magiques de Tchang Tao Ling. Il racontait lui-même qu'il avait eu une entrevue avec Lao Tsz', qui était descendu pour lui ordonner de prendre la succession de Tchang Tao Ling en qualité de « Maître ou Seigneur du Ciel » ; que Lao Tsz' lui avait donné la plante qui apaise pour toujours la faim et le secret au moyen duquel on peut rendre le corps léger ; enfin il l'avait chargé d'épurer et de rétablir la doctrine taoïque. Il avait aussi eu une entrevue avec un être divin appelé Li Pou Wun, qui s'était dit l'arrière petit-fils de Lao Tsz' [5], et qui lui avait donné des cartes et des recettes, ainsi qu'un livre authentique, avec l'ordre de concourir à l'exécution des lois

---

[1] Dans le Nan-Foung, partie septentrionale de la province de Kiangsi.

[2] Sa fête se célèbre encore tous les ans le 16 du cinquième mois. Comp. *Vocabulary and Handbook of the Chinese Language*, par Justus Doolittle, III, XXX.

[3] « Miroir historique », ch. XXIV.

[4] C'est la plus élevée des cinq montagnes sacrées, sur lesquelles les empereurs sacrifiaient au Ciel. Elle est située dans la province de Honan, entre les fleuves du Hoang-ho et du Han.

[5] Lao Tsz' avait aussi le nom de famille de Li.

des roues silencieuses du Palais céleste, que le divin Prince du grand équilibre du Nord avait promulguées [1]. p.078 K'eou K'ien Tchi avait pris ce livre et le présenta au Seigneur de Weï [2], mais il y eut encore à la cour et au dehors beaucoup de gens qui n'eurent pas foi à ses paroles, et ce fut seulement (le favori du prince, le savant Ts'oui) Hao qui crut en lui et accepta ses doctrines. Il (Ts'oui Hao) présenta (au trône) un mémoire portant : « Quand les sages princes (de l'antiquité) recevaient leur mission, il venait toujours du Ciel quelque avertissement. Le dessin du Hoang-ho et l'écrit du fleuve Loh [3] apportaient des messages en caractères d'écriture sur des animaux, mais ce n'est pas comparable à ce qui est arrivé maintenant, que des dieux et des hommes se rencontrent face à face. L'écriture est excellente et les indications sont profondes et surnaturelles, il n'y en a point eu de semblables

---

[1] Ceci demande à être expliqué. Le prince ne peut à notre avis être que le dieu du Pôle nord, du centre autour duquel tourne le ciel et tout ce qu'il contient ; c'est ce dieu qui maintient le grand équilibre de l'Univers. Les roues silencieuses sont probablement les orbites des astres, dont le pôle est comme le moyeu. Dès les temps les plus anciens les Chinois se sont efforcés de reproduire dans la vie humaine le principe de règle invariable qui règne dans l'Univers, et de modeler leurs institutions politiques et leurs lois sur l'ordre périodique auquel la Nature est assujettie ; cette tendance est maintenant encore visible dans maint détail de l'organisation de l'État, dans les coutumes religieuses et les mœurs de la nation. Il est clair que K'eou K'ien Tchi a voulu être prêtre de la Nature, prophète des lois du grand équilibre de l'Univers, astrologue enfin, puisque ce sont les astres qui règlent l'alternative du jour et de la nuit, qui amènent l'été et l'hiver et qui par conséquent règnent sur le sort des hommes. Le dieu suprême de la Nature siège au centre du ciel, au pôle ; voilà pourquoi K'eou K'ien Tchi affirmait que sa mission lui avait été révélée de là.

[2] L'an 386 de J.-C. un empire, connu sous le nom de Topa ou Toba, fut fondé dans le nord de la province de Chansi par des conquérants de la race des Huns. Cet empire s'étendit de plus en plus sur l'Ouest et le Nord de la Chine, jusqu'à couvrir près de la moitié du territoire de l'empire d'alors ; mais il finit par disparaître en 535. Le nom de la dynastie était Weï. Le prince auquel il est fait allusion dans le texte est Ming Youen Ti ou Youen Ming Ti.

[3] De vieilles légendes disent que l'empereur fabuleux Fouh Hi (2800 av. J.-C., voy. p. 60) vit une fois sortir du Hoang-ho un monstre moitié cheval, moitié dragon, qui portait sur le dos une combinaison de signes qui servirent plus tard à plusieurs philosophes chinois à construire leurs théories ontologiques et leurs systèmes de divination par les nombres. Il arriva quelque chose d'analogue à l'empereur Yu, (2205-2197 av. J.-C.), lorsqu'il s'occupait de détourner les eaux du Loh (affluent du Hoang-ho), afin de mettre le pays à l'abri des inondations ; dans ce cas ce fut une tortue qui se montra. Depuis la renaissance des lettres sous la dynastie de Han, il s'est rarement trouvé des Chinois qui osassent révoquer en doute l'origine divine de ces figures, et ils ont toujours essayé mille permutations et combinaisons de ces signes, pour en tirer l'explication des phénomènes naturels.

> depuis les temps les plus reculés. Comment est-il possible que l'on ne cesse de s'occuper des hommes dans le monde et que l'on méprise les ordres des pouvoirs d'en haut ? » — Ceci plut à l'empereur. Il envoya des fonctionnaires sacrifier du jade, de la soie et des animaux d'offrande sur le mont Soung et se rendre à la rencontre de K'ien Tchi p.079 et de ses disciples, pour lui rendre hommage comme Maître du Ciel ...

Cette reconnaissance d'un pape taoïque par les empereurs chinois est la première dont j'aie pu découvrir la trace. Mais les chefs de l'empire allèrent plus loin. En 749 Huen Tsoung de la dynastie de T'ang confirma les privilèges héréditaires des descendants de Tchang Tao Ling, et reconnut aussi officiellement la qualité de « Maître du Ciel » de ce fondateur de la papauté. Dès lors jusqu'à maintenant les papes ont conservé ce titre et ils sont restés établis sur la montagne du Dragon et du Tigre dans le Kiangsi, que nous avons déjà signalée comme ayant servi de séjour à Tchang Tao Ling.

En l'an 1016 l'empereur Tchun Tsoung de la dynastie de Soung céda au Maître du Ciel d'alors l'usufruit de vastes terres dans le voisinage de la montagne du Dragon et du Tigre [1], et juste un siècle plus tard, donc en 1116, le dieu du Ciel, déjà alors complètement identifié à Tchang Tao Ling, reçut de l'empereur Hwoui Tsoung un nouveau titre, celui de *Giôk-Hông Siōng-Tè* ou de Monarque de Jade, Empereur suprême. Cet acte fut dû principalement aux instances de Lin Ling Sou, favori de l'empereur, ancien prêtre bouddhique, converti ensuite au taoïsme, dont il était devenu l'ardent propagateur [2].

Il y aurait peu d'utilité à exposer dans toutes ses phases l'histoire de la papauté taoïque, et nous nous bornerons à quelques grands traits. On se tromperait si l'on s'imaginait qu'elle ait eu sur la société chinoise une p.080 influence comparable à celle que la papauté catholique a exercée sur la nôtre, ou qu'elle ait été mêlée

---

[1] Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 35.
[2] Voy. page 46.

d'une manière sensible aux évènements politiques au sein de l'empire. Jamais l'État n'a été subordonné en Chine à l'Église, jamais un prince n'y a courbé le front devant les volontés d'un pape pour ce qui concerne les affaires du gouvernement. Les successeurs de Tchang Tao Ling sont toujours restés attachés à leurs autels, sans pouvoir être autre chose que les premiers des prêtres, exorciseurs impériaux des esprits et des démons, présentant, lorsque cela convenait au Fils du Ciel, des offrandes aux cinq montagnes sacrées de l'empire [1], conjurant des esprits lorsque cela leur était ordonné de haut lieu, brandissant au service de la nation le glaive miraculeux de Tchang Tao Ling. Il pouvait cependant arriver qu'ils fussent des personnages de poids. Ainsi, vers la fin de la dynastie de Min, (1368-1628 de J.-C.), le Maître du Ciel d'alors eut la charge importante, ou du moins le titre, de tuteur du prince héritier du trône, dignité qui ne se confère jamais, ou presque jamais, à un mandarin de rang inférieur à celui d'un gouverneur de province ; et les premiers empereurs de la dynastie actuelle, celle de Ts'ing, Choun Tchi [2] et le célèbre K'ang Hi [3], ont toujours admis les papes à leurs audiences et ont envoyé de somptueux cortèges à leur rencontre à leur arrivée à la cour. K'ang Hi même, du reste prince éclairé, donna la consécration impériale à la demeure du Maître du Ciel, et lui décerna le titre de « Palais de la Pureté suprême » [4]. Quand un temple obtient la consécration officielle de l'empereur, cela lui donne autant de relief qu'en Europe une bulle papale avec promesses d'indulgences peut en conférer à un pèlerinage.

La demeure du Maître du Ciel, demeure dont le nom est dans toutes les bouches, est, comme nous l'avons vu, située sur la

---

[1] Voy. ci-dessus, page 77, note.
[2] 1644-1662.
[3] 1162-1723.
[4] Ce nom appartient aussi, dans la mythologie taoïque, à la partie du firmament habitée par le dieu du Ciel. Comp. notre chap. V, § 17. C'est donc indubitablement parce que le Maître du Ciel était considéré comme le représentant sur la terre du dieu du Ciel, que l'on a donné à son palais le nom de la demeure de ce dieu.

montagne du Dragon et du Tigre. Elle est à 27 milles environ au sud du chef-lieu de district Koueï-K'i [1], non loin par conséquent de la frontière nord de la province de p.081 Fouhkien. Le Palais de la Pureté suprême, entouré de monastères qu'habitent des prêtres et des moines voués au célibat, a été construit entre deux hauteurs, qui ont fait donner à la montagne son double nom du Dragon et du Tigre. Une soixantaine de ces moines ont toujours fort à faire à fabriquer des amulettes et des papiers magiques et à les distribuer à la foule de ceux qui viennent chercher du secours contre les démons et esprits malfaisants qui les tourmentent. Souvent, quand il se présente quelque personnage assez riche pour payer un tel honneur, le Maître du Ciel lui-même fait le nécessaire pour conjurer les influences malignes qui hantent la maison du pèlerin. Les couvents retirent de ces pratiques de grands revenus, moindres toutefois que le produit des terres considérables qu'ils doivent à la libéralité de divers empereurs. Les édifices sont néanmoins très mal entretenus, au point que plusieurs menacent ruine, tant est grande l'indifférence qui a pris la place de la vénération dont le chef de l'église taoïque a été une fois l'objet. On montre encore aux visiteurs un objet qui a servi, dit-on, à Tchang Tao Ling à fabriquer la pilule de l'immortalité.

Anciennement, dit le Père Damicourt dans les Annales de la Foi (vol. II, 30), la puissance du Maître du Ciel a été plus grande que celle de n'importe quel prince laïque ou ecclésiastique de l'Europe. On se pressait en foule pour toucher la bordure de sa robe, on recueillait la boue et la poussière sous ses pas pour en faire des préservatifs contre toutes sortes de maux ; mais dans le cours du siècle dernier on lui a retiré le privilège de paraître à la cour et cela n'a pas peu diminué son prestige et son influence. Le pape qui occupait en 1856 le siège de Tchang Tao Ling était, au dire du même Père Damicourt, polygame, joueur, fumeur d'opium, en un mot adonné à tous les vices et méprisé de tout son entourage.

---

[1] Lat. 28° 16' 48", long. 114° 57' 20'.

Quelque efficace que la magie des papes se soit montrée pendant des siècles contre les êtres surnaturels et les démons, il n'est pas fort surprenant qu'elle ait été impuissante contre les « démons aux longs cheveux » de Houng Siou Ts'uen. Ce rebelle leva en 1850 l'étendard de la révolte contre la dynastie tartare, ravagea avec ses bandes innombrables les provinces méridionales de l'empire, pénétra toujours plus avant vers le Nord, et finit p.082 par se faire proclamer empereur à Nanking sous le titre de Roi céleste [1].

Sa marche apporta aussi le trouble dans les contrées où se trouve la résidence papale. De même que Pie IX a essayé de foudroyer de son excommunication les troupes de ses ennemis, le Maître du Ciel lança ses incantations contre les armées des rebelles T'aï-p'ing ; mais ce fut aussi inutile dans un cas que dans l'autre. Le sceau et le glaive magiques, qui avaient servi à Tchang Tao Ling et à ses successeurs à détruire ou à chasser tant de millions de mauvais esprits, se trouvèrent sans force, et même le tonnerre et les éclairs que les Maîtres du Ciel peuvent, dit-on, faire sortir de leurs bras ne purent pas arrêter les démons aux longs cheveux. Malgré toute cette magie dépensée en leur faveur, les troupes impériales furent partout dispersées ; et lorsque les rebelles approchèrent du Palais de Pureté, le Maître du Ciel n'eut rien de mieux à faire que de s'enfuir dans les montagnes, tout comme Pie

[1] La révolte de Houng Siou Ts'uen, plus connue sous le nom de révolte de T'aï-p'ing, est peut-être une des plus considérables dont la Chine ait été le théâtre. Elle débuta dans la province de Kouangsi, et sortit d'une secte chrétienne fondée par Houng Siou Ts'uen. Un conflit entre cette secte et les mandarins aboutit en 1850 à un soulèvement bien organisé. Quoique presque constamment entourés de troupes impériales qui accouraient de toutes parts, les rebelles n'en marchèrent pas moins de victoire en victoire dans la direction de Péking et se rendirent maîtres des provinces de Honan, de Houpeh, de Kiangsi et de Kiangsou. Nanking fut pris en mars 1853. Delà partit une armée qui, abandonnant sa base d'opérations établie le long du Yang-tsz'-kiang, marcha au nord, et parut au mois d'octobre devant T'ien-Tsin, qui sert de port de mer à Péking. Cette armée fut arrêtée par les troupes impériales ; une seconde vint la soutenir et parvint à opérer sa jonction avec elle ; mais l'ère des succès n'en était pas moins passée ; de ce moment les T'aï-p'ings se virent progressivement refoulés vers le sud par les troupes tartares et mantchoues. Nanking fut repris en 1864, ce qui fut l'arrêt de mort de l'insurrection. Aussi, quand Houng Siou Ts'uen vit qu'il ne pouvait pas sauver la capitale où il s'était décerné le titre de Roi céleste, il se donna lui-même la mort.

IX à Gaète. Les fondateurs fabuleux de la papauté taoïque et de la papauté chrétienne, Tchang Tao Ling et St. Pierre, étaient, au dire des légendes, contemporains ; la fuite momentanée du Maître du Ciel et celle du pape de Rome ont eu lieu à moins de six ans d'intervalle l'une de l'autre. Tous deux siègent maintenant sur un trône chancelant, mais l'histoire aura plus tard à apprendre sur laquelle *divina commedia* des deux le rideau tombera la première. Sans doute celle de la Chine approche rapidement du dénouement, car le Maître du Ciel a perdu à peu près tout son prestige, et avant longtemps le grand rôle qu'il a eu à remplir ainsi que ses prédécesseurs sera une chose du passé ; le Palais de la Pureté suprême aura déchu de sa haute gloire historique pour devenir un simple couvent taoïque.

p.083 Les Maîtres du Ciel, en qualité de successeurs de Tchang Tao Ling, ont porté jusqu'à maintenant son nom de famille, Tchang. Ils sont mariés et transmettent toujours leur dignité à un fils ou à un parent très rapproché. Beaucoup de Chinois affirment que l'âme du pape défunt transmigre dans son successeur, de sorte que ce serait Tchang Tao Ling lui-même qui actuellement encore vivrait dans l'héritier de sa dignité ; il est probable que cette croyance a été empruntée à celle de la régénération du Dalaï-Lama au Tibet.

Une des principales fonctions du Maître du Ciel est de désigner des dieux tutélaires et, des patrons pour les différentes villes de l'empire. Nous reviendrons là-dessus lorsque, à l'occasion du dernier jour de l'année, nous parlerons des divinités protectrices des Murailles et Fossés.

@

DIXIÈME JOUR DU PREMIER MOIS

JOUR DE NAISSANCE DE LA TERRE

p.084 Naissance de la Terre. La déesse de la Terre identifiée avec un être humain, Ku Loung, de même que le Ciel avec l'Empereur de Jade et Tchang Tao Ling. On invite et on traite ses gendres, de même que l'on traite au printemps le Ciel et la Terre à l'occasion de leurs noces en leur présentant des offrandes. Places des convives réglées par leur rang et leur classe. Grenades, oranges, huîtres et canne à sucre, emblèmes d'une nombreuse progéniture, de la concorde dans la vie commune et de la douceur de l'existence. La plupart des mariages se célèbrent en Chine au printemps, en imitation de la Nature. Libations avec les coupes du mariage ; pilules emblématiques du dualisme dans la Nature. Offrande des nouveaux mariés au Ciel et à la Terre. La corne d'abondance des Chinois.

@

Après le jour de la naissance, de la résurrection de la force vivifiante du Ciel, *T'in-Kong*, vient celui de la résurrection de la Terre, *Tōï-Kong* [1]. On pourrait aussi traduire fort bien ce nom par « Force terrestre », ce qui désigne la force productrice qui se cache dans le sol et qui donne l'existence à tout ce qui vit, croît, est. Après ce qui a été dit au § 1 de l'article précédent sur le culte du Ciel et de la Terre, honorés comme les deux principales divinités de la Nature, il serait superflu de revenir sur leurs fonctions comme puissances créatrices de l'Univers ; il est clair que p.085 le renouvellement de la force céleste vivifiante au printemps a pour conséquence immédiate la fécondation, la nouvelle naissance, la résurrection de la Terre. Disons seulement que la célébration solennelle de ce jour de naissance, le *Tōï-Kong-sing* , est tout à fait tombée en désuétude à la date à laquelle elle devrait proprement avoir lieu, et a été transportée au 2 du second mois (auquel nous renvoyons). Comme on le verra au § 1 de notre article sur ce jour, la déesse de la Terre a été identifiée avec un être humain appelé Ku Loung, et de plus ses attributs ont été répartis entre plusieurs dieux tutélaires des champs, auxquels s'adresse le culte du peuple ; le culte de Gea, en qualité de seconde déesse de la Nature, de même

[1] Douglas, *Dictionary of the Amoy Vernacular*, p. 525.

que celui d'Uranus, son époux, est réservé à l'empereur, qui est Pontifex Maximus et représentant dans ce monde de tout ce qui est le plus élevé dans l'Univers. Le peuple n'offre donc son culte qu'aux substituts de la Mère Gea, et ne s'adresse pas à la divinité elle-même, de même qu'il n'adore pas non plus le Ciel en sa qualité de divinité de la Nature, mais sous sa personnification semi-humaine de l'Empereur de Jade. Le Ciel et la Terre ont été ainsi confondus avec des êtres humains légendaires, ou semi-légendaires, la seconde avec Ku Loung, le premier avec Tchang Tao Ling, déifié comme *Giók-Hông* par l'empereur Hwoui Tsoung, et proclamé par lui chef de la secte taoïque [1]. Dans les deux cas les Chinois ont agi d'une manière analogue à ce que les chrétiens ont fait, en confondant, sciemment ou involontairement, le culte du Libérateur, du dieu-soleil, avec celui d'un être humain, d'un prophète, toutefois sans parvenir à débarrasser son culte de maints détails caractéristiques du culte du soleil, qui font maintenant encore partie du culte chrétien.

Il existe une coutume intéressante, peut-être d'origine très ancienne, qui est fondée sur l'union mystérieuse du Ciel et de la Terre, et que l'on continue actuellement à observer même dans les parties septentrionales de la province de Fouhkien [2]. On invite les gendres de la famille à un repas composé des mets qui ont été offerts la veille au Ciel. L'invitation se fait au moyen d'une carte de visite, par lettre, ou de vive voix ; souvent on convie en même temps des amis et des connaissances. Cette fête prend p.086 surtout de l'importance lorsque le gendre a été récemment marié, ou du moins l'a été dans le courant de l'année qui vient de finir, et que sa femme ne lui a point encore donné d'enfants. Alors on sert un festin

1 Voy. du Halde, *Description de l'Empire de la Chine*, vol. I, p. 428 ; et ci-dessus, page 79.
2 Doolittle, *Social Life of the Chinese*, p. 383.

extraordinairement copieux. Il va sans dire que la place d'honneur est réservée au gendre, puisqu'il est le principal convive [1].

Parmi les plats, il y en a de symboliques. Des grenades coupées en deux, de sorte qu'on en voie le cœur et les graines, indiquent que l'on souhaite au gendre qu'il ait beaucoup d'enfants, car le mot chinois de *tsoú* signifie en même temps « graine » et « enfant » [2]. Il y a aussi des oranges. Dans la langue populaire d'Émoui elles se nomment *kam* [ab], c'est-à-dire « l'arbre [a] de la douceur [b] », et elles sont donc sur la table indicatives de la douceur de la vie, que l'on souhaite sans fin au gendre ; en outre les compartiments où se trouvent les pépins symbolisent les ménages divers dont on espère que le gendre sera la souche, mais dont les enfants resteront toujours attachés à leur ancêtre, comme les pépins à l'axe du fruit. Le mot de *kiet,* qui est un autre nom de l'orange (voy. page 25), signifie aussi « lié ensemble, noué », ce que les membres de la famille doivent être entre eux, quoique *kiet,* dans ce sens, s'écrive []. Enfin il a été parlé, à la page que nous venons de citer, de l'idée de bonheur parfait représentée par l'orange.

Dans les familles pauvres on voit aussi sur la table, avec une intention p.087 symbolique analogue, des grappes d'huîtres, telles

---

[1] Jamais on ne place un convive sur un des côtés de la table, à l'extrémité des planches qui la composent ; ce serait le comble de l'impolitesse. La première place se trouve à l'un des côtés parallèles à la longueur des planches, aussi près que possible de l'autel des dieux domestiques, et à la gauche de ceux-ci. La seconde place est en face de la première ; la troisième est à côté de la première, et la quatrième en face de la troisième, et ainsi de suite. La table se dresse toujours de façon à ce que les planches qui la composent soient dirigées vers les images des dieux.

[2] On lit déjà dans les « Histoires du Nord », ouvrage de Li Yen Cheou qui traite de l'histoire des dynasties septentrionales de Weï, de Tsi et de Tcheou, et de celle de la maison de Soui, (386-618) que

> « le prince Ngan Teh de Ts'i (576 de J.-C.) prit pour concubine la fille de Li Tsou Cheou de Tchao Kiun (dans la province actuelle de Tchihli), et que plus tard, comme l'empereur prenait part à un repas dans la maison des parents de sa concubine, la mère de celle-ci, qui portait le nom de famille de Soung, plaça devant lui deux grenades et que son mari dit :
>
> — Il y a beaucoup de graines dans les compartiments de la grenade : maintenant que notre souverain est marié depuis peu, la mère de sa concubine souhaite que ses enfants et les enfants de ses enfants soient nombreux.
>
> L'empereur eut une grande joie.
>
> « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 76.

qu'on les trouve sur les bancs rocheux autour d'Émoui. Elles signifient : « Puissent les fils rester inséparablement attachés, comme ces huîtres, aussi bien ensemble qu'à leur centre commun » ! Les familles riches dédaignent d'employer ce symbole, parce que les huîtres sont si abondantes à Émoui qu'on les a presque pour rien et que par conséquent on ne les trouve pas dignes d'être servies aux convives. Enfin, on met encore sur la table de la canne à sucre, qui signifie, parce qu'elle est de plus en plus sucrée d'un compartiment entre deux nœuds à l'autre : « Puisse le bonheur de la famille augmenter à l'adjonction de chaque nouveau membre ».

L'époque de l'année pendant laquelle il est d'usage en Chine de célébrer les mariages s'étend du dixième au troisième mois, et embrasse donc l'hiver et le printemps. Parfois on en célèbre aussi en été ; mais le printemps est la saison préférée par le plus grand nombre, comme chez nous ; quant à l'automne, les mariages y sont si rares que l'on peut dire que c'est comme si jamais ils n'avaient lieu dans cette saison.

Cela vient de ce que « l'automne est la saison de la maturité des grains » [1]. La Nature ne produit plus rien, mais laisse tout parvenir à sa perfection, puis paisiblement mourir, ce qui fait que l'on dit que « l'influence de l'automne est tuante » [2]. Mais le printemps est l'époque de la fécondation, de la vie, de la naissance. « Il est cause de ce que les portes du Ciel et de la Terre s'ouvrent, le principal auteur de toute nourriture et de toute production, et les formes de la Nature (les saisons) proviennent de lui » [3]. C'est donc l'époque favorable pour conclure les mariages, à l'instar de cette mystérieuse union du Ciel et de la Terre qui produit au printemps tout ce qui existe. Les Chinois ont compris aussi bien que nous qu'il n'y a pas de moment plus propice pour obéir à la voix de la Nature

---

[1] Voy. le *Chwoh-wun*, dictionnaire de l'an 100 de J.-C. environ.
[2] Voy. Liou Ngan, « Explicateur de la grande Lumière », ch. IX ; *Ibid.,* ch. XIV.
[3] Voy. le Dictionnaire de K'ang Hi, Quant à ces formes de la Nature, voy. page 61.

qui dit : « Croissez et multipliez » [1] ! Aussi, pour mieux signifier l'étroit rapport qui existe entre l'union p.088 du Ciel et de la Terre au printemps et celle de l'homme et de la femme, on fait participer les deux couples, pour sceller leur alliance, à un même repas sacrificiel. Il faudra bien ainsi que la Nature jette sur le nouveau couple, afin que sa richesse en enfants s'en accroisse, l'ombre d'une part de la fécondité de son propre mariage.

Certaines cérémonies actuellement en usage dans les mariages montrent bien que les Chinois reconnaissent ce rapport entre les unions que les êtres humains concluent et celle du principe mâle avec le principe femelle de la Nature. Aussitôt que la fiancée, accompagnée d'un cortège d'amis et de connaissances, est arrivée à la demeure du fiancé et que celui-ci l'a reçue, tous deux prennent place ensemble à une table. On y a servi une douzaine de plats, accompagnés de deux coupes de vin doux, symboles de la douceur de la vie nuptiale. Chacun des époux boit la moitié du contenu d'une coupe, puis ils échangent les coupes et boivent le reste. En général un fil rouge relie les deux coupes pendant cette cérémonie [2]. De cette manière se consomme l'union entre l'homme et la femme comme une sorte de réflexion de celle qui relie le couple nouveau à la Nature, et que la participation au même repas sacrificiel consacrera complètement le dixième jour de l'année.

---

[1] L'ode intitulée [][T'ao iao], qui se trouve dans le premier chapitre du *Chi-king*, « le Livre des Odes », prouve dans quelque mesure qu'anciennement les mariages se faisaient de même au commencement du printemps. Le poète chante une jeune fille qui est sur le point de se marier *lorsque le pécher est en fleurs,* et dit : « Le pêcher est jeune et beau et ses fleurs sont éclatantes ; cette jeune femme va dans sa future maison, et elle dirigera parfaitement son ménage » ; voy. Legge, « Classics » IV, p. 12. Cette ode est du XIe siècle avant notre ère ; voy. le même ouvrage, Prolégomènes, p. 82.
On lit aussi dans un des débris les plus intéressants de la plus antique littérature chinoise — c'est un calendrier de la dynastie de Hia intitulé *Hia-siao-tching*, où se trouvent des traditions astronomiques remontant à 2000 ans avant notre ère — que le second mois « est l'époque du mariage pour les jeunes gens qui ont reçu le bonnet de virilité ».

[1] Anciennement les coupes étaient faites avec l'espèce de calebasse *(Lagenaria)* qui joue chez les Chinois le rôle de notre corne d'abondance. Maintenant elles sont en métal ou en porcelaine. La cérémonie décrite dans le texte s'appelle *« aviner* le mariage » ; dans les livres [] ou [] « réunir les coupes de mariage ». Elle date de bien des siècles, et est par exemple déjà mentionnée au ch. X du « Livre des Rites », le *Li-ki.*

Quand les coupes du mariage ont ainsi été vidées, les époux s'inclinent l'un vers l'autre en tenant leurs mains jointes à la hauteur de la poitrine. Là-dessus on place devant eux deux plats, qui contiennent de petites pilules de farine rouges et blanches mêlées ensemble. Les rouges représentent le principe mâle de la Nature, p.089 le Yang, les blanches le principe femelle, le Yin [1]. Chaque époux prend ensemble avec une cuiller une pilule rouge et une blanche et les avale, après quoi on fait l'échange des plats qui les contiennent, chacun en avale de nouveau deux, l'époux et l'épouse s'inclinent une seconde fois l'un devant l'autre, et le mariage est estimé conclu en rapport avec le dualisme de la Nature. Tout se termine le surlendemain du mariage par une grande offrande au Ciel et à la Terre. De très bon matin on dresse devant la porte de la grande salle une table chargée des objets ordinaires, viandes et autres offrandes, les époux se prosternent et touchent la terre de la tête, selon le rite accoutumé, en l'honneur du double principe de la Nature, du Ciel et de la Terre. Ils se relèvent, puis se prosternent l'un devant l'autre et touchent le sol de leur tête en signe de respect mutuel. Remarquons qu'il était aussi d'usage à Athènes, et même que la loi ordonnait, que les nouveaux mariés offrissent un sacrifice à Uranus et Gea [2].

@

[1] Voy. p. 60, note 4.
[2] Proclus, l. V, p. 293, cité par Dupuis, *Origine des Cultes*, l. II, ch. 2, p. 132.

RÉCEPTION DU PRINTEMPS

Réception du printemps. Cette cérémonie est très ancienne en Chine. Vêtements bleus portés au commencement du printemps. Chun Noung, patron de l'agriculture. Le bœuf du printemps ; notre bœuf de Pâques.

@

La veille du 5 février, qui est « l'ouverture du printemps » [1], a lieu une cérémonie spéciale, qui a eu son analogue en Occident, quoique à un moment plus avancé de l'année, et qui s'y observe encore en quelques localités. Nous voulons parler de la réception faite au printemps à son arrivée, *nyiâ^{ng}-tch'oun.*

Cette cérémonie n'a pas toujours lieu à la même date de l'année civile des Chinois. Comme on s'en convaincra en se reportant à notre liste des vingt-quatre phases de l'année [2], le « commencement du printemps » est déterminé par le moment où le soleil se trouve au quinzième degré du Verseau, et tombe donc sur le 5 février ; et comme le premier jour de l'année civile varie du 21 janvier au 19 février (voy. p. 4), il s'ensuit que « l'ouverture du printemps » peut varier du 16e jour du 12e mois au 15 du 1er p.091 mois de l'année civile. La cérémonie peut donc avoir lieu aussi bien à la fin de l'hiver qu'au commencement du printemps.

Chacun connaît la belle page du « Harold » de Bulwer, dans laquelle on voit chez les anciens Saxons les jeunes gens des deux sexes se répandre dans la campagne le premier jour de mai, se parer gaiement de verdure et de fleurs au sein de la libre nature, et se former en cortège pour ramener en ville leurs bestiaux ornés de guirlandes.

[Trad.] « Thus they brought the summer home ».

---

[1] Voy. page 45, note.
[2] Page 45, note.

Dans le bon vieux temps, avant Édouard le Confesseur, princes et nobles n'avaient pas dédaigné de faire ainsi cortège au mois de mai ; mais cette fête avait un parfum de paganisme qui scandalisait le pieux Édouard. Le peuple n'en continua pas moins à y répandre sa bonne humeur, et il faut avouer que les chants ne devinrent pas plus tristes et les rameaux moins verts, pour l'absence du roi et de ses comtes dans la procession [1]. — C'est quelque chose d'analogue que l'on trouve en Chine. C'est un usage qui date d'une antiquité très reculée, et empereurs et magistrats y ont toujours pris part de la manière la plus officielle. C'était une des obligations positives dont l'administration avait à s'acquitter à l'égard du peuple. On lit dans le chapitre intitulé « Prescriptions mensuelles » du Livre des Rites, le *Li-ki :*

> « Trois jours avant le commencement du printemps le grand Annaliste se rendit auprès du Fils du Ciel, disant :
>
> — Tel et tel jour sera le commencement du printemps et la force végétative sera présente dans les plantes.
>
> Alors le Fils du Ciel jeûna. Le jour du commencement du printemps il se mit à la tête de ses trois ministres principaux, de ses neuf ministres, de ses nobles et des grands de son empire, pour aller à la rencontre du printemps dans la campagne orientale [2].

Sous la dynastie de Han, chacun était habillé de p.092 bleu pour cette fête [3], allusion à la belle couleur du ciel printanier et de la

---

[1] *Harold, the last of the Saxon Kings*, livre I, chap. I.

[2] De l'orient vient le soleil, la chaleur, la lumière, *ex oriente lux* ; c'est pour cela que la nouvelle chaleur du printemps est saluée du côté de l'orient. Mais, comme le soleil, la chaleur et la lumière disparaissent à l'occident, ce sera dans la campagne occidentale que l'empereur ira à la rencontre de l'automne.

[3] Du moins c'est ce qui semble ressortir du « Supplément de l'Histoire de la dynastie de Han » (ch. IV), où on lit : « Le jour du commencement du printemps, cinq quarts avant que la clepsydre de la nuit fût vide, tous les fonctionnaires de la capitale revêtirent des vêtements bleus ».
[Trad.] « Blue coats were formerly worn by people of fashion on St. George's Day (23 avril), — blue being « the national colour in honour of the national saint ». Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 106. D'après Mannhardt, *Baumkultus der Germanen*, p. 317, on a la coutume en Russie de faire choix le même jour d'un beau jeune homme entièrement habillé de vert ; on lui met un

verdure dont la Nature entière se pare [1]. Cette antique cérémonie est restée en vigueur jusqu'à maintenant, et elle se célèbre encore dans sa pureté, quoique à Émoui, qui n'a pas même le rang de chef-lieu de district, on ne soit pas tenu à l'observer strictement. Un grand cortège part de la demeure du magistrat. Les autorités civiles et militaires en robes d'hiver, doublées et ornées de fourrures, sortent de la ville du côté de l'orient, en litières ou à cheval, et accompagnées de leur suite ordinaire. Derrière viennent des gens portant sur leurs épaules un bœuf ou un buffle, en papier de diverses couleurs. On le nomme *tch'oun goû* ou « bœuf de printemps », et il symbolise l'agriculture, dont les travaux vont recommencer, et la parure aux mille couleurs dont la Nature va se revêtir. Arrivé dans la campagne, le cortège se dirige vers un autel dressé en l'honneur des divinités des champs et du blé [2], ou en l'honneur du patron de l'agriculture [3]. Les p.093 mandarins se

---

gâteau sur la tête, puis on le conduit dans les champs, où l'on enterre le gâteau. Serait-ce là peut-être une offrande faite à la terre, un analogue de l'offrande aux dieux des champs dont nous parlerons dans notre article sur le 2e jour du 2e mois ?

[1] Faisons observer que les Chinois ne font guère de différence entre le bleu du ciel et le vert du feuillage, et qu'ils désignent les deux couleurs par le même terme de []. Ils ne sont pas le seul peuple qui ne distingue pas le bleu de ciel de certaines autres couleurs. Dans les anciens hymnes des Védas il est bien question de la coloration ronge du soleil et du ciel au matin, mais jamais de l'azur du ciel ; il en est de même du Zend-Avesta, le livre sacré des Perses, adorateurs de la lumière. Il n'est question de l'azur ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament, ni dans Homère. L'allemand *blau* se rapporte étymologiquement à *blass* et *bleich (pâle)* et les langues romanes ont emprunté ce mot aux langues germaniques, le latin n'ayant pas l'expression qu'il leur fallait. — Max Müller, « die Wahrnehmung des Unendlichen », dans la « Deutsche Rundschau », Mai 1878, p. 290.

[2] Voy. le 2e jour du 2e mois.

[3] Chun Noung, littéralement « l'agriculteur divin », est le second empereur fabuleux mentionné par les Chinois dans leur histoire. Il est désigné comme le successeur de Fouh Hi dont nous avons déjà dit quelque chose p. 60, note. D'après les *Chi-ki*, ou « Écrits historiques » de Sz' Ma Tsien, l'Hérodote de la Chine, il aurait eu pour mère la princesse Nu Ting, fille de Nu Koua, sœur de Fouh Hi, laquelle sœur, au dire de quelques auteurs, aurait succédé pendant un certain temps à son frère. Chun Noung fut conçu par sa mère par le pouvoir d'un dragon surnaturel. Il avait un corps humain, mais une tête de vache, et ayant été élevé sur les bords du Kiang (affluent du Hoang-ho dans la province de Chensi), il adopta comme nom de famille celui de ce fleuve. Il régna sous l'influence de l'élément feu et reçut pour cela le nom « d'empereur flamboyant ». Il fabriqua des socs et des manches de charrue en bois, il enseigna au peuple l'utilité de la charrue, et comme c'est ainsi lui qui fut le premier à enseigner l'agriculture au peuple, on lui donna le titre de Chun Noung, « l'agriculteur divin ou surnaturel ». C'est aussi lui qui a institué l'offrande à la Terre, qui, de même que le Chiron de nos anciens occidentaux, a découvert la vertu curative des plantes, et qui a inventé le luth à cinq cordes. Il établit en outre des marchés pour le commerce d'échange et il développa les huit

prosternent, brûlent de l'encens, puis, lorsque le buffle du printemps a été brûlé ou mis en pièces, ils se retirent, chacun dans son Yamun. Alors, toujours en conformité de ce que fait la Nature elle-même, ils dépouillent leur costume d'hiver et mettent leurs habits du printemps.

L'origine de la coutume de porter le bœuf du printemps aux champs se perd dans la nuit des temps. On lit en effet dans le Livre des Rites, chap. « Prescriptions mensuelles », que, dans le dernier mois de l'année, sur l'ordre du Fils du Ciel, « on portait dehors un bœuf de terre, afin de reconduire l'air froid ».

Nous ne croyons pas que le bœuf de pâques que l'on a l'habitude dans un grand nombre de villes de la Hollande de promener dans les rues, orné de fleurs et de verdure, puis d'abattre, ait quoi que ce soit en commun avec le bœuf du printemps des Chinois. Notre bœuf gras a probablement été primitivement un symbole du signe du Taureau, qui, il y a environ 4000 ans, se trouvait à la rencontre de l'équateur et de l'écliptique, et dans lequel le soleil célébrait alors à l'équinoxe du printemps sa victoire sur l'Esprit des ténèbres. Le dieu solaire, en entrant dans ce signe, le rendait invisible et ainsi tuait le taureau : — c'est aussi pour cela que Mithra, le dieu solaire des Perses, était représenté assis sur un taureau et lui plongeant un glaive dans le cou. Il est probable que l'abattage du bœuf de pâques est symbolique de cette victoire.

p.094 Il est vrai que les Chinois donnent le nom de Bœuf à une constellation, mais c'est celle qui correspond au Capricorne, et par conséquent il n'est pas admissible qu'on l'ait mise en rapport avec le printemps. Il est donc à peu près certain que leur bœuf du printemps n'est pas en rapport avec le ciel, nouveau motif de ne pas le rapprocher de notre bœuf de pâques. Voilà pourquoi nous

---

symboles de façon à en tirer soixante-quatre (voy. p. 61). Il mourut après avoir régné 120 ans. Un des surnoms de Chun Noung est [], « l'homme du mont Lieh », mont sur lequel on dit qu'il a fait sa résidence.
Voy. en outre *Chinese Repository*, XI, p. 322 et suiv., et autres ouvrages.

inclinons à le considérer simplement comme un symbole de l'agriculture, dont le cycle recommence au printemps.

@

TREIZIÈME JOUR DU PREMIER MOIS

FÊTE DE KOUAN TI, DIEU DE LA GUERRE

@

p.095 Le *San-kwoh-tchi.* Décadence politique à la fin de la dynastie de Han. Les « mouchoirs jaunes ». Liou Pi, Tchang Feï et Kouan Yu ; leur serment dans le verger des pêchers. Défaite des « mouchoirs jaunes » ; combat singulier de leur chef avec Kouan Yu. Jeunesse de Kouan Yu. On l'a fait dieu de la Littérature à cause de sa grande science. Nouvelles défaites des « mouchoirs jaunes ». Ts'ao Ts'ao. Liou Pi à Ngan-Hi ; aventures des trois alliés. Ils rentrent en grâce auprès de l'empereur. Nouveaux hauts faits des trois héros dans la lutte contre les révoltés.

Intrigues à la cour pour la succession au trône. L'empereur Hien Ti. L'usurpateur Toung Tchoh et sa lutte contre les trois héros. Kouan Yu remporte dans un combat singulier la victoire sur le géant Hoa Hioung. Défaites de Toung Tchoh ; il change de capitale. Discorde entre les trois alliés. Toung Tchoh assassiné.

Nouvelle révolte des « mouchoirs jaunes » ; ils sont vaincus par Ts'ao Ts'ao, qui s'empare ensuite de la capitale. Les trois alliés délivrent Poh-Haï et Kouan Yu pourfend le chef des assiégeants sur son cheval. Liou Pi décide de prétendre au trône et de résister à l'usurpateur Ts'ao Ts'ao. Les trois héros s'établissent dans ce but à Su-Tcheou.

La guerre recommence. Générosité de Liou Pi et de Kouan Yu à l'égard de Lu Pou. Lutte des alliés contre Youen Chouh. Quatrième combat singulier de Kouan Yu.

Les héros s'allient à Ts'ao Ts'ao contre Lu Pou ; ce dernier est fait prisonnier et mis à mort. Trahison de Ts'ao Ts'ao contre Liou Pi déjouée par la bravoure de Kouan Yu. Le meurtrier tué de la main de Kouan Yu. Rupture et nouvelle guerre entre Ts'ao Ts'ao et Liou Pi. Kouan Yu, au siège de Su-Tcheou, fait prisonnier, dans un combat singulier, le commandant ennemi. p.096

Kouan Yu commandant de la forteresse de Hia-P'eï. Liou Pi vaincu par Ts'ao Ts'ao. Siège de Hia-P'eï ; Kouan Yu refuse de se rendre. La ville est prise et lui-même fait prisonnier avec les femmes et les enfants de Liou Pi.

Captivité de Kouan Yu. Lâches tentatives de Ts'ao Ts'ao pour semer la division entre lui et Liou Pi. Héroïsme et fidélité de Kouan Yu. Il tue en combat singulier deux généraux de Youen Chao, allié de son frère d'armes. Sa fuite. Il traverse cinq postes ennemis de suite, tuant à chaque fois le commandant de sa propre main. Il rejoint ses deux alliés.

Renouvellement de la guerre. K'oung Ming. Revers de Ts'ao Ts'ao à Sin-Yé. Alliance entre les États de Chouh et de Wou. Destruction de la flotte de Ts'ao Ts'ao sur le Yang-tsz'. Générosité de Kouan Yu à l'égard de Ts'ao Ts'ao. Son expédition contre Tch'ang-Cha, et sa quatorzième victoire en combat singulier.

Ts'ao Ts'ao fait mettre à mort l'impératrice et ses deux fils, et est peu après revêtu de la dignité royale. Liou Pi se proclame roi du « pays entre les fleuves ». Kouan Yu commandant à King-Tcheou ; sa guerre contre Wou et Weï ; son quinzième combat singulier. Il assiège Fan-Tch'ing et bat l'armée de secours, mais il reçoit une grave blessure devant les murs de la ville. Il est contraint de lever le siège et de se retirer à Meh-Tch'ing.

Assiégé à son tour, il est enveloppé par l'ennemi dans une sortie, fait prisonnier et décapité avec son fils.

Reste de l'histoire des trois empires. Kouan Yu déifié par Hwoui Tsoung et Wan Lih. Kouan Ti, dieu des marchands et des lettrés. Ses images en cette qualité. Ses deux gardes Kouan P'ing et Tcheou Ts'ang, Jours destinés aux offrandes à Kouan Ti ; ces offrandes.

Pl. III. KOUAN-TI ENTRE TCHEOU-TSANG ET KOUAN-PIN
Statuettes bronze chinois du XVIIIe siècle. Haut. 15,8 cm

Notre biographie du Mars chinois sera principalement tirée d'un roman historique populaire, intitulé « Histoire des trois Empires » *San-kwoh-tchi*.

On ne trouvera pas un grand nombre d'ouvrages littéraires qui aient conquis une popularité comparable à celle de ce livre, et quant aux récits historico-romanesques en particulier aucun certainement n'a jamais eu autant de lecteurs que celui-ci. Un Chinois sachant lire et qui n'ait pas parcouru cet ouvrage d'un bout à l'autre est un original rare ; les personnages principaux sont connus de tout le monde, et chacun a ses sympathies et ses antipathies motivées à leur égard. De fait, c'est uniquement par « l'Histoire des trois Empires » que la grande majorité de la nation sait quelque chose de l'importante époque qui a vu tomber la

célèbre dynastie de Han pour p.097 faire place à la maison de Tsin. Cette période va de 168 à 265 ap. J.-C. C'est parce qu'il est si populaire et qu'il est connu des Chinois de tout rang, que nous avons choisi cet ouvrage pour en faire notre source principale afin de raconter l'histoire de Kouan Ti, du héros dont non seulement la bravoure a fait le dieu de la guerre, mais dont la loyauté et la science ont encore fait un patron des marchands et des lettrés. Presque tout ce que le peuple sait de cette divinité, et ce qui par conséquent sert à expliquer le culte qu'il lui rend vient de ce roman historique, dans la composition duquel du reste l'imagination a eu si peu de part, que l'on peut le mettre presque au rang d'une source historique. En outre, il n'existe peut-être pas d'ouvrage aussi riche que celui-ci en détails sur le compte de notre héros. Quant au style, il est simple, mais élégant et attachant. Les Chinois en font le plus grand cas et le considèrent comme à peu près inimitable. Ce mérite seul suffirait à rendre l'ouvrage digne de l'attention de chacun, surtout de celle des Européens qui s'occupent de littérature chinoise.

Dans la seconde moitié du deuxième siècle le relâchement des mœurs et la décadence politique minaient le pouvoir des représentants de la glorieuse dynastie de Han. Partout se manifestaient des symptômes de mécontentement ; il éclatait sans cesse des révoltes, et les guerres civiles qui en résultaient ébranlaient de plus en plus le trône des empereurs. On vit s'ouvrir une période de luttes entre le pouvoir constitué et divers usurpateurs, période riche en incidents de toutes sortes, d'où sont sortis maints récits romanesques et dramatiques, comme cela est aussi arrivé chez nous pour les époques les plus agitées de notre histoire. L'auteur du chef-d'œuvre dont nous parlions il y a un moment s'appelait Lo Kouan Tchoung et vivait, dit-on, sous la dynastie de Youen [1]. En décrivant la chute de la maison de Han il

[1] (1206-1368).

Pl. IV. KOUAN-TI
Bronze chinoise du XVIIIe siècle. Haut. 28.5 cm

s'est acquis une haute réputation littéraire, qui fera vivre son nom. Son ouvrage se compose de 120 chapitres, dont 44 ont été traduits en français par Théodore Pavie. Le reste n'a jamais été publié dans aucune langue européenne [1].

L'empereur Ling Ti prit en 168 les rênes du pouvoir. La corruption p.098 des mœurs était très grande en haut lieu ; l'administration s'en ressentait ; l'empereur abandonnait à ses

[1] Voy. en outre sur « l'Histoire des trois Empires » : *Notes and Queries on China and Japan*, vol. I, p. 102 ; Wylie, *Notes on Chinese Literature*, p. 161 ; etc.

eunuques les affaires d'État les plus considérables. Le mécontentement croissait de jour en jour et du peuple passa à ceux des grands que la corruption n'avait pas atteints. On vit paraître des bandes d'insurgés qui dévastaient le pays ; enfin un certain Tchang Kioh en réunit un grand nombre, et lorsqu'il se trouva à la tête d'une armée formidable, déploya ouvertement l'étendard de la rébellion contre l'empereur. Il prétendait qu'un être surnaturel lui avait remis un livre magique au moyen duquel il devait rétablir la paix et le bonheur universel, et il parvint, avec l'aide de ses deux frères, à inspirer au peuple une confiance aveugle dans son pouvoir magique. Des milliers et des milliers de partisans accoururent sous ses drapeaux ; il en forma trente-six corps sous un nombre égal de ses lieutenants, et réussit par leur moyen à mettre les provinces du Nord en pleine révolte. Ses hommes portaient un mouchoir jaune enroulé autour de la tête et avaient des bannières jaunes. Quand le Nord fut soulevé, ses bandes se massèrent pour attaquer les frontières de la partie de l'empire qui était encore restée fidèle à l'empereur.

Alors le préfet de Yeou-Tcheou, district de la province de Tchihli, fit afficher partout une proclamation destinée à appeler à combattre les rebelles les habitants des contrées fidèles au pouvoir légal. Un jour un Chinois nommé Liou Pi lisait la proclamation à côté d'un nommé Tchang Féï, ce qui amena une conversation entre les deux personnages, et ils finirent par se promettre de travailler ensemble au salut de leur patrie. Ils entrèrent dans une auberge afin de concerter leurs plans, et virent tout à coup entrer un homme de taille gigantesque. « Il avait neuf pieds de haut et sa barbe était longue de deux pieds ; sa figure ressemblait à une datte double et ses lèvres avaient l'air enduites de rouge de plomb ; ses yeux étaient comme ceux d'un phénix rouge et ses sourcils comme des vers à soie étendus ». Liou Pi l'invita à prendre place et lui demanda comment il s'appelait et d'où il venait.

— Mon nom de famille est Kouan, dit-il, et mon nom à moi Yu. Mon surnom est proprement Cheou Tch'ang, mais je l'ai plus tard changé en Youn p.099 Tch'ang. Je suis originaire du département de Kiaï-Tcheou [1] dans la province de Ho Toung [2], mais j'ai dû m'enfuir, parce que j'ai tué un grand qui abusait de son pouvoir pour opprimer le peuple. Il y a cinq ou six ans de cela. Maintenant j'ai appris que l'on enrôle des soldats contre les rebelles et je suis venu ici pour obéir à l'appel qui a été fait.

Quand il eut fini de parler, les deux autres lui exposèrent leurs projets, sur quoi tous les trois convinrent de se rencontrer le lendemain matin dans le verger des pêchers de Tchang Feï, pour s'y jurer fraternité les uns aux autres en invoquant le Ciel et la Terre, et pour s'engager à s'efforcer ensemble de sauver la dynastie. Ils prêtèrent donc serment, après quoi ils appelèrent au combat les jeunes gens de l'endroit et se rendirent auprès du préfet de Yeou-Tcheou pour lui offrir leurs services. Bientôt les rebelles se montrèrent aux frontières. Liou Pi avec Tchang Feï et Kouan Yu, tous trois à cheval, marchèrent, suivis de leurs partisans, à la rencontre de l'ennemi ; ils défièrent en combat singulier les chefs de leurs adversaires, et Tchang Feï perça de sa lance l'un d'entre eux, qui était de rang subordonné. Mais quant au chef suprême, Kouan Yu le coupa en deux sur son cheval, et cela répandit une telle panique dans les rangs des rebelles qu'ils se mirent à jeter leurs armes et à s'enfuir en désordre. Les vainqueurs se lancèrent à leur poursuite et en massacrèrent un nombre immense. Les trois frères d'armes rentrèrent alors en triomphe dans la ville.

Voilà comment notre roman met son héros en scène. On sait peu de chose de sa jeunesse. De même que ses deux frères d'armes, il était d'obscure extraction et il avait gagné sa vie en

---

[1] 34° 59' de lat. et 108° 30' de long. Voy. Biot, « Dictionnaire des villes etc. de la Chine », p. 71.

[1] Partie occidentale de la province actuelle de Chansi.

vendant de la bouillie aux fèves [1]. Plus tard il s'était mis à étudier, et il devint si savant qu'on finit par lui donner une place parmi les cinq divinités de la Littérature — mais nous reviendrons plus tard là-dessus. C'est en 184 qu'il jura fraternité à Liou Pi et à Tchang Feï, et eux à lui. Cette date est donc celle de son entrée dans la carrière militaire.

Poursuivons maintenant l'histoire de notre héros, telle que nous la p.100 trouvons dans le *San-kwoh-tchi.* La ville de Ts'ing-Tcheou ayant été investie par les mouchoirs jaunes, le préfet écrivit à Yeou-Tcheou pour demander du secours ; car le danger était pressant. On envoya cinq mille hommes, auxquels les trois amis se joignirent ; il y eut un rude combat, mais l'armée de secours fut repoussée. Les impérialistes eurent alors recours à un stratagème. Kouan Yu occupa sans bruit les hauteurs qui se trouvaient sur un des flancs de l'armée ennemie, et Tchang Feï les hauteurs en face ; Liou Pi, avec le commandant de l'armée de secours, attaqua de front ; mais il se retira quand la lutte fut vivement engagée, l'ennemi poursuivit et tomba dans l'embuscade. Attaqués soudain de trois côtés à la fois, les mouchoirs jaunes furent mis en désordre ; en même temps la garnison de Ts'ing-Tcheou fit une sortie ; les rebelles se trouvèrent complètement enveloppés et l'on en fit un grand carnage.

Après avoir ainsi contribué à faire lever le siège, notre trio marcha contre Tchang Kioh, chef suprême des rebelles, auquel le général Lou Tchih, à la tête de troupes impérialistes trois fois plus faibles en nombre que les siennes, avait bien de la peine à tenir tête dans la partie méridionale de Tchihli. Quand nos héros arrivèrent à l'armée avec les cinq cents hommes qui les suivaient, on leur adjoignit quelques renforts, et on les envoya à Ying-Tch'ouen, au nord de la province de Honan, pour y attaquer les deux frères de Tchang Kioh, Tchang Pao et Tchang Liang. Liou Pi

---

[1] Voy. Mayers, *Reader's Manual*, 415, 10 et 297 ; *China Review*, vol. V, p. 314, 315.

opéra sa jonction avec les troupes restées fidèles dans cette contrée, mit le feu au camp ennemi et sut si bien mettre à profit la confusion qui s'ensuivit, que bientôt l'armée rebelle toute entière fut dispersée ou détruite. Un carnage plus grand encore fut fait par les impérialistes commandés par un nommé Ts'ao Ts'ao, général d'origine obscure, qui débuta par ce haut fait dans une très glorieuse carrière, et qui figurera plus tard au premier rang dans l'histoire des trois empires.

Cette expédition menée à bonne fin, Liou Pi, Kouan Yu et Tchang Feï rebroussèrent vers le nord, attaquèrent Tchang Kioh, dispersèrent son armée et le tuèrent lui-même. Ensuite ils se retournèrent contre Tchang Pao, qui avait réussi à rallier les débris des armées rebelles mises en déroute, p.101 mais cette fois ils essuyèrent un revers, causé par un vent violent, des brouillards et des pluies que leur adversaire sut leur opposer par sa magie. Toutefois ils ne se laissèrent pas abattre. Ils occupèrent les hauteurs et de là ils jetèrent soudain sur leurs ennemis toutes sortes d'immondices et de déchets de boucherie, ce qui neutralisa les arts magiques des rebelles. Ceux-ci se virent attaqués de trois côtés à la fois et furent obligés de battre en retraite et de s'enfermer à Yang-Tch'ing, ville située sur la frontière sud de la province de Chansi. Les alliés les y pressèrent si vivement qu'ils tranchèrent eux-mêmes la tête à Tchang Pao et la livrèrent aux alliés avec la ville. Enfin le troisième frère, Tchang Liang, qui avait pris le commandement suprême des mouchoirs jaunes après la mort de Tchang Kioh, fut poursuivi par un autre corps d'impérialistes, essuya sept défaites successives, et fut enfin tué dans la bataille.

Mais la rébellion n'était pas encore réprimée pour cela. Partout surgissaient de nouveaux chefs à la tête de bandes de mouchoirs jaunes, et la guerre continuait acharnée. Il serait trop long d'en suivre toutes les péripéties. Disons seulement que Liou Pi et ses frères d'armes prirent part à l'investissement de la ville de

Youen-Tch'ing dans le nord de Chantoung, et qu'ils furent les premiers à y pénétrer. La lutte fut vive, et la ville enlevée et perdue à plusieurs reprises ; enfin les trois chefs des rebelles furent tués, et leur armée dispersée et détruite. Cette grande victoire mit fin pour le moment à la révolte des mouchoirs jaunes. L'empereur récompensa Liou Pi en le nommant préfet du district de Ngan-Hi dans la province de Tchihli, et le nouveau dignitaire se rendit à son poste, accompagné de ses deux amis, désormais ses aides et ses conseillers inséparables. Mais les eunuques de la cour virent avec grand déplaisir élever à des emplois importants les héros qui s'étaient distingués dans la guerre, parce qu'ils prévoyaient que cela aurait pour effet de diminuer leur propre influence. Ils surent empoisonner l'esprit de l'empereur et l'amener à envoyer des délégués, qui devaient recueillir des griefs contre les magistrats nouvellement nommés, afin que l'on en pût tirer prétexte de les destituer. Celui qui se présenta dans le district de Liou Pi se conduisit à son égard avec la dernière arrogance, et joignit à la grossièreté de ses procédés l'iniquité la plus criante, le privant systématiquement de tout moyen de p.102 se défendre contre les accusations que l'on s'empressait de recueillir parmi les employés subalternes. La fureur de Tchang Feï s'alluma. Il força, malgré la forte garde qui la défendait, l'entrée de la demeure du délégué impérial, pénétra jusqu'auprès de ce dernier, lui fit les plus vifs reproches de sa conduite, et, le saisissant par les cheveux, le traîna jusque devant le palais du préfet, où il se mit à le battre d'importance, avec un bâton de saule. Liou Pi eut toutes les peines à lui arracher sa victime. Kouan Yu, attiré par la bagarre, donna ses deux amis le conseil de mettre le délégué à mort, puis de rentrer dans la vie privée. Liou Pi se contenta de suivre la seconde partie de ce conseil. Il suspendit au cou du délégué battu les sceaux de la préfecture et le renvoya ainsi à l'empereur, ce qui signifiait qu'il ne désirait plus être considéré comme faisant partie de l'administration.

Le rechercheur de griefs s'empressa de faire usage de la liberté qui lui était généreusement rendue pour aller déposer une plainte auprès du premier magistrat de la province, lequel à son tour envoya des gens chargés d'arrêter le trio. On ne les avait pas attendus ; nos trois aventuriers s'étaient réfugiés à Taï-Tcheou dans le nord de la province de Chansi, où demeurait un parent de Liou Pi, Liou K'oueï, qui les cacha. Sur ces entrefaites une nouvelle rébellion éclata sur deux points à la fois, dans le midi de l'empire, et en même temps à l'extrême nord, à Yu-Yang dans la province de Tchihli, et le général Liou Yu ayant été chargé de pacifier cette dernière contrée, ce fut pour les trois amis une occasion de rentrer en grâce auprès de l'empereur. Liou K'oueï écrivit à Liou Yu pour lui recommander ses protégés, et le général, charmé de s'assurer les services de si glorieux champions, assigna à Liou Pi un haut rang dans l'armée et lui confia même le commandement des troupes qui furent chargées de détruire le repaire des rebelles. Il y eut pendant plusieurs jours de suite de rudes combats, mais Tchang Choun, un des principaux chefs des insurgés, se fit tellement haïr des siens par sa tyrannie et ses injustices, qu'ils finirent par le tuer ; on livra sa tête, et son armée passa du côté de Liou Pi. Son frère Tchang Ku, qui s'était fait proclamer empereur, vit que sa cause était perdue, p.103 tant les désertions se multipliaient, et s'étrangla. L'empereur apprit quels hauts faits avaient de nouveau été accomplis par les trois héros. Il leur fit complètement grâce pour les traitements qu'ils avaient fait subir à son délégué et il nomma Liou Pi préfet du district de P'ing-Youen, dans la partie septentrionale de la province de Chantoung.

Les intrigues n'en cessèrent pas pour cela à la cour ; au contraire, l'empereur étant tombé malade, la question de la succession au trône leur fit redoubler d'intensité. L'empereur était tiraillé entre sa mère, qui voulait lui faire reconnaître comme héritier du trône le prince Hieh, qu'elle avait élevé, et le généralissime Ho Tsin, de la sœur duquel, sa seconde épouse, l'empereur avait eu un autre fils, le

prince Pien. Il inclinait en faveur de Hieh, mais il redoutait le mécontentement de Ho Tsin. Les eunuques, qui étaient aussi du parti de sa mère, lui inspirèrent la pensée de se débarrasser du généralissime en le faisant assassiner ; mais Ho Tsin fut averti à temps et échappa à la mort. Le décès de l'empereur étant survenu (190 de J.-C.), Ho Tsin jugea pouvoir se venger. Il usa si bien de sa haute position et fut si habilement secondé par ce Ts'ao Ts'ao, dont nous avons déjà dit un mot (page 100), et par un certain Youen Chao, qu'il parvint premièrement à faire proclamer empereur son neveu Pien, ensuite à faire mettre à mort la grand'mère du prince Hieh, enfin de faire signer par sa sœur, la nouvelle impératrice-mère, un décret qui destituait les eunuques des charges qu'ils occupaient. Il en arriva ainsi à exercer de fait le pouvoir suprême dans la capitale. Afin de se consolider encore, il rappela avec son armée le général Toung Tchoh, qui était en campagne contre les Tibétains ; mais avant que ce soutien lui arrivât, les eunuques parvinrent à l'attirer traîtreusement dans le palais, où ils le firent périr. Là dessus Youen Chao, et Ts'ao Ts'ao attaquèrent le palais, afin de venger ce meurtre ; ils mirent le feu aux bâtiments, mais le principal auteur du méfait, l'eunuque Tchang Jang, s'échappa, et de plus réussit à enlever l'impératrice-mère et ses deux fils. Youen Chao se mit aussitôt à sa poursuite, et le pressa si bien qu'il dut abandonner ses captifs et qu'il se noya dans une rivière pour ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

p.104 Comme Ho Tsin était mort lorsque Toung Tchoh arriva dans la capitale avec ses troupes, ce dernier se vit en possession du pouvoir, mais il se fit haïr par ses cruautés et son arbitraire. Il déclara le jeune empereur Pién Ti incapable de gouverner, et il le remplaça par son frère cadet, le prince de Tch'un, Tch'un Liou Wang, qui fut proclamé sous le nom de Hien Ti. Non content de cela, il fit peu après assassiner l'empereur déchu et sa mère, et commit de si atroces cruautés que Ts'ao Ts'ao, son propre partisan, ourdit une conspiration contre lui. Le plan échoua et Ts'ao Ts'ao dut

chercher son salut dans la fuite. Youen Chao fit aussi défection. Dans une assemblée de chefs il se prononça si ouvertement et si vigoureusement contre la déchéance dont avait été frappé le jeune empereur Pien Ti, qu'il en résulta une rupture complète entre lui et Toung Tchoh. Il alla rejoindre Ts'ao Ts'ao, que rallièrent de leur côté Liou Pi et ses deux frères d'armes, et bientôt l'opposition contre l'usurpateur Toung Tchoh eut une forte armée en campagne.

Kouan Yu va sortir à cette occasion de la pénombre où il est resté quelque temps. Les deux armées sont en présence ; celle de l'usurpateur est commandée par Hoa Hioung, guerrier de taille gigantesque, qui défie les chefs adversaires en combat singulier. Déjà il a triomphé de deux d'entre eux, dont les têtes sont tombées sous son sabre. Kouan Yu s'avance à son tour, monté sur son cheval de bataille. En un instant ses deux collègues sont vengés ; le héros rentre au camp et jette à ses pieds la tête du géant.

Toung Tchoh envoie le valeureux Lu Pou contre les alliés, et les deux armées se trouvent de nouveau en présence. Nouveaux combats singuliers ; Lu Pou fait mordre la poussière aux trois premiers qui osent se mesurer avec lui ; le quatrième quitte le champ-clos grièvement blessé. Ts'ao Ts'ao conçoit le projet de s'emparer de la personne de ce terrible adversaire, pensant qu'alors il aura facilement raison de Toung Tchoh. Notre trio s'offre pour exécuter le projet. Lu Pou sort une cinquième fois de ses lignes pour renouveler son défi et met en fuite le champion qui se présente le premier. Alors Tchang Feï pousse son cheval vers lui ; le combat s'engage et reste indécis ; soudain accourent Kouan Yu et Liou Pi, mais p.105 les trois amis réunis ne parviennent pas à faire leur adversaire prisonnier ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de le mettre en fuite. Pendant ce temps les deux armées s'attaquent ; celle de Lu Pou est prise de panique ; elle est chassée de ses retranchements et se retire dans la capitale Loh-Yang [1].

---

[1] Cette ancienne capitale de la dynastie de Han était située par 34° 43' environ de lat. et 110° 8' de long., dans la province actuelle de Honan.

Pendant que les adversaires de Toung Tchoh tenaient ainsi vigoureusement tête à ses troupes, ce tyran commit un acte de violence dont l'égal est rarement mentionné par l'histoire. Ne se jugeant plus en sûreté à Loh-Yang, sa capitale, qui, dit-on, renfermait plus d'un million d'habitants, il força ceux-ci de se transporter à Tch'ang-Ngan dans la province actuelle de Chensi, où il voulait fixer le siège de son gouvernement. Ses soldats commirent à cette occasion tous les excès imaginables, violant les femmes et les jeunes filles, pillant et brûlant ensuite maisons, temples, palais, détruisant tout, sur l'ordre de leur cruel maître. Ils massacrèrent un nombre incalculable de personnes, et, pour mettre le comble à ses crimes, Toung Tchoh ordonna à Lu Pou de faire forcer l'entrée des tombeaux des empereurs et des grands, et il s'empara des immenses richesses que l'on y trouva en or et en pierres précieuses. Il va sans dire qu'il se fit suivre à Tch'ang Ngan par le jeune empereur et par toute la cour.

Les alliés prirent possession des ruines de l'ancienne capitale, mais bientôt la discorde se mit parmi eux, principalement par suite de l'obstination de Youen Chao de n'agir qu'à sa tête. Ts'ao Ts'ao se sépara de lui, et, de son côté, Liou Pi quitta l'armée avec ses deux amis et s'en retourna dans le district de P'ing-Youen. Peu après, nous retrouvons le trio guerroyant dans l'armée d'un adversaire de Youen Chao et contribuant à lui infliger une défaite si complète qu'il ne resta plus d'autre ressource à cet ambitieux que de faire sa soumission à Toung Tchoh.

Ce tyran se plongeait toujours plus dans la volupté et les cruautés, lorsqu'enfin, en 192, Lu Pou en débarrassa le monde en l'assassinant. On pendit son cadavre en public, exposé aux insultes de la foule. Ses biens furent confisqués et les membres de sa famille mis à mort, sans distinction d'âge. Les mouchoirs jaunes profitèrent de ces troubles pour se soulever de nouveau. Ils mirent Ts'ing-Tcheou à feu et à flammes ; mais Ts'ao Ts'ao p.106 marcha contre eux et fit si bien que le plus grand nombre d'entre eux passa

de son côté, ce qui le mit à même de réunir une armée assez puissante pour marcher contre la capitale, Tch'ang-Ngan. Il n'eut pas de peine à y prendre le pouvoir en mains, et il exerça l'autorité suprême, toutefois au nom du jeune Hien Ti.

Il restait cependant des bandes de mouchoirs jaunes qui parcouraient le pays en tuant et pillant. Elles investirent la ville de Poh-Haï, actuellement Weï, située dans le nord de la province de Chantoung. Liou Pi et ses amis, appelés au secours par les assiégés, tombèrent sur le dos de l'ennemi, à la tête de troupes peu nombreuses, mais choisies. Kouan Yu tua de sa main le chef ennemi sur son cheval, et une sortie des défenseurs de la place vint achever la victoire. Notre trio cueillit ainsi de nouveaux lauriers, mais tant de gloire enivra Liou Pi. Il était apparenté à la famille impériale régnante, car il descendait du septième fils de King Ti, qui était monté sur le trône l'an 156 av. J. C, et il résolut de prétendre à la couronne. Il s'établit dans ce but dans la ville de Su-Tcheou, dans le nord de Kiangnan, pour ouvrir de là les hostilités contre l'usurpateur Ts'ao Ts'ao.

Ce fut le commencement d'une guerre interminable entre Ts'ao Ts'ao, Lu Pou, les trois frères d'armes et quelques généraux qui avaient su se créer des positions indépendantes. Il se fit et se défit des alliances, il se livra des batailles, il se noua des intrigues ; c'est un dédale dont nous ne poursuivrons pas les complications. Nous nous arrêterons seulement aux grands faits auxquels notre trio a sa part active, ou qui le concernent directement. Ts'ao Ts'ao remporta succès sur succès. Il s'empara de la ville de Ting-T'ao au sud de la province de Chantoung, dans laquelle Lu Pou s'était établi, dispersa l'armée de ce général et soumit toute la province ; mais Lu Pou rallia ses troupes, et alla se mettre à Su-Tcheou sous la protection de Liou Pi. Ts'ao Ts'ao là-dessus voulut acheter Liou Pi, pour qu'il profitât de cette occasion de se défaire d'un rival redoutable ; mais il avait compté sans le sentiment d'honneur du héros et de son ami et conseiller Kouan Yu. Car, quoique on lui envoyât l'investiture

impériale du fief de Su-Tcheou, Liou Pi refusa de faire lâchement assassiner un homme qui s'en était remis à sa loyauté, et même, de concert avec Kouan Yu, il le défendit contre leur p.107 troisième ami, Tchang Feï, qui nourrissait contre Lu Pou une haine ardente et qui un jour leva sur lui son sabre nu.

Habile à « diviser pour mieux régner », Ts'ao Ts'ao intrigua si bien qu'il mit la discorde entre Liou Pi et un frère cadet de Youen Chao, Youen Chouh, qui avait aussi réussi à se rendre indépendant dans son territoire. Il en résulta une campagne dont Kouan Yu fut le héros. Il tua en combat singulier un des généraux ennemis, ce qui causa parmi les troupes de ce dernier une panique si grande qu'elles furent complètement mises en déroute. Pendant ce temps néanmoins, dans la place de Su-Tcheou, où Tchang Feï avait été laissé pour y exercer le commandement, l'ancienne animosité entre lui et Lu Pou avait de nouveau éclaté, et Tchang Feï avait été chassé de la ville. Pourtant, lorsque Liou Pi et Kouan Yu revinrent après leur victoire, Lu Pou leur ouvrit aussitôt les portes et céda modestement la place à Liou Pi. Plus tard il effectua entre Youen Chouh et le trio une réconciliation qui eut une trêve pour conséquence.

Ses bons rapports avec les trois frères d'armes ne durèrent pas longtemps, à cause de la rancune de Tchang Feï, qui lui en voulait plus que jamais depuis que Lu Pou l'avait forcé à quitter la ville. Ce dernier eut le dessus dans les luttes qui survinrent, et le trio alla se réfugier auprès de Ts'ao Ts'ao, qui se garda bien de repousser des héros dont les services pouvaient lui être si utiles, et qui investit Liou Pi du fief de Yu-Tcheou au nord-ouest de la province de Honan... Mais pourquoi suivre pas à pas toutes ces querelles ? Disons seulement que Youen Chouh à son tour en vint aux mains avec Lu Pou, et qu'obligé de battre en retraite, il fut attaqué par Kouan Yu, qui le battit complètement. Plus tard la guerre se ralluma entre Lu Pou, d'un côté, et, de l'autre, Liou Pi et Ts'ao Ts'ao. Après de longues hostilités Lu Pou fut fait prisonnier et mis hors d'état de

nuire, car Ts'ao Ts'ao le fit étrangler sur le conseil de Liou Pi, qui pensait que, si on le laissait vivre, Ts'ao Ts'ao pourrait bien avoir le sort de Toung Tchoh.

Bientôt l'empereur nomma Liou Pi commandant de l'armée de gauche et lui accorda le titre de T'ing-heou, ou Gentilhomme du Pavillon (impérial). Il resta, pour le moment du moins, sur un bon pied avec Ts'ao Ts'ao, ce p.108 qui fut dû surtout à sa fidélité à la famille impériale. Il eut bientôt après à commander en chef une campagne, contre Youen Chouh, qui fut battu, s'enfuit et périt de misère.

Ts'ao Ts'ao était jaloux de Liou Pi et le craignait. Les lauriers cueillis par son rival dans cette dernière campagne l'aigrirent encore et il résolut de se défaire de lui. Il envoya donc un de ses généraux, nommé Tch'é Tcheou, avec un corps de troupes au camp de Liou Pi et lui ordonna de s'y faire admettre en qualité d'ami et alors de tuer le général en chef ; mais les frères d'armes furent avertis de cette trame et ce fut le valeureux Kouan Yu qui sauva la vie de son ami. Il laissa Tch'é Tcheou entrer librement dans la forteresse, mais ensuite il l'attaqua soudain de front et par derrière ; surpris et enveloppé, l'ennemi n'eut d'autre ressource que de poser les armes et de se rendre. Tch'é Tcheou s'échappa d'abord ; mais Kouan Yu se lança à sa poursuite, l'atteignit et le fit tomber de cheval à coups de sabre.

Il va sans dire que la rupture fut complète entre Liou Pi et Ts'ao Ts'ao. Le premier se rendit auprès de Youen Chao, qui accepta avec empressement ses offres de service ; car Ts'ao Ts'ao avait mis sur pied contre lui une armée formidable, qui pénétrait déjà dans le Li Yang, l'arrondissement actuel de Siun dans le nord du Honan.

Les deux armées restèrent pendant deux mois en face l'une de l'autre, chacune dans son camp retranché, sans qu'aucune des deux osât se résoudre à l'attaque, et Ts'ao Ts'ao profita de cette période d'inaction pour détacher un de ses généraux contre Su-Tcheou, où les trois frères d'armes se trouvaient encore. Ce fut

de nouveau le valeureux Kouan Yu qui les sauva. Il fit une sortie vigoureuse, et, dans la furieuse mêlée qui s'ensuivit, il fit lui-même prisonnier le général ennemi et l'emmena en ville. Les assiégeants furent alors mis en fuite ; quant au général prisonnier, Liou Pi lui rendit la liberté et le renvoya à Ts'ao Ts'ao.

Liou Pi ne se sentait plus en sûreté à Su-Tcheou. Il fit donc occuper par Kouan Yu la forteresse de Hia-P'eï, dans le nord du Kiangnan, et lui-même, accompagné de Tchang Feï, se porta sur Siao-P'eï, dans le même département de la même province ; mais Ts'ao Ts'ao vint bientôt l'y relancer, suivi de son innombrable armée. Liou Pi marcha courageusement p.109 à sa rencontre ; mais il succomba sous le nombre, fut totalement battu, et s'enfuit auprès de Youen Chao, dont il invoqua la protection.

Ts'ao Ts'ao n'eut pas de peine alors à occuper Su-Tcheou, après quoi il alla attaquer Kouan Yu dans Hia-P'eï. Liou Pi n'avait pas seulement chargé ce dernier, comme on l'a vu, de la garde de ce poste important, mais encore il lui avait confié ses deux femmes et ses enfants, sachant bien qu'il pouvait se reposer absolument sur la loyauté de ce généreux guerrier. Les grandes vertus de Kouan Yu eurent ample occasion de s'exercer dans les évènements qui suivirent. Il résista sans hésiter aux offres les plus séduisantes que lui fit faire Ts'ao Ts'ao, afin de le détacher de la cause de Liou Pi et de le rallier à la sienne. Alors Ts'ao Ts'ao eut recours à la ruse et à la trahison. Lors de la prise de Su-Tcheou, il lui était venu un assez grand nombre de transfuges de la garnison ; il leur donna l'ordre de se présenter en fugitifs à Hia-P'eï. Cela réussit ; on les accueillit à bras ouverts et on les incorpora dans l'armée de défense. Alors Ts'ao Ts'ao fit mine de vouloir attaquer la ville ; puis, Kouan Yu ayant fait une sortie, il feignit de se retirer et attira Kouan Yu dans une embuscade. Au fort de la mêlée, il surgit tout à coup des essaims d'ennemis qui enveloppèrent Kouan Yu et ses hommes et leur coupèrent la retraite du côté de la ville. En même temps les

faux fugitifs ouvrirent les portes et livrèrent la ville, avec les femmes et les enfants de Liou Pi, à Ts'ao Ts'ao.

Kouan Yu se défendit vaillamment. Un moment il résolut de tenir bon jusqu'à la mort ; mais un envoyé de Ts'ao Ts'ao, venu pour l'inviter à se rendre, lui fit faire des réflexions qui changèrent sa détermination. N'avait-il pas juré dans le verger des pêchers de vivre et de mourir avec ses frères d'armes ? Ne devait-il pas obéir à ce serment ? Et, de plus, sa conscience ne lui disait-elle pas qu'il n'avait pas le droit de quitter sans nécessité une vie qu'il avait pour toujours vouée à la défense de la dynastie de Han ? Enfin, ne devait-il pas à son ami intime Liou Pi de faire tout ce qui était en son pouvoir pour aider et assister ses épouses dans leur captivité ? Après mûre délibération, il se décida donc à se rendre, mais il fit la condition expresse que c'était à l'empereur qu'il se soumettait, et non pas à Ts'ao Ts'ao. Celui-ci accepta cette condition en riant, et dit :

> — C'est moi qui représente en ce moment la dynastie de Han ; j'accepte.

Voilà donc Kouan Yu prisonnier ; mais, même alors, il ne perdit ni son p.110 intrépidité, ni sa fidélité à l'égard de ses frères d'armes. Il osa dire à Ts'ao Ts'ao lui-même qu'il n'hésiterait pas à s'enfuir, lui fallût-il pour cela traverser le feu et l'eau, dès qu'il aurait appris où Liou Pi se trouvait. Ts'ao Ts'ao là-dessus inventa une ruse infernale dans l'espérance de détruire l'amitié qui unissait les frères d'armes. Il fit enfermer une nuit Kouan Yu dans l'appartement ou se trouvaient les deux femmes de Liou Pi, Kan et Mi ; mais le héros sut montrer de nouveau dans cette délicate circonstance quelle était la force de son amitié et quel pouvoir il exerçait sur lui-même, car il passa toute la nuit en dehors de la porte, une lanterne à la main. Il faut dire à la louange de Ts'ao Ts'ao qu'il fut le premier à admirer cet acte de continence et de loyauté, et que dès lors il traita toujours Kouan Yu avec de grands égards, ce qui du reste s'accordait fort bien avec ses calculs. Mais tous ses efforts furent

vains, il ne parvint jamais à ébranler Kouan Yu dans sa fidélité à Liou Pi. Ainsi Ts'ao Ts'ao lui ayant fait don d'un costume de guerre neuf, le vieux étant tout usé, Kouan Yu serra soigneusement les morceaux du costume mis de côté, et lui dit ouvertement qu'il voulait les garder en souvenir de son ami, qui les lui avait donnés. Une autre fois Ts'ao Ts'ao lui offrit un superbe cheval, qui avait appartenu à Lu Pou, et lui demanda pourquoi il en montrait une grande joie. Kouan Yu répondit sans hésiter :

> — Je sais que ce cheval est capable de faire cent cinquante milles par jour, et je me réjouis de maintenant pouvoir rejoindre en un jour mon frère aîné Liou Pi, dès que j'aurai appris où il se trouve.

Tout prisonnier qu'il était, Kouan Yu eut encore l'occasion de montrer, outre sa fidélité et son intrépidité, sa vaillance guerrière. Voici ce qui se passa. Youen Chao mit son armée en campagne et Ts'ao Ts'ao l'imita. Bientôt parut l'avant-garde ennemie sous les ordres de Yen Liang. Suivant l'usage la bataille fut précédée de défis pour des combats singuliers, et Yen Liang ayant tué deux officiers de Ts'ao Ts'ao et en ayant mis un troisième en fuite, personne n'osait plus se mesurer avec lui. Ts'ao Ts'ao crut l'occasion excellente pour brouiller enfin Kouan Yu et Liou Pi, et même pour précipiter ce dernier dans sa perte. En effet, Kouan Yu ignorait que Liou Pi avait fait alliance avec ce Youen Chao, avec lequel lui et ses deux amis avaient p.111 été auparavant en guerre. « Il me faut », se dit donc Ts'ao Ts'ao, « exciter Kouan Yu contre Yen Liang et l'envoyer se battre avec lui. Premièrement, cela me débarrassera d'un adversaire redoutable, car Yen Liang est sûr d'avoir le dessous ; ensuite, dès que Youen Chao apprendra ce qui s'est passé, il se méfiera de Liou Pi et le fera peut-être tuer, de peur d'être trahi par lui et ses deux amis ». Il parla donc à Kouan Yu, qui promit de rapporter la tête de Yen Liang, et qui, en effet, fort peu de temps après, rentrait au camp avec son trophée. Comme cela arrivait souvent lors des combats singuliers, l'armée

du chef vaincu se débanda, chacun cherchant son salut dans une fuite précipitée.

Cette partie de la machination de Ts'ao Ts'ao réussit donc, mais non pas le reste. Youen Chao comprit qu'il y avait un malentendu et il ne fit pas même mettre Liou Pi à mort lorsque de nouveau, dans une escarmouche qui suivit, notre héros renversa de cheval et tua un de ses officiers généraux. Enfin Liou Pi parvint à faire savoir par des espions à Kouan Yu qu'il faisait cause commune avec Youen Chao et se trouvait dans son armée. Il prévint ainsi de nouveaux actes de vaillance, qui auraient pu à la longue faire croire à la mauvaise foi des trois amis.

Kouan Yu savait donc où était celui qu'il appelait son frère aîné. Il ne s'agissait par conséquent plus que de saisir la première occasion de s'enfuir. Il y réussit, et parvint même à s'échapper de la forteresse en emmenant les femmes de Liou Pi et une vingtaine d'hommes. La présence de ces femmes le retardait beaucoup, et Ts'ao Ts'ao aurait pu le faire reprendre ; mais il s'en abstint, persévérant ainsi dans la générosité qui avait toujours été sa règle de conduite à l'égard de Kouan Yu. Celui-ci, quoique il ne fût pas poursuivi, n'en eut pas moins à accomplir un voyage des plus périlleux à travers un pays ennemi, et il n'en serait pas venu à bout sans sa bravoure incomparable. Il en faut dire quelque chose.

Un jour il se trouvait sur la limite de la contrée de Loh-Yang et avait à franchir un col de montagne occupé par un général de Ts'ao Ts'ao avec cinq cents hommes. On lui demanda son passe-port ou un congé de Ts'ao Ts'ao; il n'en avait pas et on lui refusa le passage. Il tua le général sur son cheval et passa de vive force. Le danger fut plus grand encore quand p.112 il arriva à la ville même de Loh-Yang. Le préfet de l'endroit, Han Fouh, n'osa pas disputer ouvertement la route à un tel guerrier, mais il lui tendit un piège. Il posta ses soldats en haie derrière la porte de la ville, puis il envoya un de ses officiers à la rencontre de Kouan Yu comme pour le faire prisonnier, mais il lui donna l'ordre de fuir au milieu du duel et de

rentrer ; Kouan Yu, pensait-il, ne manquerait pas de le poursuivre et de tomber dans l'embuscade. L'officier suivit ses ordres, attaqua Kouan Yu, puis, au bout d'un moment, prit la fuite ; mais il avait compté sans la vitesse du cheval de son adversaire ; en un clin d'œil il fut atteint et abattu. Le héros cependant n'avait pu accomplir cette prouesse sans arriver à portée d'arc. Comme il allait revenir, il fut blessé au bras par une flèche lancée par le préfet, qui prit la fuite aussitôt ; furieux, Kouan Yu se lança à sa poursuite, et d'un coup fit tomber sa tête avec une des épaules. Alors il força le passage à la tête de ses hommes. Il parvint ainsi à un troisième fort, où l'attendait un piège non moins dangereux que le précédent.

Le commandant, Pien Hi, informé de son approche, cacha dans un couvent deux cents hommes armés jusqu'aux dents, et se porta ensuite à la rencontre de Kouan Yu avec les dehors de la plus complète bienveillance ; arrivés au couvent, il l'invita à s'y loger. Le héros accepta et ne dut son salut qu'à son incroyable vaillance ; quoique pris presque au dépourvu, il se défendit si bien qu'il fit mordre la poussière à tous ses assaillants. Pien Hi lui-même ayant essayé de lui écraser le crâne de sa lourde masse d'arme, il para le coup avec son sabre, et, du revers, coupa son adversaire en deux.

Kouan Yu arriva au poste de Ying-Yang, dont le commandant, nommé Wang Tchih, était parent du préfet de Loh-Yang, tué par le héros lorsqu'il avait si vaillamment forcé le passage. Wang Tchih naturellement avait soif de vengeance ; il accueillit avec des démonstrations d'amitié le terrible guerrier et les femmes qu'il escortait, et il leur offrit un logement pour passer la nuit. Kouan Yu, harassé des fatigues des jours précédents, accepta volontiers ; mais lorsque le déloyal commandant crut qu'il était plongé dans le sommeil, il fit environner la maison par des soldats, avec ordre d'y mettre le feu et de la brûler avec tous ceux qui s'y p.113 trouvaient. Ce lâche attentat échoua ; Kouan Yu avait été averti à temps, et, quand la troupe arriva, il avait déjà quitté et la maison et la ville. Wang Tchih se mit à sa poursuite, ce qui lui coûta la vie ; il

n'atteignit notre guerrier que pour recevoir le digne prix de sa trahison ; il fut coupé en deux sur son cheval. Il ne restait plus à Kouan Yu qu'à franchir le Hoang-ho pour arriver sur le territoire occupé par Youen Chao ; mais le passage était gardé par un fort, dont le commandant, nommé Ts'in Ki, voulut barrer la route au héros ; c'était trop de témérité ; sa tête tomba. Bientôt Kouan Yu et les femmes de Liou Pi se trouvèrent de l'autre côté du fleuve, en pays ami.

Heureux et confiants, ils arrivèrent dans la ville de Kou-Tch'ing. Tchang Feï y commandait, et Kouan Yu croyait que son ami allait saluer sa venue avec des transports de joie, lorsque, à sa grande consternation, il se vit accueillir par les plus amers reproches. Tchang Feï refusait de le reconnaître comme ami et frère d'armes, et l'accusait d'avoir violé le serment du verger des pêchers en prenant délibérément fait et cause pour Ts'ao Ts'ao et en tuant les généraux de Youen Chao, l'allié de ses frères d'armes. Tout ce que put dire Kouan Yu fut inutile ; les préventions de Tchang Feï semblaient indestructibles, et ce fut bien pis encore, lorsque parut un corps d'armée ennemi, lequel voulait ravager la contrée. Kouan Yu n'eut d'autre moyen de convaincre son ami que de pousser son cheval vers l'ennemi, dont un instant après le commandant tombait d'un côté, et sa tête de l'autre.

Là-dessus notre héros se rendit auprès de Liou Pi, qui avait pénétré dans la contrée de Chansi au nord du Hoang-ho. Ici, plus de déception. Les deux amis revinrent ensemble à Kou-Tch'ing ; Tchang Feï reconnut son erreur, et le trio, de nouveau au complet, célébra sa réunion par une offrande solennelle au Ciel et à la Terre.

La guerre continua entre les différents partis, surtout entre Ts'ao Ts'ao et Youen Chao. Après mille péripéties, le plus clair succès fut pour Ts'ao Ts'ao, son adversaire étant mort sans être parvenu à se créer une position solide ; pourtant il eut longtemps encore à guerroyer contre les fils de Youen Chao. Quant aux trois amis, la cause qu'ils persévéraient à soutenir était celle des prétentions de

Liou Pi au trône impérial. Ils firent longtemps la p.114 guerre avec des alternatives de succès et de revers dans la partie méridionale de la province de Honan. Après quelques années, Liou Pi, aidé surtout de ses deux amis et des sages avis d'un conseiller qu'il s'était récemment attaché, K'oung Ming [1], parvint enfin à s'asseoir sur le trône qu'il convoitait.

Il n'y avait pas longtemps que Liou Pi avait pris à son service le célèbre K'oung Ming, lorsqu'une forte armée de Ts'ao Ts'ao marcha sur la contrée de Sin-Yé sur les frontières méridionales de la province actuelle de Honan, où les trois amis avaient la base de leurs opérations. Un stratagème imaginé par K'oung Ming fut désastreux pour l'ennemi ; il fut mis en fuite après que son train eut été brûlé. Alors Ts'ao Ts'ao mit sur pied une armée immense — on parle de cinq cent mille hommes — pour frapper un grand coup, qui mit fin à la résistance de ses rivaux. Il ne réussit pas ; K'oung Ming fut de trop bon conseil pour Liou Pi. Il eut recours à quelque chose d'analogue à ce que les Russes ont fait en 1812 contre les Français. La campagne commença en 209. K'oung Ming fit évacuer Sin-Yé, la capitale, remplir les maisons de soufre et d'autres matières combustibles, et cacher quelques soldats à trois des portes, sur quoi on laissa Ts'ao Ts'ao entrer sans coup férir. Quand l'armée ennemie fut toute dans l'enceinte de la ville, l'incendie éclata sur trois points en même temps et se propagea avec une rapidité terrible, activé par un vent violent et nourri par les matières inflammables qu'on avait partout préparées. Trois portes

---

[1] Son nom était proprement Tchou Koh Liang. Il avait un grand renom de sagesse. Liou Pi, qui avait entendu parler de lui, eut beaucoup de peine à le décider à quitter sa chaumière pour entrer à son service (207 ap. J.-C). Quand Liou Pi fut mort, K'oung Ming resta fidèlement attaché à son fils, qu'il ne cessa d'aider de ses conseils et de son bras. Il commanda même les troupes impériales lorsqu'elles pénétrèrent jusque dans les contrées inconnues du nord de la province actuelle de Yunnan ; on dit qu'il porta aussi les armes de son maître jusqu'au cœur de l'empire de Birmanie. Il mourut dans une campagne contre l'État de Weï qui, avec l'empire de Chouh, fondé par Liou Pi, et celui de Wou, fondé par Soun K'uen (voy. plus loin), forme les « Trois Empires » dont le *San-kwoh-tchi* raconte l'histoire.

On trouvera dans la *China Review*, vol. V, VI et VII, la biographie détaillée du guerrier et de l'homme d'État K'oung Ming.

brûlant, l'ennemi se précipita en désordre vers la quatrième, où l'incendie ne s'était pas encore propagé. Mais là il était attendu par l'armée de Liou Pi, qui en fit un carnage épouvantable. Des multitudes de fuyards couraient à la rivière, espérant trouver le salut de l'autre côté. Mais K'ouan Yu avait fait construire p.115 à l'avance avec des sacs une digue qui avait retenu l'eau en amont ; à un signal donné des milliers de mains se trouvèrent prêtes à enlever les sacs, l'eau fondit comme une trombe sur les fugitifs qui encombraient le gué ; les noyés furent innombrables.

La guerre continua et fut sanglante. Nous n'en suivrons pas les péripéties. Il suffit de dire que ce grand désastre fut le commencement d'un amoindrissement graduel et continu de la puissance de Ts'ao Ts'ao, d'autant plus que, grâce à K'oung Ming, les opérations de Liou Pi furent dès lors conduites avec plus d'ensemble et de tactique. Nos trois héros se liguèrent avec Soun K'uen qui avait fondé l'État de Wou (voy. la note à la page 114), et ils équipèrent de concert avec lui une flotte pour l'opposer à celle que Ts'ao Ts'ao avait sur le fleuve Yang-tsz'.

Sa supériorité était ici encore écrasante. Ses jonques étaient montées par un million de soldats. Mais l'intelligence et la tactique faisaient défaut, et cela rétablit l'équilibre en faveur de Liou Pi. Sur le conseil de K'oung Ming, on résolut de détruire la flotte de Ts'ao Ts'ao au moyen de brûlots ; seulement il y avait une grave difficulté ; il était à craindre que les bâtiments ennemis ne se dispersassent à l'approche des barques incendiaires et qu'ainsi le feu ne se propageât pas. Voici ce qu'on imagina pour parer à ce danger. Un certain P'ang T'oung se fit admettre comme déserteur sur la flotte ennemie et réussit à persuader à Ts'ao Ts'ao qu'il connaissait un excellent moyen de prévenir le mal de mer, dont ses soldats souffraient très fort. Sur son conseil on relia les jonques les unes aux autres avec des chaînes, soi-disant pour en former une masse compacte, moins sensible aux oscillations. Ce beau conseil eut pour résultat l'anéantissement de la flotte. Pendant qu'on

travaillait à le mettre à exécution, K'oung Ming avait érigé un autel en l'honneur des pléiades pour obtenir que le vent, qui soufflait du nord-ouest, tournât au sud-est. En réalité le vent changea, et les brûlots purent approcher secrètement de la flotte ennemie. En quelques instants cette vaste masse fut transformée en un océan de flammes. Des milliers de soldats trouvèrent la mort dans les flots, et il ne resta guère de la vaste armée de Ts'ao Ts'ao que quelques bandes dispersées, formées de ceux qui avaient réussi à s'enfuir. Cette bataille navale eut lieu dans la province p.116 actuelle de Houpeh, à l'endroit appelé « bouches des trois rivières », par environ 30° 47' de latitude et entre 108e et 109e degrés de longitude.

De sa personne, Ts'ao Ts'ao échappa au désastre et s'enfuit accompagné d'une poignée de soldats, pour se voir barrer la route par Kouan Yu, à la tête d'un corps d'armée. Rien n'aurait été plus aisé à notre héros que de le tuer ou de le faire prisonnier, lui et toute sa troupe. Le fugitif le vit bien, mais, connaissant la générosité de Kouan Yu, il s'avança vers lui avec le plus grand sang-froid, lui rappela avec quelle prévenance il l'avait traité lorsqu'il était son prisonnier, et lui demanda si ce n'était pas le moment de montrer qu'à toutes ses vertus militaires il joignait celle de la gratitude. Il s'éleva un grand combat dans l'âme de Kouan Yu. Il avait juré d'être fidèle en tout à la cause de Liou Pi, devenue identique à celle de la dynastie de Han ; pouvait-il violer ce serment en laissant échapper le plus redoutable ennemi de son frère d'armes ? Malgré tout cependant la victoire resta à son sentiment de reconnaissance et à la générosité à laquelle il était naturellement porté quand il voyait devant lui un ennemi vaincu. Il oublia la ruse honteuse que Ts'ao Ts'ao avait inventée pour le faire manquer à ce qu'il devait aux femmes de Liou Pi et à cet ami lui-même ; il oublia que Ts'ao Ts'ao lui avait fait tuer deux généraux de l'allié de son ami ; bref, quoi qu'il lui en coûtât, il fit faire volte face à ses troupes et laissa Ts'ao Ts'ao suivre sa route. Quand il revint à l'armée de

Liou Pi, K'oung Ming l'accusa de trahison et voulait qu'on le mît à mort ; mais Liou Pi s'interposa et lui sauva la vie.

La guerre n'était donc pas finie ; au contraire, elle continua inextricable et monotone entre une multitude d'ambitieux et de prétendants, dont l'appétit des grandeurs était aiguillonné par l'état de décomposition où se trouvait l'empire. Continuons de relever les faits qui intéressent la carrière de Kouan Yu. Un jour Liou Pi l'envoya attaquer dans son fort le cruel Han Huen, préfet de Tch'ang-Cha [1], avec un demi-millier d'hommes seulement ; on jugeait que sa bravoure personnelle valait une armée. On ne l'avait pas surfait. Il commença par tuer en combat singulier un des lieutenants de Han Huen, puis il repoussa, malgré la faiblesse numérique de sa troupe, p.117 toutes les sorties que fit l'ennemi ; Han Huen périt enfin dans la mêlée, et la ville fut prise.

Ts'ao Ts'ao perdait toujours plus de terrain, et, non sans que beaucoup de sang eût été répandu, Liou Pi finit par soumettre les uns après les autres tous les districts du pays de Chouh dans la province actuelle de Sz' tch'ouen. Il y fonda un empire qui, dans l'histoire, porte le nom de Chouh, et, avec la principauté de Wou, fondée par Soun K'uen dans la province actuelle de Tchehkiang, et celle de Ts'ao Ts'ao, connue dans l'histoire sous le nom de Weï, forme la transition entre l'empire, de la dynastie de Han et celui de la dynastie qui suivit, celle de Tsin. Sur ces entrefaites l'empereur et son épouse Fouh Heou tramèrent à la cour une intrigue dont le but était de faire périr Ts'ao Ts'ao. L'impératrice écrivit à ce sujet à quelques-uns de ses parents une lettre qui fut interceptée. Ts'ao Ts'ao ordonna aussitôt d'arrêter la princesse ; elle essaya de se cacher, mais on l'arracha à sa retraite, on la traîna par les cheveux, les pieds nus, jusque devant Ts'ao Ts'ao et on l'assomma sous ses yeux. Le tyran fit de même mettre à mort ses deux fils, ainsi que le messager qui avait été chargé de la lettre, et qui fut décapité en

[1] Au nord-est du Houkouang.

place publique avec plus de deux cents parents de l'impératrice. Cette sanglante tragédie de palais se jouait en l'an 215. Peu de temps après, la fille de Ts'ao Ts'ao, qui faisait déjà partie du harem impérial, fut élevée au rang d'impératrice, et enfin, deux ans plus tard, l'empereur investit Ts'ao Ts'ao lui-même de la dignité royale, avec le titre de « Roi de Weï ».

Toujours également opiniâtre, la guerre continuait entre les trois États de Chouh, de Wou et de Weï, mais, du côté de Liou Pi, grâce au talent de K'oung Ming, avec une grande supériorité dans l'art militaire, et pour cela avec le plus de succès. Son territoire s'arrondissait de plus en plus, et enfin il céda aux instances de sa noblesse et de ses hauts fonctionnaires, qui le pressaient de prendre ouvertement le titre de roi. Il choisit pour cela l'appellation de « Roi du pays entre les fleuves », c'est-à-dire de la partie de la province actuelle de Chensi qui est située entre le Hoang-ho et le Yang-tsz' ; en même temps, il nomma ses deux frères d'armes, avec p.118 trois autres officiers supérieurs, commandants en chef de toutes ses forces avec le titre de « généraux-tigres ».

Ce fut la dernière période de la vie de Kouan Yu, et elle ne fut pas longue. Il exerçait son haut commandement dans le pays de King-Tcheou, partie méridionale de la province actuelle de Houpeh, lorsqu'un jour le prince de Wou lui fit demander pour son fils la main de sa fille ; il refusa d'une manière si hautaine que Soun K'uen en fureur contracta contre lui alliance avec Ts'ao Ts'ao. Kouan Yu prévint l'attaque de ses ennemis. Il marcha sur Siang-Yang, dans le nord de la province de Houpeh, y battit l'armée de Weï et en tua le commandant de sa propre main ; ensuite il mit le siège devant Fan-Tch'ing, où s'étaient réfugiés les débris de l'armée vaincue. Il repoussa longtemps toutes les sorties ; mais enfin parurent sept corps d'élite, venant de Tch'ang-Ngan, capitale de Weï, au secours des assiégés. Il fallut se retourner contre cette armée. Dans une des nombreuses escarmouches qui s'ensuivirent, Kouan Yu fut blessé d'une flèche qu'un des chefs ennemis, nommé

P'ang Teh, lui tira. Il se vengea quelques jours après ; les deux armées en étant de nouveau venues aux mains et la fortune penchant de son côté, il réussit, dans un combat sur le fleuve, à envelopper ce P'ang Teh avec plusieurs autres chefs ; il en tua un certain nombre à coups de flèches, et P'ang Teh tomba à l'eau ; on le retira vivant et Kouan Yu le fit décapiter. L'armée de secours fut dispersée, mais la place tenait toujours. Elle ne fut jamais prise par notre héros ; au contraire, elle fut cause de sa mort.

Un jour, comme il s'était témérairement approché des murailles, on en profita pour lui tirer des flèches empoisonnées, dont deux le blessèrent au bras droit. Il tomba de cheval, sur quoi les assiégés firent une sortie pour l'achever ; mais son fils Kouan P'ing accourut à son secours et le dégagea. On le ramena au camp, où un habile chirurgien [1] lui fit subir une terrible opération qu'il endura héroïquement ; il continua de manger, de boire ou de causer comme si de rien n'était, pendant qu'on fouillait, non seulement ses p.119 chairs, mais même ses os, pour couper et gratter toutes les parties où se trouvait du poison. Il fut bientôt suffisamment guéri pour pouvoir monter à cheval et même pour pouvoir quelque peu manier le sabre.

Pendant que le siège traînait ainsi en longueur, les troupes de Wou envahirent le pays de King-Tcheou, et Kouan Yu détacha son fils Kouan P'ing pour les repousser. Mais Ts'ao Ts'ao ne restait pas inactif de son côté, et il marcha en personne à la tête de son armée à Fan-Tch'ing. Kouan Yu se vit contraint de céder au nombre ; il leva le siège et partit pour King-Tcheou, afin de réunir ses troupes à celles de son fils. Ils tinrent tête vaillamment à l'armée de Wou, mais leur étoile les abandonna ; un jour, après de sanglants combats, ils se trouvèrent enveloppés et n'eurent plus d'autre ressource que de se retirer derrière les murs de Meh-Tch'ing. Naturellement toutes les forces de Wou se concentrèrent autour de cette place, qui finit par

[1] Le chirurgien s'appelait Hoa T'o. Maintenant encore les malades l'invoquent souvent. On le fête le 18 du 4e mois.

être étroitement investie. Kouan Yu résistait néanmoins à tous les assauts, quoique sa garnison se fondît. Enfin, n'ayant plus que deux cents hommes valides, et voyant qu'il n'était pas secouru, il résolut de faire une trouée pour s'échapper. L'ennemi était sur ses gardes ; quelque soudaine que fût la sortie, le héros se vit au bout de quelque temps enveloppé de toutes parts. De longs crocs et des lassos fendirent l'air ; Kouan Yu fut tiré à bas de son cheval ; son fils accourut pour essayer de le dégager, mais fut enveloppé à son tour, et, après une valeureuse résistance, ils furent pris tous deux. On les amena à Soun K'uen, qui voulut les décider à passer à son service ; mais Kouan Yu déclara qu'il aimait mieux mourir que de violer le serment qu'il avait fait dans le verger des pêchers d'être fidèle à la maison de Han et à Liou Pi. Soun K'uen voulait malgré cela lui laisser la vie et se contenter de le garder comme prisonnier. Mais ses généraux lui remontrèrent avec instances combien il en avait coûté à Ts'ao Ts'ao d'avoir, par une générosité mal entendue, laissé en vie un ennemi, qui avait ensuite été l'auteur principal de ses désastres. Soun K'uen céda, et les têtes du vieux guerrier — il avait cinquante huit ans — et de son fils tombèrent. Cela arriva dans le dixième mois chinois de l'an 219 [1].

p.120 Telle est en gros l'histoire du grand héros de l'époque des trois Empires, devenu le dieu de la Guerre des Chinois. Aucun guerrier peut-être n'a tué en combat singulier autant de chefs adversaires que lui, ni combattu dans autant de batailles ; sa

[1] Voici, pour compléter ce récit, les faits principaux du reste de l'histoire des trois Empires. Ts'ao Ts'ao mourut en 220, laissant Weï à son fils, qui, après la mort de Hien Ti prit le titre d'empereur et fonda ainsi la dynastie de Weï sous le nom de Wun Ti. — Liou Pi prit de même le titre d'empereur, en 220, et fonda la dynastie de Chouh, considérée généralement par les historiens comme formant la succession légitime de celle de Han. Il mourut en 222 et laissa son trône à son fils Heou Tchou ou Heou Ti.

Soun K'uen prit à son tour en 229 le titre impérial et fonda de cette manière la dynastie de Wou. Un général de l'empereur Youen Ti, de la maison de Weï, nommé Tchao, mit fin à la coexistence des trois empires en vainquant les armées de Heou Tchou et en annexant à Weï l'empire de Chouh. Enfin son fils Sz' Ma Yen fonda en 265, sous le nom de Wou Ti, la dynastie de Tsin, et réunit ainsi de nouveau l'empire chinois sous un seul sceptre.

carrière forme une longue chaîne d'actes de bravoure et de hauts faits, et c'est ce qui lui a mérité le rang de Mars chinois. Il

Pl. V. KOUAN-TI
Statuette chinoise en lardite. Haut. 11 cm

fut canonisé au commencement du douzième siècle, sous le titre de « Seigneur de la Fidélité et de la Générosité » par le superstitieux empereur Hwouï Tsoung [1]. Il reçut en 1128 le titre plus élevé encore de « Roi de la Résistance intrépide, de la Guerre et de la Paix » ; mais ce ne fut pas avant 1594 qu'il fut formellement élevé au rang des divinités par l'empereur Chun Tsoung de la dynastie de Ming, et qu'il reçut le titre de Ti [2]. Dès lors il a été de plus en plus

[1] Voy. la page 47.
[1] Sur la signification de ce titre, voy. page 43, note 1.

vénéré comme dieu de la Guerre, surtout depuis l'avènement de la dynastie des Mantchous, grands adorateurs de Kouan Ti[1]. L'avant-dernier empereur a même rendu un décret qui le met sur le même rang que Confucius [2].

Il est aussi devenu patron des marchands, à cause de ces mêmes vertus qui l'avaient distingué en qualité de guerrier : l'intrépidité et le courage, la fidélité au serment juré et la générosité. En effet, ces vertus sont aussi nécessaires au parfait marchand qu'au parfait soldat. Le négociant doit avoir du *courage* dans ses entreprises, observer *loyalement* ses engagements ; se montrer *généreux* dans tous ses actes ; en un mot, il doit p.121 avoir le *gī* [3], vertu qui réunit toutes celles que nous avons énumérées. Aussi ne trouve-t-on pas l'image du dieu de la Guerre seulement chez tous les gens qui font le métier des armes, mais aussi chez la plupart des marchands et des négociants. On lui donne l'apparence d'un homme assez avancé en âge, à l'air en même temps intrépide et bienveillant, calme, assis, un livre à la main. Ce livre est la chronique du petit État de Lou [4], dans lequel Confucius vit le jour, et renferme les *Tch'oun ts'iou*, « Annales du Printemps et de l'Automne ». On dit que Kouan Yu pouvait le réciter d'un bout à l'autre, aussi bien de la fin au commencement que du commencement à la fin, et que c'est là le motif pour lequel il est devenu l'un des cinq dieux des Lettres, dont nous parlerons à l'occasion du troisième jour du second mois. Le *Tch'oun ts'iou* fait partie des cinq ouvrages canoniques des Chinois [5], et par

---

[1] Voy. Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 297.

[2] Voy. *Notes and Queries on China and Japan*, vol. I, page 162, et Edkins, *Religion in China*, p. 116.

[3] []. Si on l'analyse, on trouve que ce caractère signifie « ma brebis ». Il provient probablement de l'antique époque où les Chinois étaient encore pasteurs. L'idée qu'il représente répond à ce que nous appelons « le mien et le tien », d'où découle celle de « donner à chacun son dû », donc la probité, la justice, le dévouement aux bonnes causes, la fidélité, le patriotisme, etc. etc.

[1] Voy. p. 70, note.

[5] Les cinq ouvrages canoniques ou classiques *(king)* sont : 1. Le *Yih-king* ; voy. p. 61. — 2. Le *Chi-king* ; voy. p. 71. — 3. Le *Chou-king*; voy. p. 6. — 4. Le *Li-ki* ; voy. p. 9. — 3. Le *Tch'oun ts'iou* ; voy. la note précédente.

conséquent tout lettré qui se prépare aux examens qui ouvrent les grands emplois de l'État, est obligé de l'étudier ; ainsi Kouan Yu est avant tout le grand patron de ceux qui s'appliquent à la connaissance de cet ouvrage. Cependant on fera peut-être bien de voir dans sa qualité de dieu des Lettres spécialement celle de patron de la littérature militaire.

Son image se trouve, soit sous forme de tableau suspendu au mur, soit sous forme de statuette, dans le tabernacle domestique, ou dressée ailleurs. Il a presque toujours près de lui deux gardes ou écuyers. Ils représentent son fils Kouan P'ing, son fidèle compagnon jusqu'à la mort, dont la tête tomba en même temps que la sienne, et un certain Tcheou Ts'ang, p.122 qui avait aussi été un de ses compagnons dévoués. Il était resté chargé du commandement de Meh-Tch'ing lorsque Kouan Yu fit la sortie qui lui coûta la liberté, puis la vie, et il se coupa la gorge à la vue des têtes du père et du fils que les assiégeants vinrent étaler à ses yeux au pied des murs. D'ordinaire on le représente debout, une hallebarde ou un sabre nu à la main, derrière le dieu de la Guerre. Les lettrés d'Émoui ont un jeu de mots, qui fait allusion au tranchant aiguisé de son arme ; ils disent : *K'án poún tik lī* : « en lisant le livre de *Tch'oun ts'iou,* que Kouan Yu tient à la main, on obtient une intelligence aiguisée ». Mais les marchands appliquent de leur côté la même phrase à leur propre vocation, car elle peut signifier aussi : « En surveillant le capital on gagne rentes et profit ». C'est donc une devise à double entente, fort bien appropriée au double caractère d'un dieu qui se trouve en même temps patron de deux choses aussi ennemies l'une de l'autre que la guerre et le commerce.

Les jours où se font les grandes offrandes au dieu de la Guerre sont les 13 du premier et du cinquième mois. Aucune de ces deux dates n'est celle de la naissance ou de la mort du héros, mais, à ce que dit l'opuscule intitulé « Explication du Canon du glorieux saint du verger des pêchers, Kouan Ti », le 13 du cinquième mois serait le jour de naissance de Kouan P'ing, dont l'image accompagne

presque toujours celle de son père. Or il n'est point impossible que l'offrande du cinquième mois soit au fond à l'intention de Kouan P'ing, quoique on la présente à Kouan Yu, car la chose s'explique fort bien par les idées des Chinois, d'après lesquelles le fils n'a aucuns droits tant que son père est en vie, et par conséquent il serait inconvenant de présenter une offrande au fils tandis que le père se trouve à côté de lui. On donne donc l'offrande au père, s'en remettant à sa politesse et à son affection du soin d'en faire part à son fils. C'est une règle de droit coutumier reconnue dans toute la Chine, le plus patriarcal des pays, que tout ce que les enfants possèdent appartient au père, ou plutôt que les enfants ne possèdent pas. « Tant que le père est en vie, l'enfant n'a pas de biens », est un précepte répandu partout, qui date de très loin, car on lit dans le *Li-ki,* cet antique ouvrage dont nous avons p.123 parlé à la page 9, ces mots : « Si le père et la mère ne sont pas encore décédés, on ne doit point venger son ami, ni avoir du bien à soi » [1].

Quant à l'offrande du 13 du premier mois, voici le motif probable qui a fait choisir cette date pour le culte spécial du dieu de la Guerre. D'après l'opuscule que nous avons cité ci-dessus, la date de la naissance de Kouan Ti tombe sur le 24 du sixième mois, donc après celle de la naissance de son fils, qui est le 13 du cinquième mois. Il y aurait donc inconvenance, suivant les idées chinoises, à faire d'année en année précéder la fête du père par celle du fils. Il faut, commencer par celui qui est le premier en rang, ce qui a entraîné un déplacement de la fête de Kouan Ti, sans quoi on ne lui aurait pas donné l'honneur qui lui revient. Mais le dieu de la Guerre étant adoré partout en Chine et prenant rang si haut dans la hiérarchie des divinités, il était naturel, du moment que l'on avait le choix du jour, de placer sa fête presque en tête de toute la série des fêtes annuelles, c'est-à-dire le 13 du premier mois, immédiatement après les offrandes consacrées aux divinités suprêmes de la Nature, le Ciel et la Terre.

---

[1] Édition *Kiaï-tsz'-youen* du *Li-ki*, ch. I, § 1, f° 10. [trad. Couvreur].

Nous pouvons être bref en ce qui concerne les objets qui font partie des offrandes qui se présentent à Kouan Ti. Quiconque veut rendre hommage à ce dieu dispose devant son image, seules ou accompagnées d'autres plats, les trois ou les cinq espèces de viande qui servent à cet usage [1], et présente l'offrande suivant le rituel que nous avons décrit aux pages 21 et suivantes. En outre, pour célébrer ses fêtes dans les temples qui lui sont consacrés, les rues voisines se cotisent pour fournir aux administrateurs du temple de quoi acheter ce qu'il faut pour l'offrande et pour faire jouer la comédie en l'honneur du dieu. Souvent on voit les mandarins venir ces jours-là au temple avec leur cortège pour présenter leurs hommages à Kouan Ti. Enfin on lui fait aussi dans les écoles une offrande à chacune de ses deux fêtes, en sa qualité de dieu des Lettres ; nous reviendrons là-dessus à la fin de notre article sur le troisième jour du second mois.

@

[1] Voy. la page 31.

QUINZIÈME JOUR DU PREMIER MOIS

FÊTE DES LANTERNES

p.124 Le *siōng-goân* ; signification de ce nom. Autres noms. La fête se célèbre en l'honneur de l'esprit qui préside à la puissance céleste, le *t'ien-koan.* Ce que cette expression signifie. Offrande au *t'ien-koan;* gâteaux-tortues ; prières. Célébration de la fête dans les temples. Origine et signification des gâteaux en forme de chaînons appelés *k'ien.* Lanternes et encensoirs des *Sam-Kàï-Kong.* Offrande de cierges et d'encens faite deux fois par mois à ces dieux.

Comment on va prendre dans les temples les gâteaux-tortues, et comment on les y porte. Lanternes de formes diverses qu'on allume le soir. Joyeux aspect des rues. Fête des lanternes des enfants en Belgique. Illumination des temples au moyen de cierges ; les bouts de reste rapportés après cinq jours. La fête des lanternes est en l'honneur du soleil du printemps et a donc quelques rapports avec notre fête de Pâques. On allume aussi en Chine des feux du printemps, mais un peu plus tôt dans l'année. Marcher sur le feu. Signification emblématique du tigre. Baptême de feu des idoles. On met une partie de la cendre dans le foyer, afin que les animaux domestiques grandissent. Baptême de feu du tigre. Ce que, probablement, signifie cette cérémonie. Le tigre et le cheval à feu d'artifice. Comparaison de la fête des lanternes des Chinois avec la fête du printemps et des lanternes des anciens Syriens, des Grecs, des Egyptiens et des Romains. La Chandeleur chrétienne et la fête des lanternes des Juifs.

Processions aux lanternes et aux flambeaux en l'honneur des idoles. Jeux populaires, p.125 carnavals. Culte de la déesse *Tsiá-Boú* et oracles des bâtonnets d'encens. Clôture des rites du nouvel-an. Renouvellement des fleurs artificielles dans la maison. Réouverture des boutiques.

@

Culte des Seigneurs des trois Mondes.

Le premier jour de pleine lune de l'année les Chinois d'Émoui célèbrent la fête qu'ils nomment *siōng-goân*, généralement connue des Européens sous le nom de fête des lanternes. On l'appelle aussi *tsáp-gō-mê^{ng}*, c'est-à-dire « (la fête de) la quinzième nuit » ; mais ce nom est plus en usage sur le continent autour d'Émoui et dans le chef-lieu du département, Tchang Tcheoufou [1]. Cette journée appartient au culte des *Sam-Kàï-Kong*, spécialement du *t'ien-koan* [2], ou de l'esprit qui préside au pouvoir céleste, et dont ce jour est censé être l'anniversaire de la naissance. De là un autre

[1] Voy. l'introduction.
[1] Voy. la page 10.

nom que porte ce jour, celui de *Sam-Kài-Kong sing*, « (jour de) naissance des Seigneurs des trois Mondes ». Cette désignation vient peut-être de ce que l'on a observé que la puissance créatrice du Ciel, née six jours auparavant (voy. p. 45), commence à se manifester sous des formes multiples, à se diviser pour ainsi dire entre les créatures diverses qui peuplent la terre, plantes, animaux et hommes, comme si un esprit céleste spécial s'occupait de la distribuer et de la répandre en abondance.

Le nom de *siōng-goân* réclame un instant d'attention. D'après le Dictionnaire de K'ang Hi, le mot de *goân* signifie « la grande force du Ciel et de la Terre, par laquelle naît ce qui a vie ». Il y a dans l'année trois moments particuliers qui marquent le cycle d'action de ce principe. Ce sont le commencement du printemps, où la puissance créatrice de la Nature entre en action ; la fin de l'été ou le commencement de l'automne, où tout ce qui est né au printemps atteint la maturité et la perfection ; enfin le commencement de l'hiver, où le pouvoir générateur de l'Univers dépérit pour ainsi dire et entre dans la période de la mort. C'est dans le premier mois de chacune des trois saisons du printemps, de l'automne et de l'hiver que les Chinois placent ces trois nœuds de la vie annuelle, chaque fois au 15 du mois, peut-être parce qu'alors la lune est pleine et que p.126 la part qui lui appartient dans l'action productive de l'Univers se manifesté le plus complètement à cette phase. Ainsi le 15 du premier, du septième et du dixième mois sont consacrés à trois fêtes en l'honneur du principe créateur de l'Univers, un premier *goân, siōng-goân,* un moyen, *tiong-goân*, et un dernier, *hā-goân*. Le premier est le principal des trois, puisque c'est celui où la force créatrice entre en action, et, soit à Émoui, soit ailleurs, c'est celui que l'on célèbre le plus brillamment. On le nomme parfois aussi *goân-siao*, « nuit du principe créateur de la Nature ».

Au sein des familles ont lieu pour la célébration du *siōng-goân* des offrandes dont le cérémonial ne diffère guère de celui du jour

de naissance du Ciel [1]. L'autel se dresse dans l'appartement principal vers minuit au plus tard, et l'on joint aux offrandes qui ont été énumérées pour la fête du Ciel les gâteaux en forme de chaîne et en forme de tortue, parce que c'est à l'entremise du *t'ien-koan,* dispensateur des bénédictions d'en haut, que l'on espère redevoir le grand âge dont ces gâteaux sont l'emblème, et que l'on demande au Ciel. Il suit de là que les gâteaux-tortues ne devraient être offerts ni au *tiong-goân,* ni au *hā-goân,* puisque ces jours sont spécialement consacrés aux esprits qui président à la terre et à l'eau [2]. — Quand la table est prête et que le moment de faire l'offrande est venu, un prêtre taoïque, si la famille est assez à son aise pour engager ses services, commence la cérémonie en récitant des prières et des incantations, qui ont pour but « d'inviter le dieu » [3]. Cela s'appelle *liēm-sam-kài-king,* « marmotter les canons des trois mondes ». Cela fait selon les règles, l'offrande est présentée au dieu de la manière ordinaire [4] par les membres de la famille, après quoi l'on a parfois recours aux marionnettes pour passer le reste de la nuit. p.127 Dans quelques localités on célèbre en outre dans les temples une messe taoïque [5] ; mais ce n'est qu'une exception et point du tout la règle.

Il nous faut revenir ici sur un objet destiné aux offrandes dont il a déjà été question [6] ; nous voulons dire les *kien,* gâteaux en forme de chaînons. Nous avons émis la conjecture que ce sont les

---

[1] Voy. p. 47 et suiv.

[2] P. 10. Il arrive cependant que les gâteaux-tortues figurent ces deux jours sur les tables-autels ; mais cela est tout simple, car le peuple a évidemment perdu le sens de ce que les *Sam-Kài-Kong* représentent. En effet, on les considère généralement comme constituant une seule divinité en trois personnes, une espèce de trinité, et c'est pour cela qu'on les nomme toujours ensemble. Or, comme la loi de l'usage veut que l'on offre des gâteaux-tortues à la fête des *Sam-Kài-Kong,* il arrive facilement que, sans distinguer entre l'esprit de la force céleste, et ceux de la force terrestre et de la force aquatique ou du destin des hommes, on se figure devoir les offrir toutes les fois qu'un de ces trois esprits est adoré. Cela n'empêche pas que la règle est de ne les mettre sur l'autel que le 15 du premier mois, à l'exclusion des deux autres *goân.* Les infractions à cette règle sont donc des exceptions et des méprises.

[1] *Tch'iá^{ng}-sîn,* voy. la page 51.

[4] Voy. pages 21 et suiv.

[5] Pages 55 et suiv.

[6] Page 48.

symboles d'une longue vie, que l'on veut demander au Ciel, principe et source de toute vie (p. 48), et cette signification justifie complètement leur présence sur l'autel du *t'ien-koan,* ou de l'esprit qui dispense les dons du Ciel, et, dans le nombre, le privilège d'un grand âge. Mais il se trouve qu'on les offre aussi le jour du *tiong-goân,* le 15 du septième mois, et du *hā-goân,* le 15 du dixième mois. Cela porte à penser qu'ils doivent signifier encore autre chose, et le nom qu'on leur donne sur le continent autour d'Émoui et dans la ville de Tchang-Tcheoufou est de nature à confirmer ce soupçon.

Ce nom est *sam-kàï-t'an*, « moules des trois mondes ». Nous avons interrogé en vain plusieurs Chinois sur l'origine de cette expression ; aucun n'a pu l'expliquer ; un seul hasardait la subtile conjecture que ce serait une corruption de *sam-kàï-k'an,* ce qui signifierait la même chose que *sam-kàï-k'ien,* puisque *k'an* est la prononciation populaire du caractère *k'ien* ; mais le *k* ne se change régulièrement en *t* dans aucune langue, et s'il en existe des exemples, il sera en tout cas bien difficile d'en trouver dans le Fouhkien. Sans donc nous préoccuper autrement de l'assertion de notre Chinois, nous rechercherons si l'état du ciel, particulièrement l'aspect de la lune, ne peut pas expliquer autrement la raison d'être des gâteaux-chaînons.

Le *t'an* est un mollusque marin, jaunâtre, très oblong, à double écaille, que l'on pêche partout sur les côtes méridionales de la Chine et dont il se mange des quantités énormes. La similitude des noms permet de supposer que les gâteaux en question sont les remplaçants plus modernes des animaux à écailles que peut-être on sacrifiait à une époque très reculée. Les anneaux représenteraient alors les dessins qui se trouvent sur les écailles de ces animaux. Maintenant encore les Chinois sont persuadés, en conformité de ce qu'enseigne leur ancienne philosophie, que la lune exerce une influence p.128 qui fait croître les coquillages ; cela vient probablement du phénomène de la marée, qui dépend de la lune, et

qui recouvre d'eau à intervalles réguliers les rivages sur lesquels vivent et grandissent les coquillages les plus connus. Ainsi on lit déjà dans les importantes « Annales du Printemps et de l'Automne de Lu Pouh Weï » [1], qui datent du IIIe siècle avant notre ère :

> « La lune est la source de toutes les actions du principe féminin (Yin, voy. p. 60) de la Nature. Quand elle est pleine, les coquillages bivalves [2] sont remplis et toutes les influences du principe féminin existent complètes ; mais pendant le dernier jour de la lune, ces coquillages sont vides » [3]. Pline aussi assure que la lune exerce une influence sur les huîtres et autres coquillages, et la plupart des anciens s'accordaient à reconnaître l'existence de cette singulière propriété de la lumière de la lune [4]. — Ces idées des Chinois sur l'influence exercée par la lune sur les coquillages nous font trouver admissible la supposition que l'on aurait sacrifié des moules *(t'an)* à la première pleine lune du printemps, de l'automne et de l'hiver, c'est-à-dire justement à la date des jours actuellement consacrés aux *Sam-Kàï-Kong.* Dans ce cas, les gâteaux en forme de chaînons, qui figurent encore ces jours-là sur les autels, seraient les vestiges dénaturés ou les remplaçants des moules offerts anciennement à la lune à trois des principaux moments où elle est pleine, et où par conséquent elle agit le plus sur les coquillages. Le nom de *sam-kàï-t'an* qui se donne à ces gâteaux, comme nous l'avons vu, dans la partie continentale sud du Fouhkien, serait un reste de cette origine.

---

[1] Elles ont été écrites par un grand nombre d'auteurs sous la direction de Lu Pouh Weï. On y trouve beaucoup de choses dont il n'est pas parlé ailleurs, ou dont il n'est parlé que d'une manière insuffisante. Cela donne à cet ouvrage une grande importance historique. Commentaire de Kao Yeou (voy. la page 49) du second siècle.

[2] [Trad.] « Bivalve shells, thin and marked, are called 蚌蛤, a general name for those like « *Unio, Tellina* or *Donax* » : — Williams, *Syllabic Dictionary*, page 428. — « It is supposed to contain pearls, which increase or diminish in size according to the age of the moon » : — Medhurst, *Chinese and English Dictionary*.

[3] Voy. « Miroir et Source de toute Recherche », ch. II.

[4] Voy. le 15 du 8e mois, § 2, C, où ce sujet est traité plus en détail.

Comme le reste des cérémonies et réjouissances qui servent à célébrer le 15 du premier mois n'ont plus pour objet le culte du *t'ien-koan,* nous complèterons, avant de quitter les *Sam-Kàï-Kong,* ce que nous en avons dit, p.129 en indiquant quels hommages se rendent régulièrement dans les familles à ces divinités.

A droite et à gauche de la lanterne suspendue en l'honneur du Ciel dans la grande salle de chaque maison [1], se trouve souvent une lanterne suspendue en l'honneur des *Sam-Kàï-Kong.* Dans les familles aisées elles sont en verre venu de Canton, et de forme carrée. Sur une des faces d'une des lanternes se trouve l'inscription : « O les trois gouverneurs, grands dieux » continuée sur la face opposée par : « puissions-nous recevoir les cent faveurs du Ciel ». L'autre lanterne a, partagée d'une manière analogue, l'inscription : « O les trois gouverneurs, grands dieux, faites descendre vos bénédictions étendues » [2]. D'autres inscriptions semblables sont également en usage. De plus les vitres des lanternes sont ornées de fleurs et de dessins en couleurs. A côté des lanternes pend depuis le plafond un brûle-encens appelé *sam-kàï-lô* ou *Sam-Kàï-Kong-lô*, « encensoir des trois mondes ou des Seigneurs des trois Mondes ».

Le un et le quinze de chaque mois on allume, le matin et le soir, des bougies dans ces lanternes, et celui qui fait cette offrande place, après avoir fait quelques révérences, trois bâtons d'encens dans l'encensoir dont il vient d'être question. Les pauvres cependant ne brûlent que de l'encens ; même il y en a dont l'indigence est telle que tout ce qu'ils peuvent faire dans tout le cours de l'année, en l'honneur des *Sam-Kàï-Kong,* est de brûler de l'encens, avec ou sans bougies, aux trois *goân* seulement.

Dans les temples.

---

[1] Voy. la page 53.

[2] Cette prière et la précédente sont tirées du *Chi-king,* le « Livre des Odes », I, ode 6.

Revenons à la fête des lanternes, et voyons ce qui se fait dans les temples au cours de la journée. Les administrateurs ou les prêtres y ont déposé des gâteaux de farine qui ont la forme de tortues. D'ordinaire ils ont en vermicelle sur le dos les dessins de l'écaille de la tortue et le caractère « longue vie ». Parfois aussi on a figuré les pattes et la tête de l'animal ; souvent on les laisse sans dessins ni caractères p.130 d'écriture. Il est libre à chacun d'emporter chez lui un ou plusieurs de ces pains ; mais c'est à la condition que l'année suivante il en rapportera autant que le dieu le décidera dans le temple. On commence par en promettre deux, sur quoi on laisse tomber les blocs divinatoires ; si ces derniers tombent mal, on promet trois pains, et à chaque épreuve on augmente d'un pain, jusqu'à ce que la réponse soit favorable. Cela fait, le *king-kong* [1] inscrit dans un registre le nom de la personne et l'engagement qu'elle a contracté, puis celle-ci emporte les pains, qui se mangent par la famille pour qu'elle obtienne un grand âge, et la paix et le bonheur qui règnent dans le temple sous les yeux du dieu. Il reste toujours des pains dans le temple — il est aisé en effet de calculer que l'on en rapporte toujours plus que l'on n'en a emporté — et le *king-kong* les vend ou les consomme. On continue pendant environ cinq jours à apporter ou à emporter de ces pains, de sorte que tout n'est fini que vers le 20 du mois.

Illumination au moyen de lanternes et de bougies.

On voit d'ordinaire déjà dans la dernière semaine de l'année commencer l'étalage et la vente de lanternes de papier ; toutefois au début il ne s'agit guère que d'articles de pacotille, destinés à l'amusement des enfants. Elles affectent toutes les formes. La marmaille promène suspendus à des bâtons, ou poussés sur des roues, des animaux de toute espèce en papier, illuminés à l'intérieur, chevaux, poules, poissons, chèvres, chiens [2]. Ces lanternes sont

---

[1] Voy. page 55.

[1] Il est à remarquer qu'en Belgique aussi les enfants promènent dans les rues, de Noël au jour des Rois, de petites lanternes de papier, affectant les formes d'un

plates, rondes, sphériques, ovales, carrées, toutes bariolées, et il serait difficile d'imaginer une forme qui ne se trouve pas dans le nombre. Plus on se rapproche du grand jour de la fête, plus les lanternes deviennent splendides ; le 15 la vente est fiévreuse, car chacun rivalise à qui suspendra la plus belle lanterne devant sa porte. Des marchands les colportent dans les rues, et le soleil est à peine couché que partout on les allume et que les promeneurs sortent par milliers. On se souvient que les rues sont tendues de draperies bariolées [1] en l'honneur du Ciel, et l'on conçoit qu'elles prennent un aspect des plus fantastiques quand en outre d'innombrables lanternes ont été p.131 allumées au milieu de toute cette bigarrure. On décore souvent aussi l'intérieur des maisons et on les illumine brillamment, et le tout ensemble est si féerique que l'on n'oublie plus cette fête quand on y a assisté. Parmi les lanternes les plus remarquables sont celles qui se nomment *tsáo-bé-ting*, « lanternes aux chevaux qui trottent ». Elles renferment sur un pivot des chevaux et d'autres figures en papier que le courant d'air ascensionnel produit par la flamme de la bougie fait tourner plus ou moins rapidement, suivant que la brise du soir est plus faible ou plus forte, et permet à la flamme de monter plus ou moins droit. D'autres, que l'on appelle *sioù-kioû-ting*, « lanternes-balles ornées », sont en forme de boules et construites de façon que les enfants puissent les rouler sans qu'elles s'éteignent ; c'est comme des balles de feu. Il serait tout à fait impossible de nommer toutes les espèces en vogue. Ajoutons seulement que les couleurs dominantes sont le rouge, couleur du feu et du bonheur, et le blanc, couleur de la lumière du soleil et de la lune ; et cela est en harmonie complète avec le caractère de la fête, puisque celle-ci, comme nous allons le voir, est destinée à célébrer le nouveau feu solaire, la lumière et la chaleur printanière qui renaissent.

---

soleil ou d'une étoile, dans lesquelles est une lumière. Serait-ce une manière de fêter la naissance de la lumière solaire, qui se renouvelle et grandit depuis le 25 décembre, dès que le solstice est passé ?

[1] Les *pout-kièn-t'ien* ; voy. p. 67.

Il s'agit aussi de saluer dans les temples le retour de la lumière du printemps, et chacun y contribue suivant ses moyens. On offre des cierges, si l'on a l'argent et la dévotion, et parfois il y en a de si gros que ce sont comme des colonnes allumées ; quand il y en a beaucoup, l'effet est fort brillant. On colle au pied des cierges des étiquettes portant les noms des donateurs. Très souvent ces cierges s'offrent en vertu de quelque vœu fait dans le cours de l'année, et on les fait allumer tous les soirs par le *king-kong* jusqu'au 20 du mois. Si à cette date ils ne sont pas entièrement consumés, l'administrateur au temple ou le prêtre met dans un panier les bouts qui sont restés, et les porte chez les donateurs avec ou sans cortège de musiciens. Cela s'appelle *sàng-tsik-bé,* « rapporter les bouts de cierges ». Celui à qui on les rapporte donne au porteur, en guise d'étrennes de nouvel-an, quelques pièces de monnaie enveloppées dans un morceau de papier rouge. Ces bouts de cierge s'allument sur les autels domestiques, et l'on espère ainsi que la famille jouira de la lumière qui éclaire les dieux du temple dans les champs élyséens.

p.132 Le but dans lequel on allume tant de lanternes, de cierges et de bougies pendant les premiers jours de l'année est, sans doute possible, de célébrer la lumière grandissante du soleil et la chaleur du printemps qui renaît. On comprend par conséquent que la fête des lanternes arrive à son apogée le jour de la pleine lune, lorsque l'astre joint son éclat à celui du soleil pour inonder de lumière la Nature qui se réveille. Les anciens peuples de l'Occident célébraient aussi le soleil printanier, quoique ils le fissent plus tard que les Chinois, c'est-à-dire à l'époque de l'équinoxe ou de la victoire de la lumière solaire sur les ténèbres. Quelque chrétien qu'il fût, l'empereur Constantin avait l'habitude de faire allumer pendant la nuit de Pâques des bougies et des lampes, qui la rendaient aussi brillante que le plus beau jour [1]. Mais il n'est pas nécessaire de remonter si haut, et nous pouvons voir tous les ans chez nous

[1] Le Beau, « Histoire du Bas-Empire », vol. I, p. 611.

consacrer le samedi avant Pâques, dans toutes les églises catholiques, le grand et gros cierge de Pâques, que l'on allumera le lendemain sur l'autel en l'honneur du Christ, du soleil, qui « triomphe de l'esprit des ténèbres et de la mort ». Le prêtre allume à la même occasion le « feu de Pâques » [1], mais les paysans de mainte localité ne font pas même appel pour cela à son intervention, et allument leurs feux solaires en rase campagne. Ce dernier usage existe ou a existé dans presque toute l'Europe, mais ce qui probablement est moins connu, c'est qu'à Émoui on allume aussi des feux du printemps le 15 du premier mois chinois en l'honneur du soleil printanier. Nous en parlerons dans un instant.

La fête des lanternes est donc pour les Chinois la fête du printemps par excellence, ce que Pâques est pour nous, la célébration et la bienvenue du soleil printanier victorieux et vivifiant.

> « La fête de Pâques, dit Dupuis [2], est la plus gaie de toutes nos fêtes. Tous ses chants sont consacrés à la joie : alléluia est un cri de joie, et ce cri est répété sans cesse. Les prêtres sont vêtus de blanc, couleur favorite du Dieu de la Lumière [3]. On multiplie les cierges ; les temples brillent de nouveaux feux ; enfin, tout exprime la joie d'un triomphe. Et quel est ce triomphe ? Parce que, dit p.133 Macrobe, en ce moment le soleil assure au jour l'empire sur les nuits.

Ceci peut s'appliquer presque mot à mot à la fête des lanternes et aux jours qui la précèdent et la suivent ; cela vient de ce que, malgré la différence des dates, les deux fêtes ont le même fondement ; toutes deux constituent des réjouissances en l'honneur du soleil printanier, soit renaissant, soit vainqueur.

---

[1] Comp. ce que nous dirons à ce sujet dans l'article sur la période du « manger froid » et dans le § 2 de l'article sur le 23e jour du 3e mois.

[2] *Origine des Cultes*, tome III, ch. 2, « Mort et Résurrection », p. 79.

[3] Ainsi que nous l'avons vu à la page 92, on s'habillait en bleu au printemps chez les Chinois.

@

Feux du printemps.

Outre leurs cierges et leurs lampes, les Chinois ont aussi leurs feux du printemps, et ils les allument à l'occasion de leur fête du printemps à eux, lors de la fête des lanternes. La veille on voit des groupes de gens du peuple aller de maison en maison demander du combustible, et chacun donne ce qu'il a sous la main, du bois, des meubles hors d'usage, de vieux paniers, n'importe quoi, pourvu que cela se brûle. Les collecteurs vont partout, même aux jonques dans le port. On fait un grand amas du combustible recueilli et on le dispose sur une place ouverte, volontiers devant un temple, pour l'allumer le lendemain après le coucher du soleil. Remarquons en passant que les collecteurs portent avec eux dans leur tournée, dans un palanquin, une petite figure de tigre, comme on en trouve dans presque tous les temples. Que le lecteur fasse lui même ses conjectures sur le motif de cette coutume quand il aura parcouru les deux pages suivantes [1].

Le soir du quinze, dès que la pleine lune monte dans toute sa gloire dans le ciel, éclatent les sons étourdissants des cymbales et des gongs, et on allume le bûcher. Il est difficile de donner une idée de la scène de confusion et de bruit qui se déroule. La place grouille d'une multitude de gens du plus bas aloi, sans chapeaux ni chaussures, souvent tout le haut du corps p.134 nu, qui se démènent, sautent, cabriolent, dansent, à la lueur fantastique du

[1] Le tigre, qui est le roi des animaux pour les Chinois, a toujours été censé par eux être la grande terreur des esprits et des fantômes (comp., entre autres, le § 3 de notre article sur le dernier jour de l'année). C'est probablement pour cela que l'on place son image à l'intérieur et à l'entrée des temples ; il doit servir aux dieux de gendarme et de bourreau contre les démons. Quand ont lieu des offrandes et d'autres cérémonies dans un temple, on place, dans le même but, un tigre en papier devant les portes, ainsi que nous l'avons vu plus haut (p. 60). On a aussi des amulettes, sur lesquels est représenté un homme d'aspect terrible monté sur un tigre, qui servent à éloigner les mauvais esprits d'une jeune mariée (voy. Doolittle, *Social Life of the Chinese*, p. 66). Et dans les processions on porte presque toujours en avant une petite image de tigre pour chasser les démons malfaisants que l'on pourrait rencontrer en route. L'image de tigre qui se trouve si fréquemment dans les temples porte d'ordinaire les noms de *hó-iâ, hó-tsiòng-iâ, hó-tsiòng-kong* etc., et celui qui accompagne la tournée du 14 et du 15 du premier mois, quand on recueille du combustible, est souvent appelé *hó-sìng-kong,* « saint seigneur tigre ».

bûcher, et qui crient à tue-tête. Dès que le bûcher a commencé de s'effondrer, un prêtre taoïque, les pieds déchaussés, parfois nu jusqu'à la ceinture, prend dans les bras l'image du tigre et saute ainsi à travers les flammes. Le peuple redouble de cris, les joueurs de gongs frappent leurs instruments en possédés, une démence universelle s'empare de la foule. Tout ce qu'il y a d'idoles transportables dans le temple est enlevé en un clin d'œil, et les bienheureux qui ont réussi à s'en emparer se précipitent avec elles au travers du feu, deux, trois, quatre fois de suite, davantage encore ; d'autres encore, ne se contenant plus, traversent à leur suite comme des fous l'élément destructeur sans s'inquiéter des terribles brûlures qu'ils se font. Quelques-uns, moins étourdis par le bruit des gongs et les excitations de la multitude, prennent un élan avant de sauter et ont la précaution de se mouiller le visage, les mains et les pieds ; mais il leur arrive souvent de sauter trop court et de retomber à la renverse dans le feu. Des rires stridents saluent cette maladresse ; celui qui est tombé se relève, revient, saute de nouveau, et continue tant que la douleur que lui causent ses blessures ne le rappelle pas à la réalité et ne le tire pas de l'espèce d'enivrement dans lequel il se trouvait. Cela dure des heures. Enfin la surexcitation de la foule s'épuise en même temps que le combustible commence à manquer ; peu à peu, tard dans la soirée, la multitude s'éclaircit et se dissipe, abandonnant les cendres chaudes aux femmes, qui accourent de toutes parts avec les pots à feu et des pincettes, pour tâcher d'en avoir leur part.

Cette cendre, déposée dans les foyers, a la vertu de rendre florissants les animaux domestiques et de les faire grandir. Cette superstition a sa logique. Elle vient de ce que les feux allumés en l'honneur du printemps sont symboliques de la chaleur, du feu du soleil printanier, qui fait tout vivre et grandir ; la cendre des feux doit donc renfermer aux yeux de femmes superstitieuses une part de la puissance solaire. Cela explique aussi pourquoi l'on allume de préférence les bûchers devant les temples du Grand Dieu Patron de

la Production [1], dont la puissance et l'action naturellement sont p.135 les plus apparentes quand l'hiver est fini, que tout revient à la vie, et qu'il naît de nouvelles plantes, et de nouveaux animaux.

Remarquons que le baptême de feu du tigre est une copie de ce qui se passe dans le ciel. En effet, au commencement du printemps chinois, le soleil entre dans le signe du Verseau ou dans celui des Poissons, pour traverser ensuite, dans les trois mois qui suivent, ceux du Bélier et du Taureau (v. p. 45) ; or c'est là justement la partie du ciel à laquelle les Chinois donnent le nom de Tigre blanc. Cette constellation est donc au printemps inondée de feu par le soleil. Mais, s'il est ainsi très possible que le baptême de feu du tigre soit une imitation de celui que le tigre céleste subit à la même époque de l'année, il résulterait de là, vu la précession, que cette cérémonie serait d'origine relativement récente.

Disons en passant qu'à Émoui on appelle *t'iaò-hé-p'oûn* [2] l'acte de sauter à travers le feu.

Le 15e jour de l'année étant consacré, comme on l'a vu, au feu printanier, il va sans dire que l'on fait partir toutes sortes de feux d'artifice. Il y en a une espèce trop curieuse pour que nous la passions sous silence ; c'est « le lion ou tigre de feu », *hé-saï*. Il se fait d'une carcasse de bambou et de papier, qui renferme une provision de ces « crackers » que nous avons déjà décrits [3] ; on le traîne par les rues, de telle sorte qu'il ait l'air de marcher, et en même temps le feu, accompagné de détonations, sort de toutes parts de son corps. Cette pièce d'artifice est peut-être aussi un symbole du tigre céleste, qui reçoit en lui le soleil au printemps, et qui répand de tous côtés sur tout ce qui est au dessous de lui la

---

[1] Voir au sujet de cette divinité, qui n'est peut-être rien de moins que l'ancien dieu solaire du Fouhkien, le § 2 de notre article sur le 23e jour du 3e mois. Nous reviendrons là plus en détail sur l'usage de marcher sur le feu en l'honneur du soleil.

[1] On sait que dans plusieurs contrées du Nord de l'Europe, surtout en Angleterre, on a l'habitude d'allumer des feux dans la campagne au jour des Rois (6 janvier), à la St. Blaise (3 février) et à d'autres jours encore. Partout en Hollande les enfants dansent le jour des Rois autour des « chandelles des Rois » ; mais cette gaieté n'est pas comparable au déchaînement de démence de la fête du feu chez les Chinois.

[3] Page 11.

chaleur de cet astre [1]. La p.136 place des tigres est quelquefois prise par des chevaux, appelés *hé-bé*, « chevaux de feu », que l'on fait cependant d'ordinaire beaucoup plus petits et moins beaux que les tigres.

Quoique nous ayons déjà brièvement attiré l'attention sur le fait que la Chine n'est pas seule à avoir ses cierges et ses feux symboliques du printemps, mais que cela existe aussi en Europe, il ne sera pas sans intérêt de relever que le parallèle de la fête du printemps des Chinois se trouve dans les usages religieux des anciens peuples de l'Occident. Voici, par exemple, une description de la manière dont les anciens Syriens, de même que les Chinois dans leur fête des lanternes, saluaient la chaleur printanière renaissante :

> « La plus pompeuse des fêtes qu'on y célèbre, est celle qui a lieu *à l'entrée du printemps*, et qu'on appelle tantôt fête de Bacchus, tantôt *fête des lumières.*
>
> On coupe pour cette cérémonie une assez grande quantité d'arbres, *que l'on rassemble dans l'avant-cour du temple.* On amène ensuite des chèvres, des brebis et d'autres animaux vivants. On les suspend aux arbres avec des oiseaux, des étoffes, des dons précieux en or et en argent, qu'on y attache. Lorsque le tout est bien arrangé, *et qu'on a promené les images des dieux autour du bûcher,* on y met le feu, et on brûle le tout. On s'y rend en foule de toutes les parties de la Syrie, et des lieux circonvoisins. Chacun apporte avec soi les images et les statues de ses dieux. A certains jours marqués la multitude se réunit dans le temple ; *les Galles et les autres ministres du culte y font des sacrifices* [2]...

---

[1] Le tigre est donc en quelque manière pour les Chinois ce que le bœuf Apis a été pour les Égyptiens, le symbole astronomique sous lequel on honorait le nouveau soleil du printemps et on saluait sa venue. Environ 2000 ans avant notre ère, le soleil, à l'époque de l'équinoxe, entrait dans le signe du Taureau du zodiaque occidental, mais, comme nous l'avons vu, c'est chez les Chinois dans le signe du Tigre ; de là peut-être les honneurs rendus, en Égypte à Apis, en Chine au tigre, comme représentants de la force croissante et victorieuse du soleil du printemps.

[1] Dupuis, *Origine des Cultes*, t. III, ch. 17, p. 224.

> ... Nous comparerons cette fête à celle qui se célébrait à Patras en Achaïe, en honneur de Diane Laphrya, fête dans laquelle on environnait l'autel d'arbres verts, tandis que dans l'enceinte on rassemblait du bois très sec, auquel on mettait le feu. On jetait dans cette enceinte des animaux vivants, des oiseaux, des sangliers, des daims, des cerfs etc. On entassait aussi sur l'autel des grains de froment ; on mettait ensuite le feu au bois, qui consumait les offrandes et les animaux vivants, qui cherchaient à s'élancer hors du bûcher, mais qu'on y ramenait de force [1]. . . .

p.137 Si donc, comme on vient de le voir, la fête du feu des Chinois existait aussi chez les Syriens et chez les Grecs, les Égyptiens de même la connaissaient [2], et en outre la fête des lanternes se célébrait chez eux avec beaucoup de pompe et à Athènes aussi. Voici ce qu'en dit l'illustre Dupuis :

> « L'image symbolique de l'année elle-même était une femme appelée Isis. C'était en l'honneur de cette même Vierge, image de la substance pure et lumineuse dont le Soleil est émané, et qui enfantait le Dieu-Lumière, que se célébrait à Saïs la fameuse *fête des lumières,* sur laquelle est calquée notre Chandeleur, ou notre fête des lumières de la Purification [3]. . . Ainsi le peuple en foule se rendait tous les ans à Saïs, au temple de la chaste Minerve ou d'Isis, mère d'Horus, la même que Cérès, pour y célébrer les Mystères de la passion d'un Dieu mort, dont Hérodote nous a cru devoir taire le nom. Lorsque le temps de l'anniversaire de cette fête était arrivé, la plupart des Égyptiens s'embarquaient sur le Nil dans des barques bien illuminées, et tout le fleuve, jusqu'à Saïs, était couvert de ces bateaux, dont l'éclat dissipait les ténèbres de la nuit. Arrivés à la ville, ils allaient

---

[1] Dupuis, *Origine des Cultes*, t. III, ch. 17, p. 226.
[2] Dupuis, *Traité des Mystères*, I, p. 16 et 80.
[1] Dupuis, *Sur la Religion Chrétienne*, ch. II, « sur la Réparation », p. 40.

> rendre leurs hommages à la Déesse dans le lieu sacré qui conservait sa statue, et ils allumaient des bougies autour du temple, et autour des tentes où ils campaient eux-mêmes en plein air ; *en sorte que toute la nuit Saïs était illuminée de feux sacrés.* Ceux qui ne pouvaient point se rendre à la solennité, allumaient également des bougies dans leurs villes, *de façon que non seulement Saïs, mais l'Égypte entière était éclairée par une illumination universelle.* Cette cérémonie nous est retracée à Eleusis dans la *fête des flambeaux,* qui se célébrait le cinquième jour des Mystères, fête durant laquelle les initiés éclairaient la route d'Eleusis d'une multitude de flambeaux [1]...
>
> ... Joignons à cela que les Athéniens, chez qui se trouvent établis les Mystères de Cérès, célébrés à Eleusis, étaient une colonie d'Egyptiens, partis autrefois de Saïs, où le culte d'Isis était établi. Isis était la Déesse de Saïs, que Plutarque dit être Minerve, divinité tutélaire d'Athènes, et qu'Hérodote dit être Cérès, adorée également à Athènes sous le nom de Déesse d'Eleusis. C'était en son honneur que se célébrait la *fameuse fête* p.138 *des lumières,* qui ressemble si fort à notre Chandeleur en honneur de la Vierge, mère de Christ ; comma la Minerve de Saïs l'était du Soleil, et Cérès du jeune Bacchus, Cérès honorée pareillement par une procession aux flambeaux durant la célébration des Mystères d'Eleusis [2].

Enfin les Romains aussi avaient une fête des lumières, que les chrétiens leur ont probablement empruntée sous le nom de leur Chandeleur ou Purification de Marie. Voici ce qu'un auteur anglais dit de l'origine de cette fête :

> [Trad.] « Somtyme, when the Romaines by great myght and royal power conquered all the world, they were so proude that they forgat God, and made them divers gods after their

[1] Dupuis, *Traité des Mystères*, I, p. 10.
[2] Dupuis, ouvrage cité, p. 5.

> own lust. And so among all they had a god that they called Mars, that had been tofore a notable knight in battayle ; and so they prayed to hym for help, and for that they would speed the better of this knight, the people prayed and did great worship to his mother, that was called Februa, after which woman much people have opinion that the moneth February is called. Wherefore the second daie of thys moneth is Candlemas Day. The Romaines thys night went about the city of Rome with torches and candles brennyng in worship of this woman Februa, for hope to have the more helpe and succoure of her sonne Mars.
>
> "Then there was a Pope that was called Sergius ; and, when he saw Christian people draw to this false maumetry and untrue belief, he thought to undo this foule use and custom, and turn it unto God's worship and our Lady's, and gave commandment that all Christian people should come to church and offer up a candle brennyng, in the worship that they did to this woman Februa, and do worship to our Lady and to her sonne our Lord. So that now this Feast is solemnly hallowed thorowe all Christendome. And every Christian man and woman of convenable age is bound to come to church and offer up their candles ». . . . [1]

La fête dont il est ici question, la Chandeleur ou Purification de Marie, a encore lieu le 2 février, et l'on y célèbre des messes auxquelles, dans plusieurs pays, tous les catholiques sont tenus d'assister. L'intention primitive n'en a donc pas été autre que de supplier Februa, mère de Mars, le mois printanier dans le cours duquel la lumière du soleil assure au jour p.139 l'empire sur les nuits, de disposer son fils favorablement à l'égard de ses adorateurs. Les Juifs aussi avaient leur fête des lanternes, que l'on a prétendu avoir été instituée par Judas Maccabée en commémoration de la

[1] Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 23.

restauration du culte dans le temple et de la purification du saint lieu, après la défaite d'Antiochus Epiphane [1]. Ils la célèbrent maintenant encore le 25 du mois de Chisleu, c'est-à-dire en décembre, en allumant dans leurs maisons des bougies et des lampes, ce qui fait qu'ils l'appellent la « fête de la lumière ». Le lecteur verra sans peine que selon toute probabilité cette fête, comme tant d'autres, a primitivement eu pour objet de fêter la lumière du soleil qui va renaître après le solstice d'hiver, et qu'ainsi elle a d'étroits rapports d'origine avec notre Noël et notre jour des Rois, où l'on illumine un arbre, ou danse en sautant par dessus les « chandelles des Rois ». L'usage de parcourir les rues avec des lanternes, dont il a été question page 130, note 2, est sans doute aussi en relation de parenté avec toutes ces fêtes.

Processions, réjouissances populaires, carnaval.

Les Chinois ont, aussi bien que nous autres Occidentaux, un grand goût pour les processions, et ils dénouent facilement leur bourse quand il s'agit d'en organiser et de les faire belles. Aussi tout Européen qui a habité Émoui doit se rappeler quelqu'une de ces pittoresques processions que l'on voit s'y dérouler le jour de la fête des lanternes, avec bannières, musique, torches et lanternes, et qui ne manquent pas de ressemblance avec nos processions du carnaval. On les appelle *ngiâ^{ng}-ting*, « réception des lanternes ». Les images de dieux divers figurent dans le cortège, car le but de la procession est de donner une sérénade aux divinités que l'on promène, et que l'on félicite de cette manière de ce que la lumière du printemps s'est ranimée. Le peuple du reste ne se préoccupe guère de cette intention religieuse, et ne voit dans la cérémonie qu'une bonne occasion de s'amuser.

Un des traits remarquables de ces processions est formé par des espèces de plateformes sur lesquelles on brûle de l'encens et où des jeunes filles en habits de fêtes, ou bien des garçons habillés en

[1] Josèphe, *Ant. Jud.*, l. XII, ch. 11, p. 415.

filles sont assis. On les nomme à Émoui *tsung-koh* ou *koh-pîng*, ce qui revient à « échafauds de p.140 mascarades » ou « tentes de balcons ». Sur le continent qui entoure l'île et dans la ville de Tchang-Tcheoufou, on les appelle plutôt *tsung-gē*, expression, du reste, qui signifie la même chose que *tsung-koh.* Nous nous bornons à les mentionner ici, parce que nous aurons l'occasion de les décrire en détail quand nous parlerons des processions qui ont lieu lors de la fête du Grand Dieu Patron de la Production [1].

Quint aux processions du 15 du premier mois, il faut surtout signaler celles où l'on promène un grand dragon de toile. Mais il vaut mieux n'en pas parler encore, parce que, pour en comprendre la signification, il faut premièrement être au courant de certains détails touchant le dragon et la signification symbolique qu'il revêt en Chine. Nous renvoyons donc ce que nous avons à dire de la procession du dragon jusqu'après ce qui regarde le monstre lui-même, dont nous nous occuperons à l'occasion du cinquième jour du cinquième mois [2].

Il n'y a pas seulement des garçons habillés en filles dans les processions des *tsung-gē*, mais en outre des masques de toutes sortes ; dans quelques parties de la Chine on y joignit autrefois des jeux populaires, de même que cela a lieu au carnaval dans quelques-unes de nos contrées. On lit en effet dans les « Histoires du Nord », dont nous avons déjà parlé à la page 86 :

> « (Liou) Youh (de Soui) ayant remarqué que jusqu'à cette époque le peuple de la capitale avait célébré le 15 du premier mois, pendant les derniers siècles, des jeux d'escarmouche, et qu'en faisant des vanteries des deux côtés on faisait des joutes, ce qui causait une dissipation d'argent et de forces, adressa au trône un mémoire pour demander que cela fût

---

[1] Voy. le 23e jour du 3e mois, § 2.
[1] Au § 2, sous la lettre A.

prohibé et que l'on y mît fin. Il y était dit (entre autres choses) :

« J'ai vu moi-même que dans la capitale, et en outre aussi dans les districts extérieurs, au soir de pleine lune de chaque premier mois, on plaçait des comédies les unes près des autres et se promenait par groupes dans les rues remplies de monde et dans les chemins obstrués, que des tambours ébranlaient le ciel de leurs roulements et des flambeaux éclairaient la terre. On portait des masques semblables à des faces d'animaux, des hommes s'habillaient en femmes, des chanteuses et des comédiens se donnaient par toutes p.141 sortes d'inventions ingénieuses une apparence étrange et une forme bizarre. Ils se faisaient un plaisir de propos obscènes et une joie de viles insultes, et tous les spectateurs, tant dans les maisons que dehors, ne les évitaient pas. De hauts échafaudages obstruaient les chemins et de larges rideaux montaient jusqu'aux nuages ; on s'habillait avec recherche et se parait et s'ornait ; des chariots roulaient et des chevaux hennissaient, et partout il y avait des étalages de friandises et de vin. On voyait en grande abondance de la soie et du bambou (des drapeaux, bannières, etc.) ; on gaspillait ses biens et se ruinait, et l'on dépouillait à qui mieux mieux dans cette seule heure sa femme et ses enfants. Les hommes et les femmes se mêlaient sans ordre et sans que personne tînt compte des rangs et des classes ; on ne faisait point de différence entre le noir et le blanc : de là prend naissance de l'inconduite, de là proviennent des voleurs et des brigands. Si l'on va suivre de mauvais usages sans que personne s'en aperçoive à l'avance, et si l'on ne fait donc rien pour les améliorer, ils seront très certainement funestes au peuple. Je demande par conséquent qu'il soit

> publié partout dans l'empire que tout cela est prohibé dès ce moment : ce sera excellent ! [1]

On trouve aussi dans le « Livre des Fleurs de Rêve » que

> « l'on chantait et dansait dans la *goân-siao* des deux côtés des rues de la capitale et que l'on y faisait toutes sortes de jeux, comme la paume, le « foot ball », la danse p.142 sur la corde tendue, les mats de cocagne » [2].

Toutefois, à Émoui, ces jeux populaires ont tout à fait disparu le 15 du premier mois, et l'on n'en trouve encore quelques restes que dans de rares localités du continent, surtout dans la petite ville de Tsióh-Bé sur la rive sud de la rivière du Dragon. Les habitants de cette ville s'amusent ce soir-là à des luttes publiques, qui dégénèrent en batteries violentes. Pendant que les gongs remplissent l'air de leur bruit assourdissant, les deux partis se bombardent à coups de pierre ; il y a bientôt mainte tête ensanglantée à panser ; il arrive même que quelque malheureux soit assommé tout de bon. Il paraît que jusqu'ici les mandarins ne se sont pas sentis assez forts pour réprimer cette sauvagerie ; le peuple raconte même qu'il y a quelques années un magistrat manqua d'être tué pour récompense des louables efforts qu'il faisait dans ce but. Il s'était fait porter dans sa litière entre les deux partis, espérant que sa présence leur imposerait et que les combattants se retireraient ; mais, au lieu de cela, ils tournèrent contre lui seul leur fureur réunie, ses serviteurs l'abandonnèrent, et lui-même dut s'enfuir à pied, poursuivi des moqueries du peuple. Quand un usage est consacré par une tradition antique, le peuple le considère comme sacré, et le crédit des mandarins s'y brise.

Des combats simulés de ce genre sont en usage dans d'autres contrées encore de l'empire chinois. Ainsi, dans l'ouvrage intitulé « China » de John Henry Gray, on lit au ch. XI, p. 256 ce qui suit :

---

[1] Voyez « Livres de Soui », ch. 62.
[1] Voyez *Trésor augmenté et revu de toutes sortes de Choses*, ch. V.

> [Trad.] « One other custom by which the first month of the year is signalized in the southern provinces remains to be noted. The peasants of neighbouring villages meet in the open plains, form sides, and attack each other with stones. These encounters are sometimes very serious affairs. In one which I saw on the island of Honam (en face de Canton), so many peasants were injured that the elders requested the police to prevent its renewal next day. Next morning the police accordingly seized one of the ringleaders, and bound him to a tree. The peasants, however, drove them back, loosed the prisoner, and renewed the rough scenes of the day before. At Yim-Poo, in 1865, I saw about seven hundred men, whose ages varied from eighteen to forty, engaged in a contest of this sort. The high ground overlooking p.143 the plain where they fought was crowded with spectators. Apparently thinking that I was a medical missionary, some of the combatants brought their wounded comrades and laid them down before me. In the intervals of their foolish sport, the men refreshed themselves at the soup and fruit stalls on the round. Like most Chinese customs, these conflicts have their origin in a superstitious belief. They are occasionally attended with loss of life, and the elders of villages frequently do their best to prevent them.

Le lecteur n'aura pu s'empêcher de rapprocher la citation des « Histoires du Nord », que nous avons traduite plus haut, de ce qui se passe dans nos carnavals et de la « fête des fous » qui existait anciennement en France. Elle se célébrait aussi au commencement de l'année. Le peuple s'y déguisait en femmes et avec toutes sortes de costumes burlesques, même en bêtes, comme cela avait lieu plus anciennement dans l'Inde et au Japon aux fêtes du renouvellement ou de l'expiration de l'année [1]. Les Romains fêtaient leur carnaval à l'approche de l'équinoxe du printemps, au jour

[1] Clavel, *Histoire des Religions*, l. I, ch. 11.

consacré à Cybèle, déesse de la Terre, et les Juifs ont dû avoir quelque fête analogue, puisqu'on lit dans le Deutéronome, ch. XXII, v. 5, la défense suivante : « Une femme ne portera point un habillement d'homme, et un homme ne mettra point des vêtements de femme ; car quiconque fait ces choses est en abomination à Yahvèh, ton dieu ».

Maintenant encore, en Portugal, le carnaval dégénère en vrai combat, comme en Chine sur les bords de la rivière du Dragon. Il est vrai que ce ne sont pas des pierres que l'on se lance, mais des oranges ; mais on n'y va pas de main morte et plus d'un borgne peut attester ce qu'il lui en a coûté de se trouver dans la bagarre. On assaille aussi les maisons, surtout s'il s'y trouve des jeunes filles ; la défense se fait avec des seaux d'eau et le combat se prolonge quelquefois pendant trois jours consécutifs. On ne se masque pas à cette *festa de entrado.*

Le carnaval se retrouve jusque dans l'Hindoustan, où il se célèbre avec beaucoup de pompe, au printemps de même que partout ailleurs. Il tombe dans le mois de Phâlgouna, ce qui veut dire celui « des fautes vénielles », et l'on s'y jette de l'eau colorée et se joue d'autres niches analogues. De même que chez les catholiques, il est suivi d'une période de jeûne et d'expiation. Le carnaval existe aussi, paraît-il, dans la Birmanie [1].

p.144 Il y a des femmes qui le jour de la fête des lanternes offrent un culte à la déesse *Tsia-Boú* [2] et qui consultent l'oracle de la manière appelée *t'ia^{ng}-hiou^{ng}* [3], « écouter l'encens ». Comme ces cérémonies seront décrites ailleurs (voir aux index), il suffit ici de les signaler.

On peut considérer la grande fête du printemps chez les Chinois comme terminant les solennités du nouvel-an. De même que la

---

[1] Clavel, *Histoire des Religions*, l. I, ch. 12.
[2] Voy. le 15e jour du 6e mois.
[3] Voy. le 16e jour du 8e mois, vers la fin.

Nature revêt la terre d'une parure nouvelle de verdure et de fleurs, on renouvelle les fleurs artificielles dans les maisons dans le cours de la première moitié du premier mois. Ce qu'on achète dans ce but dans une boutique, le marchand vous le livre enveloppé dans du papier rouge, par manière de bon souhait, puisque le rouge, comme nous l'avons dit surabondamment, est la couleur du bonheur. Enfin il nous reste à signaler un dernier usage qui se trouve en rapport avec le commencement de l'année ; on l'appelle *k'aï-tiong* « ouvrir les étalages ».

De même que pendant l'hiver la Nature se repose, et que les trésors de la vie restent fermés pour se rouvrir quand le printemps reviendra, de même l'homme, soumis à la Nature, doit suspendre son activité à la fin de l'année, pour la reprendre après le nouvel-an avec la Nature réveillée. Cette loi, consacrée par la tradition, concerne surtout les marchands. Comme nous l'avons vu à la page 7, toutes les boutiques restent fermées le jour de l'an. On ne les rouvre qu'après qu'un jour favorable a été désigné, car un Chinois règle presque toutes ses occupations sur les indications de l'almanac et n'entreprendra pas facilement quelque chose d'important sans avoir au préalable consulté cet indispensable livre. Mais il ne faut pas se figurer que la vente chôme pendant la durée de la fermeture. Toute la différence consiste en ce que, pendant qu'elle dure, la devanture des boutiques n'est pas comme d'habitude grande ouverte. Le marchand n'y perd donc rien, sans cela il n'y a pas de doute qu'on aurait depuis longtemps rompu avec cette coutume.

Le jour favorable a été déterminé. Quand il arrive, le marchand suspend p.145 ou colle dans sa boutique un papier rouge avec une devise appropriée à la circonstance, soit au plafond vers la porte, soit près de l'autel des dieux domestiques. Les devises varient beaucoup. Nous ne citerons que les trois suivantes : « Puisse l'ouverture des étalages amener un commerce florissant » ; « que l'ouverture porte grand bonheur » ; « que l'ouverture donne une

prompte prospérité ». Après qu'on a fait partir un paquet de pétards, on ouvre portes et fenêtres, et la cérémonie est achevée.

Comme le 15 de chaque mots est toujours considéré comme un jour heureux, beaucoup de marchands attendent la fête des lanternes pour ouvrir leurs devantures et leurs portes. Le premier jour du mois est toujours heureux aussi, ce qui donne à bien des gens l'occasion d'éluder une coutume qui ne laisse pas de les gêner. Ils ouvrent toute grande au nouvel-an l'entrée de leur maison et font partir des pétards dans la rue ; après cela ils referment portes et volets pour tout le temps des vacances qu'ils comptent s'accorder ; mais « l'ouverture » a eu lieu, leur conscience est à l'aise, et ils peuvent rouvrir sérieusement quand il leur convient, sans s'inquiéter du calendrier. Ce sont surtout les petits boutiquiers et les particuliers qui ont recours à cette ruse.

@

DEUXIÈME JOUR DU SECOND MOIS

JOUR DE NAISSANCE DE LA TERRE

p.146 § 1. Le culte de la déesse-Terre est une conséquence naturelle de la dépendance dans laquelle l'homme se trouve à l'égard de l'Univers. Ce culte a existé chez presque tous les peuples de l'antiquité et existe encore chez les Chinois. Noms divers de la Terre considérée comme divinité non divisée. Ku Loung et son assimilation à la déesse-Terre. Différenciation de cette dernière en divinités tutélaires champêtres, à la tête desquelles se trouve Ku Loung. Description de ces dieux. Le dieu du Blé dérive aussi de la déesse-Terre. Son identification avec des êtres humains, Tchou et K'i.

§ 2. Jour de naissance de la Terre ou des dieux tutélaires des champs. Pourquoi ce jour a été transporté du 10 du premier mois au 2 du second mois.

§ 3. La déesse-Terre comme dieu de la Richesse et du Bonheur. Son culte en cette qualité et manière dont on là représente. Le dieu des voleurs.

§ 4. Festivités en l'honneur du dieu du Sol et de la Richesse. Offrande domestique faite deux fois par mois. Célébration du jour de naissance de ce dieu. Offrande composée de riz et d'huîtres. Les jours appelés *gê* ; signification probable. Le dieu de la Richesse, patron des agents de police.

§ 5. Légende concernant la répartition inégale de la richesse.

1. La terre, seconde divinité principale de la nature ; sa différenciation en dieux tutélaires des champs et du blé

@

La Terre a pris place immédiatement après le Ciel, en tête des divinités de la Nature, chez presque tous les peuples connus. Cela se comprend p.147 aisément ; c'est la terre qui nourrit l'homme, c'est à elle qu'il voit produire tout ce qui l'entoure et à laquelle il attribue sa propre origine. Comment ne l'aurait-il pas adorée au premier rang, avec le principe fécondant qui vient d'en haut ? Ce culte est tellement dans la force des choses que l'on serait en droit d'en supposer l'existence, si les preuves historiques en faisaient défaut. C'est la Nature elle-même qui a enseigné à l'homme, son enfant, le grand principe qui dit : Honore ton père et ta mère. Et l'homme le lui a appliqué. Il se sent, dans sa petitesse et sa fragilité, dans une dépendance si complète à son égard, que partout

il l'a adorée, et il n'y a pas eu de l'océan Atlantique à la mer Pacifique un seul peuple qui n'ait rendu ses hommages au Ciel et à la Terre. Aux côtés du Père-Ciel, la Mère-Terre ne fait jamais défaut. Les Grecs dressaient des statues en l'honneur de Gea, lui érigeaient des temples, consultaient ses oracles ; ce culte existait à Olympie, à Sparte, partout dans leur pays [1]. Tout le monde a entendu parler du célèbre temple de Tellus à Rome, qui a servi si souvent aux assemblées du sénat, lorsque celui-ci avait à discuter les intérêts terrestres de l'empire [2]. Les Scythes nomades de l'Asie et du Nord de l'Europe avaient pour principale divinité la Terre, qui les entretenait eux et leurs troupeaux [3], et il en était de même des Celtes [4], des Huns, des Tartares et des Carthaginois [5]. Même les anciens Mexicains n'ont point fait exception à la règle [6]. Actuellement encore ce culte est en pleine vigueur, sous une forme quelque peu corrompue par le temps, mais d'une manière très reconnaissable, chez les représentants de près d'un tiers de la population du globe, chez les Chinois.

La déesse-Terre, la Gea ou la Déméter des Grecs, a été adorée en Chine sous le nom de Ti K'i [7], « déesse de la Terre », et aussi sous celui de p.148 Heou T'ou, « Impératrice-Terre ». D'ordinaire son nom accompagne celui de son époux, le dieu du Ciel. On dit alors : « l'Empereur-Ciel et l'Impératrice-Terre », et c'est en cette qualité, par laquelle on voit clairement qu'elle est aux yeux des Chinois la seconde divinité de la Nature, qu'elle porte à Émoui le nom de *Tōï-Kong*. Nous avons traduit cette expression par celle de « puissance

---

[1] Dupuis, *Origine des Cultes*, l. I, ch. II, p. 14.
[2] Même ouvrage, p. 19-21.
[3] Hérodote, « Melp. », ch. 54.
[4] Peloutier, *Histoire des Celtes*, vol. V, p. 58.
[5] Dupuis, l. II, ch. II, p. 135.
[6] Dupuis, l. I, ch. II, p. 38.
[1] [][ab] Le caractère [ab] est composé de la clef des choses religieuses [] et du signe [b] « famille ». Ce dernier se plaçait anciennement, comme signe honorifique, après l'indication du nom ou de la fonction d'un magistrat, mais il avait aussi la signification de famille, ou de nom de famille, de la femme. Voy. le Dictionnaire impérial de K'ang Hi au mot [b]. Actuellement le signe [b] placé après un nom propre désigne toujours une femme, ce qui fait que l'on pourrait fort bien traduire [ab] par « divinité féminine ».

productrice de la terre » (v. p. 84), de même que par celle de *T'in-Kong* [1] nous entendons la puissance fécondante du ciel. Les noms de Ti K'i, de Heou T'ou et de *Tōï-Kong* renferment donc la même notion les uns que les autres.

Les empereurs chinois des anciens temps, comme ceux des époques plus récentes, se sont toujours modelés sur la Nature pour l'organisation de leur système de gouvernement, et c'est sans doute pour cela qu'à l'aurore de l'histoire de la Chine le fonctionnaire chargé de la branche la plus importante de l'administration, c'est-à-dire de tout ce qui concernait la protection du pays contre les inondations, portait le titre de Heou T'ou, ou de Heou T'ou Kouan, c'est-à-dire « fonctionnaire de l'Impératrice-Terre ». « Heou T'ou était le nom du fonctionnaire de la terre », lit-on dans le Dictionnaire de K'ang Hi [2]. Or cette conformité de noms a été un premier point de départ du phénomène intellectuel par lequel la déesse de la Terre a fini par être identifiée avec un être humain. Quelle a été cette personne ? Sur ce point, nous laisserons la parole aux écrivains chinois eux-mêmes.

D'après les « Traditions de Tso K'iou Ming », les *Tso-tch'ouen* [3], « le ministre « des travaux publics (de l'ancien empereur Yao [4]) avait un fils appelé Ku Loung » [5].

> « Celui-ci parvint à établir l'équilibre entre les eaux et p.149 le pays (inondé) et fut Heou T'ou. Il fut pour ce motif déifié comme Seigneur de la Terre, et on lui fit des offrandes en

---

[1] Voy. page 38.

[1] In verbo.

[3] Nous avons déjà parlé à la page 121 des « Annales du Printemps et de l'Automne », ouvrage de Confucius, qui renferme des détails historiques concernant le petit État de Lou, où est né l'illustre sage. Cet ouvrage traite de la période qui va de 722 à 484 av. J.-C. et a été commenté, à ce que l'on croit, par un disciple de Confucius, appelé Tso K'iou Ming, dont le travail, fort étendu, a été conservé jusqu'à ce jour, et porte le nom de « Traditions de Tso » ou *Tso tch'ouen*.

[4] 2356-2255 av. J.-C.

[5] « 29e année du duc Tchao » [cf. trad. Couvreur, t. III, p. 455].

qualité de dieu champêtre. Il n'est cependant pas la déesse de la Terre (Ti K'i) » [1].

Quelques explications sont ici nécessaires. La dignité de dieu champêtre à laquelle Ku Loung monta après sa mort s'appelle *siā* dans la langue des Chinois d'Émoui et s'écrit [ab]. Ce signe est composé du radical [a], indicatif des objets relatifs à la religion, et du radical [b], qui représente la terre. Il pourrait se traduire donc par « dieu de la terre ou des biens-fonds ». Cette dignité est échue en partage à un grand nombre de personnages, qui, de même que Ku Loung, l'avaient méritée par les services qu'ils avaient rendus à l'humanité. Ainsi surgirent une multitude de *rurales* ou de *lares rustici*, qui tous furent appelés *siā*. Ils sont, d'après le *Livre des Rites*, « les formes sous lesquelles on déifie la nature de la terre », ou bien, comme s'exprime « l'Investigateur des Mœurs et Coutumes », « ce sont les seigneurs des différentes contrées ; car on a déifié la Terre sous la forme de *siā* (multiples), vu qu'elle est trop étendue dans ses parties composantes pour qu'on puisse l'adorer en son entier ». Un autre auteur dit : « Les *siā* sont les dieux des cinq espèces de terrain (le bleu, le rouge, le jaune, le blanc et le noir). Avec ceux d'entre eux qui ont le pouvoir de produire tout ce qui existe on a identifié des hommes très p.150 méritoires des anciens temps ». Ainsi, dans les *siā*, la déesse-Terre s'est différenciée en une pluralité de dieux tutélaires des champs, de rang inférieur. D'après le *Livre des Rites* [2], ces *siā* étaient rangés en cinq catégories, suivant qu'ils avaient été institués par le prince ou par les grands, soit pour eux-mêmes,

---

[1] Voy. « l'Investigateur des Mœurs et Coutumes », ch. VIII. Cet « Investigateur » donne un aperçu des mœurs et coutumes d'avant la dynastie de Han, et décrit un grand nombre d'anciennes pratiques superstitieuses. Il a été composé au second siècle par Ying Chao, appelé aussi Tchoung Youen.
On peut aussi consulter sur le même sujet les « Livres de la dynastie de Han antérieure » ch. XXV. En outre, les « Livres supplémentaires de la dynastie de Han » (page 92), ch. IX, f° 5 ; le 4e chapitre des « Récits touchant les Empires » *Kwoh-yu* ouvrage que l'on doit aussi à Tso K'iou Ming, et qui contient un grand nombre de détails sur les États de Lou, de Ts'i, de Tsin, de Tching, de Tch'ou, de Wou et de Youeh, qui ont existé en même temps que l'empire de Tcheou. Enfin le « Livre des Rites », ch. VIII,, etc. etc.
[2] Ch. VIII.

soit pour le peuple, ou enfin par le peuple pour lui-même. « Et le Grand dieu champêtre du Fils du Ciel a certainement en sa main le « givre, la rosée, le vent et la pluie, pour en pénétrer l'atmosphère du ciel et de la terre » [1].

Il faut donc positivement distinguer les *siā*, ou dieux champêtres des contrées différentes, de la Terre considérée en son ensemble comme déesse. Quant à Ku Loung, qui est le principal d'entre eux et que, « depuis la dynastie de Han, les lettrés disent être leur chef » [2], on fera bien de le considérer comme la personnification mi-historique, mi-fabuleuse, de la déesse-Terre, et de voir dans toute offrande qui lui est faite un hommage à Gea.

Presque toujours le culte du dieu tutélaire d'une contrée quelconque va de concert avec celui du dieu du Blé, le *tsik*, ce qui vient de ce qu'ils ont une origine commune, tous deux provenant de la même divinité principale, la Terre. Dans chaque contrée les champs, avec leurs différents produits, et particulièrement le blé, sont animés par des dieux d'une seule race. La souche commune, la Mère-Terre, ne s'est pas différenciée seulement en diverses branches représentant les *siā* des contrées différentes, mais encore elle existe dans tous les produits du sol, sous la forme du *tsik*. « Sans la terre, l'homme ne peut pas s'établir, et sans le blé, il ne peut pas se nourrir », dit un auteur chinois du premier siècle ; « mais la terre est trop étendue dans ses parties composantes pour que l'on puisse l'honorer dans son ensemble, et les espèces de blé sont en si grand nombre que l'on ne p.151 peut pas faire des offrandes à chacune à part. C'est pourquoi l'on a déifié la terre en instituant des dieux tutélaires (*siā*) des champs. Et comme le *tsik* (*Panicum miliaceum*) est le principal des blés, pour cela on l'a aussi déifié et on l'honore au moyen d'offrandes » [3].

---

[1] « Livre des Rites », ch. V.

[2] « Livres supplémentaires de la dynastie de Han », ch. IX, f° 5.

[1] Voy. le *Poh-hou-t'oung*, ch. I. L'histoire de la Chine rapporte que Hiao Tchang Ti, l'empereur de la dynastie de Han qui régna de 76-89 ap. J.-C., convoqua plusieurs

Ce dieu du Blé était un être humain fabuleux ou mi-fabuleux.

> « Le fils de l'homme du mont Lieh (c'est-à-dire de Chun-Noung, le patron de l'agriculture, dont nous avons parlé à la page 92), se nommait Tchou [1]. Il s'entendait à cultiver toutes sortes de grains et de plantes, et il fut honoré au moyen d'offrandes, comme dieu du Blé, avant la dynastie de Hia (2205-1766 av. J.-C.). Mais depuis la dynastie de Yin (1766-1122), lorsqu'on jugeait que Tchou appartenait déjà à un passé lointain, et qu'à l'époque de Yao (2356-2255) K'i [2] eut été ministre de l'agriculture et eut aussi cultivé de nombreuses espèces de grain, on abandonna Tchou, et l'on donna à K'i des offrandes en qualité de dieu du Blé » [3].

2. Jour de naissance de la Terre et des dieux tutélaires des champs

@

p.152 Comme nous l'avons fait remarquer à la page 84, le jour de naissance, le commencement de la résurrection de la déesse-Terre, tombe proprement sur le 10 du premier mois, immédiatement après que son époux, le Ciel, a recommencé le cycle annuel de la Nature, et repris vie. Toutefois, dans le cours

---

lettrés dans la salle de son palais qui portait le nom de « salle des tigres blancs », afin d'entendre quelles étaient leurs opinions définitives sur divers passages des anciens livres classiques. La session dura plusieurs mois, après quoi le résultat des délibérations fut soumis à l'empereur, qui ordonna à Pan Kou, le célèbre auteur des « Livres de la dynastie antérieure de Han », de faire imprimer et de publier les matériaux qui avaient été réunis. Telle fut l'origine des *Poh-hou-t'oung* ou « Communications des Tigres blancs », qui ont résisté jusqu'ici aux atteintes du temps. Voy. Wylie, *Notes on Chinese Literature*, p. 127.

[1] C'est un nom parlant, qui signifie littéralement « maître de ce qui croît comme bois », c'est-à-dire de tout ce qui végète.

[2] Sur les légendes touchant la naissance et la vie de K'i, on peut consulter Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 740.

[3] « Livres supplémentaires de la dynastie de Han », ch. IX, f° 5. Voir en outre les « Livres de la dynastie antérieure de Han », ch. XXV ; les « Récits touchant les Empires », ch. IV ; les *Tso tch'ouen*, 29e année du duc Tchao ; l'« Investigateur des Mœurs et Coutumes », ch. VIII ; enfin le « Livre des Rites, ch. VIII ; etc, etc.

du temps, lorsque son culte s'est comme partagé entre les dieux tutélaires de diverses contrées, ce jour de naissance a été reporté au 2 du second mois, donc une vingtaine de jours plus tard. Le motif de ce fait est facile à découvrir. C'est que lorsqu'on cessa d'adorer la Terre comme une divinité une et indivisible, et que chacun se mit à porter pour son compte ses hommages au *siā* de ses champs et des champs de ses voisins les plus rapprochés, l'on comprit que la naissance du dieu champêtre spécial d'un endroit devait se célébrer au moment où les pointes vertes du blé semé au printemps se montrent à la surface du sol, puisque c'est la preuve visible que la puissance végétative des dieux champêtres est entrée en action, est *née.* Mais le culte des *siā* ayant absorbé celui de la Terre, le jour de naissance de celle-ci se trouve le 2 du second mois, jour qui est appelé maintenant encore par le peuple d'Émoui *T'ó-Tī-Kong-si*^{ng}, « (jour de) naissance du Seigneur ou des Seigneurs de la Terre » [1].

On comprendra que les épis verts commencent à percer la terre dans les premiers jours du second mois de l'année chinoise, si l'on se rappelle que le nouvel-an, comme nous l'avons dit à la page 4, tombe toujours entre notre 21 janvier et notre 19 février. Le jour de naissance des *siā* arrive donc toujours entre le 20 février et le 20 mars, un peu plus d'un mois après les fêtes du nouvel-an, qui sont pour les agriculteurs chinois le signal de labourer et d'ensemencer leurs champs. « On doit retourner et travailler la terre engraissée et ne pas rester oisif quand le nouvel-an est p.153 venu, car les travaux de l'agriculture commencent alors », dit le « Livre curieux pour devenir riche ».

[1] Les Romains aussi célébraient leur fête de Cybèle vers l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire à la même époque à peu près à laquelle les Chinois rendent leurs hommages à la déesse de la Terre.

Pl. VI. THAI-SHIN
Bronze chinois du XVIIIe siècle. Haut. 19,2 cm

3. La déesse-Terre comme dieu de la richesse et du bonheur

@

Quoique la déesse-Terre soit dans chaque région de l'empire représentée par le *siā*, dieu champêtre tutélaire de l'endroit, le peuple la connaît et l'adore surtout en sa qualité de dieu de la Richesse. Ce dieu s'appelle *T'ó-Tī-Kong*, « Seigneur de la Terre », à Émoui. Cette forme qu'a prise la déesse est des plus faciles à

expliquer. Les Chinois, qui se sont fait la réputation d'être le peuple le plus agricole du monde, n'ont pas été sans remarquer depuis infiniment longtemps que la seule vraie source de la richesse, la seule inépuisable, est le sol, à la condition qu'on lui rende sous forme d'engrais ce qu'on lui a pris sous forme de produits. Ils se sont en réalité toujours conformés à cette bonne règle, et ils en ont été récompensés, car leur pays possède toujours la même fertilité virginale qu'il avait au temps d'Abraham, et il est en état de nourrir un beaucoup plus grand nombre d'habitants que l'Europe. Maintenant encore les Chinois placent les agriculteurs dans la classe sociale la plus élevée après celle des lettrés ; et ils ont raison, l'agriculture étant une des principales assises de la société, qui ne peut pas subsister si l'alimentation n'est pas régulièrement assurée. « Ce n'est que lorsque chacun a suffisamment à manger que la richesse est possible et permise ; car à quoi servent houille, machines, fer, si l'on manque de la nourriture et du vêtement, qui tous deux viennent de l'agriculture ? » Voilà comment raisonnent les Chinois, qui estiment l'agriculture par dessus tout, et qui la considèrent comme l'unique source sûre de la richesse nationale et de ses progrès. Il n'est donc point surprenant qu'ils aient identifié les dieux tutélaires de leurs champs avec le dieu de la richesse.

Comme tel, *T'ó-Ti-Kong* est peut-être la divinité qui reçoit le plus p.154 d'hommages parmi toutes les classes de la population. Aucun membre du panthéon bouddhique ou taoïque ne jouit d'autant d'offrandes de chair, d'encens et de papier que lui, car, aussi bien que chez nous, le désir d'amasser et de devenir riche est le plus puissant mobile d'activité chez les Chinois. Les agriculteurs, les marchands, les marins, les mandarins, les artisans, même les mendiants et les voleurs sont intéressés à se concilier le dieu du Sol et de la Richesse, quoique les voleurs possèdent le luxe d'un dieu spécial, au lieu de se contenter comme les Grecs de faire cumuler tout simplement par le même individu les fonctions de dieu des marchands et de dieu des voleurs. Le dieu de la Richesse étant si populaire, on trouve presque

dans toutes les maisons son image parmi les idoles domestiques. C'est ou une statuette, ou une peinture. En outre son portrait, ou au moins les caractères écrits qui représentent son nom et son titre, se voient presque toujours dans les boutiques, les bureaux et autres locaux consacrés au commerce et au lucre.

D'ordinaire on représente le dieu de la Richesse comme un vieillard très âgé, d'aspect extrêmement bienveillant, assis sur une chaise et tenant à la main une barre d'argent. Parfois il a un bâton dans l'autre main. Quand on remplace son image par son titre suspendu à la paroi de l'appartement, on fait ordinairement usage de l'inscription « le véritable dieu du Bonheur et des Bienfaits », car le dieu de la Richesse doit être par cela même le dieu du Bonheur aux yeux d'un peuple pour qui richesse et bonheur sont à peu près synonymes. Aussi le nom de « dieu du Bonheur », *hok-sîn*, se donne-t-il souvent à *T'ó-Ti-Kong*.

4. Culte du dieu de la Terre et de la richesse

@

Après avoir indiqué quels sont les attributs et comment s'est développé l'histoire du dieu de la Terre, de la Richesse et du Bonheur, il nous reste à parler des jours consacrés à son culte et de la manière dont ce culte se pratique. D'ordinaire — excepté dans le premier mois — chaque famille, p.155 surtout chez les agriculteurs et les marchands, a la coutume de placer devant son image, le 2 et le 16 de chaque mois, l'offrande de chair que nous avons décrite à la page 31, et qui est toujours accompagnée de vin, d'encens et de papier d'or, comme il est dit aux pages 21 et suivantes. Les négociants un peu considérables ont en outre l'habitude de faire servir l'offrande à un repas qu'ils offrent à leurs commis et employés ; ceux-ci ont de cette manière deux fois par mois un meilleur dîner que d'ordinaire.

Ainsi que nous venons de l'indiquer, le culte du dieu du Sol et de la Richesse chôme presque complètement pendant le premier mois de l'année. Cela s'explique par le fait que pendant ce mois la terre est en repos et que sa force productive ne se manifeste pas encore dans la végétation. De son côté, le commerce n'a pas encore repris son activité accoutumée, puisque la plupart des boutiques ne se rouvrent définitivement, du moins en théorie, que vers le milieu du mois, et qu'ainsi l'on peut dire que le commerce et la production renaissent seulement une trentaine de jours après le nouvel-an. Voilà pourquoi l'on fête au commencement du second mois le jour de naissance du dieu de la Terre et de la Richesse. A ce moment les semailles sont achevées et les épis verts commencent à percer, la tâche de l'agriculteur est finie pour quelque temps, et il n'a plus provisoirement qu'à invoquer la bénédiction de son dieu tutélaire. Aussi d'après les « Mémoires concernant Émoui », l'offrande qui se fait à la Terre « au printemps a-t-elle pour but de supplier, et celle de l'automne de rendre grâce ». Nous parlerons plus tard, naturellement, de l'offrande d'automne dont il est ici question [1].

On peut voir par le *Livre des Rites* que la coutume des habitants d'Émoui de faire une offrande au commencement du second mois de l'année remonte à une haute antiquité, car on y lit qu'au mois moyen du printemps « on choisissait le premier jour pour ordonner au peuple de sacrifier aux dieux champêtres » [2]. Cette assertion est répétée au ch. V de l'« Interprétation de la Grande Lumière » de Liou Ngan, avec une note p.156 explicative disant « que l'on présentait cette offrande à la Terre pour demander du blé pour le peuple ».

On célèbre généralement à Émoui la naissance du dieu de la Richesse d'une manière assez simple. L'offrande de chair se fait comme le 2 et le 16 de chaque mois et se termine par une pétarade ; seulement les principaux négociants et les riches

---

[1] Dans notre article sur le 15 du 8e mois, § 1.
[2] Ch. III, « Prescriptions mensuelles ».

marchands augmentent ce jour-là le nombre des plats, parce qu'ils en font un jour de régal spécial pour leurs employés. En outre dans mainte rue les habitants se cotisent pour faire représenter une pièce de théâtre, qui procure au dieu un divertissement agréable pour son jour de naissance.

Il nous faut mentionner un plat spécial qui fait partie de l'offrande de ce jour ; c'est du riz cuit avec des huîtres, que l'on appelle *ô-á-bê* ou *ô-á-pūng*, « riz aux huîtres ». L'explication s'en fait toute seule. C'est une espèce de prière par laquelle on supplie le dieu de la Terre de vouloir accorder à son adorateur les trésors de la *mer* comme de la *terre,* dont il dispose souverainement.

Comme consacrés au culte du dieu de la Richesse, le 2 et le 16 de chaque mois s'appellent chez les habitants d'Émoui les jours *gê*. La signification de cette expression est assez obscure et nous donnons pour ce qu'elle vaut la conjecture suivante. Le mot de *gê* signifie proprement une dent, et renferme par conséquent les notions de ce qui a des dents, de ce qui peut se défendre en mordant, de ce qui sait se servir de sa bouche, toutes qualités fort importantes dans le commerce [1]. Nous n'hésitons donc pas à le traduire par « aptitudes commerciales », et puisque l'on espère acquérir cette vertu en faisant les offrandes du 2 et du 16 de chaque mois au dieu de la Richesse, on a appelé ces jours *gê-djít*, et nous croyons ne pas pouvoir p.157 mieux traduire cette expression que par « jours des avantages commerciaux », que l'on se procure en même temps par l'habileté ou la ruse commerciale (*gê*) et par le culte du dieu de la Richesse.

---

[1] Ces significations dérivées ne sont point imaginaires, ainsi que le prouvent des expressions comme celle de *gê-lâng*, littéralement « un homme armé de dents » et qui désigne un intermédiaire de commerce, un courtier. On dit aussi [], litt. « dent fleurie et bouche acérée » pour rusé compère, beau parleur, et à Émoui *núng-gê*, litt. « amollir les dents » pour « le prendre un ton plus bas ». Le mot de *gê* désigne même une sorte de magasin où l'on dépose ses marchandises pour les faire vendre, et c'est ainsi que l'on dit un *ti-á-gê* pour une boutique où un courtier vend et achète des porcs pour le compte d'autrui.

Parmi les jours *gê* il y en a deux de particulièrement importants. Ce sont le 2 du second mois, dont il est question dans le présent article, et le 16 du douzième mois. Le premier s'appelle *t'âo-gê* [1] ou premier *gê*, et le second *bé-gê*, dernier, ou *toā-gê*, grand *gê*. Avec le 15 du huitième mois, ce sont les trois grands jours de culte du dieu de la Richesse, et nous y reviendrons aux dates indiquées pour ce qui n'a pas été déjà dit ici.

Il a été dit à la page 69, note 1, que les résidences des mandarins servent souvent en même temps de bureau de police, de tribunal et même de prison. Les deux grands jours *gê* s'y célèbrent avec beaucoup d'animation, avec accompagnement de représentations théâtrales. C'est que le dieu de la Richesse est aussi le patron des bourreaux, des geôliers et autres employés de la police et de la justice, et tous ces gens l'honorent avec beaucoup de pompe, afin qu'il les aide avec d'autant plus de zèle à extorquer autant d'argent que possible à la population, et ainsi à s'enrichir par tous les moyens, justes ou iniques.

5. Explication légendaire de la distribution inégale des richesses

@

Les Chinois aiment les légendes et les fables. Ils ne sont jamais à court pour en trouver, lorsqu'il s'agit d'expliquer les phénomènes saillants de leur vie nationale, leurs mœurs et leurs coutumes. En outre, comme les Grecs l'ont fait dans leur mythologie, ils attribuent à leurs dieux les sentiments et les passions des hommes, ils les marient, ils les représentent même comme mortels. On en a vu un exemple dans la légende du Monarque de Jade, que nous avons racontée à la page 38. C'est ainsi encore que le peuple peu lettré donne au dieu de la Terre et de la Richesse une épouse, qui a ceci de particulier, qu'à l'exemple d'Ève, elle entraîne son mari à

[1] On donne cependant aussi ce nom au 2e jour du 12e mois.

p.158 une démarche qui devient pour le monde une cause de grand malheur. Le peuple l'appelle *T'ó-Tī-Pô*, ou *T'ó-Tī-Má*, ce qui veut dire « Femme ou Mère-Terre ». Voici ce que la légende raconte à son sujet.

T'i^{n}-Kong, le Seigneur du Ciel, ordonna à l'impartial dieu de la Richesse de descendre sur la terre afin d'en partager également les biens entre les hommes. Sa femme toutefois lui déconseilla fortement d'obéir à cet ordre, alléguant que, s'il le faisait, chacun aurait à subvenir à ses propres besoins, ce qui rendrait impossible l'existence d'une société organisée. Il suivit son conseil, et c'est pour cela qu'il y a des riches et des pauvres. Le peuple en veut à cause de cela à l'épouse du dieu de la Richesse, qui est l'ennemie de l'accumulation des biens ; il veille avec un soin jaloux à ce que le culte de son époux se maintienne, mais quant à elle, il la néglige et la laisse sans offrandes.

Disons encore, en terminant ce chapitre, qu'à Émoui on donne généralement au 2 du second mois le nom de *dzī-géh-tsoïh*, « le terme du second mois ».

@

TROISIÈME JOUR DU SECOND MOIS

FÊTE DES DIEUX DES LETTRES

p.159 Introduction. Les Chinois ont aimé les lettres depuis des temps forts reculés. Premières institutions d'instruction. Mencius exhorte les princes à veiller à l'enseignement : Examens officiels. Les cinq dieux des Lettres.

§ 1. Le dieu stellaire Wun Tch'ang. Pourquoi les Chinois ont créé des dieux stellaires. Influence supposée des astres. Emplacements pour les examens officiels. Le *giók-pîn* à Émoui. Temples et pagodes consacrés à Wun Tch'ang. Souvent il s'incarne dans les savants.

§ 2. Le dieu Kouan.

§ 3. Le patriarche Lu. Les génies des taoïstes ; comment on les décrit. On prétend qu'il y en a qui habitent les îles inconnues du Grand Océan. Les îles de Ying-Tcheou et de Tsou-Tcheou. Échec d'un voyage de découverte au troisième siècle av. J.-C.. Classification des génies.

Noms divers et histoire légendaire du patriarche Lu. Pourquoi on a fait de lui un des dieux des Lettres. Il est aussi le patron des barbiers. Légende à ce sujet. Signe distinctif des barbiers en Chine, et la ressemblance frappante qu'il a avec celui de leurs collègues d'Europe.

§ 4. Le dieu stellaire K'oueï Sing. C'est un garde, un satellite de Wun Tch'ang. Explication de son nom. Comment on le représente généralement. Ses attributs et la devise qui s'applique à lui. Sa canonisation. Légende touchant son séjour sur la terre. Il est sauvé par un monstre marin. Son rang par rapport aux autres dieux des Lettres. Ses pagodes. Inscriptions en l'honneur de Confucius et de K'oueï Sing. Principal jour de fête de K'oueï Sing.

§ 5. p.160 « L'habit rouge », patron de la chance. Légende qui lui a donné naissance.

Conclusion. Où se trouvent les images des dieux des Lettres. Jours qui leur sont conjointement consacrés. Les écoliers font alors à leurs instituteurs un cadeau en argent.

Introduction

@

Aussi haut qu'on remonte dans leur histoire, même jusqu'aux débuts crépusculaires, toujours on voit les Chinois être amis des lettres. Les plus anciens documents que l'on possède à leur sujet témoignent de leur amour de l'étude et du prix qu'ils attachaient à l'enseignement. Le *Livre des Rites*, document important qui a 30 siècles de date, mentionne des institutions pour l'entretien des vieillards et l'instruction de la jeunesse, qui existaient du temps de

l'empereur Choun, 23 siècles avant notre ère [1], institutions que l'on dit avoir été le commencement de ce qui plus tard devint les grands collèges de la capitale [2]. Déjà le grand Mencius (300 ans av. J.-C.) exhortait les princes à entretenir quatre catégories d'écoles, qu'il énumère, et qu'il assure avoir déjà existé sous les dynasties de Hia, de Chang et de Tcheou [3] (2205-300 av. J.-C.).

> « Veillez à l'enseignement dans les écoles, s'écrie-t-il, et étendez-le en prêchant les devoirs de l'amour filial et fraternel ; alors les vieillards ne porteront pas sur leurs épaules et sur leur tête des fardeaux le long des rues et des chemins [4].

Le lecteur désireux d'en savoir plus long sur l'histoire ancienne de l'enseignement en Chine pourra consulter, entre autres ouvrages, l'excellent travail de Biot sur les chapitres du Compendium p.161 de Ma Twan Lin relatifs à ce sujet, publié sous le titre d'« Essai sur l'histoire de l'Instruction publique en Chine ».

Actuellement encore l'instruction populaire est prise fort à cœur en Chine, et quoique il soit permis à quiconque veut de se livrer à l'enseignement et que le gouvernement n'intervienne dans les affaires scolaires que par ses sages conseils et ses exhortations, il y a relativement peu de gens qui ne sachent pas lire et écrire. Les charges honorables dans l'empire ne se confèrent qu'à ceux qui ont passé avec succès les examens littéraires officiels, de sorte que les citoyens ambitieux, donc l'*élite* de la nation, s'appliquent

---

[1] « Yeou Wou (c.-à-d. Choun) entretenait les vieillards de l'État dans le haut collège, et ceux du peuple dans le bas collège », ch. III. La légende veut que des écoles publiques aient déjà été instituées par l'empereur Ti K'ouh, que la chronologie chinoise place encore deux cents ans avant Choun. Voy. Richthofen, *China*, I, p. 427.

[2] Voy. à ce sujet l'« Examen exact d'Écrits et de Rapports » de Ma Twan Lin, ch. 40.

[3] Mencius, livre III, I, ch. 3. [trad. Couvreur.] Ces quatre sortes d'écoles s'appelaient [], [], [] et [] et ont peut-être répondu à ce que l'on pourrait appeler des écoles de villages et de districts et des académies de l'État, ces dernières destinées à l'enseignement supérieur. Comp., entre autres ouvrages, « l'Explication étendue de l'Édit sacré de Young Tching » ch. VI.

[4] Mencius, livre I, I, ch. 3 et 7.

continuellement à l'étude et s'efforcent de se pénétrer de tous les principes de philosophie et de politique, de législation et de vertu gouvernementale, que l'antiquité a légués et qui sont très vénérables à leurs yeux. Cette étude est donc ce qui gouverne l'empire, et le trône en est entouré, au moins en théorie. Il est donc naturel que les Chinois, qui mettent des êtres divins dans tout, aient aussi des esprits protecteurs de l'étude et des lettres.

Ils ont plus d'une Minerve. Nous n'énumérerons pas toutes ces divinités, et nous nous bornerons aux cinq principaux dieux des Lettres auxquels on rend hommage dans le Fouhkien. Ce sont :

I. Wun Tch'ang, qui porte d'ordinaire à Émoui le nom de *Boûn-Ts'iong-Kong*.
II. Le Philosophe Kouan, à Émoui *Koan-Hou-Tsoú.*
III. Lu Sien Tsou, le Patriarche Lu ; à Émoui *Loū-Sien-Tso.*
IV. K'oueï Sing, à Émoui d'ordinaire *K'oï-Sing-Kong*.
V. L'Habit rouge, à Émoui *Tsou-I*.

Tel est l'ordre dans lequel on les place généralement d'après le rang que chacun d'entre eux occupe parmi les dieux. Wun Tch'ang est leur chef, et son nom s'emploie pour cela très souvent à Émoui pour désigner la collectivité des cinq : On dit alors *ngó Boûn-Ts'iong*, c'est-à-dire « les cinq Wun Tch'ang ». Nous allons rapidement les passer tous les cinq en revue.

1. Wun Tch'ang

@

p.162 Cette divinité, qui porte aussi à Émoui le nom de *Boûn-Tè*, « Empereur de la Littérature », ou de *Boûn-Ts'iong Tè-Kôun*, « Prince impérial *Boûn-Ts'iong* », appartient à la catégorie des divinités de l'État, c'est-à-dire de celles dont le culte est prescrit par décret impérial et est pratiqué par l'empereur lui-même avec ses mandarins. Elle est censée habiter la constellation de Wun Tch'ang, située tout près du quadrilatère de la grande Ourse dans la

direction du Cocher, et contenant, d'après le « Canon astronomique » [1], sept étoiles rangées en croissant. Le Dr. G. Schlegel [2] identifie six de ces étoiles avec θ, υ, φ, e et IX^{h} 201 et 104 de la grande Ourse, d'après le catalogue de Piazzi. Cependant l'ancien historien Sz' Ma Ts'ien [3] n'admet que six étoiles, et d'autres auteurs enfin affirment que α (Dubhe) de la grande Ourse porte seule le nom de Wun Tch'ang. Quoi qu'il en soit, le dieu des Lettres en question, dont le nom signifie « gloire ou éclat littéraire », est généralement considéré comme habitant la constellation du même nom, qui, d'après les anciens ouvrages que nous avons cités, porte aussi celui de T'ien Fou, « Bibliothèque ou Encyclopédie céleste ». T'ien Fou signifie cependant aussi « Palais céleste », ce qui est conforme à un autre nom donné à cette constellation, celui de Wun Tch'ang Koung, qui signifie « Palais de la Gloire littéraire ». p.163

Wun Tch'ang, ainsi que ses quatre collègues, fait partie du panthéon taoïque. Nous avons déjà signalé à la page 38 le fait que le taoïsme est la seule religion d'origine purement chinoise qui, de même que presque toutes les sectes religieuses de l'Occident, a fait très large la place qu'il accorde au culte du Ciel. Nous avons vu aussi que le firmament y est glorifié et adoré sous la personnification de l'Empereur de Jade ; mais il faut ajouter maintenant que le taoïsme n'a pas seulement adoré le Ciel, considéré

---

[1] Cet opuscule fait partie de la « Collection des Livres des dynasties de Han et de Weï » (206 av. -265 ap. J.-C.).

[2] *Uranographie chinoise*, p. 530.

[3] Voy. ses « Écrits historiques » *Chi-ki,* déjà mentionnés par nous à la page 92 ; ch. 27, « Livre des agents du Ciel ».
Il n'existe pas un seul ouvrage d'histoire, datant d'avant notre ère, qui puisse soutenir la comparaison avec cet essai, fait il y a nombre de siècles, de rédiger une histoire aussi complète que possible des premiers temps de l'empire chinois. L'ouvrage commence au règne de l'empereur semi-fabuleux Hoang Ti (2700 av. J.-C.) et se termine un siècle environ avant notre ère, de sorte qu'il embrasse une période plus étendue qu'aucune traitée d'une manière également exacte et complète dans quelque ouvrage de l'antiquité. L'auteur, Sz' Ma Ts'ien, était originaire de la province actuelle de Honan. Il a vécu, dit-on, de 163 à peu près à 85 avant l'ère chrétienne ; il entreprit à l'âge de vingt ans de parcourir toutes les régions de l'empire et passa une grande partie de sa vie au service de l'empereur Wou Ti de la dynastie de Han.

Pl. VII. WEN-SHANG-TI-KIUN
Bronze chinois du XVIIIe siècle. Haut. 26.8 cm.

comme divinité indivisible, mais qu'il a aussi peuplé de divinités ses parties constituantes, comme le soleil, la lune [1] et les étoiles. Ce même taoïsme s'est ainsi créé un Olympe à la manière des Grecs, lesquels, de leur côté, ont fait du ciel le théâtre des exploits de leurs héros mythologiques, de leurs dieux et de leurs déesses. Les peuples primitifs, ignorants des causes véritables qui régissent les phénomènes naturels, s'imaginent que ce sont les étoiles, par les diverses positions qu'elles prennent dans le ciel par rapport au soleil et à la lune, qui influencent souverainement la naissance et le sort de tout ce qui vit sur la terre. Ce sont elles qui procurent la succession régulière de la chaleur et de la froidure et qui annoncent

[1] Le soleil et la lune ont été adorés par les empereurs dès les temps les plus reculés.

les saisons annuelles des pluies et de la sécheresse, des vents et de la neige ; elles déterminent donc la production et avec elle le bonheur ou le malheur des hommes ; en un mot, elles sont les puissances supérieures qui gouvernent le monde et règlent tout ce qui s'y passe. L'observation de la succession des périodes naturelles a ainsi donné naissance au culte des astres et à l'astrologie ; c'est ce qui est arrivé chez tous les anciens peuples de l'Occident, et il n'en a pas été autrement chez les Chinois. Maintenant encore il n'est pas difficile de découvrir dans nos religions modernes les traces de l'antique culte de la Nature, et nous avons déjà eu l'occasion d'en citer quelques exemples ; mais cette recherche est bien plus facile encore en ce qui concerne les Chinois, car ils ont conservé dans beaucoup de cas sans modifications les anciennes formes dictées par l'adoration de la Nature et des astres. La divinité qui nous occupe peut en servir d'exemple, car il n'y a pas un seul Chinois cultivé qui la cherche ailleurs que dans le ciel [1].

p.164 Comme patron de l'étude, dispensateur des connaissances et protecteur de la science, Wun Tch'ang est l'objet d'un culte fort répandu. On le place presque aussi haut que Confucius, et d'ordinaire le gouvernement fait ériger en son honneur un temple à côté de celui qu'il entretient en l'honneur du plus grand philosophe de la Chine dans chaque chef-lieu de province, de département et de district. D'ordinaire les temples de Confucius se trouvent aux endroits où se font les examens officiels, et où par conséquent se réunissent de toutes les parties du pays ceux qui veulent tâcher de conquérir un grade ; c'est donc là aussi qu'il faut chercher les temples de Wun Tch'ang. Mais comme Émoui n'est chef-lieu ni de département, ni de district, il ne s'y fait pas d'examens pour les grades conférés par l'État, et les temples de Confucius et de Wun Tch'ang y ont été érigés dans le *giók-pîn* [2], institution fondée par le

[1] Nous n'avons pas réussi à découvrir le motif pour lequel c'est précisément la constellation de Wun Tch'ang, et nulle autre, qui a eu l'honneur d'être élevée au rang de dieu des Lettres. Sans doute, cela tient aux arcanes astrologiques de l'antiquité.

[2] Litt. « le paravent de jade ».

gouvernement pour l'encouragement des études. Il s'y tient jusqu'à trois fois par mois, sous le patronage des mandarins, des joutes littéraires auxquelles la jeunesse studieuse est conviée ; les concurrents y passent la journée entière, nourris au frais de l'institution, et soumettent leurs travaux au jugement d'un lettré ou gradué de haut rang, désigné à cet effet avec ou sans l'intervention du magistrat. Le vainqueur reçoit d'ordinaire une petite somme d'argent, sous le nom de subside pour l'aider à ses études. Les dépenses sont couvertes par des contributions volontaires ou par le produit d'un fonds, qui consiste en maisons et en terres, et qui est alimenté principalement par les amendes prononcées par les mandarins dans les tribunaux et cédées dans ce but à l'institution. Celle-ci se trouve sous la surveillance d'une sorte de secrétaire, appelé *táng-soū*, « directeur d'affaires », qui tient les registres, paie les sommes allouées pour prix et remplit d'autres fonctions administratives.

On peut voir en outre un peu partout dans les provinces méridionales de l'empire, en l'honneur du premier dieu des Lettres, des pagodes à trois étages, qui s'appellent « pagodes des pinceaux littéraires », c'est-à-dire des talents littéraires. Ces pagodes sont très souvent consacrées en même temps au quatrième dieu des Lettres, K'oueï Sin, dont nous parlerons au § 4 et p.165 qui de fait — du moins dans le Fouhkien — a relégué au second plan son collègue et son chef. — On prétend que pendant une suite de générations Wun Tch'ang est descendu à fois réitérées sur la terre pour s'incorporer dans des hommes de grand talent et dans des savants renommés, et plusieurs légendes ont été édifiées là-dessus [1] ; de là vient que l'on donne parfois à des lettrés de talent l'appellation flatteuse de Wun Tch'ang, comme s'ils étaient des incarnations de cette divinité. C'est ainsi encore qu'à Émoui on donne à une assemblée de lettrés le nom peu modeste de *Boûn-Ts'iong hōï*, « assemblée de Wun Tch'angs ».

---

[1] Edkins, *Religion in China*, p. 107.

Nous aurons encore quelques détails à donner sur les incarnations de Wun Tch'ang au § 12 du cinquième chapitre de cet ouvrage.

2. Le philosophe Kouan

On honore sous ce nom, comme dieu des Lettres, le héros de l'époque des trois Empires dont nous avons raconté l'histoire dans notre article sur le treizième jour du premier mois. On a vu aux pages 99 et 121 ce qui lui a procuré les honneurs de la divinité littéraire, de sorte qu'il suffit ici d'y renvoyer.

3. Le patriarche Lu

@

Cette divinité, que l'on désigne dans la règle à Émoui par le nom de *Loū Sien-Tsó*, « Génie-Patriarche du nom de famille de *Loū* », est l'un des huit génies (Sien) de la secte du Tao. Il sera donc utile de dire ce que c'est que ces génies avant de passer à ce qui regarde Lu en particulier. Outre la légion de dieux et de déesses qui sont censés peupler toutes les parties de l'Univers, animer et diriger toutes les forces de la Nature, p.166 les anciens Chinois croyaient encore à l'existence d'une race de demi-dieux, êtres humains parvenus par leur sagesse et leur vertu à la possession de certains pouvoirs surhumains, possédant en particulier celui de se rendre invisibles et l'immortalité. Ce sont donc des espèces d'esprits qui tiennent le milieu entre les dieux et les hommes, répondant à peu près à ce que les Javanais et les Balinois appellent *badan alous* [1],

[1] Roorda, *Javaansch Woordenboek*, p. 60. *Badan alous* pourrait se traduire par personnages éthérés. « Ce sont, à ce qu'il paraît, dit Raffles, des êtres dans lesquels les éléments matériels et immatériels se trouvent mélangés, de sorte qu'ils participent en même temps à la nature des hommes et à celle des esprits. J'ai vu un homme que l'on prétendait avoir été marié à un être féminin de cette espèce et en avoir eu des enfants monstrueux ; mais comme personne n'avait jamais vu un de ces enfants, je suppose que ceux-ci auront ressemblé à leur mère ».

êtres éthérés, fées. Plusieurs d'entre eux sont d'origine historique. Il y a eu, surtout dans les derniers siècles avant l'ère chrétienne, une multitude de récits et de légendes qui circulaient sur le compte de ces génies. Ils habitaient, disait-on, plusieurs îles inconnues dans la mer Pacifique, où ils avaient découvert l'élixir de vie et où ils vivaient en dehors de l'atteinte de tous les maux et de tous les accidents auxquels les hommes sont sujets. On était si fermement persuadé de la chose que l'empereur Ts'in Chi Hoang [1], le célèbre fondateur de la grande muraille, équipa une expédition pour aller à la recherche de ces îles merveilleuses. Donnons la description chinoise de deux d'entre elles.

Prenons premièrement Ying-Tcheou, « l'Ile de l'Océan ». Il en est traité dans un ouvrage intitulé « Écrits sur les dix Iles », qui fait partie de la « Collection des Livres des dynasties de Han et de Weï » [2].

> « Elle est située dans la mer orientale, a quatre mille milles de circonférence et se trouve en majeure partie vis-à-vis de Hwouï-K'i [3]. Elle est à 700 000 milles de la côte occidentale ; il y croît une mousse divine et une plante des génies ; il s'y trouve en outre un rocher de jade haut de plus de mille brasses. De ce rocher jaillit une source qui a un goût doux ressemblant à celui du vin, et que l'on appelle source de vin de jade. Si l'on en boit quelques pintes, on est soudain ivre et l'on obtient une vie prolongée. Il y a dans l'île plusieurs demeures de génies, et les mœurs et usages y p.167 sont semblables à ceux du peuple de Wou (c'est-à-dire de la partie orientale des provinces actuelles de Kiangnan et de Tchehkiang). Les montagnes et les fleuves ressemblent à ceux de l'Empire du Milieu.

---

[1] 221-209 av. J.-C.

[2] Voy. ci-dessus, p. 162.

[3] Partie méridionale de la province actuelle de Kiangnan, avec le Tchehkiang et la partie septentrionale du Fouhkien.

Passons à Tsou-Tcheou, « l'Ile des Patriarches », qui est décrite dans le même ouvrage.

> « Elle a cinq cents milles de pourtour et est située à 70 000 milles de la côte occidentale. Il y croît une plante d'immortalité qui ressemble à de l'herbe aquatique, et qui fait immédiatement revenir à la vie tous les gens morts déjà depuis trois jours, si on en place sur eux quand les brins ont atteint de trois à quatre pieds de long. Si on la consume, elle prolonge la vie. Lorsque, sous l'empereur Ts'in Chi Hoang, beaucoup de gens tués violemment étaient couchés dans les grandes plaines, il apparut soudain des oiseaux en forme de corbeaux, qui apportèrent de cette herbe dans leurs becs et en couvrirent la figure des morts, en conséquence de quoi ceux-ci s'assirent aussitôt et revinrent à la vie. Les fonctionnaires l'apprirent et firent leur rapport, sur quoi Chi Hoang envoya un député pour aller porter cette herbe au docteur de la vallée des fantômes, située vers les murs du nord de la ville [1], et lui en demander des nouvelles. Le docteur dit :
>
> — Cette herbe est l'herbe d'immortalité qui croît dans l'Ile des Patriarches dans la mer orientale, dans le champ du jade rouge. Quelques-uns l'appellent la mousse qui nourrit les dieux. Les feuilles en ressemblent à de l'herbe aquatique et les brins croissent fortement entrelacés les uns aux autres, et une seule pousse peut faire revenir un homme à la vie.
>
> Alors l'empereur dit en soupirant :
>
> — Peut-on aller cueillir de cette herbe ?
>
> Ensuite il envoya un député, Su Fouh, pour prendre la mer avec cinq cents jeunes gens des deux sexes, à la tête d'une

[1] Il s'agit d'un solitaire fabuleux de la secte du Tao, qui, dit-on, avait reçu personnellement les instructions de Lao Tsz', et qui passa ensuite sa vie dans la « vallée des fantômes », comme on l'appelait. On le place au quatrième siècle avant notre ère. Son nom était proprement Wang Hu. Mayers, *Reader's Manual*, 798.

p.168 flotte de vaisseaux pontés, et d'aller à la recherche de l'Ile des Patriarches ; mais ils ne revinrent pas.

On trouve dans les « Écrits sur les dix Îles » la description de plusieurs autres de ces pays merveilleux de l'Océan oriental ; mais ces deux exemples suffiront. Il n'est pas tout à fait impossible qu'il y ait un fond de vérité derrière ces récits, et qu'ils soient l'amplification de quelques vagues données que l'on possédait sur le Japon ; il se pourrait même fort bien que l'expédition équipée sur les ordres d'un empereur si entreprenant que Chi Hoang soit historique et ait eu pour but l'établissement d'une colonie dans les îles du Japon. C'est en tout cas difficile à décider, et ceci est bien certain, que jusqu'à présent on n'a pas réussi à découvrir les îles merveilleuses. Revenons par conséquent aux génies.

On en distingue deux espèces principales, celle des génies *terrestres* [1], qui habitent les solitudes des montagnes, d'où est venu le nom de Sien, c'est-à-dire hommes des montagnes, et celle des génies *célestes*, qui résident en haut dans le ciel, dans les étoiles, et dont aussi la supériorité sur tout ce qui est humain est plus grande que celle des autres. Mais il y a encore des espèces intermédiaires. Ainsi, on croit à l'existence de ce qu'on appelle des génies *humains*, qui se sont affranchis de tout ce qui est charnel et jouissent de la parfaite paix de l'âme, sans p.169 toutefois posséder l'immortalité. Il y a aussi les génies *divins,* qui ont acquis l'immortalité et qui habitent les îles merveilleuses ; enfin, les génies *fantômes*, qui se sont dépouillés de toute chair, mais qui ne vivent ni parmi les hommes, ni parmi les génies des quatre autres classes. Ces derniers sont donc comme les parias du peuple des génies. On trouvera encore d'autres détails à ce sujet au § 17 du chapitre cinq.

Parmi tous les génies il y en a huit qui jouissent d'une considération spéciale de la part des taoïstes, et le Patriarche Lu est

---

[1] D'après les légendes taoïques, ils habitaient surtout les monts merveilleux de Kwounloun, soit l'Hindou-kouh, et étaient gouvernés par la Mère royale de l'Occident. Voy. page 16, note.

du nombre ; de plus il est un de ceux qui sont de date relativement récente. Son nom est proprement Lu Yen, et se prononce *Loū-Giêm* à Émoui ; mais il y est plus connu sous son titre de *Loū-Tōng-Pin*, c'est-à-dire *Loū,* hôte de la grotte. On le dit né en 755. Zélé sectateur du Tao, il se livra à l'étude et conquit le second et le troisième grade littéraire [1], après quoi il fut nommé préfet du district de Teh-Hoa au nord-ouest de la province actuelle de Kiangsi. Là, dans la solitude du Lou-chan, chaîne de montagnes qui s'étend le long du Yang-tsz' au sud du chef lieu départemental actuel de Kiou-Kiang, il eut une apparition de Tchoung Li K'uen, le principal des huit génies, qui, sous la dynastie de Tcheou, avait réussi à composer l'élixir de vie. Lu Yen, qui brûlait de zèle pour les principes du taoïsme, exprima immédiatement à son visiteur le désir ardent dont il était animé de contribuer de tout son pouvoir à convertir les autres hommes à la vraie doctrine. Malgré cela, il eut encore à sortir victorieux de dix épreuves et tentations, et alors il lui fut remis un glaive miraculeux, et il reçut le pouvoir de prononcer des formules magiques. Armé de ces puissants moyens d'action, il parcourut l'empire d'un bout à l'autre, tua des dragons et d'autres monstres, et pendant plus de quatre siècles travailla à débarrasser la terre de toutes sortes de maux et de fléaux. Les mystères de l'alchimie lui furent révélés, l'élixir de vie lui fut donné, et bientôt il fut admis parmi p.170 les génies célestes, pour habiter les étoiles et le firmament infini qui s'étend sur nos têtes.

Au douzième siècle surtout on a élevé un grand nombre de temples en l'honneur du Patriarche, et on l'adore principalement sous le titre de « l'Ethéré immaculé » [2]. Il est presque superflu de dire ce qui lui a valu sa haute position de dieu des Lettres. Le taoïsme, voulant que ses dieux reçussent aussi les hommages des lettrés, a choisi, pour en faire le patron de ces derniers, celui de ses huit saints principaux qui avait acquis la plus grande renommée par

---

[1] Voy. l'encyclopédie intitulée « Trésor augmenté et revu de toutes sortes de Choses », ch. 63.
[2] Voy. Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 467.

la possession de la science mondaine ; ce ne pouvait être que *Loū-Tōng-Pin,* le lettré parvenu à conquérir le troisième grade et qui s'était signalé par d'excellents écrits sur le taoïsme, parmi lesquels son commentaire sur le *Tao-teh-king* [1] ou bible taoïque [qu']on vante surtout. Cependant cela n'empêche pas que les quatre autres dieux des Lettres n'appartiennent aussi au parnasse taoïque ; seulement la chose n'est pas si évidente que pour le Patriarche. Toujours fera-t-on probablement bien de voir dans ce dernier la divinité de la littérature spécialement taoïque, de même que le philosophe Kouan est le patron de la littérature militaire [2].

Pl. VIII. LIU-TONG-PING
Statuette chinoise, buis sculpté. Haut. 44 cm.

Loū-Tōng-Pin se trouve aussi, pour quelque raison peu claire, être le patron des barbiers. Voici comment le peuple explique la chose. Le culte qui lui était rendu en qualité de divinité taoïque n'avait pas encore été officiellement reconnu par décret impérial, et il n'avait donc pas encore pris rang parmi les dieux de l'État, lorsqu'il imagina une ruse pour y parvenir. On ne pouvait pas raser sans lui faire mal un certain empereur, appartenant, dit-on, à la dynastie de Ming ; mais un jour on vint lui annoncer un personnage qui prétendait pouvoir pratiquer cette opération sur sa Majesté sans lui causer de douleur. L'empereur voulut tenter l'épreuve, qui réussit parfaitement, de sorte que le prince voulait donner à l'habile artiste une magnifique récompense ; mais celui-ci refusa, se fit connaître comme étant *Loū-Tōng-Pin,* réclama pour prix du service rendu la confirmation p.171 officielle de son culte et sa propre admission parmi les dieux reconnus de

[1] Nous parlerons de ce livre célèbre au chap. V, § 17. Les œuvres de Lu Yen se publient en Chine en 32 chapitres sous le titre de « Livres complets du Patriarche Lu ».
[2] Voy. la page 121.

l'État, puis il disparut. Là-dessus il fut canonisé sous le titre de « Patriarche des Génies », Sien Tsou, et dès lors il a toujours été le patron de tous les barbiers. D'autres Chinois cependant disent qu'il a guéri l'empereur du mal de tête, ce qui détruit une parcelle de l'invraisemblance de la légende, puisque les Chinois ne portaient pas encore de queues sous la dynastie de Ming et qu'ils ne se rasaient pas encore la tête.

Ce qui précède fera comprendre pourquoi en Chine la plupart des barbiers fixent, au petit fourneau cylindrique sur lequel ils font chauffer leur eau, une barre verticale peinte en rouge, avec deux petits réceptacles carrés. C'est en souvenir du mérite littéraire de leur patron. Il faut en effet savoir qu'en Chine ceux qui ont acquis un haut grade littéraire ont le droit de faire planter devant leur demeure, comme marque de leur rang, deux grands mâts peints en rouge, à mi-hauteur desquels se trouve, traversé par le mât, une sorte de baquet carré, en forme de pyramide tronquée renversée, où l'on peut planter de petits drapeaux. Les lettrés qui ont le troisième grade ont le droit de faire placer deux de ces boîtes à drapeaux à chaque mât, mais ceux qui n'ont que le second grade doivent se contenter d'une boîte par mât. Comme donc le patron des barbiers était lettré de troisième ordre, ceux-ci ont pris pour signe distinctif le mât à double boîte.

Il est fort curieux de constater que le blason des barbiers anglais a une grande analogie avec celui de leurs confrères de l'Empire du Milieu. Voici ce qu'on lit à la page 512 des « Observations on popular Antiquities » de Brand :

> [Trad.] « *A barber's shop is generally distinguished by a long pole,* the singularity of which arrests the attention of the passenger. It is the historic memorial of the time when barbers practised phlebotomy, and patients undergoing the operation had to grasp the pole, in order to accelerate the discharge of blood. As the pole was thus liable to be stained, *it was painted red* ; and, when not in

> use, the owner suspended it outside the door with the white linen swathing bands twisted around it. In later times, when surgery was dissociated from the tonsorial art, the pole was painted red and white, or black and white, or even with red, white p.172 and blue lines winding about it, emblematic of its former use ; and the soap-basin was appended thereto.

L'auteur cite à ce propos quelques vers, d'autorité douteuse, extraits du « British Apollo » (1708), où il est dit que les médecins de l'ancienne Rome avaient un long mât devant leurs maisons, et qu'ils conservèrent cette enseigne lorsque plus tard ils se mirent à joindre à l'exercice de l'art de guérir les nobles fonctions du barbier. Il semble que l'on retrouve en Europe l'analogue même des petits drapeaux assujettis en Chine aux mâts des lettrés gradués, dont la marque de métier des barbiers est une imitation. Du moins, voici ce qu'on lit dans l'ouvrage de Brand que nous venons de citer :

> [Trad.] « Opposing the Surgeons' Incorporation Bill in a speech delivered in the House of Peers on 17th July 1797, Lord Thurlow stated that by a statute then in force, both barbers and surgeons were required to use poles, the former, painting them with blue and black stripes, without any appendages, and the latter adding thereto gallipots and *flags* by way of denoting the particular nature of their vocation.

La ressemblance est si frappante que nous nous empressons d'avouer que nous n'osons pas baser là-dessus un rapprochement véritable. Cela nous semblerait d'autant plus risqué, qu'en réalité nous ignorons l'origine de la coutume signalée par Brand chez les barbiers anglais, et que l'explication qu'il en donne nous semble forcée, tandis que, d'autre part, nous n'avons pas la certitude historique que le blason des barbiers chinois dérive du mât littéraire du Patriarche Lu. Nous préférons nous abstenir de conjectures et ne mentionnons cette rencontre qu'à titre de jeu curieux du hasard.

4. K'oueï Sing

@

Comme son nom déjà l'indique, cette quatrième divinité protectrice de la littérature est un dieu stellaire, et ne doit probablement sa haute dignité qu'à sa proximité du dieu principal des Lettres, Wun Tch'ang (§ 1), dont il est dans le ciel comme qui dirait l'adjudant ou le satellite. Généralement on lui assigne sa demeure dans la grande Ourse, dans le carré formé par les étoiles α, β, γ et δ. Or, comme la grande Ourse, en raison de la forme de cette constellation, porte en chinois le nom du « Boisseau », p.173 on a donné au dieu des Lettres qui l'habite le nom de K'oueï, c'est-à-dire fantôme du Boisseau [1].

---

[1] Ce nom du dieu fait comprendre en quelque manière comment le caractère [] a pris la signification de *chef, guide, principal*. En effet, les quatre étoiles dont est composée la constellation de K'oueï Sing forment le corps, la partie principale du boisseau, et la poignée, que chez nous on appelle la queue de l'ourse, ne constitue qu'une partie secondaire. Ces significations se trouvent en rapport étroit avec les titres honorifiques décernés en Chine à quelques gradués. Ainsi les lettrés de seconde classe, les Ku-jun ont le droit de placer au-dessus de leur porte une enseigne avec l'inscription, « K'oueï littéraire » ; ainsi encore, les cinq premiers sur la liste de ceux qui ont réussi aux examens officiels s'appellent [], ou premiers K'oueïs, les six suivants [], ou seconds K'oueïs, etc. On veut dire au moyen de ces titres que l'on considère un lettré un peu marquant, non pas comme un quatrième dieu des Lettres en herbe, mais bien comme un *guide,* un *chef,* un *maître* de ses concitoyens.

Une autre cause peut avoir contribué à faire donner ces significations au caractère []. C'est qu'il y a 45 siècles environ le pôle du ciel se trouvait dans la grande Ourse, et qu'ainsi la constellation de K'oueï se trouvait être le *centre,* la *tête,* autour de laquelle le firmament entier tournait. Il se pourrait donc qu'alors déjà, pour cette raison, le nom de K'oueï ait pris la signification de *chef, guide, directeur,* qu'il a conservé jusqu'à maintenant.

Enfin il y a une troisième cause à signaler. A l'époque où le pôle du ciel se trouvait à l'intérieur ou près du carré de la grande Ourse, la queue de la constellation tournait autour du pôle et faisait toutes les années le tour du firmament, comme une aiguille d'horloge, placée là pour annoncer et régler les saisons. Il serait facile de démontrer au moyen d'un globe céleste à pôles mobiles comment, il y a 5 000 ans environ, la queue de la grande Ourse était, le soir, tournée vers l'orient dans la saison du printemps, vers le sud en été, en automne vers l'ouest, et dans le courant de l'hiver dans la direction du nord. Les anciens Chinois avaient remarqué ce phénomène, car le fait se trouve consigné dans l'ouvrage de Hoh Kouan Tsz', « le philosophe au bonnet de plumes de faisan », solitaire taoïste, dont le nom est resté inconnu, mais qui a vécu environ quatre cents ans avant l'ère chrétienne. Ainsi la grande Ourse, ou plutôt l'esprit K'oueï qui l'habitait, marquait, de son trône élevé au pôle du ciel, les saisons comme au doigt ; il réglait par là les fonctions du Ciel et par une conséquence nécessaire la production, c'est-à-dire les fonctions de la Terre, et se trouvait donc être le régulateur et le régent de l'Univers entier, sans en excepter l'homme, qui en est si absolument dépendant. Il se peut donc que

K'oueï Sing est donc dans le ciel le satellite inséparable de Wun Tch'ang, ainsi qu'un simple coup d'œil jeté sur une carte du ciel suffit à le faire voir ; aussi le peuple place-t-il d'ordinaire son image à côté de celle de son chef. On le représente le plus souvent sous la forme d'un homme à visage horrible, ce qu'il doit à sa qualité de fantôme de la grande Ourse. Il a sur la tête deux excroissances semblables à des cornes, et dans la main droite, qu'il tient levée au dessus de sa tête, il a un pinceau à écrire, emblème de sa dignité de dieu des Lettres. De la main gauche étendue il tient un bonnet d'honneur, tel qu'a le droit de le porter celui qui, aux examens officiels, est en tête de ceux qui ont réussi ; p.174 parfois aussi il tient de la main gauche un lingot d'argent, pour indiquer que la plume — chez les Chinois le pinceau — n'est pas sans procurer des avantages matériels. A Émoui les adorateurs du dieu rattachent à ces symboles une devise qui a une double signification, de la même manière que cela a lieu pour le dieu de la guerre Kouan Ti (voy. la page 122). *Pit tīng tch'out sin*, disent-ils, ce qui signifie « le pinceau et le lingot lui sortent du corps » ; mais la même phrase, écrite autrement, signifie « certainement et sûrement on brillera » (dans la science et dans l'exercice des fonctions publiques). Mais achevons la description de l'idole. K'oueï Sing est toujours représenté debout, un des pieds relevé en arrière, l'autre placé sur un objet ressemblant à un boisseau, symbole de sa dignité de divinité de la grande Ourse. Cependant, si son image est peinte au mur, ou sur du papier, le boisseau se trouve souvent à côté ou au dessus de lui, entouré de sept points, qui représentent les sept étoiles de la constellation.

La canonisation officielle de K'oueï Sing a eu lieu en 1314, sous l'empereur Jun Tsoung de la dynastie de Youen. On raconte à son sujet, comme cela se fait pour d'autres dieux, qu'il a fait à différentes

---

pour cela on l'ait appelé le *régulateur,* le *chef* (de l'Univers), signification que le caractère [] a dès lors conservée.

Pl. IX. K'OUEI-SING
Bronze chinois. Haut. 31.5 cm.

époques des séjours sur la terre, où il venait habiter dans le corps de gens savants et illustres. Une fois, lors d'une de ces visites ici-bas, dit-on, comme il avait remporté aux examens officiels le plus haut grade, celui de Han-lin, l'empereur, à !a vue de son visage hideux, lui refusa la fleur d'or à laquelle il avait droit. De désespoir il se jeta dans l'eau, mais ne se noya pas, parce qu'un ngao [1] le

[1] Tortue fabuleuse qui joue un grand rôle dans la mythologie des taoïstes. Il arriva un jour dit-on, que cet animal emmena d'un bloc l'île de P'ung-Laï, située dans la mer Pacifique et habitée par des génies de même que les deux dont nous avons parlé au § 3. Cette île a donné lieu à mainte spéculation et à de nombreuses histoires merveilleuses.

repêcha, ce qui lui permit de monter aussitôt au ciel. Cela explique peut-être l'attitude comme qui dirait flottante dans laquelle on le représente d'ordinaire. Il se fait aussi des images dans lesquelles le pied du dieu, au lieu de s'appuyer sur un boisseau, repose sur la tête du monstre marin.

p.175 Quoique K'oueï Sing ne soit que le quatrième des dieux protecteurs des Lettres et que son rang normal parmi eux ne soit que subalterne, de fait c'est son culte qui est le plus en honneur, au point qu'à Émoui on néglige Wun Tch'ang pour lui. Il serait difficile de trouver un temple de Confucius ou un endroit, où se font les examens officiels, sans y découvrir aussi une pagode érigée en son honneur avec son image [1] ; bien plus, on ne peut pénétrer dans une école, ou bien dans une maison où demeure quelqu'un qui ait des prétentions à faire partie de la classe des lettrés, sans qu'aussitôt le regard tombe sur quelque image du dieu faite de bois, de plâtre, de pierre, ou bien peinte sur la paroi. Très souvent cependant on se contente, au lieu d'image, d'une feuille de papier rouge, sur laquelle se trouve le caractère [], K'oueï, et devant laquelle on allume tous les soirs de l'encens et des cierges. Souvent, chez les grands admirateurs de Confucius — et c'est ce que sont sans exception tous ceux qui se livrent à l'étude — on voit, collée à côté ou au-dessus de ce papier, une seconde feuille, sur laquelle on lit : « Siège de l'âme du sage philosophe Confucius », ou bien : « Siège de l'âme du grandement parfait sage des sages, notre maître défunt, le philosophe Confucius », ou quelque autre inscription analogue. Ces feuilles de papier jouent un rôle semblable à celui des tablettes que l'on érige en l'honneur des ancêtres, et que nous avons décrites aux pages 18 et suiv. On brûle aussi le soir de l'encens et des cierges devant les inscriptions de Confucius.

Le principal jour consacré à Émoui à fêter K'oueï Sing ou *K'oï-Sing-Kong* tombe sur le 9 du neuvième mois, et est marqué par l'offrande dont nous parlerons dans la « Conclusion » du présent

[1] Ces pagodes portent à Émoui le nom de *K'oï-Sing-laô*, « tours de K'oueï Sing ».

article. Quant aux jeux littéraires et aux autres cérémonies qui accompagnent cette offrande, il en sera parlé à la date indiquée.

5. L'Habit rouge

@

Ce cinquième dieu des Lettres n'est pas d'origine astronomique, comme Wun Tch'ang et K'oueï Sing, ou historique, comme le philosophe Kouan, p.176 ou semi-historique, semi-mythologique, comme le Patriarche Lu, mais entièrement imaginaire, et c'est évidemment de la fantaisie des lettrés qu'il est éclos. Il n'a ni nom, ni titre, et n'est connu à Émoui que sous le sobriquet de *Tsou-I*, « l'Habit rouge ». Voici la légende que l'on entend d'ordinaire si l'on s'enquiert de l'origine de son culte. Un examinateur de province, dont on ne dit pas le nom, était justement occupé à parcourir les travaux qui avaient été faits pendant les examens officiels qui venaient de se terminer. Il en mit un de côté comme indigne d'entrer en ligne de compte, mais le papier, comme mu par une main invisible, vint se replacer sous ses yeux sur la table. Son attention ayant ainsi été éveillée, il aperçut un vénérable vieillard à longue barbe, tout vêtu de rouge vif, assis derrière le foyer, qui lui faisait signe de la tête d'un air fort sérieux, comme pour l'avertir que le travail en question pouvait hardiment être revêtu de son approbation.

Pl. X. TSOU-WEN
Bronze chinois du XVIIIe siècle. Haut. 19 cm.

L'examinateur crut comprendre, et s'enquit auprès de son visiteur si c'était bien là ce qu'il voulait dire. Le vieillard fit de nouveau signe de la tête, puis disparut. Naturellement l'examinateur suivit un avis venu des pouvoirs supérieurs ; il laissa passer le candidat, et dès lors l'Habit rouge reçoit les hommages de ceux qui ne se sentent pas bien sûrs d'eux-mêmes et qui comptent sur leur bonne étoile pour réussir aux examens. Il est donc devenu le patron de la chance et a donné naissance au dicton populaire *Tsou-I àm t'ìm t'aô*, « l'Habit rouge à fait en cachette signe de la tête », ce qui veut dire qu'un candidat a eu de la chance et a passé par bonheur et non par mérite.

Conclusion

@

Ainsi que nous l'avons indiqué plus d'une fois en passant, les dieux dont nous venons de faire la revue se rencontrent dans les lieux consacrés à la science où à ce qui s'y rapporte. On les voit aussi, soit tous ensemble, soit séparément ou groupés de diverses manières, dans les maisons des gradués et chez les candidats à un grade ; enfin ils ne font jamais défaut dans les écoles. Le 3 du deuxième mois, que l'on regarde en général comme la fête annuelle spéciale de Wun Tch'ang ; le 13 du premier mois et le 13 du cinquième mois, p.177 jours de fête principaux du second dieu des Lettres, le Philosophe Kouan [1] ; le 9 du neuvième mois, fête annuelle de K'oueï Sing ; enfin le 5 du cinquième mois, le 7 du septième et le 15 du huitième, beaucoup d'adorateurs des dieux des Lettres font à ces divinités une offrande de sucreries, accompagnées de cierges, de papier d'or et d'encens [2]. Il est presque superflu d'ajouter que chacun ne fête pas tous ces jours sans exception, mais que

[1] Voy. la page 122.
[2] Quelques Chinois, qui vénèrent d'une manière spéciale le Patriarche Lu, font à ce saint une offrande extraordinaire le 14 du quatrième mois, qui est l'anniversaire de sa naissance, au dire de certains almanacs.

beaucoup de personnes se contentent d'en observer un, deux ou trois ; cela dépend entièrement de la richesse et du degré de dévotion des adorateurs, c'est-à-dire des deux grands facteurs qui déterminent aussi la qualité et la quantité des objets qui composent les offrandes. Il y a des dévots qui vont jusqu'à faire ces jours-là une grande offrande de chair. Dans la règle on donne congé aux écoliers les jours de fête des dieux des Lettres. A ces occasions ils apportent à leur maître une papillote rouge contenant un petit présent en argent, et la lui présentent agenouillés, après avoir touché à plusieurs reprises le sol avec leur front.

@

DIX-NEUVIÈME JOUR DU SECOND MOIS

FÊTE DE KOUAN YIN, DÉESSE DE LA GRÂCE DIVINE

p.178 Kouan Yin et la vierge Marie. Ressemblance sur quelques points entre le bouddhisme et le catholicisme. Noms et titres divers de Kouan Yin.
Caractère du bouddhisme et de ses saints. Le bouddhisme est métaphysique et le taoïsme matérialiste. Caractère des divinités du taoïsme. Le catholicisme est un mélange des principes représentés par le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme. Place occupée par Kouan Yin dans le bouddhisme septentrional comme Avalokiteçvara.
Le bouddhisme se divise en branche septentrionale et branche méridionale. Combinaison de la déesse chinoise Miao Chen avec Avalokiteçvara. Double sexe de Kouan Yin. Légende concernant Miao Chen. Notions des bouddhistes de la Chine sur l'enfer et le ciel. Le paradis de l'Occident ; Yama, dieu de l'enfer.
L'île de P'ou-T'o. Le Roi, dragon des mers, le Neptune chinois.
Images de Kouan Yin. Jours destinés aux offrandes et jours de jeûne en l'honneur de Kouan Yin. Elle est la patronne des filles publiques.

§ 1

@

Cette déesse est généralement considérée en Chine comme tenant le premier rang dans le panthéon bouddhique, et c'est celle de toutes les divinités étrangères dont le culte est le plus répandu dans ce vaste empire. Quelques auteurs européens ont cru reconnaître en elle un double de la vierge Marie des chrétiens. Elle a souvent captivé l'attention des Européens p.179 et a donné lieu à mainte spéculation, dont l'idée fondamentale est que ces deux personnes sont, chacune dans une partie du monde différente, des formes représentant une seule et même notion, celle de la grâce. Mais il n'est pas étonnant que l'on se soit efforcé de découvrir une sorte d'identité entre les deux saints principaux du catholicisme et du bouddhisme, si l'on tient compte du fait que ces deux systèmes religieux présentent pour le reste des ressemblances surprenantes, à tel point que l'on a parfois émis la conjecture que le christianisme pourrait être sorti

Pl. XI. KOUAN-YIN
Bronze chinois du XVIe siècle. Haut. 78 cm.

peut-être du bouddhisme, qui est de plusieurs siècles plus ancien que lui. Notons quelques-uns de ces points de ressemblance. Les deux religions prêchent l'ascétisme. Les héros et les héroïnes célébrés par elles ne sont point toujours des personnages qui se soient consacrés au bonheur de leurs semblables, ou qui aient donné leur vie pour leur prochain, qui a plus besoin de dévouement que quelque dieu ou être surnaturel que ce soit ; au contraire, ce sont très souvent des gens qui ont usé leur existence dans les

couvents, cherchant dans le célibat, les macérations, le jeûne et la prière, à atteindre un idéal d'invention purement humaine. C'est ainsi que le bouddhisme met le salut des individus dans le Nirvâna, état d'inconscience, que l'on s'imagine devoir être le bonheur suprême dans une autre vie pour ceux qui l'auront mérité ici-bas, et que le catholicisme de son côté le place aussi dans une autre vie, dans un ciel imaginaire, où l'on parvient par les mérites. Bouddhistes et catholiques adorent une trinité, canonisent des saints, vénèrent des reliques [1], et s'appuient sur des miracles ; — leurs prêtres se rasent la tête, pratiquent le célibat, reçoivent la confession auriculaire des pénitents, ont un enfer et un purgatoire lucratifs, dont eux seuls sont en état de délivrer les âmes en peine, et dans ce but ils célèbrent leurs messes et récitent leurs litanies et leurs prières [2]. Chacune des deux églises possède une hiérarchie, à la tête de laquelle se trouve, ici un Dalaï-Lama, là un Pape avec ses p.180 cardinaux et ses évêques. Les prêtres bouddhiques et les prêtres catholiques font usage d'eau bénite, récitent heures et litanies, emploient des chapelets et se servent d'une langue morte dans l'accomplissement de leurs rites. Ils brûlent cierges et encens, sonnent les cloches, ont des sonnettes qui tintent au cours des cérémonies, prêchent l'abstinence de viande ; sur ce dernier point cependant les serviteurs du Bouddha sont les plus conséquents, car ils prohibent, du moins en théorie, l'usage de toute nourriture animale ; mais il faut avouer que le sacrifice n'est pas très pénible pour les Chinois qui, sans cela déjà, mangent peu de viande. La ressemblance du catholicisme avec le bouddhisme, surtout avec le bouddhisme tel qu'il se pratique au Tibet, est si frappante que, ne

---

[1] Une des reliques bouddhiques les plus vénérées dans le Fouhkien est une soi-disant dent de Bouddha, que l'on conserve, non loin du chef-lieu Fouh-Tcheoufou, dans le célèbre monastère de la « Fontaine qui sourd », situé en face de la colonie européenne sur le versant de la colline du Tambour (Kou-chan). Les étrangers qui séjournent dans le port aiment fort à faire des parties de plaisir à ce monastère. Ayant non sans peine obtenu d'un des prêtres principaux qu'il nous laissât voir les reliques, on nous montra dans un tabernacle grillé une dent molaire à moitié rongée, qui évidemment n'a pu appartenir qu'à un éléphant.

[2] On trouvera dans notre article sur le septième mois la description détaillée des rites qui ont pour but de délivrer de l'enfer les Prêtas, ou esprits affamés.

pouvant la nier, le Père Prémare s'écriait que le diable avait imité d'avance notre sainte mère l'Église, afin de mieux la profaner [1], et, de son côté, le Lazariste Huc n'a point caché cette conformité.

> « On ne peut s'empêcher, dit-il, d'être frappé de leur rapport (des usages bouddhiques et lamaïques) avec le catholicisme. La crosse, la mitre, la dalmatique, la chape ou pluvial, que les grands Lamas portent en voyage, ou lorsqu'ils font quelque cérémonie hors du temple ; l'office à deux chœurs, la psalmodie, les exorcismes, l'encensoir soutenu par cinq chaînes et pouvant s'ouvrir et se fermer à volonté ; les bénédictions données par les Lamas en étendant la main droite sur la tête des fidèles ; le chapelet, le célibat ecclésiastique, les retraites spirituelles, le culte des saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite : voilà autant de rapports que les bouddhistes ont avec nous [2].

On ne peut nier que la déesse chinoise de la Grâce ne forme en quelque sorte un pendant de la vierge Marie, puisque l'Église catholique vénère dans la vierge, de même que les Chinois dans Kouan Yin, la mère de la p.181 Grâce divine, la vierge miséricordieuse, l'appui et la consolation des affligés. D'ordinaire on considère la déesse chinoise comme provenant du bouddhisme ; mais plusieurs faits portent à croire qu'avant l'introduction de cette religion en Chine, notre déesse y existait déjà sous une autre

---

[1] C'est un vieux thème sur lequel on a chanté bien des variations. En voici un autre exemple. Les Mexicains célébraient au mois de mai une fête très pompeuse en l'honneur de leur principal dieu, Vitzliputzli. Il avait des espèces de Vestales, des vierges, qui pétrissaient son image avec une pâte de farine et miel ; on le revêtait d'habits magnifiques, on le plaçait sur son trône, et le peuple venait en foule l'adorer. On le promenait ensuite triomphalement en procession, après quoi les prêtres consacraient les morceaux de la pâte qui avait servi à faire l'image, on amenait les victimes humaines et on les égorgeait, et enfin on distribuait au peuple le pain mystérieux. Chacun recevait pieusement la chair de son dieu des mains des prêtres, fumantes encore du sang des victimes humaines. Ceci est raconté par le Père Acosta, qui, frappé de la ressemblance de ce qui se faisait à la fête de Vitzliputzli avec la consécration de l'hostie dans l'Eglise catholique, ajoute : « On voit par là combien Satan s'efforce pour s'emparer des hommages qui sont dus à Dieu seul, quoiqu'il y mêle toujours ses cruautés et ses ordures ».

[2] Huc et Gabet, *Voyage dans la Tartarie et le Thibet*, tome II, ch. 3 [c.a. : … rechercher :'dalmatique'].

forme, sur laquelle la divinité bouddhique a été pour ainsi dire greffée. Nous tâcherons de le montrer au cours de cet article. A Émoui et généralement dans le Fouhkien méridional, on l'invoque d'ordinaire sous le nom de *Koan-Im*, rendu dans la plupart des ouvrages européens d'après la prononciation du Nord, qui est Kouan Yin. Au Japon, on prononce « Kouan Non ». Ce nom est une traduction du sanscrit *Avalokiteçvara*, c'est-à-dire le prince (*içvara*) qui regarde (*âlokia*) en bas (*ava*) ; mais les Chinois, peut-être exprès, ont confondu ce mot avec Avalokita-svara, c'est-à-dire « celui qui regarde (Kouan) les sons, les voix (Yin, *svara*) », ou les prières. Ils ont donc remplacé *içvara*, prince, seigneur, par *svara*, son, voix. Un autre nom fort employé, qui signifie « celui qui contemple et (comme un prince) subsiste par lui-même », est donc plus correct. On trouve enfin souvent dans les ouvrages bouddhiques chinois une autre appellation, dont le sens ne diffère pas beaucoup ; c'est « celui qui existe par lui-même, et jette les yeux sur les prières du monde ». Il serait possible d'en citer d'autres, d'exactes et de corrompues, qui sont fort en usage. Quant au vulgaire à Émoui, il ne se sert dans la règle que de l'expression *Koan-Im-Poút-Tsó*, « Ancêtre Bouddha *Koan-Im* », nom qu'en outre on abrège souvent simplement en *Poút-Tsó*.

On donne aussi à Kouan Yin un grand nombre de titres honorifiques. Par exemple, « celle qui accorde l'éloignement de la crainte » [1] ; « dont l'essence (*sattva*) a atteint la qualité de *bôdhi* » [2], c'est-à-dire la capacité d'être admis dans le Nirvâna [3] ; « le Roi ou la Reine auguste », etc. Ce dernier titre est celui qu'elle porte surtout en qualité de patronne de ceux qui ont commis quelque crime et qui sont poursuivis de ce chef ; quant à ceux p.182 qui sont privés d'enfants et désirent laisser après eux une postérité, ils l'invoquent sous le titre de « grande Maîtresse à la robe

[1] Sanscrit *Abhayamdada.*
[2] Bodhisattva, abrégé et corrompu dans la langue d'Émoui, qui dit *p'ô-sat*.
[3] Voy. page 10, note.

blanche ». Justement parce qu'elle est patronne des gens sans enfants, on la représente souvent avec un enfant sur les bras, ce qui la fait ressembler très fort à la vierge Marie avec l'enfant Jésus. Elle porte enfin aussi le titre de « grande Compatissante et Miséricordieuse », sans compter nombre de surnoms, dans le détail desquels nous n'entrerons pas.

Quoique les légendes qui circulent chez les Chinois sur la naissance et la vie de Kouan Yin, et dont nous donnerons un aperçu au § 2, démontrent clairement qu'il s'agit ici d'une divinité *personnelle,* cela ne prouve pas encore qu'il faille la considérer ainsi, si l'on se met au point de vue bouddhiste ; car la plupart des divinités du bouddhisme ne sont point des personnages historiquement connus, qui aient fini par être canonisés ; ce ne sont que des abstractions déifiées. La doctrine bouddhique est foncièrement *métaphysique.* C'est par la méditation et l'abstraction qu'elle veut faire le salut des hommes, en les détachant du monde et en les conduisant au Nirvâna. Elle déclare vain, illusoire, notre monde, où existent la conscience de soi, les sens et les passions, ne reconnaît pas l'existence réelle de la matière, et toutes ses divinités sont plus ou moins des personnifications des idées qu'elle prêche, sans qu'Avalokiteçvara fasse exception à cette règle. Relevons en passant que le taoïsme envisage le monde d'une manière presque diamétralement opposée à celle-là. C'est une secte complètement *matérialiste.* Ainsi, que nous l'avons plus d'une fois constaté et que nous aurons encore l'occasion de le faire, ses dieux sont des personnifications de choses existant réellement, comme le ciel, la terre, la Nature avec les forces qui s'y déploient. Elle a en outre des centaines de divinités qui ont historiquement existé, ou que du moins on croit avoir existé, et dont le culte à toutes a été institué en vue de la prospérité *matérielle* des hommes, comme un moyen de leur procurer aide et secours dans les différentes circonstances de la vie. Le catholicisme ne contient-il pas un mélange des deux éléments ? Avec le bouddhisme il enseigne que le chemin de la perfection se trouve dans l'abnégation, l'abstinence et les jeûnes, le

reniement du diable, du monde et de la chair. De même que le bouddhisme fait du Nirvâna le but suprême de la dévotion, il p.183 a son ciel auquel l'homme doit tendre par dessus tout, et dont il se rapproche d'autant plus qu'il se sépare plus complètement du monde et s'identifie mieux avec Dieu en se plongeant dans la méditation ; la vie monastique et solitaire est sortie de là. Mais cela n'empêche pas l'Église catholique d'avoir, en même temps que cette tendance métaphysique, son matérialisme, qui ne le cède guère à celui des sectateurs du Tao. Non seulement ses rites et ses usages conservent de nombreux restes du culte de la Nature, mais en outre elle s'est créé, et continue de recruter, tout un peuple de dieux et de déesses qui, sous le nom de Saints, sont chargés de veiller aux besoins matériels de ceux qui les invoquent. Elle a son dieu de la Guerre, St. George, son dieu protecteur contre la peste et les contagions, St. Roch, sa déesse chargée de préserver de mort subite, Ste Barbe, son dieu puissant à aider à retrouver les objets perdus, St. Antoine, ses patrons de villes, de rues, de paroisses [1] ; nous n'en finirions pas si nous voulions tout dire, mais ces exemples suffisent. Toutefois le catholicisme, que l'on pourrait appeler la religion éclectique par excellence, représente encore à sa manière la troisième grande secte qui existe en Chine. C'est du confucianisme que nous voulons parler, auquel répond la partie morale de la religion catholique, partie, hélas ! beaucoup trop reléguée à l'arrière-plan par la métaphysique, d'un côté, et par la tendance matérialiste, de l'autre. Le confucianisme s'occupe exclusivement de ce monde, et se renferme pour cela dans le domaine du bon sens, comprenant qu'en dehors de ces limites l'homme ne peut que s'égarer et cherche en vain de solides bases pour sa vertu et sa moralité. « Que chacun cherche la vertu en soi seul, car c'est la Nature elle-même qui a déposé au dedans de chaque homme les principes de la moralité », tel est le principe

[1] Qui servent de pendant aux dieux urbains des Chinois, dont nous parlerons à propos du dernier jour de l'année.

fondamental qui règne partout dans les ouvrages des deux plus grands philosophes de la Chine, Confucius et Mencius. Aussi n'ont-ils fait presque aucune mention de prêtres, de dieux et de déesses, et l'on pourrait croire qu'ils ont déjà senti qu'il est honteux d'avoir besoin de dieux et de prêtres pour posséder de la vertu. On trouve ainsi réunies dans le catholicisme les trois tendances représentées par les trois grandes sectes de la Chine, la tendance métaphysique du bouddhisme, la tendance matérialiste du taoïsme, et la tendance éthique du confucianisme, et cela nous explique comment, p.184 malgré l'étrangeté apparente de la chose, il est possible qu'un seul et même Chinois appartienne en même temps aux trois sectes, et que celles-ci ne se maudissent pas, ne se persécutent et ne s'exterminent pas l'une l'autre. C'est une synthèse analogue à celle du catholicisme. Les Chinois disent : « Trois doctrines, une doctrine ».

Nous pouvons revenir à Kouan Yin. On a vu qu'au point de vue bouddhiste, il ne faut pas la considérer comme une divinité personnelle, mais comme la déification d'une notion abstraite, celle de la grâce miséricordieuse ; mais comme le bouddhisme pur, primitif, ne connaissait pas la grâce divine, la naissance d'Avalokiteçvara doit appartenir à une époque subséquente d'abâtardissement doctrinal. Le vrai bouddhisme est athée, du moins dans le sens que l'on donne ordinairement à ce mot. Il reconnaît bien l'existence de certains êtres supérieurs, bodhisattvas [1], qui par leur sagesse et leur vertu se sont élevés au-dessus de l'humanité ; c'est une classe intermédiaire de personnes, qui ne sont pas encore entrées dans le Nirvâna, où l'on est affranchi de tout ce qui est matériel et donc de tout ce qui est humain, et qui, placées entre les bouddhas et le monde, emploient en faveur de l'homme la puissance surnaturelle dont elles sont revêtues ; toutefois ce ne sont pas des dieux, et le vrai bouddhisme n'a rien qui réponde à la notion que nous exprimons par le mot *Dieu.*

[1] Voy. p. 181.

Chacun peut devenir bodhisattva ou bouddha ; mais c'est par ses actes et ses œuvres à lui, sans intervention d'une grâce divine. Du reste, comment aurait-on pensé à une telle intervention, puisque l'on n'admettait pas de divinité régnant en souveraine sur le monde, qu'on aurait pu supplier de l'accorder ?

Dans le bouddhisme septentrional cette doctrine s'est corrompue, et les bodhisattvas et bouddhas sont devenus des dieux et des déesses, revêtus de fonctions et d'attributs semblables à ceux des divinités du panthéon taoïque. Les Chinois actuels s'adressent à ces dieux, et cherchent auprès d'eux refuge, protection, salut, comme les chrétiens le font auprès de Dieu. Mais nous ne pouvons aller plus loin sans avoir donné quelques détails sur cette séparation du bouddhisme en deux branches, celle du Midi et celle du Nord, à la seconde desquelles, la plus dérivée des deux, la déesse de la Grâce divine doit l'existence.

p.185 Les livres sacrés du bouddhisme se conservent en sanscrit, ou en traductions faites directement sur le sanscrit, dans le Népaul, le Tibet, la Mongolie, ainsi que dans la Corée et le Japon, où le bouddhisme a été importé depuis la Chine. Il en est toutefois autrement en Birmanie, à Siam et à Ceylan, où règne ce que l'on appelle la branche méridionale de cette religion. Là les livres sacrés sont en pali, langue plus récente que le sanscrit, et que l'on peut considérer comme fille de ce dernier. Or entre ces deux branches, celle du Nord et celle du Midi, il existe des différences importantes, dues au développement particulier que chacune a pris, quoique toutes deux sortent du même tronc, le bouddhisme primitif. Tandis que la branche méridionale a conservé la doctrine originale à un état beaucoup plus pur et est restée très fidèle aux traditions hindoues touchant la cosmogonie et la mythologie, le bouddhisme du Nord s'est développé, ou, si l'on veut, abâtardi, de façon à devenir une secte ritualiste, où la plus grande importance est attachée à mille cérémonies et pratiques, et où a fleuri toute une végétation de préceptes et de sentences apocryphes, attribués au

Bouddha, mais sortis du cerveau de ses sectateurs dégénérés. On a en outre dans cette secte un nombre considérable de dieux et de déesses, à l'existence desquels le peuple croit fermement, parce qu'il en est fait mention dans l'Écriture sainte. On le voit, il y a deux écoles bien distinctes architecturalement, quoique toutes deux soient élevées sur le même fondement.

Kouan Yin appartient à l'école septentrionale et est complètement inconnue au sud du Népaul. Il n'est question de son culte, ni au sein du bouddhisme méridional, ni dans le brahmanisme ; et même il n'en est fait mention dans aucun soutra, ou canon bouddhique, de la branche du Nord, avant le troisième siècle avant notre ère. Le plus ancien écrit qui en parle est le *Saddharma Poundarika,* « le Lotus de la vraie Loi », un des neuf dharmas, ou livres canoniques du Népaul ; il consacre un chapitre à Avalokiteçvara. Ce chapitre, publié à part, est maintenant encore le principal canon des adorateurs de Kouan Yin. C'est enfin l'École du *Mahâyana* « du Grand Véhicule » ou du Grand Développement [1] du Nord, qui a p.186 identifié Avalokiteçvara comme personnification de la notion de la Grâce divine et de la Miséricorde avec Mandjouçri ou Mandjouçvara, célèbre bodhisattva, sur l'origine et la vie duquel on ne sait rien de précis. Il était devenu l'une des personnifications de la sagesse et de la bienfaisance, et portait à cause de cela le titre de « Prince de la doctrine, avec mille bras et mille bols à recevoir des aumônes », comme pour dire que la sage doctrine du Bouddha saisit les hommes comme avec mille bras et fournit partout l'occasion de se rendre méritoire par la charité. C'est peut-être pour cela que maintenant encore, on représente Avalokiteçvara avec trois visages, ou bien avec onze visages rangés en trois groupes, et

[1] Cette école a été fondée par Nagârdjouna, solitaire de l'Inde occidentale, qui demeurait sous un Ardjouna *(Pentaptera arjuna),* auquel il a emprunté son nom de « dragon *(naga)* de l'Ardjouna ». C'est peut-être le plus grand philosophe que le bouddhisme ait produit, et sa doctrine a exercé une influence plus ou moins considérable dans l'église entière, surtout dans la branche septentrionale. Il est mort au second siècle avant notre ère, ou au second siècle après notre ère.

qu'on lui donne le titre de *içvara*, prince. En effet, il a emprunté ces attributs à Mandjouçvara [1]. On l'a confondu encore, au cours du temps

Pl. XIII. KOUAN-YIN
Bois doré du XVIIIe siècle. Haut. 45 cm.

et dans différentes contrées, avec d'autres divinités des deux sexes, mais il serait trop long d'exposer cela dans le détail. Nous nous contenterons d'ajouter à ce que nous avons dit pour mettre brièvement en lumière l'origine bouddhiste de Kouan Yin, l'histoire légendaire d'une déesse avec laquelle Avalokiteçvara a été identifiée, et qui, paraît-il, était déjà honorée en Chine avant que le bouddhisme y pénétrât.

Dans sa mythologie originelle Avalokiteçvara a exclusivement des attributs mâles, et, en revanche, Kouan Yin chez les Chinois est

[1] Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 18 et suiv.

presque sans exception considérée comme une divinité féminine. Il est vrai que certaines désignations chinoises de la déesse témoignent d'une origine mâle, par exemple le nom de « Grand Seigneur oncle » que l'on donne à Émoui à son incarnation adorée lors des fêtes du septième mois (voy. l'article, II, 2) ; mais il faut admettre que dans la règle les Chinois voient en Kouan Yin une déesse, et en cette qualité le chef de l'Église bouddhique. On se demande comment ceci doit s'expliquer, ainsi que le fait que, lorsque le culte d'Avalokiteçvara fut importé en Chine, on a évidemment exprès évité de lui donner son vrai titre *içvara* « Prince », et qu'on y a substitué le mot de Yin, *svara*, « voix, prière », qui y ressemble pour l'oreille, mais non pas pour le sens. Nous tâcherons, en donnant un court aperçu de quelques traditions p.187 chinoises, de fournir la solution du problème. Si l'on accorde à ces traditions un peu plus de confiance qu'au premier coup d'œil elles ne semblent en mériter, on verra que primitivement il y a eu en Chine une espèce de déesse de la Grâce de sexe bel et bien féminin, et beaucoup plus ancienne que l'Avalokiteçvara des bouddhistes. On verra aussi qu'il y a lieu de supposer que les missionnaires hindous, quand ils arrivèrent en Chine, cherchèrent un équivalent indigène de leur Avalokiteçvara ; qu'ils furent aussitôt frappés de l'analogie entre son nom et ses attributs, d'une part, et, d'autre part, ceux de la déesse du pays ; qu'ils résolurent donc de faire passer celle-ci pour le prototype de leur dieu, dont ils espéraient ainsi rendre plus aisément le culte populaire ; qu'ils réussirent en démontrant, par un genre de tour de force qui n'a rien de surprenant, que le nom ou le titre de la déesse, Kouan Yin, qui, traduit littéralement, aurait été Avalokita-*svara*, était identique à celui d'Avalokita-*içvara*, et que par conséquent la déesse chinoise était une incarnation de leur dieu à eux ; et enfin qu'ils expliquèrent la différence des sexes au moyen de la doctrine de la métempsychose, en vertu de laquelle chaque divinité peut à sa volonté s'incarner dans n'importe quels êtres mâles ou femelles. Il serait difficile de dépeindre plus fortement et clairement cette

aptitude du bouddhisme à s'assimiler des divinités étrangères, que ne l'a fait Köppen dans le passage suivant :

> [Trad.] « Unwillkürlich and unmerklich sind von Anfang an, so scheint es, die Volksgötter der Hindu und der priesterliche Brahmâ in die buddhistische Weltanschauung übergegangern ; denn schon in den ältesten einfachen Sûtras and Legenden spielen sie ihre Rolle. Und was anfangs natürlich and absichtslos geschah, ward später das Werk hierarchischer Berechnung. Um recht viele Laien anzulocken, duldete man, dass der nicht-geistliche Bekenner des Buddha die gewohnten Gegenstände seiner Andacht auch ferner verehre and sorgte dafür, dass er sie in der neuen Lehre and Kirche wiederfinde. Aber auch abgesehen von der priesterlichen Politiek, lag in der toleranten Tendenz und im Universalismus der Buddhadoctrin die Möglichkeit, die verschiedensten religiösen Elemente sich anzueignen. Denn nach der buddhistischen Ansicht giebt es nur *eine* Lehre, *ein* Gesetz, *eine* Offenbarung — den *Dharma,* welchen für unser Zeitalter der Sohn der Çâkja in seiner Reinheit wiederhergestellt hat ; die Glaubenssätze, Philosopheme, Priesterlehren and Cultusformen aller Völker des Erdballs sind folglich nur p.188 Ausflüsse, mehr oder weniger dunkle Erinnerungen, Entstellungen and Entartungen des *einen* und nämlichen Dharma, den vor dem Buddha Çâkjamuni tausend and abertausend Buddhas verkündigt haben. Sämmtliche Religionen sind daher an sich and ursprünglich im Dharma, d. h. im Buddhismus enthalten, wurzeln in ihm and sollen, von ihren Irrthümern and Auswüchsen gereinigt, wieder in ihn zurückkehren. Daher die Geneigtheit der Buddhisten, was der reinen Lehre nicht schnurstracks zu widersprechen scheint, in alien Religionen als Wahrheit anzuerkennen ; daher das Bestreben dieselben sich theoretisch unterzuordnen and ihnen innerhalb des Systems ihre Stellen anzuweisen. Auch

für das Christenthum würde der Buddhismus Platz gehabt haben, wenn er in früheren Jahrhunderten mit demselben in lebendige Berührung gekommen wäre. Und der Christus würde zu einem buddhistischen Heiligen, zu einem Bôdhisattva oder auch zu einer früheren Geburt Çâkjamunis gestempelt worden sein [1].

Ce qui est dit ici généralement par rapport à des dieux étrangers au bouddhisme est réellement arrivé en Chine à l'égard de Kouan Yin. Lorsque, peu après l'ère chrétienne, la doctrine fut importée en Chine, Avalokiteçvara fut pour ainsi dire greffée sur une déesse indigène, une certaine Miao Chen, dont nous allons donner l'histoire dans le paragraphe suivant. Nous puisons nos renseignements à ce sujet essentiellement dans un opuscule qui circulait à Makao à une époque où nous y séjournions, et qui a pour titre « Traditions complètes sur la Kouan Yin de la mer méridionale ».

§ 2.

@

Dans la onzième année de l'époque du Ciel d'or, c'est-à-dire en 2587 av. J.-C., vivait en Occident un roi appelé le Spirituel et Excellent. Son nom de famille était P'o, son nom K'ié Piao et son titre Lo Youh [2]. p.189 Son royaume s'appelait la Forêt de la Prospérité et son titre royal était Miao Tchoang, c'est-à-dire le Majestueux

---

[1] Köppen, *die Religion des Buddha*, p. 249, « von den Classen der Wesen ».

[2] Tous ces noms sont évidemment empruntés au bouddhisme. Si l'on réunit le nom de ce roi à ce qui est dit être son nom de famille, on obtient [], abréviation manifeste de [] : « celui qui étale *bhagavat* », en d'autres termes, celui qui possède les vertus et les mérites que l'on attribue à l'homme qui a su parvenir au rang de bouddha (voy. Eitel, « Handbook of Chinese Buddhism, p. 23). Si l'on réunit de la même manière le titre du roi à son nom de famine, on obtient [], abréviation très probable de [], c'est-à-dire « Brama-jade ». Dans les ouvrages chinois l'expression de Brama s'emploie pour désigner « quelqu'un dont la conduite est pure, et le jade est de même aux yeux des Chinois le type de la pureté ; aussi pourrait-on traduire le titre du roi par « le pur, l'immaculé par excellence » (comp. Eitel, ouvr. cité, p. 27). Ainsi les toutes premières lignes de l'histoire de Miao Chen sont émaillées d'expressions bouddhiques, et l'on peut s'attendre à ce que ce phénomène continue à se produire dans le cours de l'ouvrage.

admirable. Voici quelles étaient les frontières de son royaume : à l'occident, il s'étendait jusqu'à l'Inde, au nord, jusqu'à Siam, à l'est, jusqu'à Sumatra [1], et au sud, jusqu'à T'ien-Tchun [2]. Le roi était intelligent, les fonctionnaires vertueux, et le peuple jouissait de la paix et du bonheur. La reine s'appelait Pao Teh, ou la Vertu précieuse. Il y avait déjà quarante ans que son époux occupait le trône, qu'elle ne lui avait encore point donné d'héritier, et, comme elle en éprouvait un vif chagrin, elle conseilla au roi de se rendre avec elle aux collines de l'Occident, au mont des Fleurs, où se trouvait l'image d'une divinité douée d'une puissance miraculeuse si grande que jamais on n'y avait recours inutilement. Ils y allèrent en grande pompe, y présentèrent beaucoup d'offrandes pendant toute une série de jours depuis le 19 du second mois, puis revinrent dans leur royaume, non sans avoir promis aux prêtres une récompense magnifique au cas où la reine deviendrait enceinte.

p.190 En réalité, la reine conçut trois fois et donna successivement le jour à trois filles, Miao Ts'ing, la Belle Pureté, Miao Yin, le Beau Son, et Miao Chen, la Belle Vertu. C'est cette dernière, la cadette, qui devint plus tard Kouan Yin. Or le roi vieillissant de plus en plus et n'ayant toujours pas de fils, il résolut de marier ses filles et de laisser son trône à l'un de ses gendres. Les deux aînées furent unies chacune à un fonctionnaire des plus distingués, mais Miao Chen refusa de se marier et déclara qu'elle préférait passer sa vie dans la réclusion, pour se perfectionner par

---

[1] Le nom proprement dit, tel qu'on le trouve dans les histoires chinoises officielles, Sam-Fouh-Tchaï, ou San-Bo-Tsaï, qui ne peut être que le Sarbaza des voyageurs arabes du IXe siècle. — Voy. Groeneveldt, « Notes on the Malay Archipelago and Malacca », dans les « Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen », vol. XXXIX, p. 62.

[2] Litt. « l'empire, de réalité céleste ou de perfection naturelle » ; très probablement c'est un pays imaginaire. Au point de vue du taoïsme, la signification de ce nom revient à « empire de l'immortalité céleste », ou bien aussi « empire des génies célestes », qui possèdent cette immortalité. Notre opuscule contient donc un mélange de taoïsme, au panthéon duquel Miao Chen appartient, et de bouddhisme, d'où procède Avalokiteçvara. Quant au pays, sans doute imaginaire, où est placée la naissance de Miao Chen, l'auteur, malgré le vague des frontières qu'il indique, veut qu'on le cherche à l'orient de l'Inde et au sud de Siam. Voilà pourquoi l'opuscule appelle notre déesse Kouan Yin « de la mer méridionale ».

la méditation et la spéculation, afin de parvenir à l'état de bodhi [1]. Mais son père l'entendit avec un grand courroux et voulut la forcer à lui obéir, sur quoi elle le supplia, s'il voulait absolument la marier, que ce fût du moins à un médecin ; car, dit-elle,

> — Je veux guérir le monde de fonctionnaires incapables et stupides, des fléaux du froid et du chaud, des passions égoïstes et sensuelles, des infirmités de l'âge et de la maladie, de la différence entre les grands et les petits, de l'humiliation de l'indigence et de l'intérêt personnel. Oui, Bouddha est vraiment bodhi ! s'écria-t-elle enfin.

La fureur du roi ne connut plus de bornes quand il entendit ce langage. Il ordonna que l'on arrachât les vêtements du corps de la princesse, qu'on la chassât dans le parc à coups de fouet, et qu'on l'y enfermât pour qu'elle y mourût de froid et de faim ; mais elle ne perdit rien de sa constance. Elle remercia son père de la sentence qu'il avait prononcée et se soumit avec joie aux privations et aux souffrances auxquelles on la condamna. En vain les dames de la cour s'efforcèrent de lui persuader de revenir au palais ; ni leurs instances, ni rien d'autre ne put la réconcilier au monde, et elle résolut enfin de se retirer dans le monastère des Moineaux Blancs pour y vivre dans la réclusion. Ce monastère était situé dans le district de Loung-Chou, dans le département de Ju-Tcheou [2]. Le roi n'empêcha pas la p.191 princesse de s'y rendre, parce qu'il espérait que sa fille serait bientôt dégoûtée des austérités de la vie monastique, et reviendrait alors d'elle-même aux agréments et aux jouissances du palais.

---

[1] Le degré de perfection qui permet d'entrer dans le Nirvâna ; c'est donc, aux yeux des bouddhistes, la sagesse et la perfection suprême, Voy. la p. 181.

[2] Il y a dans la province de Honan un département de ce nom ; mais c'est trop loin du royaume supposé du père de Miao Chen pour qu'il soit admissible que l'auteur ait voulu le désigner. En outre, pour autant que nous avons pu nous en assurer, il n'y a pas là de district de Loung-Chou. Peut-être l'auteur a-t-il pensé au département de Koueï-Yang-Tcheou, dont le chef-lieu se trouve tout au sud de la province de Houkouang et portait sous la dynastie de Tsin (IIIe siècle ap. J.-C.) le nom de Ju Tch'ing. Voy. le ch. 16, et Biot, *Dictionnaire des Villes etc. de la Chine*, p. 92.

Dans le couvent on lui imposa, de propos délibéré, les travaux serviles les plus pénibles ; mais elle était aidée par des esprits de toute sorte, même par des tigres et des oiseaux. Sa soumission et son activité firent soupçonner à l'abbesse ce qui se passait ; elle communiqua ses suppositions au roi, et celui-ci imagina un moyen cruel pour remplir sa fille de tant de terreur que cela pût la décider de revenir au palais. Un jour le monastère fut soudain environné par un corps d'armée qui mit le feu aux quatre coins du bâtiment : Folles d'épouvante, les nonnes couraient de côté et d'autre en invoquant le Ciel et la Terre, mais Miao Chen s'adressa au Prince des Monts spirituels et du Monde, qu'elle avait choisi pour lui servir de modèle, et elle le supplia de venir à son secours. En même temps elle prit une épingle qui était plantée dans sa chevelure, s'en piqua la gorge et en cracha le sang vers le ciel ; aussitôt s'amoncelèrent de grandes masses de nuages et il tomba des pluies telles qu'en quelques instants l'incendie fut éteint : Les soldats allèrent en hâte rapporter au roi ce qui était arrivé ; mais ce miracle ne put pas disposer le prince à la douceur, et il ordonna au commandant de la troupe d'aller chercher Miao Chen et de l'amener au palais.

On organisa des fêtes de toute beauté afin de réconcilier la princesse avec la vie du monde ; mais tout fut en vain, et même les menaces de mort ne purent pas l'ébranler. Alors son père résolut de la faire véritablement décapiter. Il la fit traîner hors du palais pour subir le supplice ; mais le dieu tutélaire de la contrée [1] avait déjà fait connaître au Seigneur du Ciel [2] la situation où elle se trouvait, et il avait reçu l'ordre de veiller à ce que son corps ne fût pas mutilé et à ce que son âme fût conduite dans les lieux infernaux. Lors donc que le bourreau brandit son sabre pour lui couper la tête, l'arme se brisa soudain ; il voulut alors la transpercer d'une lance, p.192 mais une main invisible fendit celle-ci en deux ; il ne resta donc au

[1] Voyez le 2 du second mois, p. 149.
[2] Voyez le 9 du premier mois.

bourreau d'autre ressource que d'étrangler la victime. Pendant l'exécution, il souffla tout à coup un grand vent d'orage ; le ciel fut obscurci et une lumière éclatante parut autour de Miao Chen ; alors le dieu tutélaire de l'endroit, ayant pris la forme d'un tigre, bondit hors de la forêt ; les spectateurs épouvantés s'enfuirent dans toutes les directions, et le tigre emporta sur son dos le cadavre dans la montagne. Les bourreaux et les soldats consternés accoururent auprès du roi pour lui apprendre ces évènements ; mais le prince ne s'effraya pas ; il considéra cet enlèvement comme un châtiment d'en haut qui continuait à s'appesantir sur sa fille même après sa mort, pour la punir de son manque d'amour filial et de sa désobéissance.

Le corps de Miao Chen était donc resté parfaitement entier, de sorte qu'il ne s'était pas non plus perdu la moindre parcelle de son âme. Elle avait un sentiment semblable à celui d'un rêve, comme si elle avait flotté sur les nuages, et elle s'étonna fort de se trouver en un lieu où il n'y avait ni soleil, ni lune, ni étoiles, ni montagnes, ni plantes, ni hommes, ni bêtes. Soudain elle vit paraître devant elle un jeune homme revêtu d'azur. Il rayonnait de lumière tout en s'avançant vers elle, une longue banderole à la main, et il lui dit qu'il lui était envoyé par Yama, le dieu des lieux infernaux [1]. p.193 Il

[1] Pour aider à l'intelligence des épisodes de la vie de Miao Chen qui vont suivre, nous donnerons ici quelques détails sur les idées des bouddhistes chinois au sujet de la vie future. [Trad.] « Die Wesen wandern das ist die Voraussetzung kommen and gehen, steigen auf and nieder auf der Stufenleiter des Lebens. Dieser unaufhörliche Wechsel des Daseins and der Form, dieser ewige Kreislauf der Geburt and des Todes ist der *Sansâra*. Nichts in ihm ist dauernd als der Wechsel, nichts beständig als die Unbeständigkeit » (Köppen, *die Religion des Buddha*, p. 290).

Ainsi, d'après les idées bouddhistes, rien ne dure éternellement, pas même l'existence dans le ciel ou en enfer, comme l'affirme l'Église chrétienne. En outre, quant au ciel, les bouddhistes entendent par là les trois mondes ou sphères, dont nous avons parlé à la page 10, note, et que les âmes doivent traverser pour s'affranchir de l'existence mondaine et entrer dans le Nirvâna, où elles se fondent dans l'état de bouddha. Il n'est point ici question d'un jugement dernier, car il n'y a pas de juge suprême possible dans un système qui ne connaît point de Dieu, souverain de la vie et de la mort. Chacun, d'après la pure doctrine bouddhique, a le pouvoir de se créer pour lui-même cet état bienheureux du Nirvâna. Mais, comme il y a beaucoup de gens d'espèce inférieure, qui ne savent pas s'élever à l'état de bodhi, le bouddhisme septentrional a inventé à leur intention une sorte de paradis, situé dans la partie occidentale de l'Univers, où règne Amitabha, ou « la Lumière illimitée ». C'est là que vont les âmes de ces gens médiocres, et leur sort est arrêté par Yama, le Rhadamant des Chinois et le dieu des Morts chez les

la pria poliment de le suivre en enfer pour y être témoin de toute la misère et des tortures auxquelles les pécheurs sont en proie après leur mort. Mais partout où elle se montra, sa puissance miséricordieuse se manifesta, et les âmes torturées, assistées de ses prières et de ses bénédictions, purent retourner en foule sur la terre. Les princes de l'empire infernal désirèrent entendre aussi ces prières si puissantes. Elle déféra à ce vœu, en y mettant la condition qu'alors toutes les âmes seraient délivrées de l'enfer ; on consentit, et en un clin d'œil le lieu de tourments fut transformé en un paradis de délices. Toutes les âmes retournèrent sur la terre, mais Yama, voyant qu'elle détruisait son empire, se hâta de renoncer aux droits qu'il avait sur son âme et la fit reconduire sur la terre sans perdre une minute.

Quand Miao Chen se réveilla, elle fut fort embarrassée, ne sachant pas où aller ; mais Sakyamouni, l'illustre fondateur du bouddhisme, vint à elle sur un nuage et lui proposa de se rendre à la montagne de P'ou-T'o [1], dans l'île de l'Encens, où elle pourrait

---

Aryens, dont les brahmanes ont transporté le séjour du ciel en enfer. Ce ciel où il a demeuré autrefois est encore considéré par les bouddhistes comme le Dêvaloka, ou le troisième des six cieux qui séparent le Brahmaloka (voy. page 10, note) de la terre. En chinois on trouve souvent son nom sous la forme défigurée de Yen Mo Lo, ou bien de Roi Yen Lo, et les gens du peuple s'en servent constamment quand on parle de la vie future.

Au dire de la légende, Yama a été primitivement un roi. Une fois qu'il avait à soutenir une guerre sanglante, il exprima le désir de devenir prince de l'enfer, et en réalité il naquit de nouveau comme Yama et dix-huit de ses généraux se rendirent avec lui en enfer. Chacun de ces derniers fut mis à la tête d'une subdivision des lieux infernaux, où ils ont été suivis par leur armée tout entière de 80.000 hommes ; ceux-ci leur servent de bourreaux. La sœur de Yama juge les criminels du sexe féminin, car lui-même ne s'occupe que des hommes. Mais trois fois par jour on lui verse à lui et à tous ses serviteurs du cuivre fondu dans la bouche, et un démon le leur enfonce dans la gorge en châtiment de leurs fautes passées ; seulement cela ne doit pas durer toujours ; quand il aura expié tous ses crimes, il renaîtra comme bouddha, sous le nom de Roi Universel. — Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 173.

[1] L'île de P'ou-T'o fait partie de l'archipel de Tcheou-Chan (qu'on écrit d'ordinaire Chusan), sur les côtes de la Chine, en face de Ningpo dans la province de Tchehkiang. Kouan Yin y demeura neuf ans d'après la légende, et cette île est devenue un pèlerinage fameux, où accourent les dévots de la Chine, de la Corée et du Japon, même du Tibet, pour y implorer sagesse et grâce de la part de Notre Dame de P'ou-T'o. Une montagne de nom semblable, mais dont le nom complet doit s'écrire [], Potaraka ou Potala, c'est-à-dire (la montagne des) fleurettes blanches, fait partie de la chaîne des monts Nilghirri, et passe chez les bouddhistes pour l'une des résidences favorites d'Avalokiteçvara. Enfin, l'on donne aussi le nom de P'ou-T'o à une montagne du Tibet, située près de Lhassa, où réside le

suivre sa vocation ; et comme elle avait, pour y arriver, à franchir trois mille milles, il lui donna une pêche du jardin du plus haut ciel, qui devait la préserver pendant un an de la faim p.194 et de la soif, et de plus lui procurer la vie éternelle [1]. Elle se mit en route, mais, voyant sa fatigue, la planète Vénus ordonna au dieu local de l'île de se changer en tigre et d'aller à sa rencontre. Le dieu obéit et porta Miao Chen sur son dos à l'île de P'ou-T'o, avec la rapidité du vent.

Quand elle y eut passé neuf ans dans la contemplation, un bouddha rédempteur dit au dieu de l'île :

> — Maintenant elle a conquis un degré de perfection plus élevé que celui qu'aucun bouddha ait atteint jusqu'à ce jour, et déjà elle domine et gouverne tous les bodhisattvas : c'est aujourd'hui le 19 du second mois, et il nous faut lui faire prendre une place élevée, pour le bonheur et le salut des peuples.

Là-dessus le dieu de l'île convoqua toute l'armée des dieux et des déesses, qui vinrent présenter leurs hommages à Miao Chen, assise pour les recevoir sur son trône de fleurs de lotus. Quand elle eut ainsi été élevée au rang de bouddha, on jugea nécessaire de lui adjoindre un disciple pour l'aider et la seconder, mais la difficulté était de trouver quelqu'un qui fût digne d'elle. Alors se présenta un jeune homme appelé Hoan Chen Tsaï, c'est-à-dire « celui qui prie pour avoir la vertu et le talent ». Il déclara qu'étant devenu orphelin, il s'était adonné à la sainteté bouddhique, mais qu'il n'était pas encore parvenu à la perfection, et qu'il avait franchi des milliers de milles uniquement pour venir se mettre au service de la

---

Dalaï-Lama, qui est, de même qu'Avalokiteçvara, le chef de l'Église bouddhique. Il est inutile de démontrer que nous avons ici trois variations sur un même motif.
On trouvera dans Huc et Gabet, « l'Empire chinois », ch. XVI, une description pittoresque du P'ou-T'o chinois, où dit-on, demeurent 5.000 moines. Dans le *Chinese Recorder and Missionary Journal*, vol. X, n° 2, se trouve un aperçu historique touchant cette île célèbre, sous le titre de « Pootoo ancient and modern », de la main de Butler.

[1] On retrouve ici le mélange du taoïsme et du bouddhisme. Voyez, au sujet de ces pêches miraculeuses, notre description de la célébration des offrandes aux morts, dans le septième mois, II, 2 ; voy. de plus à l'index.

déesse. Miao Chen ne voulut toutefois pas le prendre sans épreuve. Elle ordonna donc au dieu de l'île de se changer avec les autres dieux en bande de brigands et d'assaillir la montagne. On lui obéit, et Miao Chen, affectant une grande terreur, appela au secours à grands cris, se mit à fuir, et se laissa choir dans un profond précipice, comme par malheur. Mais Chen Tsaï n'hésita pas à sauter après elle, et Miao Chen lui sauva la vie par sa puissance miraculeuse. Un instant plus tard, il se trouvait sain et sauf au bord du précipice à côté de la déesse qui lui montrait un cadavre étendu par terre : c'était son corps à lui ; il en était débarrassé et affranchi, et, avec lui, de toute matière terrestre. Dès lors Chen Tsaï seconda fidèlement sa maîtresse dans toutes ses bonnes œuvres, accomplies pour le bien de l'humanité.

p.195 Bientôt Miao Chen acquit un second disciple, cette fois du sexe féminin ; c'était une petite-fille du Roi-dragon des mers [1]. Le troisième fils de cette divinité parcourait un jour les flots sous la forme d'un poisson, lorsqu'il se trouva enfermé dans les filets d'un pêcheur, qui le prit et le mit en vente au marché. L'œil qui voit tout de Miao Chen découvrit le danger qu'il courait, et elle ordonna à Chen Tsaï de revêtir la forme humaine, d'aller acheter le poisson, et de lui rendre la liberté. Il obéit, et pour marquer sa reconnaissance, le Roi-dragon offrit à Miao Chen une perle qui éclairait pendant la nuit, afin qu'elle pût lire les saints livres quand il faisait obscur. Il avait chargé de son message la propre fillette du prince racheté, Loung Nu [2], et celle-ci, gagnée à son tour par le désir d'acquérir la sainteté bouddhique, pria Miao Chen de lui permettre de la suivre.

---

[1] C'est le Neptune des Chinois et il se rattache au panthéon bouddhique. Son nom en sanscrit est Sagara, ce qui signifie l'Océan (litt. l'eau salée). Son palais est étincelant d'or et de pierres précieuses et se trouve au fond de la mer, au nord du mont Mérou, que l'on considère comme étant l'axe de l'univers. Cet axe a la forme d'une pyramide tronquée incommensurable ; il élève sa pointe à une immense hauteur au-dessus des eaux de l'océan, qui le recouvrent jusqu'à la moitié de sa hauteur, et il est fait d'or, d'argent et d'autres matières précieuses. Le Roi-dragon fait partie des vingt-quatre grands dieux des Brahma-loka (comp. la page 10, note), les Deva Arya des Hindous. Voy. en outre le 5 du cinquième mois, § 2, A.

[2] Litt. « fille de dragon ».

Bien loin de lui refuser sa demande, la déesse l'unit à Chen Tsaï, de sorte qu'ils furent comme frère et sœur [1].

Quant au roi Miao Tchoang, qui avait eu la cruauté de faire mettre le feu au monastère, puis de faire étrangler sa fille, le Ciel, pour le punir, lui envoya une maladie terrible. Son corps tombait en pourriture, il endurait des souffrances atroces et était couvert de pustules et d'ulcères. Miao Chen aperçut son état sans qu'elle eût quitté son île, et le malade ayant fait publier un édit pour convoquer à la cour tous les meilleurs médecins du royaume, elle prit la forme d'un vieux prêtre et se fit annoncer auprès de son père. Dès qu'elle eut été admise en sa présence, elle déclara que le seul remède capable de le guérir était la main et l'œil d'un de ses proches ; tous deux, dit le vieux prêtre, se trouvaient dans l'île de P'ou-T'o, et devaient procurer une guérison immédiate, si on les p.196 appliquait sur le malade avec des plantes médicinales. Sur le champ le roi envoya deux de ses ministres à la recherche des deux bizarres médicaments, mais ses deux gendres furent très mécontents de ce qui se passait, et résolurent d'assassiner le prêtre et d'empoisonner le roi, afin de se rendre du coup maîtres du trône. Miao Chen avait l'œil ouvert sur ces menées. Un complice des gendres apporta le poison au roi en prétendant que c'était un remède préparé par le prêtre ; mais elle avait fait prendre à Chen Tsaï la forme d'un serviteur, et celui-ci reçut la coupe empoisonnée et en répandit le contenu par terre. En même temps, un assassin ayant pénétré dans l'appartement du prêtre pour le tuer, il fut soudain comme paralysé ; il perdit momentanément l'usage de tous ses membres, et il fut aisé de le garrotter. Les deux gendres, se voyant sur le point d'être démasqués et condamnés à une mort ignominieuse, s'empoisonnèrent ; les deux princesses, leurs épouses, avaient trempé dans leurs méchants desseins et furent

[1] Il faut probablement rattacher cette fable à la branche septentrionale du bouddhisme ; car celle-ci a une légende d'après laquelle une fine du Roi-dragon parvint déjà à l'âge de trois ans à l'état de bodhi, grâce à l'influence divine de Mandjouçri, personnification de la sagesse, qui a été confondue avec Avalokiteçvara, ainsi qu'on l'a vu page 186.

reléguées dans les appartements intérieurs pour y vivre dans la réclusion. Alors elles se repentirent de leur crime et résolurent de suivre l'exemple de leur sœur. Elles se vouèrent à la sainteté pour parvenir au Nirvâna, si bien qu'au bout de quelque temps Miao Chen et Chen Tsaï leur apparurent sous la forme d'un tigre bleu et d'un éléphant blanc et les emportèrent dans des régions meilleures, pour les mettre hors de l'atteinte de tout ce qui est de ce monde.

Lorsque les ambassadeurs du roi arrivèrent à l'île de P'ou-T'o, Chen Tsaï les reçut et les présenta à Miao Chen. Celle-ci leur offrit immédiatement son œil gauche et sa main gauche ; un des envoyés en prit possession et les apporta sur un plat à la cour. La reine fut consternée, car elle crut aussitôt reconnaître la main de sa fille ; mais le prêtre la rassura, mélangea cette chair avec ses remèdes et guérit avec cet onguent tout le côté gauche du roi. Comme l'autre côté du malade était resté dans le même état qu'auparavant, les envoyés du roi, sur le conseil du prêtre, retournèrent à l'île pour aller chercher aussi l'œil droit et la main droite. Le prêtre s'en servit pour achever la guérison commencée, puis il monta sur un nuage et disparut.

Personne à la cour ne doutait que ce ne fût la propre chair de Miao Chen qui avait servi à guérir le roi ; car une petite tache que la reine avait découverte à la main gauche et la description que les ambassadeurs firent p.197 de la personne à qui ils avaient été présentés, ne permettaient pas la moindre incertitude. C'est pourquoi le couple royal, plein de gratitude, résolut de se rendre dans l'île pour y remercier sa divine fille et lui faire hommage.

Nous laisserons à l'imagination du lecteur le soin de se figurer mille embûches tendues sur la route au roi et à la reine par les esprits et les fantômes, embûches chaque fois déjouées par Miao Chen, et nous passerons de même sur les innombrables luttes soutenues par la déesse contre une multitude de ces êtres malfaisants, qu'il va sans dire qu'elle vainc toujours et qu'elle détruit. Le couple finit par arriver dans l'île, où il aperçoit aussitôt

Miao Chen, sans bras et sans yeux, assise sur son trône. Cette mutilation n'empêche pas ses parents de la reconnaître du premier coup d'œil ; tout bouleversé et profondément repentant, le prince exprime son ardent désir de pouvoir rendre la vie à sa fille, et avec la vie « les bras et les yeux complets » [1] ; à peine a-t-il manifesté ce vœu, qu'en réalité Miao Chen se trouve devant lui, saine et avec tous ses membres. Ce miracle achève la conversion du couple royal, qui se décide, à l'exemple de Miao Chen, à renoncer au monde et à se vouer à la vie ascétique.

— Quoique cette biographie légendaire de Kouan Yin soit un vrai tohubohu d'éléments bouddhiques et taoïques, elle fournit des arguments en faveur de notre thèse, que Kouan Yin a existé comme divinité en Chine avant l'introduction du bouddhisme dans cet empire. La date à laquelle sa naissance est placée, c'est-à-dire 25 siècles avant notre ère, quoique sans valeur positive, est tout à fait favorable à notre opinion. Il est vrai que quelques écrivains chinois rejettent cette haute antiquité et veulent identifier le roi Tchoang avec un empereur du même nom qui appartient à la dynastie de Tcheou, et qui a régné au sixième siècle avant notre ère ; mais cela ne va point à l'encontre de notre thèse, puisque le règne de l'empereur Tchoang précède encore de sept siècles l'introduction du bouddhisme en Chine. Rappelons encore que notre hypothèse explique d'une p.198 manière satisfaisante les attributs féminins de la Kouan Yin, alias Miao Chen, de la Chine, attributs que ne possède pas l'Avalokiteçvara du bouddhisme, et qu'elle explique aussi la fausse interprétation, évidemment intentionnelle, du nom du dieu hindou ; tout cela a été développé page 187. Il y a encore une autre chose dont la biographie légendaire de Miao Chen donne

[1] D'après Eitel (*Handbook of Chinese Buddhism*, p. 20) cette phrase aurait été mal comprise, comme s'il y avait « mille bras et mille yeux », ce qui aurait donné lieu à représenter la déesse avec plusieurs bras et plusieurs faces. Cependant nous préférons, comme évidemment plus juste et plus acceptable, l'explication que nous avons donnée à la page 188, en nous fondant sur la confusion qui a été faite de Miao Chen avec Mandjouçri.

l'explication, c'est la manière dont on représente la déesse et les attributs qu'on lui donne. D'ordinaire elle a une attitude méditative, debout ou assise soit sur un nuage, soit sur une fleur de lotus, avec une auréole autour de la tête. A côté d'elle, devant ou derrière elle, Loung Nu tient à la main une grosse perle d'où jaillit une flamme lumineuse ; de l'autre côté, Chen Tsaï élève vers elle ses mains jointes comme pour la prière. Kouan Yin tient un rouleau de papier

Pl. XIV. KOUAN-YIN
Bronze chinois du XVIIIe siècle. Haut. 39.4 cm.

ou un livre, symbole des prières qu'elle a récitées et qui lui ont valu la sainteté bouddhique, comme elles peuvent la valoir à tout autre mortel et lui faire conquérir le Nirvâna. D'autres fois on lui met à la main un rameau vert, avec lequel elle est censée faire autour d'elle des aspersions de nectar divin. Cette sainte liqueur, l'Amrita des Hindous, porte chez les Chinois le nom de « douce rosée » [1] ; les

[1] Comp. la note relative au figuier qui se trouve vers la fin du § 2 de notre article sur la fête des tombeaux.

prêtres en font dans certaines circonstances des aspersions dans l'air, afin de désaltérer les esprits et les fantômes ; cela a lieu en particulier dans le septième mois [1], le jour de l'alimentation des âmes qui sont en enfer. C'est pourquoi l'on voit souvent aussi à côté de l'image de Kouan Yin un vase, qui est censé contenir le nectar. Enfin elle a souvent près d'elle un oiseau qui lui apporte dans son bec un collier de perles, signe de sa dignité.

Le lecteur devine que tous ces attributs et accessoires n'accompagnent pas nécessairement chaque image de la déesse. Il arrive même souvent que pour la représenter on se contente tout uniment d'un morceau de papier, sur lequel se trouvent son nom ou l'un de ses titres. Quand son image est peinte sur la paroi, elle n'est presque jamais sans acolytes ou sans attributs ; mais quand c'est une statuette de métal, de porcelaine ou d'argile, on place rarement à côté l'oiseau ou l'un des deux disciples. L'histoire légendaire de Miao Chen explique aussi pourquoi on représente souvent Kouan Yin assise p.199 sur un tigre. En effet, dans la légende, un dieu local changé en tigre l'emporte sur son dos après que le bourreau lui a ôté la vie ; un autre dieu, déguisé de la même manière, l'emmène à P'ou-T'o ; enfin elle-même, sous la forme d'un tigre, transporte sa sœur dans les régions meilleures. On a vu à la page 182 comment l'on représente aussi Kouan Yin avec un enfant sur les bras, en qualité de patronne que l'on invoque pour faire cesser la stérilité. Il y a cependant des personnes qui voient dans cet enfant l'image de son jeune disciple, Chen Tsaï.

Pour terminer, qu'il nous soit permis de dire un mot du culte qui se rend régulièrement dans le cours de l'année à la déesse de la Grâce divine dans le Fouhkien méridional. Ses trois fêtes principales se célèbrent le 19 du second mois, du sixième mois et du neuvième mois. Le premier de ces trois jours est en premier lieu celui où, d'après la légende, les parents de Miao Chen ont accompli auprès de l'image miraculeuse le pèlerinage qui a amené la grossesse de la

[1] Voyez à ce mois, II, 2.

mère de la déesse, et, en second lieu, le jour où dans l'île de l'Encens tous les dieux et les déesses ont consacré Miao Chen comme chef de tous les bouddhas. Quant aux deux autres jours, les Chinois sont embarrassés à expliquer pourquoi on les fête. Quelques-uns prétendent que ce sont les jours de naissance des sœurs de la déesse ; d'autres veulent que ce soient les anniversaires de sa propre naissance, de sa mort, du jour où elle reçut le collier de perles qu'elle porte au cou ; bref, ils ne semblent pas bien certains eux-mêmes de la signification qu'il faut donner à ces fêtes. Toutes les trois se célèbrent à peu près par les mêmes offrandes. On place les « plats d'offrande » ordinaires, dont il a été parlé à la page 50, devant les dieux domestiques, parmi lesquels, comme on sait [1], elle a sa place, et on présente l'offrande avec les cérémonies d'usage, en brûlant du papier d'or et de l'encens. Toutefois on n'offre point de chair à Kouan Yin, parce qu'elle est une déesse de la secte bouddhique, qui défend sous peine de péché mortel de tuer aucune créature vivante et de faire usage d'aucune nourriture animale. Les pauvres se contentent de présenter l'offrande de sucreries, *tsièn-áp*, dont nous avons parlé à la page 8.

En sa qualité de patronne des femmes mariées, les femmes d'Émoui jeûnent à la façon bouddhique en son honneur. Quelques-unes s'abstiennent p.200 dans ce but de toute nourriture animale le 3, le 6 et le 9, le 13, le 16 et le 19, le 23, le 26 et le 29 de chaque mois ; cette manière de jeûner s'appelle *tsiáh sa^{m}-lák-kaó*, « manger le 3, 6 et 9 », parce que ces chiffres reviennent dans les trois séries de jours de jeûne. D'autres se réduisent aux aliments végétaux le 1 et le 15 de chaque mois, et appellent cela *tsiáh tch'oï-it tsap-gō*, « manger le 1 et le 15 » ; mais il y en a aussi qui s'abstiennent absolument de chair et de poisson, et cela s'appelle *tsiáh tûng-tsaï*, « manger le long jeûne ». D'autres s'en abstiennent tous les jours au repas du matin, *tsiáh tsá-tsaï*, « manger le jeûne matinal », ou enfin ne prennent rien du tout le

[1] Voy. page 13.

matin, *kiém toā-tùng*, « rester sans grand repas » (repas du matin). Les Chinois m'ont assuré qu'à Émoui, où les femmes se distinguent par leur dévotion à Kouan Yin, soixante-dix pour cent au moins d'entre elles jeûnent en son honneur suivant quelqu'une de ces méthodes, et en outre beaucoup d'entre elles lisent des livres de piété et marmottent des prières, après s'être lavées et avoir changé de linge, les jours où elles jeûnent. Les hommes se préoccupent fort peu du culte de la déesse de la Grâce divine ; ils abandonnent le soin d'invoquer les bénédictions d'en haut aux femmes, qui, du reste, considèrent la chose comme formant un élément indispensable de leurs devoirs domestiques.

Kouan Yin est aussi la patronne des filles publiques et des prostituées. Il est rare cependant que celles-ci osent placer ouvertement son image dans leurs maisons, peut-être pour ne pas faire honte à leur patronne ; elles vont l'adorer dans quelqu'un de ses temples, que l'on trouve dans toutes les villes chinoises.

@

VINGT-DEUXIÈME JOUR DU DEUXIÈME MOIS

FÊTE DE KEH-SING-ONG

p.201 Cette divinité appartient en propre au Fouhkien, et elle s'y est fait sa place parmi les dieux domestiques qui y sont vénérés. On peut sans hésiter, l'appeler le saint tutélaire de la province. Nous renverrons son histoire et les légendes qui ont cours sur son compte à notre article sur le 2 du huitième mois, parce que nous pourrons décrire là en même temps les pèlerinages qui se font dans ce mois à son temple de An-K'oï.

@

TROISIÈME JOUR DU TROISIÈME MOIS

FÊTE DU TROISIÈME MOIS

p.202 Prémices du blé offertes aux dieux domestiques. Prototype de cette offrande dans le Livre des Rites. Offrande qui se fait sur le continent en mémoire de ceux qui périrent dans la guerre contre Koxinga. Opérations militaires de Koxinga dans cette partie du Fouhkien. Il s'établit à Formose.

Offrande qui se fait aux ancêtres, le 3 du troisième mois, à Émoui. Le *siōng-soù*. Les douze mois de l'année chinoise. Noms du jour de fête.

@

Ce jour n'est pas consacré au culte d'une divinité particulière, mais plusieurs familles, du moins à Émoui, ont l'habitude de le célébrer par une offrande en l'honneur des dieux domestiques pris collectivement. Il est probable que l'idée fondamentale qui a donné lieu à cet usage est celle d'invoquer la bénédiction des dieux sur le blé qui mûrit. En effet, quand s'ouvre le troisième mois, le blé d'hiver a déjà été en partie moissonné, ou du moins il est presque prêt à être coupé [1], et il est donc convenable d'en offrir quelque chose aux puissances supérieures. On fait dans ce but de petits gâteaux de farine, que l'on offre aux dieux de la maison, en compagnie des trois ou des cinq offrandes de chair ordinaires et des autres objets habituels (voy. la page 31). Quelques personnes — pas du tout tout le monde — font en p.203 outre une offrande aux ancêtres. Mais il faut tenir compte de ceci : comme on le verra quand nous parlerons du déblaiement des tombeaux, on fait le jour de cette cérémonie une offrande générale aux tablettes ancestrales ; à Émoui on ne célèbre dans la règle que ce seul jour d'offrande, ce qui fait que, tandis que sur le continent on présente en outre *généralement* une offrande aux ancêtres le 3 du troisième mois, à Émoui cela n'a lieu qu'*exceptionnellement.* On verra tout à l'heure pourquoi.

---

[1] L'ouvrage intitulé « École de la Jeunesse », dit : « Toutes les espèces de blé germent au printemps et se récoltent en hiver, le froment seul est mûr dans le quatrième mois ». Voy. le chap. I.

Il est probable que l'offrande que nous venons de mentionner a eu pour prototype celle dont, dans une haute antiquité, l'empereur s'acquittait dans le dernier mois du printemps. C'est encore au *Li-ki,* ce document inappréciable des temps les plus anciens, que nous devons de connaître l'existence de cette antique offrande impériale. On y lit dans le chapitre des « Prescriptions mensuelles » :

« Au dernier mois du printemps l'empereur présente des vêtements couleur d'aster aux empereurs défunts ». Les commentateurs disent que la couleur jaune de l'aster est ici symbolique des feuilles bourgeonnantes du mûrier, car l'offrande en question avait pour but la prospérité de la culture de la soie. Ensuite, continue le *Li-ki,* « l'empereur se rend premièrement » dans un bateau, offre un esturgeon dans le temple ancestral et prie pour « que le froment soit plein ». On peut conclure de cela avec une certitude presque absolue que cette prière pour le froment était accompagnée de l'offrande des prémices de la moisson, car, lisons-nous, l'empereur offrait des vêtements pour la prospérité de la culture de la soie et du poisson pour celle de la pêche ; n'aurait-il donc point offert de froment lorsqu'il priait pour la prospérité de cette plante ? [1] On lit aussi dans le *Hia-siao-tching* cet antique calendrier de la dynastie de Hia dont nous avons parlé à la page 88, que dans le troisième mois « on prie pour que le froment soit plein » [2].

Nous avons dit déjà que sur le continent autour d'Émoui on a p.204 généralement la coutume de faire deux offrandes aux ancêtres dans la seconde moitié du printemps. L'une des deux se rapporte à la fête des tombeaux et nous y reviendrons par conséquent à l'occasion de cette fête ; mais l'autre, celle du 3 du troisième mois, peu pratiquée à Émoui, et au contraire très en usage sur le continent, semble se rattacher aux évènements militaires dont cette

---

[1] Il n'est toutefois pas impossible que cette offrande impériale ait été le prototype de celle que l'on offre maintenant encore aux ancêtres le jour du *tch'i^{ng}-mià^{ng}*. Voyez la page 232.

[2] Comp. le ch. I du *Ta-taï-li*, mentionné à la page 9.

partie de la province a été le théâtre dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Le célèbre Koxinga, dont beaucoup d'auteurs hollandais font à tort un pirate vulgaire, refusait de reconnaître la dynastie tartare, qui s'était emparée du trône de la Chine et qui avait déjà réussi à soumettre toutes les provinces ; mais Koxinga, maître encore de la partie méridionale des mers chinoises, continuait à y soutenir énergiquement la cause de la dynastie légale, celle de Ming. Il fit en 1653 une descente à Émoui et assiégea Háï-Tîng, forteresse située sur la rive méridionale de la rivière des Dragons. Il remporta une sanglante victoire navale sur les Tartares ; Háï-Tîng tomba en son pouvoir et il pilla et ravagea tout le Midi de la province. Cependant, après d'innombrables combats, qui coûtèrent la vie à des multitudes d'êtres humains, il fut forcé d'évacuer le continent. Enfin, ayant fait sans succès quelques tentatives sur les côtes situées plus au nord, il alla tenter la fortune à Formose, en face du Fouhkien. On connaît trop bien les détails de cette entreprise, qui aboutit à l'expulsion des Hollandais, pour que nous nous y arrêtions.

Au dire des Chinois, l'offrande du 3 du troisième mois a été instituée en souvenir des combattants tombés à cette époque de trouble et de sang. Mais, comme la situation insulaire d'Émoui la mettait à l'abri des coups de main et par conséquent des scènes de meurtre et de carnage, on n'y célèbre pas ce jour de commémoration des victimes de la guerre. Ajoutons néanmoins qu'il y a un assez grand nombre de personnes qui ce jour-là font une offrande aux ancêtres ; seulement cette offrande se rapporte au déblaiement des tombeaux et non pas aux guerres de Koxinga.

Du reste, ce n'est que sous réserve que nous donnons cette explication du fait que l'offrande ancestrale se fait deux fois à si court intervalle, car en Chine il ne faut jamais faire grand fond sur les dires des gens. Dès qu'on demande aux Chinois l'explication de quelque trait de leurs usages, p.205 ils sont embarrassés, ou bien ils vous font un récit les trois quarts du temps tellement tiré par les

cheveux qu'il est impossible d'y attacher quelque importance. Ce n'en est pas moins un fait que la seconde moitié du printemps est particulièrement réservée pour le culte des défunts. En même temps on accorde une grande attention au feu solaire, qui remporte, après l'équinoxe du printemps, la victoire sur la nuit et les ténèbres, et nous aurons amplement l'occasion de nous en occuper dans les articles qui nous séparent encore de l'été. On a déjà pu voir, lorsqu'il était question de la fête des lanternes, que l'on rend hommage dans les premières semaines du printemps à la lumière solaire grandissante ; de même, les dernières sont consacrées au soleil, qui maintenant rend les jours plus longs que les nuits, et triomphe ainsi de l'esprit des Ténèbres. Cette période s'appelle à Émoui *siōng-soù* [1], ou « première partie de la période de

---

[1] Outre les 24 périodes annuelles dont nous avons parlé à la page 45, les Chinois ont une autre division en 12 périodes, dont les noms semblent se rapporter à l'aspect que présente la Nature dans chaque mois. Ce sont :

1. [] l'enfant, onzième mois de l'année chinoise, dans lequel tombe le solstice d'hiver. Dès que le soleil a dépassé, le 25 décembre, cet important point de sa carrière, il renaît pour ainsi dire, et va croître et se fortifier de jour en jour ; de là peut-être ce nom de *l'enfant* donné à ce mois. Les anciens Égyptiens aussi représentaient symboliquement sous la forme d'un enfant le soleil du solstice d'hiver ; on célébrait à cette époque les mystères de sa naissance. Entre autres cérémonies, on exposait à l'adoration du peuple un nouveau né, que l'on apportait du fond du sanctuaire ou de celui de la grotte sacrée où il était venu au monde. Les Perses observaient un rite analogue en l'honneur de leur dieu solaire Mithra, et à l'heure qu'il est l'enfant Jésus joue souvent un rôle du même genre à la fête de Noël célébrée par les chrétiens.

2. [] l'enfant, douzième mois. D'après le Dictionnaire impérial de K'ang Hi, « ce caractère représente un enfant nouveau né qui lève les bras » : ce qui montre que c'est une représentation symbolique du jeune soleil.

3. [] le panier à herbe, premier mois de l'année. D'après le dictionnaire *Chwoh-wun* (environ 100 ap. J.-C.), ch. 14, ce caractère représentait anciennement deux paniers à herbe superposés, de sorte qu'il signifie peut-être que dans le premier mois de l'année on sarcle les champs avant de les labourer.

4. [] la porte ouverte, deuxième mois, dans lequel tombe l'équinoxe du printemps. Le *Chwoh-wun,* au même chapitre, dit que ce nom signifie que les portes du ciel s'ouvrent au milieu du printemps (pour répandre sur la terre la chaleur, et avec elle tous les produits de la Nature).

5. [] le tonnerre, troisième mois. Le *Chwoh-wun* définit ce caractère par [], c'est-à-dire trembler, se mouvoir, être secoué, comme pendant un tremblement de terre ou lorsqu'il tonne, et dit que « dans le troisième mois la force du soleil entre en activité, et qu'alors le tonnerre et les éclairs roulent ».

6. [] l'achèvement ou l'accomplissement, quatrième mois. C'est le premier de l'été. « Dans le quatrième mois », dit le *Chwoh-wun,* « le principe de la lumière s'est déjà manifesté, et le principe des ténèbres (comp. page 60 note 4) s'est déjà caché ». C'est pour cela que l'on appelle ce mois celui de « l'achèvement », de l'énergie du soleil. En effet, presque tous les dictionnaires chinois définissent le

perfection (de l'énergie solaire) ». Cette expression s'emploie cependant souvent, dans p.206 un sens plus restreint, pour désigner le troisième jour du troisième mois, parce que cette date coïncide à peu près avec l'équinoxe, lorsque le nouvel-an se célèbre aussi tôt que possible, le 21 janvier. Alors, à l'équinoxe, p.207 les trois premiers mois de la croissance du soleil, qui est né au solstice d'hiver, sont écoulés, et l'astre entre dans la seconde phase de son accroissement de force, pour parvenir au bout de trois nouveaux mois à son maximum. C'est pourquoi, lorsque l'expression de *siōng-soù* est appliquée au troisième jour du troisième mois, on

---

caractère [] au moyen du caractère presque identique [], qui signifie « déjà, parfait, achevé ». Cependant, comme nous le disons dans le texte, ce nom s'applique aussi au troisième mois, mais alors avec la préfixe *siōng* [] « premier, suprême », parce que le troisième mois est le commencement de la perfection à laquelle l'énergie solaire va parvenir.

7. [] la résistance, cinquième mois, solstice d'été. Le *Chwoh-wun* dit « que ce caractère signifie résister, parce que dans le cinquième mois le principe des ténèbres (recommence après le solstice d'été à gagner du terrain et) se révolte contre le principe de la lumière, (qu'il veut s'efforcer de soumettre) ».

8. [] l'arbre chargé, sixième mois. D'après le *Chwoh-wun,* « ce caractère représente les lourdes branches et le feuillage des arbres » : intention qui est encore reconnaissable jusqu'à un certain point dans la forme hiéroglyphique du caractère. Le rapport de ce signe avec le mois de juillet est évident.

9. [] la maturité, septième mois. Le dictionnaire intitulé « l'Interprète des Dénominations » (chap. 1) rend ce caractère par le signe [], corps, qui se prononce presque de la même manière, parce que dans le septième mois « les produits de la Nature ont tous perfectionné leur corps ».

10. [] le pot à vin, huitième mois. Le *Chwoh-wun* dit au chapitre déjà cité : « Le millet est mûr dans le huitième mois, et l'on peut donc s'en servir pour distiller du vin ». Comme on le voit du premier coup d'œil, le caractère indicatif de ce mois présente les linéaments d'une cruche à vin.

11. [] la destruction, neuvième mois, le dernier de l'automne. D'après le *Chwoh-wun,* « le nom de ce mois signifie destruction ([abc], composé de [a] eau, [b] feu, et [c] lance), parce que dans le neuvième mois le principe de la chaleur s'est caché et tous les produits de la Nature sont parvenus à leur fin ».

12. [] le refuge, dixième mois. D'après le Dr. Schlegel (*Uranographie Chinoise*, p. 48), ce caractère représente trois hommes qui se cachent sous un toit, et signifierait que dans ce premier mois d'hiver les hommes se retirent dans leurs demeures pour s'y abriter contre le froid. Le même auteur propose dans l'ouvrage que nous venons de citer de désigner les mois de l'année chinoise par les douze noms caractéristiques suivants :

1. Le Génital.
2. Le Germinal.
3. L'Aréal.
4. L'Initial.
5. L'Agitataire.
6. Le Clotural.
7. Le Collisal.
8. Le Fructidor.
9. Le Messidor.
10. Le Vendémiaire.
11. Le Sicaire.
12. Le Refugiaire.

pourrait la traduire par « (commencement de) la plus grande perfection (de l'énergie solaire) ».

Ajoutons en terminant qu'à Émoui la fête du 3 du troisième mois porte le nom de *sa^{m} djít-tsoïh*, « époque du troisième jour », ou *sa^{m} géh-tsoïh*, « époque du troisième mois ».

@

ÉPOQUE DU MANGER FROID

p.208 § 1. Extinction et renouvellement des feux, usage généralement répandu chez les peuples qui adoraient le soleil. Renouvellement des feux des Vestales, au printemps, à Rome ; fête du feu au printemps en Syrie, en Perse, en Égypte et en Grèce. Défense de faire du feu en Chine, et prescriptions y relatives sous la dynastie de Tcheou. Miroirs employés pour emprunter le nouveau feu au soleil. Le *Tcheou-li,* « Livre des Rites de la dynastie de Tcheou ». Emploi de miroirs ardents pour allumer au moyen des rayons du soleil les feux des sacrifices au Pérou, lorsque florissait l'empire des Incas.

Légende relative à la défense de faire du feu en Chine. L'empire de Tsin. Opinion de Li Feou sur le renouvellement des feux au printemps. Cet usage est fondé sur le culte du soleil, qui se célébrait au printemps chez les Chinois, de même que chez les anciens Égyptiens, Perses, Grecs et Romains. Renouvellement du feu la veille de Pâques dans les églises catholiques romaines et grecques. L'époque du manger froid peut en quelque mesure se comparer à notre carême et aux fêtes de deuil qui précédaient dans l'antiquité le moment, où le soleil franchit l'équinoxe du printemps.

§ 2. Œufs de Pâques en Europe et en Chine, dans les temps anciens et maintenant. Ils procèdent de l'œuf du Monde des mages, des Egyptiens, des Grecs, des Japonais et des Chinois. Le coq, symbole du soleil et du printemps, et placé pour cela en Chine au-dessus des portes au nouvel-an. Le coq expulse les démons et esprits malfaisants. On mange des œufs de poule en Chine au nouvel-an. Généralité de l'usage des œufs de Pâques. Pourquoi on les fait cuire. Abolition de la période du manger froid.

§ 1. Extinction et renouvellement des feux

@

Dans sa Dissertation sur Elie et Enoch [1] Boulanger dit que tous les adorateurs du Soleil éteignaient leurs feux sacrés à certaines époques p.209 de l'année. Cela se faisait en particulier avant l'équinoxe du printemps, afin de pouvoir rallumer les feux d'autant plus brillants, dès que le soleil aurait passé le point équinoxial et aurait par conséquent remporté sa victoire annuelle sur les ténèbres.

> « C'était, dit Dupuis [2], à l'entrée du printemps que le Pontife à Rome allait prendre le feu nouveau sur l'autel de Vesta :

[1] Page 286. Voy. Dupuis, *de la Sphère et de ses Parties*, p. 322.
[2] *Ibid.*, Sect. II, le Cocher.

Adde, quod arcana fieri novus ignis in aede dicitur, et vires flamma refecta capit [1] ; et Macrobe [2] : *ignem novum Vestae aris accendebant, ut incipiente anno cura denuo servandi novati ignis inciperet.* C'était à l'Équinoxe qu'on allumait en Syrie des feux, où les peuples venaient de toutes parts, suivant le témoignage de Lucien [3]. Les fêtes du Neurouz ou du Printemps sont les plus fameuses de la Perse. Enfin le jour de l'Équinoxe, en Égypte, on célébrait une fête, suivant St. Épiphane, en mémoire du fameux embrasement de l'univers, que nous allons expliquer : voici le passage de ce Père. *Quin et oviculae in Ægyptiorum regione mactatae ad huc apud Ægyptios traditio celebratur, etiam apud Idolatras. In tempore enim quando Pascha illic fiebat, (est autem tum principium veris, cum primum fit aequinoctium), omnes Ægyptii rubricam accipiunt per ignorantiam ; et illinunt oves, illinunt ficus et arbores reliquas, praedicantes, quod ignis in hac die combussit aliquando orbem terrarum : figura autem sanguinis ignicolor,* etc. Le sang, dont on marquait les arbres et les troupeaux, était donc le symbole du feu céleste, qui fécondait la nature, à la fin de l'année révolue, et au retour du Soleil à l'Equinoxe, au lever Héliaque du Bélier. Cette tradition et cette fête se conservèrent jusques chez les Romains : ces peuples célébraient une fête pastorale, sous le nom de Palilies, au lever du Bélier et à l'entrée du Soleil au Taureau [4], dans laquelle l'eau et le feu étaient honorés d'un culte particulier.... Parmi les différentes raisons qu'on donnait de cette fête, il en est une qui est la même que celle qu'en donnaient les Égyptiens : « *Sunt qui Phaëtonta referri credant* » [5].

---

[1] Ovidii Nasonis Fastorum, livre III, 143.
[2] Saturnales I, 12.
[3] Voyez ci-dessus, page 136, la description de cette fête syrienne.
[4] Ovid., *op. cit.*, livre IV, 715.
[5] Ovid., *op. cit.*, livre IV, 794.

Nous avons déjà donné dans notre article sur la fête des lanternes quelques détails sur les feux du printemps que les Grecs et les Romains p.210 allumaient [1] ; on verra plus loin [2] que c'est aussi l'usage de l'Église chrétienne. Il ne faut cependant pas s'imaginer que cela ne se soit fait que chez les anciens peuples de l'Occident ; au contraire, dans l'extrême Orient aussi on éteignait les feux pour les rallumer plus tard et les rendre d'autant plus brillants. Et quoique cet usage, qui appartient au Nord de la Chine, n'ait pas pénétré jusqu'à Canton et au Fouhkien, qui n'ont été soumis au pouvoir chinois qu'à l'époque de notre moyen-âge, il forme un parallèle trop frappant avec ce qui se faisait anciennement en Europe et dans d'autres contrées, il se trouve trop étroitement en rapport avec certaines coutumes populaires très remarquables qui règnent à Émoui et aussi chez nous, pour que nous ne nous y arrêtions pas un moment.

« Le cent-cinquième jour après le solstice d'hiver », dit le calendrier de King-Tch'ou que nous avons déjà cité plus d'une fois, « s'appelle le manger froid [3] ; il est alors défendu pendant trois jours d'avoir du feu, et l'on fait alors de petits gâteaux avec du sucre dedans, et de la bouillie d'orge ». Une encyclopédie chinoise dit : « Toutes les années, à la fin du printemps, on s'abstenait d'allumer du feu. On appelait cela la défense de fumée, et si on la violait, les champs étaient endommagés par la pluie et la grêle » [4]. L'ouvrage appelé le *Tcheou-li* [5], « Rites de la dynastie de p.211

---

[1] Voy. les pages 136-8.

[2] Page 216.

[3] A Émoui on dit *hân-sît.*

[4] « Trésor augmenté et revu de toutes sortes de Choses », ch. V.

[5] C'est une espèce de code, où sont décrites maintes institutions politiques de la Chine ancienne, ainsi que les fonctions de plusieurs sortes d'employés. La tradition en attribue la rédaction à Tcheou Koung, frère cadet de Wou Wang ou du fondateur de la dynastie de Tcheou, qui régna de 1122 à 1115 av. J.-C. L'auteur du *Tcheou-li* serait donc, toujours d'après cette tradition, le fils de ce Wun Wang avec qui nous avons fait connaissance page 61, comme ayant contribué à la rédaction du « Livre des Métamorphoses » ; en outre, il passe pour avoir été le premier rédacteur du *Li-ki*, comme nous l'avons dit en note à la page 9.

Confucius, Mencius et tous les historiens et philosophes ont tenu en grande estime les deux frères Tcheou lioung et Wou Wang. On les cite continuellement comme

Tcheou », peut nous apprendre qu'anciennement cette défense venait positivement de haut lieu. On y lit : « Les employés de l'ardeur du feu sont chargés de prendre au soleil un feu éclatant au moyen d'un miroir ardent.... afin de fournir les torches allumées des sacrifices [1].... Et au « milieu du printemps ils prennent la cloche

---

des modèles de vertu et de sagesse, de sorte qu'il est naturel que les institutions qui viennent d'eux aient continué à être grandement respectées par les princes et hommes d'État. Maintenant, encore, après plus de trois mille ans, il y a dans l'empire chinois maint fonctionnaire et maint emploi dont la sphère d'action est décrite dans le *Tcheou-li,* seulement sous d'autres noms et avec d'autres attributions qu'actuellement, pour autant que des modifications se sont dans le cours du temps trouvées nécessaires sous ce rapport, par suite des changements survenus dans les circonstances.

> « Aucune nation occidentale ne nous a laissé un document pareil. La Bible seule s'en rapproche par « les nombreux souvenirs de faits, de lois, d'usages antiques qu'elle nous retrace ; mais, dans sa sublimité religieuse, elle présente un tableau historique plus étendu et moins détaillé. Le traité de Codinus sur les offices de la cour de Constantinople, le recueil intitulé *Notitia dignitatum utriusque « imperii Orientis et Occidentis,* le livre de Constantin Porphyrogénète sur les cérémonies de la cour byzantine, offrent bien quelques traits analogues pour une époque incomparablement plus moderne ; mais, dans les deux premiers, les offices sont plutôt énumérés par leurs titres que mis en action ; et l'on n'y voit aucunement leurs rapports avec la condition générale du peuple. L'ouvrage de Constantin nous montre les dignitaires de l'empire occupant certaines places, certains rangs, ou remplissant certaines fonctions dans plusieurs grandes solennités ; mais ils figurent seulement comme partie du cortège ; et l'écrivain couronné veut plutôt vous montrer dans quel ordre ils accompagnent sa personne, qu'il ne songe à spécifier les particularités de leurs charges individuelles, ou le rôle qu'ils remplissent dans l'ensemble du mécanisme administratif et militaire. Ces spécifications, si importantes pour nous, ne peuvent qu'être inférées de ces données disjointes, au moyen d'un travail de restitution très difficile, qui exige beaucoup d'érudition et de critique, sans qu'on puisse éviter qu'il ne laisse encore beaucoup de résultats incomplets et de points douteux.
>
> « Dans le *Tcheou-li,* au contraire, il n'y a aucun nuage de ce genre. Tous les rouages politiques et administratifs y sont exposés avec une entière évidence, tant leurs spécialités propres, que leurs rapports d'action. Tous les offices qui concourent au mécanisme général du gouvernement, depuis celui du souverain, jusqu'à celui du dernier magistrat du peuple, y sont individuellement décrits, réglés, fixés, jusque dans les moindres particularités de leurs attributions et de leurs devoirs. C'est ce qui donne à ce livre une si grande importance historique, et le rend si instructif pour nous, quand nous le reportons à son temps, ainsi qu'à l'état social qu'il a pour but d'ordonner ».

(« Le Tcheou-li, traduit par E. Biot » ; Avertissement, page 7).

[1] Il y a une conformité des plus remarquables entre cet usage des anciens Chinois et ce que Clavel (*Histoire des Religions*, livre III, ch. 6) dit dans sa description des cérémonies religieuses des Péruviens. On lit dans son ouvrage :

> « Les plus solennelles (des fêtes) étaient celles du soleil, celle de l'initiation des jeunes Incas, celle des semailles, celle enfin de la purification. La première avait lieu au solstice d'été. On offrait alors au soleil, père de la lumière, une multitude de victimes. Il fallait, suivant Garcilasso de la Véga, *que le feu dont on se servait dans ces sacrifices émanât directement du soleil.* On prenait un « chipana » ou bracelet, qui portait pour ornement un vase concave, du diamètre d'une orange, luisant et poli à l'intérieur. *On dirigeait ce vase du côté du soleil ; les rayons de l'astre venaient se réunir dans le centre, et de là se*

à battant de bois, et font observer dans l'empire la défense touchant le feu » [1].

p.212 De même, on retrouve en Chine, dans la plus haute antiquité, cet usage de renouveler périodiquement le feu, dont parle Boulanger. Voici textuellement ce que dit le *Tcheou-li :* « Le fonctionnaire chargé d'allumer les feux change dans les quatre saisons les feux de l'empire. » Un commentateur dit qu'il se servait pour cela de bois d'ormeau ou de saule [2]. Le *Tcheou-li* continue : « Dans le dernier mois du printemps, il porte le feu dehors et tout le peuple l'imite, et dans le dernier mois de l'automne il le porte dedans [3]. . . . A chaque offrande, il offre au Kouan » [4] c'est-à-dire à celui qui le premier a fait du feu. La plupart des commentateurs chinois sont d'accord pour admettre que le mot de « Kouan » désigne ici l'inventeur du feu ; peut-être il ne signifie que le soleil, qui est la source, le principe de tout feu.

Sur l'origine de la défense de faire du feu, nous laisserons la parole à deux écrivains chinois. Le commentateur du calendrier de King-Tch'ou dit qu'un certain K'in Ts'ao rapporte ce qui suit :

> « Lorsque le duc Wun de l'État de Tsin [5] et Kiaï Tsz' Soui étaient tous deux sur le point de périr (de faim pendant leur

---

réfléchissaient sur une mèche de coton, qu'ils enflammaient en un instant. « On brûlait les victimes avec ce feu ainsi allumé ; on s'en servait pour faire rôtir toute la chair qui se consommait ce jour-là ; on en portait au temple du soleil et à la maison des vestales, où l'on avait grand soin de le conserver toute l'année ».

[1] Ch. « Fonctionnaires de l'Automne ».

[2] Voyez l'article suivant, qui traite de la fête des tombeaux, § 2 ; on y trouvera une conjecture, fondée sur la signification symbolique du saule, que nous hasardons pour expliquer cet usage.

[3] Peut-être cette double cérémonie rappelle-t-elle, au printemps, que les chaleurs viennent et rendront inutile le feu dans la maison, et en automne, que les frimas s'approchent et qu'il faudra recommencer de se chauffer.

[4] Ch. « Fonctionnaires de l'Été ».

[5] Ce puissant État embrassait sous la dynastie de Tcheou la moitié méridionale de la province actuelle de Chansi, et le Nord-Ouest du Honan. Il a existé approximativement de l'an 1107 à l'an 436 avant notre ère. Avant de monter sur le trône, le duc Wun dont il est question dans le texte avait été obligé de chercher son salut dans la fuite, son père ayant été décidé à le faire périr par les intrigues d'une de ses concubines, qui voulait faire échoir le trône à son propre fils. Il resta dix-neuf ans en exil, après quoi il réussit à faire valoir ses droits et régna de 635 à 628 av. J.-C.

> fuite), Tsz' Soui se coupa un morceau de la cuisse et le donna à manger au duc. Lorsque celui-ci fut revenu dans ses États, Tsz' Soui fut le seul qui ne reçut rien (en récompense de sa fidélité). Il s'y retira pour cela (dans les bois) et ne voulut pas en sortir, quoique le duc Wun l'en priât. Alors on mit le feu aux arbres de droite et de gauche, mais Tsz' Soui tint un arbre embrassé et perdit la vie. Le duc, déplorant cela, ordonna que l'on n'allumât pas de feu le p.213 cinquième jour du cinquième mois.

Le commentateur ajoute :

> « Les écrits de Louh Hwoui sur l'état de Yeh [1], disent aussi que la défense de faire du feu dans la période du manger froid date de Tsz' T'oui ; ce (Tsz') T'oui c'est le Tsz' Soui dont parle K'in Ts'ao. Ils disent en outre que le cinquième jour du cinquième mois ne diffère de la date actuelle (de la défense de faire du feu) que parce que c'est seulement l'habitude populaire inconstante qui a transmis cet usage [2]. Si l'on s'en rapporte aux « Traditions de Tso » et aux « Écrits historiques » [3], il n'y aurait point eu du tout de mort par le feu de Kiaï Tsz' Toui.

Déjà à elle seule cette dernière phrase nous porterait à refuser d'en croire la légende qu'on vient de lire, quant à l'origine de la défense de faire du feu ; car il n'est pas douteux que, si réellement la mort de Kiaï Tsz' Soui en avait été l'occasion, les plus grands historiens de la Chine ancienne en auraient dit quelque chose. Mais nous avons en outre un motif péremptoire de renvoyer au domaine des fables cette prétendue origine de la coutume qui nous occupe.

---

[1] Situé au Nord de la province actuelle de Honan. Il a existé entre les années 481 et 255 avant notre ère.

[2] Ceci pourrait bien être une erreur de notre auteur, car le cinquième mois de la dynastie de Tcheou, sous laquelle la mort tragique de Kiaï Tsz' Soui aurait eu lieu, coïncidait à peu près avec le troisième du calendrier actuel. A l'époque de cette dynastie, l'année civile commençait au solstice d'hiver.

[3] Ouvrages classiques pour l'histoire de cette époque. Nous les avons déjà cités, l'un à la page 148, l'autre à la page 162.

C'est que, tandis que la légende attribue la première promulgation de la défense à un prince qui a vécu au septième siècle avant notre ère, le *Tcheou-li,* ouvrage composé probablement au douzième siècle, comme on l'a vu plus haut, prescrit déjà la publication de cette défense. Ce qui a pu se passer à l'égard de Kiaï Tsz' Soui est donc entièrement étranger à la naissance de cette coutume. Il faut chercher plus profond que ce que p.214 peut donner une légende populaire, et nous allons de nouveau commencer par donner la parole à un Chinois. Voici ce qu'on lit dans un opuscule intitulé « l'Effaceur des Erreurs » par un certain Li Feou :

> « Le renouvellement général des feux aux quatre saisons est peu à peu tombé en désuétude depuis les dynasties de Ts'in et de Han (255 av. J.-C. jusqu'à 220 ap. J.-C.), et l'on se contentait d'employer le miroir ardent une seule fois, au printemps, qui est le commencement de toute l'année. Le moment où l'on devait renouveler les feux était après le temps du manger froid. Le soleil était renouvelé alors, et on jetait ses vieux (feux) aussitôt après ; et que les gens de maintenant renouvellent encore spécialement le feu, disant qu'il ne doit pas voir l'ancien feu, c'est la même chose.... Les traditions du peuple fondent toutes le motif de la défense de faire du feu sur Kiaï Tsz' T'oui ; mais cela vient de ce qu'il est ignorant de l'antique motif, que l'on peut prouver par le miroir ardent [1].

Cette explication de l'auteur chinois est sans aucun doute la bonne, et elle montre que l'on peut parfaitement appliquer à la Chine le mot d'Ovide, *sunt qui Phaëtonta referri credant.* On voit ainsi clairement que les Chinois, pour ce qui concerne le culte printanier du soleil, ne font point exception à ce qui se remarque chez les autres peuples connus de l'antiquité. Outre ce que nous avons à en dire dans cet article, nous reviendrons, dans celui qui

[1] Voy. « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 50.

traitera du 23 du troisième mois, sur les feux que l'on allume en Chine dans la seconde moitié du printemps, en l'honneur de la lumière solaire renouvelée, dont parle l'écrivain chinois que nous venons de citer.

A notre avis, on ne saurait douter que l'usage d'éteindre les feux, puis de les rallumer après les trois jours où l'on mange froid, ne provienne de p.215 l'ancien culte du feu, spécialement du culte du soleil, et donc du culte que tous les peuples connus de l'antiquité sans exception célébraient au printemps. Les Egyptiens avaient leurs fêtes pompeuses en l'honneur d'Osiris, le dieu-soleil, représenté symboliquement par le Taureau, le signe du zodiaque dans lequel il y a environ quarante siècles le soleil remportait à l'équinoxe du printemps la victoire sur Typhon, l'esprit des Ténèbres. De la même manière, les Perses glorifiaient Mithra, leur dieu solaire, qu'ils représentaient comme un homme vigoureux agenouillé sur un taureau, qu'il tue de son glaive ; symbole des ardeurs solaires qui, il y a quatre mille ans, semblaient au milieu du printemps détruire, tuer l'éclat de la constellation du Taureau. Nous avons dit à l'occasion de la fête des lanternes [1] que les Chinois d'Émoui figurent par le baptême de feu d'une image de tigre le soleil printanier, dont la chaleur s'accroît, et qui absorbe la constellation du Tigre blanc. On voit ainsi que, de même que les peuples dont nous avons rappelé les usages, ils célèbrent le soleil sous le symbole de la constellation sur laquelle il trône comme roi du ciel ; mais on voit, indépendamment de cela, se manifester en Chine au printemps un magisme encore beaucoup plus simple. On a vu par les extraits que nous avons donnés du code, des institutions officielles de la dynastie de Tcheou, qu'un fonctionnaire spécial était chargé de recueillir la chaleur solaire, d'allumer avec elle du bois d'orme ou de saule et de procurer ainsi le feu nécessaire aux offrandes. Ils faisaient donc la même chose que les disciples de Zoroastre, qui allumaient aussi du feu au moyen des rayons du

[1] Page 135.

soleil et le conservaient pieusement dans leurs bûchers, comme un symbole de ce feu céleste éternel qui est la vie universelle. C'était, disait-on, Persée, qui avait apporté en Perse la connaissance des mystères et des merveilles du magisme. Par la puissance de son art il fit descendre le feu du ciel sur la terre, le fit garder avec le plus grand soin dans un temple comme feu sacré et immortel, et il choisit des hommes vertueux pour être chargés de l'entretien des feux. Cependant le peuple était obligé d'éteindre chaque année, au printemps, ses foyers, ce qui devint pour les mages une riche source de revenus, car ils faisaient payer le feu nouveau que les dévots ne pouvaient obtenir que d'eux [1]. — Les Grecs entretenaient de même à Delphes un feu sacré, p.216 allumé au moyen des rayons du soleil, et tout le monde a entendu parler des vierges de Vesta, chargées de la garde du feu sacré dans le temple de cette déesse à Rome. Les Juifs aussi avaient dans leur temple le feu perpétuel de leurs lampes saintes [2].

On ne saurait douter que la cérémonie de l'extinction et du renouvellement du feu qui est en usage à la même époque de l'année dans les églises catholiques romaines et grecques, ne tire son origine de quelqu'une de ces formes du culte du soleil. Le samedi avant Pâques le principal prêtre attaché au sanctuaire se rend de grand matin dans le porche ou dans le chœur ; car, à ce qu'il paraît, le rite qu'il va accomplir ne peut avoir lieu ni dans la nef, ni sur l'autel. Il tire quelques étincelles de deux cailloux, s'en sert pour allumer un peu de bois, bénit là-dessus le nouveau feu et éteint l'ancien. Quand il a aspergé le nouveau feu d'eau bénite et qu'il y a répandu un peu d'encens, on y allume un cierge, avec lequel on se rend en procession à l'autel, pour y passer immédiatement à la consécration du grand cierge pascal. C'est à ce dernier, qui a reçu la flamme du nouveau feu, que l'on allume ensuite tous les autres cierges.

---

[1] Clavel, *Histoire des Religions*, livre IV, ch. 1.
[2] Dupuis, *Origine des Cultes* ; tome I, ch. I, « Ancienne Religion en Europe ».

Les fêtes annuellement célébrées à Émoui

Une légende prétend qu'aux premiers siècles du christianisme un feu du ciel descendait toutes les années le samedi de Pâques pour rallumer miraculeusement les lampes qui brûlaient sur le saint sépulcre et que l'on avait éteintes la veille, le vendredi saint. Ce miracle, dit-on, avait continué à se produire jusque dans le douzième siècle, mais Dieu l'avait alors fait cesser, afin de punir les croisés des crimes qu'ils commettaient en terre sainte. Les chrétiens du rite grec sont néanmoins persuadés que le miracle a continué jusqu'à ce jour de s'accomplir, et naturellement leurs popes font tout ce qu'ils peuvent pour les maintenir dans cette croyance. Aussi la foule se presse-t-elle serrée le samedi saint dans l'église du saint sépulcre à Jérusalem.

> « En attendant, dit Thévenot, que le feu sacré descende, ils font milles farces indécentes dans l'église. Ils y courent comme des insensés, poussant des cris et des hurlements affreux, se jetant les uns sur les autres, se lançant des coups de pieds : en un mot, donnant toutes les marques d'une véritable folie. Ils ont en main des bougies, qu'ils lèvent de temps en temps vers le ciel, comme pour lui demander p.217 le feu saint. Sur les trois heures du soir, on fait la procession autour du saint sépulcre. Après trois tours, un prêtre vient avertir le patriarche de Jérusalem que le feu est descendu du ciel. Alors ce prélat entre dans le saint sépulcre, tenant dans chaque main un gros paquet de bougies, et suivi de quelques évêques. Il en sort peu de temps après, les mains garnies de bougies allumées. Dès qu'on le voit paraître, chacun s'empresse de s'approcher de lui, pour allumer sa bougie aux siennes. Dans ce tumulte on n'épargne pas les coups pour s'ouvrir un passage : c'est un désordre effroyable, et le patriarche court souvent le risque d'être écrasé, malgré les efforts des soldats musulmans, gardiens du saint sépulcre, qui frappent à droite et à gauche pour écarter la foule.

> L'église est dans un instant illuminée d'un nombre prodigieux de bougies [1].

On a aussi la coutume d'allumer dans la nuit de Pâques une multitude de cierges dans les églises russes, en l'honneur du Christ ressuscité. Nous empruntons une description de cette cérémonie aux « Etudes sur la Russie » de von Haxthausen. On y lit [2] :

> « Nous quittâmes la maison sur les 11 heures et demie. Les rues étaient illuminées, comme je ne l'ai vu qu'à St. Pétersbourg et à Moscou : indépendamment des réverbères, il y avait des deux côtés de la rue, le long des trottoirs, une rangée de lampions. Leur lumière répandait sur les objets environnants une clarté magique et impossible à dépeindre. Les rues étaient pleines de monde, se rendant aux différentes églises. Nous allâmes à celle qui se trouve dans l'hôtel de la poste et nous nous plaçâmes dans les galeries du chœur, d'où le regard embrassait tout l'intérieur. Peu à peu la nef se remplit de fidèles, tenant à la main chacun un cierge non allumé ; l'enceinte était sombre et silencieuse ; l'iconostase seul était éclairé par quelques cierges et deux ou trois lampes suspendues devant les images. A minuit moins un quart un diacre sortit du sanctuaire ; il fut suivi de plusieurs autres, et bientôt après commença le chant gave et imposant des litanies, interrompues, de moment en moment, par le Gospodi pomilouï (Seigneur ayez pitié de nous) du chœur. Ce chant simple et majestueux, exécuté par de belles voix d'hommes, sans accompagnement d'aucun instrument et dont les accords harmonieux remplissaient la nef, plongée dans l'ombre, produisait un effet grandiose, que je ne pourrais rendre.
>
> p.218 Les prêtres sont occupés près du Saint-Sépulcre, qu'ils emportent dans l'intérieur du sanctuaire. Tout d'un coup le

---

[1] Clavel, *Histoire des Religions*, livre I, ch. XI.
[2] Au vol. I, page 3.

grondement lointain du Canon annonce l'heure de minuit, et aussitôt commence l'imposante cérémonie de la résurrection. La voix du prêtre fait entendre le *Christosse voskresse* (le Christ est ressuscité) ; la porte du sanctuaire s'ouvre ; le prêtre en sort, tenant à la main un cierge allumé ; celui qui se trouve près de lui y allume le sien, passe la flamme à son voisin ; l'étincelle semble courir en se multipliant, et dans un instant l'église entière s'illumine de mille feux.

Le Jeudi saint, à l'office du soir, chacun porte un cierge à la main. Dès que commence la lecture des Évangiles, celui qui se trouve le plus en avant allume son cierge à celui du diacre, et passe la flamme à son voisin, qui à son tour la transmet à celui qui se trouve près de lui.

La même cérémonie se fait aussi dans les églises catholiques des Pays-bas, à l'office du matin ; l'auteur de ces lignes en a été mainte fois témoin.

En Chine, la cérémonie consistant à rallumer les feux pour célébrer le triomphe du soleil du printemps avait lieu dans tout l'empire le lendemain du dernier des trois jours du « manger froid » [1], le jour appelé à Émoui *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* [2], qui coïncide avec le 4 ou le 5 avril. En même temps que ce jour correspond à notre Pâques et aux Hilaries de nos anciens, la période du manger froid forme un parallèle de notre carême et des fêtes lugubres des anciens. Chez tous les peuples anciens, avant de célébrer le triomphe du dieu solaire sur l'esprit des Ténèbres, on menait pendant quelque temps le deuil sur la mort du dieu, afin de pouvoir ensuite le faire ressusciter d'autant plus glorieusement. C'est quelque chose d'analogue que faisaient les Chinois en éteignant leurs feux pour trois jours en souvenir de la mort temporaire du dieu soleil. En Syrie, le peuple célébrait des fêtes de deuil qui

---

[1] On comprend que le temps pendant lequel était en vigueur la défense de faire du feu, s'appelle l'époque du « manger froid » (*hân-sît*, voy. page 210), puisqu'il fallait bien se contenter d'aliments froids tant que les feux restaient éteints.

[2] Voy. l'article suivant, § 1.

duraient sept jours et formaient une espèce de semaine sainte, ressemblante à celle que célèbrent actuellement encore les chrétiens. Ces Fêtes avaient en effet pour objet Adonis, le dieu-soleil, mis à mort, puis ressuscité, et on l'ensevelissait solennellement pour ensuite célébrer son retour à la vie et son ascension [1]. On menait de la même manière en p.219 Phénicie le deuil de ce même dieu. Soit en Perse, soit en Asie Mineure et en Arménie, on montrait aux initiés le cadavre de Mithra, et ensuite on annonçait sa résurrection et invitait les initiés à se réjouir de ce que le dieu était ressuscité et avait opéré leur salut par sa passion. Enfin en Egypte Osiris, le dieu de la Lumière, après une lutte de six mois contre son ennemi mortel Typhon, le dieu des Ténèbres, perdait la vie, et il se faisait des cérémonies funéraires prolongées pour célébrer ce mystère, après quoi il ressuscitait, et le peuple se réjouissait de son retour à la vie avec toutes les marques d'une allégresse délirante. Les Hilaries étaient de même précédées d'un certain nombre de jours de deuil, et il en a été ainsi chez toutes les sectes religieuses qui adoraient le soleil ; les usages chrétiens eux-mêmes sont sortis de là. Toutes ces légendes parlant de mort et de résurrection, toutes ces fêtes passant du deuil à la joie la plus exubérante, ont eu un seul et même but, la reproduction symbolique de l'histoire de la lumière solaire et des péripéties par lesquelles elle passe sur la terre. Ce que l'on adorait, c'était ce feu sacré de la Nature, qui est l'âme, la vie de l'univers, et qui se trouve engagé dans une lutte toujours renaissante contre le dieu des Ténèbres, de la Mort, qui s'efforce sans cesse de l'empêcher de dispenser ses bienfaits aux hommes. Or dans cette histoire, c'est-à-dire dans le cycle solaire, la péripétie capitale est celle où le soleil, parvenu à l'équinoxe du printemps, remporte la victoire sur l'obscurité, et les jours deviennent plus longs que les nuits. Tout sur la terre prend alors une vie nouvelle ; l'âpreté de l'hiver a disparu et avec elle les peines qu'il impose aux hommes ; ceux-ci sortent

---

[1] Lucien, « de Deâ Syriâ », 878.

de la torpeur, tout les enivre, les surexcite, et comme ils mesurent toutes choses au degré de jouissance qu'ils en éprouvent, ce sont les fêtes par lesquelles ils marquent ce moment qui sont pour eux les plus importantes de tout le calendrier [1]. C'est pour cela que les Hilaries des Romains et la Pâque des Juifs étaient les fêtes les plus brillantes de l'année ; c'est encore pour cela que la fête de Pâques est restée la principale fête des chrétiens ; c'est pour cela enfin, ainsi qu'on le verra dans l'article suivant, que le jour *tch'i*^{ng}*-miâ*^{ng} est encore maintenant pour les Chinois une fête de si grande importance.

§ 2. Œufs de Pâques

@

p.220 Il nous faut toutefois, avant de passer à la description de ce grand jour du calendrier chinois, mentionner un usage, très populaire presque partout en Europe, qui existe aussi en Chine ; c'est celui de manger des œufs de Pâques et de s'en envoyer en cadeau. Chacun d'entre nous se souvient de ces œufs cuits durs et teints de mille manières, que cependant notre civilisation actuelle tend à remplacer de plus en plus par des imitations en sucre ou en chocolat, en bois, en nacre, qui souvent même servent de boîtes où se mettent des surprises. Les missionnaires chrétiens qui pénétrèrent en Saxe à l'époque de Charlemagne, y trouvèrent l'usage des œufs de Pâques déjà partout établi. L'origine en est donc païenne ; mais comme cet usage n'était en opposition avec aucun dogme et avec aucun commandement de l'Eglise, et comme alors les missionnaires avaient la sagesse d'exercer le plus de tolérance qu'il leur était possible à l'égard de leurs néophytes, on ne se mit pas en devoir de l'extirper coûte que coûte et il a subsisté jusqu'à maintenant. On ne s'est pas encore mis d'accord sur la signification primitive des œufs de Pâques ; mais il n'est pas

[1] Dupuis, *Origine des Cultes*, tome II, 3e partie, section 1.

impossible de trouver une explication plausible, car la philosophie des Chinois et celle des autres anciens peuples connus peut nous mettre sur la bonne voie. Cependant, avant de donner l'explication qui nous semble probable, nous désirons dire un mot du rôle que les œufs de Pâques ont rempli autrefois en Chine et de celui qu'on leur fait actuellement encore jouer à Émoui. Pour ce qui concerne le premier point, c'est de nouveau aux Chinois que nous donnerons la parole, et nous commencerons par consulter ce vieux « Calendrier des Usages annuels de la contrée de King-Tch'ou », qui nous a déjà rendu de si grands services pour composer cet ouvrage. Le commentateur du calendrier dit ce qui suit :

> « A juger d'après le « Canon précieux du Cierge de Jade », qui dit qu'il se fait à cette époque (celle du manger froid) beaucoup de joutes avec des œufs de poule dans les rues marchandes des villes, cet usage nous est venu de temps lointains. Les gens riches de l'antiquité mangeaient ce que l'on appelait des œufs peints, et la génération actuelle (le commentateur, Tou Koung p.221 Tchen, a vécu vers la fin du sixième siècle) les teint de même en bleu, en rouge et dans toutes sortes de couleurs, les orne encore de ciselures et de gravures, et les envoie de l'un à l'autre, ou bien aussi les dépose dans des assiettes et des plats. Kouan Tsz' parle de « graver des œufs et de les faire cuire ensuite » : c'est ce que l'on faisait pour faire apparaître les trésors cachés de la Nature qui s'étaient amoncelés et pour en répandre tous les produits. L'origine de la joute aux œufs est inconnue.

Le philosophe Kouan Tsz' est un auteur qui vivait il y a 25 siècles [1], de sorte que l'allusion qu'il fait dans son livre aux œufs de

[1] C'était un homme d'État renommé. Son nom complet était Kouan I Wou ou Kouan Tchoung. Il vivait au septième siècle avant notre ère. Il a été premier ministre dans l'État de Ts'i, qui a existé de l'an 1122 à l'an 224 av. J.-C. et qui s'étendait sur la partie septentrionale du Chantoung et sur la partie méridionale du Tchihli. Cet État atteignit l'apogée de sa prospérité sous l'administration de Kouan. Cet homme d'État consacra de longues années au service de sa patrie, et il exposa ses principes de gouvernement et de législation dans un ouvrage qui existe encore, et que l'on publie sous le titre de Kouan-tsz', « le philosophe Kouan ».

Pâques [1] est certainement le plus ancien renseignement écrit qui existe dans le monde sur ce sujet. Comme il était ministre de l'État de Ts'i, qui s'étendait sur le Chantoung et le Tchihli, et comme le calendrier de King-Tch'ou traite des mœurs et coutumes du Hounan et du Houpeh, il est permis de conclure qu'avant l'an 500 de notre ère les œufs de Pâques jouaient un rôle au moins dans ces quatre provinces : Actuellement on voit à Émoui pendant les premiers mois de l'année des marchands ambulants colporter de maison en maison des œufs de canard teints de couleurs brillantes, que les enfants jouent aux dés. Cela s'appelle *poâh-ah-nūng*, « jouer pour des œufs de canard ». Quelques personnes invitent aussi des enfants à venir avec les leurs se divertir à ce jeu. Quand tous les œufs sont gagnés, ceux qui en ont pris possession les ouvrent avec précaution, les vident et en font de p.222 petites lanternes, où l'on place une lumière, et que l'on promène dans les rues. Ce divertissement enfantin a surtout lieu sur une grande échelle à la fête des lanternes qui, nous l'avons vu, sert à célébrer le soleil du printemps, de même que le temps du « manger froid ». Probablement on se sert d'œufs de canard et non pas de poule, parce que les premiers se prêtent mieux par leurs dimensions à en faire des lanternes. Mais ce n'est pas seulement lors de la fête des lanternes que les œufs de Pâques font leur apparition en Chine ; ils se montrent de nouveau à l'époque du « manger froid ». On lit dans les « Mémoires concernant Émoui » [2] :

> « Pendant le manger froid on voit dans les rues marchandes de la ville beaucoup de joutes qui se font avec des œufs de canard. On y peint et y grave des figures d'hommes, d'animaux, de fleurs et d'oiseaux, et l'on prend l'exécution comme mesure de l'habilité. C'est un reste de la joute des œufs de poule pendant la période du manger froid, dont parle le Canon « précieux du Cierge de Jade ».

---

[1] Elle se trouve au chap. 12, § 35, folio 5.
[2] Ouvrage cité à la page 155 ; chap. V.

Notons, avant d'entrer dans l'examen de l'origine des œufs de Pâques ou du *hân-sít,* que les lumières que les enfants chinois allument dans leurs coquilles d'œufs et le fait que c'est surtout à la fête des lanternes qu'ils se livrent à ce jeu, c'est-à-dire à une fête certainement destinée à la célébration du jeune soleil printanier, justifient déjà la supposition que les œufs de Pâques ont quelque rapport avec le culte du soleil et de la Nature, parée par cet astre, au printemps, de verdure et de fleurs. Mais nous pouvons aller plus loin.

La philosophie de presque tous les peuples de l'antiquité a représenté l'univers comme étant un œuf. De même que dans l'œuf le principe mâle et le principe femelle venant du coq et de la poule se sont unis pour que la chaleur en fasse éclore un individu nouveau, de même l'œuf du Monde dont on sait que parlaient les Mages était censé renfermer le principe mâle et le Principe femelle de la Nature, donc le ciel et la terre, la lumière et les ténèbres, la chaleur et le froid, le bien et le mal, bref la dualité universelle sous toutes ses formes. Thalès et après lui les autres philosophes de l'école ionique considéraient le firmament comme une boule creuse, enveloppant p.223 le globe terrestre comme la coquille contient l'œuf. C'est de l'œuf du Monde que les Égyptiens faisaient naître leur Osiris, et les Hindous leur Brahmâ, puis le ciel et la terre [1] ; les Japonais veulent qu'un taureau le brise, car la constellation de ce nom occupait il y a environ quatre mille ans dans le ciel la place de l'équinoxe du printemps, et c'est à elle, quand le soleil s'y trouvait, que l'on attribuait la sortie de tous les produits printaniers de l'œuf cosmogonique. On voit du premier coup que ce taureau est ainsi proche parent du Bacchus grec, dieu solaire à cornes de taureau, aux pieds duquel on plaçait l'œuf d'Orphée, et aussi du bœuf Apis

[1] [Trad.] « Ein Ei war es, wie Gold glänzend, leuchtend dem Tausendstraler gleich (semblable au soleil). « In dem lebte durch eigne Kraft Brahma, Ahnherr des Welten-Alis. In dem Ei sass nun eia Jahr lang, nichtsthuend jener Göttliche, selber dann durch des Geistes Sinnen hat er das Ei entzwei getheilt ; aus den getheilten Stücken dann bildete Erde and Himmel er ». Voir la traduction des lois de Manou de M. von Schlegel.

des Égyptiens. L'œuf orphique est, au dire de Plutarque, une image de l'univers, qui engendre tout et renferme tout dans son sein. Le dieu-soleil lui-même, Osiris ou Bacchus, en est né, et lorsque, dans sa course annuelle, l'astre entrait dans le signe du taureau, l'œuf du Monde s'ouvrait et tout ce que la Nature produit en sortait. C'est, dit-on, Orphée qui apporta cette conception de l'Égypte en Grèce ; il en déduisit son système cosmogonique, à la base duquel il admit un chaos organisateur qui finit par se transformer pour devenir l'œuf [1]. La philosophie des Chinois est tout à fait conforme à cette manière de concevoir l'univers. Un de leurs auteurs dit :

> « A l'époque où il n'y avait encore ni ciel, ni terre, le chaos était comme un œuf de poule. Les masses obscures de l'eau commencèrent à se séparer, le chaos nuageux se condensa et se divisa, et le cycle annuel (de la Nature) commença [2].

« L'Interprétation des Lois des Sphères célestes » [3] dit de même que

> « le ciel est comme un œuf de poule et que la terre se trouve isolée au dedans des cieux, comme le jaune au milieu de l'œuf.

N'est-ce donc pas dans ces conceptions cosmogoniques si p.224 concordantes qu'il faut chercher l'explication de l'usage des œufs de Pâques ?

Mais le commentateur du calendrier de King-Tch'ou nous a mis la clef dans les mains en nous disant « que l'on teint des œufs et qu'on les fait cuire pour faire apparaître les trésors cachés de la Nature qui se sont amoncelés, et pour en répandre tous les produits ». En réalité la Nature est restée comme en léthargie durant toute la saison d'hiver. Arbres et plantes semblaient privés de vie ; le soleil était descendu à l'hémisphère sud, au Tartare, et rien de ce que la

---

[1] Comp., entre autres ouvrages, Dupuis, *Traité des Mystères*, 3e partie, sect. I.
[2] Voy. les « Annales des trois et des cinq Dynasties » par Sou Tching, citées dans l'encyclopédie intitulée « Miroir et Source de toute Recherche », ch. I.
[3] Voy. les « Livres de la Dynastie de Tsin ».

terre recelait dans son sein ne pouvait croître et pousser. Mais le printemps est enfin là. Le soleil se rapproche de plus en plus des contrées du Nord ; les jours grandissent petit à petit, la lumière solaire gagne du terrain et refoule pied à pied, mais toujours plus vivement, son ennemi juré, l'esprit des ténèbres. Enfin, à l'époque de l'équinoxe, le soleil entre dans le signe du Taureau (nous parlons des observations qui se faisaient plus de 2000 ans avant notre ère). C'est en ce moment que l'éclat du jour remporte la victoire sur les ténèbres nocturnes ; Typhon, Ahriman, Satan, Yin — c'est toujours le même, comme qu'on l'appelle — est mis en déroute et succombe. De son trône lumineux le soleil triomphant verse sur la terre entière des flots de vie, et la revêt d'un manteau de verdure et de fleurs. C'est que le Taureau céleste, qui garde l'entrée de l'hémisphère nord au point où le zodiaque coupe l'équateur, brise de ses cornes l'œuf cosmogonique et en fait sortir le nouvel Osiris. On comprend ainsi parfaitement pourquoi les Japonais placent dans leurs temples du soleil l'image d'un taureau qui brise un œuf avec ses cornes, et les Grecs plaçaient l'œuf du Monde aux pieds de leur dieu solaire, Bacchus aux cornes de taureau.

Les œufs de Pâques doivent être ainsi la représentation, le symbole de cette naissance nouvelle de la Nature, dans laquelle le célèbre œuf du Monde joue un si grand rôle. Les couleurs rouges, vertes et jaunes dont Chinois et Européens teignent leurs œufs du printemps ne peuvent être que l'image emblématique du vêtement de verdure et de fleurs nouvelles dont la terre se couvre dans cette saison [1]. On joue en Europe une espèce de jeu dans lequel deux personnes choquent par le bout deux œufs dont chacune d'elles tient un à la main, et l'œuf le plus dur brise celui qui est p.225 le moins résistant ; c'est encore une imitation de l'œuf du Monde brisé par le taureau céleste. Enfin, nous avons déjà vu comment les enfants en

[1] Hyde dit que dans le Nord de l'Angleterre on colore les œufs, après les avoir cuits durs, with *the juice of herbs, broom-flowers etc.* Dans les environs de New-Castle on les colore en jaune *with the blossoms of furze.* Comp. Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 91.

Chine font de petites lanternes avec leurs œufs et y allument une lumière lors de la fête des lanternes, c'est-à-dire lors de la fête du soleil ; et cela corrobore tout à fait notre opinion, d'après laquelle les œufs du printemps, les œufs de Pâques, ont un rapport de parenté très étroit avec le culte de la lumière solaire née de l'œuf cosmogonique, et par conséquent aussi avec les feux de Pâques.

Mais il reste encore à savoir pourquoi, comme on le voit par les ouvrages chinois que nous avons cités, c'étaient anciennement des œufs de poule exclusivement qui figuraient au printemps, et non pas des œufs de canard, comme maintenant. Nous croyons aussi pouvoir en donner une explication rationnelle. Le coq a été dès les temps les plus reculés en Chine un symbole du soleil, parce qu'il en annonce la venue à haute voix. « Le coq, dit un auteur chinois, est l'image de l'énergie solaire accumulée et du Sud, et c'est pour cela qu'il chante vers le lever du jour, pour s'y assimiler et pour l'animer » [1]. Et il n'est pas le symbole seulement du soleil matinal qui revient chaque jour, mais aussi du soleil annuel, qui s'élève au printemps, pour décliner en automne. Le printemps est le matin de l'année, et le coq, symbole du matin, est donc aussi symbole du printemps ; c'est pour cela qu'anciennement on plaçait un coq au-dessus de la porte le premier jour de l'année, c'est-à-dire le jour qui ouvre le printemps. C'est de nouveau au calendrier de King-Tchou que nous devons la connaissance de cet usage, qui n'existe pas à Émoui, pour autant que nous avons pu nous en assurer. Ce livre dit que le but qu'on se proposait était p.226 d'éloigner les mauvais esprits [2], et de fait, de même que chez nous

[1] Voyez les « Discussions sur le Printemps et l'Automne », citées dans le « Miroir et Source de toute Recherche », chap. 80. Il est très probable que chez les Grecs aussi le coq était consacré au soleil, puisque Socrate offrit un coq à Esculape, le dieu solaire à l'attribut du serpent. C'était aussi le cas chez les anciens Perses, et c'est pour cela que ces adorateurs du feu solaire s'abstenaient de manger la chair du coq (voy. Clavel, *Histoire des Religions*, livre IV, chap. 1). D'après le chap. VIII de « l'Investigateur des Mœurs et Coutumes », cet ouvrage du deuxième siècle que nous avons déjà cité à la page 149, c'était la coutume dans la contrée de Lou, où est né Confucius (voy. la page 70), « de toujours sacrifier un coq rouge au soleil lorsque l'on faisait l'offrande au Ciel ».

[2] « On affiche (au nouvel-an) des coqs peints au dessus des portes, car tous les fantômes en ont peur ». Et le commentateur ajoute : « On tue des coqs et on les

les gens du peuple croient que le chant du coq à l'aurore chasse les esprits malins, parce que ceux-ci ne peuvent pas supporter la lumière du jour [1], les Chinois croient aussi que le coq effraie les fantômes. Nous reviendrons sur ce sujet au § 3 de notre article sur le dernier jour de l'année. L'explication que « l'Investigateur des Mœurs et Coutumes » donne de cet usage populaire est aussi très rationnelle. On y lit :

> « Le peuple dit que lorsque le coq chante, le matin va venir, et qu'ainsi il règle les occupations et le repos de l'homme, Les portes se ferment aussi le soir et s'ouvrent le matin, et pour cela on applique un coq à la porte. Et le coq est un animal de sacrifice, consacré à l'Orient. On recommence à la fin de l'année de préparer et de régler les travaux agricoles, et tout ce qui a vie enfonce les portes (de la production) et en sort ; c'est pour cela que l'on offre alors un coq » [2]. « Aussi le jour de l'an était-il identifié à cet animal et l'on p.227 ne tuait alors point de poules ; même, anciennement,

---

fixe aux portes ; usage qui a pour but de chasser les maladies contagieuses ». Ainsi qu'on le verra plus d'une fois encore dans le cours de cet ouvrage, c'est toujours encore un article de foi des Chinois des basses classes que les maladies et les calamités sont causées par des esprits malfaisants.

[1] [Trad.] *Bernardo :*« It was about to speak, when the cock crew.

Horatio : « And then it started, like a guilty thing,
Upon a fearful summons. I have heard,
The cock, that is the trumpet to the morn,
Doth with his lofty and shrill-sounding throat
Awake the God of day ; and, at his warning,
Whether in sea or fire in earth or air,
The extravagant and erring spirit hies
To his confine …

Marcellus : « It faded on the crowing of the cock.
Some say that ever 'gainst that season comes,
Wherein our Saviour's birth is celebrated,
This bird of dawning singeth all night long :
And then, they say, no spirit dares stir abroad . . .
Shakespeare, « Hamlet ».

Dans la nuit de la naissance du Christ, à laquelle il est ici fait allusion (25 décembre), le solstice d'hiver est dépassé et la lumière du soleil renaît, cette lumière dont le coq est un symbole ; de là la crainte des fantômes dont parle Marcellus.

[2] *Foung-souh-t'oung*, ch. VIII.

pendant les sept premiers jours de l'année l'usage de la chair de la poule était tabou » [1].

Tout à fait en harmonie avec ces idées sur les rapports entre le coq et la lumière solaire et le printemps, il y a eu un autre usage, dont le souvenir comme celui de tant d'autres a été conservé par le Calendrier de King-Tch'ou, et qui nous ramène en quelque sorte aux œufs de Pâques ; nous voulons dire l'usage de manger au nouvel-an un œuf de poule. Le commentateur de cet ouvrage dit, en citant la « Description des Usages locaux » : « Lorsque l'aurore du jour de l'an va paraître, on avale un œuf de poule et on appelle cela « cuire le corps », de même que l'on fait cuire la soie brute pour la rendre propre à être mise en œuvre [2]. Ne se cacherait-il pas là de nouveau quelque imitation de la Nature ? Celle-ci aussi reçoit une chaleur nouvelle de la lumière solaire, que l'on identifie au coq et qui met dans l'œuf du Monde une nouvelle force de végétation, de vie, de floraison ; ne se pourrait-il pas que l'homme eût voulu s'assimiler cette vie et cette croissance, en avalant un œuf de poule, symbole de l'œuf du Monde qui recèle toute vie et toute production ?

Ainsi l'usage des œufs du printemps ou de Pâques s'étend à plus d'un tiers du monde, des bords de l'Océan Atlantique à ceux du Pacifique [3].

---

[1] Voy. le commentaire du « Calendrier de King-Tch'ou ».

[2] Le caractère [] est indicatif de la cuisson que l'on fait subir aux cocons pour les dévider.

[3] Les extraits suivants, tirés d'un chapitre sur les œufs de Pâques des *Observations on popular Antiquities* de Brand (p. 89), donneront une idée de l'immense extension que l'usage de ces œufs a prise dans le monde.

[Trad.] « Hutchinson, in his History of Northumberland, speaking of *Pasche eggs*, says : « Eggs were held by the Egyptians as a sacred emblem of the renovation of mankind after the Deluge. The Jews adopted it to suit the circumstances of their history, as a type of their departure from the land of Egypt ; and it was used in the feast of the Passover as part of the furniture of the table, with the Paschal Lamb...

« Le Brun, in his *Voyages*, tells us that the Persians, on the 20th of March 1704, kept the Festival of the Solar New Year, which he says lasted several days, when they mutually presented each other, among other things, with coloured eggs...

« Father Carmeli, in his *History of Customs*, tells us that, during Easter and the following days, hard eggs, painted of different colours, but principally red, are the ordinary food of the season. In Italy, Spain, and in Provence, says he, where

p.228 La supposition, en elle-même si naturelle, que les œufs de Pâques se rapportent à la naissance du nouveau soleil au printemps, trouve ainsi un appui considérable dans ce que nous avons rapporté au sujet des œufs de poule et de canard du nouvel-an chinois et du temps du « manger froid ». M. Schlegel, qui, croyons-nous, a été le premier à attirer l'attention sur l'existence en Chine des œufs de Pâques [1], dit, pour expliquer pourquoi on fait cuire ces œufs au lieu de les manger crus, que cela vient de ce que durant la période du manger froid, pendant laquelle il n'était pas permis de faire du feu, on ne pouvait conserver que des œufs cuits durs, les autres aliments étant exposés à se gâter. Nous ne saurions accepter cette explication, car un peuple assez

---

almost every ancient superstition is retained, there care in the public places certain *sports with eggs*. This custom he derives from the Jews or the Pagans, for he observes it is common to both.

« The Jewish wives, at the Feast of the Passover, upon a table prepared for that purpose, place hard eggs, the symbols of a bird called Ziz, concerning which the Rabbins have a thousand fabulous accounts. Hyde, in his Oriental Sports (1694), tells us of one with eggs among the Christians of Mesopotamia on Easter Day and forty days afterwards, during which time their children buy themselves as many eggs as they can, and stain them with a red colour in memory of the blood of Christ, shed as at that time of his crucifixion. Some tinge them with green and yellow. Stained eggs are sold all the while in the market. The sport consists in striking their eggs one against another, and the egg that first breaks is won by the owner of the egg that struck it. Immediately another egg is pitted against the winning egg, and so they go on, till the last remaining egg wins all the others, which their respective owners shall before have won.

On Easter Eve, in Cumberland and Westmoreland, and other parts of the north of England, continues Hyde, boys beg eggs to play with, and beggars ask for them to eat. These eggs are hardened by boiling, and tinged with the juice of herbs, broom flowers, etc. The eggs being thus prepared, the boys go out and play with them in the fields. . . .

Chandler, in his *Travels in Asia Minor*, gives the following account of the manner of celebrating Easter among the modern Greeks : « A small bier, prettily deckt with orange and citron buds, jasmine, flowers, and boughs, was placed in the church, with a Christ crucified, rudely painted on board, for the body. We saw it in the evening, and, before daybreak, were suddenly awakened by the blaze and crackling of a large bonefire, with singing and shouting, in honour of the Resurrection. They made us presents of *coloured Eggs* and Cakes of Easter Bread ».

Easter Day, says the Abbé d'Auteroche, in his *Journey to Siberia*, is set apart for visiting in Russia. A Russian came into my room, offered me his hand, and gave me, at the same time, an egg. Another followed, who also embraced, and gave me an egg. I gave him, in return, the egg which I had just before received. The men go to each other's houses in the morning, and introduce themselves by saying : « Jesus Christ is risen ». The answer is : « Yes, he is risen ». The people then embrace, give each other eggs, and drink a great deal of brandy ».

[1] Voy. *Notes and Queries on China and Japan*, vol. II, p. 21, et Schlegel *Chinesische Bräuche and Spiele in Europa*, p. 5.

intelligent pour savoir faire cuire les œufs a certainement dû connaître d'autres aliments préparés au moyen du feu, comme la viande bouillie ou rôtie, qui peuvent se conserver quelques jours tout aussi bien que des œufs. Du reste, que l'on ouvre l'encyclopédie intitulée « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », au chapitre cinq, qui traite de la période du manger froid, et l'on y trouvera la mention p.229 de gâteaux et d'autres mets préparés avec du froment et du riz pour le *hân-sít ;* mais il n'y est pas dit un mot d'œufs cuits durs dans le même but. Cette cuisson ne serait-elle pas plutôt symbolique de la chaleur solaire, qui doit couver l'œuf du Monde pour en faire éclore la végétation dont la Nature se pare ? Que le lecteur reprenne les paroles du commentateur du Calendrier de King-Tch'ou que nous avons reproduites deux fois plus haut, et qu'il juge lui-même.

Nous pourrons prendre ici congé de l'époque du manger froid, non toutefois sans avoir ajouté qu'elle a commencé à tomber quelque peu en désuétude après la dynastie de Han, et qu'enfin, au cinquième siècle de notre ère, l'empereur Wou Ti de la dynastie de Weï [1] en prohiba l'observation par un édit exprès, alléguant qu'elle avait des conséquences hygiéniques défavorables [2].

@

[1] Aussi appelée dynastie de Toba ou de Topa. Il en a été parlé à la page 78, note 1.
[2] Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 253.

FÊTE DES TOMBEAUX

p.230 § 1. Signification du nom de *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* ou de « ts'ing-ming ». Caractère de la fête. C'était anciennement le jour où l'on rallumait les feux après qu'ils étaient restés éteints pendant le temps du « manger froid ».

Offrande domestique aux âmes des défunts. Son prototype dans le *Li-ki.* Cérémonies auprès des tombeaux. Excursions dans les montagnes. Déblaiement des tombeaux, petits morceaux de papier que l'on y répand, offrandes au dieu tutélaire des tombeaux et aux morts. Pique-niques dans les montagnes. Restauration des lieux de sépulture ; dépôt des ossements dans des urnes ; bonnes œuvres de ce genre. Antiquité de la fête des tombeaux. Les femmes et les enfants rapportent des fleurs à la maison et se mettent des épis verts dans les cheveux.

Conduite observée par les Jésuites à l'égard de la fête des tombeaux. Leur tactique missionnaire condamnée par les papes. Mésintelligence entre Pékin et Rome et décret d'expulsion promulgué contre tous les missionnaires. Fête des tombeaux chez les chrétiens, les Perses, les Javanais et les Balinois.

§ 2. L'usage d'orner les maisons avec de la verdure rentre dans la coutume répandue dans la Chine d'aller avec de la verdure et des fleurs à la rencontre du printemps. Légende de Hoang Tch'ao. Les peuples de l'Europe font aussi usage de verdure et de fleurs pour saluer le printemps.

Le saule et son rôle allégorique en Chine. C'est le symbole du soleil printanier du second mois, et en même temps de la force vitale et de l'éternité. Son rôle dans le culte des morts.

Le figuier. Sa signification symbolique en Chine ainsi que dans les pays p.231 brahmaniques, et bouddhistes. L'Amrita ou Soma. Pins et cyprès, symboles de l'immortalité et de l'éternité. Plantes qui jouent en Europe un rôle analogue dans la commémoration des morts.

§ 1. Cérémonies en l'honneur des morts

@

Nous avons déjà dit à la page 218 que le jour qui porte à Émoui le nom de *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* et qui suit immédiatement le temps du manger froid, a, comme la Pâque et comme les Hilaries des anciens, pour but de fêter la lumière du soleil qui au printemps revêt la terre de verdure et de fleurs nouvelles. Nous avons aussi déjà indiqué qu'anciennement on célébrait ce jour dans tout l'empire en rallumant les feux, que l'on avait laissés éteints pendant trois jours, devenus par là des jours de jeûne et d'abstinence. Voici ce que chante un poète à ce sujet :

« Au *hân-sít* les arbres par milliers sont comme couverts de neige par les fleurs qui s'épanouissent,

« Au *tch'i^{ng}-miâ^{ng},* quand le soleil se lève, les maisons fument par dizaines de mille » [1].

Tch'i^{ng}-miâ^{ng} signifie littéralement « pur et serein », parce qu'à cette époque l'atmosphère est pure et sereine. Ce nom toutefois devient dans la langue mandarine, par une petite modification de la prononciation, « *ts'ing-ming* », et c'est sous cette forme qu'il est le plus connu en Europe. Ce jour ouvre la cinquième des vingt-quatre périodes solaires que nous avons énumérées dans la note de la page 45, et il coïncide toujours avec le moment où le soleil arrive au quinzième degré du Bélier, c'est-à-dire avec le 4 ou 5 avril. Ce n'est pas un jour observé par une partie seulement du peuple ; au contraire, il a un caractère éminemment national, p.232 et il n'y a, croyons-nous, pas de coin si perdu de l'empire où l'on n'en tienne pas compte. Il présente un mélange étrange de deuil et d'allégresse ; car, d'un côté, le monde se répand en foule au dehors pour jouir de la verdure printanière et pour respirer le bon air pur qui vient des montagnes, et, d'un autre côté, c'est un jour de culte en l'honneur des morts, et l'on y prend soin des tombeaux. Suivons pas à pas pendant cette journée une famille d'habitants aisés d'Émoui.

Offrande aux tablettes.

Dès que l'on a appris par l'almanac que le *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* est là, on dispose sur une table devant les tablettes ancestrales une offrande composée de mets divers. On y joint d'ordinaire, soit les trois, soit les cinq offrandes de chair que nos lecteurs connaissent déjà, et le tout est présenté aux âmes des défunts. avec le même cérémonial

[1] « Poèmes de Weï Tchoang » dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. V.

et les marques de respect que l'on observe le jour de l'an [1]. Certaines personnes commencent par présenter quelques rafraîchissements au dieu de la Terre et de la Richesse [2], pour le disposer favorablement à l'égard des tombeaux, qui, se trouvant dans son domaine, sont confiés à sa garde. Nous reviendrons un peu plus loin à cette divinité en sa qualité de protectrice des tombeaux.

Nous avons déjà émis à la page 203 l'idée que peut-être l'offrande que les empereurs des anciens temps faisaient à leurs ancêtres défunts dans le dernier mois du printemps, offrande dont le souvenir a été conservé par le *Livre des Rites*, a été le prototype de celle que l'on fait actuellement le jour du *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* dans toutes les familles en l'honneur des ancêtres. Le *Livre des Rites* fait encore mention d'une offrande qui avait lieu au milieu du printemps, dans le second mois ; l'empereur offrait alors de la chair d'agneau dans le temple de ses ancêtres [3]. Il se peut fort bien aussi que ce soit de là qu'est sortie l'offrande qui sert maintenant à la nation chinoise entière à commémorer les défunts le jour du *tch'i^{ng}-miâ^{ng}.* Quoi qu'il en soit, du reste, ce qui semble certain, c'est que cette coutume date de bien des siècles avant l'ère chrétienne, à moins qu'on ne veuille refuser toute autorité au *Li-ki,* ce document capital de l'antiquité chinoise, dont les p.233 sinologues les plus renommés n'ont pas songé jusqu'à ce jour à contester la haute valeur.

Auprès des tombeaux.

Après l'offrande domestique, les membres mâles de la famille se rendent aux tombeaux de leurs plus proches parents décédés, pour y témoigner à qui mieux mieux de leur affection pour eux. Les fils se rendent au tombeau de leur père, les frères à ceux de leurs

---

[1] Voyez les pages 21 et suiv.
[2] Voyez le 2 du second mois.
[3] Chapitre des « Prescriptions mensuelles »[II, 15].

frères, le mari à celui de son épouse. Chacun apporte quelques objets destinés à être offerts au défunt, petits gâteaux et tartes, viande et légumes, encens et papier ; cependant d'ordinaire on ne prend que les objets qui ont figuré dans la maison devant les tablettes. Les femmes les plus rapprochées du défunt par le sang font seules partie de la troupe, et cela encore seulement dans le cas où la tombe existe depuis moins d'un an et où par conséquent il n'y a pas encore eu de *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* depuis la mort du défunt, ou bien aussi lorsqu'il n'y a pas de membres mâles de la famille qui puissent s'acquitter des devoirs que prescrit la piété filiale. On voit donc de véritables foules déboucher des portes de la ville et se diriger vers les hauteurs ; mais ce n'est pas uniquement dans le but d'accomplir auprès des tombeaux les cérémonies du jour ; le désir de s'ébattre au bon air du printemps a sa grande part à cet exode général. En Hollande il se passe quelque chose de semblable à Pâques et surtout à la Pentecôte ; une multitude de gens se mettent en campagne de si grand matin que cette coutume a pris un nom populaire qui signifie « marcher sur la rosée ». Les Chinois d'Émoui donnent à leur exode printanier un nom analogue, *táh-tch'i^{ng}*, qui signifie « marcher sur la verdure ».

Émoui est entouré de hauteurs de tous les côtés, excepté vers la mer. C'est le jour du *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* une joyeuse promenade à entreprendre, car tout y est vie et animation. Partout on rencontre des troupes plus ou moins considérables de jeunes hommes dans la force de l'âge, suivis de serviteurs qui portent des paniers remplis de ce qu'il faut pour les offrandes. De vieilles femmes, avec leurs pieds déformés, chaussés de souliers qui ne sont parfois pas plus longs que le doigt, s'avancent en chancelant, appuyées sur un p.234 long bâton ou sur l'épaule d'un fils ou d'un petit-fils, le long des sentiers pierreux des collines. Des jeunes filles en toilettes aux mille couleurs, le noir brillant de leur chevelure relevé par l'éclat de fleurs voyantes qu'elles y entremêlent, s'en donnent à cœur joie de rire et de faire des malices ; elles savent trop bien, les pauvrettes, que ce

sera probablement la seule occasion qu'elles auront de toute l'année d'échanger pour un instant la lourde atmosphère des appartements intérieurs contre un air plus pur que celui qu'elles respirent parfois dans les étroites rues de la ville. On se rappelle involontairement ces vers du poète :

> « Doucement tombe la pluie de feu en petites gouttelettes,
> Nombreux sont les promeneurs qui foulent la verdure » [1].

Mais les échos de ces hauteurs n'ont pas seulement à répéter les accents de l'allégresse et de la gaieté ; voici des lamentations et des chants mortuaires qui frappent notre oreille ; c'est une pauvre veuve, au milieu des plats qu'elle a apportés pour son époux défunt, qui chante sur son tombeau sur des notes déchirantes, entourée de ses enfants, qui pendant ce temps goûtent aux mets à la dérobée. Mais ces plaintes aiguës ne troublent en rien la joie qui règne ailleurs. Personne n'y fait attention ; on considère ces bruyantes manifestations du deuil comme un devoir prescrit par la coutume bien plus que comme l'expression d'une douleur véritablement sentie. Mais les plaintes durent longtemps. Souvent celle qui s'acquitte de ce devoir ne quitte pas le tombeau du défunt depuis le grand matin jusque tard dans la soirée, et passe toute la journée à redemander son époux en l'appelant à haute voix par son nom.

Revenons à notre famille en chemin pour le tombeau. Dès qu'on est arrivé, on commence par débarrasser le tertre mortuaire de l'herbe et des saletés qui peuvent s'y trouver ; on le répare s'il est besoin, on repasse en rouge les lettres de l'inscription et enfin l'on enlève la mousse des p.235 pierres et des dalles de la tombe. Cela fait, on place des cierges et des bâtons d'encens allumés devant la pierre verticale qui porte l'inscription tumulaire, et l'on sème sur le

---

[1] Poésies de T'ang Yen Kien, dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. V. La « pluie de feu tombant en gouttelettes » est le nom que l'on donne dans certaines contrées de la Chine à la pluie qui tombe à l'époque du *tch'i^{ng}-miâ^{ng}.* Voy. dans le « Trésor etc. », ch. V, « l'Explication étendue des Prescriptions mensuelles », ouvrage que nous avons cité dans la note de la page 12.

tertre de petites feuilles de papier jaune ou blanc à découpures dentelées parallèles, pour servir de preuve que les descendants du défunt se sont acquittés de leur devoir et n'ont rien négligé des prescriptions relatives à la piété filiale. Ces papiers servent aussi de sauvegarde au tombeau ; s'il arrivait que les parents d'un mort négligeassent pendant plusieurs années de déblayer sa tombe et d'y répandre des morceaux de papier, il serait très possible que le propriétaire primitif du terrain s'en emparât de nouveau, ou que d'autres personnes ne se gênassent pas pour y établir un nouveau tombeau, ou même pour y bâtir. Il est clair que ces morceaux de papier, qui par parenthèse, donnent aux collines couvertes de tombeaux une apparence toute particulière, seraient bientôt enlevés par le vent ; pour prévenir cet accident, on dépose sur chaque feuille un peu de terre ou une petite pierre. Cela s'appelle *teh-tsoá*, « déprimer le papier ».

Tous ces préliminaires achevés, on a rangé dans l'ordre voulu les objets qui ont été apportés pour l'offrande devant la pierre verticale sur laquelle se trouve l'épitaphe, et pour une part aussi devant le petit autel consacré au dieu de la contrée, qui se trouve sur presque chaque tombeau de quelque apparence. Nous avons, dans notre article sur le 2 du second mois, dit le nécessaire sur le compte des dieux tutélaires de chaque contrée, et n'avons donc pas à y revenir ici, sauf pour mentionner que les autels en question sont d'ordinaire formés chacun d'une pierre plate verticale, rarement haute de plus d'un ou deux pieds, placée contre une seconde pierre, qui est cubique, ou plate aussi, mais horizontale, et qui représente la table de l'autel. La pierre verticale porte l'un des nombreux titres du dieu du Sol, dont nous avons énuméré la plupart dans l'article qui vient d'être rappelé ; ceux que l'on voit le plus souvent sont « Impératrice-Terre », « dieu du Bonheur » ou simplement « Bonheur ». Il est aisé de comprendre pourquoi le culte du Seigneur de la Terre joue un rôle dans les cérémonies qui se font sur les tombeaux, puisque ce dieu, en sa qualité de divinité tutélaire de la contrée, a nécessairement le patronage des

tombeaux qui s'y p.236 trouvent, et qu'il est par conséquent tout naturel qu'on lui présente des offrandes afin de le porter à protéger l'être aimé que l'on a confié à son soin. On dépose donc une partie de l'offrande devant son autel, et on la lui présente avec toutes les marques de respect qui sont dues aux dieux, et en brûlant du papier d'or. Ce devoir accompli, la compagnie s'agenouille aussi devant le tombeau, ceux qui la composent touchent le sol avec leur tête et accomplissent tous les rites qui doivent s'observer chaque fois que l'on fait une offrande aux ancêtres. Ensuite l'on brûle quelques paquets de papier d'or et d'argent et l'on tire des pétards pour écarter les démons faméliques qui pourraient vouloir s'emparer des aliments destinés au mort, et finalement on emballe de nouveau les objets qui ont servi à l'offrande, on les remporte à la maison, et on les consomme en famille, souvent avec quelques convives invités pour la circonstance.

Il y a pourtant beaucoup de personnes qui ne sont point disposées à rentrer aussitôt que leur devoir est accompli sur le tombeau, et qui, au lieu de remporter l'offrande chez elles pour l'y manger, en font le menu d'un pique-nique, qui se consomme dans les champs ou dans quelque temple voisin ; mais il va sans dire que ces pique-niques sont un luxe que tout le monde ne peut pas se permettre. En tout cas il faut dire à l'honneur des Chinois que la gaieté qui règne dans ces fêtes champêtres n'a jamais pour conséquence que le spectateur assiste à des scènes d'ivresse ou de désordre. Sous ce rapport, la manière dont les Chinois « marchent sur la verdure » se distingue très avantageusement de celle dont en Hollande le peuple « marche sur la rosée ».

On ne se contente pas de faire des offrandes sur les collines et d'y déblayer les tombeaux, ce qui s'appelle « sacrifier et balayer », mais on a encore la coutume de restaurer les anciennes tombes, soit peu avant, soit peu après le *tch'i^{ng}-mià^{ng},* soit ce jour-là même. La période pendant laquelle doivent s'accomplir toutes les cérémonies dont les tombeaux sont l'objet, embrasse les dix jours

qui précèdent et les dix jours qui suivent celui que l'almanac désigne pour la fête même, et, comme cet espace de temps compte toujours comme ne renfermant que des jours heureux, personne n'est embarrassé pour choisir le jour qui conviendra le mieux pour l'accomplissement des rites, p.237 quoique dans la règle les Chinois soient scrupuleux à ne rien entreprendre d'important sans consulter auparavant l'almanac ou le devin. Il y a même des gens qui considèrent comme heureux le mois tout entier dans lequel tombe le *tch'i^{ng}-miâ^{ng},* en y joignant encore les dix premiers jours du mois suivant ; mais cette facilité n'est reconnue valable que pour les personnes que quelque cas de force majeure, par exemple la maladie, met dans l'impossibilité de faire pendant la période proprement dite de la fête leur visite au tombeau.

Les tombeaux dégradés se réparent et se déblaient dans cet intervalle de temps ; on en exhume les ossements et on les dépose dans des urnes, si les parents jugent que la bière n'est plus en état de résister aux infiltrations et à la poussée de la terre. On commence par rassembler soigneusement ces restes et par les nettoyer, après quoi on les range dans un grand vase de terre cuite dans leur ordre naturel, en commençant par les os des pieds et en terminant par le crâne, que l'on enveloppe dans une feuille de papier sur laquelle on peint le nez, les yeux et la bouche. D'ordinaire on jette la queue et les cheveux. A Émoui les urnes se nomment *kim-tāng*, « pots de métal », ce qui donnerait à penser qu'anciennement on y faisait usage de vases en métal, et non pas, comme maintenant, en terre cuite. On enterre ces urnes, tantôt isolées, tantôt par groupes, dans une nouvelle fosse, ou bien, en attendant que l'on ait trouvé un moment propice ou un emplacement heureux, on les dépose dans la montagne dans quelque caverne ou fente de rochers ou sous quelque pierre qui surplombe, et elles restent là au sec sans que personne y touche. On appelle l'enfouissement des urnes *tsòng-kim*, « enterrer du métal ».

Le transfert des ossements dans des urnes a un double but. Premièrement, comme un vase de terre cuite est plus durable qu'un cercueil de bois, on n'a pendant longtemps plus à s'inquiéter des restes mortels d'un défunt, une fois qu'ils sont dans l'urne. Ensuite, on s'épargne ainsi les frais qu'il faudrait faire pour construire un nouveau tombeau, et on le fait sans néanmoins se rendre coupable de sacrilège, ce qui serait le cas si l'on jetait les ossements ou si on les enterrait dans une fosse commune. C'est là aux yeux des Chinois le plus grand crime que l'on puisse commettre contre un p.238 mort, et ils ne doutent pas que l'esprit du défunt n'en prît une vengeance exemplaire. Aussi est-ce une œuvre méritoire que de rassembler dans une urne les ossements d'un tombeau que l'on voit négligé ou qui s'est effondré, et il arrive souvent que l'on se cotise pour accomplir en commun cette bonne œuvre sur une grande échelle. Lorsque l'on a construit le bâtiment du Club dans la petite île de Kō-Lōng-Soū [1], où est établie la colonie étrangère d'Émoui, on a eu à démolir plusieurs tombeaux, et l'on en a retiré beaucoup d'os ; les habitants firent alors une collecte au moyen de laquelle ils enterrèrent ailleurs ces ossements avec toutes les cérémonies voulues.

Quand on s'aperçoit qu'un tombeau menace ruine au point qu'il ne soit pas possible d'en renvoyer la restauration jusqu'à l'époque annuelle du déblaiement, on juge que nécessité n'a pas de loi, et l'on choisit sans plus tarder un jour heureux quelconque pour l'opération, toujours à l'aide de l'almanac ou du devin. Il faut pour que l'on s'y décide que le *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* soit encore assez éloigné ; si au contraire il n'y a plus longtemps à attendre, on se contente de fermer provisoirement tant bien que mal les brèches du tombeau avec des pierres et des tessons, et l'on pousse ainsi jusqu'au moment où l'on pourra reconstruire le monument sans se préoccuper ni d'almanac ni de devin.

---

[1] Voy. l'introduction.

Les anciens ouvrages chinois que nous avons consultés sont des plus maigres en renseignements directs ou indirects sur le degré d'antiquité qu'il faut attribuer à la fête des tombeaux. Nous avons trouvé uniquement dans les écrits du philosophe Kouan Tsz' [1], sous forme d'une exhortation qu'il adresse à son souverain, une phrase dans laquelle l'auteur nous semble faire allusion à l'usage de visiter au printemps les demeures des morts pour les tenir en ordre. Ainsi cet usage aurait existé à l'époque de Kouan Tsz', c'est-à-dire au VIIe siècle avant J.-C. Voici la phrase en question :

> « Si, au printemps, on ne serre pas les ossements vermoulus et les colonnes vertébrales en décomposition, et si l'on n'abat et n'éloigne pas les arbres morts, la sécheresse de l'été atteindra sa dernière limite [2].

Nous tâcherons, dans p.239 le cinquième chapitre de cet ouvrage, au § 4, de déterminer la place que très probablement la fête des tombeaux doit occuper dans l'histoire de l'évolution des mœurs nationales des Chinois.

Quand le jour de la fête approche de sa fin et qu'à la vue du soleil qui s'abaisse vers l'horizon la foule joyeuse prend en hâte par les collines et par les champs la direction de la ville, les femmes et les enfants qui rentrent se mettent des épis fleuris dans les cheveux et cueillent des fleurs le long du chemin.

> « Deux années, dit un poète [3], je me suis trouvé dans la magnificence de la capitale à l'époque du manger froid. Partout où mes yeux reposaient il y avait des maisons sans nombre caressées par le vent du printemps. Les chevaux harnachés de métal et de soie hennissaient sur l'herbe de la plaine, et de belles femmes cueillaient des fleurs le long du chemin [4].

---

[1] Voy. la page 221.
[2] Kouan-Tsz', ch. 18, § 57.
[3] Hou Hwoui.
[4] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. V.

On veut rapporter chez soi le printemps, la vie, la croissance, la jeunesse, ce qui remplit la Nature ; on espère avoir part ainsi à cette beauté et à cette sève de jeunesse. La Nature est née de nouveau ; les fleurs, la verdure, traduisent la fraîche activité qui circule en elle, et on transplante chez soi avec ses belles fleurs ce qui rend la Nature si splendide et si vivante. « Si l'on se met des épis dans les cheveux, on peut devenir gras et luisant », dit le peuple [1].

> [Trad.]« Such are the harmless, if not meritorious forms of respect for the dead, dit Sir John Davis, which the Jesuits wisely tolerated in their converts, knowing the consequences of outraging their most cherished prejudices [2].

C'est l'habile missionnaire Ricci qui, au XVIIe siècle, a frayé la voie aux missions des Jésuites ; après lui, le savant Schaal réussit à se faire confier la direction de l'observatoire impérial, ce qui lui permit d'ouvrir plus grande encore la porte de la Chine à la propagande ; puis vinrent Magaillans, p.240 Verbiest et une trentaine d'autres, qui travaillèrent avec un succès étonnant le vaste champ encore en friche qui s'étendait devant eux. Mais les Franciscains et les Dominicains pénétrèrent après eux par la brèche qu'ils avaient faite, et leur fanatisme et leur esprit mesquin de rivalité détruisirent les fruits de longues années de patiente habileté. Ricci avait prescrit à ses confrères jésuites de laisser provisoirement subsister le culte des ancêtres, afin de faciliter le passage des Chinois au christianisme. C'est cette sage mesure qui servit de prétexte principal aux divisions entre les Jésuites et les autres missionnaires et qui donna lieu à une accusation portée à Rome contre les premiers. Le pape Innocent X fut assez aveugle pour se prononcer en faveur des plus bigots de ses serviteurs. Il confirma en 1645 une condamnation de la conduite des Jésuites par rapport au culte des ancêtres, prononcée par la

---

[1] *Ts'ah bêh t'ang poûi péh.* On verra dans le paragraphe suivant que l'on orne aussi les portes des maisons avec de la verdure, usage très répandu aussi en Occident.

[2] Wells Williams, *The Middle Kingdom*, ch. XVIII.

Congrégation de la Propagande, et cette décision, sans exercer d'influence immédiate fort sensible sur la marche de la mission, n'en a pas moins été une arme redoutable dans les mains des ennemis des Jésuites, dont les procédés tolérants en fait de prosélytisme restèrent désormais connus. En 1704 fut promulguée une nouvelle décision papale, cette fois de Clément XI, dans laquelle la manière de voir des disciples de Loyola en fait de propagande était derechef condamnée et où il était interdit aux Chinois chrétiens de continuer à observer des coutumes ou usages sur lesquels le pape aurait prononcé l'anathème. Un légat nommé Tournon fut envoyé en Chine pour y mettre en vigueur l'édit pontifical ; mais on avait compté sans l'empereur Ching Tsou (K'ang Hi), homme de caractère, très peu tolérant à l'égard de tout ce qui pouvait ressembler à un empiètement sur son autorité. Ce prince trouva fort mauvais qu'un pape de Rome se mêlât de faire la loi à son peuple, et il promulgua un contre-édit, déclarant qu'on ne tolérerait que les missionnaires qui suivaient les principes de Ricci, et que l'on sévirait contre tous ceux qui obéiraient à l'édit de Clément. Tournon de son côté menaça d'excommunication tout chrétien qui oserait enfreindre les décisions papales, sur quoi l'empereur, en 1718, interdit le séjour dans son empire à tout missionnaire qui ne serait pas muni de sa permission spéciale ; car il prévoyait bien qu'à l'avenir on n'enverrait plus un seul missionnaire en Chine que sous la promesse solennelle de se conformer aux vues du pape. C'est pour le même motif que l'empereur suivant, Chi Tsoung (Young Tching) prohiba en 1724 complètement la p.241 prédication du christianisme comme opposée au *hào* [1], c'est-à-dire à la doctrine de la piété filiale. Tous les missionnaires, sauf ceux à la présence desquels on tenait à Pékin, furent bannis de l'empire et un grand nombre de leurs prosélytes, dont il y avait déjà des centaines de mille, furent, dit-on, punis de mort, comme coupables d'avoir résisté aux édits impériaux. Telle fut la fin misérable d'une mission fondée avec tant de labeur et

[1] [ab]. Ce caractère représente un vieillard [a] soutenu par son enfant [b].

d'intelligence. Il est difficile de comprendre ce qui a inspiré au pape et à la Congrégation de la Propagande une si forte aversion contre le culte des ancêtres et contre les cérémonies que les Chinois accomplissent sur les tombeaux. On sait que ce culte est inspiré pour une bonne part par le désir de maintenir le lien qui existe entre les générations qui se succèdent ; les descendants désirent n'être point entièrement séparés de leurs pères, et ils espèrent après leur mort continuer à leur tour à vivre au milieu de leurs enfants. On se demande donc pourquoi l'Église, qui elle-même prêche l'immortalité des âmes, ne pourrait pas laisser subsister les hommages que l'on rend aux âmes de ses ancêtres en même temps que ceux qu'elle prescrit pour des saints et des bienheureux, et qu'elle encourage même au point que ce culte finit souvent par prendre presque complètement la place de celui de Dieu. En outre, l'Église catholique a, elle aussi, sa fête des tombeaux ; c'est le jour des Morts, qui se célèbre le 2 novembre, et à l'occasion duquel des milliers de personnes se pressent dans les cimetières pour déposer des fleurs sur les tombes des morts et prier pour leurs âmes. Les prêtres chantent alors leurs litanies et leurs requiems et aspergent les tombes d'eau bénite ; les personnes qui pleurent quelque perte récente sont naturellement celles qui prennent le plus de part à ces cérémonies. Vraiment l'analogie est plus réelle qu'on ne le penserait peut-être au premier abord entre le jour des Morts et le *tch'i*^{ng}*-miâ*^{ng} ; les différences touchent presque uniquement la forme ; les Chinois offrent de l'encens au lieu de fleurs odorantes, et ils ajoutent des plats pour le rafraîchissement des âmes. On verra dans notre article sur le septième mois [1] que les prêtres bouddhiques ont aussi un jour des Trépassés, où ils font des aspersions d'eau bénite, de même que leurs collègues chrétiens le 2 novembre, et cela doit rafraîchir, désaltérer les âmes des morts.

p.242 Les chrétiens n'avaient donc pas grand chose à reprocher aux Chinois ; mais l'étroitesse et la rivalité semèrent la division

[1] II, 2.

entre les missionnaires, et l'œuvre péniblement cultivée pendant près d'un siècle fut si bien détruite que les missions catholiques en Chine ne se sont pas encore à l'heure qu'il est relevées du coup qui les atteignit alors. Le pape reçut en même temps une leçon, qui aurait pu lui apprendre qu'il y a des souverains dans le monde qui ne sont pas disposés à se soumettre à ses prétentions au gouvernement universel des esprits.

Les Parses convertis au mahométisme ont aussi leur fête annuelle des tombeaux, de sorte qu'il se trouve que cette coutume est presque aussi répandue que celle des œufs de Pâques. Pendant les dix premiers jours du mois de Moharram, on célèbre des pompes funéraires en souvenir des deux premiers martyrs de l'Islam, Hassan et Hussein. On fait des processions, dans lesquelles on porte les Tazias, symboles du deuil, et le Dhal-Dhal, cheval de Hussein, ainsi que d'autres objets, que l'on enterre ensuite ; on érige aussi des Tabuts, ou mausolées temporaires, où l'on brûle de l'encens et accomplit des cérémonies funéraires. Ces Tabuts proviennent évidemment de religions plus anciennes, sur les ruines desquelles l'Islam s'est établi, car ils ne sont pas mentionnés dans le Coran et on ne les connaît pas en Arabie ; les musulmans orthodoxes les condamnent et les méprisent.

Enfin le Farurhardin Yasan, ou jour des morts des Parses restés adorateurs du feu, offre plus de points de ressemblance encore avec la fête des tombeaux des Chinois. Non seulement les adeptes de Zoroastre, de même que les habitants de l'empire du Milieu, ont des cérémonies périodiques au moyen desquelles on entretient soigneusement au sein de la famille le souvenir des défunts ; mais ils font aussi des offrandes annuelles aux âmes délaissées, offrandes très analogues à celles qui se font en Chine dans le septième mois et que nous décrirons en son temps. On fait de petits gâteaux ronds, appelés daruns, que les prêtres bénissent ainsi que les autres objets destinés à l'offrande ; on présente ensuite le tout aux âmes des morts et l'on va processionnellement

dans les montagnes offrir sur les tombeaux et prier pour le repos des morts.

La fête des tombeaux qu'observent les Javanais peut aussi se rapprocher sous plusieurs rapports de celle des Chinois. Elle se célèbre dans le huitième mois de l'année musulmane,

> « le mois de Saban, qui en a même p.243 pris à Java un nouveau nom, celui de mois de Rouwah. Ce mot est une corruption du mot arabe arwahh, pluriel de rouhh, esprit. L'influence mahométane se montre ici en ce que l'on a choisi pour la fête un mois de l'année musulmane, et en ce que le nouveau nom de ce mois n'est pas tiré du javanais, mais de l'arabe. On voit par là que ceux qui ont introduit l'Islam à Java ont facilité la transition pour les indigènes en s'accommodant à leurs idées et à leurs usages [1]. Les honneurs que l'on rend aux morts au mois de Rouwah consistent pour une part dans le déblaiement de leurs tombeaux, et pour une part en festins de sacrifice, qui sont probablement considérés par les indigènes, suivant les différents points de vue où ils se placent, tantôt comme des offrandes faites aux âmes des défunts, tantôt comme des offrandes faites à leur intention [2]. Il y a, comme on a vu, un mois spécial pour ces offrandes, mais il n'y a pas de jour spécial dans le mois [3]. Les formes que l'on observe semblent différer beaucoup d'une partie de l'île à l'autre, de même que les noms que l'on donne à la cérémonie. Suivant M. Poensen, elle s'accomplit dans la résidence (province) de Kediri dans la demeure du chef de la dessa (commune), où les habitants se rassemblent, d'ordinaire le soir, apportant chacun leur offrande de sĕkoul pounnĕl (riz cuit d'une façon particulière)

[1] Voici donc la même politique qu'ont suivie les Jésuites en Chine, et qui aurait peut-être mis ceux-ci en état d'acclimater dans l'empire du Milieu un christianisme accompagné du culte des ancêtres, si l'intervention du pape n'avait pas tout gâté.

[2] C'est la première interprétation qui est la bonne en ce qui regarde les Chinois. Ce n'est pas pour le mort, mais au mort qu'ils offrent sur son tombeau.

[3] Tout de même donc qu'en Chine.

> avec assaisonnements. Ces provisions se partagent en huit ambĕngs (portions servies pour trois ou quatre personnes sur un seul plat), dont quatre sont consacrées à Adam et à Eve et quatre à l'esprit protecteur de la dessa [1], pour obtenir leur intercession et leur bénédiction.... Tout le reste de la soirée est consacré à des festivités... [2],

car les Javanais en agissent comme les Chinois avec les mets qui ont servi aux offrandes ; ils les mangent, ou en envoient à leurs amis et connaissances. Un auteur mahométan dit :

> « Chez tous les autres peuples on consume les offrandes par le feu, de sorte que ni bons, ni méchants n'en profitent ; p.244 mais d'après notre loi, elles restent dans la possession de celui qui les offre [3].

Pour être exact, cet auteur aurait dû excepter, en même temps que les mahométans, les Chinois, et maint autre peuple avec eux.

Les habitants de l'île de Bali, dont la religion est restée l'Hindouisme, célèbrent leur fête des tombeaux au nouvel-an, qu'ils appellent galoungan. « Parmi les cérémonies de la matinée de ce jour se trouve celle d'après laquelle les femmes portent au cimetière et servent aux esprits des morts une partie des offrandes — consistant principalement en riz cuit, auquel on donne dans ce cas le nom de poundjoung.... On ne sert le festin du jour que lorsque ce devoir a été rempli » [4].

§ 2. Les maisons ornées de verdure

@

---

[1] Les Chinois font aussi cette offrande au dieu tutélaire de la contrée. Leur but, comme nous l'avons vu, est d'obtenir sa protection sur le tombeau, et l'on peut se demander si les Javanais n'ont pas une intention analogue à l'égard du dieu de la dessa.

[2] Veth, *Java*, I, p. 322.

[3] Dozy, *de Israëlieten te Mekka*, 143, cité par Veth, p. 323.

[4] R. van Eck, « Schetsen van het eiland Bali », VIII, dans le « Tijdschrift van Nederlandsch Indië », 1880, p. 410.

Nous avons dit à la page 239 que lorsque le moment de rentrer est venu, les excursionnistes du *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* se parent avec des épis verts et cueillent des fleurs le long du chemin, comme s'ils voulaient rapporter le printemps chez eux ; nous avons à donner ici quelques détails supplémentaires sur cette coutume, et en particulier à la rattacher à une autre coutume très suivie dans la contrée continentale qui entoure Émoui, quoique à Émoui même on ne l'observe qu'exceptionnellement ; nous voulons parler de l'habitude de décorer les portes des maisons avec des rameaux verts. Elle semble remonter haut, mais, comme cela ressort de certains ouvrages, ne pas avoir été partout observée à la même date, ni de la même manière. Ainsi on lit dans l'« Histoire des cinq Dynasties » [1], ouvrage qui traite du Xe siècle, que « entre le Yang-tsz'-kung et le Hoaï », donc dans la partie centrale de la province de Nganhwoui, « chaque famille coupait un p.245 rameau de saule pendant les jours du manger froid et le plantait dans la porte » [2]. Un autre ouvrage permet de voir que la forme de cette coutume variait suivant les localités. On y lit en effet : « Dans le troisième mois, lorsque les fleurs du pêcher s'épanouissaient, le peuple de Tching [3] sur les eaux du Tchun et de la Weï invoquait, en portant des orchidées à la main, les mânes et les âmes, afin de détourner les malheurs ». Les « Livres d'histoire de la dynastie de Soung » [4] ajoutent que depuis l'époque de la dynastie de Weï [5] cette coutume avait été fixée au troisième jour du troisième mois, et que l'on n'y consacrait plus, comme auparavant, la période entière du *siōng-soù* [6]. A Fouh-Tcheoufou, chef-lieu de la province de Fouhkien, on suspend en dehors des maisons, le 3 du troisième

---

[1] Cet ouvrage raconte l'histoire des cinq maisons éphémères qui remplissent l'intervalle entre la dynastie de T'ang et celle de Soung ; elles vont donc à peu près de l'an 907 à l'an 960 ap. J.-C.

[2] Voy. le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. V.

[3] Partie septentrionale de la province actuelle de Honan.

[4] La dynastie de Soung a occupé le trône de l'an 960 à l'an 1280 de notre ère.

[5] Nous avons déjà parlé à la page 78, note 1, de cette dynastie, qui se rattache aux Huns.

[6] Voy. la page 205.

mois, une plante qui ressemble fort au mouron [1] ; mais d'après le Calendrier de King-Tch'ou, « on plantait (dans la contrée de King-Tch'ou) un rameau de saule dans la porte le 15 du premier mois, et ensuite on prenait un repas de vin et de viandes à l'endroit que le rameau indiquait ». Il ressort de tout cela que la coutume de décorer les maisons avec de la verdure et de se parer le corps avec de la verdure et des fleurs n'était pas primitivement restreinte à un jour déterminé, mais caractérisait, ou caractérise encore, plutôt une certaine période de temps dans la première saison de l'année. De plus, le saule semble avoir joué un rôle important dans ces usages, ce qui est encore confirmé par l'ouvrage intitulé « les Saisons de Kin-Mun », où on lit même que « les habitants du Loh-Yang [2] préparaient, pendant la période p.246 du manger froid, une bouillie avec des fleurs de saule » [3]. Voyons si ces usages s'expliquent par l'aspect que la Nature prend au printemps, et en même temps si le saule a des propriétés qui fassent comprendre le rôle que l'on réservait de préférence à cet arbre dans les coutumes printanières.

La plupart des Chinois se contentent d'une fable ou d'une légende pour expliquer l'usage de décorer au printemps les maisons avec de la verdure. Une fois, raconte-t-on, il arriva, qu'un rebelle du nom de Hoang Tch'ao mit à feu et à sang la province de Fouhkien. Tout fuyait à son approche. C'est ce que firent les habitants du petit village de Chih-Pih [4], qui allèrent cacher dans la montagne tout ce qu'ils avaient de précieux. Parmi les fugitifs se trouvait une femme avec deux petits garçons. Elle portait l'aîné sur son dos et donnait la main au cadet. Malheureusement, dans la confusion d'une fuite précipitée, elle se trompa de chemin et vint directement tomber entre les mains du chef des rebelles. Hoang

---

[1] Doolittle, *Social Life of the Chinese*, ch. XX.
[2] Partie septentrionale du Honan actuel.
[3] Voy. le « Miroir et Source de toute Recherche », chap. XXII.
[4] Dans le district de Ning-Hoa, département de Ting-Tcheou, province de Fouhkien.

Tch'ao ordonna de l'arrêter, et lui demanda pourquoi elle portait le plus grand des garçons et faisait marcher le plus petit.

> — Hélas, répondit-elle, l'aîné est le frère de mon mari, mais le cadet est mon enfant à moi. Si j'ai le malheur de perdre mon fils, il reste possible que je donne le jour à un autre ; mais je ne pourrais pas compenser la perte d'un beau-frère, et il me faut donc avoir le plus de soin de ce dernier.
>
> — Retourne tranquillement dans ton village, dit alors Hoang Tch'ao, mets un rameau de *Dolichos tuberosus* (?) au-dessus de ta porte, et j'ordonnerai à mes soldats d'épargner ta demeure.

Cette femme fit ce qui lui avait été recommandé ; mais ses voisins, devinant son but, imitèrent son exemple, et bientôt chaque porte de maison dans le village eut arboré un rameau de *Dolichos.* Peu après arriva un détachement de l'armée des rebelles ; mais comme les soldats avaient des ordres stricts de ne point faire de mal là où ils verraient un rameau de *Dolichos* au-dessus de la porte de la maison, ils n'osèrent toucher à aucune des habitations du p.247 village. Bientôt dans les environs l'on sut que ce village offrait un sûr asile contre le glaive des rebelles, et l'on vint en foule s'y réfugier. Il y séjourna ainsi pendant quelque temps un grand nombre de Hakkas, ce qui signifie émigrants ou hôtes, dont les descendants continuent jusqu'à ce jour à être appelés ainsi. Au rétablissement de la paix, ils quittèrent le village où ils avaient trouvé un asile temporaire, et ils se dirigèrent vers le sud, pour s'y créer une nouvelle patrie dans les montagnes qui sont au nord-est de la province de Canton [1]. Telle est, suivant la légende, l'origine des Chinois appelés maintenant Hakkas.

C'est un fait historique que, vers la fin du règne de la dynastie de T'ang, un révolté du nom de Hoang Tch'ao trouva un très grand

---

[1] *China Review*, vol. II, p. 223 : « on the Origin and History of the Hakkas », par Ch. Piton.

nombre de partisans dans la province actuelle de Kouangsi, ravagea à leur tête une partie considérable de l'empire et s'empara même en l'an 880 de la résidence impériale Tch'ang-Ngan [1], où il se fit proclamer monarque de la Chine. Il se maintint jusqu'en 884 ; les troupes tartares que l'on employa contre lui le vainquirent alors et ses propres partisans le mirent à mort [2]. L'histoire de cette rébellion est racontée dans les « Mémoires de la destruction de la Maison de T'ang et des cinq Dynasties » [3].

C'est depuis lors, dit le peuple, que la coutume s'est établie de mettre de la verdure sur les portes en signe de sécurité et de paix et afin de faire que le malheur passe devant la maison sans y entrer. Il est clair cependant que cette explication est très forcée, car on ne comprend pas comment un évènement tout à fait local aurait pu donner naissance à une coutume aussi enracinée, dont de plus, comme on l'a vu, on trouve déjà des traces dans le Calendrier de King-Tch'ou, ouvrage composé trois siècles avant la révolte de Hoang-Tch'ao. Les Chinois sont toujours prêts à rattacher à quelque légende les coutumes dont ils ne se rendent pas compte ; cela explique tout à leurs yeux ; mais, quelque commode que soit un passe-partout de ce genre, nous ne saurions nous en contenter, et il nous faut chercher mieux.

Il faut en tout premier lieu tenir compte du fait, que nous avons p.248 constaté en nous appuyant aussi sur diverses citations tirées d'ouvrages chinois, que la coutume d'attacher des rameaux verts aux portes des maisons n'est pas restreinte à un seul jour fixe, mais qu'elle a été observée, ou est encore observée, aussi bien le 15 du premier mois que le 3 du troisième mois, en outre pendant la durée du manger froid, et enfin le jour de la fête des tombeaux. Cet usage se rattache donc clairement à la *saison printanière.* Ce n'est pas non plus une seule espèce de plante qui sert exclusivement à

---

[1] Voy. la page 105.
[2] Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 213.
[3] *China Review*, article cité. Quant aux cinq dynasties, voy. page 244, note 3.

décorer les portes ; car nous avons vu que les orchidées jouaient un rôle aussi bien que le saule, et que maintenant encore on suspend du mouron ou des plantes analogues devant les maisons. On fait même dans la province de Fouhkien grand usage de rameaux d'un figuier (*Ficus indica* ou *Ficus religiosa) ;* nous y reviendrons. L'existence de ces formes variées d'un même usage en rend l'interprétation beaucoup plus facile, et nous croyons ne point trop nous avancer en affirmant que la coutume en question se rattache étroitement à celle dont nous parlions à la page 239, de rapporter des épis de blé et des fleurs lors des excursions du *tch'i^{ng}-miâ^{ng}.* La Nature entière, vaincue, tuée durant l'hiver par l'esprit des ténèbres, se réveille au printemps, animée d'une vie nouvelle par le jeune soleil ; tout, hommes, animaux, fleurs et produits des champs, est pénétré d'une nouvelle énergie vitale ; la joie circule partout, et les hommes, heureux de cette résurrection, rapportent dans leurs demeures le printemps sous forme de verdure et de fleurs, afin que la puissance germinatrice, et le bonheur et l'allégresse qui en émanent, se communiquent à leurs familles. En Angleterre, nous l'avons vu [1], on faisait avec de la verdure et des fleurs une entrée triomphale au mois de mai ; on s'y parait à divers moments de la jeune saison avec ce que la Nature faisait épanouir, ou bien l'on en décorait les fenêtres, les portes, les églises. Cette coutume se retrouve sous diverses formes dans mainte contrée de l'Europe. Il paraît qu'en Angleterre on portait à la Saint David (1er Mars) de l'ail sur la tête ou dans les habits ; du moins, dans le Henri V de Shakespeare [2], Gower demande-t-il à Fluellen : « But why wear you your leek to-day ? Saint Davy's day is past ». Les Irlandais se parent de trèfle le jour de leur patron St. Patrick (17 Mars) [3]. En Hollande les enfants p.249 fêtent le printemps, sans trop savoir ce qu'ils font, quand ils s'arment le

[1] Page 91.
[2] Acte V, scène 1.
[3] Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 53 et 54.

dimanche des rameaux de leurs palmes vertes [1] ; car l'ancien paganisme s'est mêlé au judaïsme dans les cérémonies catholiques, et tous les ans on peut le constater lorsque l'on consacre les rameaux verts qui doivent servir à la décoration de l'autel et de l'église, et qu'on les distribue aux fidèles. Mais on n'a pas fait usage seulement de palmes, mais aussi de fleurs et de verdure variée, comme de celle de l'orme, de l'olivier, et même du saule [2], qui joue un rôle si considérable dans les usages printaniers des Chinois. Dans beaucoup d'endroits on décore à Pâques une seconde fois les églises avec de la verdure et des fleurs. A Wolverhampton et dans d'autres contrées de l'Angleterre le clergé faisait, à l'approche de l'Ascension, des processions dans lesquelles on portait de longues perches enguirlandées de fleurs [3]. Il paraît aussi qu'en Angleterre on a eu autrefois la coutume de décorer les rues, pendant la semaine des Rogations, avec des rameaux de bouleau [4] ; mais le point culminant de toutes ces réjouissances se trouve dans les fêtes si gaies de mai, avec leurs arbres de mai, leurs reines de mai, leurs chants et leurs danses. Ainsi Bourne raconte [5] que de son temps la jeunesse des deux sexes des villages du Nord de l'Angleterre se levait de très bonne heure le premier jour de mai, et se rendait avec de la musique et des cors dans quelque bois voisin pour y ramasser du feuillage et y faire des guirlandes de fleurs. La joyeuse troupe rentrait vers le lever du soleil au village avec ses innocents trophées, dont elle parait portes et fenêtres [6]. La journée s'achevait au milieu de rondes joyeuses qui se faisaient autour de l'arbre de

---

[1] La palme a toujours été le symbole de la victoire, ici probablement de la victoire du soleil sur les ténèbres et le froid de l'hiver.

[2] Brand, p. 61 et suiv.

[3] Brand, p. 109. Dans son *History of Staffordshire*, Shaw dit à ce sujet : [Trad.] « This ceremony, innocent at least, and not illaudable in itself, was of high antiquity, having probably its origin in the Roman offerings of the Primitiæ, from which it was adopted by the first Christians, and handed down, through a succession of ages, to modern times. The idea was, no doubt, that of returning thanks to God, by whose goodness the face of nature was renovated, and fresh means provided for the sustenance and comfort of his creatures. It was discontinued about 1765 ».

[4] Brand, p. 111.

[5] *Antiquities of the common People*, ch. 25.

[6] Brand, p. 117 et suiv.

mai, tout enguirlandé, érigé dans le village [1]. Des coutumes tout à fait analogues existent toujours en France, où les paysans dansent encore autour de l'arbre de mai.

p.250 Les anciens Romains avaient une double fête du printemps. La première, mise sous l'invocation d'Anna Perenna, se célébrait en mars. On s'y faisait mutuellement des vœux de longue et heureuse vie, *annos perennes,* on y buvait à la santé les uns des autres et l'on se réjouissait à la campagne ; car en Italie on peut déjà au mois de mars avoir toutes les jouissances de la vie en plein air [2]. On peut voir par la description qu'Ovide fait de cette fête combien elle ressemblait au *tch'i^{ng}-miâ^{ng}* des Chinois, qui rallumaient les feux ce jour-là et qui maintenant encore ornent alors leurs maisons de verdure et vont se réjouir aux champs.

> « On enlève les rameaux de laurier qui durant toute l'année ont orné la porte des Flamines, et on les remplace par des rameaux fraîchement cueillis. De même la porte du roi des sacrifices et celle de l'ancienne Curie se parent du branchage de l'arbre toujours vert de Phébus. On suspend des guirlandes fraîches autour de l'autel de Vesta, et l'on remplace aux foyers d'Ilion le laurier qui s'est flétri. On dit encore qu'au fond du sanctuaire le feu a été renouvelé, et que la flamme sacrée revit....
>
> « On célèbre aux ides de ce mois sur les rives du Tibre la joyeuse fête d'Anna Perenna. Le peuple s'y rend en foule ; les vertes prairies se remplissent de groupes couchés dans l'herbe, qui se désaltèrent en buvant à grands traits, chacun aux côtés de sa compagne. Les uns campent à ciel ouvert ; d'autres dressent des tentes ; il y en a qui se font des huttes de branchages ; d'autres enfin plantent des piquets dans le sol et construisent un abri en étendant sur ces rustiques colonnes leurs vêtements de dessus. Ensemble le soleil et le

---

[1] Strutt, *Sports and Pastimes of the People of England*, livre IV ch. 3, XV.
[2] Court de Gebelin, *Histoire du Calendrier*.

> vin versent leur feu dans les veines des joyeuses troupes. On boit coup sur coup, se souhaitant les uns aux autres de vivre autant d'années que l'on vide de coupes ; et il y en a qui boivent ainsi jusqu'à l'âge de Nestor et jusqu'aux années de la Sybille. On chante ensuite les vers que l'on a entendus au théâtre, et les mains accentuent avec ardeur les inflexions de la voix. Enfin les coupes se déposent et l'on se lève pour la danse, qui devient si passionnée que mainte jeune amante, parée de ses plus beaux atours, finit dans son ardeur par faire voler sa chevelure tout autour de sa tête. Ils reviennent alors à pas chancelants ; ils se p.251 donnent en spectacle au peuple qui, à la vue de leur ivresse, s'écrie qu'ils sont heureux [1].

Les Romains avaient une seconde fête du printemps, qui se célébrait en l'honneur de Flore pendant les quatre derniers jours d'avril et le premier jour de mai, et qui jusqu'à ce jour a résisté aux atteintes du temps. Brand cite un ancien calendrier de l'Église romaine, dans lequel on lit au 30 avril : *Maii arbores a pueris exquiruntur,* et maintenant encore en Italie les jeunes gens des deux sexes vont le premier mai à la campagne cueillir des rameaux verts qu'ils rapportent pour les placer au-dessus des portes, chantant tout le long du chemin [2]. On voit par ces exemples, qu'il aurait été facile de multiplier, que les Chinois sont loin d'être seuls à aller chercher le printemps sous forme de verdure et de fleurs. Mais c'est extrêmement naturel. Avec le printemps s'ouvre une phase si importante du cycle annuel de la vie humaine, que la seule chose dont on pût s'étonner serait qu'il se trouvât un seul peuple qui n'en eût pas célébré le retour. La Nature entière est transformée au printemps ; les frimas ont disparu et ont fait place à une agréable tiédeur, les premiers rudes travaux agricoles sont achevés, et déjà se balance le vert des jeunes épis, promettant au

---

[1] Fastorum, livre III, 137-145, 523-540.
[2] Brand, p. 120 et 128.

laboureur une riche récompense de ses sueurs. La neige odorante des vergers présage l'abondance des fruits savoureux ; la gratitude et l'espérance remplissent le cœur, de l'homme ; il répand ses actions de grâce devant le dieu-soleil qui fait sortir tant de trésors du sein de la terre. Ces sentiments s'expriment naturellement sous les formes de l'allégresse, et la verdure et les fleurs en sont les symboles tout indiqués. C'est pour cela que les habitants du Honan se rendaient sur l'eau en tenant des orchidées, dont le parfum pénétrant représentait pour eux les mille senteurs qu'exhale la Nature printanière ; c'est pour cela encore que dans tant d'autres contrées de l'empire chinois on revêt les portes et les fenêtres de verdure et de fleurs, afin que le manteau nouveau dont la terre se revêt s'étende aussi sur les hommes et sur leurs demeures.

Quelque clair que soit tout cela, on n'y trouve pas encore l'explication de la préférence que l'on donne en Chine aux rameaux de saule pour la décoration printanière des maisons. Il nous faut donc entrer dans quelques p.252 détails au sujet de cet arbre et du rôle symbolique qu'il joue. Nous prendrons de nouveau les paroles de quelques auteurs chinois pour nous servir de principal fil conducteur ; mais auparavant nous chercherons ce que peut nous apprendre l'analyse des noms chinois du saule.

Le saule porte en Chine deux appellations principales, celle de Yang et celle de Liou. Il est vrai que la première s'applique dans les différentes parties de l'empire à des espèces d'arbres très différentes, par exemple au tremble ou au peuplier, mais au sud du Yang-tsz', où le peuplier est rare, le peuple considère Yang et Liou comme représentant un seul et même arbre, le saule vulgaire, et pour cela les deux s'écrivent presque toujours ensemble [1]. Le nom de Yang se prononce de même, sans en excepter l'intonation, que le nom du principe mâle de la Nature, dont le soleil est le siège principal, recèle l'énergie suprême [2] ; les deux noms s'écrivent

---

[1] Voy. Williams, *Syllabic Dictionary*, *sub voce*.
[2] Comp. page 60, note 4.

même d'une manière semblable. En effet le soleil, en qualité de représentant du principe mâle, se nomme [], ou anciennement [], caractère qui, placé après la forme hiéroglyphique indicative de l'arbre [], donne le caractère []; l'analyse de celui-ci donne donc le sens d'arbre du soleil, ou d'arbre consacré au soleil. Mais pourquoi le saule était-il consacré au soleil ? Nous avons déjà fait voir, à propos du quinzième jour de l'année, que le premier mois du printemps appartient au culte du soleil, qui dans ce mois s'anime d'une nouvelle force créatrice ; or c'est dans le même mois que le saule s'anime aussi et commence à se couvrir de jeunes feuilles. « Dans le premier mois éclosent les feuilles du saule, dit le 'Livre des Rites de Taï l'aîné' [1] ». Cet arbre renaît donc en même temps que le soleil. En outre, comme il vit longtemps et reverdit de printemps en printemps même lorsqu'il est tout décrépi par l'âge, il se prêtait tout à fait à devenir un symbole de la vie impérissable de la Nature, et par conséquent à représenter la puissance solaire, puisque c'est dans le soleil que se trouve la source de toute vie, l'origine de toute croissance et de toute fécondité. Le saule possède en réalité une vitalité étonnante. La hache a beau le dépouiller de ses branches ; il pousse de nouveaux jets chaque fois que p.253 l'on a mis sa tête à nu. Chaque blessure devient un centre de vie. Il se forme comme un énorme crâne rugueux au sommet de l'arbre, jusqu'à ce que l'écorce finisse par éclater en commençant par le haut ; peu à peu la fente descend et s'élargit, si bien qu'enfin l'arbre s'ouvre sur toute sa longueur, jusqu'aux racines, et que la lune peut plonger ses curieux regards entre ses flancs béants. Le bois pourrit, sert de pâture à des plantes parasites qui activent sa décomposition ; le pâtre abrite son foyer dans ce tronc désormais creux, et réduit en charbon tout ce qui restait du bois. L'arbre est-il mort ? En aucune façon. L'écorce s'obstine à vivre, et chaque printemps elle se couronne d'une touffe de rameaux dans lesquels les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids. Le dictionnaire chinois

[1] Déjà cité à la page 9.

qui porte le nom de *P'y-ya* [1] dit : « Le saule est très flexible et tendre et c'est un arbre qui croît facilement ; qu'on le plante de travers et en biais, ou bien la tête en bas, dans tous les cas il pousse ». Ces propriétés en ont fait, comme le soleil, un symbole de l'immortalité et de la vie éternelle ; et c'est pour cela que l'on représente si souvent les saints [2] du taoïsme, ces personnages si ardents à la recherche de l'élixir de vie, comme se livrant à leurs travaux sous un saule. Il se pourrait bien aussi que ce fût la raison pour laquelle partout en Europe on plante des saules sur les tombes.

C'est surtout au printemps que le saule joue en Chine son rôle de symbole de l'énergie vivifiante du soleil [3]. Mais maintenant nous pouvons passer à l'analyse du nom de Liou.

On a vu à la page 205 que le second mois de l'année chinoise, dans le cours duquel tombe l'équinoxe, porte le nom de « porte ouverte », parce que dans ce moment s'ouvrent pour ainsi dire les portes de l'hémisphère septentrional, situées à l'intersection de l'équateur et de l'écliptique, et p.254 qu'elles livrent passage au soleil, au dieu bienfaisant, qui apporte les biens dont la surface de la terre va se parer. Or, en examinant le caractère [ab]Liou, saule, on voit qu'il se compose du caractère [a], arbre, et de [b], porte ouverte, dont nous venons de parler, de sorte qu'on peut le traduire par « arbre des portes de l'équinoxe » ou par « arbre du second mois ». Il y a là une indication assez claire qu'anciennement le Liou a été consacré au printemps, de même que le Yang au soleil. Réunissant les deux notions, nous croyons pouvoir conclure qu'à

---

[1] Ce nom signifie Supplément du *'Rh-ya*, c'est-à-dire d'un dictionnaire composé probablement au cinquième siècle avant l'ère chrétienne par un disciple de Confucius. Le *P'y-ya* a été écrit par un nommé Louh Tien, qui a vécu de 1042 à 1102. Il traite successivement des poissons, des mammifères, des oiseaux, des insectes, des chevaux, des arbres, des herbes, des plantes, des noms du ciel, des météores, etc. Plusieurs chapitres de cet ouvrage sont perdus.

[2] Les Sien ou génies, sur lesquels nous avons donné des détails dans notre article sur le 3 du 2e mois, § 3.

[3] On le verra refaire son apparition en cette qualité dans la fête de la mi-été, que nous décrirons au § 1 de notre article sur le 5e jour du 5e mois.

l'époque où l'on a commencé à écrire les noms du saule, cet arbre était probablement le symbole « du soleil victorieux du deuxième mois, qui entre par les portes de l'équinoxe » [1]. Il est sans doute permis de se demander si la signification symbolique attachée à cet arbre n'a pas été la principale cause qui a donné naissance à l'usage de décorer les portes avec des rameaux de saule en commémoration du moment le plus important dans la carrière que parcourt le soleil. Ces rameaux symbolisent en quelque sorte ce soleil du printemps, dont on célèbre pendant le *tch'i*^{ng}*-miâ*^{ng} la victoire qu'il remporte sur les ténèbres en traversant le nœud équinoxial. On rend à la même époque ses hommages aux morts, qui sont entrés dans l'éternité et qui, à ce que l'on espère, y jouissent de l'immortalité ; ne se pourrait-il donc pas que l'on voulût symboliser cela aussi, en assujettissant des rameaux de saule aux portes des maisons dans lesquelles on évoque leur souvenir, de même qu'en Europe on plante des saules sur leurs tombes ? On trouve dans le calendrier de King-Tch'ou la preuve que l'on a déjà eu dans des temps très anciens un usage semblable. On y lit en effet : « Le 15 du premier mois, on cuisait du riz avec des pois et on mettait de la graisse dessus, afin d'en faire une offrande près des portes. Mais auparavant on plantait un rameau de saule dans la porte et, à l'endroit qu'il indiquait, on prenait un repas de vin et de viandes ; quant à la bouillie aux pois, on y plantait des bâtonnets à manger, et on l'offrait ». Cette cérémonie n'aura probablement pas répondu p.255 à d'autre intention qu'à celle de servir un repas aux âmes des morts, que l'on a maintenant encore à Émoui l'habitude de traiter deux fois par mois à la porte des maisons, ainsi que nous l'avons vu à la page 28.

Une autre preuve de ce que l'idée d'éternité est attachée au saule du *tch'i*^{ng}*-miâ*^{ng} se trouve dans le fait que, dans la partie du continent qui entoure Émoui et où le saule est plus rare, on le

[1] Ceci permet de comprendre aussi pourquoi le fonctionnaire chargé d'allumer les feux, dont nous avons parlé dans notre article sur la période du manger froid (page 212), se servait au printemps de bois de saule.

remplace par des rameaux de figuier [1]. C'est que cet arbre aussi est pour les Chinois un des symboles auxquels ils aiment à rattacher l'idée d'une longue vie, et de là celle de l'immortalité et de l'éternité. Le motif en est facile à découvrir. Premièrement, en Chine comme ailleurs, ce figuier devient très vieux et atteint des proportions colossales. J'en ai souvent vu moi-même, dans mes voyages dans la province de Fouhkien, de si épais que douze personnes ne pouvaient pas en embrasser le tronc ; la tête était en proportion. En outre, ils restent aussi verts en hiver qu'en été. Enfin ils se replantent eux-mêmes au moyen de rameaux qui descendent des branches, prennent terre, y poussent des racines et deviennent de nouveaux troncs. Ce dernier trait les rend tout particulièrement propres à servir d'emblèmes, non seulement de l'immortalité, mais aussi d'une postérité nombreuse et indestructible. Il ne croît pas dans les contrées septentrionales de l'empire ; on ne commence à le rencontrer qu'à p.256 la latitude environ de Fou-Tcheoufou,

---

[1] *Ficus indica* ou *Ficus religiosa*, déjà mentionné à la page 70. Il est très fréquent aussi dans l'Archipel des Indes orientales, où il est connu sous le nom de waringin. Peut-être y a-t-on emprunté aux Hindous l'habitude de le planter ; en tout cas on le trouve partout dans l'Hindoustan dans le voisinage des temples et des pagodes, ainsi que dans tous les endroits qui servent de lieux de réunion et où il faut s'abriter contre les rayons du soleil. C'est sous un figuier que Sakyamouni devient Bouddha. [Trad.] « Der Bôdhibaum, dit Köppen (*Religion des Buddha*, p. 539) — en dessen Stamm sich der in Beschauung versunkene Einsiedler Gâutama gelehnt, und unter dessen Schatten er sich zum Buddha verklärt hatte, muss gleichfalls den Gegenständen des Cultus beigezählt werden. Er hat in der buddhistischen Kirche eine ähnliche Bedeutung wie die Baniane fur die brahmanische: er ist das Symbol ihrer Verbreitung und ihres Wachsthums; er ist mit den buddhistischen Missionen gewandert, wie die Baniane mit den brahmanischen Colonien. Wo die Buddhalehre Wurzel zu schlagen begann, da pflanzten sie den Bôdhibaum, und noch jetzt erhebt sich derselbe, häufig von einer gemauerten Platform umschlossen, in den Höfen oder in der Umgebung der Klöster und Tempel. So in Ceylon und Hinterindien, und all diese heiligen Feigenbäume gelten für Absenker dessen, unter welchem Çâkjamuni die höchste Intelligenz, die Bôdhi erlangt hat. Im Norden dagegen, z. B. in China und Tibet, scheint man ihn, da das Klima sein Wachsthum nicht gestattet, durch andere Baumarten, namentlich Platanen, Cypressen, Pistacien u. s. w. ersetzt zu haben »...

On lit dans les *Essays* de Max Müller, XXI: [Trad.] « Ausser dem irdischen Soma erkennen die Hindus auch einen himmlischen Soma oder Amrita an, der aus dem unzerstörbaren Asvattha oder Peepul (*Ficus Religiosa*) tröpfelt, aus welchem die Unsterblichen den Himmel und die Erde gestalteten. Unterhalb dieses Baumes, der seine Aeste über den dritten Himmel ausbreitet, wohnen Yama und die Pitris und schlürfen den Trank der Unsterblichkeit mit den Göttern. An seinem Fusse wachsen mit allgemeiner Heilkraft begabte Pflanzen, Incorporationen des Soma ».

chef-lieu du Fouhkien, ce qui a fait donner à cette ville son poétique nom de « ville des figuiers ».

Dans les provinces du Nord de la Chine c'est le pin [1] avec le cyprès ou le cèdre, son congénère, que l'on affectionne comme symbole de l'éternité. Ces arbres aussi, dont le bois est presque indestructible [2], et dont la verdure résiste aux atteintes de l'hiver et n'a pas besoin de se renouveler au printemps, parviennent, comme on le sait, à un âge étonnant. Ce grand âge a très fort frappé l'imagination des auteurs chinois, et ils se livrent à toutes sortes de spéculations à ce sujet ; mais ils n'exagèrent sans doute pas quand ils parlent de pins de mille et de trois mille ans, comme le font, par exemple, les philosophes Pao P'oh [3] et Liou Ngan [4]. Il est dit dans la

---

[1] *Pinus sinensis.*

[2] Pline a déjà remarqué que le pin et le cyprès ne sont nullement sujets à la pourriture ni aux vers : *pinus et capressus adversus cariem tineasque firmissimae.* Historia Naturalis, livre VI, 43, *de materiis architecti.*

[3] [] ou Koh Houng [], taoïste, auteur des « Traditions sur les Esprits et les Génies », mentionnées à la page 76. Il a vécu au quatrième siècle de notre ère et a écrit sur l'alchimie, l'immortalité, la sorcellerie etc. Il dit par exemple : « Quand un pin a 3000 ans, une substance graisseuse s'amasse dans son écorce » ; voy. « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 64.

[4] Déjà connu du lecteur (voy. page 49). Voy. à la page suivante la note concernant le « fouh-ling ». Quand on lit ce que ces anciens auteurs chinois disent du pin, on ne peut s'empêcher d'en rapprocher ce que l'on sait de ces arbres géants de Californie *(Sequoia gigantea),* dont la découverte attira il y a une trentaine d'années l'attention du monde civilisé tout entier. Ces arbres sont des conifères aussi bien que les pins et les cyprès et se rapprochent beaucoup du cèdre. Il se pourrait donc que les arbres géants de l'extrême Occident eussent eu une fois leurs congénères dans l'empire chinois. Dans son ouvrage sur la Californie, Schlagintweit dit à la page 152 :

> [Trad.]« Professor Whitney hatte Gelegenheit an einem im Calaveras Haine umgehauenen Riesenbaume durch Zählung seiner Jahresringe das Alter zu erkennen, das sich auf etwa 1 300 Jahre belief. Wenn auch manche der Riesenbäume zur Zeit kaum viel älter sein dürften, so scheint es doch ausser allem Zweifel, dass einzelne ein Alter van Uber 2 000 Jahren haben, und daher zur Zeit, als Christus auf Erden wandelte, schon ganz stattliche Bäume waren. Die Annahme, dass einzelne dieser Kolosse 3 000 Jahre alt seien, ist eine Hypothese, die sich nicht leicht beweisen lässt ; sicher ist nur, dass wir in verschiedenen Theilen der Welt Bäume antreffen, die entschieden ebenso alt wie die californischen Riesenbäume sind. So gibt es in England Eiben, die aller Wahrscheinlichkeit nach das ehrwürdige Alter von 2 500 bis 3 000 Jahren haben ».

On voit que l'on aurait tort de rejeter comme incroyable tout ce que les auteurs chinois disent au sujet de pins qui auraient atteint un âge colossal ; au contraire, il semble fort possible que leurs affirmations aient un fond de vérité. Pourquoi ces arbres n'auraient-ils pas existé en Chine aussi bien qu'en Californie ?

Quant à la grande vitalité de ces arbres, qualité il laquelle les cèdres, les pins et les cyprès sont d'une part redevables du caractère symbolique de l'immortalité et de l'éternité qu'ils ont aux yeux des Chinois, on lit encore à la page 158 de l'ouvrage de Schlagintweit :

description du p.257 Soung [1], l'une des cinq montagnes sur lesquelles les anciens empereurs de la Chine sacrifiaient au Ciel [2], qu'il y croît des pins dont les fruits communiquent la vie éternelle à ceux qui en mangent. Il en est dit autant, dans la description du Lou-chan [3], des aiguilles des pins qui y croissent dans les cols de la partie occidentale de la chaîne de montagnes. Ces fables et maintes autres analogues viennent toutes du fait que ces arbres deviennent réellement très vieux, et que non seulement ils peuvent vivre des dizaines de siècles, mais encore qu'ils restent toujours verts, résistant par conséquent à l'esprit de la mort, qui règne pendant l'hiver. « Quand les grands froids sont venus, et que le givre et la neige sont tombés, alors c'est le moment où nous sommes frappés par la verdure des pins et des cyprès [4], dit avec grande raison Liou Ngan. Et il y a un proverbe qui dit de son côté : « De même que les pins et les cyprès peuvent braver la neige et le givre, de même une intelligence lucide peut se frayer la voie à travers les difficultés et les dangers » [5]. Après tout, il n'est pas étonnant p.258 que dans le

---

[Trad.] « In der Absicht Geld zu verdienen, hat im Jahre 1854 ein unternehmender Yankee einen Baum von seinem Boden bis zu einer Höhe von 116 Fuss seiner Rinde beraubt, sie gegen Eintritt in verschiedenen Städten Ame rika's zur Schau aussestellt und schliesslich dem Crystal Palace zu Sydenham bei London verkauft, wo sie während einer Feuersbrunst ihren Untergang fand. Der Baum bewährte jedoch eine so grosse Lebenskraft, dass er ungeachtet der ihm beigebrachten, scheinbar tödtlichen Verwundung bis heute noch nicht abgestorben ist ».

[1] Voy. page 77, note 7.

[2] On lit dans le *Chou-king* (comp. la page 121, note 4), que l'empereur Choun (2255-2205 av. J.-C.) entreprit des voyages d'inspection des quatre côtés de son empire, et qu'il fit une offrande au Ciel sur chacune des montagnes qui servirent de termes à ses excursions. Ces montagnes sont désignées en détail dans la traduction du *Chou-king* de Legge, p. 35 et suiv., et dans Mayers, *Chinese Reader's Manual*, II, n° 117 et 176.

[3] Voy. page 169.

[4] « Explication de la grande Lumière », ch. II

[5] Davis, *Chinese moral Maxims*, 110. Confucius dit : « Quand l'année est devenue froide, nous observons que les pins et les cyprès sont les derniers à perdre leur feuillage ». Voy. les *Loun-yu* ou « Discussions et Allocutions » du philosophe, IX, 26. C'est probablement à la longévité du pin que le parasite qui croît sur ses racines, le « fouh ling » (*Pachyma Cocos* ?), est redevable de sa réputation de plante médicinale. En effet, les Chinois croient que cette plante est produite par la sève de pins qui ont plus de mille ans, et que par conséquent elle renferme comme la quintessence de cet arbre de la vie. Cette idée est évidemment fort ancienne, car déjà Liou Ngan dit dans le chapitre XVI de son « Explication de la grande Lumière » : « Le fouh-ling se trouve au pied de pins qui ont mille ans ». Les Hindous pensent de même au sujet des plantes qui croissent au pied du *Ficus indien* : voy. la fin de la note, page 25.

Midi de la Chine, où le pin est fréquent aussi, cet arbre serve très souvent, lors de la fête des tombeaux, à décorer les maisons, comme symbole de la vie éternelle [1].

De même qu'aux yeux des Chinois, le cyprès *(cupressus sempervirens)* et d'autres plantes toujours vertes sont aux yeux des chrétiens des symboles de l'immortalité. « The carrying in our hands of ivy, sprigs of laurel, rosemary, *or other evergreens,* is an emblem of the soul's immortality », dit Bourne, parlant des convois funèbres [2]. Presque partout en Europe, surtout en France et en Belgique, on dépose des couronnes d'immortelles sur les tombes de ceux que l'on a perdus, et, quand l'enterrement a lieu, on jette du romarin dans la fosse avant qu'on commence à la combler ; les Grecs modernes vont plus loin encore : ils disposent au fond de la bière, avant d'y placer le cadavre, un lit de romarin, car cette plante n'en fleurit que mieux au printemps si on l'a dépouillée de ses rameaux, et l'on y a vu aisément l'image du corps qui se relève et qui s'anime de nouveau à la résurrection. « Vos os reprendront de la vigueur comme de l'herbe », dit le prophète [3].

On porte des rameaux de cyprès dans les processions funèbres [4], et cet arbre a été pour la plupart des peuples connus de l'antiquité le symbole préféré pour exprimer l'idée de l'éternité. D'après Layard [5] on le considérait comme sacré dans l'Iran, en

---

[1] Il est remarquable que la pesse ou une variété du pin, si non cet arbre lui-même, a joué un rôle tout-à-fait analogue chez les anciens Romains, puisqu'on lit dans Pline : *picea feralis arbor, et funebri indicio ad fores posita.* Natur. Histor., livre XVI, 10, *de piqua.* Voy. aussi chez Virgile la description des funérailles de Misène, Enéide, livre VI. [179]

[2] Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 451.

[3] Esaïe, LXVI, 14.

[4] [Trad.]« Come you whose Loves are dead,
And whilst I sing
Weepe and wring
Every band and every head :
Bind with *Cypresse* and sad Ewe
Ribbands black and Candles blue,
For him that was of men most true ».
The Marrow of Compliments : « a Mayden's Song for her dead Lover ».

[5] « Recherches sur le Culte du Cyprès pyramidal », citées par Schlegel, « the Hung-League », Introd. XXXV.

Chine, en Babylonie, en Assyrie, en Phénicie, en Arabie, en Égypte, dans toute l'Asie mineure, en Grèce, à Rome et dans l'empire romain tout entier, parce qu'on le considérait comme un symbole de la vie, de l'immortalité et de l'éternité, et partout pour cela p.259 on le plantait sur les tombeaux. On en mettait les rameaux verts aux portes et aux fenêtres des maisons mortuaires [1] avec la même intention dans laquelle maintenant encore en Europe on plante des saules pleureurs et des cyprès dans les cimetières, et les Chinois décorent pendant la fête des tombeaux leurs demeures avec des branches de cyprès, de pin et de saule : on voulait exprimer la confiance que l'on avait que le défunt, quoique il eût quitté la terre, continuait à vivre dans un autre monde, d'où il veillait avec amour sur sa parenté.

@

[1] Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 449 et suiv. *Ideo funebri signo ad domos posita :* Pline, Nat Hist., livre XVI, 33, *de cupresso.*

VINGT-TROISIÈME JOUR DU TROISIÈME MOIS

JOUR DE NAISSANCE DE MA-TSO-PO, PATRONNE DES MARINS

p.260 § 1. Histoire demi-légendaire de *Má-Tsó-Pô*. Pourquoi elle est devenue la patronne des marins. Ses noms et titres. Son culte. Elle est aussi patronne des marchands et des bateliers des rivières, des émigrants et des gens sans enfants. Ses images. La « tablette à faire des rapports au trône ». Les deux acolytes ou écuyers de *Má-Tsó-Pô*.

§ 2. Cérémonies qui se font dans les temples les jours consacrés aux dieux qu'on y adore. Les « va-nus-pieds ». Soldats et généraux célestes. Procession pour faire donner une âme à une idole neuve. Transfert de la cendre de l'encens d'un temple dans l'autre. Cendre de l'encens portée en guise d'amulette. Comment on ouvre les yeux et autres organes des idoles.

Transport d'une idole dans le temple de la divinité de laquelle elle tient son âme. Le Grand Dieu-Patron de la Production ; il est peut-être l'ancien dieu solaire du Fouhkien. Esculape, St. Roch. On marche en Chine sur le feu, dans le troisième mois, en l'honneur du soleil. Jet du sel et du riz dans un but de purification. Feux allumés au printemps aussi en France, en Angleterre, etc. Le feu foulé aux pieds en été en France, en Alsace, en Lorraine, dans l'Hindoustan, etc. Signification de cette cérémonie. Moloch et Apollon, dieux solaires. Crémation des cadavres. Suttiisme.

Procession en l'honneur du Grand Dieu-Patron de la Production. Les exorcistes et leurs tortures volontaires. Consultation des exorcistes en cas de maladie grave ; remèdes que l'on va chercher avec une idole. Le pinceau divinatoire. Ascension de l'échelle de couteaux et passage du pont de couteaux. Nécromanciennes servant en Chine de mediums pour consulter les morts.

p.261 Considérations touchant l'exorcisme comparé au chamanisme de la Sibérie, des îles Fidji, de Bali, des deux Amériques, du Groenland, etc. Fétichisme et totémisme en Chine.

§ 1. *Má-tsó-pô*

@

Parmi les divinités qui sont nées dans le Fouhkien il y en a, par dessus toutes, deux qui ont conquis une grande réputation, *Keh-Sìng-ông,* dieu tutélaire de la province, et *Má-Tsó-Pô*, patronne des marins. On verra, quand nous parlerons du vingt-deuxième jour du huitième mois, que le premier est dans le Fouhkien l'objet d'une vénération qui n'est accordée qu'à bien peu d'autres divinités ; mais son culte ne dépasse guère les frontières de cette province, tandis

que celui de sa compatriote *Má-Tsó-Pô* s'est répandu dans tout l'empire. Ces deux divinités sont nées dans des contrées qui confinent

Pl. XV. MA TSO PO
Bois laqué et doré. Haut 29.6 cm.

immédiatement l'une à l'autre ; elles sont donc sorties des conceptions de gens parlant une même langue et adonnés à des coutumes très semblables ; *Keh-Sìng-ông* appartient au département de Ts'uen-Tcheou [1], dont Émoui fait partie, et *Má-Tsó-Pô* à celui de Hing-Hoa [2]. De plus, les miracles auxquels tous deux doivent leur réputation se rapportent à la même époque, celle de la dynastie de Soung [3], qui est en même temps celle du plus grand épanouissement

[1] Voyez l'Introduction.

[2] Le chef lieu du département porte le même nom, et est situé par 116° 57' 20 de longitude et 25° 25' 22" de latitude, donc à peu près à égale distance de la ville de Ts'uen-Tcheoufou et du chef-lieu de la province, Fouh-Tcheoufou.

[3] A. D. 960-1280.

de l'empire chinois, et aussi, à ce qu'il semble, des superstitions religieuses des habitants. Voici ce qu'on lit sur le compte de *Má-Tsó-Pô* dans les « Écrits touchant les Recherches sur les Dieux », ouvrage que nous avons cité à la page 38.

Non loin de la côte du département de Hing-Hoa, à quatre-vingts milles de *Po-Ts'ân*, chef-lieu de district, se trouve la petite île de *Bî-Tsiou*. C'est là que la déesse est née. Le nom de famille de son père était Lin p.262 et celui de sa mère Tch'un. Cette dernière rêva une fois qu'elle recevait de la déesse Kouan Yin [1] une fleur de lotus qu'elle mangeait ; peu de temps après elle devint enceinte, puis, après une gestation de quatorze mois, elle mit une fille au monde. Cela arriva le 23 du troisième mois de l'an 742, sous la dynastie de T'ang. A la naissance de l'enfant, il se répandit jusqu'à plus d'un mille à la ronde un parfum suave, qui dura plus de dix jours. L'enfant montra une intelligence extraordinaire ; même, lorsqu'elle n'avait qu'un an et qu'on la portait encore sur le dos dans une écharpe, elle agitait déjà ses mains vers les images des dieux comme pour les saluer. A l'âge de cinq ans elle récitait les livres sacrés en l'honneur de Kouan Yin. Il y avait à cette époque dans cette partie de la province un jeune homme de haute condition, appartenant à la famille de Wou, qui désira l'épouser ; mais elle refusa et vécut depuis lors dans la retraite. Ses quatre frères étaient marchands et naviguaient sans cesse d'une île de l'océan à l'autre. Une nuit la déesse future éprouva soudain une sensation comme si ses mains et ses pieds lui refusaient le service ; elle resta plus de deux heures couchée, les yeux fermés, et ne se réveilla que par les efforts de ses parents qui, remarquant son état, crurent à un évanouissement ordinaire, et cherchèrent à rappeler ses sons. Elle se réveilla alors et leur dit avec dépit : « Pourquoi ne m'avez-vous pas laissée à ce que je faisais ? J'assistais mes frères et je les protégeais dans leur danger ». Ses parents ne comprirent rien à ces paroles et ne dirent plus mot ; mais peu de temps après

[1] Voy. le 19 du 2e mois.

les frères arrivèrent avec leurs vaisseaux tout chargés et racontèrent tristement ce qui suit. Trois jours auparavant un terrible typhon avait fondu sur eux ; les vagues s'élevaient jusqu'au ciel et les vaisseaux avaient été séparés les uns des autres ; l'aîné avait été saisi par un tourbillon et avait sombré avec son vaisseau et tout ce qu'il portait. Au moment où l'ouragan s'était soudain déchaîné, une jeune femme était apparue aux yeux de tous. Elle saisit avec les mains les cordages et le gréement des mâts et marcha ainsi sur les vagues comme si elle eût eu le sol sous les pieds. En entendant ce récit, les parents comprirent ce qu'ils avaient p.263 pris pour une défaillance de leur fille. Son âme avait quitté son corps pour courir au secours de ses frères ; mais elle n'avait pas pu sauver l'aîné, parce qu'on l'avait réveillée trop tôt. Les parents, accablés de douleur, se reprochèrent amèrement leur précipitation.

Quand *Má-Tsó-Pô* eut atteint l'âge nubile, continue notre auteur, elle jura de ne jamais se marier, et peu de temps après elle s'assit et mourut. De même qu'au moment de sa naissance, un parfum se répandit à sa mort à plusieurs milles à la ronde, et dès lors tous ceux qui n'avaient point de postérité et qui avaient recours à elle ont été aussitôt exaucés.

Il arriva sous la dynastie de Soung, que deux personnages, appelés Lou Youn Tih et Li Fou, partirent pour la Corée. Quand ils se trouvèrent par le large de Bî-Tsiou, il se leva soudain un orage furieux ; leur vaisseau fut jeté sur le flanc et se trouvait sur le point d'être englouti par les flots. Tout à coup une vive lueur apparut dans l'air, les nuages s'ouvrirent et une forme humaine se montra sur le mât ; elle s'y occupa quelque temps, puis prit le gouvernail et ne disparut que lorsque le danger fut passé. Quand l'empereur apprit ce qui s'était passé, il éleva *Má-Tsó-Pô* au rang de déesse avec le titre de Notre Dame du Secours puissant. Il fit construire à Bî-Tsiou un temple pour perpétuer son culte, et les habitants ont dès lors mis beaucoup de zèle à l'agrandir et à le décorer.

Enfin il arriva aussi sous l'empereur Wun [1] de la dynastie de Ts'ing, actuellement régnante, la septième année de son règne, que Tching Ho ayant fait ses prières dans un temple de la déesse, lorsqu'il marchait contre les barbares du Sud-ouest, vit son expédition couronnée d'un succès complet. Le culte de *Má-Tsó-Pô* reçut pour ce fait la confirmation de l'empereur, qui lui décerna le titre pompeux de « Reine du Ciel, Protectrice de l'Empire et Gardienne du Peuple, qui, douée d'une force miraculeuse mystérieuse, exauce les invocations, est infiniment bienfaisante et accorde de tous côtés son secours ». L'empereur lui érigea même un temple dans la capitale, et depuis lors l'empire est rempli de ses adorateurs.

p.264 Tels sont les détails, bien suffisamment amples, que les « Écrits touchant les Recherches sur les Dieux » donnent sur l'origine de notre déesse [2]. Il va sans dire qu'il existe des variantes ; mais elles ne diffèrent en rien d'essentiel les unes des autres. On place parfois sa naissance deux siècles plus tard, sous l'empereur T'aï Tsou [3], qui a régné dans la seconde moitié du dixième siècle [4].

Le nom sous lequel cette déesse est le plus connue en Chine, est celui de « Femme-ancêtre » qui se prononce *Má-Tsó-Pô*, à Émoui et dans la contrée où elle a vu le jour. Mais à Émoui on abrège d'ordinaire son nom, et l'on dit *Má-Tsó*. Une conjecture peut-être un peu hasardée, mais qui ne nous semble pas tout à fait impossible, serait de voir dans le mot de *Pô*, qui signifie « vieille femme », une adjonction faite de propos délibéré à son nom, parce que ce mot se compose de « vagues » et de « fille », et qu'ainsi il rappelle le

---

[1] (1627-1694).

[2] L'auteur de cet ouvrage dit qu'il a puisé ses renseignements dans les « Mémoires concernant Hing-Hoa », donc dans la source la plus rapprochée de l'origine de la déesse. C'est pour cela que nous avons donné à ce récit la préférence parmi d'autres traditions qui existent sur *Má-Tsó-Pô*.

[3] (960-976).

[4] Voy. Douglas, *Dictionary of the Amoy Vernacular*, p. 532, et Doolittle, *Social Life of the Chinese*, ch. X.

secours miraculeux apporté par elle à ses frères en s'avançant sur les flots, secours pour lequel on l'a élevée au rang de patronne des marins.

Si dans le cours du temps on a fini par lui décerner des titres très pompeux, cela est dû sans aucun doute à sa grande popularité, et à la remarquable extension que son culte a prise en Chine. Quelques-uns de ces titres rappellent ceux de la Vierge Marie ; par exemple ceux de « Sainte Mère des Cieux » et de « Reine des Cieux ». On trouve son image sur presque chaque vaisseau [1] ; on la place dans un petit tabernacle ouvert, à bâbord, puisque la gauche est le côté honorable chez les Chinois. Tous les matins et tous les soirs on brûle de l'encens et des cierges devant elle, et il n'est pas rare, lorsqu'un navire doit prendre la p.265 mer, qu'on lui fasse auparavant une grande offrande à bord. Il va sans dire que, le jour de naissance de la déesse, les ports de mer se décorent de gais pavillons et de verdure. On fait jouer la comédie en son honneur sur les grands vaisseaux, et les petits se cotisent pour en faire autant ; en outre, sur tous les bâtiments sans exception on célèbre une offrande, plus ou moins fastueuse suivant la richesse et le degré de dévotion des équipages. Mais *Má-Tsó-Pô* n'est pas vénérée seulement des marins ; elle reçoit aussi les hommages de tous ceux qui naviguent sur les eaux intérieures, de sorte que l'on ne trouverait pas, sur les côtes ou le long des canaux et rivières, un seul endroit servant de station, même insignifiante, aux embarcations, où ne se trouve pas aussi un temple en son honneur. Quiconque se trouve dans quelque rapport avec l'eau, même les négociants qui trafiquent de marchandises transportées par mer, lui rend un culte ; de là vient qu'elle est aussi déesse des marchands [2].

---

[1] Cela rappelle le dieu tutélaire des anciens marins grecs, placé sur chaque trirème, et la *Tutela* des Romains, qui se trouvait aussi sur tour les navires, tantôt peinte, tantôt sculptée.

[2] Ainsi les Chinois n'ont pas moins de trois divinités du commerce ; mais aussi ils ont le génie du trafic. Ces trois divinités sont le dieu de la Terre, source principale de la richesse, le dieu de la Guerre, type de l'intrépidité, de la loyauté et de la fidélité, enfin la déesse des Mers, protectrice du transport par eau.

Ces émigrants, avant de se mettre en route, consultent son oracle au moyen des blocs divinatoires [1], qu'ils font tomber devant son image dans son temple, et ils se suspendent au cou un sachet de cendre provenant de l'encens brûlé en son honneur ; c'est ainsi qu'un grand nombre des Chinois qui arrivent dans les colonies néerlandaises sont munis de ces amulettes. *Má-Tsó-Pô* est encore la patronne des femmes en couche et elle est tout particulièrement invoquée par les personnes qui désirent une postérité ; cela vient de ce que la légende lui attribue divers miracles accomplis en faveur de parents privés d'enfants.

On la représente d'ordinaire debout sur les flots ou sur les nuages et souvent avec une couronne, symbole de sa dignité le Reine du Ciel. Elle a fréquemment dans les mains une tablette oblongue, légèrement courbée, appelée *tsào-pán*, « planche à faire des rapports au trône », qui est l'insigne de sa dignité de grande divinité possédant le privilège de pénétrer jusque dans la présence du souverain même du Ciel. Antérieurement à la dynastie de Ming [2], les grands dignitaires de l'empire tenaient des deux mains devant leur poitrine un objet semblable, en bois, en jade ou en ivoire, quand ils se rendaient p.266 à l'audience. Primitivement il servait à noter ce que l'on avait à dire, car on aurait considéré comme un acte d'extrême témérité de se reposer uniquement sur sa mémoire jusque sous les yeux mêmes de sa Majesté, et de risquer ainsi d'avoir à rester court devant le trône. Plus tard, cette tablette ne fut plus qu'un signe d'hommage, et la dynastie actuelle en a complètement aboli l'usage.

Má-Tsó-Pô, de même que la plupart des divinités de rang quelque peu élevé, est accompagnée de deux acolytes, satellites, sortes d'écuyers à son service. Ils s'appellent Œil de Mille Milles et Oreille de Bon Vent, et sont probablement simplement des symboles nautiques, derrière lesquels il ne faut point chercher de

---

[1] Voy. page 56, note.
[2] 1368-1644.

personnages historiques. On en trouve déjà la mention au dix-septième chapitre de l'« Explication étendue des Divinités officiellement reconnues » [1], ramassis de toutes sortes de légendes et mythes se rapportant à la vie de Wou-Wang, premier prince de la maison de Tcheou, qui renversa du trône l'empereur Tcheou Sin de la dynastie de Yin [2]. Ils y portent les noms de Kao Ming et de Kao Kioh, et sont représentés comme deux frères horribles d'aspect, qui vinrent offrir leur aide à Tcheou Sin, lorsque ce dernier commençait à chanceler sur son trône. Œil de Mille Milles, dit l'« Explication », avait la figure bleu d'indigo, les yeux comme des lumières brillantes, une bouche énorme d'où sortaient des défenses, et une stature de géant ; on y donne à l'autre une figure comme une écale de citrouille, une bouche comme un pot de sang, des dents comme des épées courtes, des cheveux rouges comme du vermillon et deux cornes sur la tête. Les images que l'on en fait actuellement sont assez conformes à ces descriptions, sauf les défenses, qui manquent. L'« Explication » est un ouvrage de l'époque moderne, et Kao-Ming et Kao Kioh y sont présentés au lecteur comme deux idoles douées d'une âme qui se trouvaient dans un certain temple ; il est permis d'en conclure que l'auteur a fondé sa description sur l'apparence ordinaire des acolytes de *Má-Tsó-Pô* et qu'il a lui-même inventé ce qu'il raconte à leur sujet, dans l'idée que ce serait un agréable ornement de son œuvre fantastique.

Comme nous l'avons dit, il ne faut pas chercher trop loin l'origine p.267 de ces deux êtres. Il est très probable que ce sont des personnifications, assez bizarres, des deux principales qualités par lesquelles le bon marin se distingue, celle de faire attention au moindre souffle de vent pour l'utiliser, et celle de voir fort au loin devant soi, c'est-à-dire de savoir choisir la route la plus courte et la plus avantageuse et de faire voile en pleine connaissance des parages où l'on navigue. D'ordinaire ils sont armés de hallebardes,

---

[1] Ouvrage composé par un certain Tchoung Poh King.
[2] Voy. page 61.

ce qui pourrait bien être un fruit de la légende qui leur fait offrir leurs services à l'empereur Tcheou Sin. Oreille de Bon Vent tourne un peu la tête et porte la main à son oreille comme quelqu'un qui écoute attentivement ; Œil de Mille Milles abrite ses yeux de sa main comme quelqu'un qui interroge l'horizon. — Il se pourrait aussi que ces deux idoles fussent simplement des représentations symboliques, l'une, du vent favorable que *Má-Tsó-Pô* est censée accorder, l'autre, de la vue protectrice dont elle commande la mer à d'immenses distances. Enfin il se pourrait qu'elles représentassent des espèces d'anges tutélaires des marins au service de la déesse, dont l'un, Œil de Mille Milles, est toujours sur le qui-vive pour lui signaler les cas où les navigateurs ont besoin de secours, et l'autre est chargé de leur donner un vent favorable.

§ 2. Cérémonies qui se font dans les temples des dieux

@

Il va sans dire que, le jour de la naissance de *Má-Tsó-Pô*, on place une offrande devant son image et on la lui présente sans rien omettre du cérémonial d'usage, dans toutes les familles et dans tous les établissements commerciaux où son culte est en vigueur. Il va de même sans dire que ce jour-là ses temples surtout sont le théâtre d'un grand déploiement de pompe. Nous allons profiter de cette occasion pour donner un aperçu de ce qui se fait dans les temples les grands jours de fête des dieux qu'on y adore ; mais il doit être bien entendu que ces rites ne s'accomplissent pas indistinctement à tous les jours de fête de tous les dieux, et qu'au contraire leur célébration dépend de la richesse des temples, de la piété des habitants du lieu et du zèle des administrateurs du sanctuaire.

La veille de la fête, l'après-midi ou le soir, une dizaine ou une douzaine p.268 de jeunes garçons se rendent dans le temple du dieu.

Ils portent des chapeaux de cérémonie coniques à franges rouges [1], et des jaquettes d'une espèce de nankin brut jaune qui descendent jusqu'au-dessus des genoux ; les jambes et les pieds restent nus. C'est, semble-t-il, un costume que veut l'usage ; aussi les gens du peuple donnent-ils souvent à ces garçons le sobriquet de *lō-hàn-k'a*, qui, traduit librement, signifie à peu près « va-nus-pieds ». Leur véritable désignation est *lô-hàn-sê* ou *lô-yén-sê,* et la première de ces deux expressions a pu être corrompue par manière de plaisanterie pour faire le sobriquet. Autant que nous avons pu nous en assurer, les Chinois n'écrivent ni l'une ni l'autre des deux, parce qu'il n'y a pas de caractères qui y répondent ; elles sont pour cela difficiles à traduire ou à expliquer [2]. Cela donnerait lieu de penser qu'elles proviennent des temps antiques et que les garçons à pieds nus sont un reste de la religion primitive du Fouhkien ; car ; si les *lô-hàn-sê* avaient été importés par les Chinois proprement dits, ceux du Nord, dans les provinces méridionales, lors de la conquête au moyen-âge, ils seraient sans aucun doute arrivés avec un roman écrit, la littérature chinoise ayant à cette époque déjà atteint un grand degré de développement. On comprend en revanche que les conquérants n'aient pas fait entrer leur nom dans la langue littéraire, s'ils l'ont trouvé déjà existant chez les vaincus ; car ils méprisaient les usages particuliers de ces derniers et ne les jugeaient dignes d'aucune attention. Leurs lettrés et ceux qui se formèrent dans les provinces conquises firent sans doute à l'égard de ces usages ce que les lettrés du temps présent font à l'égard de la religion populaire, c'est-à-dire qu'ils auraient cru déroger en décrivant les *lô-yén-sê* et autres sujets analogues. On comprend ainsi qu'on n'ait pas imaginé de caractères pour désigner leur nom, et que celui-ci n'ait survécu que dans la bouche des gens des classes inférieures. Les idiomes des provinces méridionales

---

[1] Ces chapeaux se portent toujours dans les cérémonies religieuses et officielles. Ils font aussi partie du costume des mandarins.

[2] Dans son *Dictionary of the Amoy Vernacular*, Douglas dit que la syllabe *sê* est imitative du son des instruments que tiennent les garçons à pieds nus dans les cérémonies des temples ; mais il n'appuie cette assertion d'aucune preuve.

fourmillent d'expressions que l'on ne peut pas rendre par l'écriture et qui sont des restes des anciennes langues parlées dans ces contrées.

p.269 La veille donc du jour de fête les garçons à pieds nus se rendent dans le temple du dieu. Chacun d'entre eux tient à la main un anneau de métal, dans le bord creux duquel se trouvent de petits morceaux de fer, ou bien auquel sont assujettis des grelots en métal ; ils l'agitent, ce qui produit un petit bruit grésillant [1]. On passe cet anneau sur quatre doigts, et la main qui le porte est ornée d'un mouchoir de couleur. Quand tous ces garçons sont arrivés, ils se mettent sur deux rangs le long des murs latéraux de l'édifice, et marmottent et chantent en mesure des prières et des formules magiques, en agitant leurs anneaux ; tous les quatre ou cinq mots, leur chef frappe un coup sur le gong. Voici à quelles idées se rattache cette simple cérémonie. Le peuple croit que toutes les fois que l'on organise une fête en l'honneur de l'un des dieux principaux, celui-ci envoie pour aider ses adorateurs des messagers surnaturels appelés *koun-tsiòng* ou *koan-tsiòng*, c'est-à-dire « généraux d'armée ». Ces généraux ont sous leurs ordres des légions de soldats, appelés *t'ien-ping* ou *sîn-ping*, « soldats célestes ou divins », dont, semble-t-il, les garçons à pieds nus doivent figurer visiblement la présence, puisque, de même que les soldats célestes, ils doivent sans cesse s'appliquer à faire réussir la fête aussi bien que possible. Or leurs prières et leurs incantations ont, dit-on, pour but d'attirer l'attention du dieu dont on veut célébrer la fête, afin qu'il envoie ses généraux et qu'il ordonne à ses soldats de le suivre et de former sa garde partout où son image sera processionnellement portée. Cette cérémonie de la veille de la fête s'appelle *tiao-koun-tsiòng*, ce qui signifie « bien disposer les généraux ».

---

[1] Ces anneaux se nomment *pa-lê*, mot que l'on ne peut pas non plus rendre en caractères chinois.

Les garçons à pieds nus servent d'acolytes dans les cérémonies religieuses et portent, de même que les enfants de chœur catholiques, des sonnettes, des bannières et des lumières. Mais, outre cela, on les considère comme n'étant rien de moins que les remplaçants des gardes du corps surnaturels du dieu, lesquels viennent habiter leurs corps. Ils n'appartiennent du reste à aucune classe spéciale de la population ; rien n'empêche quelque garçon que ce soit de remplir leurs fonctions. Cependant c'est toujours la lie du peuple p.270 qui les fournit, ce qui, du reste, est la règle pour toutes les personnes attachées directement au service des idoles en Chine ; car il est frappant, quand on assiste à quelque cérémonie ou à quelque procession en l'honneur d'un dieu, de constater à quel point les lettrés y brillent par leur absence. C'est parmi ceux qui ont fonctionné comme garçons à pieds nus que se recrutent les exorcistes, dont nous parlerons plus loin.

Pour la fête, les garçons à pieds nus font acte de présence dès le point du jour pour réciter des incantations, marmotter des prières et chanter des hymnes en l'honneur du dieu. Ils se démènent, agitant leurs anneaux pendant que leur chef frappe le gong, avec quelques intervalles de repos, jusqu'au moment de porter processionnellement le dieu dans le temple de son ancêtre. Pour bien comprendre ceci, il faut remonter à ce qui s'est fait lorsque a été fondé le temple où se célèbre la fête. Quand l'édifice a été achevé, quand le nouveau dieu a reçu la dernière main, qu'on l'a peint et doré, il a fallu le conduire dans un autre temple consacré à la même divinité, et cela afin de lui faire recevoir du dieu qui l'habite une âme, sans laquelle naturellement il serait une simple poupée, privée de toute puissance. Cette cérémonie se fait ordinairement avec tant de pompe et une telle accumulation de formes, qu'il n'est guère possible à l'ancien dieu de se refuser à céder une âme au nouveau ; mais, comme il ne possède lui-même qu'une quantité limitée de la substance de l'âme, il en emprunte souvent quelque peu à l'un de ses amis ou de ses adorateurs, qui,

désireux d'être encensé et que l'on se prosterne devant lui, consent à vivre dans le temple et à y exercer le pouvoir du dieu. Le peuple accepte parfaitement cette substitution ; car il sait que le nouveau dieu ne fait rien que sur l'ordre de l'ancien, et qu'en s'adressant au vicaire, c'est toujours, quoique indirectement, au dieu lui-même qu'on s'adresse. Si en outre on parvient à obtenir la ratification impériale de la nomination du vicaire, la pièce est complète et personne ne fait la moindre objection au culte du nouveau dieu. On place en grande cérémonie son image dans le temple qu'on lui a érigé et l'on termine son inauguration en déposant dans son encensoir quelque peu de la cendre de l'encensoir de l'ancien dieu, rapportée sous un dais par la procession qui est allée chercher l'âme de l'idole. On croit généralement en Chine que la cendre de l'encens brûlé devant une idole puissante peut faire des miracles, superstition aussi innocente que celle de ces Européens qui p.271 attribuent un pouvoir miraculeux à un osselet de saint ou à un lambeau de la robe de la Sainte Vierge ; de même que ceux-ci portent sur eux des reliques et autres amulettes protecteurs, les Chinois se suspendent sur la poitrine de petits sachets brodés ou teints, dans lesquels il y a de la cendre d'encens. Ils ne vont cependant pas jusqu'à s'agenouiller devant leur amulette comme pour l'adorer.

Aller en grande procession chercher la cendre de l'encens s'appelle *tch'iá^{ng}-hiou^{ng}-hé,* « demander du feu d'encens ».

Quand le nouveau dieu a ainsi reçu une âme de l'ancien et qu'on l'a ramené solennellement dans son temple avec la cendre d'encens, il faut encore lui ouvrir les yeux, les oreilles, le nez et la bouche, afin de le rendre accessible aux prières, à l'encens et aux offrandes. Cela s'appelle *k'aï-gán* [1] « ouvrir les yeux ». C'est une grande affaire. Si les propriétaires du temple peuvent en couvrir les frais, un prêtre taoïque célèbre au préalable, parfois pendant

[1] Voy. la page 19, note. Une autre expression très usitée est celle de *k'aï-kong* : « ouvrir la clarté ».

plusieurs jours de suite, une messe *tsiò*, telle que nous l'avons décrite en détail aux pages 58 et suivantes. On passe enfin à la cérémonie, pour laquelle on a eu soin de choisir un jour heureux. Le prêtre, avec l'accompagnement obligé de prières et de formules, de musique, de pompe, marque d'un point les yeux, la bouche, le nez, les oreilles, même les mains et les pieds de l'idole ; il se sert pour cela de sang ou de cinabre. Ce rite appartient exclusivement à la religion du Tao ; mais les prêtres taoïques le pratiquent aussi sur des dieux et des déesses du panthéon bouddhique.

Quand il s'agit de procurer une âme à un nouveau dieu, la procession se rend si c'est possible dans un temple primitif de la divinité, par exemple, pour *Má-Tsō-Pô*, on aime à aller chercher l'âme à Bî-Tsiou, et pour *Keh-Sìng-ông*, à An-K'oï [1]. Ce serait cependant quelquefois une course trop lointaine, et alors on se contente d'un temple quelconque consacré au dieu en question, en ayant soin toutefois de choisir autant que possible le plus renommé des environs ; avec la nouvelle âme, on en rapporte la cendre d'encens.

Revenons aux cérémonies qui se pratiquent généralement dans les temples pour célébrer la fête d'un dieu. Nous disions que souvent l'on porte le dieu dans le temple de son ancêtre, et le lecteur comprend maintenant qu'il p.272 s'agit du temple où il a reçu son âme. On veut qu'il puisse présenter ses hommages au dieu de qui il la tient, et en même temps faire une nouvelle provision de force psychique. On organise dans ce but une grande procession avec tous les accessoires, bannières, lanternes et musique ; naturellement les garçons à pieds nus en font partie en vertu de leur dignité de gardes du dieu ; en queue du cortège se placent les administrateurs du temple et les dévots des environs. Quand on est arrivé, les chefs de la procession se prosternent devant l'ancien dieu dans la supposition que le dieu plus jeune qu'ils ont amené en

[1] Voy. l'article sur le 22e du 8e mois, § 1.

fait autant, et ils donnent aux prêtres de l'argent, qui est considéré comme un tribut payé à l'ancien dieu, mais qui s'en va naturellement dans l'escarcelle de ses serviteurs humains. Enfin on offre aux membres de la procession du thé et d'autres rafraîchissements, après quoi elle se remet en route pour le temple d'où elle est venue, rapportant avec elle une nouvelle provision de cendre et des bâtons d'encens allumés. Ceci s'appelle *tch'iá^{ng}-hé* « demander le feu ».

Dans le cours de la journée on célèbre en outre dans l'édifice une messe taoïque, et l'on a soin de faire figurer en abondance parmi les mets de l'offrande des plats spécialement destinés aux soldats et généraux célestes, parce qu'ils ont à faire un service pénible pendant lequel il ne faut pas qu'ils aient à souffrir de la faim ou de la soif. Pendant que s'accomplissent ces rites, on joue en l'honneur du dieu des pièces de théâtre sur la place qui est devant le temple, de sorte que d'ordinaire la procession à son retour y trouve déjà un grand rassemblement de curieux. Il n'est pas rare que l'on aille en grande pompe à la rencontre de la procession pour lui faire un retour solennel, surtout si le temple de l'ancêtre est assez éloigné pour que le voyage qu'on y a fait ait été un véritable pèlerinage, prenant quelques jours. Après midi on organise d'ordinaire une seconde procession pour promener le dieu dans le ressort du temple avec une suite nombreuse de divinités de moindre rang ; de cette manière il peut faire parvenir ses bénédictions jusque dans les derniers recoins, chasser de partout les esprits malfaisants et détourner ainsi les malheurs. Cela s'appelle *ngiâ^{ng}-hiou^{ng}*, « porter de l'encens en procession .

Ces processions religieuses des Chinois permettent mieux que toute autre p.273 chose de se rendre compte des idées curieuses, on peut dire bizarres, qui semblent propres à ce peuple en matière de religion. On y peut constater un mélange d'indifférence et de foi dans les exorcismes, l'amour du grotesque, la passion de l'amusement et des distractions ; quant à l'esprit vraiment

religieux, à ce qui mérite de s'appeler de la piété, on n'en trouvera pas vestige. La plus brillante des processions de ce genre faites à Émoui en 1877 a eu lieu, dans la seconde quinzaine du troisième mois, dans la petite île de Kó-Lōng-Soū [1], en l'honneur du Grand Dieu-Patron de la Production [2], dont un temple se trouve dans cette île à côté du terrain où l'on joue au cricket, et dont la principale fête se célèbre le 15 du troisième mois. Comme nous y avons assisté, nous en donnerons une courte description ; mais auparavant il faut dire un mot du dieu qui en était le héros.

Son culte a pris de grandes proportions à l'entour d'Émoui, et il y a sur le continent plusieurs temples consacrés à son service. Nous ne saurions nous prononcer avec certitude sur son origine et les Chinois eux-mêmes n'ont pas grands récits à ce sujet ; de plus ce dieu ne semble pas jusqu'ici avoir attiré l'attention des auteurs européens. Les gens du Fouhkien méridional affirment tous que c'était primitivement un prêtre taoïque, appelé *Gô-Tsin-Djîn* [3] dans la langue du Sud de la province, et qu'il s'acquit tant de renom dans la pratique de l'art de guérir qu'il mérita par là d'être mis au rang des patrons des esculapes chinois. Il a un beau temple dans le voisinage de Háï-Ts'ung, dans le village de Péh-Ta tout près de l'embouchure de la rivière des Dragons, où l'on prétend qu'il est né. C'est le célèbre « temple de Péh-Ta », *Péh-Ta-king*, dans son genre un des plus beaux monuments de la province, orné sur toutes ses façades de sculptures, de fresques et d'autres peintures, et tout à fait digne d'être visité par ceux qui viennent dans cette contrée. Cependant, ce qui rend le Grand Dieu-Patron de la Production surtout remarquable à nos yeux, c'est que son culte a gardé des traces évidentes de l'adoration du soleil, ce qui permet de supposer qu'il pourrait bien lui-même p.274 être un ancien dieu solaire du Fouhkien que l'on aurait fini par identifier avec l'homme

---

[1] Voy. l'Introduction.

[2] *Pó-Sing-Tāï-Tè* dans la langue d'Émoui.

[3] Ce qui revient à *Gô* l'Excellent. *Gô* (mand. Wou) est un nom de famille très répandu.

Gô-Tsin-Djîn. Nous avons déjà vu dans le cours de cet ouvrage comment l'on a fait du dieu du Ciel, premièrement l'Empereur de jade, enfin le pape taoïque [1] ; nous avons ensuite constaté une incarnation semblable de la déesse de la Terre dans le personnage semi-fabuleux de Ku Loung [2] ; enfin nous avons rappelé, en divers endroits [3] que maint héros mythologique des anciens peuples de l'Occident présente les traits distinctifs du dieu soleil, et est évidemment un remplaçant humain ou semi-humain du soleil. Il n'est donc point absurde de supposer que dans le Fouhkien un ancien dieu de cet ordre eût fini par se cacher sous la figure d'un célèbre médecin. En Occident aussi les anciens ont toujours considéré le soleil comme le grand médecin de l'univers, qui guérit toute la nature des maux de l'hiver et ferme les blessures que les rigueurs des frimas ont faites. Esculape, par exemple, est le dieu solaire de la Phénicie, de la Grèce et de Rome, et en même temps le célèbre guérisseur. C'est le soleil traversant les signes du zodiaque de l'automne et de l'hiver, c'est-à-dire les constellations prises dans les replis de l'Hydre [4], symbole de Typhon, de Satan, ou de l'esprit des Ténèbres, qui domine la lumière solaire pendant l'automne et l'hiver [5]. C'est pour cela que l'on représentait Esculape comme un vieillard, de même que l'on donnait au soleil du solstice d'hiver la figure d'un nouveau-né [6], à celui du printemps celle d'un adolescent, et à celui de l'été celle d'un héros, d'un Hercule. Esculape est accompagné du serpent, comme symbole de sa puissance thérapeutique ; ce serpent est encore l'Hydre céleste. En effet, c'est surtout en automne et en hiver, à l'époque où défaillent les forces de la Nature, que l'on a besoin de l'action bienfaisante du

---

[1] Voy. le 9e jour du 1er mois, §§ 1 et 5.
[2] Voy. le 2e jour du 2e mois, § 1.
[3] Par ex. pages 44 et suiv., 73, 85, etc.
[4] Cette constellation, appelée Ophis par les Grecs, embrassait toute la partie du ciel qui s'étend de la Couronne boréale jusqu'à l'Aigle.
[5] La fête de St. Roch, l'Esculape catholique, est fixée par le calendrier au 16 août, c'est-à-dire au commencement de l'automne, soit au moment où le soleil vient d'entrer dans les signes automnaux du zodiaque.
[6] Voy. la page. 205, note.

soleil médecin ; aussi les légendes attribuent-elles à Esculape, au soleil personnifié, des guérisons d'aveugles, des résurrections de morts et toutes sortes d'autres actions miraculeuses. Les Juifs avaient p.275 une légende d'après laquelle Moïse dans le désert avait placé sur une perche, qui sent fort le bâton d'Esculape, un serpent d'airain dont la vue guérissait ceux qui avaient été mordus par des serpents venimeux [1], et les chrétiens ont vu dans ce serpent un type de leur Christ [2], auquel ils ont aussi attribué des guérisons miraculeuses, et que souvent ils représentent suspendu à une croix au pied de laquelle s'enroule un serpent. Les Grecs ont encore attribué l'art médical à Bacchus, dieu solaire, et les Égyptiens à Osiris. Jusque dans les Védas [3] le poète invoque le dieu solaire pour que celui-ci guérisse les maladies et écarte les mauvais rêves. Voilà des exemples assez nombreux pour que l'on ne s'étonne pas de ce qu'en Chine un dieu solaire ait pu être identifié avec un médecin, et de ce que les malades se rendent en foule dans son temple, comme en Grèce ils allaient chercher la guérison dans le temple d'Esculape.

Comme nous avons eu soin de le dire, nous ne donnons que comme une hypothèse l'identité de l'Esculape chinois avec un dieu solaire ; les preuves complètes manquent encore ; mais la question vaut que l'on fasse des recherches pour l'éclaircir. Il serait en effet fort intéressant de ramener à la lumière un ancien dieu du soleil, oublié depuis longtemps, mais qui, en prenant la figure de *Gô-Tsin-Djîn*, a peut-être réussi sous ce déguisement à vivre pendant des siècles caché sur le parnasse du taoïsme. Voici quelques-uns des motifs qui nous ont suggéré cette hypothèse.

Le premier est tiré du nom du dieu, *Pó-Sing-Tāï-Tè,* qui signifie « Grand Dieu-Patron de la Vie » ou « Grand Dieu Protecteur de la Production », et qui convient au dieu-soleil mieux qu'à tout autre, puisque c'est lui qui est la source de toute vie et qui en avançant

---

[1] Nombres XXI, 8 et 9.
[2] Jean III, 14 et 15.
[3] I ; 115, 6.

dans sa carrière fait sortir du sein de la terre tout ce qui existe ; il est le « Grand Dieu » sans lequel rien ne peut pousser et croître. Chaque année il fait le salut du monde, le protégeant contre la stérilité ; c'est le *Salvator mundi* des chrétiens, le *Saotes* des adorateurs de Bacchus. Un autre nom de ce dieu est *Tāï-Tō-Kong*, « Seigneur du grand principe de la nature ». Dans ce principe, *tō*, dans la langue mandarine *tao*, d'où vient le nom du taoïsme, il faut voir la force mystérieuse, impénétrable de l'univers, à p.276 laquelle tout ce qui est doit son existence ; on pourrait ainsi l'appeler l'âme universelle de la nature [1]. Le soleil est le premier, le principal agent de ce principe de tout, et l'on ne pouvait donc lui donner de nom mieux approprié que celui de *Tāï-Tō-Kong*, « Seigneur, Chef du principe universel de la nature ». Ce nom semble donc indiquer clairement qu'il s'agit d'un ancien dieu solaire.

Une indication non moins positive se trouve dans la fête principale qui se célèbre en l'honneur de *Pó-Sing-Tāï-Tè*. C'est le 15 du troisième mois, donc vers la fin du printemps. Quand cette époque arrive, le Grand Dieu-Patron de la Production et de la Vie de la nature s'est acquitté de ses plus importantes fonctions, c'est-à-dire que tout est né, que tout fleurit, que dans toute la nature la fécondation des arbres et des plantes a eu lieu. Les hommes le célèbrent alors, ils allument des feux printaniers ; ils s'y jettent afin d'être purifiés par la flamme du dieu, dont celle du bûcher est l'emblème. Ces feux, que l'on allume dans le troisième mois, de préférence devant le temple du Grand Dieu-Patron de la Production, nous semblent constituer, si ce n'est une preuve absolue, du moins une très forte présomption en faveur de notre hypothèse.

Disons un mot de cette cérémonie. Prêtres, garçons à pieds nus, exorcistes, se trouvent dans le temple dès l'aube du grand jour. On fait un bûcher qu'on allume, puis, tandis qu'une partie du personnel s'occupe activement à entretenir les flammes avec du charbon de

[1] Comp. notre chapitre V, § 17.

bois, le reste place dans les palanquins qui leur sont destinés les idoles appartenant au temple, après quoi on les transporte dehors, sur la place, déjà remplie de monde. Les garçons à pieds nus et les exorcistes [1], ceux-ci à moitié nus, se rangent des deux côtés du feu. Ils récitent leurs incantations et leurs prières et font tinter leurs anneaux ; mais le son de leurs voix se perd bientôt dans le bruit assourdissant des tambours et des gongs, accompagnés d'instruments criards, qui se mettent soudain de la partie pour allumer la démence religieuse de la foule. C'est alors qu'un prêtre taoïque, couvert d'une robe de cérémonie traînante, sort des rangs des assistants et jette dans le feu un mélange de sel et de riz [2] p.277 pour le purifier et pour en éloigner les mauvais esprits et les influences malfaisantes. Ce rite accompli, quand les exorcistes voient que le bûcher commence à s'effondrer, ils se plantent de courts couteaux dans les joues et dans la chair des bras, et, le sang ruisselant sur leurs corps demi-nus, les cheveux en désordre, ils se jettent dans le feu ; les gongs redoublent d'ardeur, et bientôt prêtres et garçons à pieds nus suivent l'exemple des exorcistes. Pendant ce temps un prêtre frappe de toutes ses forces le sol autour du feu avec une natte roulée, en prononçant tout le temps des formules magiques, afin de disperser et de chasser les esprits invisibles accroupis autour du feu et dont la méchanceté pourrait

---

[1] Nous reviendrons aux pages 285 et suiv. à cette classe intéressante de gens.

[2] Cette cérémonie s'appelle *iā-yêm-bí* : « épandre le sel et le riz ». Pourquoi ces deux ingrédients ? C'est difficile à dire. Peut-être est-ce une espèce de tribut en nature que l'on paye aux démons pour modérer leur malignité. Il est à remarquer que les exorcistes d'Europe se servent de pois pour chasser les mauvais esprits. « In the Lemuria, which was observed on the 9th of May, every other night for three times, to pacify the ghosts of the deed, *the Romans threw beans on the fire of the altar* to drive them out of the houses » (Brand, *Observations*, Mid-Lent Sunday). On invite dans certaines circonstances les prêtres taoïques à venir purifier avec le riz et le sel une maison ou une propriété ; cela se fait par exemple immédiatement après un enterrement, quand le cortège est de retour à la maison mortuaire. Le peuple a une grande confiance dans cette lustration, et il arrive fréquemment, quand une personne en deuil est venue dans une maison, qu'à son départ on jette après elle une poignée de riz et de sel. La pire insulte que l'on puisse faire à un propriétaire ou à un créancier qui sont venus réclamer leur argent, c'est de saluer leur départ de la même manière. Cela revient à dire : « Vous êtes un porte-malheur, l'empoisonneur de mon bonheur domestique », et les Chinois s'en formalisent très fort.

occasionner des brûlures [1] ; les assistants soulèvent sur leurs épaules les litières des idoles et forment une sorte de farandole, qui traverse le feu à plusieurs reprises, jusqu'au moment d'organiser la grande procession qui doit parcourir le territoire du temple. La cérémonie du feu s'appelle *tàh-hé*, « marcher sur le feu ». Dès qu'elle prend fin, les assistants s'empressent autour du bûcher afin d'en recueillir la cendre pour leurs foyers. Nous avons déjà essayé d'expliquer cette coutume à la page 134.

Nous n'avons pas grand'chose à ajouter à ce que nous avons déjà dit aux pages 133 et suivantes au sujet d'une cérémonie analogue. C'est évidemment un reste de l'antique culte du soleil, un rameau de l'arbre d'où est sorti aussi cette pyrolâtrie, qui a joué un si grand rôle dans les systèmes religieux des Perses et des Syriens, des Grecs et des Romains, des Juifs et des chrétiens [2]. Aussi bien le moment de la journée où elle p.278 a lieu, le matin, que la saison où elle se célèbre, le printemps, indique une relation étroite entre le feu qui y joue le grand rôle et le feu du soleil printanier [3]. Il est vrai que ce rite se pratique encore devant les temples de divers autres dieux lorsqu'on célèbre leur fête ; mais c'est un fait qu'il a lieu presque exclusivement au printemps et qu'il est beaucoup plus rare qu'on puisse en être témoin dans d'autres saisons ; du moins c'est là notre expérience personnelle. C'est par excellence devant le

---

[1] Quand ils voient quelqu'un se donner beaucoup de peine, les gens du peuple disent souvent par dérision : *saï-kong sak tch'ióh*, « le prêtre taoïque frappe avec la natte ». C'est une allusion moqueuse aux prêtres qui se donnent tant de mal pour que la cérémonie du feu s'achève sans laisser de brûlures à ceux qui y ont pris part.

[2] Voy. pages 136 et suiv., 216 et suiv.

[3] [Trad.]« At Dijon, in Burgundy, it is the custom upon the first Sunday in Lent to make large fires in the streets, whence it is called Firebrand Sunday. This practice originated in the processions formerly made on that day by the peasants with lighted torches of straw, to drive away, as they called it, the bad air from the earth » : — Brand, *Observations on popular Antiquities*, page 51.

[Trad.]« In the month of May the citizens of London of all estates, generally in every parish, and in some instances two or three parishes joining together, had their several mayings, and did fetch their may-poles with divers warlike shows ; with good archers, morrice-dancers, and other devices for pastime, all day long ; and towards evening they had stage-plays and *bonfires* in the streets » ; — Stow, « Survey of London », p. 80 ; cité dans Strutt, *Sports and Pastimes*, livre IV, ch. III, 15.

temple du Grand Dieu de la Production qu'il s'accomplit, de préférence le 15 du troisième mois ; et là est le fait sur lequel nous insistons, parce qu'il donne un grand appui à la conjecture qui fait de ce dieu le dieu solaire de la contrée, identifié avec un médecin célèbre, comme cela a été le cas pour l'Esculape des Grecs. Quelques détails de la procession que nous allons bientôt décrire tendent de leur côté à confirmer cette hypothèse.

Peut-être Clavel est-il dans l'erreur lorsqu'il dit que la fête des lanternes des Chinois [1] tire son origine de la fête du feu qui se célèbre presque dans le monde entier à l'époque du solstice d'été [2]. Il aurait été certainement plus exact de dire que, soit la fête des lanternes, soit celle de la St. Jean, soit la fête du feu célébrée à la fin du printemps par les Chinois, appartiennent au même tronc, c'est-à-dire au culte de la lumière du soleil. Réellement, il y a des ressemblances frappantes entre la fête du feu qui sert en Europe et dans l'Inde à glorifier au milieu de l'été le soleil parvenu à l'apogée de sa force et de son éclat, et celle par laquelle les Chinois saluent leur soleil vivifiant du printemps. Pour mettre le lecteur à même de juger, nous transcrirons ici un passage de l'ouvrage de Clavel [3], dans lequel cet auteur donne une vivante description de la manière dont la nuit de la St. Jean se célèbre en France tous les ans dans les campagnes. On p.279 pourra comparer ce qu'il dit avec ce que nous avons avancé au sujet de la fête du feu chez les Chinois.

> « Cette fête continue d'être en pleine vigueur dans le midi de la France, et dans les campagnes de la Lorraine et de l'Alsace. Le 23 Juin, après le coucher du soleil, sont amoncelés, au milieu de la place du village, des fagots, des bourrées ou des sarments, élevés en pyramide, et surmontés d'une touffe d'herbes odoriférantes, appelées communément « les herbes de la Saint-Jean ». Le curé et le maire, et, à

---

[1] Voyez pages 130 et suiv.
[2] *Histoire des Religions*, livre I, ch. 11, p. 226.
[3] Page 225.

défaut de celui-ci, le plus ancien du village, suivis d'un grand nombre d'habitants, viennent processionnellement, précédés de la croix, du sacristain et des enfants de chœur, mettre le feu au bûcher. Pendant que le feu pétille, et que la flamme s'élance dans l'air, le cortège rustique fait plusieurs tours en récitant des prières ; puis *le curé bénit le feu,* et se retire avec son clergé dans l'ordre où ils sont arrivés. A peine se sont-ils éloignés, qu'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants s'empressent autour du feu, y passent et y repassent plusieurs fois des couronnes de fleurs, des rameaux vents, *et arrachent les morceaux de bois à demi brûlés.* Ces couronnes, ces rameaux, ces morceaux de bois sont précieusement conservés. Le lendemain, les couronnes et les rameaux sont attachés au-dessus des portes extérieures des habitations [1], au sommet des cheminées, ou portés dans les champs de blé ou de vignes, comme des préservatifs contre le tonnerre et la grêle. Autrefois, en Angleterre, le jour de cette fête, toutes les maisons étaient illuminées [2] ; le lendemain, elles étaient parées de bouquets et de guirlandes, de branches et de feuillages. Ces bouquets et ces guirlandes, ou, si l'on veut, ces herbes de Saint-Jean, se composaient de lis blancs, de pourpier sauvage, de bouleau vert, du grand fenouil, et de la fleur jaune du millepertuis. « Il est à remarquer, dit un écrivain, que le nom vulgaire p.280 latin de cette dernière plante est *fuga*

---

[1] Nous ferons voir plus tard, en décrivant la fête de la mi-été (5 du 5e mois, § 1), qu'un usage analogue est aussi en vigueur en Chine vers la même époque, et c'est là un des motifs pour lesquels nous avons donné dans le texte cette citation étendue de l'ouvrage de Clavel.

[2] On fait aussi dans le Fouhkien des illuminations dans le cours du cinquième mois, et l'adoration du soleil du solstice d'été n'y est sans doute pas pour rien. Pendant les jours qui suivent la fête des bateaux-dragons (5 du 5e mois), on voit souvent des embarcations illuminées au moyen de lampions sillonner l'eau dans tous les sens au clair de la lune ; des groupes joyeux les remplissent, mangeant, buvant et faisant de la musique. Il y en a même où il se donne des représentations dramatiques. Ces illuminations nautiques sont simplement aux yeux du peuple des parties de plaisir. On les appelle *ioû-kang*, « errer sur les rivières », ou *ioû-tsoûn*, « se promener en bateau ».

daemonum, c'est-à-dire l'herbe qui met en fuite les démons ». . . . .

Clavel ajoute que l'on ne se contentait pas de passer dans les flammes des plantes et des fleurs douées de propriétés médicinales, *mais encore que beaucoup de personnes se jetaient elles-mêmes dans le bûcher* en tenant de ces plantes à la main. Brand, de son côté, dit [1] que l'on allumait partout en Angleterre des feux de la St. Jean, ou « bonfires », *que l'on sautait au travers, dansait tout autour et emportait chez soi des morceaux du bois à demi consumé ; que même en Irlande on les faisait traverser par les jeunes gens des deux sexes et par du bétail.* Les Hindous aussi célèbrent une fête du feu vers le moment du solstice d'été. Les dévots qui veulent y prendre part se préparent à l'avance en s'abstenant pendant fort longtemps du commerce des femmes et en jeûnant, et durant les dix-sept derniers jours ils doivent coucher sur la terre nue. Quand le jour de la fête est arrivé, ils s'enduisent de bouse de vache et se parent avec des fleurs ; on allume le feu, et les prêtres, portant les idoles, suivis d'une grande foule de peuple, font processionnellement le tour du bûcher en récitant des prières et incantations appropriées à la circonstance. Alors les tapaswi se jettent dans le feu ; plus leur dévotion est grande, plus ils le traversent lentement ; il y en a même qui portent leurs enfants dans leurs bras, ou sur leur dos à travers les flammes. Quand cette espèce de pénitence ou de purification est achevée, les assistants se disputent la cendre du bûcher et les fleurs dont étaient parés les saints hommes qui ont marché dans le feu, bien persuadés que ces reliques, religieusement conservées dans leurs demeures, en éloigneront tous les maux et les influences malignes [2].

On voit ainsi que l'usage d'allumer des feux en l'honneur du dieu solaire et de se jeter dans les flammes, règne depuis les bords les

---

[1] *Observations on popular Antiquities*, p. 167 et suiv.
[2] Clavel, ouvrage cité, livre I, ch. II.

plus éloignés de la Chine jusque dans les contrées que nous habitons. Il existe en Espagne et en Portugal, en Italie et en Allemagne, chez les peuples slaves et les peuples scandinaves, et il se retrouve en Hindoustan, témoin irréfragable de la parenté des coutumes populaires entre elles, et du caractère général du culte de la Nature, et de celui du Soleil, qui en est le principal agent.

p.281 Un mot encore sur la signification de la cérémonie qui consiste à marcher sur le feu. Outre qu'en y prenant part l'on espère se pénétrer de la force, de la vie solaire, les Chinois la considèrent, à ce qu'ils disent eux-mêmes, comme une sorte de purification du corps ; et il est remarquable qu'une pensée semblable semble avoir existé dans les contrées qui entourent la Palestine. Du moins on lit dans le second livre des Rois [1] que le roi de Juda *souilla* le Tophet de la vallée de Hinnom, et cela afin d'empêcher que qui que ce soit fît encore passer son fils ou sa fille par le feu en l'honneur de Moloch. Or ce Moloch est l'ancien dieu solaire en l'honneur duquel les Syriens, de même que les Irlandais des temps modernes [2], faisaient traverser le feu à leurs enfants pour quelque motif religieux [3], et dont les Carthaginois adoraient une image creuse, à tête de taureau, symbole du soleil de l'équinoxe du printemps, marquée il y a environ quarante siècles par le signe du Taureau. Les bras de la statue étaient disposés de telle façon que les offrandes que l'on y plaçait roulaient d'elles-mêmes dans un feu allumé dans l'intérieur de l'image. C'étaient des êtres humains que l'on condamnait ainsi à une mort affreuse, et ceux qui les sacrifiaient dansaient autour de la statue en poussant de grands cris et en faisant une musique bruyante

---

[1] XXIII, 10.

[2] Ci-dessus, p. 280, 9e ligne. Dans son « Essay on the Antiquity of the Irish Language » (1772), Vallancey dit que les Druides faisaient traverser le feu à tout le bétail le 1er mai, afin de le mettre à l'abri des maladies pour tout le cours de l'année. Cet usage païen subsiste toujours à Munster et à Connaught, où il n'y a pas un paysan, qui ne l'observe pour le même motif. — Chez les anciens Parses on tenait un instant chaque enfant nouveau né au-dessus du feu de l'autel, afin de le purifier. (Clavel, ouvr. cité, livre IV, ch. 1).

[3] Maimonide, III, 38.

pour dominer les gémissements des victimes. Ainsi, lorsque Agathocle se disposait à faire le siège de Carthage, les citoyens de la ville jetèrent eux-mêmes deux cents enfants des meilleures familles dans l'intérieur de la statue de Moloch, afin de s'assurer dans la guerre qui s'annonçait le puissant secours de ce dieu. C'est en l'honneur de ce même dieu solaire, de Moloch, que les enfants des Syriens et des Ammonites avaient à traverser le feu, de même qu'en Chine les exorcistes et les garçons aux pieds nus le font maintenant encore. Toutefois les Chinois n'ont jamais ravalé leur culte des dieux au point d'en faire un motif de meurtre ; du moins ne trouve-t-on dans aucun de leurs livres la moindre trace de l'existence chez eux de sacrifices humains en l'honneur des divinités. D'après Pline, le p.282 territoire des Falisques, non loin de la ville de Rome, renfermait un petit nombre de familles, nommées les Hirpiens, qui marchaient, sans se brûler, sur un bûcher embrasé, lorsque s'offrait un sacrifice qu'on faisait chaque année sur le mont Soracte, en l'honneur d'Apollon, le dieu-Soleil [1] ; c'était, à ce qu'écrit Strabon, Feronia, une sorte de divinité des montagnes à qui le bois du mont Soracte était consacré, dont l'esprit possédait ces adorateurs du Soleil et les mettait ainsi en état de marcher sur le feu sans se faire aucun mal. Mais il sera superflu de signaler d'autres analogies entre l'ancien culte du feu qui a été en vigueur en Occident et celui qui se célèbre actuellement en Chine, pour faire voir que tous deux font sans aucune doute partie du culte du soleil, par les rayons immaculés duquel on veut se purifier en se jetant dans les flammes d'un feu allumé comme symbole de ce feu céleste. Il n'est même point impossible qu'il faille chercher dans ces idées touchant le feu solaire l'origine de l'usage de brûler les morts, qui a été si fort pratiqué chez un grand nombre de peuples anciens, et qui était considéré comme si honorifique que parfois on le réservait aux princes et aux grands. Sans doute les peuples primitifs auraient vu dans la crémation un sacrilège plus encore que

---

[1] Naturali Historiæ, livre VII, cap. 2, de *Scythis*.

ce n'est maintenant encore le cas pour beaucoup de personnes, si leurs préjugés à cet égard n'avaient pas cédé devant de puissantes considérations, qui n'étaient autres que celles provenant du désir de faire rentrer le défunt dans le sein de la divinité suprême de la Nature, c'est-à-dire du dieu solaire, de qui émane toute vie sur la terre. Kirker [1] considère comme probable que le suttiisme, si profondément enraciné dans les mœurs surtout des Hindous, se rattache au même ordre d'idées. Les femmes et les esclaves du défunt se jettent dans les flammes de son bûcher pour la même raison pour laquelle les Carthaginois se jetaient volontairement dans les bras de leur Moloch ardent : ils veulent être purifiés avec le défunt et être recueillis avec lui dans les bras du dieu-Soleil, au sein de l'empire supérieur de la Lumière, dans lequel les ténèbres et la mort n'exercent plus le moindre pouvoir. — Revenons maintenant à la procession, que cette digression nous a fait quitter à la page 273.

Elle était ouverte par une bande de gamins affreusement sales et une demi-douzaine de garçons aux pieds nus, parés de chapeaux de p.283 cérémonie crasseux et portant des bannières et des lanternes. Il y a presque toujours de ces garçons dans les processions qui se font en Chine en l'honneur des dieux [2]. Il y avait en outre des porteurs de drapeaux et de bannières répandus dans tout le cortège, sans ordre ni symétrie aucune, et l'on portait une multitude de lanternes, quoique il fît grand jour et que le soleil brillât au ciel dans toute sa gloire. De distance en distance se distinguaient des groupes de musiciens, les uns à gages et enveloppés de manteaux rouges, les autres volontaires et revêtus de leurs plus beaux habits. Avec ces troupes alternaient des enfants à cheval et en habits de fête et des chariots ornés de verdure, de fleurs et de branchages, au milieu desquels étaient placées des

---

[1] Œdip. I, 412-415.

[2] Pline rapporte que dans les occasions solennelles, où l'Apis paraissait en public, ce dieu aussi était accompagné d'un cortège d'enfants qui chantaient des hymnes en son honneur et qui soudain étaient saisis par les transports d'une frénésie qui les faisait prophétiser. *Naturalis Historiæ*, livre VIII, ch 46, *de Api bove.*

jeunes filles, et aussi des garçons habillés en filles, tous vêtus d'azur [1]. En voyant ces chariots, il était impossible de ne pas penser à la verdure et au beau bleu virginal du printemps, enfants du grand Dieu-Patron de la Production, auquel on voulait par la procession rendre grâce pour avoir achevé sa grande tâche créatrice de la première saison. Le gracieux effet produit par ces jardins mouvants — offerts pour la plupart par des confréries dévotes — était malheureusement gâté par la vulgarité des attelages ; nous voulons parler des coulies sans uniforme ni signe distinctif quelconque, vêtus de leurs sales habits de travail, qui, tête nue, jambes nues, traînaient les chariots. Après les chariots venaient des exorcistes, à demi nus, entourés de leurs acolytes, les garçons aux pieds nus. Plusieurs d'entre eux s'étaient planté des couteaux dans les bras et les joues, et se frappaient le dos, au travers de leurs longs cheveux épars, avec des sabres courts qui faisaient de profondes blessures. Quelques-uns portaient de grands serpents qui s'enroulaient à leur cou et autour de leur corps ; d'autres étaient étendus dans des litières dont le fond était hérissé de clous, ou bien assis sur des chaises à porteurs dont le siège et le dossier étaient formés de couteaux. D'autres encore se flagellaient avec des martinets garnis de balles ou de boules armées de pointes, ou se faisaient au front des incisions d'où le sang ruisselait sur leur figure et leur poitrine. Il y en avait qui s'avançaient à cheval, la p.284 figure noircie, pour effrayer les esprits malfaisants. D'autres enfin s'étaient planté une grosse aiguille à travers la langue et crachaient de temps en temps leur sanglante salive sur des morceaux de papier, qu'ils distribuaient aux assistants empressés de s'emparer de ces amulettes. Les gens superstitieux attribuent à ces morceaux de papier, collés au-dessus de l'entrée de la maison, une grande vertu pour écarter les démons et mauvais esprits, dont la divinité qui inspire l'exorciste est l'ennemi naturel.

---

[1] Nous avons déjà donné, à propos du 15 du premier mois (page 139), les noms de ces chariots, que souvent l'on remplace par des tréteaux portatifs sans roues.

Rien de disparate comme cette procession. Le grotesque turbulent y avait sa part en même temps que les sanglantes exhibitions dont nous venons de parler. Farces, drôleries, grosses facéties, y jouaient un rôle peu en harmonie avec l'idée que nous nous faisons d'un cortège religieux [1]. On voyait des gens portant sur des perches un long dais fait de planchettes réunies par des charnières, et formant un immense scorpion. Le monstre avait tête et pattes. La partie supérieure en était abritée sur toute sa longueur par une tente d'étoffe rouge, sous laquelle étaient assis des enfants et des jeunes filles habillés de bleu de ciel. Des joueurs de gongs marchaient devant cette machine, dont l'approche était saluée par des cris assourdissants. Ensuite venaient plusieurs chars, dont chacun portait une balançoire tournante, aux cordes desquelles étaient suspendus, au lieu de sièges, des garçons si bien emmaillotés dans des pièces de vêtements et des morceaux d'étoffe que la figure seule apparaissait encore. Plus loin un masque obtenait beaucoup de succès. On aurait cru voir à s'y méprendre un homme portant une femme à figure de mégère, celle-ci souffletant de temps en temps sa monture à tour de bras. C'était un seul individu, avec un faux buste pour l'homme et de fausses jambes pour la femme, qui avait évidemment inventé ce déguisement, fort habilement exécuté pour persifler la colonie européenne de l'île ; car les Chinois trouvent que les Européens accordent trop d'influence à leurs femmes.

Un peu plus loin s'avançait, en grand costume sacerdotal, le principal prêtre taoïque. Mais il ne faut point se le figurer marchant avec la pieuse gravité que les prêtres du reste du monde aiment à affecter quand ils sont en fonction. Au contraire, il manifestait la plus familière aménité, p.285 prodiguant à droite et à gauche ses sourires et ses signes de tête aux connaissances qu'il apercevait

[1] Il se passait en Grèce quelque chose d'analogue le sixième des neufs jours consacrés aux mystères d'Eleusis. Il se faisait alors en l'honneur de Bacchus une procession au cours de laquelle les initiés se livraient à des bouffonneries. Dupuis, *Traité des Mystères*, 3e partie, 2e section.

dans la foule, pinçant paternellement les joues des enfants sur le dos de leurs mères et leur distribuant même des friandises. Quant aux dieux qui le suivaient, il ne s'en préoccupait en aucune façon. Ces dieux fermaient la marche, portés dans une longue file de palanquins sculptés, dorés, peints de brillantes couleurs. Chaque palanquin était porté par huit de ces sales coolies que nous avons déjà vus attelés aux chars des jeunes filles. Ils s'arrêtaient de temps en temps pour laisser se former un vide dans la procession, puis tout à coup ils repartaient de toute la vitesse de leurs jambes pour rejoindre la queue du cortège, comptant par leurs hurlements et cette soudaine apparition du dieu effrayer les esprits qui pouvaient errer sur la route, et en débarrasser ainsi les environs. C'est peu édifiant pour des yeux européens ; c'est de plus fort ridicule. Ces pauvres coolies font tant de hâte pour mieux terrifier les démons que parfois l'un d'entre eux trébuche et entraîne les autres porteurs dans sa chute, et voilà le dieu et son palanquin dans la poussière, à la grande jubilation des spectateurs. Tel est le manque de respect des Chinois pour leurs divinités, ce qui ne les empêche pas d'aller ponctuellement dans leurs temples leur offrir de l'encens et les consulter sur l'avenir.

Il va sans dire que toutes les processions ne sont pas composées d'une manière identique à celle que nous venons de décrire. Il y a de grandes différences suivant la divinité en l'honneur de laquelle chaque procession se fait et aussi suivant le caprice et la fantaisie des organisateurs. Il faudrait un volume pour décrire d'une manière complète toutes les sortes de processions qui se font en Chine, et nous n'avons voulu qu'en citer un exemple, qui peut donner au lecteur une idée générale de la chose. Il ne sera toutefois pas superflu d'ajouter quelques détails au sujet des exorcistes que nous avons vus y jouer un si grand rôle.

Ces gens rentrent dans la même classe de personnages que les garçons aux pieds nus, que l'on peut considérer comme leurs auxiliaires ; de même que ces derniers, ils sont censés être des

incarnations de la milice céleste et même d'êtres positivement divins. Il semble que si, dans certaines circonstances, comme dans la procession que nous avons décrite, ils se soumettent à toutes sortes de tortures volontaires, c'est pour démontrer la puissance du dieu qui habite en eux et qui les met en état de supporter ces p.286 souffrances. Ainsi que nous l'avons vu, ils se plantent des couteaux en travers des joues, se percent les bras avec des poinçons [1] et se frappent par dessus les épaules le dos, qui est nu, avec des sabres ou avec des boules de bois armées de clous [2]. Il est vrai que les garçons aux pieds nus se donnent beaucoup de mouvement comme pour parer en quelque mesure les coups au moyen de drapeaux noirs assujettis au bout d'un bâton, mais cela n'empêche pas les exorcistes de se faire de sérieuses blessures ; en même temps ils font des mouvements comme pour refuser la protection qu'on leur offre. Naturellement ces sanglants spectacles ne sont pas sans faire quelque impression sur la foule. L'effet est cependant moins profond qu'on ne pourrait le supposer. Ces exhibitions sont trop fréquentes, le peuple s'y habitue et finit par y assister avec plus d'indifférence que de terreur ou d'horreur.

La plupart des exorcistes font métier de prendre part aux fêtes célébrées en l'honneur des dieux, et les administrateurs des temples les payent largement. Le tarif ordinaire est un demi-dollar pour chaque couteau qu'ils se plantent dans quelque partie du corps ; les autres tortures qu'ils s'infligent se payent en proportion. On prétend même que les temples riches ont des exorcistes à demeure à leur solde. Le peuple est convaincu que le dieu qui habite en eux guérit avec une rapidité miraculeuse les blessures qu'ils se font. Mais cela n'empêche pas qu'il les méprise, et tout inspirés qu'il les croit, il les range parmi les gens de rien. On les appelle d'ordinaire *ki-tông*, « garçons-devins », parce qu'ils jouent

---

[1] Cela s'appelle *ts'ah koun-tsiòng-t'aô* : « cogner la tête du général (céleste) », peut-être parce que le manche de ces couteaux est sculpté en forme de tête à l'aspect terrible, probablement pour représenter ces guerriers surhumains.

[2] On les nomme *tch'ì-kioû* : « balles à épines ». Quelquefois on les fait en paille empelotée très serré.

le rôle de voyants dans certaines circonstances, par exemple auprès des malades (voyez les pages 289 et suiv.). Quelquefois on les appelle simplement *tâng-tsí*, « garçons ».

Il n'est pas facile de dire pourquoi les tortures volontaires semblent faire partie intégrante du métier des garçons-devins ou exorcistes. On sait, il est vrai, que dans l'antiquité les prêtres d'autres peuples se mutilaient eux-mêmes dans les cérémonies religieuses ; mais cela ne jette guère de jour sur cette p.287 question. Dans les mystères de Bacchus, le dieu solaire à cornes de taureau, les prêtres, de même qu'en Chine les exorcistes de la procession du Grand Dieu-Patron de la Production, tenaient des serpents qu'ils laissaient se tordre au-dessus de leur tête ; et en Phrygie les prêtres célébraient leurs fêtes avec leur chevelure flottante, et tenant des épées avec lesquelles ils se pratiquaient des entailles dans le corps. Les prêtres d'Isis, les prêtres Syriens, ceux de l'ancienne Grèce, avaient des coutumes semblables [1], sans parler des prêtres de Baal de la Bible [2], qui se faisaient des incisions avec des épées et des fers de lance, pour émouvoir leur dieu, « selon leur coutume », est-il dit expressément. On rapporte la même chose au sujet des prêtres mexicains [3]. Mais si l'on peut supposer que ces prêtres de divers peuples ont voulu par leurs souffrances volontairement endurées s'attirer la pitié et la faveur de leurs dieux, il n'est guère admissible, quand on considère le caractère de la religion populaire dans la Chine méridionale, que jamais idées semblables y aient présidé aux pratiques dont nous parlons. L'esprit religieux est trop matérialiste pour cela ; le peuple met trop exclusivement le bonheur dans le bien-être pour s'occuper beaucoup de macérations ou de mutilations ; il n'est guère ascétique. Il semble donc qu'il faut voir dans les exorcistes des individus exploités par les prêtres, afin de faire croire à la populace

---

[1] Dupuis, *Traité des Mystères*, 3e partie, 2e section.
[2] I Rois, XVIII, 28.
[3] Clavel, *Histoire des Religions*, livre III ; ch. 5.

imbécile que des êtres surnaturels prennent la forme humaine pour escorter visiblement le cortège du dieu qu'ils fêtent. Cela rehausse le prestige religieux de la procession ; on y voit de ses yeux des dieux incarnés, que l'on pourra consulter dans mainte difficulté, lorsque la sagesse des hommes se trouvera insuffisante. Nous ferons voir par exemple tout à l'heure comment les Chinois, parfois par trop pratiques, ont recours au pouvoir des exorcistes pour se tirer d'affaire en cas de maladie désespérée. Nous dirons ensuite un mot des inspirées du sexe féminin, qui parfois jouent le rôle de somnambules ou de mediums.

Il faudrait ainsi admettre que toutes ces incisions et ces supplices volontaires ont pour but de faire croire à la multitude qu'une divinité a véritablement élu domicile dans le corps de l'exorciste, de sorte que celui-ci ne sent pas la douleur et est à l'abri de toute conséquence funeste des blessures qu'il p.288 s'est faites. Maint martyr chrétien s'est de même montré comme insensible à la douleur physique ; c'est que le délire religieux est fort puissant. Les exorcistes chinois vont pourtant plus loin que les martyrs chrétiens ; ils prétendent que leurs blessures se guérissent avec une rapidité merveilleuse. Pour cela, ils les couvrent d'un amulette en papier, où se trouve une écriture mystérieuse, et boivent en guise de médecine de l'eau ou quelque autre liquide auquel on a mélangé de la cendre de ces amulettes. Il est à supposer qu'ils ne dédaignent pas en même temps de faire usage d'onguents et d'emplâtres plus efficaces.

Nous n'avons toutefois pas encore indiqué le principal motif des pratiques sanglantes des exorcistes. Il se trouve dans le but principal de leur métier, but auquel nous avons déjà plus d'une fois fait allusion en passant, et qui a déterminé le choix du nom d'exorcistes que nous employons pour désigner ces gens. Ils ont surtout à purger les rues et les places publiques de la présence des esprits et démons malfaisants. Comme on le verra plus en détail dans notre article sur le cinquième jour du cinquième mois (§ 1, II),

et plus tard encore dans différentes parties de cet ouvrage, les Chinois se croient continuellement environnés d'une multitude d'êtres invisibles, dont la plupart sont hostiles à l'homme et causent toutes les maladies, les malheurs et les accidents funestes. Ces esprits cependant ne peuvent soutenir la vue épouvantable des exorcistes animés d'une divinité qui se présentent à eux sanglants, échevelés, frappant à tort et à travers avec leurs sabres et leurs boules à pointes. A cet aspect ils prennent tumultueusement la fuite, la localité est débarrassée de la peste de leur présence, et la paix et la tranquillité leur succèdent.

Cette explication sera confirmée par la description que nous allons donner de la manière dont à Émoui le peuple cherche à se rendre pratiquement utiles les exorcistes, ou plutôt les divinités que l'on croit incarnées en eux, lorsque quelqu'un est gravement malade, c'est-à-dire, pour exprimer la chose à la chinoise, quand un mauvais esprit est entré dans son corps. Souvent on rencontre dans les rues un groupe de quatre exorcistes portant une litière où est placée une idole. Parfois ils s'arrêtent soudain et restent immobiles, comme cloués au sol ; puis ils agitent le palanquin d'avant en arrière et vice-versa par un mouvement de la partie supérieure de leur corps, mais sans avancer d'un pas ; puis tout à coup ils partent au trot, p.289 aussi vite que leurs jambes s'y prêtent. Ces allures bizarres viennent, à ce que l'on prétend, de ce qu'ils ne sont pas maîtres de leurs mouvements, le dieu qu'ils portent et les divinités qu'ils ont eux-mêmes dans le corps les poussant à leur fantaisie. Il est curieux souvent de les voir se précipiter vers la mer, comme poussés par une force irrésistible, et entrer dans l'eau à plusieurs reprises jusqu'à la hauteur de la poitrine. Quand ils sont revenus sur la rive, on les voit de temps en temps tomber sur leurs genoux, comme si le dieu était tout à coup devenu trop lourd pour eux et qu'ils ne pussent plus avancer en le portant. Enfin ils s'arrêtent devant une boutique d'apothicaire, font toutes sortes de

mouvements indicatifs de l'hésitation et finissent par entrer, après avoir assez longtemps prolongé cette comédie [1].

C'est une manière de chercher des remèdes pour un malade. Il arrive continuellement en Chine, lorsque les médecins ne savent plus que faire pour quelqu'un qui est gravement malade, qu'un ami ou un parent de ce dernier court au temple, expose à la divinité qui s'y trouve la nature désespérée du cas, et lui offre des cierges et de l'encens afin de la disposer à se laisser emporter. Quelquefois, sous la direction d'un prêtre taoïque, on récite des incantations et des prières, et l'on brûle en même temps de l'argent en papier, dans le but de faire passer l'âme du dieu dans une petite image qui se trouve dans une litière exposée exprès en face de lui. Cela s'appelle *koan-lién*, ce qui revient à « disposer l'esprit à se rendre dans la litière ». Lorsque cela a continué quelque temps, on laisse tomber les blocs divinatoires. Si la réponse se trouve négative, le suppliant allume encore des cierges et de l'encens ; on recommence les conjurations et laisse de nouveau tomber les blocs, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ait un oui, qui montre que le dieu a cédé. Aussitôt quatre hommes, dont quelques-uns, si ce n'est tous, passent pour exorcistes, prennent la litière sur leurs épaules et portent le dieu auprès du patient, afin qu'il puisse constater personnellement son état. Il ne faut pas croire cependant que le respect que l'on porte au dieu soit assez grand pour que l'on se donne la peine de lui procurer des porteurs p.290 décemment vêtus. Il n'en est rien ; les premiers venus sont bons, quelque sales qu'ils soient. Si la famille du patient a l'intention, outre le dieu, de consulter un exorciste sur la nature de la maladie et sur les remèdes à employer, on emporte en quittant le temple un couteau à courte lame et à manche représentant une tête d'aspect

[1] Pour désigner ces mouvements bizarres, accomplis sous l'influence d'un être supérieur, on se sert à Émoui des expressions de *lôï-lién* « ballotter la litière », de *tiô-tâng* ou de *t'iaò-tâng*, « se remuer et sauter en exorciste », *tch'iaoh-tch'iaoh-tiô* « se remuer furieusement ou en extase », etc.

farouche [1], dont l'exorciste se percera les joues près du lit du malade, afin de décider à parler la divinité qui s'est emparée de lui pour quelque temps, à moins que ce ne soit pour effrayer, et ainsi chasser, le mauvais esprit qui cause la maladie. On emporte aussi parfois un sabre, dont l'exorciste pourra se frapper le dos s'il le croit utile : Arrivé près du malade, l'exorciste se livre donc à peu près aux mêmes exercices frénétiques que nous lui avons vu pratiquer dans la procession ; il se perce les joues, se fait des en tailles au dos ; au cours de sa démence il marmotte toutes sortes d'indications touchant la maladie et les remèdes à employer. On préfère cependant consulter le dieu lui-même. Dans ce but, on fait reposer sur une table où l'on a mis une couche de sable, de cendre ou de son, l'extrémité d'une des barres de bois qui servent à porter la litière ; celle-ci reste sur les épaules des porteurs, et le dieu leur imprime des mouvements tels que les saccades font dessiner sur la table le nom de la maladie en caractères mystérieux. On en conclut quels remèdes il faut employer. Souvent aussi le dieu écrit le nom des remèdes. Mais si ce n'est pas le cas, ou si l'on ne parvient pas à déchiffrer les caractères formés sur la table, les porteurs retournent dans la rue, pour se faire conduire par le dieu à la boutique d'un apothicaire ou à quelque autre maison où ils pourront se procurer des remèdes. Le dieu les trompe rarement, ce qui vient de ce que presque partout en Chine on a sous la main quelque espèce de remèdes domestiques, quand ce ne serait que du thé ou du sucre, et jamais on ne refuse d'en céder quand c'est un dieu qui en demande.

Quand on va ainsi à la recherche de remèdes en s'abandonnant à l'inspiration d'un dieu, les porteurs sont toujours accompagnés d'un de ceux qui ont pris l'initiative dans l'affaire. Il met pour cette occasion son chapeau de cérémonie. Devant marche un joueur de gong accompagné du porteur d'un drapeau noir, sur lequel se trouve l'image d'un tigre ou quelque symbole p.291 mystérieux pour

[1] Comp. page 285, note.

effrayer les mauvais esprits et les écarter de la route que l'on suit. Souvent on place dans la litière, devant le dieu, des bâtons d'encens allumés, et l'on fiche derrière lui, dans le dossier de son siège, cinq petits drapeaux de cinq couleurs, bleu, rouge, blanc, noir et jaune. La marche est fermée par un individu qui porte un panier pour les remèdes.

Nous avons dit que les porteurs n'entrent pas tout droit dans la boutique de l'apothicaire, mais font toutes sortes de mouvements comme s'ils hésitaient. Enfin, pas à pas, ils entrent, poussés par le dieu. Le maître de la boutique leur demande ce qu'ils veulent. Ils ne répondent rien, ce qui signifie qu'ils ne le savent pas eux-mêmes, que c'est le dieu qui les a amenés, et que c'est au dieu qu'il faut demander ce qu'on désire. Alors le parent ou l'ami du malade s'avance, et dit les symptômes et, s'il se peut, le nom de la maladie. L'apothicaire prend les remèdes usités dans le cas qu'on a décrit, les pose sur le comptoir et suit alors avec attention les mouvements des porteurs. S'il a trouvé ce qu'il faut, la litière avance ; si ce n'est pas cela, elle recule, et il cherche autre chose jusqu'à ce que le dieu accepte. Enfin l'apothicaire demande si ce qu'il a donné suffit et la réponse se donne par les mêmes mouvements en avant ou en arrière, et le résultat est souvent que l'on emporte plus d'une douzaine de médicaments. Heureusement pour le patient ces drogues sont pour la plupart inoffensives. Quant à l'apothicaire, il se dit que si l'un des remèdes administrés ne fait point de bien, peut-être dans le nombre quelque autre sera efficace, et il empoche le prix de ses denrées. Il va sans dire qu'on est assez poli pour reporter ensuite le dieu dans son temple, afin que son âme puisse, sans se fatiguer, passer de nouveau dans l'image qu'elle occupait primitivement. Si le malade en revient, le dieu reçoit une riche offrande de cierges, de papier d'or et d'encens, et son prestige reste entier. Si le malade meurt, on ne l'en accuse que rarement.

Il existe une autre méthode d'agir en cas de maladies désespérées. On n'invite point de dieu à se faire porter auprès du patient et dans une boutique d'apothicaire, mais on se contente d'une couple d'exorcistes. Ceux-ci se sont soumis au préalable aux cérémonies nécessaires pour être possédé par une divinité ; ils ont donc passé quelques jours dans la retraite en observant un jeûne sévère, et chacun d'entre eux a prié à plusieurs reprises l'âme de quelque idole réputée très puissante de venir habiter son corps ; ces prières p.292 sont accompagnées des incantations voulues. Ceci s'appelle à Émoui *tch'iá^{ng}-poút*, « inviter le dieu », et *koan-ki* ou *koan-tâng*, « ramener l'esprit à entrer dans le devin ou dans l'exorciste ». Fort souvent en même temps on brûle de petits papiers jaunes, appelés *k'aï-gán-tsoá*, « papiers pour ouvrir les yeux », sur lesquels sont représentés des chevaux et des chars, et qui doivent servir à faciliter le voyage des divinités que les exorcistes attendent dans leurs corps. Ces pratiques se continuent jusqu'à ce que les exorcistes tombent en convulsions et se mettent à gesticuler avec violence, ce qu'on considère comme une preuve absolue que les dieux, « sont venus sur les devins » *tsioū^{ng}-tâng* ou *tsioū^{ng}-ki*, ou qu'ils « se sont emparés d'eux » *liáh-tâng*, ou qu'ils « sont descendus vers eux » *kàng-ki,* ou, enfin, qu'ils « se sont incorporés en eux » *hoū-ki*.

Quand ces possédés ont été introduits auprès du malade, chacun d'entre eux saisit fortement une des extrémités d'une branche de pêcher ou de saule, pliée par le milieu de façon à former un coude marqué. Alors, comme si une force supérieure et l'influence de la branche les y contraignaient, ils commencent à courir en tout sens, de ça, de là, du haut en bas de la maison, jusque dans la rue, mais finissent toujours par revenir vers le malade, auprès duquel pendant ce temps on a préparé une table sur laquelle on a étendu une couche de sable fin, de cendre, de farine ou de son. Chacun retient son souffle pour ne pas troubler ce qui va se faire. Les possédés, toujours les mains crispées à leur

branche, en font porter le coude sur la table ; il y trace des caractères et les assistants se pressent autour pour mieux voir. Un initié les déchiffre, et l'on en déduit des renseignements sur la maladie et sur les remèdes qu'elle requiert. Cette méthode de faire parler l'oracle s'appelle *k'an-ki tch'out-dzī,* « produire des caractères en tenant la baguette divinatoire ».

Le poinçon ou pinceau magique employé de cette manière s'appelle *ki-pit*, « pinceau divinatoire ». Il est d'ordinaire en bois de pêcher ou de saule, et cela pour une raison fort simple à saisir. Ces deux arbres p.293 symbolisent une longue vie [1] aux yeux des Chinois, et sont ainsi tout désignés pour servir de moyens magiques à employer auprès du lit de mourants que l'on aimerait conserver à la vie. Mais il y a plus que cela. Comme on le verra dans notre description du cinquième jour du cinquième mois (§ 1, II) et dans celle du dernier jour de l'an, le saule aussi bien que le pêcher inspire une grande terreur aux mauvais esprits, et leur bois est donc ce qu'il y a de plus efficace pour chasser du corps des mourants les démons malfaisants qui veulent les tuer. Il ne faut en effet pas oublier qu'en Chine on attribue la plupart des maladies, et surtout celles qui se montrent opiniâtres, à l'influence d'êtres surnaturels et méchants [2], contre lesquels on ne saurait lutter qu'au moyen d'amulettes, d'incantations et de recettes magiques.

Dans le cas que nous venons de décrire il n'est point indispensable que deux possédés en même temps tiennent le pinceau magique. Le premier venu peut tenir une des extrémités, car le dieu qui réside dans le possédé est si puissant que le non-initié qui voudrait influencer les caractères tracés par la branche n'y parviendrait en aucune façon.

---

[1] Nous avons déjà fait remarquer la chose, en ce qui concerne le saule, aux pages 252 et suiv. et nous pourrons encore le faire dans celui que nous consacrerons à la fête de la mi-été (§ 1, II). Quant au pêcher, on verra dans notre article sur les fêtes du septième mois (II, 2) et dans celui sur le dernier jour de l'année, comment et pourquoi cet arbre est pour les Chinois l'arbre de la vie.

[2] Comp. notre article sur la fête de la mi-été, dans lequel ce sujet sera traité en détail.

Hâtons-nous de dire, pour que l'on ne prenne pas une trop mauvaise opinion des Chinois, que ce n'est que le petit peuple qui a recours à des méthodes aussi absurdes de médication, et encore n'est-ce que lorsque les malades sont possédés de mauvais esprits qui résistent à tous les traitements, à moins que les remèdes n'aient été indiqués par un dieu dont le pouvoir est supérieur au leur. Il suffit du reste qu'un Chinois possède quelque culture pour qu'il n'ait plus que du dédain pour les exorcistes, auxquels il n'accordera pas même de place dans quelqu'un des quatre ordres sociaux, qui sont ceux des lettrés, des agriculteurs, des artisans et des marchands. Leur métier est ainsi ravalé à la catégorie des métiers infimes et méprisables, comme sont ceux des prostituées, des mendiants, des avocats, des bourreaux, des tortureurs attachés aux tribunaux et autres gens de rien.

L'intervention des exorcistes dans les maladies n'est pas restreinte aux Chinois. On retrouve des pratiques analogues chez les habitants de Ceylan et p.294 chez les Papous. « The Singhalese », dit Spence Hardy [1],

> [Trad.] « have a great dread of their power (du pouvoir des Yakas, ou démons), and in times of distress the Yakadura or devil-dancer is almost invariably called upon to overcome their malignity by his chaunts and charms ; but these practices received no sanction from Gotama »…
>
> « Les Australiens ont foi à l'influence des songes, aux charmes et aux sortilèges ; et ils leur attribuent les malheurs qui les frappent, les maladies dont ils sont affligés. Ils emploient, soit pour se garantir de leurs effets, soit pour les tourner contre leurs ennemis, le ministère des kerredei, des kinedou, et des malgaradock,

[1] *Manual of Budhism*, p. 44.

espèce de sorciers qui remplissent parmi eux l'office de prêtres et de médecins [1].

L'explication que nous avons donnée des tortures volontaires des exorcistes, d'après laquelle ces gens se proposent d'effrayer les mauvais esprits, ne jette pas de lumière sur certaines cérémonies bizarres que l'on peut souvent voir s'accomplir par eux devant les temples des dieux le jour de leur fête, et que nous mentionnerons ici pour être complet. Nous avons en vue « l'ascension de l'échelle de couteaux », *tsioū*^{ng} *to-t'oui*, et « le passage du pont de couteaux », *kè to-kiô*. Il nous semble que la raison d'être doit s'en chercher dans ce que nous avons indiqué comme un des motifs des tortures volontaires, c'est-à-dire dans le désir des exorcistes de bien persuader au peuple qu'ils servent de résidence à une divinité.

L'échelle de couteaux, qui atteint quelquefois jusqu'à six mètres de hauteur, est formée de deux montants de bambou, réunis, en guise d'échelons, par des couteaux ou des sabres disposés le tranchant en haut. Souvent on a eu soin de coller sur chaque lame un amulette en papier, soi-disant parce qu'il renferme une vertu préservatrice, probablement en réalité pour empêcher les spectateurs de voir que le tranchant est émoussé. Les possédés qui ont à monter cette échelle doivent auparavant, comme dans toutes les occasions importantes où ils figurent, se soumettre à un jeûne de quelque durée. Dans ce but, ils se retirent dans une maisonnette destinée spécialement à cette préparation, et ils y restent deux ou trois jours sans rien prendre d'autre que du thé ou de l'eau, passant leur temps à marmotter leurs invocations et leurs formules. Ils n'en sortent que le jour de la fête, p.295 quand le moment est venu où, presque épuisés par le manque de nourriture, ils doivent monter l'échelle. Chacun naturellement, peut-être sans les excepter eux-mêmes, croit qu'un dieu est entré en eux. Souvent couverts d'amulettes de papier sur tout le corps, ils montent l'échelle d'un côté, excités par les tambours et les gongs, jettent au peuple des

[1] Clavel, *Histoire des Religions* ; livre III, ch. 1.

morceaux de papier couverts de caractères et de signes mystérieux, et redescendent par l'autre côté. Ceux des spectateurs qui réussissent à s'emparer d'un des morceaux de papier jetés par ces gens s'estiment fort heureux, parce qu'ils y attribuent un grand pouvoir pour écarter les mauvais esprits, et, avec eux, les maladies et les malheurs.

Le pont de couteaux n'est au fond qu'une échelle de couteaux horizontale. Il est rare à Émoui qu'on l'exhibe. Les deux cérémonies, celle du pont et celle de l'échelle, n'ont du reste presque jamais lieu dans une même fête.

Puisque nous en sommes aux inspirés, nous dirons aussi un mot d'une espèce de spirites femmes que l'on trouve partout dans les provinces méridionales, et que le sexe faible a l'habitude de consulter surtout sur le sort de parents défunts. On croit que ces femmes ont le pouvoir de faire sortir leur âme de leur corps pour aller dans l'autre monde s'entretenir avec les morts. On peut donc les appeler les medium femmes du spiritisme chinois, et elles ont peut-être existé dans l'extrême Orient fort longtemps avant que la religion des esprits frappeurs fît son apparition en pleine civilisation occidentale au dix-neuvième siècle, se donnât pour une science, et attirât par sa nouveauté l'attention générale.

Les femmes qui servent d'intermédiaires entre les vivants et les morts portent généralement à Émoui le nom de *ang-î*, « tantes aux poupées », qui leur vient d'un marmouset en bois qu'elles portent quelquefois avec elles dans l'exercice de leurs fonctions (voyez plus bas). Elles sont très nombreuses dans le Midi de l'empire et y jouent un rôle semblable à celui de la nécromancienne d'Endor, qui évoqua pour Saül l'âme de Samuel et lui demanda de pronostiquer le sort du royaume d'Israël [1] ; peut-être aussi pourrait-on les rapprocher des femmes romaines qu'Horace nous décrit dans sa p.296 huitième satire, et qui se servaient également de poupées dans

[1] I Samuel XXVIII.

leurs évocations des noms. On les consulte à Émoui surtout quand une famille est inquiète du sort d'un mort qui lui appartient. Par exemple, on désire savoir si dans l'autre monde il n'a pas besoin d'argent ou d'habits, afin, si c'est le cas, de les lui procurer en brûlant du papier qui représente ce qu'il lui faut ; ou bien on veut s'assurer que le tombeau du défunt a été construit entièrement à sa satisfaction, et qu'il ne souhaite pas qu'on le modifie ou qu'on le déplace. Enfin on consulte souvent une *ang-î* quand il s'agit d'une affaire de famille où l'on croit que le parent défunt continue à prendre un vif intérêt et qui pourrait porter malheur, tout aussi bien que du bonheur, aux descendants.

Dès que le medium est là, on place sur l'autel des dieux domestiques des sucreries, des gâteaux et une tasse à thé remplie de riz cru. L'un des membres de la famille prend entre ses mains jointes de l'encens allumé, incline plusieurs fois le haut du corps, puis plante les bâtons d'encens dans le riz. Après ces préliminaires, le medium se met à l'œuvre. Il faut premièrement s'assurer qu'aucun homme n'est présent et ne peut même épier ce qui se fait. Ensuite il faut enlever soigneusement de l'appartement tous les classiques qui, pourraient s'y trouver, surtout la « Grande Doctrine » [1] de Confucius, ouvrage qui semble être tout particulièrement le cauchemar des *ang-î*. Enfin, toutes ces précautions prises, la nécromancienne s'assied vers la table. Elle marmotte d'une manière inintelligible, d'une voix sépulcrale, quelques formules magiques afin que son âme puisse se transporter dans le royaume des ténèbres, pour y entrer en relations avec le défunt ; bientôt ses yeux se ferment et elle entre en convulsions, pendant que la sueur perle sur son front. C'est le moment pour les femmes qui l'entourent de lui poser leurs questions. Elle reste encore quelque temps comme inanimée, puis elle se redresse

[1] *Ta-hioh*. Cet ouvrage n'est autre que le 10e chapitre, § 42, du « Livre des Rites », si souvent cité dans le cours de ce travail. On ne l'étudie, ne le lit et ne le vend actuellement en Chine qu'inséparablement réuni au commentaire de Tchou Hi, célèbre philosophe et historien du 12e siècle, dont le principal ouvrage a été nommé par nous à la page 77.

soudain, comme si son âme, après sa visite au pays des morts, était revenue avec la rapidité de l'éclair prendre possession de son corps. Elle tremble et se trémousse sur son siège, fait des grimaces convulsives, tambourine nerveusement la table avec un petit bâton qu'elle tient à la main, p.297 et pousse des sons aigus et inintelligibles. On écoute avec la plus grande attention pour recueillir ce qui semble offrir un sens, et si l'on en conclut qu'elle s'est réellement entretenue avec le défunt, on multiplie les questions ; en même temps l'assistance fond souvent en larmes au souvenir du mort, qui revient pour ainsi dire soudain au milieu des siens. Cette émotion vient fort à propos pour le medium, car il est aisé d'imaginer que toutes ces femmes poussent maintes exclamations dont leur rusée nécromancienne fait son profit pour en tirer des indications pour ses réponses. Le medium fait comme Eraste quand il persuade à Monsieur de Pourceaugnac qu'il connaît tous ses parents et aboutissants.

Quand, au milieu des questions qui pleuvent, le medium ne sait plus que répondre ou qu'il craint de se tromper, il se lève tout à coup, même au milieu d'une phrase qu'on lui adresse. Elle donne à croire que l'âme avec laquelle elle a causé dans son extase l'a soudain quittée, et prend l'apparence de quelqu'un qui revient à soi et ne sait pas où il se trouve. Mais elle ne tarde pas à montrer qu'elle sait ce qu'elle fait ; elle joue son vrai rôle ; c'est-à-dire qu'elle tend la main et réclame son salaire sur un ton impérieux ; en même temps l'enfant qui d'ordinaire l'accompagne (surtout si elle est aveugle, cas très fréquent) ne manque pas de prendre à la dérobée le riz qui pendant tout ce temps est resté sur la table de l'offrande.

Il arrive très fréquemment que les femmes présentes interrogent successivement la somnambule sur le compte de différents morts ; mais alors il faut, pour chaque mort, renouveler l'encens et le riz de l'autel, ce qui augmente les émoluments du medium. Dès qu'il est tombé dans son sommeil apparent, une

femme s'approche tout doucement et lui plante dans les cheveux une aiguille à laquelle un long fil est enfilé, ce qui, dit-on, a pour but de rendre le temps de la communication du medium avec le mort *long,* comme est le fil, dont on étend l'extrémité sur le sol. Quand la somnambule se réveille on enlève, toujours secrètement, l'aiguille de ses cheveux.

Pour « chercher les âmes » *tch'ē-sîn*, ou « introduire les morts » *k'an-bông*, comme les Chinois d'Émoui appellent ces pratiques, certains mediums font usage d'une petite image de bois, à laquelle nous avons déjà p.298 fait allusion pour expliquer le nom de « tantes aux poupées » donné à ces femmes en général. La poupée renferme l'âme d'un enfant. Voici comment. La sorcière a eu soin d'enterrer secrètement, dit-on, une branche de saule ou de pêcher sous le seuil d'une maison habitée par une femme enceinte, de sorte que la future mère passe et repasse au-dessus sans le savoir. Quand l'enfant est né, la sorcière reprend son morceau de bois et y sculpte un petit garçon ou une petite fille, suivant le sexe du nouveau né. Elle attend que l'enfant commence à parler, et se glissant alors dans un temple où se préparent des cérémonies en l'honneur des idoles qui s'y trouvent, elle cache son marmouset dans l'autel, de sorte qu'il y soit pendant que les prêtres y prononceront leurs formules. Il n'est point nécessaire que ceux-ci aient connaissance de la présence de l'image ; le résultat n'en est pas moins que l'âme de l'enfant le quitte pour entrer dans la poupée — le pourquoi n'en est pas clair. Armé du marmouset ainsi préparé, le medium se rend chez les personnes qui le font appeler pour consulter un mort. Pour répondre, cette femme cache le marmouset sous ses habits à la hauteur de l'estomac, prétendant qu'elle va en envoyer l'âme dans l'autre monde pour y chercher les renseignements que l'on réclame. C'est à elle directement que l'on adresse les questions, mais cela n'empêche pas que l'on attribue les réponses au marmouset, ce qui nous porte à croire que le tout n'est qu'une mise en scène de ventriloquie. Il est assez curieux de

constater que les devins et les évocateurs des anciens Israélites semblent avoir eu recours à des supercheries analogues ; en effet ils attribuaient aux spectres une voix caverneuse [1], et il est bien connu qu'ils avaient des nécromanciens [2]. Il faut donc bien que ceux-ci leur aient fait *entendre* la voix des morts qu'ils évoquaient.

L'emploi du bois de saule ou de pêcher se rapporte sans doute au fait, déjà connu de nos lecteurs, que ces arbres sont des symboles de la vitalité ; on a pu croire que leur bois était pour cela plus propre que d'autre à recevoir l'âme du petit enfant. Tous les soirs il faut mettre le marmouset dehors pour qu'il passe la nuit à la rosée. Sans cela, dit-on, il se sècherait et perdrait son pouvoir.

Les Chinois d'Émoui croient généralement — ce qui prouve qu'ils n'ont pas p.299 les somnambules en bien haute estime — que celles qui ont préparé un marmouset comme nous venons de le dire seront punies du Ciel, pour le meurtre qu'elles ont ainsi commis sur un petit enfant, de ces trois châtiments-ci, la stérilité, la pauvreté et une mort prématurée. Et, ce qui prouve encore qu'ils n'ont que du dédain pour les supercheries des nécromanciennes, c'est qu'ils ont toujours à la bouche l'expression *lí teh k'an-bông*, « tu t'occupes à évoquer les morts », quand ils accusent une femme de mentir effrontément.

Sir John Lubbock [3] donne le nom de chamanisme à la forme de conception religieuse dans laquelle l'homme commence à admettre l'existence d'êtres plus puissants que lui et d'une nature différente de la sienne. Leur demeure est fort éloignée et n'est abordable que pour les prêtres ou chamans, qui reçoivent des visites de ces êtres supérieurs, ou se rendent parfois eux-mêmes dans les régions d'en haut. Le nom de chamans vient de la Sibérie, où cette sorte de gens s'excitent jusqu'à entrer dans une sorte de démence, qu'ils

---

[1] Esaïe XXIV, 4.
[2] Deut. XVIII, 11.
[3] « Origin of Civilisation and primitive condition of Man », ch. V, p. 199 ; ch. VII, p. 331.

attribuent ou que les assistants attribuent à l'influence d'un esprit, au nom duquel ils parlent et qui les met en état de répondre aux questions qu'on leur pose et de prédire l'avenir. Le chamanisme accuse ainsi un premier degré de culture religieuse, supérieur au fétichisme, dans lequel l'homme croit pouvoir forcer la divinité à accomplir ses vœux, et au totémisme, dans lequel on adore des arbres, des pierres, des animaux, des cours d'eau et n'importe quels objets. Il existe encore en Chine des traces fort reconnaissables de ces trois phases de développement. Nous avons déjà mentionné un exemple frappant de fétichisme à la page 72, où nous avons décrit la manière dont les Chinois maltraitent leurs dieux, les exposant au soleil et leur suspendant une chaîne de fer au cou, lorsqu'ils n'en obtiennent pas assez promptement la pluie. Et quant au totémisme, il n'est pas mort, puisque le people adore des astres, des montagnes et des collines, des animaux, des arbres, des pierres, des rivières et des sources, et que même les cinq grandes montagnes et les quatre grands fleuves de l'empire, sans compter les hauteurs et les courants d'eau les plus connus, et enfin les étendards et plusieurs autres objets, font partie de la religion de l'État et sont l'objet du culte impérial [1].

p.300 Le chamanisme, la forme de religion dans laquelle on admet l'existence d'êtres inaccessibles au commun des hommes, et avec lesquels on ne peut donc entrer en communication que par l'intermédiaire d'une classe de personnages privilégiés, est en pleine vigueur dans l'empire chinois. En effet, nous avons vu que les puissances supérieures viennent habiter le corps des exorcistes et que les somnambules exécutent des excursions dans l'autre monde ; ces gens sont donc de vrais chamans.

> [Trad.] « Shamanism, dit Wrangel [2], has no dogmas of any kind ; it is not a system taught or handed down from one to another ; though it is so widely spread, it seems to originate

---

[1] Williams, *the Middle Kingdom*, ch. XVIII ; — Edkins, *Religion in China*, ch. II, p. 30.
[2] *Siberia and the Polar Sea*, p. 123.

> with each individual separately, as the fruit of a highly excited imagination, acted upon by external impressions, which closely resemble each other, throughout the deserts of Northern Siberia.

Dans son ouvrage intitulé « Fiji and the Fijians » [1], Williams décrit une scène qui ressemble d'une manière si frappante à ce que nous avons raconté des clairvoyantes chinoises, que nous ne résistons pas à la tentation de citer ce passage textuellement. Le voici.

> [Trad.] « Unbroken silence follows ; the priest becomes absorbed in thought, and all eyes watch him with unblinking steadiness. In a few minutes he trembles ; slight distortions are seen in his face, and twitching movements in his limbs. These increase to a violent muscular action, which spreads until the whole frame is strongly convulsed, and the man shivers as with a strong ague fit. In some instances this is accompanied with murmurs and sobs, the veins are greatly enlarged, and the circulation of the blood quickened. The priest is now possessed by his god, and all his words and actions are considered as no longer his own, but those of the deity who has entered into him. Shrill cries of « Koi au, Koi au ! It is I, It is I ! » fill the air, and the god is supposed thus to notify his approach. While giving the answer the priest's eyes stand out and roll as in a frenzy ; his voice is unnatural, his face pale, his lips livid, his breathing depressed, and his entire appearance like that of a furious madman ; the sweat runs from every pore, and tears start from his strained eyes ; after which the symptoms gradually disappear. The priest looks round with a vacant stare, and, as the god says « I depart », announces his actual departure by violently flinging himself down p.301 on the mat, or by suddenly striking the

[1] Vol. I, p. 224.

ground with his club. The convulsive movements do not entirely disappear for some time [1].

M. R. van Eck, dans la quatrième partie de ses « Esquisses Balinoises » [2], donne une description des possédés de l'île de Bali et de leurs pratiques, qui montre qu'ils sont les dignes collègues de leurs congénères chinois. On verra par la traduction de la citation suivante que Bali a aussi une espèce de « garçons aux pieds nus ».

> « Un rôle important revient aussi, dans le culte populaire, aux wêwalèn, appelés aussi daratan, et aux prêmas et prêmadé, personnages des deux sexes qui, lors des grandes cérémonies religieuses, se trouvent soudain, dit-on, possédés par une divinité et révèlent alors la volonté du ciel. Les sangyang (sangyang = le sublime dieu) font partie de cette classe. Ce sont d'ordinaire de petits garçons et de petites filles qui, de même que les wêwalèn, entrent en transport par l'emploi de moyens artificiels, fumée de l'encens, chants monotones, assez fréquemment même l'arak, et qui servent alors de medium aux dieux. Nous avons souvent été témoin de l'exhibition de ces personnages, très vénérés par le peuple, et nous n'avons pu encore surmonter la vive répugnance que nous a fait éprouver ce qu'il y a souvent de démoniaque dans ces scènes. Dans leur extase, il y a de ces possédés qui accomplissent des tours rappelant très fort ceux des magiciens d'Egypte. Pour augmenter l'effet, on produit d'ordinaire ces exhibitions le soir ou la nuit, à la lueur de lampes, dont la flamme, dans l'obscurité, fait l'effet de clous rougis au feu. On choisit de préférence pour cela la partie la plus reculée d'un temple. . . .
>
> « Il est très honorable aux yeux des Balinois d'être un bon wêwalèn ou sangyang, c'est-à-dire de pouvoir de temps en

---

[1] Lubbock, *Origin of Civilisation and Primitive Condition of Man*, chap. VII, page 333.

[2] Publiées en hollandais, sous le titre de *Schetsen van het eiland Bali*, dans le « Tijdschrift voor Nederlandsch Indië », 8e année, p. 36.

> temps prêter son corps à une divinité. Mais c'est un honneur qui se paie d'ordinaire fort cher. La plupart de ceux qui y parviennent y perdent leur santé et meurent prématurément après avoir langui quelque temps.
>
> « Les paroles qui tombent des lèvres des wêwalèn, des sangyang et autres possédés, sont considérées et respectées comme des oracles par le peuple. Il peut arriver que les oracles se contredisent, mais il n'y a p.302 point là de difficulté. « *A vous* », dit alors l'une des divinités à l'autre, et tout est parfait. Nous avons plus d'une fois vu se terminer de cette manière un différend.

Tout ceci ne démontre pas que les chamans, les magiciens, exorcistes et gens de cet acabit soient purement et simplement des imposteurs. Rien n'est moins vrai.

Les chamans de Sibérie, dit Wrangel [1], *ne sont point du tout des imposteurs ordinaires* ; ils présentent un phénomène physiologique digne d'attention.

> [Trad.] « Whenever I have seen them operate, they have left me with a long-continued and gloomy impression. The wild look, the bloodshot eyes, the labouring breast and convulsive utterance, the seemingly involuntary distortion of the face and the whole body, the streaming hair, even the hollow sound of the drum, all contributed to the effect ; and I can well understand that the whole should appear to the uncivilised spectator as the work of evil spirits.

Sproat [2], parlant des « Aths » de l'Amérique du Nord, dit que c'est un fait hors de doute *que beaucoup de sorciers sont eux-mêmes parfaitement convaincus qu'ils possèdent un pouvoir surnaturel,* ce qui fait que, soit pour se préparer à leurs pratiques,

---

[1] Ouvr. cité, p. 124.
[2] « Scenes and Studies of Savage Life », p. 170, cité dans *Origin of Civilisation*, ch. V, p. 244.

soit pour les exercer, ils peuvent supporter des fatigues excessives, de longues abstinences, et une tension de l'esprit des plus violentes et très prolongée. De son côté Dobritzhoffer [1] arrive au même résultat pour les sorciers des Abipones de l'Amérique du Sud ; il dit *qu'ils se figurent eux-mêmes être doués d'une sagesse supérieure.* Müller [2] est de même convaincu *qu'ils croient sincèrement à leur propre pouvoir* [3].

Nous ne saurions, à notre tour, admettre que les possédés et exorcistes chinois soient des imposteurs, trompant leur monde de propos délibéré. Pourquoi, si c'était le cas, se prépareraient-ils à l'exercice de leurs fonctions par une réclusion, des jeûnes et des austérités parfaitement réels ? Ces pratiques ascétiques ont pour but, d'après les Chinois eux-mêmes, de purifier le corps afin de le rendre plus apte à recevoir l'hôte divin qui doit y entrer. Ils se livrent probablement pendant leurs longs jeûnes à une contemplation non p.303 interrompue, dont le résultat est que leurs idées deviennent confuses, qu'ils entrent dans un état de demi-inconscience si réellement anormal qu'ils croient que la divinité qu'ils évoquent est entrée en eux. Ils sont les premiers trompés. Il en serait de même, à en croire Granz [4], pour les angekoks du Greenland.

> [Trad.] « The Greenlander, dit-il, who would be an angekok, must retire from all mankind for a while into some solitary recess or hermitage, must spend the time in profound meditation, and call upon Torngarsuk to send him a torngak. At length, by abandoning the converse of men, by fasting and emaciating the body, and by a strenuous intenseness of thought, the man's imagination grows distracted, so that blended images of men, beasts, and monsters appear before him. He readily thinks these are real spirits, because his thoughts are full of spirits, and this throws his body into

---

[1] *History of the Abipones*, v. II, p. 68.
[2] *Geschichte der Amerikanischen Urreligionen*, p. 80.
[3] Lubbock, ouvr. cité, ch. V, p. 244.
[4] *History of Greenland*, v. I, p. 210, cité par Lubbock, ouvr et chap. cités.

> great irregularities and convulsions, which he labours to cherish and augment.

Au Brésil, si un jeune homme aspire à devenir pajé, il se retire dans la montagne ou dans quelque autre lieu à l'écart, et il y passe deux ans dans le jeûne, après quoi on l'admet solennellement dans l'ordre [1]. Les « hommes-médecine » des Indiens du Rio de la Plata se préparent à leur métier par des jeûnes prolongés [2], et de même chez les Lapons les futurs sorciers ont à se soumettre à une sévère abstinence [3]. — Nous reviendrons aux inspirés de l'empire chinois dans le cinquième chapitre de cet ouvrage, où nous essaierons d'esquisser rapidement la marche qu'a suivie le développement de l'animisme et de la religion chez les Chinois. Nous chercherons ainsi à assigner au chamanisme chinois la place qui lui revient dans l'histoire de l'évolution des conceptions nationales par rapport au surnaturel.

@

---

[1] Martius, « von dam Rechtszustande unter den Urbewohnern Brasiliens, p. 30.
[2] Lafitau, *Mœurs des Sauvages américains*, v. I, p. 335.
[3] Klemm, *Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit*, v. III, p. 85. Lubbock, ouvr. et chap. cités.

CHAPITRE SECOND

L'ÉTÉ

HUITIÈME JOUR DU QUATRIÈME MOIS

FÊTE DU BAPTÊME DE BOUDDHA

p.307 Offrande aux dieux domestiques. Fête bouddhique des images. Le pèlerin chinois Fah Hien et le livre qui raconte ses aventures. La fête du baptême de Bouddha dans le Fouhkien. La trinité bouddhique.

Le baptême dans l'Asie centrale, en Chine, en Europe, en Australie et dans l'ancien Mexique. Investiture des prêtres ou moines bouddhiques.

@

Nous passerions ce jour entièrement sous silence, si ce n'était que dans quelques maisons on le célèbre en faisant aux dieux domestiques une offrande de petits gâteaux et d'autres comestibles. Nous disons dans *quelques* maisons, car la plupart des habitants d'Émoui n'accordent aucune attention quelconque à cette journée ; il y en a même beaucoup qui ne savent pas seulement qu'il existe un anniversaire du baptême de Bouddha. Bien des gens font l'offrande aux pénates le premier jour du quatrième mois [1].

La désignation que l'on donne d'ordinaire à Émoui au huitième jour du premier mois de l'été, et qui se trouve souvent aussi indiquée par les almanacs, est celle de « jour de naissance ou fête des vénérables bouddhas des trois mondes » [2]. Très probablement il y a là une sorte de Toussaint p.308 bouddhique, la même peut-être dont le célèbre pèlerin chinois Fah Hien fait mention dans la relation de son voyage [3]. Pendant un séjour qu'il fit à Khotan en se rendant

---

[1] Voy. les « Mémoires concernant Émoui », mentionnés à la page 155. On y lit au ch. V : « Le 1er jour du 4e mois chacun prépare de l'encens et des gâteaux pour les offrir aux dieux ».

[2] Au sujet de ces trois mondes, voy. la p. 10 n. 6.

[3] Les « Écrits touchant les Royaumes bouddhistes » forme une des sources les plus estimées de l'histoire ancienne de l'Église de Sakyamouni. Fah Hien, dont les aventures y sont rapportées, était un prêtre bouddhiste, qui fit l'an 399 ap. J.-C. le voyage de l'Inde, afin de réunir des ouvrages concernant la nouvelle doctrine. Il resta quinze ans absent et rentra alors dans sa patrie en passant par Ceylan et par Java. Le récit de ce qui lui était arrivé et de ce qu'il avait vu se consigna dans un ouvrage qui s'est conservé jusqu'à maintenant sous le titre indiqué ci-dessus, et dont une traduction française a été pour la première fois publiée en 1836 par M. de Rémusat.
Cette publication inaugura en Europe une nouvelle période de l'étude de l'histoire du bouddhisme. On ne put désormais traiter ce sujet sans puiser largement dans

en Inde, on y célébra du 1er au 14 du quatrième mois chinois une fête qu'il appelle « la procession des images », pendant laquelle on conduisait en grande cérémonie une image de Bouddha sur un chariot à quatre roues. Le saint des saints était placé entre deux bôdhisattvas et suivi des autres dieux ; il arrivait ainsi à la porte de la ville, où on le recevait avec les plus grands honneurs, pour le conduire ensuite à travers les rues décorées.

Aussi bien la description que Fah Hien donne de la fête des images, dit Köppen [1], que l'époque de l'année à laquelle il la vit célébrer, rend extrêmement vraisemblable qu'il a en vue la même fête que celle dont il fut témoin quelques années plus tard à Patalipoutra, celle de la conception ou de la naissance de Sakyamouni. Actuellement les Kalmouks et dans la règle aussi les lamaïstes ont une fête des images, qui se célèbre toujours chez les premiers au commencement de juin, mais que les Mongols renvoient à ce qu'il semble au mois de juillet, et dans laquelle on place sur des échafaudages les images des dieux avec celle de Bouddha, pour les dévoiler au moment culminant de la cérémonie. Du reste, la signification bouddhiste de cette fête est tout à fait incertaine, quoique l'on puisse conjecturer qu'elle se rattache à quelque évènement survenu immédiatement après la naissance du fondateur de la religion. Cela est en harmonie avec p.309 le fait qu'à Siam et au Cambodje on célèbre une « fête du baptême de Bouddha », qui évidemment se trouve en rapport avec sa naissance.

Sans aucun doute les fêtes des images dont nous venons de parler, et cette fête du baptême célébrée en Indo-Chine, ont d'étroites analogies avec la Toussaint observée dans le Fouhkien

---

les « Écrits touchant les Royaumes bouddhistes » ; aussi tous ceux qui font autorité en cette matière, les Lassen, les Burnouf, les Hardy, les Köppen, ont-ils fait plus ou moins usage des renseignements fournis par Fah Hien. Son ouvrage a été de nouveau traduit en 1869, en anglais, par Beal, puis derechef, quelques années plus tard, par Giles. Enfin toutes les traductions existantes ont été passées en revue et soumises à une critique sévère dans une série d'articles de M. Watters, insérés dans le huitième volume de la *China Review*.

[1] *Die Religion des Buddha*, ch. « die Kirche und der Cultus », p. 578.

par les prêtres de la secte le 8 du quatrième mois, c'est-à-dire justement dans le cours de la période de temps pendant laquelle Fah Hien a été témoin des processions à Khotan. De même que le célèbre pèlerin a vu dans cette ville reculée exposer l'image de Bouddha au milieu de celles d'autres bôdhisattvas et dieux, de même que les Kalmouks et les Mongols font avec les images de leurs saints un cortège au « Très glorieux accompli » ; de même, dans un grand nombre de couvents bouddhiques du Midi de la province de Fouhkien, on peut assister le 8 du quatrième mois à l'exposition de l'image de Bouddha, que les prêtres placent dans un grand vase d'eau en vue du peuple en avant des images de la Trinité [1]. Qui veut, laïque aussi bien que prêtre, peut p.310 là-dessus

---

[1] Parmi les nombreux rapprochements que l'on peut faire entre le christianisme, surtout sous sa forme catholique, et le bouddhisme, on cite souvent en premier lieu la doctrine de la trinité. En cela on n'a pas tout à fait raison, car la trinité des chrétiens et celle des partisans de Bouddha n'ont guère en commun que le nom, et elles diffèrent tellement, soit par leur origine, soit par leurs attributs, que l'on ne peut pas même les comparer ensemble.

Exposons à grands traits ce qu'est la *Triratna* ou trinité bouddhique. Il est vrai qu'il plane encore quelque mystère sur son origine, mais on est pourtant généralement d'accord qu'il faut l'entendre comme désignant une triple manifestation du fondateur historique de la doctrine bouddhiste. Il est fort probable que primitivement elle a tout simplement été une représentation des éléments constitutifs de l'Église bouddhique, c'est-à-dire du Bouddha, qui l'a fondée, de la loi, qui la gouverne, et du sacerdoce, qui la sert, la propage et la maintient. On pouvait aisément prévoir qu'à peine mort Sakyamouni deviendrait un objet de vénération. C'est en effet arrivé ; mais ses paroles, sa loi, son *Dharma* ne devaient pas se perdre plus que le souvenir de sa personne ; cette loi a donc été divinisée comme lui. « Ananda, dit-il un jour à l'un de ses disciples, quand je serai mort, ne te figure pas qu'il n'y a plus de Bouddha. Les leçons que j'ai données, les préceptes que j'ai distribués, doivent me remplacer et vous servir de Bouddha » (Hardy, « Eastern Monachism », p. 230 ; Rhys Davids, « Buddhism », ch. III, p. 82). Voilà donc la loi bouddhique élevée au rang de bouddha par le grand fondateur lui-même. Mais parmi les sept préceptes impérissables donnés par Sakyamouni à ses disciples peu de temps avant sa mort, celui qui ordonne de tenir des réunions, *Sangha*, occupe le premier rang. Il est donc fort naturel que les sectateurs de la doctrine aient fini par prendre pour devise *Bouddha, Dharma* et *Sangha.* Leur confession de foi, leur Credo, est donc devenu : « J'ai mon recours en Bouddha, Dharma et Sangha ». On se sert maintenant encore de cette formule pour la consécration tant des laïques que des prêtres.

La branche méridionale du bouddhisme s'en tint là ; mais sa sœur abâtardie du Nord alla plus loin. Les adeptes de l'école du Mahayana (comp. la page 185), sous l'influence de notions provenant de la *Trimourti* des brahmanes, formée par Brahma, Vichnou et Siva, lâchèrent la bride à leur amour des spéculations philosophiques et concentrèrent la trinité en un seul et indivisible Sakyamouni. Du Dharma ils firent sa sagesse, sa parole, son logos, sa doctrine, et du Sangha le produit de sa sagesse, c'est-à-dire son Église, sans toutefois entendre par là tellement son Église militante sur la terre que son Église triomphante dans une autre vie. Cette Église triomphante est l'ensemble de tous ceux qui à l'aide de la doctrine et de l'Église ont triomphé de la nature humaine, et sont parvenus à la

s'avancer et arroser la tête de Bouddha, avec de l'eau qu'il puise dans le vase au moyen d'une cuillère, aussi souvent qu'il le désire. Toutefois l'exercice de ce droit est soumis à la condition tacite, qu'avant de baptiser ainsi la statuette avec de l'eau, l'adorateur lui fera tomber sur la tête le baptême d'une poignée de pièces de cuivre. Naturellement cet argent ne reste pas dans l'eau où il est tombé. Les prêtres ont soin plus tard de le recueillir, et ils sont censés en acheter de l'encens et des cierges pour les brûler devant l'image à l'intention du donateur ; toutefois, on le comprend, cela ne se fait qu'en théorie, mais pas en réalité, d'autant plus que chaque dévot qui a baptisé l'image a eu soin d'allumer lui-même encens et cierges, comme de besoin, lorsqu'il a laissé tomber les marques de sa vénération aux pieds du saint des saints.

Cette cérémonie s'appelle en Chine « laver le crâne » [1]. On ne la pratique pas seulement à l'égard des images de Bouddha et de ses dix-huit disciples immédiats, mais aussi à l'égard de personnages haut placés, lorsqu'on les admet dans son Église et qu'ils désirent être consacrés solennellement comme adeptes et protecteurs de sa

---

félicité bouddhique. Ainsi, à bien dire, le Sangha est formé des bouddhas, des bôdhisattvas, en un mot de toute la légion de saints qui ont fait quelque chemin pour se rapprocher du Nirvâna.

Il est presque superflu d'ajouter que cette doctrine trinitaire, acceptée et confessée, tantôt dans sa pureté, tantôt plus ou moins modifiée, par certaines écoles, a été rejetée par d'autres. Il est encore moins nécessaire de faire ressortir que de là sont nées des trinités de plusieurs sortes, ce qui a causé beaucoup de confusion et de mésintelligence. Cependant il reste probable que la forme de cette croyance que nous avons décrite se trouve à la base de toutes les autres. Bouddha, Dharma et Sangha sont donc les vrais *Triratna* ou *Ratnatraya,* c'est-à-dire les San Pao ou les « Trois Précieux », comme on les appelle chez les Chinois, ce qui n'empêche pas que l'on rencontre chez ce peuple encore d'autres combinaisons qui passent pour des trinités, mais qui ne le sont pas réellement. Ainsi on trouve souvent le chef féminin de l'Église bouddhique, Kouan Yin (voy. l'article sur le 19 du 2e mois), représentée avec Amitabha, régent du Paradis occidental (voy. la page 192) d'un côté, et, de l'autre, avec Mahasthâma, qui fait au fond partie de la suite d'Amitabha. Ailleurs c'est Sakyamouni lui-même que l'on voit en compagnie de Kouan Yin et de Maïtreya, le Messie attendu par les bouddhistes. Mais la première de ces combinaisons est aussi peu la vraie trinité que la seconde, qui ne fait que réunir les bouddhas du passé, du présent et de l'avenir. Dans les images de la trinité formée de Bouddha, de Dharma et de Sangha on représente d'ordinaire Dharma ou la loi avec quatre mains, dont deux sont jointes comme pour la prière, et, des deux autres, l'une tient un rosaire et l'autre un livre. Sangha, ou le clergé, a une main appuyée sur son genou et tient dans l'autre une fleur de lotus.

[1] En sanscrit *Murdhâbhichikta.*

doctrine. Appliqué ainsi, le baptême p.311 bouddhique se rapproche du sacrement chrétien, puisque celui-ci, d'après la doctrine de Rome, ouvre l'entrée de l'Église à ceux qui le reçoivent. Au Tibet et dans les autres contrées de l'Asie centrale dans lesquelles le bouddhisme a pénétré, on baptise de la même manière les petits enfants aussi [1] ; et cet usage s'est étendu même à la Chine, quoique ici il ne soit pas très généralement observé. Il s'y trouve cependant des prêtres de Bouddha qui baptisent les enfants. On rencontre, surtout dans le cours du premier mois de l'année chinoise, de ces saints hommes qui parcourent les rues deux à deux, l'un portant dans ses bras une espèce de petit tabernacle où se trouve une idole et l'autre frappant de temps en temps un gong ou un bassin de métal au son aigre, pour avertir les habitants de leur présence. Leur clientèle se trouve principalement parmi les dévotes. Quelque bonne âme les a-t-elle invités à entrer pour baptiser les rejetons de la famille, ils placent sur la table leur image bouddhique, prennent de l'eau dont ils aspergent le sommet de la tête des enfants, et marmottent en même temps des formules qui doivent assurer aux petits un avenir heureux. On leur donne là-dessus quelque argent en récompense de leur peine et ils vont plus loin voir si quelque autre mère superstitieuse ne les appellera pas à son tour. En effet en Chine, tout comme chez nous, ce sont les femmes qui tiennent surtout à ce genre de pratiques religieuses. Si les prêtres ont le malheur, en entrant, de rencontrer dans la boutique ou dans le vestibule le père de famille, ils sont presque sûrs de n'avoir point de baptême à administrer, et d'être tout simplement renvoyés, comme des mendiants, avec une aumône de quelques sapèques [2]. Dans la langue du peuple, le baptême se nomme *sóï-hoút* [3], « laver pour faire des bouddhas ».

---

[1] Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 78.

[2] Nom souvent donné par les étrangers aux petites monnaies rondes en cuivre, avec un trou carré au milieu, dont il faut environ 1100 pour faire la valeur d'un dollar.

[3] Du reste, la pratique du baptême semble être beaucoup plus générale qu'on ne le suppose d'ordinaire. Non seulement elle existe dans l'Europe entière et dans la

Dans plusieurs grands couvents bouddhiques les moines considèrent le jour du baptême de Bouddha comme se désignant lui-même à leur choix pour p.312 consacrer de nouveaux prêtres et les admettre dans le Sangha. Quand les cérémonies en l'honneur des dieux présents dans l'édifice ont été accomplies dans les règles et que les candidats se sont pieusement préparés à leur consécration, l'abbé leur place sur la tête des pelotes de feuilles sèches, qu'il allume ensuite. Le feu entame naturellement la peau du crâne du patient, et souvent si profond que la graisse en fondant lui dégoutte le long du visage et que l'édifice est rempli d'une horrible puanteur ; cela arrive surtout si, ce qui est fréquent, l'opération se répète plus d'une fois sur une même tête. Après cela, les nouveaux adeptes reçoivent une espèce de certificat en toile ; c'est la preuve de la dignité qui leur a été conférée, et ils n'ont qu'à l'exhiber, pour voir s'ouvrir devant eux les portes de tous les couvents bouddhiques de l'empire [1]. Cette consécration porte à Émoui le nom de *sioū-kài*, « embrasser la (vie d')abstinence. »

@

plus grande partie de l'Asie, mais même en Australie les femmes aspergent le front de leurs enfants en se servant pour cela d'un rameau vert. Dans l'île de Rotouma, où le chef de tribu est en même temps grand-prêtre, ce dignitaire enduit la figure des petits enfants avec de l'huile et du sel et leur donne en même temps un nom. De même le baptême des enfants est en usage dans la Nouvelle-Zélande et se pratiquait aussi chez les anciens Mexicains. Voy. Clavel, *Histoire des Religions*, livre III, ch. 1, 2 et 5.

[1] Doolittle, *Social Life of the Chinese*, ch. XX.

CINQUIÈME JOUR DU CINQUIÈME MOIS

GRANDE FÊTE DE L'ÉTÉ

p.313 Introduction. — La fête de l'été est un des jours les plus importants du calendrier chinois. Elle se rapporte certainement au solstice. Noms qu'elle porte.

§ 1.

I. Offrande aux dieux domestiques et aux ancêtres. Gâteaux de riz ou de millet appelés *tsàng.* Offrande d'été pour avoir la pluie dans le Livre des Rites. Il est probable que la fête des bateaux-dragons vient de ce que le second mois chinois de l'été se distingue par la sécheresse. Offrandes impériales aux ancêtres et à la Terre.

II. Temps sec et insalubre de la mi-été. Croyance populaire aux êtres invisibles qui causent des malheurs et des maladies. Cette croyance se retrouve chez d'autres races encore peu cultivées. En Chine les lettrés s'arment par le jeûne et l'abstinence contre les incommodités qu'apportent les chaleurs de l'été ; le bas peuple a recours aux remèdes et aux amulettes. Le *hîn-hông.* Sachets de parfums que l'on suspend au cou. Couteaux en miniature, bijoux, bracelets etc, que l'on porte sur soi à la recommandation de Confucius et du *Li-ki.* Calebasses et sabres en bois de saule servant d'amulettes.

Soie rouge attachée au poignet des enfants, anciennement et actuellement. Poupées en papier que l'on brûle et dans lesquelles passent les maux et les malheurs de la famille.

III. L'acore, l'armoise et l'ail placés aux portes, aux fenêtres et sur le toit. L'acore comme symbole du soleil et de la force vitale. Le cerf, symbole de la prospérité pécuniaire, et la grue, symbole du bonheur. Rôle de l'armoise, et de l'ail le jour de la fête de l'été. Purification du corps avec une infusion de plantes odoriférantes. Rameaux de saule ou de figuiers fichés dans les portes : Inscriptions sur papier rouge servant de conjurations. Moulins et drapeaux à prières des lamaïstes. p.314

IV. Exorcismes prononcés sur des palmes dans l'église catholique. Usage de décorer en Europe les maisons avec de la verdure et des fleurs le jour de la St. Jean. L'arbre de l'été des peuples celtiques et germaniques dans ses rapports avec l'arbre de mai, la verdure de Pentecôte, etc. L'armoise en qualité d'herbe de la St Jean, comparée avec l'armoise de la fête de l'été des Chinois. L'orpin ou la grassette joue en Angleterre à la mi-été le même rôle que le saule en Chine. La croyance que certaines plantes protègent contre les démons malfaisants est répandue aussi, bien en Europe qu'en Chine. L'ail dans la mythologie occidentale.

§ 2.

Courses des bateaux-dragons. Comment on réunit les fonds nécessaires, se procure les prix et règle la joute. Les bateaux. Les spectateurs. Manœuvres dans les rues avec les bateaux-dragons.

Légende de K'ouh Youen. Ce qu'on appelle les élégies de Tch'ou. Légende de Tsz' Sou et de Ts'ao Ngo. Origine des gâteaux d'offrande appelés tsàng. Offrandes aux esprits des eaux dans diverses parties du monde. La fête des bateaux-dragons tire son origine de l'invocation du dragon pour obtenir la pluie.

A. Le dragon en Chine. Il ne faut pas le confondre avec l'esprit du mal de la mythologie de l'Occident. D'après les descriptions chinoises, il faut y voir un saurien gigantesque. Les crocodiles de la Chine méridionale.

Origine du culte du dragon comme dieu de la Pluie. Le Roi-dragon des mers. Constellation du dragon azuré. Théorie de M. Schlegel sur l'ancienneté de la race chinoise. Processions du dragon dans le premier mois de l'année chinoise. La perle dans la gueule ou sur le front du dragon. Le dragon comme blason des empereurs de la Chine.

Rôle du dragon à la mi-été. La croyance que des dragons en lutte font venir la pluie est peut-être à la base des joutes de bateaux-dragons. Celles-ci ont aussi pour but de faire sortir les dragons de leur élément aquatique. Derechef procession des bateaux-dragons dans les rues. Emploi d'images du dragon pour obtenir la pluie.

B. Le dragon en Europe. Problème d'une antique parenté entre les Ariens et les Chinois. Le dragon dans l'Edda. Dragons considérés en Europe comme causant la pluie et l'orage. Processions de la St. Jean et. des jours qui s'en rapprochent, dans lesquelles on porte des dragons et des géants. Fête des bateaux-dragons au Japon.

Introduction

@

Les Européens donnent ordinairement le nom de « fête des bateaux-dragons » à la grande fête estivale qui se célèbre presque sans exception dans tout l'empire chinois avec un enthousiasme plus ou moins grand de la part p.315 de la population. Nous n'hésitons pas à la considérer comme une des fêtes les plus importantes de tout le calendrier, soit parce que l'origine en est recouverte par la poussière de nombreux siècles et peut néanmoins se retrouver, soit aussi parce que cette fête possède maintenant encore un degré de popularité qui n'est le partage que d'un petit nombre de coutumes. Nous nous empressons néanmoins dès les premiers mots de reconnaître que cette même haute antiquité de la fête qui la rend si intéressante, est cause aussi que plus d'un point reste obscur, de sorte que nous aurons parfois à recourir aux conjectures. Notre excuse, et, nous l'espérons, la consolation du lecteur, sera que les écrivains chinois eux-mêmes, dans leurs efforts pour expliquer convenablement la fête des bateaux-dragons, sont d'une insuffisance désespérante et que leurs éclaircissements ne détruisent aucunement les ténèbres du sujet. Comme on le verra au § 2, ils tirent de fables et de légendes ce qu'ils disent de l'origine de la fête et négligent entièrement d'en rechercher les causes naturelles.

La célébration de cette journée se divise naturellement en deux parts, ce qui se fait dans les maisons, et ce qui se fait en dehors. Nous rangerons donc ce que nous avons à décrire dans deux paragraphes, dans chacun desquels nous réserverons quelque espace à certains usages et à certaines notions qui existent en Europe et qui nous semblent présenter des analogies avec ce qu'on observe en Chine.

Il ne faut du reste pas s'attacher littéralement au titre de cet article, « cinquième jour du cinquième mois », comme si cette date avait toujours été celle de la fête et l'était maintenant d'une manière absolue. Il faut étendre à beaucoup plus qu'à un seul jour la période de temps qu'embrassent les usages et les habitudes qui se rattachent à cette fête ; en réalité le cinquième mois tout entier y est intéressé, et il faut en considérer le cinquième jour comme y constituant le point culminant. Ainsi c'est à tort que quelques Chinois d'Émoui parlent d'une « fête du cinquième jour », *gō djít-tsoïh* ; car il est beaucoup plus exact de dire « fête du cinquième mois », *gō géh-tsoïh* , ce qui revient à fête générale du mois moyen de l'été. Cette dernière expression est aussi celle qui est généralement, nous pourrions presque dire exclusivement, employée en Chine. Il est même fort possible qu'autrefois p.316 la fête eût eu lieu à l'époque du solstice d'été et qu'elle ait été dans le cours du temps transportée à sa date actuelle ; car on ne se figure pas que les Chinois aient pu laisser passer sans célébration un moment aussi important du cycle annuel que le milieu de l'été, de sorte que, célébrant le printemps, l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver par de grandes festivités, ils auraient oublié le moment où le soleil atteint son plus grand éclat au cœur de l'été. Il est bien vrai que l'on ne prête à Émoui presque aucune attention au jour du solstice d'été, mais la « Description des Usages locaux » [1] dit : « Le cinquième jour du mois du milieu de l'été a aux yeux du

[1] Voy. page 227.

peuple la même importance que le solstice d'été » [1]. Ces paroles nous autorisent aussi à traiter du jour de la fête des bateaux-dragons comme si c'était le plus long jour de l'année.

On trouve encore une preuve de la justesse de cette manière de voir dans le nom de *toan-ngó* que l'on donne généralement en Chine au cinq du cinquième mois. Ce nom signifie littéralement « le point ou l'instant précis de la résistance ou de l'opposition », c'est-à-dire des ténèbres, Yin, contre la lumière, Yang ; mais, comme les Chinois emploient le mot de « résistance ou opposition » pour désigner le solstice d'été [2], parce qu'alors l'esprit des ténèbres commence à regagner du terrain et se lève pour ainsi dire contre le principe Yang pour s'efforcer de le faire reculer, cela fait que le nom de *toan-ngó* prend le sens d'« exact solstice de l'été ». Sans aucun doute cette expression démontre donc que jadis la fête des bateaux-dragons et le jour du solstice n'étaient pas séparés l'un de l'autre.

Si, comme nous l'avons dit, les étrangers appellent généralement le 5 du cinquième mois la fête des bateaux-dragons, c'est qu'il se fait ce jour là des joutes de bateaux ; nous les décrirons au commencement de notre deuxième paragraphe. p.317

§ 1. Célébration de la fête dans les maisons

@

I. Offrande aux dieux domestiques, aux ancêtres et au dieu de la Richesse.

Dès que luit le matin du jour de fête, on fait activement tous les préparatifs d'une grande offrande aux dieux domestiques et aux tablettes ancestrales. On place les trois ou les cinq plats ordinaires

[1] Dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI.
[2] Voy. la note de la page 206, sous 7.

de viande [1] sur la table qui se trouve devant l'autel domestique ; on y joint ensuite encens et cierges, tasses de thé et de vin, confitures, petits gâteaux, et autres friandises, puis, dans le cours de la matinée, on présente le tout, de la manière ordinaire, premièrement aux dieux, ensuite aux ancêtres [2]. Jusque là l'offrande ne diffère pas de celles qui sont en usage pour d'autres jours de vénération ; mais c'est que nous n'avons pas encore mentionné un objet qui fait son apparition ce jour-là en particulier, qui se voit alors partout sur les tables d'offrande, et sur lequel nous voulons spécialement attirer l'attention. C'est un mélange de riz cuit et d'autres aliments, enveloppé de feuilles de bambou de façon à former de petites pyramides triangulaires. Le peuple d'Émoui les appelle *tsàng*. Elles renferment, outre le riz, des fruits, de la viande ou des confitures ; parfois aussi le riz est remplacé par du millet. Ces *tsàng* ne font défaut nulle part, le 5 du cinquième mois sur les tables d'offrande ; et ils ont une signification qui remonte à la plus haute antiquité ; nous nous proposons d'y revenir en détail dans le second paragraphe de cet article.

Il est probable que cette offrande de millet et de riz aux dieux domestiques et aux mânes a été jadis instituée dans le but d'obtenir la pluie et la bénédiction pour les récoltes encore sur pied. Le *Livre des Rites* porte à le penser. Dans ce vieux document, qui nous a déjà si bien servi à découvrir l'origine de plus d'une coutume nationale, on lit au chapitre des « Prescriptions mensuelles » :

> « Alors (au second mois de l'été) il (c'est à-dire le Fils du Ciel) ordonne que dans ses domaines on présente l'offrande *pour obtenir la pluie,* et que l'on sacrifie aux centaines de princes, de nobles et de sages qui apportent l'abondance au peuple (c'est-à-dire aux hommes méritants de l'antiquité qui ont été promus au rang de divinités p.318 du Sol et du Blé — voy pages 149 et suiv.), et qu'ainsi l'on fasse des

[1] Voy. Page 31.
[2] Voy. Page 21.

> supplications pour la plénitude des épis. Et dans ce mois les laboureurs fournissent du millet et Le Fils du Ciel mange alors des poulets et goûte le millet ; on fournit aussi des cerises, dont il offre les prémices dans le temple ancestral....

Les commentaires ajoutent ici par manière d'éclaircissement que par le millet il faut entendre le vieux millet, cette plante n'arrivant pas avant l'automne à sa maturité, et que l'empereur en goûtait pour encourager la culture des céréales. Sans doute donc, par cette cérémonie, il voulait inculquer au peuple que le grain est indispensable à l'entretien de chacun, même de l'empereur, et que par conséquent les campagnards doivent avoir le plus grand soin de le cultiver en quantités suffisantes. Or ne va-t-il pas sans dire que dans un État dont l'empereur ordonnait des prières pour la pluie et commandait que l'on implorât les dieux d'accorder au peuple une grande abondance de grain, dans un État dont en outre le chef mangeait, pour encourager l'agriculture, des espèces de céréales dont la récolte n'était pas encore faite, le peuple lui-même devait se sentir porté à offrir aux dieux et aux ancêtres du grain de l'année précédente, afin d'obtenir de vivifiantes pluies sur les céréales qui croissaient encore ?

Il est très naturel que maintenant, dans les provinces méridionales de la Chine, par exemple dans le Fouhkien, le riz prenne la place du millet sur les tables d'offrande le 5 du cinquième mois, puisqu'en effet il en prend la place dans la consommation. Le millet est la céréale du Nord, le riz celle du Midi.

Dans le passage du *Livre des Rites* que nous citions tout à l'heure il est question d'une offrande *pour la pluie*. Remarquons en passant que le second mois de l'été donne généralement peu de pluie aux cultivateurs, quoique justement les produits des champs eussent grand besoin de l'eau du ciel en approchant de leur maturité. C'est sur cette particularité météorique que nous baserons notre théorie de l'origine de la fête des bateaux-dragons,

laquelle dans notre opinion n'a d'autre but que d'agir sur le dieu de l'Eau, le dragon, pour qu'il se décide à envoyer la pluie.

p.319 Ainsi ne saurait-il y avoir de doute que l'offrande de riz et de millet que les Chinois actuels font, le 5 du cinquième mois, aux dieux domestiques et aux tablettes ancestrales, n'ait été à l'origine une sœur jumelle de l'offrande pour la pluie et de l'offrande aux dieux qui se faisaient dans une très haute antiquité, au dire du *Livre des Rites*, en vertu d'un ordre impérial, dans le mois du milieu de l'été. Quant aux friandises et aux mets divers qu'à la même date on offre actuellement à Émoui au dieu de la Richesse partout où son culte est en honneur [1], cette offrande parle plus clair encore dans le même sens. En effet, comme nous l'avons fait voir aux pages 153 et 149, cette divinité n'est qu'une transformation postérieure de la déesse-Terre, qui s'est déjà de fort bonne heure comme qui dirait partagée et a donné naissance aux dieux des différentes contrées ; et il est donc évident que nos Chinois d'Émoui offrent le 5 du cinquième mois au fond aux mêmes divinités dont parle le *Livre des Rites*. Nous le savons, puisque les commentateurs des principales éditions de cet ouvrage disent que les « princes, nobles et sages » dont il y est question « sont les seigneurs du Sol, Ku Loung, le dieu du Blé et autres semblables de l'antiquité ».

Une autre offrande se trouve très probablement dans un rapport étroit avec celles de l'antiquité et de notre époque dont nous venons de parler. C'est celle dont le philosophe du septième siècle avant notre ère présenté par nous au lecteur à la page 221, Kouan Tsz', fait mention, dans les écrits de lui cités par nous au même endroit, en ces termes : « Au solstice de l'été, alors le froment est mûr, et le Fils du Ciel sacrifie dans le grand temple ancestral » [2]. Il en est peut-être de même de l'offrande à la Terre dont parlent les

---

[1] Nous avons, à la page 154, énuméré quelques-unes des localités où cela est le cas.
[2] Kouan Tsz', ch. 24, § 85.

« Écrits historiques » [1] de Sz' Ma Ts'ien. « Au solstice de l'été, dit cet auteur, on fait sur une hauteur quadrangulaire une offrande à la déesse de la Terre » [2], et on entend probablement parler de la même que celle que l'empereur en personne a actuellement coutume de faire à Pékin. En p.320 effet, à l'époque indiquée, le Fils du Ciel offre, sur l'autel carré situé au nord de la ville, un grand nombre de plats de viande, de fruits et d'autres comestibles, avec du vin, du jade et des étoffes de soie, que l'on enterre après la cérémonie au côté nord-ouest de l'autel [3], — et quoique dans le fond il lui appartienne à lui seul, comme prêtre suprême de l'empire, de présenter des offrandes aux deux plus hautes divinités de la Nature, c'est-à-dire au Ciel et à la Terre, le peuple n'en suit pas moins son exemple, mais aussi n'honore ces dieux que cachés sous le masque d'un Empereur de jade et d'un dieu de la Richesse. Remarquons enfin que déjà les empereurs de la dynastie de Hia (2205-1766 av. J.-C.) « offraient à la déesse de la Terre dans le cinquième mois » [4].

---

[1] Voy. la page 162.

[2] Voy. l'Encyclopédie intitulée « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI.

[3] Edkins, *Religion in China*, ch. II.

[4] Voy. « Examen exact d'Écrits et de Rapports », déjà cité à la page 9. Ch. 76, f° 1. Quelques détails au sujet de cet important ouvrage ne seront pas déplacés ici. L'auteur, Ma Twan Lin, était fils d'un mandarin haut placé, au service des derniers empereurs de la dynastie de Soung, et naquit dans la province de Kiangsi. Il parvint lui-même à de hauts emplois sous le dernier monarque de la dynastie. Quand l'empire eut été conquis par les Mongols, il se retira dans la vie privée et se consacra exclusivement à la composition du grand répertoire historique qui porte le titre de *Wun-hien-t'oung-k'ao,* « Examen exact d'Écrits et de Rapports », et qui fut publié en 1319, après la mort de l'auteur, sur l'ordre de l'empereur.

Cet immense travail embrasse 348 chapitres, où sont traités par ordre de matières presque tous les sujets de quelque importance dont il est question dans les annales de l'empire. « On est certain, dit M. de Rémusat, de trouver sous chaque matière les faits qui y sont relatifs, disposés chronologiquement suivant l'ordre des dynasties et des règnes, année par année, jour par jour. On ne peut se lasser d'admirer l'immensité des recherches qu'il a fallu à l'auteur pour recueillir tous ces matériaux, la sagacité qu'il a mise à les classer, la clarté et la précision avec lesquelles il a su présenter cette multitude d'objets dans tout leur jour. On peut dire que cet excellent ouvrage vaut à soi seul toute une bibliothèque, et que, quand la littérature chinoise n'en offrirait pas d'autre, il vaudrait la peine qu'on apprît le chinois pour le lire. On n'a qu'à choisir le sujet qu'on veut étudier, et traduire ce qu'en dit Ma-twan-lin ». « Nouveaux Mélanges Asiatiques », II, page 166.

@

II. Méthodes pour préserver le corps des influences malsaines.

« Le peuple appelle le cinquième mois un mauvais mois » [1], dit le calendrier de p.321 King-Tch'ou. C'est à bon droit. C'est l'époque où le soleil verse ses plus intenses chaleurs, accompagnées de maladies, comme cela arrive aussi en mainte autre contrée. Les Chinois attribuent ces maladies à d'assez vagues influences malfaisantes, à des esprits qui portent le nom de *siâ* dans la langue des habitants d'Émoui. Ils désignent par ce mot tout ce qui fait obstacle à ce qui est bon de sa nature et produit le bonheur. Ils ne connaissent guère d'autres préservatifs contre ces *siâ* que la guerre qui se fait au moyen d'amulettes, de sortilèges et d'incantations, et l'on peut donc s'imaginer que l'emploi de ces armes est surtout fréquent dans le cinquième mois, pendant lequel le vent brûlant et malsain de l'ouest vient contribuer avec les ardeurs solaires à menacer la santé des habitants. Les Européens qui ont subi l'influence de ce vent ne l'oublient plus. Surchauffé dans son voyage à travers les immenses plaines calcinées de la Tartarie et du

---

Au seizième siècle Wang K'i composa en 254 chapitres un supplément de l'ouvrage de Ma Twan Lin. Un second supplément, compilé sous la surveillance impériale, le continue jusqu'au dix-huitième siècle.

[1] D'après Douglas (*Dictionary of the Amoy Vernacular*, p. 110) cela viendrait de ce que le mot de *gō*, qui, pour les Chinois d'Émoui, signifie « cinq », a aussi dans leur langue les significations de « se tromper » et de « mettre dans l'embarras, dérouter ». Nous croyons quant à nous que le motif de ce dicton a plus de réalité et qu'il faut le chercher dans le caractère malsain de la saison d'été et dans les désagréments que causent les grandes chaleurs. Les Chinois sans doute aiment les jeux de mots, auxquels leur langue se prête si bien par sa pauvreté de sons. Ils se plaisent à faire des rapprochements entre la signification de mots qui se prononcent de la même manière ou presque de la même manière, comme nous en avons déjà donné aux pages 25 et 86 quelques exemples auxquels nous en joindrons encore quelques autres, à la page 334. Mais justement cette habitude des Chinois doit rendre très circonspect toutes les fois qu'il s'agit d'expliquer quelque coutume en se fondant sur le son des mots. Si l'on se fie trop à ce que les Chinois disent en ces matières, on risque très fort de faire fausse route, parce qu'eux-mêmes se contentent beaucoup trop aisément d'explications imaginaires, suggérées uniquement par l'oreille.

On peut voir que c'est vraiment à cause du climat que le peuple a si mauvaise opinion du cinquième mois par le fait que les Hakka nomment *t'ouk-nyit*, « jours venimeux », tant les neufs jours qui séparent le 4 du 14 de ce mois, tantôt le 5, le 6 et le 7, le 15, le 16 et le 17, le 25, le 26 et le 27. Cette expression est trop énergique pour qu'elle se fonde uniquement sur une ressemblance de prononciation entre les mots cinq, mettre dans l'embarras et tromper.

Tibet, il se précipite en Chine avec une grande violence, qui souvent ne diminue pas pendant plusieurs journées de suite ; le thermomètre monte rapidement, même jusqu'à 100° Fahrenheit, et cela dure tant que le vent souffle, sans que la nuit le calme ou apporte quelque rafraîchissement de la température [1]. Les charpentes se dessèchent et se fendent, les campagnes perdent toute humidité, l'atmosphère est étouffante, le soleil bout derrière un voile vaporeux. On comprend que les hommes souffrent ; leur peau est sèche et se tanne, ils se sentent affaissés, épuisés, et il n'est pas surprenant que souvent ils finissent par tomber positivement malades. C'est le désagrément du climat du Fouhkien, splendide le reste de l'année.

Mais les Chinois sont fort loin d'être seuls à attribuer à des esprits et à p.322 des fantômes les maux qui affligent l'humanité. Presque tous les peuples peu civilisés ont cette superstition ; aussi, sans aucun doute, la forme sous laquelle elle existe actuellement en Chine est-elle un héritage de l'époque antique où la civilisation en était dans cet empire encore à ses débuts.

> [Trad.] « Savages, dit Sir John Lubbock [2], almost always regard spirits as evil beings. We can, I think, easily understand why this should be. Amongst the very lowest races, every other man — amongst those slightly more advanced, every man of a different tribe — is regarded as naturally, and almost necessarily hostile. A stranger is synonymous with an enemy, and a spirit is but a member of an invisible tribe.

D'une manière analogue les Hottentots, à ce que dit Thunberg, ont des idées très vagues au sujet d'une divinité bienfaisante ; mais

> [Trad.] « they have much clearer notions about an evil spirit, whom they fear, believing him to be the occasion of

[1] Ces vents brûlants portent à Émoui le nom de *hé-t'aï*, « typhons de feu ».
[2] *Origin of Civilisation and primitive Condition of Man*, ch. V, p. 212.

> sickness, death, thunder and every calamity that befalls them [1].

Les Bétchuanas aussi attribuent tous les maux à un dieu invisible qu'ils appellent Murimo,

> [Trad.] « and never hesitate to show their indignation at any ill experienced, or any wish unaccomplished, by the most bitter curses [2].

Au dire de Carver [3], les peaux-rouges vivent dans la crainte continuelle des attaques des esprits, et, de même que les Chinois, ils ont recours pour les écarter aux amulettes et à de bizarres cérémonies sacerdotales. Les tribus de la Caroline attribuent toutes les indispositions à de mauvais esprits [4], et soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, on rapporte les mauvaises actions [5], les maladies et les maux de tous genres à des démons qui prennent possession du corps des hommes [6]. Enfin la croyance aux elfes,

---

[1] *Pinkerton's Voyages*, vol. XV, p. 142.

[2] Lichtenstein, *Travels in South-Africa*, vol. II, p. 332.

[3] *Travels in North-America*, p. 388.

[4] Jones, « Antiquities of the Southern Indians », p. 31. — Lubbock, dans l'ouvrage de lui que nous avons cité, s'étend assez longuement sur ce sujet.

[5] Voy. par exemple 1 Sam. XVI, 14 et suiv., 23 ; XVIII, 10 ; XIX, 9, etc.

[6] « Et comme ils sortaient, on lui présenta un homme muet, démoniaque.
Et le démon ayant été chassé, le muet parla.
Mais les pharisiens disaient : Il chasse les démons par le prince des démons ».
(Matth. IX, 32 et suiv. — Voy. aussi Matth. XII, 22 et suiv.)

« Et quand il fut descendu à terre, il vint au-devant de lui un homme de cette ville-là, qui était possédé des démons depuis longtemps Il ne portait point d'habits, et il ne demeurait point à la maison, mais dans les sépulcres.
Dès qu'il vit Jésus, il poussa un grand cri, et se jetant à ses pieds, il dit à haute voix : Qu'y a-t-il entre moi et toi, Jésus, fils du Dieu très haut ? Je te prie, ne me tourmente point !
Car Jésus commandait à l'esprit immonde de sortir de cet homme, dont il s'était saisi depuis longtemps ; et bien qu'il fût gardé, lié de chaînes, et qu'il eût les fers aux pieds, il rompait ses liens, et il était emporté par le démon dans les déserts.
Et Jésus lui demanda : Comment t'appelles-tu ? Et il répondit : Je m'appelle Légion ; car plusieurs démons étaient entrés en lui.
Et ils le priaient de ne pas leur commander d'aller dans l'abîme.
Or il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur la montagne ; et ils le priaient qu'il leur permît d'entrer dans ces pourceaux, et il le leur permit.
Les démons, étant donc sortis de cet homme, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita avec impétuosité dans le lac, et y fut noyé ».
(Luc VIII, 27 et suiv. Même récit dans Marc V).
Voyez en outre Matth. IV, 24 ; VIII, 16, etc.

esprits qui causent les maladies, p.323 est généralement répandue parmi les tribus gauloises, germaines et leurs congénères. Ces elfes habitent dans les forêts et les bois et apportent des insectes qui, des arbres, passent aux hommes et aux animaux et leur occasionnent toute sorte de maux et de maladies [1]. Toutes ces conceptions et d'autres analogues se retrouvent chez le peuple chinois ; mais, quoique naturellement les esprits et les fantômes soient fort redoutés dans l'empire du Milieu, il ne s'ensuit pas de là qu'on les considère comme plus puissants ou plus rusés que les hommes, et que ceux-ci ne croient pas pouvoir leur résister et les chasser. Déjà Koh Houng, écrivain taoïque du quatrième siècle, plus connu sous le nom de Pao P'oh Tsz' [2], indique divers moyens de se garantir de leur influence. Il dit:

> [Trad.] « All mountains are inhabited by spirits, who are more or less powerful in proportion to the size of the mountain. If the traveller has no protection, he will fall into some calamity. He will be attacked by sickness, or pierced by thorns, or witness strange sights or sounds. He will see trees moving without wind, or stones will fall without any apparent cause from some rocks above, and strike him. He will lose his way and fall down precipices, or be assailed by wolves and tigers... A lucky day should be chosen for setting out. Fasting and purification for several days before is also necessary, and a suitable charm to be worn on the person » [3].

Tout ce que l'on fait pour neutraliser et combattre les influences malfaisantes et pour chasser les esprits et fantômes qui causent le malheur, que l'on emploie les amulettes, les incantations, la magie ou quoi que ce soit d'autre, s'appelle *p'ik-siâ* dans la langue d'Émoui. Nous allons passer en revue p.324 les moyens mis en

---

[1] Voy. Mannhardt, *Baumcultus der Germanen* ; ch. I, § 7.
[2] Voy. page 256, note.
[3] *Transactions of the China branch of the Royal Asiatic Society*, V, année 1855, art. 4, p. 92.

œuvre par les Chinois de cette ville pendant le cinquième mois afin d'obtenir un résultat si désirable.

Les lettrés, les étudiants et quiconque se pique de sagesse, de culture et de science, s'efforcent de se prémunir contre les incommodités qu'amènent les chaleurs du cinquième mois en observant une grande sobriété et une philosophique abstinence. Ils évitent avec soin les excès de table, s'abstiennent de tout commerce sexuel, ne font rien qu'avec calme et mesure. Ils suivent en un mot exactement le précepte du *Livre des Rites*, où on lit : « Dans ce mois, le noble jeûne. Il s'enferme certainement dans sa demeure, ne se meut pas avec précipitation et fait cesser la musique et la volupté » [1].

Quant aux petites gens, ce n'est pas aux leçons des anciens sages qu'ils ont recours pour régler leurs actions. Ils se contentent de formules magiques pour écarter de leurs demeures les mauvais esprits qui causent les maladies, d'amulettes pour préserver leurs corps de l'influence pernicieuse de ces êtres, de médicaments pris à l'avance, pour prévenir les maladies à venir. Voici comment on s'y prend pour parvenir à ces diverses fins. De grand matin, le jour de la fête principale de l'été, on remplit un bassin ou une coupe avec du vin ou de l'eau dans lequel on a mis, pulvérisé, un minéral appelé *hîn-hông* à Émoui. Les Chinois attribuent à cette substance une grande vertu pour purifier le corps. C'est une pierre rouge, que l'on triture pour en faire une poudre, puis une pâte, et que l'on applique ainsi, comme remède externe, sur les pustules et les ulcères. « Elle est en état de détruire tous les poisons, d'écarter toutes les influences pernicieuses et de tuer le poison des vers intestinaux. Quand on en porte sur le corps, les fantômes et les esprits n'osent pas approcher, et les tigres et les hyènes des forêts des montagnes se cachent », dit le neuvième chapitre de la pharmacopée des Chinois [2].

---

[1] Dans le chapitre des « Prescriptions mensuelles ».
[2] Déjà mentionnée à la page 49.

Telles sont les admirables vertus que possède le *hîn-hông,* et qui font que le 5 du cinquième mois tous les habitants du logis dans les maisons d'Émoui en boivent dans du vin ou de l'eau. Cela se fait dès que l'offrande p.325 du jour a eu lieu. On a même parfois la précaution d'en mettre un peu avec un petit bâton sur le front, la figure et le cou des enfants, afin de les préserver des boutons et éruptions de la peau qu'amène l'été. Quelques personnes leur en enduisent tout le front, puis répandent tout ce qu'il en reste sur le sol des appartements dans la maison entière, afin d'en chasser aussi les mauvaises influences, et, dit-on, d'en éloigner en même temps les araignées, les blattes et autre vermine.

Les femmes surtout ont bien d'autres recettes encore pour neutraliser chez leur progéniture les mauvais effets des chaleurs estivales. Elles font des sachets bigarrés, auxquels elles donnent la forme de tigres, d'insectes, d'oiseaux, d'éventails, des animaux et des objets les plus divers, les remplissent de quelque parfum et les suspendent en guise d'amulette au cou des enfants. On se plaît à orner ces sachets de broderies et à employer du Fil d'or ou d'argent pour les confectionner ; mais quoique rien n'en règle la forme, la couleur en est moins capricieuse, en ceci du moins qu'il est très rare que le rouge n'y prédomine pas. Tout à l'heure nous indiquerons en peu de mots pourquoi.

Ces parfums ont un double but. Premièrement on croit qu'ils détruisent les vapeurs ou influences qui ont pénétré dans le corps, et qu'ainsi ils en préviennent les pernicieux effets. En second lieu on est persuadé qu'ils décomposent les exhalaisons maladives et les agents de contagion, et en font disparaître le danger. D'autres peuples aussi ont attribué ou attribuent encore aux parfums une grande vertu curative. Ainsi on lit qu'une fois on guérit Bouddha d'une maladie en lui faisant respirer une fleur de lotus [1], et

[1] [Trad.]« On a certain occasion, when Budha was sick, it was thought that if he were to take a little opening medicine, he would be better ; and accordingly Ananda (son disciple préféré) went to Jiwaka (célèbre médecin) to inform him that the teacher of the world was indisposed. After making the proper enquiries, Jiwaka

Démocrite, sentant venir sa fin, réussit à prolonger sa vie jusqu'après les fêtes de Cérès simplement en aspirant l'odeur de pain chaud placé sous son nez. Les Juifs et les Mahométans brûlent des substances odorantes quand ils préparent les morts pour l'ensevelissement et l'exposition, et bien d'autres peuples p.326 font de même. Il n'est pas besoin d'aller en Asie ou de remonter aux coutumes de la Grèce antique pour trouver des preuves de la croyance dans la vertu désinfectante des parfums ; car il n'y a personne qui n'ait pu en constater l'existence partout en Europe. C'est ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, que beaucoup de personnes ont soin d'allumer un cigare s'il leur faut pénétrer dans quelque endroit où elles redoutent l'infection. Quant aux Chinois, puisque c'est l'époque des grandes chaleurs de l'été qui leur ramène les maladies et les épidémies, c'est aussi à l'approche de cette époque, le 5 du second mois estival, qu'ils renouvellent leurs amulettes remplis de parfums. D'ordinaire, après avoir fabriqué ces préservatifs, on les expose quelque temps sur la table d'offrande ; puis, le culte des dieux et des ancêtres terminé, on les suspend au cou des enfants. Notons encore que cet usage remonte fort haut, mais qu'il semble avoir été suivi pour d'autres motifs encore qu'actuellement ; car le philosophe taoïste Pao P'oh, cité à la page 323, écrivait déjà au quatrième siècle :

> « Il y en a qui demandent quel est le moyen de se préserver des armes (des blessures). La réponse est : faites le 5 du cinquième mois de puissants amulettes rouges et placez-les devant le cœur [1].

On comprend fort bien que notre philosophe recommande ici la couleur rouge et aussi que cette couleur soit prédominante dans les

---

discovered that there were three causes of the disease ; and in order to remove them he prepared three lotus flowers, into each of which he put a quantity of medicine. The flowers were then given to Budha at three separate times, and by smelling at them his bowels were moved ten times by each flower. By means of the first flower the first cause of disease passed away and by the other two the second and third causes were removed ». — Spence Hardy, *Manual of Budhism*, p. 246.

[1] Voyez le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI.

sachets parfumés que maintenant encore on suspend au cou des enfants chinois. En effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer en passant dans la note de la page 7, le rouge est la couleur des fleurs du pêcher, et l'on attribue au pêcher la vertu d'écarter les mauvais esprits, et, avec eux, leurs influences malignes. Il est donc fort naturel que la couleur des fleurs de pêcher prédomine dans des amulettes destinés à écarter les êtres malfaisants invisibles de la mi-été. Ceci sera plus évident encore au lecteur quand il aura pris connaissance, dans notre article sur le dernier jour de l'année, de ce que nous avons à dire de l'origine et de la signification des inscriptions placées sur les portes.

En Chine les hautes classes suivent plus encore que les classes inférieures l'usage de se suspendre des objets au corps ; même on le considère presque comme p.327 un devoir, à cause de l'exemple donné par Confucius. « Quand le noble avait déposé le deuil, il portait tout ce qui appartient à la ceinture » lit-on dans les « Discussions et Allocutions » [1]. Les commentateurs disent à ce sujet :

> « Quand le noble n'était pas en deuil, le jade ne quittait pas son corps. Il portait de même tout ensemble sur lui un stylet ou un poinçon avec une pierre à repasser et les autres accessoires. Certainement donc quelque chose doit être suspendu aux vêtements ; mais si l'on est en deuil il faut se garder absolument d'avoir des objets suspendus au corps. Dépose-t-on toutefois le deuil, alors que l'on porte sur soi du jade et toutes les choses dont on a besoin pour son usage, sans exception. On porte le jade pour représenter la vertu, et des instruments, pour subvenir aux besoins qui se présentent.

On lit aussi dans le *Livre des Rites* :

---

[1] Loun-yu, X, 6.

> « Que le fils qui sert ses parents... porte le sceptre dans sa ceinture. Qu'il porte de droite et de gauche sur lui des objets utiles : à gauche une lavette et un essuie-mains, un couteau avec la pierre à repasser, un petit poinçon (servant à défaire les nœuds), un miroir ardent en métal ; et à droite qu'il porte un doigtier [1], un bracelet [2], un « kouan » [3], une gaine de couteau, un grand poinçon et un instrument de bois à faire du feu (au moyen de la chaleur développée en perçant). Que la femme serve les parents de son mari comme elle sert les siens propres... Qu'elle porte sur elle à gauche une lavette et un essuie-mains, un couteau avec pierre à repasser, un stylet et un miroir ardent en métal ; à droite un étui à aiguilles, du fil et de la soie non filée serrés dans un sac, un poinçon et un instrument de bois à faire du feu [4].

p.328 Quiconque en Chine tient à passer dans quelque mesure que ce soit pour une personne comme il faut ou disciple du Grand Maître, aura donc gardé de se montrer sans porter ostensiblement sur lui quelque objet utile ou outil, de préférence en miniature. Les lettrés ne se demandent naturellement pas quelle pensée a présidé à la naissance de cet usage. Confucius l'a recommandé et consacré par son exemple, et cela dit tout pour eux. Pourtant il se trouve en Chine des gens à qui cela ne suffit pas et qui cherchent une explication qui explique. La pierre précieuse que l'on doit porter sur soi, disent-ils, conduit véritablement le porteur à la vertu ; car elle le modère, le fait s'abstenir d'actes violents et passionnés, l'éloigne des querelles et des rixes, en un mot l'écarte de tout ce qui fait courir quelque risque à son joyau. Aussi est-il fort bon de se passer

---

[1] Bague qu'aujourd'hui encore les archers portent au pouce de la main droite, pour le protéger en amenant à eux la corde de l'arc. Voyez le commentaire qui se trouve dans l'édition *Kiaï-tsz'-youen* du *Li-ki.* Cet objet fait aussi partie du costume des mandarins militaires et, comme tel, porte à Émoui le nom de *pan-tsî*.

[2] Porté par les archers à la partie supérieure du bras gauche, pour la protéger contre la corde de l'arc. Voy. comme ci-dessus.

[3] Objet dont on ne connaît pas la nature. Voy. comme ci-dessus.

[4] Li-ki, ch. V, § 12, « des règles de conduite pour l'intérieur ». [ch. X, § 2].

au poignet un bracelet de jade, d'ivoire, d'argent ou d'or, et de se suspendre de même sur la poitrine de gosses perles de verre, des morceaux d'ambre et autres objets analogues. C'est un moyen d'inspirer à celui qui porte ces ornements la prudence, le calme, la modération, l'indulgence, l'amour de la paix, bref les vertus mêmes qui font plus que toutes autres le *koun-tsoú*, « fils royal », c'est-à-dire, dans le langage des Chinois, le mortel orné des plus excellentes qualités.

Voilà l'ordre de motifs qu'allègue le Chinois cultivé en faveur de la coutume qui nous occupe. Quant aux gens des basses classes ils y rattachent des idées tout autres. Eux aussi suspendent une multitude d'objets à leur corps, mais c'est uniquement parce qu'ils y attribuent une vertu miraculeuse et qu'ils sont parfaitement convaincus d'écarter ainsi les esprits malfaisants, leurs influences malignes, les accidents et les malheurs. Ainsi une citrouille ou calebasse, environ d'un ou deux pouces de diamètre et faite de bois de saule, est un préservatif particulièrement puissant. On se la suspend sur la poitrine en compagnie d'un sabre en miniature, aussi en bois de saule, coupé, de même que celui dont la calebasse a été faite, le 5 du cinquième mois. Cela se fait probablement pour les motifs qui suivent. Comme on p.329 l'a vu lorsque nous avons parlé de la fête des tombeaux [1], le saule est consacré au soleil et sert donc de symbole de la force vivifiante de cet astre. Or le soleil atteint pendant la fête estivale des Chinois son maximum de puissance et excite la vie de la nature de façon à lui communiquer la plus grande activité productrice possible ; c'est donc le moment de s'emparer d'un morceau du bois solaire et de le suspendre à son corps, puisque c'est le moyen de faire entrer en soi-même, à son apogée, cette puissante vie de la nature, dont le soleil est le dispensateur, et dont le saule, représentant du soleil, est le dépositaire. En outre le soleil est le grand médecin de la nature, puisqu'il délivre la terre de tous les maux de l'hiver et qu'il la

[1] Voy. page 252.

réveille au printemps de la léthargie dans laquelle la saison des frimas l'avait plongée [1] : nouveau motif de tailler des amulettes dans le bois de l'arbre du soleil justement à l'époque où les principales maladies menacent les hommes, et où par conséquent l'on a plus que jamais besoin du secours du grand médecin. Ceci explique en même temps pourquoi on donne à ces amulettes la forme de la calebasse, puisque les apothicaires chinois se servent, pour garder leurs médecines, de calebasses vidées ou d'imitations de ce fruit faites d'argile. En outre la calebasse joue dans l'Empire du Milieu le rôle de la corne d'abondance, et il est par conséquent naturel que l'on taille de petites calebasses en bois de l'arbre du soleil au moment où l'astre, parvenu au plus haut point de sa puissance créatrice, dispense le plus abondamment aux hommes les trésors de la nature. Ainsi ces amulettes n'ont pas seulement la vertu, comme représentants du médecin suprême, d'éloigner les influences maladives de celui qui les porte ; mais il y a bien plus encore ; ils communiquent à l'homme les trésors de vie que la corne d'abondance, remplie par le puissant soleil de l'été, répand sur la face de la terre.

Ainsi une gourde ou calebasse de bois de saule, fabriquée le jour où le grand médecin de la nature exerce son plus grand pouvoir, n'est pas seulement un préservatif puissant contre les maux, mais aussi un très efficace moyen de se procurer le bonheur. On donne aussi aux amulettes fabriqués ce jour-là la forme de petits sabres. Ceci ne peut avoir d'autre but que celui d'effrayer les démons qui occasionnent les maladies et les accidents ; p.330 le bois déjà leur fait peur ; mais si ce bois a la forme d'une arme terrible, leur frayeur en deviendra d'autant plus grande. On comprend en effet du premier coup que le bois de saule en sa qualité de représentant du soleil doit être l'expulseur naturel des mauvais esprits et de toute la mauvaise séquelle invisible, puisque, de même que chez nous les fantômes sortent de leurs cachettes à minuit et

[1] Voy. pages 273-275.

disparaissent quand l'aube s'annonce, en Chine non plus ils ne peuvent pas soutenir la lumière du soleil et ils s'enfuient dès que le chant du coq salue les premières lueurs du crépuscule [1].

Il existe à Émoui un antique usage, dont le but est aussi de procurer le bonheur à la famille et qui mérite par son originalité une mention spéciale. Au matin de la fête du cinquième mois, les femmes réunissent leurs enfants, puis elles leur attachent au poignet des fils multicolores en soie qu'elles prennent à un paquet déposé sur la table de l'offrande ; ces fils sont le symbole d'une longue vie, et les mères s'en servent ainsi pour assurer à leurs enfants une existence prolongée. De là vient le nom de ces fils dans la langue écrite, « fils de soie pour une longue vie ». Les femmes cependant y attachent une croyance plus superstitieuse encore et attribuent à ces fils la vertu de fortifier la mémoire ; aussi appellent-elles l'acte de les attacher au poignet *kat kì-sì*^{ng}, « nouer la mémoire ». Il arrive souvent que des familles amies s'envoient réciproquement de ces fils de soie, afin de se procurer les unes aux autres le bonheur qu'ils garantissent à ceux qui les portent ; et le choix de la mi-été pour se souhaiter ainsi mutuellement une longue vie vient sans doute aussi de ce que c'est le moment où la source de la vie, le soleil, atteint le plus haut point de sa course et où la vie de nature est le plus intense. Car, de même que l'hiver est la période de la mort, l'été est celle de la vie, et cela essentiellement au second mois de cette saison, pendant lequel le soleil parvient à son apogée.

L'usage de s'attacher à l'avant-bras des fils de soie multicolores est déjà mentionné dans le calendrier de King-Tch'ou, qui date du sixième siècle et qui est déjà connu du lecteur. On y lit au sujet du cinquième jour du cinquième mois :

> « On nomme l'acte d'attacher à l'avant-bras des fils de soie de cinq p.331 couleurs écarter les armes (les blessures), et par

[1] Nous avons déjà touché ce point à la page 226, et nous reviendrons dans notre article sur le dernier jour de l'année.

là on fait qu'on ne soit atteint d'aucune maladie ou épidémie. Et avec des fils séparés et d'autres choses on tisse des rubans et toutes sortes d'objets que l'on s'envoie en cadeau.

Parce que — ajoute le commentateur — au milieu de l'été les larves des vers à soie commencent à sortir et les femmes teignent alors et font cuire la soie, celles-ci ont toutes leurs occupations. Elles font alors en forme de soleils, de lunes, d'étoiles et de constellations, d'oiseaux et d'animaux des broderies en fil d'or et les livrent à leurs supérieurs. (Les fils que l'on attache aux bras) s'appellent fils d'une longue vie, ou fils pour la continuation de la vie. D'autres les nomment soie pour écarter les blessures, ou soie de cinq couleurs, ou encore cordonnets rouges, et je soupçonne que les noms sont très nombreux. On coud aussi des carrés devant la poitrine, pour faire voir que les femmes inventent de beaux ouvrages [1].

On voit que l'usage de la soie au poignet est fort ancien. Il nous semble aussi que le passage qu'on vient de lire nous reporte à une forme archaïque d'un autre usage mentionné par nous à la page 325, celui de porter à la même date des sachets très ornés et affectant toutes sortes de formes, où l'on met du parfum. Nous voulons dire qu'à notre avis, tant ces animaux et ces petits oiseaux dont parle le commentateur du calendrier de King-Tch'ou, que les carrés d'étoffe que l'on se cousait anciennement sur la poitrine, sont les ancêtres des sachets parfumés actuels.

Nous avons décrit bien des méthodes en usage pour éloigner les p.332 influences mauvaises. Mais tout cela ne suffit pas encore au peuple. Il veut posséder un préservatif universel contre tout, quoi

[1] Le calendrier nomme donc [][] les carrés d'étoffe en question. Le premier de ces deux caractères est composé de « vêtements », et de [] qui signifie « écarter » (voy. page 323) ; le second caractère signifie simplement « carré ». Ce nom indique ainsi clairement que ces carrés d'étoffe servaient d'amulettes, et sans doute c'est d'eux que sont plus tard sortis les sachets parfumés, actuellement en usage, dont nous avons parlé à la page 325.

que ce puisse être, ce qui menace les gens en quelque façon. Ce sont des poupées en papier qui servent à ce but. On les achète ou on les fait à la maison, en nombre égal à celui des membres de la famille. Chaque poupée est censée représenter un des individus qui habitent la maison et se charger de tous les maux qui pourraient se nicher dans celui qu'elle représente. De là leur nom de *t'òï-sin*, « remplaçants du corps ». On a aussi dans beaucoup de familles, l'habitude de donner à chaque poupée le nom de celui qu'elle représente et de lui inscrire ce nom sur la poitrine au moyen du pinceau et de l'encre. On réunit tous ces remplaçants dans une sorte de corbeille faite de papier et de bambou, et l'on exprime ainsi l'espérance que la famille pourra rester sans se disperser. Au milieu de la corbeille on place une offrande de plats de viande en miniature, car le meilleur moyen d'attirer dans les poupées les êtres invisibles, qui se sont casés dans les membres de la famille, c'est de leur offrir un bon repas en guise d'appât. Quelques personnes vont même jusqu'à porter à leurs lèvres de ce vin mêlé de *hîn-hông* dont nous avons parlé à la page 324. Quand l'offrande aux dieux domestiques et aux ancêtres est achevée, l'aîné de la famille s'avance et fait prendre des deux mains par quelque autre membre de la famille la poupée qui le représente, pour l'agiter tout près de lui de haut en bas, en disant : « Remplaçant qui portes le nom de famille *Sung*, s'il y a quelque chose, prends-le sur toi » : *t'òï-sin sì*^{ng} *Sung, oū soū tam-tung* [1]. Cela fait, on remet la poupée dans la corbeille, et l'on passe à une autre, en continuant, jusqu'à ce que chaque membre de la famille ait eu son tour, et que l'on puisse procéder à brûler tous les remplaçants, soit dans le four, soit sur un tamis à riz. Ce dernier ustensile sert à disperser la cendre dans tous les sens en la secouant, et ainsi à faire disparaître dans l'air tous les maux de la famille, pris sur elles par les poupées.

---

[1] Le nom de famille Sung est pris évidemment ici dans le sens le N. N., et il a été choisi probablement parce qu'il rime bien avec *tung.*

Dans le cinquième chapitre de cet ouvrage, où nous nous proposons de soumettre à un examen systématique les notions des Chinois sur le monde invisible des esprits et sur les influences qu'on attribue à ces derniers, nous p.333 reviendrons (au § 6) sur les remplaçants du corps et nous hasarderons un essai d'explication de leur origine.

@

III. Préservation des maisons contre les influences malignes.

De grand matin, le jour de la fête de l'été, on orne partout en Chine avec de la verdure les portes et les fenêtres des maisons, usage qu'il vaut la peine de relever, en particulier parce qu'il joue aussi en Europe un rôle le jour de la St. Jean (24 juin). A Émoui on lie ensemble quelques tiges d'acore [1] avec un bouquet d'armoise et une botte d'ail, plante complète, avec racines, feuilles et fruit ; puis on fixe le tout aux deux montants ou au linteau de la porte ainsi qu'aux fenêtres de la façade donnant sur la rue. Quelque personnes jettent aussi sur le toit un bouquet de ces plantes. Le but principal est d'écarter de la maison les influences malignes des mauvais esprits, et cet usage ne diffère dans le fond en rien des autres pratiques qui ont lieu à l'intérieur de la maison et qui, comme le lecteur a pu s'en assurer, ont de même pour but d'assurer à la famille la santé, une longue vie et le bonheur.

Pourquoi justement ces trois plantes et point d'autres ? Sans doute c'est en premier lieu parce que ces plantes répandent une forte odeur, et passent pour cela pour être très propres à neutraliser les exhalaisons infectes et malsaines. On les suspend donc aux portes et aux fenêtres pour la même raison pour laquelle on porte sur la poitrine des sachets parfumés, dont on renouvelle le contenu au milieu de l'été, quand les influences malsaines font le plus de mal et que par conséquent les amulettes doivent avoir le plus de force. Cependant nous croyons qu'en ce qui concerne

[1] *Acorus gramineus, A. calamus, A. terrestris ?*

l'acore, cette raison n'est pas la seule. Cette plante est la *principale* de celles qu'on attache aux portes et aux fenêtres lors de la fête de l'été, et pour cela il doit y avoir un motif spécial.

Cherchons premièrement ce que peut nous apprendre le nom de la plante. C'est *tch'iong-iâng* [1]. La traduction littérale en est « la lumière brillante du soleil », car le caractère qui se lit *tch'iong* est composé de deux soleils et *iâng* est le nom du principe mâle de la nature, représenté p.334 par le soleil, qui en est le principal agent [2]. L'acore porte aussi le nom de *tch'iong-pô*. Dans le premier caractère on a évidemment placé exprès, au-dessus des deux soleils dont il vient d'être question, la clef *herbe* pour indiquer qu'il s'agit d'une *plante* qui s'appelle *tch'iong,* c'est-à-dire qui porte le même nom que la plus éclatante lumière du soleil imaginable, celle-ci figurée par deux soleils placés au-dessus l'un de l'autre. Enfin le caractère qui représente *pô* signifie la « première herbe aquatique » [3]. Ce sont à notre avis ces noms de *tch'iong* et de *tch'iong-iâng* [4] qui, par la signification de « lumière éclatante du soleil » qu'ils ont aussi, ont donné lieu à faire de l'acore un symbole du soleil d'été, qui atteint son plus grand éclat et sa plus grande force dans le cinquième mois de l'année chinoise. Nous avons montré déjà (pages 25 et 86) que l'orange est devenue le symbole du bonheur parce que les noms de *kiet* et de *kam* que porte ce fruit signifient aussi, l'un, bonheur, l'autre, douceur. Les Chinois aiment en effet très fort à donner une intention symbolique à la signification des noms des objets ; nous le prouverons par deux autres exemples encore. Une rencontre veut que le nom du cerf, à

---

[1] Voy. le chapitre XIX de la pharmacopée, mentionnée à la page 49, note.

[2] Comp. page 60, note 4.

[3] L'exactitude de cette analyse est confirmée par les « Annales du Printemps et de l'Automne de Lu Pouh Weï », déjà citées à la page 128, où on lit : « Cinquante-sept jours après le solstice d'hiver l'acore commence à se montrer ; il est donc *le premier-né d'entre les plantes* ». Voy. « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. 80.

[4] L'acore a déjà fort anciennement porté le nom de *tch'iong-iâng,* comme le prouve « l'Explication de la grande Lumière » du philosophe Liou Ngan, du deuxième siècle avant notre ère. L'auteur parle de l'acore aux chapitres XVII et

Émoui *lók*, signifie aussi « avantage pécuniaire », et que celui de la cigogne, à Émoui *hók*, signifie aussi, avec une légère modification dans l'intonation, « bonheur ». Cela suffit aux Chinois pour faire de ces deux animaux des symboles de la richesse et de la prospérité [1], et pour en porter sur eux des images en miniature faites de métal. Les femmes aussi en suspendent parfois à la tête de leurs p.335 épingles à cheveux. Eh bien ! c'est de ce genre de symbolisme que l'acore présente un exemple. Son nom signifiant aussi « la lumière éclatante du soleil », on attache cette plante aux portes justement à l'époque ou le soleil répand sa lumière la plus brillante, parce que l'on désire faire pénétrer dans les maisons la vertu bienfaisante de ce puissant soleil de l'été, source de vie, d'abondance et de bonheur.

Il n'est point impossible en outre que l'apparence même de l'acore ait contribué à établir la coutume d'en orner les maisons le 5 du cinquième mois. Ses feuilles longues et plates le désignent tout naturellement pour servir de symbole de la longue vie que l'on désire obtenir pour soi-même au moment où la force vitale de la nature entière a son plus haut degré d'intensité. Si cette hypothèse est fondée, ce serait un même ordre d'idées qui ferait mettre de l'acore aux portes et aux fenêtres et qui fait attacher des « fils de longue vie » au poignet des enfants. Enfin on a peut-être trouvé un dernier motif d'élever cette plante au rang de symbole de la vie dans le grand pouvoir de reproduction qui la caractérise, et dans la rapidité avec laquelle on la voit ressortir des terrains marécageux

---

XX, et en écrit le nom [][]. Dans cette combinaison, le second caractère, qui sans cela signifie « brebis », sert uniquement à désigner le son *iâng.*

[1] C'est un motif analogue qui a fait en Angleterre de la rue *(Ruta graveolens)* le symbole du deuil, ce qui montre que les Chinois ne sont pas les seuls à se complaire à ce genre de jeux de mots. En effet, en saxon, le nom de cette plante, rue, signifiait aussi tristesse, douleur, remords (allemand *Reuhe,* hollandais *rouw*) : aussi Shakespeare fait-il dire au jardinier du duc d'York :

[Trad.] « Poor queen !...
Here did she drop a tear ; here in this place
I'll set a bank of rue, sour herb of grace :
Rue, even for ruth, here shortly shall he seen,
In the remembrance of a weeping queen ».

King Richard II, Act. III, sc. IV.

après qu'on l'a coupée et, semblait-il, anéantie. Notons même, ce qui n'aura pas été sans influence, que son rhizome repousse on peut dire à l'infini, et qu'il a des vertus digestives et est donc favorable à la santé et à la prolongation de la vie des hommes. Tous ces faits réunis expliquent surabondamment que l'on ait attribué à l'acore une vertu productrice, et que « l'Investigateur des Mœurs et Coutumes » [1] dise que, « si l'on mange des fleurs qui en sont tombées, on verra ses années se prolonger ». C'est ainsi qu'on lit dans les « Livres de la dynastie de Liang » que « la mère de l'empereur Wou [2] vit un acore en fleur sans que les personnes qui p.336 l'entouraient l'aperçussent du tout, qu'elle en avala la fleur et mit ensuite l'empereur au monde » [3] ; et l'on raconte du patriarche taoïste Ngan K'i Chung, qui a vécu au troisième siècle avant notre ère, qu'il avait atteint l'âge de mille ans et même l'immortalité, uniquement en mangeant des tiges d'acore [4].

Ajoutons, pour terminer, que beaucoup de Chinois se contentent, pour toute explication de la vertu préservatrice attribuée à l'acore, de la forme des feuilles, qui ressemblent à de longs sabres, de sorte, dit-on, que lorsque le vent les agite, cela effraye les mauvais esprits qui essayent de se glisser dans la maison.

Quant à ce qui concerne l'armoise et l'ail, on ne saurait douter que ce ne soit la forte odeur que ces plantes dégagent qui leur a fait attribuer par la superstition populaire les mêmes qualités curatives, désinfectantes et purifiantes qu'à l'acore. L'armoise (*Artemisia*) porte à Émoui le nom de *hiāⁿ*. Elle est très recherchée à titre de médicament, comme aidant à la digestion et comme vermifuge. Le peuple dit qu'il faut la cueillir le 5 du cinquième mois pour qu'elle ait toute sa vertu. L'ail enfin, par ses longues feuilles et son odeur pénétrante, participe aux qualités de l'acore, et est pour

---

[1] Voy. page 149.
[2] 502-550 ap. J.-C.
[3] Voy. le « Miroir et Source de toute Recherche », chap. 68.
[4] Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 523.

cela considéré comme capable d'éloigner les maladies contagieuses et les êtres invisibles malfaisants. Notons finalement, pour ne rien omettre, que, d'après le calendrier de King-Tchou et son commentateur,

> « l'armoise se cueillait le 5 du cinquième mois, avant le chant du coq, et que les quatre classes du peuple en cueillaient ce jour-là pour en faire des poupées, que l'on suspendait au-dessus des portes pour conjurer les exhalaisons méphitiques ».

Mais on fait appel, dans une plus grande mesure encore que ce qui précède ne l'indique, le jour de la grande fête de l'été, aux vertus curatives de l'armoise et de l'acore, et à leur puissance pour conjurer les p.337 démons. En effet on fait avec les tiges une décoction, dont les membres de la famille se servent pour se laver le corps, ce qui, entendu à la chinoise, veut simplement dire s'essuyer le buste avec un linge humide. Hommes et femmes pratiquent cette purification ; et en outre ces dernières placent dans leur chevelure et dans celle de leurs enfants des feuilles d'armoise, afin que leurs corps, comme la maison qu'elles habitent, soient protégés contre les entreprises et les influences funestes.

Les lustrations faites lors de la grande fête de l'été au moyen d'une décoction de plantes très odoriférantes semblent, de même que tous les autres usages qui se rattachent à cette journée, remonter à une antiquité fort reculée. Du moins l'ancien calendrier de la dynastie de Hia, que nous avons mentionné à la page 88, dit que le 5 du cinquième mois on « recueillait des orchidées pour en préparer de l'eau lustrale ». A notre avis, c'est encore l'odeur qui a fait choisir cette plante.

Quelques femmes tressent avec de l'armoise, parfois aussi avec de la soie, de petites figures de tigres, qu'elles se placent dans les cheveux à titre d'amulettes ; car le tigre sert d'épouvantail contre les esprits et démons, comme il a été dit en note à la page 133, et

comme nous aurons l'occasion de l'expliquer plus en détail lorsque nous parlerons du dernier jour de l'an.

Beaucoup de Chinois fixent des rameaux de saule ou de figuier aux portes et aux fenêtres le 5 du cinquième mois aussi. Mais nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit de cet usage à propos de la fête des tombeaux. Nous avons à cette occasion exposé tout au long ce qui concerne les attributs de ces arbres et le rôle qu'ils jouent en qualité de symboles de la lumière solaire, de la force vitale et de l'immortalité, et, quant à l'emploi de leur verdure qui se fait le jour de la mi-été, le lecteur a déjà compris qu'on la place aux portes et aux fenêtres pour le motif principal qui y fait attacher de l'acore.

Les Chinois d'Émoui ont les rimes suivantes comme expression de la puissance magique résidant dans le figuier et dans l'armoise :

ts'ah tch'ng
k'ah kiā^{n} lîng ; p.338
ts'ah hiā^{n}
ōi tûng miā^{ng} :

« en fichant des rameaux de figuier (dans la porte), on devient plus fort qu'un dragon (c'est-à-dire rempli de force vitale), et en plantant de l'armoise (dans la porte ou dans ses cheveux), on peut jouir d'une longue vie » (parce que cette plante éloigne toutes les mauvaises influences). D'autres disent :

ts'ah hiā^{n}
ōi k'in kiā^{n}

« en plantant de l'armoise (dans la porte ou dans ses cheveux) on devient agile et fort » (parce qu'alors les influences maladives sont éloignées de la maison ou de la personne qui porte la plante préservatrice). Pour confirmer et consolider pour ainsi dire l'influence bienfaisante que toutes les plantes conjuratrices que nous avons énumérées doivent faire reposer sur la maison et ses habitants, on colle à l'intérieur des montants de la porte de petites bandes de papier rouge, sur lesquelles on inscrit une formule de

bonheur avec de l'encre rouge — puisque le rouge est la couleur du bonheur et repousse les mauvais esprits. Ces bandes de papier s'appellent *gō-sî sou*, « inscriptions du solstice d'été ». Voici un exemple de ce qu'on y lit : « Puissent les feuilles de l'armoise, comme des drapeaux, appeler des centaines de bénédictions [1], et les pointes de l'acore ressembler à des glaives et p.339 décapiter des milliers de fantômes ». Les inscriptions étant en encre rouge sur papier rouge, elles sont à peu près illisibles pendant les premiers temps. Peu à peu cependant la couleur du papier pâlit et les caractères apparaissent alors distinctement. Beaucoup de personnes du reste les écrivent à l'encre noire. Le « Supplément des Histoires de la dynastie de Han [2] », histoires qui embrassent l'époque qui va de 206 av. J.-C. à 220 de notre ère, mentionne déjà ces inscriptions sous le nom de « sceaux de pêche » ou de « sceaux à couleur de pêche » [3]. Il leur donne six pouces de long et trois de large, c'est-à-dire à peu près les mêmes dimensions qu'elles ont aujourd'hui, et il dit que « le 5 du cinquième mois des cordons rouges et des sceaux de cinq couleurs étaient les ornements des portes, afin d'entraver et d'arrêter les influences malignes ».

---

[1] On comprendra les mots « comme des drapeaux » si l'on sait que souvent, dans les fêtes de leurs dieux, les Chinois font flotter au haut de grandes perches des pavillons et des banderoles, où sont écrites des prières de bonheur ou des formules en l'honneur des puissances supérieures. Cet usage est peut-être un emprunt fait au lamaïsme. Les adhérents de cette religion croient — et ce n'est pas à tort — que les prières produites par une force mécanique, par propulsion, au moyen de l'eau, au moyen de l'air, ont autant de valeur et de vertu que celles qui sont émises par le mouvement machinal des lèvres. Ainsi il suffit de faire tourner sur elle-même une prière écrite pour que cela soit équivalent à la récitation. C'est pour cela que l'on peut voir partout dans le Tibet, et ici et là aussi dans l'Inde et en Chine, des cylindres creux, couverts et remplis de prières écrites ; ils sont portés sur un axe et on peut les faire tourner à la main, de sorte que chaque tour fait que chaque formule a comme été marmottée une fois. Parfois même on se sert de l'eau ou du vent pour mettre en mouvement ces moulins à prières. Le pavillon à prières n'est qu'un moulin à prières modifié. C'est une œuvre très méritoire que d'en planter un, puisque chaque ondulation de l'étoffe vaut la récitation du formulaire qui y est écrit, et que la bénédiction qui en découle s'étend sur tout l'entourage, en commençant naturellement par celui qui a érigé le pavillon. Comp. Köppen, *Die Religion des Buddha*, p. 557, et *Die Lamaïsche Hiérarchie und Kirche*, p. 303.

[2] Voy. page 92, note 1.

[3] Au cinquième chapitre. Dans notre article sur le dernier jour de l'année nous nous étendrons sur l'origine et la signification des inscriptions placées sur les portes. Ce sera le moment de rechercher d'où vient l'expression de « sceaux de pêche ».

@

IV. Les herbes de la St Jean en Europe, etc.

Voyons maintenant si les pays occidentaux ne présentent point de parallèles des usages en vigueur le 5 du cinquième mois chez les Chinois d'Émoui, et des superstitions auxquelles ces usages se rattachent. Il ne nous sera pas difficile de montrer que ces parallèles existent, et que les Européens n'ont pas du tout le droit de reprocher aux Chinois leur confiance dans la vertu de certaines plantes pour conjurer les mauvais esprits, puisque chez nous aussi le peuple croit que des rameaux verts et des fleurs portent bonheur et protègent contre les êtres invisibles malfaisants. Les chrétiens en particulier auraient mauvaise grâce à accuser les Chinois de superstition, eux dont les prêtres bénissaient encore au XVIe siècle des palmes en y joignant des exorcismes contre le diable. Ainsi on lit dans « The Doctrine of the Masse Booke », ouvrage publié en 1554 et qui traite de la consécration de l'eau, du pain, des cierges, de la cendre, du feu et d'autres choses semblables, ce qui suit :

> [Trad.] « When the Gospel is ended, let ther follow the halowyng of flouers and p.340 braunches by the priest, being araied with a redde cope, upon the thyrde step of the Altere, turning him toward the South : the Palmes, wyth the flouers, being fyrst laied aside upon the Altere for the Clarkes, and for the other upon the steppe of the Altere on the South syde. Prayers —
>
> I conjure the, thou Creature of Flouers and Braunches, in the name of God the Father Almighty, and in the name of Jesu Christ hys Sonne our Lord, and in the vertue of the Holy Ghost. *Therfore be thou rooted out and displaced from this Creature of Flouers and Braunches, al thou strength of the Adversary, al thou Host of the Divell, and al thou power of the enemy, even every assault of Divels, that thou overtake*

> *not the foote steps of them that haste unto the Grace of God. . . .* Amen [1].

La coutume d'orner les maisons avec de la verdure à la mi-été est répandue dans presque toute l'Europe. Par exemple Stow dit dans son « Survey of London » que

> [Trad.] « on the vigil of St John Baptist, every man's door being shadowed with green birch, long fennel, St John's wort, orpin, white lilies, — and such like, garnished upon with garlands of beautiful flowers, had also lamps of glass, with oil burning in them all the night.

Le rameau de bouleau est bien ici le pendant du rameau de saule ou de figuier de la fête de l'été des Chinois, de même que le fenouil odoriférant est celui de l'acore ou de l'ail que les habitants d'Émoui suspendent aux portes.

Il serait fastidieux, en même temps qu'il n'est point nécessaire au but poursuivi dans cet ouvrage, d'énumérer, en vue de la comparaison, les mille formes qu'a prises en Europe la verdure de la Saint Jean. Ceux que ce sujet intéresse n'ont qu'à consulter l'ouvrage très exact et strictement scientifique du docteur Mannhardt sur le « Baumkultus der Germanen und ihrer Nachbarstämme », et, avec ce secours, ils assigneront très aisément aux plantes estivales des Chinois la place qui leur revient dans la mythologie végétale du monde. Nous citerons seulement, sur l'autorité de Mannhardt, le mat d'été, surmonté d'un coq, symbole du soleil, qu'on érige partout à la Saint Jean en Suède et en Norvège, et qui se rattache étroitement à la verdure et aux fleurs dont en même temps on décore chambres et maisons, aussi bien dans les villes qu'à la campagne — l'arbre que, non p.341 seulement au premier mai, mais aussi à Pentecôte et à la Saint Jean, on va processionnellement chercher et que l'on plante dans les campagnes allemandes, slavonnes occidentales, anglaises,

[1] Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 64.

françaises, et celtiques et germaines diverses ; cet arbre semble partout étroitement rattaché à la verdure que l'on met aux portes et aux toits, pour que les vaches donnent plus de lait *et pour chasser les sorcières.* Chez la plupart des peuples occidentaux l'arbre aussi bien que les herbes de la Saint Jean ont d'étroits rapports avec l'arbre et la verdure de mai, qui ont joué un si grand rôle quelques semaines avant la mi-été [1], et qui sans doute de leur côté ont une grande parenté avec la verdure et les fleurs qu'en Chine on apporte dans les maisons et on se place dans les cheveux lors de la fête des tombeaux [2].

« Dans certaines localités de la Russie, dit de Gubernatis [3], on place les herbes recueillies la nuit de Saint Jean sur le toit des maisons, spécialement des étables, pour en éloigner les mauvais esprits ». — Car « les herbes de la Saint Jean chassent tous les démons » [4], surtout l'armoise, l'« herbe de la Saint Jean » par excellence, que les habitants de la Picardie attachent en compagnie d'autres plantes aux portes des étables et des maisons [5], tout comme les Chinois font lors de leur fête de l'été.

Pour en revenir un instant à l'armoise, nous avons déjà fait remarquer à la page 336 que les Chinois la cueillent le 5 du cinquième mois, fermement persuadés que ses vertus atteignent leur plus grande force ce jour-là. Nous avons aussi rapporté que ces mêmes Chinois placent le même jour de l'armoise à leurs portes et sur leurs toits, et que leurs femmes et leurs enfants s'en mettent dans les cheveux, pour éloigner les maladies et les maux de tous genres ; — voyons maintenant si cette plante ne joue pas presque de tous points le même rôle en Europe. En Europe on vous assurera comme chose absolument indubitable que le jour de la Saint Jean on peut trouver sous les racines de l'armoise un charbon, qui

---

[1] Mannhardt, III, §§ 4 et suiv.
[2] Voy. pages 244 et suiv., et page 239.
[3] « La Mythologie des Plantes, ou les Légendes du Règne végétal », I, page 187.
[4] « La Mythologie des Plantes, ou les Légendes du Règne végétal », I, page 191.
[5] *Ibid.* p. 189.

protège quiconque en porte sur soi, contre la peste, les ulcères, la foudre, la fièvre et l'incendie, et dont la vertu est si grande que l'on n'entend jamais se plaindre d'un malaise ceux qui en sont munis. C'est Brand qui donne ce remarquable p.342 échantillon de superstition populaire, en citant plusieurs auteurs à l'appui de son dire. A la suite d'une de ces autorités, il donne de cette croyance l'éclaircissement suivant, qui semble fort acceptable :

> [Trad.] « For the falling sickness, dit-il, some ascribe much to coals pulled out on St John Baptist's Eve from under the roots of mugwort ; but those authors are deceived, for they are not coals, but old acid roots, consisting of much volatile salt, and are almost always to be found under mugwort : so that it is only a certain superstition that those old dead roots ought to be pulled up on the Eve of St John Baptist, about twelve at night [1].

Ainsi, en Europe aussi bien qu'en Chine, on va cueillir l'armoise à la mi-été dans la conviction qu'alors elle possède sa plus grande vertu. On est convaincu, dans l'une de ces deux parties du monde aussi bien que dans l'autre, que l'armoise a la vertu d'éloigner la maladie et les accidents, et pour cela on en porte sur le corps ; enfin, en Europe tout comme dans l'extrême Orient, on se figure que c'est la nuit, qu'il faut la recueillir. Il ne faut pas oublier, en effet, que d'après le calendrier de King-Tch'ou on cueillait cette plante avant le chant du coq [2].

« En plaçant de l'armoise dans ses cheveux, on devient agile et fort », disent les Chinois [3]. « Artemisiam et elelisphacum alligatas qui habeat viator, negatur lassitudinem sentire », disait Pline [4]. Et dans son « Art of Simpling » Cole dit :

---

[1] Brand, *ouvr. cité*, page 183.
[2] Voy. page 336.
[3] Voy. page 338.
[4] *Naturalis Historiæ*, lib. XXVI, c. 15, *ad verrucas tollendas.*

> [Trad.] « If a footman take mugwort and put into his shoes in the morning, he may go forty miles before noon, and not be weary [1].

Il n'y a en réalité pas de doute qu'en Europe comme en Chine n'existe, au sujet des branchages et des plantes qui jouent un si grand rôle au milieu de l'été, la croyance superstitieuse que ces végétaux procurent le bonheur en éloignant les mauvais esprits. Aussi Scot, dans son « Discovery of Witchcraft », donne-t-il sans ambages le conseil de suspendre aux portes des étables, *pour repousser les sorcières,* des rameaux bénits le jour du solstice d'été [2]. Que l'on se rappelle aussi les lignes empruntées à Clavel, que nous avons reproduites à la page 279, et où le rôle que les herbes de la p.343 Saint-Jean jouent en France est si clairement décrit ; ce passage confirme pleinement ce que nous disons ici.

Le saule, avons-nous dit plus haut, est en Chine un symbole de la force vitale, « parce qu'il est très flexible et tendre et qu'il entre autres motifs croît facilement, qu'on le plante de travers et en biais, ou bien la tête en bas » [3]. Nous avons aussi fait remarquer à la page 337 qu'il est consacré, de même que l'acore, au soleil, qui au cinquième mois parvient au plus haut degré de sa puissance et répand la force vitale dans la nature entière, et que le désir d'attirer cette vitalité sur les habitants de la maison est le motif qui a porté à ficher des rameaux de saule dans les portes. Or les traces de conceptions semblables se retrouvent en Europe, seulement elles ont une autre plante pour thème. On lit dans la traduction du Herball de Dodoen faite par Lyte (1578) :

> [Trad.] « *Orpyne* (grassette). — The people of the countrey delight much to set it in pots and shelles *on Midsummer. Even,* or upon timber, slattes, or trenchers, dawbed with clay, and so to *set or hang it up in their houses, where as it*

---

[1] Brand, p. 750.
[2] Brand, p. 183.
[3] Voy. page 253.

> *remayneth greene a long season and groweth*, if it be sometimes oversprinckled with water.

Gerarde suggère l'explication de cet usage, en parlant de la grassette comme notre auteur chinois cité tout à l'heure parlait du saule.

> [Trad.] « *This plant is very full of life*, dit-il. *The stalks set only in clay, continue greene a long time, and, if they be now and then watered, they also grow* [1].

Donc la grassette, en sa qualité de plante très vivace, joue en Angleterre au solstice d'été le même rôle que le saule en Chine : — n'est-on pas alors en droit de supposer qu'on en apporte dans les maisons pour le même motif que le saule en Chine, c'est-à-dire afin d'assurer une longue vie aux habitants ? Le jour de la Saint Jean, en effet, on attachait aussi de la grassette à la porte d'entrée, comme les Chinois le font avec les rameaux de saule. Cela ressort du passage du « Survey of London » de Stow que nous avons cité à la page 340.

On croit donc en Europe aussi bien qu'en Chine à la puissance protectrice de certaines plantes contre les influences invisibles venant de sorciers, d'esprits, de démons, et cette croyance n'est pas limitée à l'époque du solstice d'été, ni quant aux plantes qui en sont l'objet, à celles que nous avons énumérées. Pour ne citer que quelques exemples, déjà du temps d'Aristote p.344 on se suspendait au cou de la rue *(rhyta)* en guise d'amulette pour préserver des sortilèges et dans un âge plus récent cette plante a continué de jouer un rôle dans les exorcismes de l'église catholique [2]. « The Anatomie of the Elder » (1655) dit de son côté que les gens du commun considèrent les feuilles de sureau, lorsqu'on les a cueillies à la fin d'avril, comme constituant un excellent vulnéraire, et qu'en

---

[1] Brand, p. 181 et 182.
[2] Brand, p. 751.

outre ils en mettent aux portes et aux fenêtres pour se garantir des charmes des sorcières [1].

En Espagne, aux processions que le clergé fait le dimanche des Rameaux, on porte un grand nombre de palmes bénites. La bénédiction s'en fait avec beaucoup d'apparat, et on en envoie aux dévots, *pour les attacher aux balcons afin de détourner la foudre.* En Hollande aussi le clergé catholique distribue aux croyants de ces rameaux bénits, en même temps qu'une partie de l'eau qui a été bénite dans les églises le samedi saint ou quelque jour rapproché de celui-là. Ceux qui les reçoivent les placent souvent dans des bénitiers suspendus aux murs des appartements, naturellement sans avoir d'idée nette de l'utilité que devrait avoir cette pratique. En Belgique les prêtres bénissent une multitude de rameaux verts, le dimanche des Rameaux, avant la messe. Les paysans emportent ces rameaux bénits ; *ils en attachent, pour éloigner la foudre, sous le toit et dans toutes les chambres des maisons, dans les écuries et les granges* ; ils s'en mettent un petit morceau dans les cheveux (de même que les Chinois font avec des fleurs et avec l'armoise lors de la fête des tombeaux et de celle de l'été), et ils placent aussi de ces rameaux aux coins des champs, *pour les protéger contre la grêle et les maléfices des sorcières.* De même en Westphalie les palmes sont employées pour préserver les maisons et les écuries contre la foudre et *pour empêcher les forces dangereuses à la santé et à la vie d'y pénétrer ; car il n'est pas possible à une sorcière (elfe ou esprit causant les maladies) de passer par une fenêtre défendue par une palme.*

Ce ne sont là qu'un petit nombre d'exemples empruntés en partie à une liste beaucoup plus étendue donnée par Mannhardt [2] dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut. Ils suffisent cependant à démontrer l'étroite analogie qui existe entre la mythologie végétale de l'Europe et celle de la Chine. Du p.345 reste

---

[1] Brand, p. 735.
[2] Pages 287 et suiv.

ces croyances sont très anciennes sur notre continent. Les peuples qui l'habitaient avant notre ère admettaient la vertu de certaines plantes pour éloigner les malheurs et les esprits malfaisants. Aux Palilies, le 21 avril, on plaçait à Rome des rameaux verts dans les étables et l'on suspendait des guirlandes aux portes, *afin de repousser les influences nuisibles et d'écarter les maladies des animaux et des hommes* ; — on attachait le 1er juin de l'aubépine blanche aux portes pour éloigner tout malheur *(noxas,* les *siâ* des Chinois, voy. page 321) et surtout les *striges,* ou démons qui rongent les entrailles des enfants [1]. En Grèce on plantait des rameaux de laurier devant les maisons et on ornait les portes d'aubépine dans le même but. Car

> [Trad.] « wo sich Lorbeer befindet — heisst es — *stellt sich ebensowenig die Epilepsie ein, als der Blitz dahin komme, wo er stehe ; er halte die Dämonen ab und zerstreue den Zauber* [2].

Il est enfin digne de remarque que l'ail, qui figure aussi parmi les plantes que les Chinois placent aux portes et aux fenêtres à la fête de l'été, paraît avoir joué un rôle important chez les anciens occidentaux. Cette plante était vénérée à Ascalon et en Egypte ; on plaçait de l'ail et des oignons dans les arches saintes qui figuraient dans les mystères d'Isis et de Cérès, et l'ail joue un rôle dans les hiéroglyphes égyptiens. Les Druides aussi accordaient une grande attention à cette plante [3]. Nous avons déjà dit (page 333) que certains Chinois jettent sur leur toit un bouquet de plantes au nombre desquelles se trouve l'ail, et il est permis de se demander si cet usage ne repose pas sur la même superstition que celui de ces Hollandais qui plantent de la joubarbe *(huislook)* au faîte de leur habitation. Beaucoup d'entre eux croient que cela détourne la foudre.

---

[1] « Ovidii Fastorum », IV, 737-8, 748, 763-4 ; VI, 129 et suiv.
[2] Mannherdt, III § 9, p. 295-6.
[3] Brand, *Observations*, p. 54.

Les détails qui précèdent, et qu'il n'aurait pas été difficile de multiplier, auront sans doute convaincu le lecteur qu'il existe des points frappants de ressemblance entre les idées populaires de la race chinoise et celles de la race indo-européenne, et aussi entre les mœurs et usages des deux côtés. En constatant de tels faits on est entraîné comme malgré soi à penser à cette unité primitive de la race humaine qui semble former le thème favori d'un grand nombre de savants européens.

p.346 Passons maintenant à la description de la fête proprement dite des « bateaux-dragons, qui nous fournira de son côté l'occasion d'attirer l'attention sur quelques nouveaux points remarquables de ressemblance entre les idées et les usages des Européens et ceux des Chinois.

§ 2. Courses des bateaux-dragons

@

Lorsque, le 5 du cinquième mois, l'offrande domestique a été présentée dans toutes les règles aux dieux et aux ancêtres [1], et que dans les écoles les enfants ont présenté leurs hommages aux dieux de la Littérature [2], toutes les maisons se vident, car chacun s'empresse d'aller voir « voguer les bateaux-dragons », *pê lîng-tsoûn*. Les marchands même, pour peu que leurs affaires le leur permettent, quittent leurs boutiques et s'accordent quelques heures de délassement ; les artisans se donnent une demi-journée de congé. Chacun endosse ses plus beaux habits, on va prendre ses amis ou ses connaissances, et l'on se dirige rapidement vers le bord de l'eau. Mêlons-nous à la foule et regardons avec elle.

Quand les habitants d'un quartier ont résolu de célébrer la fête nautique, on fait une collecte, dont le produit est remis à une

[1] Ci-dessus, § 1, 1.
[2] Voy. page 177.

commission d'organisation. Souvent cependant l'initiative est prise par le temple de la paroisse. Le corps des administrateurs du temple [1] est alors tout indiqué pour remplir les fonctions de commission d'organisation. Ils prennent ce qu'ils peuvent dans les fonds du temple, font circuler pour ce qui manque une liste de souscription, engagent une troupe de comédiens pour égayer la fête par des pièces dramatiques et de la musique, et invitent d'autres rues à prendre leur part du plaisir qui s'apprête. On loue les bateaux nécessaires pour les courses et l'on achète des présents destinés aux vainqueurs. Ce sont des morceaux de soie rouge, des éventails, des mouchoirs, de ces bourses que les Chinois portent suspendues devant l'abdomen, de beaux chapeaux-parapluies en rotang et en bambou, des pipes à tabac ; on donne aussi de p.347 petites sommes d'argent comme prix. Les riches ajoutent souvent quelques cadeaux, et s'il se trouve qu'un mandarin vienne voir le fête, il se doit à lui-même et à son rang d'offrir une récompense aux meilleurs pagayeurs. Les objets destinés à ce but sont exposés dans une sorte de pavillon érigé à cet effet. On en réserve cependant un petit nombre, pour les suspendre à une perche surmontée d'un drapeau, que l'on plante dans l'eau ou que l'on assujettit à un bateau, et qui marque le point de départ pour les courses.

Les bateaux de course sont de diverses dimensions ; il y en a qui ont jusqu'à cinquante pieds de long, mais ils sont tous très étroits, et il serait difficile d'en trouver dans lesquels on pût placer l'une à côté de l'autre plus de deux personnes. Les rameurs qui les montent, parfois, jusqu'au nombre de soixante, se servent de pagaies. A la poupe un pilote gouverne au moyen d'une rame attachée à l'arrière, dans le prolongement du bateau. Les commandants sont placés à la proue ; de là ils marquent la mesure du mouvement des pagaies, soit à la main, soit au moyen d'un petit drapeau. Enfin au centre de l'embarcation se trouvent des tambours

[1] Voy. pages 55 et 56.

et des joueurs de gong, dont la fonction consiste à entretenir l'ardeur des rameurs. Souvent les bateaux doivent représenter des dragons ; alors la proue affecte la forme d'une tête à mâchoire béante et armée de grandes dents coniques, qui ressemble à une tête de crocodile ; l'arrière est sculpté de façon à former une queue recouverte d'écailles, qui s'enroule en se redressant. Du reste, cette décoration n'est point indispensable ; beaucoup de bateaux n'ont la prétention de ressembler à rien d'autre qu'à ce qu'ils sont, des bateaux. Comme on aime à exagérer la longueur de ces embarcations tout en les faisant aussi légères que possible, il arrive qu'elles ne puissent pas porter leurs équipages trop nombreux, et qu'elles chavirent ou se rompent par le milieu, tellement que dans mainte ville les mandarins se sont vus dans le cas de prendre des mesures pour prévenir le danger.

Vers le milieu du jour, lorsque l'on juge que les cérémonies du culte domestique sont partout achevées, les rameurs prennent tumultueusement place dans les bateaux. D'ordinaire les jouteurs appartiennent aux plus basses classes de la population ; car, quoique il n'y ait rien de contraire à la bonne façon à donner des prix ou des contributions en argent afin de faire réussir la fête, ce serait déroger que de mettre personnellement la main à la pagaie. Ce ne sont guère que les coulis et gens de cette sorte qui s'y prêtent. p.348 Les rameurs naturellement font les plus grands efforts pour se distancer les uns les autres ; leurs chefs les encouragent et les excitent, accélérant la mesure à grands gestes ; tambours et gongs soutiennent le mouvement ; et les pagaies de plonger et replonger dans l'eau avec frénésie. Enfin la route prescrite a été parcourue au milieu de vociférations assourdissantes ; le bateau qui est revenu le premier au point de départ enlève la perche servant de signal avec les cadeaux qui y sont suspendus ; on la porte en triomphe au pavillon des prix et la distribution commence. Tout ne se passe pas sans querelles et même voies de fait. Il y a, comme partout, des mécontents et des envieux. Cependant dans la règle

les commissaires parviennent à étouffer les disputes naissantes, non pas tant, il faut le dire, par leur ascendant moral que par de plus persuasives pièces de monnaie au moyen desquelles ils satisfont ceux qui se disent lésés.

Les joutes continuent souvent deux ou trois jours consécutifs, même sans qu'il y ait des prix, tant la passion de la lutte est vivante chez l'homme. Les équipages rament alors pour l'honneur, ou simplement parce que les ancêtres le faisaient déjà. Bien entendu que l'éclat de la fête et l'enthousiasme du peuple dépendent de la grandeur des sommes recueillies par souscription ou données par la caisse du temple. Aussi telle année voit-on les bateaux voler par dizaines à la surface de l'eau, tandis que telle autre il n'y en aura que deux ou trois qui joutent. Or cette fête étant moins une fête religieuse que simplement populaire, tout dépend, peut-on dire, du caprice ou de l'entraînement momentané des habitants du quartier.

Mais ce qui donne à la fête des bateaux-dragons sa plus grande animation, ce sont les nacelles et embarcations diverses remplies de curieux, hommes, enfants, femmes même, qui par centaines sillonnent les eaux. Tous sont en habits et en humeur de fête ; on mange et boit, on cause et plaisante ; on joue des instruments, et quand passe comme une flèche un bateau-dragon, on applaudit à outrance. Bref, on s'en donne de gaieté et de plaisir comme dans pas une autre occasion de toute l'année. Les hauteurs qui dominent la rive sont couvertes de spectateurs, de même que les vaisseaux à l'ancre, tout vivants de pavillons et de banderoles. Ce spectacle est l'un des plus animés que l'on puisse imaginer, et qui en a été témoin ne l'oubliera plus.

Mais on ne se contente pas de faire manœuvrer des bateaux-dragons sur l'eau ; on en porte aussi processionnellement dans les rues, avec bannières et p.349 musique, plusieurs jours du mois. Ils sont en bois très mince, ou bien en bambou, en rotang et en papier, et on les transporte d'ordinaire sous un dais en toile, soit

directement sur les épaules, soit au moyen de perches à porter ; le soir on les orne de lampes et de lanternes. Ces grandes machines, accompagnées de musiciens, entourées d'une nuée de porte-bannières et de gamins battant du tambour et frappant les gongs, ont quelque chose de fantastique et d'étrange. Quand les chefs du cortège jugent que la marche a été assez longue, on porte le bateau au bord de la mer, on y met un équipage en papier, et on allume le tout. C'est le moyen de détruire, en les envoyant au loin sur la mer, toutes les mauvaises influences que le bateau a recueillies dans les quartiers qu'il a visités. Le dragon a donc été un « remplaçant du corps », agissant, toutefois en grand, comme nous avons dit à la page 332.

Voilà, à grands traits, la fête nautique de l'été, où le dragon joue un rôle considérable, on peut dire le rôle principal. Il en faut rechercher l'origine. Auparavant toutefois nous allons prendre connaissance des traditions populaires qui sont censées résoudre cette question. Nous montrerons l'inanité des explications que ces histoires prétendent donner ; puis nous en chercherons une meilleure, en prenant pour guide les attributs du dragon en relation avec l'aspect que la nature présente au cinquième mois de l'année. Nous nous appuierons chemin faisant sur d'abondantes citations tirées d'écrivains chinois, et nous croyons de cette manière suivre la seule méthode sûre.

Quand on demande aux Chinois, lettrés ou non lettrés, d'où vient la fête des bateaux-dragons, ils répondent d'ordinaire par un récit qui, à ce qu'ils prétendent, explique tout. Nous commencerons par reproduire cette légende, et nous suivrons dans ce but l'ouvrage le plus digne de confiance qui traite de l'histoire ancienne chinoise, le *Chi-ki,* « Écrits historiques, de Sz' Ma Ts'ien, dont il a été déjà fait mention à la page 162 [1].

[1] L'épisode qu'on va lire est emprunté au chapitre 84 du *Chi-ki.*

Les fêtes annuellement célébrées à Émoui

Quatre siècles avant notre ère, le roi Hoaï occupait le trône du royaume de Tch'ou [1], qui a existé sous la dynastie de Tcheou environ de l'an 740 à p.350 l'an 330 avant J.-C. Son ministre K'ouh Youen, ou K'ouh P'ing, jouissait de sa haute confiance [2], et il le méritait, car son habileté incomparable lui faisait rendre à son prince des services signalés toutes les fois qu'il y avait des mesures à prendre pour le maintien de la paix publique ou qu'il fallait faire des lois. Aussi ne promulguait-on aucun décret avant de le lui avoir soumis. La faveur dont il était l'objet suscita la jalousie d'un haut fonctionnaire nommé Kin Chang, qui résolut de provoquer sa chute. Ce méchant homme réussit en effet par ses intrigues et ses calomnies à faire perdre tout crédit à son rival, qui tomba en disgrâce. Se sentant innocent, le ministre méconnu se consola en composant un poème intitulé « la Tristesse dissipée », dans lequel il fit l'apologie de sa politique gouvernementale jugée d'après les préceptes des célébrités anciennes. Des écrivains postérieurs ont commenté cet ouvrage et aussi tâché de l'imiter, ce qui donna naissance à un nouveau genre appelé « Elégies de Tch'ou », qui se distingue par un style à part et qui jette beaucoup de jour sur l'état des belles-lettres de l'époque. C'est pour cela que les ouvrages bibliographiques de la dynastie de Souï (589-618 ap. J.-C.) ont placé les Elégies dans une catégorie spéciale que l'on a toujours maintenue depuis [3].

---

[1] Ce royaume embrassait les provinces actuelles de Hounan et de Houpeh et une grande partie de celles de Honan et de Kiangsou. La capitale était King-Tcheoufou, qui existe encore, et se trouve sur la rive septentrionale du Yang-tsz'-kiang, dans la province de Houpeh, par 109° 44' 50" de longitude et 30° 26' 40" de latitude. Le calendrier de King-Tch'ou, que nous avons si souvent cité, traite des mœurs et coutumes de ce royaume.

[2] Il était ce que l'on appelait ministre de gauche. Il est difficile de définir les fonctions de ce dignitaire, parce que les « Rites de la dynastie de Tcheou » (voy. page 210) n'en traitent pas, et qu'en même temps elles ne s'exercent plus dans l'empire chinois. Peut-être étaient-ce les mêmes fonctions que celles de [][][] des princes de Tcheou, c'est-à-dire celles de président du second ministère ([][] du *Tcheou-li),* chargé du cadastre de l'empire, du recensement, de l'instruction publique, de l'agriculture, de l'impôt foncier, etc. Si cette supposition est conforme aux faits, K'ouh Youen était un ministre de l'intérieur à compétence aussi étendue que possible.

[3] Wylie, *Notes on Chinese Literature*, p. 181.

Peu de temps après que les machinations de Kin Chang eurent forcé K'ouh Youen à se retirer de la vie publique, il surgit de graves difficultés p.351 entre les royaumes de Ts'in [1] et de Ts'i [2], tous deux touchant aux frontières septentrionales de Tch'ou. Hwouï, roi de Ts'in, n'osa toutefois pas commencer les hostilités tant que durait une alliance qui avait été conclue entre Ts'i et Tch'ou. Il envoya donc avec de riches présents son ministre Tchang I au roi Hoaï et fit promettre à ce prince une augmentation de territoire de six cents milles, s'il voulait rompre avec Ts'i. Il réussit ; mais lorsque le royaume de Tch'ou eut été détaché de celui de Ts'i et que les ambassadeurs de Hoaï voulurent prendre possession au nom de leur maître du territoire qui lui avait été promis, Tchang I prétendit avoir promis six milles et non pas six cents milles. Furieux d'avoir été joué, Hoaï voulut se venger par les armes ; mais ses troupes furent mises en déroute et celles de Ts'in envahirent la partie de son territoire qui était située entre le Hoang-ho et le Yang-tsz'-kiang. Il réunit avec beaucoup de peine une nouvelle armée avec laquelle il espérait porter la guerre sur le territoire ennemi ; mais elle fut repoussée comme la première, et il ne resta au malheureux roi qu'à acheter une paix humiliante en abandonnant à ses ennemis le pays entre les deux fleuves.

Sur ces entrefaites K'ouh Youen, après un séjour qu'il avait fait à Ts'i, probablement dans le but de renouer l'alliance que l'on avait si malencontreusement rompue avec ce royaume, était revenu à la cour de son maître infortuné. Son retour fut connu du prince qui venait de monter sur le trône de Ts'in, Tchao Siang, qui craignit que Hoaï, s'appuyant sur le royaume de Ts'i, ne renouvelât la guerre et se décida à le prévenir. Il l'attaqua à l'improviste, lui infligea une

---

[1] Cet État fut fondé, vers l'an 897 av. J.-C. et s'étendit ensuite de plus en plus sur les provinces de Chensi et de Kansouh. Il était donc situé au nord-ouest du royaume de Tch'ou. L'an 221 av. J.-C. il soumit même l'empire chinois d'alors tout entier, lorsque Chi Hoang (voy. la page 166), le fameux fondateur de la grande muraille et le destructeur des livres, fut monté sur le trône.

[2] Ce royaume s'étendait sur une partie des provinces actuelles de Chantoung et de Tchihli. Il était donc situé au nord-est de Tch'ou et à l'est de Ts'in. Il fut fondé environ onze siècles avant notre ère et fut annexé l'an 224 avant J.-C. au royaume de Ts'in.

troisième grande défaite et l'invita à une entrevue dans le but de conclure avec lui un traité de paix et d'alliance. Hoaï se trouvait entre deux feux. S'il refusait l'entrevue, il se sentait certain que son ennemi recommencerait une guerre à laquelle il ne prévoyait d'autre issue que la perte de son royaume ; mais il était tout aussi dangereux p.352 d'accepter, car il avait à craindre que l'invitation de son mortel adversaire ne fût un piège pour s'emparer de sa personne. K'ouh Youen le conjurait de se défendre jusqu'à la dernière extrémité plutôt que d'aller se jeter dans la gueule du lion ; mais on ne l'écouta pas. Hoaï se laissa décider par la considération des liens de parenté qui l'unissaient à la famille royale de Ts'in ; il se rendit auprès de Tchao Siang, et ce que K'ouh Youen avait prévu arriva ; il fut retenu prisonnier et ne revit jamais son royaume.

Son fils aîné K'iung Siang prit aussitôt les rênes du pouvoir ; et comme il subissait plus encore que son père l'ascendant de Kin Chang, l'adversaire juré de K'ouh Youen, ce fidèle serviteur du trône tomba pour la seconde fois en disgrâce, et fut banni de la cour.

Errant et accablé, l'exilé arriva au bord du fleuve Poh-lo. Il y vit un pêcheur auquel il raconta son infortune, en termes touchants, puis, prenant une lourde pierre entre ses bras, il se jeta dans l'eau. Cela se passait à l'endroit où anciennement se trouvait la ville de Lo-Hien, c'est-à-dire à soixante milles au nord-est du chef-lieu d'arrondissement actuel Siang-Yin et par conséquent non loin de la rive méridionale du lac de Toung-t'ing.

Voilà ce que racontent les « Écrits historiques » de Sz' Ma Ts'ien. Les « Mémoires des divers Royaumes de la dynastie orientale de Tcheou » [1], roman historique très estimé, qui mérite d'être consulté lorsqu'il s'agit des croyances populaires des Chinois, ajoutent :

[1] Ce roman embrasse la période qui s'étend entre le 8e et le 3e siècle avant J.-C., époque du règne de la dynastie de Tcheou, pendant laquelle la Chine était fractionnée en un grand nombre d'États féodaux. Il s'écarte si peu des récits des chroniques vraiment historiques qu'il acquiert presque le rang de source.

> « Ce jour fut le 5 du cinquième mois. Les villageois, apprenant que K'ouh Youen s'était noyé, voguèrent à qui mieux mieux vers la rivière dans de petites nacelles afin de le tirer de l'eau ; mais personne n'y réussit. Alors ils firent de petit paquets de millet cornus et les jetèrent dans le fleuve pour lui en faire l'offrande ; ils y attachèrent des fils de soie multicolores, de crainte que les « kiao-loung » [1] ne s'en emparassent pour les dévorer. Et les courses des p.353 bateaux-dragons *tirent leur origine de cette tentative pour sauver K'ouh Youen* ; elles ont été transmises jusqu'à maintenant et sont devenues une coutume populaire. Les villageois érigèrent en secret un temple en son honneur [2], et pendant la période Youen-foung [3] de la dynastie de Soung, K'ouh Youen reçut de l'empereur le titre de « Duc, ardent de Pureté ». Plus tard il fut de nouveau anobli comme « Prince, ardent de Fidélité ».

Le « Supplément des Écrits concordants », petite collection de légendes qui a été compilée à l'époque de la dynastie de Liang [4], explique comme suit l'usage d'enrouler des fils de soie autour des offrandes faites à K'ouh Youen :

> « Le 5 du cinquième mois K'ouh Youen se jeta dans le fleuve Poh-lo. Le peuple de Tch'ou le regretta, remplit ce jour-là des tubes de bambou avec du riz et les jeta dans l'eau pour lui en

---

[1] Les Chinois distinguent neuf espèces de dragons ou « loung » (en langue d'Émoui, *lîng*), qui tous appartiennent au genre saurien, si l'on s'en rapporte à la description qu'en donne le *Pun-ts'ao-kang-mouh* cité à la page 49, qui fait autorité en ces matières. Le type du genre, le « loung » proprement dit, n'est peut-être pas autre que le crocodile ou caïman gigantesque, disparu depuis longtemps des eaux de la Chine septentrionale, pour ne survivre que, sous le nom de dragon, parmi les animaux mythologiques. Nous reviendrons aux pages 361 et suiv. plus en détail là-dessus. Dans l'ouvrage cité (chap. 43) le « kiao-loung » est décrit comme long de dix pieds, avec un corps semblable à celui d'un gros serpent, et quatre pattes. C'est donc peut-être une grande salamandre *(Amblyrinchus),* et, par la description qui en est faite, il se rapproche de l'*Iguanodon* antédiluvien, et plus encore de l'iguane de Java *(Varanus bivittatus ?)*

[2] Il se trouve encore un temple en son honneur près de l'endroit où, selon la légende, il perdit la vie. Gray, *China*, ch. XI.

[3] 1078-1086 ap. J.-C.

[4] 502-557 ap. J.-C.

faire l'offrande. Dans la période Kien-wou [1] de la dynastie de Han, un certain Ngeou Hwouï de Tch'ang-Cha [2] vit, sans s'y attendre, un monsieur, qui se fit connaître à lui comme étant le « ministre des trois villages » [3] et qui p.354 lui dit :

— J'ai appris que vous venez de me visiter pour me faire des offrandes, et cela est excellent ; mais toutes les années les kiao-loung les enlèvent. Si maintenant vous voulez me faire une faveur, il vous faut les boucher avec des feuilles du *Melia azederach* [4] et les envelopper de fils de soie multicolores, car les kiao-loung ont peur de ces deux choses.

Hwouï suivit ce conseil, et voilà la coutume héréditaire de faire maintenant encore le 5 du cinquième mois des *tsàng* et de les envelopper dans des feuilles du *Melia azederach* et dans de la soie de cinq couleurs.

Ce sont là les principaux récits chinois touchant l'origine de la fête des bateaux-dragons. Le lecteur a remarqué qu'ils prétendent aussi donner l'origine des petites pyramides de riz et de millet que l'on offre à Émoui le même jour lors du culte domestique, car dans les *tsàng* dont il a été question à la page 317, il n'a pas eu de peine à reconnaître les paquets de millet *cornus* et les tubes de bambou pleines de riz que les habitants de Tchou jetèrent dans l'eau pour servir d'offrande à K'ouh Youen, lorsque ce dernier, de désespoir, se noya. Toute la différence est que les habitants actuels d'Émoui

---

[1] 25-56 ap. J.-C.

[2] Voy. page 116. Cette ville est située au sud de l'endroit où périt K'ouh Youen.

[3] Un commentateur de la « Tristesse dissipée » (voy. p. 350) dit qu'un fonctionnaire portant ce titre était anciennement chargé des affaires concernant les trois noms de famille de la maison impériale, Ces noms de famille représentaient probablement le clan personnel de l'empereur, celui de sa femme et celui de sa mère, qui différaient presque toujours de noms, parce qu'une loi consacrée par la coutume a toujours prohibé en Chine les mariages entre personnes portant le même nom de famille. Jusqu'à présent même les habitants de chaque village appartiennent presque sans exception au même clan et portent le même nom de famille ; de là l'expression de « ministre des trois villages ». Il existe encore à Pekin un département administratif chargé des affaires de famille de la maison impériale et du soin des généalogies. Il est composé de cinq membres.

[4] Comp. Hoffmann et Schultes, « Noms indigènes d'un choix de plantes du Japon et de la Chine », 358.

placent le riz sur les tables-autels et qu'au lieu de l'enfermer dans des tubes de bambou, ils l'enveloppent dans des feuilles de cette même plante. Pour le reste, quelle valeur ont les légendes que nous avons rapportées ?

p.355 Nous estimons que la mort tragique de K'ouh Youen n'explique pas du tout d'une manière satisfaisante la fête des bateaux-dragons. Il est inadmissible que le triste sort d'un ministre d'État, qui se tue parce qu'il est tombé en disgrâce, fasse une impression si profonde que le souvenir s'en perpétue dans une fête des plus populaires, qui se célèbre partout, de Pékin à Batavia. Et la Chine est bien le dernier pays où cela pourrait se concevoir, puisque les particuliers ne s'y préoccupent aucunement de la politique, que le peuple ne s'y soucie généralement point de savoir qui le gouverne, ni comment on le gouverne, pourvu qu'on ne le prive ni de son riz, ni de la liberté communale. Enfin, lors même qu'il serait démontré que les paysans des bords du fleuve dans lequel K'ouh Youen avait cherché la mort se seraient réellement empressés de chercher son cadavre pour lui faire des obsèques solennelles, on ne peut pourtant pas se figurer qu'ils eussent recommencé leurs recherches, juste un an plus tard, puis persévéré à le faire d'année en année, de siècle en siècle.

Mais il faudrait un homme d'État bien extraordinaire, pour que sa mémoire restât même un an si chère au bas peuple. Nous estimons absurde la simple supposition de la chose. Bref, une tête comme celle des bateaux-dragons n'est point expliquée par le fait qu'on lui attribue une semblable origine, et nous croyons devoir placer notre récit dans la même catégorie que celui qui se reporte à Kiaï Tsz' T'oui pour expliquer la défense de faire du feu [1], et que celui qui fait remonter à Hoang Tch'ao l'usage d'orner les maisons de verdure le jour de la fête des tombeaux [2]. Ce sont des traditions basées sur des évènements plus ou moins historiques, dont les

[1] Voy. page 212.
[2] Voy. page 246.

Chinois se sont emparés sans l'ombre de motif, afin d'avoir une explication quelconque d'usages dont le vrai sens leur échappait.

On peut d'autant moins accorder de valeur à l'explication de la fête des bateaux-dragons que les Chinois cherchent dans la légende de K'ouh Youen, qu'il y a des siècles déjà d'autres écrivains de la même nation ont eu recours à un second évènement analogue pour en tirer l'explication désirée, ce qui montre que l'on a hésité et tâtonné. Voici ce que rapporte le commentaire du Calendrier de King-Tch'ou, c'est-à-dire de l'ouvrage qui décrit p.356 les mœurs et usages de la contrée habitée par K'ouh Youen, et qui pour cela a droit à être entendu :

> « Quant à ce qui concerne les courses de bateaux qui se font le 5 du cinquième mois, comme K'ouh Youen s'était jeté dans l'embouchure du Poh-lo, le peuple fut très affligé de sa mort et alla tout ensemble avec des bateaux et des perches pour le tirer de l'eau. On prend parmi les bateaux ceux qui sont les plus légers et les plus effilés, que l'on nomme canards volants, et de l'un on fait un chariot d'eau et de l'autre un cheval d'eau. Les chefs de département vont tous ensemble avec le peuple du pays vers le fleuve pour en être témoins. A Choun, près de Han-Tan [1], est écrit sur la pierre de Ts'ao Ngo : « Le 5 du cinquième mois, lorsqu'il allait à la rencontre du prince Wou, il vogua contre les vagues et fut englouti par l'eau ». Ce (la fête) serait donc une coutume de l'État oriental de Wou, et c'est sur Tsz' Sou que la chose se base et non sur K'ouh P'ing. Les « Traditions de la contrée de Youeh » disent qu'elle s'établit sous Keou Tsien, roi de Youeh, et qu'on ne peut pas l'expliquer.

Il faut ici des éclaircissements. Environ deux siècles avant K'ouh Youen vivait dans le même royaume de Tch'ou un certain Wou Ché, premier ministre d'État. Il succomba aux intrigues d'un rival, fut

[1] Ville située dans l'angle sud-ouest de la province actuelle de Tchihli.

disgracié et mis à mort avec son fils aîné. Son fils cadet, nommé Wou Youen ou Tsz' Sou, s'échappa et parvint à se réfugier à la cour de Wou. Cet État avait été fondé onze siècles avant notre ère et s'étendait sur une partie des provinces actuelles de Tchehkiang et de Kiangsou. Wou Youen conquit chez ses nouveaux maîtres une grande influence et un haut rang ; mais, après p.357 avoir servi très fidèlement deux princes de suite et avoir commandé plusieurs expéditions contre Tch'ou, il fut disgracié par le roi Fou Tch'aï qui s'irrita de ce qu'il protestait contre sa vie dissolue. Il fut condamné en l'an 483 av. J.-C. à se tuer lui-même, et quand il eut accompli son suicide, on cousit son cadavre dans un sac de cuir et on le jeta dans le fleuve à l'endroit où se trouve actuellement la ville de Sou-Tcheoufou [1]. Le peuple reconnaissant lui érigea plus tard des temples ; même, dans le cours du temps, comme il avait été confié aux flots, on le divinisa en qualité d'esprit des Eaux [2].

Le voluptueux Fou Tch'aï n'échappa pas au châtiment qu'il avait mérité. A peine un an s'était-il écoulé depuis qu'il avait contraint son sage conseiller à se tuer que ses troupes furent complètement défaites dans une campagne contre le royaume de Youeh, qui était situé au sud du sien, et qui s'étendait sur une partie des provinces actuelles de Tchehkiang et de Fouhkien. Réduit à l'extrémité, se maudissant lui-même pour avoir méprisé les avis de Tsz' Sou, il mit lui-même fin à ses jours. Keou Tsien, roi de Youeh, envahit son royaume et l'annexa au sien [3].

En l'an 180 avant J.-C. vivait dans la contrée de Hwouï-K'i [4], dans la province actuelle de Tchehkiang, une jeune fille appelée Tsao Ngo. Son père, habile au jeu de harpe et aux chants magiques, remonta le courant en bateau le 5 du cinquième mois

---

[1] Dans la province de Kiangnan, par 118° 8' 55" de long. et 31°23' 25" de lat.

[2] Ce trait d'histoire est amplement traité dans le *Chi-ki,* chap. 66, et dans les « Annales de Wou et de Youeh », du chap. I § 3 au chap. III ; enfin dans la « Fin de Youeh », chap. I, III, VI et XIV, et dans Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 879.

[3] Mayers, ouvr. cité, 139 et 276.

[4] Déjà mentionnée à la page 166.

pour aller à la rencontre de l'esprit des ondes, le prince Wou [1] ; mais il tomba de sa barque à l'eau et se noya. Sa fille, qui n'avait que quatorze ans, ne pouvait se séparer du fleuve, sur les bords duquel elle erra, pleurant et sanglotant nuit et jour pendant p.358 toute une semaine, puis finit par se jeter dans le courant. Quelques jours plus tard son cadavre remonta sur l'eau, tenant embrassé celui de son père [2].

Ainsi donc le commentateur même des mœurs et usages de la patrie de K'ouh Youen et de Tsz' Sou nous donne la preuve que les Chinois ne sont point entièrement d'accord entre eux au sujet de l'origine de la fête des bateaux-dragons. Seules les « Traditions de la contrée de Youeh » [3] avouent sans ambages que cette origine « est inexplicable », ce qui montre qu'anciennement déjà il y a eu des Chinois qui n'attachaient aucune créance à ce qu'on prétend d'un rapport entre la fête et les légendes de K'ouh Youen et de Tsz' Sou. Nous nous ramerons à leur avis, sans même essayer de donner quelque préférence à l'une de ces fables sur l'autre, puisque toutes deux ont évidemment été coulées dans le même moule. En effet, les deux hommes d'État commencent et finissent de même, par un grand crédit suivi de la disgrâce et de la chute ; tous deux mettent eux-mêmes fin à leurs jours ; tous deux sont engloutis par les eaux ; tous deux enfin sont cherchés par le peuple. Ce dernier point semble peut-être au lecteur moins évident que les autres ; mais la légende de la jeune Ts'ao Ngo montre qu'anciennement on allait le 5 du cinquième mois en bateau à la rencontre du prince Wou aussi bien que de K'ouh Youen. Or, ce prince Wou n'étant autre que Tsz' Sou, qui fut déifié après sa mort comme esprit des Eaux, parce que les eaux l'avaient

---

[1] L'ouvrage intitulé « Écrits authentiques de Hwouï-Ki », rapportant cette tragique histoire, emploie l'expression de « l'esprit des ondes »[][] ; toutefois l'inscription de la pierre de Han-Tan, citée plus haut, a simplement « le prince Wou ». C'est donc un seul et même personnage qui est entendu sous ces deux dénominations.

[2] Voy. les « Écrits authentiques de Hwouï-K'i », dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI.

[3] Voir le passage que nous en avons cité à la page 356 d'après le calendrier de King-Tch'ou.

reçu dans leur sein, comme nous l'avons vu, tout porte à conjecturer que là où la légende parle de la recherche d'un K'ouh Youen et d'un Tsz' Sou, dans la réalité *on a mis des embarcations à l'eau pour conjurer le dieu des Eaux, dont la faveur était des plus nécessaires pendant les chaleurs et la sécheresse de la mi-été.* Et en effet c'est là, pensons-nous, que se trouve le point de départ de la fête. Dans cette hypothèse on comprend immédiatement aussi pourquoi le dragon joue maintenant encore un rôle si proéminent dans le cinquième mois ; puisque le dieu des Eaux est en Chine, depuis l'antiquité la plus reculée, précisément ce dragon. En même temps notre hypothèse rend compte, bien mieux que la légende de K'ouh Youen, de l'offrande de petites pyramides de millet et de riz qu'à la page 317 nous avons vu figurer sous le nom de *tsàng* p.359 sur les autels des habitants actuels d'Émoui ; car, quoique la version de la légende donnée par le « Supplément des Écrits concordants » [1] fasse dériver ces pyramides des tubes de bambou remplies de riz que les habitants de Tch'ou auraient jetées dans l'eau, à titre d'offrande faite au grand homme d'État, nous tenons pour inadmissible que ces gens aient imaginé immédiatement après la mort de K'ouh Youen une offrande spéciale en son honneur, tandis que rien ne s'oppose à supposer une antique offrande au dieu des Eaux, que l'on devait, nous le répétons, éprouver tout particulièrement le besoin de se concilier à l'époque du solstice de l'été, afin de préserver les récoltes d'être détruites par la sécheresse [2]. Nous avons déjà à la

---

[1] Voy. p. 364.

[2] On ne saurait s'étonner de ce que les Chinois sacrifient à un dieu des Eaux, si l'on considère que cela s'est non seulement fait en Europe aussi à une époque très reculée, mais même que cela s'y fait encore maintenant.

> « On a suggéré que les anciens habitants de la Suisse ont peut-être adoré les lacs, et que les magnifiques bracelets etc., qu'on y trouve, étaient des offrandes faites à la divinité. Il semble en effet, d'après d'anciens historiens, que les Gaulois, les Germains et d'autres peuples vénéraient certains lacs. M. Aymard (Etude archéologique sur le lac du Bouchet. Le Puy, 1862) a recueilli quelques preuves de cette sorte. Selon Cicéron (De nat. deor., lib. III, 30), Justin (XXXII, 3) et Strabon (Geog., vol. IV) il y avait auprès de Toulouse un lac dans lequel les tribus avoisinantes « avaient coutume de déposer des offrandes d'or et d'argent. Au VIe siècle même, Grégoire de Tours, qui est cité par M. Troyon et par M. Aymard, nous dit (De Glor. Confess. chap. II) qu'il y avait sur le mont

p.360 page 317, en nous appuyant sur l'autorité du célèbre *Livre des Rites*, montré qu'anciennement des offrandes, dans le but d'obtenir la pluie, étaient ordonnées par décret impérial dans le

---

Helanus un lac, objet du culte populaire. Chaque année les habitants du voisinage y apportaient des offrandes consistant en vêtements, en peaux, en fromages, en gâteaux etc. On peut encore trouver dans quelques parties éloignées de l'Écosse et de l'Irlande des traces d'une superstition semblable. En Écosse, j'ai visité une source sacrée, entourée des offrandes des paysans voisins, qui semblaient penser que les gros sous étaient le sacrifice le plus agréable à l'esprit des eaux. Cette hypothèse expliquerait comment il se fait que les ornements de bronze, trouvés dans les lacs (de la Suisse), sont presque tous neufs ; car selon le professeur Desor, bien peu semblent avoir été portés ». (« L'Homme avant l'Histoire », par J. Lubbock, ch. V).

Le culte des rivières n'était point inconnu aux Grecs. Pélée consacra une mèche de cheveux d'Achille au fleuve Sperchius ; on sacrifiait un taureau au fleuve Alphée ; Themis convoque les fleuves en conseil sur l'Olympe ; Oceanus, la mer, et nombre de sources et fontaines étaient considérés comme des divinités (Gladstone, *Juventus Mundi*, p. 190). La Rome païenne célébrait le 13 octobre les Fontinalia, et l'on jetait à cette occasion dans l'eau des bouquets de fleurs en l'honneur des nymphes des sources et des fontaines.

[Trad.] « At St. Fillan's well, at Comrie, in Perthshire, numbers of persons in search of health, so late as 1791, came or were brought to drink of the water and bathe in it. All those walked or were carried three times deasil (sunwise) round the well. They also threw each a white stone on an adjacent cairn, and left behind a scrap of their clothing as an offering to the genius of the place » (Forbes Leslie, *Early Races of Scotland*, I, p. 156).

Il serait difficile de trouver en Écosse ou en Irlande une paroisse qui n'ait pas sa source sainte (Forbes Leslie, p. 145) et sur le continent circulent par centaines les récits et légendes concernant les esprits des sources et des puits. En Hollande le puits de St. Willebrord à Heilo, celui des martyrs de Gorkum à la Brille, et bien d'autres encore, sont connus de tout le monde. Ils sont demeurés en témoignage de l'étonnante persistance de certaines notions de l'époque païenne, que le christianisme a si bien adoptées qu'il les a ainsi conservées vivantes jusqu'à maintenant. Nous avons déjà noté à la p. 27 que les Chinois aussi peuplent leurs puits avec des esprits.

Les peuples de l'Hindoustan adorent le Gange, le Koloran et maint cours d'eau, et font en leur honneur des offrandes et d'autres cérémonies religieuses (Clavel, *Histoire des Religions*, ch. IX). Les Javanais peuplent de divinités presque toutes leurs eaux, et offrent des substances alimentaires à Ratou Loro Kidoul, la vierge souveraine de la mer du Sud, dont l'ambassadeur Lampor, de même que le dragon des Chinois, traverse les airs en faisant un bruit effroyable et cause les hautes marées (Veth, *Java*, I, p. 316 et suiv.). De même les nègres et les peaux-rouges sacrifient à la mer, aux fleuves et aux rivières, et il serait difficile de désigner un peuple chez lequel le culte des eaux n'existe pas sous une forme ou sous une autre. Chez quelques nations bouddhistes existe la fête de la consécration des rivières ou de l'eau. Cependant cette cérémonie n'est évidemment pas bouddhique d'origine, mais, d'après Köppen (*Religion des Buddha*, p. 579), c'est une ancienne fête naturiste de l'époque du chamanisme, forme religieuse qui entraîne des offrandes aux esprits des courants d'eau et des lacs. On la retrouve à Siam comme chez les Kalmouks, et il n'y a rien d'impossible à ce qu'elle ait passé des Mongols aux Russes, auquel cas, dans la bénédiction annuelle de la Newa à St. Pétersbourg, le métropolitain remplirait sans le savoir les fonctions d'un chaman, son prédécesseur.

On peut encore consulter sur ce sujet, par exemple, Lubbock dans son *Origin of Civilisation and primitive Condition of Man*, ch. VI ; Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 108, 516 et suiv. ; etc. etc.

mois moyen de l'été, et un peu plus loin [1] nous sommes entrés dans certains détails touchant la sécheresse qui règne à cette même époque. Que le lecteur veuille bien maintenant jeter de nouveau un coup d'œil sur ces passages, et il se convaincra sans peine que, du moment que le pouvoir suprême ordonnait de faire des offrandes pour avoir la pluie, il est plus que naturel que le peuple invoquât son dieu de la Pluie à lui, le dragon, et lui offrît le produit des champs qui avant tout réclamait sa bénédiction. D'après le « Supplément des Écrits concordants » on attachait des fils de soie multicolores autour des tubes de bambou remplis de riz que les habitants de Tch'ou jetaient dans le fleuve, pour empêcher les iguanes de dévorer ce riz : peut-être ces voraces animaux étaient-ils en effet effrayés par la ressemblance de ces fils de soie avec des lignes à pêcher et des pièges.

Avant d'exposer en détail la théorie que nous venons d'indiquer sur la vraie origine de la fête des bateaux-dragons, il sera bon de mieux faire connaître au lecteur le dieu des Eaux et de la Pluie, le dragon ; car le rôle que cet animal soi-disant mythologique joue en Chine explique parfaitement jusque dans la moindre particularité la fête qui nous occupe, bien mieux que toutes les légendes d'un K'ouh Youen ou d'un Tsz' Sou. En même temps il ne faut pas perdre de vue le fait que l'identification de ces deux hommes d'État avec un dieu, ici celui de la Pluie, est tout à fait conforme au génie p.361 chinois. Rappelons à ce sujet, outre certains exemples moins frappants mentionnés en divers endroits du présent ouvrage, nos articles sur le dieu du Ciel (page 36, §§ 1 et 5) et sur la déesse de la Terre (page 146, § 1) ; puis les pages 165 et 174, où l'on a vu les dieux de la Littérature Wung Tch'ang et K'oueï Sing s'incarner dans des personnages célèbres ; enfin la fusion qui s'est opérée entre la déesse de la Grâce divine et le personnage fabuleux de Miao Chen (pages 188 et suiv.), etc.

[1] Page 321.

@

A. Le dragon en Chine et spécialement dans la fête de l'été.

Le dragon, ce monstre si important dans la mythologie de peuples nombreux, personnification du mal dans nombre de fables et légendes religieuses de l'Europe, est dans l'extrême Orient le symbole de la pluie, de la fécondité, et même de la dignité impériale ; aussi y est-il l'objet d'une grande et générale vénération. Se trouver dans la présence même du Fils du Ciel, c'est en chinois « contempler la face du Dragon » ; son trône s'appelle « le siège du Dragon » ; sa personne, « le corps du Dragon » ; le drapeau de son empire fait voir un dragon noir sur fond jaune ; bref

> [Trad.] « the Old Dragon, it might be almost said, has coiled himself around the emperor of China, one of the greatest upholders of his power in this world, and contrived to get himself worshipped through him by one third of mankind,

dit, plus poétiquement qu'exactement, le savant missionnaire Wells Williams [1].

Nous disons plus poétiquement qu'exactement, parce qu'il n'est point exact du tout d'identifier le dragon de la Chine avec le Satan des chrétiens, le dragon de l'Apocalypse, le Typhon des Égyptiens, l'Ahriman des Perses. Le dragon chinois, comme nous allons l'exposer, est le symbole des pluies fécondantes, en particulier de celles du printemps ; mais tous ces autres êtres représentent, chacun à sa manière, le principe négatif de la nature, sans cesse en guerre contre la lumière, la chaleur, la vie, s'efforçant opiniâtrement d'entraver ce principe positif lorsqu'il répand annuellement ses p.362 bienfaits sur la terre [2]. Typhon est l'irréconciliable ennemi d'Osiris, et il domine sur lui depuis le moment où le soleil est chassé à travers l'équinoxe d'automne dans

---

[1] *The Middle Kingdom*, ch. VII.
[2] Comp. page 60, note 4.

l'hémisphère sud, jusqu'au jour où, atteignant l'équinoxe du printemps, il remonte de son Tartare et triomphe à son tour, rendant les jours plus longs que les nuits. Ahriman soutient d'année en année la même lutte contre Ormuzd, le dieu de la Lumière des Perses ; mais le dragon des Chinois ne fait rien de semblable ; il faut se garder de voir en lui une forme du Diable.

Maint écrivain chinois a décrit le dragon, et quoique tous, ou peu s'en faut, sacrifient largement au genre fabuleux, on peut recueillir chez eux des données de nature à justifier un rapprochement entre l'animal mythologique dont ils parlent et un monstre aquatique dont la race n'a pas encore disparu, quoique il faille maintenant en chercher les représentants dans les eaux les plus méridionales de la Chine. Nous avons dit plus haut [1] que cet animal porte en Chine le nom de Loung et que la pharmacopée chinoise, l'ouvrage le plus compétent par rapport aux végétaux et aux animaux qui ait jamais été écrit dans l'empire du Milieu, réunit sous cet appellatif neuf espèces de sauriens. Elle décrit celui qu'elle appelle le Loung proprement dit, donc le type du genre, « comme étant plus grand que tout autre animal à écailles » [2], donc comme étant le plus grand des animaux aquatiques. Le Loung de notre autorité est donc un saurien plus grand que l'iguane actuel de la Chine [3], et ne peut être qu'un crocodile ou un alligator. Cette conclusion se trouve confirmée par ce qu'on lit chez d'autres auteurs chinois. « Le dragon vit dans l'eau » [4], disait déjà Kouan Tsz' au VIIe siècle avant notre ère. « Il est aussi ovipare » [5], et on trouve ses ossements partout dans les vallées des rivières du Chansi, du Chantoung et du Tchihli [6]. « Avec les poissons il fait sa nuit des jours de l'automne, et il descend à l'équinoxe d'automne, ce qui veut dire qu'il se cache

---

[1] Page 352, en note 7.
[2] *Pun-ts'ao-kang-mouh,* ch. 43.
[3] Signalé ci-dessus, page 352 en note 7.
[4] *Kouan-tsz'*, ch. XIV, § 39.
[5] *P'i-ya,* dans le « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 90.
[6] Pharmacopée, chap. cité.

dans les p.363 marais pour son sommeil d'hiver » [1]. Ces citations, auxquelles il serait aisé d'en joindre d'autres semblables, ne peuvent point laisser de doute ; et si l'on tient compte du fait qu'en Chine la saison sèche commence avec l'hiver et se termine au printemps, on comprendra pourquoi il est dit qu'en automne le dragon va se cacher dans la fange des marécages. Il paraît qu'il n'y a plus de crocodiles dans la Chine proprement dite, soit que la race soit éteinte, soit que les habitants les aient exterminés ; mais les grands sauriens y ont certainement existé. C'est plus ou moins prouvé pour les provinces septentrionales par les restes fossiles du Loung, qui s'y trouvent en grande abondance, comme nous venons de le dire [2] ; et pour les provinces du Sud par les noms de Ngoh et de Ngok, qui ne sont pas ceux d'animaux fabuleux, mais bel et bien ceux de crocodiles des époques historiques. A Émoui le crocodile ou le caïman existe encore dans le souvenir du peuple sous le nom de *gók-hî.*

---

[1] P'i-ya, et « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 90.

[2] Il est cependant prudent de ne se fier que sous réserves aux témoignages de ce genre que l'on trouve dans les auteurs chinois ; car les habitants de la Chine en sont encore à devoir apprendre les tout premiers éléments de la géologie et de l'archéologie, ce qui fait qu'ils commettent des bévues énormes quand ils essayent de déterminer des os fossiles. Presque tous les droguistes ou apothicaires un peu assortis vendent à titre de remède ce qu'ils appellent des dents de dragon. M. Waterhouse, attaché au Musée britannique, a examiné plusieurs de ces dents, qui, au dire des Chinois, provenaient de la province de Chensi ou de celle de Chansi, et il a trouvé que toutes appartenaient à des pachydermes, des genres *Rhinocéros tichorhinus, Mastodon, Elephas, Equus* et *Hippotheria* ; *China Review*, V, p. 69).
Les figures monstrueuses qui passent partout en Chine pour des portraits du dragon pourraient donner peut-être lieu à se demander si au fond la tradition ne serait pas dominée par le vague souvenir d'un monstre anté-historique, plutôt que par celui d'une race de crocodiles éteinte à une époque relativement récente. On pourrait par exemple penser à l'ichthyosaure avec sa tête et ses dents de crocodile, ses nageoires de baleine, son poitrail d'oiseau et son museau de dauphin ; ou bien au mésasaure, le lézard de mer qui atteignait la taille d'une baleine ; ou bien encore au plésiosaure, à mâchoire et à tête de crocodile, à nageoires de baleine et à cou de cygne. Mais tous ces monstres sont des animaux marins, tandis que le souvenir du dragon est resté vivant jusque dans les recoins les plus éloignés de l'océan de l'immense empire chinois ; bien plus, tous ces êtres monstrueux ont existé à une époque où probablement aucun œil humain n'a pu les contempler. Par conséquent il n'y a pas à spéculer sur leur ressemblance avec le dragon. Il est bien plus raisonnable, comme nous le proposons, de considérer celui-ci comme représentant une espèce éteinte de crocodiles, ou tout au plus le téléosaure, formé de transition entre les monstres antédiluviens et le crocodile actuel. Quant aux formes fantastiques des dragons dessinés par les Chinois, il faut les mettre sur le compte de l'imagination de ces artistes grotesques, ce qui est beaucoup plus conforme à la nature des choses que de vouloir y trouver la preuve de l'antiquité vertigineuse de leur race et de leurs traditions.

p.364 Les ouvrages historiques des Chinois n'ont conservé que peu, bien peu de traditions touchant le crocodile des provinces méridionales. Le principal renseignement qu'ils nous donnent, renseignement reproduit aussi dans le Dictionnaire impérial de K'ang Hi, se trouve dans les Histoires officielles de la dynastie de T'ang, au chapitre intitulé « Traditions touchant Han Yu ». Homme d'État, poète et philosophe, Han Yu, plus connu sous le nom de Han Wun Koung, a vécu de l'an 768 à l'an 824 de notre ère. Il fut fait gouverneur de la contrée, alors encore à demi barbare, de Tch'ao-Tcheou, dans la province actuelle de Kouangtoung, et y passa une grande partie de sa vie, appliqué à civiliser ses administrés. Entre autres mesures, il débarrassa le pays des crocodiles qui causaient beaucoup de malheurs. Lorsqu'il arriva dans le pays, dit l'historien, il y trouva une population consternée des ravages faits par les crocodiles, qui dévoraient bêtes et gens. Il jeta alors dans la rivière un mouton et un porc à titre d'offrande, et le soir soufflèrent de grands vents accompagnés de forts orages ; cela fut cause que plusieurs jours de suite le lit des rivières fut tout à fait à sec, et depuis cette époque Tch'ao-Tcheou n'a jamais eu à souffrir des crocodiles.

Quelque légendaire que soit l'ensemble de ce récit, il nous semble, sous le voile de la fable, cacher le souvenir d'un fait authentique ; c'est-à-dire d'une dernière guerre d'extermination qui fut faite au vorace amphibie. Les caractères d'écriture expressifs du mot de Ngoh, reproduits ci-dessus, ne se trouvent, pour autant que nous avons pu nous en assurer, dans aucun ouvrage antérieur à la dynastie de T'ang (618-905 ap. J.-C.). Ils datent donc évidemment d'une époque relativement moderne, et donnent lieu de penser, que les auteurs des Histoires de la dynastie de T'ang ne se rendaient plus compte de l'identité du dragon et du crocodile, sans quoi sans doute, en Chinois épris de tout ce qui a un parfum d'antiquité, ils auraient fait usage du signe séculaire qui sert à désigner Loung, plutôt que du signe récemment inventé pour Ngoh. D'un autre côté,

le fait que l'on a imaginé ce nouveau signe ne prouve point du tout une absence de rapports entre les deux animaux. En effet, il se peut fort bien, et il est même probable, qu'au nord du bassin du Yang-tsz'-kiang, qui pendant de longs siècles a été p.365 la limite extrême de l'empire chinois et de sa civilisation, le saurien géant se fût éteint depuis longtemps pour devenir le Loung qui n'appartient plus qu'au royaume de la fable, avant que pénétrassent jusqu'au berceau véritable de la littérature chinoise les premiers renseignements touchant le Ngoh qui y sont venus de contrées plus méridionales. S'il en est ainsi, les lettrés du Nord n'avaient pas plus vu le Ngoh dont ils entendaient parler que leur propre dragon, et il n'est point étonnant qu'au lieu de hasarder entre les deux une identification qui peut même ne s'être pas présentée à leur esprit, ils aient reproduit dans leurs écrits l'expression méridionale de Ngoh. Cependant déjà au septième siècle un écrivain chinois [1] fait la remarque que, d'après les habitants de Canton, « l'âme du Ngoh peut produire le tonnerre et les éclairs, le vent et la pluie, ce qui le rapproche des êtres surnaturels et du dragon et de son espèce ».

Le fait que le dragon ou crocodile, ce géant des fleuves et des rivières, se tient de préférence dans l'eau, et qu'en Chine il se retirait au fond des marécages pendant les mois d'hiver qui y sont très secs, a été probablement la première cause qui a conduit à ce qu'on fît de lui le symbole de l'élément liquide. Mais quand l'hiver était passé et que les premières pluies étaient tombées, il secouait sa torpeur, se montrait au jour, et annonçait ainsi, en compagnie du nouveau soleil printanier, les fertilisantes pluies de la saison naissante [2]. Voici donc le dragon revêtu des fonctions de messager des pluies, à quoi les ouvrages chinois font continuellement

---

[1] Li Choun Foung. historien, astronome et mathématicien renommé.

[2] Von Humboldt (*Ansichten der Natur ; über Steppen und Wüsten*), cité par M. Schlegel, (*Uranographie chinoise*, p. 52), dit : « Quelquefois on voit, aux bords des marais, le limon humide s'élever lentement et par couches. Avec un fracas véhément, comme dans une éruption de petits volcans de boue, la terre agitée est lancée à une grande hauteur en l'air. Celui qui connaît ce phénomène en fuit la vue, car un serpent aquatique gigantesque, ou un crocodile cuirassé, sortent de la fosse, réveillés de la mort léthargique par les premières pluies ».

allusion. « Son souffle forme les nuages » [1] ; « c'est un être de l'élément humide, et quand il se montre l'humidité se change en vapeurs et forme ainsi les nuages » [2]. p.366 C'est ainsi que Liou Ngan [3], le célèbre philosophe du deuxième siècle avant J.-C., raconte dans le sixième chapitre de son « Explication de la grande Lumière » que Nu Koua [4], la sœur de l'empereur fabuleux Fouh Hi, que l'on place en tête de la liste des souverains de la Chine (2852 avant notre ère), « tua un dragon noir, afin de secourir la contrée (inondée) de Ki » [5] ; car ; ajoute le commentateur, « le dragon noir est la quintessence des eaux, c'est pourquoi on le tuait pour faire cesser la pluie ». Ces allusions au dragon faiseur de pluie sont vraiment innombrables dans les écrits chinois, et actuellement encore, lorsqu'on s'est rendu maître d'une inondation ou que l'on a réussi à faire rentrer un cours d'eau dans son lit, on écrit, dans le rapport officiel que l'on adresse à l'empereur, que le dragon a été saisi et soumis [6]. C'est ainsi que le personnage de l'antiquité semi-fabuleuse de la Chine dont nous avons parlé à la page 148 comme ayant rétabli l'équilibre entre l'eau et la terre, porte le nom de Ku Loung, c'est-à-dire « celui qui dompte les dragons ». Aussi le peuple croit-il encore fermement que l'apparition d'un dragon, même d'un « kiao-loung » [7] seulement, à défaut d'un dragon véritable, amène des pluies, des débordements et de grands orages. Le passage suivant, que nous empruntons à la « China Review » (VII, p. 351), pourra prouver le bien fondé de cette assertion :

> [Trad.] « Raise the crocodile » means « deluges » or « disastrous floods ». The watery phenomena, known as

---

[1] Pharmacopée, chap. 43.
[2] Voy. les « Conversations et Ecrits » de I Tch'ouen, dans le « Miroir et Source etc », ch. 90.
[3] Voy. page 49.
[4] Voy. page 92, note 5.
[5] Ki est l'une des neuf parties de la Chine au début des temps historiques. Il embrassait la province actuelle de Chansi et une partie de celle de Tchihli.
[6] Dennys, *Folk-lore of China*, p, 108.
[7] Voy. page 352.

> « crocodiles » are said to occur only in the interior provinces, and to be especially frequent in Hu Nan. The « crocodile » takes several years to incubate, and during this period lies concealed deeply imbedded in a gently undulating mound, which is never covered with snow. If, therefore, it is observed that any given spot is not covered with snow when the rest of the ground is so covered, notice is taken of the fact, and persons are sent annually to make examination of the spot, and observe if the absence of snow is repeated. If the spot be p.367 uncovered during three successive years, the « crocodile » is unmistakably there, and must be dug out. At a great expenditure of time and labour this is accordingly done, and the animal (whose appearance as described answers to that of a small alligator), is carefully conveyed to the sea. If he is not dug out, when he himself comes forth and « rages », he speeds like a blight all over the land, cutting through every obstacle, and carrying behind him a huge tidal wave . All this too in the interior ! [1].

A Canton le peuple attribue à des dragons volants les terribles coups de vent qui se produisent dans les typhons ; on trouve même des gens qui soutiennent avoir vu ces monstres dans leur course à travers les airs. Les personnes qui ont quelque instruction n'attachent pas d'importance à ces propos, ce qui ne les empêche pas de dire « dragon à courte queue » pour parler d'une trombe ou d'un grain violent [2]. Dans la langue d'Émoui une trombe s'appelle *lîng ká tsoúi*, « de l'eau que le dragon fait sortir en tordant ».

Le Neptune chinois porte, en harmonie avec ces notions, le nom de Roi-dragon des Mers [3]. Il vient probablement du bouddhisme, du Sagara, originaire de l'Inde ; mais ce Sagara ne s'en est pas moins intimement fondu avec l'ancien dragon, ce qui a donné la forme

---

[1] On peut lire dans *The Celestial Empire* du 1er sept. 1882, p. 185, d'intéressantes considérations au sujet de ces notions.
[2] *Notes and Queries on China and Japan*, vol. II, p. 122.
[3] Voy. page 195.

sous laquelle le dieu océanien est actuellement connu dans l'empire du Milieu. Sagara, disent les légendes, a atteint un si haut degré de sainteté qu'il est devenu bodhisattva ; son influence est douce et bénigne. C'est lui qui étend les nuages sur la face du ciel et qui fait descendre la pluie sur la terre, là où elle est nécessaire aux hommes. Il a dans sa dépendance spéciale un nombre immense de dragons ou nagas, tous nés d'un œuf, d'une matrice, ou bien par transformation, ou de l'humidité. Ils évitent les vents brûlants et le contact du sable échauffé, de peur que leur peau, leurs chairs et leurs os ne soient calcinées. Ils éprouvent toujours de l'anxiété quand ils quittent leurs palais pour aller se jouer dans les flots ; car l'oiseau Garouda guette constamment leur absence pour dévorer p.368 leurs petits [1]. On reconnaît dans cette peinture le crocodile ou le caïman, le monstre sur lequel les Hindous représentent assis Varouna ou Pratcheta, celle de leurs divinités qui habite dans l'océan, les lacs et les rivières, et qui féconde la terre. En nombre de leurs hymnes les brahmanes chantent les louanges d'Indra, le dieu du Ciel, l'esprit bienfaisant, dont la foudre partage les nuages, et qui vainc le démon ou dragon qui retient enfermées les eaux fécondantes du ciel [2].

Revenons à l'apparition du dragon au printemps. D'après le Dr. Schlegel [3], c'est sa résurrection au printemps qui a donné lieu aux anciens astrologues chinois d'appeler Dragon azuré [4], lorsqu'ils ont voulu composer un calendrier naturel pour le peuple, la partie du ciel qui correspond à peu près à nos constellations de la Vierge, des Balances et du Scorpion. Cette désignation continue maintenant à être employée dans les documents chinois, de même qu'elle se trouve déjà dans les plus vieux ouvrages d'astronomie de la Chine. Il y a eu réellement une époque où Spica de la Vierge, l'étoile dont

---

[1] Clavel, *Histoire des Religions*, livre II, ch. 2 ; « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 90.
[2] Köppen, *Religion des Buddha*, p. 4.
[3] *Uranographie chinoise*, pages 55 et suiv.
[4] Les Chinois considèrent le bleu comme étant la couleur spéciale du printemps. Comp. page 92.

les Chinois font la tête du Dragon bleu, se montrait au commencement du printemps à l'horizon en même temps que le soleil, et où, à mesure que la saison progressait, on voyait chaque jour quelque nouvelle partie du monstre céleste apparaître au bord du ciel en même temps que le roi du jour. Cette époque, que le Dr. Schlegel, en se fondant sur la précession des équinoxes, fait remonter à environ 160 siècles avant notre ère, aurait d'après lui donné naissance aux dénominations en majeure partie encore existantes de la sphère chinoise. Si cette hypothèse est juste, il faut attribuer aux traditions astronomiques de l'extrême Orient, et par conséquent aussi à la race chinoise actuelle, un âge aussi grand, si ce n'est plus grand, que celui de l'homme antédiluvien de l'Europe !

C'est ici que nous pourrons le mieux nous acquitter de la promesse faite à la page 140, et revenir sur les processions du printemps qui y ont été mentionnées, et où le dragon joue un rôle proéminent. Nous espérons mieux expliquer ces processions en les rapprochant des considérations touchant le p.369 dragon que nous venons de donner. On voit pendant le premier mois de l'année, mais surtout le soir de la fête des lanternes, promener dans les rues, porté sur des perches de telle façon qu'on lui imprime des mouvements serpentins, un immense dragon fait de toile, de bambou et de papier. Le monstre est illuminé au moyen de bougies et de lanternes placées à l'intérieur, et en avant des porteurs marche un homme qui tient au haut d'un bâton une lanterne ronde, fortement illuminée pour qu'elle ait l'apparence d'un globe de feu. Le porteur de cette boule la fait s'incliner tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, et la tête du dragon en suit les mouvements, comme s'il s'efforçait d'engloutir le globe de feu. Cette lanterne représenterait-elle peut-être le soleil du printemps d'il y a 18000 ans, et ce dragon en toile serait-il la reproduction du Dragon azuré de la sphère céleste chinoise, dont la tête, c'est-à-dire l'étoile Spica, à la même époque si reculée dans la nuit des temps se levait et se couchait en même temps que le soleil du commencement du

printemps ? Le phénomène astronomique d'alors pouvait réellement se décrire comme un dragon s'avançant de plus en plus à la poursuite du soleil et finissant par l'engloutir ; et si les processions qui se font actuellement en ont été originairement une reproduction, l'imagination reste stupéfaite devant l'immense série d'âges à travers lesquels elles se sont maintenues. Nous avons cru distinguer dans le baptême de feu du tigre, qui a lieu aussi à la fête des Lanternes (page 135), une imitation analogue des phénomènes naturels, quoique d'origine infiniment moins antique ; et nous ne croyons pas que soit l'une soit l'autre des deux coutumes puisse être expliquée d'une manière satisfaisante, si l'on ne consulte pas le seul livre durable, indélébile, le ciel étoilé, qui conserve en caractères de feu le secret de maint épisode de la vie de l'homme préhistorique.

C'est là aussi peut-être que l'on trouvera pourquoi depuis de longs siècles les Chinois décrivent le dragon comme ayant une perle ou quelque autre pierre précieuse au front ou dans la gueule. Ce joyau pourrait bien représenter le soleil printanier, qui il y a 180 siècles se trouvait dans la tête du Dragon azuré ; et la perle passant chez les Chinois pour un des plus purs de tous les joyaux, il était naturel qu'elle servît de symbole au pur feu céleste du printemps.

Terminons par quelques mots sur le dragon en qualité de symbole de la dignité impériale.

Il est vrai que ce qui précède n'explique pas directement pourquoi notre p.370 monstre a pris place dans les armoiries impériales ; toutefois il s'y trouve des données d'où peut se déduire cette explication. Il va de soi qu'une nation agricole telle que la nation chinoise l'est par excellence depuis un temps immémorial, doit attacher une haute importance aux pluies qui fécondent le sol. Or le dragon dispense la pluie et est par là le grand bienfaiteur de la nation ; il l'est plus même que l'empereur, quoique celui-ci consacre sa vie — du moins en théorie — à travailler au bien-être de ses

sujets. On comprend donc que les Fils du Ciel, soit pour montrer qu'ils avaient leur vocation à cœur, soit mus par une sorte de fatuité, se soient comparés eux-mêmes à ce dieu bienfaisant des Eaux, et aient placé son image sur tout ce qui devait porter la marque impériale officielle.

En réalité les anciens ouvrages chinois comparent souvent une bonne administration au dragon et à la pluie fécondante. Le « Livre des Métamorphoses », très ancien document que nous avons eu l'occasion de mentionner à la page 61, parle déjà dans son premier chapitre de la vertu qui doit distinguer les princes, en ces termes :

> « Les procédés du Ciel sont immuables, et de même l'homme excellent ne cesse pas de se rendre lui-même constant. Un dragon enfoncé dans les profondeurs des eaux est inutile et comme la lumière du soleil après son coucher ; mais un dragon qui fait son apparition dans les champs répand des bienfaits partout ; . . . . tel donc qu'est le dragon volant au ciel, telles sont les actions d'un grand homme.

On lit aussi dans Mencius :

> « Lorsque T'ang [1] rangea à l'Orient le pays sous son pouvoir, les barbares de l'Occident murmurèrent ; et quand il soumit le peuple dans le Sud, les barbares du Nord furent mécontents. Ils disaient : Pourquoi nous en préfère-t-il d'autres ? Les peuples donc le désiraient, de même que lors d'une grande sécheresse on soupire après les nuages et l'arc-en-ciel !... Car, il châtiait leurs princes, mais consolait le peuple, qui pour cela se réjouissait grandement, comme lorsque la pluie tombe au bon moment [2].

p.371 Dans le *Chou-king* l'empereur P'an Kung [3] s'adresse comme suit à son nouveau ministre : « Comme si l'année était très sèche je

---

[1] Fondateur de la dynastie de Chang. Il régnait dix-huit siècles avant notre ère.
[2] Livre I, 2e partie, ch. 11 : Voy. aussi livre III, 2e partie, ch. 5.
[3] XIVe siècle av. J.-C.

t'emploierai comme une averse » [1] ; et, pour ne plus donner qu'un seul exemple parmi un très grand nombre, le *Chi-king* ou « Livre des Odes » chante comme suit à la louange de la dynastie de Tcheou : « Les champs de millet étaient beaux et ils étaient rendus fertiles par d'humides pluies, car partout les royaumes avaient leur prince » [2].

Il n'est cependant pas tout à fait impossible que ce soit en qualité de symbole de la force que le dragon ait pris place dans le blason impérial, auquel cas il devrait cet honneur à la même cause qui l'a procuré au lion et à l'aile dans mainte armoirie de princes et d'États de l'Occident. C'est douteux pour la Chine, parce qu'il n'y a pas dans les écrits de ce pays d'allusions indicatives de cette signification. On fera donc mieux de voir dans le dragon impérial un être bienfaisant plutôt qu'un monstre dévorant et cruel, ce qui du reste est tout à fait en harmonie avec le caractère pacifique et fort peu belliqueux de la nation.

Le dragon à la fête de l'été.

Le dragon étant un dieu des Eaux et les Chinois étant une nation agricole, le culte du dieu a dû être très répandu chez cette nation. Aussi trouve-t-on partout des temples érigés en son honneur ; il fait même partie des divinités dont le culte a été officiellement prescrit [3], de sorte que pour ainsi dire chaque dignitaire, depuis l'empereur jusqu'au dernier mandarin, lui adresse des supplications en temps de sécheresse, et s'efforce de le conjurer quand les pluies tombent trop longtemps. Il faut donc bien qu'il joue un grand rôle au gros de l'été, lorsque, comme nos lecteurs le savent, les vents brûlants du Nord pénètrent jusqu'à Émoui et à Canton et l'empire souffre de la sécheresse. Dans la partie méridionale du Fouhkien le

---

[1] IVe partie, livre 8.
[2] I^e partie, livre 14, IV. [trad. Couvreur]
[3] Doolittle, *Social Life of the Chinese*, ch. XI.

peuple appelle ces vents des typhons de feu [1], et parfois aussi « (vents) septentrionaux p.372 des bateaux-dragons », *lîng-tsoûn pak*, désignation qui sans aucun doute fait allusion aux étroits rapports qui existent entre la sécheresse et la grande fête aquatique du cinquième mois.

Cette sécheresse du reste n'est pas de fort longue durée, car les pluies recommencent à tomber dans le sixième mois, et anciennement le peuple s'en montrait si joyeux que c'était une occasion de félicitations.

> « Dans le sixième mois il tombe certainement trois fois de la pluie. Les laboureurs la considèrent comme une douce fructification, et dans les villes et les villages on se félicite les uns les autres en disant : « Réjouissez-vous de la pluie ! [2].

Mencius aussi fait allusion à la même chose lorsqu'il dit :

> « Dans le septième et le huitième mois [3], pendant la sécheresse, les jeunes plantes se flétrissent ; mais le ciel se couvre d'épais nuages et fait descendre des pluies copieuses, de sorte que les jeunes tuyaux se redressent soudain [4].

C'est cette pluie que l'on s'efforce encore actuellement de conjurer dans le cinquième mois, et pour cela l'on s'adresse au dragon, le faiseur de pluie.

C'est une croyance populaire généralement répandue qu'un dragon dans l'air amène infailliblement la pluie, et de là sont nées dans le cours des siècles d'innombrables locutions, fables et légendes. Il n'est cependant pas nécessaire à l'intelligence de la fête des bateaux-dragons d'insister là-dessus ; mais bien sur ce point particulier-ci de la superstition populaire, que c'est surtout

---

[1] Voy. page 321.

[2] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. IV.

[3] D'après la manière de compter de la dynastie de Tcheou, sous laquelle Mencius a vécu (372-289 av. J.-C.). L'année commençait alors au solstice d'hiver. Le 7e et 8e mois d'alors coïncident donc à peu près avec le 5e et le 6e de l'année actuelle.

[4] Livre I, 1e partie, ch. 6.

quand des dragons se battent entre eux dans l'air qu'il tombe de grandes pluies. S'élancent-ils les uns sur les autres, l'eau se précipite par torrents sur la terre ; se séparent-ils au contraire, immédiatement les averses cessent. C'est ce qu'on peut lire dans les « Écrits sur les cinq Éléments », comme suit :

> « Sous le règne de l'empereur Tsing de la dynastie de Tcheou p.373 il y eut dans l'été de l'an 580, dans le Young-Yang [1], au nord des eaux de la Pien une bataille de dragons. Premièrement on vit une lumière blanche, qui vint dans le ciel directement de l'orient, et un dragon blanc de plus de dix brasses de longueur se dirigeait vers le nord-ouest, se léchait les griffes et criait. Et du nord-ouest vint un dragon noir, de même monté sur des nuages ; le vent et le tonnerre s'attaquèrent, et suivant qu'ils s'approchaient ou se séparaient l'un de l'autre il tomba de grands torrents de pluies violentes depuis le midi jusqu'à la troisième heure. Alors le dragon blanc monta au ciel, et le noir tomba sur la terre [2].

Dans le onzième chapitre de son ouvrage intitulé « The Folk-lore of China », Dennys mentionne toute une série d'apparitions de dragons dans le ciel, accompagnées de nuages, de vent et de pluie. Ainsi en 1605 deux dragons se battirent à Whampoa [3], déracinèrent un grand arbre et détruisirent des dizaines de maisons ; vers le milieu du sixième mois de 1667 on vit encore de ces monstres se combattre dans l'air ; des vents violents et des pluies torrentielles détruisirent plusieurs maisons et l'eau monta de quatre à cinq pieds ; en 1739 et 1787 se passèrent des faits du même genre. Il est inutile de dire que tous ces récits se rapportent à des trombes et à des pluies diluviennes que l'on ne savait pas s'expliquer ; mais ils ont de l'intérêt, parce qu'ils montrent clairement quelles sont les

---

[1] District dans la province de Honan. Son chef-lieu, qui porte le même nom, est situé environ par 34° 52' 40" de lat. et 111° 14' 30" de long.

[2] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 90.

[3] Ancrage des vaisseaux étrangers à Canton, situé un peu au-dessous de la ville.

idées du peuple sur le dragon comme auteur de la pluie. Certaines autres notions que les Chinois ont au sujet de la sécheresse et des pluies du cinquième et du sixième mois se rattachent visiblement à ces batailles de dragons, *dont nous considérons les joutes des bateaux-dragons comme étant une imitation.* « Parmi le peuple circule un récit touchant la séparation des dragons au commencement de l'été ; car à cette époque les dragons commencent à se séparer pour régler la pluie chacun dans une contrée assignée, qu'ils ne peuvent pas p.374 dépasser » [1]. « Et la pluie du 26 du cinquième mois s'appelle pluie des dragons séparés, et le peuple du Fouhkien nomme ainsi la pluie qui tombe après le solstice d'été » [2].

Il n'est pas difficile d'expliquer ces affirmations chinoises. Dès que les pluies abondantes du printemps réveillent les sauriens, ceux-ci se cherchent pour s'accoupler. Ils se trouvent dans leur élément, ils sont pleins de vie ; et on les voit souvent ; par couples ou par troupes ; ils jouent et se battent, et en même temps il tombe pendant cette saison des pluies incessantes. L'effet est pris pour la cause, erreur fort commune. « Les nuages suivent le dragon » [3], redit le peuple après le vieux « Livre des Métamorphoses », tandis qu'il faudrait dire : « Le dragon suit la pluie ». Mais à peine la saison humide fait-elle place à l'été, que le crocodile, qui craint le sec, commence à disparaître. Il se sépare de ses congénères et va se cacher en solitaire dans le peu d'eau qui reste dans les mares et les marécages. Un moment vient où l'on n'aperçoit plus un seul dragon, et il faut donc avoir recours à des moyens artificiels pour les faire ressortir, afin que la pluie vienne arroser les récoltes dans les campagnes. On se rend donc en bateau sur l'eau en se donnant beaucoup de mouvement et en faisant

---

[1] Voy. l'ouvrage intitulé « Les cinq Mélanges » cité dans le « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 90.

[2] Voy. « l'Explication étendue des Prescriptions mensuelles », déjà mentionnée à notre page 12, qui est citée dans le « Miroir et Source de toute Recherche », ch. IV.

[3] *Yih-king,* ch. 1.

grand bruit ; on court en foule au bord des cours d'eau et sur le rivage de la mer. Cela se faisait probablement déjà aux époques qui se perdent dans l'obscurité du passé, et cela se fait encore maintenant partout où se célèbre la fête de l'été.

On comprend qu'à cette occasion on ait fabriqué des représentations du dragon et qu'on les ait fait flotter comme bateaux-dragons, en qualité de symboles des faiseurs de pluie que l'on désirait appeler au jour. Il n'y avait pas loin de là à faire lutter ces bateaux entre eux, puisque c'est lorsque les dragons se combattent que viennent les grandes pluies ; et il semble p.375 donc que ce n'est point se livrer à de trop aventureuses suppositions que de conjecturer que là se trouve la véritable origine des joutes de la mi-été. Ceci admis, on comprend aussi la procession des bateaux-dragons que nous avons mentionnée à la page 349 ; elle se rattache aux courses sur l'eau, et donc, de même que celles-ci, ne peut guère être qu'une méthode directe pour faire venir la pluie. En effet les Chinois ont en commun avec d'autres peuples l'habitude de porter processionnellement dans les rues l'image de la divinité qu'ils invoquent. Ainsi, nous avons vu aux pages 70-72 que l'on porte dans la procession qui se fait lors des prières pour la pluie, et que l'on expose dans le temple, le *siong-iông,* l'oiseau que l'on considère comme messager de pluie, à cause d'un épisode de la vie de Confucius que nous avons rapporté au même endroit [1]. Ce n'est pas pour un autre motif qu'au gros de l'été on porte processionnellement le grand dieu de la Pluie, le dragon ; car le peuple se figure que si le véritable dragon n'est pas là, son image au moins fera descendre l'eau du ciel.

Cette idée semble être très ancienne en Chine, car déjà le philosophe Liou Ngan, qui vivait au second siècle avant notre ère, écrivait dans le quatrième chapitre de son ouvrage philosophique

---

[1] Faisons remarquer en passant que c'est naturellement surtout dans le courant du cinquième mois que l'on voit des processions pour avoir la pluie telles que celle qui a été décrite aux pages 67 et suiv.

« qu'un dragon d'argile fait venir la pluie » [1]. C'est pourquoi, dit un commentateur, « T'ang [2] fabriqua lors d'une sécheresse un dragon d'argile pour symboliser que les nuages suivent le dragon » [3]. On trouve aussi consignés dans les écrits chinois d'époques plus récentes de remarquables exemples de cet usage. Un contemporain de Confucius, « le duc de Cheh [4] dans le pays de Tchou avait une prédilection pour les dragons et fit peindre ces monstres p.376 partout sur les murs, les plateaux à servir et les plats, et ainsi la pluie ne manquât jamais dans le pays qu'il gouvernait » [5]. C'est du moins ce que prétend Wang Tch'oung [6], l'un des plus remarquables écrivains chinois du premier siècle de notre ère. Le même auteur rapporte en outre que « c'était un précepte de Toung Tchoung Chou », le sage conseiller de l'empereur Wou (140-86 av. J.-C.) de la dynastie de Han, « d'ériger, lorsque l'on faisait des offrandes pour avoir la pluie, un dragon en argile, en guise de stimulant » [7].

Ces notions ont passé de l'antiquité aux temps modernes, de sorte que l'image du dragon a toujours conservé ses fonctions de faiseur de pluie lorsque l'on prie pour avoir la pluie. Dans la période

---

[1] Voy. aussi les chapitres 16 et 17 de « l'Explication de la grande Lumière ».

[2] L'empereur mentionné à la page 370, qui a vécu dix-huit siècles avant notre ère.

[3] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. IV.

[4] District de ce royaume de Tch'ou qui a si souvent été mentionné dans cet article comme patrie de K'ouh Youen. Un gouverneur ou préfet de ce district nommé Tch'un Tchou Liang, qui vivait du temps de Confucius, s'arrogea le titre de « koung », qui correspond assez à celui de duc. Le nom du district a subsisté jusqu'à maintenant ; le chef-lieu Cheh se trouve par 33° 43' de lat. et environ 111° de long., dans le Midi de la province de Honan. Comp. Legge, « The Chinese Classics », I, p. 65.

[5] *Loun-hung,* chap. 16.

[6] Il est surtout connu pour les efforts qu'il fit afin de faire perdre leur crédit aux idées superstitieuses des anciens philosophes. Il n'épargna pas même Confucius et Mencius. Aussi, quoique ses connaissances étendues attirassent sur lui l'attention générale, le fruit qu'il recueillit de ses efforts fut de voir les lettrés se liguer contre lui et réussir à le faire exclure des postes officiels et des dignités. Son ouvrage, qui est intitulé *Loun-hung*, ce qui revient à « Discussions et Critiques », est comme on peut l'imaginer une source excellente pour la connaissance des mœurs et des idées de son temps.

[7] *Loun-hung,* chap. 6. On trouvera au commencement du chap. 5 du « Supplément de l'Histoire de la dynastie de Han », cité par nous à la page 92, une description détaillée de la manière dont, à l'aide de dragons, on priait pour avoir la pluie, pendant et avant la dynastie de Han.

K'aï-youen [1] de la dynastie de T'ang il y eut une grande sécheresse, et l'empereur ordonna au prêtre bouddhique Yih Hang [2] de faire des supplications pour avoir la pluie. Mais celui-ci dit : « Alors il me faut un objet sur lequel se trouve une image de dragon ; alors je pourrai faire venir de la pluie ». Il fut là-dessus ordonné de haut lieu que l'on eût partout à chercher dans les trésors renfermés ; mais chacun rapporta que l'on n'avait point trouvé d'objet de ce genre. Quelques jours après on montra à Yih Hang un miroir antique avec p.377 une poignée qui représentait un dragon replié sur lui-même ; plein de joie, il s'écria : « Voici le vrai dragon ! » Quand on eut porté le miroir là où les prêtres fonctionnaient, il plut [3].

Un exemple plus remarquable encore se trouve dans les « Histoires des cinq Dynasties » [4], qui traitent de l'époque intermédiaire entre la dynastie de T'ang et celle de Soung ; cette époque va donc de l'an 907 à l'an 960. On lit dans cet ouvrage qu'un certain « Li Youen I, magistrat des districts de Ts'ing-Tcheou [5] et de Poh-Haï [6], pria pour avoir la pluie en faisant usage d'un dragon d'argile. N'ayant pas été exaucé, il ordonna de châtier le dragon en lui administrant la bastonnade, et le même jour la pluie tomba en quantité suffisante ». Encore sous la dynastie de Soung (960-1280 ap. J.-C.) on a continué à ériger des images

---

[1] 713-742 ap. J.-C.

[2] C'est le titre qu'il prit en entrant dans les ordres. Son vrai nom était Tchang Soui. Il a été l'astronome et le mathématicien le plus renommé de son temps et a écrit plusieurs ouvrages sur ces branches de la science.

[Trad.] « Im Jahr 721 soll er beauftragt worden sein, eine Triangulation durch das ganze Reich auszuführen. Derselbe soll seine Assistenten nach Tongking, Cochinchina und der Mongolei geschickt haben, um die Länge der Tago und Nächte festzustellen und die in Hsi-ngan-fu nicht sichtbaren Sterne zu beobachten. Selbst bis nach Indien sollen sich seine Messungen des Schattens des Gnomon erstreckt haben ». Von Richthofen, « China », I, p. 390.

[3] Voy. les « Mélanges de (la contrée de) Yeou-Yang », ouvrage de Twan Tch'ing Chih écrit au huitième siècle. On s'y meut surtout dans le domaine du surnaturel et de l'extraordinaire, ce qui n'empêche pas que ce livre ne soit fort utile pour faire connaître l'antiquité. C'est ce qui fait qu'il est fort estimé de ceux qui s'occupent de littérature chinoise.

[4] Voy. page 244, note 3.

[5] Voy. page 100.

[6] Voy. page 106.

de dragons quand on priait pour la pluie, puis, la cérémonie faite, on jetait les images à l'eau [1].

Après ce que nous avons dit à la page 72, il serait superflu de nous étendre sur ces exemples parlants du fétichisme en Chine. Il est clair que les peuples de l'extrême Orient n'ont point encore abandonné, comme appartenant à un passé vermoulu, cet échelon du développement religieux ; ils y ont encore un pied, tout aussi bien que les peuples de notre continent. Quand on lit que dans plusieurs contrées de l'Allemagne la populace lance de la boue, des immondices et de l'eau contre les images de St. Paul et de St. Urbain et les traîne à la rivière, si le temps est froid et pluvieux aux jours de fête de ces saints (25 janvier et 25 mai) [1], on ne peut pas s'étonner outre mesure de ce que les Chinois battent leur dragon et torturent leurs dieux urbains lorsque la pluie fait défaut.

p.378 Nous avons fait remarquer que l'on donne au dragon qui parcourt les rues des villes chinoises pour faire la pluie, la forme d'un bateau, dans lequel se rassemblent toutes les influences malfaisantes (pages 349 et 375). Il est très aisé d'expliquer pourquoi cela se fait. En effet, en sa qualité de dieu des pluies fécondantes, le monstre est le représentant de la fertilité et de toutes les richesses du sol. S'il ouvre les écluses des cieux, il dispense les bienfaits et le bonheur, et en été il tempère ainsi les chaleurs et chasse les maladies, les effets insalubres du climat, les épidémies et les infirmités. On met donc en action son image, symbole de cette influence bienfaisante, pour détruire les maux du cinquième mois, qui est si malsain, et on en fait comme un « remplaçant du corps » (voy. page 349) en grand, sur lequel passent toutes les influences malignes, afin de les brûler et de les envoyer au loin sur la mer avec lui.

@

B. Le dragon en Europe.

[1] « Miroir et Source de toute Recherche », chap. IV.

Si nous avons réussi à mettre en lumière le vrai caractère du dragon en Chine, celui d'un dieu bienfaisant, que l'on invoque surtout pendant la sécheresse de l'été et à qui on demande la pluie, on ne risquera pas de le confondre avec le dragon de la mythologie des chrétiens, qui, identifié avec Satan sous la forme de l'Hydre de la sphère céleste [2], est souvent représenté comme la personnification du mal même, l'auteur de la chute et du malheur de l'humanité par le péché d'Adam. Mais il n'est pas seulement ce monstre de la Genèse et de l'Apocalypse, que l'on retrouve sous différents noms dans la mythologie de la plupart des peuples connus ; il n'est pas seulement ce représentant de l'hiver et des ténèbres qui, sous la forme tantôt d'un Satan, tantôt d'un Ahriman, tantôt d'un Typhon, s'est créé un royaume dans le pays des légendes et fables cosmogoniques de l'Occident ; — le dragon, en sa qualité d'esprit des eaux, semble, à côté du dragon-Satan plus connu, avoir pénétré jusqu'en Europe et s'y être maintenu, jusqu'à l'époque actuelle, avec les fêtes qui se rattachent en Chine à son culte vers le solstice de l'été. Quelques citations démontreront la chose.

C'est avant tout dans l'Europe septentrionale et centrale que l'on trouvera le dragon avec des attributs semblables à ceux que les Chinois lui donnent. p.379 Mais aussi il existe, comme mainte page de ce livre l'a fait voir, tant de points de contact entre les usages et les idées et notions des peuples de notre continent, d'un côté, et, de l'autre côté, ce qui s'observe chez les Chinois du Fouhkien, que l'on en vient à se demander s'il n'y a pas communauté d'origine entre ces habitants de deux extrémités du globe. Déjà Klaproth a conjecturé que la race indo-germanique serait descendue de l'Himalaya et du Caucase vers l'Occident, une trentaine de siècles avant notre ère. Cette question a fait depuis l'objet de nombreuses études ; l'hypothèse de Klaproth a été complétée et rectifiée et l'on admet généralement à l'heure qu'il est que la race

---

[1] Brand, *Observations on popular Antiquities*, pages 22 et 152.
[2] Comp. la page 274.

indo-européenne [1] procède d'une souche-mère qui a habité au nord-est de l'Iran. Trois grands courants d'émigration, trois branches seraient sorties de ce tronc. L'une, se dirigeant vers le sud-est, aurait fini par envahir l'Hindoustan, où elle aurait apporté sa religion et sa langue et formé las castes supérieures. La seconde se serait étendue vers l'ouest, peuplant la Perse et avançant de proche en proche toujours plus loin dans la même direction. La troisième aurait pénétré directement en Europe par le Caucase, allant donc au nord-ouest. C'est des deux dernières branches que descendraient toutes les sous-races aryennes de notre continent. D'autres recherches ont conduit à admettre comme probable que les Chinois proprement dits sont originaires de l'Asie centrale. Ils sont partis, semble-t-il, de ce berceau à une époque préhistorique, ont poussé vers l'Orient, ont soumis les habitants primitifs de ce qui est maintenant la Chine, et ne sont parvenus que depuis le commencement de l'ère chrétienne à s'assimiler, à absorber la population des provinces méridionales, à l'exception des Miao-tsz', qui habitent des montagnes inabordables. L'unité primitive de la race mongole et de la race caucasique est loin d'être déjà démontrée, quoique bien des choses tendent à la faire admettre comme probable. La philologie comparée s'est occupée de cette question [1]. Puisse la comparaison des mœurs et des coutumes contribuer à faire résoudre le problème.

On trouve dans l'Edda, la principale source pour la connaissance de la p.380 religion et de la mythologie des anciens Scandinaves, la mention d'un dragon, désigné comme monstre des eaux. Loki, personnification du côté négatif, destructif, opposé à la production, de l'univers, et en cette qualité ennemi d'Odin, l'esprit de la lumière et du bien, engendra trois enfants, dont l'un est Iörmungand, ou le serpent Midgard. Comme les Ases ne pouvaient attendre que du

---

[1] Quoique l'on persiste dans beaucoup de publications à dire *indo-germanique,* nous estimons cette appellation tout à fait inexacte, puisqu'elle ne tient aucun compte des peuples gréco-latins, slaves et scandinaves, qui font partie de la race indo-européenne au même titre que les peuples germains.

mal de cette progéniture, Alfadur, la grande divinité de l'Univers, laquelle a existé de toute éternité, jeta le serpent Midgard *dans la mer* qui environne toutes les terres. Là il grandit tellement qu'il embrasse tous les pays dans ses replis [2].

Evidemment Loki est frère jumeau du Yin des Chinois, lui aussi principe négatif de la nature, que nous avons vu au milieu de son éternelle lutte contre Yang (Odin), principe positif ou mâle de l'univers [3]. La philosophie des anciens Chinois faisait de ce Yin aussi la base de l'élément aqueux, comme nous l'exposerons en détail dans notre description du 15 du 8e mois (§ 2, C). Yin est donc à sa manière le procréateur du dragon chinois, représentant de l'eau, comme Loki l'est du serpent Midgard. C'est surtout dans la description que l'Edda fait de la destruction du monde que la ressemblance, pour ne pas dire l'identité des deux monstres, est manifeste.

> « Il viendra un temps, un temps du glaive, où les frères se combattront et s'entre-tueront, les parents briseront les liens du sang les uns à l'égard des autres, personne ne restera fidèle à un autre, et le mal et l'adultère empoisonneront le monde. Alors le serpent qui enlace la terre reniflera avec fureur ; *le dragon (ormr) agitera les flots ;* les montagnes s'écrouleront, et Thor, le fils d'Odin, combattra vaillamment contre le dragon, mais il périra dans la lutte. *Le dragon fonce (dreki) traversera alors l'air en volant, de sorte, que le soleil sera obscurci,* la terre tombera dans l'océan, les étoiles tomberont du firmament, et des flammes monteront jusqu'à la voûte du ciel [4].

Voici maintenant un passage de l'ouvrage intitulé « de Festo Sancti Johannis Baptistae » [5] qui montrera la ressemblance entre

---

[1] Voy Edkins, *China's place in Philology*, et Schlegel, « Sinico-Aryaca ».
[2] Lüning, *die Edda*, p. 80.
[3] Voy. page 60.
[4] L'Edda, chap. Völuspa.
[5] De de Homily, cité par Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 166.

les idées des Chinois et celles des Européens du moyen-âge au sujet du dragon : p.381

> [Trad.] « In worshyp of Saynt Johan the people waked at home, and made three maner of fyres : one was clene bones, and no woode, and that is called a Bone Fyre ; another is clene woode, and no bones, and that is called a Woode Fyre, for people to sit and wake therby ; the thirde is made of woode and bones, and it is called Saynt Johannys fyre. The first fyre, as a great clerke Johan Belleth telleth he was in a certayne countrey, so in the countrey *there was so greate hete the which causid that dragons to go togyther* in tokenynge that Johan dyed in brennynge love and charyte to God and man, and they that dye in charyte shall have parte of all good prayers, and they that do not, shall never be saved. *Then as these dragons flewe in th'ayre, they shed down to that water froth of ther kynde,* and so envenymed the waters, and caused moche people for to take theyr deth therby, and many dyverse sykenesse. Wyse clerkes knoweth well that dragons hate nothyng more than the stenche of brennynge bones, and therefore they gaderyd as many as they mighte fynde, and brent them ; and so with the stenche thereof they drove away the dragons, and so they were brought out of greate dysease.

Sans nous arrêter à critiquer cette naïve explication de l'origine du mot *bonfire,* ni la savante opinion des « wyse clerkes » sur la crainte que les dragons éprouvent pour l'odeur des os que l'on brûle, nous voulons seulement faire ressortir que, d'après ce passage, *l'on a aussi supposé en Europe que des dragons volent dans les airs et font tomber de l'eau. Le passage tout entier forme un parallèle évident des idées des Chinois au sujet des influences pernicieuses de la mi-été et au sujet de la pluie faite par le dragon.* Quant à ces feux de la St. Jean qui saluent le soleil, lorsque au solstice d'été il atteint son plus grand éclat, ils n'ont pas à notre

connaissance de parallèle en Chine. En revanche on avait anciennement vers le milieu de l'été dans ce dernier pays une sorte de défense de faire du feu, qui se promulguait, probablement par mesure d'hygiène, contre la cuite de la chaux, la fonderie des métaux, la cuisson des poteries, etc. [1]

On trouve dans un ouvrage intitulé « A Wonderful History of all the Storms, Hurricanes, Earthquakes, etc. » (1704) le curieux passage que voici sur les *Fiery Dragons* et les *Fiery Drakes* qui apparaissent dans Fair :

> [Trad.] « These p.382 happen when the vapours of a dry and fiery nature are gathered in a heap in the air, which, ascending to the region of cold, are forcibly beat back with a violence, and by a vehement agitation kindled into a flame. *Then the highest part appeareth as a Dragon's neck smoking ; the last part turned upwards maketh the tail, and so with impetuous motion it flies terribly in the air,* to the great terror of them that behold it. Some call it a Fire Drake ; others have fancied it is the Devil, and, in popish times of ignorance, various superstitious discourses have gone about it.

Voici donc en Europe la foudre attribuée au même monstre à l'action duquel dans les airs les Chinois attribuent leurs averses, leurs orages et leurs trombes. Le dragon faiseur de nuages et de foudre a ainsi existé une fois dans les notions populaires de notre continent. Ceci est confirmé par Baring Gould [2], qui dit :

> [Trad.] « As late as 1600 a German writer would illustrate a thunderstorm destroying a crop of corn by a picture of a dragon, devouring the produce of the field with his flaming tongue and iron teeth (Wolfii Memorabil., II, p. 505).

---

[1] Voy. le « Livre des Rites », ch. des « Préceptes mensuels » ; l'« Explication de la grande Lumière » de Liou Ngan, ch. V ; le « Supplément de l'Histoire de la dynastie de Han », ch. V ; etc.

[2] *Curious Myths of the Middle-Ages*, Schamir.

Du reste l'apparition de dragons dans les airs ne semble point avoir été rare en Europe ; car on lit dans la « Contemplation of Mysteries » de Hill qu'en 1532 on observa dans plusieurs contrées des dragons volants à groin de porc, et que parfois on en avait vu des troupes de quatre-cents [1].

Dernièrement, dans un article sur « les Serpents et les Dragons dans les croyances et traditions populaires » [2], M. Henry Carnoy a dit :

> « Les dragons remplissent les fables de l'antiquité et les traditions actuelles. . . Si l'immonde animal est vaincu, s'il vient à crever, de son corps sortent des torrents d'eau qui dévastent la campagne et peuvent former des lacs et des étangs. Ainsi dans les Pyrénées raconte-t-on la légende du lac d'Isabit !
>
> Ces antiques légendes, ces croyances singulières partout identiques n'ont pas été sans frapper les chercheurs et les érudits. Et on a surtout voulu voir dans les récits particuliers aux dragons une représentation mythique des ouragans. Voici ce que dit à ce propos l'abbé Ch. Braun, qui a donné un volume de légendes d'Alsace :
>
> « . . . Ainsi l'orage avec ses ailes de vent, avec son arsenal de grêle p.383 et de foudres et ses torrents d'eau, ne fut plus à leurs yeux qu'un horrible dragon, monstre ailé, à l'haleine de feu et à la queue de poisson, figurant tout à la fois l'air, le feu et l'eau, et la terre même par ses énormes pattes. L'orage venait-il à éclater sur un point, c'était le dragon qui se déchaînait ; une inondation avait-elle lieu, c'était le dragon qui était descendu dans la vallée et qui l'avait ravagée ; et lorsque l'inondation laissait après elle la fièvre, la famine et la mortalité, c'était encore le dragon dont le

---

[1] Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 176.
[2] « Revue de l'Histoire des Religions », tome IX, pages 98 et 99.

> souffle avait empesté l'air et dont le seul regard suffisait pour donner la mort. C'est lui, c'est le dragon qui garde ces trésors d'eau que la sombre nuée porte dans ses flancs, que le lac profond recèle dans son gouffre. Un dragon sera le gardien de tous les trésors de la nature. Dragon de feu ou d'air dans le ciel, dragon d'eau dans les abîmes, selon l'élément qu'il représente, le monstre se divise et se subdivise comme les éléments. La source même aura un petit dragon.

Il y a autre chose encore où apparaît la parenté entre le dragon chinois et le dragon européen. Ce sont certaines solennités qui avaient lieu anciennement en Europe au milieu de l'été et qui se sont partiellement maintenues jusqu'à maintenant. En effet, dans ces occasions, de même qu'à Émoui vers l'époque du solstice, on promenait en grande pompe un dragon dans les rues. Dans son histoire d'Oxfordshire, Plott dit que le soir de la St. Jean (24 juin) on faisait toutes les années à Burford un dragon, que l'on promenait ensuite en grand apparat avec une poupée gigantesque, dont l'auteur dit lui-même ignorer la signification. Quant à la procession elle-même du dragon il en cherche l'explication, fort à tort, dans un évènement local. Il y eut, dit-il, l'an 750, près de Burford, un combat entre les guerriers de Cuthred, roi des West-Saxons, et Ethelbald, roi de Mercia. Ce dernier fut vaincu, et perdit son étendard, sur lequel était représenté un dragon d'or, et c'est en mémoire de ce fait d'armes que la procession du dragon aurait été instituée [1]. L'impossibilité de cette explication devient évidente, dès que l'on considère que cette même procession se fait actuellement encore en plusieurs autres endroits. C'est le cas par exemple à Anvers, où cette fête est très populaire. L'auteur de cet ouvrage y a une fois assisté, et il a pu voir comment on faisait chevaucher sur le monstre p.384 des enfants, qui s'amusaient à *jeter*

---

[1] Brand, *Observations*, p. 177. Strutt, *Sports and Pastimes of the People of England*, livre IV, ch. III, 24.

de l'eau aux spectateurs. Le géant qui fait presque toujours partie du cortège semble indiquer une origine druidique de la solennité ; car il représente très probablement l'ancien dieu solaire Hesus, dont jadis on faisait une immense image en osier, pour la remplir de victimes, même humaines, que l'on brûlait en son honneur avec l'image. Cette supposition se trouve confirmée par le fait que d'ordinaire, après la marche du cortège, on fait *consumer par le feu* [1] l'énorme figure, qui souvent est faite d'osier et de toile, et par cet autre fait que dans beaucoup d'endroits, par exemple à Dunkerke et à Douai, elle se meut avec des personnes dedans [2]. Ce mannequin est ainsi l'ombre du vieux Moloch des Carthaginois, ce qui reste du dieu solaire dont on célébrait la fête à l'époque de son plus grand éclat, vers le solstice d'été ; et ce n'est point du tout, comme maint Anversois l'affirme, l'image du terrible géant du péage de l'Escaut, qui abattait les mains de ses victimes et les jetait dans l'eau, ce qui donna son nom à Anvers [3].

Ainsi, en Europe comme en Chine, le dragon figure avec le dieu du soleil dans les processions de l'été. A Émoui, le lecteur peut s'en souvenir, le soleil y est représenté par un globe de feu, et non pas comme chez nous par un être cruel, qui n'a cessé de dévorer des victimes jusqu'à ce que l'Église chrétienne vînt mettre un terme à sa voracité. On retrouve même en Europe un lointain et faible écho de ces *tsàng* [4] qu'en Chine on jetait anciennement dans l'eau à titre d'offrande faite au dragon, et qui maintenant encore figurent sur les tables-autels. Du moins lit-on dans l'« Histoire de Paris » de Dulaure [5] :

> « Un usage de la plus haute antiquité, qui pourrait bien remonter au temps du paganisme, se pratiquait dans cette

---

[1] On fait de même dans l'Ile de France : Mannhardt, *Baumkultus der Germanen*, p. 523.
[2] Milner, *History of Winchester* ; Mannhardt, *op. et loc. cit.*
[3] En flamand Anvers s'appelle Antwerpen ; main est *hand,* jeter est *werpen ;* d'où le jeu de mots *handwerpen = Antwerpen.*
[4] Voy. pages 317 et 354.
[5] 3e édition, tome II, p. 280.

> église cathédrale (Notre-Dame) comme dans plusieurs églises de France. Aux processions des Rogations (dimanche avant l'Ascension) le clergé de Notre Dame portait la figure d'un grand dragon d'osier, *et le peuple prenait plaisir à jeter dans la gueule énorme et béante de ce dragon des fruits et des gâteaux.* Cet usage a duré jusque environ l'an 1730 ; alors le chef de la procession a p.385 borné la cérémonie *à donner sa bénédiction à la rivière* [1].

Cette dernière phrase n'indique-t-elle pas que le dragon a eu en Europe un rôle aquatique ?

Remarquons encore avant de clore cet article que les Latins aussi, quand ils décrivent leur *draco,* mentionnent une pierre que l'animal a dans la tête, et qu'ils partagent donc la croyance chinoise dont nous avons parlé à la page 369. Cette pierre, dit Solin, ne se trouve que dans la cervelle du dragon, et encore, pour s'en emparer, faut-il la prendre dans l'animal vivant, car au moment où il meurt sa pierre disparaît avec son âme [2]. Solin copie ici évidemment Pline [3].

Ce serait sortir de notre cadre que de chercher des preuves plus complètes de la parenté du dragon asiatique avec le nôtre ; mais nous espérons bien que d'autres se chargeront de cette tâche, qui n'est point ingrate, car on ne saurait douter que celui qui s'en acquittera d'une façon vraiment scientifique contribuera beaucoup à dissiper les brouillards qui enveloppent encore le problème intéressant de l'origine des peuples et de leurs rapports de parenté.

Notons enfin que la fête chinoise des bateaux-dragons a pénétré dans le Japon, où elle se célèbre sous le nom de *tango no sekkou,* « *fête* du *toan-ngó* » [4], le même jour que dans l'empire du Milieu.

---

[1] Schlegel, *Uranographie Chinoise*, p. 801.

[2] *Exciditur ex cerebris draconum dracontias lapis ; sed lapis non est, nisi detrahatur viventibus ; nam si obeat prius serpens, cum anima simul evanescit, durities soluta.* « Collectanea Rerum Memorabilium », chap. XLIII.

[3] *Naturalis Historiae*, lih. XXXVII, cap. 10, *de dracontites.*

[4] Voy. page 316.

Cependant les hommes faits abandonnent généralement les joutes aux jeunes gens, qui rament de toutes leurs forces en criant « Peï-ron, Peï-ron ». D'après la légende, Peï-ron est le nom d'un prince qui avait régné sur une des îles voisines de Formose. Il fut averti en songe que son royaume serait englouti par les flots dès qu'apparaîtrait une tache rouge sur la figure de deux idoles très vénérées dans le pays. Un sceptique voulut lui démontrer la folie d'ajouter croyance à de semblables rêves et alla pour cela pendant la nuit marquer de rouge la figure des idoles. Le téméraire fit ainsi arriver la catastrophe prédite. Le prince se sauva en toute hâte sur les côtes de la Chine, où l'on institua une fête en mémoire de cet évènement [1]. La fin de ce récit — p.386 qui, du reste, à ce que nous sachions n'est pas connu dans la province de Fouhkien, située en face de Formose — montre que le *tango* est venu de Chine au Japon. Le mot de Peï-ron confirme la chose, car il ne peut être qu'une corruption, soit de *pê liông-tsoûn* [2], expression dont les habitants du continent autour d'Émoui se servent pour « mener les bateaux-dragons à la pagaie », soit de *poï-liông*, « dragon volant ». Il n'y a, du reste rien d'étonnant à ce que les Japonais, qui tiennent des Chinois les éléments de leur civilisation, de leur littérature et de leur industrie, même de leurs systèmes religieux, leur aient aussi emprunté une des principales fêtes de leur calendrier.

@

[1] Clavel, *Histoire des Religions*, livre II, ch. 5.
[2] Voy. page 346.

TREIZIÈME JOUR DU CINQUIÈME MOIS

SECOND JOUR DE FÊTE DU DIEU DE LA GUERRE

@

p.387 Ce jour se célèbre à peu près de la même manière et avec les mêmes cérémonies que le premier jour de fête du dieu de la Guerre, et se marque surtout par des offrandes et des représentations théâtrales qui se font dans son temple. Nous pouvons par conséquent nous contenter de renvoyer à notre article sur le treizième jour du premier mois (pages 94 et suiv.).

@

SIXIÈME JOUR DU SIXIÈME MOIS

OUVERTURE DES PORTES DU CIEL

@

p.388 Maturité imminente du blé et des fruits. Offrande d'actions de grâce présentée au Ciel. Le miroir et le baquet plein d'eau dont on se sert pour tâcher d'apercevoir quelque chose au-delà des portes du ciel. Ce qu'on voit. Offrande à la Terre pour lui rendre grâce et pour qu'elle bénisse les produits qui achèvent de mûrir. Origine très antique de ces offrandes au Ciel et à la Terre. On aère les habits.

Pendant le mois qui précède cette fête, l'été en son plein a fait grossir les fruits de la terre et les vivifiantes pluies appelées par la fête des bateaux-dragons sont enfin venues. Les épis du riz et du blé se balancent sur de plantureuses tiges, et la maturité se fait successivement dans les diverses espèces de plantes utiles. L'abondance se répand sur toute la face du sol ; « les portes du ciel s'ouvrent » *t'ien-boûn k'aï*, disent les Chinois d'Émoui. Les hommes ne témoigneraient-ils donc pas leur gratitude au seigneur du Ciel [1] ? Certes rien n'est plus naturel. On lui présente en effet, le 6 du sixième mois, une offrande pour lui rendre grâce de ses bienfaits. Des sucreries, des petits gâteaux, du thé et autres dons usités dans ce but s'exposent sur la table d'offrande, soit devant la porte de la maison, laissée ouverte, soit devant l'autel domestique ; on allume des cierges et de l'encens et l'on brûle une quantité plus qu'ordinaire de papier d'offrande ; en même temps les dévots s'inclinent très humblement jusqu'à terre et, agenouillés, touchent à plusieurs fois le sol de leur front. Quelques personnes joignent à l'offrande des gâteaux-chaînons, tels que ceux dont nous avons parlé en détail aux pages 48 et 127.

p.389 Il y a néanmoins à Émoui beaucoup de familles qui ne font point d'offrande ce jour-là et qui même le laissent passer

[1] Il faut par là entendre la divinité dont nous avons esquissé la biographie dans notre article sur le 9e jour du premier mois, pages 35 et suiv.

entièrement inaperçu. Les superstitieux — c'est-à-dire ceux qui le sont plus que la généralité — placent un miroir dans un baquet à laver en bois, neuf, que l'on a rempli d'eau, et l'épient curieusement dans l'espérance d'y voir les portes du ciel ouvertes, ce qui leur promettrait un très grand bonheur. Ceux qui prétendent avoir été favorisés de cette grâce particulière ne sont pas à court pour dire ce qu'ils ont vu dans le ciel. C'est d'ordinaire une longue table couverte d'un tapis rouge, à laquelle est assis un vieillard à barbe blanche, vêtu de rouge, un beau chapeau ou une couronne sur la tête. C'est le gardien du ciel, dit le peuple ; mais il y a des gens qui soutiennent que c'est le seigneur du Ciel en personne, qui prend solennellement place dans toute la gloire de son cortège de génies, d'esprits et de satellites divers.

On s'explique aisément pourquoi ceux qui voient le ciel ouvert comptent sur la richesse et une abondance de bénédictions. C'est que tous les produits de la nature s'épanchent au sixième mois par les portes célestes, et que celui qui le voit, et donc est présent à ce spectacle, est par cela même le premier et le mieux servi ; car, il y a longtemps qu'on s'en est aperçu, celui qui a le coin le plus rapproché du foyer est celui qui se chauffe le mieux, dit un proverbe hollandais.

Tout le monde cependant n'est pas d'accord sur le but dans lequel le ciel s'ouvre. On dit aussi que c'est pour que les dieux puissent examiner les actions des hommes, et que par conséquent, le jour de l'ouverture des portes d'en haut, on fait bien de se conduire avec la plus grande discrétion, de peur d'attirer malencontreusement sur soi l'attention des critiques en observation.

Ce n'est pas au dieu du Ciel seul que les hommes sont redevables de tous les biens qui viennent les enrichir. La déesse de la Terre, la mère féconde de tout ce qui vit et respire, répand elle aussi libéralement les bienfaits et a droit de son côté aux hommages reconnaissants de ses enfants. Comme prête au service

des humains, elle se laisse féconder au commencement du printemps par les riches pluies du ciel et accueille dans son sein les vivifiants rayons qu'il envoie. Aussi se couvre-t-elle bientôt d'un manteau verdoyant et fleuri, puis elle fait germer, gonfler, se remplir les fruits qui servent à la nourriture de l'homme et veille avec sollicitude sur les blés que le laboureur a remis avec confiance à ses soins. Enfin, quand p.390 s'achève l'été, elle paye au centuple les sueurs du cultivateur en lui donnant une riche moisson de beaux grains bien remplis. Aussi éprouve-t-on une vive reconnaissance des bienfaits de cette bonne mère, et maintenant encore maint habitant d'Émoui se fait un devoir de lui consacrer le 6 du sixième mois une offrande composée à peu près des mêmes denrées que certaines familles présentent au dieu du Ciel.

Ce sont cependant surtout les agriculteurs, les campagnards qui habitent la banlieue, qui ont cette offrande à cœur. Toutefois ils ne la présentent pas directement à la déesse de la Terre, mais au dieu de la Richesse ou aux dieux du Sol et du Blé, c'est-à-dire à ces puissances que le lecteur a appris à connaître, aux pages 149 et suiv., comme des modifications ou si l'on veut des dérivés abâtardis de la déesse-Terre.

Une espèce spéciale de gâteaux de riz, qui se confectionnent pour la circonstance et prennent place sur les tables d'offrande, sont indicatifs de la signification de la cérémonie dans le sens d'une offrande d'actions de grâce, et en même temps, dans celui de prière pour les moissons. Ceux qui ont déjà moissonné leur riz en tout ou en partie font ces gâteaux avec du grain de leur récolte, et pour eux c'est la signification de l'action de grâce qui subsiste ; mais à cette époque de l'année le riz est pour la plus grande partie encore sur pied, ce qui fait qu'il sera probablement plus exact d'entendre en général l'offrande au Ciel et aux dieux du Sol dans le sens de la prière pour le succès de la moisson. L'offrande principale d'actions de grâce à la Terre ne vient qu'environ deux mois plus

tard, au milieu de l'automne [1], de sorte que nous n'aurons à nous en occuper que dans le troisième chapitre de cet ouvrage.

L'offrande du sixième mois au Ciel et à la Terre date évidemment de très loin, de même du reste que la plupart des offrandes que les habitants d'Émoui font à ces deux grandes divinités. On lit en effet dans le *Livre des Rites* que « dans ce mois l'empereur ordonnait aux quatre surintendants de réunir dans les cent districts [2] les quantités arrêtées d'herbe pour « la nourriture des animaux de sacrifice, et aussi au peuple pour que chacun sans exception fît ses efforts en vue des offrandes au suprême empereur du Ciel et aux divinités des montagnes renommées, des grands fleuves et des quatre points cardinaux, ainsi que des offrandes aux p.391 âmes des temples des ancêtres et des divinités du Sol et du Blé ; par ces « offrandes il implorait des bénédictions sur le peuple » [3]. La dynastie de Yin aussi (1766-1122 av. J.-C.) « sacrifiait à la déesse-Terre dans le sixième mois » [4].

Cette offrande existait aussi au neuvième siècle avant notre ère, et ce n'était pas en théorie seulement qu'on la faisait, mais bien en réalité. C'est ce qui ressort du *Chi-king* ou « Livre des Odes » [5], cette inestimable collection de chansons et de poésies antérieures à Confucius (elles vont de 1765 à 585 av. J.-C.) que ce philosophe a composée avec le plus grand soin, que les générations subséquentes nous ont conservée, et qui jette un grand jour sur les mœurs et coutumes des anciens Chinois, ainsi que sur l'état de choses qui existait parmi eux. On trouve dans cet ouvrage une élégie, dans laquelle Suen [6], prince de la dynastie de Tcheou, supplie les puissances supérieures de faire cesser une sécheresse,

---

[1] Voy. plus loin, au 15 du 8e mois, § 1.
[2] Il faut probablement entendre par là les biens domaniaux de l'empereur.
[3] Voy. le chapitre des « Préceptes mensuels ». De son côté l'« Explication de la grande Lumière » de Liou Ngan dit au cinquième chapitre à peu près la même chose.
[4] Voy. l'« Examen exact d'Écrits et de Rapports » de Ma Twan Lin, ch. 76, f° 1.
[5] Voy. la page 121, note 4.
[6] 827-781 av. J.-C.

et dont nous extrayons le passage suivant : « Comment se fait-il que je me sens tellement abattu par cette sécheresse ? Je ne sais pas du tout quelle en est la cause. J'ai déjà très tôt prié pour avoir une année heureuse, et je n'ai pas été en retard quand il s'est agi *d'offrir aux points cardinaux et aux dieux du Sol.* Le suprême empereur du glorieux ciel ne se soucie donc pas de moi » [1]. On ne saurait douter qu'il ne s'agisse ici des sécheresses de la fin de l'été ou du commencement de l'automne, que Suen voyait avec douleur faire dépérir les récoltes de la saison ; c'est-à-dire des mêmes sécheresses que l'on s'efforce encore maintenant de prévenir en les conjurant dans la fête de la mi-été au moyen d'offrandes et de joutes de p.392 bateaux-dragons ; les sécheresses enfin contre les menaces désastreuses desquelles a probablement une fois été instituée l'offrande du sixième mois, dont le *Livre des Rites* vient de nous donner une description sommaire. Et cette offrande est évidemment celle à laquelle Suen en appelle pour se rendre à lui-même le témoignage qu'il n'a du moins pas négligé de présenter aux divinités les hommages qui leur reviennent, et qu'ainsi ce n'est pas sa faute à lui si son peuple est atteint par la calamité.

Il y aurait peu d'utilité à poursuivre jusqu'à l'époque actuelle l'histoire de l'offrande du sixième mois. Il suffit d'en avoir établi la haute antiquité et désigné en quelque mesure l'origine. Nous nous en tiendrons donc là, ajoutant seulement la particularité que le jour de l'ouverture des portes du ciel est considéré par les habitants d'Émoui comme spécialement favorable pour aérer les vêtements. Aussi ceux qui tiennent à ce que leurs habits restent pendant toute l'année à l'abri des gerces et autres insectes, négligent rarement d'au moins suspendre au dehors leur garde-robe le 6 du sixième mois.

Cet usage aussi remonte probablement à une haute antiquité : Il paraît en effet qu'à une époque depuis longtemps écoulée il a été défendu en Chine de suspendre des tissus au soleil pendant le

[1] IIIe partie, livre 3, IV.

cinquième mois, c'est-à-dire quand le soleil, et avec lui le principe mâle de la nature, se trouve à l'apogée de sa force. Du moins lit-on dans le « Livre des Rites : « Dans ce mois le Fils du Ciel ordonne au peuple de ne point aérer de tissus au soleil » [1] ; car, ajoutent les commentateurs, « les tissus sont un produit du travail *féminin*, et il n'est pas permis d'offenser le principe *mâle* de la nature à son plein déploiement par l'ouvrage des êtres secondaires ». Il est tout naturel qu'une semblable défense ait eu pour conséquence qu'aussitôt qu'était écoulé le mois durant lequel les vêtements restaient renfermés dans des habitations étouffantes au moment des grandes chaleurs, on les suspendît à l'air pour les faire sécher et rafraîchir. De plus, la nation chinoise est si foncièrement conservatrice que l'on comprend fort bien que cet usage, une fois entré dans les mœurs, se soit maintenu jusqu'à aujourd'hui, quoique la défense formulée dans le *Livre des Rites* ne soit plus observée d'une manière appréciable ; tout au plus est-elle suivie p.393 par quelques lettrés clairsemés, de ces orthodoxes qui font dépendre le salut de l'humanité de la minutieuse observation des préceptes du livre vénéré.

Quant au peuple d'Émoui, il ne se rend pas compte du motif de cet usage et la seule réponse que nous ayons pu y obtenir des Chinois que nous avons essayé d'interroger à ce sujet a toujours été : « L'empereur aère son manteau de dragon [2], et par conséquent nous le faisons aussi ». On lit dans le « Livre curieux pour devenir riche » [3] : « Le 6 du sixième mois on aère ses livres, dessins, vêtements, outils, etc. On choisit pour cela le plein soleil et l'on cesse lorsque la journée est finie ». Autrefois cependant à ce qu'il semble on aérait aussi des vêtements le 7 du septième mois. En effet on lit dans les « Mélanges sur la capitale occidentale » [4]

---

[1] Chapitre des « Préceptes mensuels ».[trad. Couvreur, ch. 3, art. 3, § 32]

[2] Sur la signification de cette expression voy. la page 361.

[3] L'ouvrage de T'ao Tchou Koung que nous avons déjà mentionné à la page 153.

[4] Cette capitale est Tch'ang-Ngan, ancienne résidence des empereurs de la dynastie de Han. Nous l'avons déjà mentionnée à la page 105. On n'a pas de certitude au sujet de l'auteur du livre que nous citons, quoique probablement ce soit ce Wou Kiun, du sixième siècle, dont il a déjà été question à la page 353.

que « le bâtiment de l'empereur Wou [1] de la dynastie de Han, destiné à aérer les habits, se trouvait à l'occident de l'étang de T'aï-yih, et que le 7 du septième mois « les dames du palais portaient les vêtements de l'impératrice dehors pour les aérer » [2]. Les « Récits des Générations » [3], ouvrage du cinquième siècle, disent aussi que « l'on doit aérer les vêtements le 7 du septième mois ».

@

[1] 140-86 av J.-C.

[2] Nous avons emprunté cette citation à l'encyclopédie intitulée « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI, n'ayant pas réussi à la trouver dans l'exemplaire de l'ouvrage original que nous avons en notre possession.
Actuellement encore il existe un vivier du nom de T'aï-yih dans le palais impérial à Pékin. Voy. Bretschneider, « Recherches archéologiques et historiques sur Pékin et ses environs », p. 58.

[3] Ce livre traite d'une série d'évènements secondaires allant de la dynastie de Han à celle de T'sin, et embrasse ainsi une période de temps qui commence à la fin du second siècle et va jusqu'au commencement du quatrième. Il a pour auteur un nommé Liou I K'ing ».

QUINZIÈME JOUR DU SIXIÈME MOIS

FÊTE DU MILIEU DE L'ANNÉE

p.394 § 1. — Offrande de farine de riz etc. faite aux dieux domestiques et aux ancêtres. Description des denrées qui composent l'offrande et explication du but de la cérémonie.

§ 2. — La Parque chinoise. Son rôle et son influence sur le sort des humains. Ses auxiliaires féminins. Culte de ces anges gardiens femmes le 15 du sixième mois. Les « manteaux d'argent de la Dame-Mère ». Représentations de la Parque et de ses auxiliaires. Elle est aussi la patronne des sages-femmes et des matrones enceintes. Occasions diverses auxquelles on rend hommage aux déesses tutélaires. La Parque en rapport avec l'enfer et le Rhadamanthe chinois.

1. Offrande aux dieux domestiques et aux ancêtres

@

Quand l'année chinoise n'a point de mois intercalaire, elle compte juste douze lunes et par conséquent, lorsque arrive le 15 du sixième mois, la moitié de l'année ne s'est pas encore écoulée. Néanmoins les habitants d'Émoui appellent, abusivement, la fête qui a lieu à cette date *tsòï poàⁿ-nîⁿ* [1], « fêter la demi-année ». On commence la veille, ou même plus tôt encore, à préparer des boulettes de farine de riz destinées à être offertes aux dieux domestiques et aux ancêtres. Dans ce but on fait séjourner des grains de p.395 riz dans l'eau pour les amollir, après quoi on les triture, on presse la farine dans de petits sacs sur lesquels on place des pierres ou d'autres objets lourds, et, après l'avoir ainsi débarrassée de son excédent d'eau on pétrit la pâte, en y ajoutant du sucre, et l'on en fait des boulettes que l'on fait cuire à la vapeur ou dans l'eau. Dès l'aube du 15 on place des plats et des assiettes avec ces boulettes devant les dieux domestiques et les ancêtres. On brûle ce qu'il faut de papier d'or et d'argent, sans oublier un

[1] Voy. la page 4.

nombre convenable de cierges et de bâtons d'encens, pendant que le chef de la maison présente l'offrande aux lares et aux ombres avec les marques de respect et les génuflexions prescrites par la loi de la coutume. Quelques personnes ajoutent des mets choisis à cette offrande, du moins si leur dévotion et leurs ressources vont jusque là.

Peut-être cette offrande a-t-elle été instituée pour remercier les dieux des dons de la nature, ou pour invoquer leur bénédiction sur le riz qui, dans le Midi de la Chine, forme la base de l'alimentation, et qui commence à mûrir à la fin de l'été. La forme ronde des boules de pâté a, dit-on, aussi sa signification. En effet, comme il a été dit à la page 25, les Chinois considèrent la sphère, qui est régulière, sans angles ni solutions de continuité, comme le symbole de la perfection ; et pour cela les boules que l'on offre seraient symboliques de la perfection du bonheur matériel que l'on demande aux puissances supérieures. En raison de cette idée, beaucoup de gens joignent à l'offrande des imitations d'oranges, c'est-à-dire du fruit qui est un des principaux représentants du bonheur et de la prospérité aux yeux des Chinois, comme le lecteur l'a vu aux pages 25 et 86.

2. La parque chinoise

@

Les Égyptiens et aussi les disciples de Pythagore croyaient que des gardiens invisibles accompagnaient chaque homme, et exerçaient une influence sur toutes ses actions ; les Romains croyaient que tout individu avait son bon et son mauvais génie planant sur son existence ; presque partout en Occident l'imagination populaire a créé des esprits tutélaires qui veillent sur le sort des mortels, surtout des enfants, et l'Église catholique a presque fait de leur existence un article de foi. De même les Chinois, p.396 surtout leurs femmes, croient en toute une armée de gardiennes des enfants, qui rappellent sous plus d'un rapport la

Clothon, la Lachésis et l'Atropos des Grecs, et aussi la Wara, la Werdenda et la Zala des Scandinaves. Yama, le dieu chinois des lieux infernaux, reçoit dans son empire, ainsi qu'il a été dit à la page 192, les âmes de ceux qui ont achevé leur carrière terrestre. Il décide de leur sort dans le monde qui suit le monde actuel ; *Tsoù-si*^{ng} *Nioû*^{ng}*-nioû*^{ng}, la « Dame-Directrice de la Vie », dispose, disent les Chinois, des âmes qui, affranchies du Sansara, ou cycle infini de la migration des âmes [1], sont rendues à la terre ; elle détermine quel sera leur sort et le cours de leur vie. Elle ne peut cependant s'acquitter de ses fonctions sans l'aide de déesses qui lui sont subordonnées. Comment pourrait-elle toute seule déterminer la marche de l'existence terrestre de tant de millions de créatures et s'assurer que le sort qu'elle leur a destiné à chacune se réalise ? Elle a donc sous ses ordres une légion d'anges gardiens féminins, dont chacune est chargée sous son haut patronage de veiller au destin d'un enfant. Ce sont ces gardiennes qui dirigent et protègent les enfants depuis leur naissance jusqu'à leur seizième année, et qui forment leur caractère d'après les intentions de la Parque ; elles disposent donc de la carrière, de l'avenir, de la santé et du bonheur de la génération grandissante ; aussi sont-elles un objet de culte tout spécial, non seulement de la part des jeunes garçons et des jeunes filles, mais aussi de celle de toute mère qui prend à cœur le destin de ses enfants. Différents jours de l'année sont désignés pour la pratique de ce culte et le 15 du sixième mois en est un.

Notons en passant que ces gardiennes des enfants reçoivent des gens du peuple à Émoui les noms de *Tsiá-Boú* ou de *Pô-Tsiá*, que l'on ne peut guère traduire que par « Mère » ou « Dame-Mère ».

Voyons maintenant ce qui se fait en leur honneur. Comme c'est le lit qui naturellement sert de théâtre principal pour l'activité de ces esprits tutélaires, c'est ce meuble qui sert d'autel le jour de fête du milieu de l'année. On y place un nombre quelconque d'objets

---

[1] Comp. la page 192, note.

propres aux offrandes. Tout ce qui se mange peut servir dans ce but, mais généralement on se contente p.397 de riz, de gâteaux et de légumes, sans viandes puisque les déesses sont censées appartenir au panthéon bouddhique (comp. page 199). On préfère ne pas allumer de cierges, de peur qu'ils ne mettent le feu au lit, et l'on se contente à la place d'une petite lampe ; c'est simplement un petit vase ouvert, plein d'huile dans laquelle flotte un lumignon fait de moelle de roseau, qui brûle sans étincelles. Quand tout est prêt, les enfants s'approchent pour brûler de l'encens et faire les actes d'hommage prescrits par l'usage. Pendant ce temps la mère prie à haute voix ou en murmurant doucement la déesse de bénir ses enfants, et quelque autre membre de la famille livre au feu une espèce particulière de papier d'offrande, appelé *Pô-Tsiá-goûn-ó*, « manteaux d'argent pour la Dame-Mère ». Ce sont des masses de petites feuilles de papier argenté sur lesquelles sont représentés des vêtements divers. Probablement elles doivent aider la Parque à s'acquitter de ses fonctions, puisque il lui faut une provision immense d'articles de vêtement pour tant de millions et de millions d'enfants qui sont confiés à ses soins et à ceux de ses auxiliaires. Comme son culte est très répandu, et qu'on l'invoque dans toutes sortes de circonstances qui se présentent dans la vie des enfants, on a continuellement besoin de ces papiers, ce qui fait qu'on en voit tous les jours des débitants qui les colportent par les rues.

L'offrande qui se fait sur le lit ne s'adresse pas seulement, on le comprend, aux mères gardiennes individuelles de chaque enfant, mais en même temps à la Mère de tous les enfants, à laquelle toutes les autres obéissent et que nous avons appelée la Parque, puisqu'elle règle le sort de ceux qui lui sont confiés. D'ordinaire on représente cette déesse entourée de trente-six de ses auxiliaires, plus ou moins, dont la plupart portent chacune un enfant dans ses bras. On ne voit presque nulle part, peut-être même absolument nulle part dans les maisons, d'images d'elle autrement qu'en dessin ou en peinture. Elle ressemble fort dans ces représentations à

Má-Tsó-Pô, la patronne des marins et des femmes en couches, dont nous avons donné la biographie dans notre article sur le 23 du troisième mois. Comme elle détermine le destin futur des enfants avant même leur naissance, on ne l'invoque pas seulement en qualité de protectrice des jeunes garçons et des jeunes filles, mais aussi comme patronne des sages-femmes et des mères enceintes. En p.398 cette qualité il est naturel qu'on la confonde aisément avec les Mères protectrices qu'elle charge de veiller directement sur chaque enfant pris individuellement, et c'est aussi ce qui a fréquemment lieu.

Il serait presque impossible d'énumérer toutes les circonstances dans lesquelles on invoque et honore la Parque, identifiée et confondue ou non avec ces auxiliaires. On s'adresse à elle pour obtenir une grossesse, pour avoir des descendants mâles, pour avoir des couches heureuses ; les femmes brûlent de l'encens en son honneur dans son temple ou chez elles quand les enfants sont difficiles, quand ils sont malades, quand on ne sait pas comment apaiser leurs cris. Quand on lave l'enfant trois jours après sa naissance ; quand il atteint son quinzième jour de vie, ou son premier mois ; quand il a quatre mois, et que l'on invite les amis et parents à cette occasion ; dès lors chaque fois que revient l'anniversaire de sa naissance : dans toutes ces circonstances une mère qui n'est pas dénaturée, une mère qui a de la piété et de l'amour pour ses enfants, doit remercier la déesse-Mère que cela concerne en lui offrant des aliments, et invoquer la continuation de ses bontés. Bref, la déesse a part à chaque phase quelque insignifiante qu'elle soit de la vie des enfants, ce qui fait que son culte le cède à peine en importance à celui des dieux domestiques et des ancêtres, avec cette différence très grande toutefois, que les femmes seules s'y adonnent et que les hommes n'en font que peu ou point de cas. Les garçons aussi y renoncent d'ordinaire dès qu'ils atteignent leur seizième année et qu'ils cessent d'être sous la garde de leur mère.

On fait aussi des offrandes à la Parque et à ses auxiliaires dans mainte fête du calendrier. Ainsi, le 15 du premier mois, le jour de la grande fête de l'été, le 15 du septième et du huitième mois, le 9 du neuvième mois, lors de la fête du solstice d'hiver, et le dernier jour de l'année, plusieurs mères de famille lui font sur le lit une offrande spéciale ; beaucoup de femmes même lui présentent en outre régulièrement leurs hommages le 1 et le 15 de chaque mois.

Si l'on compare les fonctions de la Parque avec celles du dieu des Murailles et Fossés [1], on comprendra du coup pourquoi son image se voit beaucoup dans les temples de ce dieu, exposée à la vénération des dévots. p.399 Tous deux en effet président au destin des âmes. Le dieu urbain de chaque ville est — le lecteur le verra plus tard — le vicaire, le représentant de Yama, dieu des lieux infernaux ; il lui remet les âmes des morts, pour qu'elles soient convenablement purifiées dans son empire et tourmentées suivant ce qu'elles ont mérité ; mais la Parque reçoit à son tour de Yama les âmes, après qu'elles ont été purifiées, et c'est elle qui décide dans quels corps elles entreront sur la terre. Les deux divinités forment donc deux anneaux indispensables de la chaîne qui relie ensemble la terre et l'enfer, et le peuple n'a donc point tort de les réunir dans les mêmes temples : Cela n'empêche pas que maintes villes possèdent aussi des bâtiments spécialement consacrés au culte et à l'invocation de la Parque.

@

[1] Voyez sa monographie dans notre article sur le dernier jour de l'année.

DIX-NEUVIÈME JOUR DU SIXIÈME MOIS

SECOND JOUR DE FÊTE DE KOUAN YIN, DÉESSE DE LA GRÂCE DIVINE

p.400 Voir à la page 199 ce qui a déjà été dit de ce jour de fête.

@

Pl. XXIV. KOUAN-YIN
Bronze chinois du XVIIe siècle. Haut. 69 cm.

CHAPITRE TROISIÈME

L'AUTOMNE

SEPTIÈME MOIS

SACRIFICES AUX MORTS

Servir les morts comme on sert les vivants, et les défunts comme ceux qui sont restés : voilà le comble de l'amour filial.
Confucius, Doctrine du Milieu, XIX.

Les servir (les parents) selon les rites pendant leur vie, et après leur mort les enterrer et leur faire des offrandes selon les rites : voilà ce que l'on peut appeler amour filial !
Le philosophe Tsung [1], dans Mencius, livre III, ch. 2.

@

p.403 La base sur laquelle se sont établies les fêtes sacrificiales du septième mois existait avant que le bouddhisme pénétrât en Chine. Preuves tirées de quelques livres anciens. Conceptions des anciens philosophes chinois et des taoïstes au sujet de la vie future. Génies.

Les philosophes anciens et le culte des ancêtres. Le bouddhisme s'est appuyé sur leurs principes lorsqu'il a pénétré en Chine. Doctrine sur les âmes délivrées de l'enfer prêchée dans l'Église bouddhique. L'enfer bouddhique vient du brahmanisme. Les six phases de la métempsycose. Les Prêtas. L'offrande aux âmes affamées délaissées se base sur la doctrine de l'amour filial des temps anciens et actuels en Chine.

Les cérémonies sacrificiales du septième mois sont dues à l'école de Yôgâtchâra ou des Tantra qui s'acclimata en Chine au huitième siècle. Amôgha de Ceylan. L'Oulamba. La p.404 légende de Mâudgalyâyana a servi à établir les fêtes d'alimentation et les messes pour les morts qui se célèbrent dans le septième mois, et ont fourni le texte des mystères dramatiques des Chinois, Le commandement : « Ne tue rien de ce qui a vie ». Comédies burlesques à l'occasion des cérémonies funéraires et des fêtes d'alimentation du septième mois.

I. Ouverture de l'enfer au commencement du mois. Offrandes d'aliments, de vêtements en papier, de papier d'argent etc. faites aux ombres des morts. Lanternes destinées à aider aux âmes à trouver leur chemin. Pourquoi on offre de nuit à manger aux morts.

II. — 1. Le grand jour d'offrande pour les morts. Les offrandes devant les portes et multiplication des aliments opérée par les prêtres. Festin avec convives pour terminer la soirée. Le jeu de la morra.

2. Offrande auprès des temples. Organisateurs, souscriptions, grand échafaud pour étaler l'offrande, amas d'aliments, etc. Le dieu-directeur de la fête, ses noms, *Tāï-Soū-Yâ*, etc. Autel temporaire du dieu de l'Enfer. Objets de toutes sortes en papier et autres objets servant aux offrandes. Marques de respect données aux dieux et aux ombres par les habitants du quartier. Les prêtres marmottent des prières de délivrance et des formules miraculeuses. Les pêches sur la table d'invocation et leur fonction symbolique. On jette aux ombres des pièces d'argent et le breuvage sacré de l'Amrita. On brûle les objets offerts ; pillage des

[1] 曾子, Né l'an 506 avant notre ère. C'est l'un des principaux disciples de Confucius, et c'est à lui pour une très grande part que l'on doit que la doctrine de son maître ait été conservée. On trouve un grand nombre de ses sentences dispersées dans les ouvrages de Mencius.

aliments. Fêtes alimentaires organisées par les bateliers et par les enfants.

III. — Clôture de l'enfer le dernier jour du mois. Offrande de ce jour faite aux portes des maisons ou dans les temples.

Le septième mois de l'année civile chinoise ouvre l'automne, c'est-à-dire la période, qui par la décrépitude mène la nature à la mort. Les plantes et les fleurs se dépouillent de leurs feuilles et de leurs pétales et meurent, les fruits achèvent de mûrir et tombent, tout devient mélancolique et semble se plonger dans le deuil. Pour un peuple au début de la civilisation, cette mort de la nature était le moment qui devait le reporter vers le souvenir de ceux qui avaient quitté cette vie pour une autre. Aussi lisons-nous dans cet antique code de la vie civile des Chinois, le « Livre des Rites » ou *Li-ki*, que nous avons déjà si souvent cité, cette prescription significative :

> « Dans le premier mois de l'automne on offre vers la porte et l'on sacrifie des foies aux morts... Les laboureurs fournissent du blé, et le Fils du Ciel goûte le nouveau blé ; mais il l'offre auparavant dans p.405 le temple des ancêtres [1].

Kouan Tsz' aussi dit :

> « Quand l'été est passé et que l'automne commence et le millet est mûr, le Fils du Ciel sacrifie au fondateur de la dynastie. Cet ancêtre est le plus important personnage de l'empire [2].

Les empereurs de la dynastie de Han (de 206 av. jusqu'à 220 ap. J. C.) avaient coutume de faire dans le même mois à leurs ancêtres défunts une offrande, qui sans doute se rattache à la prescription séculaire du *Li-ki* que nous venons de transcrire. Cette offrande est décrite comme suit dans le « Supplément de l'Histoire de la dynastie de Han » :

---

[1] Chap. des « Prescriptions mensuelles ». [trad. Couvreur]
[2] Kouan-tsz', ch. 24, § 85.

> « Le jour du commencement de l'automne, quand les cérémonies des grandes offrandes étaient achevées, on commençait une imposante manifestation armée, et l'on tuait les animaux de sacrifice dans les champs hors de ville près de la porte orientale, afin de les offrir sur les tombeaux impériaux et dans le temple des ancêtres [1].

Enfin, cet intéressant Calendrier de la dynastie de Hia, que nous avons déjà mentionné à la page 88, dit aussi que l'on réconfortait les morts au septième mois [2].

Il suit de ce qui précède que si, actuellement, il se célèbre partout en Chine dans le septième mois des messes bouddhiques pour les morts et que si l'on voit alors tous les habitants de l'empire du Milieu rivaliser d'activité pour célébrer en l'honneur de leurs ancêtres défunts des fêtes d'offrandes, ces cérémonies, quelque bouddhique qu'en soit devenu le rituel, existaient en Chine déjà de longs siècles avant que la doctrine de Bouddha y pénétrât. Les prêtres de la doctrine de Sakyamouni, lorsque celle-ci commença dans les deux premiers siècles de notre ère à envahir la Chine, ont érigé un édifice exotique sur cette base, qui leur était fournie par la religion d'un peuple p.406 qui s'était toujours montré extrêmement soucieux du sort des morts.

Nous procèderons à la description de ces cérémonies ; mais il sera bon, afin d'en mieux faire saisir la signification et l'intention, de dire auparavant un mot des idées des Chinois sur la vie future. Ensuite aussi le lecteur pourra voir que les messes des morts qui se lisent le jour des Trépassés (2 novembre) dans l'Église catholique, que les requiems qui les accompagnent avec mainte cérémonie dans le but de soulager les âmes qui se trouvent dans le purgatoire, ne sont pas sans trouver en quelque façon un parallèle dans les

---

[1] *Souh-han-chou*, ch. V.

[2] Nous ne pouvons donner cette interprêtation que sous quelque réserve, ne possédant aucun commentaire de ce vieux *Hia-siao-tching*. Beaucoup d'anciens documents de ce genre sont presque indéchiffrables sans explications venant de lettrés chinois.

litanies et dans les offrandes de riz et autres comestibles usitées chez les Chinois pendant le septième mois, que l'on pourrait appeler leur mois des Trépassés.

Les anciens Chinois n'avaient pas la notion de l'enfer ; leurs descendants l'ont empruntée aux étrangers qui leur ont apporté le bouddhisme. Confucius et Mencius n'ont jamais rien dit de positif au sujet d'une vie future. Les plus grands philosophes de la Chine n'ont jamais cherché dans la notion d'un ciel et d'un enfer les armes dont ils avaient besoin pour combattre le vice ; dans les efforts qu'ils faisaient pour établir la morale sur des bases solides, il ne leur est pas entré dans l'esprit de faire usage des inventions qui servent si bien à des prêtres ambitieux pour asservir les faibles d'esprit à leur domination. Ils s'appuyaient sur un principe vrai et bien plus relevé, sur la disposition naturelle de l'homme à plutôt vouloir du bien que du mal à ses frères. C'est, pensaient-ils, l'inclination fondamentale du caractère humain, qui, bien loin d'être une illusion, peut et doit se développer dans chaque individu et procurer le bonheur de la société. Ce principe est devenu la pierre angulaire du temple qu'ils voulaient élever en prêchant la doctrine du perfectionnement de l'homme par la vertu.

Mencius disait :

> « La raison pour laquelle je dis que tous les hommes ont un cœur qui ne peut pas supporter (la souffrance d')autrui, c'est que, si maintenant, des hommes apercevaient soudain un enfant sur le point de tomber dans un puits, ils éprouveraient tous un sentiment d'angoisse et de pitié. Ce n'est point pour entrer en liaisons intimes avec les parents de l'enfant, ni parce qu'ils désirent les louanges des habitants du village et des amis, ni parce qu'ils abhorrent la réputation d'être (insensibles) à tel point. Nous voyons donc par là que l'absence de la compassion n'est pas naturelle à l'homme

> ... Or cette disposition à la p.407 compassion est le point de départ de l'amour pour l'humanité [1],

qui, selon les Chinois, est à la base de toute vertu.

C'est toujours dans cet esprit que la philosophie de la Chine antique, dont Confucius et Mencius sont les représentants les plus éminents, s'est exprimée là où il s'agissait du principe fondamental de la morale et de la vertu. Jamais les conducteurs moraux du peuple n'ont invoqué la sanction de récompenses ou de châtiments d'outre-tombe. Us n'ont donc évidemment pas cru que la nature humaine fût si mauvaise en soi ou si corrompue qu'elle ne pût être tenue en bride que par la terreur de tourments infernaux imaginaires, ou par l'égoïste espérance de récompenses célestes ; et il n'est donc pas étonnant que Confucius, une fois qu'un de ses disciples l'interrogeait au sujet dés morts, lui fit cette réponse caractéristique :

> — Comment nous, qui ne connaissons pas encore la vie, saurions-nous quelque chose de la mort [2] ?

Il n'y avait place ni pour un ciel, ni pour un enfer, dans l'ancienne doctrine taoïque, laquelle fleurit maintenant encore en Chine. C'est que les principes matérialistes bien connus d'où elle part et qui lui ont fait créer tout un panthéon exclusivement en vue du bien corporel des hommes [3], était bien moins de nature à porter ses adhérents à se plonger dans des spéculations sur l'autre vie, qu'à chercher la pierre philosophale et l'élixir de vie. L'homme n'a-t-il pas parmi ses tous premiers instincts celui de la conservation et par conséquent l'horreur de la mort ? Une longue vie est désirée de chacun, et c'est tout particulièrement l'idéal d'un Chinois. Le taoïsme donc, fidèle à son propre esprit, a cherché les moyens de

---

[1] Mencius, livre II, première partie, ch. 6. Notre philosophe est donc aussi éloigné que possible d'admettre des dogmes pessimistes comme ceux d'un péché originel ou d'un mal inhérent à la nature humaine, dogmes auxquels les prêtres tiennent pour rendre nécessaires l'initiation, le salut et la purification par leur intervention.

[2] *Loun-yu*, XI, 11.

[3] Comp. page 182.

remplir le premier désir du peuple, et il s'est adonné à l'étude de l'art de p.408 prolonger l'existence matérielle. On attribua la découverte de l'élixir de vie à des solitaires et des sorciers, à des prêtres et des médecins, et on les immortalisa en qualité de Sien [1] ou génies dans les îles du Pacifique ou sur les montagnes lointaines de l'empire, où on admit qu'ils jouissaient d'un degré de perfection en proportion de la sagesse et de la vertu qu'ils avaient atteintes sur la terre. C'était se rapprocher de la notion de la félicité céleste [2] ; mais on n'inventa pas d'enfer pour les méchants ; on crut que leurs âmes invisibles restaient errantes dans ce monde.

Cette absence de notions précises ressemblant à celles du ciel et de l'enfer n'a pas empêché les philosophes des anciens Chinois d'insister fortement sur le culte des ancêtres. Cela impliquait une croyance très enracinée dans la continuation de l'existence de l'autre côté de la tombe, quoique ils n'eussent pas une syllabe à dire concernant des punitions ou des récompenses. Tsung Tsz' [3], célèbre disciple de Confucius, disait:

> « Que l'on accorde des « soins attentifs aux défunts et que l'on commémore (au moyen d'offrandes) ceux qui sont morts depuis longtemps, et la vertu du peuple parviendra à la plénitude !

Ces simples paroles ont été conservées dans les livres de Confucius [4] et ont dès lors à travers les siècles exercé une très grande influence sur les cérémonies funéraires des Chinois. Maintenant encore elles sont invoquées par quiconque veut s'excuser de prendre part à des rites superstitieux que les anciens philosophes n'ont point prescrits, ni justifiés. Ainsi, sans s'en douter ou avoir voulu rien de semblable, le sage qui les a prononcées a

---

[1] Voy. les pages 166 et suiv.

[2] Ce sujet a été traité par nous plus en détail dans un article intitulé « Buddhist Masses for the Dead at Amoy », qui a été inséré dans le vol. II des Travaux de la 6e Session du Congrès international des Orientalistes à Leide pages 6 et suiv.

[3] Voy. page 403, note 3.

[4] *Loun-yu*, I, 9.

préparé par ce précepte, qu'il n'a pas cru nécessaire de préciser, la voie aux messes et autres cérémonies bouddhiques. On a en même temps ici un exemple frappant de la manière dont la nouvelle secte a su s'emparer du confucianisme pour le plier à son esprit et le compléter à sa manière.

Nous reviendrons dans notre cinquième chapitre (§ 18) sur la manière dont le bouddhisme, lorsqu'il a envahi la Chine dans les premiers siècles de notre ère, p.409 s'est assimilé le culte national des ancêtres, et a gagné le cœur du peuple au moyen de ses affirmations et descriptions fantastiques touchant la vie future. Il a institué des messes pour les morts, sur le sort desquels Confucius et Mencius n'avaient rien dit, et a prétendu enseigner à les nourrir, réconforter, et à les délivrer des maux de l'enfer. Il n'a donc pas seulement flatté l'imagination curieuse d'un peuple qui avait toujours été si attaché à ses ancêtres et qui aimait par conséquent qu'on lui parlât d'eux et lui décrivît leur état, mais encore il a ajouté beaucoup de pompe à un culte qui était déjà le plus populaire de tous ; et il est ainsi fort naturel que le peuple prêtât une oreille complaisante aux missionnaires qui savaient si bien le servir à son goût. On s'empressa dès lors d'appeler les prêtres de la nouvelle doctrine toutes les fois qu'un décès avait lieu, puisque on les croyait en état d'adoucir le sort du défunt, et sans doute ces prêtres ne se firent pas faute de renchérir sur ce que le bouddhisme affirmait au sujet de l'autre monde, puisque c'était le meilleur moyen de se rendre eux-mêmes indispensables et leur métier lucratif.

L'enfer, les châtiments, le péché, voilà la triade que tous les sacerdoces affectionnent par dessus tout, et le sacerdoce bouddhique n'est pas au dernier rang sous ce rapport. Cependant l'idée de la délivrance des âmes plongées en enfer était étrangère à la secte de Sakyamouni sous sa forme primitive. En effet, le bouddhisme méridional [1] enseignait positivement que les sacrifices

[1] Comp. la page 185.

expiatoires, les pénitences et les prières ne servent de rien, soit qu'on les pratique pour soi-même, soit qu'on le fasse au profit des autres, puisque personne ne peut parvenir au salut, au Nirvâna, que par ses propres actes et ses propres œuvres. Cette doctrine, prêchée il y a tant de siècles dans la lointaine Asie, proclamée de nouveau en Europe par l'un des philosophes de la révolution française [1], ne resta pas intacte entre les mains de la caste sacerdotale qui en était restée dépositaire, et qui, de même que d'autres prêtres l'ont souvent fait avec p.410 des enseignements excellents dans leur teneur primitive, l'ont corrompue au point de la détruire. Jamais le bouddhisme méridional, qui est resté infiniment plus pur que son frère abâtardi du Nord, n'a donc professé la doctrine de l'intervention des prêtres en faveur des morts, et ces cérémonies, si généralement pratiquées maintenant en Chine, qui ont pour but la réfection et la délivrance des âmes des ancêtres, doivent provenir de la branche septentrionale, spécialement du lamaïsme.

L'enfer du bouddhisme vient du brahmanisme. Mais, quoique les prêtres de cette dernière religion, qui est si éminemment sacerdotale, eussent déjà depuis des siècles fait des miracles d'imagination inventive lorsqu'il s'agissait du lieu de tourments, leurs imitateurs bouddhistes ont trouvé moyen de les surpasser. Comme pour compenser les pénitences terrestres, que les brahmanes imposaient si libéralement aux laïques, mais que les bouddhistes n'ont pas conservées, ces derniers ont représenté comme beaucoup plus terribles que ne l'avaient fait leurs prédécesseurs les châtiments qui attendent les méchants dans la

---

[1] Volney, *Catéchisme du Citoyen français, ou la Loi naturelle*. — D. « La loi naturelle permet-elle de réparer le mal par des prières, des vœux, des offrandes à Dieu, des jeûnes, des mortifications ? — R. Non, car toutes ces choses sont étrangères à l'action qu'on veut réparer ; elles ne rendent ni le bœuf à celui à qui on l'a volé, ni l'honneur à celui que l'on en a privé, ni la vie à celui à qui on l'a arrachée ; par conséquent elles manquent le but de la justice ; elles ne sont qu'un contrat pervers, par lequel un homme vend à un autre un bien qui ne lui appartient pas ; elles sont une véritable dépravation de la morale, en ce qu'elles enhardissent à consommer tous les crimes par l'espoir de les expier ». — Chap. XII.

vie d'outre-tombe ; c'est ainsi que les luthériens, après avoir rompu avec le système d'indulgences et de pénitences expiatoires en vigueur dans l'Église catholique romaine, ont insisté sur l'enfer beaucoup plus que jamais peut-être le clergé catholique ne l'a fait.

Les tourments de l'enfer bouddhique ne sont cependant pas éternels. Cet enfer est donc plutôt un purgatoire. La doctrine de la transmigration des âmes fait concevoir la vie future comme une expiation de la vie présente et des existences qui l'ont précédée. Rien n'est éternel que la transmigration ; celle-ci, comme une roue tournant sans cesse, entraîne le hommes, en un espace de temps énorme, comptant par *kalpas*, périodes incalculables de siècles, à travers six états différents, dont le plus bas de tous, le plus misérable, est le séjour en enfer. Quand par les soins de Yama, le Rhadamanthe chinois [1], ils y ont subi dans les tourments un cours de purification suffisant, la roue les fait remonter pour passer par les cinq états de *prêtas*, d'animaux, de démons (*asouras*), d'hommes et de dieux (*devas*). Les six états se nomment *gâti* [2].

p.411 Nous ne nous proposons point d'exposer en détail la doctrine bouddhiste de la métempsycose et du purgatoire. Nous n'en mentionnerons que ce qui est nécessaire pour mieux faire saisir l'intention des cérémonies funéraires du septième mois. L'état de *prêta* est d'un degré plus élevé que celui d'habitant de l'enfer, dans lequel les incrédules et les grands criminels seuls renaissent. C'est celui qui a fait le plus d'impression sur l'imagination des Chinois, ou du moins celui qui est le plus connu parmi eux. Les *prêtas* sont des monstres horribles, des êtres informes, dont l'aspect inspire la terreur. Leurs cheveux sont longs et raides ; leurs membres ressemblent à ceux d'un squelette. Ils ont de très gros ventres, qu'ils ne peuvent jamais remplir, parce que leur bouche et leur gorge sont étroites comme le trou d'une aiguille ; aussi sont-ils toujours en proie aux tourments de la faim. La couleur de leur peau

---

[1] Comp. la page 192.
[2] En chinois : « les six sentiers ».

est jaune, noire ou bleue, et devient plus hideuse encore par la crasse et la fange qui les souille. Ils brûlent aussi d'une soif inextinguible. Ils n'entendent le mot « eau » qu'une seule fois en cent mille ans ; mais à peine l'eau vient-elle à leur portée qu'elle se change en urine. Quelques-uns pour apaiser leur faim épouvantable essayent de manger du feu ou d'arracher la chair de leur propre corps et des cadavres ; mais l'étroitesse de leur bouche et de leur cou les empêche de rien avaler.

On n'est pas exactement fixé sur le séjour des *prêtas*. Quelques personnes affirment qu'ils demeurent réunis dans une sorte de ville, et qu'ils remplissent les fonctions de bourreaux et exécuteurs des hautes œuvres de Yama, le dieu de l'Enfer ; mais on admet plus généralement que leur territoire forme un promontoire de l'enfer, qu'il est divisé en trente-six districts et qu'il entoure le palais de Yama [1]. Cependant les Chinois croient aussi qu'ils p.412 montent de

---

[1] Dans son *Manual of Budhism*, Spence Hardy dit à la page 47 :

[Trad.] « The prêtas inhabit the *Lokantaríka-naraka*. In appearance they are extremely attenuated, like a dry leaf. There are some prêtas that haunt the places near which they had formerly lived as men ; they are also found in the suburbs of cities, and in places where four ways meet. »

L'extrait suivant tiré du même ouvrage (page 58) donnera au lecteur un aperçu des idées purement bouddhistes sur les prêtas, qui ont servi de moule à celles des Chinois :

[Trad.]« Their bodies are twelve miles high and they have very large nails. On the top of the head there is a mouth, about the size of a needle's eye.

« In the world of men there is a prêta-birth called Nyhámátanhá. The bodies of these prêtas always burn. They continually wander about, never remaining in any one place a longer period than a the snapping of a finger. They live thus an entire *kalpa* » (nombre incalculable de siècles, pendant lesquels un monde surgit, et disparaît). « They never receive food or water, and weep without intermission. All beings, except the Bodhisatts, receive this birth at some period or other of their existence.

« In this world there is a prêta-birth called *Khuppipása*. These prêta have heads 144 miles in size, tongues that are 80 miles long, and their bodies are thin, but extremely tall. For he space of a *Budhántara* they do not receive food or water. Were they to attempt to drink of the water of the ocean it would disappear to them, as if it were dried up. Were a *rishi* » (quelqu'un qui au moyen de certaines cérémonies et par ses bonnes œuvres a acquis le pouvoir de faire des miracles) « to try to pour all the water of the five great rivers into their mouths, before they could taste a drop of it, it would be dried up by the heat proceeding from their bodies. All beings, except the Bodhisatts, are subject to the miseries of this birth.

« There is the prêta-birth called *Kálakanjaka*. These prêtas continually chase and maim each other with fire and shining weapons, and this birth is received by all beings except the Bodhisatts.

« The prêtas may receive food and drink from their relatives, who can further benefit them by performing acts of merit in their name, such as the giving of

temps en temps sur la terre [1] et qu'ils y vivent dans les villes. les villages et les montagnes. Tous les ans, dans le septième mois, il leur est permis à tous de quitter leur séjour et d'aller se rassasier aux repas copieux qu'alors chacun leur prépare et que nous décrirons plus loin dans cet article.

Il n'y a pas de Chinois que n'occupent les spéculations sur la vie qui suit celle-ci et qui ne se tourmente du sort de ses parents et amis de l'autre côté de la tombe. Et de même que dans notre Europe civilisée les catholiques croient fermement ce que leur Église leur révèle au sujet du ciel et de l'enfer, et sont persuadés pouvoir, en payant un certain nombre de messes, diminuer beaucoup les souffrances d'un défunt, bien des Chinois s'imposent sans murmurer mainte privation et beaucoup de labeur afin d'épargner autant d'argent que possible pour des messes et des cérémonies d'expiation bouddhiques. Quelque coûteuse qu'elle soit, cette méthode pour faire du bien aux morts est au fond facile ; malheureusement ceux qui ont appris à réfléchir ne sauraient en admettre l'efficacité ; il n'en est que plus remarquable que dans tout l'empire chinois il n'y ait pas de classe de la population plus disposée à dissiper de l'argent pour les morts que justement celle des lettrés. Mais c'est que les sages dont les lettrés se disent les disciples ont prêché avec insistance d'aimer ceux dont on tient le jour et ses autres proches, qu'ils vivent encore ou qu'ils soient déjà morts ; les lettrés n'ont pour cela rien plus en horreur p.413 que d'encourir le blâme de manquer à l'affection et aux soins qui sont dus aux parents, et c'est ce qui explique pourquoi ils sont toujours des premiers à recueillir de l'argent et à fonctionner comme organisateurs, lorsqu'il s'agit de réconforter les ombres souffrantes.

---

food, alms-bowls etc. to the priests. But there are many prêtas who have so much demerit, that they can not in this way be assisted ; still though the act be of no benefit to the prêtas, it is to the person who performs it. The prêtas derive no benefit from the weeping and lamentation of their relatives, and it is no advantage to them when their merits are proclaimed.

[1] Les anciens Romains avaient une croyance semblable et admettaient semble-t-il, que les mânes quittaient trois fois par an les lieux infernaux pour visiter la terre : Rich, *Dictionary of Roman and Greek Antiquities*, p. 407.

Ajoutons que maint sceptique, qui ne se gêne nullement pour faire parade d'incrédulité et pour se moquer des prêtres bouddhiques et de leurs rites, prend néanmoins part aux offrandes en se disant que, si cela ne fait point de bien, cela ne fait pas de mal non plus.

Confucius a dit :

> « Honorer nos supérieurs et aimer nos proches ; servir les morts comme on sert les vivants et les trépassés comme ceux qui sont restés : c'est le comble de l'amour filial [1].

Ainsi le plus grand philosophe chinois a déclaré devoir être pratiquée à l'égard des morts la première des vertus nationales, et ses disciples, prenant son précepte à la lettre, ont institué un culte des ancêtres où on leur offre de la nourriture. Le philosophe ne leur avait-il pas dit : « Servez-les comme vous le feriez s'ils vivaient » ? Et cela signifiait à leurs yeux : « Donnez-leur abondance d'aliments et de vêtements, comme vous faisiez quand ils vivaient ; procurez-leur même de l'argent et prosternez-vous devant eux, comme le respect vous le commandait durant leur vie. Mais il y a plus. Vous avez pris soin, ou du moins il était de votre devoir de prendre soin des personnes privées d'enfants, de ceux qui dans leurs vieux jours se trouvaient sans soutien : eh bien ! il vous faut aussi les vêtir et apaiser leur faim après leur mort, puisqu'ils n'ont point de descendants qui puissent remplir à leur égard ces devoirs de la piété ». Ce dernier point constitue une seconde pensée qui se trouve à la base des fêtes alimentaires du septième mois ; chacun ne se contente pas de prendre soin des morts qui le concernent directement, mais en outre il porte sa sollicitude sur la multitude des ombres tout entière. Il s'agit en tout premier lieu des *ko-hoûn*, des âmes abandonnées dont nous venons de parler, que l'on a confondues avec les *prêtas* de la métempsycose bouddhique, ce qui a donné naissance chez les Chinois à la croyance en p.414 une classe d'êtres affamés, qu'ils appellent « fantômes faméliques » [2] et pour

[1] Tchoung-young ou la Doctrine du Milieu, XIX.
[2] A Émoui *iao koúi*.

les besoins desquels on brûle au septième mois de l'argent et des vêtements en papier et l'on dresse partout les grands repas et les fêtes alimentaires qui font le sujet du présent article.

Maintenant que le lecteur connaît suffisamment le but et l'origine des offrandes du septième mois, il nous reste, avant de passer à les décrire, à dire quelque chose de l'introduction en Chine des messes sacrificiales pour les morts et de leur origine légendaire au sein de l'Église de Bouddha. D'après le Docteur Eitel [1] elles seraient sorties de ce que l'on appelle l'école de *Yôgâtchâra* ou des *Tantra*, fondée au quatrième ou au cinquième siècle de notre ère par Asamgha, qui fondit avec des notions brahmaniques et sivaïques les dogmes de l'école de *Mahâyana* ou du Grand Développement [2] et leur donna une nouvelle forme. Ce qui distingue surtout cette école, c'est l'emploi d'une multitude de formules magiques (*Tantra*) et l'établissement d'un vaste système de cérémonies et de rites. Un bouddhiste de Ceylan, fervent adepte de cette école et nommé Amôgha ou Amôghavadjra, arriva en Chine l'an 733 de l'ère chrétienne. Il devait, comme chef de la secte *Tantra*, être doué de pouvoirs miraculeux, et il en fit preuve en domptant un éléphant sauvage, ce qui non seulement le fit passer en odeur de sainteté, mais même procura son élévation aux fonctions de premier ministre Il employa son influence, sous les empereurs Huen Tsoung, Souh Tsoung et Taï Tsoung, dont les règnes embrassent environ la période qui va de l'an 713 à l'an 780, à répandre et propager les préceptes de son école et il greffa sur l'ancien culte des ancêtres les fêtes alimentaires du septième mois, qui portent en Chine le nom exotique d'*Oulamba* [3].

Quant à la légende, elle prétend que ces cérémonies auraient été instituées avec la sanction du fondateur même du bouddhisme, par son disciple Mâudgalyâyana. Celui-ci, rempli de pitié pour sa

---

[1] *Sanskrit-Chinese Dictionary*, p. 155.
[2] Voy. page 185.
[3] Ce mot se trouve souvent écrit [—] dans les ouvrages bouddhistes chinois. La signification ne semble pas encore en avoir été élucidée.

mère, qu'il savait être errante en enfer, en proie à la faim et aux plus affreux tourments, *prêta*, p.415 descendit dans le séjour des ombres pour tâcher de la délivrer ; mais il dut se convaincre que les inexorables lois du monde infernal et de la transmigration des âmes exigeaient qu'elle traversât toutes les divisions de l'enfer jusqu'au bout. Dans son désespoir il s'adressa au Bouddha lui-même, et il ne reçut pas seulement une réponse sur laquelle l'Oulamba tout entier a été basé et qui revient à ceci, qu'aucun pouvoir dans tout l'univers ne pourrait délivrer une seule âme de l'enfer, excepté *les forces réunies de tout le clergé* ; mais en outre le grand fondateur lui donna des préceptes et des explications touchant les rites et cérémonies que les prêtres auraient à accomplir pour apaiser la faim des habitants de l'enfer, et pour enfin les délivrer tout à fait de ce séjour de pleurs et de grincements de dents.

Voici la traduction littérale du « Canon de l'Oulamba », telle que la donne le commentateur du Calendrier de King-Tch'ou :

> « Lorsque Mâudgalyâyana vit que sa mère défunte se trouvait au milieu des fantômes affamés, il remplit de suite un plat avec du riz et alla le lui offrir ; mais, avant qu'elle pût mettre la nourriture dans sa bouche, cette nourriture se changea en charbon, de sorte qu'elle ne put pas la manger. Mâudgalyâyana éclata en hauts cris de lamentations. Il alla promptement en informer Bouddha ; mais celui-ci dit :
>
> — Le châtiment de ta mère est grand, et, seul, tu ne peux rien là contre ; mais l'imposant effort spirituel de tous les prêtres des dix régions de l'univers [1] est nécessaire pour cela. Le 15 du septième mois, à l'intention de ceux parmi tes ancêtres jusqu'à la septième génération qui se trouvent dans la souffrance et la douleur, il te faut préparer toutes sortes de mets délicieux et de fruits et les

[1] Les huit points cardinaux avec le zénith et le nadir.

mettre dans des plats, pour subvenir ainsi à l'entretien des Révérends [1] des dix régions.

Et Bouddha ordonna à tout le clergé de présenter au nom de leur client les vœux qu'il faisait pour ses ancêtres jusqu'à la septième génération, de se livrer à la méditation et de fixer immuablement leurs pensées sur le but poursuivi (*dhyâna*) ; après cela ils reçurent les aliments, et alors la mère de p.416 Mâudgalyâyana put entièrement se soustraire aux misères qu'endurent les fantômes faméliques. Mâudgalyâyana dit là-dessus à Bouddha :

— Maintenant tes disciples des générations futures qui pratiqueront l'amour filial et l'obéissance devront aussi faire l'offrande d'aliments de l'Oulamba.

— Ce sera très méritoire, dit Bouddha.

Les Chinois d'Émoui ont fait *Bók-Liên* [2] du nom du filial Mâudgalyâyana et ont tiré de sa légende une pièce dramatique qui se joue fréquemment, surtout dans le voisinage de maisons dans lesquelles les prêtres bouddhiques sont occupés à dire des messes pour les morts. Ayant assisté à ces représentations, nous en donnerons ici une brève description, surtout afin de faire voir par cet exemple comment en Chine la religion s'est rendue maîtresse du théâtre, soi-disant pour améliorer les mœurs. Disons en passant que l'opéra de Mâudgalyâyana — opéra, car la musique a presque toujours sa très grande part aux comédies ou tragédies chinoises — est aussi considéré comme très propre à être joué dans le septième mois à l'occasion des grandes offrandes faites à l'intention des *prêtas*, et que la représentation a très souvent lieu sur une scène

[1] Le texte emploie ici le terme de 大德, littéralement « grands vertueux ». C'est un titre qui se donne aux prêtres bouddhiques et qui a à peu près la même valeur que notre « Révérend » (sanscrit, *bhadanta*). Il nous paraît qu'ici ce titre désigne positivement le clergé.

[2] Abréviation de *Mandar*, Mouh-khien-lien, qui est la transcription du nom original.

érigée exprès pour la circonstance, afin d'offrir un agréable divertissement aux esprits faméliques.

Voici l'analyse de la pièce. Mâudgalyâyana descend d'une famille dont plusieurs membres, du côté maternel, s'étaient toute leur vie abstenus de nourriture animale [1], et dont l'un même s'était nourri exclusivement de lentilles. p.417 La mère elle-même du saint s'est grandement distinguée par son abstinence ; elle ne connaît pas même le goût de la viande ; mais elle est tombée malade et l'un de ses fils a cru pouvoir la guérir en lui faisant manger de cette nourriture prohibée. Naturellement elle a refusé d'en toucher le plus petit morceau, aimant mieux mourir que de mettre son salut en danger par un tel péché. Le fils alors a réussi à préparer de la viande de telle façon qu'elle prît entièrement l'apparence et le goût d'un légume, et la malade n'a pas hésité à en prendre. Peu après elle s'est guérie en réalité, mais une vieille esclave a découvert la fraude et raconte tout à Mâudgalyâyana. Épouvanté à la pensée que sa mère eût ainsi perdu ses chances de salut, il lui demande, si le récit de l'esclave est vrai ; mais elle-même ne le croit pas et, plus effrayée encore que son fils, elle jure par tous les dieux et les déesses qu'aucune parcelle de nourriture animale n'est entrée dans sa bouche. C'est une scène horrible, qui se passe sous les yeux mêmes des spectateurs. Une légion de membres des deux sexes du panthéon bouddhique apparaît sur le théâtre, et en leur présence la femme trompée vomit un affreux serment justificatif à peu près en ces termes : « Si j'ai mangé de la chair, je somme tous les dieux et les déesses de me jeter au plus profond de l'enfer ! » Aussitôt le sang lui jaillit par torrents de la bouche, du nez et des yeux et des

[1] « Ne tue rien de ce qui a vie » est le premier des dix commandements (*dasâkousala*) que tout vrai disciple de Bouddha doit observer. C'est donc se charger la conscience d'un péché détestable que de causer le meurtre d'un être vivant en faisant usage de nourriture animale, tandis qu'en revanche celui qui s'abstient absolument de chair et de poisson est sûr, aux yeux des bouddhistes convaincus, de parvenir par là presque à la plus haute perfection. Que l'on trouve si l'on veut ce précepte peu pratique, absurde, ridicule même ; il n'en restera pas moins vrai que de toutes les principales associations religieuses du monde, c'est le bouddhisme qui a le plus petit nombre de meurtres à se reprocher.

démons épouvantables fondent sur elle pour entraîner son âme dans les régions infernales. Au même instant elle s'affaisse et pousse le dernier soupir.

Mâudgalyâyana est inconsolable à la pensée certaine que sa mère endure en enfer des tourments effroyables, et il se livre aux plus sévères austérités afin d'expier sa faute. Une nuit elle lui apparaît en songe, les vêtements en lambeaux et portant sur la figure les marques de la plus extrême misère. Il voit d'autres habitants de l'enfer lui arracher l'argent en papier et aussi les vêtements en papier qu'il a brûlés pour subvenir à ses besoins ; et si, pour apaiser la faim horrible qui la tourmente, elle s'avance vers les mets placés pour elle par son fils sur une table d'offrande, des démons et autres êtres malfaisants la préviennent et les lui enlèvent. La malheureuse s'approche de la couche de son fils, lui expose en se lamentant les p.418 tourments qu'elle endure et le supplie de la délivrer des supplices de l'enfer. Mâudgalyâyana se réveille en sursaut et le fantôme disparaît. Alors il prend la résolution désespérée de s'empoisonner pour aller rejoindre sa mère dans les lieux infernaux.

Après cela le spectateur voit successivement sur le théâtre les diverses parties de l'enfer, que Mâudgalyâyana doit traverser pour parvenir jusqu'à sa mère et où les damnés sont soumis aux supplices les plus variés. Il va sans dire que l'assistance contemple la bouche béante avec le plus vif intérêt toutes ces horreurs, qui aussi ne manquent pas de lui faire une profonde impression. Le pieux fils parvient enfin à apercevoir sa mère au moment où, après avoir été jetée dans une marmite d'huile bouillante où elle s'est brûlée, desséchée, contractée, les bourreaux l'en retirent avec une fourche de fer. Il se jette aux pieds du chef de cette partie de l'enfer, et le supplie de lui permettre de prendre la place de sa malheureuse mère ; mais les inflexibles lois de l'enfer permettent seulement qu'il la remplace pendant un espace de temps limité et qu'ainsi il lui procure un soulagement de quelques instants. Voilà donc avec la

cangue infâme au cou ce bon fils, reçu du reste avec tant de prévenance en sa qualité de végétarien vertueux et de modèle de piété filiale ; — il faut dire que des esprits soutiennent l'instrument de supplice, de sorte qu'il n'en sent aucunement le poids. Mâudgalyâyana finit par s'adresser à Sakyamouni en personne, qui lui indique, de la manière que nous avons dite, comment avec l'aide des prêtres il pourra parvenir à délivrer sa mère. Il revient sur la terre, accomplit l'Oulamba comme il lui a été prescrit, de sorte qu'enfin à son immense joie un envoyé du Nirvâna aille chercher sa mère pour la conduire au séjour des bienheureux.

C'est, on le voit, un mystère religieux, rappelant fort ces mystères de la passion et ces moralités qui se jouaient au moyen âge et qui ont subsisté en quelques endroits jusqu'à maintenant, comme dans les représentations décennales de l'Oberammergau. A Émoui ces représentations s'appellent *p'ah hì-p'oûn, poa^n hì-p'oûn* ou *p'ah tē-gík* [1]. Il arrive souvent que l'on y transforme, pour le plaisir des spectateurs, la légende de Mâudgalyâyana en une farce des plus grossières, où deux individus déguisés, l'un p.419 en cochon, l'autre en singe ou en chien, suivent partout le saint et font par leurs lazzi les délectations de l'audience. On prétend en effet qu'en se rendant en enfer Mâudgalyâyana rencontra deux de ces animaux, qui, touchés de son respect pour la chair de leurs congénères, le suivirent dès lors partout comme ses apôtres. On nomme *poa^n kâo-hì*, « jouer la comédie de singes », ou *p'ah kâo-hì*, « frapper la comédie de singes », la représentation de ce genre de farces. Elle n'a d'ordinaire lieu que pour les gens trop pauvres pour se payer la production sur la scène de comédies ou de tragédies sérieuses [2].

---

[1] Litt. « forcer l'enfer ».

[2] En Chine il ne se passe pour ainsi dire pas de cérémonie funéraire de quelque importance dont ne fassent pas partie intégrante la représentation de pièces de théâtre, et même des tours de jonglerie et d'adresse exécutés par des prêtres bouddhistes pour le plaisir de l'assistance. Au premier abord cela peut nous paraître extrêmement bizarre et même ridicule ; mais il ne faut pas oublier que les formalités du deuil, prescrites tant par la loi écrite que par la coutume, sont si sévères et pénibles que l'on comprend que l'on cherche à y apporter quelque

*

Les cérémonies des offrandes du septième mois en faveur des ombres des morts peuvent se ranger dans les trois groupes suivants :

I. L'ouverture de l'enfer au commencement du mois, à la suite de laquelle les âmes sortent en foule pour s'en donner pendant un mois à cœur joie des victuailles partout exposées.

II La grande offrande elle-même, qui d'ordinaire se fait à un jour différent pour chaque rue ou quartier.

III. La clôture de l'enfer le dernier jour du mois.

La libération, pendant le septième mois, des âmes retenues en enfer, libération dont il a été parlé à la page 412, porte dans la langue parlée d'Émoui l'appellation de *p'ó-tō* [1], « traversée générale », et cette appellation s'applique par une extension fort peu logique à tout l'ensemble des offrandes, pratiques et cérémonies qui sont en usage dans le cours du mois pour réconforter les âmes des morts.

I. Ouverture de l'enfer

@

p.420 Cet événement est censé avoir lieu dans la nuit qui précède le premier jour du septième mois, et s'appelle « ouverture des portes de l'enfer », *k'oui tē gík-mûng*, ou bien « ouverture de la bouche de l'abîme », *k'oui hàm-k'áo*.

Le soir du dernier jour du sixième mois, dès que le soleil est couché, on peut, dans l'obscurité grandissante, qu'aucune lueur venue de la lune ne diminuera, voir de toutes parts aux portes des

---

distraction ; « car il en est des indispositions morales comme des indispositions physiques : les contraires s'y guérissent par les contraires. » (*Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois*, VIII, p. 215).

[1] 普 度 Pour la signification du premier de ces caractères, voyez la page 42, note.

maisons des tables chargées de plats d'offrandes. Elles sont destinées à traiter les esprits qui viennent d'être relâchés. On allume des bâtonnets d'encens, afin que la bonne odeur rende plus appétissantes les friandises étalées ; en même temps des bougies allumées sur les tables aideront les ombres qui sortent des ténèbres de l'empire des morts à trouver le chemin des rafraîchissements qui leur sont destinés ; enfin on brûle de grandes quantités d'argent de papier qui les enrichira. Il en résulte que les étroites rues sont encombrées de petits feux innombrables qui les remplissent de fumée et de puanteur ainsi que d'une chaleur étouffante, et leur donnent en même temps un aspect très fantastique, augmenté des reflets de centaines de bougies fumeuses, qui percent l'obscurité comme des feux follets.

Soit la quantité, soit la qualité des mets offerts sont naturellement en proportion de la piété, de la richesse et de la générosité des maîtres de la maison. Il y a des gens qui étalent à leur porte jusqu'à vingt, même trente plats différents ; mais les personnes peu aisées se contentent généralement de petits gâteaux, de fruits et de ces confitures appelées *tsièn-áp* dont nous avons déjà eu l'occasion de parler [1]. Un plat qui semble ne manquer pour ainsi dire nulle part, mais dont la signification nous échappe, consiste en un légume quelconque, à moitié cuit à l'eau. Peut-être existe-t-il quelque rapport entre la présentation de ce plat et l'antique offrande des prémices de la moisson dont le « Livre des Rites » fait mention en ces termes : « Dans le premier mois de l'automne on offre vers la porte. Les paysans fournissent du blé, et le Fils du Ciel goûte le nouveau blé, mais il l'offre auparavant dans le temple des ancêtres » [2].

p.421 Dès que le soleil est couché et que les dernières lueurs du sixième mois ont disparu, les portes de l'enfer s'ouvrent toutes grandes et les esprits se précipitent en foule au dehors, nus,

---

[1] Voy. par ex., la page 8.
[2] Nous avons donné ce passage à la page 404. [trad. Couvreur.]

affamés, misérables. Si donc l'on veut subvenir à leurs besoins les plus urgents, c'est de les vêtir et de les nourrir qu'il faut s'occuper, et le peuple ne s'en fait pas faute. On brûle des amas de papiers qui ont la forme de pantalons, de chapeaux et de surtouts, ou bien sur lesquels sont dessinés toutes sortes d'effets d'habillement [1] ; pendant ce temps l'un des membres de la famille allume des bâtons d'encens et, avec les révérences d'usage, il les place dans le cendrier qui se trouve sur la table d'offrande, ou bien dans les plats de nourriture. Ceci termine l'invitation provisoire des esprits, qui maintenant peuvent satisfaire leur faim et se vêtir. En outre on brûle du papier d'argent (*goûn-â*) qui sert spécialement, comme il a été dit à la page 21 (note, chiffre I), à enrichir les esprits, on fait autour du feu une libation de vin, et enfin on jette dans les flammes le légume à demi cuit, avec un peu de riz et avec les tiges en bois des bâtons d'encens qui ont été consumés. Ces tiges doivent servir aux esprits de bâtons à porter, afin d'emporter les restes des mets, s'ils n'ont pas le temps de tout consommer sur place.

Il s'entend de soi que, de même que cela a lieu pour toutes les autres offrandes, on apprête les mets exposés et la famille les mange, après qu'ils sont restés sur la table assez longtemps pour servir aux esprits.

Dès cette première soirée, on allume chaque nuit devant la porte d'à peu près toutes les maisons une lanterne carrée, qui doit servir de fanal et luminaire aux esprits venus des régions infernales qui errent par les rues. Ces lanternes s'appellent *lō-ting*, « lanternes de chemin », et portent d'ordinaire l'inscription : « Puisse tout de tous côtés être illuminé et l'empire des ténèbres être éclairé ».

Pourquoi les Chinois préfèrent-ils attendre que le soleil soit couché pour offrir de la nourriture à leurs ancêtres défunts ?

---

[1] On les nomme *king-i tsoá* (voy. la page 22, dans la note, sous le chiffre X), ce qui signifie « papiers pour changer de vêtements ». Les gens du peuple croient qu'ils deviennent de véritables vêtements dans l'autre monde, et que par conséquent ils y sont utiles aux esprits.

Comme cela a déjà été indiqué à la page 60 (en note), l'univers se partage en deux parties, l'une p.422 considérée comme mâle, et l'autre comme femelle, et constituant l'empire de la lumière ou de la vie et celui des ténèbres ou de la mort. Or, tout naturellement, l'empire infernal a été identifié avec le principe des ténèbres, Yin, et tous ceux qui habitent ces lieux lui sont assujettis ; et, comme Yin est nécessairement impuissant dès que Yang, le principe mâle ou principe de la lumière, commence à régner, on craint que les esprits venus du royaume des ombres n'évitent de se présenter de jour, pour ne pas affronter la lumière du soleil, trop forte pour eux. Si ces esprits préfèrent les ténèbres, il faut bien attendre la nuit pour leur offrir des festins. Nous avons déjà signalé en passant l'habitude des fantômes de disparaître au chant du coq [1].

II. Grand jour d'offrande pour les âmes

@

1. *Dans les maisons*

On célèbre dans le septième mois un grand jour d'offrande, à l'occasion duquel les prêtres bouddhiques invoquent tous les bouddhas et les bodhisattvas imaginables pour obtenir la délivrance des âmes retenues en enfer, et où chacun donne de la nourriture et des rafraîchissements aux *prêtas* affamés. Mais ce jour ne tombe pas sur la même date pour tous les habitants d'Émoui. Il se fait comme une répartition des vingt-neuf ou trente jours du mois entre les rues et quartiers divers de la ville, de sorte que ceux qui y prennent plaisir peuvent presque journellement assister aux solennités. Cet arrangement a un double avantage. Premièrement il fait que les ombres des morts aient plus d'une occasion de se munir d'habits et d'argent et d'apaiser la faim qui les ronge ; secondement ceux qui font leur offrande à leur tour courent moins de risque de ne point

[1] Voy. la page 226.

trouver de prêtres et de comédiens à engager. On tient très fort aux acteurs, dont le jeu est considéré par bien des personnes comme presque aussi indispensable dans ces cérémonies que l'intervention des ministres de Bouddha.

Cet arrangement n'empêche pas que ce ne soit vers le milieu du mois que la fête atteint sa plus grande intensité. C'est que le 15 est le jour d'offrande proprement dit, et c'est aussi pour cela celui que l'on p.423 choisit de préférence dans les villages et hameaux, localités moins populeuses que les villes et où l'on ne régale les ombres qu'une seule fois. Le dernier jour du mois est un second moment d'intensité de la fête.

De même que le soir de l'ouverture de l'enfer, les habitants du quartier qui célèbre le grand *p'ó-tō* placent une table-autel dans la rue devant les portes de leurs maisons. Le plat de légume à moitié cuit dont nous avons fait mention à l'occasion de l'ouverture de l'enfer s'y trouve de nouveau ; pour le reste le repas exposé est beaucoup plus abondant que la première fois. Les riches font un étalage somptueux de toutes sortes de victuailles, riz, vin, gâteaux, fruits, et aussi, malgré le caractère bouddhique de la fête, plats de viande. Chaque plat est orné d'une fleur outre le bâton d'encens qui y est planté, et cela a pour but de rendre le festin plus appétissant aux esprits auxquels il est destiné. Vers le soir, en signe de bienvenue, on plante dans le seuil de la porte quelques bâtons d'encens allumés, ce qui fait que pour entrer il faut les enjamber ; puis on attend patiemment l'arrivée des prêtres bouddhiques qui, en se rendant au temple de la paroisse — où, comme on le verra tout à l'heure, est le point central de la solennité — s'arrêtent de table en table pour y accomplir leurs cérémonies.

Bientôt paraissent les ministres des divinités en costume sacerdotal suivis de l'administrateur et des chefs du temple [1] revêtus de leurs habits de cérémonie. D'ordinaire il y en a trois ou

[1] Comp. les pages 55 et 56.

cinq. Ils sont accompagnés de musiciens et précédés et suivis par des porteurs de bannières et de lanternes. Le cortège s'avance ainsi lentement, s'arrêtant à chaque porte où une table a été dressée. Quand il arrive vers une table, le principal des prêtres prend au cendrier qu'il porte au moyen d'un manche un bâton d'encens, qu'il place dans le cendrier de l'autel. Cela s'appelle *liem-hiou*^{ng}, « prendre l'encens dans ses doigts ». Après cela il récite quelques prières pour inviter les esprits à venir participer à la nourriture exposée, et marmotte encore avec ses collègues une espèce de *Tantra* ou formule magique destinée à multiplier à l'infini les mets offerts, et par conséquent à les rendre suffisants pour un nombre infini aussi de fantômes et d'esprits. Cela fait, il passe à la maison suivante, et répète la même cérémonie de demeure en demeure p.424 jusqu'à ce que la rue entière ait été parcourue et que l'on atteigne le temple. La marche de cette procession s'appelle *hîng-hiou*^{ng} « porter l'encens de lieu en lieu ».

Dès que les prêtres s'éloignent, les habitants de la maison font disparaître dans la flamme une multitude d'articles de vêtement en papier, allument de l'encens, se prosternent devant la table d'offrande et touchent à plusieurs reprises la terre avec leur tête. Enfin ils brûlent encore de l'argent en papier, jettent dans le feu le légume avec un peu de riz, font une libation de vin et font partir des pétards devant la porte. On laisse les mets sur la table jusqu'à ce que l'on juge que les esprits ont eu le temps d'en manger, après quoi on les enlève, on les prépare, et on les sert aux membres de la famille et aux convives que l'on a invités. Le vin de riz chaud coule en abondance à ce festin. C'est que l'offrande du jour sert fort souvent de prétexte à de joyeuses assemblées, ce qui ne diminue en rien l'intention religieuse de la fête, puisque l'abondance de la nourriture exposée pour satisfaire la terrible faim des esprits doit, naturellement augmenter en proportion du nombre d'invitations que le maître de la maison se propose de faire.

De là vient que le septième mois est par excellence le mois des dîners priés. Les invitations pleuvent de la part des amis que l'on a dans d'autres rues, et qui donc célèbrent le *p'ó-tō* à d'autres dates qu'on ne le fait soi-même. Pour peu qu'on en ait un certain nombre et qu'on les invite à son tour, on sort presque tous les jours. Ces dîners sont de vraies parties de plaisir. On mange, on boit, on rit, on joue à la morra [1] avec force éclats de voix ; p.425 puis vient la comédie ou les marionnettes, si l'amphitryon est assez opulent pour offrir ce divertissement à ses hôtes ; enfin on ne termine que trop souvent en fumant l'opium. Depuis quelques années c'est déjà devenu un point de l'étiquette, du comme il faut des classes distinguées, dans les ports de mer de la Chine, que d'offrir ce poison à ses convives ; on n'a plus honte de s'avouer fumeur d'opium. Maint fils de bonne famille aurait évité la tentation sans cette détestable mode ; mais maintenant les jeunes gens n'ont rien de plus pressé, quand ils font leur entrée dans le monde, que de se donner du « chic » en fumant l'opium. Les sages et les vieillards branlent la tête avec tristesse et maudissent la cupidité des

---

[1] C'est le *micare digitis* ou la *micatio* des anciens Romains, qui n'a pas seulement subsisté en Italie sous le nom de *morra*, mais qui existe aussi en Chine sous le nom de « crier le poing » (à Émoui *hoah-koûn*). Il se joue par deux personnes, qui ouvrent en même temps chacune le nombre de doigts de la main droite qu'elles veulent en nommant du même coup la somme qu'elles présument devoir être celle des doigts ouverts ; celle qui devine juste a gagné et impose une peine à l'autre. Si les deux joueurs devinent juste ou si tous les deux se trompent, le coup est nul. Naturellement il n'est pas permis de prononcer la somme avant ou après le moment précis ou les mains s'avancent et les doigts s'ouvrent.
Quelque simple que semble ce jeu, il réclame beaucoup de vivacité d'esprit. En effet le joueur doit à chaque coup accomplir avec rapidité trois opérations, déterminer le nombre de doigts qu'il ouvre, déterminer celui qu'il suppose que son adversaire ouvre en même temps, et faire la somme. Non seulement les deux premières de ces opérations supposent de la finesse psychologique, la première, pour déjouer l'adversaire, et la seconde, pour le pénétrer ; mais encore les coups se succèdent avec une grande rapidité, souvent avec des intervalles de moins d'une seconde, et pourtant chaque joueur a le plus grand intérêt à contrôler chaque coup. Il faut donc avoir l'œil aussi bien que l'esprit en alerte, d'autant plus que si celui qui gagne ne s'en aperçoit pas, son adversaire se gardera bien de le lui dire. C'est de là, semble-t-il, que vient que les Romains appelaient une personne parfaitement loyale « quelqu'un avec qui on peut jouer à la morra sans y voir », *dignus quicum in tenebris mices* (Cicéron, *de Officiis*, III, 19).
Les tombeaux égyptiens ont une représentation de joueurs de morra ; seulement les joueurs font usage des deux mains. En tout cas, cela prouve que ce jeu remonte à une haute antiquité — Rich, *Dictionary of Roman and Greek Antiquities*, p. 422.

étrangers qui importent le poison, et qui sont causes par là de la démoralisation des nouvelles générations. Mais revenons aux fêtes alimentaires. Le point culminant s'en trouve dans les cérémonies du grand jour du *p'ó-tō*, près des temples. Il vaut la peine d'en prendre connaissance.

2. *Près des temples*

Parmi les cérémonies bouddhiques du septième mois ce qui se fait dans les maisons n'est pas le principal. Au contraire, pour chaque quartier, le point central du tout se trouve dans le temple paroissial, où les habitants donnent, le grand jour alimentaire, une offrande commune à la multitude des défunts délaissés. Comme pour d'autres solennités considérables qui se célèbrent dans les temples, on a souvent recours à des souscriptions pour couvrir les frais. D'ordinaire les administrateurs du temple, présidés par le « maître de l'encensoir » [1], se chargent de faire circuler les listes et de faire afficher près du temple les noms des donateurs, proprement calligraphiés sur papier rouge, afin que les hommes et les ombres puissent p.426 prendre connaissance de la munificence de l'« Association de l'Oulamba » c'est-à-dire des souscripteurs envisagés comme formant une société.

La plus grande activité règne dans le temple le grand jour alimentaire. On érige sur la place devant l'édifice un échafaud en bois, qui ressemble un peu à une gigantesque table extrêmement haute, et que l'on appelle « échafaud pour les délaissés ». Vers le soir on accumule sur cette machine des mets de toutes sortes propres aux offrandes, achetés en majeure partie du produit des souscriptions. Tout n'est cependant pas de cette provenance, car chacun est libre d'ajouter individuellement à l'offrande. Ces dons volontaires sont hissés en haut par des gens assis dans ce but sur l'échafaud. On orne cette grande machine, qui parfois s'élève aussi haut que les toits des maisons, avec des drapeaux et des

[1] Comp. les pages 55 et 56.

banderoles de toutes les formes et de toutes les couleurs, et on l'illumine au moyen de torches et de lanternes ; et, pour rendre le festin bien appétissant, on plante des bâtons d'encens allumés, non seulement dans les plats qui le composent, mais aussi dans tous les coins et trous de la charpente qui s'y prêtent. Des pyramides composées de friandises et de mets innombrables, maintenus ensemble au moyen de carcasses en bambou, se dressent au haut de la construction, sur le pourtour et dessous ; il y a là une mangeaille formidable, et pourtant ces amas de victuailles semblent petits, à côté des pyramides faites surtout de sacs de riz non cuit, qui leur font concurrence et qui atteignent souvent deux et même trois hauteurs d'homme. Tout cela s'orne d'une grande profusion de fleurs et de clinquant, sans oublier les indispensables bâtons d'encens qui hérissent chaque pyramide, comme si c'était une énorme pelote munie d'épingles géantes. Ces montagnes de comestibles se nomment *ko-tch'ién*, « amas de nourriture pour les délaissés », ou, plus brièvement *tch'ién*, « amas de nourriture ».

Déjà dans le cours de l'après-midi le temple et ses alentours commencent à s'animer. On se dispose à célébrer une messe des morts que le peuple appelle *tsiò* [1], aussi bien que la messe taoïque qui a été décrite aux pages 55 et suiv., mais qui n'est cependant point du tout la même chose, p.427 car ces deux cérémonies ont des origines complètement différentes. L'administrateur et les chefs du temple, tous revêtus de leurs habits de cérémonie et la tête couverte du chapeau conique à franges rouges, font placer une poupée en papier au haut de l'échafaud, au milieu des plats d'offrande, puis ils ouvrent la fête en s'agenouillant au pied de la structure et en touchant à plusieurs reprises le sol de leur front. Ce qu'ils font n'a pas seulement pour but de rendre hommage à la divinité représentée par la poupée de papier, mais encore de l'inviter à maintenir l'ordre parmi les esprits affamés, si ceux-ci en venaient à se disputer en se partageant la proie ; car, dit le peuple,

[1] Voy. la page 59.

ce dieu est l'administrateur, le dispensateur des comestibles de l'offrande, et en cette qualité il possède le respect et l'obéissance des ombres. On l'appelle *P'ó-Tō-Kong*, « Seigneur du *p'ó-tō* », ou bien encore *Tāï-Tsiòng-Yâ*, « Grand Père de tous ». Un autre titre qu'on lui donne très souvent est celui de *Koúi-ông*, « Roi des ombres ». Il y a des personnes qui le nomment', *Tāï-Soū-Yâ* « Grand Maître », et qui prétendent qu'il est, ou bien le représentant visible de toute la légion des ombres, ou bien une incarnation de la déesse de la Grâce divine, Kouan Yin, douée, comme on l'a vu à la page 193, d'un grand pouvoir miraculeux de délivrer les âmes de l'enfer. C'est pour cela qu'il porte souvent au sommet de la tête une petite image de cette déesse. Les pyramides de comestibles les plus petites lui sont spécialement destinées, tandis que les grandes sont réservées pour servir à apaiser la faim des âmes.

Tāï-Soū-Yâ joue un rôle important dans la grande fête alimentaire. C'est lui qui, de même que Kouan Yin, met les âmes dans le cas de pouvoir quitter l'enfer ; c'est en outre lui qui les convoque et qui veille à ce que chacun ait sa part, et que les faibles ne soient pas privés pour les forts de ce qui leur revient. Aussi lui place-t-on souvent dans les mains un drapeau ou une banderole où on lit : « Je fais venir les âmes des ténèbres ; je leur distribue des vêtements et, par compassion, leur procure de la nourriture ».

On lui donne parfois des dimensions colossales ; mais dans ce cas il est p.428 rare qu'on le place sur l'échafaud. On préfère alors le placer, assis, à côté de cette machine ou en face, et souvent il est si grand que sa tête dépasse l'offrande. Cela fait que rien ne peut échapper à son regard, d'autant plus que d'ordinaire l'on a eu la précaution de lui ouvrir les yeux [1] avec du sang ou de la couleur rouge, et que ses prunelles sont arrangées de telle façon que les courants d'air les fassent se tourner dans tous les sens.

---

[1] Voy. la page 271.

Trois autres divinités, qu'il importe d'implorer en faveur des âmes peut-être plus encore que la déesse de la Grâce, ont aussi là leurs images en papier, parfois abritées dans une sorte de guérite érigée pour la circonstance, parfois, si le temps le permet, en plein air. Ce sont Yama, le dieu de l'Enfer, et ses deux fidèles acolytes, qui se tiennent debout des deux côtés de son siège, chacun tenant un livre et un pinceau, pour prendre note de toutes les bonnes et mauvaises actions des mortels [1]. On offre aussi à ces trois divinités des mets et des bâtons d'encens, et les dévots du quartier font d'interminables génuflexions en leur honneur. Quand la fête se célèbre sur un très grand pied et que l'on dispose de beaucoup d'argent, il arrive que l'on orne la partie du terrain où se trouve Yama et ses satellites avec de grandes fresques en papier, représentant les dix-huit subdivisions de l'enfer.

On voit là en outre des imitations en papier d'une multitude d'objets que l'on juge pouvoir être utiles aux âmes dans l'empire des ombres. Il y a des maisons, des jardins, des trésors remplis de papier d'or et d'argent, des tables, des chaises, des vêtements, des chapeaux, des souliers et des bottes, des pantalons et des surtouts. Tous ces objets sont destinés à être brûlés à la fin de la cérémonie, et ainsi expédiés dans le pays des ombres. Il est vrai que, tout nombreux qu'ils sont, ils sont fort loin de pouvoir suffire aux besoins de tant de millions et de millions d'âmes ; mais cela ne fait rien, car, comme on va le voir, les prêtres ont des formules magiques qui les multiplient à l'infini avant qu'on les livre au feu [2].

p.429 On peut souvent aussi découvrir sur la place où se fait l'offrande un bateau en papier, avec des mâts et des voiles et un équipage de papier. Il sert, dit-on, aux âmes à traverser le Styx de

---

[1] Voy. au sujet des acolytes de Yama notre description des dieux urbains, dans l'article sur le dernier jour de l'année.

[2] Les Siamois aussi brûlent toutes sortes d'objets pour le service de leurs morts. « Les Siamois brûlent le corps, et mettent autour du bûcher beaucoup de papiers où sont peints des jardins, des maisons, des animaux, des fruits, en un mot tout ce qui peut être utile ou agréable dans l'autre vie. Ils croient que ces papiers brûlés deviennent réellement ce qu'ils représentent » : — Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, au mot *Mort*.

l'enfer chinois, et en outre tous les lacs, cours d'eau et canaux qui se trouvent entre l'enfer et le terrain de la fête. On y joint encore d'autres moyens de transport, chevaux, palanquins, coulis, au gré de l'imagination des gens.

Dans le cours de la soirée on représente dans le voisinage du temple des drames tragiques et comiques pour l'amusement tant des dieux que des hommes et des ombres [1] ; pendant ce temps les dévots se rendent dans l'édifice sacré pour y offrir de l'encens et se prosterner en l'honneur des morts. Il va sans dire que le temple est durant la soirée illuminé aussi brillamment que possible au moyen de lanternes et de cierges, et que le papier d'argent ne manque pas un instant dans le pot à feu placé exprès dans le vestibule pour le consumer. Ceux qui veulent témoigner de leur vénération pour les âmes des morts et les inviter à venir se nourrir et se vêtir, commencent par se prosterner dans la poussière et par brûler de l'encens devant le dieu auquel le temple est consacré ; car la politesse exige que l'on salue en tout premier lieu le maître de la maison dans laquelle on entre, et en outre il ne faut pas oublier qu'une divinité est d'un rang plus élevé que quelque créature défunte que ce soit, tant que celle-ci n'a pas été déifiée.

Si les chefs du temple ou les maîtres des cérémonies chargés de l'organisation de la fête entendent leur monde, ils seront trop polis pour laisser un dévot faire seul ses génuflexions, et au contraire délégueront l'un d'entre eux pour répéter à deux pas en arrière tous les mouvements de l'adorateur. Cela s'appelle *pôï-pàï*, « accompagner les révérences ». Quand le visiteur a ainsi présenté au dieu du temple les hommages qui lui sont dus, il se rend, pour y planter des bâtons d'encens, à une table placée en face du grand échafaud des offrandes et portant quelques cierges allumés avec un cendrier. Il allume de l'encens en faisant les révérences obligées, puis il s'agenouille, et, touchant à plusieurs reprises la terre de son

[1] Nous avons déjà dit à la page 416 qu'on représente souvent dans ces occasions le mystère de Mâudgalyâyâna.

front, il invite au festin les esprits affamés. D'ordinaire on frappe le gong à chaque fois que quelqu'un fait brûler de l'encens devant le dieu ou pour les ombres.

p.430 Ceux qui ont individuellement donné des mets pour l'offrande ne se contentent pas toujours de cette simple invitation, mais soulèvent souvent en outre un à un les plats, en récitant des formules pieuses, comme pour les présenter ainsi aux âmes des morts. Cela s'appelle *hièn-kìng* [1].

Revenons maintenant aux prêtres, que nous avons perdus de vue après les avoir suivis dans leur procession le long des maisons.

Après avoir miraculeusement multiplié d'habitation en habitation les mets des offrandes en récitant leurs merveilleux *tantras*, ils arrivent sur l'emplacement de la fête et débutent aussitôt par allumer solennellement de l'encens sur l'autel du dieu du temple et devant Yama et ses satellites. Les chefs du temple les assistent pendant cette cérémonie ; en même temps il se fait de la musique et la monotonie de l'acte se rompt au moyen de génuflexions, pendant lesquelles on touche le sol avec sa tête. Ensuite, d'un pas solennel et pieux, les prêtres se rendent en procession à une tribune érigée en face du grand échafaud de l'offrande. Là, à quelques pieds au-dessus du sol, a été préparée pour eux une table entourée de sièges. L'un de ces derniers est disposé de façon à ce que la vue de celui qui l'occupe commande l'échafaud ; il est destiné au grand prêtre ; deux ou quatre autres se trouvent rangés à sa gauche et à sa droite pour les prêtres inférieurs. Quand ils ont pris place, on dit qu'ils « sont montés sur le siège » ou qu'ils « sont assis sur le siège », *tsioū$_{ng}$-tsō* ou *tsē-tsō*. Des chandeliers, des cierges et des bâtons d'encens ont d'avance été préparés sur la table, ainsi qu'un petit tas de sapèques et que des pêches faites de

[1] Comp. la page 66.

plâtre ou d'argile, symboles d'une longue vie, de l'éternité et par conséquent de l'infini [1].

p.431 Les musiciens s'escriment sur leurs instruments en ne s'accordant que de rares moments de repos ; en même temps s'élève de la place bondée de spectateurs ce grondement non interrompu si caractéristique que l'on pourrait appeler le bruit des foules. Nos prêtres, comme insensibles au vacarme, accompagnés en outre des coups frappés sur le *k'ók* [2], marmottent et chantent leurs formules magiques, ou *tantras* miraculeux, afin de multiplier à l'infini les comestibles et les objets en papier de l'offrande. Ils récitent des prières qui doivent activer la mise en liberté des âmes, nasillent des

---

[1] Il est assez difficile de comprendre ce que ces fruits font sur cette table de prières sacerdotale. Soit les laïques soit les prêtres que nous avons interrogés à ce sujet n'ont su guère nous répondre que *hong-siók*, « coutume ». Cette réponse n'en étant pas une, nous avons dû chercher nous-même. Peut-être ces pêches doivent-elles symboliser la multiplication infinie des objets qui composent l'offrande ; car la pêche n'est pas seulement un sujet favori chanté par les poètes, qui en tirent des allégories indicatives des vertus féminines (comp. par ex. le chant tiré du « Livre des Odes » que nous avons cité en note à la page 88). mais encore elle a joué un grand rôle dans les spéculations des taoïstes sur l'éternité de l'existence. La Mère royale de l'Occident, qui commande aux elfes et aux fées des monts Kwoun-loun et dont nous avons déjà parlé en note à la page 16, possédait, dit le livre des « Traditions concernant l'empereur Wou de la dynastie de Han », un pêcher qui ne portait de fruit que tous les trois mille ans ; elle en donna quelques pêches à l'empereur Wou (140-86 av. J. C.), en l'avertissant toutefois que ce serait peine perdue que d'en semer les noyaux dans ce monde-ci, parce qu'elles n'y pouvaient pas croître. Dans d'autres occasions on la voit donner à ses favoris des pêches de dix mille ans. C'est du moins ce qu'on lit dans la « Collection d'Écrits laissés » ouvrage de Wang Kia qui date probablement du IVe siècle, et qui prétend, 'au moyen de toutes sortes de récits fabuleux, compléter les plus anciens livres d'histoire. Enfin le « Livre des Esprits et des Miracles », que nous avons cité en note à la page 11, raconte dans son chapitre sur « les Déserts orientaux » qu'il croissait en Orient un pêcher haut de cinq cents pieds, qui portait des feuilles longues de huit pieds et des fruits de plus de trois pieds, des noyaux desquels on pouvait extraire par la cuisson l'élixir de vie.
Nous n'en finirions pas, et de plus la chose n'aurait guère d'utilité, si nous voulions essayer ne fût-ce que de mentionner les innombrables récits et légendes où la pêche joue le grand rôle. Cependant nous devons signaler an lecteur la fable des deux frères Chun T'ou et Youh Louï que nous reproduirons dans notre article sur le dernier jour de l'année ; c'est là peut-être en premier lieu qu'il faut chercher pourquoi l'on place des pêches sur la tribune à prières des prêtres lors de la fête alimentaire du septième mois. En effet, d'après cette légende, un pêcher servait de lieu de jugement pour les esprits et les démons, d'où il faut nécessairement conclure que le fruit doit en être un objet de terreur pour les esprits turbulents et mutins qui se trouvent parmi les ombres, et servir par conséquent à les empêcher de troubler la marche régulière de la fête, de s'emparer des pièces d'argent avant que les formules magiques aient été prononcées dessus, et de se rendre importuns aux assistants ou aux autres ombres.

[2] Voy. la page 64.

litanies où sont implorées les légions de bouddhas et de bodhisattvas, et s'adressent en tout premier lieu à la patronne de

Pl. XVI. SI-WANG-MOU
Bronze chinois. Haut. 26 cm.

l'église terrestre de Sakyamouni, à Kouan Yin, dont l'activité principale a toujours consisté jusqu'à maintenant à délivrer les âmes retenues en enfer. Grâce à ces efforts des prêtres le peuple

espère atteindre le but en vue duquel il a fait pour cette soirée le sacrifice d'une partie de ses biens, et faire tourner plus vite la roue de la *Sansára* pour hâter le moment où, d'après l'ordre éternel des choses, elle doit faire remonter hors de leur misère les habitants des lieux infernaux, afin qu'ils puissent traverser les cinq *gâti* ou degrés de la transmigration des âmes par lesquels il leur reste encore à passer [1].

Tout ce marmottage de formules et de prières dure si longtemps et est p.432 si monotone que naturellement l'attention de la foule se lasse et se détourne des prêtres avant qu'ils aient fini. Cependant, comme tout ici-bas doit bien avoir un terme, ils se taisent enfin. Un cri de joie s'élève aussitôt de la foule qui commence à onduler. Un des prêtres prend alors les pièces de monnaie déposées sur la table et multipliées à l'infini par la puissance des *tantras*, et les jette aux ombres errantes dans l'air, qui en font sans doute leur profit à leur manière, ce qui n'empêche pas une foule d'enfants et de mendiants, accourus de tous côtés pour avoir part à l'aubaine, de s'emparer des pièces qui tombent, se bousculant, criant et hurlant à qui mieux mieux.

Vient alors une distribution qui intéresse beaucoup moins la populace. Il s'agit de cette ambroisie ou de ce nectar qui porte le nom d'*Amrita* ou de *Soma* et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler [2]. Les prêtres en font de leur tribune avec un rameau vert des aspersions dans l'air pour le rafraichissement des ombres. Lorsqu'enfin cette cérémonie à son tour a duré ce qu'il faut, des coups frappés sur un grand gong annoncent que l'alimentation des ombres est terminée et que celles-ci ont bu et mangé suffisamment.

A ce signal la scène change comme par un coup de baguette magique. Au lieu d'une cérémonie religieuse le spectateur a soudain sous les yeux ce qui lui semble un spectacle d'incendie et de pillage.

---

[1] Comp. la page 410.
[2] Voy. la page 198 et la note de la page 255.

On réunit à grands cris tous les dieux de papier qui ont figuré dans la cérémonie et on en fait un grand feu avec accompagnement d'une grande quantité de papier d'offrande ; on jette dans ce foyer maisons, jardins et autres objets en papier destinés aux ombres, et l'on y joint le bateau, les civières et les autres moyens de transport à leur usage. De hautes flammes s'élèvent en pétillant et répandent sur toute la place une lueur fantastique.

Le gigantesque *P'ō-Tō-Kong*, qui domine la mer de feu, produit un effet singulier. La flamme s'empare premièrement de ses membres inférieurs et s'élançant dans l'intérieur de son corps, qui est vide, fait flamboyer ses yeux, qui ont l'air de rouler d'une manière furibonde, aux caprices de l'air chaud qui monte de l'intérieur. En même temps ses vêtements bigarrés reflètent en y ajoutant mille nuances les lueurs changeantes du brasier, p.433 jusqu'à ce qu'à leur tour ils soient saisis par l'élément destructeur. Alors on voit le monstre vaciller quelque temps, puis s'effondrer, pour plus n'être au bout d'un instant que de la fumée et de la cendre. Pendant ce temps les chefs du temple s'avancent et jettent aussi dans le feu une longue bande de papier rouge, où sont inscrits les noms des souscripteurs et le montant de leurs cotisations. Auparavant, dans le courant de la soirée, on a eu soin de lire cette liste à haute voix pour en donner connaissance aux dieux et aux ombres assemblés.

En même temps que les dieux et les objets de papier disparaissent les comestibles qui composent l'offrande. On s'est jeté dessus, chacun pour en prendre ce qu'il peut. En un clin d'œil l'échafaud est dépouillé, les pyramides de riz renversées ; on a pris la haute structure d'assaut, non sans querelles et gourmades, et les premiers arrivés en haut se hâtent de s'emparer de tout ce qui leur tombe sous la main et de le jeter à leurs amis restés en bas. C'est une cohue indescriptible où les accidents sont inévitables. Des enfants tombent sous les pieds de la foule, d'autres parfois sont précipités du haut de l'échafaud, où a lieu une véritable mêlée. Les autorités d'Émoui s'en sont émues et ont défendu le pillage des

autels [1] ; mais naturellement cette défense est restée lettre morte. Cette fin originale par elle-même se nomme *tch'ioú*^{ng} *ko-pî*^{ng}, « piller l'échafaud pour les délaissés », ou aussi, par abréviation, *tch'ioú*^{ng}*-ko*, « piller les délaissés ».

Quand il ne reste plus rien à prendre, la foule s'écoule rapidement, et au bout de quelques instants le théâtre de ces scènes si vivantes et même sauvages est redevenu désert, et l'on n'y voit plus, comme un grand squelette, que la charpente de l'échafaud, dont la maigre silhouette se dessine dans l'air aux dernières lueurs vacillantes des feux qui s'éteignent.

*

Les quartiers qui n'ont point de temple ne sont pas pour cela privés de célébrer la grande fête alimentaire des ombres des morts. On y érige dans quelque endroit qui s'y prête les charpentes nécessaires et des abris temporaires pour les idoles en papier, puis l'on accomplit les cérémonies p.434 que nous venons de décrire. C'est ce que font surtout les gens qui passent leur vie sur l'eau, les bateliers et marins, qui n'ont pas d'habitations à terre. D'ordinaire ils n'entrent pas dans l'association de l'Oulamba de la rue près de laquelle leurs embarcations stationnent à l'ancre ou amarrées au rivage ; ils préfèrent célébrer un *p'ó-tō* pour leur propre compte, se cotisent entre eux et érigent des tables d'offrande au bord de l'eau, mais il est rare qu'ils construisent de grands échafauds pour nourrir les esprits. Ils aiment cependant à engager des acteurs pour l'amusement des ombres qui viennent manger aux tables d'offrande. Il leur arrive aussi assez souvent de placer leur offrande et le théâtre tout ensemble sur un grand bateau à quelque distance de la rive, afin de célébrer leur Oulamba sur l'eau-même. Il est clair que le port présente alors un aspect des plus animés et des plus gais, d'autant plus qu'en Chine les représentations théâtrales sont toujours accompagnées d'illuminations et de musique.

---

[1] Voy. les « Mémoires concernant Émoui », déjà cités à la page 155, ch. XV.

Une dernière forme particulière de la fête alimentaire porte le nom de *gín-á p'ó*, « *p'ó-tō* des enfants ». Comme son nom l'indique, c'est une fête du jeune âge. Les jeunes garçons se cotisent pour l'organiser. Avec l'argent recueilli ils achètent des denrées d'offrande en miniature et engagent des joueurs de marionnettes ou même des acteurs. De fait cependant ce sont en définitive d'ordinaire les parents qui dirigent la fête, de sorte que l'Oulamba des enfants n'est plus au fond qu'une répétition en petit du grand *p'ó-tō*. Cette fête d'enfants ne se célèbre pas très souvent.

III. Fermeture de l'enfer

@

Après les détails que nous avons donnés aux pages 420-422, il ne reste pas grand'chose à dire de la manière dont se célèbre cet événement. Il a lieu le dernier jour du mois et s'appelle « fermeture des portes de l'enfer », *koaïⁿ tē-gík-mûng*, ou « fermeture de l'entrée de l'abîme », *koaïⁿ hàm-k'áo*.

Des comestibles et des objets en papier, analogues à ceux qui ont figuré sur les tables d'offrande aux portes des maisons à l'occasion de l'ouverture de p.435 l'enfer, font de nouveau leur apparition, et constituent comme un festin d'adieu offert aux ombres. Là-dessus il est entendu que l'enfer s'est refermé et que tout s'y passe comme avant le mois de relâche. Il n'est donc pas étonnant que bien des gens aient pitié des pauvres ombres lorsque arrive un moment qui doit leur être plus que désagréable, et se sentent pour cela pressés de leur offrir une suprême consolation et de les combler de leurs bienfaits. Aussi maint quartier organise-t-il une grande offrande Oulamba, et fait ainsi du dernier jour du mois, comme nous l'avons indiqué à la page 423, un second moment d'éclat dans la série des fêtes alimentaires.

@

SEPTIÈME JOUR DU SEPTIÈME MOIS

FÊTE DU SEPTIÈME SOIR

p.436 Le culte des astres en Chine. Origine de la constellation de la « Tisserande ». L'hiver a été jadis l'époque par excellence des travaux domestiques des femmes. La Tisserande, patronne des travaux féminins à l'aiguille. Mariages conclus à l'époque du solstice d'hiver. Pourquoi la Tisserande est devenue déesse de la vie conjugale. Ses amours avec la constellation du « Vacher ».

Offrande faite le soir du 7 à la Tisserande par les femmes et les jeunes filles. Consécration des amulettes des enfants. « Mendier l'habileté ». Culte de la Tisserande dans les temps passés et dans diverses parties de l'empire. Célébration japonaise de cette fête. Offrande aux dieux des Lettres.

@

Comme nous l'avons indiqué à la page 163, le culte des astres et des constellations constitue un élément important de la religion des Chinois. Il faut admettre qu'il s'établit parmi eux lorsqu'ils se trouvaient dans la même phase de développement que celle que traversaient les peuples occidentaux à l'époque où le sabéisme prit naissance. Cela veut dire que ce fut lorsqu'ils eurent appris à observer la périodicité des mouvements célestes et qu'ils eurent découvert que c'est le soleil *dans les différentes positions qu'il occupe à l'égard des étoiles* qui règle la succession des saisons, fait naître les produits de la terre et règne ainsi sur l'existence des hommes et tout ce qui la compose. Si cette vue est juste, il en résulte que le culte des astres doit remonter chez les Chinois à une antiquité extrêmement reculée, et ceci à son tour explique pourquoi il est très difficile maintenant de p.437 se rendre compte de ce qui a donné lieu aux noms et aux attributs d'un grand nombre d'astres auxquels les Chinois continuent à rendre hommage ; il y a là tout un ordre de questions d'une obscurité désespérante, où la certitude fait défaut et où l'hypothèse est la seule ressource.

Nous avons déjà vu [1] que c'est le cas pour le dieu sidéral des lettrés, Wun Tch'ang ; ce l'est encore pour la constellation de la

[1] Voy. page 163.

« Tisserande », *tsit-loú*, au culte de laquelle est réservé le soir du 7 du septième mois.

A Émoui le peuple appelle cette soirée *tch'it-siáh*, « septième soir ». La déesse qui reçoit alors un culte passe pour être patronne tant des femmes mariées que des jeunes filles, et on lui assigne pour demeure α (Wega), ε et ζ de la Lyre. C'est le groupe formé par ces trois étoiles qui porte le nom de Tisserande, et cela chez les astronomes aussi bien que chez les gens du peuple.

Nous avons essayé en vain de trouver dans les ouvrages chinois que nous pouvions consulter quelque lumière sur l'origine de ce nom, et les questions que nous avons posées à ce sujet à des gens d'étude n'ont pas abouti à mieux. Force nous est donc de chercher ailleurs que chez les Chinois eux-mêmes. Nous nous arrêterons à l'explication proposée par le Dr. Schlegel [1], qui, nous semble-t-il, explique bien des choses dont sans cela peut-être il faudrait renoncer à rien comprendre du tout.

Il y a quelque 18 000 ans, lorsque l'homme préhistorique de l'Europe errait encore dans les forêts, la race chinoise aurait d'après le docteur Schlegel déjà possédé quelques éléments d'astronomie et serait donc déjà parvenue à un certain degré de civilisation. A cette époque le point que passait le soleil au moment de l'équinoxe du printemps se trouvait dans le Scorpion, et la Lyre annonçait le commencement du dixième mois de l'année civile chinoise lorsqu'elle culminait à minuit. Cette époque, qui coïncide à peu près avec notre mois de novembre et qui ouvre en Chine la saison d'hiver, était celle où les femmes se mettaient aux travaux féminins. La saison agricole était terminée, la moisson était rentrée, les hommes partaient pour la chasse ou pour la guerre, et les femmes, restées dans leurs foyers, n'avaient presque plus d'autre occupation que de préparer pour l'année qui venait des habits et d'autres objets d'utilité domestique. Or comme la Lyre, ainsi qu'il

[1] *Uranographie chinoise*, p. 196 et 494.

vient p.438 d'être dit, annonçait le commencement de cette saison, le soir par son lever, à minuit par sa culmination, on lui donna le nom de « Tisserande », et l'on en fit la patronne des travaux féminins, ce qu'elle est restée jusqu'à ce jour.

Lorsque, par un effet de la précession des équinoxes, 2 000 ans plus tard, cette constellation en culminant à minuit n'annonça plus le dixième mois, mais le solstice d'hiver, on joignit à ses attributs, pour des raisons tout aussi faciles à exposer, ceux qui assurent le bonheur conjugal. En effet les Chinois disent qu'au solstice d'hiver cesse la lutte entre le principe mâle et le principe femelle de la nature, Yang et Yin [1]. Pendant quelque temps les jours et les nuits ne grandissent ni ne diminuent ; la lutte entre la lumière et les ténèbres est suspendue ; « au solstice d'hiver les deux principes unissent leur semence et le Ciel et la Terre se joignent et sont dans une harmonie réciproque » [2], pour donner bientôt naissance à la jeune lumière solaire, qui s'empressera de faire revivre la nature. A l'époque du solstice cependant c'est le principe féminin qui a la prépondérance, se trouvant à son plus haut degré de force ; il n'est donc point étonnant que les Chinois des temps antiques, en imitation de la nature dont ils étaient si complètement dépendants, aient considéré le milieu de l'hiver comme un moment très propre à conclure les mariages. Et maintenant encore, comme nous l'avons déjà dit à la page 87, on célèbre beaucoup de mariages pendant la saison froide, probablement parce que l'on n'a jamais cessé de se conformer aux usages des pères, même lorsque ces usages remontent à une époque antérieure à l'histoire.

Tel que le ciel étoilé se présentait aux regards il y a 18 000 ans, le solstice d'hiver, l'époque où se faisaient les mariages, était signalé par la culmination à minuit d'un groupe de quatre étoiles qui se trouvent dans la main du Verseau. Les astrologues chinois

---

[1] Voy. page 60, en note.

[2] Voy. le « Livre de Chun Noung » (patron de l'agriculture, mentionné à la page 92) cité dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VII.

d'alors donnèrent pour cette raison à cette constellation le nom de la « Vierge ». Mais 2 000 ans plus tard la Lyre ou Tisserande avait pris la place de ces quatre étoiles, et n'hérita pas seulement par là de leurs attributs de déesse de la vie conjugale, mais en p.439 même temps conserva sa propre dignité de déesse des travaux féminins, qu'elle possédait déjà depuis une époque plus reculée encore, ainsi que nous l'avons vu plus haut. C'est dans ce double rôle qu'elle entre actuellement toutes les années en scène le 7 du septième mois ; mais sa vraie nature est voilée aux intelligences de ses adorateurs par un épais tissu de récits légendaires, dont la plupart doivent leur origine à la proximité dans laquelle elle se trouve d'une autre constellation.

En effet, si l'on fait passer un méridien par la Lyre, on découvre un peu à côté de cette ligne, dans la direction de Pégase, la constellation de l'Aigle, dont les trois principaux luminaires, α (Altair), β et γ, forment un groupe auquel les Chinois donnent le nom du « Vacher » [1]. La Lyre et l'Aigle, ou la Tisserande et le Vacher, culminent donc presque en même temps, et comme, ainsi que nous l'avons fait voir, cette culmination de minuit coïncidait dans un âge extrêmement reculé avec le mariage de la nature pendant le solstice d'hiver, cela a donné lieu à une fable astrologique fondée sur l'idée d'une cohabitation des deux constellations, analogue à celle qui unit les êtres humains sur la terre et à celle de Yang et de Yin au sein de l'univers. Il est vrai que maintenant cette culmination simultanée ne se produit plus en hiver, mais, par un effet de la précession, dans la première moitié du septième mois chinois ; mais cela n'a point fait disparaître de l'imagination du peuple l'idée que la Tisserande conçoit par les œuvres du Vacher, de sorte que les femmes l'honorent au septième mois en qualité de déesse stellaire qui protège la vie conjugale.

---

[1] En langue d'Émoui *goû-nûng*. Cependant on écrit d'ordinaire [][] « meneur de vaches ».

> « Le 7 du septième mois, disent les légendes, la Tisserande doit traverser le Fleuve... et elle se rend pour un temps auprès du Vacher [1] ; des corneilles et des pies forment un pont en se rassemblant sur le Fleuve, et font ainsi passer la Tisserande [2]. Jusqu'à aujourd'hui on assure que la Tisserande va épouser le Vacher [3].

p.440 Le céleste Fleuve de la légende n'est autre que la voie lactée, vrai fleuve lumineux qui serpente sur la voûte céleste et qui mérite parfaitement le nom clair et concis que lui donnent les Chinois. Il passe de fait entre l'Aigle et la Lyre ; mais il est moins facile de comprendre ce qui a donné au peuple l'idée de ce pont de corneilles et de pies qui permet à la Tisserande de passer le courant. Peut-être y a-t-il là une allusion à la migration d'automne de ces oiseaux voyageurs. Ajoutons que notre légende ne prétend point parler d'un déplacement de la constellation fixe de la Lyre, mais d'un voyage de la déesse qui l'habite.

C'est sur cette légende astrologique que se base en majeure partie l'offrande et le culte que les femmes aussi bien que les jeunes filles dédient à la Tisserande dans la septième nuit du septième mois. Après le coucher du soleil, elles placent près de la porte d'entrée une table d'offrande chargée de toutes sortes d'objets de toilette féminins, afin de fournir à la déesse tout ce qui est nécessaire pour qu'elle se présente à son époux aussi parée que possible. Une aiguière, un miroir, un peigne, des ciseaux, même des fleurs, du fard et du rouge de minium s'étalent sur la table ; notons cependant que souvent on remplace le rouge par du papier de la même couleur. On place en outre sur la table quantité de choses bonnes à manger, des petits gâteaux, des melons et d'autres fruits, des confitures, et l'on allume des cierges et des

---

[1] Voy. le « Supplément des Écrits concordants », que nous avons cité à la page 353.

[2] « Description des Usages locaux », signalée par nous à la page 227, et citée dans le « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 79.

[3] « Supplément des Écrits concordants ». Voy. en outre Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 311 ; le « Calendrier de King-Tchou », etc.

bâtons d'encens, de sorte que sous ce rapport cette offrande ne diffère pas de celles que l'on fait lors de leur jour de fête à d'autres divinités de second rang.

Quand tout a été soigneusement préparé, rangé, passé en revue, les femmes et les jeunes filles s'approchent pour offrir l'encens, s'agenouiller et toucher le sol de leur tête. Souvent elles accompagnent ces actes d'une prière marmottée tout bas, dans laquelle elles demandent d'avoir des enfants ou du moins, s'il s'agit de filles, de trouver un bon mari et d'être bénies par la déesse lorsqu'elles seront mariées. Là-dessus elles brûlent du papier d'offrande et jettent sur le toit les fleurs et le fard, afin que la déesse les prenne pour s'en parer. On termine en distribuant les gâteaux et les confitures aux enfants des deux sexes, qui ne se font pas prier pour s'en régaler.

Les enfants portent beaucoup, suspendus au cou par des fils rouges, des amulettes qui ont la forme de médailles où se trouvent les huit symboles que nous p.441 avons décrits à la page 61. Le soir du 7, les femmes font consacrer ces amulettes par la Tisserande. Dans ce but elles les déposent sur la table d'offrande, y attachent de nouveaux fils, se prosternent devant la déesse et jettent les anciens fils dans le petit feu allumé pour consumer le papier d'offrande. On suspend alors de nouveau les amulettes au cou des enfants, qui sont ainsi assurés de jouir durant toute l'année de l'inappréciable protection de la déesse.

Le sexe fort ne condescend pour ainsi dire jamais à se mêler de ces pratiques dévotes, à l'exception, cela va sans dire, des petits garçons encore sous l'aile des femmes. La mère, les sœurs, ne manquent pas de les presser de prendre part à la cérémonie, ou même de le leur ordonner, et ils font ainsi leurs génuflexions répétées avec les membres féminins de la famille.

On ne se borne pas, le 7 du septième mois, à invoquer la Tisserande pour avoir des enfants, pour être heureux en mariage et pour que les enfants soient protégés, mais en outre, comme c'est

dans la nature des choses, les femmes lui demandent de leur donner l'habileté dans leurs ouvrages. Les Chinois d'Émoui appellent cela *k'it-k'áo*, « mendier l'habileté ». Quand l'offrande est faite, les femmes mettent à l'épreuve d'une manière originale l'efficacité de cette prière. Pour cela elles essaient d'enfiler des aiguilles à la seule lumière de la lune, toujours au ciel pendant la première moitié de chaque mois chinois, ou bien, si les nuages cachent l'astre des nuits, à la lueur d'un bâton d'encens allumé. Elles disent que celles qui réussissent le mieux à cet exercice sont évidemment les plus avancées dans la faveur de leur patronne, et par conséquent seront douées par elle de la plus grande habileté. L'épreuve finie, on plante, comme une espèce de trophée, ou bien pour témoigner sa gratitude, les aiguilles enfilées dans les fruits qui se trouvent sur la table d'offrande, et on les y laisse jusqu'à ce qu'on enlève et distribue les comestibles aux enfants ou aux amies. Quelques femmes s'empressent aussi, dès que les rites de l'offrande sont achevés, de faire quelques points à un ouvrage quelconque de couture, convaincues que par là elles étendront sur toute la durée de l'année la bénédiction qu'à leurs supplications la déesse vient de répandre sur leur dextérité.

Le culte de la déesse du Métier à tisser paraît avoir été très populaire p.442 en Chine à toutes les époques de l'histoire de ce pays, du moins il en est fait mention dans un grand nombre d'ouvrages anciens et modernes. Par exemple on lit dans les « Mélanges sur la Capitale occidentale » [1] que

> « sous la dynastie de Han les dames de la cour, pour s'exercer toutes ensemble, enfilaient chaque 7e jour du 7e mois, dans la tour de K'aï-kin, des aiguilles à sept trous [2].

---

[1] Voy. la page 393.

[2] Ces sept trous des aiguilles se rapportent peut-être au fait que la cérémonie se faisait le 7 du septième mois.

De son côté, le livre des « Choses oubliées de la période de T'ien-pao », sorte de complément de l'histoire de l'époque qui va de 742 à 756, dit qu'alors

> « dans les palais on arrangeait des fleurs, des fruits, du vin et des friandises, et qu'on y plaçait des sièges, pour offrir ainsi aux deux étoiles le Vacher et la Tisserande, et qu'aussi on enfermait des araignées dans de petites boites de métal, et que le lendemain on les ouvrait et inspectait afin de juger par la compacité plus ou moins grande de leur toile du degré d'habileté que l'on obtiendrait (au tissage). En outre que les dames du harem prenaient chacune une aiguille à neuf trous [1] et des fils de toutes les couleurs, qu'elles se tournaient vers la lune et tâchaient d'enfiler les aiguilles, croyant que celles qui réussiraient obtiendraient de l'habileté [2].

Le « Calendrier de King-Tch'ou » raconte que dans cette contrée

> « les femmes et les filles des familles faisaient ce soir des pelotes de fils de soie multicolores, qu'elles enfilaient des aiguilles à sept trous, faites parfois d'or, parfois d'argent ou de minerai de cuivre, et que l'on plaçait dans la cour des melons et d'autres fruits afin de prier pour avoir de l'habileté. » p.443
>
> « Le 7 du septième mois », dit la « Description des Usages locaux », citée à la page 227, on disposait en plein air des bancs et des tables et servait des repas de vin, de viande et de fruits de la saison, et, pendant qu'on répandait de la poudre d'encens, on implorait de l'Aigle et de la Tisserande la richesse, une longue vie et des enfants.

---

[1] Ceci est peut-être une allusion au nombre des étoiles que certains astronomes comptent dans les deux constellations ensemble. Le « Canon astronomique », que nous avons mentionné à la page 162, dit que la Tisserande se compose de trois étoiles et le Vacher de six.

[2] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI.

A cette cérémonie se joignait parfois, à ce que dit un autre auteur, un usage assez particulier.

> « Le peuple faisait le septième soir avec de la cire des figures d'enfants, les faisait flotter sur l'eau comme en se jouant, et en déduisait des prévisions sur l'enfantement des femmes. On appelait cela influencer l'enfantement [1].

Tous les Chinois cependant n'approuvaient pas ces pratiques, comme on peut le voir par l'épigramme suivante dirigée par le poète Yang P'oh contre le culte de la Tisserande :

Que désire-t-on vers le moment où elle s'unit au conducteur de vaches ?

On veut inviter la Tisserande à faire travailler les navettes de métal.

D'année en année on la supplie d'accorder de l'habileté parmi les hommes ;

Mais on ne dit pas combien parmi les hommes sont habiles.

La fête du septième mois se célèbre aussi au Japon. On présente des objets de toilette, des confitures, des fleurs et des fruits, en hommage à la même Tisserande et au même Vacher qui sont tenus en si grande vénération par les femmes chinoises. On consacre même au couple divin des poésies, en particulier des épithalames et des chants d'amour. Sans doute p.444 les Japonais, qui ont emprunté à leurs voisins occidentaux tant d'usages religieux et même les principaux éléments de leur civilisation, sont aussi redevables de cette fête aux habitants de l'empire du Milieu.

Notons enfin que quelques étudiants et lettrés font le 7 du septième mois une offrande aux dieux des Lettres, en particulier à K'oueï Sing, dont nous avons parlé en détail dans notre article sur le 3 du second mois.

@

[1] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. VI.

QUINZIÈME JOUR DU SEPTIÈME MOIS

SECONDE FÊTE DES SEIGNEURS DES TROIS MONDES

p.445 Signification probable de cette fête, ainsi que du *hā-goân*. Offrande domestique aux ancêtres. Canards dans le septième mois. Offrande à la déesse-Mère.

@

Nous avons encore à mentionner un jour de fête du septième mois ; c'est le jour de naissance de l'esprit qui préside à la force vitale de la terre ; cette fêle s'appelle *tiong-goân*. Il a déjà été dit à la page 10 quelque chose de la signification probable de l'esprit qui est l'objet de cette fête, et qui porte à Émoui le nom de *tē-koan* ; quant à l'origine et à la signification de l'appellation de *tiong-goân* nous en avons parlé au commencement de notre article sur la fête des Lanternes. Il ne nous reste qu'à indiquer que, de même que la naissance du *t'ien-koan*, ou de l'esprit qui préside à la force céleste, se place dans le premier mois du printemps, parce que cette force commence à se manifester dans le réveil de la nature [1], on célèbre de même la fête du *tē-koan* au commencement de l'automne, parce qu'alors tous les produits de la terre mûrissent et qu'ils se dispersent et se répandent comme par l'action d'une divinité instituée dans ce but. Cet esprit, le *tē-koan*, ne se fait donc connaître par ses œuvres que dans le septième mois : c'est alors, d'après la manière de parler des Chinois, qu'il naît. C'est pour cela que le 15 de ce mois, de même que le 15 du premier p.446 mois, reçoit d'eux l'appellation de *Sam-Kài-Kong si*^{ng} [2], « naissance des Seigneurs des trois Mondes ».

En résumé, il suit de là et de ce qui avait été dit aux endroits que nous venons de rappeler, que le *tiong-goân* doit être considéré

[1] Voy. la page 125.
[2] Voy. la page 125.

comme la seconde des trois époques auxquelles, dans son cycle annuel, le principe créateur de la nature frappe le plus directement l'attention. Ainsi la signification des deux premières de ces époques est aisée à discerner ; mais c'est plus difficile pour la troisième, le *hā-goân* [1]. Elle tombe, comme il a été dit à la page 126, sur le 15 du dixième mois, et représente donc le moment où le principe tant de la production que de la maturation de la nature s'engourdit dans son sommeil hivernal pour ne se réveiller qu'au printemps ; mais, nous ne pouvons que le confesser, nous ne voyons point clairement ce qu'a de commun avec cette fête le *soúi-koan*, ou esprit de l'atmosphère et de l'eau, qui a été mentionné à la page 10. Peut-être les Chinois, par amour de la symétrie, ont-ils placé sa fête au 15 du premier mois de l'hiver, parce que le *t'ien-koan* avait la sienne le 15 du premier mois du printemps et le *tē-koan* la sienne le 15 du premier mois de l'automne. Il est cependant possible aussi qu'il y ait eu confusion avec l'esprit qui préside au destin des hommes, le *djîn-koan*, dont il a de même été question à la page 10 ; car en tout cas il est clair que chez une nation agricole, telle que la nation chinoise l'est depuis les temps les plus reculés, on considère le bonheur des individus comme dépendant en premier lieu des récoltes plus ou moins abondantes que l'on a recueillies dans le cours de l'année, et que par conséquent les esprits qui règlent le destin des hommes commencent déjà aux premiers jours de l'hiver à se faire connaître, c'est-à-dire, mythologiquement parlant, qu'ils naissent alors. En réalité les Chinois d'Émoui donnent au *hā-goân*, aussi bien qu'au *siōng-goân* et au *tiong-goân*, le nom de *Sam-Kài-Kong si*^{ng}, « naissance des Seigneurs des trois Mondes » [2].

---

[1] Voy. la page 126.

[2] Dans les temples où l'on célèbre le 16 du septième mois la grande fête alimentaire à l'intention des âmes des morts, on place souvent dans quelque endroit bien en vue une affiche ou une planchette où on lit : « Trois Gouverneurs, grands Dieux » (comp. la page 129). On veut que ceux qui viennent faire leurs dévotions et présenter l'offrande se prosternent ce soir-là devant ce représentant des dieux supérieurs et brûlent de l'encens en leur honneur, avant de s'occuper du dieu spécial adoré dans le temple et des *prêtas*.

Nous n'avons pas à décrire ici la manière dont le 15 du septième mois l'offrande se présente au *tē-koan*, puisque cette offrande n'est qu'une p.447 répétition de celle qui se fait au *t'ien-koan* le jour de la fête des Lanternes, et que nous avons décrite aux pages 126 et suiv. En revanche nous devons dire quelque chose de la grande offrande qui se fait ce jour-là en l'honneur des ancêtres dont une âme habite dans les tablettes placées sur l'autel domestique.

On comprend que l'on ne pourrait pas laisser passer sans s'occuper de fournir le nécessaire spécialement aux défunts de la famille un mois consacré à l'alimentation et à la libération des âmes des morts en général. Le 15 du mois est aussi destiné à ce soin. Toutefois il faut se garder de supposer que l'offrande qui se présente alors soit, de même que l'alimentation des prêtas, un produit du bouddhisme ; car il paraît qu'elle existait déjà sous la dynastie de Tcheou (1122-255 av. J. C.), par conséquent longtemps avant que le nom de Sakyamouni fût connu en Chine. Cela ressort du Rituel de cette dynastie, le *Tcheou-li*, dont il a été parlé à la page 210. On y lit « que l'on rendait hommage aux princes défunts au moyen d'offrandes au printemps, en été, en automne et en hiver » [1]. D'après plusieurs commentateurs, ces offrandes se faisaient dans le premier mois de chaque saison.

Le choix des mets que l'on expose actuellement à Émoui sur les tables-autels le 15 du septième mois n'obéit à aucune règle fixe. On peut dire cependant que cette offrande diffère peu de celle que l'on présente le jour de l'an aux ancêtres, et que par conséquent elle se compose essentiellement des sortes de mets que l'on a coutume de servir à des invités. Une coutume presque régulière place parmi les plats au moins un canard apprêté, quoique à notre connaissance aucune signification symbolique ne s'y rattache. Dans le Midi du Fouhkien, dès que le riz est moissonné, on lâche les canards dans les champs, où ils trouvent à manger les grains tombés et un grand

[1] Ch. « Fonctionnaires du Printemps ».

nombre d'insectes qui habitent le sol. Au septième mois les canards sont pour cela gras ; ils abondent au marché et ne sont pas chers, et c'est peut-être ce qui en fait si généralement un plat des offrandes. En tout cas il se tue le 15 un si grand nombre de ces bipèdes, que de là est née une expression populaire caractéristique. Quand p.448 on veut désigner un individu insolent qui n'hésite devant rien et que la crainte du châtiment ou de l'opprobre n'arrête pas, on dit que c'est « un canard, qui ne craint pas même la mort au milieu du septième mois », *tch'it-géh-poàⁿ-ah ūm tsaï sí* [1].

Le rituel de la présentation de l'offrande est le même que celui qui a été décrit à la page 21. Il faut seulement ajouter que dans certaines familles on brûle encore des vêtements de papier comme ceux dont il a été question à la page 421. Quelques personnes font en outre une offrande de chair aux dieux domestiques et adorent la déesse *Tsiá-Boú*, dont il a été parlé en détail dans notre article sur le 15 du sixième mois.

D'après le Dr. J. Hoffmann [2], le *tiong-goân* et le *hā-goân* auraient été célébrés au commencement de la dynastie de Soung, c'est-à-dire environ l'an 420, par des illuminations de nuit, de même que le *siōng-goân* ; mais cet usage aurait été aboli entre 990 et 994 sous l'empereur T'aï Tsoung.

La fête du 15 du septième mois s'appelle d'ordinaire à Émoui *tch'it-géh-poàⁿ*, « milieu du septième mois ».

@

---

[1] Faut-il voir une simple rencontre fortuite dans le fait qu'à peu près à la même époque de l'année ou l'on mange tant de canards en Chine, en Angleterre l'oie de la St. Michel trône sur presque toutes les tables ? [Trad.]« There is, dit Brand, an old custom still in use among us, of having a roast goose to dinner on Michaelmas Day (29 Sept). Beckwith, in his new edition of the Jocular Tenures, annotates : Probably no other reason can be given for this custom, but that Michaelmas Day was a great Festival, and Geese at that time most plentiful ». In Denmark, where the harvest is later, every family has a roasted goose for supper on St Martin's Eve (11 Nov.).
The practice of eating goose at Michaelmas does not appear to prevail in any part of France. Upon St Martin's Day they eat turkeys in Paris. They likewise eat geese upon St Martin's Day ». (*Observations on popular Antiquities*, p. 201).

[2] « Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië », vol. IV, p. 271.

TROISIÈME JOUR DU HUITIÈME MOIS

FÊTE DU DIEU DE LA CUISINE [1]

p.449 Grande extension du culte du dieu de la Cuisine. Le « Livre des Rites » renferme les renseignements les plus anciens que l'on ait à son sujet. C'est l'ancien dieu du Feu, honoré en allumant des bûchers. Ce dieu a été identifié avec un être humain, Tchouh Young. Le dieu de la Cuisine représenté comme un bel adolescent.

Agni, le dieu du Feu des brahmanes. Hymne empruntée au Rigveda. De même que le dieu du Feu ou de la Cuisine des Chinois, on a allumé des bûchers en son honneur et on l'a représenté comme un jeune homme.

Agni et le dieu de la Cuisine en qualité de messagers entre les dieux et les hommes. En cette qualité ils exercent une grande influence sur la prospérité domestique. Voyages au ciel du dieu de la Cuisine. Cérémonies qui se font lors de son départ et de son retour ; on brûle des chevaux de papier et d'autres moyens de transport. Pamphlet recommandant le culte du dieu de la Cuisine.

Culte du dieu de la Cuisine à différents jours de l'année. Ses images. Ses noms divers.

@

[Trad.]« *There are*, dit Doolittle, *two objects of worship, as the Chinese aver, to be found in every family, viz. the ancestral tablet and the kitchengod*. The practice of worshipping the latter is as universal as p.450 that of worshipping the former. Incense and candles are regularly burned before the god of the kitchen on the first and the fifteenth of every month, morning and evening. Some families burn incense and candles before this god daily. On the occurrence of the great festivals in the fifth month, in the middle of the eighth month, and at the winter solstice in the eleventh, and the New Year, besides incense and candles, offerings of food are presented before this divinity in most families, accompanied with the burning of mock-money. *The kitchen god is one of the peculiar institutions of China* [2].

---

[1] Cet article a déjà été publié en majeure partie dans la *China Review*, vol VII, p. 418 et vol. VIII, p. 388.

[2] *Social Life of the Chinese*, ch. XXI.

En réalité, il serait difficile de trouver à Émoui une seule maison où l'on néglige le culte du dieu de la Cuisine. Partout où il y a un foyer ou un fourneau, son image, en terre, en bois, en métal ou en pierre, se trouve dans le tabernacle de la chambre principale, ou bien l'on voit son portrait peint près de l'endroit où se fait le feu, à moins toutefois, ce qui arrive souvent, que les caractères qui expriment son nom ou son titre ne prennent la place de son image. Nous avons déjà dit à la page 14 que le dieu de la Cuisine reçoit régulièrement des hommages, en même temps que les autres dieux domestiques, tous les soirs, et en outre, le matin et le soir, deux fois par mois. Nous aurons donc ici seulement à nous occuper de son origine et de son histoire, et à indiquer quels grands jours de fête annuels ont été institués en son honneur.

Le dieu de la Cuisine des Chinois n'est pas dans le même cas que le dieu de la Guerre, la patronne des marins et d'autres divinités qui sont des êtres humains, divinisés après leur mort en vertu de leurs mérites. Quant à lui, il est plutôt l'élément igné que l'on a divinisé, et il appartient ainsi avec le dieu du Ciel et la déesse de la Terre à la classe des divinités du culte de la nature ; aussi occupe-t-il une place importante dans le panthéon chinois, et en même temps a-t-il probablement d'étroits rapports de parenté avec Agni, le dieu du Feu des anciens brahmanes. Cette dernière thèse peut au premier abord paraître un peu hasardée ; cependant nous essayerons tout à l'heure de la motiver en établissant un parallèle entre les deux divinités.

Le plus ancien renseignement que nous possédions au sujet du dieu de la p.451 Cuisine se trouve dans le *Li-ki*, dans ce remarquable « Livre des Rites » que l'on dit dater du onzième siècle avant notre ère. On y lit :

> « On allume des bûchers pour le Ngao. Ce Ngao est une offrande aux vieilles femmes ; on remplit des plats et l'on verse du vin dans des coupes.

Les commentateurs expliquent le mot Ngao par « foyer » [1] et le Dictionnaire impérial de K'ang Hi dit que dans ce sens il faut l'entendre comme signifiant « dieu ou dieux du Foyer ». Enfin un autre commentateur nous apprend qui sont ces dieux, en disant :

> « *Les dieux du Foyer sont les dieux du Feu*. Ce sont les premières cuisinières et c'est pour cela qu'on les appelle les vieilles femmes.

Il ressort de tout cela, 1° *que l'on brûlait une offrande de bois en l'honneur des antiques divinités du foyer ou de la cuisine*, et 2° *que ces divinités ne sont autres que les esprits du feu*, ou, du moins d'après notre commentateur, les âmes des cuisinières défuntes.

Cette dernière opinion est cependant directement contredite par l'« Investigateur des Mœurs et Coutumes », cet ouvrage du deuxième siècle qui a été plus d'une fois cité dans le cours de ce travail. On y lit au chapitre VIII :

> « Ceux à qui les princes faisaient des offrandes étaient des sages divins de l'antiquité qui avaient bien mérité du peuple, mais pas des vieilles femmes.

Nous ne chercherons pas à mettre d'accord nos deux auteurs, et laisserons leurs affirmations pour ce qu'elles peuvent valoir.

Le « Livre des Rites », dans le chapitre des « Prescriptions mensuelles », a encore le passage suivant, où il est question du dieu du Feu ou de la Cuisine :

> « Le dieu (du premier mois de l'été) est Tchouh Young... et l'offrande (du même mois) au foyer. [2]

Ce qu'est, ou qui est ce Tchouh Young, est expliqué par différents auteurs chinois ; mais il serait aussi p.452 inutile que long

---

[1] Actuellement le mot de Ngao désigne l'endroit de l'atrium ou de l'appartement principal où se trouvent les dieux domestiques. Comp. les pages 13 et 47.

[2] [trad. Couvreur.]

d'énumérer une à une toutes leurs opinions, et nous nous bornerons à en donner le très bref résumé.

Tchouh Young était un des six ministres de l'empereur Hoang Ti [1]. Il était directeur des feux (d'offrande ?) et gouverneur du Midi, et fut en conséquence déifié plus tard comme l'un des esprits qui dirigent l'univers. En cette qualité il règne sur les contrées méridionales, porte le nom de dieu du Feu et est représenté avec un corps d'animal et un visage humain. Comme divinité il a différents titres, dans le détail desquels il n'est pas nécessaire d'entrer ici. Son nom de Tchouh Young signifie, d'après les auteurs chinois, « grande clarté » [2] et il est le dieu du Foyer [3].

Quelque fabuleux que soit ce Tchouh Young, nos citations prouvent que les auteurs chinois sont remarquablement unanimes à considérer le dieu du Feu et celui du Foyer comme une même divinité. Et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on l'ait identifié avec un personnage notable de l'antiquité fabuleuse ou semi-fabuleuse, car c'est tout à fait conforme au génie chinois. Le lecteur se rappelle en effet sans doute d'avoir vu aux pages 149 et 151 que la déesse de la Terre et le principal dieu du Blé ont eu le même sort et ont été identifiés, l'une avec Ku Loung, l'autre avec Tchou et K'i ; de même nous avons montré dans le premier paragraphe de notre article sur le 9 du premier mois comment le dieu du Ciel est devenu l'empereur de Jade. On a fait de même avec le dieu du Feu ; on lui a attribué une existence humaine aux confins crépusculaires de l'histoire, et l'on ne s'est pas fait faute de broder à son sujet des légendes, favorisées par le clair-obscur mystérieux dont elles sont entourées.

Le philosophe de Hoaï-Nan, Liou Ngan, a un récit qui, semble-t-il, lui est particulier. Il dit :

---

[1] 2697-2597 av. J. C.

[2] Voy. Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 87 et 121 ; l'« Explication de ce qui est étrange dans les cinq Livres canoniques », ouvrage du premier siècle ; le dictionnaire *Chwoh-wun* (voy. la page 87) ; le Calendrier de King-Tch'ou, etc. etc.

[3] Voy. « Explication de ce qui est étrange dans les cinq Livres canoniques ».

> « L'empereur Hoang Ti a inventé le foyer et devint après sa mort dieu du Foyer [1].

Et un commentateur des œuvres de p.453 Tchoang Tsz', célèbre philosophe du quatrième siècle avant notre ère, affirme que

> « le dieu de la Cuisine se nomme Ki, qu'il est vêtu de rouge (couleur de feu), et qu'il a l'aspect d'une jolie fille [2].

Les « Mélanges de Yeou-Yang » [3] sont d'accord sur ce dernier point. On y lit :

> « Le dieu du Foyer se nomme Weï et a l'aspect d'une jolie fille. Il porte en outre le nom de famille de Tchang, le nom de Chen et le titre de Tsz' Kwoh. Son épouse porte le titre de K'ing Ki [4].

Il n'est point étonnant que les anciens Chinois se soient ainsi représenté leur dieu du Feu comme un bel adolescent imberbe. En effet le feu, pourvu qu'on l'entretienne, se montre toujours vigoureux, s'élançant joyeusement en haut. Ainsi les ouvrages que nous venons de citer ne confirment pas seulement notre thèse, que le dieu de la Cuisine est identique à l'ancien dieu du Feu, mais encore il est permis d'en déduire une nouvelle conclusion, celle *qu'on le représentait comme un jeune nomme vigoureux et beau.*

Comme tel il a certainement des rapports de parenté étroits avec Agni, le dieu du Feu des anciens brahmanes. Le Rigveda, cette inestimable collection d'hymnes que l'on croit avoir été chantées anciennement dans leurs cérémonies religieuses par les prêtres des Aryas, renferme de nombreuses allusions à Agni, et dans le nombre une hymne d'où ressort de cette divinité une représentation qui ressemble d'une manière frappante à celle que les Chinois se font du dieu de la Cuisine. Nous analyserons cette hymne, ce qui nous fournira une clef pour arriver à une explication suffisante des

---

[1] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 19.
[2] « Miroir et Source de toute Recherche », *loc. cit*.
[3] Voy. la page 377.
[4] « Miroir et Source de toute Recherche », chap. XIX.

attributs du dieu chinois. Nous le répétons, l'hymne dont nous parlons n'est pas la seule. Le Rigveda renferme plusieurs cantiques de louange, qui, ainsi que dit Max Müller,

> [Trad.] « an Agni, den Gott des Feuers, gerichtet sind, des Feuers, nicht nur als eines mächtigen Elementes, sondern gleicherweise als des Feuers des Herdes und des Altars, des Hüters des Hauses, des Opferpriesters, des Boten zwischen Göttern und Menschen [1].

Ainsi qu'on p.454 l'a déjà vu partiellement, et qu'on le verra plus complètement plus loin, tous ces attributs appartiennent au dieu de la Cuisine des Chinois et en même temps ils sont clairement donnés à Agni dans l'hymne védique que nous avons en vue, et dont voici la traduction allemande [2] ;

> 1. Agni, nimm dies Opferscheit,
> Nimm mèinen Dienst in Gnaden auf,
> Und leihe diesem Lied Gehör !
>
> 2. Ich diene, hochgeborner Gott,
> Du Rossebänd'ger, Sohn der Kraft,
> Mit diesem Scheit und Liede dir.
>
> 3. Lass deine Diener mit Gesang,
> Du Reichthumspender, Liederfreund,
> Du Schätzen Holder, dienen dir.
>
> 4. Du, alles Guten Herr und Hort,
> Sei weisen Sinnes, gross an Macht,
> Und treib von uns die Feinde fort.
>
> 5. Er segnet uns mit Himmelsnass,
> Gibt uns unantasthare Kraft
> Und schenkt uns Speise tausendfach.
>
> 6. Du Jüngling, Bote, Priester, komm,

---

[1] Max Müller, « Essays », vol. I, p. 33.
[2] Müller, op. et loc. cit.

Verehrungswürd'ger, auf mein Lied,
Zum hülfsbedürft'gen Diener dein !

7. Du eilst ja durch dies Weltenpaar,
O Weiser, wie von Dorf zu Dorf
Ein freundgesinnter Bote läuft.

8. Ja, weise bist du, bist uns hold :
So walte dieses Opfers gleich,
Und lass dich nieder auf dies Gras ! [1]

p.455 Si l'on examine attentivement les deux premières strophes, on se convaincra que très probablement à l'époque où l'hymne a été composée le culte d'Agni consistait dans la simple ignition de bûchers, sans autre offrande. En effet le prêtre chante : « O Agni, accepte ce bûcher ... je te sers par ce bûcher et cet hymne » ; mais il ne mentionne rien d'autre. Si l'on avait offert un animal ou n'importe quoi en même temps que le bois, on ne conçoit pas que le prêtre n'eût mentionné que le bois et non pas l'offrande. Or on a vu que, d'après le « Livre des Rites », les anciens Chinois allumaient aussi des bûchers en l'honneur de leur dieu Ngao, et l'on conviendra qu'il y a déjà là une concordance remarquable entre Agni et le dieu de la Cuisine. Un autre point de ressemblance se trouve dans la manière dont les deux divinités sont représentées. Les Chinois décrivent leur dieu de la Cuisine comme un adolescent imberbe avec une figure de jeune fille, et dans leur hymne les brahmanes intitulent Agni « fils de la force » et « jeune homme » [2].

---

[1] Traduction littérale : 1. O Agni, accepte favorableement ce bûcher, accepte mon service, et prête l'oreille à cet hymne ! 2. Je te sers avec ce bûcher et cet hymne, dieu de haute naissance, toi dompteur de chevaux, fils de la force. 3. Permets à tes serviteurs de servir avec le chant, toi dispensateur de la richesse, ami des hymnes, favorable par les trésors. 4. Toi, seigneur et appui de tout ce qui est bon, sois sage d'esprit, grand en pouvoir, et repousse les ennemis loin de nous. 5. Il nous bénit en nous donnant l'humidité céleste, nous donne une force inattaquable et nous accorde la nourriture mille fois multipliée. 6. Toi, jeune homme, messager, prêtre, viens toi qui es digne d'hommage, à l'ouïe de mon hymne, vers ton serviteur qui a besoin de secours. 7. Oui, tu parcours en hâte ce double monde, ô sage, comme un messager ami court de village en village. 8. Oui, tu es sage, tu nous es favorable : dispose donc de cette offrande et prends place sur ce gazon. — Rigveda, II, 6.

[2] Strophes 2 et 6.

Nous n'insisterons pas sur les rapports étymologiques qui peuvent exister entre les noms de Ngao et d'Agni.

Mais le parallélisme entre Agni et le dieu de la Cuisine est surtout frappant dans la dignité que tous deux possèdent de messager entre les dieux et les hommes. Un esprit du feu est un intermédiaire naturel entre le mortel qui sacrifie et son dieu. C'est lui qui vaporise les offrandes, les fait ainsi parvenir aux pieds des puissances supérieures, et se trouve ainsi être le médiateur aux soins duquel les hommes doivent de pouvoir obtenir les bienfaits divins ; — il n'est donc pas seulement le messager naturel entre le ciel et la terre, mais en même temps aussi le dispensateur de la prospérité et du bonheur. Or Agni possède ce rôle dans l'hymne que nous avons reproduite, et de leur côté, les Chinois maintenant encore l'attribuent à leur dieu de la Cuisine.

Celui qui sacrifie dit à Agni :

> « Viens, *messager*, prêtre, et descends vers ton serviteur [1]. *Tu parcours ces deux mondes* (le ciel et la terre), *de même qu'un messager ami court de village en village* ; descends donc sur ce gazon et dispose de cette offrande [2]. Permets, *ô dispensateur des richesses,* p.456 *favorable par les trésors*, à tes serviteurs de te servir de leurs chants [3], et, *seigneur de tout ce qui est bon*, repousse nos ennemis loin de nous [4].

C'est bien clairement en même temps un messager divin et un dieu de paix et de bonheur qu'a devant lui un prêtre qui chante ainsi. Maintenant, pour bien faire ressortir le parallélisme, jetons un coup d'œil sur le dieu de la Cuisine en qualité de messager divin et de dieu de la prospérité domestique.

---

[1] Strophe 6.
[2] Str. 7 et 8.
[3] Str. 3.
[4] Str. 4.

Nous avons déjà mentionné, dans notre article sur le quatrième jour du premier mois, le voyage que, le 24 du dernier mois de l'année, le dieu de la Cuisine, accompagné des autres dieux domestiques, entreprend vers les sphères supérieures, pour faire au seigneur du Ciel son rapport sur ce qui se passe ici-bas et sur la conduite des habitants de la maison qui se sont confiés à sa garde. On a vu aussi qu'il revient de cette excursion le 4 du premier mois, et qu'alors on lui fait l'accueil le plus hospitalier, à lui et à sa compagnie, afin de s'assurer sa bienveillance pendant l'année qui vient de s'ouvrir. Nous aurons encore à mentionner, quand nous en serons au 24 du dernier mois, un festin qu'on lui offre avant son départ. Mais tout cela n'indique-t-il pas qu'il s'agit ici d'une divinité qui très probablement, dans les temps anciens, portait de même qu'Agni les offrandes des hommes aux dieux supérieurs, mais qui plus tard, lorsque l'on n'a plus brûlé sur les autels que de l'encens et de l'argent en papier, a été réduit au rang d'un espion chargé de faire connaître au dieu du Ciel les agissements et les besoins de la famille ? Sans aucun doute, si Agni et le dieu de la Cuisine ne sont pas identiques, ce sont au moins des dieux jumeaux, adorés à peu près sous les mêmes attributs dans deux contrées, différentes mais limitrophes, de l'extrême Asie.

L'idée d'un dieu qui a si fréquemment à aller et venir entre le ciel et la terre a donné naturellement naissance à celle de chevaux lui servant à son transport. Aussi Agni est-il invoqué, dans la seconde strophe de notre hymne, comme dompteur de chevaux, ce qui se comprend d'autant mieux par la considération qu'aux débuts de la culture humaine le cheval était le moyen de locomotion le plus rapide que l'on connût [1]. Les Chinois aussi font employer des chevaux par leur dieu de la Cuisine pour p.457 se rendre au ciel. Le soir qui précède son départ [2], on jette sur un tamis de petites

[1] Il est dit ailleurs dans le Rigveda (VI, 75, 7) que les *chevaux d'Agni* renversent les ennemis en les frappant de leurs pieds de devant. — De Gubernatis, *die Thiere in der indogermanischen Mythologie*, 1e partie, ch. 2, p. 261.

[2] Voy. l'article sur le 24 du dernier mois de l'année.

feuilles de papier sur lesquelles on a dessiné de ces animaux avec des litières et autres moyens de transport ; ce sont ce qu'on appelle des « chevaux-esprits ou nuages » [1] : On les brûle et on en répand la cendre dans l'air. On place aussi près de la porte de la maison de l'eau, de l'herbe et des fèves pour la nourriture des chevaux, et l'on répète cette cérémonie le jour du retour du dieu, c'est-à-dire le 4 du premier mois [2]. Nous n'avons pas à entrer ici dans plus de détails à ce sujet, puisqu'il est traité dans d'autres parties de cet ouvrage auxquelles nous avons renvoyé le lecteur.

Les motifs pour lesquels le dieu du Feu et de la Cuisine est si grandement honoré par les Chinois sont maintenant fort clairs. C'est, dans l'antiquité, très probablement parce que les sacrifices des hommes parvenaient aux dieux grâce à son intervention, qui était ainsi le moyen de bien disposer les divinités en faveur de leurs adorateurs ; c'est, maintenant encore, parce que le dieu de la Cuisine pénètre jusque devant le trône même du seigneur suprême du Ciel, et qu'il y exerce sur les décisions souveraines une influence considérable suivant la nature des rapports qu'il fait sur la conduite de chaque famille. C'est pour cela que les Chinois d'Émoui lui donnent le nom de *Sou-Bīng*, « directeur du Destin ». En Agni aussi on glorifiait une divinité qui répandait les bénédictions et qui procurait la paix et la félicité domestiques. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à se reporter aux strophes 3, 4 et 5 de l'hymne qu'on lui chantait, et dans laquelle on l'invoque comme « dispensateur des richesses et seigneur de tout ce qui est bon, qui repousse les ennemis, et comme dieu du feu céleste, qui accorde à son peuple la pluie et la nourriture plus qu'en abondance » [3].

---

[1] Voy. la page 31.

[2] Pages 30 et suiv.

[3] Voici encore une hymne où il est parlé des chevaux d'Agni et où cette divinité est représentée sous la forme d'un adolescent, comme messager entre les hommes et les dieux. Elle est tirée du Vasishtha, VII, 3, cité par Müller, *History of ancient sanskrit Literature*, ch. IV, p. 647.

[Trad.]« Neighing *like a horse* that is greedy for food, when it steps out from the strong prison ; — then the wind blows after his blast ; thy path, O Agni, is dark at once.

p.458 Pendant notre séjour à Émoui il nous est tombé entre les mains un écrit publié dans le but d'exhorter les habitants à témoigner plus de vénération à leur dieu de la Cuisine, dispensateur du bonheur domestique. Il est trop caractéristique pour que nous ne le reproduisions pas ici. On y lit :

> « Le dieu de la Cuisine porte le nom de famille de Tchang et, depuis sa mort, celui de Chen. Son surnom est Fou Kwoh [1]. Son jour de naissance ou de fête tombe sur le 3

O Agni, thou from whom, *as a newborn male*, undying flames proceed, the brilliant smoke goes towards the sky, for *as messenger thou art sent to the gods*.

Him alone, the *ever-youthful* Agni, men groom, *like a horse* in the evening and at dawn ; they bed him as a stranger in his couch ; the light of Agni, the worshipped male, is lighted ».

Dans les hymnes qui suivent (Rigveda VIII, 11 et I, 74) Agni, outre les attributs qui précèdent, possède encore ceux de souverain prêtre (c'est-a-dire de médiateur entre les dieux et les hommes) et de dieu de la prospérité et du bonheur, protecteur contre les ennemis.

« Thou strong Agni, art to be praised at the festivals, thou who *like a charioteer* carriest the offerings to the gods.

Fight and *drive thou away from us the fiends*. O Jâtavedas, the ungodly enemies, O Agni !

We sages call the sage to help, we mortals *call on the god for protection*, we call on Agni with songs. Replenish thy own body, O Agni, and *grant happiness to us* ! »

« As we go to the sacrifice, let us say a song to Agni, to him who hears us even from afar.

He who, existing from of old, *defended the house for the sacrificer* when hostile tribes were gathering together.

Let even the nations confess : « Agni was born, *the slayer of the enemy*, the winner of booty in every battle ».

He *whose messenger thou art* in the house, whose offerings thou art pleased to accept, and *whose sacrifice thou renderest efficient*.

Of him indeed, O Angiras, son of strength, people say that his offerings are good, his gods are good and his altar is good,

Bring hither, O serene Agni, these gods, bring them that they may be praised, that they may accept the offerings.

When thou, O Agni, *goest on a mission*, the sound *of the horses of thy moving chariot* is never heard »... enz.

Müller, *op. cit.*, p. 549.

[1] Les Chinois comme il faut possèdent d'ordinaire plusieurs noms. A leur naissance on leur donne à Émoui un *dzoū-miâ^{ng}* ou nom de lait ; plus tard, dans la majorité des cas à l'occasion de leur mariage, ils prennent un titre, *dzoū-miâ^{ng}* ou *tsoū-miâ^{ng}*, et, s'il leur arrive de devenir mandarins, un *koa^{n}-miâ^{ng}* ou nom de fonction. A l'école, le maître les interpelle par leur *tch'eh-miâ^{ng}* ou nom de livres, et enfin quand ils sont morts, on leur donne un *hoùi-miâ^{ng}* ou nom consacré, « pour lequel on a une crainte respectueuse ». C'est d'ordinaire ce dernier nom que l'on inscrit sur les tablettes et que l'on grave sur le tombeau.

Nous ne saurions expliquer le pourquoi de chacune des appellations données dans le texte au dieu de la Cuisine. Nous n'avons trouvé aucun renseignement à ce sujet dans quelque livre que ce soit, et ayant fait insérer une question là-dessus dans la *China Review* (vol. VII, p. 420), nous n'avons jusqu'ici reçu aucune réponse.

du huitième mois, et alors il est convenable de le révérer et de l'invoquer. On l'intitule directeur du Destin [1], parce p.459 qu'il détermine le destin de toute la famille et l'a dans sa main. C'est des divinités celle qui entre le plus étroitement en rapport avec les hommes et épie tous leurs mouvements et toutes leurs actions jusque dans les moindres détails. Le 30 de chaque mois il prend le registre des bonnes et mauvaises actions de la famille entière et il fait rapport au juge céleste, de sorte que la plus petite bagatelle ne reste ni cachée ni passée sous silence et le bonheur ou le malheur est envoyé en bas plus rapidement que l'ombre ou que l'écho. Pour cela il occupe la première place parmi les cinq divinités que l'on à coutume d'invoquer [2] ; mais les hommes adorent d'ordinaire d'autres dieux — et pourtant, y en aurait-il un seul qui fût aussi extrêmement puissant que le dieu du Foyer ? La fin est qu'il se trouve dans la solitude et abandonné et qu'on ne le voit plus adorer. Que ceux qui sont chefs de familles sachent bien qu'il n'est absolument pas permis qu'on laisse les enfants et les serviteurs, les esclaves femmes et hommes, chanter ou se lamenter devant le fourneau ; qu'on y fasse cuire de la chair de bœuf ou de chien [3], ou y brûle des cheveux, des os ou du papier écrit [4] ; qu'on y fasse sécher des vêtements et qu'on tienne au-dessus du fourneau les mains quand elles sont souillées parce qu'on a

---

Probablement il y a ici une nouvelle identification du dieu de la Cuisine avec un être humain, analogue à celle qui dans l'antiquité s'est faite de ce même dieu avec Tchouh Young (comp. la page 452).

[1] *Sou-Bing* ; voy. ci-dessus.

[2] L'auteur a probablement ici en vue les quatre dieux domestiques enumeres à la page 13 en y comprenant les dieux de la porte mentionnés à la page 28.

[3] On sait que les lettrés chinois — il n'est pas bien clair pourquoi — s'abstiennent de viande de bœuf ; mais il est difficile de comprendre ce qui doit rendre désagréable an dieu de la Cuisine que l'on fasse cuire du chien sur le fourneau. Peut-être l'auteur de notre écrit était-il imbu de certains principes mahométans.

[4] Des Chinois nous ont dit que le dieu de la Cuisine est devenu saint avant même d'avoir appris à lire, et qu'il voit une insinuation insultante dans le fait de contaminer sa demeure avec du papier où il y a de l'écriture.

fait ses besoins. Si une mère qui vient d'accoucher s'assied à côté (du foyer) [1] ; si le cuisinier pose des couteaux ou des haches sur le fourneau, y appuie un balais ou y pile ou hache du gingembre, des oignons, de l'ail ou des radis, enfin s'il prend du feu dans le four pour allumer de l'encens [2], ou s'il prépare les aliments avec du bois malpropre : si l'on reste indifférent à ces choses, elles susciteront certainement de la punition au chef de la famille, lors même qu'il ne s'en serait pas p.460 personnellement rendu coupable. Nous désirons donc, dans l'intérêt des chefs de familles, exhorter les esclaves femelles et mâles, afin qu'ils aient soin que l'espace qui est devant le four soit toujours nettoyé, qu'il y soit offert de l'encens et des lanternes à la nouvelle et à la pleine lune, et que le trentième soir de chaque mois des hommages cérémonieux y soient faits avec zèle et dévotion. Alors le dieu aura du repos, la famille sera florissante et deviendra heureuse, et ses membres ainsi que ses années augmenteront.

Si parmi les hommes et les femmes dans ce monde il s'en trouve qui aient commis une faute et qui puissent immédiatement se corriger et se repentir, leur bonheur sera inépuisable. Celui qui lit ceci doit sérieusement l'apprécier comme une chose de valeur et nous nous estimerons heureux si ceci n'est pas méprisé ou mis au rebut. Exprès nous l'avons fait graver (sur des planches à imprimer), distribuer et publier.

---

[1] Comp. Lév. XII, 4 : « Elle (la femme qui a accouché) ne touchera aucune chose sainte, et elle n'ira point au sanctuaire, jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis ».

[2] Peut-être le dieu serait-il jaloux de ses confrères si on brûlait pour eux de l'encens allumé avec son feu à lui.

> Les jours où le directeur du Destin a des occupations il ne convient pas de récurer les pots. Ces jours suivent ici. p.461

Notre écrit énumère ici soixante-trois jours de l'année, dont nous épargnons l'indication à nos lecteurs. Ensuite le pieux auteur poursuit comme suit :

> « Si quelqu'un dans une famille ne se sent pas à son aise ou si les choses ne vont pas comme il voudrait, cela vient entièrement de ce que le prince de la Cuisine a été offensé par le récurage des pots ou par la cuisson sur le fourneau. Si vous pouvez vous en garder et respecter cet écrit, alors votre propre cœur et votre maison seront purs et heureux, et vieux et jeunes jouiront de la santé et de la paix. Et si vous pouvez le faire imprimer et transmettre et exciter par là les hommes à se repentir, alors vous verrez d'elles-mêmes s'amonceler vos félicités, se multiplier vos années. Car telle est vraiment la marche naturelle des choses.

Cet écrit est fort clair et n'a pas besoin d'explication. On y voit quelle importance les Chinois accordent à leur dieu de la Cuisine, convaincus qu'ils sont que *leurs familles seront florissantes et deviendront heureuses, et que les enfants ainsi que les années augmenteront et se multiplieront*, pourvu qu'on fasse à ce dieu les offrandes qu'il faut. On y voit aussi qu'il y a des Chinois qui admettent que ce dieu monte au ciel chaque mois ; toutefois il n'en faut pas conclure que ce soit là l'opinion de tous sans distinction. La plupart des habitants d'Émoui ne lui consacrent point d'autre culte que l'offrande ordinaire d'encens, de cierges et de thé du 1 et du 15 de chaque mois [1] ; d'autres brûlent tous les jours de l'encens en son honneur, et d'autres enfin — surtout ceux qui croient à ses voyages mensuels au ciel — lui offrent des confitures, du papier d'or et de l'encens le dernier jour de chaque mois. Presque toujours

[1] Voy. la page 14.

l'offrande se présente près du foyer ; cependant, si l'image du dieu de la Cuisine figure parmi les idoles du tabernacle domestique, c'est souvent devant ce meuble que l'offrande a lieu.

On lui présente en outre une offrande chacun des jours marqués pour le culte général des lares ; mais, comme ces jours sont traités chacun à sa place dans cet ouvrage, nous n'avons pas à nous y arrêter ici.

p.462 Les deux principaux jours de fête du dieu de la Cuisine tombent sur le 3 du huitième et le 24 du douzième mois. La première de ces deux dates est celle de son jour de naissance et la seconde celle du jour de sa mort, ou vice-versa ; les Chinois hésitent à ce sujet, et ce n'est pas nous qui pourrons les aider à décider la chose. A chacune de ces deux occasions on lui dédie l'offrande ordinaire de chair, que les autres dieux reçoivent aussi à leurs jours de fête et que nous avons décrite à la page 31.

Le dieu de la Cuisine est représenté par les uns comme un vieillard, par les autres comme un jeune homme imberbe, parfois assis, parfois debout. Presque toujours il tient des deux mains une planchette de mémoire, *tsào-pán* [1], sur laquelle il est censé avoir noté ce qu'il se propose de communiquer au dieu du Ciel. On le représente dans le plus grand nombre des familles, au moyen d'une feuille de papier sur laquelle son portrait est imprimé, ou bien son nom et son titre sont exprimés ; on colle cette feuille, tantôt près du foyer, tantôt à l'endroit où l'on présente d'ordinaire ses hommages aux dieux. Souvent aussi on le voit représenté en compagnie d'une femme occupée à nourrir ses animaux domestiques à ses pieds, et l'on peut lire a côte de lui l'inscription : « Puisse la famille entière jouir de la paix et l'élevage des six espèces d'animaux domestiques [2] fleurir ».

---

[1] Voy. la page 265.
[2] Le cheval, le bœuf ou le buffle, le mouton, le porc, le chien et la poule.

Le nom ordinaire donné au dieu de la Cuisine par les Chinois d'Émoui est *Tsào-Koun-Kong* [1], « duc-prince de la Cuisine ». On l'appelle encore *Tsào-Koun*, « prince de la Cuisine » ou « prince du Foyer » ; *Tsào-Sîn* [2], « dieu du Foyer » ; *Sou-Bīng Tsào-Koun*, « prince de la Cuisine-directeur du Destin », etc.

@

[1] Voy. la page 13.
[2] Voy. la pape 452, note 5.

QUINZIÈME JOUR DU HUITIÈME MOIS

GRANDE FÊTE DE L'AUTOMNE [1]

@

p.463 § 1. Offrande d'actions de grâce à la Terre pour la réussite de la moisson. Gâteaux de farine de riz et de chènevis. Le prototype de l'offrande de l'automne se trouve indiqué dans le « Livre des Rites » et le « Livre des Odes ». Continuation de la fête de la moisson à la campagne et en ville.

§ 2. Ancien culte du soleil et de la lune en Chine, au printemps et en automne. Idées philosophico-religieuses des Chinois sur les rapports entre le soleil et la lune, les quatre points cardinaux, les quatre saisons et les quatre moments principaux de la journée. Culte actuellement rendu au soleil et à la lune par l'empereur dans la capitale.

Offrande que les femmes et les jeunes filles d'Émoui ont actuellement coutume de faire à la lune. La lune, déesse de la Femme. Caractère féminin de la lune. Elle est le symbole de tout ce qui est subordonné à l'empereur et au mâle. Épousailles du soleil et de la lune chez les Égyptiens, les Romains, les Grecs et les Chinois. Gâteaux confectionnés en l'honneur de la lune.

A. Origine des légendes qui parlent d'habitants de la lune. Le « vieux de la p.464 lune » des Chinois. Il préside aux mariages. Légende de Weï Kou. La lune en Europe comme présidant aux mariages. Les amoureux et le clair de lune en Europe et en Chine. L'influence de la lune sur le mariage est aussi reconnue aux Indes. L'homme de la lune des habitants de Sumatra et de Bima.

B. La femme de la lune. Légende de Heou I et de Hung Ngo comparée avec celle de l'homme et de la femme de la lune en Europe. Versions primitives de la légende de Hung Ngo. Conjecture touchant l'origine de cette légende.

C. Le crapaud de la lune. La grenouille de la lune dans les Vedas. La lune, puissance procurant la pluie, tant chez les anciens Hindous que chez les Chinois.

Partage de l'univers entre un principe mâle et un principe femelle. La lune et l'eau ont toutes deux été identifiées avec le principe femelle, et par suite l'une avec l'autre. L'antiquité occidentale a aussi cru à une parenté entre l'eau et la lune. Conceptions communes aux écrivains occidentaux et chinois au sujet de l'influence de la lune sur les animaux aquatiques.

Le crapaud de la lune des Chinois est une dérivation abâtardie de la grenouille de la lune des Hindous. Pourquoi celle-ci s'est transformée en passant chez les Chinois. Le crapaud dans la mythologie des anciens Chinois.

D. Le lièvre de la lune ; il a été emprunté aux anciens Hindous. Ce lièvre dans la mythologie bouddhique. Il y a dans le « Livre des Rites » des indications d'une parenté entre le lièvre et la lune.

Le lièvre de jade des taoïstes. L'épithète « de jade » se donne aussi à la lune. Le lièvre prépare l'élixir de vie dans la lune. Les génies de jade qui habitent la lune. Arbres de la lune doués de vertus curatives et du

[1] *Tiong-ts'iou-djít*, litt. « jour du milieu de l'automne ».

pouvoir de prolonger la vie. Le lièvre de la lune dans Pausanias et dans la mythologie russe.

E. Les arbres de la lune. L'arbre djambou du mont Mérou. On a identifié le cassier avec l'arbre de la lune. La casse dans la médecine chinoise. Le cassier est l'arbre de l'automne par excellence. Il tombe des semences du cassier de la lune. Aperçu historique sur le cassier de la lune. Il a été identifié avec le *sâla* des bouddhistes.

Le cassier, symbole de la célébrité littéraire. Examens officiels au milieu de l'automne. On imprime les noms des grades littéraires sur les gâteaux de la lune et on joue ceux-ci. Fête de « l'ascension ».

F. Le bûcheron de la lune. Sa légende comparée avec celle du bûcheron de la mythologie lunaire des Germains. Autres êtres vivants que les Chinois placent dans le disque lunaire. Culte des habitants de la lune.

§ 3. Regarder la lune. Grand plaisir que les Chinois y ont pris déjà dans l'antiquité. La terrasse de Wou Ti. « Écouter l'encens ». Dans quel rapport ceci se trouve avec la lune. On consulte sur l'avenir la lune, comme présidant au destin de la femme, p.465 comme pronostiquant le temps qu'il fera et comme décidant de la réussite de la moisson. Légende de Yin Sz'. On arbore des lanternes en l'honneur de la lune.

§ 1. Fête de la moisson célébrée en l'honneur de la terre

@

Nous voici maintenant arrivés à la grande fête chinoise de la moisson, le jour où le peuple, quand les produits des champs sont rentrés, manifeste par une offrande sa gratitude à l'égard de la bienfaisante déesse de la Terre, et se livre au plaisir et à la joie. La journée s'ouvre d'ordinaire par les soins que réclame la préparation des tables d'offrande. On expose des plats de viande, des gâteaux, des sucreries et du vin, en compagnie de quelques autres objets encore, devant le tabernacle du dieu du Sol et de la Richesse, qui est le dieu domestique d'un nombre immense de familles ainsi que le lecteur le sait [1] ; le chef de la famille s'avance et s'acquitte des cérémonies ordinaires, imitées ou non par les autres habitants de la maison, puis tout se termine par une bruyante pétarade. Ayant déjà décrit au § 4 de notre article sur le 2 du deuxième mois la manière dont se présente l'offrande à la déesse de la Terre, nous pouvons nous contenter de renvoyer le lecteur à ce qui a été dit alors.

[1] Voy. la page 154.

Nous avons aussi mentionné à la même occasion un plat d'offrande spécial, compose de riz et d'huîtres, qui se présente le 2 du deuxième mois à la Terre pour obtenir abondance d'aliments durant l'année commencée. De même on a vu que le 6 du sixième mois on offre respectueusement à la déesse, en vue du blé qui arrive à sa maturité, des petits gâteaux de riz faits exprès pour la circonstance. Il est donc tout naturel qu'à l'occasion de la grande fête d'actions de grâce de l'automne figure aussi sur les autels quelque objet spécial caractéristique de la fête du jour. Ce sont des gâteaux mous, de forme ronde, faits de farine de riz cuite à la vapeur et mélangée avec du chènevis, que les gens du peuple appellent *tsî*.

p.466 Comme ils sont destinés exclusivement au dieu du Sol, on les lui présente avec les cérémonies ordinaires ailleurs aussi qu'à la maison, par exemple en rase campagne ou dans quelque temple, si son image se trouve en ces endroits. Beaucoup de personnes placent, à côté du plat qui renferme ces gâteaux, un second plat contenant du sucre candi et d'autres douceurs, ou bien elles mettent un peu de sucre dans la pâte avant de cuire les gâteaux. Sans doute c'est un symbole de la douceur et de l'agrément de la vie que la Mère-Terre dans sa bonté a accordée à ses enfants sous la forme d'une abondante moisson, bienfaits, le peuple en est persuadé, qu'elle continuera à l'avenir à répandre libéralement sur les villages et les familles.

Le lecteur a de lui-même compris que ces gâteaux de riz et de graine de chanvre ont la signification d'une offrande d'actions de grâce pour les prémices de la moisson, et que cette expression de la gratitude s'adresse à la divinité qui a fait mûrir les produits du sol. Le chanvre qui y figure est déjà mentionné dans le « Livre des Rites » en qualité de prémices. On lit dans le chapitre des Prescriptions mensuelles de ce remarquable document, qui vient de l'aurore de l'histoire de la Chine, que, dans le mois du milieu de l'automne

> « le Fils du Ciel faisait des incantations pour faire pénétrer l'air de l'automne, et qu'il prenait de la viande de chien et goûtait le chanvre ; mais auparavant il offrait ces objets dans le temple des ancêtres. [1]

Du reste il n'est fait mention dans le *Li-ki* de rien d'autre qui puisse plus clairement encore être considéré comme le prototype antique de l'offrande de la moisson qui se célèbre actuellement. En revanche quelque chose de ce genre se trouve dans le *Chi-king*, le « Livre des Odes », où nous avons déjà trouvé des indications touchant l'histoire de l'offrande du 6 du sixième mois, et qui en général est une source fort riche pour la connaissance des anciens usages et mœurs du peuple chinois.

On trouve dans la seconde partie de ce livre intéressant un hymne pour la moisson, qui date du huitième siècle avant notre ère, et dont un fragment [2] est de la teneur que voici :

> « Au moyen de notre millet d'offrande et de nos brebis d'offrande nous sacrifions aux dieux du Sol et des quatre p.467 points cardinaux. Que nos champs aient déjà été moissonnés est une cause de joie pour les agriculteurs. Nous jouons du luth et de la lyre et nous battons du tambour pour invoquer le patriarche de l'agriculture [3] et pour prier afin d'avoir les chaudes pluies ; afin que notre millet se multiplie et que nos hommes et nos femmes soient bénis d'abondance.

Il n'est guère possible de mettre en doute les rapports de parenté qui doivent rattacher la fête actuelle à celle à laquelle ce fragment fait allusion [4] ; et l'on ne peut se défendre de penser à ces luths et

---

[1] [trad. Couvreur.]

[2] Livre 6, ode 7, seconde strophe.

[3] Très probablement il s'agit de Chun Noung, que nous avons mentionné en note à la page 92.

[4] Ma Twan Lin, dans son grand *Wun-hien-t'oung-k'ao*, dit que les commentateurs chinois admettaient qu'anciennement il avait existé deux offrandes aux dieux champêtres, « celle du printemps, pour obtenir les pluies fécondantes et dans l'espérance de l'abondance et de la maturité des céréales ; et celle de l'automne,

à ces tambours des anciens temps si l'on voyage en Chine par les campagnes à la mi-automne, et que l'on ne puisse presque pas entrer dans un seul village sans y trouver en train quelque représentation dramatique en plein air. Déjà de loin on est averti de ce qui se passe par le son des instruments de musique, des tambours et des gongs, mêlés aux voix aiguës des acteurs. Ces fêtes se continuent pendant plusieurs jours de suite pour le plaisir des paysans, qui n'ont dans ce moment rien à faire ; car c'est un trait du caractère chinois de bien savoir commencer les réjouissances, mais de mal savoir y mettre fin.

Les pièces dramatiques que l'on joue dans ces occasions font partie des hommages que l'on rend à la déesse de la Terre, car, ainsi que le lecteur a déjà pu s'en apercevoir, les Chinois ne se contentent pas de la musique et du chant pour honorer leurs dieux, mais ils croient aussi pouvoir leur faire du plaisir et les amuser en représentant pour leur délassement des p.468 pièces de théâtre [1]. Ainsi l'argent que l'on a collecté pour subvenir aux frais de la représentation profite en même temps et aux hommes et aux dieux, ce qui explique qu'on en trouve facilement et en assez grande abondance pour la célébration de la fête de l'automne. Toutes proportions gardées, ceci est surtout vrai de la campagne, puisque c'est là que la moisson a rempli les greniers et que dans sa satisfaction le paysan se sent en ce moment assez disposé à ouvrir sa bourse.

Du reste, quoique dans la plupart des villes l'agriculture soit loin d'être le premier intérêt, là aussi on voit vers le milieu de l'automne les tréteaux de comédiens sortir de terre comme des champignons ; car les mandarins, les marchands et les artisans

---

pour reconnaître leurs œuvres à l'occasion de la riche moisson des céréales » (ch. 82, f° 5 de l'édition en notre possession). La première des deux offrandes désignées par Ma Twan Lin, offrande qui se célèbre encore maintenant, a été décrite sous sa forme moderne au § 4 de notre article sur le 2 du deuxième mois ; la seconde est, aussi d'après Ma Twan Lin (*loc. cit.*), la même que celle dont le « Livre des Odes » fait mention dans l'hymne dont nous avons donné un fragment.

[1] Comparez avec ce qui est dit ici ce qui se trouve déjà à la page 58 sur l'intention religieuse de certaines représentations scéniques.

offrent aussi à cette époque à la déesse de la Terre, c'est-à-dire de fait au dieu de la Richesse, son doublet ou alter ego, comme le lecteur le sait [1]. Chaque ville ne possédant qu'un nombre d'acteurs insuffisant pour servir en même temps tout le monde, cela fait durer plus longtemps l'époque des fêtes, et pendant bien des jours, surtout entre le premier et le dernier quartier de la lune, on ne peut pour ainsi dire faire un pas dans les rues sans tomber sur quelques tréteaux de comédiens. Avant le 15, c'est pour les gens qui anticipent sur le moment de l'offrande parce qu'ils ont réussi à engager une troupe ; après le 15, c'est pour ceux qui ont cru devoir renvoyer l'offrande jusqu'à ce qu'à leur tour ils aient pu s'assurer les services des acteurs.

§ 2. Culte de la lune

@

Le jour qui marque le milieu de l'automne est aussi désigné dans le calendrier, cela depuis les temps les plus reculés, comme jour de fête en l'honneur de la lune. Nous n'exagérons pas l'antiquité de cette coutume, puisque le *Li-ki*, où ont été conservées les plus anciennes traditions concernant les pratiques religieuses du peuple chinois et de ses princes, contient dans son huitième chapitre [2] la prescription significative que voici :

> « On sacrifie au p.469 soleil sur des autels et à la lune dans des excavations faites dans le sol, afin de distinguer entre les ténèbres et la lumière [3] et de régler les rapports entre ce qui est élevé et ce qui est bas [4]. On offre au soleil à l'orient et à la lune à l'occident.

---

[1] Voy. la page 153.
[2] « Sur la signification des Offrandes ».
[3] C'est-à-dire pour indiquer que le soleil luit de jour et la lune de nuit.
[4] Le soleil est dans la nature une puissance supérieure à la lune, puisqu'il prête sa lumière à celle-ci.

Pl. XVII. DÉESSE DE LA LUNE
Terre cuite peinte de Canton

Il est vrai que ce passage ne mentionne pas en tout autant de termes l'époque où avaient lieu les sacrifices dont il est question ; mais les commentateurs chinois sont unanimes à admettre que le premier s'offrait au milieu du printemps, et l'autre à la mi-automne [1], ce qui du reste est parfaitement conforme à l'esprit et aux conceptions philosophico-religieuses des anciens Chinois. Il ne sera pas inutile d'entrer à ce sujet dans quelques détails, qui feront aussi comprendre pourquoi les Chinois actuels rendent hommage à leur déesse lunaire le 15 du huitième mois.

« Le soleil se lève à l'orient et la (nouvelle) lune naît à l'occident », dit le « Livre des Rites » par manière d'explication de la prescription que nous venons de citer. Par conséquent, dans l'ancienne mythologie religieuse des Chinois, l'Orient, créateur de la lumière, père de l'aurore, était le symbole naturel du dieu solaire, et c'est vers lui qu'on se tournait toutes les fois que l'on voulait adorer le suprême bienfaiteur du monde et l'honorer au moyen d'offrandes.

Si l'on adorait le soleil à l'orient, c'est le matin que l'on a nécessairement pratiqué ce culte. Aussi lisons-nous dans le sixième chapitre du « Livre des Rites » [2] que l'empereur, « une couronne noire sur la tête, adorait le soleil le matin en dehors des portes orientales » ; et, d'après les écrivains chinois, cette cérémonie avait lieu à l'équinoxe du printemps [3], c'est-à-dire au matin de l'année. On offrait de même le matin au soleil sous la dynastie de Tcheou (1122-249 av. J. C.), témoin le Livre des Rites p.470 de cette famille impériale, dont nous avons parlé à la page 210, et où il est dit que le fonctionnaire chargé des tentes [4], « déployait la grande et la petite tente lors de l'offrande du matin au soleil ».

---

[1] Comp. par ex. les premiers feuillets du chapitre 79 de l'Encyclopédie historique de Ma Twan Lin.
[2] « Sur les ornements de jade ».
[3] Voy. Ma Twan Lin, *loc. cit*.
[4] Voy. le chapitre « Fonctionnaires du Ciel ».

Ainsi les philosophes et penseurs religieux de la Chine ancienne reconnaissaient pleinement les rapports intimes qui unissent entre eux l'orient, le matin et le soleil, et ils en tenaient compte en célébrant leurs offrandes. Mais ils ne s'arrêtèrent pas là ; ils crurent aussi découvrir des rapports réciproques entre les quatre points cardinaux, les quatre moments principaux de la journée, le soleil, la lune, et même les quatre saisons. Car, disaient-ils, la force du soleil grandit de plus en plus depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à ce que, parvenu au solstice de l'été, il ait atteint son plus haut degré de gloire et de puissance ; alors il perd graduellement sa chaleur et son pouvoir, tellement qu'à l'équinoxe d'automne triomphe l'esprit des ténèbres et du froid, Yin ; mais tout ceci n'est qu'une reproduction du cycle que l'astre céleste parcourt journellement, apparaissant le matin en orient, trônant au sud dans toute sa splendeur quand il atteint le milieu du jour, s'inclinant alors vers l'ouest, pour finalement y disparaître et céder la royauté au dieu de l'Obscurité. Les quatre points cardinaux, et non pas l'orient seul, sont donc des symboles, soit des divers moments de la journée, soit des saisons : l'orient l'est du matin et du printemps, matin de l'année ; le sud est symbole de midi et du solstice d'été ; l'ouest représente le soir et l'équinoxe d'automne, et le nord, minuit et le solstice d'hiver. On peut en conséquence dresser le tableau suivant :

Est	Matin	Milieu du printemps	Soleil
Sud	Midi	Milieu de l'été	
Ouest	Soir	Milieu de l'automne	Lune
Nord	Minuit	Milieu de l'hiver	

Un simple coup d'œil jeté sur ce tableau montre combien les anciens Chinois agissaient rationnellement, en présentant au soleil leur grande offrande annuelle au milieu du printemps, à l'aurore, en se tournant vers l'orient [1]. En même temps on voit qu'il était

[1] On comprend mieux aussi maintenant pourquoi c'est dans les campagnes situées vers l'orient que l'on allait à la rencontre du printemps (voy. la page 91).

logique de leur part p.471 d'attribuer à l'occident la lune [1], qui renaît toujours de ce côté à chaque révolution qu'elle accomplit autour de la terre, et qu'ils devaient aussi lui présenter son offrande au milieu de l'automne, à l'occident de l'emplacement des sacrifices. C'est, témoin le *Li-ki*, ce qui se faisait dans les tout premiers temps de l'histoire de la Chine, et ce sont les règles que, d'après Ma Twan Lin [2], les empereurs des dynasties diverses qui se sont succédées à la tête de l'empire ont continué de suivre, tout en y apportant des modifications plus ou moins importantes.

On lit même encore dans les « Statuts collectionnés de la dynastie (actuelle) de Ts'ing » [3], qui règne sur l'empire du Milieu depuis la première moitié du dix-septième siècle, que

> « pour le culte du soleil l'emplacement de l'offrande s'établit en général vers le siège de la lumière, dans les champs orientaux, et que l'on y fait tous les ans, lors de l'équinoxe du printemps, au lever du soleil, une offrande à la Grande Lumière [4].
>
> « Pour le culte de la lune on établit en général l'emplacement de l'offrande vers le siège de l'obscurité, dans les champs occidentaux, et l'on y offre annuellement à la Lumière de la Nuit, lors du solstice d'automne, au moment du lever de la lune [5].

Ces préceptes concernent le Grand-prêtre de l'empire, le Fils du Ciel, qui rend annuellement hommage aux puissances de la nature

---

[1] Il en était ainsi aussi chez les anciens Aryas. On trouve en effet dans les écrits de ce peuple intéressant le printemps rattaché de même au soleil, qui se lève le matin, ce qui est l'équivalent du printemps ; en revanche, c'est l'automne qui est rattaché à la lune, qui apparaît le soir, équivalent de l'arrière-saison, et qui est la représentante spéciale de la période du froid. Voy. de Gubernatis, *die Thiere in der indogermanischen Mythologie*, 1e partie, ch. I, 1, page 14.

[2] Ch. 79.

[3] *Ta-Ts'ing-hwoui-tien*, ouvrage colossal, bien connu en Europe, que l'on pourrait appeler le *Li-ki* moderne de l'empire chinois, du moins pour les dispositions relatives à la haute administration.

[4] Ch. 44.

[5] Ch. 44.

dans sa capitale Peking, sur quatre autels renommés de dimensions colossales, construits, l'un au sud de la ville, en l'honneur du ciel, un autre au nord, en l'honneur de la terre, le troisième à l'est, en l'honneur du soleil, et le dernier à l'ouest, en l'honneur de la lune.

Il n'entre cependant pas dans la tâche que nous nous sommes donnée de décrire le culte impérial, c'est-à-dire ce que, dans le système religieux du p.472 peuple chinois, pourrait être appelé la religion d'État officielle. Ce que nous venons d'en dire en passant a pour but de faire voir que l'antique offrande qui se faisait à la déesse lunaire a continué de subsister jusqu'à maintenant, et qu'il n'est donc pas surprenant qu'à Émoui aussi le peuple ait maintenu en honneur cette partie du culte de la nature et qu'à l'heure qu'il est encore il rende à la mi-automne ses hommages à la lune.

Cette remarque nous ramène à notre sujet proprement dit. Cependant le moment mis à part pour cette célébration n'est plus le milieu vrai, le milieu astronomique de l'automne. C'est le milieu de l'automne de l'année civile, le 15 du huitième mois ; alors il y a pleine lune et l'astre luit pendant toute la nuit avec tout son éclat [1]. Tard dans la soirée, quelquefois même seulement vers minuit, les femmes et les enfants s'approchent de la table d'offrande préparée dans l'ouverture de la porte et couverte d'offrandes diverses, dont font avant tout partie des fruits d'automne, de la canne à sucre et d'autres produits du sol. Ils y brûlent de l'encens, du papier d'offrande et des cierges, se prosternent et font partir des pétards pour la conclusion des rites. Tout cela se fait en l'honneur de la déesse lunaire, à laquelle le beau sexe spécialement rend hommage, puisqu'elle est la principale représentante du principe féminin de la nature. En effet, elle est la reine du ciel, dont son époux, le soleil, est roi ; et pour cela elle n'est pas seulement, comme disent les « Livres de la dynastie antérieure de Han » [2], « le symbole de l'impératrice, des hauts fonctionnaires et de tous les nobles » qui sont considérés comme les serviteurs du

---

[1] Comp. la page 4.
[2] *Ts'ien-Han-chou*, ch. 76, « Traditions concernant Li Sin ».

souverain [1], mais aussi le symbole de la femme en général ; car celle-ci, comme on le sait, est complètement p.473 subordonnée en Chine à l'homme, au seigneur de la création, aux ordres et aux caprices duquel son devoir est d'obéir. Faisons cependant remarquer que la plupart des femmes s'adressent moins à la lune en qualité de puissance de la nature, qu'à l'homme ou à la femme que la légende place dans cet astre. Nous reviendrons plus loin là-dessus.

Le sexe attribué à la lune ne réclame pas de longues explications. Il n'a pas en effet fallu un haut degré de culture aux hommes pour qu'ils fissent la remarque qu'une fois par mois elle se jette dans les bras du roi de la lumière, pour ne le quitter qu'après avoir reçu de lui un nouveau principe lumineux, qu'elle nourrit dans son sein, qui grandit et couvre l'astre entier, pour diminuer ensuite et finir par se renouveler derechef dans les embrassements de l'époux radieux. De mois en mois, dès la plus haute antiquité, les hommes avec admiration avaient vu se répéter ce merveilleux pèlerinage de l'astre, entrepris pour leur bien. Ils ont donc appelé le soleil et la lune le mari et la femme. Ils l'ont fait en Égypte, en Grèce, à Rome, en Chine, où les deux astres sont toujours représentés comme des époux [2], de sorte que leur culte est presque indivisible, le culte du couple divin.

Du moment que l'idée d'une fécondation de la lune par le dieu-soleil, son époux, avait pris place dans les notions mythologiques

---

[1] Cette conception n'est point spécialement chinoise. C'est ce qu'on peut voir par ex. par la « Dissertation upon Superstition », traduction anglaise d'un ouvrage de Werenfels. Elle a été publiée en 1718. On y lit : [Trad.]« The superstitious man, should he have a mind to be introduced to the presence of a prince, he will wait until she is in conjunction with the sun, when the association of an inferior with a superior is salutary and productive of profit ». Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 659. Aussi n'est-ce peut-être point par quelque cause fortuite qu'anciennement en Europe on nommait à leurs postes les gouverneurs des forteresses et des villes le jour de la St. Michel (29 septembre), ou quelque jour rapproché de celui-là, *c'est-à-dire à l'époque de l'équinoxe d'automne, qui a toujours été consacré par les Chinois au symbole des fonctionnaires et des nobles, à la lune.* D'après Bourne, cela se faisait parce que St. Michel était le chef des anges, qui sont les protecteurs du peuple de même qu'ici-bas les fonctionnaires. Brand, page 193.

[2] Comp. par ex. le grand rôle que les épousailles du soleil et de la lune jouent dans la légende sur la naissance de la puissance fécondante du ciel que nous avons reproduite aux pages 38 et suiv.

nationales, la lune devenait tout naturellement la patronne du sexe féminin et l'emblème du mariage. C'est ce qui explique qu'à Émoui, comme nous l'avons dit en passant, ce soient surtout les femmes et les filles qui pratiquent le culte de la lune et que les hommes le leur abandonnent presque complètement ; — c'est aussi pour cela que cet astre joue le rôle de patronne de la vie conjugale, surtout de la vie d'épouse. Bientôt, quand nous parlerons de l'homme de la lune des Chinois (page 475), le lecteur verra qu'on là retrouve chez les peuples de l'Europe jouant le même personnage.

Les gâteaux de la lune. — De même qu'aux jours de fête des divinités du ciel et de la terre on leur fait hommage, parmi les objets qui composent leur offrande, de certains mets confectionnés spécialement à leur intention [1], de même une offrande spéciale figure à la mi-automne sur tous les autels de la déesse lunaire ; elle se compose de gâteaux ronds et plats, p.474 appelés *tiong-tsou-piáng* [2], « gâteaux du milieu de l'automne ». Parfois on les fait à la maison, mais d'ordinaire on les achète dans les boutiques, à moins qu'on ne les ait reçus en présent de ses parents, amis et connaissances. On les fait de dimensions très variables. On en voit dont le diamètre n'est guère moindre d'un mètre, tandis que d'autres ne dépassent pas la grandeur d'une pièce de cent sous. La plupart ne s'éloignent pas beaucoup d'un pied de diamètre. Il est clair que leur forme ronde leur est donnée en imitation du disque de la lune, qui est pleine lors de la fête. Cela resterait évident, lors même que nous ne pourrions pas nous appuyer sur un écrivain chinois, qui dit :

> « Que le 15 du huitième mois on s'envoie des gâteaux de la lune les uns aux autres parmi le peuple, c'est pour désigner sa forme circulaire [3].

---

[1] Voy. les pages 47 et suiv., la page 156, et le § 1 du présent article.
[2] Dans la langue écrite, on trouve d'ordinaire, litt. « gâteaux de la lune ».
[3] Voy. « Les Choses réjouissantes de la belle Matinée », citées dans le « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 25.

Comme ils sont faits de farine, les gâteaux de la lune ont d'ordinaire de soi une couleur blanc-grisâtre ; mais parce qu'ils sont censés représenter le disque lunaire, les gens du peuple se plaisent à couvrir les plus grands de tout un monde de peintures représentant les hommes, les animaux et les objets divers qu'ils se figurent distinguer dans les taches de l'astre des nuits. Sur l'un on verra soit un vieillard, soit une belle femme ; sur d'autres un crapaud, ou bien un lièvre, tantôt seul, tantôt en famille, folâtrant sur l'herbette, à moins encore que quelqu'un de ces animaux ne soit occupé à piler des drogues dans un mortier ; ailleurs ce sera un cassier sur lequel un bûcheron s'escrime de sa hache, le tout sur un fond représentant un paysage couvert de collines et de montagnes bleues. Or afin que le lecteur, si un gâteau de la lune lui tombait entre les mains, puisse comprendre l'intention de la peinture qu'il y trouvera, et en même temps pour lui faire connaître quels sont ces habitants de la lune auxquels, bien plus qu'à la lune même, s'adressent à la fête de la mi-automne les hommages des femmes, nous nous permettrons de passer ici en revue ces êtres humains, ces animaux et ces végétaux dont depuis de longs siècles la mythologie chinoise a peuplé le disque lunaire. Cette revue aura en outre p.475 l'avantage de nous fournir de nouveau des points de comparaison surprenants entre les idées populaires des Chinois et celles des peuples ariens.

A. L'homme de la lune

@

Nous abordons ici un des sujets certainement les plus intéressants de la mythologie chinoise. Non seulement on y trouvera à faire maint rapprochement remarquable entre les légendes de l'Occident et celles de l'extrême Orient, mais encore cette étude fera remonter le lecteur jusque dans la nuit de siècles si reculés, qu'alors peut-être nulle plume n'avait encore tenté de conserver pour l'avenir quelque souvenir du présent, et que seule la

parole humaine servait par une tradition soigneusement perpétuée de génération en génération à sauver de l'oubli les manifestations de la pensée des âges écoulés.

C'est que les premières légendes lunaires n'ont point été la création d'un peuple déjà entassé dans des villes regorgeant d'habitants. Elles sont nées dans les cerveaux de nomades, ou tout au plus d'hommes à peine initiés aux premiers rudiments de l'agriculture et ne formant point encore d'agglomérations plus compactes que celle de la tribu, à une époque où l'homme passait la plus grande partie de sa vie sous la voûte du ciel, et où chaque soir ses yeux rêveurs s'arrêtaient souvent pendant des heures sur le firmament avant que la fatigue de la journée en abattît tout à fait les paupières. Or la nuit surtout l'esprit humain, est ouvert aux suggestions de la fantaisie. A force de contempler la placide face de la reine des nuits, le berger, méditant à côté de ses troupeaux sous la splendeur du ciel étoilé, a fini par croire distinguer maint objet sur le disque lumineux. On y pensait, on en parlait naïvement, et ainsi naquirent une multitude de légendes et de mythes, différant les uns des autres d'après ce que les diverses imaginations se figuraient voir dans les taches de la lune. De toutes ces conceptions celles-là seules ont survécu qui s'accordaient le mieux avec l'état général des esprits. Ce ne sont naturellement pas les moins fantastiques. A priori on peut donc s'attendre à ce que les légendes qui ont subsisté ne soient pas sans quelque poésie, et en effet c'est le cas, au moins pour ce qui concerne les traditions lunaires des Chinois.

De même que chez nous, les gens du peuple croient en Chine que certains êtres humains habitent la lune. Il y en a un cependant auquel ils p.476 accordent beaucoup plus d'attention qu'aux autres ; c'est « le vieux de la lune », Youeh Lao. C'est lui qui détermine les mariages qui auront lieu sur la terre et qui attache ensemble le futur et sa future au moyen d'un fil rouge qui ne pourra plus se rompre de toute l'éternité ; et peut-être est-ce pour cela, en même temps que par allusion à l'apparence tachée de la lune, qu'on lui donne le

surnom de « celui qui noue ensemble et qui est veiné (comme du marbre) ». Ainsi en Chine les mariages, quoique conclus dans le ciel, comme chez nous, se préparent et se décident dans la lune. « L'accouplement est causé depuis le ciel, mais l'engagement suit la décision de la lune », dit un proverbe chinois [1].

Nous n'avons pas découvert dans les écrits chinois de preuves d'une très haute antiquité de cette croyance. Tout ce que l'on peut affirmer est qu'elle existait sous la dynastie de T'ang (618-907 ap. J. C.), comme le prouve la légende que voici, mise pour la première fois par écrit à l'époque dont nous parlons. Un certain Weï Kou traversait un jour la ville de Soung-Tching et remarqua un vieillard assis au clair de la lune et tenant un livre à la main. Il lui demanda ce qu'il y avait dans son livre et reçut pour réponse que les destinées matrimoniales de tous les hommes y étaient inscrites. Puis, lui montrant un fil rouge, le vieillard lui dit :

> — Je lie ensemble avec ceci les pieds de l'homme et de la femme. Fussent-ils nés de familles ennemies entre elles ou originaires de contrées éloignées l'une de l'autre, leur destin finit cependant par s'accomplir inévitablement. Je veux bien te dire que la fille de la vieille femme qui vend des légumes dans cette boutique là-bas sera ton épouse.

La curiosité poussa Weï Kou à s'approcher de la boutique indiquée, et il y vit une femme qui portait dans ses bras un enfant de deux ans, d'apparence désagréable. Désireux d'empêcher la prophétie du vieillard de se réaliser, il engagea un assassin à tuer l'enfant, mais le bravo manqua son coup et ne fit à sa victime qu'une égratignure au-dessus du sourcil. Quatorze ans plus tard Weï Kou épousa une jeune et belle femme, et découvrit peu après, par une cicatrice qu'elle avait au-dessus p.477 de l'œil, que c'était la même qu'il avait voulu faire assassiner lorsqu'elle était enfant [2].

---

[1] Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 838.
[2] Mayers, *loc. cit.*

Cette légende sur le vieux de la lune se rattache sans doute plausible au rôle que, dans les notions mythologiques de l'antiquité, la lune a toujours joué comme épouse du soleil. Nous avons vu à la page 473 qu'en cette qualité elle avait dû être considérée comme la plus haute personnification de la fécondation et du mariage de la femme, et il s'en est suivi fort logiquement que non seulement les personnes du sexe en ont fait la patronne de leur condition d'épouses, mais encore qu'elles lui ont attribué une influence absolument décisive sur leur futur bonheur matrimonial, lequel en Chine dépend dans une si grande mesure de la maternité.

C'est ce qui explique qu'actuellement encore dans l'empire du Milieu les jeunes filles aient une prédilection marquée pour le culte de la lune, ou plutôt du vieux de la lune, puisque celui-ci décide de leur destin matrimonial. Sans doute ce n'est pas pour une autre raison qu'en Écosse les belles font des révérences à la lune, et qu'en Angleterre, quand, assises à la porte, elles voient apparaître le soir à l'occident le mince croissant d'argent de l'astre renaissant, elles chantent :

> [Trad.] All hail to the Moon ! All hail to thee !
> I prithee, good Moon, declare to me,
> This night, who my husband shall be.

« It is, dit Grose, obligatory upon these applicants for information to go to bed presently after, when dreams will reveal to them their future partners [1].

« Aubrey, continue Brand — represents that this ceremony took place on the first appearance of the new moon after New-Year's Day, although some held that any other new moon was as good ; and he assures us that he knew « two gentlewomen that did this when they were young maids, and they had dreams of those that married them ». The form of this address to the moon, given in Nichol's Poems,

[1] Brand, *Observations on popular Antiquities* ; « the Moon », p. 660.

does not exactly correspond with that supplied by Jamieson ; running thus —

O ! New Moon, I hail thee !
And gif I'm e'er to marry man, p.478
Or man to marry me,
His face turn'd this way fast's ye can,
Let me my true love see,
This blessed night ».

« Upon this Nichol has a note, according to which the lunar devotee was required, immediately upon seeing the first new moon of the new year, to repair to a spot where she could set her feet upon a stone naturally fixed in the earth and lean back against a tree ; in which posture she was to address the luminary, when, unless nuptial bliss was not in store for her, she would see an apparition closely resembling the future partner of her joys and sorrows [1].

La croyance à l'influence de la lune sur le mariage est donc aussi peu étrangère au peuple de l'Angleterre qu'à celui de la Chine. On trouve aussi en Hollande des notions de ce genre. Souvent les amoureux y sont représentés comme contemplant passionnément la lune, et pour peu qu'on ait aperçu rêvant au clair de la lune un jeune homme ou une jeune fille, il n'échappera pas à la question moqueuse : Votre cœur en tient-il ? Tout le monde sait cela ; mais ce que le lecteur ignore peut-être, c'est qu'en Chine aussi la lune a été l'astre des amoureux. C'est ce que peut nous apprendre une ode du VIIe siècle avant notre ère, conservée dans le « Livre des Odes ». Un jeune homme consumé du désir de posséder une vierge de grande beauté, épanche comme suit ses sentiments devant la sympathique reine des nuits :

« La lune se dégage claire de l'horizon.
Que cette belle femme est aimable !
Pussé-je être délivré de ce désir ardent de la posséder !

[1] *Op. et loc. cit.*

Que mon cœur tourmenté est inquiet !

La lune monte pleine d'éclat.
Que cette belle femme est pleine de charme !
Oh ! si je pouvais seulement éloigner de moi ce grand tourment à son sujet !
Que mon cœur tourmenté s'agite ! p.479

La lune se lève avec sa pleine lumière.
Quel éclat que celui de cette belle femme !
Oh ! si je pouvais briser les liens du sentiment fatal que j'éprouve !
Que mon cœur tourmenté se sent malheureux ! [1]

Ce Chinois soupirant ainsi il y a vingt-cinq siècles ressemble à s'y méprendre à quelque amoureux sentimental européen de notre temps, faisant ses plaintes à la lune.

Aussi ne nous semble-t-il pas très hasardé de rattacher à la croyance populaire qui attribue à la lune une influence sur le bonheur matrimonial, les expressions françaises et anglaises de « *lune* de miel » et de « honey-*moon* » qui désignent la première phase d'enivrement joyeux de la vie en commun. Cette même croyance nous semble même ne point être étrangère à l'ancien usage, qui existe encore maintenant dans les îles Orkney [2] et en Inde [3], de célébrer de préférence les mariages lorsque la lune croît, c'est-à-dire lorsque sa grossesse s'accentue. Enfin la lune joue dans les Vedas le même rôle de déesse présidant aux mariages ; elle cout les habits de noce avec du fil qui ne peut plus se casser [4].

Passons-nous aux possessions néerlandaises dans l'archipel des Indes orientales, là aussi, parmi quelques-uns des peuples qui habitent ces contrées, nous trouverons la croyance en un être humain qui se trouve dans la lune et qui tient des fils à la main.

---

[1] *Chi-king*, 1e partie, livre 12, ode 8. [trad. Couvreur]
[2] Brand, page 661.
[3] De Gubernatis, *die Thiere in der indogermanischen Mythologie*, 1e partie, ch. 8, p. 403.
[4] *Ibid.*, 1e partie, ch. 7, p. 386.

> [Trad.] « In Sumatra, dit le Dr. A. Bastian [1], wird von einem Mann im Monde erzählt, der beständig spinnt, dem aber jede Nacht eine Ratte die Fäden zernagt. Die Bimas sehen in den Mondflecken Baumzweige, unter denen ein Vogelfänger sitzt, Schlingen verfertigend.

Nous verrons plus loin (p. 501 et suiv.) que les Chinois aussi croient à l'existence d'un arbre dans la lune, et aux pages 507 et suiv. nous aurons à parler d'un second homme de la lune dont la légende est étroitement liée à la croyance en cet arbre.

B. La femme de la lune

@

p.480 La légende chinoise sur la femme de la lune se rapproche, plus encore que celle de l'homme de la lune, des notions analogues qui existent dans notre partie du monde à nous, et le célèbre sinologue Mayers a été tout à fait en droit de dire :

> [Trad.]« No one can compare the Chinese legend with the popular European belief in the Man of the Moon, without feeling convinced of the certainty that the Chinese superstition and the English nursery tale are both derived from kindred parentage, and are linked in this relationship by numerous subsidiary ties [2].

Voici la légende chinoise. Heou I, « le Prince des Archers », était capitaine au service de l'empereur Yao (2356-2258 av. J. C.). Son habileté, qui touchait au miracle, se dépensait au profit de son prince. Ainsi, dit-on, une fois qu'il se produisit une éclipse de lune, il délivra l'astre en tirant ses flèches en l'air [3] ; même, dans une occasion où dix soleils se montrèrent en même temps à la voûte des cieux et apportèrent ici-bas la confusion et la mortalité, il lança

---

[1] *Reisen im Indischen Archipel*, Batavia.

[2] *Notes and Queries on China and Japan*, vol. III, p. 123.

[3] Il faut savoir que, d'après une antique croyance chinoise, les éclipses sont causées par des monstres qui dévorent le soleil ou la lune.

ses flèches, sur l'ordre de son maître, contre les luminaires irréguliers, et ceux-ci disparurent aussitôt.

Un jour — la légende ne dit pas pourquoi — la Mère royale de l'Occident [1] donna à Heou I cette herbe de l'immortalité qu'elle accordait dans le bon vieux temps à ceux sur qui se portait sa faveur. Hung Ngo, sa femme, la déroba et s'enfuit avec son larcin à la lune, où elle fut changée en crapaud. De là vient, disent les gens, que parmi les taches de la lune on peut distinguer la forme de cet animal.

Nous allons examiner d'où est peut-être venue la croyance des Chinois en l'existence d'une femme dans la lune ; mais auparavant nous tenons à signaler le fait remarquable qu'en Europe aussi les croyances populaires font mention d'un être humain relégué dans la lune à la suite d'un vol. On lit ce qui suit dans l'intéressante collection de Baring-Gould de « Curious Myths of the Middle Ages » [2].

> [Trad.]« In Schaumburg-Lippe the story goes, that *a man* p.481 *and a woman* stand in the moon, the man because he strewed brambles and thorns on the church path, so as to hinder people from attending Mass on Sunday morning ; the woman because she made butter on that day. A similar tale is told in Swabia and in Marken. Fischart says that there « is to be seen in the moon a mannikin who *stole* wood »...
>
> At the time when wishing was of avail, say the North Frisians, a man, one Christmas eve, *stole* cabbages from his neighbour's garden. When just in the act of walking off with his load, he was perceived by the people, who conjured him up into the moon. There he stands in the full moon to be seen by every body, bearing his load of cabbages to all eternity. Every Christmas eve he is said to

[1] La reine des esprits et des génies des monts Kwoun-loun. Il en a déjà été parlé aux pages 16 et 430.

[2] *The Man in the Moon*, pages 193 et suiv.

turn round once. Others say that he *stole* willow bows, which he must bear for ever.

In Silt, the story goes that he was a *sheep-stealer*, who enticed sheep to him with a bundle of cabbages, until, as an everlasting warning to others, he was placed in the moon, where he constantly holds in his hand a bundle of these vegetables.

The Dutch household myth is, that the unhappy man was caught *stealing* vegetables... Chaucer, in the « Testament of Cresside », adverts to the man in the moon, and attributes to him the same idea of *theft*. Of lady Cynthia, or the moon, he says :

> Her gite was gray and full of spottis blake,
> And on her brest a chorle painted ful even,
> Bering a bush of thornis on his backe,
> Whiche *for his theft* might clime so ner the heaven.

Alexander Necham, or Nequam, a writer of the twelfth century, in commenting on the dispersed shadows in the moon, thus alludes to the vulgar belief : — Nonne novisti quid vulgus vocet rusticum in luna portantem spinas ? Unde quidam vulgariter loquens ait : —

> Rusticus in Luna,
> Quem sarcina deprimit una,
> Monstrat per opinas
> Nulli prodesse *rapinas* ;

which may he translated thus : Do you know what they call the rustic in the moon, who carries the faggot of sticks ? So that one vulgarly speaking says : p.482

> See the rustic in the Moon,
> How his bundle weighs him down ;
> Thus his sticks the truth reveal :
> It never profits man *to steal*.

> ... Hebel, in his charming poem on the Man in the Moon in « Allemanische Gedichte », makes him both *thief* and Sabbath-breaker... The Norse superstition attributed *theft* to the moon and the vulgar soon began to believe, that the figure they saw in the moon was the thief ».

Remarquons encore avant de revenir à la femme de la lune des Chinois, que très probablement l'opinion populaire très enracinée, soit chez tous les peuples anciens de l'Occident, soit maintenant encore chez les Chinois, d'après laquelle la lune est une déesse, un être féminin, a beaucoup contribué à faire placer une femme dans son disque. Revenons maintenant à la légende de Hung Ngo.

Comme on l'a vu, cette légende place l'aventure de Hung Ngo vingt-trois siècles avant notre ère ; autrement dit l'origine s'en perd dans la nuit des temps. Ni l'étymologie et la signification du nom de l'héroïne du récit, ni la partie de l'empire où notre légende s'est formée dans l'imagination populaire, ne peuvent même approximativement se déterminer avec quelque apparence de certitude ; c'est une question sur laquelle se sont usés les efforts de la sagacité des historiens chinois, et les sinologues européens n'ont pas mieux réussi jusqu'à maintenant.

Liou Ngan, l'auteur mystique dont le nom est déjà si souvent revenu sous notre plume, est à notre connaissance le plus ancien écrivain qui fasse mention de Hung Ngo. Il ne donne cependant encore qu'une ébauche de la légende.

> « Lorsque I (Heou I), dit-il, eut demandé l'herbe de l'immortalité à la Mère royale de l'Occident, et que Hung Ngo la déroba et s'enfuit avec dans la lune, il se sentit désappointé par sa perte, car il n'avait rien pour la compenser. Comment cela ? C'est qu'il ne savait pas d'où provient l'herbe de l'immortalité. C'est pourquoi demander du feu ne vaut pas prendre en mains un miroir ardent, et

charger un autre de puiser de l'eau ne vaut pas creuser soi-même un puits [1].

p.483 Le second auteur dans l'ordre des temps qui mentionne la légende de Hung Ngo est le célèbre Tchang Hung du deuxième siècle, historiographe impérial sous le règne de Choun Ti, de la dynastie de Han, et cité par nous à la page 77 comme ayant succédé au fondateur de la papauté taoïque. Son principal ouvrage, où l'astronomie prend une grande place, a pour titre « Lois du surnaturel » [2] et existe encore. Nous-même ne le possédons pas, mais il a été transcrit en majeure partie dans le « Supplément des Livres de la dynastie de Han » [3], ce qui nous a mis en état d'emprunter à cet ouvrage, dont l'autorité est reconnue de chacun, le passage suivant :

> « La lune est le point de départ du principe femelle, Yin, lequel, en s'accumulant, forme des animaux. Son symbole est le lièvre [4], qui appartient au principe femelle. Lorsque (Heou) I eut demandé l'herbe de l'immortalité à la royale Mère de l'Occident, Hung Ngo [5] la déroba et s'enfuit avec dans la lune. Quand elle voulut s'y rendre elle fit faire des prédictions par Yeou Hoang, qui essaya le sort en disant :
>
> — (Les signes sont) heureux ! Quand tu seras seule en route vers l'occident, tu ne dois pas être déconcertée ou craintive en te trouvant devant un ciel obscur et sans limites, car plus tard il abondera de lumière.

---

[1] « Explication de la Grande Lumière », ch. VI, vers la fin.

[2] *Ling-hien*.

[3] *Shouh-Han-chou*, chap. X, 2e feuille.

[4] Voy. les pages 495 et suiv.

[5] Tchang Hung n'écrit pas, comme Liou Ngan, [] la première syllabe du nom de l'héroïne de la légende ; mais, en modifiant quelque peu ce caractère, il en fait [], dans lequel l'élément, « femme ou jeune fille », prédomine. Plus tard on modifia ce caractère d'une manière plus considérable et l'on se mit généralement à écrire [] ou [] (Chang), probablement parce que les deux signes [] et [] emportent tous deux une même notion, celle de « continuité, d'éternité, de ne pas cesser ». On n'a pas modifié le caractère primitivement employé pour Ngo. Ainsi Hung Ngo et Chang Ngo sont deux manières d'écrire le nom d'une seule et même déesse lunaire des Chinois.

> Là-dessus Hung Ngo s'abandonna à la lune et fut ainsi changée en crapaud [1].

p.484 Il suffit d'une fugitive comparaison entre ces deux légendes pour voir, non seulement que Tchang Hung copie et amplifie Liou Ngan, mais encore que la légende même est antérieure à Liou Ngan. En effet, la manière dont celui-ci en parle montre à l'évidence que c'est une fable tombée dans le domaine commun et dont il fait simplement usage pour y rattacher un de ses préceptes de sagesse pratique ; ce n'est donc rien de nouveau pour ses lecteurs. Plus d'un écrivain postérieur, comme déjà Tchang Hung, a développé certains détails de la légende et en a ajouté d'autres ; cependant la légende primitive n'est point devenue méconnaissable, et on y croit. Pour maint Chinois Hung Ngo est toujours dans la lune ; il la cherche dans les taches de l'astre, et qui plus est, il la voit et la fait voir à d'autres.

Nous ne connaissons quant à nous qu'un seul littérateur chinois de renom qui ait fait une tentative pour expliquer le nom de Hung Ngo. C'est le philosophe Yang Chun, qui a vécu de 1488 à 1559. D'après lui ce nom serait une corruption du titre d'un fonctionnaire, chargé à une époque très ancienne, disent quelques auteurs, d'observer la lune. Mais cette opinion est si mal appuyée par les motifs qu'il donne et elle a trouvé si peu de faveur que nous croyons pouvoir nous dispenser de l'examiner [2]. Pour nous, nous inclinerions bien plutôt vers une idée émise il y a plusieurs années déjà par Mayers [3], d'après laquelle le nom de Hung Ngo et toute la légende qui s'y rattache serait originaire de l'Inde.

> [Trad.]« In all the range of Chinese mythology, dit ce sinologue, trop tôt enlevé à la science, there is, perhaps,

---

[1] Voy. le même récit dans le *Wun-hien-t'oung-k'ao*, ch. 280, f° 9.

[2] Ceux que l'opinion de Yang Chun pourrait intéresser n'ont qu'à consulter le troisième volume des *Notes and Queries on China and Japan*, pages 26 et 123, et Schlegel, *Uranographie chinoise*, p. 609.

[3] *Notes and Queries*, vol. III, p. 124.

> no stronger instance of identity with the traditions that have taken root in Europe than in the case of the legends relating to the moon ; and, luckily, it is not difficult to trace the origin of the Chinese belief in this particular instance. The celebrated Liu Ngan, author (in part, at least) of the writings known as Hwai-nan Tsze, is well known to have been the patron of travelled philosophers, under whose guidance he studied and pursued the cabalistic practices which p.485 eventually betrayed him to his death ; and the famous astronomer Chang Heng was avowedly a disciple of Indian teachers [1]. That the writings derived from two such hands are found giving currency to an Indian fable is, therefore, not surprising ; and there seems to be ground for suspicion that the name Ch'ang-ngo (or, as the dictionaries assert, more properly Heng-ngo) appearing in their treatises, may be the corrupt representation of some Hindoo sound, rather than connected with the doubtful title of an office obscurely mentioned in times long anterior to the dates at which they wrote... In its etymological bearings, the legend is well worthy of further investigation.

Une autre indication de l'origine hindoue de la légende de Hung Ngo se trouve dans sa métamorphose en crapaud ; car l'identification de la lune avec cet animal — ou plutôt avec sa proche parente la grenouille — est un trait si caractéristique de l'ancienne mythologie hindoue, et ne se présente en revanche que d'une manière si sporadique dans la chinoise, que l'on est en droit d'affirmer avec la plus grande vraisemblance que le premier auteur chinois qui en a parlé a puisé à une source étrangère. Mais le sujet vaut d'être traité pour lui-même.

---

[1] Il faut bien qu'en réalité il ait parlé et agi en désaccord avec les notions qui régnaient de son temps et qu'on ne le comprît pas, puisque vers la fin de sa vie il fut comme sorcier disgracié par l'empereur : — Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 13.

C. Le crapaud de la lune

@

Liou Ngan, qui le premier mentionne la légende de Hung Ngo, est le premier aussi à parler d'un crapaud habitant la lune. Comme il existe de bonnes raisons d'admettre qu'il se trouve des éléments étrangers dans ses spéculations mystiques et qu'en outre il est certain que les livres sacrés des brahmanes, plusieurs siècles avant lui, identifiaient la lune avec une grenouille, c'est évidemment aux anciens Aryas que tout convie à attribuer cette invention.

Il y a dans le Rigveda [1] une hymne dont Max Muller traduit comme suit un fragment dans son *History of Sanskrit Literature* [2] ;

> [Trad.]« After lying prostrate for a year, like Brahmans performing a vow, the frogs have emitted their voice, roused by the showers of heaven. When p.486 the heavenly waters fall upon them as upon a dry fish lying in a pond, the music of the frogs comes together, like the lowing of cows with their calves.
>
> When, at the approach of the rainy season, the rain has wetted them, as they were longing and thirsting, one goes to the other while he talks, like a son to his father, saying, akkhala.
>
> One of them embraces the other, when they revel in the shower of water, and, the brown frog jumping after he has been ducked, joins his speech with the green one.
>
> As one of them repeats the speech of the other, like a pupil and his teacher, every limb of them is as it were in growth, when they converse eloquently on the surface of the water.

[1] Mandala VII, 103.
[2] Ch. III, p. 494.

> One of them is Cow-noise, the other Goat-noise, one is brown, the other green ; they are different though they bear the same name, and modulate their voices in many ways as they speak.
>
> Cow-noise gave, Goat-noise gave, the Brown gave, and the Green gave us treasures. The frogs who give us hundreds of cows, lengthen our life in the rich autumn.

Dans son ouvrage classique, strictement scientifique, sur les animaux de la mythologie indo-germanique [1], Angelo de Gubernatis s'exprime comme suit au sujet de cette hymne :

> [Trad.]« Mir scheint der Hymnus, wenn er von Fröschen spricht, nicht auf die Frösche der Erde sondern auf die Wolken, die Wolken-Frösche anzuspielen, welche von dem regnerischen Monde angezogen werden, wenn der Sturm seine Höhe erreicht... Die Hymnen 101 und 102 des siebenten Buches sind zu Ehren (des blitzenden und donnernden Gottes) Indras gesungen ; der Hymnus 103 ist ebenfalls ihm zu Ehren gesungen, jedoch von den Wolken des Himmels selbst, von den himmlischen Fröschen, da der Frosch, welcher quakt, an den Himmel versetzt, nichts Anderes ist als die donnernde Wolke ; in der That hat im Sanskrit das Wort bheka, welches Frosch bedeutet, auch die Bedeutung Wolke... Der Frosch kündet, gleich dem Donner, das nahende Gewitter an... Wenn Indra und Zeus ihre Arbeit in der himmlischen Wolke gethan haben, wenn die p.487 Wolke zerstreut ist, wenn die Frösche von Wasser betrunken sind, hören sie auf zu quaken... Sie quaken unaufhörlich, bevor der Regengott ihren Wünschen genügt, bevor es regnet ; der Donner lässt sich immer vor dem Regen und beim

[1] *Die Thiere in der indogermanischen Mythologie*, 3e partie, ch. IV, pages 623 et suiv.

> Ausbruch des Gewitters hören ; daher wird im Rigveda selbst Indu, der Mond, als Regenbringer (oder der Regen selbst) angefleht, zu eilen und mit Indra, dem Regengott, über die Befriedigung des Wunsches der Frösche zu verhandeln. Hier ist es also speciell Indu, welcher dem Verlangen der Frösche nach Regen genugthut. Indu als Mond bringt oder verkündet den Sorna, den Regen ; und in diesem Punkte wird der Frosch, den wir zuerst mit der Wolke identificirten, auch mit dem regnerischen Monde identificirt. Ein anderes Charakteristikum des Frosches machte diese Identificirung noch natürlicher, nämlich seine grüne Farbe (harit). Harit (d. h. grün sowohl als gelb) bezeichnete im Sanskrit den gelben Mond, den grünen Papagei und — den Frosch.

Ces lignes, que nous empruntons à l'un des savants les plus distingués de notre époque, montrent clairement que dans la mythologie des anciens Hindous la lune, en qualité de puissance donnant la pluie, était identifiée avec la grenouille, dont le coassement, dit-on, fait venir la pluie. Si, d'autre part, on observe qu'en Chine aussi, depuis les temps les plus reculés, la lune n'a pas seulement été considérée comme amenant la pluie, mais même comme étant la plus haute représentante de l'élément aquatique en général, on comprendra qu'il a suffi que l'idée d'une relation entre la lune et les batraciens, animaux aquatiques qui font venir la pluie, fût importée en Chine pour qu'aussitôt elle prît racine dans la mythologie populaire, toute prête à l'accueillir.

Nous ferons donc bien, avant de continuer, de dire quelque chose des notions des Chinois actuels aussi bien que de leurs ancêtres sur les rapports qu'ils admettent entre la lune et l'eau.

Comme il a été dit ailleurs [1], les Chinois divisent l'univers en deux moitiés, l'une mâle, l'autre femelle, dépendant du principe actif, Yang,

---

[1] Voy. la page 60, en note.

et du principe passif, Yin, dont l'action l'un sur l'autre produit tous les phénomènes de la nature. Ils voient dans le feu du ciel, dans le soleil, sans lequel rien de ce qui a vie ne peut croître, ni même exister, la principale force active de l'univers, et par conséquent le type de Yang, de sorte que p.488 la lumière et la vie, le jour et la chaleur, qui collaborent avec le soleil à la création et à la production des êtres vivants, dépendent avec lui du principe mâle ; en revanche, les ténèbres et la mort, la nuit et le froid, sont passifs, ne produisent rien, et relèvent donc de Yin. Les espaces célestes fécondent constamment la terre au moyen de riches pluies et du chaud éclat du soleil, et d'année en année ils lui communiquent la force de produire des plantes et des animaux ; par conséquent le firmament s'identifie avec Yang ; mais la terre, dont le rôle est purement réceptif et qui ne peut rien à moins que le ciel ne la féconde, appartient à Yin.

Le soleil étant donc, d'après les cosmologies chinoises, le siège principal du principe mâle de l'univers, et la lune, pour les motifs fort intelligibles exposés à la page 473, étant toujours considérée comme l'épouse naturelle du soleil, cette reine des nuits n'a pu être dans ces théories que la représentante principale du principe féminin, d'autant plus que son influence et son pouvoir sont surtout manifestes pendant qu'il fait nuit, c'est-à-dire pendant la période du froid, de la mort, bref de Yin. Il n'y a pour cela rien d'étonnant à ce qu'on lise dans les ouvrages de Kouan Tchoung, qui vivait au VIIe siècle avant notre ère [1] : « Le soleil a en mains le principe mâle, et la lune le principe femelle » [2] ; à ce qu'au IIIe siècle avant notre ère, Lu Pouh Weï déclare la lune la base de tout ce qu'effectue le principe femelle [3] ; à ce que Liou Ngan dise que « la lune est la souche du Yin » [4], et à ce que les « Livres de la dynastie antérieure

[1] Voy. la page 221.
[2] Kouan-tsz', ch. XIV, 40.
[3] Voy. la page 128.
[4] « Explication de la Grande Lumière », ch. III.

de Han » confirment que « la lune occupe la première place parmi tout ce qui appartient au principe Yin » [1].

L'eau est extrêmement sensible à l'influence de la chaleur, et de là cet élément peut être considéré comme étant d'une nature essentiellement passive. Le soleil transforme l'eau en brouillards, en nuages, en pluies, pour donner au sol la fécondité ; elle n'est donc qu'un instrument dans les mains du grand dieu de la vie, et les Chinois l'ont placée avec toute la partie passive de l'univers sous la domination de la lune, reine du Yin. Cette p.489 conception est ancienne. Elle existait du temps de Liou Ngan, dans les célèbres écrits duquel on trouve cette remarque : « Le froid souffle du principe Yin accumulé forme l'eau, et l'essence des vapeurs d'eau est la lune » [2]. De même Wang Tch'oung (premier siècle ap. J. C.) [3] disait que « la lune est de l'eau » [4].

Probablement on n'arrivera jamais à savoir si cette très antique identification de la lune et de l'eau repose sur quelque observation faite au sujet des marées ; car il est impossible de déterminer l'époque exacte où elle a commencé de faire corps avec la profession de foi philosophique des Chinois, et cela à son tour empêche de juger si, lorsque ces spéculations ont pris crédit, les ancêtres des habitants actuels de l'empire du Milieu s'étaient déjà assez avancés vers les côtes pour avoir connaissance du phénomène de la marée. Quoi qu'il en soit, il restera toujours très vraisemblable, à supposer que les idées sur la lune soient antérieures à la connaissance de la mer, qu'elles ont dû être considérablement affermies dans la pensée populaire dès que l'on put constater la coïncidence des mouvements périodiques de l'océan avec ceux de la lune. C'est ce que confirme Koh Houng, philosophe du IVe siècle [5]. On lit dans ses spéculations

---

[1] *Ts'ien-Han-chou*, ch. 75, « Traditions concernant Li Sin ».
[2] « Explication de la Grande Lumière », ch. III.
[3] Voy. la page 376.
[4] *Loun-hung*, ch. XI. [trad. Forke]
[5] Voy. la page 256.

philosophiques, qui occupent maintenant encore sous le titre de *Pao-P'oh-tsz'* un rang honorable dans la littérature chinoise, cette phrase : « L'essence de la lune domine sur l'eau, et c'est pour cela que lorsque la lune est pleine la marée est haute » [1].

Il est bien remarquable que dans notre Occident les anciens aient eu, sur le sexe du soleil et celui de la lune, et sur les rapports entre la lune et l'eau, des notions qui ne diffèrent en rien de celles des anciens Chinois. Pline, qui dit lui-même avoir consulté plus de deux mille volumes pour composer son histoire naturelle, et que l'on a donc le droit de considérer comme exprimant les idées généralement courantes chez les anciens, dit que l'humidité se sèche à l'ardeur du soleil et que c'est pour cela que l'on p.490 considère comme mâle cet astre qui torréfie et absorbe tout [2]. En revanche, dit-il encore, on considère la lune comme un astre féminin, de caractère doux en même temps que nocturne, qui dissout l'humidité et la fait sortir de terre, mais ne la détruit pas. La lune tire sa substance des eaux douces, comme le soleil la sienne des eaux marines [3].

Les idées de Plutarque [4] sur l'action de la lune comparée à celle du soleil sont tout à fait d'accord avec celles de Pline que nous venons de rapporter. Celui-ci dit en outre que, la lumière que la lune donne étant empruntée au soleil, elle est aussi plus faible et moins parfaite, et que, tandis que le soleil consume les liquides, elle n'a que la force de les dégager et même de les augmenter. Toutes les étoiles et avec elles la lune se nourrissent de l'humidité terrestre, comme elle-même nous le fait parfois découvrir par les taches dont sa surface est parsemée quand elle est à moitié pleine, comme si elle n'avait pas encore pu rassembler toute la force

---

[1] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. I.

[2] *Solis ardore siccator liquor* ; *et hoc esse masculum sidus accepimus, torrens cuncta sorbensque*. Lib. II, cap. 100, *quae Solis*.

[3] *E contrario ferunt Lunae femineum ac molle sidus, atque noeturnum, solvere humorem, et trahere, non auferre. Sed in dulcibus aquis Lunae alimentum esse, sicut in marinis Solis.* Lib. II, cap. 101, *item de natura Lunae.*

[4] *De Iside et Osiride*, XLI.

nécessaire pour pomper une plus grande quantité de liquides ; car ces taches ne sont autre chose que les vapeurs de la terre chargées d'impuretés, que la lune attire mélangées à elle [1]. « Le soleil dévore les eaux, la lune leur donne l'être » [2]. La nielle et la bruine naissent sous l'influence de la lune ; mais elles ne font du mal aux récoltes que lors de la conjonction du soleil et de la lune, ou bien lors de la pleine lune, parce que celle-ci alors possède toute sa force. En été cet astre est naturellement chargé de rosée, et parfois cette rosée se dépose sur les plantes sous forme d'humidité froide [3].

Il n'y a rien à ajouter pour démontrer la complète ressemblance des spéculations européennes et chinoises au sujet de la lune. Mais nous désirons mettre cette occasion à profit pour donner quelques éclaircissements sur un point que nous n'avons pu que mentionner en passant à la page 128. Il s'agit de l'opinion des anciens philosophes chinois d'après laquelle la lune exerce p.491 une influence sur les coquillages, les crabes et autres habitants de l'élément liquide. A notre avis cette croyance se rattache étroitement à ce que ces philosophes pensaient de l'influence exercée sur l'eau par la lune. Dans ses « Annales du Printemps et de l'Automne » [4] Lu Pouh Weï, auteur du III siècle avant notre ère, dit :

> « La lune est la base de tout ce qui appartient au principe Yin. Quand elle est pleine, les coquillages bivalves sont remplis et tout ce qui est Yin existe complet ; mais le dernier jour de la lune les animaux à double coquilles sont vides, et tout ce qui appartient à Yin est réduit à rien. En effet, tout ce qui est Yin subit une métamorphose dans l'abîme par la marche de la lune au ciel [5]. Et quand la lune décroît, les cerveaux des poissons diminuent [6].

---

[1] Lib. II, cap. 9, *de Lunae natura*.
[2] *Aquas Sole devorante, Luna partente*. Lib. XX, cap. 1.
[3] Lib. XVIII, cap. 38, *descriptio frugum et siderum*.
[4] Voy. la page 128.
[5] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. II.
[6] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. I.

Liou Ngan, qui a vécu un siècle environ après Lu Pouh Weï, professait une doctrine fort peu différente.

> « La lune, dit-il, est la souche du Yin. C'est pour cela que les cerveaux des poissons diminuent quand la lune est vide, et que les coquilles des univalves spiroïdes ne sont pas pleins de parties charnues quand la lune est morte [1].

Il dit en outre dans un autre chapitre :

> « Les coquillages bivalves, les crabes, les perles et les tortues croissent et décroissent avec la lune [2].

Maint lecteur aura reconnu dans ces opinions ou superstitions des anciens philosophes chinois des idées familières à notre antiquité européenne. Il y avait, dit Pline, des gens qui considéraient la lune comme l'astre de la vie, et qui croyaient que c'était elle qui, en cette qualité, nourrit la terre, et qu'en définitive sa puissance était telle qu'à son approche tous les corps se remplissent, pour se vider quand elle s'éloigne, de sorte que tous les p.492 coquillages croîtraient quand elle croît [3]. Déjà Aristote pensait que la graisse des hérissons de mer, ou ce que d'autres appelaient leur ovaire, grandissait à la pleine lune [4]. Lucile de même admettait une influence de la lune sur ces animaux et l'étendait jusqu'aux huîtres, aux souris et au bétail [5], et dans la quatrième satire d'Horace on lit aussi que la lune remplit les coquillages [6]. L'influence de la lune, dit Pline, fait grandir le corps des coquillages [7] ; les huîtres et autres animaux à conques et à coquilles grandissent et diminuent avec les phases de la lune [8], et tous les

---

[1] « Explication de la Grande Lumière », ch. III.

[2] Ouvr. cité, ch. IV.

[3] *Hoc esse quod terras saturet, accedensque corpora impleat, abscedensgue inaniat ; ideo cum incremento ejus augeri conchylia.* Lib. II, cap. 99, *quae potestas lunae.*

[4] Περὶ ζώων μορίων, livre IV, chap. B.

[5] *Luna alit ostrea, et implet echinos, muribus fibras, et pecui addit*. Voy. Aulus Gellins, *Noctes Atticae*, 11b. XX, cap. 8.

[6] *Lubrica nascentes implent conchylia lunae*. Lib. II.

[7] *Lunaeque effectu concharum quoque corpora augescentia*. Lib. IX, cap. 7, *an spirent pisces.*

[8] *Jam quidem, lunari potestate, ostrearum, conchyliorumque et concharum omnium corpora augeri, ac rursus minui*. Lib. II, cap . 41, *vis temporum anni*

animaux qui appartiennent à la race des écrevisses s'engraissent au printemps et en automne, surtout à l'époque de la pleine lune [1].

Il n'entre point dans notre plan de suivre pas à pas toutes les anciennes notions chinoises au sujet de l'action de la lune sur l'eau et ses habitants et de montrer ainsi comment il se fait que maintenant encore ces notions sont articles de foi pour beaucoup de Chinois. Nous en avons au contraire au moins assez dit et nous en revenons au crapaud de la lune des Chinois, espérant qu'on nous pardonnera cette digression, qui nous a paru nécessaire pour ne pas être trop incomplet [2].

Ainsi, en Chine aussi bien que chez les Hindous, la lune a anciennement personnifié l'élément liquide. Sans doute, comme nous l'avons déjà indiqué, cette circonstance a facilité l'adoption par la mythologie lunaire des Chinois de l'animal aquatique auquel les Hindous attribuaient la propriété de faire venir la pluie.

p.493 Comme le lecteur a pu le voir dans le passage de Liou Ngan que nous avons cité à la page 482, ce philosophe, en mentionnant la fuite de Hung Ngo dans la lune après avoir dérobé l'élixir de vie à son époux, ne parle pas de sa métamorphose en crapaud. Dans d'autres endroits cependant de son « Interprète de la Grande Lumière » il fait allusion à un animal de cette espèce qui se trouverait dans la lune. Ainsi, dans le septième chapitre, il dit « qu'il y a un crapaud dans la lune », et dans le dix-septième, il fait la remarque assez étrange que « la lune éclaire tout ce qui est sous le

---

stata. An lib. XXXII, cap. 6, *de ostreis*. Pline affirme encore la même chose au sujet des huîtres : *grandescunt sideris quidem ratione maxime*.

[1] *Omnia ejus generis hyeme laeduntur autumno et vere pinguescunt, et plenilunio magis*. Lib. IX, cap. 31, *de cancris*.

[2] Qu'on nous permette seulement de noter ici qu'en Europe et en Chine on est aussi remarquablement d'accord pour attribuer à la lune une influence sur le temps. Il ne pouvait du reste guère en être autrement, du moment qu'en Europe aussi bien qu'en Chine on a vu dans cet astre le principal représentant de l'élément liquide, et que donc les nuages et la pluie, qui déterminent en majeure partie le temps, ont été considérés comme dépendant de lui. De là les prédictions touchant le temps qu'il fera que l'on déduit des deux parts de l'état de la lune. Il serait hors de propos de nous étendre ici sur ce sujet ; mais nous le retrouverons dans un ouvrage sur la mythologie solaire et lunaire des Chinois, que nous nous proposons de publier sous peu.

ciel et est éclipsée par le crapaud ». Le premier auteur donc qui mentionne la métamorphose est Tchang Hung [1] ; mais cet écrivain n'a pas eu le crédit de faire admettre son assertion, et maintenant encore la plupart des Chinois considèrent Hung Ngo comme une demi-déesse, possédant de la chair et des os parfaitement humains. Il n'est du reste pas si surprenant que même dans l'empire du Milieu on ne soit pas d'accord sur ce qu'il faut penser d'une telle fable.

Le « chen-tch'ou », que les anciens Chinois plaçaient dans la lune, n'est cependant pas la grenouille des marais ordinaire, dont les myriades se mettent à coasser dans les pays un peu chauds quand la pluie est prochaine. Ce n'est donc pas ce symbole des nuages et de la lune, dont, suivant les anciens Aryas, le coassement faisait tomber la pluie. C'est au contraire un gros crapaud qui, disent les autorités chinoises elles-mêmes, « ne fait que ressembler à la grenouille et vit sur la terre » [2]. Ceci, nous p.494 semble-t-il, est un point en faveur de l'hypothèse d'après laquelle le crapaud chinois de la lune a été emprunté à la mythologie hindoue. Si c'était un produit indigène de l'imagination des habitants de l'empire du Milieu, on ne comprendrait pas comment il a pris la forme d'un animal qui n'habite pas même l'eau, au lieu de celle d'un animal vraiment aquatique. On en vient, en y réfléchissant, à penser que les anciens Chinois n'ont pas compris les vrais motifs de l'identification de la grenouille et de la lune dans la mythologie hindoue, et que, n'ayant à ce sujet que des renseignements très

---

[1] Voy. la page 483.

[2] Voy. l'ancien dictionnaire 'Rh-ya, ch. X, § 16. Le vaste traité de botanique et de zoologie cité à la page 49 dit à son chapitre XLII :

> « C'est une erreur que l'un des noms de la grenouille soit « chen-tch'ou », car la grenouille et le « chen-tch'ou » sont deux êtres tout à fait différents. La grenouille se tient le long des marais et dans les marais, elle a des points noirs sur le dos, elle est petite de taille et peut happer en sautant des insectes de toutes sortes, elle produit un son clapotant et plaintif et a les mouvements très vifs. Mais le « chen-tch'ou » se tient dans les habitations et dans des endroits humides, il est plus grand, de couleur noir-bleu et sans taches, et il possède diverses excroissances et tumeurs, il ne peut pas sauter, ne produit point de son, et est lent dans ses mouvements.

vagues, ils ont commis une grossière erreur sur le compte de l'animal dont il était question.

Le crapaud a depuis longtemps joué un rôle important dans la mythologie chinoise. Si l'on pouvait démontrer que c'était déjà le cas à l'époque où les premières notions concernant la grenouille de la lune des Hindous pénétrèrent en Chine, l'erreur qui leur a fait faire de cette grenouille un crapaud serait assez explicable. Malheureusement nous n'avons pas pu découvrir dans les auteurs chinois de mention des propriétés fabuleuses attribuées au crapaud antérieure au quatrième siècle de notre ère ; ce qui n'empêche sans doute point que le peuple n'ait pu en parler longtemps avant qu'il se trouvât un auteur pour en écrire. L'écrivain que nous avons ici en vue est déjà connu de nos lecteurs, c'est Koh Houng, aussi appelé le philosophe Pao P'oh [1]. Il dit :

> « Un crapaud qui a atteint l'âge de trois mille ans a des cornes sur la tête et sous le cou des raies vermeilles dessinant le caractère huit 八. Son corps est lourd, et si l'on s'en empare à midi le 5 du cinquième mois, et si on le fait sécher à l'ombre pendant cent jours, ses pattes feront immédiatement couler de l'eau si on trace avec des lignes à terre. Et si on le porte sur soi à gauche, il détournera les cinq espèces d'armes [2], et, si un ennemi tire, il fera revenir contre lui les flèches de son propre arc [1].

p.495 On le voit, dans l'ancienne Chine le crapaud jouait le rôle d'animal miraculeux au premier chef. En revanche rien n'indique que la grenouille vulgaire des marais eût aucune signification particulière dans la mythologie de cette époque. Il est donc concevable que les Chinois, entendant quelques échos, fort mal compris par eux, des fables hindoues concernant l'identification de la lune et de la grenouille, aient conclu, avec la présomption qui les

---

[1] Voy. les pages 256, 489 etc.
[2] L'arc, le bâton, le javelot, la lance, la hallebarde.

caractérise, que l'animal dont il était question ne pouvait pas être l'insignifiante habitante des marécages, mais devait être le merveilleux crapaud, qui vit un temps incalculable, et qui, de même que la lune, produit de l'eau. Cette longueur prétendue de l'existence du crapaud n'est peut-être point étrangère à la fable de l'herbe de l'immortalité avec lequel Hung Ngo s'enfuit dans la lune et y est métamorphosée en crapaud. Il est aussi possible que le nom de Hung Ngo ou Chang Ngo, qui signifie, comme il a été dit en note à la page 483, Ngo l'éternelle, l'impérissable, ait une fois été donné non sans raison à la solitaire habitante de la lune.

D. Le lièvre de la lune

@

On lit dans l'un des plus remarquables livres chinois du premier siècle de notre ère :

> « La lune est de l'eau, et dans l'eau se trouvent des êtres vivants ; mais point de lièvres ou de crapauds. Les lièvres et les crapauds meurent sans exception quand ils séjournent longtemps dans l'eau... et donc je demande aux savants si la corneille (dans le soleil) [2] et le lièvre et le crapaud (dans la lune) sont vivants ou morts. S'ils sont morts, il faut, après être restés si longtemps dans le soleil et dans la lune, qu'ils soient brûlés, pourris, décomposés et puants ; et s'ils sont vivants, que deviennent donc la corneille, le lièvre et le crapaud tous ensemble, chaque fois qu'ils disparaissent dans une éclipse du soleil ou au dernier jour de la lune ?

---

[1] Voy. le Dictionnaire de K'ang Hi, au mot 蟾, et aussi le « Miroir et Source de toute Recherche » ch. 98.

[2] D'après Liou Ngan et d'autres anciens mythologues chinois, le soleil est habité par une corneille à trois pattes.

p.496 C'est Wang Tch'oung [1] qui s'exprime ainsi à l'encontre des superstitions de ses orthodoxes devanciers et contemporains. Il nous apprend deux faits. Premièrement, qu'au premier siècle de notre ère la croyance en ces animaux qui sont censés habiter les grands luminaires était profondément enracinée dans l'esprit des gens de lettres d'alors, et secondement que déjà alors le lièvre et le crapaud de la lune allaient de compagnie. Tchang Hung, qui a vécu une centaine d'années après Wang Tchoung, mentionne aussi ensemble les deux animaux, ainsi qu'on l'a vu à la page 483.

Quand on considère qu'ainsi les premiers écrivains qui font mention du lièvre de la lune ne le séparent pour ainsi dire pas du crapaud, il est assez naturel de supposer que leurs idées touchant ces animaux leur venaient d'une seule et même source. Cela devient très vraisemblable quand on tient compte du fait que le lièvre joue dans la mythologie lunaire des anciens Hindous un rôle qui ne le cède pas en importance à celui de la grenouille.

> [Trad.]« Der mythische Hase, dit de Gubernatis [2], ist unzweifelhaft der Mond. Im Sanskrit bedeutet das Wort çaça eigentlich : der Springende, ebenso wie : der Hase, das Kaninchen und die Flecke am Monde, welche die Vorstellung eines Hasen wecken. Daher die Namen des Mondes : çaçin, der mit Hasen versehene, und çaçadhara, çaçabhrit, der den Hasen tragende.

Il n'est cependant pas facile de décider si ces noms sanscrits viennent de ce que l'on retrouvait la forme d'un lièvre dans les taches de la lune, ou bien si au contraire les noms sont cause que l'on a cherché le lièvre dans ces taches, et qu'eux-mêmes viennent de ce que pour d'autres motifs la lune a été identifiée avec le lièvre. La dernière hypothèse nous semble la plus probable. La lune, dit de Gubernatis [3], dort les yeux ouverts, comme un fidèle gardien du

---

[1] Dans ses *Loun-hung*, « Discussions et Critiques », ch. XI.
[2] *Die Thiere in der indogermanischen Mythologie*, 1e partie, ch. 8, p. 899.
[3] Page 402.

ciel, et le lièvre fait de même ; ou encore, allègue le Dr. Schlegel, les lièvres aiment à folâtrer et à gambader au clair de la lune [1].

p.497 De la mythologie hindoue la croyance à l'existence d'un lièvre dans la lune a passé dans le bouddhisme, qui l'a transmise à la Chine, dont les écrivains lui ont donné une forme plus fixe.

> « Au commencement des *kalpas* [2], lit-on dans les « Écrits concernant les régions occidentales » [3], il y avait un renard, un singe et un lièvre, qui, quoique de races différentes, avaient de l'amitié les uns pour les autres. Alors l'empereur du Ciel Chakra (Indra) se changea en vieillard et se rendit auprès des trois animaux pour leur demander de la nourriture. Là-dessus le renard prit avec sa bouche une carpe et le singe cueillit des fruits, et ils les apportèrent ; mais le lièvre revint sans rien, et, de chagrin de sa faiblesse et de son impuissance, il se jeta dans le feu pour l'assouvir. Le vieillard prit alors le lièvre brûlé et dit en soupirant :
>
> — Je me sens ému de son dévouement et n'en laisserai pas s'écouler les traces.
>
> Il le plaça dans le disque de la lune pour que la tradition en passât aux générations à venir, et c'est pour cela qu'il y a le lièvre dans la lune dont chacun parle [4].

---

[1] *Uranographie chinoise*, p. 607.

[2] Un kalpa est un nombre incalculable d'années pendant lesquelles un monde surgit et disparaît.

[3] Ce livre donne la description de cent trente-huit pays de l'Asie visités pour la plupart par le bouddhiste Youen Tchoang dans le voyage qu'il entreprit pour recueillir des reliques et des livres religieux, et qui dura seize ans. Cet ouvrage fut imprimé l'an 646 de notre ère sons le patronage impérial. Le sinologue Stanislas Julien en a publié de 1856 à 1858 une traduction sous le titre de « Mémoires sur les Contrées occidentales ».

[4] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. I. Les Kalmouks prétendent que le lièvre de cette légende est une incarnation antérieure de Bouddha : — Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal*, au mot Sakirnouni. Mais aussi il n'est pas impossible que cette légende ait été empruntée à un récit Yataka : — Rhys Davis, *Buddhism*, ch. VII, p. 197.

Ne nous hâtons pas de considérer cette fable comme le véhicule qui a servi à faire pénétrer en Chine la croyance au lièvre de la lune. En effet, avant que les premiers échos de la doctrine de Bouddha eussent eu le temps d'avoir du retentissement au sein du peuple chinois, Wang Tchoung, comme on l'a vu à la page 495, parlait déjà de cette croyance dans son ouvrage. Il est mort vers l'an 90 ap. J. C., une quinzaine d'années après l'arrivée en Chine des premiers prédicateurs bouddhistes, d'après les historiens chinois. Il serait inconcevable qu'en si peu de temps la croyance au p.498 lièvre de la lune eût pu se répandre au point d'exciter comme nous l'avons vu la veine satirique de Wang Tchoung, sans compter que sans doute les premiers missionnaires bouddhistes ont débuté dans leur prédication aux Chinois par autre chose que par des fables de ce genre. De plus, le vieux « Livre des Rites » renferme une allusion à quelque chose qui ressemble fort à l'idée d'une relation entre le lièvre et la lune. On trouve dans la seconde partie du chapitre premier de cet ouvrage une énumération des surnoms que l'on donnait aux différents animaux de sacrifice dans le culte des temples des ancêtres ; dans le nombre se trouve le surnom du lièvre, « ming-chi ». Or il est vrai que cette expression peut se traduire simplement par « le clairvoyant », et s'expliquer comme une allusion à l'habitude des lièvres de ne jamais fermer les yeux, même pendant leur sommeil. Toutefois il y a des commentateurs chinois qui soutiennent qu'elle signifie « celui qui regarde la lumière », et qu'elle est devenue un des noms poétiques du lièvre, parce que, suivant une vieille croyance populaire, cet animal conçoit en regardant la lune. On lit par exemple dans le Dictionnaire impérial de K'ang Hi :

> « Le lièvre est la quintessence de la lune quand elle est claire, et il met bas en regardant la lune. C'est pourquoi il s'appelle ming-chi.

Le *P'i-ya* mentionne la même superstition et y ajoute un détail. Il dit :

> « Le lièvre conçoit en regardant la lune... C'est pourquoi les villageois tirent de l'éclat ou de l'obscurité de la lune d'automne des prophéties pour savoir s'il y aura beaucoup ou peu de lièvres [1].

Et Tchang Hoa, dans son « Mémoire général des Choses », écrit vers la fin du troisième siècle, dit :

> « Le lièvre conçoit en se léchant le poil et en regardant la lune. Il vomit ses petits. Jadis on racontait qu'il en était ainsi, et c'est moi-même qui l'ai vu.

Les critiques moqueuses de Wang Tch'oung n'ont pas empêché ces p.499 superstitions de rester parfaitement vivaces en Chine. C'est au point qu'encore au VIIIe siècle de notre ère un écrivain assez considéré n'a pas craint de se compromettre en donnant sans sourciller une description du lièvre qui habite la lune. C'est Twan Tch'ing Chih, l'auteur des « Mélanges de Yeou-Yang », mentionnés à la page 377. Il dit :

> « Le lièvre de la lune quand elle est claire a la forme d'un lièvre. Ses pattes de devant sont longues de quelques pouces et celles de derrière de plus d'un pied. Sa queue est longue, blanche et recourbée. Il peut grimper et chasser et peut courir très vite. Il vient de Ho-Si [2]. [3]

Nous n'entreprendrons pas, ce qui serait sans profit, d'esquisser plus complètement la place que le lièvre de la lune a occupée aux différentes époques dans la mythologie chinoise ; mais il est bon de signaler le fait qu'il a été admis dans le répertoire des taoïstes sous le nom de « lièvre de jade », et qu'on a fait de lui celui qui prépare l'élixir de vie dans la lune, au service des génies qui habitent cet astre. Aussi le trouve-t-on souvent représenté en cette capacité, en

---

[1] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 88.

[2] Ancienne province de la Chine, correspondant au Chensi actuel, ou au moins à une partie du Chensi.

[3] Voy. le « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 88.

particulier aussi sur les gâteaux que les habitants d'Émoui offrent à la lune lors de la fête de la mi-automne.

Dans la mythologie taoïste on dit de tout ce qui représente la plus sublime forme de la matière que c'est « de youh », c'est-à-dire « de jade », et la raison s'en discerne aisément. Ce que les Chinois, minéralogistes plus que médiocres, appellent « youh » sont différentes sortes de pierres, comme la néphrite, le jaspe, l'agate, etc. [1], et ce qu'ils appellent ainsi a toujours été pour eux le symbole de tout ce qui est pur, parfait, parce que c'était anciennement à leurs yeux la pierre la plus rare et partant la plus précieuse ; maintenant encore le « youh » est cher en Chine. Les taoïstes ont renchéri sur l'estime dans laquelle on tenait ce minéral. Bientôt ils lui attribuèrent des propriétés magiques, un pouvoir miraculeux. Même Koh Houng, taoïste fougueux, est allé jusqu'à dire :

> « La graisse du jade se forme dans les montagnes de jade. Quand leurs éléments graisseux en ont p.500 découlé pendant plus de dix mille ans, ils se figent et forment une graisse claire et transparente, comme l'essence de l'eau. Si on la mêle harmoniquement avec la plante « wou-sin », elle se liquéfie en un clin d'œil, et celui qui en boit une pinte obtient mille ans de vie. Et celui qui consomme le jade, sa vie sera sans terme [2].

Voilà donc le jade figurant dans le livre merveilleux de l'alchimie, et la « boisson de jade » devient le nom de cette liqueur incomparable qui ne possède pas seulement les propriétés de l'élixir de vie, mais encore celles de la pierre philosophale [3].

Le disque brillant de la lune, perfection d'un des éléments de la matière, de l'élément liquide et féminin, a reçu un grand nombre de noms poétiques dans lesquels l'épithète « de jade » est proéminente,

---

[1] Comp. l'article sur les jades par M. Theodose Morel, inséré dans le Catalogue du Musée Guimet, 1e partie, pages 309 et suiv.
[2] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 33.
[3] Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 937.

puisque elle s'applique à tout ce qui représente la matière dans sa plus haute forme. Ainsi la lune est un miroir de jade, un bassin de jade, un disque, un étang de jade, etc. Mais ce nom glorieux ne lui a pas seulement été donné à elle, mais aussi au lièvre immortel qui habite son disque, car, outre qu'il était le symbole de la reine des nuits et donc de la plus haute forme du principe féminin de la nature, il était aussi le plus haut représentant de la race lièvre, puisqu'il la maintenait et la reproduisait rien qu'en faisant regarder ses congénères vers lui. Les taoïstes n'avaient plus qu'un pas à faire pour arriver à dire que dans le miroir « de jade » le lièvre « de jade » préparait le breuvage « de jade » au moyen de la plante de l'immortalité que leur imagination avait placée dans la lune.

Il a été considéré ainsi déjà dans des temps très reculés, car on voyait, dans les broderies des vêtements de cérémonie des anciens souverains de la Chine, une lune dans laquelle un lièvre était occupé à piler des drogues à l'ombre d'un arbre [1].

> « L'arbre dans la lune, disent les légendes, p.501 s'appelle « l'arbre qui plane haut dans l'espace ». Un autre nom est celui de « roi des médecines ». En tout il se trouve huit arbres dans la lune. Quiconque parvient à en manger les feuilles devient un génie de jade. Le corps de ces génies est clair et transparent comme du cristal et comme une substance vitreuse [2].

Le bouddhisme à son tour semble avoir exercé son influence sur cette fable. Du moins un célèbre « arbre du roi des plantes médicinales » figure souvent dans les soutras de cette secte. C'est une plante que l'on prétend croître dans l'Himalaya et à laquelle on attribue des propriétés si merveilleuses qu'elle délivre immédiatement de n'importe quelle maladie quiconque la flaire, en goûte ou la touche [3]. Le roi des plantes médicinales dont il est

---

[1] De Mailla, *Histoire générale de la Chine*, I, p. 114.
[2] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. I.
[3] Mayers, *op. cit.*, 940.

question est probablement Bhâichadjya râdja, disciple de Sakyamouni [1].

Avant de passer à l'arbre de la lune, notons le fait remarquable que le lièvre non plus n'est pas absent de la mythologie sélénique de l'Europe. On lit en effet dans Pausanias que la déesse de la lune, ayant été consultée par des bannis sur l'endroit où ils devaient construire une ville, leur conseilla de la fonder là où ils verraient un lièvre se réfugier. Maint Russe aussi est convaincu que si un lièvre passe entre les roues d'un char dans lequel se trouvent des fiancés, cela leur présage du malheur. Mais ce n'est pas sans raison, puisque le lièvre est la lune et que la lune est la patronne de la vie conjugale. Si la patronne elle-même se met en travers du mariage, ce mariage ne peut pas être heureux [2].

E. Les arbres de la lune

@

Nous venons de voir que les taoïstes ont déjà cru anciennement à l'existence dans la lune de plantes rétablissant la santé et donnant la vie, et que plus tard le bouddhisme a exercé son influence sur cette croyance. Examinons-la maintenant de plus près.

p.502 Les légendes bouddhiques n'ont pas manqué de confirmer et de développer les idées des Chinois sur les arbres que l'on croyait se trouver dans la lune. Elles ont fait pénétrer dans la littérature nationale [3] la fable de l'arbre djambou, qui a donné son nom au continent situé au sud du mont Mérou [1], Djambou-dwipa, et qui est si grand que son ombre dessine sur le disque de la lune l'image d'un arbre ; et la croyance en l'arbre miraculeux doué de propriétés curatives qui se dresse sur le « miroir de jade » a

---

[1] Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 23.
[2] De Gubernatis, 1e partie, ch. I, 5, p. 187.
[3] Voy. p. ex. le premier chapitre du « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu ».

toujours eu ses plus ardents adeptes parmi les bouddhistes. Comme nous l'avons dit, on attribuait à cet arbre des vertus merveilleuses, de sorte qu'on a fini par l'identifier avec le cassier [2], cet arbre célèbre qui, déjà dans le premier siècle de notre ère, avait la réputation d'être « la principale de toutes les plantes médicinales » [3].

C'est sans doute à la fraîcheur de sa verdure, au parfum de ses fleurs, à l'odeur et au goût aromatiques de son écorce, que cet arbre a dû en premier lieu la haute estime des médecins et faiseurs de médicaments de la Chine. Aussi la médecine chinoise en fait-elle usage dans un nombre infini de cas. Et, de même qu'on assure que l'arbre de la lune, « qui plane haut dans l'espace », prolonge la vie, on prétendait déjà au quatrième siècle de notre ère que le cassier a la puissance de rendre durable l'existence de l'homme ici-bas. Koh Houng en effet écrivait à l'époque indiquée que

> « l'on peut mélanger harmoniquement de la casse et du jus de bambou ou le cerveau d'un crapaud d'eau, de telle sorte que si on l'avale, on peut après sept ans marcher sur l'eau, et que l'on prolonge sa vie jusqu'à l'immortalité [4].

Les incomparables propriétés de ce végétal reviennent des milliers de fois sous le pinceau de maint auteur chinois, et l'on ne tarit pas dans les louanges qu'on en fait ; mais nous ne ferons pas l'étude de ses vertus merveilleuses. Ce que nous avons dit suffit pour rendre fort explicable p.503 l'identification de l'arbre miraculeux de la lune avec le non moins miraculeux cassier.

Une autre circonstance peut avoir facilité cette identification. C'est que le cassier se trouve posséder quelques propriétés qui font qu'il s'adapte fort bien à servir aux yeux des Chinois de symbole de

---

[1] Voy. la page 195.
[2] *Olea fragrans*.
[3] Voy. le *Chwoh-wun*, ch. VI.
[4] *Pao-P'oh-tsz'*, dans le *Pun-ts'ao-kang-mouh*, ch. 34.

l'automne, c'est-à-dire de la saison qui a toujours, pour les raisons exposées à la page 471, été consacrée à la lune.

> « Au milieu du septième mois, disent les Chinois, ses fleurs, qui ont la forme de petites boules, s'ouvrent... ces fleurs du cassier sont, en automne, blanches et pures comme l'éclat de la lune [1] ;

et c'est pour cela qu'ils appellent poétiquement « mois du cassier » le huitième mois, pendant lequel la plante est en pleine floraison. Les ontologues et les pseudo-philosophes, race nombreuse en Chine, donnent d'autres motifs encore pour rapprocher le cassier de l'automne ; mais ce sont généralement des subtilités si futiles qu'il ne vaut pas la peine de nous y arrêter.

Quant aux Chinois, ils sont parfaitement persuadés des rapports qu'ils établissent entre l'arbre de la lune, le cassier et la saison d'automne, et il n'y a donc rien d'étonnant à ce que de là soient nées des fables qui parlent de semences du cassier qui tombent de la lune, en particulier le 15 du huitième mois, c'est-à-dire à la date, qui, formant le milieu de l'automne, a toujours été celle de la fête par excellence de la reine des nuits.

C'est ainsi qu'on lit dans les « Mémoires sur le Lac occidental » [2], description topographique de la belle contrée qui entoure Hang-Tcheoufou, chef-lieu de la province de Tchehkiang, que

> « toutes les années, dans le mois du milieu de l'automne, il tombait toujours la nuit des semences de cassier dans le couvent indien, et que les prêtres du couvent réussissaient à les ramasser. Sous l'empereur Jun Tsoung de la dynastie de Soung, il tomba de la lune entre 1023 et 1032, dans le couvent de Ling-yin, des semences de

---

[1] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 72.
[2] Ce livre a paru dans les premières années du siècle dernier.

cassier aussi abondantes que la pluie et grosses comme des pois [1].

p.504 Le *Pun-ts'ao-kang-mouh* déjà si souvent cité dans cet ouvrage donne un bref aperçu historique relatif à l'arbre de la lune des Chinois, en ces termes :

> « Les récits touchant les semences du cassier de la lune qui tombent en bas ont commencé au temps de l'impératrice Wou [2]. On se raconta alors qu'un brahmane était arrivé en volant des monts Condor [3] dans l'Inde, et qu'à cause de cela il tombait toujours en Inde des semences de cassier dans le huitième mois [4]. Les « Livres de la dynastie de Tang » disent aussi que dans le troisième mois de l'an 688 il descendit à T'aï-Tcheou [5] des semences du cassier de la lune, et que cela ne cessa qu'au bout de plus de dix jours. L'an 1027, sous Jun Tsoung de la dynastie de Soung, par un beau clair de lune et un ciel serein, pendant la nuit du 15 du huitième mois, il tomba des semences du cassier de la lune dans le couvent de Ling-yin de Hang-Tcheou. Elles étaient abondantes comme la pluie, grosses comme des pois et aussi rondes que des perles. Il y en avait de blanches, de jaunes et de noires ; elles avaient des gousses comme les semences de nénuphar et étaient âpres de goût. On les ramassa pour les présenter en haut lieu, et les prêtres du couvent en semèrent et en obtinrent vingt-cinq pieds. Lorsque Tchang Kiun Fong fit un séjour dans le « couvent

---

[1] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. 78.

[2] Son règne commence l'an 684 ap. J. C.

[3] Près du Giddore actuel. Ils jouent un rôle important dans la mythologie religieuse des bouddhistes.

[4] C'est tout ce que nos sources nous disent du voyage extraordinaire de ce brahmane ; si donc le lecteur est curieux d'en savoir plus long, nous regrettons de ne pas pouvoir le satisfaire.

[5] Département du Tchehkiang. Le chef-lieu a le même nom et se trouve par 28° 54' de lat. et 118° 49' 24" de long, à peu près.

> du disque de la lune » à Ts'ien-T'ang [1], il vit aussi ces semences du cassier en si grand nombre qu'il semblait que c'était de la fumée et du brouillard...
>
> D'après ce qui précède, continue l'auteur de la pharmacopée en son propre nom, il en est vraiment comme s'il existait des arbres dans la lune ; mais je me hasarderai à dire que la femme et le *sâla* [2] qui s'y trouvent sont les ombres de montagnes et de fleuves. Mais s'il n'y a donc point de cassier dans la lune, qu'est-ce alors qui tombe de l'atmosphère ? Partout on voit les histoires rapporter qu'il y a eu des p.505 pluies de poussière, de sable, d'argile et de pierres ; qu'il a plu de l'or, du plomb, de la monnaie et du vif-argent et qu'il est tombé des pluies de soie et d'étoffes de soie, de blé et de riz ; qu'il a plu de l'herbe, des arbres, des fleurs et des plantes médicinales, des cheveux, du sang, du poisson et de la viande, et une grande quantité d'autres objets analogues — par conséquent les pluies de semences de cassier sont produites aussi par des causes surnaturelles, et non pas, parce qu'il y a des cassiers dans la lune [3].

L'arbre de la lune des Chinois a subi une nouvelle modification sous la dynastie de Soung (960-1280 ap. J. C.). C'est en effet de cette époque que date son identification avec le *sâla* [4] des bouddhistes [5], c'est-à-dire avec le téka sacré dont le feuillage, à ce que dit la légende, fut témoin de la conception, de la naissance et de la mort du bouddha Sakyamouni [1].

Ainsi le cassier est devenu pour les Chinois le symbole de la lune, et en même temps aussi de l'automne, qui a toujours été

---

[1] Chef-lieu d'arrondissement et arrondissement du département de Hang-Tcheoufou.
[2] Voy. l'alinéa suivant.
[3] *Pun-ts'ao-kang-mouh*, ch. 34.
[4] *Schorea robusta ?*
[5] Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 300.

consacré à cet astre. En cette qualité il a servi de thème à mille conceptions poétiques des lettrés. Le cassier de la lune, a-t-on dit, se montre le plus distinctement au milieu de l'automne. Ses rameaux fleuris ombragent alors comme qui dirait la fleur de la nation, qui se rend dans cette saison en foule dans les p.506 chefs-lieux des provinces pour y conquérir le rang de « ku-jun » [2], en suivant le sentier ardu des examens officiels, et ainsi s'ouvrir la route qui conduit aux plus hautes fonctions de l'État. Mais alors pourquoi cet arbre ne deviendrait-il pas le symbole de la gloire littéraire, objet de l'ambition de chacun ? C'est ainsi qu'on a dit : « Cueillir un rameau de cassier dans le palais du crapaud » pour remporter le second grade.

> « Le cassier dans le palais de Pa [3], dit un auteur chinois, chante les titres et la gloire des savants de rang inférieur et des nobles ; car le cassier est un arbre de bonne qualité et se plantait dans le palais, de même que l'empereur anoblit ceux qui sont renommés et qui méritent la louange. Maintenant encore il chante la renommée véritablement établie et est le signe du bonheur pour les lettrés de rang inférieur [4].

On comprend donc qu'à Émoui on marque du nom d'un des grades littéraires, en élevant le grade en raison de la grandeur du gâteau, chacun de ces gâteaux que l'on offre à la lune le 15 du huitième mois et que nous avons décrits à la page 473. Parfois le nom du grade est cuit avec la pâte, parfois il est peint sur le gâteau. On peut acheter ces pâtisseries à la pièce, mais aussi par assortiments. Ils se vendent dans les boutiques et se colportent

---

[1] Eitel, *Handbook of Chinese Buddhism*, p. 114.

[2] C'est le second grade littéraire, comme il a été dit à la page 171. Pour l'obtenir il faut déjà posséder le dernier ou troisième grade, celui de « siou-ts'aï » confère à la suite d'examens qui ont lieu une fois tous les trois ans au milieu de l'automne dans les chefs-lieux de provinces par devant une commission de hauts fonctionnaires nommés à cet effet par l'empereur.

[3] Ancienne principauté, située dans le Sz'tch'ouen. Le nom en est resté à une partie de cette province.

[4] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. 78.

aussi de maison en maison ; dans ce dernier cas, les colporteurs les jouent aux dés avec les enfants et les coulis. Le soir, surtout chez les riches et les grands, ils servent de motif à un jeu de hasard particulier, auquel jeunes et vieux prennent part. On invite ses amis et connaissances et on leur fait tirer au moyen de dés une loterie dont les prix sont les gâteaux littéraires de la lune composant un assortiment. Celui qui a la chance de gagner le plus gros gâteau a gagné par là, s'il appartient à la classe des étudiants, le présage de grands succès sur l'échelle de la gloire et de la hiérarchie des p.507 fonctionnaires ; quant à ceux que la chance a moins favorisés, ils paient les gâteaux. On ne se contente pas toujours d'un seul assortiment, mais il arrive que l'on en joue plusieurs de suite de la manière que nous venons de dire. Souvent à ce jeu on se sert de petits bâtons de bois, d'os ou d'ivoire sur lesquels sont inscrits les noms des grades littéraires et qu'après le jeu les gagnants échangent contre les gâteaux ; ces bâtons ont donc un usage analogue à celui des fiches de nos joueurs.

Il n'y a pas de doute que ce jeu littéraire ne symbolise les examens officiels du huitième mois, dans lesquels la chance joue peut-être un rôle aussi grand que le mérite des candidats. Quelques semaines après les examens les mandarins en font afficher le résultat, et ceux qui ont réussi peuvent se mettre en mesure de concourir pour le plus haut grade, celui de « tsin-chi » [1], qui ne se confère qu'à Pékin, et qui ouvre l'accès aux premières fonctions de l'empire. Cet événement important donne lieu à une nouvelle fête littéraire, celle du 9 du 9e mois, qui s'appelle « l'ascension », et qui évidemment n'est qu'une imitation allégorique du progrès par lequel on s'avance vers la plus grande gloire et les plus hautes distinctions. N'anticipons cependant par trop, et contentons-nous de noter ici que, dans ces deux fêtes, rien de ce qui se rapporte aux études et à l'avancement dans le fonctionnarisme ne peut dater d'avant le septième siècle, puisque c'est alors que le système

[1] Voy. la page 171.

actuellement encore existant des examens officiels a été institué par les empereurs de la dynastie de Tang.

Maintenant il nous reste à parler du dernier des six êtres vivants qui habitent la lune, le bûcheron, dont l'histoire fabuleuse nous ramène aux mythes européens plus peut-être encore que celles du vieillard et de la femme de la lune.

F. Le bûcheron de la lune

@

On lit dans les « Mélanges de Yeou-Yang » [1], composés au huitième siècle :

> « Il y a dans la lune un cassier haut de cinq cents brasses. Dessous est un homme qui le frappe de la hache sans s'arrêter ; mais dès qu'il y a une entaille dans l'arbre, elle se referme. Cet homme se nomme p.508 Wou Kang et était quelqu'un de Si-Ho [2]. Comme il étudiait pour devenir génie, il commit une faute, et il fut condamné pour punition à couper le cassier [3].

Voilà tout ce que les ouvrages chinois nous apprennent sur le compte du bûcheron de la lune ; du moins nous n'avons pas connaissance d'autres détails de nature à expliquer l'origine et les développements de la légende. Nous avons seulement trouvé dans le *Pun-tsao-kang-mouh* l'affirmation que

> « la légende de Wou Kang qui coupe le cassier de la lune a fait sa première apparition parmi les fables de la dynastie de Souï et de celle de Tang (589-907 ap. J. C.),

---

[1] Voy. la page 377.

[2] A l'époque de la dynastie de T'ang ce nom était celui d'une partie de la province actuelle de Chansi.

[3] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. 1, et ch. 78 ; en outre, « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 2.

ce qui n'exclut en aucune façon la possibilité qu'elle ait existé auparavant dans la tradition orale. En tout cas il reste remarquable que les traditions populaires de l'Europe parlent aussi d'un *bûcheron* qui se trouve dans la lune et qui, de même que Wou Kang, y a été relégué pour avoir commis une *faute religieuse*.

Il y a bien des siècles, dit la légende germanique, un vieillard s'en alla un dimanche matin couper du bois dans la forêt. Comme il revenait chez lui chargé de son fagot, il fut accosté par un homme en habits du dimanche, qui se rendait à l'église.

> — Ne sais-tu pas, lui dit cet homme, que c'est aujourd'hui dimanche sur la terre et que chacun se repose de son travail ?

Le bûcheron répondit avec un rire moqueur :

> — Que ce soit dimanche sur la terre ou lundi au ciel, peu m'importe.
>
> — Porte donc ton fagot pendant toute l'éternité, dit l'étranger ; et puisque tu ne respectes pas le dimanche sur la terre, le tien sera un lundi [1] perpétuel dans le ciel. Tu demeureras à toujours dans la lune pour servir d'avertissement à tous ceux qui violent le sabbat.

L'étranger disparut, et le bûcheron avec son fagot fut enlevé dans la lune, et il s'y trouve encore [2].

p.509 Les données manquent pour découvrir l'origine de la légende germanique aussi bien que pour la légende chinoise, et il est donc impossible de dire si cette origine est au fond la même pour les deux. Cependant il est digne de remarque que les Chinois font naître leur bûcheron dans la province actuelle de Chansi, c'est-

---

[1] Dies lunae, Mon(d)tag.

[2] Baring-Gould, *Curious Myths of the Middle Ages*, p. 191. Il y a une variante qui dit que l'homme de la lune est celui que Moïse fit lapider pour avoir ramassé du bois le jour du sabbat (Nombres XV, 33-36) ; mais cette variante vient évidemment du désir de rattacher à la bible une légende d'origine païenne. Le livre des Nombres ne dit rien d'un transport du violateur du sabbat à la lune.

à-dire à l'extrémité nord-ouest de l'ancien empire chinois. Ce fait serait-il en rapport avec une origine occidentale de la légende de Wou Kang ? [1]

On trouve encore dans les écrits chinois la mention de trois ou quatre autres habitants de la lune, chargés de diriger la marche de l'astre à travers l'univers. Mais il y a longtemps que la multitude les a oubliés, de sorte qu'ils ne jouent aucun rôle dans la vie quotidienne des Chinois. Nous les passerons pour cela sous silence. Ce que nous avons dit suffit, non seulement à parfaitement comprendre les gâteaux de la lune sous toutes les formes qu'on leur donne, mais aussi à saisir ce que les Chinois ont dans l'esprit quand ils disent que lors de la fête de la mi-automne ils font des offrandes à l'homme et à la femme de la lune. C'est qu'en Chine, cette partie du culte de la nature qui, non corrompue, a la lune même pour objet, a presque complètement disparu dans l'adoration des êtres mystérieux que l'on croit habiter la lune, de sorte que les gens d'Émoui ne se prosternent actuellement pas devant la lune, déesse du Ciel et reine souveraine de la Nuit, mais qu'ils font bien plutôt leurs offrandes au Vieux de la lune et à Hung Ngo, sur lesquels dans le cours des siècles on a reporté les attributs qui en réalité n'appartenaient qu'à la déesse sélénique elle-même.

§ 3. Contemplation de la lune et consultation de l'avenir

@

Quand le 15 du huitième mois on a fait selon les règles l'offrande à la lune et qu'au milieu des rires et des quolibets qui tombent sur les perdants on a joué tous les gâteaux de la lune, la société réunie pour la p.510 circonstance va s'établir au clair de lune. On cause familièrement en prenant du thé, en buvant du vin, en mangeant des petits gâteaux. Comme les fruits qui ont figuré sur la table-autel

[1] L'homme de la lune européen dont nous nous sommes occupés à la page 481, est, lui aussi, banni à la lune pour un méfait religieux.

passent pour un excellent préservatif contre le mal de dents et la carie on les offre à la ronde et la société les consomme avec plaisir. Les femmes, auxquelles l'étiquette chinoise ne permet pas de se mêler à la société masculine, se réunissent en groupes séparés dans les appartements de derrière ou dans la cour intérieure, où les profanes regards des hommes ne peuvent pas les épier, ou bien, mieux encore, sur le toit en terrasse de la maison ou sur un balcon qui n'ait pas vue sur la rue. Elles considèrent alors la lune avec attention, s'efforçant d'y distinguer le vieux, ou la femme, ou le lièvre, ou quelque chose d'autre, elles ne savent pas à l'avance quoi ; mais elles regardent, convaincues que si elles parviennent à distinguer quelque chose de reconnaissable, cela portera infailliblement bonheur à celle qui l'a vu. Il est moralement du devoir de celle qui a eu cette chance de manifester sa reconnaissance en s'agenouillant et en touchant plusieurs fois le sol de sa tête.

La contemplation de la lune a été familière aux Chinois depuis fort longtemps. D'après les traditions, Wou Ti, l'empereur qui a gouverné de 140 à 86 av. J. C.,

> « fit construire une terrasse pour regarder la lune, et creuser au pied un étang de mille pieds de large. Lorsqu'il montait sur la terrasse pour voir comment l'image de la lune entrait dans l'étang, il ordonnait aux personnes de son palais d'aller se divertir en bateau au clair de la lune ; et de là vient le nom d'« étang qui reflète (Hung) Ngo », et que l'on dit aussi : « La terrasse pour regarder le crapaud » [1].

Il est remarquable que, du moins s'il faut en croire le livre qui a conservé la tradition ci-dessus, lors de ces parties organisées par Wou Ti, on présentait aussi à la compagnie du vin avec des plantes

---

[1] Voy. l'« Investigateur des Mystères » (de Wou Ti), ouvrage, dit-on, de la main de Kwoh Hien, qui vivait sous la dynastie de Han. Quelques personnes cependant veulent qu'il n'ait été écrit qu'au quatrième ou au cinquième siècle. La critique interne fournit plus d'un argument pour le ranger dans la classe des apocryphes. Notre citation est empruntée au troisième chapitre.

confites et des fruits p.511 de choix, tout à fait comme cela se pratique actuellement à Émoui lorsqu'on contemple la lune.

L'auteur Tchou Pien cité par le « Miroir et Source de toute Recherche » dit

> « qu'on ne sait pas quand on a commencé de se divertir à la lune au milieu de l'automne, mais qu'à juger d'après les poésies des anciens auteurs, on aurait commencé à l'époque de Tou Tsz' Mei [1],

célèbre poète qui a vécu de 712 à 770. Là-dessus notre auteur énumère les noms de divers personnages dont il est dit dans les livres qu'ils ont contemplé la lune à l'époque de l'année indiquée, et il termine en donnant comme son opinion que, lors même que la chose n'est consignée dans aucun écrit, cet usage, dont tant d'exemples sont cités par les auteurs, « a probablement dû exister antérieurement à Tou Tsz' Meï ».

Revenons à l'Émoui actuel, quand on y contemple la lune le 15 du huitième mois. Pendant que l'on continue à manger des gâteaux, des pâtisseries et des fruits provenant de l'offrande, tantôt l'une, tantôt l'autre des femmes se glisse dehors en cachette pour aller consulter l'avenir d'une manière fort particulière, qu'on appelle aller « écouter l'encens », *t'ia*^{ng}*-hiou*^{ng} [2]. On préfère le faire sans que personne y assiste, soit qu'on ait un peu honte de sa superstition, soit qu'il faille par la nature des choses s'entourer de quelque mystère quand on veut « écouter l'encens ». Que le lecteur en juge. La femme désireuse de soulever un coin du voile qui cache l'avenir allume quelques bâtons d'encens devant le tabernacle du dieu ou de la déesse domestique ; puis, parfois après avoir marmotté une courte prière, mais ce n'est pas nécessaire, elle fait connaître à la divinité les questions qu'elle désire faire touchant le destin et annonce dans quelle direction elle se propose de suivre la rue dans

---

[1] « Anciennes nouvelles de K'uh-Weï », nom que portait sous la dynastie de Tcheou une contrée faisant partie de la province actuelle de Honan.

[2] Voy. la page 144, en note 2.

l'attente d'une réponse. Elle ne part pas tout de suite. Il faut encore, au moyen des blocs divinatoires [1], savoir de la divinité si la réponse que l'on cherche viendra dans la direction indiquée. Si les blocs tombent en p.512 donnant une réponse négative, la femme indique une nouvelle direction et fait de nouveau tomber les blocs, recommençant jusqu'à ce que la direction indiquée soit approuvée ; alors elle se met en route pleine de confiance.

Une fois en rue, notre femme prête l'oreille à ce que disent les passants qu'elle rencontre. Elle marque dans sa mémoire les premiers mots qu'elle peut saisir, rentre à la maison, et médite sur ce qu'elle a entendu pour voir si elle peut en tirer une réponse à ses questions. S'il lui semble qu'oui, elle s'adresse de nouveau à la divinité domestique pour lui faire décider par les blocs si elle a bien compris ou non. Naturellement, en cas de réponse négative, il lui faut retourner dans la rue, chercher à saisir au vol d'autres paroles, les interpréter et demander la sanction de son interprétation. Pendant longtemps les réponses peuvent rester négatives ; mais on s'obstine jusqu'à ce qu'on ait réussi.

Pour bien faire, disent les Chinois, les femmes qui pratiquent cette divination devraient en se rendant dans la rue tenir à la main un des bâtons d'encens qu'elles ont allumés devant le tabernacle. Elles ne le font pas, sans doute par crainte que quelque passant malin en le voyant ne prononce exprès des paroles de mauvais augure ; mais si, au lieu de s'avancer dans la rue, les femmes restent derrière la porte d'entrée pour de là saisir au vol quelques paroles, ce qui se fait assez souvent, elles ne manquent pas de tenir de l'encens à la main.

Très souvent on modifie cette méthode de divination en ceci, qu'au lieu des blocs on se sert de bâtons d'encens pour déterminer la direction dans laquelle on doit s'avancer. On jette dans ce but un des bâtons d'encens qui brûlent depuis quelques moments devant le dieu domestique dans un baquet plein d'eau, que l'on agite

[1] L'emploi en a été décrit en note à la page 56.

ensuite fortement ; on attend alors que l'eau se soit calmée et la position dans laquelle se trouve à ce moment le bâton d'encens indique la direction à prendre. Parfois même on remplace l'encens par une cuiller en bois ou par tout autre objet capable de flotter.

On ne saurait douter qu'une fois la lune n'ait eu sa grande part dans cette manière de consulter l'avenir. Cela ressort, premièrement, du fait qu'on « écoute l'encens » surtout aux deux principaux jours de *pleine lune* de l'année, le 15 du premier mois [1] et le 15 du huitième mois, jours de fête de la déesse de la lune ; secondement et surtout, des attributs que p.513 la lune a toujours possédés en Chine en qualité d'augure du destin.

Nous avons déjà, aux pages et 473, appris à la connaître, en sa qualité de plus haute représentante du principe féminin de la nature, comme épouse du soleil, et pour cela comme étant la puissance supérieure qui règle et dirige le sort des femmes ; puis, cachée sous les traits du Vieux de la lune, nous l'avons vue, non seulement en Chine, mais aussi en Europe, faire le destin des mariages (pages 476 et suiv.) ; enfin nous nous sommes assurés (page 510) qu'un seul coup d'œil de l'esprit qui l'habite envoie le bonheur et la prospérité au mortel qui lève respectueusement les yeux vers elle le soir du 15 du huitième mois. Si donc les femmes se rendent dans la rue à la même date pour consulter l'avenir, cela ne peut tenir qu'à ce qu'elles y sont en plein clair de lune, et les notions sur la lune que nous venons de rappeler ne peuvent pas être étrangères à ces pratiques.

Mais la lune ne préside pas seulement au destin de la femme ; elle a de tous temps aussi déterminé le temps qu'il fait, et par conséquent disposé du succès de la moisson, d'où dépend entièrement le destin des hommes. En effet, comme le montre ce que nous avons dit aux pages 487 et suiv., la lune a toujours, en Europe comme en Chine, représenté au plus haut degré l'élément

---

[1] Voy. la page 144.

humide, qui féconde la terre sous la forme de nuages et de pluie, et qui fait croître les plantes et les arbres, mûrir les moissons. Il n'est pour cela point surprenant que, pour les Chinois aussi bien que pour les peuples occidentaux, elle soit devenue, non seulement prophète du temps — rôle qui lui est déjà attribué dans les plus anciens ouvrages chinois [1], — mais aussi le livre même du destin dans lequel l'agriculteur, et avec lui tous ceux qui se nourrissaient de ses moissons, cherchait à lire ce que préparait l'avenir prochain.

> [Trad.]« The Moon, dit Brand, parlant du rôle joué par cet astre dans notre continent, served not only for prognostications of the weather, but for the discovery of future events ; which, according to the popular creed, were therein dimly portrayed, and which ingenious illusion never failed to explain [2].

Ce n'est pas le lieu, on le comprend, d'examiner les innombrables méthodes dont les Chinois se servent pour pronostiquer l'avenir d'après la lune, non seulement chacun pour soi individuellement, mais encore pour l'empire p.514 tout entier et ses habitants. Qu'on nous permette de donner un seul exemple pour montrer que ce n'est pas à la légère que nous admettons des rapports entre cet astre et la divination appelée « écouter l'encens » qui se pratique la nuit de sa grande fête.

> « Quand la coloration de la lune passe au bleu, il viendra de la famine ; mais la joie et la vertu règneront, lorsqu'elle prend une teinte jaune. Il y a plusieurs motifs de se réjouir quand trois fausses lunes paraissent à côté d'elle ; mais si elle porte un bonnet et qu'il se forme de nouveau un anneau autour d'elle, le monde a de grandes raisons d'être en joie [1]. Si l'empereur se livre à la dissolution et aux excès, la lune aura des pieds, et, si la

---

[1] Comparez la note 8 de la page 492.
[2] *Observations on popular Antiquities*, p. 601.

famille de l'impératrice exerce seule le pouvoir, elle répandra sa lumière en même temps que le soleil [2] ; même elle aura des griffes et des dents, s'il se couve des plans de révolte parmi les nobles [3].

Anciennement on consultait sur l'avenir l'homme de la lune autant que la lune elle-même. Cela se faisait le 15 du premier mois, époque où maintenant les femmes d'Émoui vont « écouter l'encens ». Un exemple servira de preuve et nous amènera à la fin du présent sujet.

« Yin Sz', disent les « Traditions sur les Esprits et les Génies » [4], était un homme de Ngan-Ting [5]. L'an 295 il était assis dans sa maison la nuit du 15 du premier mois et il envoya son enfant voir s'il n'y avait rien de particulier dans la lune. L'enfant dit :

— Cette année il doit venir de grandes inondations, car il s'y trouve un homme, qui a mis un paletot pour la pluie et qui a un sabre au côté.

Yin Sz' le regarda lui-même et dit :

— Il y aura sédition et p.515 bataille !

— Comment le savez-vous ? demanda l'enfant.

— L'homme dans la lune, dit-il, porte le bouclier, l'armure et la lance, il doit donc venir de grands troubles ; mais au bout de trente ans il doit y avoir une petite éclaircie.

---

[1] On sait que les druides aussi voyaient dans le halo de la lune une annonce de bonheur :— Brand, ouvrage cité.

[2] Il ne faut pas oublier que l'empereur symbolise le soleil et l'impératrice la lune : comp. la page 472.

[3] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. II ; — « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. I.

[4] Ce livre a déjà été mentionné à la page 76. Il a été composé par Koh Houng, cet auteur taoïste qui a fait plus d'une apparition dans nos pages sous le nom du philosophe Pao P'oh. Son ouvrage renferme des notices biographiques sur près de quatre-vingt-dix êtres immortels.

[5] Il y a dans la province de Chensi un chef-lieu d'arrondissement de ce nom, situé par 37° 15' de lat. et 107° 09' de long. environ ; un autre, du même nom, se trouve dans la province de Kan-souh, par 35° 38' de lat. et 102° 18' de long. environ. Nous ne saurions dire lequel des deux le texte désigne.

Plus tard il en était réellement comme il avait dit [1].

Notons pour terminer cet article que beaucoup de Chinois ornent leur maison d'une lanterne extra la nuit de la grande fête d'automne, et que beaucoup de marins en font de même au mât de leurs bateaux. Cet usage, beaucoup plus suivi, semble-t-il, encore à Canton qu'à Émoui [2], doit être au fond un hommage à la reine des nuits, qui se montre au ciel, au milieu de l'automne, dans toute sa gloire. Nous avons donc là, de même que dans les feux qu'on allume en l'honneur du soleil, un trait appartenant à la grande catégorie des coutumes populaires fondées sur la tendance à honorer les astres en représentant symboliquement les forces par lesquelles ils se font connaître aux hommes.

@

---

[1] Ch. IX.

[2] Comp. Williams, *The Middle Kingdom*, ch. XIV ; — *Notes and Queries on China and Japan*, II, p. 147 ; — Gray, *China*, chap. XI.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DU HUITIÈME MOIS

DEUXIÈME JOUR DE FÊTE DE KEH-SÌNG-ÔNG

p.516 L'histoire de *Keh-Sìng-ông* est restée à peu près intacte à travers les siècles. Ses jours de fête. Comment on le représente.

§ 1. — Renseignements écrits touchant ce dieu. Origine de son culte. L'insurgé T'ang King, Comment le dieu éteignit un incendie dans le palais impérial. Il repousse une invasion ennemie. Forteresses de montagne dans le Fouhkien. Sophismes d'un auteur chinois orthodoxe.

§ 2. — Légendes populaires touchant *Keh-Sìng-ông*. Influence que la situation d'un tombeau exerce sur le bonheur et l'avenir des descendants du défunt. Les « maîtres du vent et de l'eau ». Naissance du dieu et origine de son culte. Son mariage après sa mort. Son intervention neutralise la magie d'un prêtre taoïque.

§ 3. — Pèlerinages au temple de *Keh-Sìng-ông*. Les offrandes qu'on lui fait là. Offrandes domestiques en son honneur. Ses noms et titres. Parallèle entre les pèlerinages chinois et ceux d'autres contrées.

@

Des quatre dieux domestiques des Chinois d'Émoui mentionnés à la page 13, il y en a trois dont nous avons fait connaître la nature et l'histoire. Ce sont la déesse de la Grâce divine, le dieu de la Richesse et le duc-prince de la Cuisine. Reste le quatrième, la seule grande divinité, outre la patronne des marins, qui, ainsi qu'il a été dit à la page 261, tire complètement son origine du Fouhkien. C'est surtout pour cette raison que l'histoire de ses origines, relativement fort peu altérée par le temps, ne doit pas faire défaut dans un ouvrage consacré pour une part à la description des principaux dieux des habitants d'une partie du Fouhkien. De plus, cette p.517 histoire nous offre un exemple remarquable de la manière dont les dieux naissent en Chine et y parviennent au crédit et aux honneurs.

Les deux grandes fêtes de *Keh-Sìng-ông* se célèbrent le 22 du second et du huitième mois. L'un de ces deux jours doit être celui de sa naissance et l'autre celui de sa mort ; mais les Chinois brouillent si bien ensemble les deux dates que nous n'avons pas réussi à démêler laquelle est celle de la naissance, et laquelle celle de la mort. Ce n'est du reste pas beaucoup plus clair pour d'autres divinités, par exemple pour le dieu de la Cuisine, la déesse de la

Grâce et le dieu de la Guerre, ainsi qu'on l'a vu aux pages 462, 199 et 122.

Keh-Sìng-ông est toujours représenté une jambe relevée et appuyée sur la cuisse de l'autre. On verra plus loin pourquoi. Nous allons maintenant donner un aperçu rapide, premièrement de l'histoire écrite du dieu, puis des traditions et légendes qui circulent à son sujet, pour finir par parler des pèlerinages qui se font dans le huitième mois à son temple. Le lecteur verra que la Chine a ses Kevelaars, ses Salettes et ses Lourdes, et n'est donc pas sous ce rapport en arrière des nations européennes.

§ 1. Renseignements écrits

@

En dehors de la porte septentrionale du chef-lieu d'arrondissement Nan-Ngan [1], à environ une journée de marche, se trouve, dans l'arrondissement de Ngan-K'i [2], un temple très antique appelé « le temple de la protection imposante ». Le peuple le nomme cependant souvent « le temple de *Keh* ». Les renseignements suivants, qui, sans être du tout purs de mélanges légendaires, méritent cependant quelque confiance, sont tirés des « Mémoires concernant Ts'uen-Tcheoufou ».

D'après les « Livres de Min » [3], *Keh-Tiong-Hok*, c'est-à-dire « *Keh* le fidèle p.518 et l'heureux », était né dans une famille qui habitait au pied des montagnes. La nature avait doué ce jeune homme d'un caractère extraordinaire, on dirait surhumain, et en outre d'une haute bravoure. Quand il eut seize ans, il prit une cruche de vin, conduisit avec une corde sa vache dans les montagnes, s'assit au plus haut sommet sur quelques grosses

---

[1] (Lâm-Oa^{n}). A une petite heure à l'ouest du chef-lieu de département Tsuen-Tcheoufou ; voy. l'Introduction.

[2] (An-K'oï)

[3] Le Fouhkien actuel s'appelait jadis Min, et maintenant encore on donne quelquefois ce nom à cette province dans le style soutenu.

plantes de rotang et mourut les jambes pendantes. Quand on le trouva ainsi, la cruche était vide et de la vache il ne restait que les os. Les villageois, qu'il y invita en songe, lui érigèrent un temple et en peu de temps sa renommée s'étendit au loin, car il donnait toujours des réponses justes à ceux qui venaient le visiter et le consulter.

L'an 1130 de notre ère, sous la dynastie de Soung, un terrible brigand et rebelle nommé T'ang King ravagea horriblement la contrée voisine du temple. Le peuple voulait fuir le pays et consulta le dieu sur ce projet ; mais les blocs divinatoires donnèrent une réponse négative et l'on résolut de rester. Or le lendemain matin il tomba de si abondantes pluies que les brigands ne purent pas traverser la rivière devenue tumultueuse. Tout à coup on vit apparaître un cavalier vêtu de blanc et monté sur un cheval blanc. Il fit que les brigands se trompèrent de route, tellement que tout leur matériel de guerre resta dans l'eau et qu'un grand nombre de leurs chefs se noyèrent. Dès lors naturellement le dieu devint le patron en qui tout le district mit sa confiance ; on donna à son sanctuaire le nom de « temple de la protection imposante » et on lui décerna à lui-même plusieurs titres honorifiques. Maintenant encore c'est surtout sous celui de *Kóng-Tík Tsoun-óng*, « vénérable Roi de faveur étendue », qu'on l'invoque dans la province.

Dans la période de Chao-hing [1] l'empereur Kao Tsoung de la dynastie de Soung conféra sa sanction officielle au culte de ce dieu, à cause d'un nouveau miracle qu'on lui attribua. Un certain Wou Teh, ardent dévot de *Keh-Sìng-ông*, se trouvait un jour dans la capitale et avait suspendu sur la poitrine, en guise d'amulette, un sachet d'encens provenant du temple p.519 de son dieu favori, lorsque soudain un incendie éclata dans le palais impérial. Au même instant apparut *Keh-Sìng-ông* en personne, et il éteignit les flammes simplement en agitant un petit drapeau blanc.

[1] 1131-1163 ap. J. C.

Naturellement on fut unanime à attribuer ce miracle au sachet d'encens ; le temple reçut en récompense la consécration impériale, et les pièces y relatives furent conservées par une famille Hoang qui demeurait dans le voisinage.

En 1561 et 1562, sous la dynastie de Ming, les Japonais firent des incursions dans cette partie de l'empire. Le clan factieux du nom de Lu qui habitait l'arrondissement de Young-Tch'oun [1], fit cause commune avec le peuple remuant des environs, et mit le siège devant un camp retranché où trois ou quatre cents habitants s'étaient retirés au nord du temple [2]. L'ennemi serrait le camp de plus en plus près et déjà l'on y manquait d'eau ; mais une troupe d'environ trois cents hommes armés firent de nuit une sortie d'un fort situé non loin de là, surprirent les assiégeants, les dispersèrent, et les assiégés purent, non seulement se procurer de l'eau, mais même tuer plus de dix de leurs ennemis. Les assiégeants parurent alors comprendre que c'était *Keh-Sìng-ông* qui avait causé leur revers. Ils mirent le feu au temple, le rasèrent, et revinrent alors attaquer de nouveau les villageois dans leur fort. Ceux-ci manquaient de vivres ; mais voici, pendant toute la nuit il tomba de grandes averses. La poudre des assiégeants prit feu et ils furent frappés d'effroi par la puissance que le dieu déployait. Ils se retirèrent précipitamment, non toutefois sans s'être emparés dans la maison de la famille Hoang des preuves de la canonisation impériale accordée au dieu, et sans les avoir détruites. Bientôt les

---

[1] (Ing-Tch'oun). Le chef-lieu du même nom est situé au centre de la province par 116° 08' de long. et 25° 18' de lat. environ.

[2] Il y a dans le Fouhkien un camp retranché dans le voisinage de presque chaque village de quelque importance. Il est d'ordinaire formé d'un simple mur d'enceinte, à l'intérieur duquel la population se retire avec tout ce qui est transportable, lorsqu'elle est menacée par quelque bande de brigands ou lorsqu'en temps de rébellion elle a quelque ennemi à repousser. Comme la plupart de ces camps sont construits au haut d'une colline, leur nom populaire ordinaire dans le Midi de la province est *soa^{n}-tsē*, « fort de montagne ». — Les cruautés commises par les Japonais dans leurs invasions paraissent avoir fait sur le peuple une si profonde impression que maintenant encore à Émoui, quand on veut exprimer la plus extrême barbarie et la plus atroce cruauté, on dit *ok kào ná^{n}-e-nih* « aussi mauvais qu'un Japonais ».

villageois rentrèrent dans leurs p.520 foyers et s'empressèrent de rétablir leur temple, dont la gloire devint plus grande que jamais.

Les « Mémoires concernant Ts'uen-Tcheoufou » ne contiennent pas d'autres faits dignes d'être reproduits ; mais l'auteur se livre à la fin du récit, pour prouver la puissance du dieu, à un raisonnement trop caractéristique de la manière sophistique des Chinois pour que nous ne le donnions pas.

> — Vraiment ! dit-il, c'est toujours fort étrange ! Le dieu était donc capable, à une distance de milliers de milles, d'éteindre un incendie dans les appartements cachés d'un empereur ou roi, mais arrêter le feu allumé par les brigands droit à côté de l'endroit où lui-même était assis, il ne le pouvait pas. Il est en outre écrit dans les Mémoires que lorsque, sous la dynastie de Soung, les brigands allaient pénétrer dans la contrée, le dieu les conduisit ailleurs, par quoi les villages furent préservés du mal ; mais il ne fut pas en état de dompter les ennemis de 1561 et 1562, auxquels il permit d'atteindre leur but avec une barbarie de furieux et de repartir. Il ne put pas non plus prévenir la méchanceté des villageois qu'il laissa conspirer avec les brigands du clan des Lu et ainsi gravement tacher la bonne renommée des villages. Que faut-il dire de cela ?

Voilà en effet d'assez grandes difficultés ; mais l'auteur les écarte sans peine en remarquant que la puissance d'un dieu ne se mesure pas aux interruptions causées par lui du cours naturel des choses, mais à la protection qu'il accorde au peuple qui s'est remis à ses soins.

> — En effet, dit-il, les actions viles ou éminentes, de même que la prospérité et l'adversité, sont vraiment les effets du Ciel (c'est-à-dire du cours naturel des choses), et ne peuvent en réalité être causées par aucune divinité ; mais lorsque la chute de pluies nocturnes ou des sacs de

poudre étaient nécessaires pour sauver la vie de trois ou quatre cents personnes, cela ne pouvait être p.521 attribué à personne qu'au dieu. Les rebelles du clan des Lu se mirent il est vrai à la tête des désordres, et les villageois commirent la faute de les soutenir, mais au bout de peu de temps ils furent défaits et détruits ; et comment maintenant saurait-on que cela n'a pas été l'œuvre de la divinité ?

§ 2. Légendes populaires

@

Nous ne pouvons nous contenter de ce que les livres disent au sujet de *Keh-Sìng-ông*, mais il nous faut aussi consulter les légendes orales, car elles ont une influence décisive sur les pèlerinages qui se font en l'honneur de ce dieu. Les récits écrits se lisent peu, et cela fait que ce sont les traditions non écrites, connues de tous, qui ont la plus grande part dans ce qui fait maintenir en honneur le culte du dieu. En même temps la comparaison de ces légendes avec les renseignements écrits touchant *Keh-Sìng-ông* fera voir que les Chinois sont très portés à transformer en fort peu de temps les événements en rapsodies, ce qui fait que leur histoire aurait peu de valeur si la classe lettrée ne s'était pas appliquée à veiller contre la corruption des traditions.

Keh-Sìng-ông, dit le peuple, était le fils d'un esclave. Un jour le maître de son père eut pour hôte un devin, qui fut si satisfait de la manière dont l'esclave l'avait servi qu'au moment de partir il lui offrit une récompense et lui demanda ce qu'il désirait.

— L'encens pour mes descendants de dix mille générations,

fut la réponse.

Le devin là-dessus s'enfonça dans les montagnes, chercha un endroit convenable pour y faire un tombeau et ordonna à l'esclave d'y enterrer les ossements de son père.

> — Attends, lui dit-il, jusqu'à ce que tu voies passer quelqu'un avec un chapeau de fer sur la tête, et un buffle à cheval sur un p.522 enfant, et enterre en ce moment de bon augure les ossements de ton père, alors la gloire et la prospérité seront le partage de ta famille [1].

Immédiatement l'esclave déterra les restes mortels de son père, les mit dans une urne [2] et se rendit à l'endroit indiqué pour y attendre patiemment le passage de l'homme au chapeau de fer et de l'étrange cavalier à quatre pieds. Il commençait justement à pleuvoir doucement. Un paysan qui passait par hasard et qui tenait un pot de fer le mit sur sa tête pour se préserver de la pluie, et un enfant qui menait un buffle en laisse pour le faire paître se réfugia sous le ventre de l'animal. Voici sans aucun doute, pensa l'esclave, le moment exact dont a parlé le maître du vent et de l'eau. Il enterra aussitôt les ossements, et, dès qu'il eut placé l'urne dans la fosse, celle-ci se referma d'elle-même sans qu'il eût besoin d'y jeter de la terre, tellement le terrain était propre à servir pour une

---

[1] Pour comprendre cela, il faut savoir que les Chinois ne construisent ou ne réparent pas d'édifices, ne creusent point de tombes, n'entreprennent rien de quelque importance, sans s'être au préalable assurés des influences heureuses du terrain où l'entreprise doit avoir lieu. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail des conditions qu'un terrain doit remplir, ni des pratiques par lesquelles on s'assure des bonnes ou mauvaises propriétés du sol. Il suffit de dire que l'on s'en remet toujours à la décision d'une classe particulière de devins, appelés à Émoui *hong-soúi sin-si*^{ng} , « maîtres du vent et de l'eau ». Le peuple les traite avec beaucoup d'égards et on les considère comme appartenant à la classe des gens respectables. Ils ne décident pas seulement quels sont les terrains qui, sous l'influence du ciel et de la terre, répondent au but auquel on les destine, mais en outre ils fixent le jour et l'heure auxquels doit commencer une entreprise grave. Or on croit en général que le bonheur ou le malheur du propriétaire et de toute sa postérité dépend de l'emplacement où il construit une maison ou un tombeau, et cela fait que les maîtres du vent et de l'eau sont indispensables ; ils le savent bien et ne se font pas faute de s'en prévaloir pour vivre comme des sangsues sur la superstition des bonnes gens. En particulier quant aux tombeaux, on croit que le bonheur et tout l'avenir des descendants d'un défunt dépendent de la position géomantique de sa tombe.

[2] Comp. la page 237.

tombe. Transporté de joie l'esclave revint à la maison pour attendre ce que le destin lui réservait à lui et à ses descendants.

Bientôt une étoile heureuse brilla à son ciel domestique et sa femme donna le jour à un fils. C'était celui qui devait plus tard devenir le dieu de la contrée. Il est vrai que la famille était pauvre et que ce fils passa sa jeunesse en majeure partie à garder les vaches et à ramasser du bois mort, mais sa modestie et son caractère méditatif n'en attirèrent pas moins l'attention générale, malgré l'humilité de sa condition. A l'âge de seize ans il rêva qu'il deviendrait un saint. Il raconta la chose à sa mère, se lava et se peigna, s'assit sur une chaise et mourut les deux jambes croisées sous p.523 lui à la chinoise. Tout à coup son siège s'enleva en l'air avec lui, mais sa mère accourut juste à temps pour prévenir sa miraculeuse ascension en le tirant par une jambe ; en conséquence cette jambe devint pendante. C'est la raison pour laquelle on représente toujours ce dieu avec une jambe repliée et une qui pend. Quelques personnes cependant disent qu'on le trouva mort dans la montagne, sur un arbre, et que sa mère, accourue à cette nouvelle, le tira par une jambe pour l'ôter de dessus les branches.

D'après certaines gens, on couvrit le corps de *Keh-Sìng-ông*, aussitôt après sa mort, avec de l'argile, que l'on pétrit ensuite de façon à lui donner la forme humaine. Telle serait l'origine de l'image qui se trouve maintenant encore dans son temple. D'autres personnes nient cela et affirment que le corps fut enterré dans les règles, de même que celui de tout autre défunt. Dans le temple même, c'est la première version que l'on semble préférer.

Le plus beau de l'histoire de *Keh-Sìng-ông* vient encore. C'est que sa sainteté ne s'est pas plue au célibat, et que le dieu a enlevé la fille d'un prêtre taoïste. Cette jeune fille lavait un jour du linge dans le ruisseau, lorsqu'elle vit un bracelet qui flottait vers elle. Elle prit le bijou et l'essaya à son bras ; mais, voulant l'enlever de nouveau, elle ne put y réussir par aucun moyen, et se vit ainsi bon gré, mal gré,

forcée de se considérer comme fiancée [1]. Son père, très expert en fait de magie taoïque, comprit aussitôt de quoi il retournait. Il se hâta de marier sa fille à un jeune homme afin de prévenir le dieu ; mais ce dernier se montra plus rusé que son futur beau-père. En effet, lorsque l'on voulut, suivant l'usage chinois, porter en palanquin la jeune fille au logis de son fiancé, il arriva qu'au moment où le cortège passait devant le temple, les porteurs sentirent soudain que la civière perdait son poids, pour le recouvrer néanmoins aussitôt après. Cet incident en apparence peu important aurait été oublié, si, en arrivant à la maison de l'époux, on n'avait pas découvert que l'épouse avait disparu et qu'à sa place se trouvait une grosse pierre. Depuis lors on montre aux visiteurs du temple une chambre à coucher qui s'y trouve, avec un lit et les meubles nécessaires, à l'usage de *Keh-Sìng-ông* et de son épouse. p.524 Tous les jours il faut mettre en ordre cet appartement, car chaque matin on peut voir clairement que deux personnes ont couché dans le lit, et la cuvette est remplie d'eau sale comme si on s'y était lavé ; bien plus, de temps en temps on entend dans cette chambre à coucher les vagissements d'un enfant nouveau-né. C'est la preuve irrécusable qu'il est né un héritier au couple divin. Quand cela arrive, on trouve au matin dans la chambre à coucher un morceau d'argile surnaturelle ; et l'on ne tarde guère à en pétrir une petite image que l'on expose dans le temple à l'adoration des dévots.

Le beau-père malgré lui n'accepta du reste point de bonne grâce l'honneur que le dieu lui avait fait. Au contraire il roulait jour et nuit dans sa tête des projets de vengeance. Voici ce qu'il fit. Il ensorcela le rouet de sa femme de façon qu'il eût le pouvoir de faire déborder la rivière, puis un jour il ordonna à sa femme de filer avec la plus grande activité ; la rivière, gonflée par la puissance de la magie, et aussi par des pluies incessantes, sortit de ses bords, inonda tout le

[1] Dans certaines contrées de la Chine un bracelet joue le même rôle que l'anneau de fiançailles européen. Le fiancé l'envoie à sa future en même temps que les cadeaux de noces. Cependant les riches préfèrent souvent l'anneau comme symbole de l'union projetée.

pays et menaça de détruire le temple en même temps qu'elle dévasterait la contrée. Mais, au moment critique, la puissance du dieu se manifesta. Un potier ambulant qui s'était réfugié dans le temple vit tout à coup sortir de l'image du dieu un jeune garçon, qui s'avança vers lui et lui ordonna de jeter une à une à la rencontre des eaux montantes les pièces composant sa provision de marchandises. Il fut trop effrayé d'une apparition aussi extraordinaire pour oser résister à l'ordre qu'on lui donnait. Il obéit donc, et fut alors témoin d'un second miracle des plus surprenants. A chaque article de poterie qu'il lançait au loin, l'eau reculait un moment, comme effrayée. Cela permit au jeune garçon de se rendre en hâte à pied sec auprès de la femme, qui filait toujours avec le plus grand zèle, sans se douter des malheurs qu'elle causait ainsi grâce à la rancune de son mari. Dès qu'elle l'apprit, non seulement elle s'empressa d'interrompre son terrible travail, mais encore, sur le conseil du jeune garçon, elle se mit à faire tourner le rouet à rebours. Les eaux se retirèrent, et le temple ainsi que la contrée fut préservé de la destruction.

Le prêtre, comprenant que tant qu'il vivrait le dieu serait sur ses gardes, changea de batterie et imagina un plan pour détruire le temple après sa mort, lorsque *Keh-Sìng-ông* se croirait à l'abri de sa vengeance. Quand il fut sur le point de rendre le dernier soupir, il ordonna à sa femme de l'enterrer avec du charbon de bois allumé et placé aux quatre coins de sa p.525 bière ; mais, comme au moment de fermer la bière la veuve se disposait à obéir à cet ordre, le même garçon divin lui apparut et, pour l'en détourner, lui représenta que ce serait une profanation que d'exposer le cadavre de son époux au risque d'être détruit par le feu, même s'il l'avait expressément voulu. Elle se laissa convaincre et enleva le charbon. Malheureusement, sans s'en apercevoir, elle en laissa un petit morceau dans un coin de la bière, et c'est pour cela, dit-on, qu'un des coins du temple se dégrade, se désagrège continuellement, comme si un feu lent le consumait. Si les dernières volontés du

prêtre avaient été exécutées, la demeure tout entière de *Keh-Sìng-ông* aurait disparu dans les flammes qui auraient éclaté aux quatre coins à la fois. Le dieu eut donc raison de rester sur ses gardes même après la mort de son ennemi.

§ 3. Pèlerinages

@

Le temps, bien loin de l'amoindrir, n'a fait qu'accroître la confiance des dévots dans le pouvoir miraculeux de leur dieu. C'est qu'un grand nombre de ceux qui l'avaient consulté et qui avaient laissé tomber les blocs divinatoires sous ses yeux, se sont trouvés avoir obtenu des réponses qui leur avaient apporté le bonheur. Ce n'est pas étonnant. Quand par hasard on obtient ce qu'on désire, chacun crie au miracle ; est-on déçu dans son espérance, ou bien obtient-on une réponse néfaste, cela n'attire pas l'attention générale, et fort aisément la victime du sort s'accuse elle-même. Il en est des oracles chinois comme de l'exaucement des supplications que maint chrétien adresse à Dieu ou à ses saints. Donc *Keh-Sìng-ông* a donné tant de réponses admirables que sa gloire n'a fait que grandir et que son temple attire en foule les pèlerins qui viennent le consulter et lui demander quelque grâce. En outre, il reçoit une offrande semestrielle dans les innombrables familles dans lesquelles son culte est en honneur, et où en outre tous les jours on lui offre l'encens en même temps qu'aux autres dieux de la maison [1]. L'« offrande d'encens de dix mille générations » semble donc bien assurée à ce dieu.

p.526 Il se fait tous les trois ans des pèlerinages réguliers à son temple, dans le huitième mois de l'année civile. Il y en a eu en 1883. Le voyageur qui aurait alors parcouru la province aurait rencontré sur toutes les routes et dans tous les sentiers des hommes se rendant au temple et au tombeau miraculeux ou en

[1] Comp. la page 14.

revenant, tous portant un petit drapeau attaché à leur épaule, une boite contenant une idole sur la poitrine, et sur le dos un paquet d'objets nécessaires en route. D'ordinaire ces pèlerins s'arrangent d'avance pour faire route ensemble par groupes de trois, quatre personnes et même davantage, pour se faire société. Leur petit drapeau est triangulaire ou carré et porte le caractère « commandement », pour indiquer que le pèlerin considère comme un devoir de se rendre auprès du dieu, ou bien l'inscription : « Je vais visiter l'ancêtre ». D'ordinaire l'image qu'ils portent avec eux est celle qui figure dans leur tabernacle domestique ; cependant si elle a déjà fait le pèlerinage, on emporte volontiers une image appartenant à un parent ou à un ami qui ne peuvent pas entreprendre eux-mêmes le pieux voyage.

Les masses de papier d'offrande qui se consument dans le temple sont vraiment incalculables. Ce n'est du reste point un capital perdu, mais c'est au contraire une source de revenus pour le temple, car on recueille le métal qui reste dans les cendres et on le vend pour la fabrication de nouveau papier d'offrande. Le temple tire cependant des pèlerins en personne des profits plus considérables ; car on pense acheter la faveur du dieu, ou bien on veut lui exprimer sa reconnaissance pour quelque conseil utile qu'on en a reçu auparavant, en jetant des poignées de monnaie dans les flammes du papier qui brûle, ce qui nourrit la caisse du sanctuaire. Il y a même des pèlerins qui font ces offrandes d'argent pour les amis et connaissances restés chez eux. Enfin, avant de repartir, presque tous les pèlerins achètent un peu de cendre d'encens afin de la mettre dans le cendrier placé devant leur tabernacle domestique, ou d'en remplir des sachets portés comme amulettes sur la poitrine [1].

Certains pèlerins, à ce qu'il semble, pensent qu'une chèvre est un don fort agréable au dieu. Du moins plusieurs d'entre eux en

[1] Comp. la note 5 de la page 8, et les pages 265, 270, etc.

amènent au p.527 temple une, dont on a teint les cornes et les sabots en rouge et qui porte une petite couverture ornée de clochettes. On la consacre à *Keh-Sìng-ông*, pour la tuer plus tard en son honneur lors d'une de ses fêtes semestrielles. D'autres personnes cependant gardent la chèvre consacrée jusqu'à sa mort naturelle, et ceci sans aucun doute se fait en vertu des principes bouddhiques qui défendent de tuer les êtres vivants, et qui font donc un mérite d'épargner un animal [1].

Il est digne de remarque que la vénération pour *Keh-Sìng-ông* se manifeste moins parmi la population voisine du temple que parmi celle de contrées plus éloignées. Il en est donc en Chine comme en Europe, où l'on a dit que les meilleurs chrétiens ne sont pas à Rome ; et un proverbe du Fouhkien dit : « Qui demeure près du temple se rit des dieux ». Mais aussi le dieu, à ce que le peuple se persuade, semble par représailles accorder plus d'attention aux localités éloignées qu'à son voisinage immédiat. C'est ainsi qu'il laissa brûler son propre temple, mais éteignit l'incendie du palais impérial, à une immense distance de son habitation. Aussi le peuple dit-il en grommelant : « Le dieu aux yeux blancs [2] favorise l'autre côté des frontières ».

Quant à l'offrande domestique que l'on fait à *Keh-Sìng-ông* à chacune de ses deux fêtes semestrielles, elle ne diffère en rien de celle qu'on présente aux autres dieux les jours de leur fête. Nous n'avons ainsi rien à en dire, mais devons ajouter que le nom le plus habituellement usité pour ce dieu par les Chinois d'Émoui est *Sìng-ông-Kong* « Saint Roi-Duc ». Il n'y a pas longtemps on lui donnait en outre le titre honorifique de « Vénérable Roi-Garant de la Paix », probablement par reconnaissance pour son intervention lors des incursions du brigand T'ang King et des Japonais. Notons enfin le

---

[1] Comp. la note 3 de la page 416.

[2] On appelle ainsi *Keh-Sìng-ông* parce que d'ordinaire ses images le représentent la tête très droite et regardant si fixement en avant qu'il ne peut rien voir de ce qui se passe tout près.

fait que ce sont surtout les Chinois du nom de famille de *Keh* qui font grand cas de son culte.

p.528 Le lecteur a pu remarquer que dans les pèlerinages chinois on ne connaît pas ces pratiques religieuses qui sont une malédiction pour d'autres pays plus rapprochés de nous. Les Chinois n'ont pas ce fanatisme religieux qui pousse les pèlerins à se soumettre volontairement à des tortures et à des privations qu'ils se figurent devoir être agréables aux yeux de leur dieu ; ils n'ont pas non plus la superstition religieuse par laquelle on se persuade pouvoir expier le mal qu'on a fait à ses frères en accomplissant des pèlerinages pénibles. Ces choses sont inconnues dans l'empire du Milieu, où il ne reste ainsi de pèlerinages que ceux qui s'entreprennent par gratitude, ou pour se procurer le bonheur. Naturellement donc les tortures volontaires en sont absentes, d'autant plus que les dieux chinois ne sont point sanguinaires, et au contraire n'ont été institués que pour aider au bonheur terrestre des hommes [1]. Il résulte du bon sens qui règne sous ce rapport en Chine qu'on n'y voit pas une caste sacerdotale toute-puissante entraîner au loin des foules dévotes, dépeupler villes et campagnes et les appauvrir en enlevant les bras au travail. Il n'y faut pas chercher les caravanes épuisées des pays mahométans, les cadavres qu'elles sèment sur leur route, pour enfin, sous les rayons brûlants du soleil d'Arabie, aller chercher les maladies contagieuses qu'elles répandront sur le reste du monde ; ni les foules fanatisées qui se précipitent dans le Gange à un signal donné, renversant et foulant aux pieds les vieillards et les infirmes ; ni les mourants apportés de loin, qui ont tâché de garder la dernière étincelle de leur superstitieux enthousiasme pour se faire jeter dans le courant sacré et y trouver une mort sanctifiée. Il n'y a pas en Chine comme dans l'Inde de caste de prêtres qui, bien loin d'interposer leur influence morale pour arrêter ces actes barbares, ne songent qu'à déployer toute leur charlatanerie religieuse pour dépouiller les pèlerins de tout leur

[1] Comp. la page 182.

argent et les laisser entreprendre sans ressources le long voyage du retour, que maint misérable n'achève pas, tué en route par la fatigue et la faim. Aussi n'y voit-on pas des pèlerins déguenillés mendier le long des routes ou entourer les endroits sacrés d'une fouille grouillante et misérable, témoin vivant des passions avides qui ont su se satisfaire sous le masque de la religion. En Chine, les pèlerins que l'on rencontre sur les routes et dans les campagnes sont de p.529 paisibles voyageurs, des jeunes gens et des hommes faits, gais et sains, qui se rendent au temple croyant y trouver, en invoquant le dieu, des garanties de paix et de joie pour eux-mêmes et pour leurs familles, ou qui vont chercher un conseil utile au sujet de quelque entreprise qu'ils ont en vue. Sans doute, comme il est naturel, les pèlerins sont en Chine aussi une source de profits variés ; mais on s'en remet à eux-mêmes pour donner ce qu'ils jugeront à propos pour l'entretien du temple et jamais les pèlerinages n'y donnent lieu à des extorsions considérables. Celles-ci ne sont possibles que dans les pays où les prêtres dominent complètement les esprits et où le peuple, fanatisé, les croit supérieurs aux hommes ordinaires ; mais en Chine l'esprit national a toujours été trop sain et trop positif pour qu'une telle caste de prêtres pût y établir son pouvoir. Et si l'esprit national ne suffisait pas pour empêcher les intrigues sacerdotales, la loi suppléerait à ce qui manque ; car en Chine les mandarins sont plus disposés à l'appliquer sévèrement aux prêtres qu'à les traiter avec indulgence.

@

NEUVIÈME JOUR DU NEUVIÈME MOIS

LA FÊTE DES CERFS-VOLANTS

p.530 Nom de la fête. Offrande aux dieux domestiques et aux ancêtres. Gâteaux de riz farcis de marrons. Ts'eu Toung. Offrande qui se fait dans les écoles aux dieux des Lettres. Grimper dans les montagnes. Les pique-niques et leur origine légendaire. Les cornouilles.

Les cerfs-volants. Signification littéraire de ce jeu. Antiquité des pique-niques. Origine du cerf-volant en Chine et en Europe.

@

Le 9 du neuvième mois porte à Émoui le nom de *tiông-iông-djít*, qui revient à « jour du nombre impair (trois) à la seconde puissance », ou « jour de trois fois trois ». Quelques personnes le célèbrent en faisant une offrande aux dieux domestiques et aux ancêtres. Le plat principal qui figure dans ces occasions consiste en petits gâteaux de riz cuits à la vapeur, dont la partie supérieure est divisée en compartiments et qui contiennent chacun un marron. On les nomme *lát-tsí ko-ké*, « gâteaux de riz aux marrons », et ils possèdent, d'après la croyance populaire, la remarquable propriété de rendre forte et perçante la vue de celui qui les offre. Il n'y a pas à ce que nous sachions de châtaigners dans le Fouhkien méridional, en tout cas ils y sont extrêmement rares ; mais on importe une grande quantité de fruits de cet arbre à Émoui ; ils viennent du Nord, et ce commerce est surtout p.531 actif dans le neuvième mois, époque où le fruit se cueille. Quelque rare que l'arbre soit dans le Fouhkien, cela n'empêche point que les gâteaux dont nous parlons ne puissent fort bien être le reste d'une très antique offrande de riz. Peut-être même ces gâteaux ont-ils quelques rapports avec l'offrande des prémices du riz tardif dont le « Livre des Rites » parle dans les termes suivants :

> « Dans ce mois (le dernier de l'automne) le Fils du Ciel prend de la viande de chien et goûte le riz ; mais il offre au préalable ces objets dans le temple ancestral [1].

Il faut savoir qu'en Chine le riz tardif est mûr dans le neuvième et le dixième mois, ainsi que le montre ce que dit Ts'aï Young [2] dans sa « Paraphrase des Prescriptions mensuelles », comme suit :

> « Dans le dixième mois on rentre le riz et le prince goûte de celui qui a mûri le plus tôt ; et l'on appelle donc celui qui mûrit dans le neuvième mois riz du milieu de l'été [3].

Dans les écoles aussi il se fait une offrande où les gâteaux de riz peuvent former le plat principal, mais qui peut aussi se composer exclusivement de fruits et de confitures. Elle est dédiée aux dieux des Lettres. Cette cérémonie est quelquefois accompagnée d'une représentation théâtrale ou d'un spectacle de marionnettes pour le plaisir des enfants. La jeunesse se prépare ainsi pour la fête littéraire qui remplit le reste de la journée et dont nous avons déjà indiqué, à la page 507, le nom, qui est « l'ascension », *ting ko*.

p.532 Des troupes d'hommes, de femmes et d'enfants, munis de provisions de bouche, de vin de thé et de friandises, se rendent le 9 du neuvième mois sur les hauteurs pour y faire un repas en plein air ou dans quelque temple des environs montueux de leur ville. Fort souvent les provisions que l'on emporte dans ce but ne sont autres que les objets qui ont servi le matin à l'offrande domestique.

---

[1] *Li-ki*, ch. des « Prescriptions mensuelles ».

[2] Cet écrivain a vécu de 133-192. Il se distingua en qualité d'homme d'État et d'homme de lettres pendant la période agitée qui précéda la chute de la dynastie de Han. Il a écrit un commentaire du « Livre des Odes » et un du *Chou-king* et fut chargé par l'empereur de diriger les travaux entrepris pour graver le texte authentique des anciens classiques sur les cinq pierres bien connues, afin de garantir pour toujours ces antiques écrits contre la perte ou la falsification. Comme homme politique, il fut premièrement un des plus ardents adversaires de Toung Tchoh (voy. les pages 103 et suiv.) ; mais plus tard il se rangea à sa cause, fut jeté en prison à la chute de l'usurpateur (voy. la page 106), et mourut peu après, captif. Il s'est fait, comme écrivain, une réputation d'humoriste, mais n'a pas été moins célèbre comme buveur ; on dit qu'il pouvait absorber 130 pintes de vin en un jour. De là son surnom de « dragon ivre ». Il a eu aussi du renom en qualité de musicien. — Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 755.

[3] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. 66.

Le but de cette excursion est étrange. Elle doit servir à échapper aux malheurs qui pourraient atteindre la famille dans la maison, non seulement le jour où elle a lieu, mais encore dans tout le cours de l'année, et l'on se fonde pour justifier ce bizarre usage sur un événement dont le « Supplément des Écrits concordants » [1] a conservé le souvenir.

> « Lorsque Hoan King de Ju-Nan [2], dit ce livre, eut suivi depuis de longues années Feï Tch'ang Fang [3] dans ses voyages scientifiques, Tch'ang Fang lui dit :
>
> — Le 9 du neuvième mois il doit arriver un malheur dans ta demeure. Il te faut promptement aller ordonner aux membres de ta famille de faire chacun un sachet rouge, de le remplir de cornouille [4] et de se l'attacher au poignet ; il leur faut monter sur une hauteur et y boire du vin avec des fleurs d'aster, alors ce malheur pourra être détourné.
>
> King suivit cet avis et sa famille tout entière monta sur une colline. Le soir elle revint et trouva que les poules, les chiens, les vaches et les moutons étaient morts tous à la fois de mort violente. Quand Tch'ang Fang l'apprit, il dit :
>
> — De cette manière on peut remplacer (des malheurs) —
>
> et que le neuvième jour les gens de l'époque actuelle montent sur des hauteurs et boivent du vin, et que les femmes portent des sachets de cornouille, cela a commencé par là.

---

[1] Voy. la page 353.

[2] Dans le Midi de la province de Honan.

[3] Magicien taoïque connu du IVe siècle.

[4] *Cornus Officinalis ?* Cette plante est surtout fréquente dans les provinces orientales et se rapproche probablement du *Xanthoxylon* (*Boymia rutæcarpa ?*). Elle a des semences noires, amères, dont on fait usage en médecine et que les botanistes chinois recommandent de cueillir le 9 du neuvième mois si l'on veut qu'elles possèdent toute leur efficacité. On se sert aussi de cette plante en qualité de fébrifuge. Pour autant que nous avons pu nous en assurer les Chinois d'Émoui ne s'en munissent plus lors de l'« ascension ».

p.533 Nous nous proposons, dans le § 3 de notre article sur le solstice d'hiver, d'essayer d'expliquer la fête de l'« ascension » et en même temps quelques détails obscurs de ce qu'on vient de lire ; nous le pourrons mieux alors, parce qu'au préalable nous aurons pu faire connaître certaines conjectures que nous faisons au sujet de l'état dans lequel se trouvait le peuple chinois dans les temps antérieurs à l'histoire.

Si certain proverbe a raison de dire que « les petits esprits s'amusent des petites choses », il faut ranger les Chinois parmi les petits esprits. Les jeux athlétiques, qui demandent un déploiement de force musculaire, les amusements virils, si on veut les appeler ainsi, ne sont pas en usage parmi eux ; la gymnastique, la lutte, l'escrime, l'équitation et la chasse pratiquées par passe-temps sont à peu près inconnues dans le Midi de la Chine. En revanche, on y aime beaucoup les pique-niques et le jeu des cerfs-volants, et c'est surtout sous le beau ciel serein du 9 du neuvième mois, quand l'automne est venu tempérer la chaleur, que l'on se livre à ces plaisirs.

Aussi la plupart des excursionnistes qui font l'ascension des hauteurs, hommes faits comme enfants et étudiants, se munissent ce jour-là d'un cerf-volant, se promettant grand plaisir à le suivre des yeux quand il planera aussi haut que possible dans les airs ; car, disent-ils, plus haut monte le cerf-volant, plus son propriétaire s'élèvera dans la hiérarchie littéraire ou dans le service de l'État. Il y a même des gens qui, dans leur passion de se faire pronostiquer de grands honneurs par leur jouet, en coupent la ficelle dans l'espérance de le voir disparaître dans les nuages ; s'abat-il au lieu de fuir dans les hauteurs du ciel, leur déception est grande. D'autres permettent à leurs cerfs-volants de se mêler les uns avec les autres ; puis ils se hâtent de les retirer, chacun s'efforçant par ce moyen de se rendre maître du cerf-volant de son compétiteur ; mais, quelque ardeur que l'on apporte à cette lutte, cela ne fait que redoubler l'animation de la fête. Il est clair que la force des ficelles fait plus pour décider de la victoire que l'adresse des combattants,

et que parfois il s'élève des disputes à ce sujet. Aussi les autorités de certaines villes postent-elles dans les environs des fonctionnaires subalternes chargés d'intervenir lorsqu'il p.534 survient quelque querelle. Doolittle calcule que de trente à quarante mille personnes se répandent chaque année sur les hauteurs qui entourent Fouh-Tcheoufou, le jour de la fête des cerfs-volants [1].

Comme il a été déjà dit en passant à la page 507, le jeu des cerfs-volants du 9 du neuvième mois symbolise l'ascension de l'échelle du fonctionnarisme, et très probablement a des rapports étroits avec les examens officiels du huitième mois, dont les résultats se publient vers l'époque de la fête du *ting-ko*. S'il en est ainsi, cet usage ne peut pas remonter au-dessus du septième siècle de notre ère, puisque c'est alors qu'a été institué en Chine le système d'examens actuellement en vigueur. Cependant il n'y a point de doute que les excursions et les repas de ce jour ne datent d'une époque antérieure à celle-là. En effet le calendrier de King-Tch'ou, composé au cinquième siècle, fait déjà mention de repas champêtres organisés ce jour-là ; et Tou Koung Tchen, qui a commentarié ce calendrier au septième siècle, dit ne pas savoir de quelle époque datent ces repas [2]. Mais ce n'est pas une raison d'admettre que l'usage qui a fait des cerfs-volants le jouet populaire de cette fête remonte à une antiquité aussi haute que la fête même, et nous croyons devoir en douter ; car, quoique quelques auteurs chinois [3] attribuent l'invention du cerf-volant à Mih Tsz', philosophe du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, qui, dit Liou Ngan, « fit un milan de bois et le fit voler trois jours sans repos » [4], rien ne prouve que le cerf-volant ait servi de jouet avant que le calendrier de King-Tch'ou fût écrit.

---

[1] *Social Life of the Chinese*, ch. XXI.

[2] « Le 9 du neuvième mois toutes les classes du peuple boivent et festoient dans la campagne. A juger d'après ce que dit Tou Koung Tchen, on ignore encore dans quel siècle les réunions festives du 9 du neuvième mois ont commencé. »

[3] Par ex. le philosophe Han Feï, qui a vécu au troisième siècle av. J. C. Il est cité dans le Dictionnaire de K'ang Hi.

[4] « Explication de la Grande Lumière », ch. XI.

La plus ancienne mention distincte du cerf-volant de papier date de la fin du troisième siècle av. J. C. Le célèbre empereur Chi Hoang [1] de la dynastie de Tsin avait réuni sous son pouvoir tout l'empire chinois d'alors, p.535 puis avait remis le sceptre aux mains de son fils. Celui-ci ne jouit pas en paix de son autorité. Un ancien paysan appelé Liou Pang souleva ses sujets contre lui et fut si bien secondé par Han Sin, commandant en chef de l'armée qu'il avait réunie, qu'il réussit à s'emparer de la dignité impériale. C'est lui qui a fondé la dynastie de Han. Or ce général Han Sin

> « fabriqua un milan de papier, et le lâcha en l'air pour mesurer la distance jusqu'au palais de Weï-yang ; car il voulait creuser le sol pour y parvenir [2].

Il ressort d'autres mentions encore du cerf-volant que l'on s'en est souvent servi à la guerre, soit pour donner des signaux, soit pour transmettre des avis. Nous lisons par exemple le récit suivant :

> « En 549, sous l'empereur Wou de la dynastie de Liang, Heou King (un des généraux de l'empereur) assiégea T'aï-Tch'ing. Comme toutes les communications orales avec les endroits éloignés de la ville étaient interrompues, Kien Wun (commandant de la place assiégée) fit des milans de papier et les fit voler en l'air, pour faire savoir au dehors qu'il se trouvait en danger. Heou King consulta ses subordonnés à ce sujet et Wang Weï lui dit :
>
> — Dans les endroits atteints par ces milans de papier ils font des messages au dehors touchant les affaires.
>
> On fit donc tirer dessus de droite et de gauche par les bons archers ; mais quand ils tombaient, ils se changeaient tous en oiseaux et s'envolaient dans les nuages, sans que l'on pût savoir où ils s'en allaient [3].

---

[1] 221-209 av. J. C. Voy. la page 166.
[2] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 60 .
[3] « Miroir et Source de toute Recherche », *loc. cit* .

On lit aussi que

> « Tchang P'eï fit en papier des milans à vent qui s'élevaient à plus de cent brasses de hauteur, et qu'il fit ainsi pénétrer des dépêches jusque dans le camp de Ma Soui » [1],

célèbre général qui rendit p.536 des services signalés en repoussant au huitième siècle les incursions des Tibétains. Sans doute toutes ces mentions du cerf-volant ne nous disent pas quand on a commencé à s'en servir en qualité de jouet, mais ceci du moins en ressort avec une très grande probabilité, que les cerfs-volants de papier ont été employés en Chine bien des siècles avant qu'on les connût en Europe. Dans son *Sports and Pastimes of the people of England* [2] Strutt dit que la plus ancienne mention du cerf-volant qu'il eût découverte se trouvait dans un petit dictionnaire français-anglais de l'an 1690, et il ajoute, sans dire à quelle époque, que ce jouet a été importé de la Chine. Cette supposition est en effet très probable. En Chine on donne toutes sortes de formes aux cerfs-volants, oiseaux, vaisseaux, maisons, papillons, mille-pieds, dragons, lettres ; cependant à Émoui on affecte surtout la première forme usitée dans l'empire du Milieu, celle de milans ou d'éperviers, et certainement plus de la moitié des cerfs-volants y sont ainsi faits. Du reste dans tout l'empire le nom écrit de ce jouet est resté « milan de papier » [3], et il est certainement digne de remarque qu'en anglais il porte le même nom, « paper kite ». On peut donc croire que le premier exemplaire apporté en Angleterre, ou fait en Angleterre à l'imitation de ce que l'on avait vu en Chine, avait la forme d'un milan.

Le nom français de ce jouet, « cerf-volant », et le nom allemand, « fliegender Drache » (dragon volant), indiquent quelque

---

[1] « Histoires de la dynastie de T'ang » *T'ang-chou*, ch. « Traditions de T'ien Youeh ».

[2] Livre IV, ch. IV, 9.

[3] Peut-être le motif pour lequel le milan ou l'épervier a été choisi pour servir de modèle aux premiers cerfs-volants se trouve-t-il dans le fait qu'en Chine le cri de l'épervier est censé annoncer le vent. Voy. le Dictionnaire impérial de K'ang Hi.

chose d'extraordinaire, d'étrange de forme, partant aussi d'étranger d'origine, d'autant plus que le dragon et le cerf jouent un grand rôle dans la mythologie chinoise. Presque partout où ils ont à faire appel à leur imagination pour trouver des motifs de décoration, les peintres, les sculpteurs et les artisans chinois ont recours à ces animaux ; aussi donne-t-on très souvent leur forme aux cerfs-volants. Il se peut fort bien que ce soit sous ces formes qu'on les ait vus pour la première fois en France et en Allemagne.

La saison du jeu du cerf-volant commence à Émoui déjà dans le septième mois ; mais il est rare que les adultes s'y adonnent avant le jour de l'ascension des collines. Quand cette fête à son tour appartient au passé, p.537 les beaux jours de l'automne disparaissent peu à peu, et avec eux les cerfs-volants.

Les Chinois ont de drôles d'idées. Voici, d'après le *P'i-ya* [1] et le « Supplément du Mémoire général des Choses » [2], l'influence que le jeu des cerfs-volants exerce sur la santé des enfants :

> « On se sert actuellement du vent, disent-ils, pour enlever des milans de papier. Ils montent en entraînant la ficelle, et ils font ainsi que les petits enfants les suivent des yeux la bouche béante, et exhalent de cette manière la chaleur qui est en eux.

@

[1] « Miroir et Source de toute Recherche », ch. 60.
[2] Cité dans le Dictionnaire de K'ang Hi.

DIX-NEUVIÈME JOUR DU NEUVIÈME MOIS

TROISIÈME JOUR DE FÊTE DE KOUAN YIN, DÉESSE DE LA GRÂCE DIVINE

p.538 Voir ce qui a été dit à la page 199 au sujet de ce jour de fête.

@

CHAPITRE QUATRIÈME

L'HIVER

QUINZIÈME JOUR DU DIXIÈME MOIS

TROISIÈME FÊTE
DES SEIGNEURS DES TROIS MONDES

@

p.541 Nous avons déjà dit le nécessaire sur la signification de cette fête dans notre article sur le 15 du septième mois. Il ne nous reste qu'à noter encore en passant que l'offrande domestique qui se fait ce jour-là ne diffère en rien d'important de celles que le dieu de la Force céleste a eue le 15 du premier mois, et le dieu de la Force terrestre le 15 du septième mois. Le lecteur est donc prié se reporter à ce qui a été dit à ce sujet aux pages 126 et 446.

ONZIÈME MOIS

FÊTE DU SOLSTICE D'HIVER

p.542 § 1. — Offrande d'actions de grâce aux pénates et aux ancêtres pour les biens qu'ils ont accordés aux hommes pendant les douze derniers mois. Divination pratiquée au moyen de boulettes de farine par les femmes enceintes. Images en farine des animaux domestiques ou des douze signes du zodiaque chinois. Offrande à la Parque et aux dieux de la Porte.

§ 2. — Culte dans les temples des ancêtres. Le caractère patriarcal de la nation a fait maintenir en honneur le culte des morts. Le culte des ancêtres s'appuie aussi sur le *hào*, amour pour les parents et pour les aînés. Influence des temples des ancêtres sur les rapports sociaux.

On trouve partout dans l'empire des temples des morts. Motifs qui contribuent à les faire fonder. Comment on les érige. Leur disposition intérieure et la manière de les administrer. Autorisation impériale d'y placer une tablette. Filiales des temples des ancêtres. Noms qu'on donne à ces temples.

Temples des fonctionnaires et des citoyens morts au service du pays. Temple érigé à Tchang-Tcheoufou à l'occasion d'une invasion des T'aï-p'ing. Temples de souverains et de philosophes célèbres. Édifices érigés en l'honneur de Confucius.

Temples de vierges et de veuves perpétuelles. Le suttisme en Chine. Arcs de triomphe en pierre en l'honneur de femmes chastes. Édit de l'empereur Chi Tsoung pour mettre des bornes aux suicides. Le suttisme dans les derniers temps. Érection dans les temples de tablettes pour « ceux qui brûlent de chasteté ». Cérémonies qui se font pour cela. Temples érigés en l'honneur de savants et de fonctionnaires renommés.

Offrande de l'hiver dans les temples des ancêtres. Invitation des morts. Rangs des tables d'offrande et de ceux qui participent à la cérémonie. Le chef de la famille préside pendant l'offrande. Maîtres des cérémonies. Suite des cérémonies. Repas des morts. Autres jours réservés au culte dans les temples des ancêtres. En même p.543 temps qu'aux morts on rend hommage dans les temples au dieu protecteur des Tombeaux et au principal dieu des Lettres.

§ 3. — Pourquoi c'est surtout en hiver qu'a lieu le culte des morts. La Chine primitive, avant qu'elle formât un État. Description de cette époque d'après le « Livre des Rites ». Les meurtres et les guerres continuelles de l'hiver donnaient alors constamment lieu à célébrer dans cette saison des fêtes de morts. L'hiver est en outre la saison naturelle de la mort. Exécutions faites en hiver dans la Chine antique et actuellement. Le solstice d'hiver est pour les morts le moment le plus commode où on puisse les traiter.

Origine hypothétique de la fête du 9 du neuvième mois. Origine possible des cerfs-volants.

§ 1. L'offrande domestique

@

Le jour du solstice d'hiver s'appelle à Émoui *tang-tsoïh*, « époque de l'hiver », ou bien *tang-tsì*, « apogée de l'hiver ».

Une coutume de la plus haute antiquité veut qu'on le célèbre par une offrande. Mais, quoique ce solstice tombe toujours dans le onzième mois, ainsi qu'il a été dit à la page 4, il varie d'un jour à l'autre de ce mois. Chacun d'entre eux peut être le plus court de l'année, et il faut donc consulter l'almanac pour savoir quand on doit faire l'offrande. La veille du jour désigné, on a préparé des boulettes dont la pâte ne diffère guère de celle employée pour la fête du 15 du sixième mois. On en place douze en rond au-dessus d'un tamis à riz plat, au milieu on en place une treizième plus grosse ou bien une orange ornée d'une fleur naturelle ou artificielle ; à côté de chaque boulette on dépose encore un petit morceau de pâte de riz affectant la forme d'un lingot d'argent, et enfin on remplit le tamis au moyen de boulettes plus petites que les premières. Dans quelques familles on ne se contente pas d'un seul de ces tamis, mais on en prépare deux et même plus. Dès que paraît l'aube du jour le plus court de l'année, on fait cuire toutes ces boulettes ensemble, puis on les dispose, avec d'autres comestibles propres aux offrandes que l'on a coutume de faire aux dieux et aux ancêtres, devant le tabernacle domestique et on les présente en observant le rituel voulu aux pénates et aux ombres qui p.544 l'habitent. Enfin, comme cela a toujours lieu quand on fait des offrandes, quelques membres de la famille se chargent d'apprêter tous ces mets, et on les distribue à ses amis et connaissances, ou bien la famille les consomme elle-même.

L'offrande domestique du solstice d'hiver se rattache étroitement à celles du 15 du sixième et du huitième mois. C'est en effet une offrande d'actions de grâce de même que ces deux autres [1]. Au

[1] Voy. les pages 395 et 465.

sixième mois on a exprimé sa gratitude des prémices de la moisson du riz ; au huitième il s'agissait des produits de l'automne ; maintenant on s'adresse de nouveau aux puissances supérieures, et c'est cette fois pour les remercier de tous les biens que la nature a répandus sur la terre durant l'année entière. Il est vrai que le solstice d'hiver ne clôt pas l'année civile chinoise ; mais l'année agricole et l'année astronomique sont bel et bien terminées à ce moment, puisque le soleil a achevé son cycle annuel, qu'il renaît et qu'il commence ainsi un nouveau cycle de production. C'est pourquoi les habitants d'Émoui offrent douze boulettes de farine de riz, égales en nombre aux douze mois d'abondante nourriture qui viennent de s'achever. Quant aux douze lingots d'argent simulés par autant de morceaux de pâte, ils servent aux Chinois, convaincus qu'ils sont que toute richesse, tout bien, l'argent aussi, vient de l'agriculture, à déposer symboliquement les fruits de leurs sueurs et de leur activité aux pieds des dieux, dont ils reconnaissent les bienfaits avec gratitude. La grosse boulette du centre, appelée *î^{n}-boú*, « boulette-mère », représente probablement l'ensemble des récoltes de l'année écoulée ; et le peuple dit : *î^{n}-boú si^{ng} î^{n}-kiá^{ng}* « que la boulette-mère enfante des boulettes-enfants », pour exprimer son désir de toujours avoir une récolte globale satisfaisante pour toute l'année, aussi bien que de bonnes récoltes spéciales pour chaque mois. S'il se trouve dans la famille une femme enceinte, les boulettes de riz pourront lui servir à connaître d'avance le sexe de son enfant. C'est très simple. Elle pétrit elle-même une de ces boulettes et la met dans le feu ; si elle se fend, c'est une fille qui viendra ; mais si la boulette s'allonge, la mère donnera le jour à un garçon.

De même que les lingots d'argent imités en pâte de riz sont symboliques de la richesse qu'a procurée au laboureur la moisson du riz, c'est-à-dire p.545 de la principale plante alimentaire du Fouhkien, de même les femmes d'Émoui font en pâte le jour du solstice d'hiver des figures de poules, de chiens et de porcs, comme

symboles des biens qui ont été retirés, durant l'année, de l'élevage des animaux domestiques. Dans le parler populaire on nomme ces images *koï-boú káo-á* « poules et petits chiens », et on les offre aux dieux et aux ancêtres en même temps que les boulettes et les lingots. Les Chinois ne sont point d'accord entre eux sur la signification qu'il faut y attribuer. Quelques-uns disent que ce sont des représentations des animaux domestiques ordinaires et qu'on les offre aux dieux, soit pour rendre grâce des produits obtenus par leur élevage pendant l'année, soit pour invoquer une bénédiction sur ces mêmes produits pour l'année qui vient. D'autres cependant y voient une allusion aux douze signes du zodiaque chinois. Ces signes sont :

1. le rat ; 2. le bœuf ; 3. le tigre ; 4. le lièvre ; 5. le dragon ; 6. le serpent ; 7. le cheval ; 8. la chèvre ; 9. le singe ; 10. la poule ; 11. le chien ; 12. le porc.

Comme ils représentent chacun un des mois du cycle solaire, ces animaux jouent un rôle analogue à celui des signes de notre zodiaque. Dans les almanacs chinois actuels le rat est désigné comme correspondant au mois 子 dans lequel tombe le solstice d'hiver ; le bœuf répond au mois 丑, et ainsi de suite, en suivant l'ordre des mois tel que nous l'avons donné aux pages 205-6. D'après ceux qui voient une allusion au zodiaque dans les « poules et petits chiens » de farine de riz, ceux-ci seraient significatifs des biens provenus pendant les douze mois écoulés des récoltes du riz, et par conséquent n'auraient point d'autre signification que les boulettes, et de fait on fait dans beaucoup de familles, le jour du solstice d'hiver, à ce que nous ont affirmé quelques Chinois, des figures en pâte de tous les douze animaux du zodiaque.

Outre l'offrande aux dieux domestiques et aux tablettes des ancêtres, on p.546 en fait aussi le jour du solstice d'hiver à la Parque et aux dieux de la Porte. Nous pouvons à ce sujet renvoyer pour les détails à ce qui a été dit aux pages 396 et 28, sauf qu'il faut ajouter qu'à l'occasion du solstice d'hiver quelques personnes fixent aux

montants des portes ou aux fenêtres, pour servir à la nourriture des dieux de la Porte, quelques-unes des boulettes que nous avons décrites.

§ 2. Le culte dans les temples des ancêtres

@

Il semble que le respect pour les morts est inné aux hommes. Il n'y a pas de peuple au monde où ce sentiment ne se manifeste d'une manière ou de l'autre, cruelle parfois, comme dans ces massacres qui ont pour but de procurer au mort dans l'autre monde un entourage, des esclaves, des femmes, mais parfois touchante, comme chez les Chinois. Le présent article a pour but de faire connaître une des parties de leur système de culte pour les morts, vraiment beau en plus d'un point.

Comme Herbert Spencer l'a montré dans son bel ouvrage intitulé « on the Principles of Sociology », la croyance en la survivance de l'âme après la mort forme un degré, on peut dire naturel, du développement de l'humanité. C'est pour cela qu'il n'y a presque pas de peuples qui n'aient eu ou qui n'aient encore quelque forme du culte des morts comme partie intégrante de leur religion. Sous ce rapport les Chinois sont en tête de tous. Tout défunt dans l'empire du Milieu survit de génération en génération parmi les siens sous la forme tangible des tablettes décrites aux pages 18 et suiv., et reçoit leurs hommages ; tout village, toute famille même, a son temple consacré au culte des ancêtres.

Ce n'est point étonnant. Les Chinois ont l'esprit patriarcal jusque dans la moelle des os. Chez eux le père est seigneur et maître absolu de la famille ; le plus ancien est de droit le chef du village ou du clan, l'autorité qu'il exerce comme tel est respectée des grands et des petits, et l'empereur ainsi que ses fonctionnaires la reconnaît et en tient compte ; chaque mandarin est, en théorie du moins, un père pour ses subordonnés, et l'empereur lui-même, ce patriarche par

excellence, est appelé le père et la mère de ses sujets. Chez un peuple ainsi organisé, il était impossible que le respect pour p.547 les aînés et pour les supérieurs de la famille ne devînt pas une vertu cardinale. Aussi ce respect existe-t-il depuis l'antiquité la plus reculée et a-t-il été maintenu et cultivé jusqu'à maintenant, d'un côté par le jeu naturel des relations sociales, qui se sont toujours plus moulées sur ce principe, d'un autre côté par un système savant de gouvernement, qui réunit en un corps compact les centaines de millions d'habitants de l'empire, devenus par là les enfants d'une seule famille, travaillant sous la surveillance du père. Cette vertu est celle que les philosophes ont prêchée sous le nom de *hào* [1], et que les autorités ont toujours de toutes leurs forces maintenue en honneur, comme étant le fondement même du gouvernement et de l'unité nationale ; c'est elle enfin qui a donné au respect que les hommes ont naturellement pour les morts une portée si grande que de là est né un vaste système de culte des ancêtres, qui exerce sur les relations sociales une influence plus grande que celle de l'empereur avec tous ses ministres et ses mandarins.

Il faut en effet remarquer que cette pierre angulaire de la morale et de la vertu chez les Chinois, le *hào*, ne perd selon eux aucunement sa raison d'être lorsque vient à mourir l'être sur lequel se portent ses préceptes. En tranchant le fil des jours d'un père ou d'une mère qui toute leur vie se sont oubliés eux-mêmes pour le bien-être de leurs enfants, la fatale faux ne détruit pas dans le cœur de ceux-ci l'amour et le respect qu'ils ont conçus pour leurs parents. Les survivants ne parviennent pas à se persuader qu'il ne reste rien, absolument rien de cet ami, de ce père, si sage, si bon, si indulgent, si secourable, sans l'existence duquel la leur propre leur est inconcevable ; pour eux il est toujours là, son second moi, son double se meut toujours autour des siens, habite toujours la demeure qui pendant si longtemps a abrité son active sollicitude.

---

[1] Voy. la page 17.

Aussi la doctrine du *hào* a-t-elle toujours commandé de s'efforcer de suppléer auprès des âmes des morts, au moyen d'offrandes, ce qui pourrait avoir manqué aux soins rendus aux vivants [1]. Confucius et d'autres sages ont déclaré que des actes de ce genre forment un des éléments indispensables du *hào*, et ainsi ils ont, sans s'en douter, préparé les voies, par exemple, aux messes bouddhiques pour les morts dont nous avons parlé p.548 à propos du septième mois. Ces mêmes sentiments donc qui, en Occident, ont produit le grand précepte : Honore ton père et ta mère, ont concouru en Chine avec la philosophie à faire prendre au culte des ancêtres les grandes proportions qu'il y a conservées jusqu'à ce jour. Ces sentiments font honneur à la nature humaine. C'est le souvenir et le regret des affections perdues, c'est la reconnaissance des enfants pour tout ce dont ils sont redevables à leurs parents ; c'est même la gratitude des descendants pour les fruits qu'ils sont heureux de recueillir encore des peines et des labeurs de leurs ascendants bien des générations en arrière.

Ce culte des morts, si développé qu'il serait difficile de supposer qu'il puisse progresser encore, est pour les Chinois un énergique soutien de la vertu. Quand un fils sent la présence continuelle de son père vénéré, qui continue à habiter la tablette érigée près du foyer domestique et qui de là est témoin de toutes ses actions, ne doit-il pas s'arrêter quand il médite quelque chose de mauvais ou de bas, et craindre le mécontentement et le châtiment de celui qui le surveille ?

> « Si votre père et votre mère sont décédés, prêchait le *Li-ki* déjà dans une très haute antiquité, et que vous soyez sur le point de faire du bien, considérez donc que cela pourra ajouter à la renommée de vos parents, et certainement cela viendra à maturité ; mais si vous êtes sur le point de faire quelque chose qui n'est pas bon, songez que cela pourra susciter de la honte et de l'infamie

[1] Comp. la page 408.

pour vos parents, et vous n'en viendrez positivement pas aux effets [1].

Et quant aux temples où se trouvent les tablettes de générations, de clans et de villages tout entiers, ils resserrent les liens de la parenté. Là les membres du clan, les habitants du village, présidés par leurs anciens et leurs chefs, viennent délibérer de leurs communs intérêts ; dans ces murs leurs différends se règlent sous les yeux de leurs ancêtres ; là enfin se célèbrent tous les ans des offrandes communes, suivies de festins, qui renouvellent entre eux le sentiment de leur fraternité et le besoin de l'harmonie, comme parmi les enfants d'une même famille. Aussi ces temples sont-ils un ferme appui du système d'assistance mutuelle qui forme un des traits frappants p.549 de la physionomie sociale de l'empire du Milieu, et sont-ils devenus un palladium contre l'indigence et le paupérisme. En un mot ils sont le ciment de la vie communale et l'âme de la famille, c'est-à-dire de ce qui est dans le corps chinois ce que la molécule est dans les corps matériels.

Nous avons déjà rencontré plusieurs fois les temples des ancêtres dans le cours de cet ouvrage. C'était là où, laissant la parole au « Livre des Rites », nous voyions les empereurs de la Chine antique présenter à certains moments de l'année à leurs ancêtres défunts des offrandes, dont la plupart ont été les prototypes de celles qui servent maintenant encore aux habitants d'Émoui à rendre au sein de la famille leurs hommages à leurs morts. Nous ne sommes cependant point encore entrés dans les détails de ce qui concerne ces édifices ; c'est maintenant le moment de le faire, puisque nous avons à nous occuper des cérémonies solennelles qui s'y font en hiver.

Les temples des ancêtres.

Il y a en Chine un nombre incroyable de ces édifices et ils y jouissent d'une vénération plus grande que tous les autres temples.

---

[1] Ch. V, 12, « des Règles de conduite pour l'Intérieur ».

Maint Chinois, sceptique et indifférent aux choses de la religion, n'a que du dédain pour les dieux des taoïstes et des bouddhistes ; mais il n'y en a point qui n'aient pour leurs pères d'autres pensées que celles qu'inspire le plus profond respect, et tous tiennent pour cela en honneur les temples où ces ancêtres reposent et attendent des adorations de leurs descendants. Ces temples forment donc le foyer de la vie religieuse intime de la nation et sont un dérivé direct du *hào*, de la grande vertu nationale dont la forme écrite 孝, qui représente un vieillard 老 appuyé sur son enfant 子, parle encore plus énergique nient aux yeux et au cœur des Chinois que ne le fait pour nous le commandement : Honore ton père et ta mère.

Ce n'est cependant pas au *hào* seul que les temples des ancêtres doivent leur existence. Le désir de survivre dans le souvenir de ses enfants et des enfants de ses enfants, joint à la crainte de manquer après sa mort de la nourriture et des vêtements qu'en Chine les descendants fournissent aux défunts ; enfin, outre cette crainte posthume, celle, pendant qu'on est en vie, que les morts nus et affamés ne se jettent sur ceux qui les négligent et ne répandent parmi eux la maladie et la désolation, jouent un grand rôle dans les motifs qui font partout surgir du sol des temples consacrés p.550 aux ancêtres. Quelque pauvre que soit un village, les habitants trouveront de l'argent pour ériger un lieu de repos à ceux qui les ont précédés dans la vie. Quiconque a de l'argent, quelque rude qu'ait été le travail par le moyen duquel il l'a gagné, en donnera une grosse part pour l'érection d'un temple, pour peu qu'il y en ait l'ombre d'un besoin. Chacun est prêt à donner pour les temples des ancêtres ; c'est sacrifier sur l'autel de l'amour filial. Aussi ces temples sont-ils d'ordinaire beaucoup mieux entretenus et ont-ils beaucoup meilleur aspect que ceux des dieux et des déesses. On peut dédaigner les dieux ; mais c'est pour d'autant plus honorer ses pères.

Il y aurait de quoi remplir plus d'un volume si l'on voulait tout dire sur le compte des temples des ancêtres, surtout sur leur origine et leur histoire. Nous devons donc nous borner à une simple esquisse.

Dès qu'un citoyen fortuné, ou bien, ce qui est beaucoup plus fréquent, une association composée de membres d'un même clan a fait construire l'édifice selon les règles, on y accomplit, parfois pendant plusieurs jours de suite, toute une série de cérémonies taoïques dans le détail desquelles nous n'avons pas à entrer. Le but de ces rites est de faire rentrer dans le calme les esprits et fantômes qui hantent la localité et que la construction de l'édifice a inquiétés et dérangés. Cela fait, les règles établies par les fondateurs du temple pour la marche régulière de ce qui le concerne entrent en vigueur. Ces règles déterminent, entre autres points, de quelle catégorie de personnes les tablettes pourront être érigées dans le temple et la somme que l'on devra payer chaque fois qu'on en érigera une. On ne peut pas recevoir les tablettes gratis, parce que le temple en serait presque aussitôt encombré. En outre, ces payements sont nécessaires pour constituer un fonds qui se place sur des immeubles pour assurer l'entretien futur du temple, et qui a aussi la grande utilité de permettre de célébrer des fêtes où se font des offrandes sans être toujours obligé de recourir aux souscriptions spéciales. Il va du reste sans dire que les fondateurs de l'édifice se dispensent eux-mêmes de tout payement pour l'érection de leurs tablettes familiales, et qu'ils réservent à celles-ci les meilleures places.

Les tablettes exposées dans les temples ne diffèrent que fort peu de celles que l'on érige dans les maisons dans le tabernacle domestique. Elles sont seulement plus grandes et aussi ornées que les ressources dont on dispose le permettent. Pour y transborder l'âme d'un défunt on observe toutes sortes p.551 de cérémonies que nous ne décrirons pas ; le résultat final en est qu'au bout d'un espace de temps plus ou moins long, on licencie, pour ainsi dire, les anciennes tablettes du tabernacle domestique, et qu'on les enterre ou les brûle, non sans observer à cette occasion une nouvelle série de cérémonies.

De même que pour la plupart des temples paroissiaux, la direction des temples des ancêtres est confiée à un administrateur, avec cette différence que d'ordinaire c'est un membre de la famille, désigné soit par le sort, soit par élection, soit par entente amiable. Il veille à la culture des champs appartenant à la fondation, allume régulièrement dans l'édifice des cierges et de l'encens, avertit les membres de la famille des jours où il faut que les offrandes se fassent, tient registre des dates de la mort de ceux dont on apporte les tablettes dans le temple et veille à ce que, chaque année à ces dates, cierges et encens soient offerts. Souvent on fait une offrande extraordinaire à l'anniversaire de la naissance ou de la mort de personnages qui ont fait de grands dons au temple, ou de ceux qui l'ont fondé, ou de quelque membre distingué de la famille. Dans ce cas, c'est l'administrateur qui fait les préparatifs nécessaires et qui règle la cérémonie, afin qu'elle s'accomplisse sans désordre. Si le temple est quelque peu considérable, il a souvent à ses ordres une espèce de sacristain salarié, qui est chargé de ce qui compose la routine régulière de tous les jours, qui tient tout en ordre dans le temple et qui en général veille aux détails secondaires de la bonne tenue de l'institution.

Les temples des ancêtres diffèrent beaucoup de l'un à l'autre dans leur apparence, leurs dimensions et le style de leur architecture. Quelques-uns ne consistent qu'en une seule petite chambre ; d'autres au contraire renferment jusqu'à plus d'une douzaine d'appartements destinés à divers usages. On sent que le coût de ces édifices varie aussi très fort en raison de leur simplicité ou de leur richesse. Un Chinois de notre connaissance, négociant à Fouh-Tcheoufou, était en 1877 en train d'en faire construire un que l'on calculait devoir lui revenir à une cinquantaine de mille dollars. D'ordinaire l'entrée principale est ornée d'un grand écriteau portant, en quatre caractères d'écriture dorés, la simple inscription : « Temple ancestral de la famille N. N. ».

p.552 L'intérieur est moins simple. On couvre les parois d'inscriptions et de peintures à la louange des plus éminents des membres de la famille dont les tablettes se trouvent dans le temple. On s'y donne libre carrière pour proclamer en paroles et faire voir par le dessin toute la gloire de la famille. Quand au sein de celle-ci vient à mourir quelqu'un qui occupe un rang considérable, un gouverneur de province, ou en général un mandarin de marque, ses parents s'empressent de faire les démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation impériale de placer sa tablette dans le temple. Ce n'est point que quelque loi l'ordonne ; point non plus parce que c'est un moyen de marquer son respect pour l'empereur ; mais c'est tout simplement parce que l'intervention du Fils du Ciel jette un nouveau lustre sur la famille, qui tire grande vanité du document qu'il a daigné lui octroyer. Naturellement dans ce cas on fait aussi pompeuse que possible la procession qui porte la tablette dans le temple. Sur un écriteau porté en tête les spectateurs lisent les mots « disposition impériale » écrits en grands caractères, puis, dans le temple, il va sans dire qu'on a soin que les parois portent aussi en vue que possible, outre les titres du défunt, des inscriptions et des dessins reproduisant les événements les plus marquants de sa vie. Des bannières et les insignes du rang du défunt complètent la décoration.

Si au bout de quelques générations le temple des ancêtres d'une famille se trouve encombré de tablettes, ou si pour toute autre raison on ne peut plus en placer de nouvelles, il se trouve promptement quelques membres de la famille qui fondent un second temple pour eux-mêmes et leurs descendants. Ils transportent de l'ancien sanctuaire dans le nouveau les tablettes de ceux de leurs ancêtres qui sont le plus récemment décédés, et constituent ainsi le second temple en filiale du premier. De cette filiale en sortiront d'autres dans le cours du temps. La filiale se nomme *siáo-tsong*, « petit clan », et se distingue ainsi de la fondation mère, appelée *tāï-tsong*, « grand clan ». On voit clairement que, grâce au maintien de cette filiation, on est certain, en recherchant les ancêtres de

quelqu'un dont la tablette se trouve dans un temple quelconque, d'arriver de fils en père à un temple principal, de sorte que maint Chinois appartenant à la lie du peuple peut se targuer p.553 de la possession d'un arbre généalogique qui ferait venir l'eau à la bouche aux plus nobles familles de l'Occident [1]. D'un temple en naissent d'autres, surtout lorsque la famille se disperse et fonde de nouveaux établissements ou villages. Il résulte de là qu'à Java il y a un peu partout déjà des temples ancestraux chinois ; mais comme en maint endroit de Java des Chinois de noms de famille différents se sont établis dans la même localité et qu'ils y vivent mêlés, cela a fait que l'on y admet dans certains temples des ancêtres des tablettes de toutes tribus. Notons encore en passant que, dans la langue populaire d'Émoui, le nom général de ces temples est simplement *tsó-ts'où*, « maisons des ancêtres ».

Puisque nous parlons d'édifices érigés en mémoire des morts, il faut pour être complet que nous mentionnions deux catégories de fondations de ce genre qui, sans être identiquement la même chose que les temples des ancêtres, n'en diffèrent cependant pas en principe. Il y a les *tiong-liét-soû*, « temples pour ceux qui ont brûlé de fidélité ». D'ordinaire c'est sur un ordre impérial qu'on les construit. On les trouve dans les chefs-lieux de districts et de départements. Ils constituent des monuments en l'honneur des hauts fonctionnaires militaires et civils qui ont trouvé la mort au service de l'État, et d'ordinaire on les a construits dans le voisinage du temple consacré à la mémoire de Confucius. Quand on les érige spécialement en l'honneur de mandarins militaires, on les appelle aussi *tiong-ióng-soû*, « temples de fidélité et de bravoure ». Il faut d'ordinaire qu'il se soit passé quelque chose de grave, qu'il y ait eu

---

[1] « Avant la révolution, il fallait (en France) pour être homme de qualité, c'est-à-dire pour montrer qu'on était noble sans le concours des rois, remonter seulement à l'année 1400 : il y eut à peine neuf cents familles qui purent le faire, et la faveur en aida sans doute quelques-unes. La plupart des maisons saxonnes ou normandes se sont fondues en Angleterre, et se survivent seulement par des substitutions ; la noblesse romaine s'évanouissait de même. La maison de Confucius compte vingt-quatre siècles ». D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine, Religion*, p. 32.

une révolte ou une guerre, pour qu'on décide d'en bâtir un. Par exemple, après qu'en octobre 1864 Tchang-Tcheoufou où se concentre le mouvement d'émigration du Midi du Fouhkien à Java, eut été en grande partie détruite par les T'aï-p'ing [1], non sans que les habitants, refoulés dans un quartier de la ville qui brûlait déjà, n'y eussent opposé à l'ennemi une résistance désespérée et n'eussent péri par milliers p.554 par le glaive ou dans les flammes, il fut publié peu après la répression de la révolte un décret impérial ordonnant la construction sur l'emplacement de la lutte d'un temple en l'honneur des âmes de ceux qui y avaient péri. On érigea dans ce temple, de grandes tablettes collectives couvertes d'un grand nombre de noms ; mais, lorsque nous l'avons visité en 1877, on n'y voyait point d'inscriptions à la louange des décédés, et justement cette simplicité, complètement en harmonie avec le but de cet édifice, qui avait au-dessus de son entrée l'inscription sans emphase « temple de fidélité et d'accomplissement du devoir », rehaussait singulièrement la grave impression faite par le temple. Les édifices de ce genre répondent donc au sentiment qui chez nous fait ériger des monuments sur les champs de bataille et dresser des statues aux héros de la guerre.

On fonde aussi parfois des temples à la mémoire de souverains célèbres de l'antiquité, de philosophes, de savants, de grands génies littéraires ; ceux de Confucius, qu'on appelle « temples des lettres », à Émoui *boûn-biō*, sont en tête de cette catégorie. Il n'y a presque pas de ville de quelque importance qui n'ait son temple de Confucius, car les mandarins sont tenus par la nature de leurs fonctions à offrir toutes les années, dans les deux mois du milieu du printemps et du milieu de l'automne, un festin d'offrande au vénéré sage national. Outre les innombrables plats contenant toutes sortes de mets qui figurent à ce festin, on place, agenouillés devant la tablette mortuaire, une vache, une chèvre et un porc, dont on a enlevé le poil et les intestins, et on brûle en l'honneur du sage des

[1] Comp. ce qui a été dit à ce sujet dans l'introduction de cet ouvrage.

pièces de soie grossière. On lui fait de plus, mais sur une moins grande échelle, des offrandes le 1 et le 15 de chaque mois.

Il va sans dire que, lorsque se font ces grandes offrandes en l'honneur de Confucius, un grand nombre d'étudiants de la ville et des environs se rendent aussi dans son temple pour allumer de l'encens devant la tablette de leur grand maître, s'agenouiller et toucher le sol de leur tête. On comprend de même qu'à la même occasion, dans les maisons des lettrés, on dresse des offrandes privées devant l'inscription qui représente dans le cabinet d'étude l'âme du sage, et que nous avons déjà décrite sommairement à la page 175. On voit que le culte de Confucius a pris de grandes p.555 proportions dans l'empire du Milieu et cependant ce sage est fort loin d'avoir été déifié. Personne n'invoque son secours ou son intercession, on ne l'assiège point de supplications et on ne s'adresse point à lui pour connaître l'avenir. Ce qu'on lui rend, est resté un *culte* au vrai sens du mot, l'expression de la vénération. C'est en grand l'hommage que d'une manière plus restreinte tout disciple rend à son maître, et cet hommage est fondé sur la gratitude que l'on éprouve des bienfaits dont pendant tant de siècles tant de millions de personnes ont été redevables au fondateur de l'étude, de la science et de la vertu. Aussi est-il défendu officiellement de faire des images taillées ou dessinées de Confucius, et c'est pour cela qu'on symbolise sa présence principalement au moyen d'une tablette, sur laquelle se trouve une inscription analogue à celles dont nous avons donné deux spécimens à la page 175.

Cette défense a émané de l'empereur Chi Tsoung, de la dynastie de Ming, qui a régné de 1522 à 1567. Environ un siècle avant lui l'empereur Jun Tsoung de la même dynastie avait fait ériger dans une salle de son palais la statue en bronze du grand philosophe, et il avait ordonné à tous ses fonctionnaires de saluer respectueusement cette image toutes les fois qu'ils viendraient l'entretenir des affaires de l'État. Cette mesure avait excité

beaucoup de résistance, et quand Chi Tsoung fut empereur, on lui adressa des réclamations à ce sujet, lui remontrant que les hommages exigés par son prédécesseur pour cette statue pourraient dégénérer en idolâtrie grossière, à la manière des bouddhistes. L'empereur trouva justes les motifs allégués et, par un décret qui fut promulgué en 1530, il défendit d'ériger des images de Confucius ou de ses disciples. Depuis cette époque on ne voit plus dans les temples du sage que des tablettes [1], de même que dans les temples consacrés au culte des ancêtres.

Dans presque tous les temples de Confucius on pratique dans les murs des rangées de niches, dont le nombre varie avec la grandeur de l'édifice, et dans chacune desquelles est exposée la tablette de quelqu'un des philosophes qui partagent avec le grand maître la vénération des Chinois. En tête vient la tablette de Mencius, second philosophe de la Chine ; celle du grand p.556 commentateur et historien Tchou Hi [2] a aussi une place d'honneur. Parfois on remplace ces niches par deux rangées de chapelles construites derrière le bâtiment principal ou le long des côtés. Devant les tablettes de ces sages et de ces lettrés se trouvent des tables d'offrande sur lesquelles, lorsque se font les offrandes à Confucius, on étale aussi des comestibles et on brûle de l'encens ; en outre les personnes qui professent une vénération spéciale pour tel ou tel de ces grands hommes ont des jours particuliers auxquels elles viennent pratiquer devant lui leurs génuflexions et autres marques d'hommage à la chinoise. Enfin presque tous les temples de Confucius possèdent, outre ce qui a été dit, un tabernacle à part dans lequel se trouve l'image de l'empereur fabuleux Fouh Hi [3], qui est censé avoir été le premier souverain de la Chine et avoir inventé l'écriture, ce qui a pour toujours marqué à son nom une place dans l'histoire de la civilisation.

---

[1] *Chinese Repository*, vol. XI, p. 422.
[2] Voy. les pages 77 et 296.
[3] Voy. la page 60.

Une autre catégorie très remarquable d'édifices constituant des espèces particulières de temples des ancêtres, sont les *tsiet-liét-soû* [1], « temples pour celles qui ont brûlé de chasteté ». On les érige en l'honneur de fiancées ou de veuves qui, après la mort de leur fiancé ou de leur époux, ont donné un vertueux exemple de chasteté en refusant avec constance de nouer de nouveaux nœuds matrimoniaux. Les cas où se manifeste cette chasteté « ardente » ne sont point rares du tout en Chine, et l'on y considère le refus d'un second mariage comme la plus grande marque de dévouement qu'une veuve puisse donner à son époux défunt ; car, dit le « Livre des Rites »,

> « la femme est un avec lui et cela ne change pas durant tout le temps qu'elle est en vie ; — c'est pourquoi elle ne se marie pas si son époux est mort.

L'éloignement pour le second mariage des veuves n'a pas trouvé un faible aliment dans la doctrine de Confucius qui dit :

> « Servir les morts comme on sert les vivants, et les défunts comme ceux qui sont restés, c'est là le plus haut degré de l'amour filial,

c'est-à-dire de la grande vertu nationale.

Les idées des anciens moralistes touchant le second mariage des veuves p.557 semblent avoir entièrement gagné les classes supérieures de la société dans la Chine actuelle, car maintenant encore l'opinion publique condamne ces mariages comme injurieux pour la mémoire de l'époux défunt. Cependant ce préjugé est moins absolu dans les classes inférieures. Sans doute on donnera les plus grands éloges à une fiancée qui refuse obstinément de secondes fiançailles si son futur lui a été enlevé par la mort. On l'admirera surtout si elle parvient à obtenir de ses parents qu'ils la fassent conduire dans la litière de noces à la maison du défunt, pour y accomplir devant le Ciel et la Terre les cérémonies usuelles du

[1] Voy. la page 403.

mariage [1] et pour s'y établir à demeure, afin de porter le deuil du défunt et de servir à toujours les parents de ce dernier comme si il avait réellement été son époux. Ces jeunes filles sont les plus brûlantes de chasteté que les Chinois puissent se représenter. Mais ces cas sont rares. Peu de parents osent se prêter aux désirs de leur fille, au désespoir d'avoir perdu son fiancé ; ils craignent qu'elle ne vienne tôt ou tard à changer d'avis, ce qui couvrirait de ridicule les deux familles intéressées.

Il arrive cependant quelquefois que même ce témoignage exagéré d'amour ne suffise pas à certaines femmes exaltées, et que la fiancée ou l'épouse qui ont perdu l'objet de leur affection se fassent mourir à côté de son cadavre, soit par inanition, soit en ayant recours au poison. On a même vu plus d'une veuve donner cours à son désespoir en se noyant ou en s'étranglant publiquement. C'est là de nouveau un trait de la vie sociale des Chinois qui se retrouve dans les mœurs de maint peuple à demi civilisé. Voici ce qu'Herbert Spencer dit à ce sujet [2] :

> [Trad.]« Logically developed, the primitive belief (in another life) implies that the deceased will need not only his weapons and implements, his clothing, ornaments and other movables, together with his domestic animals ; but also that he will want human companionship and services. The attendance he had before death, must be renewed after death.
>
> Hence the immolations, more or less extensive, which have prevailed, and still prevail, so widely — the sacrificings of wives, of slaves, of friends. Too familiar a truth to require illustration, I will here advert only to the further truth that this practice develops as society advances through p.558 its earlier stages, and the theory of

[1] Voy. la page 89.
[2] *Principles of Sociology*, ch. XIV, 104.

another life becomes more definite [1]. Among the Fuegians, the Andamanese, the Australians, the Tasmanians with their rudimentary social organizations, the sacrifice of wives to accompany dead husbands, if it occurs at all, is not general enough to be specified in the accounts given of them. But it is a practice shown us by more advanced peoples : in Polynesia by the New Caledonians, by the Fijians and occasionally by the less barbarous Tongans — in America by the Chinooks, the Caribs, the Dakotahs — in Africa by the Congo people, the Inland Negroes, the Coast Negroes and most extensively by the Dahomans... In Peru, when an Ynca died, his attendants and favourite concubines, amounting sometimes, it is said, to a thousand, were immolated on his tomb.

The intensity of the faith prompting such customs, we shall the better conceive on finding proof that the victims are often willing, and occasionally anxious, to die... Garcilasso says that a dead Ynca's wives « volunteered to be killed, and their number was often such that the officers were obliged to interfere, saying that enough had gone at present » ; and according to Cieza, some of the women would hang themselves up by their own hair, and so kill themselves. Similarly of the Chibchas, Simon tells us that with a corpse « they interred the wives and slaves who most wished it »... Formerly in Congo, when the king was buried, a dozen young maids leapt into the grave, and were buried alive to serve him in the other world. These maids were then so eager for this service to their deceased prince, that, in striving who should be first, they

[1] Max Müller de son côté a démontré (Essays II, 16, p. 30) par des considérations philologiques très finement déduites que le suttisme de l'Hindoustan date d'une époque comparativement récente. Nous aurons l'occasion de nous assurer que c'est aussi le cas pour la Chine, lorsque, au § 7 du cinquième chapitre de cet ouvrage, nous parlerons de l'ancien suttisme de l'empire du Milieu.

> killed one another. And in Dahomey, immediately the king dies, his wives begin to destroy all his furniture and things of value, as well as their own ; and to murder one another. On one occasion 285 of the women were thus killed before the new king could stop it [1].

p.559 Ainsi la Chine possède encore, mais, comme on le verra, sous une forme abâtardie et avec une tendance à disparaître, cet antique suttisme qu'Homère déjà témoigne avoir été pratiqué par plusieurs peuples, qui n'était point rare chez les Romains [2], et que peut-être les aborigènes européens connaissaient aussi, du moins s'il faut le conclure des ossements humains à moitié calcinés que l'on a trouvés dans les tombeaux préhistoriques [3]. Quel que soit le conservatisme devenu proverbial des Chinois, cette coutume disparaîtra de chez eux avant qu'il soit bien longtemps. Telle qu'ils la pratiquent, elle diffère sous plusieurs rapports du suttisme hindou. En premier lieu, toute contrainte, du moins apparente, en est absente ; puis, comme les castes sont inconnues en Chine, on ne peut pas y terrifier la pauvre veuve par la perspective de tomber au rang de paria si elle refuse de se laisser immoler ; enfin on ne brûle pas les cadavres en Chine, de sorte que les veuves ne peuvent y être brûlées vives ; c'est un suicide qu'elles perpètrent avec le libre choix du moyen. Anciennement le suttisme était officiellement encouragé par les marques de la faveur impériale qui étaient accordées à la mémoire des victimes. On obtenait la

---

[1] « Chez les Fidjiens, qui astreignent leurs femmes à charrier tous les fardeaux pesants et à faire tous les travaux des champs, qui reprochaient aux Amis de Tonga de traiter les leurs plus doucement, on a vu des veuves se tuer elles-mêmes aux funérailles de leur mari quand la famille refusait, contre l'usage, de leur rendre ce service ». — Seemann, *Mission to Viti*, p. 192 ; dans la *Revue Britannique* de novembre 1878, p. 81.

[2] Voy., par ex., ce que Sénèque dit dans son livre II des veuves qui se jetaient dans le bûcher de leurs maris, et ce que Tacite rapporte dans le deuxième livre de ses Annales des soldats d'Othon qui se donnèrent la mort les uns aux autres lors de ses funérailles. Voy. aussi Pline, *Naturalis Historiæ*, lib. VII, c. 36, *de pietate*, et c. 53, *subitæ mortis exempla*, etc.

[3] Lubbock, *Pre-historic Times*, ch. V, p. 175 (4e éd.). Les anciens Scandinaves aussi, à ce que l'Edda nous apprend, connaissaient le suttisme. Comp. à ce sujet Ettmüller, *Vaulu-spa*, p. 63 et suiv.

permission d'ériger en leur honneur des arcs de triomphe en pierre avec l'inscription « disposition impériale » [1], dont on ne se targuait pas peu. On ne saurait douter qu'à cause de cela mainte veuve n'ait été d'une manière ou d'une autre forcée de se sacrifier à la gloriole de sa famille ; aussi l'empereur Chi Tsoung [2] de la dynastie actuelle a-t-il mis fin à cet abus. Il promulgua en 1729 un édit par lequel il faisait connaître qu'à l'avenir il refuserait sa sanction à l'érection de tablettes et d'arcs de triomphe en l'honneur des femmes suicides. Une traduction de cet édit a été publiée dans les *Notes and Queries on China and Japan* [3], et nous y emprunterons le passage suivant :

> [Trad.]« That a woman cleave to one husband during her life and not marry p.560 again, is the admitted doctrine of the Empire ; but in so doing there is a great difference between the chaste widow and the sutteeite. The sutteeite on her husband's death fearlessly follows him to the grave, and though her lot may be hard, harder indeed is that of the chaste. The sutteeite has no further troubles to bear, but the widow endures them for years ; one sacrifices her life to escape these hardships, the other bears up against them with fortitude. Neither are the motives of the sutteeite for sacrificing her life always the same : sometimes it is in fear of poverty or inability to provide for herself, or in her intense grief no thought of the future is given, forgetting that after her husband's death the duties of a wife become two-fold greater. Farthest off are the aged parents of her husband, whom she should nurse and care for on behalf of their son ; nearest to her are his children, who must be taught and instructed as the father would wish, besides the many

[1] Voy. la page 552, en note 1.
[2] Plus connu sous le nom de son règne, Young Tching.
[3] Vol. II, p. 3.

> household duties too numerous to enumerate. Can it now be said for an instant, that after a husband's death all the wife's responsibilities are at an end ?
>
> Thus it is that distinctions of honor for widows are mentioned in the Canonical Laws, while nothing is said of the sutteeite. As the law against conferring tablets has not hitherto been promulgated, We accordingly issue this decree. Let the magistracy distribute it throughout the Empire and to every hamlet, that the ignorant may learn true filialness and that widows be taught that it is their duty to preserve their lives. If after the issue of this decree people still continue the practice, We will confer no distinctions of honor ; their families will increase, and the feelings of the people be roused to discontinue this practice.

L'empereur Chi Tsoung qui promulgua cet édit éclairé est le même qui prohiba la prédication du christianisme comme contraire au *hào*, ainsi que nous l'avons dit à la page 240. Son édit contre le suttisme est sans doute une des causes principales qui en ont fait devenir les cas très rares. Du moins n'avons-nous jamais, en ce qui regarde Émoui, rencontré un Chinois qui se souvînt, ou qui sût par tradition, qu'un suicide conjugal y eût eu lieu ; cependant Doolittle [1] mentionne encore le cas d'une veuve qui s'était publiquement pendue à Fouh-Tcheoufou. De même les journaux qui se publient en Chine racontaient vers la fin de 1879 un suicide de ce genre, qui p.561 avait eu lieu en novembre de cette année, sous les yeux d'un grand nombre de parents et d'admirateurs de la veuve, à Pagode-Anchorage, c'est-à-dire dans la localité où les vaisseaux étrangers qui viennent à Fouh-Tcheoufou ont l'habitude d'ancrer et de prendre leur chargement et où l'année passée la flotte française a détruit les arsenaux et les ateliers de construction chinois.

---

[1] *Social Life of the Chinese*, ch. III.

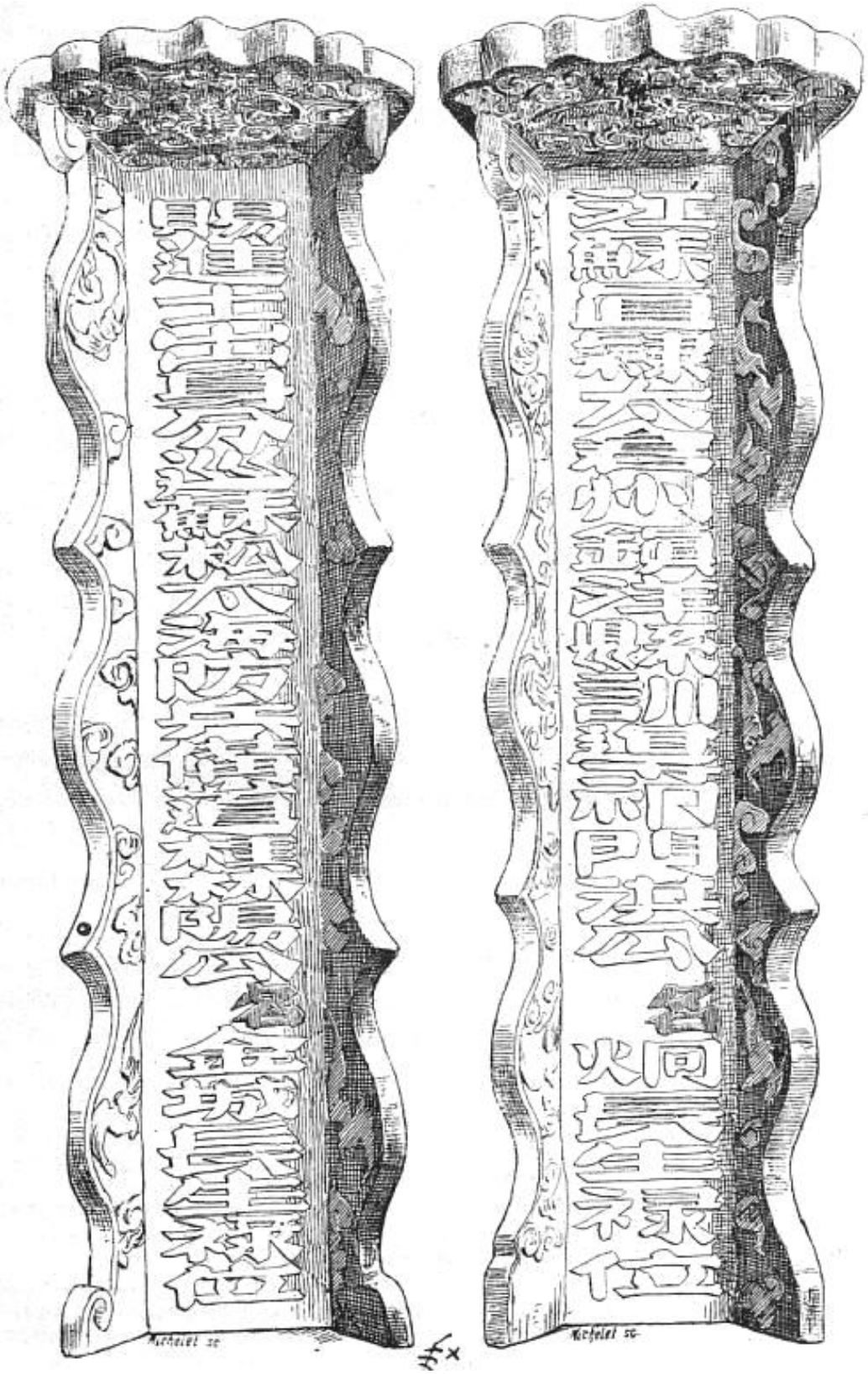
Jadis les mandarins ne dédaignaient pas d'honorer ces scènes de leur majestueuse présence, et peut-être y a-t-il encore des localités où ils viennent en grande pompe y assister ; mais à Fouh-Tcheoufou ils ont complètement rompu avec cette pratique, en ayant, dit-on, perdu le goût dans les circonstances que voici. Une veuve avait annoncé avec ostentation que tel jour, à telle heure, dans tel endroit elle se tuerait par la strangulation. Les autorités se trouvèrent avec leur suite au lieu indiqué, rempli d'une multitude de curieux ; la veuve monta sur l'échafaud conformément au programme ; mais tout à coup, au moment de se pendre, elle se souvint qu'elle avait oublié de donner la nourriture à ses porcs. Elle redescendit en hâte, disant qu'elle allait aussitôt revenir ; mais on l'attend encore. Depuis lors, prétend le peuple, les mandarins n'osent plus s'exposer à de telles déconvenues [1].

Si donc ces suicides deviennent rares, et si les anciens arcs de triomphe qui en conservent le souvenir s'effondrent plus souvent qu'il ne s'en élève de nouveaux, il se construit cependant toujours quelques-uns de ces monuments originaux. C'est que les empereurs continuent de les sanctionner en l'honneur de jeunes filles qui ont perdu leur fiancé ou de femmes qui ont perdu leur époux, et qui ont passé dans la chasteté le reste de leur vie pour honorer la mémoire du défunt. Il arrive même parfois qu'on en élève pour des femmes suicides, pourvu qu'il n'y ait pas de preuve que le motif de leur action se trouve ailleurs que dans l'amour conjugal [2]. D'ordinaire, en même temps qu'on les érige, on place une tablette dans un de ces « temples pour celles qui ont brûlé de chasteté » dont nous avons parlé, ou bien p.562 on inscrit le nom de la personne chaste sur une des grandes tablettes collectives érigées dans ces temples.

---

[1] Doolittle, ch. III.

[2] Dans la langue parlée d'Émoui ces arcs se nomment *hung* ou *tsióh-hung*. Si les femmes pour qui on les érige n'ont eu que le mérite de la chasteté, on les appelle simplement *tsiet-hung*, « arcs de triomphe pour la chasteté », mais si en outre elles se sont consacrées au service des parents de leur époux ou de leur fiancé défunt, on les appelle *tsiet-hào-hung* « arcs de triomphe pour la chasteté et l'amour filial ».



Pl. XVIII. TABLETTE DE SOUHAITS ET FÉLICITATIONS OFFERTES A DES MANDARINS

La requête par laquelle on demande l'autorisation d'ériger un arc triomphal ou une tablette en l'honneur d'une femme chaste doit être présentée par les membres de sa famille et appuyée par le premier en titre des mandarins du lieu. En général, il est loin d'être superflu de s'assurer le concours de gens influents, à bourse bien garnie, car en Chine surtout il est vrai de dire « pas d'argent, pas de suisse ». La sanction impériale arrive d'ordinaire avec une petite somme tirée du trésor, comme pour dire que proprement c'est le Fils du Ciel qui érige un monument à la vertu ; mais il va sans dire que cette somme ne représente qu'une faible partie des frais et que la famille fournit le reste. Les magistrats ont le devoir d'assister officiellement à l'inauguration du monument et de rendre hommage en cette occasion à la tablette, ou pour le moins ils doivent déléguer pour les représenter un mandarin inférieur en rang ; ils ont même à faire allumer de l'encens dans le temple de celles qui brûlent de chasteté le 1 et le 15 de chaque mois, et à y aller offrir, de même que dans les temples de Confucius, au printemps et en automne. Cela fait qu'il est de très bon ton d'y avoir la tablette de quelque parent, car il est on ne peut plus flatteur pour une famille de voir s'agenouiller dans la poussière devant l'âme d'un de ses membres ces hauts magistrats devant lesquels chacun tremble.

Quoique les temples et les arcs de triomphe érigés aux femmes chastes et aux vierges perpétuelles aient par la vanité des familles donné lieu à trop d'abus, entre autres causé la mort de malheureuses femmes, on ne saurait nier que leur existence ne soit un témoignage du grand respect des Chinois pour les liens matrimoniaux. Sous ce rapport les peuples européens pourraient aller à l'école dans l'extrême Orient. Ils ont su placer la femme à un rang plus digne d'elle sous certains rapports que celui qu'elle occupe dans l'empire du Milieu ; mais là on comprend mieux ce que c'est que le mariage, et si chez nous on avait l'habitude d'ériger des monuments aux femmes qui font leur première vertu d'un amour parfaitement fidèle, les maçons n'en seraient pas accablés de besogne.

Nous pourrions parler longuement encore des diverses catégories de temples analogues par leur destination aux temples des ancêtres. Il y a, par exemple, p.563 les *hiong-hiên-soû*, littéralement « temples pour les savants de village », qu'on érige en l'honneur des lettrés les plus renommés d'un district ; les *bîng-hoān-soû*, « temples pour les fonctionnaires illustres », c'est-à-dire pour ceux qui ont occupé leur place dans le département ou dans le district dans lequel le temple est situé. Ces deux sortes de temples se trouvent d'ordinaire dans les villes dans le voisinage de celui de Confucius. Mais il est temps de nous arrêter. Ce qui a été dit suffira à donner une idée de l'importance du rôle que le culte ancestral joue dans la vie nationale des Chinois. Nous décrirons maintenant les cérémonies qui s'accomplissent à Émoui dans les *tsó-ts'où* le jour du solstice d'hiver.

Offrande de l'hiver dans les temples des ancêtres.

Quand on veut offrir un repas à des hôtes, il est clair qu'il faut auparavant lancer des invitations. De même il convient d'annoncer dans les règles aux morts qu'on leur destine des offrandes solennelles.

Dans ce but on députe au temple, la veille du jour où l'offrande doit avoir lieu, quelques membres de la famille, qui exposent devant les tablettes des confitures et des sucreries avec du thé et d'autres friandises, brûlent de l'encens et du papier d'offrande, font faire de la musique pendant quelques instants, puis lisent à haute voix une annonce de l'offrande projetée, pour terminer par les salutations cérémonieuses qui se font d'ordinaire pour les ombres, comme il a été dit à la page 21. Le lendemain de bonne heure la députation va faire une seconde fois ce message dans le temple. Elle présente derechef les comestibles offerts la veille, puis chacun se met activement à l'œuvre pour dresser les tables et les couvrir de tout ce qu'il faut pour la grande cérémonie qui va commencer. Peu à peu arrivent les autres membres mâles de la famille en habits de gala et

la tête couverte du chapeau conique. En attendant qu'on commence ils se groupent à leur fantaisie et causent de toutes sortes de choses.

Les tables d'offrande sont rangées dans le même ordre que les tablettes, de sorte que celle qui est destinée au plus ancien des ancêtres tient le haut bout et que celles qui sont destinées à ses descendants suivent à droite et à gauche par rang d'ancienneté. Elles sont couvertes d'une quantité innombrable de plats. On y voit des chèvres et des porcs entiers, tués p.564 exprès pour y figurer et ornés de peintures et de fleurs, des têtes, des tripes et des foies, des gâteaux et des tartes de toutes les grandeurs, en un mot tout ce que l'on sert dans les festins, avec accompagnement de friandises, comme fruits, vin et pâtisseries. Naturellement il y a profusion de cierges, de bâtons d'encens et de fleurs naturelles ou artificielles ; et si la famille a le bonheur d'avoir en sa possession un document impérial, par exemple la permission d'ériger une tablette dans le temple, il va sans dire que ce précieux titre trône à côté des tablettes sur l'autel.

Droit en face des tablettes et des tables-autels alignées devant et à côté, se trouve une table avec un encensoir et une couple de cierges. C'est là que le chef de la famille prend place pour présider la cérémonie et donner par son exemple le signal de tous les mouvements que les assistants doivent faire, s'incliner, s'agenouiller, se relever. Ce chef est l'aîné de la branche aînée, ce qui fait qu'il peut fort bien arriver que ce soit un enfant ; mais il n'y a pas d'inconvénient à cela, car derrière lui se tiennent deux maîtres des cérémonies qui annoncent à haute voix en langue mandarine chacun des actes qu'il doit accomplir, de la manière dont un maître de ballet annonce les figures d''un quadrille. Les membres de la famille se rangent derrière l'aîné en laissant vide un petit espace entre eux et lui. Ils ont soin de se placer chacun au rang qui lui revient hiérarchiquement dans la famille, car c'est ce qu'avaient fait les deux frères couronnés Wou Wang et Tcheou Koung, ces modèles de la vertu chinoise qui vécurent au douzième

siècle avant notre ère et dont le lecteur a fait la connaissance à la page 210. Confucius dit à leur sujet :

> « L'amour filial de Wou Wang et de Tcheou Koung n'est-il pas allé loin ? En effet ceux-là ont la piété filiale qui remplissent avec talent la volonté des ancêtres et qui accomplissent leurs entreprises avec talent. Ils ornaient leurs temples des ancêtres au printemps et en automne et ils y étalaient en ordre les plats des offrandes des ancêtres. Ils y portaient leurs habits de cérémonie, offraient les mets de la saison et observaient dans les cérémonies ancestrales du temple le rang généalogique des tablettes. En plaçant chacun selon son rang ils distinguaient entre les personnes considérables et les inférieurs ; quand ils réglaient le service ils donnaient le pas aux gens de talent, et lors des libations générales de vin les inférieurs présentaient (les coupes) aux supérieurs, de sorte que l'on employait aussi les inférieurs. Et lors du festin p.565 (par lequel la cérémonie se terminait) on se rangeait d'après la couleur des cheveux, et ainsi on observait la différence des âges [1].

Quand chacun des assistants debout, a pris son rang derrière le chef, la cérémonie commence. Tous les yeux sont dirigés vers les tablettes et sur celui qui par droit d'aînesse remplit les fonctions de grand-prêtre. Il prend l'encens entre ses mains jointes, fait les révérences usuelles, donne les bâtons d'encens, pour les placer dans le cendrier qui est sur la table, à un de ses parents qui lui sert d'assistant. Alors il s'agenouille et porte à plusieurs reprises sa tête contre le sol, sur l'invitation que les maîtres des cérémonies en font à haute voix. Tous ses mouvements sont exactement imités par les personnes présentes, qui s'inclinent, s'agenouillent, se relèvent en même temps que lui avec un ensemble parfait. Ces préliminaires ont pour but d'inviter à prendre place à table les âmes qui habitent

les tablettes. Ensuite on prend les tablettes et on les dépose avec le plus grand respect aux sons de la musique, chacune sur la table qui lui est destinée, ou bien sur un siège à côté de la table. L'un des maîtres des cérémonies lit à haute voix sur un ton chantant une prière écrite, et on termine l'invitation aux âmes en faisant une triple libation de vin, en se prosternant de nouveau et en faisant une offrande d'encens et de papier comme celle que nous avons esquissée à la page 21. Tous ces rites s'accomplissent avec gravité et avec les marques d'une grande humilité. On n'entend d'autre bruit que la voix des maîtres des cérémonies et le bruissement des étoffes des vêtements quand on s'agenouille et se relève ; mais à peine le gong a-t-il annoncé que l'on est au bout, chacun se relève et les conversations et les commérages vont leur train comme si de rien n'était. Bientôt, si l'organisation matérielle du temple le permet, les mets de l'offrande sont servis dans une des dépendances de l'édifice et les vivants s'attablent pour prendre part au festin des morts. C'est ce que les princes chinois faisaient déjà douze siècles avant notre ère, comme nous l'apprend le passage de p.566 Confucius que nous citions tout à l'heure ; et c'est ce que faisaient les habitants de la Lythuanie. Lors de leur fête du dziadi ils invitaient aussi les défunts à un repas qu'ils mangeaient avec eux, en gardant un religieux silence jusqu'au moment où ils supposaient que les âmes, rassasiées, étaient parties [2].

Ainsi les Chinois sont restés d'âge en âge fidèles à un usage qui a été en honneur en Europe aussi dans la plus haute antiquité, et qui maintenant encore y a laissé des traces, dans les repas d'enterrement qui se font en Hollande et dans plusieurs autres pays. Même le tertre de Sollested en Fionie et celui de Mollemosegard ont fourni la preuve que cet usage existait chez nos ancêtres préhistoriques, puisque on en

---

[1] « La Doctrine du Milieu » ou *Tchoung-young*, ch. XIX.
[2] Clavel, *Histoire des Religions*, livre IV, ch. 3, p. 175.

> « a retiré des seaux en bois et des vases en bronze, vraisemblablement destinés à recevoir les aliments préparés pour le mort, ou les débris du sacrifice et du festin funéraire [1].

De son côté, Sir John Lubbock est d'opinion que

> [Trad.]« the very frequent presence of the bones of quadrupeds in tumuli appears to show, that sepulchral feasts were generally held in honour of the dead [2].

On lit dans les lois de Manou que les âmes participent au repas funéraire et que le chef de la famille est tenu de leur faire une offrande quotidienne et une mensuelle, afin de les disposer en faveur de leurs descendants [3]. Les anciens Romains aussi célébraient des fêtes mortuaires, non seulement aussitôt après les funérailles, mais encore plus tard en l'honneur de tous les morts, et souvent toute la population de l'endroit prenait part à ces fêtes, dans lesquelles alors figuraient des représentations théâtrales et des combats de gladiateurs.

> « Le neuvième jour après les funérailles, la famille se réunit pour dîner ensemble autour de la tombe : on appelle ce repas *cœna novemdialis* : c'est proprement l'octave des morts. Un an après, et aux anniversaires qui suivent le repas recommence ; il réunit les parents et tous ceux qui se souviennent encore de l'ami qui n'est plus [4].

Les Péruviens participaient à des festins en commun avec leurs momies [5], et les Javanais actuels célèbrent tous les ans dans leur mois de Rouwah p.567 des repas sacrés, considérés tantôt comme offerts aux âmes des morts, tantôt comme offerts à leur intention [6].

---

[1] *Revue des deux Mondes*, 15 sept. 1880, p. 260.
[2] *Pre-historic Times*, ch. V, p. 176 (4e éd.).
[3] Spencer, *Principles of Sociology*, ch. XX, 150.
[4] *Revue des deux Mondes*, 15 août 1882, p. 790.
[5] Spencer, ch. XII, 85.
[6] Voy. la page 243.

De même en Servie on a des repas mortuaires annuels [1] ; et l'on peut voir par la citation suivante, tirée de l'ouvrage de Spencer, que les cultes antiques ont résisté jusqu'ici en Europe à l'influence du christianisme sous la forme de repas périodiques auxquels les vivants et les morts prennent part [2] :

> [Trad.]« When the time of All Souls is approaching... in every house a light is kept burning all night ; a door, or at least a window, remains open, and the supper is left on the table, even with some additions ; people go to bed earlier, — all to let the dear little angels enter without being disturbed. Such is the custom of the peasants of the Tyrol, Old Bavaria, Upper Palatinate, and German Bohemia [3].

Revenons aux temples des ancêtres des Chinois. Quand l'offrande a eu lieu et que l'on se disperse, chacun de ceux qui ont pris part à la cérémonie emporte une partie des mets qui y ont figuré, afin de la manger. On croit que la famille se multipliera par cette participation au repas des morts. En effet, ceux-ci ont intérêt à avoir une nombreuse postérité pour être certains que toutes les années on aura soin de leur préparer un festin. Au moment donc où ils sortent de la table qui a été abondamment servie à leur intention, ils doivent se trouver dans les meilleures dispositions à l'égard des vivants qui les ont si bien traités et leur accorder une grande postérité, à laquelle non seulement les vivants attachent un grand prix, mais qui en outre est productive d'agrément aux morts eux-mêmes.

Le jour du solstice d'hiver n'est pas le seul auquel on fasse une offrande collective dans le temple des ancêtres ; on destine à ce but aussi un jour du printemps. De plus il existe des jours irréguliers de culte des ancêtres, institués par les familles, surtout en raison de circonstances particulières qui les concernent individuellement, ou même simplement sans motif spécial. Ainsi

---

[1] Jankovitch et Grouïtch, *les Slaves du Sud ou le Peuple serbe*, p. 112.
[2] Ouvrage cité, ch. XX, § 153.
[3] Rockholz, *Deutscher Glaube und Brauch*, I, p. 323 et 324.

certaines personnes font encore avec plus ou moins d'apparat une offrande d'automne, ou bien à l'anniversaire de la mort du fondateur ou d'un bienfaiteur du temple, ou bien encore à d'autres occasions qu'il serait fastidieux d'énumérer.

p.568 Il nous faut encore mentionner le fait que d'ordinaire on trouve dans les temples des ancêtres l'image du dieu du Sol, protecteur des Tombeaux [1], et aussi, pour peu que la réputation littéraire de la famille ait de l'importance, celle de K'oueï Sing, le dieu stellaire des Lettres [2]. Chacun de ces dieux, quand se fait l'offrande aux morts, reçoit sa part des dons. Enfin, notons que la célébration de cérémonies qui se fait en hiver dans les temples des ancêtres, célébration à laquelle la coutume ne permet pas aux femmes de prendre part, porte à Émoui le nom de *tsòï-tang*, « fêter l'hiver », ou de *tsè-tang*, « offrir l'hiver ». Quant au repas funéraire, on l'y désigne par l'expression de *tsiáh-tang*, « manger (le repas de) l'hiver ».

§ 3. Pourquoi l'on rend hommage aux morts en hiver Origine de la fête appelée ting-ko

@

Il nous reste à examiner une grosse question. Pourquoi en Chine est-ce précisément le milieu de l'hiver qui est spécialement consacré à la vénération des morts ?

Ce qui est vrai de tous les peuples civilisés de la terre l'est aussi de la nation chinoise, elle n'a pas toujours été une nation ; il y a eu une époque où les éléments dont elle se compose formaient des groupes distincts, sans gouvernement commun, sans unité entre eux, sortes de communautés indépendantes les unes des autres. Tout au plus, dans la période qui précéda la formation d'un État organisé, quelques-uns de ces groupes, dont chacun avait son village ou son hameau, formaient-ils pour leur défense mutuelle une sorte de ligue

[1] Voy. la page 235.
[2] Voy. les pages 172 et suiv.

ou de clan sous un chef commun. C'était une époque d'anarchie générale et par conséquent de luttes et de guerres continuelles.

> [Trad.]« The state of hostility, dit Mac Lennan [1] is a theme which requires no research to illustrate it... In the lower stages of society we recognize war as a condition of the rise of p.569 governments, and of the subordination of classes... Whoever is foreign to a group is hostile to it... Whoever is not with them is against them — a rival in the competition for food, a possible plunderer of their camp and ravisher of their women. Lay out the map of the world, and wherever you find populations unrestrained by the strong hand of government, there you will find perpetual feud, tribe against tribe, and family against family... The state of hostility is the normal state of the race in early times. It is incidental to the separation and independence of men in small communities.

Cependant, comme elles étaient établies dans la zone tempérée, où existent les quatre saisons distinctes, les tribus chinoises avaient chaque année plusieurs mois de relâche. C'était lorsque les provisions amassées durant l'année écoulée commençaient à diminuer sensiblement, de sorte que, le printemps étant là, il fallait bien s'occuper avant tout de la culture des champs ; puis, en été, il fallait veiller les armes à la main que personne ne vînt méchamment détruire la récolte ; enfin en automne les récoltes réclamaient le concours de tous les bras, car on se hâtait de les rentrer avant que quelque voisin pillard ne s'en emparât. Mais une fois la moisson finie, on n'avait plus rien à faire, et les cris de guerre commençaient à remplir plaines et forêts. C'était la saison du sang et du pillage ; les rancunes, les haines, l'ardeur de venger le sang de ses proches, toutes les passions dont se nourrit le démon de la guerre, mais auxquelles on avait imposé silence tant

[1] *Primitive Marriage*, ch. VI.

que l'on avait eu besoin des bras pour l'agriculture, se déchaînaient avec violence, répandant partout le meurtre et la désolation. Ainsi l'hiver était par excellence la saison de la guerre.

Cet état primitif de désorganisation sociale est, chose remarquable, décrit dans l'important document des temps passés que nous avons si souvent ouvert à l'intention de nos lecteurs, le *Li-ki* ou « Livre des Rites ». Quoiqu'il n'ait été compilé, à ce qu'on dit, qu'environ onze siècles avant notre ère [1], le caractère de cet ouvrage est tel qu'on s'aperçoit que la matière d'où il est tiré est en partie formée par des traditions qui remontent à une époque antérieure à l'histoire écrite, relatives aux mœurs, aux institutions, aux coutumes, et transmises sans doute de génération en génération pendant de longs siècles avant d'avoir été réunies par écrit dans l'ouvrage p.570 sur lequel nous attirons de nouveau l'attention. Le chapitre des « Prescriptions mensuelles » est surtout remarquable à ce titre. C'est un petit code de prescriptions pour le chef de l'État et ses subordonnés, et c'est là justement que se trouve la description de l'état social des Chinois, antérieur à la constitution de l'empire, que nous signalons.

Ces « Prescriptions mensuelles » sont distribuées entre quatre parties, dont chacune traite d'une des quatre saisons. Or les instructions relatives au printemps et à l'été ne renferment point d'allusions marquantes à la guerre et aux rivalités des tribus entre elles ; il y est presque exclusivement question de l'agriculture, des cérémonies au moyen desquelles on dit se concilier la faveur des dieux, de la récolte. Les prescriptions relatives au premier mois de l'automne ne renferment non plus que peu de chose qui fasse supposer l'état de guerre ; mais, quand le code arrive au second et au troisième mois de cette saison, le ton change tout à fait et il n'est presque plus question que d'armements et de préparatifs guerriers. L'extrait suivant en donnera une idée.

---

[1] Voy. la page 9.

> « Dans ce mois (le dernier du printemps) il (le Fils du Ciel [1]) ordonne au chef de ses ouvriers de leur faire examiner l'état des cinq magasins, afin que rien ne se trouve en mauvais état des objets de métal et de fer, en peau et en cuir, en corne et en ivoire, des plumes, des flèches et des objets en bois, des matières grasses et des colles, et des vernis rouges.

C'est là une prescription très naturelle, car avant le mois indiqué on n'avait pas eu le temps de réparer ce qui avait été endommagé pendant la campagne du dernier hiver ; on avait eu pour cela trop à faire au labourage pendant les deux premiers mois du printemps.

> « Et le jour du p.571 commencement de l'automne le Fils du Ciel se met lui-même à la tête de ses trois ministres principaux, de ses neuf ministres, de ses nobles et de ses grands, pour aller à la rencontre de l'automne dans les champs occidentaux [2]. Au retour il récompense dans la cour les commandants de ses troupes et les guerriers, et il ordonne là-dessus aux chefs de choisir des soldats et des guerriers disciplinés et de s'élire des héros et de les faire s'exercer... Il ordonne à ses fonctionnaires de réparer les palais et les maisons, de renforcer les murailles et de remettre en bon état les remparts et les défenses... Et, ce mois (celui du milieu de l'automne) sert à élever des remparts et des défenses, à établir un quartier général, à creuser des greniers souterrains et à

---

[1] Partout dans le texte se trouve l'expression « Fils du Ciel », titre que l'on donne maintenant encore aux empereurs de la Chine, mais qui, dans la partie du « Livre des Rites » dont nous nous occupons ici, désigne évidemment le patriarche d'une tribu ou le chef d'une confédération de tribus. Il n'est point impossible du tout qu'en réalité ce titre ait été porté dans une époque très reculée par les chefs de tribus ou de clans, pour passer plus tard, lorsque la Chine devint un empire, sur le plus puissant de tous les chefs de clan, sur l'empereur. Cependant il se peut aussi que les compilateurs qui ont composé il y a près de trois mille ans le Li-ki au moyen d'anciennes traditions, aient remplacé le titre original de chef de clan par celui de Fils du Ciel que l'empereur portait de leur temps, afin de faire harmoniser les traditions avec l'état de choses connu de leurs contemporains.

[2] L'Occident représente l'automne, le Midi l'été, l'Orient le printemps, et le Septentrion l'hiver : — voy. la page 470.

réparer les magasins de provisions. Il (le Fils du Ciel) ordonne alors à ses fonctionnaires d'exciter le peuple à moissonner et à se mettre activement à la récolte des légumes, afin qu'on amasse et accumule beaucoup.

« Et dans ce mois (le dernier de l'automne) le Fils du Ciel donne à la chasse de l'instruction sur le maniement des armes et sur les mouvements de la cavalerie. Il ordonne au chef des chariots de guerre et à ses sept maîtres des écuries de placer tous ensemble les étendards et les bannières sur les chariots de guerre, de distribuer les chars en tenant compte du grade (de ceux qui les montent), et, après les avoir préparés, de les placer en dehors des murs de défense en avant des portes. Le fonctionnaire pour l'instruction se passe alors un casse-tête à la ceinture et donne des avertissements et des instructions le visage tourné vers le nord. Et le Fils du Ciel, équipé d'une manière majestueuse, saisit l'arc et tient la flèche et va ainsi à la chasse ; et il ordonne aux préposés des sacrifices d'offrir aux quatre points cardinaux les animaux (tués à la chasse). p.572

« Trois jours avant le commencement de l'hiver le Grand Annaliste se rend auprès du Fils du Ciel, disant : « Tel et tel jour l'hiver commencera »... et alors le Fils du Ciel jeûne. Et le jour du commencement de l'hiver il se met lui-même à la tête de ses trois ministres principaux, de ses neuf ministres et des grands pour aller à la rencontre de l'hiver dans les champs septentrionaux. Au retour il récompense (au moyen de titres honorifiques ?) ceux qui sont morts au service (du pays) et il assiste leurs orphelins et leurs veuves... Il ordonne à ses fonctionnaires de mettre soigneusement la récolte à l'abri, et il dit à ses employés de faire la ronde et d'amasser et d'accumuler, afin que rien ne reste sans être rentré ; —

> on renforce les remparts et les défenses, garde les portes, répare les barrières et surveille avec soin l'état des moyens de fermeture. On fortifie grandement les frontières et l'on prend des mesures de précaution à leur sujet ; on achève les retranchements importants, on garde les défilés et les ponts et l'on barricade les sentiers et chemins isolés... Alors le Fils du Ciel invoque (la bénédiction) sur l'année qui vient auprès des honorables du Ciel [1] ; on égorge beaucoup d'animaux et on les offre aux dieux du Sol communs et aux esprits des Portes. Il va ensuite à la chasse, apporte des offrandes (de son gibier) aux ancêtres défunts et aux cinq divinités auxquelles on a la coutume de sacrifier, confie des travaux aux paysans afin de les amener à la tranquillité et ordonne aux chefs de son armée de conférer ensemble sur les affaires militaires, de faire des exercices d'archerie et de diriger des combats simulés... Et dans ce mois (celui du milieu de l'hiver) on met la main sur ce que les paysans n'ont pas récolté, emmagasiné, amassé et recueilli, et sur leurs chevaux, bestiaux et animaux domestiques qu'ils laissent vaguer, et on ne peut pas les réclamer [2].

p.573 Voudrait-on plus clair tableau de l'existence d'une tribu agricole entourée de voisins pillards, et par conséquent toujours sur ses gardes en hiver afin de ne pas se laisser surprendre par quelque invasion ? L'automne passé, les récoltes rentrées, les hordes plus guerrières que travailleuses qui n'avaient pas su ou pas pu se créer des ressources suffisantes par l'agriculture, avaient recours au vol et au pillage pour se procurer ce qui leur manquait, et naturellement dirigeaient leurs excursions vers le territoire de ceux de leurs voisins qui avaient des greniers bien remplis. Mais ceux-ci ne se croisaient pas les bras. On retirait les bestiaux des champs, on rentrait les

---

[1] « C'est-à-dire qu'il offrait au soleil, à la lune, aux étoiles et aux constellations ». *Wun-hien-t'oung-k'ao*, ch. 79, f° 2.
[2] [trad. Couvreur.]

produits du sol et il se faisait des inspections pour s'assurer qu'on avait convenablement pris ces précautions, qui avaient pour but d'affamer l'ennemi et de le forcer ainsi à la retraite. On réparait les murs et fortifications et les mettait en état de défense ; on inspectait les portes et les ponts et l'on y plaçait des gardes ; les chefs exerçaient les archers et instruisaient dans le maniement des armes des paysans enrôlés temporairement. Ce qui durant l'été avait eu l'aspect d'une colonie agricole, se transformait soudain en hiver en camp retranché. Plus de travaux pacifiques. Déjà à la fin de l'automne, avant que l'ennemi fût prêt à attaquer, le chef de la tribu faisait à la tête de ses gens des chasses dans les campagnes dénudées et les exerçait ainsi à l'art de la guerre et à l'équitation. Enfin l'hiver est là. On lui a fait dans les champs septentrionaux l'entrée qui lui est due. Le chef alors proclame les mérites de ceux qui dans les campagnes précédentes se sont sacrifiés pour la défense de la communauté et il leur décerne des titres honorifiques, pour exciter l'émulation de ses guerriers et leur donner le désir de marcher sur les traces des héros tombés au champ d'honneur. En même temps il fait la distribution annuelle aux orphelins et aux veuves des victimes de la guerre, puis il repart pour la chasse afin de rapporter du p.574 gibier pour restaurer les âmes des défenseurs de la patrie. C'est bien comme nous l'avons annoncé ; le *Li-ki* nous transporte ici à une époque où il n'existait pas encore d'empire chinois, et où la rivalité des tribus créait un état de guerre permanent. C'est l'époque crépusculaire qui précède l'histoire. Jusqu'où remonte-t-elle ? Personne ne saurait le dire, même approximativement. Les plus anciens renseignements contenus dans le *Chou-king* ont quatre mille ans de date ; ceux du « Livre des Rites » remontent certainement beaucoup plus haut. En effet le *Chou-king* commence aux règnes des empereurs semi-fabuleux Yao [1] et Choun [2] c'est-à-dire à une époque

[1] 2356-2258 av. J. C.
[2] 2255-2205 av. J. C.

où il existait déjà une monarchie, et où par conséquent les différentes tribus avaient déjà perdu une partie de leur indépendance.

L'hiver était donc la saison de la guerre à l'époque la plus reculée à laquelle nous puissions nous rendre quelque compte de l'état social qui existait en Chine. Le sang coulait à flots dans les combats incessants qui se livraient dans cette saison. On ne voyait presque journellement que cérémonies et rites pratiqués pour procurer la paix aux ombres de ceux qui avaient été tués. Souvent, quand deux partis avaient été aux prises, ils ramenaient chacun des prisonniers, que l'on mettait ensuite à mort, selon la coutume des peuples barbares. Bref, les deuils et les cérémonies funèbres ne finissaient pas. Il est donc plus que probable qu'alors déjà on institua des jours de fête annuels à la mémoire des membres de la tribu tombés dans les hivers précédents ; c'est ce qu'indique l'offrande de gibier dont parle le « Livre des Rites ». Aussi est-ce là sans aucun doute qu'il faut chercher l'origine première des fêtes funéraires qui se célèbrent actuellement encore en hiver.

Il y a eu en outre une cause durable qui a fait conserver la saison froide comme celle où se rendent aux ancêtres les hommages qui leur sont dus. C'est que c'est dans la nature la saison de la mort. Le soleil au printemps a été un bel Adonis, faisant surgir la vie de toutes parts. En été il est devenu un puissant Hercule, qui a communiqué à la terre les forces productives les plus grandes qu'elle puisse déployer ; mais ces efforts l'ont épuisé, sa gloire a dès lors graduellement diminué, et maintenant il ne ressemble plus qu'à un débile vieillard qui descend au tombeau. En même p.575 temps que s'éteint la splendeur du soleil, la vie languit et disparaît dans la nature. L'esprit des ténèbres, de la mort, Yin, triomphe ; les plantes se fanent et meurent, les arbres se dépouillent de leur feuillage et un souffle glacé parcourt la terre. C'est pour cela, comme le dit le philosophe Liou Ngan, que

> « l'on infligeait des amendes et des peines corporelles, et que ceux qui devaient être grièvement punis étaient mis à mort, dans le premier mois de l'hiver » [1] ;

pour cela que dans le dernier mois de l'hiver, d'après les « Rituels de Taï l'aîné » [2]

> « on faisait les enquêtes judiciaires et conférait sur les peines ;

c'est enfin pour cela que, d'après Kouan Tchoung,

> « le souverain en personne donnait audience à sa cour le dernier jour du dernier mois de l'hiver, afin de délibérer sur les crimes et les cas de peine de mort [3].

Maintenant encore, pour peu que les circonstances le permettent, en Chine, à l'exemple des anciens, on renvoie les exécutions jusqu'à l'hiver, saison de mort pour la nature, que l'on s'efforce de ne pas irriter par des actes contraires à son caractère, de ne pas troubler en contrariant ses fonctions régulières, ce qui serait un péché.

Si l'hiver pris dans son ensemble est l'époque de la mort, le solstice, qui est le milieu de l'hiver, l'est par excellence. Le principe vital de la nature est alors entièrement mort avec le dieu solaire et ne renaît que vers le 25 décembre, lorsque le solstice est dépassé. Il est donc tout simple que ce jour ait été choisi entre tous depuis les temps les plus reculés pour le culte que l'on rend aux morts. A cela s'ajoute le fait que le principe des ténèbres, le Yin, atteint son plus haut degré de force dans le jour le plus court de toute l'année et que par conséquent il est en état de contrebalancer les obstacles que le Yang, le principe de la lumière, met aux libres agissements des ombres, point auquel nous avons touché à la page 422. Il n'y a ainsi pas de moment où il soit plus facile aux ombres de se transporter d'un lieu à l'autre, et donc aussi de venir participer aux repas des offrandes.

---

[1] Voy. l'*Explication de la Grande Lumière*, ch. V.
[2] Voy. la note de la page 9.
[3] *Kouan-tsz'*, ch. I, § 4.

p.576 Avant de clore cet article nous devons nous acquitter de la promesse faite à la page 533, et revenir sur la fête du 9 du neuvième mois. Ce que nous venons d'exposer ne pourrait-il pas en expliquer l'origine ?

Ce n'est certes pas s'aventurer bien loin dans le domaine des conjectures que de supposer qu'à l'époque préhistorique dont il vient d'être question, la vigilance des tribus chinoises a redoublé et qu'on a installé des postes d'observation aussitôt la moisson rentrée, puisque la période des déprédations hivernales commençait. Il est probable qu'à ce moment de l'année on envoyait comme postés avancés dans les montagnes une partie des hommes valides, de sorte que de toutes parts des détachements s'y rendaient, emportant des provisions avec eux. Grâce au conservatisme outré des Chinois, qui maintient des coutumes longtemps après qu'elles ont perdu leur raison d'être, on aurait continué jusqu'à maintenant à aller sur les hauteurs avec des provisions à ce moment de l'année ; seulement, le but guerrier de ces expéditions ayant disparu depuis longtemps, il ne serait resté de l'antique coutume que la promenade et les pique-niques.

Cette hypothèse trouve un appui considérable dans le fait que les Chinois d'Émoui sont convaincus traditionnellement qu'en mangeant des gâteaux d'offrande du 9 du neuvième mois, ils font que *leurs yeux deviennent clairvoyants* [1]. Et ceci conduit tout naturellement à cette seconde hypothèse, que l'offrande qui se fait actuellement ce jour-là se présentait effectivement dans les temps antiques aux dieux domestiques, afin d'obtenir leur aide pour découvrir à temps, et par conséquent pour prévenir, les entreprises des ennemis. Enfin on voit clairement percer dans la légende de Hoan King que l'ascension des hauteurs a été considérée comme *le moyen de détourner les malheurs des localités habitées*, quoique les Chinois ne semblent plus comprendre quels sont les malheurs que l'on prévient ainsi.

---

[1] Voy. la page 530.

Pourrait-on pousser les suppositions jusqu'à se demander si, à cette ancienne époque agitée, le besoin de donner des signaux à distance n'aurait pas pu faire inventer le cerf-volant ? En tout cas, comme nous l'avons vu, ce jouet semble avoir été, encore dans les temps historiques, exclusivement un engin de guerre avant de devenir un jouet.

@

SEIZIÈME JOUR DU DOUZIÈME MOIS

DERNIER JOUR DE FÊTE EN L'HONNEUR DE LA TERRE

@

p.577 Offrande à la terre. Repas que l'on offre à ses commis, à ses employés de commerce et à ses créanciers. Offrande du 2 du douzième mois à la terre.

On a déjà vu à la page 157 que ce dernier des jours spécialement consacrés dans le cours de l'année au culte des dieux du Sol s'appelle *bé-gê* ou « dernier jour *gé* ». Ce nom y a aussi été expliqué, et nous pouvons donc nous contenter ici de dire quelques mots de l'offrande domestique du jour.

Les objets que l'on offre le 16 du douzième mois au dieu du Sol sont de la même nature que ceux qui ont figuré sur sa table-autel le 2 du deuxième mois [1], mais généralement le nombre des plats est plus considérable. Cela vient de ce que, du moins dans les demeures des bons négociants, après la cérémonie religieuse, qui se fait selon les règles ordinaires, ces plats servent à préparer un grand repas. Déjà le premier jour *gê*, comme il a été dit à la page 156, on fait un repas où l'on invite les commis et employés de la maison ; mais le 16 du douzième mois on fait plus ; chaque personne connue du maître de la maison peut entrer, qu'elle soit invitée ou non ; on tient donc table ouverte. Cette coutume se rattache peut-être à la louable habitude des Chinois d'acquitter autant que possible toutes leurs dettes avant la fin de l'année. De là vient qu'après le dernier jour *gê* les p.578 créanciers commencent à faire la ronde de leurs débiteurs, et que l'on tient à les bien recevoir, afin qu'ils se montrent coulants si on leur demande un délai. Aussi dit-on souvent d'un créancier qui vient avertir que l'on ait à se tenir prêt pour l'échéance de la dette,

[1] Comp. la page 156.

qu'il vient « heurter à la porte pour manger le (repas de) *bé-gê* » : *p'ah-mûng tsiáh bé-gê*.

Si le repas s'achève sans que le patron ait rien dit à ses employés qui implique leur congé, ceux-ci se considèrent comme engagés tacitement par lui pour l'année qui vient. Si au contraire on n'est pas satisfait d'eux, on leur donne à entendre, tout doucement, tout amicalement, qu'ils devront chercher fortune ailleurs et que ce repas est pour eux un festin d'adieu.

Quelques personnes font une offrande au dieu du Sol le 2 du douzième mois et appellent alors ce jour, au lieu du 2 du deuxième mois, *t'âo-gê* [1], « premier *gê* ». Quant au dernier jour *gê*, celui du 16, on l'appelle parfois aussi *toā-gê* [2], « grand *gê* ».

@

[1] Voy. la page 157.
[2] Voy. la page 157.

VINGT-QUATRIÈME JOUR DU DOUZIÈME MOIS

VOYAGE DES DIEUX DOMESTIQUES AU CIEL

p.579 § 1. —Voyage au ciel du dieu de la Cuisine et des autres dieux domestiques. Repas d'adieu qu'on leur offre. Légende relative à l'origine du culte du dieu de la Cuisine qui a lieu dans le dernier mois de l'hiver.

§ 2. — Chevaux et moyens de transport en papier que l'on brûle pour les dieux domestiques. On nettoie et répare le tabernacle domestique. Réception, le lendemain, des remplaçants des dieux domestiques.

§ 1. Culte du dieu de la cuisine

@

Il a déjà été dit à la page 30 que, d'après une croyance populaire des Chinois, le 24 du douzième mois les dieux domestiques, et spécialement le dieu du Foyer, montent au ciel afin de faire au dieu du Ciel leur rapport sur la conduite tenue par leurs protégés durant l'année écoulée [1]. On comprend donc qu'avant leur départ on s'efforce de les mettre dans de bonnes dispositions en leur offrant un abondant repas.

On dispose devant le tabernacle où les dieux domestiques sont placés des p.580 aliments semblables à ceux qui, le 4 du premier mois, ont servi au festin de bienvenue offert à ces dieux à leur retour [2]. Tout ne se met cependant pas devant le tabernacle. Une part des mets est réservée au dieu de la Cuisine et placée devant le foyer, qui lui sert de résidence. On brûle l'encens, on fait les révérences et les génuflexions suivant les formes stéréotypes que nous connaissons, puis les membres de la famille se retirent à l'écart afin de laisser les dieux manger tranquillement. Pendant que

[1] Nous avons déjà essayé la page 456 d'expliquer cette croyance. On a vu alors que le dieu actuel du Foyer ou de la Cuisine a été primitivement le dieu du Feu, spécialement des feux des sacrifices, et que donc, de même qu'Agni chez les Aryas, il portait aux dieux les offrandes des hommes et était ainsi le messager naturel entre les puissances supérieures et l'homme.

[2] Voy. la page 31.

ceux-ci sont ainsi occupés, on prépare les moyens de transport et les autres objets utiles en voyage que l'on veut leur procurer et que nous allons retrouver au paragraphe suivant.

Anciennement, à ce qu'il paraît, les Chinois rendaient leurs hommages à leur dieu du Foyer le 8 du douzième mois. Du moins l'antique calendrier de King-Tch'ou dit-il que « à cette date on fait au dieu du Foyer une offrande de chair de porc et de vin ». En guise d'explication le commentateur cite la légende suivante. Yin Tsz' demeurait à Nan-Yang [1] sous la dynastie de Han. Un matin, le 8 du douzième mois, il était occupé à faire cuire des aliments lorsque le dieu du Foyer lui apparut. Il le salua de révérences répétées, offrit un chien jaune en disant que c'était une brebis jaune, et dès lors sa famille devint fort riche. C'est à cause de cela, dit le commentateur, que le peuple apporte tant de zèle au culte du dieu de la Cuisine. On trouve la même légende encore dans le huitième chapitre de l'« Investigateur des Mœurs et Coutumes », ouvrage du deuxième siècle, que nous avons mentionné à la page 149.

§ 2. Voyage des dieux domestiques au ciel

@

Dès que les habitants de la maison jugent que les pénates ont pu amplement satisfaire leur appétit, ils brûlent des chevaux, des palanquins et des porteurs en papier, répandent la cendre en l'air, font consumer par les p.581 flammes de l'argent de papier destiné au voyage des dieux, déposent vers la porte de l'eau, de l'herbe et des fèves, bref, ils répètent tout ce qu'ils ont fait le 4 du premier mois au retour de leurs dieux. Nous pouvons donc renvoyer le lecteur à ce qui a été dit à l'occasion de cette journée. Au moment de leur départ on allume des pétards près de la porte d'entrée, pour effrayer les mauvais esprits qui pourraient vouloir les empêcher de se mettre en

[1] Il y a dans la province de Honan une ville de ce nom, par 110° 14' 35" de long. et 33° 06' 15" de lat.

route ou les molester. Tout cela fait que le 24 du douzième mois s'appelle *sàng-sîn-djít*, « jour où l'on fait la conduite aux dieux ».

Les dieux partis, on peut procéder à nettoyer et à mettre à neuf leur autel et leurs images sans crainte de les déranger. On enlève les fleurs et autres ornements disposés sur les images et autour d'elles, on les brûle et on en met de nouveaux à la place ; on nettoie le tabernacle, on en repasse la peinture si besoin est, et l'on renouvelle la feuille de papier qui tient lieu près du foyer d'une image du dieu de la Cuisine [1]. De même que les fleurs, la feuille de papier qui se remplace est détruite par le feu.

Le lendemain toute cette activité se calme. La plus grande tranquillité doit régner dans la maison, car les remplaçants temporaires des dieux domestiques descendent du ciel, et il faut se garder de les incommoder et irriter en s'agitant et en faisant du bruit. En effet ce sont des hôtes, et les hôtes en Chine ont un caractère sacré, surtout ceux qui viennent de haut lieu, et qui, de retour, pourraient faire sur la famille qui les a reçus des rapports défavorables. On ne fend donc point de bois ce jour-là, on ne lave point de linge, on ne gronde pas les enfants ou les serviteurs, en un mot on s'abstient de tout ce qui fait du bruit. La politesse veut en outre que l'on offre aux hôtes célestes des sucreries et d'autres friandises, et que l'on brûle en leur honneur une bonne quantité de papier d'or et d'encens. Tout cela s'appelle *tsih t'ien-sîn hā-kàng* « recevoir les esprits célestes à leur descente ». On ne pousse cependant pas la courtoisie jusqu'à leur faire la conduite au moyen d'une offrande spéciale, lorsqu'au bout d'une dizaine de jours les dieux domestiques proprement dits reviennent les décharger des fonctions qu'ils leur avaient abandonnées par intérim.

@

---

[1] Voy. la page 462.

VINGT-NEUVIÈME OU TRENTIÈME JOUR DU DOUZIÈME MOIS

FÊTE DE LA CLÔTURE DE L'ANNÉE

@

p.582 § 1. Offrande aux dieux domestiques, aux esprits de la Porte, à la Parque et aux ancêtres. Étrennes de fin d'année. Notions auxquelles se rattache l'usage d'envoyer ces cadeaux. Aumônes, pourboire et gratifications. Rentrée des dettes. Refuge des débiteurs près du temple du dieu urbain.

§ 2. Les dieux des Murailles et Fossés. Leur origine en rapport avec celle des dieux des Villages et du Sol. Dieux urbains et champêtres des chrétiens, des Javanais et des anciens occidentaux. Le pape taoïque institue et destitue les dieux urbains en Chine. Leur rang les uns à l'égard des autres et d'après la hiérarchie des fonctionnaires.

Relations des dieux urbains avec l'autre monde. Les subdivisions de l'enfer dans le temple municipal de Canton. L'espion du dieu urbain ; il est le patron des agents de police et de ceux qui ont perdu quelque chose. Les mandarins vont coucher dans le temple du dieu urbain afin d'avoir des songes qui les aident à débrouiller les procès. Les songes considérés en Chine et ailleurs comme des révélations d'esprits supérieurs.

L'agent de police et les secrétaires du dieu urbain. Serments jurés dans les temples municipaux. Les juges infernaux ; le messager entre la terre et l'enfer ; l'agent à tête de buffle et l'agent à tête de cheval ; les messagers à cheval.

§ 3. Nettoyage de la maison vers la fin de l'année. Inscriptions sur papier rouge collées aux portes des maisons. Légende de T'ou Yu et de Youh Loui. p.583

I. Le pêcher, épouvantail pour les fantômes. Anciennement on assujettissait à l'entrée des maisons des figurines et des planches en bois de pêcher, maintenant des feuilles de papier couleur de pêche. Images ou noms de T'ou Yu et de Youh Loui contre les portes. Sentences et inscriptions qui doivent augmenter la puissance exorcisante des papiers rouges. Le rouge est en Chine la couleur du bonheur. Pièces d'étoffe rouge et petits morceaux de papier rouge placés au-dessus des portes. Papiers avec l'inscription « printemps », etc.

Anciennement le pêcher a été le symbole du soleil soit du printemps, soit de l'été. C'est pour cela que la force exorcisante de l'astre a passé sur l'arbre. Le pêcher, source de force vitale, d'immortalité et d'éternité.

II. Le coq, épouvantail pour les fantômes en Europe et en Chine. Anciennement en Chine on le plaçait contre les portes pour chasser les mauvais esprits. On mange des œufs le jour de l'an.

III. Les cordes, épouvantails pour les fantômes.

IV. Le tigre, placé en Chine à l'entrée des édifices publics et devant les tombeaux pour servir d'épouvantail contre les fantômes. Son image en guise d'amulette, dans les processions, quand on marche sur le feu, etc. Chair, poils et autres parties du corps du tigre en médecine. Pourquoi les Chinois ont toujours vu dans le tigre l'ennemi naturel des êtres invisibles.

§ 4. Veiller pour attendre le nouvel-an. Feu et repas de la clôture de l'année. Pronostics météorologiques pour l'année qui vient. Feux de clôture d'année à une époque très reculée. Leur signification probable. Le repas de fin d'année maintenant et anciennement.

§ 1. Occupations domestiques

@

Le jour par lequel se termine l'année civile est pour les Chinois une fête importante. On le marque en premier lieu par une offrande aux dieux domestiques et aux ancêtres. Les esprits de la Porte [1] et la Parque avec ses Mères [2] y ont part aussi. C'est qu'il s'agit d'un acte général d'actions de grâce envers tous les dieux et déesses avec lesquels la famille est en relation, pour tous les bienfaits qu'ils ont accordé pendant l'année p.584 écoulée à la maison et à ses habitants. D'ordinaire cette cérémonie a lieu dans le courant de l'après-midi ou le soir. Nous n'avons pas pu découvrir qu'il y ait quelque met spécial à cette offrande ; seulement quelques personnes déposent sur la table qui la porte les légumes et le riz qui sont destinés à transporter l'abondance d'une année dans l'autre, et que nous avons décrits aux pages 23 et 24. Pour le reste, on emploie la journée à se procurer toutes sortes de choses dont on aura besoin pour le nouvel-an, et à préparer des viandes, des gâteaux, des tartes et des pâtisseries de toute espèce et de toute forme pour les distribuer à ses amis, connaissances, protecteurs et pratiques, selon que le veut la loi de la coutume ou celle de l'intérêt. Cette habitude a été apportée par les Chinois dans les colonies néerlandaises aux Indes orientales, et ils la mettent en pratique sur une grande échelle à l'égard des Européens le soir de la St. Sylvestre européenne.

Ces envois mutuels de tartes et d'aliments ont un but singulier. C'est une manière de dire que durant l'année écoulée la famille a eu

---

[1] Voy. la page 28.
[2] Voy. les pages 395 et suiv.

plus que le nécessaire, et qu'elle espère que le superflu dont elle a joui passera dans les maisons de ceux à qui on envoie ces cadeaux, et y demeurera pendant toute la durée de l'année qui est sur le point de commencer. On voit donc que l'usage en question se rattache étroitement par sa signification à celle des tartes, des gâteaux et des légumes dont nous avons parlé aux pages 23 et 24, « qui passent de l'ancienne année dans la nouvelle », et que les cadeaux de fin d'année sont purement et simplement des souhaits de bonheur emblématiques, auxquels la politesse la plus élémentaire demande que l'on réponde par des souhaits analogues, c'est-à-dire par des présents.

Beaucoup de Chinois font du dernier jour de l'année leur jour de charité. Aussi voit-on ce jour-là de bons bourgeois parcourir les rues portant sur l'épaule, ou faisant porter derrière eux par un domestique, des pièces de cuivre en chapelet ; ils prêtent l'oreille et si, par exemple, il entendent dans une maison des plaintes de femmes, ils entrent, s'informent, et laissent de quoi adoucir la misère des indigents ou satisfaire les créanciers des débiteurs sans ressources. Les négociants donnent à leurs employés des étrennes calculées sur leur conduite ou leurs talents et pouvant aller jusqu'à la valeur d'un mois de salaire. Les chefs de famille font des cadeaux aux enfants et n'oublient pas non plus les servantes et les esclaves. Quelques p.585 personnes cependant attendent le premier jour de la nouvelle année pour distribuer les pourboires et les étrennes [1].

Comme nous l'avons dit à la page 577, la coutume veut que toutes les dettes s'acquittent avant le renouvellement de l'année. Aussi, le dernier jour du mois, voit-on de nombreux créanciers fort affairés qui font la ronde avec leurs notes ou leurs quittances, afin de toucher leur argent avant que le jour suivant commence. De leur côté, naturellement, les mauvais débiteurs n'osent pas rester chez eux, et n'ont d'autre moyen d'échapper que de vaguer tout le jour

[1] Comp. la page 5.

par les rues ; il y en a même qui, de peur d'avoir à donner leur dernière pièce de monnaie pour s'acquitter, ne rentrent pas même après le soleil couché, et passent la nuit dehors, au froid de l'hiver. Heureusement il existe pour ces pauvres diables un refuge où d'impitoyables créanciers ne peuvent pas les relancer. C'est la place publique qui se trouve devant le temple du dieu urbain, patron de la ville. Toutes les troupes de comédiens de la ville sont moralement tenues d'y donner chacune à leur tour, gratis ou pour une faible gratification accordée par les mandarins, une représentation pour honorer le dieu et pour le remercier de ses bienfaits pendant l'année écoulée. Ces représentations commencent vers le 24 et durent jusqu'à la fin du mois. Pendant qu'elles ont lieu, un créancier qui découvre son débiteur dans la foule ne pourrait le sommer de le payer ou laisser apercevoir son compte ou sa quittance sans s'attirer le très grand mécontentement des assistants, même sous la forme d'une bonne volée de coups. Les recouvreurs de dettes évitent pour cela avec soin de se hasarder trop près d'un *tsào-tsè-hì*, « comédie pour échapper aux dettes », même s'ils sont plusieurs ensemble pour pouvoir se prêter main forte ; car, de leur côté, les débiteurs font cause commune, et l'on sait trop bien qu'ils n'hésiteraient pas au besoin à se réunir en nombre pour se débarrasser par la force de leurs créanciers. Il est curieux de constater qu'il existait quelque chose de semblable dans la Grèce antique. Durant les neufs jours pendant lesquels se célébraient les mystères d'Eleusis, il était défendu de mettre la main sur qui que ce fût, et celui qui aurait alors osé arrêter un débiteur pouvait, sur la plainte de celui-ci, être p.586 légalement condamné même à mort [1]. Les Chinois ne sont pas allés si loin ; mais l'opinion publique est chez eux assez puissante pour maintenir sans que la loi s'en mêle l'inviolabilité du lieu de refuge. Il va sans dire du reste qu'il y a échange de sarcasmes et de plaisanteries entre les spectateurs.

---

[1] Dupuis, *Traité des Mystères*, III, sect. II.

Ce curieux trait des usages sociaux des Chinois d'Émoui nous amène tout naturellement à entrer dans quelques détails au sujet des divinités urbaines des Chinois, et par là même nous nous acquitterons d'une promesse faite à plusieurs reprises dans le cours de cet ouvrage. Le lecteur les a déjà vues intervenir d'une manière remarquable dans les intérêts de la vie journalière lorsque l'on fait en temps de sécheresse des prières pour avoir la pluie [1] et aussi lorsque les dieux urbains représentent Yama, le dieu de l'Enfer [2]. Il nous semble maintenant qu'il y aurait une lacune sensible dans notre travail, si, après avoir traité en détail de chacune des divinités principales adorées à Émoui, nous ne donnions pas un aperçu succinct de ce qui concerne les intéressants dieux des Murailles et Fossés.

§ 2. Les dieux des murailles et fossés

@

Les dieux urbains des Chinois portent l'appellation générique de « Pères des Murailles et Fossés », à Émoui *Sîng-Hông-Yâ*. Ils ont des parallèles dans la Pallas Athéné des Athéniens, dans les Urbani des Romains, et dans les innombrables saints, patrons de villes et de contrées, que le catholicisme a créés à l'instar du paganisme. Symmaque disait, à ce que rappelle Brand [3] :

> [Trad.]« The divine being has distributed various guardians to cities ; and even as souls are communicated to infants at their birth, so particular genii are assigned to particular societies of men.

En principe les dieux urbains des Chinois ne diffèrent pas des patrons, *siā*, des villages, dieux champêtres dont le lecteur a fait la connaissance p.587 à la page 149. Ces derniers sont des personnages

---

[1] Pages 68 et 72.
[2] Page 399.
[3] *Observations on popular Antiquities*, p. 195.

de l'antiquité qui ont rendu des services au peuple et que l'on a divinisés [1] ; et chaque dieu urbain est généralement l'âme du premier ou du plus célèbre des magistrats qui ont administré la ville. Aussi ne trouve-t-on presque exclusivement les temples de ces dieux que dans les ville administrées par des fonctionnaires impériaux, c'est-à-dire dans les chefs-lieux des provinces, des départements et des districts. Le nom général de ces temples est « Temple des Murailles et Fossés », à Émoui *sîng-hông-biō*.

Ici de nouveau il existe des points de comparaison remarquables entre les institutions religieuses des Chinois et celles d'autres peuples. En effet le patron spécial que presque chaque ville et chaque village possède dars les pays catholiques est très souvent, tout de même qu'en Chine, un ancien habitant ou chef de l'endroit, canonisé après sa mort. De même à Java chaque village a son dieu de la *dessa* (commune villageoise), frère jumeau du *siā* chinois. Il s'appelle « danhyang desa » et fait descendre sa protection sur le village du haut des airs ou du milieu du feuillage qu'il a choisi pour habitation. On érige en son honneur des autels avec ou sans idoles, pour invoquer sa bénédiction et lui offrir de l'encens et des fleurs. Les dieux urbains ne sont point du tout non plus inconnus aux Javanais. Ce sont chez eux les « ratou demit », ou « dedemit », qui, de même que les dieux des Murailles et Fossés, sont supérieurs aux esprits protecteurs des villages au même degré auquel les villes surpassent les villages en importance ; toutefois on les adore de la même manière que les dieux des dessas [2]. La conformité que nous constatons ici entre les Javanais et les Chinois n'a rien qui puisse surprendre, puisque sans doute il sera difficile de trouver sur notre globe un peuple qui n'ait pas, ou n'ait pas eu, un dieu spécial pour chaque localité, et presque partout les dieux locaux auront été des chefs ou autres personnages dont les hauts faits avaient perpétué la mémoire et qui ont peu à peu été divinisés.

---

[1] Voy. la page 149.
[2] Veth, *Java*, vol. I, p. 315 et suiv.

Il y a deux points importants sur lesquels les dieux urbains des Chinois diffèrent de ceux de l'antiquité occidentale. En premier lieu, ils sont en très grande majorité purement humains d'origine et ont été des p.588 personnages historiques avant de devenir des dieux ; mais on ne peut pas dire la même chose, par exemple, de Pallas, déesse d'Athènes, de Héré, déesse de Carthage, de Mars, patron de Rome, d'Apollon à Rhodes, d'Aphrodite en Chypre. Secondement les dieux locaux de l'antiquité classique ne dépendaient pas des décisions d'un pape pouvant les destituer ou les remplacer à sa fantaisie, comme c'est le cas pour les patrons des deux sexes des villes catholiques et pour les dieux des Murailles et Fossés en Chine.

Sa Sainteté Tchang, le pape des taoïstes [1], destitue de temps en temps quelque dieu urbain et nomme à sa place un mandarin décédé qu'il juge plus apte à remplir ses fonctions. C'est, dit-on, à l'instigation du dieu du Ciel, dont il est le représentant sur la terre, qu'il prend ces décisions. De cette manière il y a de fréquentes mutations dans le corps des fonctionnaires divins et tout mandarin peut espérer avoir de l'avancement encore après sa mort ; cependant il ne faut pas s'imaginer que le droit de diviniser des mandarins donne au pape taoïque une grande influence politique ; car les mutations qu'il décrète ne portent effet qu'après avoir été homologuées par le département des rites de Pékin ; de plus, les Chinois préfèrent trop les biens terrestres à d'autres pour que les mandarins fussent disposés à se compromettre dans quelque dangereuse intrigue du Maître du Ciel afin de gagner des droits à leur avancement posthume. Tous les ans le pape communique au ministère la liste des mutations qu'il se propose de faire dans le personnel divin, et ce n'est qu'après avoir été nanti de la confirmation ministérielle de ses décisions qu'il porte celles-ci à la connaissance des autorités provinciales [2]. Il en agit ainsi avec les patrons des villes à peu près comme le fait de son côté le pape de

[1] Voy. les pages 73 et suiv.
[2] *The Celestial Empire*, 22 avril 1879, p. 71.

Rome, avec cette différence néanmoins que ce dernier ne consulte guère le pouvoir civil.

Chaque père des Murailles et Fossés occupe dans la hiérarchie divine le même rang que, dans la hiérarchie des fonctionnaires humains, le premier magistrat de la ville dans laquelle se trouve le temple du dieu. En effet, tous deux étendent leur main protectrice et dominatrice sur les mêmes subordonnés et attachent leur regard sur leurs bonnes et mauvaises actions, afin de les récompenser ou de les punir selon leurs mérites. Ainsi le patron p.589 d'un chef-lieu de district, « hien », a la dignité de « tchi-hien », ou chef impérial de district, et il est subordonné au dieu urbain du chef-lieu du département, « fou », de la même manière dont le chef séculier du district doit une obéissance implicite au « tchi-fou » séculier, c'est-à-dire au préfet du département. En remontant encore l'échelle, les dieux urbains départementaux et les préfets des départements sont les subordonnés, les premiers, du gouverneur divin, le second, du gouverneur séculier de la province. Enfin tous les dieux urbains de la Chine doivent obéissance au *Sîng-Hông-Yâ* de Pékin, qui est comme l'empereur des dieux urbains. C'est là le motif pour lequel chaque père des Murailles et Fossés porte le costume officiel du magistrat dont le rang répond au sien.

Les fonctions du dieu des Murailles et Fossés sont fort importantes, en premier lieu par rapport à l'autre monde.

Il remarque tout, dit le peuple ; aucune action, bonne ou mauvaise, ne lui échappe, et il propose les actes de vertus aux récompenses du seigneur du Ciel, mais il fait connaître en enfer les transgressions et les péchés qui se commettent, afin que les coupables reçoivent de l'autre côté de la tombe le juste châtiment de leurs méfaits. Il est donc l'espion de Yama, le dieu du monde infernal [1] ; de plus il est aussi, pour toute la circonscription qui lui est assignée, le chargé de pouvoirs de ce dieu, puisque, comme il a été

[1] Voy. la page 192.

dit à la page 399, il s'empare des âmes et les livre au roi de l'enfer, pour subir dans ce lieu de tourments les supplices nécessaires à leur purification, chacune d'après le degré de son démérite. Il n'y a donc pas dans tout l'empire du Milieu un seul district, quelque petit qu'il soit, où l'enfer n'ait pas un agent toujours en éveil et surveillé lui-même par ses supérieurs, de sorte que personne absolument ne peut échapper au bras vengeur de la justice infernale [1]. p.590

C'est parce qu'il sait tout ce qui se passe dans sa circonscription qu'à Canton on a inscrit au-dessus de l'entrée du temple du dieu local [2] ces paroles comminatoires : « Le bien et le mal, la vérité et la fraude sont obscurs et confus dans ce monde, mais le ciel les distingue clairement ». Et afin de maintenir toujours présente dans les esprits la crainte des châtiments infernaux, on a placé autour de la cour intérieure du temple des sculptures représentant les différentes subdivisions de l'enfer, où des condamnés endurent les supplices les plus variés. Ici, un malfaiteur est maintenu couché sur le ventre par des bourreaux pendant que, sous les yeux du juge directeur de la division, on lui travaille le derrière à vigoureux coups de bambous. Ailleurs, d'autres bourreaux précipitent un pécheur la tête la première dans une chaudière d'huile bouillante, pour l'en retirer ensuite, bouilli et racorni, au moyen d'une fourche en fer. Ailleurs encore on scie de long un être humain, on ouvre le ventre à un autre, on en coupe un troisième en mille morceaux, on en décapite un quatrième. Bref, le « Temple des Horreurs » fait passer sous les yeux du visiteur avec tout le réalisme dont le sculpteur a été capable les plus épouvantables supplices infernaux et célestes inventés par les cerveaux chinois. Juges, bourreaux et aides-

---

[1] Ceci explique aussi pourquoi l'image du dieu local se place si souvent sur la place du temple, soit en original, soit en papier, au milieu de celles de tous ses auxiliaires, lors des grandes fêtes alimentaires qui se célèbrent devant les temples dans le septième mois pour la réfection des âmes (pages 425 et suiv.). En effet, en sa qualité de chargé de pouvoirs de Yama, il a la surveillance des âmes qui visitent la terre pour un temps, de sorte que sa simple présence suffit à les contenir ; car il va sans dire que les âmes sur le compte desquelles il ferait au prince infernal un rapport défavorable auraient un fort mauvais quart d'heure à passer.

[2] D'ordinaire appelé « Temple of Horrors » par les étrangers établis à Canton.

bourreaux sont vêtus comme les serviteurs de la justice terrestre, de sorte que la peur naturelle que les Chinois ont de leurs magistrats vient se mêler à celle qu'on leur inspire pour les tourments de l'enfer. On fait ainsi quelque effet sur le peuple ; mais ces figures sont trop grossières et dépourvues d'art pour exciter chez le visiteur européen autre chose qu'un sentiment de dégoût et de répulsion.

Le peuple croit à ce que ce temple lui montre si crûment ; aussi y voit-on journellement affluer des centaines de dévots, et surtout de dévotes, venus pour apaiser la colère des directeurs des différentes sections de l'enfer et faire pénitence, en brûlant de l'encens et des cierges, pour des forfaits vrais ou imaginaires. L'administrateur de ce temple paie sa nomination 4 000 dollars [1] et rentre en peu de temps avec usure dans ses fonds, grâce au produit de la vente d'objets nécessaires pour les offrandes, tant est considérable le nombre des pénitents. Outre ces gens, on voit dans l'édifice de nombreux désœuvrés, qui s'amusent à regarder les allants et venants, et p.591 dont peut-être il y en a d'intéressés à savoir qui se sent la conscience chargée de quelque méfait. Des devins par douzaines, assis à leurs petites tables, vendent la connaissance de l'avenir, et naturellement se font aisément bien payer par des gens qui ont peur. Des porte-balle, des cuisiniers ambulants, des charlatans et, des mendiants, qui connaissent fort bien la valeur du proverbe « où sont les gens sont les affaires », encombrent la place devant l'édifice au point qu'on ne sache parfois pas comment passer. On ne saurait visiter Canton sans donner quelques moments à ce temple, qui est peut-être ce qu'il y a de plus remarquable dans toute la ville [2].

---

[1] Williams, *The Middle Kingdom*, ch. III.

[2] On trouve bien encore dans d'autres temples municipaux que celui de Canton des représentations des diverses régions infernales, mais nulle part à notre connaissance sur une échelle comparable à ce qui se voit dans celui de Canton. On expose parfois ces images sur la place du temple lors des grandes fêtes alimentaires (voy. la page 428).

Le dieu des Murailles et Fossés est redevable de la toute-science qu'il possède touchant la conduite de ses administrés en tout premier lieu au concours de son adjudant *pâï-t'âo-tia*, « papa à la planchette » ; aussi a-t-il toujours dans chaque temple municipal à ses côtés l'image de cet être imaginaire. Le *pâï-t'âo-tia* a souvent jusqu'à huit ou même dix pieds de haut, il est fort maigre et porte un long vêtement blanc qui tombe jusque sur ses pieds. Sur la tête il porte un chapeau conique étroit et très haut — on en voit de trois pieds de haut — ressemblant assez aux chapeaux des médecins du temps de Molière et à ceux des arlequins actuels. Les gens de police les portent maintenant en Chine. Quant au visage de l'idole il est pâle et émacié ; les yeux lui sortent de la tête, elle tire une langue rouge-sang et elle a de longs cheveux plats qui lui tombent sur les épaules. D'une main elle tient un éventail, et de l'autre une planchette pour y prendre des notes, d'où peut-être son nom. Les fonctions de ce serviteur du dieu urbain consistent à découvrir tout le bien et tout le mal qui se fait dans la contrée confiée à son maître, et à en faire rapport aux autorités que cela concerne, afin que les récompenses et les châtiments se distribuent justement. Rien n'échappe à son regard. Sa taille gigantesque lui permet de parcourir des yeux toute la contrée, et grâce à sa maigreur il peut à grandes enjambées parcourir, rapide comme le vent, le territoire du père des Murailles et Fossés sous lequel il sert. Il est donc, non seulement la main droite de son maître, mais aussi ses yeux et ses oreilles. Parfois son p.592 chapeau porte l'inscription : « Une fois vu, grand bonheur », ce qui signifie : Celui dont j'aurai une fois aperçu les actions vertueuses aura une grande prospérité.

Il était dans la nature évidente des choses qu'un parfait « détective » devînt le patron des policiers en chair et en os qui obéissent, dans le même ressort administratif que lui, au mandarin impérial. Ils lui rendent en effet largement leurs hommages. En outre, il est également naturel que ce soit à lui qu'aient recours ceux qui ont perdu quelque objet ou qui sont victimes d'un vol,

puisque personne mieux que le *pâï-t'âo-tia* à l'œil infaillible n'est en état de découvrir où se trouve l'objet égaré ou qui sont les voleurs qui l'ont dérobé. Enfin ce qui précède rend fort intelligible qu'il arrive à des mandarins qu'une cause embarrasse d'aller passer la nuit dans le temple municipal, espérant que le dieu qu'on y sert leur révélera en songe ce que l'enquête a laissé obscur.

En effet, les rêves proviennent aux yeux des Chinois de l'agence d'êtres surnaturels. Ils ne sont pas seuls dans cette manière de voir. Ainsi on lit dans l'écriture sainte des Juifs et des chrétiens, par exemple, que « Dieu apparut en songe à Abimelech » [1] ; que Dieu, se tenant au-dessus d'une échelle, adressa en personne la parole à Jacob endormi, et dans une autre occasion que son ange visita en songe le même Jacob [2] ; que « Dieu apparut en songe à Laban l'Araméen » [3] ; qu'il apparut de la même manière à Salomon lorsque celui-ci était à Gabaon [4] et que son ange vint à plusieurs reprises parler en songe à Joseph, père de Jésus [5] ; que les mages d'Orient furent avertis en songe de ce qu'ils avaient à faire [6], et bien d'autres affirmations analogues. La civilisation occidentale moderne n'ajoute plus aucune foi à ces imaginations, et nous avons coutume de nous tranquilliser après quelque songe que ce soit en disant : « Ce n'était qu'un rêve » ; mais ces croyances ont subsisté dans toute leur force chez les peuples moins avancés.

> [Trad.]« Dreams », dit Burton [7], according to the Yorubans (en Afrique) and to many of our fetichists, are not an irregular action and partial activity p.593 of the brain, but so many revelations brought by the manes of the departed [8].

---

[1] Genèse XX, 3.
[2] Id. XXVIII, 12 et suiv. ; XXXI, 11.
[3] Id., XXXI, 24.
[4] I Rois, III, 5.
[5] Matth. I, 20 ; II, 13 et 19.
[6] Id. II, 12.
[7] « Abbeokuta and the Cameron Mountains », I, p. 204.
[8] Lubbock, *Origin of Civilisation*, ch. V, p. 207.

> In Madagascar, the people throughout the whole island pay a religious regard to dreams, and imagine that their good demons tell them in their dreams what ought to be done, or warn them of what ought to be avoided [1]. Lastly, when they dream of their departed friends or relatives, savages firmly believe themselves to be visited by their spirits, and hence believe, not indeed in the immortality of the soul, but in its survival of the body. Thus the Veddahs of Ceylon believe in spirits, because their deceased relatives visit them in dreams [2], and the Manganjas (Afrique méridionale) expressly ground their belief in a future life on the same fact. Persons who are pursued in their sleep by the image of a deceased relation, are often known to sacrifice a victim on the tomb of the defunct, in order, as they say, to calm his disquietude [3]... The Tongans thought that the souls of chiefs had the power of returning to Tonga to inspire priests, relations or others, or to appear in dreams [4].

Herbert Spencer nous apprend de son côté que les Iroquois, les habitants des îles Sandwich et de Taïti, les nègres du Congo et de Wanika, les Caffres et les Zoulous sont aussi convaincus que les rêves sont inspirés aux hommes par des esprits [5]. Homère faisait venir les songes de Zeus [6]. Et, pour en revenir aux Chinois, cette croyance est si bien enracinée chez eux qu'il arrive souvent en Chine qu'on aille coucher sur un tombeau pour avoir des songes révélateurs. Dans la langue parlée d'Émoui cela s'appelle *k'oùn-bōng*, « dormir sur un tombeau ». Hérodote raconte de même que

---

[1] *The Adventures of Robert Drury*, p. 171.
[2] *Transactions of the Ethnological Society*, II, p. 301.
[3] Casalis, *The Basutos*, p. 245.
[4] Mariner, *The Tonga Islands*, II, p. 138. Lubbock, *op. et loc. cit*., p. 208 et suiv.
[5] *Principles of Sociology*, ch. X, p. 152.
[6] « Iliade », 2e chant.

les Nasamones priaient, puis s'endormaient sur un tombeau, afin d'avoir en songe des révélations dont ils pussent faire leur profit [1].

Quand un mandarin va coucher dans le temple du dieu urbain pour y chercher des lumières dans une cause pendante, le peuple d'Émoui appelle p.594 cela *k'oùn-sîng-hông*, « dormir dans (le temple des) Murailles et Fossés ». D'ordinaire le jugement se prononce le jour même qui suit la nuit où le mandarin chargé, de l'enquête a obtenu les lumières qu'il cherchait, et le plus souvent cela a lieu dans le temple même où il a couché.

> [Trad.]« The district magistrate sometimes goes to this temple to pay his respects and to ask counsel in difficult cases ; and sometimes adjourns his court to the same place, in order to give solemnity to the trial, and to intimidate the witnesses to speak the truth [2].

Le dieu des Murailles et Fossés a besoin d'autres auxiliaires encore que d'espions qui surveillent les bonnes et mauvaises actions des hommes. Il ne peut pas se passer d'agents chargés de traîner les criminels devant son tribunal. C'est pourquoi Yama lui a donné comme fonctionnaire de police un second adjudant, qui a l'ordre de saisir et d'enchaîner quiconque est coupable de méchantes actions. D'après quelques personnes, ce commissaire de police serait assisté d'une multitude d'agents inférieurs, et de même notre « détective » en chef de tout à l'heure aurait à ses ordres toute une armée d'espions secrets. Quant à celui que nous avons appelé le commissaire, on le représente comme un monstre, tout au plus haut de trois pieds, mais épais presque d'autant. Lui aussi a la langue pendante hors de la bouche, et la hideur qui en résulte est renforcée par la couleur noir de geai de la figure, qui tranche affreusement derrière le rouge-sang de cette langue. Il a un manteau noir, une coiffure noire, et il tient des chaînes à la

---

[1] Hérodote, IV, 172.
[2] *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society for 1869-70*, p. 177.

main, ce qui ne contribue pas à le rendre moins terrible. Il tient serrée dans la main droite une tablette sur laquelle on lit : « Je mets sévèrement la main sur les vrais criminels », ou bien : « Point de salut pour les criminels » ou bien encore quelque autre inscription, toujours expressive de l'inflexible sévérité avec laquelle il s'acquitte de sa charge. A Émoui on l'appelle *ói-á-koúi*, « fantôme-nain », ou bien *im-tch'e*, « agent de police du monde des ténèbres ».

Le dieu urbain a encore pour l'assister dans ses fonctions deux secrétaires, dont les statues, quelquefois plus grandes que nature, flanquent la p.595 sienne à droite et à gauche dans son temple. Comme ils ont à noter avec soin le bien et le mal que font les gens, ils tiennent un livret et un pinceau, insignes de leur dignité. On les appelle *sok-pò-si* [1], « prompts rapporteurs ou vengeurs ». Souvent c'est à leurs pieds que se font les serments de justification avec invocation sur les parjures de la vengeance du ciel et de l'enfer. Très souvent aussi, les conventions se concluent avec serment juré sous leurs yeux, et alors on les somme solennellement d'inscrire le pacte dans leur livre et de faire tomber le châtiment sur celui qui le violerait.

Deux autres satellites importants du dieu urbain sont des fonctionnaires chargés d'examiner et de juger sous sa surveillance les délits qu'on lui dénonce. On les nomme à Émoui *p'oàⁿ-koaⁿ kip-sàï*, « fonctionnaires délégués (du monde infernal) pour prononcer les sentences », ou, plus brièvement, *p'oàⁿ-koaⁿ*, « fonctionnaires de jugement » [2]. Les gens du peuple considèrent l'un comme juge militaire, *boú-p'oàⁿ*, et l'autre comme juge civil, *boûn-p'oàⁿ*, d'après

---

[1] Représentent-ils peut-être le secrétaire particulier de Yama, représenté aussi par le Sang-Souratma des Hindous de l'île de Bali ?

[2] [Trad.]« To cut off a cock's head and fasten it with a paper on which the oath is written, to the wall in front of this idol, and to step over the brazier in front of the shrine of the Ch'eng Hwang, are the most solemn methods of taking an oath that I know of among the Chinese ; and a perjury committed under such circumstances, it is very generally believed, will be visited with very speedy punishment ». D. B. Mc. Cartee, *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society for 1869-70*, p. 177.

la nature des causes qu'ils supposent attribuées à chacun des deux. Le soin de mettre leurs sentences à exécution regarde naturellement l'enfer, où les âmes condamnées sont entraînées par les agents de police invisibles dont nous avons présenté au lecteur la personnification ou le chef, le fantôme-nain.

Enfin il y a un esprit qui entretient les communications entre le dieu urbain et l'enfer. Il porte à Émoui le nom de *im-iông-si*, « fonctionnaire des ténèbres et de la lumière ». Ce nom s'explique de lui-même. Son image se trouve dans la plupart des temples municipaux. On lui peint une moitié du visage en rouge et l'autre en noir, pour indiquer qu'il exerce son autorité et dans p.596 ce monde-ci, celui de la lumière (Yang, *iông*), et dans l'autre, celui des ténèbres (Yin, *im*) [1].

Outre les auxiliaires que nous venons d'énumérer, il y en a un grand nombre d'autres, gardes, adjudants, suppôts et aides du père des Murailles et Fossés, dont les représentants peuvent se trouver dans son temple, plus ou moins complets suivant l'importance de l'édifice. Ainsi il y a deux agents dont l'un a une tête de buffle et l'autre une tête de cheval [2]. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter à en faire la revue en détail. Nommons seulement encore les deux *bé-sài-yâ*, « envoyés montés », placés souvent à gauche et à droite de l'entrée principale du temple, ce qui fait que l'on peut reconnaître celui-ci du premier coup d'œil. Ce sont deux satellites, dont chacun tient par la bride un cheval qui se cabre, comme s'ils

---

[1] Comp. les pages 60 et 432.

[2] Nous n'avons pas de données certaines sur l'origine de ces deux images ; toutefois, comme elles accompagnent toujours Yama, le dieu de l'Enfer, dont elles sont les satellites inséparables, il ne nous semble pas improbable qu'elles auront pu venir des pays bouddhistes en Chine dans la compagnie de ce même dieu. Les Chinois d'Émoui donnent à l'un le nom de *goû-tsiòng-koun*, « général-bœuf », ou de *goû-yâ*, « père-bœuf », et à l'autre celui de *bé-tsiòng-koun*, « général-cheval », ou de *bé-yâ*, « père-cheval ». Serait-il permis de deviner sous le premier une forme abâtardie du géant Mahes'asoura, prince des mauvais esprits, qui se transforma en taureau sauvage et fut vaincu par Parvati ? Et, d'autre part, se pourrait-il que le *bé-yâ* représentât peut-être les Kinnaras de la mythologie bouddhique, musiciens cornus à têtes de chevaux, qui sont au service de Kouvera, prince des esprits infernaux qui gouverne la partie septentrionale du monde ?

se tenaient prêts à se mettre en selle au premier signe du dieu urbain.

§ 3. Inscriptions et dessins des portes, leur origine et leur signification [1]

@

Une des principales occupations des derniers jours de l'année consiste dans les soins nécessaires au nettoyage des maisons et du mobilier, et à cette occasion on renouvelle les feuilles de papier rouge des portes et des fenêtres. Le grand nettoyage proprement dit se fait d'ordinaire un jour heureux, choisi d'avance entre le 20 et le dernier jour du mois. Il ne doit pas avoir lieu si la famille est en grand deuil ; car de même que le deuil ne p.597 permet point à ceux qui le portent de se raser la tête, ce serait le rompre que d'embellir la maison.

Quant au renouvellement des inscriptions sur papier rouge qui sont collées aux portes et aux fenêtres, le lecteur se souviendra sans doute qu'il en a déjà été question dans notre article sur le premier jour de l'année [2], et qu'entre autres détails nous y avons indiqué les noms donnés par les Chinois d'Émoui à ces remarquables talismans. Mais nous n'avons rien dit encore de leur origine et de leur signification. C'est de cette question que nous allons nous occuper maintenant, puisqu'un des objets principaux que nous nous proposons dans cet ouvrage est de remonter autant que possible jusqu'à l'origine des usages et habitudes, même insignifiants en apparence. On trouvera en outre dans cette étude une preuve de plus de l'indestructibilité des anciens usages en vigueur dans l'empire du Milieu. Comme dans d'autres recherches analogues nous prendrons pour guides principaux les écrivains chinois eux-mêmes.

---

[1] Ce qui suit a déjà été publié en substance dans la *China Review*, vol. IX, pages 20 et suiv.
[2] Voy. la page 6.

> « D'après les « Livres de l'empereur Hoang Ti » il y avait dans la plus haute antiquité deux frères, T'ou Yu [1], et Youh Loui. Ils avaient le don naturel de pouvoir maîtriser les fantômes. Sur le mont Tou-Soh ils gouvernaient tous les fantômes et ils les soumettaient à une enquête sous un pêcher ; et quand ils en trouvaient qui, injustement et sans motifs suffisants, causaient témérairement aux hommes du malheur et du dommage, ils les liaient avec des cordes d'herbe aquatique (*Phragmites* ?) et les saisissaient pour les jeter en pâture aux tigres. C'est en souvenir et en imitation de ce qui a eu ainsi lieu que les magistrats de districts se sont là dessus mis, à l'approche du dernier jour de l'an et ce jour-là même, à toujours placer aux portes des images en bois de pêcher [2], à y suspendre des cordes d'herbe aquatique et à y peindre des tigres, afin de paralyser les influences néfastes.

p.598 Ainsi s'exprime dans son huitième chapitre l'« Investigateur des Mœurs et Coutumes », ouvrage du deuxième siècle, comme nous l'avons vu à la page 149. Mais le commentateur du Calendrier de King-Tch'ou donne de la même légende la version un peu différente que voici :

> « Il y a sur la montagne de la ville des Pêches un grand pêcher dont la cime se penche au-dessus de trois mille milles. Un coq d'or, qui chante quand apparaît la lumière du soleil, y est perché. Sous l'arbre se trouvent deux esprits, dont l'un se nomme Youh et l'autre Loui, qui, avec des cordes d'herbe aquatique, guettent les fantômes malfaisants. Quand ils les prennent, ils les massacrent.

On peut trouver dans le « Supplément des Livres de la dynastie de Han » [3] une troisième rédaction, empruntée au « Canon des

---

[1] On lui donne bien plus fréquemment encore le nom de Chun T'ou.
[2] D'après le chap. 16 du Loun-hung ces images représentaient T'ou Yu et Youh Loui.
[3] *Souh-Han-chou*, V.

Terres et des Mers » [1]. On y lit aussi que l'empereur Hoang Ti (2697-2597 av. J. C.) fit une répétition symbolique de ce que faisaient les deux frères ; on plaça au-dessus de la porte un objet en bois de pêcher [2] et l'on y représenta les deux frères, avec des cordes dans leurs mains pour lier les mauvais esprits, et un tigre.

L'empereur Youen Ti [3] de la dynastie de Liang [4] place dans le Sud-Est p.599 la montagne de la ville des Pêches dont parle la légende, et il dit :

> « Dès qu'apparaît la première lueur du jour, le coq de ce pêcher chante, et tous les coqs du monde sont excités par cela et chantent aussi [5].

Et les « Écrits sur les dix Iles » [6] placent le mont Tou-Soh dans l'océan oriental [7].

Cette antique légende, déjà mentionnée dans un des livres chinois les plus anciens et même, si l'on ose en croire l'historiographe de la dynastie de Han, connue à l'empereur Hoang Ti (26 siècles avant notre ère), est la forme fabuleuse qu'a prise la description, précieuse pour nous, de certaines notions populaires très vieilles au sujet des mauvais esprits. Elle nous apprend que l'on considérait comme formant des objets d'horreur et de crainte pour les fantômes, outre T'ou Yu et Touh Loui :

---

[1] C'est un des plus anciens ouvrages géographiques des Chinois. Peut-être est-il aussi vieux que le *Chou-king*, ce livre classique dont les renseignements remontent jusqu'au 23e siècle avant J. C. Il se meut surtout dans le domaine de l'extraordinaire et du surnaturel, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit fort estimé des Chinois.

[2] L'auteur ne dit pas explicitement de quelle espèce d'objets il entend parler. Il écrit [][], et explique le second caractère en le décomposant dans les éléments « bois » ou « arbre » et « changer » ou « modifier », parce que, dit-il, vers la fin du cycle annuel le bonheur doit se renouveler de même que l'année. Nous croyons donc ne pas pouvoir mieux traduire les deux caractères employés par lui que par « objet de bois de pêcher destiné à faire venir un nouveau bonheur sur la maison ».

[3] 552-555 apr. J.-C.

[4] Dans son ouvrage intitulé [][][][*Kin lôw tszè*], qui traite d'affaires de gouvernement, de révolutions dans divers États et de nations étrangères. Voy. Wylie, *Notes on Chinese Literature*, p. 127.

[5] « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », ch. 83.

[6] Déjà cités à la page 166.

[7] « Trésor etc. », *loc. cit*.

I. le pêcher sous lequel leur sentence se prononçait et les tigres les dévoraient ;
II. le coq perché sur ce pêcher ;
III. les cordes dont on les liait ;
IV. les tigres qui les dévoraient.

Chose remarquable, cet arbre, ces deux sortes d'animaux et ces cordes continuent, sous des formes modifiées ou non, à remplir en Chine, au-dessus des portes des maisons, le rôle d'épouvantail de fantômes, ou le jouaient anciennement. Passons ces objets en revue.

I. *Le pêcher, d'où proviennent les inscriptions des portes sur papier rouge. Le rouge, couleur du bonheur.*

Anciennement, dit la légende, les fantômes malfaisants étaient jugés et dévorés sous un pêcher. Cet arbre épouvantait donc les esprits et les démons, et les objets fabriqués avec son bois devaient être très puissants pour leur faire prendre la fuite. C'est pour cela, comme on l'a vu, que dans la Chine antique on suspendait aux portes des figurines en bois de pêcher, d'après l'« Investigateur des Mœurs et Coutumes », des objets faits avec ce bois, d'après le « Supplément des Livres de la dynastie de Han », afin d'écarter les influences malignes des esprits malfaisants [1].

p.600 Plus tard ces figurines furent remplacées par des planchettes du même bois. Du moins lit-on dans le calendrier de King-Tch'ou (sixième siècle) :

> « Au jour de l'an on fait des planches de bois de pêcher et on les assujettit à la porte. On les nomme arbres ou bois des génies.

Cette dénomination est la preuve que d'après la croyance populaire, l'usage de ces planches provenait de la légende du pêcher, car il serait difficile d'entendre ces 'génies' autrement que comme

[1] Sur ces influences voy. les pages 321 et suiv.

désignant T'ou Yu et Youh Loui. Un autre ouvrage chinois [1] confirme surabondamment cette manière de voir. On y lit :

> « On nomme arbres ou bois des génies les planches de bois de pêcher que l'on fait au nouvel-an et que l'on assujettit à la porte, et elles représentent le pêcher de la montagne de Youh Loui.

Le but en vue duquel on les mit aux portes ne laisse de son côté place à aucun doute quand on lit le passage suivant des « Règles touchant l'art magique » [2] :

> « Le pêcher est le plus excellent de tous les arbres. C'est pourquoi il soumet les influences malignes et réprime des centaines de fantômes. Et le talisman de bois de pêcher que les gens de l'époque actuelle se font et assujettissent au-dessus des portes pour réprimer les influences malignes est cet arbre des génies.

Les planchettes de bois de pêcher constituent à notre avis la transition pour arriver aux feuilles de papier rouge que les Chinois actuels collent aux portes. On en trouve déjà l'indication directe dans le nom de *t'ô-âng-tsoá*, « papier rouge-pêche », que les habitants d'Émoui donnent au papier dont on les fait. Le lecteur a vu aussi à la page 339 que les morceaux de papier rouge que l'on colle aux portes, pour écarter les fantômes et les esprits qui causent les maladies, lors de la fête de l'été, s'appelaient, il y a de 16 à 18 siècles, des « sceaux de pêches ». Il n'y a donc aucun doute que tous ces papiers ne soient une transformation des planchettes de pêcher p.601 des anciens habitants du King-Tch'ou, et ne proviennent donc, avec les planchettes, des propriétés attribuées en général au pêcher, et spécialement du pêcher de la légende de T'ou Yu et de Youh Loui.

---

[1] Cité dans le *Miroir et Source de toute Recherche*, ch. XX.
[2] Cité dans le « Trésor etc. », *loc. cit*.

C'est si vrai que maintenant encore on a l'habitude de représenter ces deux frères sur les papiers en question soit par leurs images, soit par leurs noms. On les dispose de façon à ce qu'il s'en trouve un sur chaque battant de la porte. Ils se trouvent ainsi comme présents en personne sous leur pêcher, pour saisir et tuer tout démon qui essayerait de se glisser dans la maison avec de mauvaises intentions. La puissance préservatrice de ces feuilles de papier leur vient ainsi en tout premier lieu de leur couleur rouge, imitation de la couleur des fleurs ou des fruits du pêcher, qui rappelle éloquemment aux fantômes et démons le sort qui les attend sous le pêcher de T'ou Yu et de Youh Loui, s'ils se permettent de tourmenter les hommes.

Il est donc fort naturel qu'à l'approche du nouvel-an on pense à les renouveler ; car les intempéries en ont dans le courant de l'année fait pâlir la couleur et par conséquent s'affaiblir l'effet, et justement vers le moment du renouvellement de l'année on a plus besoin que jamais de leur protection, puisque c'est à cette époque surtout que les démons vaguent en grand nombre pour se glisser dans les maisons et y faire du mal. On les couvre d'inscriptions de toutes sortes pour en augmenter la force ; mais nous ne nous y arrêterons pas, car il y en a une si immense variété que nous n'en finirions pas si nous voulions les décrire et les traduire. Cependant nous ferons remarquer que ces inscriptions et formules magiques appartiennent à une forme de superstition qui n'est point étrangère du tout à notre continent. Nombre de personnes en Europe cherchent à se préserver d'une mort prématurée en portant sur elles l'Évangile selon St. Jean ou bien un rouleau de papier, de la longueur de Jésus ou de la Ste Vierge, couvert de prières ; — on s'y suspend sur la poitrine des médailles où sont gravées des images de saints, des formules consacrées et des prières, et les prêtres de Mahomet vendent au peuple, comme préservatifs, des morceaux de papier sur lesquels se trouvent des passages du Coran : — les Chinois ne sont ni plus, ni moins superstitieux.

Les détails que nous avons donnés expliquent d'eux-mêmes pourquoi la couleur appelée par les Chinois « rouge-pêche » est à leurs yeux la couleur p.602 du bonheur. Nous avons déjà indiqué à la page 25 que l'orange doit pour une grande part à sa couleur l'importance que les Chinois accordent à ce fruit. C'est qu'il est rouge. On porte dans sa poche des morceaux d'étoffe rouge, et l'on tresse avec les cheveux, pour faire la queue, des fils de soie rouge [1] ; tout présent, pour être acceptable, doit être enveloppé de papier rouge ou au moins accompagné d'un morceau de papier ; c'est au point qu'à Émoui le terme reçu pour désigner un cadeau ou un pourboire est *âng-pao*, « paquet rouge ». La couleur rouge joue son rôle dans presque toutes les solennités, tout particulièrement lorsqu'on célèbre un mariage ; on fait cadeau d'oranges aux enfants à l'occasion du nouvel-an [2] et les cartes de félicitations ou d'invitation sont toujours rouges. Bref, dès que l'idée du bonheur est prédominante, dès que règnent la joie et la gaîté, on fait usage de la couleur rouge, et on ne l'écarte que dans le deuil. Cela vient de ce que c'est la couleur des fleurs et des fruits du pêcher, laquelle chasse loin les mauvais esprits et les démons ; cette couleur n'est donc pas tant celle du bonheur parce que directement elle causerait la prospérité, que parce qu'elle préserve du mal causé par des fantômes dangereux.

Ce n'est pas pour un autre motif que les Chinois aiment fort à étendre au-dessus de l'entrée de leur demeure une pièce d'étoffe rouge, usage presque aussi répandu chez eux que celui de coller des feuilles de papier rouge autour des portes et sur les portes. C'est encore pour cela que si souvent ils font flotter aux linteaux des portes cinq bandes de papier rouge, sans dessins ni inscriptions, qui tiennent lieu des symboles des cinq bénédictions qui ont été décrits en note à la page 6. Enfin c'est toujours pour la même raison que, le jour de l'an, ils tiennent si fort à coller à

---

[1] Cette coutume est extrêmement répandue chez les Chinois de Java.
[2] Voy. les pages 16 et 25.

chaque porte qui s'ouvre en dedans une feuille de papier rouge, de la forme d'un grand as de carreau, sur laquelle se trouve en encre noire le caractère 春 « printemps » (à Émoui *tch'oun*).

On a vu dans notre article sur la réception du printemps [1] et dans celui sur la fête des Tombeaux [2] quelle importance les Chinois attachent à p.603 apporter dans leurs villes, leurs villages, leurs demeures les influences bienfaisantes que la saison printanière répand sur la nature qui renaît. Nous avons aussi exposé [3] comment ils pensent atteindre ce but en ornant leurs maisons avec des fleurs et de la verdure. Or, si on affiche le mot de « printemps » contre les portes le premier de l'année, c'est précisément avec la même intention.

C'est un ancien usage, puisque le calendrier de King-Tch'ou dit que « le jour de l'ouverture du printemps [4], on affichait les deux caractères « printemps comme il faut » ». Maintenant encore ces deux caractères se voient fréquemment sur les portes à deux battants, le premier sur le battant de droite, et le second sur le battant de gauche. Le mot de *tch'oun*, « printemps », employé par les habitants d'Émoui, a encore pour eux l'avantage de signifier dans leur langue aussi « surplus » [5] ; cela fait que, lorsque ce mot se trouve sur une porte qui s'ouvre en dedans, chaque fois qu'on la pousse il entre dans la maison, avec le bon souffle réconfortant du printemps, l'abondance, fille de la jeune saison, tandis que la couleur rouge de pêche du papier qui porte ce mot écarte les fantômes et méchants esprits, qui voudraient profiter de ce que la porte est ouverte pour se glisser dans l'habitation. On affiche encore à l'intérieur et à l'extérieur des maisons chinoises toutes sortes d'autres morceaux de papier rouge, dont chacun porte un

[1] Voy. les pages 90 et suiv.
[2] Voy. les pages 239 et 244 et suiv.
[3] Voy. les pages 244 et suiv.
[4] Le 5 février ; voy. la page 45.
[5] Comp. la page 25.

caractère d'écriture. Parmi ces caractères on voit partout répétés ceux qui signifient bonheur [], emploi lucratif [] et longue vie [].

Il nous reste une question à élucider. Pourquoi la légende de T'ou Yu et de Youh Loui parle-t-elle du pêcher, et non point de quelque autre arbre, comme de celui sous lequel les mauvais esprits et démons sont jugés ? Nous répondons que, sans aucun doute, cela vient de ce que les anciens Chinois avaient fait du pêcher le symbole du soleil, d'où découlait que cet arbre, en qualité de représentant de l'astre de la lumière, était tout indiqué pour servir d'épouvantail des fantômes et des démons, qui errent la nuit de tous côtés.

Il serait superflu de nous arrêter longuement à ce rôle qu'on fait jouer p.604 au grand dieu du Jour, puisque chacun sait que la nuit inspire aux enfants et aux personnes peu cultivées un malaise, qui se traduit en crainte, nourrie par tous les bruits dont on ne connaît pas l'origine et qui semblent mystérieux. Ces terreurs ne se dissipent que lorsque le jour paraît. Ce genre d'impressions étaient très fortes chez les peuples primitifs, et tout naturellement, avec leur habitude de confondre ensemble les causes et les effets, ils ont cru que les fantômes, en réalité enfants de leur terreur, s'enfuyaient aux rayons du soleil. Aussi, d'après la mythologie perse, les démons ne peuvent être vaincus qu'au milieu du jour, parce qu'alors ils se reposent [1].

Il n'y a donc à parler encore que du rôle joué par le pêcher comme symbole et remplaçant du suprême pouvoir qui chasse les démons. Le « Livre des Rites » dit : « Dans le mois moyen du printemps le pêcher commence de fleurir » [2]. En effet, dans le cours du mois où le soleil passe l'équinoxe du printemps et, rendant les jours plus longs que les nuits, fait triompher l'esprit de la Lumière, les pêchers se parent de leur floraison annuelle. Très sensibles à la

---

[1] De Gubernatis, *die Thiere in der indogermanischen Mythologie*, Ie partie, ch. I, § 3, p. 85.
[2] Chap. des « Prescriptions mensuelles ». [trad. Couvreur.]

chaleur solaire, leurs délicates fleurs nouent très promptement, ou très promptement s'étiolent et périssent, suivant que le soleil printanier les réchauffe plus ou moins de ses vivifiants rayons. Il résulte de là que les fleurs qui s'épanouissent vers le sud ont les plus grandes chances de donner du fruit, tandis que le côté nord de l'arbre ne produit presque pas de fleurs et n'a que des feuilles. Le pêcher donc, de même que le soleil, a sa plus grande force au sud. Ses fleurs renaissent et restent en vie en même temps que les rayons vivificateurs du soleil printanier, et c'est là ce qui nécessairement a fait de lui le symbole du dieu de la Création et, comme ce dieu, l'expulseur des fantômes et des démons. Aussi, pénétré de cette parenté de l'arbre avec l'astre, un auteur chinois dit-il :

> « Les rameaux situés dans la partie sud-est du pêcher (c.-à-d. les rameaux tournés du côté du soleil à son lever et à sa culmination, ceux donc qui sont les plus vigoureux) qui ont une longueur de deux pieds huit pouces et s'inclinent vers le soleil, sont abhorrés des fantômes [1].

p.605 Mais, en même temps que du soleil printanier, le pêcher a été dans la Chine antique aussi le symbole du mois moyen de l'été, c'est-à-dire du soleil à l'apogée de sa puissance. Liou Ngan disait au deuxième siècle avant notre ère dans ses spéculations philosophiques : « L'arbre du quatrième mois est le pêcher » [2], et c'est ainsi lui qui a fait que l'on puisse savoir que cette conception a en effet anciennement existé. Probablement les anciens habitants de l'extrême Orient voyaient toutes les années le pêcher non seulement renaître avec le soleil de la première saison, mais aussi atteindre au milieu de l'été sa phase de plus grand développement et de plus grande vigueur, parallèlement avec ce roi de l'univers ; — raison de plus de l'identifier avec le soleil.

---

[1] Voyez dans le « Trésor de toutes sortes de Choses, augmenté et revu », *loc. cit.*, le « Livre des Recherches sur l'Étranger ».

[2] « Explication de la Grande Lumière », ch. V.

On comprend fort bien maintenant pourquoi, dans la version qu'il donne de la légende de Tou Yu et de Youh Loui, l'empereur Youen Ti place au sud-est la « Montagne de la ville des Pêches », et pourquoi, d'après les « Écrits sur les dix Iles », le mont Tou-Soh est situé dans l'Océan *oriental* [1] ; car l'orient et le midi sont les régions du ciel, non seulement du soleil diurne à son lever et à sa culmination, mais en même temps aussi du soleil annuel qui naît au printemps et dont la force culmine en été [2], de celui qui a le pêcher pour symbole. De là aussi ressort clairement pourquoi chez les Chinois cet arbre passe pour symboliser la force vitale, l'immortalité et l'éternité. Il emprunte ces attributs directement au soleil, grand expulseur des démons qui causent les maladies et la mort, et en même temps source première de la vie universelle, sans laquelle aucun être vivant ne croît ni ne subsiste. Les anciens alchimistes et philosophes taoïstes, qui exploraient dans tous les sens forêts et montagnes dans l'espérance d'y trouver les éléments de l'élixir de vie, ont dû promptement sentir leur attention s'arrêter sur le pêcher, dont la vie dans ses phases annuelles reproduit si exactement les phases du cycle parcouru par le soleil. Il n'y avait pas loin de cette observation à la conviction que cet arbre tirait de l'astre des forces vivifiantes, et bientôt le pêcher fit dans les légendes taoïstes son p.606 apparition en qualité d'arbre de l'immortalité. Du reste, nous renvoyons à la page 430 de cet ouvrage, où ce point à déjà été traité [3].

II. *Le coq épouvantail des fantômes*.

Une nouvelle preuve que c'est en qualité de remplaçant du soleil qui chasse les démons que le pêcher de T'ou Yu et de Youh Loui a pris place dans l'ancienne mythologie chinoise, se trouve dans les

---

[1] Voy. les pages 598-599.
[2] Comp. la page 470.
[3] Les mêmes raisons qui ont fait donner ces attributs au pêcher, sont causes qu'en Chine le saule, qui est aussi un arbre du soleil (voy. la page 252), remplit les fonctions d'arbre de la vie et d'épouvantail des démons : voy., par ex., les pages 293, 329, etc.

variantes de la légende que nous avons empruntées au calendrier de King-Tch'ou et à l'ouvrage de l'empereur Youen Ti, variantes qui parlent d'un coq perché sur l'arbre et chantant à l'aube de la lumière du soleil. Car non seulement le coq est, lui aussi, un symbole du soleil dont il salue l'apparition à plein gosier, mais encore, dès que sa voix aiguë interrompt le silence de la nuit, tous les démons prennent la fuite parce que les ténèbres se hâtent de battre en retraite devant la lumière solaire qui va paraître.

Nous avons déjà fait remarquer à la page 226 qu'en Europe aussi le coq est doué par la crédulité populaire de la vertu de chasser les fantômes, et nous avons cité à ce sujet un passage aussi clair que l'on pourrait le désirer, tiré du Hamlet. Mais Shakespeare n'est point le premier dont les écrits témoignent de l'existence de cette superstition. Ainsi le poète chrétien Prudence, qui a vécu plus de mille ans avant lui, mentionnait déjà le coq comme faisant fuir les mauvais esprits [1]. Spenser décrit la superstition de l'Occident quand il dit :

> [Trad.] « The morning-cock crew loud,
> And at the sound it shrunk in haste away,
> And vanished from our sight ;

mais ses paroles pourraient aussi s'appliquer à ce que l'on croit en Chine, où le coq joue aussi le rôle d'épouvantail des fantômes, et où pour cela on le plaçait au nouvel-an à l'entrée des maisons. Autant que nous avons pu nous en assurer cette coutume est tombée en désuétude à Émoui, mais elle était en pleine vogue en Chine au sixième siècle, à ce que témoigne le calendrier de King-Tch'ou. On lit dans cet ouvrage qu'au nouvel an

> « on plaçait des coqs peints au-dessus des portes, parce que les fantômes en p.607 ont peur ;

ou, comme s'exprime le commentateur :

---

[1] Brand, *Observations on popular Antiquities*, p. 322.

> « On tuait des coqs et on les attachait aux portes, usage ayant pour but de chasser les maladies contagieuses.

Pourquoi était-ce précisément au nouvel-an que se pratiquait ce moyen de conjuration ? Ce n'est pas difficile à dire. Le coq n'est-il pas avant tout symbolique de l'aube du jour, le printemps n'est-il pas le matin de l'année, et le nouvel-an n'est-il pas l'aube de ce matin ? Le coq donc est consacré au premier jour de l'année, justement parce qu'il l'est aux premières lueurs du jour. Du reste, nous avons déjà indiqué aux pages 226 et 227 le rôle que le coq jouait en Chine le jour de l'an, et nous avons en même temps fait mention de l'usage curieux d'avaler alors un œuf de poule, particularité dont nous sommes de nouveau redevables au calendrier de King-Tch'ou d'avoir connaissance. D'après le commentateur de cet ouvrage on avalait l'œuf afin de « détourner les vapeurs pestilentielles » c'est-à-dire pour écarter de son corps les êtres invisibles [1] qui causent les accidents, les maladies et la mortalité des hommes. Évidemment le commentateur a raison, et, de même que, d'après notre précieux calendrier, « on mangeait au nouvel-an de la soupe aux pêches », c'est-à-dire les germes productifs de l'arbre solaire qui met en fuite les fantômes, de même, sans aucun doute pour des motifs strictement analogues, on avalait ce jour-là le germe productif, la quintessence, de l'oiseau solaire qui met en fuite les fantômes, avec l'intention par surcroît de s'assimiler les influences bienfaisantes et fécondantes de la saison printanière que le coq symbolise.

III. *Les cordes épouvantails des fantômes*.

Les cordes faites de plantes aquatiques dont, au dire de la légende, T'ou Yu et Youh Loui se servaient pour lier les fantômes avant de les jeter p.608 en pâture aux tigres, ont à leur tour suggéré

[1] Voy. la page 321.

un moyen de conjurer les démons et mauvais esprits. On lit dans l'« Investigateur des Mœurs et Coutumes » [1] :

> « En souvenir et en imitation de cet événement des temps anciens, les magistrats des districts plaçaient toujours, à l'approche du dernier jour de l'année et à ces figurines en bois de pêcher aux portes, y suspendaient des cordes d'herbe aquatique et y peignaient des tigres, afin de paralyser les influences néfastes ».

De son côté, le calendrier de King-Tch'ou dit :

> « On affiche au-dessus de la porte un coq peint, on suspend par dessus des cordes d'herbe aquatique et l'on place sur les côtés des talismans en bois de pêcher ; car les fantômes en sont effrayés.

Actuellement, du moins à Émoui, ces cordes ne figurent plus parmi les talismans ; jamais nous n'en avons aperçu aux portes. Mais c'est précisément le contraire qui est vrai du tigre, du bourreau des fantômes condamnés à mort par les deux frères sur la montagne de la ville des Pêchers.

IV. *Le tigre épouvantail des fantômes*.

On vient de voir, par le passage de l'« Investigateur des Mœurs et Coutumes » que nous avons cité, que déjà dans l'antiquité des images de tigres remplissaient aux portes les fonctions d'épouvantails des fantômes. Maintenant encore dans les villes chinoises on les voit partout à l'entrée des temples et aux portes des demeures des mandarins.

Ce sont, ou bien deux tigres en pierre, placés, l'un à droite, l'autre à gauche de l'entrée principale, ou bien, s'il s'agit de l'habitation d'un magistrat, des tigres peints en couleurs voyantes sur un mur blanc en face de l'entrée principale ou sur les portes elles-mêmes. On a parfois supposé qu'ils sont postés là afin que,

---

[1] Voy. la page 597.

chaque fois que le mandarin entre dans son Yamun ou en sort, ses yeux s'arrêtent sur ces monstres dévorants, et qu'ainsi il se souvienne que les malversations et la tyrannie sont abominables [1] ; mais il est absurde de supposer que les gens en autorité voulussent eux-mêmes faire peindre sur leurs palais le symbole de l'avidité et s'exposer ainsi de gaîté de cœur aux traits de la satire populaire. Il est p.609 infiniment plus vraisemblable que ces images de tigres ont pour but d'écarter les esprits malfaisants, d'autant plus que ces monstres montent souvent la garde, représentés en pierre, devant les tombeaux de dimensions importantes. En effet, dans ce dernier cas, il ne peut être question d'avertir l'habitant de la tombe de se tenir en garde contre la rapacité et la cruauté ; et, au contraire, l'hypothèse qui voit dans les tigres des épouvantails pour les démons est parfaitement d'accord avec la croyance populaire d'après laquelle ces fantômes malfaisants, s'appliquent surtout à troubler le repos des morts [2].

On dispose temporairement des tigres en papier, pour chasser les fantômes, à l'entrée des temples dans lesquels on célèbre des messes taoïques et on fait des offrandes [3]. On peint des tigres sur de petits morceaux de bois, on en grave l'image sur des pièces de métal ou on en fait avec de l'armoise [4], lors de la grande fête de l'été, pour les porter sur soi en qualité d'amulettes. Dans les processions on porte très souvent une image de tigre en tête du cortège, afin de purger la route que l'on doit suivre des mauvais esprits qui peuvent s'y trouver [5]. Le jour de la fête des Lanternes, au moment ou l'on va marcher sur le feu, le prêtre taoïque qui

---

[1] *Notes and Queries on China and Japan*, II, p. 55.

[2] Il est remarquable que l'on puisse aussi fort souvent voir des tigres en pierre devant les demeures de chefs indigènes dans les îles de l'Archipel indien. C'est surtout le cas à Java, quoique, à ce qu'il semble, anciennement on ait beaucoup plus cultivé que maintenant ce genre d'ornementation. On peut se demander si ces tigres, de même que ceux des Chinois, n'ont pas servi primitivement à éloigner les fantômes.

[3] Comp. les pages 60 et 133.

[4] Voy. la page 337.

[5] Voy. les pages 133 et 290.

officie chasse des flammes les malignes influences des démons et fantômes en les traversant avec une image de tigre dans ses bras [1]. En un mot, à peu près partout et dans toutes les circonstances où l'on redoute les puissances des ténèbres, le tigre remplit en Chine l'office de conjureur. En outre la médecine chinoise emploie de mille manières sa chair, son poil, ses dents et ses griffes, et évidemment ces remèdes n'ont qu'un but, invariablement le même, celui de purger les corps des influences maladives qui y sont exercées par des êtres invisibles. C'est ainsi qu'on lit dans l'« Investigateur des Mœurs et Coutumes » :

> « Le tigre est un être appartenant au principe de la lumière (Yang). Il peut retenir, saisir, harceler, blesser, mordre et dévorer les fantômes et démons. Actuellement, lorsque survient soudain quelque mal p.610 à quelqu'un, il brûle et grille la peau du tigre et boit cela. On peut aussi repousser les influences malignes en s'attachant ses griffes sur le corps.

Un mot encore sur le motif probable qui a fait du tigre par excellence l'épouvantail des fantômes, aux yeux des anciens Chinois. Il doit sans aucun doute cette dignité à son caractère sanguinaire insatiable, à sa voracité et à sa cruauté. Il n'y a pas en Chine de bête de proie redoutée à l'égal du tigre [2]. Dans l'antiquité, lorsque l'empire chinois n'avait pas encore la population dense de maintenant et que par conséquent les animaux sauvages y étaient beaucoup plus nombreux qu'à l'époque actuelle, le tigre a très fort frappé l'imagination des habitants, et l'on s'est facilement persuadé que si ces monstres sortaient de nuit de leurs tanières et restaient cachés pendant le jour, c'était parce qu'ils faisaient aussi la chasse

---

[1] Voy. la page 134.

[2] Cet animal atteint dans les provinces méridionales une taille surprenante. On en a offert un à acheter à Émoui en 1877 qui mesurait cinq pieds de long sans la queue, et qui donc ne le cédait pas en grandeur aux plus beaux spécimens du tigre royal de Java. On trouve dans les provinces septentrionales un tigre blanc, dans lequel quelques naturalistes croient pouvoir reconnaître un descendant éloigné du *Felis speloea* préhistorique de l'Europe.

aux puissances des ténèbres. Il est fort probable que cette opinion a été nourrie aussi par le fait que, dès que la voix du roi des forêts se fait entendre, se taisent tous les autres bruits nocturnes, si facilement attribués à des êtres surnaturels quand on ne se rend pas compte de leur nature. En outre le tigre passait dans l'antiquité pour un animal solaire. « Le tigre est un être relevant du principe de la lumière (Yang) et le premier parmi les animaux » [1] dit l'« Investigateur des Mœurs et Coutumes », et c'est pour cela qu'on lui a attribué la même vertu conjuratrice qu'à l'oiseau solaire, le coq, et qu'à l'arbre solaire, le pêcher. Mais pourquoi le tigre était-il identifié au soleil ? Nous ne saurions le dire, et avouons n'avoir trouvé aucune réponse satisfaisante à cette question dans les ouvrages chinois que nous avons consultés.

§ 4. Veillée du nouvel-an

@

De même que dans plus d'un pays de l'Europe, en particulier en p.611 Hollande, on aime attendre la nouvelle année en gaie compagnie et les pieds sous la table, les Chinois ne songent guère à leur lit dans la nuit qui sépare le dernier du premier jour de l'an ; ils la passent volontiers joyeusement en mangeant et buvant. A cette occasion ils ont certains usages qui méritent d'être relevés. Les bourgeois d'Émoui placent quelque part à terre ou sous la table une casserole remplie de charbons allumés, ou bien un petit fourneau ordinaire en pierre, de préférence neuf, dans lequel brûle du bois. Ils disposent autour une douzaine de pièces d'argent ou de cuivre, allument un grand nombre de bougies et de petites lampes sur l'autel des dieux domestiques, puis ils prennent place à table et commencent leur joyeux repas de famille. Cette cérémonie se nomme *oûi-lô*, « entourer le fourneau ».

[1] *Foung-souh-t'oung*, ch. VIII.

Dès que le souper est fini et que, pour la conclusion, l'on a fait partir bon nombre de pétards devant la porte, on allume un petit feu de papier d'offrande, on remplace les anciennes lampes de l'autel par de nouvelles et l'on jette au feu les petits pieds en bambou des vieilles [1]. Ensuite, au moyen de pincettes, on recueille dans les cendres chaudes du papier douze petits morceaux de bambou allumé, on les dépose en rond sur le sol, on donne à chacun le nom d'un des mois de l'année en suivant l'ordre dans lequel on les a retirés du feu, et l'on remarque soigneusement lesquels s'éteignent tout de suite et lesquels conservent quelque temps leur braise. Les premiers présagent de la pluie et un temps obscur pour le mois qui y correspond, ceux dont la braise dure annoncent pour leurs mois respectifs un temps serein et ensoleillé, et ceux qui continuent partiellement à brûler pronostiquent un temps variable. Cette manière de prévoir le temps qu'il fera se nomme *sio ting-kâo*, « brûler le singe (c.-à-d. le pied) de la lampe ».

Nous n'avons jusqu'ici pas réussi à découvrir dans les ouvrages des écrivains chinois quelque explication de l'origine et de la signification de ces feux du nouvel-an. Le seul renseignement que nous y ayons trouvé nous apprend qu'on avait il y a déjà longtemps l'habitude d'allumer ces feux, et cela même sur une grande échelle. Ainsi on lit dans les « Écrits p.612 et Nouvelles de la période de Tching-kwan » [2], qui va de 627 à 650 :

> « A l'époque de l'empereur Yang [3] on plaçait par dizaines, le soir de la veille du jour de l'an, vers les salles devant le palais, des montagnes de feu faites entièrement du bois et des racines de la plante d'encens [4]. Chaque montagne

---

[1] Ces petites lampes chinoises sont composées d'un pied en bambou, portant un petit bassin en fer rempli d'huile, dans lequel flotte un lumignon fait de moelle de roseau.

[2] Dans le « Trésor etc. », ch. VII.

[3] L'un des souverains de la Chine les plus sévèrement jugés par l'histoire. Il a régné de 605 à 618.

[4] « garu-wood, agila or lign-aloes (*Aquilaria agallochum*), prized for its fragrance ». — Williams, *Syllabic Dictionary*, p. 20.

> consumait plusieurs charretées de bois aromatique. Et quand le feu cessait de flamber, on l'arrosait d'escargots [1], de sorte que les flammes s'élevaient à plusieurs brasses de hauteur et que le parfum était porté à des dizaines de milles de distance. On employait en une nuit plus de deux cents charretées de bois d'encens et plus de deux cents pierres [2] d'escargots.

Il n'est point invraisemblable que ces feux et ces lumières de la veille de l'an des Chinois symbolisent la chaleur et la lumière solaires du printemps ; car le printemps, l'époque mémorable de la renaissance du soleil, est arrivé ; le premier jour de l'an, l'aube de ce matin de l'année, commence déjà, et il est assez naturel que l'on marque ce moment si important en allumant l'élément même dans lequel le soleil se manifeste aux hommes. Les douze petits brandons dont on se sert pour pronostiquer le temps qu'il fera dans chacun des douze mois de la nouvelle année sont une preuve à l'appui de cette opinion, puisque évidemment ils représentent les quantités relatives de rayons solaires qui tomberont en partage à chaque mois. Quant aux douze pièces de monnaie rangées autour du pot à feu, il semble naturel de les interpréter comme désignant les bienfaits matériels que le dieu solaire, représenté par le feu du nouvel-an, fera rayonner, à ce que l'on espère, sur les douze mois de l'année pour le bonheur de toute la famille.

Un mot maintenant au sujet du souper de la veille de l'an, déjà mentionné en passant.

p.613 Sur la table ou, à côté, devant le tabernacle domestique, s'étalent les tartes, les gâteaux et les légumes symboliques de l'abondance que nous avons décrits aux pages 23 et 24, et qui, destinés à transporter dans la nouvelle année l'abondance de l'ancienne, doivent rester exposés jusqu'au lendemain. Ce ne sont cependant pas les seuls aliments chargés de transporter la richesse

---

[1] « a medical name for the operculum of snails ». — Williams, *op. cit.*, p. 355.
[2] Une *pierre* est un poids chinois variant entre 100 et 180 *catty*.

d'une année dans l'autre. Tous les mets servis sur la table y restent, absolument dans la même intention, jusqu'au lendemain, si les convives ne les ont pas consommés. Ces usages étaient déjà en vigueur dans la Chine antique, comme le prouve le calendrier de King-Tch'ou, qui dit :

> « Le soir de la veille du jour de l'an on apprête de maison en maison des aliments ; on se rend dans des endroits où l'on reste levé pendant la nuit du nouvel-an, afin de saluer la nouvelle année à sa venue, et l'on se rassemble pour se réjouir et pour boire. On laisse sans y toucher, jusqu'au douzième jour de la nouvelle année, la nourriture qui reste de la nuit du nouvel-an. Alors on la jette dans la rue. On considère tout cela comme une manière de se défaire de ce qui est vieux et de prendre livraison de ce qui nouveau.

@

CHAPITRE CINQUIÈME

APERÇU HISTORIQUE DU DÉVELOPPEMENT DU SYSTÈME RELIGIEUX DES CHINOIS

INTRODUCTION

@

p.617 Nous avons achevé une grosse part de notre tâche. Nous avons fait passer sous les yeux de nos lecteurs, aussi complètement que nous l'avons pu, les fêtes principales qui se célèbrent chaque année à Émoui avec les usages et coutumes qui s'y rattachent. Ils ont ainsi fait connaissance avec un des côtés de la vie nationale chinoise qui a en lui-même de l'intérêt, et où en outre les étrangers établis dans l'empire du Milieu trouveront l'explication de maint fait qu'ils ont pu observer eux-mêmes. Il ne faut cependant pas s'imaginer que tous les Chinois et toutes les familles chinoises célèbrent régulièrement chacune des fêtes que nous avons décrites, et observent exactement dans tous les détails donnés dans cet ouvrage les usages et coutumes dont nous avons parlé. En Chine — mais pas du tout seulement en Chine — l'éclat que l'on donne aux fêtes religieuses dépend du degré de piété et des ressources pécuniaires des dévots. Il y a des indifférents et des pauvres, et celui qui, visitant la Chine, s'attendrait à voir ponctuellement pratiquer dans le courant de l'année dans chaque famille tout ce que nous avons ici décrit, serait parfaitement déçu.

Notre ouvrage présente encore une lacune importante. Ceux qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici n'auront pas pu recueillir une idée d'ensemble nette et claire du système religieux de la nation chinoise, quoique nous ayons fait mainte excursion sur ce terrain, qui sert de sous-sol à la majeure partie des fêtes annuelles. Ce dernier chapitre sera consacré à réunir en un tout systématiquement coordonné les données éparses dans les pages précédentes, en y ajoutant ce qui est nécessaire pour former un aperçu d'ensemble.

p.618 Il doit être bien entendu cependant que nous nous bornerons strictement à ce que promet le titre de ce chapitre, c'est-à-dire à un aperçu, et nous pouvons ajouter à un aperçu superficiel. Un homme

seul ne saurait suffire à approfondir les notions et les usages religieux de plus d'un quart de la population du globe, sous toutes les formes et toutes les nuances sous lesquelles ils se présentent parmi tous ces millions. Il y a là une masse si énorme de faits à constater, à contrôler, à comparer, à interpréter, que malgré le grand attrait de cette étude, on peut pourtant l'appeler une mer à boire. Ce serait une pure perte de temps et de force que de vouloir défricher en une fois cet immense territoire, et l'on ne pourrait pas le faire avec l'exactitude qu'exige la science de nos jours. Il vaut beaucoup mieux que chaque travailleur se charge de l'exploration consciencieuse d'une partie du terrain ; en d'autres termes, ce n'est actuellement qu'au moyen de monographies traitant chacune d'une partie bien définie que l'on peut faire faire des progrès à l'étude de la religion chinoise. Que chacun apporte sa pierre, bien travaillée, et l'on élèvera un édifice bien plus solide que si l'on se contente de matériaux d'autant plus mauvaise qualité qu'on aura mis plus de hâte à les ramasser sans étude suffisante et sans choix.

Le système religieux des Chinois se recommande tout particulièrement à l'attention par le fait que, sous sa forme actuelle, il renferme encore un grand nombre d'éléments de la plus haute antiquité, qui ont subsisté à travers toutes les vicissitudes d'un nombre de siècles très grand. Toutes les religions sans doute ont un côté archaïque ; quelques progrès qu'un peuple réalise dans sa marche vers la civilisation, développant nécessairement aussi ses conceptions religieuses, il restera toujours plus ou moins opiniâtrement attaché pendant longtemps à plusieurs des anciennes formes ; mais il n'y a peut-être pas dans le monde une seule nation comparable à celle des Chinois pour le degré de persévérance qu'elle a déployé sous ce rapport. Ce trait de caractère a eu pour résultat qu'actuellement à peu près toutes les phases de développement traversées par les systèmes religieux, à commencer par les plus infimes, sont représentées en Chine, et que les notions qui y correspondent y vivent côte à côte, dans la plus complète tolérance, non point usées par le temps, condamnées au dépérissement et

n'ayant plus, comme chez nous, pour interprètes que des fables et des contes de nourrices ; mais au contraire vivaces et vigoureuses, quoique ce soient surtout p.619 les basses classes qui y sont attachées. Ainsi, pour citer un exemple parlant, le culte des dieux, venu longtemps après celui des ancêtres et sorti de celui-ci, ne l'a jamais ébranlé ; bien plus, le bouddhisme, si envahissant de sa nature, né loin de la Chine, a pu s'y acclimater, mais non pas étouffer ou détruire ce qui y existait. Il s'y est greffé sur l'ancien tronc national, qui s'est trouvé assez vivace pour le nourrir sans que ce fût au détriment des branches plus vieilles. Naturellement nous aurons dans ce chapitre à revenir sur ces points importants.

Cette esquisse du développement du système religieux des Chinois s'appuiera sur la doctrine de l'évolution, si magistralement exposée par Herbert Spencer dans ses *Principles of Sociology*. L'exposé de ce philosophe nous servira de fil conducteur, non seulement parce qu'il explique de la manière la plus rationnelle l'origine et le développement successif des notions et des usages religieux en général, mais surtout parce qu'il nous met à même de remonter aux tout premiers principes des idées et des pratiques religieuses des Chinois, pour autant qu'elles sont décrites dans cet ouvrage. En même temps nous pourrons appuyer de nombreuses preuves, tirées de ce qui existe en Chine, la théorie du savant anglais, et ainsi augmenter encore la vaste collection d'exemples qu'il a empruntés à toutes les parties du monde.

§ 1. Premières notions sur une forme invisible de l'existence

@

Toutes les notions touchant le surnaturel sont sorties de l'observation des phénomènes de la nature. Ce que l'homme primitif pense de la disparition de ces phénomènes. La croyance primitive en une forme invisible de l'existence a été confirmée par le phénomène du vent.

On peut poser en axiome ce fait, qui nous servira de point de départ, que les premières notions touchant le surnaturel sont nées

dans l'esprit de l'homme encore inculte de phénomènes naturels, qu'il observait, mais ne p.620 savait pas s'expliquer. En d'autres termes, il n'y a point de révélation absolument, sauf celle qui vient de la nature. Et comme la nature parle partout dans notre monde au moyen de phénomènes sensiblement les mêmes, beaucoup de notions religieuses et d'usages s'y rattachant présenteront, d'une partie du monde à l'autre, des points surprenants de ressemblance, parce qu'ils ont tous la même origine ; souvent il n'y aura d'autre différence que celle qui provient des degrés divers de développement atteints dans les pays que l'on compare entre eux.

Or un grand nombre de phénomènes de la nature font naître dans l'esprit des hommes encore incultes la pensée qu'il y a une manière invisible d'exister. Ils voient mystérieusement se former dans un ciel serein des nuages qui disparaissent tout aussi mystérieusement ensuite ; tous les matins les feux brillants des étoiles pâlissent et disparaissent quand se montre le jour, même de nuit les étoiles s'effacent, ne sont plus, dans la partie du ciel voisine de la lune ; tous les mois la lueur argentée de la reine des nuits grandit, diminue et meurt ; les comètes, les météores, les arcs-en-ciel, les éclairs, les halos lunaires, donnent le même spectacle d'une naissance et d'un départ également mystérieux ; de même l'eau se sèche, s'évanouit aux yeux sans qu'on sache comment, et de même aussi viennent et disparaissent les brouillards, les vapeurs, les mirages, les tourbillons, les trombes. Tous ces phénomènes inexplicables pour les hommes incultes leur apprennent qu'il se peut que le visible devienne invisible, et l'invisible visible.

Que pensent-ils alors ? Précisément ce qu'exprime la bouche d'un enfant qui, voyant disparaître du mur une figure qu'on y avait projetée au moyen d'une lanterne magique, demande : Où est-elle allée ? La notion d'anéantissement ne peut être conçue par un cerveau d'enfant, et l'homme primitif était parfaitement enfant sous ce rapport. Quand donc celui-ci voit disparaître les astres, il a une impression analogue à celle qu'il éprouve lorsque s'échappe dans la

forêt quelque animal qu'il a blessé ; l'astre est allé quelque part. Où ? C'est ce qu'il ignore.

Il a donc la notion d'une forme invisible de l'existence, et il y est confirmé lorsque le vent, qu'il sent, qu'il entend, mais qu'il ne voit en aucune façon, saisit les arbres et les plantes de sa main mystérieuse, les ploie, les tort, les brise. p.621

§ 2. Croyance primitive aux doubles des êtres divers

@

Passage de l'état animé à l'état inanimé et vice-versa. Les ombres peuvent quitter les corps auxquels elles appartiennent, et errer invisibles. Les ombres et les images réfléchies ont donné lieu à la croyance en l'existence de l'âme.

En même temps que l'idée qu'il y a une forme invisible de l'existence naît celle que chaque être existe sous plus d'une forme.

Un sauvage, par exemple, apercevant des plantes, des animaux, des objets quelconques pétrifiés, ne pourra se défendre de l'idée que ces objets possèdent une double forme et passent de l'une à l'autre. Il voit en outre les semences devenir des arbres, absolument différents de structure et d'apparence, les œufs devenir oiseaux, les larves insectes. Il remarque de ces curieux animaux que l'on a appelés des feuilles et des rameaux ambulants, et il se persuade que ce sont des transformations de feuilles et de rameaux véritables. Tous ces êtres ont donc deux formes nettement distinctes, que les sauvages perçoivent sans savoir les dénommer, mais pour lesquelles les langues civilisées possèdent les termes d'*animé* et d'*inanimé*.

Chaque jour les sauvages se familiarisent avec d'autres doublets des différents êtres, et les ombres projetées par les objets doivent tout particulièrement frapper leur imagination. L'ombre est l'absence de la lumière, voilà un fait dont ils n'ont pas la plus lointaine notion ; par conséquent une ombre est pour eux quelque

chose de positif, un être, une partie du corps qui la projette. Mais cette annexe du corps peut le quitter, puisque l'on voit au fond de l'eau l'ombre d'un poisson qui nage bien au-dessus, que c'est sur la face du sol qu'on aperçoit l'ombre d'un oiseau ou d'un nuage, et enfin que la nuit tous les objets, animés et inanimés, perdent leur ombre. Comme les sauvages ont l'idée qu'il y a une manière invisible d'exister [1], ils appliquent tout naturellement cette idée au fait qu'ils croient observer, que la seconde forme des êtres, leur ombre, peut les quitter ; et de ces deux idées, rapprochées l'une de l'autre, naît en germe cette autre idée, que chaque p.622 objet a un second moi, impalpable, de temps en temps invisible, qui peut errer à l'aventure indépendamment de l'être auquel il appartient, — donc l'idée de l'âme, pour employer le terme habituel de nos langues modernes.

De fait il existe encore mainte peuplade chez laquelle on croit que l'ombre est l'âme des êtres auxquels elle appartient. Spencer [2] cite les nègres de la côte de Bénin ; les Wanikas, les Grœnlandais et les habitants des îles Fidji, et Lubbock [3] ajoute à cette liste les Indiens de l'Amérique du Nord, les Bassoutos et les indigènes de la Tasmanie ; même dans nos langues à nous on emploie le mot d'ombres pour désigner les âmes des morts. Ce que les ombres des objets sont pour les hommes incultes, toutes les images reflétées par l'eau, celles des nuages, des étoiles, des arbres, des animaux, de n'importe quoi, le sont aussi, c'est-à-dire des doubles hors d'atteinte et impalpables des êtres d'où elles proviennent. Aussi les habitants des îles Fidji disent-ils que chaque être possède deux âmes, dont l'une est son ombre, et l'autre est son image telle que le miroir de l'eau la réfléchit [4].

---

[1] Voy. le § 1.
[2] *Principles of Sociology*, ch. VIII, 56.
[3] *The Origin of Civilisation and primitive Condition of Man*, ch. V.
[4] Spencer, ouvrage cité, § 57.

§ 3. Développements progressifs de la croyance aux doubles des êtres

@

L'écho confirme la croyance en l'existence d'êtres invisibles. De même les songes. Pendant le sommeil le double peut quitter son corps. Les doubles se rencontrent dans les rêves. D'après les Chinois les rêves sont inspirés par des êtres invisibles et renferment des révélations. C'est surtout pendant la nuit que les doubles ou ombres quittent les corps. Les fantômes errent surtout dans les ténèbres. Les Chinois dépeignent l'enfer d'ordinaire comme un lieu ténébreux et ils font des offrandes aux morts de préférence pendant l'obscurité.

Comment se confirme et se développe chez les sauvages la croyance que les doubles des hommes se meuvent invisibles en liberté ?

En premier lieu par l'effet que produit sur eux le phénomène de l'écho ; car c'est un fait que les Abipones de l'Amérique du Sud, les Indiens de p.623 Cumana (Amérique centrale), et les nègres des bords du Niger sont convaincus qu'ils entendent dans l'écho la voix d'êtres invisibles [1].

Mais bien plus encore par l'effet des rêves. Les sauvages passent souvent par des alternatives de disette et d'abondance relative. Cela les rend voraces quand ils ont de quoi manger : ils se surchargent alors l'estomac d'aliments souvent fort indigeste, et la conséquence doit être que leur sommeil est agité de songes bien plus intenses que les nôtres.

A leur réveil ils se racontent les étranges aventures qu'ils ont eues en dormant ; mais le narrateur apprend alors avec surprise qu'il n'a pas quitté sa couche, et le seul moyen d'expliquer ce qui lui est arrivé, c'est d'admettre que son double a quitté son corps pour se livrer à la chasse ou entreprendre telle excursion qui a fait le sujet du rêve.

On a pu recueillir dans toutes les parties du monde des témoignages qui prouvent que telle est bien la manière de voir des

[1] *Principles of Sociology*, 58.

sauvages. Spencer cite l'opinion des Indiens de l'Amérique du Nord, des Grœnlandais, des Nouveaux-Zélandais, des Fidjens, des Dayaks, des Karens de l'Inde et même des anciens Péruviens, malgré leur civilisation relativement avancée [1]. Mais il n'y a point lieu d'être surpris de retrouver cette conviction en tant de contrées éloignées les unes des autres ; car les rêves ne produisent pas seulement l'impression que l'on s'est éloigné de son propre corps, mais encore on rencontre très souvent en songe les doubles d'autres personnes, et cela doit frapper très fort l'imagination, surtout si ces autres personnes se sont présentées au dormeur sous un aspect différent de celui qu'elles ont quand on les voit à l'état de veille. Un ennemi se présentera par exemple en rêve sous la forme d'un monstre dévorant. Mais ce monstre dévorant existe pour le dormeur, puisqu'il l'a vu et ne sait aucunement distinguer l'apparence de la réalité ; il existe, et est tel ou tel ennemi, et pourtant en diffère. C'est un double.

Les Chinois actuels sont, aussi bien que leurs ancêtres, parfaitement convaincus que le double d'un homme peut dans le sommeil entrer en communication avec l'esprit ou l'âme d'autres êtres. Nous avons déjà vu à la page 592 que souvent il arrive aux mandarins d'aller passer la nuit dans le temple d'un dieu urbain, afin d'en recevoir en songe quelque inspiration p.624 qui puisse l'aider à juger un litige pendant. Telle est la vitalité des notions qui se sont peu à peu, par une marche naturelle, développées dans l'esprit humain qu'elles résistent opiniâtrement aux progrès de la culture, au point que même de hauts magistrats, qui sont censés représenter tout ce qu'il y a de plus savant dans la Chine civilisée, se laissent encore dominer par d'antiques superstitions. Nous avons fait remarquer aussi en parlant de ces mandarins que beaucoup de Chinois vont chercher, en couchant sur les tombeaux, des songes révélateurs, et nous avons joint à ces remarques une liste de peuples semi-civilisés chez lesquels on considère les rêves comme inspirés par des êtres invisibles.

---

[1] Id. ch. X, 70. Voy. aussi Lubbock au chap. cité.

Ainsi, dans les notions des hommes primitifs, le double de celui qui dort, capable de s'en aller à distance de son corps, est identique à l'ombre de ce corps. Or, comme l'ombre disparaît la nuit pour se réunir le matin au corps, on en conclut nécessairement que c'est surtout pendant la nuit que les doubles se livrent à leurs courses errantes.

Voilà la genèse d'une idée populaire encore très accréditée en Europe aussi bien qu'en Chine, comme on l'a vu aux pages 226 et 330 ; et l'on ne saurait douter, ainsi que nous l'avons indiqué à la page 604, qu'elle n'ait trouvé un appui considérable dans ces bruits de la nuit qui semblent mystérieux et qui remplissent d'appréhension l'âme des gens sans culture. Cette idée est si enracinée chez les Chinois que non seulement ils se représentent encore l'enfer comme un lieu ténébreux et le rangent dans la partie sombre et froide de l'univers, le Yin [1], mais encore qu'ils croient que c'est seulement la nuit que les âmes des morts sont libres dans leurs mouvements et peuvent participer aux repas préparés à leur intention sur les tables d'offrande [2]. On voit qu'il n'est pas difficile d'expliquer rationnellement ces notions, pourvu que l'on remonte à la phase du développement des idées religieuses qui leur a donné naissance.

Nous pouvons maintenant faire un pas de plus et chercher à expliquer la croyance dans la continuation de l'existence du double de l'homme après la mort de celui-ci, mort qui pour le sauvage ne peut guère être autre chose qu'un sommeil très prolongé. p.625

§ 4. Continuation de l'existence du double de l'homme après la mort

@

Aux yeux des sauvages l'âme se sépare momentanément du corps, comme elle le fait dans le sommeil ou dans un évanouissement. En Chine on rappelle l'âme absente peu de temps après le décès du défunt et lors de la fête des Tombeaux. Cette fête a pour but d'aider à la résurrection

[1] Voy. la page 60, en note.
[2] Ces deux points ont été traités à la page 422.

du corps. De là le soin avec lequel on conserve les ossements. Petite fête des Tombeaux dans le septième mois. Offrandes d'aliments faites près du cadavre avant et après l'enterrement. Les offrandes funéraires sont très répandues sur le globe, même dans les contrées chrétiennes. Encore une fois, soins donnés par les Chinois aux ossements et aux tombes de leurs pères.

C'est une affaire tantôt assez aisée, tantôt fort difficile, que de ramener à l'état actif un corps devenu insensible, ou, comme la chose se présente à l'esprit des sauvages, que de faire revenir à l'individu auquel il appartient un double qui s'est mis en course. D'après nous, le degré de difficulté de cette entreprise dépend du caractère de l'état d'inconscience où est plongé celui qui en est l'objet ; mais d'après le sauvage, cela dépend de la distance à laquelle le double s'en est allé. Il juge cette distance d'autant plus grande que l'inconscience est plus complète. Dans l'assoupissement, le double est tout près ; plus loin dans un sommeil profond ; fort loin dans un évanouissement. Dans la mort, il est allé si loin qu'il semble ne plus vouloir revenir ; mais les cas de mort apparente n'en montrent pas moins que le retour peut s'effectuer malgré la grande distance à franchir.

Nous assistons dans l'éclosion de ces idées à l'aurore de la croyance en une vie après cette vie. C'est que la notion de l'anéantissement dépasse complètement la portée de l'esprit des sauvages ; il ne leur vient pas à la pensée que ce qu'ils ne voient plus ne soit plus ; c'est seulement loin ; le double est loin. Un mort est un homme plongé dans un sommeil extrêmement prolongé ; le retour de son double n'est qu'une question de temps. Il faut donc tâcher premièrement de rappeler l'âme dans le corps, puis, si cela ne réussit pas, prendre soin des ossements pour le moment où l'âme reviendra.

De là est sortie toute une classe de coutumes qui se retrouvent sous tous les climats parmi les nations de toutes langues. Elles ont joué et jouent p.626 encore un rôle considérable dans la vie des Chinois ; mais nous ne pouvons pas ici entrer dans les détails à ce sujet, puisqu'il nous faudrait décrire les cérémonies funéraires, ce qui

sort du cadre de cet ouvrage. Nous ne nous y arrêterons donc que dans la mesure dans laquelle cela peut servir à expliquer l'origine des cérémonies funéraires annuelles que nous avons décrites aux pages 233 et suivantes. Primitivement ces rites avaient pour but, d'après nous, de ramener l'âme dans la dépouille mortelle des défunts.

En Chine, dès que quelqu'un a rendu le dernier soupir, les membres de la famille commencent à l'appeler en gémissant. La veuve redemande son époux, l'enfant son père, le père son enfant. Tous ces appels se confondent en une sorte de chant funéraire, que l'on répète à différents moments, et qui s'appelle à Émoui *tsio-hoûn*, « appeler l'âme ». M. Edkins [1] dit à ce sujet :

> [Trad.]« The custom of calling to the soul, just after death, to come back, now prevalent among the people, is mentioned in very ancient books. It must have existed for more than 2 000 years. The friends of the deceased go to the well, to the roof of the house, to the north-west corner, with other parts of the dwelling, and call to the spirit to return [2].

Il est très vrai que cette coutume est fort ancienne, car déjà le « Livre des Rites » la décrit passablement en détail, et la recommande comme « une marque du plus profond amour » pour le défunt.

M. J. Mac Intyre a donné d'après le *Li-ki*, dans la *China Review* [3], une description complète de la manière dont anciennement on rappelait les âmes des morts. Cet auteur fait, de son côté, la judicieuse remarque que

> [Trad.]« in more superstitious days, and perhaps in its origin, it was an attempt to induce the spirit to return and revivify the body.

---

[1] *Religion in China*, ch. XII.
[2] Ch. II.
[3] Vol. VII, p. 13 et suiv.

Cet usage semble avoir de même été en pleine vigueur sous la dynastie de Tcheou (1122-255 av. J. C.) ; car on lit dans le Livre des Rites de cette maison [1] que le fonctionnaire chargé des costumes de cérémonie,

> « lorsqu'il y a un grand service funèbre, présente les habillements des cérémonies où l'on rappelle l'âme du mort [2]

et que le fonctionnaire chargé des décorations des p.627 véhicules

> « appelle le mort lorsque l'on est arrivé au lieu de la sépulture [3].

Que l'on se reporte maintenant aux coutumes observées actuellement par les Chinois d'Émoui le jour de la fête des morts, à ces veuves et à ces orphelins qui appellent à grands cris le défunt sur son tombeau et qui y étalent à son intention des offrandes d'aliments [4], il sera bien difficile de ne pas y voir une continuation de l'ancien usage d'après lequel on cherchait à faire revenir l'âme dans le corps. Comment admettre que ce soit à un cadavre déjà en partie ou complètement décomposé que s'adressent ces appels, ou que ce soit à lui que l'on présente les aliments ? Soit les appels, soit l'offrande ont sans aucun doute le même but que l'invitation de revenir que l'on adresse à l'âme immédiatement après le décès, et que l'habitude généralement suivie de placer des mets dans la maison mortuaire dans le voisinage immédiat du corps, avant

---

[1] Voy. la page 210.

[2] Chap. des « Fonctionnaires du Printemps » ; Biot, le *Tcheou-li*, II, p. 12.

[3] Tcheou-li ; cap. cit. ; — Biot, *op. cit.* p. 130.
On lit dans le « Dictionnaire infernal » de Collin de Plancy, au mot noyés :
« Voici une légende, qui a été racontée par le poète Oehlenschlöger. Ce n'est point une légende, c'est un drame de la vie réelle. Un pauvre matelot a perdu un fils dans un naufrage, et la douleur l'a rendu fou. Chaque jour il monte sur sa barque et s'en va en pleine mer ; là il frappe à grands coups sur un tambour et il appelle son fils à haute voix : « Viens, lui dit-il, viens ! Sors de ta retraite ! Nage jusqu'ici ! Je te placerai à côté de moi dans mon bateau, et si tu es mort, je te donnerai une tombe dans le cimetière, une tombe entre des fleurs et des arbustes ; tu dormiras mieux là que dans les vagues ». — Mais le malheureux appelle en vain, et regarde en vain. Quand la nuit descend il s'en retourne en disant : « J'irai demain plus loin, mon pauvre fils ne m'a pas entendu ».

[4] Voy. la page 234.

l'enterrement. Il s'agit de décider le double à rentrer dans son corps.

Le fait que l'époque de l'année dans laquelle tombe la fête des Tombeaux est spécialement consacrée aux soins que l'on donne aux tombes et aux ossements des morts [1], est une preuve du bien fondé de notre manière de voir. En effet ces soins eux-mêmes proviennent de la conviction qu'une fois le double, qui a disparu pour un temps, viendra ranimer son corps, et ils appartiennent donc au même ordre d'idées que celles qui portent à rappeler l'âme et à chercher à l'attirer en lui offrant à manger. Sans doute ceux qui déjà dans l'antiquité allaient pieusement visiter les tombeaux se disaient que, si un premier essai n'avait pas réussi, à la longue on parviendrait pourtant à faire revenir l'âme absente, et que par conséquent il fallait entretenir soigneusement le tombeau et veiller à la conservation du cadavre, afin que l'âme pût à un moment donné le trouver propre à la recevoir. De p.628 même, si on allume des cierges sur les tombeaux quand on va s'y acquitter des devoirs de la piété filiale [2], cela ne peut évidemment avoir d'autre but que de montrer le chemin pour se rendre auprès du défunt à l'âme errante dans le royaume des ténèbres [3] ; il est même fort possible que les petits morceaux de papier de couleur voyante que l'on dépose à la même occasion autour du monticule funéraire et dessus aient eu primitivement la même destination.

Il y a une autre preuve que la fête des Tombeaux a été instituée pour opérer la résurrection du corps, dans la coutume, actuellement encore observée en Chine, de déposer aussi dans le septième mois des aliments là où les morts reposent. Nous avons dit au sujet des fêtes sacrificiales qui ont lieu dans ce mois que les âmes des morts sont alors censées quitter l'enfer pour rester pendant quelque

---

[1] Voy. les pages 236 et suiv.
[2] Voy. les pages 235.
[3] Comp. par ex. ce qui a été dit à la page 420 des cierges que l'on place sur les tables-autels, et à la page 421 des « lanternes de chemin » du septième mois.

temps errantes sur la terre [1]. Il est clair que ce moment est très favorable pour tâcher de les attirer auprès des cadavres. Ainsi cette fête des Tombeaux du septième mois, que l'on pourrait appeler la « petite fête des Tombeaux », se rattache étroitement aux messes bouddhiques pour les âmes des morts, et ne peut par conséquent pas être antérieure à l'introduction de la doctrine de Sakyamouni dans l'empire du Milieu.

Si nous avons raison, on doit s'attendre à ce que les Chinois fassent des offrandes sur les tombeaux dans les jours qui suivent l'inhumation, puisque c'est alors qu'ils peuvent le mieux espérer le retour de l'âme. Et, en effet, c'est ce qui a lieu. De même qu'ils placent journellement des aliments près du cadavre tant que l'enterrement n'a pas eu lieu, ils en placent aussi sur le tombeau, et cela surtout immédiatement après cette cérémonie. Cela se fait ensuite de nouveau le septième jour après le décès, puis six fois encore de sept en sept jours. En même temps on rappelle l'âme, et la première fois cela se fait très cérémonieusement. Mais, nous l'avons dit, le détail des coutumes funéraires des Chinois sort du cadre de cet ouvrage, de sorte que nous ne pouvons pas y entrer plus avant.

Ainsi la fête des Tombeaux et les offrandes funéraires qui l'accompagnent tirent leur origine de la croyance primitive en la résurrection du corps, p.629 produit nécessaire du développement des notions relatives à l'âme. Cela explique parfaitement que l'on retrouve chez presque tous les peuples du monde l'usage de déposer des aliments sur les tombeaux. Spencer dit [2] :

> [Trad.]« So general is the placing of provisions in or upon the grave, that an enumeration of the cases before me would be wearisome : a few must suffice. In Africa may be instanced the Sherbro people, who, Schön says, « are in the habit of carrying rice and other eatables to the

[1] Voy. les pages 412.
[2] Ouvr. cité, ch. XII, 84.

> graves of their departed friends » ; the Loango people, who, Proyart says, deposit food at the tomb ; the Inland Negroes who, according to Allen, put food and wine on the graves ; and the sanguinary Dahomans, who, according to Burton, place on the grave an iron asen, on which « water or blood, as a drink for the deceased, is poured ». Turning to Asia, we find the prac- tice among thé Hill-tribes of India. The Bhils cook rice and leave some where the body was buried, and the rest at the « threshold of his late dwelling, as provision for the spirit » ; and kindred customs are observed by Santals, Kookies, Karens. In America, of the uncivilized races, may be named the Caribs, who put the corpse in a cavern or sepulchre with water and eatables. But it was by the extinct civilized races that this practice was most elaborated. The Chibchas, shutting up the dead in artificial caves, wrapped them in fine mantles and placed round them many maize cakes and *mucuras* of chicha (a drink) ; and of the Peruvians, Tschudi tells us that « in front of the bodies they used to place two rows of pots filled with guiana, maize, patatoes, dried lama-flesh etc., covered over with smaller pots. On both sides, in a semicircle, cooking vessels and pots filled with water and *chicha*, covered with drinking vessels, were placed ».

Les anciens Mexicains faisaient des offrandes périodiques sur les tombeaux, analogues à celles des Chinois. Motolinia dit d'eux que

> [Trad.]« after the burial, they returned to the tomb for twenty days, and put on it food and roses ; so they did after eighty days, and so on from eighty to eighty [1].

Ainsi à mesure que l'âme tarde davantage à revenir animer le corps, les intervalles d'une offrande à l'autre deviennent plus

[1] Spencer, loc. cit. 85.

longs, jusqu'à ce que celles-ci deviennent des fêtes funéraires régulièrement périodiques. C'est ainsi que s'est constituée celle des Chinois, et c'est probablement vrai aussi p.630 de celles des Parses, des Javanais et des Balinois, que nous avons brièvement décrites aux pages 242 et suiv. Faut-il supposer une autre origine au jour des Trépassés (2 Nov.) des catholiques romains ? C'est d'autant moins probable que la croyance en la résurrection des corps est profondément enracinée dans les notions populaires en Occident, tellement qu'elle a même pris place dans le *credo*. Aussi les paysans chrétiens de Russie apportent-ils encore tous les ans à l'époque de Pâques (donc à peu près à la même époque que les Chinois) des offrandes de manger et de boire aux tombeaux de leurs pères. Ils y pleurent, y prient les morts ou pour les morts, et finissent par manger les provisions et s'enivrer de la boisson de l'offrande. Il est assez remarquable que parmi les provisions apportées figurent en première ligne les œufs de Pâques bien connus, que nous avons montré à la page 224 être emblématiques de la nature « renaissante ». Ailleurs encore dans l'Europe chrétienne on connaît les fêtes des tombeaux accompagnées d'offrandes aux morts. Spencer dit à ce sujet [1] ;

> [Trad.]« According to Gebhardi the Misnians, Lausitzians, Bohemians, Silesians and Poles, upon the first of March early in the morning went forth with torches, going to the ceme- tery and offering up food to their ancestors. According to Grimm, the Esthonians leave food for the dead in the night of the second of November, and are glad if in the morning something is found to be consumed.

Pour en revenir aux Chinois, nous avons fait remarquer en note à la page 522 qu'ils dépensent tant de soins aux tombeaux de leurs ancêtres, parce qu'ils sont convaincus que si la position en est néfaste cela doit infailliblement causer le malheur des descendants des défunts jusqu'aux plus lointaines générations. L'idée de la

[1] Appendix, A, 1.

résurrection des corps serait-elle étrangère à cette superstition ? Nous ne le croyons pas. Les Chinois de l'antiquité ont dû raisonner à peu près comme ceci : Supposé que l'âme, après un certain laps de temps, revienne à son enveloppe, mais qu'elle trouve celle-ci dans un tel état qu'elle ne puisse plus en prendre possession, et que ce soit le fait de la négligence des descendants à entretenir le tombeau, elle se verra par là condamnée à rester éternellement errante dans le royaume des ombres, et ne pourra manquer de s'en venger pendant fort longtemps sur sa descendance coupable. p.631

§ 5. État et nature de l'âme après la mort

@

Les âmes sont errantes en nombre incalculable. Elles ont à peu près les mêmes organes, les mêmes facultés et les mêmes besoins que l'homme. Dans la règle elles sont hostiles aux vivants, leur causent toutes sortes de maux, entrent dans leurs corps et y produisent des maladies et des infirmités.

Spencer dit :

> [Trad.]« In every tribe, a death from time to time occurring, adds another ghost to the many ghosts of those who died before. We have seen that, originally, these ghosts are thought of as close at hand — haunting the old home, lingering near the place of burial, wandering about in the adjacent bush. Continually accumulating, they form a surrounding population, usually invisible, but some of them occasionally seen. Here are a few illustrations.
>
> By Australians the supernatural beings thus derived, are supposed to be everywhere : the whole face of the country swarms with them — thickets, watering-places, rocks. The Veddahs, who trust in « the shades of their ancestors and their children », believe that the air is peopled with spirits, that every rock and every tree, every

> forest and every hill, in short, every feature of nature, has its *genius loci.* The Tasmanians imagine a host of malevolent spirits and mischievous goblins in caverns, forests, clefts, mountain-tops. To a Karen, the world is more thickly peopled with spirits than it is with men. The spirits of the departed dead crowd around him. And similarly the Tahitians imagined they lived in a world of spirits, which surrounded them night and day, watching every action [1].

Nous avons cité textuellement ce passage, parce que, sans mentionner les Chinois, il décrit de la manière la plus exacte les idées qu'ils ont au sujet des esprits. On s'en assurera en relisant, par exemple, les paroles de l'ancien philosophe Koh Houng que nous avons citées à la page 323. Mais p.632 que pensent les Chinois de l'état et de la nature de ces myriades d'âmes errantes ?

Naturellement l'homme non civilisé revêt les âmes des mêmes facultés dont il se sent lui-même pourvu. Il ne peut concevoir rien d'autre, ce qui fait que dans ses rêves, source principale de ses notions sur les doubles, ceux-ci se présentent d'ordinaire à lui avec tous les attributs humains. De fait presque tous les peuples connus, sans excepter les nations chrétiennes et mahométanes, ont une idée anthropomorphique des êtres invisibles. C'est ce que Spencer prouve dans le treizième chapitre de son ouvrage, en donnant de nombreux exemples à l'appui. Maint détail donné déjà par nous fait voir que les Chinois ne font point exception à cette règle. En effet leurs doubles mangent, boivent, s'habillent ; on s'efforce de les chasser, comme on le ferait pour des hommes, en présentant à leurs yeux des objets de nature à leur inspirer de la terreur ; on les éclaire pour qu'ils trouvent le chemin des offrandes qui leur sont destinées ; on les dépeint comme endurant dans les enfers des tortures qui ne diffèrent point de celles que l'on peut imaginer sur la

---

[1] *Principles of Sociology*, ch. XVI, 117.

terre, etc. Or c'est cette idée, que les âmes ont les mêmes facultés, et par conséquent les mêmes besoins que les hommes, qui a donné naissance au culte des ancêtres, et, celui-ci étant par voie de transformation devenu le culte des dieux, à toutes les cérémonies religieuses en général.

Un ennemi mort est toujours un ennemi, et c'est comme tel qu'on le verra en songe. Le double d'un ennemi est donc, quand celui-ci est mort, considéré comme hostile par le sauvage. Mais, à l'état inculte, un inconnu est un ennemi ; chaque individu a un fort petit nombre d'amis et une quantité incalculable d'ennemis. Les actes de violence sont plus fréquents que les marques de bienveillance ; on est toujours sur ses gardes. Il est clair qu'on se tient aussi en méfiance à l'égard des esprits et qu'on les soupçonne continuellement de nourrir de mauvaises intentions. Aussi Lubbock dit-il avec raison :

> [Trad.]« Amongst the very lowest races, every other man — amongst those slightly more advanced, every man of a different tribe — is regarded as naturally, and almost necessarily hostile. A stranger is synonymous with an enemy, and a spirit is but a member of an invisible tribe [1].

p.633 Les sauvages ont une explication toute prête pour tout ce qu'ils ne comprennent pas. Ce sont les esprits qui font ce dont la cause leur échappe. Ce sont eux qui produisent tous les phénomènes de la nature avec leurs conséquences, bonnes et mauvaises, et les sauvages n'en attendent que du mal, si ces esprits sont les âmes d'ennemis morts ; si, au contraire, ce sont les âmes d'amis ou de connaissances, on les suppose disposées à secourir ou à tourmenter les vivants suivant qu'elles sont dans le moment bien ou mal disposées. C'est à peu près ce que maint chrétien pense de l'aide ou de l'opposition que les saints peuvent lui faire éprouver.

---

[1] *On the Origin of Civilisation*, ch. V.

A cette conception les sauvages en rattachent une seconde. Du moment que pendant le sommeil ou pendant une syncope l'âme peut quitter le corps, une autre âme doit pouvoir tout aussi aisément y entrer. Mais alors ce sont surtout les esprits méchants qui doivent user de ce pouvoir, afin de faire du mal.

Cette idée leur donne l'explication de toutes ces affections morbides dans lesquelles le patient semble obéir à une autre volonté que la sienne, fièvres, hystérie, maux de nerfs, démence, épilepsie. Nous avons énuméré à la page 322 plusieurs peuples chez lesquels ces notions se rencontrent [1], ce qui montre que les Chinois sont loin d'être seuls à attribuer les maladies à l'influence des fantômes et des démons. Mais ne peut-on pas se défendre contre cette influence ? Sans doute. Ceux qui y croient, croient aussi à deux moyens de protection ; il faut, d'un côté, chasser les esprits en leur opposant un pouvoir supérieur au leur, et, de l'autre côté, se les concilier au moyen d'offrandes.

§ 6. Exorcismes et divination

@

Un état d'âme extraordinaire est produit surtout par l'inspiration d'êtres invisibles. Les exorcistes et hommes-médecine sont inspirés. L'exorcisme en Chine et en Europe. Pourquoi les exorcistes chinois se livrent aux macérations et au jeûne.

Somnambules et femmes à poupées de la Chine. On peut acquérir du pouvoir sur quelqu'un en se procurant son image ou en sachant son nom. L'exorcisme pratiqué au moyen des « remplaçants du corps », et par l'usage d'images de tigres, d'acore, p.634 d'armoise, d'ail, de parfums, de petits sabres. Le soleil expulseur de fantômes. Exorcisme au moyen du coq, du saule, du pêcher, des pétards et des cordes.

Du moment que l'on attribue les maladies à l'action d'esprits qui sont entrés dans le corps du malade, il est naturel d'attribuer à la même cause les mouvements de l'âme qui se manifestent avec une force extraordinaire. La passion exceptionnelle que, d'après

[1] On en trouvera un plus grand nombre encore de mentionnés au chap. XVII de l'ouvrage de Spencer et au chap. V de celui de Lubbock.

l'Iliade [1], la déesse Iris alluma dans le cœur d'Hélène, les inspirations des Quakers de notre époque, celles que l'on a attribuées aux saints comme provenant du St. Esprit et dont on a fini par faire l'infaillibilité du pape, ne diffèrent pas en principe des contorsions des prêtres des nègres du Congo, que leurs ouailles considèrent comme produites par leur fétiche.

Comme les exorcistes sont d'ordinaire des gens qui empruntent à quelque esprit bienfaisant, qui les possède, une force ou une habileté plus qu'ordinaire et qui s'en servent pour chasser les mauvais esprits qui sont entrés dans d'autres personnes, on peut être à peu près certain d'avance d'en trouver partout où l'on croit à l'existence d'êtres invisibles qui causent les maladies. La Chine ne fait pas exception à cette règle.

Nous avons en effet déjà pu décrire tout au long aux pages 288 et suivantes la marche de ces exorcistes d'Émoui qui, poussés par la divinité qu'ils portent ou qui est en eux, découvrent l'endroit où ils trouveront les remèdes qu'il faut à un malade. Le lecteur a vu aussi à la page 292 que parfois cette divinité se sert du bras des exorcistes pour écrire les noms des remèdes. Evidemment ces opérateurs chinois correspondent parfaitement à ces autres exorcistes, les hommes-médecine des Indiens d'Amérique.

Comme ce genre de sorcellerie appartient à la phase de civilisation représentée par les peuplades inférieures, et comme néanmoins elle a subsisté jusqu'à maintenant au sein de la société chinoise, on pourrait être tenté de ranger celle-ci beaucoup plus bas qu'elle ne le mérite. Il faut donc se garder de prononcer un jugement précipité, et tenir compte, premièrement, du caractère proverbialement vivace des usages et coutumes en Chine, secondement, du fait, déjà relevé à la page 293, que ce ne sont presque jamais que les gens des classes inférieures qui invoquent le secours des exorcistes, et qu'encore ils ne le font guère que dans les cas désespérés. Qui ne sait

[1] Chant III.

p.635 qu'on essaye de tout, dans le désir passionné de conserver un parent que l'on voit à l'extrémité ? Du reste, que l'on se souvienne de la paille et de la poutre. Le formulaire que nous avons reproduit à la page 340 ne montre-t-il pas que l'Église chrétienne pratiquait les exorcismes encore en plein seizième siècle ?

> [Trad.]« Exorcism, dit Spencer [1], still exists in the Roman Catholic Church, which has specially ordained exorcists [2] ; and it was daily practised in the Church of England down to 1550, when infants were exorcized before baptism, in the words — « I command thee, unclean spirit, in the name, of the Father, of the Son, and of the Holy Ghost, that thou come out and depart from these infants ». Occasional exorcism continued till 1665, if not later : a clergyman named Ruddle, licensed to exorcize by the bishop of Exeter, having then, according to his own account, succeeded in laying the ghost of a woman, by the use of the means appointed for dealing with demons — magic circle, pentacle, etc. Nor is this all. It has been an ecclesiastical usage, lasting down to Protestant times, to exorcize the water used in divine service : a practice implying the primitive notion that invisible demons swarm everywhere around.

Il faut en outre mettre à l'actif du bon sens des Chinois le fait que jamais ils n'ont eu de stupides et ignobles procès de sorcières comme les Européens. Car chez eux il ne s'est pas trouvé de caste sacerdotale pour faire sortir de l'antique croyance aux doubles, aux esprits, aux âmes, aux fantômes, ou comme que l'on veuille appeler tous ces êtres, la doctrine d'un diable à peu près tout puissant qui possède les hommes pour faire des maux immenses ;

---

[1] *Principles of Sociology* ; ch. XVIII, 132.

[2] Les sept classes de fonctionnaires du culte sont en effet les Huissiers, les Lecteurs, les Exorcistes, les Servants, les Sous-diacres, les Diacres et les Prêtres.

or c'est cette doctrine qui a fait couler le sang innocent de tant de sorcières et qui a causé des misères inouïes.

Quant aux exorcistes chinois, voyons quels moyens encore ils emploient pour éloigner les mauvais esprits.

Ils tâchent de les effrayer en se donnant une apparence aussi terrible que possible. Les cheveux flottant en désordre sur leurs épaules et leur dos, demi-nus, la figure noircie, ils courent de côté et d'autre en faisant force gestes violents ; ils portent des serpents qui s'enroulent autour de leur cou, p.636 et même ils se frappent de façon à se faire sur tout le corps des blessures dont le sang ruisselle à terre. Tout ceci a déjà été décrit aux pages 283 et suivantes. Voilà comment ils s'y prennent auprès des malades pour chasser de leur corps le démon qui cause leur mal [1] ; comment, lors de la fête du feu, ils chassent les mauvais esprits des flammes du bûcher allumé sur la place du temple [2] ; comment dans les processions, dont le but est fréquemment d'assainir les rues en en faisant disparaître les influences malignes des fantômes, ils aident à disperser de tous côtés ces ennemis invisibles [3].

Ainsi s'expliquent d'une manière rationnelle le déportement bizarre des exorcistes chinois et les tortures qu'ils s'infligent volontairement. Cette explication est confirmée par les observations que l'on a faites chez d'autres peuples à civilisation peu avancée. Spencer dit dans le chapitre que nous avons cité :

> [Trad.] « Generally the exorcist tries to alarm the mischievous tenant by shouts, and gesticulations, and fearful faces. Among the Californian tribes, the doctor squats down opposite the patient and barks at him after the manner of an enraged cur, for hours together ; and a Koniaga doctor has a female assistant who does the groaning and growling... As a type of such processes may

[1] Voy. la page 290.
[2] Voy. la page 277.
[3] Voy. la page 283.

> be taken that ascribed by Herrera to the Indians of Cumana : « If the disease increased, they said the patient was possessed with spirits, stroked all the body over, used words of enchantment, licked some joints, and sucked, saying they drew out spirits ; took a twig of a certain tree, the virtue whereof none but the physician knew, tickled their own throats with it, till they vomited and bled, sighed, roared, quaked, stamped, made a thousand faces, sweated for two hours, and at last brought up a sort of thick phlegm, with a little, hard, black ball in the middle of it, which those that belonged to the sick person carried into the field, saying — Go thy way, Devil. »

Il n'est cependant pas impossible que la pratique des exorcistes chinois de se faire des blessures volontaires ait pour but de se faire plus facilement posséder par un esprit. Nous avons déjà fait remarquer [1] qu'en Chine, de même que chez les peuples peu civilisés, on considère le jeûne comme une préparation indispensable pour arriver à l'inspiration nécessaire à ceux qui p.637 conjurent les esprits, ce qui vient, à l'insu des exorcistes eux-mêmes, de ce que le jeûne favorise la surexcitation de l'imagination et produit des idées fixes [2]. Mais ce que le jeûne fait lentement, ne peut-on pas vouloir le produire plus rapidement au moyen de ces mutilations qui fanatisent à un haut degré ceux qui s'y livrent ?

---

[1] Page 291.

[2] Spencer dit aussi : [Trad.]« We may again take the ideas of the Amazulu, which have been so carefully ascertained and clearly specified, as typical of the ideas originally framed. Mark, first, that bodily derangement, leading to mental perturbation, is the usual preliminary. Fasting is requisite. They say « the continually-stuffed body cannot see secret things ». Moreover, a man who is beginning to be an Inyanga does not sleep... his sleep is merely by snatches, he becomes a house of dreams ». Mark, next, that mental perturbation, rising to a certain point, is taken as proof of inspiration. Where the evidence is not strong, some dispute and say : « No. The fellow is merely mad. There is no Itongo (ancestral ghost) in him ». Others say : « O, there is an Itongo in him ; he is already an Inyanga ». And then mark, further, that the alleged possession is proved by his success »... *Principles* ; *cap. cit.* § 131.

Les somnambules, dont il a été question aux pages 295 et suivantes, sont une seconde classe d'inspirés. Ils n'emploient pas, comme les exorcistes, le pouvoir supérieur d'un esprit qui se trouve en eux pour chasser du corps d'autrui des esprits moins puissants ; mais ils envoient une de leurs propres âmes à eux dans l'empire des morts pour y conférer avec d'autres âmes. Il est clair que, du moment que l'on croit que les doubles peuvent entrer dans des corps étrangers et en être chassés, on en viendra aisément à admettre aussi qu'ils peuvent quitter temporairement les corps auxquels ils appartiennent. Les somnambules chinois sont le produit de cette conviction tout à fait en harmonie avec le reste. Comme on l'a vu à la page 296, on les consulte à Émoui surtout pour se renseigner sur le sort des morts et sur toutes sortes d'intérêts de la famille, au sujet desquels on désire avoir l'opinion d'un parent ou d'un ami défunts. On invoque cependant aussi leur ministère auprès de gens gravement malades, afin d'obtenir des morts la révélation des remèdes qu'il faut employer.

Ces « tantes aux poupées » décrites à la page 298, qui se soumettent l'âme d'un enfant et la font parler dans une poupée en bois, appartiennent à une catégorie un peu différente. Elles attentent par leur magie à la vie d'autrui et sont donc des sorcières au vrai sens du mot. Il ne sera pas hors de propos de donner ici une brève explication des idées sur lesquelles se basent leurs pratiques.

On sait que la plupart des peuples incultes admettent que les propriétés des êtres résident dans chacune des parties de leur corps. C'est de là, par p.638 exemple, que vient l'usage si répandu de manger la chair des bêtes féroces et même celle d'ennemis qui se sont défendus avec bravoure ; on croit que cette chair communiquera à celui qui la mange la force de celui à qui elle a appartenu. Il reste, en Chine quelques vestiges de cette antique conception. Ainsi, souvent : on y avale en qualité de drogue fortifiante ou vivifiante le fiel d'un rebelle que l'on a mis à mort, car

on croit généralement que le fiel est le siège du courage. On avale donc celui d'un brigand redouté, absolument pour le même motif qui fait considérer par les gens du peuple celui, par exemple, de l'ours comme une médecine très fortifiante. Déjà Liou Ngan affirme que l'on mangeait de la chair d'ours afin de devenir fort [1].

S'assimiler un morceau du corps de quelqu'un, c'est donc s'assimiler sa force et son pouvoir. Mais on va plus loin encore. La simple possession de l'image de quelqu'un, ou même la connaissance que l'on a de son nom, met en état d'exercer une influence sur lui ; et c'est là le motif pour lequel les sauvages montrent tant de répugnance à laisser faire leur portrait et tâchent de tenir leur nom secret [2]. Actuellement encore les Chinois changent continuellement de nom quand ils sont malades ou qu'ils ont des revers, et ils donnent un nouveau nom aux défunts immédiatement après leur mort, et cela ne peut être qu'un reste de l'ancienne superstition et a pour but d'entraver l'influence que des gens mal intentionnés pourraient vouloir exercer sur l'âme des vivants ou des morts. Nous avons cité en note à la page 12 un Ouvrage chinois d'après lequel les esprits méchants des forêts dans le Fouhkien ne peuvent point faire de mal pourvu qu'on prononce leur nom, ce qui prouve que cette superstition a réellement existé anciennement en Chine.

Les pratiques des tantes aux poupées de la Chine sont fondées sur cette idée que la possession de l'image d'un homme donne du pouvoir sur l'âme de cet homme. Elles font un marmouset qui représente un enfant, croient forcer par leurs maléfices l'âme de l'enfant à entrer dans l'image, et ainsi elles l'ont à leur disposition pour l'envoyer quand elles veulent dans l'autre p.639 monde interroger les morts. La manière dont cela se fait ayant été décrite à la page 298, nous n'avons pas à y revenir ici.

---

[1] « Les ours bruns et les ours tachés sont très forts ; c'est pourquoi on mange leur chair » : « Explication de la Grande Lumière », ch. XV.

[2] On trouvera de nombreux faits à l'appui dans Tylor, *Researches into the early History of Mankind and the Development of Civilisation*, 3e éd., ch. VI.

C'est probablement à des idées analogues qu'il faut rattacher la bizarre méthode de conjuration dans laquelle on se sert de ces « remplaçants du corps » dont nous parlions à la page 332. En effet, après avoir admis que l'on peut à volonté faire entrer l'âme de quelqu'un dans son image et l'en faire ressortir, il n'y a plus qu'un petit pas à faire pour se figurer la possibilité de forcer n'importe quelle âme à entrer dans n'importe quelle image. Il n'y a qu'à savoir s'y prendre. Il est donc probable qu'à l'origine la coutume de brûler lors de la grande fête de l'été un remplaçant du corps en papier pour chaque membre de la famille, a été destinée à faire passer les esprits malfaisants du corps des habitants de la maison dans ces figures, puis de les chasser des figures au moyen du feu. Les habitants de Sumatra se servent parfois aussi du feu pour écarter les fantômes ; du moins Marsden raconte que pour chasser du corps d'un fou l'esprit qui le possède, ils placent le patient dans une hutte à laquelle ensuite ils mettent le feu [1].

Les esprits connaissent la peur, trait caractéristique des êtres vivants, puisqu'ils se laissent effrayer par l'apparence terrible et par les sauvages gestes des exorciseurs. On peut donc se demander si la vue d'images effrayantes ne les tiendrait pas à distance des endroits habités, et les Chinois actuels répondent toujours affirmativement. Le tigre, le monstre le plus sanguinaire qu'ils connaissent, est devenu dans leur estime, pour des motifs déjà exposés [2], l'épouvantail par excellence des fantômes, et se trouvait pour cela en effigie à l'entrée des maisons à une époque extrêmement ancienne. Mais il conserve maintenant encore ce rôle de gardien, et de plus son image sert d'amulette, et lors des cérémonies qui se font dans les temples elle est chargée de chasser les démons [3].

---

[1] Spencer, ch. XVIII, 132. Page 610.
[2] Page 610.
[3] Voy. les pages 608 et suiv.

De même que la puanteur d'entrailles de poisson brûlées fit prendre la fuite à Asmodée, qui se réfugia en Égypte, en Chine les fantômes et les démons qui causent les maladies ont horreur de tout ce qui sent mauvais, et c'est pour cela que les plantes qui dégagent une forte senteur les p.640 tiennent éloignés des demeures des hommes. Les habitants d'Émoui ont le plus grand soin de se prévaloir de ce fait pendant les chaleurs malsaines de la mi-été. Ils attachent à l'entrée de leurs maisons de l'acore, de l'armoise et de l'ail [1], ils suspendent à leur cou et au cou de leurs enfants des amulettes parfumés [2], et ils s'efforcent d'augmenter la puissance préservatrice de ces objets en y joignant de petits sabres de bois [3]. Sur notre continent aussi différentes plantes ont toujours joué un grand rôle comme épouvantails d'esprits malfaisants [4].

On a vu ci-dessus au paragraphe 3 que, dans l'idée des gens incultes, c'est surtout la nuit que les êtres invisibles se livrent à leurs courses errantes. De là sort comme d'elle-même la conclusion que les fantômes prennent la fuite aussitôt que les premiers rayons du soleil apparaissent à l'horizon. Cet astre est donc leur épouvantail naturel et leur plus grand ennemi.

Il est tout aussi naturel que le coq, qui se réveille, longtemps avant l'homme, aux premières faibles lueurs de l'aurore, et qui la salue de sa voix perçante, emprunte au soleil la charge de disperser les fantômes nocturnes, et spécialement celle de les avertir que c'est le moment de s'enfuir avant que leur terrible ennemi ne se montre. En effet, comme on l'a vu à la page 606, il y a très longtemps déjà qu'il a été fort employé en Chine pour écarter les mauvais esprits des maisons ; cependant il n'est pas probable que cet usage ait existé avant que le coq eût été domestiqué, et que par

---

[1] Page 333.
[2] Page 325.
[3] Page 329.
[4] Voyez les détails aux pages 341 et suiv.

conséquent les Chinois eussent déjà acquis les premiers éléments de la civilisation.

Il faut descendre à une époque de civilisation beaucoup plus avancée pour arriver au temps où les Chinois ont fait du saule, de l'acore et du pêcher des remplaçants du soleil, et donc des talismans contre les esprits malfaisants. Il est clair en effet que les spéculations philosophiques qui les ont conduits à faire de ces plantes des symboles du soleil [1] supposent un peuple dans la vie duquel la pensée et la réflexion jouent déjà un rôle considérable. Du reste nous n'avons pas à revenir sur la puissance préservatrice attribuée à ces plantes ; nous avons déjà dit le nécessaire à ce sujet, p.641 surtout en ce qui regarde le pêcher : Il a déjà été parlé aussi [2] des pétards et des cordes, qui ont aussi servi à chasser les fantômes, mais qui paraissent avoir passé de mode, en ce qui regarde cette fonction, dans le pays des Chinois d'Émoui.

§ 7. Moyens de bien disposer les esprits. Culte des ancêtres

@

Le désir de disposer favorablement les esprits se trouve à la base du culte des ancêtres et de toutes les cérémonies religieuses en général. Il existe ou il a existé partout un culte des ancêtres, et en Chine ce culte a pris un grand développement.

I. Aliments déposés auprès du cadavre et sur le tombeau. Soins relatifs aux ossements et aux lieux de sépulture.

II. Objets utiles divers et êtres humains donnés au mort dans le tombeau pour le servir. Le suttisme en Chine. Images d'êtres humains inhumées avec les morts. Le suttisme chez les Tartares. Poupées en papier que l'on brûle dans les funérailles.

III. Offrandes d'argent, de vêtements, de meubles et ustensiles et d'autres objets utiles en usage à l'égard des morts, aussi bien en Chine que chez les habitants de divers autres pays. Chaque objet offert a un double, que les âmes des morts s'approprient.

IV. Offrandes de nourriture et de boisson faites aux morts.

V. Les temples des morts sont un témoignage frappant de l'importance que le culte des ancêtres a prise aux yeux des Chinois. Ces temples sont

[1] Voy. les pages 252, 334 et 604.
[2] Aux pages 11 et 607.

le résultat de perfectionnements successifs apportés aux tertres funéraires, qui ont été les premiers autels.

VI. Tablettes mortuaires ; leur raison d'être. Elles se rattachent étroitement aux images des morts qui se font chez presque tous les peuples. La forme primitive en a sans doute été celle d'images. Actuellement encore les Chinois font des images et des peintures de leurs morts.

Dans l'idée que les esprits des morts ont en général de la malveillance à l'égard des vivants, mais que leurs mauvaises intentions peuvent être neutralisées par la puissance plus grande d'esprits amis, on a vite imaginé de s'efforcer de s'assurer les bonnes dispositions des êtres invisibles. C'est à cette simple conception de l'homme encore à l'état d'enfance intellectuelle qu'est due cette immense multitude d'usages religieux de toutes sortes qui p.642 se trouvent partout sur notre globe et qui partout ont exercé et exercent une si puissante influence sur ; la conduite des hommes.

En effet, comme la marche naturelle de l'évolution des idées humaines a fait que la toute première forme sous laquelle on a cru à l'existence d'êtres surnaturels est celle des esprits des morts, et que de plus c'est un fait acquis que tous les peuples, des plus sauvages aux plus civilisés, croient en la continuation de l'existence après la mort, il faut bien, non seulement que tout culte ait commencé par des efforts tentés pour disposer favorablement les morts, mais même que partout où l'on croit en l'existence d'êtres supérieurs ce culte se retrouve, ne fût-ce qu'à l'état de vestiges ou comme un lointain écho. Ceci est vrai tout particulièrement en ce qui concerne les Chinois, chez lesquels le culte des morts, loin d'être, comme en Occident, relégué à l'arrière-plan par des formes plus élevées de culte, a toujours été maintenu avec tant de soin et de prédilection qu'il est parvenu chez eux à un degré de développement dont rien n'a peut-être jamais approché chez d'autres peuples. Nous allons tâcher d'en suivre jusqu'à nos jours la marche progressive en nous basant sur les faits d'observation consignés déjà dans cet ouvrage.

I. *Aliments déposés auprès du cadavre ou sur le tombeau. Soins concernant les ossements et les lieux de sépulture*.

On a vu ci-dessus, au paragraphe 4, avec des détails suffisants pour nous dispenser d'y revenir, qu'immédiatement après un décès, les habitants d'Émoui apportent de la nourriture et de la boisson au défunt, et qu'ils répètent la chose sur son tombeau, dans le but de décider l'âme à rentrer dans le corps (tout indique que primitivement du moins telle était l'intention) ; il a été parlé en même temps du grand soin que l'on prend des ossements des morts et des lieux où ils reposent, de crainte de les exciter à la colère si l'on se montrait négligent.

II. *Sacrifices humains faits aux morts*.

Dans l'autre monde les ombres ont les mêmes besoins que les vivants sur la terre. C'est là une notion que nous avons montré ci-dessus au paragraphe 5 avoir dû naître nécessairement du développement des idées humaines. Il n'est donc point surprenant que, de même que tant d'autres peuples, les p.643 Chinois n'aient pas seulement l'habitude d'inhumer toutes sortes d'objets avec leurs morts, mais qu'en outre même ils tolèrent de temps en temps chez eux des actes de suttisme. Nous n'avons pas à nous arrêter ici au premier point, qui sort tout à fait du cadre des mœurs et coutumes dont traite cet ouvrage ; quant au second, il en a été parlé assez au long aux pages 557 et suivantes.

On a vu, lorsque nous traitions ce sujet, qu'actuellement les Chinois ne sacrifient plus jamais d'êtres humains aux ombres des morts dans la pensée que ceux-ci ont besoin dans l'autre monde des services et de la société de ceux qu'on y envoie ainsi après eux ; mais il y a eu un temps où ces sacrifices se pratiquaient très positivement lors des funérailles des grands. C'est ce qui ressort de ce que rapportent les anciens mémoires historiques de l'empire chinois, et ce qui est confirmé par certains usages que l'on observe dans les cérémonies funéraires, et qui ne s'expliquent

convenablement que si l'on y voit des restes d'un suttisme anciennement pratiqué. Le Tso-tch'ouen, « Traditions de Tso K'iou Ming », ancien ouvrage que nous avons mentionné en note à la page 148, raconte [1] que trois frères appartenant à la noblesse suivirent dans la tombe, l'an 620 av. J. C., Mouh, duc de Ts'in [2], et que le peuple exprima de grands regrets de cet événement dans un chant conservé, maintenant encore, dans le « Livre des Odes ».

> « C'étaient, dit cette ode, des exemples, des boulevards et des défenseurs pour des centaines d'hommes, et nous nous sommes senti remplir de terreur au sujet de leur angoisse quand ils sont descendus vers la fosse. O ciel azuré, on a mis à mort nos bons semblables ! S'il avait été possible de les racheter, on aurait pu disposer de centaines de personnes pour leurs corps [3].

Le *Chi-ki*, « Écrits historiques » de Sz' Ma Ts'ien, dit qu'à cette occasion cent soixante-dix-sept personnes suivirent le duc Mouh dans l'autre monde [4]. Son oncle, qui avait gouverné l'État quelques années avant lui, p.644 fut accompagné à sa mort par soixante-six personnes, à ce que dit la même autorité, qui affirme aussi que ce fut la première fois que l'on mit le suttisme en pratique. Nous avons peine à l'en croire sur ce dernier point. Une coutume aussi barbare ne s'établit pas ainsi soudain, comme qui dirait sans rime ni raison ; elle ne peut guère être que le produit du lent développement des idées à travers plusieurs siècles. Mais il se peut qu'après être tombée en désuétude dans la Chine proprement dite, elle y ait été rétablie par le prince dont nous parlons. Comme on l'a vu à la page 351, l'État de Ts'in occupait la partie de l'empire située le plus loin au nord-ouest. Les habitants, au dire du moins du savant commentateur Yen Ts'an, du treizième siècle, suivaient un grand nombre des coutumes des tribus barbares au milieu desquelles ils avaient

---

[1] Ch. II ; sixième année du duc Wun. Legge, *The Chinese Classics*, V, p. 244.
[2] État déjà mentionné en note à la page 351.
[3] *Chi-king*, partie I, livre XI, ode 6. [trad. Couvreur]
[4] Ch. V.

longtemps vécu, et dont même ils descendaient peut-être en majeure partie [1] ; or ces tribus connaissaient probablement depuis fort longtemps l'usage de donner aux morts des compagnons pris parmi les vivants. Il n'est même point impossible que la maison princière de Ts'in tirât son origine de ces tribus peu civilisées [2].

Les Chinois proprement dits, on l'a vu par l'ode du *Chi-king* citée ci-dessus, avaient horreur de cette cruelle coutume de leurs voisins, et cela p.645 semblerait indiquer que le suttisme était étranger à leurs propres mœurs. Cette conclusion n'est cependant, paraît-il, pas exacte. On raconte en effet qu'un frère de Tch'an K'ang, disciple de Confucius, étant venu à mourir, la femme et le majordome du défunt voulaient envoyer un vivant avec lui dans la tombe, mais que Tch'an K'ang les fit revenir de ce projet en leur proposant de se sacrifier eux-mêmes [3]. Voici un autre exemple tiré du Tso-tch'ouen, dixième année du duc Tch'ing (l'an 600 av. J. C.) [4]. Le marquis de Tsin étant tombé dans les commodités et y ayant péri, il se trouva que

> « ce matin-là un serviteur avait rêvé qu'il portait le duc au ciel sur son dos. A midi il emporta sur son dos le marquis de Tsin hors des commodités et fut ensuite inhumé avec lui.

---

[1] Voy. Legge, *The Chinese Classics*, IV, Prolegomena 141.

[2] La particularité suivante mérite d'être relevée. Dans ses remarques sur le suttisme, en partie reproduites par nous à la page 558, Spencer dit que dans la règle les victimes des massacres qui se font en l'honneur des morts se dévouent volontairement et non point par contrainte, et que même il arrive que l'on se dispute comme une faveur l'honneur d'accompagner le défunt dans la tombe. Or, ce qu'apprennent les observations faites chez des peuples incultes, nous l'avons trouvé confirmé, pour ce qui concerne la Chine, par un auteur chinois du second siècle. En effet, Ying Chao, auteur de ce remarquable « Investigateur des Mœurs et Coutumes » auquel nous avons fait tant d'emprunts, dit : « Le duc Mouh de Ts'in buvait avec tous ses ministres et dit : « Dans cette vie prenez part à la joie, après cette vie prenez part à la peine ! » Les trois hommes (ceux dont il est question dans le texte ci-dessus) le promirent. Et quand le duc fut décédé ils le suivirent ensemble dans la mort ». Ce récit se trouve dans une édition du Chi-ki en notre possession.
Il est à remarquer aussi que le caractère 殉, qui représente dans les anciens documents ces massacres qui se faisaient sur les tombeaux, a dans le vieux Chou-hing (partie IV, livre IV, ch. 3) signification de « rechercher, désirer », et l'a conservée depuis dans la littérature chinoise. Serait-ce purement accidentel ? Ou bien cela ne viendrait-il pas plutôt de ce que les anciens Chinois, de même, que les peuples nombreux cités par Spencer, « recherchaient et désiraient » comme une faveur d'être inhumés avec le défunt ?

[3] Voy. le *Li-ki*, ch. II, § 4.

[4] [c.a. : cf. trad. Couvreur, 580 av. J. C.]

On lit dans les œuvres de Mencius :

> « Confucius a dit : « N'a-t-il pas été sans descendants, celui qui, le premier, fit des images de bois (afin de les enterrer avec les morts), parce qu'il représentait des hommes et les employait ? » [1].

Telle était la condamnation prononcée par le plus grand philosophe de la Chine sur celui qui, après l'avènement de la dynastie de Tcheou (environ 12 siècles av. J. C.), remplaça le premier par des images articulées les marmousets de paille que depuis les temps les plus reculés on enterrait avec les morts, et qui par là donna naissance, au dire des Chinois, à l'usage d'inhumer des vivants avec les morts [2]. Quant à ces antiques marmousets, ils n'offusquaient pas le philosophe, témoin le « Livre des Rites », où on lit : « Confucius appelait brave le faiseur d'âmes de paille, mais inhumain celui des images en bois » [3].

Que faut-il penser de ces marmousets en paille ? Ils n'ont pu être que des représentants d'êtres humains qui, dans l'antiquité, accompagnaient les morts dans l'autre monde. Cela ressort, soit de ce que l'on essaya de leur p.646 substituer des images articulées en bois, soit de ce qu'après sept siècles Confucius crut nécessaire encore de prononcer son anathème sur ces images, évidemment parce qu'il les accusait d'avoir fait revivre l'antique usage des massacres funéraires. A Rome aussi il y eut un temps où l'on jetait dans le Tibre des poupées qui remplaçaient les sacrifices humains, lorsque ceux-ci eurent été prohibés [4]. Les marmousets de paille de la Chine antique ne se voient plus à Émoui sous leur forme primitive, mais s'y sont perpétués sous celle des deux « esclaves du pied du lit », *k'a-bé-kán*, en papier, qui figurent, en qualité de

---

[1] Mencius, livre I, partie I, ch. 4.
[2] Legge, *The Chinese Classics*, II, p. 9.
[3] Voy. le *Li-ki*, ch. II, § 4.
[4] Lubbock, *The Origin of Civilisation*, ch. V. La défense à laquelle il est fait ici allusion est celle promulguée par le sénat sous le consulat de C. Lentulus et de P. L. Crassus, l'an 657 de Rome. Voy. Pline, *Naturalis Historiae*, lib. XXX, c. I.

serviteurs du défunt, sur le pied du lit où il est exposé, puis sont mis avec lui dans la bière et enterrés.

L'usage d'enterrer des vivants avec les morts existe toujours chez les Tartares, souverains actuels de l'empire chinois. Chi Tsou [1], le premier empereur de la dynastie, fit tuer trente personnes sur le tombeau de son épouse, et son fils Ching Tsou (K'ang Hi) se vit dans le cas d'intervenir, lorsque son épouse mourut, pour empêcher quatre autres femmes de se sacrifier [2]. Ceci ne confirme-t-il pas l'opinion émise par Spencer [3], que l'usage barbare dont nous parlons ne commence à s'affirmer nettement que parmi des peuples qui ont déjà franchi les premiers échelons de la civilisation ? Lui-même cet État de Ts'in, où se faisaient, comme on l'a vu, des massacres funéraires sur une grande échelle, était parvenu à une culture assez remarquable. Par exemple, que le lecteur se reporte à ce que nous avons dit à la page 351 des luttes de cet État avec les États voisins, il verra, non seulement que Ts'in avait des relations diplomatiques régulières avec d'autres royaumes et déployait une grands puissance militaire, mais même qu'il affirma de plus en plus sa prépondérance, au point de se rendre maître, au troisième siècle avant notre ère, de tout l'empire chinois d'alors.

p.647 Nous croyons encore qu'il faut voir un reste des anciens sacrifices humains dans les poupées de papier de toutes sortes que les Chinois actuels abandonnent toujours aux flammes dans les funérailles. Cet usage existe dans tous les rangs de la société et dans toutes les parties de l'empire ; mais nous ne nous y arrêterons pas, puisqu'il n'appartient pas à la classe de coutumes à laquelle cet

---

[1] 1644-1662.

[2] Williams, *The Middle Kingdom*, ch. XVIII. Lors de la guerre que l'Angleterre et la France ont faite ensemble à la Chine en 1860, un missionnaire français, nommé Duluc, et un officier anglais, nommé Brabazon, tombèrent entre les mains d'un chef tartare qui, ayant été blessé à Pah-li-kiao, les fit décapiter afin de ne pas arriver sans compagnie dans l'autre monde. — D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine*, « Campagne de Pékin », p. 57.

[3] Voy. les pages 557-558.

ouvrage est consacré. Ce que nous avons dit suffira pour faire voir que les actes de suttisme que les femmes chinoises accomplissent parfois maintenant encore, et dont il a été question aux pages 557 et suiv., se rattachent à la marche naturelle du développement des idées humaines, telle qu'elle s'est produite partout, et telle qu'elle a donné lieu au suttisme chez d'autres peuples encore. Le suttisme chinois ne peut guère être qu'un reste, peu en harmonie avec les mœurs actuelles, d'une antique coutume qui a existé chez les Chinois proprement dits aussi bien que chez leurs voisins.

Disons maintenant un mot des vêtements et autres objets utiles en papier que le habitants de l'empire du Milieu ont l'habitude de jeter dans les flammes à l'intention de leurs morts.

III. *Offrandes faites au moyen du feu, de vêtements, d'ustensiles et d'autres objets utiles à l'usage des morts*.

Ces offrandes ont déjà été décrites dans différentes parties de cet ouvrage. Nous avons énuméré aux pages 21 et 22 les diverses espèces d'argent en papier que l'on expédie aux défunts par l'entremise du feu ; aux pages 421 et 424 nous avons dit que, lors des fêtes funéraires du septième mois, les Chinois brûlent dans le même but des vêtements en papier pour leurs morts ; enfin à la page 432 nous avons indiqué comment cette même méthode sert à procurer aux âmes qui sont dans le monde des ténèbres des maisons, des jardins, des trésors bien remplis, des meubles et des ustensiles, et même des moyens de transport. Mais tout ce que nous avons dit est loin de donner une idée complète de cette partie du culte des morts ; car nous n'avons décrit que ce qui se fait pour toutes les âmes des morts collectivement, tandis qu'en outre tous ces soins se prennent aussi pour chaque défunt en particulier.

Si tous ces simulacres en papier sont les ombres projetées de l'antiquité jusqu'à nos jours de pièces réelles de monnaie, de vêtements et d'objets p.648 domestiques réels que les Chinois

auraient offerts aux morts à une époque très reculée [1], ce serait une coutume de plus à constater parmi celles que les anciens Chinois avaient en commun avec plusieurs des peuples les moins cultivés de maintenant. Chez les Kousas d'Afrique, les veuves des chefs brûlent tout le mobilier ; la même chose a lieu chez les Bagos, ceux-ci en outre jettent dans le feu toute leur provision de riz et de vivres. Les Comanches font consumer par les flammes les armes du défunt. Spencer, à l'ouvrage duquel nous empruntons ces exemples [2], fait aussi mention des simulacres chinois et fait la remarque que

> [Trad.]« another life, in which the burned semblances of things are supposed to be useful, must be figured as of a very shadowy kind ;

mais il nous semble que ce n'est pas tout à fait rendre justice aux Chinois. A la longue la civilisation croissante a rendu impossible la barbare et, de plus, couteuse coutume de détruire tout ce qui avait appartenu aux morts ; d'un autre côté, l'esprit proverbialement traditionnel et conservateur des Chinois s'opposait à ce qu'ils rompissent purement et simplement avec ce qui s'était fait toujours. Ils ont donc transformé l'acte ancien en cérémonie, tenant compte ainsi en même temps des tendances ménagères de la Chine moderne et de la vénération nationale pour tout ce qui est ancien.

Pourquoi les Chinois anciens détruisaient-ils par le feu toutes sortes d'objets à l'usage des morts ? Était-ce à leurs yeux une simple destruction, ou bien cet usage répondait-il à quelque autre idée ? C'est la seconde alternative qui sans aucun doute est la vraie.

Si la vue des ombres projetées par les objets et des images réfléchies est ce qui a donné lieu à croire que chaque être a un double, il est clair que ce ne sont pas seulement les hommes, les

---

[1] Maintenant encore on brûle des étoffes de soie en l'honneur de Confucius (voy. la page 554). On en fait de même en général pour les morts dans les funérailles (voy. dans la 4e partie des Actes du 6e Congrès international des Orientalistes, mon travail intitulé « Buddhist Masses for the Dead at Amoy », p. 63).

[2] *Principles of Sociology*, ch. XIV, 108.

animaux et les plantes qui doivent en être pourvus, mais tous les objets quelconques sans distinction. En réalité c'est ce qu'admettent plusieurs peuples incultes, comme Spencer le prouve au moyen d'un grand nombre d'exemples dans le chapitre 13, paragraphe 96, de son ouvrage. C'est ce double des objets que l'on brûle qu'on force, en détruisant l'objet auquel il appartient, à se rendre dans le pays p.649 des ombres, de même qu'en tuant des hommes et des animaux on met leurs âmes à la disposition des défunts.

Ceci explique aussi pourquoi les Chinois, de même qu'une multitude d'autres peuples, s'obstinent toujours à offrir aux morts de la nourriture et de la boisson, quoique jamais rien dans l'apparence de l'offrande n'indique que ceux à qui elle était destinée y aient touché. C'est que les âmes n'ont besoin pour se soutenir que de l'âme, du double des mets offerts, des parties ténues, invisibles, immatérielles, et elles laissent aux vivants les parties tangibles et visibles.

IV. *Ces offrandes de nourriture et de boisson* ne réclament point de nouvelle explication ici. Nous avons déjà parlé en plusieurs endroits de ces repas que l'on sert à l'occasion de certains jours de fête, tantôt devant les tablettes ancestrales, à la maison ou dans les temples, tantôt à l'intention de toute la multitude des âmes des morts [1]. Régulièrement on allume de l'encens et on brûle du papier d'argent lorsque l'on présente ces offrandes. Il s'en fait d'autres encore ; il y en a qui se célèbrent en l'honneur de chaque mort individuellement, à diverses dates à partir de son décès.

V. *Temples des morts*.

Partout la mort inspire un respect mêlé de crainte. Le plus cultivé des habitants de notre Europe si cultivée n'entrera que silencieusement dans une maison mortuaire et éprouvera un sentiment solennel en visitant un cimetière. Un tombeau a pour

[1] Chercher à l'Index l'indication des passages relatifs à ces repas.

nous quelque chose de sacré, et les morts eux-mêmes aussi, témoin le proverbe « de mortuis nil nisi bene ». Si la crainte instinctive qu'inspire la mort subsiste en partie, sous forme de vague malaise, au sein de la civilisation la plus avancée, quelle ne doit pas être son intensité chez les peuples arriérés ? Cela devient une vraie terreur, et il y a des tribus dont les membres s'enfuient des endroits où quelqu'un est mort. Il n'est donc point surprenant qu'en Chine, où les gens du peuple vivent dans la peur continuelle des malheurs que les doubles humains peuvent leur causer, le respect craintif pour les morts exerce une beaucoup plus grande influence que chez nous. Cette influence est si grande que, pas contrariée par des dogmes inculquant la terreur pour un Dieu jaloux, qui ne tolère aucun autre dieu devant sa face, elle a réussi, avec l'appui des philosophes et des p.650 princes, à créer un système régulier de culte, qui non seulement rivalise avec le culte des dieux, mais même le surpasse.

Presque dans chaque rue des villes, dans chaque village, même dans les hameaux, ont été érigés des temples consacrés à la mémoire des ancêtres, tellement le culte des morts s'est développé en Chine. Ces temples sont probablement le résultat définitif auquel est parvenue la longue série de modifications successives apportées aux premiers autels élevés par les hommes, c'est-à-dire aux tertres que l'on construisait sur le dernier séjour des morts. Ainsi que nous l'avons dit au paragraphe 4, presque tous les peuples du monde déposent des aliments sur les tombeaux, et les Chinois ne font pas exception à cette règle ; aussi y a-t-il très généralement, placée contre le tertre de chacun de leurs tombeaux, une petite table d'offrande, sur laquelle est placée la pierre verticale qui porte l'épitaphe. Voilà l'autel. Bientôt viendra le toit. On ne tarde pas, dit Spencer [1], à élever au-dessus de la tombe une protection contre le soleil et la pluie. Et en effet, maintenant encore, maint Chinois plante, fort primitivement, sur le tombeau dont il a soin, un

[1] Ch. XIX.

parapluie ou un parasol, pour offrir un abri à l'âme errante du défunt. En Inde les toits des tombeaux ont donné naissance aux pagodes, et celles-ci, depuis l'entrée en usage de la crémation, servent à conserver des reliques ; maintenant encore dans le Fouhkien méridional on voit des pagodes en miniature sur les tombeaux dans lesquels se trouvent les cendres des prêtres bouddhiques. En Europe cette architecture s'est développée en mausolées, en chapelles funéraires et enfin en églises catholiques toutes remplies de tombeaux, sous les autels desquelles on continue à déposer des ossements et autres reliques des saints ; mais en Chine ce développement a pris une direction un peu différente, et a donné naissance aux tabernacles et aux temples des ancêtres, sans toutefois que ces formes supérieures absorbassent, et par conséquent fissent disparaître les autels funéraires primitifs.

Nous avons traité aux pages 549 et suivantes, avec des détails suffisants, du rôle que ces temples jouent dans la vie nationale, des motifs qui poussent les Chinois à les élever, et de la manière dont ils sont administrés et installés, ainsi que des filiales qui s'en détachent. A la même occasion nous avons fait mention des temples dédiés à la mémoire de fonctionnaires de mérite, de femmes vertueuses, de savants renommés, de souverains et de p.651 philosophes illustres, parmi lesquels Confucius occupe le premier rang. Or cette dernière catégorie mérita tout particulièrement d'attirer l'attention, parce qu'elle forme la transition entre les temples des morts et les temples des dieux. Nous nous bornons pour le moment à signaler ce fait, n'ayant pas ici à nous occuper de l'origine des temples des dieux. Celle-ci deviendra claire d'elle-même lorsque, plus loin, nous aurons montré que tous les dieux des Chinois dont il a été question dans cet ouvrage présentent dans leur caractère et leurs attributs les traces évidentes d'une origine humaine, de sorte que leur culte n'est autre qu'un culte des morts transformé dans le cours du temps. Ici nous avons encore quelques considérations à présenter au sujet des

tablettes habitées par les âmes des morts, auxquelles s'adressent les hommages et les offrandes de la postérité des défunts.

VI. *Tablettes mortuaires*.

Lorsque nous nous sommes occupés, dans notre paragraphe 6, des tantes aux poupées et des remplaçants du corps qui servent à conjurer les mauvais esprits, nous avons signalé un article du credo populaire des Chinois, d'après lequel les doubles humains peuvent résider dans des images et même peuvent être sommés d'y prendre gite. Il y a donc une certaine logique de la part des Chinois, cet article de foi une fois admis, à préparer dans des images des lieux de repos aux âmes de leurs morts, à la place des corps que ces âmes ont dû quitter.

Quand on pense aux sentiments que nous éprouvons nous-mêmes en contemplant l'image de quelque personne que nous avons perdue, on comprend aisément que chez les peuples enfants on se figure promptement que l'image d'un mort est habitée par son âme.

> [Trad.]« When, dit Spencer [1], a lover kisses the miniature of his mistress, he is obviously influenced by an association between the appearance and the reality. Even more strongly do such associations sometimes act. A young lady known to me confesses that she cannot bear to sleep in a room having portraits on the walls ; and this repugnance is not unparalleled. In such cases the knowledge that portraits consist of paint and canvas only, fails to expel the suggestion of something more. The vivid representation so strongly arouses the thought of a living personality, that this cannot be kept out of consciousness.
>
> p.652 Now suppose culture absent — suppose there exist no ideas of attribute, law, cause — no distinctions

[1] Ch. XXI, 157.

> between natural and unnatural, possible and impossible. The associated consciousness of a living presence will then persist. No conflict with established knowledge arising, the unresisted suggestion will become a belief.

Aussi les Chinois ne sont-ils point les seuls qui aient toujours eu l'habitude de faire des représentations de leurs morts et de faire figurer ces images dans leur culte ancestral. Les habitants du Yucatan et du Mexique faisaient absolument de même, et les Égyptiens aussi, puisqu'ils donnaient la forme humaine aux caisses des momies et qu'en outre ils érigeaient des statues de pierre sur les tombeaux de leurs grands et près de ces tombeaux. Les nègres du Congo offrent actuellement encore des aliments et de la boisson à une figure de bois, qui est censée représenter leur roi défunt ; les Abyssiniens célèbrent leurs fêtes funéraires devant une image du défunt, et certains Javanais font de même au dire de Raffles [1] ; enfin chez beaucoup de tribus de Papous on fait des offrandes aux « korwar » ou « karowar », images des défunts, pour obtenir leur intervention protectrice contre les mauvais esprits [2]. Tacite raconte dans le dernier chapitre de la troisième partie de ses Annales que la sœur de Brutus, mariée à Cassius, fut inhumée en grande pompe l'an 22 de notre ère. C'était l'habitude à Rome dans les funérailles de faire figurer les images des ancêtres dans le cortège ; aussi, dit l'historien romain, Cassius et Brutus attirèrent-ils doublement l'attention parce que leurs images ne se virent pas dans la procession. C'est ce qui a donné lieu à M. J. Chénier de dire dans son « Tibère » : « Brutus et Cassius brillaient par leur absence ».

On a encore fait des images des morts en Europe même à l'époque moderne. Voici du moins la description des funérailles du roi de France Charles VI qui se lit dans le livre I des Chroniques de Monstrelet :

---

[1] Spencer, ch. XXI, 155 et 156.
[2] Hellvald, *Natuurlijke Geschiedenis van den Mensch*, p. 46.

> [Trad.]« Over the coffin was an image of the late king, bearing a rich crown of gold and diamonds and holding two shields, one of gold, the other of silver ; the hands had white gloves on, and the fingers were adorned with very precious rings. This image was dressed with cloth of gold » etc...
>
> « In this state was he solemnly carried to the church of Notre Dame » [1].

p.653 Spencer ajoute à cette citation :

> « This usage was observed in the case of princes also. Speaking of the father of the great Condé, Mme de Motteville says : The effigy of this prince was attended, for three days, as was customary : forty days having been the original time during which food was supplied to such an effigy at the usual hours »...Montrelet describes a like figure used at the burial of Henry V of England and the effigies of many English monarchs, thus honoured at their funerals, are still preserved in Westminster Abbey : the older having decayed into fragments » [2].

On ne saurait douter qu'un des principaux motifs qui ont porté à faire des images mortuaires n'ait été tiré de l'idée que l'âme du défunt avait besoin d'un appui, de quelque chose où elle pût se reposer. M. George Perrot dit en parlant des anciens Égyptiens [3] :

> « Le premier, le plus naturel soutien de cette vie obscure et indéfinissable qui recommence dans la tombe une fois qu'elle a reçu son hôte éternel, c'est le corps. On

---

[1] Spencer, *loc. cit.*

[2] Quelquefois des personnages vivants prenaient la place de ces images. On lit dans le « Dictionnaire Infernal » de Collin de Plancy, au mot *Mort* : — « On observait anciennement, en France, une coutume singulière aux enterrements des nobles ; on faisait coucher dans le lit de parade qui se portait aux enterrements un homme armé de pied en cap pour représenter le défunt. On trouva dans les comptes de la maison de Polignac : « Donné cinq sous à Blaise, pour avoir fait le chevalier mort à la sépulture de Jean, fils de Randonnet-Armand, vicomte de Polignac ».

[3] *Revue des deux Mondes*, 1er février 1881, pages 581 et suiv.

n'épargnait donc rien pour en retarder autant que possible la dissolution. L'embaumement rend la momie à peu près indestructible — cependant, malgré ce qu'avait fait, pour assurer la conservation du corps, la plus pieuse et la plus subtile prévoyance, il pouvait arriver que la haine ou plus souvent encore l'avidité déjouassent tous ces calculs. Cette crainte, cette terreur suggéra l'idée de lui donner un soutien artificiel, la statue. L'art était assez avancé déjà, non seulement pour reproduire le costume et l'attitude ordinaire du défunt et pour en marquer le sexe et l'âge, mais même pour rendre le caractère individuel de ses traits et de sa physionomie ; il pouvait aspirer au portrait. L'emploi de l'écriture permettait de graver sur la statue le nom et les qualités de celui qui n'était plus [1] ; ces indications achèveraient d'en faire l'exacte représentation de la personne disparue. Ainsi déterminée par l'inscription et par la ressemblance du visage, la statue servirait à perpétuer la vie de ce fantôme, qui risquait toujours de se dissoudre et de s'évaporer s'il ne trouvait un appui matériel où s'attacher et se prendre.

p.654 Il n'est donc point impossible d'expliquer le pourquoi de ces tablettes que les Chinois donnent pour habitation aux âmes de leurs ancêtres, et dont nous avons décrit à la page 19 la forme actuellement usitée. Il est vrai qu'il ne semble pas exister de preuves historiques directes qu'elles sont dues aux modifications successives portées aux images primitivement employées ; mais la vraisemblance de cette explication est si grande qu'elle équivaut à la certitude. Comment et pourquoi supposer que les anciens Chinois eussent fait exception à ce qui se retrouve chez tous les peuples peu civilisés, et au lieu de représenter leurs morts sous une forme qui rappelle l'apparence humaine, eussent débuté par une

[1] Les Chinois aussi inscrivent les noms etc. de leurs morts sur les tablettes de ceux-ci. Voy. la page 19.

représentation abstraite, symbolique, dont l'idée ne s'offre pas d'elle-même à l'esprit ? Comment en outre expliquer la cérémonie que nous avons décrite à la page 18, à moins que les tablettes mortuaires n'aient eu primitivement la forme de figures humaines ? Enfin la légende que les Chinois racontent toutes les fois qu'on les interroge sur l'origine de leurs tablettes, témoigne aussi que la tradition est en faveur de notre manière de voir. Voici à peu près ce qu'ils disent :

Sous la dynastie de Han [1], vivait Ting Lan, l'un des vingt-quatre modèles de piété filiale dont les moralistes chinois vantent sans cesse l'exemple. Quand sa mère fut morte, il fit, par amour filial, une image d'elle, à laquelle il continua à donner toutes les marques de respect qu'il lui avait données à elle-même pendant sa vie. Un jour qu'il était sorti et que sa femme se trouvait seule à la maison, un voisin vint demander à emprunter quelque chose. La femme consulta l'image de sa belle-mère au moyen des blocs divinatoires, reçut une réponse négative et refusa par conséquent au voisin de lui accorder sa demande. Celui-ci, irrité de son insuccès, s'en prit à l'image et lui donna plusieurs coups avant de se retirer. Quand Ting Lan rentra chez lui, il remarqua tout de suite à l'expression de sa mère qu'elle était mécontente. Il s'informa de ce qui était arrivé, puis vengea sa mère sur le voisin en lui administrant une bonne volée de coups, et fut arrêté pour ce fait ; mais quand on voulut l'emmener, l'image, à la stupéfaction des assistants, se mit à pleurer. Le bruit de ce qui était arrivé se répandit ; chacun là-dessus érigea des tablettes en l'honneur des morts, et Ting Lan fut l'objet de grandes faveurs de la part du gouvernement. D'après une autre variante, ce p.655 serait sa femme qui aurait frappé l'image, sur quoi il l'aurait immédiatement répudiée [2].

---

[1] 206 av.-20 ap. J. C.

[2] Mayers, *Chinese Reader's Manual*, 670. Voy. aussi Doolittle, *Social Life of the Chinese*, ch. VIII.

Quelque vrai qu'il puisse être que les Chinois actuels ne font plus d'images durables pour leurs morts, cela n'empêche pas qu'il ne se fasse dans l'empire du Milieu presque autant d'images temporaires et de portraits qu'il y a de personnes qui partent pour l'autre monde. A Émoui, quand quelqu'un est passé de vie à trépas, d'ordinaire on célèbre pendant plusieurs jours des offrandes dans la maison mortuaire pour le réconfort de son âme. Cela s'appelle *k'iā-hà* [1], « organiser des œuvres d'amour filial ». Pendant tout le temps que se prolongent ces cérémonies, l'appartement principal reste tapissé de toutes sortes d'emblèmes de deuil, et une image du défunt en papier, entourée d'une garde de poupées aussi en papier, trône dans un tabernacle érigé derrière une grande table-autel, qui gémit sous le poids des plats nombreux qui y sont déposés. Cette image s'appelle *hoûn-sin*, « corps pour l'âme ». Souvent on la revêt du costume officiel d'un fonctionnaire, ou, s'il s'agit d'une femme, on l'habille comme l'épouse d'un mandarin de rang élevé. Elle a pour but, en premier lieu, de servir de pied-à-terre à l'âme errante, de façon qu'elle puisse s'y reposer et, de temps en temps, lorsqu'elle en a envie, en sortir pour manger de l'offrande et pour prendre réception des vêtements, des ustensiles et autres objets de papier que l'on brûle pour elle. En outre, cette image est destinée à être envoyée dans l'autre monde au moyen du feu, le dernier jour des offrandes, en compagnie de la garde de poupées et d'une multitude d'objets en papier, pour servir de corps à l'âme dans le séjour infernal. Le « corps pour l'âme » joue donc le même rôle que les tablettes, avec cette différence qu'il ne le joue que pour un temps restreint sur la terre, et va ensuite rendre les mêmes services dans l'autre monde.

Quant aux portraits peints que l'on fait des morts, il y a les *tāï-sioū*, littéralement « grande longévité », portraits de grandeur naturelle, qui représentent d'ordinaire le défunt assis et revêtu du costume officiel, même s'il n'a jamais possédé ni grade, ni dignité.

---

[1] Nous avons donné une description de ces cérémonies dans la quatrième partie des « Actes du sixième Congrès international des Orientalistes », Leide, 1885.

Dans la règle on les fait d'avance, p.656 pendant que la personne représentée est encore en vie. Beaucoup de gens se contentent d'un *siáo-íng*, « petite image ». Ce n'est qu'une esquisse et les figures sont fort petites. On y voit le défunt dans un paysage ou dans sa maison, d'ordinaire entouré de sa plus proche parenté, de ses enfants et petits-enfants, qui se livrent au jeu, à l'étude ou à des occupations domestiques. On peut voir de ces portraits dans l'appartement principal, le *t'ia*^{ng} de presque chaque maison ; les habitants les tiennent en grand honneur et il y a même des familles chez lesquelles on leur donne le même culte qu'aux tablettes [1]. Ils ne diffèrent donc de celles-ci que par la forme et l'apparence, et nous croyons ainsi pouvoir admettre sans crainte de nous tromper que les anciens Chinois faisaient pour leurs morts des images, qui se sont, d'un côté, transformées en tablettes mortuaires, et qui, de l'autre côté, se sont perpétuées sous la forme des « corps pour les âmes » et des portraits peints.

§ 8. Divinités dues à la déification de personnages historiques

@

Les dieux chinois sont des êtres humains divinisés. Origine historique du dieu de la Guerre, de la patronne des Marins, du saint prince *Keh*, de la déesse de la Grâce divine, du patron de l'Agriculture, des dieux du Blé, des pères des Murs et Fossés.

Si le culte des morts chez les Chinois nous a arrêtés un peu longtemps, ce n'a pas été sans motif ; car, non seulement, il forme toujours le centre, l'âme du système religieux de la nation, mais en outre c'est de là qu'est sorti le culte de tous ses dieux et de toutes ses déesses, qui ne sont de fait autres que des êtres humains

[1] Ils ne diffèrent donc guère des *imagines majorum* des anciens Romains. On faisait celles-ci aussi en mémoire des morts, on les tenait en grand honneur et on les plaçait dans l'*atrium*, c'est-à-dire dans l'appartement principal, ou se trouvait l'autel des dieux domestiques et des ancêtres (*lararium*) et qui correspondait de tous points au *t'ia*^{ng} des Chinois actuels.

divinisés. C'est ce que nous nous proposons d'exposer, pour autant que besoin est, dans ce paragraphe et dans les suivants.

p.657 Dès l'abord se présentent d'elles-mêmes trois divinités sur l'origine desquelles, en qualité d'êtres humains divinisés, le doute n'est pas possible. Ce sont le dieu de la Guerre, la déesse des marins, et le grand dieu des habitants du Fouhkien, *Keh-Sìng-ông*. Leurs biographies, que nous avons empruntées à des ouvrages chinois originaux [1], montrent si clairement que telle est bien leur origine, qu'il est superflu de chercher d'autres preuves. Ce sont trois personnages historiques, qui ne se distinguent des ancêtres au sens ordinaire qu'en ceci, qu'au lieu de n'être vénérés que par leurs descendants, ils reçoivent un culte de la part de la nation entière, ou du moins d'une très grande partie de la nation, et qu'ils sont reconnus officiellement par l'empereur, c'est-à-dire par le grand-prêtre de l'empire, ce qui équivaut à la canonisation des saints par le pape chez les catholiques.

Notre thèse ne peut pas s'appliquer avec une évidence aussi complète, mais elle s'applique pourtant avec un assez haut degré de certitude à Miao Chen, cette antique déesse chinoise qui a fini par être confondue avec l'Avalokiteçvara des bouddhistes. Il est vrai que son histoire [2] a été considérablement défigurée dans le cours des siècles et a été transformée en une légende des plus fantastiques ; mais elle n'en permet pas moins de constater ce fait important, que les Chinois eux-mêmes attribuent à leur déesse de la Grâce divine une origine complètement terrestre, purement humaine. On en peut dire autant du patron de l'Agriculture, et des dieux du Blé, sur l'origine desquels nous nous sommes déjà expliqué aux pages 92 et 151. Enfin les pères des Murailles et Fossés [3] forment à leur tour toute une nombreuse compagnie d'hommes divinisés, puisque ce sont des magistrats que le pape taoïque, avec l'autorisation du

[1] Nous les avons données aux pages 96, 261 et 517.
[2] Voy. les pages 188 et suiv.
[3] Voy. les pages 586 et suiv.

pouvoir séculier suprême, a promus après leur mort au rang de divinités tutélaires des différentes subdivisions du territoire de l'empire. En Chine, donc, un dieu est l'âme d'un mort, qui, au lieu de ne recevoir les hommages que des descendants du défunt, reçoit des honneurs et des offrandes de la nation entière ou d'une partie considérable de la nation, très souvent en outre, mais pas toujours, avec la sanction du grand-prêtre de l'empire. p.658

§ 9. Demi-dieux

@

Honneurs presque divins rendus aux anciens philosophes. Les « Sien » ou génies des taoïstes. Adjudants ou gardes dont quelques dieux sont accompagnés.

Il y a cependant en Chine une classe nombreuse de personnages décédés que l'on ne considère point comme des divinités, quoique on leur rende un culte partout dans l'empire, non seulement avec la sanction impériale, mais même sur les ordres de l'empereur. Les anciens philosophes, et Confucius à leur tête, sur les temples desquels nous avons dit le nécessaire [1], occupent une place considérable dans cette catégorie, que nous appelons celle des demi-dieux.

En quoi diffèrent-ils donc d'avec les dieux ? Aussi bien que ces derniers les philosophes reçoivent des offrandes [2] ; on se prosterne devant eux de même que devant les dieux, et comme les dieux ils ont des temples. La seule différence se trouve en ce qu'on rend un culte à leurs tablettes, tandis que c'est par des images que les dieux sont représentés. C'est pour cela, comme nous l'avons rapporté à la page 555, que l'empereur Chi Tsoung défendit de faire des images de Confucius, de peur que cela ne dépouillât complètement ce sage de son caractère d'homme et ne le mît au même rang que les dieux.

---

[1] Voy. les pages 554 et suiv.
[2] Voy. les pages 554 et 556.

Mais si l'on tient compte de ce que les tablettes ont primitivement été purement et simplement des images des morts [1], et que maintenant encore elles n'en diffèrent que par leur forme, on conclura que les philosophes sont de fait des divinités, auxquelles il ne manque que d'avoir officiellement été reconnues en cette qualité. Aussi ne doutons-nous pas que leur élévation au rang de dieux proprement dits, arbitrairement entravée jusqu'ici, ne soit simplement une question de temps. Il est vrai sans doute que le culte qu'on leur rend n'a pas encore dégénéré en un marchandage au moyen duquel on tâche d'acheter des faveurs et des bénédictions ; mais cela aussi ne peut manquer de venir ; le pas qui mène de la simple adoration à la supplication n'est pas bien p.659 difficile à franchir. Prenant donc tous ces faits en considération, nous n'hésitons pas à considérer comme des demi-dieux les philosophes vénérés dans les temples de Confucius, et en cette qualité à leur assigner une place dans le panthéon du peuple chinois.

Les « Sien », êtres humains qui ont acquis l'immortalité et que nous avons décrits sous le nom de génies [2], forment une seconde classe de demi-dieux.

Comme on le verra plus en détail au paragraphe 17, où nous nous occuperons du taoïsme, ces génies, ainsi que la plupart des dieux des Chinois, sont sortis du mouvement des idées à une époque relativement moderne, et ils forment une des phases de transition les plus évidentes entre les ancêtres et les dieux. Beaucoup d'entre eux même, à ce que prétendent les Chinois, ont emporté avec eux leur dépouille matérielle dans l'autre vie, sans que cela ait été le moins du monde un obstacle à leur élévation au rang de divinités véritables. Le lecteur a fait connaissance avec un de ces génies divinisés dans la personne du patriarche Lu, protecteur des lettres et des barbiers [3].

---

[1] Voy. la page 654.
[2] Voy. les pages 165 et suiv.
[3] Voy. les pages 169 et suiv.

Enfin ces adjudants, gardés ou écuyers que nous avons présentés à nos lecteurs comme acolytes du dieu de la Guerre [1], de la déesse de la Grâce [2] et de la patronne des Marins [3], forment à nos yeux une troisième classe de demi-dieux. Il est vrai de dire d'eux aussi que leur culte existe dans tout l'empire, puisque leurs images accompagnent toujours celles des dieux auxquels ils sont subordonnés, et qu'avec eux ils reçoivent régulièrement des offrandes ; mais leur culte n'ayant jamais, du moins à notre connaissance, été revêtu de la sanction suprême, il leur manque toujours le sceau formel de la divinité. S'il se reporte aux endroits de cet ouvrage où nous avons décrit ces satellites divins, le lecteur verra que l'origine humaine de ceux du dieu de la Guerre est très évidente, mais beaucoup plus vague pour ceux de la déesse de la Grâce ; quant à ceux de la patronne des Marins, peut-être ils n'ont jamais été des hommes, mais sont des personnifications de notions abstraites. Si c'est vraiment le cas, ils rentrent dans la même classe que les satellites des dieux urbains [4]. p.660

§ 10. Dieux des eaux

@

Les peuples non civilisés croient que les âmes des morts errent dans le voisinage des corps auxquels elles ont appartenu. Les ombres des gens qui se sont noyés flottent donc dans les eaux. Les vivants leur font des offrandes. Elles peuvent ainsi se transformer en divinités des eaux.

Les rêves donnent aux sauvages la conviction que les âmes peuvent pénétrer dans des animaux. Les Chinois croient que les tigres sont habités par les âmes de ceux qu'ils ont dévorés. Peut-être a-t-on eu anciennement en Chine la même idée au sujet des crocodiles. Offrandes à ces monstres. Divinisation du crocodile ou dragon, qui est devenu dieu des Eaux, et plus tard dieu de la Pluie. Attributs humains du Roi-dragon des Mers.

Où vont les doubles des hommes après la mort de ceux-ci ? Avant que la pensée eut appris à franchir l'horizon immédiat et

---

[1] Page 121.
[2] Page 198.
[3] Page 266.
[4] Voy. les pages 591 et suiv.

restreint perçu par les sens, on a répondu qu'ils errent dans le voisinage des corps auxquels ils ont appartenu. Les anciens Chinois ont envisagé les choses ainsi, puisqu'ils s'efforçaient de rappeler l'âme des morts dans leur cadavre [1].

C'est dans cette conception qu'il faut chercher l'origine de la croyance en de nombreux fantômes aquatiques. Ces fantômes sont les ombres des gens qui se sont noyés, lesquelles, dans l'opinion des Chinois actuels, hantent partout les mers, les fleuves et les rivières. Il n'y a presque pas de bateliers qui négligent d'allumer tous les jours quelques bâtons d'encens à leur intention et même de leur offrir de temps en temps quelques mets choisis, de même qu'un grand nombre d'habitants de la terre ferme ont la coutume de le faire deux fois par mois pour les âmes des gens morts à terre [2].

S'il arrive que le double d'un mort dont le corps a disparu dans la profondeur des eaux se divinise suivant le procédé familier à l'esprit chinois, il sera naturel que l'imagination populaire se représente la nouvelle divinité comme habitant toujours l'élément où elle a si longtemps séjourné, et comme y exerçant la domination. En d'autres termes, le fantôme aquatique devient p.661 divinité aquatique. C'est ainsi que nous avons vu l'homme d'État de mérite Wou Youen ou Tsz' Sou se transformer en dieu des Ondes [3].

La vie des sauvages se passant dans des alternatives d'abstinence et de gloutonnerie, il s'ensuit que leurs rêves sont intenses et prolongés. Toujours en garde contre des ennemis et contre les animaux féroces, ils les voient fréquemment dans leurs songes, et souvent ces images se confondent, tellement qu'un ennemi tué dans un combat acharné apparaîtra dans le sommeil de celui qui l'a terrassé sous la figure de quelque bête dévorante et

---

[1] Voy. la page 626.
[2] Voy. la page 28.
[3] Voy. la page 357.

terrible. Or les rêves sont pour les sauvages des réalités, et ils concluent donc nécessairement que le double humain peut entrer dans le corps d'un animal.

Réellement on peut constater de la manière la plus claire l'existence de cette idée chez un grand nombre de tribus incultes. Spencer en nomme jusqu'à seize [1], chez qui on l'a observée ; et ce qui est remarquable, quoique naturel, c'est qu'à fort peu d'exceptions près les animaux dans le corps desquels on fait transmigrer les âmes sont des bêtes dangereuses pour l'homme, ours, hyènes, crocodiles, tigres, léopards, serpents, lions. Tant d'exemples font qu'il n'y a pas à s'étonner de ce que les anciens Chinois se soient imaginé que les deux principaux animaux de proie de la contrée qu'ils habitaient, le tigre et le crocodile, servaient de demeure à des doubles humains.

Maintenant encore on croit très généralement en Chine que tout tigre, du moment qu'il a dévoré un homme, reste possédé par l'âme de sa victime, qui le force à commettre de nouveaux meurtres parmi les hommes. Il n'est donc point absurde de supposer que les anciens Chinois, bien moins cultivés que ceux de maintenant, ont eu la même idée au sujet de ce monstre vorace, le crocodile, qu'ils ont dû connaître aussi bien que le tigre, puisque les peuplades sauvages placent presque toujours leurs établissements près des cours d'eau. Il était alors naturel que l'on songeât à conjurer le courroux de l'animal, ou plutôt de l'âme de celui qu'il avait dévoré ; on l'a fait en effet, et nous avons même vu qu'au moyen-âge encore cela se faisait, quand nous avons donné l'anecdote du gouverneur de Tch'ao-Tcheou, qui offrit du bétail vivant aux crocodiles, parce que ceux-ci dévoraient bêtes et gens sur les bords du fleuve [2]. C'est donc leur croyance que le p.662 crocodile était habité par une âme

[1] *Principles of Sociology*, ch. XXII, 166.
[2] Voy. la page 64.

humaine qui a suggéré au début aux anciens Chinois l'idée d'en faire l'objet d'un culte.

Il va sans dire, sans qu'il soit besoin de le démontrer, que la crainte que cette hideuse bête continuait à inspirer, sortant à l'improviste de sa demeure aquatique, comme un mystérieux fantôme, et entraînant souvent une victime dans les profondeurs inconnues de l'abîme, a dû faire sortir du culte primitif, très simple, du crocodile, un culte assez compliqué adressé à un esprit des eaux. Il est vrai que l'introduction de l'agriculture et l'accumulation de la population qui en fut la conséquence, refoula petit à petit cet animal loin des lieux habités ; mais il ne cessa pas pour cela d'être considéré comme un esprit des eaux ; seulement, ses déprédations devenant de plus en plus rares, la crainte qu'il inspirait finit par disparaître, et il prit aux yeux des agriculteurs le caractère d'un dieu aquatique bienfaisant, lorsqu'il passa dans leur opinion, premièrement pour annoncer la pluie, puis même pour la faire venir. Nous avons déjà exposé [1] le rôle qu'il a dès lors joué dans la mythologie populaire chinoise sous le nom de « Loung » ou de dragon. Ce qui a fini par lui valoir son élévation au rang de divinité et de symbole de la dignité impériale. Nous renvoyons le lecteur à ce qui a été dit à ce sujet.

Quant au Roi-dragon des Mers, dont il a été question aux pages 195 et 367, nous pourrions passer ici sous silence la question de son origine, puisque ce dieu n'est pas né sur le sol chinois, mais est d'importation bouddhiste. Il vaut cependant la peine de relever le fait, qui ressort de l'épisode de la vie de la déesse Miao Chen que nous avons reproduite dans le premier des endroits cités tout à l'heure, que les Chinois ont revêtu ce dieu bouddhique d'attributs tout à fait humains ; et ceci confirme la thèse que leurs divinités indigènes sont toutes des hommes divinisés.

[1] Pages 365 et suiv.

§ 11. Dieux du sol et des champs

@

Origine humaine des dieux du Sol et des Champs. Ce sont les patriarches de villages, de fiefs, etc., divinisés. Ku Loung, dieu champêtre pour tout le territoire p.663 impérial. Les dieux des Murailles et Fossés sont une création moderne calquée sur le modèle des anciens dieux champêtres. La Terre, seconde divinité de la nature d'après la philosophie religieuse nationale.

Après les dieux et les déesses, tous produits de la déification d'êtres humains, qui viennent de défiler devant nous, les dieux du Sol, dont nous allons nous occuper, portent à leur tour les traces évidentes de la même origine.

Nous ne serons pas long en ce qui les concerne ; car il suffira de renvoyer aux détails qui ont déjà été donnés au sujet de ces dieux dans le cours de cet ouvrage, en y ajoutant seulement quelques explications. De même que les enfants et petits enfants, dans la mémoire reconnaissante desquels reste vivant le souvenir de leur ancêtre, apportent à celui-ci leurs hommages et lui adressent leurs prières et leurs demandes de secours, les chefs de tribu, de village ou de clan qui se sont distingués d'une manière quelconque, au sein d'un état social où chaque groupe de la population n'est au fond qu'une famille étendue, seront après leur mort l'objet du culte de toute la contrée qui a éprouvé les bienfaits provenant de leur sage direction. Or en Chine l'organisation sociale est complètement patriarcale et l'a toujours été depuis l'antiquité la plus reculée. Chaque groupe ou village s'y trouve toujours composé des descendants d'un ancêtre commun et est placé sous la direction d'un ancien ou patriarche, qui, dans la règle, doit son autorité uniquement à son âge et à la place qu'il occupe dans la hiérarchie familiale. Aussi n'est-il point surprenant que chaque village y possède un patriarche divinisé, appelé *siā*, qui dispense les récompenses et les châtiments sur tout le canton, de même que l'ancêtre de chaque famille surveille ses enfants et parents. Maintenant, que le lecteur se reporte au premier paragraphe de notre article sur le 2 du deuxième mois, il

verra que les auteurs chinois eux-mêmes identifient les *siā* avec des hommes très méritoires de l'antiquité [1] ; que ce n'est pas le peuple seul qui en a institués, mais aussi les nobles ou possesseurs de fiefs, chacun pour son domaine ; enfin que le souverain reconnaissait un dieu tutélaire pour tout le territoire de l'empire, lequel, d'après ce qui a toujours été prétendu en Chine, s'étend en théorie jusqu'aux extrémités de la terre. Or ce dieu du Sol impérial, « chef de tous p.664 les *siā* [2] », n'est autre qu'un célèbre fonctionnaire de l'époque crépusculaire de l'histoire du peuple chinois, Ku Loung. Ainsi, d'ancêtre de la nation, il n'est devenu rien de moins que dieu de la Terre, car les notions de territoire de l'empire et de terre se confondaient dans l'esprit d'un peuple qui ne savait pour ainsi dire rien de ce qui se trouvait au-delà de ses frontières.

Si l'on compare ces dieux tutélaires des fiefs et de l'empire avec les pères des Murailles et Fossés actuels, on ne pourra manquer de remarquer que ces derniers ne peuvent-être qu'une imitation moderne des premiers, auxquels on a donné artificiellement une nouvelle forme, et que le dieu urbain impérial de Pékin n'est qu'un Ku Loung modernisé. Pour s'en convaincre, il suffira de relire les détails relatifs aux dieux urbains contenus dans le paragraphe 2 de notre article sur le dernier jour de l'année.

Nous avons encore un mot à dire au sujet de la déesse de la Terre en sa qualité de seconde divinité de la nature, et du rôle qu'elle joue comme telle dans la Chine de nos jours.

La Chine ancienne déjà a connu ces spéculations philosophiques, qui dénotent un état de culture passablement avancé, d'après lesquelles la terre, reconnue comme source de toute production quand elle a été fécondée par le ciel, prend rang comme l'une des deux principales divinités de la nature. Quand les Chinois en furent là, la déesse-terre joua chez eux un rôle analogue à celui qu'elle a dans la mythologie des anciens peuples occidentaux ; elle devint l'épouse

---

[1] Pages 149-150.
[2] Page 150.

du ciel, qui l'embrasse dans une union matrimoniale féconde [1], et l'on vit en elle, sous le nom de Heou Tou ou Impératrice Terre [2], la représentante suprême du principe féminin, passif, de la nature, Yin [3], qui occupe une place si considérable dans les spéculations cosmologiques des Chinois. Elle n'a pu cependant atteindre ce haut rang qu'après une très longue période préparatoire. En effet, il a dû s'écouler premièrement un grand nombre de siècles pendant lesquels les hommes employaient les dons que la nature leur fait, sans songer à se demander d'où ces biens leur venaient ; tel l'enfant qui s'attache à la mamelle nourricière sans rien savoir, si ce n'est que le bon lait l'abreuve. Sortis de cette première enfance, les Chinois toutefois ne se sont pas avancés bien loin. Jamais ils n'ont dépassé la notion d'après laquelle tout est produit par la collaboration du ciel et de la terre p.665 et ces deux parties de l'univers se sont formées elles-mêmes ; par conséquent la mère-terre continue à être pour eux ce que la mère humaine est pour son nourrisson, c'est leur plus haute divinité avec le ciel. Edkins dit [4] :

> [Trad.]« With regard to creation, they know of no law but spontaneity and self-development in the construction of the existing universe. They consider that all things have come to be as they are of themselves. They do not conclude, from the marks of design and contrivance which are exhibited in nature, that there must have been an intelligent Contriver. Some other heathen nations have been familiar with this argument of natural theology, but the Chinese not so. All their descriptions of the origin of the world are pervaded with the idea of spontaneous production. When the Christian doctrine of creation is presented to them, and illustrations of the infinite wisdom of God in it are referred to, they admit them to be reasonable, but they do not feel it to be a

[1] Page 148.
[2] Voy. la page 36.
[3] Page 60, en note.
[4] *Religion in China*, ch. VIII.

necessity that they should resign their own idea of the spontaneous origin of the universe. They do not speak of the *works* of nature or the *works* of God, when gazing on the ever-moving panorama which that universe offers to the eye. They prefer to denominate it the « living heaven » and the « living earth ».

— Why, they have often been asked, should you speak of those things which are dead matter fashioned from nothing by the hand of God, as living beings ? Heaven and earth are surely not *persons* ?

— And why not ? they have replied. The sky pours down rain and sunshine. The earth produces corn and grass. We see them in perpetual movement, and we may therefore say that they are living...

They readily adopted the conception of two ruling powers in nature, which they call Heaven and Earth. Instead of saying that they worship God, they will more frequently say that they worship Heaven and Earth. The husbandman, at harvest, when he has gathered in his sheaves, acknowledges that it is his duty to « thank Heaven and worship Earth ».

§ 12. Sabéisme

@

Culte du Ciel, divinité suprême de la nature avec la terre. Le Ciel a été identifié avec des personnages humains divinisés. p.666

Caractère humain du dieu solaire. Culte impérial voué au Soleil en qualité de divinité de la nature. Développement relativement peu considérable pris par le culte du Soleil en Chine.

La lune a aussi été identifiée avec des personnages humains. De même qu'au Soleil, l'empereur lui voue un culte en qualité de divinité de la nature.

Les constellations Wun Tch'ang, K'oueï Sing, la Tisserande et le Vacher, sont des êtres humains divinisés. Influence de l'ancienne astrologie sur le sabéisme.

Le dieu du Ciel.

Là où l'on reconnaissait à la terre, comme principe féminin et producteur, le rang de haute divinité de la nature, on ne pouvait que vouer le culte suprême à son époux, au ciel, qui la féconde au moyen des rayons de son soleil, par ses pluies et par ses saisons, et qui la met ainsi en état de produire tout ce qui vit. Si elle est la mère, il est le père. Et en effet, nous avons pu le présenter en cette qualité au lecteur dans notre article sur le 9 du premier mois.

Il est probable que ces notions déjà passablement avancées sur la divinité n'ont commencé à se développer sensiblement que dans la période de transition de la vie forestière ou nomade à la vie sédentaire et agricole. Ce n'est en effet qu'alors que l'on fut forcé d'observer avec quelque soin ce firmament où brille l'armée innombrable des astres, afin d'apprendre à connaître les signes des saisons d'après lesquelles doivent se régler les travaux des champs. On s'aperçut bientôt qu'à chaque révolution diurne du soleil, le ciel se déplaçait quelque peu, et qu'au bout d'une période régulière, l'année, il avait achevé un tour complet, qui le ramenait dans sa première position ; puis on découvrit que les périodes de chaleur et de froid, de soleil et de brume, de sécheresse et de pluie, se rattachaient étroitement à ce mouvement du ciel, c'est-à-dire dépendaient entièrement de la place occupée à un moment donné dans le firmament par un groupe d'astres. C'était donc le ciel qui réglait les saisons, qui fécondait la terre par sa chaleur productive et ses vivifiantes pluies, et qui faisait mûrir les produits sortis de son sein. Il dirigeait donc souverainement la naissance et le sort de l'homme, et celui-ci ne tarda pas à se prosterner pour adorer son Père et sa Mère divins, heureux s'ils lui accordaient une libérale moisson, tremblant lorsque les fruits de leur union se montraient moins abondants et qu'il commençait à craindre la p.667 disette. Ainsi naquirent la crainte, et le respect joints à la gratitude et au sentiment de la dépendance, bases sur lesquelles s'est assis le culte du ciel et de la terre.

Pl. XIX K'OUEI-SING
Bronze chinois. Haut. 16 cm.

Or, de même que l'imagination populaire a placé la terre sous le protectorat d'un ancêtre, Ku Loung, ainsi que nous l'avons relevé dans le paragraphe précédent, elle a créé un Seigneur du Ciel. Il y a bien des siècles de cela, et pourtant ce personnage n'a pas encore perdu les marques de son caractère humain. Pour s'en assurer l'on n'a qu'à consulter la légende de l'Empereur de Jade, que nous avons reproduite et expliquée dans le paragraphe 1 de notre article sur le 9 du premier mois. Il est vrai que dans ce récit un voile mythique rend indistincts les traits humains de la figure du dieu du Ciel ; mais on a vu dans le paragraphe 5 du même article qu'au commencement de notre ère il a été remplacé dans son Olympe par le personnage plus historique de Tchang Tao Ling, de sorte que nous nous trouvons très positivement devant ce fait, que même le plus élevé de tous les dieux du panthéon chinois est un ancêtre divinisé, dont la descendance a toujours subsisté sous forme d'une longue suite de papes taoïques.

Dieux solaires.

Il est de fait, et nous en avons déjà dit un mot à la page 73, que l'identification de certaines parties de l'univers avec des personnages humains est un phénomène fréquent dans un grand nombre de mythologies. Ce phénomène s'est produit en Chine pour ce qui concerne le soleil et la lune. Non seulement, en effet, la légende de la naissance de l'Empereur de Jade fait figurer ces deux astres comme un empereur et son épouse, couple analogue à celui qu'Osiris et Isis forment chez les Égyptiens, mais, en outre, dans le Midi du Fouhkien, le soleil est maintenant encore un médecin divinisé, on voit en lui un être humain qui a vécu sur la terre, délivrant ses frères de leurs maux et de leurs misères, comme les Esculape, les Bacchus, les Osiris de l'Occident, tous dieux solaires [1]. Il se trouve ainsi que le culte du grand dieu du Jour n'est autre dans le lointain empire du Milieu qu'une branche du culte des ancêtres ; mais il faut dire en

[1] Voy. les pages 274 et 276.

même temps que cette branche n'a cru et ne s'est développée que lorsque les spéculations philosophiques sur le rôle important que le soleil joue p.668 dans l'univers lui eurent versé une sève de vie. Son fruit principal fut le culte impérial du soleil, dont nous avons parlé aux pages 469 et suiv. Seulement ces spéculations n'étaient pas à la portée du vulgaire. En outre, il n'y a jamais eu en Chine de caste de prêtres astrologues assez puissante pour transformer ces conceptions en dogmes, en tirer un système religieux et imposer cette doctrine comme une vérité mystérieuse, indispensable au salut, à un troupeau de crédules laïques. Par conséquent le culte du soleil y a conservé son antique et simple forme de culte ancestral, sauf que s'y sont jointes les cérémonies de la marche sur le feu, la coutume d'allumer en l'honneur du soleil des cierges et des lanternes, et celle d'éteindre et de rallumer les feux au printemps [1]. C'est là le motif pour lequel le culte du roi de la Lumière, qui a une fois exercé une si grande influence sur la vie des peuples de l'Occident, n'a point marqué d'un cachet particulier la vie religieuse des habitants de la Chine et n'est pas parmi eux plus en honneur que le culte d'autres dieux et déesses.

Divinités lunaires.

Ce que nous venons de dire du dieu-Soleil des Chinois s'applique, pour le principal, à leur déesse-Lune. Celle-ci aussi a été identifiée par eux avec des êtres humains. Il est vrai que l'identification n'est pas complète, puisque ces êtres humains sont censés habiter la lune ; mais ils sont très positivement les objets du culte des adorateurs de l'astre. C'est ce que le lecteur a vu dans notre article sur le 15 du huitième mois, où nous avons exposé assez en détail la manière dont on adore ces personnages à Émoui, ainsi que le rôle qu'ils jouent dans la mythologie chinoise. Ce qui a été dit alors suffit à montrer que les divinités lunaires des Chinois sont des êtres humains divinisés.

---

[1] Voyez à l'index l'indication des endroits où ces coutumes sont décrites.

Quant au culte de la lune en qualité de divinité de la nature, il n'y a guère autre chose à en dire que ce qui a déjà été dit du soleil en cette même qualité. La lune, dans les spéculations théo-cosmologiques des Chinois, est revêtue du caractère d'épouse du dieu du Jour, de déesse du principe féminin [1] et de représentante suprême de l'élément humide [2] ; mais s'il s'agit du culte, ce n'est guère que dans celui que l'empereur lui rend qu'elle p.669 figure sous ce triple aspect. Nous avons déjà eu l'occasion de dire un mot de l'offrande annuelle qu'elle reçoit de ce souverain pontife de l'empire [3].

Dieux stellaires.

Puisque, comme on le voit par ce qui précède, le firmament pouvait d'après les anciens Chinois donner accès aux mortels, il était tout indiqué pour eux de considérer les étoiles comme des êtres doués d'une âme. Ainsi l'étoile polaire devint un dieu, dont on put raconter qu'il était descendu sur la terre pour féconder la mère du premier pape des taoïstes [4], un dieu donc qui ne reniait pas, même au sein de sa divinité, ses attributs humains et les marques de son origine terrestre.

On ne peut guère douter non plus de l'origine analogue des dieux stellaires Wun Tchang [5] et K'oueï Sing [6]. Peut-être ne représentent-ils tous deux qu'un seul et même personnage, dont le premier est la forme humaine et le second la forme surhumaine ; du moins on représente toujours Wun Tch'ang comme un vieillard vénérable avec une longue barbe blanche, et K'oueï Sing comme un esprit, une sorte de fantôme. Dans un article approfondi sur leur origine [7] Mayers s'exprime comme suit :

---

[1] Voy. les pages 472 et 473.
[2] Voy. les pages 487 et suiv.
[3] Page 471.
[4] Voy. la page 74.
[5] Pages 162 et suiv.
[6] Pages 172 et suiv.
[7] *Journal of the North-China branch of the Royal Asiatic Society*, année 1869-70, p. 31 et suiv.

> [Trad.]« Like the God of War,... the God of Literature represents at least in some degree a purely human original, and owes his divine personality to the system under which the pontiff-sovereign of China wields authority to invest spirits of departed mortals with divine attributes and powers... The deity is represented under the form respectively of a dignified and venerable sage, and of a wild, unearthly figure, suggesting the idea of an excited demon rather than of a beneficent dweller among the celestial spheres. This dual representation gives a clue to the origin of the existing belief with respect to the supernatural patrons of literature and study.

L'auteur cite à ce sujet un ouvrage chinois, publié en 1832 sous le titre de « Compte-rendu de mes Études [1] », où il est dit que Wun Tch'ang a habité la terre en qualité d'homme sous la dynastie de Tcheou, puis quatre autres fois encore sous diverses maisons impériales. D'après le même p.670 ouvrage, il aurait reçu des titres honorifiques de différents empereurs, mais ce ne serait que de Jun Tsoung, de la dynastie de Youen, qu'il aurait reçu en 1314 celui de « Ti », divinité [2]. D'autres ouvrages chinois encore parlent de lui comme ayant vécu sur la terre en qualité d'homme à différentes époques. Citons le *Kaï-yu-ts'oung-k'ao*, collection de mélanges écrits par Tchao Yih, laquelle a été publiée en 1790, et la continuation du répertoire historique de Ma Twan Lin dont nous avons parlé à la page 320. Nous n'analyserons pas ces récits, parce qu'ils diffèrent trop les uns des autres dans les détails.

Nous n'avons pas à notre disposition de récits historiques ni de légendes qui puissent nous servir à démontrer l'origine humaine de la déesse du Tissage [3] et celle de son époux céleste, le Vacher [4]. Mais cette absence de preuves directes n'est aucunement la preuve

---

[1] 1123-249 av. J. C.
[2] Voy. ci-dessus la page 43, en note.
[3] Pages 437 et suiv.
[4] Page 439.

négative qu'ils ne sont pas, aussi bien que tant d'autres, le produit de l'identification de certains astres avec des êtres d'ici-bas. Il est en tout cas certain que les Chinois leur reconnaissent des attributs humains, puisqu'ils les font coucher ensemble, qu'ils donnent à manger et à boire à la Tisserande et qu'ils lui offrent même des fleurs et du fard avec cent autres objets pour sa toilette, quand elle quitte l'étoile qu'elle habite pour se rendre dans celle où demeure le Vacher [1]. En voilà bien assez pour ne pas se hâter de voir dans ces deux divinités une exception à la règle générale.

Nous avons déjà vu que l'astrologie à laquelle se livraient les anciens Chinois a puissamment contribué à faire fleurir le culte des astres [2]. Ce sont les astrologues qui ont donné aux corps célestes des noms en rapport avec les travaux des diverses saisons, noms qui fort souvent rappelaient le souvenir de personnages humains et qui par conséquent facilitaient grandement l'identification des étoiles avec certains des ancêtres. Les noms des dieux stellaires dont nous avons parlé présentent plusieurs exemples de ce fait ; mais ce serait sortir de notre cadre que d'en rechercher l'étymologie. p.671 Cette question est du ressort des études sur l'astrologie et l'astronomie des Chinois, branche de recherches fort spéciale, à laquelle est consacrée l'*Uranographie chinoise* du Dr. Schlegel ; c'est le premier ouvrage considérable où elle ait été traitée.

§ 13. Le dieu du feu

@

Son origine humaine.

Les détails que nous avons donnés, dans notre article sur le 3 du huitième mois, au sujet de cet ancien dieu du Feu qui, sous le nom

[1] Voy. la page 440.
[2] Voy., dans l'article sur le 3 du deuxième mois, la page 163, et l'article sur le 7 du septième mois.

de dieu de la Cuisine, continue à jouer un rôle si important dans la vie religieuse et sociale des Chinois, sont de telle nature que l'on ne saurait tirer en doute son origine humaine. On a pu même voir dans cet article que l'identification du feu avec des personnages humains a eu lieu plus d'une fois. Il n'y a donc aucun motif d'admettre en ce qui concerne le dieu du Feu ou de la Cuisine une exception à cette règle générale, qu'en Chine les divinités sont des ancêtres nationaux, et que la religion y est simplement une extension donnée au culte des morts.

§ 14. Conformité du culte des dieux avec le culte des morts

@

Le culte des ancêtres a continuellement créé en Chine de nouvelles divinités. C'est pour cela que les dieux et les déesses y sont si nombreux. On représente les ancêtres et les dieux absolument de la même manière ; on leur offre des sacrifices et on les vénère de la même manière et en même temps. Les dieux et les morts sont désignés par le même nom ; ils possèdent tous également le pouvoir de bénir les vivants ou de les châtier ; etc.

Nous avons passé en revue les principaux d'entre les dieux et les déesses du panthéon des Chinois d'Émoui, et nous avons constaté leur origine humaine à tous. Il n'y en a qu'un petit nombre qui aient manqué à l'appel. p.672 Ce sont les Seigneurs des trois Mondes [1], l'Habit rouge [2] et la Parque [3]. Nous les avons passés sous silence, parce que nous n'avions rien de positif à dire de leur carrière terrestre et qu'ils font l'impression d'être des personnifications de notions abstraites.

Notre revue a porté sur les principaux dieux des Chinois d'Émoui. C'est qu'il va sans dire qu'il ne pouvait pas s'agir de traiter de tous les dieux et de toutes les déesses adorés en Chine. Leur

[1] Voy. les pages 126 et suiv., et 445 et suiv.
[2] Page 175.
[3] Pages 395 et suiv.

nombre est légion. Ce fait du reste est fort naturel dans un pays où, depuis les temps les plus reculés jusqu'à maintenant, on a toujours offert un culte aux morts dès le moment de leur décès, et ainsi peuplé l'Olympe d'une multitude sans cesse croissante. Cette énorme extension qu'a prise le culte des ancêtres fait que nous ne doutons pas qu'à mesure que la science européenne approfondira la nature et l'origine d'un plus grand nombre de dieux chinois, on aura par là même une confirmation sans cesse renouvelée de la vérité des paroles suivantes de Spencer :

> « Using the phrase ancestor-worship in its broadest sense as comprehending all worship of the dead, be they of the same blood or not, we conclude that ancestor worship is the root of every religion [1].

Les cérémonies religieuses en vigueur chez les Chinois actuels et les offrandes pratiquées chez eux, confirment-elles l'opinion qu'il n'existe pas de différence réelle entre leurs dieux et leurs ancêtres ? Leur histoire prouve-t-elle que leur culte des ancêtres ait précédé dans le cours du temps leur culte des dieux ? Voilà deux importantes questions auxquelles tout ce qui précède annonce qu'il faut répondre affirmativement.

---

[1] *Principles of Sociology*, ch. XXV, 204. Köppen aussi dit : [Trad.]« Der Geisterglaube und Geisterdienst ist in Indien älter als der Brahmanismus, älter als die Veden, älter als die Einwanderung der Arier ; er ist die Urreligion der schwarzen Urbewohner, die Urreligion des ganzen finnisch-türkisch-mongolischen Stammes im weitesten Sinne des Wortes mit Einschluss der Chinesen, Tibetaner und Hinterindier ; er hat sich trotz Brahmanismus und Buddhismus, trotz Islam und Christenthum, sey's im Geheimen, sey's als öffentlicher Cultus, fast in allen Gegenden Indiens erhalten, namentlich im Himalaya, im gesammten Dekhan, in Hinterindien und auf Ceylon ; ja wenn man die Herzen und Nieren prüfen könnte, so würde sich wahrscheinlich herausstellen, dass er daselbst im Stillen mehr Anhänger hat als irgend eine der genannten Religionen, wie ja in Europa bis zu dem Zeitalter der gottlosen Aufklärung der Dämonenglaube, d. h. der Glaube an Geister, Gespenster, Hexen, Kobolde, Zauberei, Wahrsagungen und Ahnungen, mehr Bekenner zäblte als die Christliche Kirche. Das reine Buddhathum verwirft nun zwar den Dämonencultus, den sogenannten Teufelsdienst, noch entschiedener als jeden anderen Cultus ; indess hat es dem Eindringen des Dämonenglaubens um so weniger wiederstchen können, als es sich zu den untersten Volksclassen, den Mischkasten bis zu den Tschändilas, herabliess ». — *Die Religion des Buddha*, p. 246, « von den Classen der Wesen ».

p.673 On a vu en maint endroit de cet ouvrage que les Chinois d'Émoui font des offrandes à un grand nombre de leurs dieux aux anniversaires de leur naissance et de leur mort. Or c'est précisément ce qu'ils font pour leurs morts [1]. En outre il n'aura sans doute pas échappé au lecteur que dans les grandes fêtes annuelles générales les dieux et les ancêtres sont conjointement honorés, comme s'il n'y avait entre eux aucune distinction de rang ou de position ; que l'on offre aux dieux les mêmes aliments, le même thé, le même vin, le même encens qu'aux morts ; que l'on brûle de l'argent de papier pour les dieux comme pour les ombres [2], et qu'on livre aux flammes des vêtements de papier, non seulement à l'intention des morts [3], mais aussi pour la patronne des enfants [4] ; enfin que l'on met par le même moyen des chevaux, des litières, des coulies, à la disposition tant des morts [5] que des dieux domestiques [6], pour servir à leur transport. On fait des morts et des dieux des images et des portraits pour leur offrir un culte, et si, en outre, pour les morts on a les tablettes, celles-ci par leur signification sont l'équivalent d'images ou de portraits [7]. Tablettes et idoles sont habitées par des âmes [8], et se trouvent d'ordinaire déposées fraternellement ensemble dans le même tabernacle domestique [9] ; on peut faire passer dans des images et des poupées les âmes tant des dieux que des morts [10]. Les dieux ont temples et les ancêtres aussi [11] ; à Émoui le mot de *sîn* s'emploie avec la signification d'âme humaine en même temps qu'avec celle

---

[1] Voy. la page 551.
[2] Pages 21 et 22, en note.
[3] Page 647.
[4] Page 397.
[5] Page 432.
[6] Pages 30 et 580.
[7] Ci-dessus, § 7, VI.
[8] Pages 270 et 20.
[9] Page 20.
[10] Pages 20, 270, 289, 298, etc.
[11] Pages 549 et suiv.

de divinité [1], et répond par conséquent assez bien à notre mot d'« esprit », qui a lui aussi ces deux significations ; enfin la puissance de dispenser aux hommes les châtiments et les récompenses est attribuée aux ancêtres aussi bien qu'aux dieux. Chez nous aussi la croyance que les morts suivent du regard les actions des vivants et qu'ils les approuvent ou les blâment n'a point encore complètement disparu ; mais ni cette croyance, ni en général le respect pour les morts n'est certainement où que ce soit accentué d'une manière p.674 comparable à ce qui a lieu en Chine, où la crainte et le respect des dieux s'en trouvent tout à fait repoussés dans l'ombre. Nous avons déjà signalé en passant ce trait original du caractère religieux de la nation chinoise [2].

Nous pourrions relever nombre de faits encore qui font voir que la vénération que les Chinois ont pour leurs ancêtres emprunte pour se manifester presque complètement les mêmes formes que celle qu'ils ont pour leurs dieux. Mais ceux que nous venons de rappeler, joints à ceux que le lecteur peut déduire lui-même des données contenues dans les quatre premiers chapitres de cet ouvrage, suffisent sans aucun doute à notre démonstration. Reste à voir jusqu'à quel point les anciens écrits des Chinois sont favorables à l'opinion que le culte des ancêtres en Chine est l'aîné du culte des dieux. Toutefois, avant de passer à ce sujet, nous tenons à déclarer que nous ne le traiterons que d'une manière extrêmement sommaire, puisque le but de ce chapitre-ci est simplement, comme nous l'avons annoncé, de donner une « esquisse » du système religieux des Chinois.

§ 15. Preuves historiques de la priorité en date du culte des ancêtres

[1] Pourtant on y joint pour plus de clarté les syllabes *hoûn* et *bîng* ; *sîn-hoûn* signifie âme et *sin-bîng* divinité.
[2] Pages 548-550.

Les fêtes annuellement célébrées à Émoui

@

D'après le *Chou-king* les anciens empereurs prenaient possession du trône devant la face de leurs pères et le culte des morts était leur culte par excellence. Il n'existait pas dans la Chine antique de caste sacerdotale. Le *Chou-king* n'a que de rares mentions de dieux. Chang Ti, l'« Empereur suprême ou premier ». Quelques écrivains européens croient reconnaître Dieu en lui. Il est le patriarche des anciennes dynasties, qui a été assimilé au ciel. C'est pour cela qu'en théorie il doit être adoré par l'empereur seul et qu'il reçoit actuellement encore, en même temps que les autres empereurs défunts, sous la forme d'une tablette ancestrale, des offrandes de la part du Fils du Ciel. La famille d'empereurs célestes. Explication du titre de « Fils du Ciel » porté par l'empereur. Les autres livres classiques montrent de leur côté aussi que dans la Chine antique le culte des dieux était peu développé et le culte des morts l'était considérablement. Ceci explique le silence que Confucius observe à l'endroit des dieux, tandis qu'il déploie un grand zèle en faveur du culte des ancêtres.

Nos lecteurs savent déjà que le *Chou-king* renferme les plus anciennes données relatives à l'histoire de la Chine qui aient été couchées par écrit. Ouvrons ce p.675 vénérable document. Aussitôt nous serons frappés du fait que les anciens empereurs faisaient une place importante à leurs ancêtres, même dans les circonstances les plus graves concernant le gouvernement. C'est dans le temple de ses pères que nous verrons abdiquer Yao [1] ; nous y suivrons Choun [2] allant y offrir un bœuf toutes les fois qu'il rentrait dans sa capitale ; c'est là que ce même Choun invitera un co-régent à partager son trône avec lui, lorsque le poids du gouvernement sera devenu trop lourd pour lui [3]. T'aï Kiah reçut au dix-huitième siècle avant notre ère l'investiture en qualité de successeur au trône de l'empire, en présence de tous les grands et devant la face de ses prédécesseurs défunts [4]. Le ministre des cultes des anciens empereurs de la Chine avait le titre de « régulateur du service du temple ancestral » ; il y a une trentaine de siècles Tcheou Koung, déjà nommé à la page 210, offrait sur des autels en l'honneur des derniers décédés de ses ancêtres, pour obtenir la guérison de son frère, l'empereur Wou Wang, qui était malade [5]. Il semble même

---

[1] 2356-2258 av. J. C.
[2] 2255-2205 av. J. C.
[3] Legge, *The Chinese Classics*, III, Prolegomena 195.
[4] *Chou-king*, part. IV. [trad. Couvreur.]
[5] Legge, *op. et loc. cit*.

que les images des morts accompagnaient l'armée à la guerre ; du moins, vingt-deux siècles environ avant notre ère, l'empereur K'i de la dynastie de Hia déclara devant ses troupes qu'il récompenserait devant la face des ancêtres ceux qui obéiraient à ses ordres [1]. Ce sont enfin les ancêtres qui dans l'ancienne Chine exerçaient la justice sur tous les crimes politiques, tant du peuple que des princes ; c'est ce que nous apprennent les paroles suivantes de l'empereur P'an Kung [2], qui a vécu quatorze siècles av. J. C. :

> « Si je commets des fautes dans mon administration... le premier prince de ma dynastie enverra grandement des désastres — suites de son châtiment — et il dira : « Pourquoi opprimes-tu mon peuple ? ». Et si vous, myriades de sujets, vous n'êtes pas sincèrement un de cœur avec moi, l'homme qui suis un, à l'égard de mes projets, les princes décédés enverront sur vous grandement des désastres — suites de leurs châtiments — et ils diront : « Pourquoi n'êtes-vous pas en harmonie avec p.676 notre jeune petit-fils ? »... Quand ils vous châtieront d'en haut, vous ne pourrez pas poursuivre (votre mauvaise voie) » [3].

C'est parfaitement clair, pour les anciens empereurs de la Chine le culte des morts n'était pas seulement le culte par excellence, mais il avait même pour eux une plus grande importance que le culte de n'importe quels dieux ou déesses. Cela ressort en particulier du fait que la cérémonie capitale qui décidait de la succession au trône s'accomplissait en présence des ancêtres et non pas des dieux. Aussi les soins relatifs au culte des morts étaient-ils à leurs yeux si pressants que, dix-huit siècles avant notre ère, l'empereur T'ang ou Tch'ing T'ang [4], fit établir des parcs destinés uniquement à l'élevage de bestiaux pour le service du

---

[1] *Chou-king*, part. III. [trad. Couvreur.]
[2] Déjà nommé à la page 371.
[3] *Chou-king*, part. IV. [trad. Couvreur.]
[4] Voy. la page 370.

temple des ancêtres. C'est l'ancien auteur Liou Ngan qui le rapporte [1]. S'il en était ainsi du culte des morts dans la Chine dépeinte par le *Chou-king*, qu'en était-il du culte des dieux ?

Il n'y avait point de caste sacerdotale ; du moins le *Chou-king* n'en dit rien, quoique il parle continuellement d'offrandes. Le père était le prêtre de la famille, le prince féodal était le prêtre de son fief, l'empereur était le grand-prêtre de l'empire. Ce fait déjà permet de conjecturer que le service des dieux était peu développé, car toujours et partout tout culte dont les rites se sont compliqués a rendu nécessaire l'intervention de prêtres professionnels, et l'on ne voit pas pourquoi il en aurait été autrement en Chine qu'ailleurs. Mais il y a autre chose encore. Les êtres divins qui figurent dans le *Chou-king* en même temps que les ancêtres sont avant tout les dieux du Sol, Heou T'ou, K'i (Ti K'i) et *siā*, décrits par nous en détail au paragraphe 1 de notre article sur le 2 du deuxième mois. Or dans notre vieux livre ils ne sont pas mentionnés même une demi-douzaine de fois. Une seule fois on y trouve la mention du dieu du Blé, le *tsik* [2], et il en est de même des divinités des Montagnes et des Fleuves, tandis que les âmes des morts y jouent un rôle bien une p.677 dizaine de fois. Il n'y a donc pas moyen de prétendre que dans le *Chou-king* les dieux éclipsent les ancêtres. Il y a cependant une divinité qui semble faire exception. C'est le Chang Ti, littéralement « l'Empereur suprême ou premier ». Le *Chou-king* en fait mention une quarantaine de fois, comme objet suprême du culte de l'empereur, tantôt sous le nom de Chang Ti, tantôt simplement sous celui de Ti, « Empereur ». Quelques auteurs européens ont cru reconnaître en lui Dieu, dans le sens que l'on donne chez nous à ce mot, et cette opinion existe encore. Quant à nous, nous ne pouvons voir en Ti que le premier des ancêtres des anciennes dynasties, assimilé au ciel, de sorte que son culte, bien

---

[1] « Explication de la Grande Lumière », ch. XX.
[2] Voy. la page 150.

loin de présenter un argument contre l'antériorité du culte des ancêtres soutenue par nous, constitue au contraire une preuve très forte que nous avons raison de prétendre qu'une fois en Chine les dieux et leur culte n'ont eu qu'une importance insignifiante, tandis que les ancêtres et leur culte étaient tout.

Nous savons bien que cette manière de voir n'aura pas l'assentiment de tous les sinologues. L'éminent traducteur des classiques chinois, le Dr. Legge, est au premier rang parmi ceux qui identifient Chang Ti avec notre Être suprême ; aussi, dans ses traductions, l'appelle-t-il toujours « Dieu ». Cependant il n'a pas donné de preuves suffisantes à l'appui de cette interprétation, et il ne peut pas invoquer en sa faveur l'autorité d'un seul écrivain chinois ; en outre, il a contre lui le fait fort important que dans le *Chou-king* le firmament visible, le ciel « T'ien » revient plus de cent cinquante fois comme équivalent de Chang Ti, circonstance entièrement favorable à l'opinion qui voit dans cette divinité le ciel divinisé. A-t-on en outre quelque motif raisonnable de supposer que dans la haute antiquité dont il est question les notions des Chinois au sujet de la divinité aient été supérieures à ce qu'elles sont maintenant ? Leurs anciens écrits deviennent-ils moins intelligibles du moment que, sous le nom de Chang Ti, on ne met pas la notion de « Dieu », mais celle d'une divinité différente ? C'est le contraire qui est vrai à nos yeux. Si les Chinois actuels connaissaient une divinité transcendante au-dessus de la nature, ou s'il était démontré qu'ils en ont connu une à une époque plus historique que celle à laquelle se rapporte le *Chou-king*, alors peut-être il serait admissible que ce livre fît mention p.678 d'un dieu ayant quelque analogie avec le Yahvèh des Israélites ; mais nous avons fouillé tout l'Olympe chinois sans y trouver un dieu supérieur au dieu du Ciel [1], ou, pour ce qui concerne les taoïstes, supérieur au « Principe originel » Youen Chi, c'est-à-dire au Tao divinisé, ou à

[1] Voy. l'article sur le 9 du 9e mois.

l'âme universelle de la nature [1]. Nous doutons fort que d'autres aient mieux réussi dans cette recherche [2].

Comme on l'a vu à la page 40, le dieu-Ciel actuellement adoré en Chine serait, d'après la légende, un empereur que l'on aurait fait monter au ciel à cause des bienfaits qu'il avait répandus sur le peuple. Or, chose remarquable, le Chang Ti ou dieu du Ciel du *Chou-king*, n'est lui aussi pas autre qu'un ancêtre des premières dynasties chinoises divinisé, comme le démontrent aisément, tant les noms qu'il porte, que le rôle qu'il joue comme objet d'un culte.

Le nom de « Ti » que le *Chou-king* lui donne, tantôt seul, tantôt en y joignant Chang, « suprême » ou « premier », était en même temps à l'époque la plus reculée un titre des souverains de l'empire chinois. On a parfois soutenu que la signification primitive de ce nom serait celle de « dieu » ou de « divinité », et que les empereurs s'en seraient décorés par un sentiment de vanité insensée ; mais c'est là une simple supposition, et elle est peu acceptable. On pourrait en effet soutenir avec tout autant d'apparence de raison que les titres occidentaux de Seigneur, Dominus, Herr, Lord, ont été empruntés à l'Être suprême par d'orgueilleux potentats, tandis que chacun sait que le contraire est vrai et que l'on a étendu à Dieu les titres qui désignent les souverains terrestres. C'est donc à tort que Williams, dans son *Syllabic Dictionary* [3], définit le mot Ti « an *audacious* désignation of him who rules the world, *i. e*. China », et l'on fera bien de s'en tenir au dictionnaire impérial de K'ang Hi, qui, à la suite du vieux *Chwoh-wun*, donne comme « toute première » signification de ce mot : « Titre pour celui qui gouverne l'empire ». De même, le *'Rh-ya* dit que « Ti signifie prince ».

---

[1] Voy. la page 693.
[2] Comp. à ce sujet ce que nous avons déjà dit aux pages 664-666.
[3] Page 880.

Pl. XX. SHANG-TI
Bois laqué. Haut. 19.6 cm.

p.679 Le mot de « Ti » a donc primitivement signifié souverain temporel ou empereur ; et le fait que dans le *Chou-king* la plus haute divinité porte le nom de Ti ou de Chang Ti, donne lieu de conjecturer qu'elle est un souverain divinisé, peut-être le fondateur de la plus ancienne dynastie dont on se souvenait en Chine à l'époque dont parle le *Chou-king*. L'analyse de ce nom confirme cette supposition. En effet, Chang ne signifie pas seulement « suprême », mais aussi « aîné » ou « premier », dans un arbre généalogique ou en parlant des siècles depuis longtemps écoulés [1], et l'on voit donc que le nom du « premier ou suprême Empereur » du *Chou-king* n'établit en aucune façon une exception à la règle dont nos paragraphes précédents ont montré l'exactitude. L'ensemble des dieux du panthéon chinois présente des marques incontestables de leur origine humaine.

On comprend maintenant pourquoi Chang Ti ne figure pas seulement dans les écrits des anciens auteurs chinois comme objet exclusivement du culte impérial, mais aussi pourquoi maintenant encore le Fils du Ciel seul a le droit de l'invoquer et de lui offrir [2]. Et il est tout aussi aisé d'expliquer pourquoi les souverains actuels de l'empire du Milieu, toutes les fois qu'ils offrent au dieu du Ciel un festin sur son grand autel de Pékin [3], font participer à ce repas leurs ancêtres défunts, représentés par des tablettes mortuaires. Eux-mêmes montrent ainsi qu'ils ne discernent point de différence matérielle entre Chang Ti et les autres anciens empereurs. Edkins dit :

> [Trad.]« The emperors of China invite their ancestors to sit at the banquet with Shang-te, the supreme ruler... The experienced and aged statesmen with whom they take counsel act according to precedent, and invariably

---

[1] Il a par ex. cette signification dans la combinaison « chang-kou » , « l'antiquité la plus reculée ».

[2] Williams, *Syllabic Dictionary of the Chinese Language*, p. 881. On trouvera dans le *Chinese Repository*, 1848, pages 161 et suiv., un article étendu sur la position des empereurs de la Chine à l'égard du ciel et sur les offrandes qu'ils font à cette divinité.

[3] A la page 471 déjà citée.

> recommend the placing of the Emperor's ancestral tablets on the altar of sacrifice with that of Shang-te. To their opinion the emperors have always assented... On the upper terrace of the altar the tablet of Shang-te, inscribed « Hwang-tien Shang-te » (c.-à.-d. monarque-Ciel, empereur le plus ancien) is placed, facing south, immediately in front of the kneeling p.680 Emperor. The tablets of the Emperor's ancestors are arranged in two rows, facing east and west. Offerings are placed before each tablet » [1].

Si maintenant le lecteur veut bien prendre la peine de parcourir de nouveau la page 563 de cet ouvrage, il ne pourra manquer de remarquer que, dans les offrandes impériales qui viennent d'être décrites, les tablettes mortuaires se rangent dans le même ordre que cela a lieu dans les temples des ancêtres des sujets lorsque s'y présentent les offrandes. Ceci aussi est une preuve que ces offrandes impériales font partie du culte général des morts, et que ce Chang Ti, dont la tablette est placée en tête de celles des empereurs, n'est autre que le premier, le plus ancien de ces empereurs, *primus inter pares*. Il ne faut en outre pas oublier qu'il se distingue des autres dieux de l'empire en ce qu'on ne fait pas d'images de lui, et que c'est une tablette ancestrale qui le représente, que cette tablette porte l'inscription « Monarque-*Ciel* Empereur aîné », et que les offrandes impériales lui sont faites sur le grand autel de l'empire, qui est consacré au *ciel* [2]. Tout cela est suffisant pour montrer que les souverains eux-mêmes de la Chine actuelle considèrent Chang Ti comme un de leurs ancêtres dynastiques, identifié avec le ciel, assimilé à lui.

Il faut aussi tenir compte du fait que, cherchant comment remplir l'espace de temps immense et ténébreux qui s'est écoulé depuis l'origine du monde, les écrivains chinois antérieurs à la dynastie de Han ont imaginé une « famille d'empereurs célestes » au début de

---

[1] *Religion in China*, ch. II.
[2] Cet autel s'appelle « autel du Ciel ».

ces siècles innombrables, et qu'ils la font régner très longtemps avant la « famille des empereurs terrestres » suivie enfin de celle des « empereurs humains ». Puis il faut noter que notre théorie explique des plus rationnellement le titre de Fils du Ciel que les empereurs chinois ont porté depuis la plus haute antiquité. Ces princes en effet se considèrent comme les descendants ou du moins les successeurs légitimes de Chang Ti, qui, ayant quitté le séjour de la terre pour celui du ciel, en déploie la force vivifiante et continue en cette qualité à gouverner l'univers au moyen des saisons et des autres phénomènes de la p.681 nature. C'est donc à lui que les empereurs doivent leur trône, leur empire, leurs droits, et de plus leur autorité reste assise ou s'ébranle suivant que leur céleste ancêtre les protège ou non. Ils sont souverains par la grâce du ciel à aussi juste titre pour le moins, que nos monarques européens se disent rois et princes par la grâce de Dieu.

Qui donc a été cet antique empereur que l'on a fini par identifier avec le ciel ? L'histoire ne sait rien de sa carrière terrestre. La légende même reste muette sur ce point. Mais ceci est certain, que, soit dans les anciens ouvrages chinois, soit, dans le système religieux actuel, il n'a en aucune façon le caractère de créateur de l'univers, et qu'il ne correspond donc point au Yahvèh des Israélites, à l'Allah des mahométans et au Dieu des chrétiens. Que l'on étudie sans parti pris dans les anciens écrits chinois qui font autorité les passages où il est parlé de Chang Ti, et partout l'on discernera clairement le cachet ancestral qui distingue cette divinité, de sorte que l'on devra nécessairement conclure avec nous au rejet absolu du rapprochement que le Dr. Legge a voulu établir entre elle et le Dieu des religions monothéistes [1].

---

[1] Le sinologue bien connu W. H. Medhurst a réuni dans une série d'articles, fruit de vastes lectures, presque tout ce qui se trouve dans les livres chinois au sujet de l'antique Ti ou Chang Ti. On trouvera ces articles dans le *Chinese Repository*, XVII, 1848, pages 109 et suiv., et le lecteur fera bien de les analyser en faisant usage de la clef que nous lui avons fournie. Nous ne doutons pas qu'il ne nous donne alors complètement raison.

Ce sinologue vénérable, Wells Williams, blanchi dans l'étude de la Chine et de ses habitants et devenu l'une des principales autorités en ces matières, p.682 semble aussi admettre complètement que Chang Ti est un ancêtre des empereurs divinisé. Il dit [1] :

> [Trad.]« There are strong reasons for the inference that the early sovereigns of the Chinese worshipped the spirits of their deified ancestors under this term, to whom they looked for help ; one Shangti was sufficient for the guardian of the empire, and continued on from one dynasty to another, whatever family was deputed to hold the throne, and unlimited dignity and powers were ascribed to him while the monarch holding the seat would include in his devotions and sacrifices all his predecessors whose spiritual favor he desired. The idea therefore involves many monarchs who have been deified, and as the guardians of the throne they once occupied, they have been and are still all supplicated for their spiritual aid by its actual incumbent down to this day.

La tactique missionnaire est-elle tout à fait étrangère à l'équation Chang Ti=Dieu ? Un aveu très franc du Dr. Chalmers, missionnaire et donc collègue du Dr. Legge, nous porte à en douter. Il s'exprime comme suit dans la *China Review*, vol. V, p. 371 :
[Trad.]« As a missionary I ever have rejoiced, and ever must rejoice, in whatever is found in the Chinese Classics which can, from a Christian stand-point, be regarded as sound Theology. If there were really nothing of this kind to be found among the Chinese, we might well despair of success in propagating among them the Christian faith ».
Ainsi les missions n'auraient aucune chance de porter des fruits en Chine si l'on n'y trouvait pas déjà quelques éléments de saine théologie. Dans ce cas il n'y aurait qu'à y renoncer. Il faut donc bien coûte que coûte trouver dans les classiques chinois cette théologie « saine », c'est-à-dire occidentale ; tant pis si la vraie science en pâtit. Coûte que coûte il faut représenter la Chine comme étant en possession des notions abstraites qui se sont développées dans les cerveaux d'une minorité au sein d'un des plus petits peuples sémitiques de l'antiquité ; car alors il semblera tout simple de ressusciter le culte de cet ancien Dieu ; la cause des missions sera sauvée. Le missionnaire E. Faber dit : [Trad.]« A great advantage accrues from the use of the term Shang-ti for God, viz. that we are able to tell the Chinese : — We do not preach to you new gods, but the same whom your forefathers knew and partly served ; repent, and be converted from your present idols and their foolish fables, to the true God of your forefathers. This makes an impression on the masses of the Chinese ». « A Digest of the doctrines of Confucius », traduction de Müllendorff, p. 50.

[1] *Syllabic Dictionary of the Chinese Language*, p. 881.

> To understand many passages in the Books of Odes [1] and Records [2], they need to be read with this understanding, and no other so well explains them. See especially the Odes called [] [3] and [] [4] in the Shi King, and the Chapter [] [5] in the Shu King. It is doubtless true that the radical idea of Ti is a ruler of the highest kind, but there is not that proof that the designation Shangti ever denoted the true God, which is required to enable one to use it for Jehovah in teaching Christian truth to the Chinese without great risk of serious error [6].

Constatons enfin qu'il ressort, tout aussi clairement au moins que du *Chou-king*, des autres monuments de l'antiquité chinoise, en particulier du « Livre des Odes » et du « Livre des Rites », que dans la Chine antique le culte des ancêtres avait pris un grand développement, que n'avait pas encore atteint celui des dieux.

p.683 Les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer ne nous permettent pas d'entrer dans les détails à ce sujet ; mais nous signalons le fait que nous venons de relever à l'attention des sinologues, qui pourront alors en trouver eux-mêmes la complète confirmation dans les classiques chinois. Il y a cependant une preuve importante de l'antériorité du culte des ancêtres comparé à celui des dieux que nous ne pouvons pas passer sous silence. C'est le fait que Confucius, représentant si parfait de son époque, ne mentionne dans ses préceptes le culte des dieux pour ainsi dire jamais, tandis qu'il insiste sans cesse et des plus chaleureusement

---

[1] Le *Chi-king*, que nous avons appelé comme Williams « Livre des Odes ».
[2] Le *Chou-king*.
[3] Partie III, livre I, ode 1. [trad. Couvreur.]
[4] Partie III, livre I, ode 7. [trad. Couvreur.]
[5] Partie IV, livre III. [trad. Couvreur.]
[6] Comme on le sait, cette erreur a été commise. Les missionnaires protestants emploient dans leurs écrits le terme de Chang Ti comme l'équivalent de Dieu. De leur côté les missionnaires catholiques ont choisi l'expression « maître du Ciel » pour désigner la même notion. Tous ont tort. Ni l'un ni l'autre des deux termes n'emporte l'idée d'un Être suprême dominant la nature, créateur de l'univers, et tout Chinois qui entend ces expressions pense simplement à son dieu du Ciel, s'il n'a pas été initié aux notions toutes différentes que les chrétiens y rattachent.

sur celui qui est dû aux morts. Ceci ne s'explique convenablement à notre avis que par la supposition qu'à l'époque de Confucius le culte des dieux n'avait point encore conquis de place importante, au lieu de celui des ancêtres ou à côté de lui. Cette remarque nous amène tout naturellement à examiner quel rôle ce sage et son école jouent dans le système religieux de la nation chinoise.

§ 16. Le confucianisme

@

Confucius ne parlait guère des dieux ; en revanche il recommandait avec insistance le culte des ancêtres. C'est ainsi de lui que procède cette tendance à l'athéisme qui existe encore d'une manière si prononcée en Chine. Citations des plus remarquables des sentences de lui qui ont affermi et développé le culte national des morts. Il a prêché d'exemple la pratique de ce culte. Son indifférence à l'égard des dieux et des doctrines qui se rapportent à eux. Il est resté le moraliste par excellence de la majorité et de l'élite de la nation chinoise, et cela a fait que le culte des ancêtres est la pierre angulaire du système religieux de ce peuple.

Avertissons dès les premiers mots que nous n'allons traiter ni du rôle politique, ni du rôle moral joué par le confucianisme. Ce que nous voulons mettre en lumière dans les lignes qui suivent, c'est que l'influence de cette école sur le système religieux des Chinois a eu pour principal résultat d'y maintenir et développer le culte des morts.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux rendre les idées de Confucius sur les divinités et les morts qu'en empruntant ce que dit à ce sujet l'éminent p.684 traducteur des livres classiques des Chinois, le savant Dr. Legge, celui des érudits qui a le mieux étudié les écrits du grand sage. Il dit :

> [Trad.]« The reader will... not... find any light thrown by Confucius on the great problems of the human condition and destiny. He did not speculate on the creation of things or the end of them. He was not troubled to account for the origin of man, nor did he seek to know about his hereafter. He meddled neither with physics nor

metaphysics. The testimony of the Analects [1] about the subjects of his teaching is the following : — « His frequent themes of discourse were the Book of Poetry, the Book of History [2], and the maintenance of the rules of Propriety. He taught letters, ethics, devotion of soul, and truthfulness. Extraordinary things, feats of strength, states of disorder, and spiritual beings he did not like to talk about » [3].

Confucius is not to he blamed for his silence on the subjects here indicated. His ignorance of them was to a great extent his misfortune. He had not learned them. No report of them had come to him by the ear [4] ; no vision of them by the eye. And to his practical mind the toiling of thought amid uncertainties seemed worse than useless.

The question has, indeed, been raised, whether he did not make changes in the ancient creed of China, but I cannot believe that he did so consciously and designedly. Had his idiosyncrasy been different, we might have had expositions of the ancient views on some points, the effect of which would have been more beneficial than the indefiniteness in which they are now left, and it may be doubted so far, whether Confucius was not unfaithful to his guides. But that he suppressed or added, in order to bring in articles of belief originating with himself, is a thing not to be charged against him.

I will mention two important subjects in regard to which there is a growing conviction in my mind that he came

---

[1] Le *Loun-yu*, « Discussions et Allocutions », de Confucius. [trad. Couvreur.]
[2] Le *Chi-king* et le *Chou-king*. [trad. Couvreur.]
[3] *Loun-yu*, VII, 17, 24, 20. [trad. Couvreur.]
[4] La vraie raison de ce fait est sans doute qu'au temps de Confucius on ne s'adonnait guère à la spéculation sur les choses transcendantes et les dieux ; s'il en avait été autrement, ce sage et savant moraliste n'aurait à notre avis pas pu ignorer l'existence de ces questions. Le Dr. Legge confirme donc ce que nous avons avancé à la fin du paragraphe précédent.

short of the faith of the older sages. The first is the doctrine of God. This name is common in p.685 the She-king and Shoo-king. *Te* or *Shang Te* appears there as a personal being, ruling in heaven and on earth, the author of man's moral nature, the governor among the nations, by whom kings reign and princes decree justice, the rewarder of the good, and the punisher of the bad. Confucius preferred to speak of Heaven... Not once throughout the Analects does he use the personal name [1]. I would say that he was unreligious rather than irreligious ; yet by the coldness of his temperament and intellect in this matter, his influence, is unfavourable to the development of true religious feeling among the Chinese people generally, and he prepared the way for the speculations of the literati of mediaeval and modern times, which have exposed them to the charge of atheism.

Secondly, ...there existed in China, from the earliest historical times, the worship of other spiritual beings, — especially, and to every individual, the worship of departed ancestors. Confucius recognized this as an institution to be devoutly observed. He sacrificed to the dead as if they were present ; he sacrificed to the spirits as if the spirits were present. He said :

> « I consider my not being present at the sacrifice as if I did not sacrifice [2].

The custom must have originated from a belief of the continued existence of the dead. We cannot suppose that they who instituted it thought that with the cessation of

---

[1] Donc le grand philosophe ne connaissait point de divinité supérieure au Ciel. Si Confucius, qui a compilé lui-même le *Chi-king* et le *Chou-king*, et qui certainement était, mieux que les savants occidentaux de maintenant, à même de pénétrer les idées et les notions des anciens Chinois, met Ti ou Chang Ti au même rang que le ciel, il est fort arbitraire de raisonner comme si son opinion était nulle et non avenue. Si quelqu'un a de l'autorité en ceci, c'est précisément Confucius.

[2] *Loun-yu*, III, 12. [trad. Couvreur.]

this life on earth there was a cessation also of all conscious being. But Confucius never spoke explicitly on this subject. He tried to evade it.

> « Ke Loo asked about serving the spirits of the dead, and the master said :
>
> — While you are not able to serve men, how can you serve their spirits ?
>
> The disciple added :
>
> — I venture to ask about death,
>
> and he was answered :
>
> — While you do not know life, how can you know about death [1].

Still more striking is a conversation with another disciple, recorded in the *Family Sayings* [2].

> Tsze-kung asked him, saying :
>
> — Do the dead have knowledge (of our services), or are they without knowledge ?
>
> The master replied :
>
> — If I were p.686 to say that the dead have such knowledge, I am afraid that filial sons and dutiful grandsons would injure their substance in paying the last offices to the departed ; and if I were to say that the dead have not such knowledge, I am afraid lest unfilial sons should leave their parents unburied. You need not wish, to know whether the dead have knowledge or not. There is ne present urgency about the point. Hereafter you will know it for yourself [3].

Surely this was not the teaching proper to a sage. He said on one occasion that he had no concealments from his

---

[1] *Loun-yu*, XI, 11. [trad. Couvreur.]
[2] C'est l'ouvrage que nous avons mentionné en note à la page 70.
[3] Ouvr. cité, ch. II.

disciples [1]. Why did he not candidly tell his real thoughts on so interesting a subject ? I incline, to think that he doubted more than he believed. If the case were not so, it would be difficult to account for the answer which he returned to a question as to what constituted wisdom.

> « To give one's-self earnestly, said he, to the duties due to men, and, while respecting spiritual beings, to keep aloof from them, may be called wisdom [2].

Réellement ce sont les préceptes du grand philosophe vénéré par les Chinois qui ont inspiré à la classe tout entière des lettrés une parfaite indifférence à l'égard des dieux, un athéisme profond, qui s'est maintenu à travers les âges et qui a valu à la nation chinoise son renom d'irréligiosité. Naturellement irréligiosité signifie ici absence de respect pour les dieux et abandon de leur culte ; mais si l'on range le culte des ancêtres parmi les formes de la religion, il faudra dire des Chinois qu'ils sont extrêmement religieux.

[Trad.] « Es ist, dit Köppen [3], menschlich, es ist religiös, im eigentliebsten, strengsten Sinne des Wortes religiös, das Andenken der dahingegangenen Eltern, Woblthäter, Freunde und in weiteren Kreisen das der grossen und verdienten Männer, der Lehrer und Hirten der Völker zu ehren und zu feiern, ihr Bild und was Irdisches von ihnen übrig ist oder was sonst lebendig an sie erinnert, hoch und theuer zuhalten. Heilig sind die Stätten wo sie im Leben gewandelt, heilig ihre Ruhestätten, heilig die Reliquien, die uns als Pfänder der Erinnerung geblieben sind. Diese menschliche Religion der Pietät ist allen Zeitaltern und Völkern gemein, p.687 denn jeder gute und gemüthvolle Mensch bekennt sich zu ihr ; sie ist ein wesentliches

---

[1] *Loun-yu*, VII, 23. [trad. Couvreur.]
[2] *Loun-yu*, VI, 20. [trad. Couvreur.] Legge, *The Chinese Classics*, I, Prolegomena, p. 98 et suiv.
[3] *Die Religion des Buddha*, ch. « die Kirche und der Cultus », p. 493.

> Element aller positiven Religionen, auch wenn sie nicht zum kirchlich-recipirten Bilder-und Reliquiendienst entartet ist.

Voyons donc quels sont les principaux préceptes du philosophe athée qui ont servi à affermir, consacrer, et développer le culte des ancêtres.

Il n'est pas difficile de les résumer brièvement. Il dit à Fan Tchi, l'un de ses disciples :

> « Sers-les (les parents) selon les rites pendant leur vie, et après leur mort, enterre-les et fais-leur des offrandes selon les rites [1].

Une autre fois, il se livrait à un examen de conscience et se demandait :

> « Où en suis-je moi-même dans la pratique des services que l'on doit rendre, hors de la maison, aux personnes de rang et de dignité et, dans la maison, au père et au frère aîné, ainsi que dans le scrupule qui empêche de négliger ; le service des morts ? [2]

Confucius ne tarissait pas dans les louanges qu'il donnait aux anciens empereurs, parce qu'ils avaient été très exacts à maintenir en honneur le culte des ancêtres. Il disait de Yu l'empereur qui a régné de 2205 à 2197 avant notre ère :

> « Je ne découvre points de défauts en lui ; car il se contentait de mets et de boissons grossiers, mais il s'épuisait en amour filial à l'égard des âmes et des esprits [3].

Il louait aussi grandement le zèle de Choun [4] à faire des offrandes dans les temples des ancêtres [5] ; mais son admiration ne

---

[1] *Discussions et Allocutions*, II, 5.
[2] *Ibid.*, IX, 15.
[3] *Ibid.*, VIII, 21.
[4] Voy. la page 675.
[5] Le *Tchoung-young* ou « Doctrine du Milieu », XVII. [trad. Couvreur.]

connaissait plus de bornes s'il s'agissait des deux frères Wou Wang et Tcheou Koung, ces souverains modèles de la Chine antique avec lesquels le lecteur a fait connaissance à la page 210.

> « Ils offraient, dit le philosophe, aux ducs antérieurs au-dessus d'eux avec le cérémonial impérial. Et cet usage pénétra parmi tous les nobles et les grands en même temps que parmi les lettrés et le bas peuple. Si le père était un grand et le fils un lettré, l'enterrement était celui d'un grand et l'offrande celle d'un lettré, et si p.688 le père était un lettré et le fils un grand, l'enterrement était celui d'un lettré et l'offrande celle d'un grand. Le deuil d'un an était porté pour jusqu'aux grands, et le deuil de trois ans pour jusqu'au Fils du Ciel, mais dans le deuil pour un père ou une mère on ne faisait pas de différence entre haut et bas ; il était un même (pour tous) ».
>
> « L'amour filial de Wou Wang et de Tcheou Koung n'allait-il pas loin ?, disait-il encore. Car ceux qui ont la piété filiale sont ceux qui accomplissent avec talent la volonté des ancêtres et qui exécutent leurs entreprises avec talent. Au printemps et en automne ils décoraient les temples de leurs ancêtres et ils y disposaient par ordre leurs plats d'offrande ancestraux. Ils y portaient leurs habits de cérémonie, y offraient les mets de la saison et observaient dans le culte du temple des ancêtres le rang généalogique... Honorer ceux qui sont au-dessus de nous et aimer ceux qui nous sont apparentés ; servir les morts comme on sert les vivants, et les défunts comme ceux qui sont restés avec nous : ceci est le comble de l'amour filial [1].

Mais Confucius ne se contentait pas de préceptes pour inculquer le respect des morts et de leur culte ; il prêchait aussi d'exemple.

---

[1] Doctrine du Milieu, XVIII et XIX. [trad. Couvreur.]

> « Dans le temple des ancêtres, de même qu'à la cour, il parlait logiquement et pourtant avec prudence [1] ;
>
> « il offrait aux ombres comme si elles avaient été présentes » [2],
>
> et il ne leur présentait point de viande qu'il eût reçue cuite [3],

car on ne pouvait pas savoir si elle n'avait pas figuré déjà dans p.689 une offrande, et par conséquent si elle possédait encore les parties invisibles qui servent de nourriture aux ombres [4]. Enfin il témoignait aussi par la pratique en même temps que par ses paroles de son respect pour le deuil. En effet, il ne se contentait pas de défendre énergiquement toute infraction au deuil de trois ans pour les parents, disant :

> « Quand l'enfant a trois ans, c'est alors seulement qu'il quitte les bras de son père et de sa mère [5],

mais en outre il se levait toujours quand il voyait quelqu'un vêtu de deuil et il le saluait cérémonieusement, sans s'inquiéter de savoir si peut-être il s'adressait à une personne plus jeune que lui [6].

Tel est le culte prêché par Confucius. Les dieux, on le voit, en sont absents. Du reste ce philosophe ne voulait pas parler des êtres surnaturels, dit le *Loun-yu* [7], et même une fois il s'écria :

> — Que de mal fait l'étude de doctrines métaphysiques ! [8]

et son disciple Fan Tch'i lui ayant demandé ce que c'était que la sagesse, il répondit :

---

[1] *Discussions et Allocutions*, X, 1.
[2] *Ibid.*, III, 12.
[3] *Ibid.*, X, 13.
[4] Comp. ce qui a été dit à ce sujet à la page 649.
[5] *Discussions et Allocutions*, XVII, 21.
[6] *Ibid.*, IX, 9 ; X, 16.
[7] Voy. ci-dessus, page 684.
[8] *Loun-yu*, II, 16. [trad. Couvreur.]

> « S'appliquer aux devoirs qui incombent à l'homme, et respecter les êtres surnaturels, mais les tenir à distance : voilà ce que l'on peut appeler la sagesse ! [1]

D'autres philosophes qui ont contribué à former l'esprit national se sont entièrement conformés à la tendance de Confucius. Par exemple, ce Tsung Tsz' que nous avons nommé à la page 403 disait :

> « Que l'on fasse soigneusement attention aux morts et que l'on commémore (au moyen d'offrandes) ceux qui sont décédés depuis longtemps, alors la vertu du peuple parviendra à la plénitude [2].

Et dans une autre occasion, s'il faut en croire Mencius, il répéta presque textuellement une leçon de Confucius que nous avons reproduite à la page 687, et dit :

> « Les (les parents) servir selon les rites pendant leur vie, et après leur mort les enterrer selon les rites et leur faire des offrandes selon les rites, voilà ce que l'on peut appeler de l'amour filial ! [3]

Ainsi Confucius et les philosophes qui l'ont suivi ont travaillé à affermir p.690 et consacrer définitivement le culte des ancêtres, le plus ancien culte des Chinois, sorti chez eux de la marche naturelle de la pensée humaine Ce culte, comme dépendance directe et nécessaire de la vertu cardinale de la nation, de l'amour filial devint un des plus importants devoirs que le peuple eût à observer. Ainsi complètement identifié avec la vertu qui inculque le respect et l'attachement pour quiconque l'on a au-dessus de soi sur l'échelle hiérarchique de la famille, ce culte devait s'enraciner d'une manière inébranlable au sein d'un État aussi foncièrement patriarcal qu'est la Chine ; et en effet il y a acquis à l'heure

---

[1] *Ibid.*, VI, 20. [trad. Couvreur.]
[2] Voy. la page 408.
[3] Voy. la page 403.

actuelle une importance si incomparablement considérable que l'on a peine à concevoir la possibilité de sa disparition. Ces étroits rapports entre le caractère national et le culte des morts ont du reste été déjà suffisamment exposés par nous [1], et il serait superflu d'y insister ici.

Toutefois ce n'est pas l'organisation patriarcale de la société chinoise à elle seule qui a jusqu'à présent si bien garanti le culte des ancêtres contre toute décadence ; c'est en même temps la grande influence que les préceptes de Confucius ont toujours exercée en Chine. Cette influence n'a rien perdu de son empire, que l'on peut maintenant encore appeler à peu près absolu. Aussi les auteurs qui parlent d'une secte de Confucius ont-ils tort, puisque c'est donner à entendre que les disciples du sage constituent un groupe spécial au sein de la nation. Au contraire, la vie sociale tout entière est imprégnée de sa doctrine ; ses livres servent de base au système national d'éducation et d'instruction, et l'on peut dire que tout Chinois, même ceux qui n'ont jamais eu un livre entre les mains, est nourri de ses idées comme s'il les avait sucées avec le lait de sa nourrice.

> [Trad.]« At the present day, dit le Dr. Legge [2], education is widely diffused throughout China. In no other country is the schoolmaster more abroad, and in all schools it is Confucius who is taught. The plan of competitive examinations, and the selection for civil offices only from those who have been successful candidates, have obtained for more than twelve centuries. The classical works are the text books. It is from them almost exclusively that the themes proposed to determine the knowledge and ability of the students are chosen. The whole of the magistracy of China is thus versed p.691 in all that is recorded of the sage, and in the ancient literature

[1] Voy. les pages 546 et suiv.
[2] *The Chinese Classics*, I ; Prolegomena, p. 93 et suiv.

> which he preserved. His thoughts are familiar to every man in authority, and his character is more or less reproduced in him.
>
> The official civilians of China, numerous as they are, are but a fraction of its students, and the students, or those who make literature a profession, are again but a fraction of those who attend school for a shorter or longer period. Yet so far as the studies have gone, they have been occupied with the Confucian writings. In many schoolrooms there is a tablet or inscription on the wall, sacred to the sage [1], and every pupil is required, on coming to school on the morning of the first and fifteenth of every month, to bow before it, the first thing, as an act of worship. Thus all in China who receive the slightest tincture of learning do so at the fountain of Confucius. They learn of him and do homage to him at once. I have repeatedly quoted the statement that during his life-time he had three thousand disciples. Hundreds of millions are his disciples now. It is hardly necessary to make any allowance in this statement for the followers of Taouism and Buddhism, for, as Sir John Davis has observed : « Whatever the other opinions or faith of a Chinese may be, he takes good care to treat Confucius with respect » [2]. For two thousand years he has reigned supreme, the undisputed teacher of this most populous land.

C'est à la philosophie taoïque avant tout qu'était réservée la tâche de transformer les morts en dieux et le culte des morts en culte des dieux.

---

[1] Comp. ce qui a été dit a ce sujet à la page 175.
[2] *The Chinese*, vol. II, p. 45.

Pl. XXI. CONFUCIUS
Bronze chinois. Haut. 17 cm.

§ 17. Le taoïsme

@

Lao Tsz' ; sa naissance légendaire. Le « Livre de l'excellence de la Nature », et les principes qui s'y trouvent. Morale de Lao Tsz'. Ascètes et ermites taoïques. L'élixir de vie et la pierre philosophale. Lieux de séjour des génies ou immortels taoïques. Palais supramondain habité par le dieu du Ciel. Koh Houng, grand champion de l'école des alchimistes.

Le taoïsme honorait les morts, a créé de nouveaux dieux en nombre immense et a adopté les divinités déjà existantes. Développements donnés, non sans influence venue p.692 du bouddhisme, aux liturgies, aux rites et aux offrandes. Caractère matérialiste du taoïsme ; ce caractère se manifeste surtout dans le culte qu'il donne à ses dieux et dans les pratiques qu'il cultive pour écarter les influences néfastes et les esprits malfaisants. Prêtres taoïques actuels, leur rôle d'exorcistes, de magiciens et de maîtres des cérémonies dans les offrandes et autres solennités religieuses. Leur manière de vivre. Ascètes taoïques actuels. Le Maître du Ciel, souverain pontife de la secte.

Pourquoi le confucianisme et le taoïsme ont toujours pu coexister paisiblement et sans conflits entre eux. Les deux systèmes font au même titre partie de la religion officielle.

Li 'Rh, le fondateur semi-légendaire de la religion taoïque, naquit, dit-on, au VIIe siècle avant notre ère dans la province actuelle de Houpeh. Il n'est guère parvenu jusqu'à nous de renseignements dignes de foi sur son compte ; en revanche les détails fabuleux abondent touchant sa naissance. On rapporte par exemple que sa mère le porta quatre-vingts ans dans son sein et qu'il vint au monde avec des cheveux et des sourcils déjà blanchis par l'âge, ce qui lui valut les surnoms de Lao Tsz', « l'enfant vieillard », et de Lao Kiun « le prince vieillard ». Quelques auteurs veulent qu'il ait paru au treizième siècle avant notre ère, qu'il soit une incarnation de l'étoile polaire et qu'il ait possédé l'immortalité corporelle ; mais nous n'avons pas à nous arrêter à ces contes [1]. Disons seulement qu'on lui attribue généralement la paternité d'un ouvrage intitulé « le Livre de l'excellence de la Nature », *Tao-teh-king*. Il y a jeté les bases d'un système philosophique qui a toujours exercé une grande influence en Chine et qui a donné naissance à une religion syncrétique, qui s'est assimilé les éléments des cultes existants, pour les développer et les mouler à sa façon.

---

[1] On trouvera dans *Le Livre de la Voie et de la Vertu*, de Stanislas Julien d'autres détails, tant historiques que légendaires, sur le fondateur du taoïsme.

Les principes contenus dans ce livre peuvent se résumer comme suit. Il y a eu un temps où le ciel et la terre n'existaient pas encore ; il n'y avait alors qu'un espace sans limites, où régnait l'immobilité absolue. Toutes les choses visibles et tout ce qui possède l'existence naquit dans cet espace p.693 d'un principe puissant, qui existe par lui-même, s'est lui-même développé, et qui fait tourner les cieux et entretient la vie universelle ; principe dont le philosophe déclara lui-même ne pas savoir le nom et que pour cela il désigna par la simple appellation du Tao. Nous pensons que l'on ne s'écartera pas beaucoup de la pensée de Lao Tsz', si l'on traduit ce mot par âme universelle de la nature, force universelle de la nature, ou même simplement nature.

Le Tao se manifeste dans le ciel et la terre, avec lesquels il est, pour ainsi dire, un. Si donc l'homme parvient à la pureté et au repos, il sera non seulement un avec le ciel et la terre, le ciel étant l'idéal de la pureté et la terre celui du repos, mais même son être tout entier s'absorbera dans le grand principe Tao. La pureté et le repos impliquent donc le retour dans le sein maternel, dans le principe qui est la source et le fondement de tout bien. On a donc à tendre à la pureté par l'exercice de la vertu, et au repos en s'affranchissant des soucis du monde et des inquiétudes de l'esprit. Ces principes peuvent donc conduire, suivant la manière dont on les appliquera, soit à une morale épicurienne, soit à une morale ascétique, en même temps qu'à la croyance en la possibilité d'acquérir l'immortalité. C'est là-dessus qu'a été construit tout le système philosophico-religieux du Tao, ou ce que l'on appelle le taoïsme.

La doctrine de la pureté et du repos a inspiré à Lao Tsz' des leçons de sagesse qui ne le cèdent pas en élévation à celles de Confucius. En voici quelques échantillons.

« L'homme saint vit dans ce monde plein de pitié et de commisération [1].

« Il pratique toujours le bien et secourt les hommes ; il pratique toujours le bien et secourt tout ce qui existe ; cela s'appelle être doublement éclairé [2].

« L'homme de vertu supérieure, s'il donne, excelle à montrer de la philanthropie ; s'il parle, il excelle à rendre hommage à la vérité [3].

« Il ignore sa vertu ; c'est pourquoi il a de la vertu [4]. p.694

« L'homme saint, quand ses mérites sont accomplis, ne s'y attache pas [5].

« Il ne désire pas laisser voir sa sagesse [6].

« Il ne tient pas à ses vues, ce qui prouve qu'il est éclairé. Il ne se vante pas ; c'est signe qu'il a du mérite. Il ne se glorifie point ; voilà pourquoi il est prééminent [7].

« Jusqu'à la fin de sa vie il ne s'estime pas grand [8].

« Il craint la gloire comme une ignominie [9].

« L'homme saint n'a pas le cœur immuable.

« Il rend son cœur conforme à celui de tout le monde.

« Celui qui est vertueux, qu'on le traite comme un homme vertueux, et celui qui n'est pas vertueux, qu'on le traite également comme un homme vertueux ; car c'est là de la vertu et de la sagesse [10].

---

[1] § 49 [trad. Julien.]
[2] § 27 [trad. Julien.]
[3] § 8 [trad. Julien.]
[4] § 38 [trad. Julien.]
[5] § 2 [trad. Julien.]
[6] § 77 [trad. Julien.]
[7] § 22 [trad. Julien.]
[8] § 34 [trad. Julien.]
[9] § 13 [trad. Julien.]
[10] § 49 [trad. Julien.]

On lit en outre dans le Tao-teh-king :

> « Celui qui connaît les hommes est savant ;
>
> « Mais celui qui se connaît lui-même est vraiment éclairé.
>
> « Celui qui sait vaincre les autres est fort ;
>
> « Mais celui qui se dompté lui-même est vraiment puissant.
>
> « Celui qui sait se contenter de peu est riche [1].
>
> « Il n'y a pas de plus grand malheur que de ne pas savoir se contenter [2].
>
> « Vengez-vous par des bienfaits [3]. p.695
>
> « Montrez de la simplicité, ayez de l'ingénuité en vous-même, ayez peu d'intérêts privés et peu de désirs [4].
>
> « Il n'y a pas de plus grand méfait que de lâcher la bride à ses passions [5].
>
> « L'homme saint s'occupe de son intérieur, non de ses yeux [6].
>
> « Il fait consister ses désirs dans l'absence de tout désir [7].
>
> désir [7].
>
> « Il éloigne de lui les excès, le luxe, la magnificence [8].

Le sinologue français Pauthier n'exagère pas quand il s'écrie au sujet de ces maximes : « La sagesse humaine n'a peut-être jamais exprimé des paroles plus saintes et plus profondes ». Il est à regretter que les enseignements de Lao Tsz' aient souvent été obscurs et trop vagues, ce qui a permis à ceux qui se disaient ses

---

[1] § 32 [trad. Julien.]
[2] § 46 [trad. Julien.]
[3] § 63 [trad. Julien.]
[4] § 19 [trad. Julien.]
[5] § 2 [trad. Julien.]
[6] § 12 [trad. Julien.]
[7] § 64 [trad. Julien.]
[8] § 29 [trad. Julien.]

disciples de les dénaturer pour en tirer un système de philosophie de la nature et de l'âme, lequel de corruption en corruption a enfanté une religion polythéiste incohérente et fantastique, maintenant encore maîtresse des esprits en Chine. Chaque siècle à son tour, ou peu s'en faut, a apporté de grandes modifications au système du Tao. On a voulu y chercher la solution de mille problèmes théologiques et philosophiques ; les spéculations les plus disparates s'y sont enchevêtrées les unes dans les autres, et le tout, dans sa forme actuelle, est devenu un labyrinthe à peu près inextricable. Il ne s'agit naturellement ici que d'indiquer les principales étapes parcourues par le taoïsme dans son développement historique.

Primitivement le taoïsme a consisté dans la philosophie de Lao Tsz', laquelle prêchait la recherche de la pureté, de la paix de l'âme et de la vertu comme conduisant à l'absorption dans le grand principe Tao. Comment donc parvenir à cette pureté et à ce repos ? C'était par la pratique de règles ascétiques ; elle devait conduire à l'immortalité et à l'incorruptibilité, puisque le Tao est immortel et incorruptible. La doctrine de Lao Tsz' fit donc surgir des solitaires, qui voulaient par le renoncement p.696 parvenir à l'existence éternelle au sein du principe premier de la nature. Lui-même, disent les légendes, le fondateur du taoïsme passa sa vie retiré loin du monde. On raconte qu'il aurait dit à Confucius, qui était venu le visiter :

> — J'ai entendu dire qu'un bon négociant cache avec soin (ses trésors, et fait) comme s'il ne possédait rien ; de même un homme éminent prendra, dans la plénitude de son excellence, l'apparence d'être sans science. Déposez plutôt, docteur, votre ostentation et vos nombreuses convoitises, et aussi votre désir d'être un homme de marque et votre appétit de grandeur, car toutes ces

choses ne procurent aucun profit à votre personne. Voilà tout ce que j'ai à vous dire [1].

L'exemple de Lao Tsz' trouva dans l'antiquité un grand nombre d'imitateurs. Beaucoup de personnes se retirèrent dans la solitude, surtout dans les gorges et les cavernes des montagnes, et ce fut l'origine de cette classe des « Sien » 仙, ou « hommes des montagnes », sur le compte desquels nous nous sommes suffisamment expliqué [2]. On appelait leur vie ascétique « faire fondre et nourrir » et « nourrir la disposition naturelle », allusion, on le voit, à la disposition innée de l'homme pour le bien. Mais bientôt on ne se contenta plus de la méthode indiquée par le grand fondateur de la secte pour parvenir à l'immortalité. On en employa une toute différente, la recherche de la pierre philosophale et de cet élixir merveilleux qui prolonge la vie, si ce n'est à tout jamais, au moins pour un temps très long.

Cette recherche s'adressa partout et à tout. On pensa pouvoir trouver le précieux élixir dans les îles lointaines, et il se fit même au troisième et au second siècle avant notre ère, par la volonté impériale, des expéditions pour aller l'y conquérir [3]. On explora les monts et les forêts, dans l'espérance de tomber sur des plantes ou des arbres au moyen desquels on pût le préparer. On s'imagina qu'il était contenu dans le saule [4], le p.697 pêcher [5], l'acore [6], le cassier [7]. On arracha même au sein de la terre des matières précieuses pour l'en extraire, le jade, le jaspe ou la néphrite [1], surtout ce que les Chinois appellent « tan » ou « tan-cha ». C'est un minéral rouge, dont les alchimistes du troisième siècle avant notre ère prétendaient déjà qu'il recelait, non seulement la vertu de

---

[1] *Chi-ki*, chap. 63.
[2] Pages 165 et suiv.
[3] Voy. les pages 166-168.
[4] Les motifs qui ont conduit à cette opinion ont été exposés aux pages 252 et suiv.

[5] Page 430, note 4, et page 605.
[6] Pages 333 et suiv.
[7] Page 502.

prolonger la vie, mais aussi de l'or. On comprend qu'ils aient cru y trouver la pierre philosophale, puisque ce « tan » était probablement du vermillon ou mercure sulfuré, qui abandonne beaucoup de mercure libre quand on le chauffe ; en outre, employé comme remède, il a souvent opéré des cures frappantes. En voilà plus qu'assez pour allumer l'imagination de gens à qui la chimie était un livre fermé. Les anciens alchimistes faisaient usage d'autres minéraux encore, parmi lesquels était au premier rang ce *hîn-hông* rouge, qui joue maintenant encore un grand rôle dans la fête de l'été, en qualité de remède et de substance exorcisante [2].

Toutefois, dans les anciens temps dont nous parlons, tous les taoïstes n'étaient pas adeptes de l'école alchimique. Il y en avait beaucoup qui persévéraient dans la pure doctrine de Lao Tsz', qui ne connaissait pour conduire à l'immortalité dans le Tao d'autre voie que celle de la purification morale. On les appelait ceux qui « fondent la pierre philosophale intérieure », tandis que les alchimistes étaient ceux qui « fondent la pierre philosophale extérieure ». Ces derniers ne pouvaient atteindre qu'à la dignité de génies terrestres [3], c'est-à-dire d'êtres immortels habitant les contrées inconnues, surtout le royaume de la Mère royale des monts Kwoun-loun ; mais les vrais ascètes étaient destinés au rang de génies célestes [4], c'est-à-dire qu'ils allaient dans les étoiles, dans la lune [5], dans le « Palais de Jade » [6] ou dans le « Palais de pourpre caché », contrée entourant le pôle et limitée par environ quinze étoiles, qui forment p.698 « l'enclos de pourpre caché » [7]. C'est là que siège la divinité suprême du panthéon taoïque, le Monarque suprême Empereur de Jade, dont il a été traité au long dans notre article sur le 9 du premier mois. Le Palais de Jade porte

---

[1] Page 499.
[2] Voy. la page 324.
[3] Voy. la page 168.
[4] *Ibid.*
[5] Page 499.
[6] L'explication de ce nom se trouve à la page 499.
[7] Comp. Schlegel, *Uranographie chinoise*, p. 534.

aussi les noms de « Palais de la Pureté suprême » probablement par allusion au ciel, qui pour les taoïstes est l'idéal de la pureté [1]. Comme on l'a vu à la page 80, l'empereur K'ang Hi conféra ce même nom au séjour du pape des taoïstes, représentant sur la terre du dieu du Ciel.

Les anciens alchimistes s'obstinaient à essayer de faire de l'or au moyen de la pierre philosophale, et ceci aussi découlait de la doctrine de Lao Tsz'. En effet ce philosophe, outre la pureté, avait désigné le repos et la paix comme indispensables à l'absorption dans le Tao. Or, pensa-t-on, la possession de la félicité terrestre, et en tout premier lieu de la richesse, est ce qui affranchit des soucis et des inquiétudes. De là surtout cette tendance matérialiste du taoïsme que nous avons déjà signalée [2] et sur laquelle nous aurons à revenir tout à l'heure.

L'alchimie taoïque a surtout fleuri entre le second siècle avant notre ère et le quatrième siècle de notre ère [3]. Un de ses principaux adeptes et défenseurs a été Koh Houng, qui vivait au quatrième siècle. Ses écrits, qui portent dans la littérature chinoise le titre de *Pao-Poh-tsz'*, ont été souvent cités par nous dans le cours de cet ouvrage. Pour faire connaître les notions qui régnaient parmi les alchimistes de son temps, nous allons emprunter au travail de M. Edkins qui vient d'être cité en note quelques extraits de son livre.

---

[1] Voy. la page 693.

[2] Page 182.

[3] Ainsi que plus d'un sinologue l'a déjà fait remarquer, l'alchimie arabe a tant d'analogie avec celle des anciens Chinois qu'il est tout naturel de supposer que les sectateurs de Mahomet l'ont empruntée à l'extrême Orient. La chose doit sembler d'autant moins impossible quand on considère qu'avant et après la conquête de la Perse par les musulmans il y a eu des relations comparativement fréquentes entre ce royaume et la Chine. M. Edkins, dans un article intéressant sur le taoïsme, inséré dans les *Transactions of the China Branch of the Royal Asiatic Society* (vol. V, p. 91), dit : [Trad.]« The earlier rise of alchemy in China, its extensive literature anterior to the arrival of the Mahommedans, the identity of the substances employed and objects proposed, and the historical fact of a considerable intercourse between China and Arabia in the seventh and eighth centuries, suggest that alchemy was not invented by the disciples of Mahommed, but borrowed by them from China ». Une étude soigneuse et comparée de tout ce qui regarde, d'un côté, l'alchimie européenne et celle des Arabes, de l'autre côté, celle de la Chine, ne pourrait donc manquer de donner des résultats fort intéressants. La peine que l'on y donnerait ne serait certainement pas perdue.

[Trad.]« We often hear the golden elixir spoken of, but people do not talk of p.699 it as being attainable in our own time : they all say that the genii of olden times only were acquainted with the elixir. Now the reason of this incredulity is, that in the current recipes for it, many errors and deficiencies exist... Corn supports the life of the people ; without it they die : of how much more value must this wonderful medicine be ! The golden elixir, the longer it is subjected to the action of fire, passes through transformations more and more remarkable. Gold when it is melted never diminishes ; if buried in the earth, however long, it never rots. By taking these two substances as medicines, the human body may also be protected from decay and acquire immortality. It is to external things that we must look for a preservation of life, just as by pouring oil on fire we increase its activity and prevent its destruction.

I write for those who have sought in vain for a teacher who could communicate to them the highest form of wisdom ; for them I transcribe some parts of the works I possess on the golden elixir. When vegetable matter is burnt, it is destroyed, but when the *tan sha* (sulphuret of mercury) is subjected to heat, it produces mercury. After passing through other changes, it returns to its original form. It differs widely therefore from vegetable substances, and hence it has the power of making men live for ever, and raising them to the rank of the genii. He who knows this doctrine — is he not far above common men ? In the world there are few that know it, and many that cavil at it. Many do not even know that mercury comes out of cinnabar (*tan sha*). When told, they still refuse to believe it, saying that cinnabar is red, and how can it produce a white substance ? They also say that cinnabar is a stone — that stones when

heated turn to ashes ; and how then can anything else be expected of *tan sha* ? They cannot even reach this simple truth — much less can it be said of them that they have been instructed in the doctrine of the genii. For the sake of those in these later times who should be willing to be taught, the sages of antiquity transmitted a method by which they might be freed from death and misery. Is it too much to make a trial of this method ? If you should gain thereby only two or three centuries of life, would not this slight addition to your existence be far better than the fate of the mass of mankind ? Many fear to attempt seeking after immortality, lest they should fail and expose themselves to ridicule, as the p.700 victims of folly and deception. But if they should resolve at all risks to obtain only this doctrine of immortality for the benefit of mankind, and succeed in it in one instance, would not those who had laughed be themselves deservedly laughed at?

The medicine should be on a mountain, in a lonely spot, only two or three being present. There should be fasting for 100 days previously, and perfect purification of the body. The parties should be all believers in the doctrine ; and persons who would ridicule the undertaking, should be kept in ignorance of it, otherwise the preparation of the elixir would fail. When it is made, the successful manipulator will, with all his family, become immortal. Common men refuse to adopt this method, preferring to use medicines which are vegetable substances, forgetting that, being subject themselves to decay and destruction when placed in the earth or near the fire, they cannot give life to man. The nine preparations that can confer immortality on man, are not what persons of the common stamp should ever see or hear of. Stupidly they seek after

> riches and honours, and these alone. Like walking corpses, they pass through the world » ....

C'est ainsi que le taoïsme a peuplé l'Olympe chinois d'une multitude de demi-dieux, personnages qui sont censés avoir conquis l'immortalité par l'exercice de la sagesse et de la vertu ou par la découverte de la pierre philosophale [1]. Beaucoup d'entre eux, les uns plus tôt, les autres plus tard, reçurent l'investiture impériale en qualité de dieux. Au premier rang de ceux à qui échut cet honneur se place le fondateur lui-même de la secte, Lao Tsz', que l'empereur Kao Tsoung canonisa l'an 666 de notre ère sous le titre de « grand Empereur suprême de l'obscur Principe premier ». Mais on n'en resta pas là. Le taoïsme s'appropria aussi l'antique culte des ancêtres, et avec lui tous les anciens dieux, puisque ceux-ci, comme nous l'avons démontré, n'étaient autres que les ancêtres nationaux déifiés [2]. Déjà deux siècles avant notre ère, Liou Ngan, le zélateur taoïste bien connu de nos p.701 lecteurs, recommandait le culte des morts dans les termes suivants :

> « Les services rendus par les hommes vivants sont la racine, et ceux qu'ils rendent aux morts sont la cime ; la racine et la cime sont un seul corps [3].

Maintenant encore, lorsque quelqu'un meurt, les prêtres taoïques viennent accomplir des cérémonies, dans le détail desquelles nous n'avons du reste pas à entrer ; et quant à ce qui regarde le culte des dieux, ces prêtres, pourvu qu'on les paie, sont toujours prêts à accomplir leurs rites et réciter leurs liturgies et leurs prières devant n'importe quelle divinité que ce soit, même celles d'origine bouddhique [1]. Presque tous les dieux que nous avons décrits dans cet ouvrage figurent donc dans le panthéon taoïque, conséquence naturelle du reste de la grande règle du système religieux des

---

[1] Nous avons mentionné comme étant dans ce cas Tchang Tao Ling (voy. les pages 77 et 81 et Lou Yen (page 169).
[2] On a déjà vu à la page 44 comment cela a eu lien pour le dieu du Ciel.
[3] « Explication de la Grande Lumière », ch. XX.

Chinois, en vertu de laquelle les ancêtres, les génies et les dieux sont essentiellement identiques de nature entre eux. En tête des dieux du taoïsme se trouvent l'empereur de Jade, décrit dans notre article sur le 9 du premier mois, et le dieu du Principe originel qui ne diffère probablement guère d'une déification du Tao.

Ce n'est que vers le septième siècle, lorsque la dynastie de T'ang se fut emparée du pouvoir, que les pratiques liturgiques, les offrandes et les rites inséparables du culte des dieux prirent de l'importance en Chine. Avant cette époque les dieux étaient encore peu nombreux et les formes extérieures de culte rares ; il est vrai que la vie solitaire était en grande estime, mais elle n'est pas de nature à faire surgir des pratiques rituelles générales. Les progrès du bouddhisme modifièrent cet état de choses. A mesure que cette nouvelle religion s'étendait davantage dans l'empire du Milieu, l'importance qu'elle donnait au culte des dieux attira l'attention des taoïstes et l'on vit leurs écrits se pénétrer de plus en plus des notions qu'elle répandait à ce sujet. Ainsi se greffa, sur l'arbre planté par Lao Tsz' et cultivé par ses disciples, un rameau étranger destiné à devenir une grosse branche. C'est surtout sous la dynastie de Soung (960-1280) que le nombre des dieux reconnus par les taoïstes prit un grand accroissement. Les canonisations impériales se mirent alors à la mode, et il ne se p.702 passait pour ainsi dire pas de jour où l'on n'instituât pas un patron divin pour quelque ville de l'empire, jusqu'à ce qu'il n'en restât presque plus à fournir.

Ce vaste polythéisme de la secte taoïque manifeste plus que toute autre chose cette tendance matérialiste qui la caractérise et dont nous avons déjà expliqué les causes. En effet tous ces êtres supérieurs qu'elle reconnaît n'ont d'autre utilité, de même que les saints du catholicisme, que de venir au secours des hommes, qui pour cela les invoquent et les consultent dans toutes les circonstances de la vie matérielle [2] ; ceux qui ont lu avec quelque attention les

---

[1] Comp. par ex. la page 271.
[2] Voy. la page 182.

monographies que nous avons consacrées à diverses divinités dans cet ouvrage ne peuvent manquer d'avoir remarqué la chose. Cependant la tendance matérialiste du taoïsme ressort d'autre chose encore. Nous voulons parler du grand usage que ses adeptes font de la magie, d'amulettes et de talismans, pour écarter des hommes les influences malignes qui les menacent et leur procurer la prospérité.

On a vu par les quelques lignes, extraites des écrits du philosophe Koh Houng, que nous avons citées à la page 323, que déjà au quatrième siècle de notre ère l'existence d'esprits invisibles qui causent les maladies et les malheurs des hommes était un article de foi des disciples de Lao Tsz'.

Du reste rien n'est plus naturel. Comme nous l'avons exposé au cinquième paragraphe de ce chapitre, cette croyance est une des phases par lesquelles l'esprit humain doit nécessairement passer dans son développement ; elle coïncide avec l'ignorance de la véritable nature de l'âme et avec l'absence de notions définies sur son activité après la mort, qui régnaient encore chez les taoïstes des premiers siècles de notre ère. Ils n'étaient point en état de rechercher l'explication naturelle des phénomènes dont la cause n'était pas apparente ; ils ne se doutaient pas même que l'on en pût chercher une explication rationnelle. On ne peut donc en vouloir au taoïsme d'avoir admis l'existence de fantômes et de démons de toute espèce, et d'avoir cherché des moyens de les conjurer. L'Église chrétienne avec ses exorcismes et ses procès de sorciers, qui se sont perpétués jusqu'après le moyen-âge, n'a pas fait mieux. Il est cependant fort probable que la pratique des exorcismes n'aurait pas pris en Chine un développement aussi considérable et ne se serait pas maintenue jusqu'à nos jours, s'il n'y avait pas eu pour p.703 la défendre et la cultiver une caste sacerdotale financièrement intéressée à ce qu'elle fleurît.

Actuellement encore les exorcismes constituent une des principales fonctions des prêtres du Tao. On a vu par exemple [1] que lors de la fête des Lanternes un de ces prêtres repousse, au moyen de l'image d'un tigre, les démons du feu que l'on doit fouler aux pieds ; de même, lors de la fête du feu au printemps [2], les prêtres obtiennent ce résultat en se servant d'une natte et d'un mélange de sel et de riz. Ils se concertent avec les exorcistes de profession pour chasser à l'aide de ces gens les mauvais esprits et les démons [3] ; ils font des processions dans les rues pour les débarrasser de la présence empestée de ces ennemis invisibles, ils en purifient les maisons mortuaires au moyen de riz et de sel [4] et viennent aussi auprès des malades exorciser les esprits qui les tourmentent [5]. Il ne semble pas qu'ils s'occupent d'alchimie, mais ils ne s'en livrent que plus activement au commerce des amulettes et des talismans de tous genres, et l'on ne sera donc pas surpris d'apprendre qu'ils sont méprisés de quiconque a des prétentions à la culture de l'esprit, et que même beaucoup de personnes les considèrent comme des réprouvés, prêts à tout pour de l'argent et aussi disposés à vendre leurs sortilèges à ceux qui veulent faire du mal à leurs ennemis [6] qu'à les employer pour le bien de l'humanité.

Ils ont cependant aussi d'autres occupations plus relevées. Ce sont eux, lors des offrandes et des messes au moyen desquelles on espère obtenir les bénédictions des dieux et la prospérité, qui invitent les puissances supérieures à prendre part au festin [7], et qui en général prennent la direction des cérémonies. Ainsi, nous les avons vus fonctionner dans toute leur gloire de cette manière dans

---

[1] Page 134.
[2] Page 277.
[3] Comp. le paragraphe 6 de ce chapitre et les passages qui y sont cités.
[4] Page 277.
[5] Voy. à ce sujet, par ex., Doolittle, *Social Life of the Chinese*, ch. V.
[6] Ainsi nous avons noté en passant à la page 298 qu'ils prêtent leur concours aux tantes aux poupées pour faire mourir des nouveau-nés au moyen de sortilèges. La légende qui raconte comment le beau-père de *Keh-Sing-ông* voulut par ses maléfices détruire le temple de cette divinité (voy. les pages 524-525), montre de quoi le peuple croit les prêtres taoïques capables.
[7] *Tch'iáng-sîn* (voy. la page 51).

la fête du 9 du premier mois [1]. Leur intervention est en outre indispensable quand il s'agit de donner une âme à de nouvelles idoles [2], p.704 ou lorsqu'on inaugure de nouveaux temples et qu'il faut calmer un grand nombre d'êtres invisibles que les travaux dérangent, et assurer beaucoup d'influences bienfaisantes à la contrée environnante [3].

Tout ceci toutefois ne se rapporte qu'à une certaine classe de prêtres taoïques, celle que nous pouvons fort bien appeler la classe des prêtres *séculiers* pour la distinguer de celle des prêtres ascétiques ou *réguliers*, dont nous allons bientôt nous occuper. Les prêtres séculiers, *saï-kong*, vivent, en citoyens ordinaires, de la vie de tout le monde. Leurs maisons n'ont rien de particulier, ils ne portent point de costume distinctif quand ils ne sont pas en fonctions, ne se livrent pas le moins du monde aux pratiques ascétiques et se font payer ponctuellement comme le font les ouvriers, les devins et les médecins. Ils se marient et leurs enfants entrent dans n'importe quelle carrière. Souvent, il est vrai, ceux-ci choisissent le métier du père, ce qui donne naissance à une sorte de guilde sacerdotale, qui recrute souvent encore quelques prêtres jeunes ou peu expérimentés, et qui reconnaît tacitement le plus vieux comme son chef ; la dignité de ce dernier n'emporte du reste pas grand'chose de plus que le double salaire qu'on lui paye après l'accomplissement des rites religieux ou des cérémonies d'exorcisme. Nous avons vu fonctionner avec deux acolytes un de ces prêtres-chefs dans la célébration de la messe taoïque du 9e jour du premier mois.

Les *tō-soū*, « ministres du Tao », sont infiniment moins nombreux. Ce sont ceux que nous avons appelés prêtres réguliers. Derniers et rares représentants de ces anciens solitaires qui, à l'exemple de Lao Tsz', cherchaient loin du monde et de ses soucis à

---

[1] Pages 60 et suiv.
[2] Page 270.
[3] Page 550.

se réunir au Tao, ils vivent dans le retirement, réunis par petits groupes, parfois logés dans les temples, se nourrissant des produits du sol qui appartient à leur établissement, et ne remplissant que rarement des fonctions en dehors de leur propre groupe. Leur manière de vie ressemble en plus d'un point à celle des moines bouddhiques. Ils observent le célibat et doivent donc se recruter en gagnant des adeptes. Ils se rasent les deux côtés de la tête et réunissent le reste de leurs cheveux en un chignon au sommet du crâne. Ils portent d'ordinaire une robe couleur gris d'ardoise. S'ils disent vrai, ils ont de fréquentes entrevues p.705 avec les génies des anciens temps dont l'exemple leur sert de modèle. Les femmes aussi peuvent se livrer à cette forme de l'ascétisme.

Nous avons déjà esquissé [1] l'histoire et la position du prêtre suprême des taoïstes. Notons encore ici que ce pape diffère de celui de Rome en ce qu'il n'a pas comme ce dernier à ses ordres une vaste milice de prêtres, qui sont « comme des cadavres » entre les mains de leurs supérieurs. La Chine ne connaît pas la hiérarchie et la hiérocratie, quelque nombreuse du reste qu'y soit la classe sacerdotale. Chaque prêtre taoïque est parfaitement indépendant de ses collègues, à qui il fait librement concurrence. Les taoïstes n'ont pas de consécration dans le sens catholique du mot, et le métier de prêtre est abordable à chacun, de même que celui de devin ou de médecin. Il résulte de là que le Maître du Ciel n'est guère qu'un *primus inter pares*, qui présente des offrandes aux puissances divines, chasse les fantômes et fabrique des amulettes de même que tous les autres prêtres ; seulement il exerce surtout ces fonctions à l'instance des empereurs [2].

Avant de quitter ce sujet, il convient de dire un mot de la manière étroite dont le taoïsme et le confucianisme se sont mutuellement pénétrés. Comme on le sait, presque tout l'organisme de l'État est pénétré en Chine de la doctrine de Confucius. Par

---

[1] Pages 73 et suiv.
[2] Voy. la page 80.

conséquent, dans la religion officielle, laquelle est réglée par tout un code [1], le culte des ancêtres prend le rang de premier et plus grand devoir tant de l'empereur que de son peuple et le gouvernement érige des temples au grand sage et à ses principaux disciples ; mais en même temps, on l'a vu à diverses reprises, il canonise les génies des taoïstes, il reconnaît leur grand-prêtre en qualité de sacrificateur et d'exorciste de l'empire, et prescrit par édit impérial aux mandarins d'honorer officiellement suivant le rituel taoïque le dieu de la Guerre, le patron des Lettres Wun Tchang et les innombrables pères des Murailles et Fossés [2]. Comment ceci doit-il s'expliquer ?

p.706 Rien n'est plus simple. Le confucianisme prêche uniquement la morale et le culte des ancêtres [3] ; mais c'est ce que le taoïsme prêche aussi, ainsi qu'on l'a vu dans cette esquisse. Les deux écoles se trouvaient donc là sur un terrain commun et rien ne les forçait à s'anathématiser l'une l'autre. Quant à la doctrine taoïque touchant les génies, l'immortalité, le culte des dieux et la conjuration des esprits, pourquoi aurait-elle froissé les disciples du philosophe ? Confucius n'avait rien dit de l'état des âmes de l'autre côté de la tombe, ni des dieux [4] ; ses disciples n'avaient donc rien à opposer sur ces points aux affirmations des taoïstes, qui, bien loin de leur répugner, les attiraient, parce qu'elles répondaient à des questions qu'il faut avoir acquis une rare supériorité d'esprit pour ne plus se poser. Ils pouvaient ainsi, sans devenir infidèles à leur maître vénéré, épouser les dogmes et se conformer aux usages taoïstes ; ils pouvaient même apporter du zèle au service de ses génies et de ses dieux, puisque ceux-ci étaient de fait des ancêtres et que

---

[1] Nous n'avons point à esquisser la religion d'État en Chine, c'est-à-dire le culte pratiqué par l'empereur à Pékin, puis, dans le reste de l'empire, par ses représentants, les mandarins, d'après des règles officiellement prescrites. Ce culte est quelque chose de tout à fait à part et ne peut, comme le dit Wells Williams, [Trad.]« no more be called the religion of the Chinese than the teachings of Socrates could be termed the faith of the Greek » (*The Middle Kingdom*, ch. XVIII). Nous ne pouvons qu'y faire de fugitives allusions.

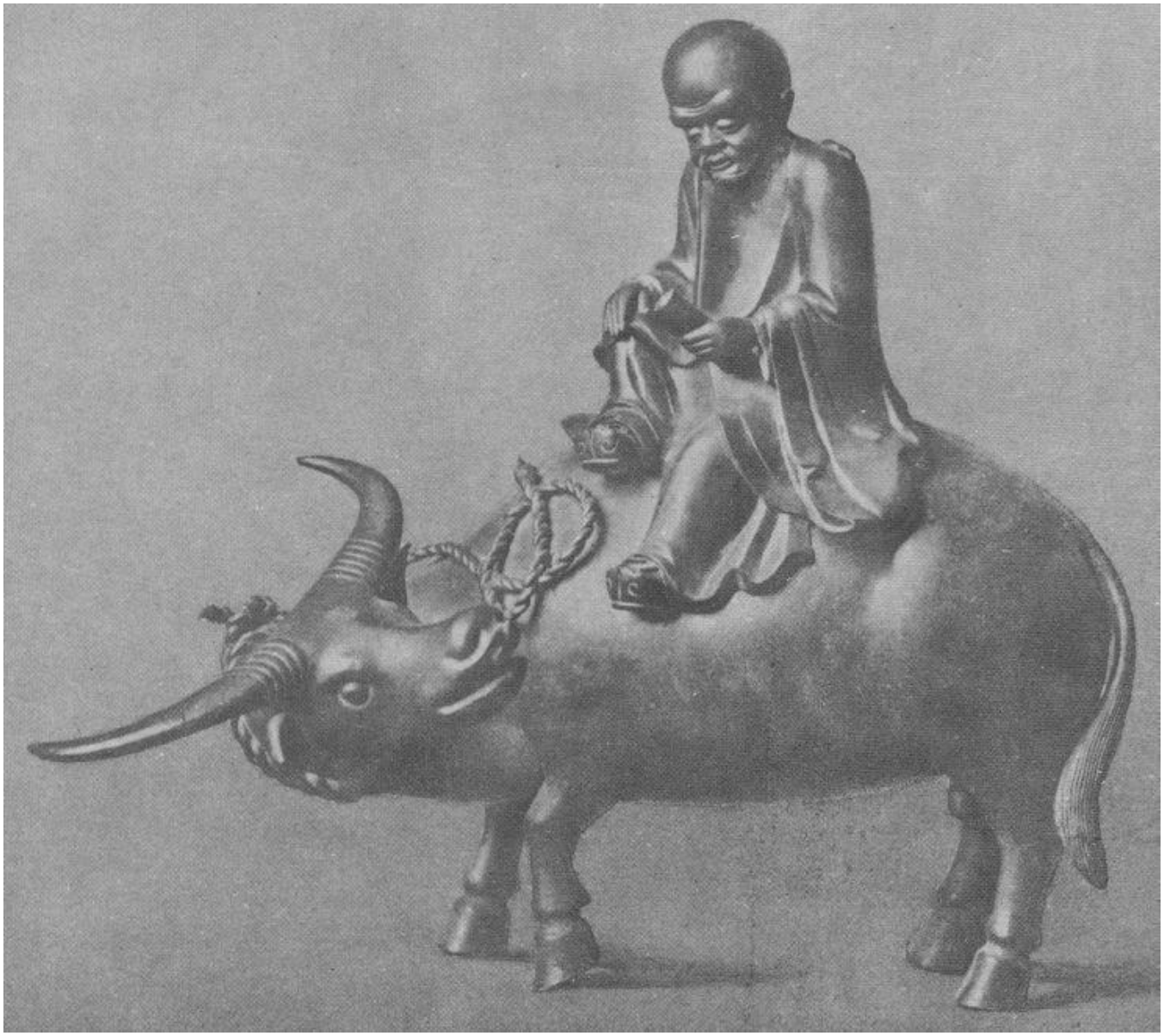
[2] Edkins, *Religion in China*, ch. V.

[3] Voy. le § 16.

[4] Voy. la page 689.

Confucius avait prescrit que l'on fît des offrandes aux morts. C'est ainsi qu'à l'heure qu'il est on peut dire que tout Chinois, à commencer par l'empereur, est en même temps confucianiste et taoïste.

Mais une troisième religion, celle-ci importée, a conquis sa part de l'attachement des Chinois. C'est le bouddhisme, et le moment est venu de lui faire sa place dans cette revue.



Pl. XXII. LAÔ-TSEU
Bronze chinois du XVIIe siècle. Haut. 48.5 cm.

Pl. XXIII. BUDDHA PÉNITENT
Bronze chinois du XVIIIe siècle. Haut. 39.5 cm.

§ 18. Le bouddhisme

@

Doctrine bouddhiste du renoncement au monde ; elle est en désaccord avec l'esprit du confucianisme. Le monachisme, la mendicité volontaire et le célibat ont toujours répugné à l'esprit pratique et mondain des Chinois. Le célibat avait en outre contre lui le culte des ancêtres, et par conséquent le *hào*. Le pessimisme, qui dans l'Inde a été si favorable à la propagande bouddhiste, faisait défaut en Chine. L'analogie qui existe entre la doctrine du Nirvâna et celle du Tao a servi de trait d'union entre le bouddhisme et le taoïsme. L'ascétisme bouddhique a presque complètement supplanté l'ascétisme taoïque.

Le bouddhisme a ravivé le culte des ancêtres et a développé les notions relatives à p.707 la vie future. C'est ce qui lui a assuré en Chine un accueil favorable. Son culte polythéiste s'est fondu avec celui des taoïstes.

La doctrine de Bouddha touchant le *Mâitri* complétait l'ancienne doctrine chinoise de l'amour des hommes et a pour cela facilement fait son chemin dans l'empire du Milieu. Comme elle prêchait la tolérance absolue, elle n'attirait pas la persécution sur la nouvelle secte. Celle-ci n'est cependant jamais sortie de son insignifiance relative. Influence de la doctrine bouddhique de la bienfaisance (*Dâna*) sur les rapports sociaux en Chine.

L'indifférence dogmatique des Chinois a été favorable au maintien de la paix entre les trois sectes et au rapprochement qui les a fait s'amalgamer entre elles. Les Chinois ne prennent d'intérêt qu'à la morale : Ils ne connaissent pas de religion révélée, ni par conséquent de dogmatique religieuse et d'autorité sacerdotale. C'est ce qui a toujours rendu impossible tout ce qui ressemble à la poursuite des hérétiques. Livres tombés du ciel de l'empereur Tchun Tsoung.

Jamais aucune des trois sectes n'a prétendu posséder le monopole du salut. Jamais elles n'ont eu d'initiation, et par suite il ne se pouvait pas que des prêtres ambitieux les entraînassent à la lutte l'une contre l'autre. L'intolérance, les rivalités de sectes et les guerres de religion sont pour cela toujours restées inconnues aux Chinois. Croisade de l'empereur Wou Tsoung contre les couvents bouddhiques.

Couvents bouddhiques ; leur origine, leur organisation etc. Recrutement des moines. Ordination. Vœu monastique. Le commandement qui ordonne d'épargner tout ce qui a vie n'est pas sans influence sur les laïques. Souvent on nourrit les animaux jusqu'à leur mort naturelle et on les met en pension dans les monastères. « Étangs pour l'affranchissement de ce qui vit ». Viviers sacrés de Java.

Vœu de pauvreté des prêtres bouddhiques. Doctrine de l'aumône. Les moines mendiants n'amassent pas à leur propre profit, mais à celui de la communauté. Richesse des monastères. Tournées collectives de mendicité. Nonnes bouddhiques.

Occupations des religieux dans les cloîtres. Leurs méditations. Leur culte. Répétition du nom sacré du bouddha Amitâbha.

Moines bouddhiques en qualité de prêtres du culte des ancêtres, de marchands d'amulettes et d'objets destinés aux offrandes, de faiseurs de pluie et de baptiseurs d'enfants. Le peuple les a généralement en mince estime. Sac du « Couvent de la longue Vie » à Canton. L'on n'a pas non plus grand respect pour les cérémonies bouddhiques.

De même que nous ne pouvions pas songer à traiter à fond du confucianisme et du taoïsme, il ne s'agit ici que d'une très rapide esquisse du bouddhisme chinois. L'on ne doit donc point s'attendre à trouver dans les lignes qui suivent un exposé de l'origine et des principes de la doctrine p.708 de Sakyamouni, mais seulement un aperçu des principales modifications qu'elle a causées dans le système religieux des Chinois, et l'indication du rôle qu'elle a joué et joue encore dans leur vie nationale.

Comme il a été dit déjà à la page 74, c'est vers le premier siècle de notre ère que le bouddhisme a fait son apparition en Chine. Il était difficile qu'il y conquît un grand pouvoir et y prît un vaste développement. En effet il a pour principe fondamental que tout dans le monde, l'existence même, est vain, mauvais, de sorte que la félicité suprême, l'idéal de perfection est pour l'homme de rentrer dans le néant, ou, ce qui revient à peu près au même, de parvenir à l'état d'inconscience du Nirvâna [1], et que chacun doit donc s'étudier à s'affranchir du monde, de toutes ses relations, même de son propre moi. Or ceci était en désaccord formel avec l'esprit du confucianisme, et par cela même avec l'esprit national en Chine, et il était inévitable que le bouddhisme échouât en grande partie dans ses efforts pour conquérir les cœurs. Jamais l'école de Confucius et de Mencius ne s'était préoccupée de quoi que ce soit qui sortît des intérêts sociaux et purement humains. Ce qu'elle s'était toujours efforcée d'établir, c'étaient des relations d'intime affection d'homme à homme, de souverain à sujets, de parents à enfants, de mari à femme, de frère à frère, d'ami à ami ; il y avait largement place là pour les idées de dévouement et d'abnégation, mais aucunement pour celle du renoncement ascétique ; jamais ces philosophes n'y avaient songé, jamais ils ne l'avaient prêchée. C'est cet esprit prosaïque de pratique mondaine, tout-puissant en Chine depuis un temps immémorial, qui a toujours été et qui est encore la grande barrière qui s'oppose à ce que l'Église de Sakyamouni prenne une extension considérable.

---

[1] Voy. la page 10.

En même temps que leur doctrine du Nirvâna, les missionnaires bouddhistes apportèrent en Chine, ce qui en est la conséquence pratique directe, leur système bien connu de monachisme, de mendicité volontaire et de célibat. Mais ceci souleva dans l'esprit du peuple contre leur secte un second grief, que rien ne pouvait faire complètement disparaître. C'est que jamais les cerveaux de ces travailleurs infatigables, les Chinois, ne pourront concevoir qu'il soit plus beau de se nourrir comme des frelons aux dépens de la société, et de croire faire son salut en mendiant ou en lisant des offices et des bréviaires dans une langue morte, que de prendre sa place dans la p.709 ruche humaine en qualité d'abeille laborieuse. Aussi la vie monastique a-t-elle toujours soulevé en Chine une répugnance générale ; nous en donnerons vers la fin de ce paragraphe des preuves parfaitement claires. L'esprit mondain et séculier qui caractérise les Chinois est devenu proverbial à juste titre, car il se manifeste dans toutes leurs actions, leurs entreprises, leurs goûts. Même la manière dont ils ambitionnent la survivance après la mort en témoigne, puisqu'ils se préoccupent beaucoup moins d'avoir part à un état de félicité idéale dans l'autre monde que de se perpétuer dans celui-ci au moyen d'une suite non interrompue de descendants aussi nombreux que possible. C'est pour cela que toute la teneur de leur existence tourne autour de l'intérêt dominant qu'ils attachent à procréer des enfants, qui en procréeront à leur tour. Ils se hâtent de marier leurs fils et leurs filles aussi promptement que faire se peut. Ils ont des concubines et des esclaves femmes, beaucoup moins par volupté que pour augmenter leur postérité. Ils ne dédaignent l'emploi d'aucune pratique superstitieuse, pour peu qu'elle soit censée favorable à la naissance des enfants, surtout des garçons. Enfin, ils ont inventé un système raffiné d'adoption pour subvenir aux cas où tant de soins auraient échoué et où une famille risquerait de s'éteindre. Cette tendance du caractère national s'est naturellement fait valoir dans les formes que le taoïsme s'est créées, et voilà pourquoi les prêtres de cette religion vivent de la vie commune, se marient et ont des

enfants [1]. Il est donc de toute évidence que les Chinois ne pouvaient pas se sentir attirés par une religion qui propose comme idéal de vertu et de sagesse une vie d'abstinence avec laquelle le commerce sexuel ne peut pas s'accorder, et qui par conséquent recommande l'observance de la chasteté la plus absolue comme première étape de la perfection qui s'achève dans le Nirvâna. En outre Confucius, en ordonnant de faire des offrandes aux ancêtres, avait, indirectement, mais très réellement, posé le devoir de perpétuer les races, sans quoi les ancêtres n'auraient plus de descendants pour les servir. Le bouddhisme donc, menaçant le grand devoir national de l'amour filial, et le menaçant au nom d'un principe exotique et, pour des gens d'esprit pratique comme les Chinois, absurde et ridicule, ne pouvait aucunement compter sur la sympathie des masses dans l'empire du Milieu.

Mais un obstacle plus grand encore s'est opposé jusqu'à ce jour aux progrès p.710 de l'Église bouddhique en Chine. C'est l'absence complète, dans ce pays, de dégoût pessimiste du monde, en quoi il forme un contraste frappant avec l'Inde, où cette disposition des esprits, fort répandue lorsque le bouddhisme fit son apparition, en devint l'auxiliaire naturel et spontané.

> [Trad.] « Die Natur, disait-on, entströmt dem Brahma, ist dessen Entäusserung. Sie entsteht und besteht daher in der Entfernung und Entfremdung von Gott und ist nicht wie sie sein sollte, weil sie nicht eines, reines, sondern gebrochenes, getrübtes Brahma ist ; deshalb ist sie vergänglich und eitel, voll Unvollkommenheit und Sünde, Schmerz und Leiden, Krankheit und Tod. Die Welt ist vom Uebel, das Leben eine Sündenlast, die Erde ein Jammerthal. Dies die erste Consequenz.
>
> Eine höchst wichtige Errungenschaft ! Denn ohne die Lehre von der Verderbtheit der Welt und der

[1] Comp. la page 704.

> menschlichen Natur, ohne das Dogma von der angebornen Sünde oder Erbsünde... kann keine Hierarchie auf die Dauer bestehen. Erst muss die naïve, natürliche Lust am Dasein, welche in den älteren Hymnen des Veda oft gesund und derb sich äussert, völlig vergällt, die Zuversicht zu sich selbst und zur Wirklichkeit gebrochen sein, ehe ein Volk sich unbedingt und widerstandslos der Leitung des Priesterthums überlässt. Nur wer die Gefangenschaft in der Materie und die Krankheit der Sünde in allen Gliedern fühlt oder zu füblen überredet ist, sieht im Priester den einzigen Arzt und Retter und bequemt sich zu allen Opfern, Entsagungen und Bussen, kurz zur Anwendung aller Mittel, durch welche ihn dieser zu heilen, zu befreien, zu erlösen verspricht » [1].

Il y avait en Chine trop de simple et sain bon sens et l'organisation sociale tout entière y était fondée sur des principes trop pratiques, pour qu'une tendance aussi maladive pût jamais devenir dominante. Dans l'empire du Milieu les philosophes n'avaient pas cessé d'occuper les esprits des intérêts d'ici-bas, ils avaient toujours réagi contre les tendances spéculatives et prêché à leurs concitoyens que le seul chemin qui mène au bonheur se trouve dans une activité qui a le bien-être de l'homme, dans ce monde, pour but, sans que l'on ait à se préoccuper de ce qui peut se trouver de l'autre côté de la tombe [2]. Sans doute, le taoïsme avait un côté ascétique ; mais cette tendance a promptement dévié, pour se perdre dans tout autre chose, dans la recherche de la pierre p.711 philosophale et de l'élixir de vie, dont le but est de prolonger l'existence terrestre et ses jouissances ; à quoi s'est ajouté le culte d'une nuée de dieux tutélaires et l'emploi d'amulettes et de sortilèges de toutes sortes, toujours dans le même but, tellement il était impossible à des Chinois de s'arrêter sérieusement au pessimisme. Ils ne peuvent pas haïr le monde et

---

[1] Koppen, *Die Religion des Buddha* ; I, p. 33.
[2] Comp. la page 685.

l'existence comme cela a lieu si aisément dans les pays brahmaniques ; ils aiment la nature, ils en sentent la beauté, ils en apprécient vivement les dons ; elle est pour eux une bonne mère ; et cela les a sauvegardés contre l'énervement que produit le vampire théologico-sacerdotal ; jamais leur force vitale n'a été étouffée par une tyrannie soit laïque, soit ecclésiastique ; jamais il ne s'y est créé une caste de déshérités, auxquels le monde ne pût apparaître que comme un lieu rempli de misère par l'abaissement abject dans lequel les maintenait la tyrannie des prêtres et des grands, de sorte que la parole du Bouddha résonnât à leurs oreilles comme une voix de délivrance en prêchant l'égalité des hommes entre eux et leur affranchissement des liens de la matière. Aussi le bouddhisme n'a-t-il aucunement fait en Chine une entrée triomphale. L'indifférence, voilà tout ce que l'on éprouva à l'égard de sa propagande.

Tout n'était cependant pas répulsif aux Chinois dans la doctrine de Bouddha. A quoi voulait-il conduire les hommes ? En aucune façon, il est vrai, au bonheur terrestre, puisque le renoncement qu'il prêchait ne le procure point. En revanche, il voulait les porter à une dignité plus haute que celle des dieux, les rendre supérieurs à Brahma lui-même. Sa doctrine s'adressait aux opprimés, à ceux à qui prêtres et tyrans rendaient le monde inhabitable ; c'est à ceux-là qu'il apportait la délivrance en leur enseignant à se passer de ce monde si mauvais. Chacun pouvait parvenir à la liberté et à la puissance, puisque chacun pouvait se livrer à l'abstinence et à la chasteté, à la pénitence, à la méditation et à la pitié, qui effacent les péchés et qui élèvent l'homme au rang d'Arhat, à la puissance de commander d'un signe aux dieux mêmes [1] ; bien plus, chacun pouvait en suivant cette voie devenir bouddha dans le royaume du Nirvâna, dieu au-dessus des dieux [2]. Ni caste ni rang n'excluait personne.

---

[1] La puissance d'un Arhat est déjà si grande que les dieux par milliers s'empressent de lui obéir. A Ceylan on va même dans certaines prédications bouddhistes jusqu'à convoquer les dieux pour qu'ils viennent écouter afin de s'instruire et de se convertir. Köppen, ouvr. cité, I, p. 123.

[2] Comp. la page 181, et la page 10, note 6.

> « Ma doctrine, disait le sage, étant p.712 parfaitement pure, elle ne fait aucune différence entre les grands et les petits, les riches et les pauvres. Elle est comme l'eau, qui lave et purifie tous sans exception, grands et petits, riches et pauvres, bons et mauvais. Elle est comme le ciel, où il y a place pour tous, hommes et femmes, garçons et filles, riches et pauvres... De même donc que les quatre rivières qui se jettent dans le Gange y perdent toutes leur nom, aussitôt que leurs eaux se sont versées dans le fleuve sacré, de même les disciples de Bouddha cessent tous d'être brahmanes, kchatryas, vaïkchas et soudras [1].

Cette doctrine égalitaire, pour laquelle la nature humaine dépasse en dignité la nature divine même, ne pouvait pas manquer de trouver quelque assentiment parmi les Chinois, auxquels le confucianisme et le taoïsme avaient inculqué le respect de la nature humaine, et même enseigné l'adoration de l'homme sous la forme du culte des ancêtres. Il devait d'autant plus facilement en être ainsi, que cette doctrine complétait et perfectionnait en les coulant dans un nouveau moule les spéculations taoïques sur le prolongement de la vie. On a vu dans le paragraphe précédent que, longtemps avant que le bouddhisme fît son apparition en Chine, les « fondeurs de la pierre philosophale intérieure » s'efforçaient au moyen de pratiques ascétiques de s'unir à l'incompréhensible principe premier de la nature ; ils ne pouvaient guère donc manquer de saluer comme des parents spirituels les ascètes de la nouvelle religion, qui, par la même voie, tendaient à peu près au même but, au Nirvâna. Quant aux alchimistes, ou « fondeurs de la pierre philosophale extérieure », eux aussi furent favorables à la doctrine du Nirvâna. Ce fut un effet de leurs déceptions sans cesse renouvelées. Ils avaient beau chercher, ils ne trouvaient pas ; l'élixir, qui devait leur assurer une continuation éternelle des joies de la vie dans les régions inconnues du ciel et de la terre, n'avait

[1] Köppen, ouvr. cité, I, p. 130.

empêché personne de mourir. Comment donc ne pas être attirés par une doctrine qui semblait ouvrir une nouvelle voie, beaucoup plus sûre, par laquelle les hommes pouvaient parvenir à l'état de génies ? Aussi actuellement ne se trouve-t-il presque personne qui tâche d'acquérir la dignité de Sien [1], et les rares Chinois qui ambitionnent encore un état supérieur à celui de la vie d'ici-bas se retirent dans les monastères bouddhiques, p.713 pour y mériter par la méditation, les prières et les litanies leur entrée dans le Nirvâna.

Une religion fondée sur une philosophie dont l'application conséquente rendrait toute société impossible, et prêchant une abstinence et un célibat profondément antipathiques à l'immense majorité des Chinois, ne pouvait acquérir quelque influence sur une nation matérialiste et utilitaire que par les points où celle-ci sentait se dérober sous elle l'appui de ses traditions. Le bouddhisme, beaucoup moins pratique que ce qui existait en Chine, ne pouvait pas en prendre la place, mais, seulement le compléter, le développer et le confirmer. C'est ce qui est arrivé. Les conceptions fantastiques sur l'univers qu'il apportait avec lui plurent à l'imagination populaire ; tout particulièrement là où il dépeignait la vie d'outre-tombe. Ces spéculations trouvaient un point d'attache tout préparé dans le culte des ancêtres, qui formait depuis les temps les plus reculés la substance fondamentale de la religion des Chinois, Le taoïsme aussi bien que la philosophie avait toujours soutenu ce culte, mais tous deux avaient laissé la nation pauvre en notions définies et concrètes sur la vie future, sur le paradis et l'enfer ; car Confucius s'était débarrassé de toute la question par la phrase bien connue : « Nous qui ne savons encore rien de la vie, comment saurions-nous rien de la mort ? » [2], et le taoïsme, quoique il eût imaginé plusieurs lieux de félicité pour ses génies, n'avait rien su dire d'un endroit réservé au châtiment des méchants, non plus que du sort qui attend dans l'autre monde les

[1] Comp. la page 696.
[2] Voy. les pages 407 et 685.

hommes ordinaires, qui n'ont point tâché de s'élever à l'état de génies.

Ainsi l'antique culte des ancêtres, tout en étant profondément enraciné dans la tradition nationale, manquait encore de prêtres capables de lui prêter l'éclat de rites pompeux et la vitalité qui vient de dogmes touchant la vie à venir. Là se trouvait un terrain non encore exploité sur lequel le bouddhisme se jeta comme sur une proie. Il répandit partout sa doctrine de la transmigration des âmes [1], illustrée de mille récits fantastiques touchant le Nirvâna, le paradis occidental et l'enfer, fort propres à plaire à l'imagination populaire et à satisfaire une curiosité naturelle chez des gens sans cesse préoccupés de leurs morts, et portés par cela même à désirer savoir quel sort leur était réservé à eux-mêmes. Il ne se contenta pas de ce festin p.714 intellectuel étalé devant les Chinois, mais en outre il revêtit le plus national de leurs cultes d'un appareil de cérémonies qui le rehaussait encore à leurs yeux. C'est ainsi que les prêtres bouddhistes, servant les Chinois à leur goût, se concilièrent une sympathie que leur vraie doctrine n'aurait jamais pu conquérir. On se mit à les consulter sur le sort des défunts et à recourir à leurs prières et à leurs litanies pour adoucir les souffrances des âmes des morts. Leur dieu de l'Enfer, Yama, devint populaire et fut invoqué par quiconque s'intéressait au sort de ses ancêtres. Ils empruntèrent ainsi au paradis et à l'enfer la clef dont ils avaient besoin pour s'ouvrir l'accès des cœurs. Actuellement encore, presque à chaque décès, on voit les prêtres bouddhiques prendre la direction des cérémonies funéraires, de même qu'ils fonctionnent en grand lors des fêtes des morts du septième mois, décrites par nous aux pages 403 et suivantes.

Il n'est, pour cela, pas étonnant que jusqu'à maintenant le bouddhisme ait si souvent été favorisé par les mandarins et les lettrés, qui, nourris des écrits de Confucius et de Mencius, sont

[1] Nous en avons donné un aperçu pages 192 et 410.

fervents défenseurs du culte des ancêtres, si explicitement recommandé par ces philosophes comme l'un des premiers de tous les devoirs. Tout ce qui est censé adoucir le sort des défunts et diminuer leurs souffrances a leur appui ; ils sont d'ordinaire les premiers à réclamer l'intervention de prêtres bouddhiques si quelqu'un de leurs parents vient à mourir, et ils souscrivent avec empressement pour faire célébrer les messes des morts dans les grandes cérémonies du septième mois [1]. Souvent aussi les mandarins font des donations pour fonder ou entretenir les temples et monastères bouddhiques.

La doctrine qui prêche aux hommes qu'ils peuvent devenir des bodhisattvas et même des bouddhas n'était point non plus de nature à répugner aux disciples, soit de Confucius, soit de Lao Tsz', puisqu'elle s'appuyait sur une haute conception de la dignité humaine. C'était au fond, quoique sous une forme orientalement hyperbolique, la doctrine humanitaire des anciens philosophes, qui eux aussi avaient toujours eu pour but le perfectionnement humain. Comme, de plus, Confucius n'avait aucunement fait la guerre aux dieux, qu'il ne s'en était pas occupé, mais sans en condamner le culte, disant qu'on devait les respecter, mais les tenir à distance [2], ses disciples p.715 ne pouvaient guère trouver dans ses enseignements d'armes pour combattre le polythéisme bouddhique. Quant aux taoïstes, ils ne pouvaient pas non plus se formaliser du culte de tous ces saints divinisés des bouddhistes. A leur avis, tous ces bodhisattvas n'étaient pas différents de leurs propres génies, êtres humains parvenus par leur vertu et leur sagesse à la divinité. Ces deux cultes ne pouvaient pas se combattre ; ils devaient au contraire s'amalgamer, et c'est ce qui s'est passé. Le polythéisme bouddhique à exercé sur le polythéisme taoïque cette influence-ci, que par la force de l'exemple il lui a imprimé un fort mouvement d'impulsion, qui s'est manifesté par la déification impériale d'un

[1] Voy. la page 413.
[2] Comp. la page 689.

nombre très grand d'êtres humains des deux sexes [1] ; et l'influence inverse, celle du taoïsme sur le bouddhisme, se montre en ceci, que jusqu'à présent on adore et invoque les divinités bouddhiques de la même manière que celles de l'autre secte, et dans le même but, celui d'assurer aux hommes la plus grande part de bonheur terrestre et matériel possible. Les prêtres bouddhiques permettent cela, convaincus que le peuple n'est en tout cas pas capable de comprendre le vrai caractère de leurs dieux, et par conséquent de leur donner le culte et la dévotion auxquels ils ont droit. La biographie de la déesse de la Grâce divine, que nous avons esquissée [2], montre d'une manière très frappante comment les deux religions se sont amalgamées en ce qui concerne le culte des dieux. On peut le voir aussi par ce que nous avons dit des pères des Murailles et Fossés [3], divinités canonisées sur la présentation du pape des taoïstes et servies d'après le rituel et avec des offrandes taoïques, mais en même temps étroitement rattachées à l'enfer, qui est de conception purement bouddhique.

Il reste à mentionner un point qui, plus que tout ce qui précède, a servi à bien disposer les Chinois pour la propagande bouddhiste. C'est le *Mâitri*, l'amour pour tout ce qui a vie, prêché par elle.

> [Trad.]« Sie ist, dit Köppen [4], der positive Kern der buddhistischen Moral, der charakteristische Grundzug des Buddhismus überhaupt. Sie war es, die den Büsser der Çakja zum Reformator machte ; sie ist es, die seiner Lehre in die Herzen der Menschen Eingang verschafft hat. Lassen sich die Pflichten gegen sich selbst auf die Zügelung der Leidenschaften und Zähmung der Ichheit p.716 zurückführen, so wurzeln die Pflichten gegen den Nächsten in der Wesensliebe.

---

[1] Page 701.
[2] Pages 178 et suiv.
[3] Pages 586 et suiv.
[4] *Die Religion des Buddha*, « das Laienthum und die Moral », p. 448 et 449.

> Fragst du den Bekenner des Buddha : Wer ist denn mein Nächster ? so wird er dir antworten Jedes athmende Wesen. Die buddhistische Nächstenliebe erstreckt sich daher äusserlich weiter als die christliche, denn sie umfasst nicht ; blos den Menschen, sondern auch das Thier... Der Christus gebietet, unsere Feinde zu lieben, wobl zu thun denen, die uns hassen, beleidigen und verfolgen ; ganz ebenso der Buddha. Der Christus hat es für den reinsten Ausdruck, für den höchsten Beweis der Liebe erklärt, dass man sein Leben lasse für die Brüder ; der Buddha befiehlt, das Leben selbst für die wilden Thiere zu opfern.

C'est du Mâitri que découle toute vertu, et c'est par lui qu'une fois l'Église bouddhique dominera tous les mondes et vaincra toute incrédulité et tout mal. En cette qualité il est personnifié par Mâitrêya, le Messie à venir, déjà mentionné par nous [1].

Quand cet enseignement parvint en Chine, il apporta une vie nouvelle à la doctrine du « jun », de l'amour des hommes, prêché par les anciens philosophes comme une vertu cardinale. « L'amour de ses semblables », disait, sept siècles déjà avant notre ère, le philosophe Kouan Tchoung, que nous avons plus d'une fois cité dans le cours de cet ouvrage, « est de ne pas faire à autrui ce que l'on ne désire pas pour soi-même » [2]. Les anciens philosophes considèrent ce « jun » comme faisant partie de notre nature, et comme n'ayant donc qu'à se développer pour porter les fruits de vertu les plus abondants et rapprocher les hommes de la perfection et du bonheur. « Celui qui aime ses semblables est vraiment homme » [3] déclarait Confucius, et Mencius disait :

> « Tous les hommes ont un cœur qui ne peut pas supporter (la souffrance d'autrui). Car si, maintenant, des

---

[1] Page 310.
[2] *Kouan-tsz'*, ch. XVI, § 51.
[3] « Doctrine du Milieu », XX, 5. [trad. Couvreur.]

> hommes voyaient soudain un enfant sur le point de tomber dans un puits, ils seraient tous saisis d'un sentiment d'angoisse et de compassion. Non pas afin d'entrer en liaisons intimes avec les parents de l'enfant ; ni parce qu'ils espèrent s'attirer les louanges des habitants du village et de leurs amis, ni non plus parce qu'ils abhorrent la réputation d'être tellement p.717 (insensibles). On voit par là que l'absence d'un sentiment de commisération n'est pas de l'homme... Or, ce sentiment de commisération est le point de départ de l'amour pour l'humanité... Comme donc nous avons tous en nous les quatre principes [1], sachons les étendre et nourrir tous ! Ils deviendront comme un feu qui vient de commencer de flamber, ou comme un courant d'eau qui vient de se frayer un passage. Si on parvient à les nourrir, ils suffiront pour soutenir le monde [2].

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur la part faite à l'amour des semblables dans la morale chinoise, et nous nous contenterons de noter encore que, d'après Mencius, la doctrine de Mih Tsz' [3] —

---

[1] L'amour des hommes, le sentiment de la justice et de l'équité, la politesse et la soif du savoir.
On croirait ici entendre Voltaire : « Il est prouvé que la nature seule nous inspire des idées utiles, qui précèdent toutes nos réflexions. Il en est de même dans la morale. Qu'un enfant voie déchirer son semblable il éprouvera des angoisses subites ; il les témoignera par ses cris et par ses larmes ; il secourra, s'il peut, celui qui souffre ». *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*.
La conviction que l'homme est bon par nature, prêchée depuis plus de deux mille ans en Chine et admise toujours dans cet empire comme hors de toute contestation, semble enfin gagner des adhérents dans la partie du monde que nous habitons. Il faut les chercher parmi ceux qui ont su s'affranchir des dogmatiques ecclésiastiques. Ceux des Européens qui admettent encore le péché originel et la corruption de la nature humaine ne comptent que sur la contrainte pour obtenir des hommes la pratique des vertus individuelles et sociales. Ils ne savent que menacer de l'enfer et du courroux des puissances supérieures. Heureusement que des vues plus libérales et plus vraies se font jour ; il y a des personnes qui ont appris à fonder leurs espérances de progrès moral sur la disposition au bien innée dans l'homme, et qui par conséquent attendent beaucoup de l'éducation et de l'enseignement, qui, en éclairant les hommes, les conduiront à la vertu. En Chine on honore l'instruction au plus haut point.

[2] Livre II, partie I, ch. 6. [trad. Couvreur.]

[3] Philosophe du cinquième siècle av. J. C., déjà mentionné à la page 534. Sa doctrine de l'amour universel est surtout connue par la traduction de Legge, qui se trouve dans le second volume de ses *Chinese Classics*, prolegomena, p. 104 et suiv.

d'après laquelle l'amour des hommes doit se mettre sans réserves en pratique dans toute circonstance et à l'égard de chacun — « remplissait l'empire » [1], et que ce même amour a été aussi de tous temps un des principes de la morale taoïste. On s'en convaincra en premier lieu en se reportant aux belles paroles de Lao Tsz' que nous avons citées aux pages 693 et 694. Liou Ngan aussi disait : p.718

> « La nature de l'homme est en possession de l'amour des hommes et du sens de la justice et de l'équité [2],

ailleurs dans son ouvrage on lit :

> « L'amour des hommes, le courage, la loyauté et la modération sont les beaux talents de l'homme [3].

De telles bases ayant été jetées par l'ancienne philosophie, un accueil chaleureux était assuré au *Mâitri*, qui ne faisait que compléter et étendre la doctrine de l'amour. En réalité c'est cette doctrine qui a surtout rendu la Chine accessible au bouddhisme. Loin de dévaster la terre et d'écraser les peuples, comme l'Islam l'a fait au nom du prophète, ou bien d'imposer ses dogmes par la violence, souvent en répandant des torrents de sang, comme l'a fait le christianisme, l'Église bouddhique, sans exercer la moindre contrainte, a semé dans les cœurs des Chinois les germes de sa doctrine de l'amour pour tout ce qui respire. Elle n'a point essayé d'ordonner, comme Moïse, de tuer tous les idolâtres [4]. Au contraire, elle a déployé une tolérance sans égale, et a offert libéralement à toutes les sectes, à tous les dieux et à toutes les formes de culte un asile dans son sein [5]. Aussi ne s'est-elle heurté à aucune opposition, bien moins à la persécution, soit de la part du peuple, soit de celle du gouvernement. Mais cela même, tout en étant peut-

---

[1] Mencius, Livre III, partie II, ch. 9.
[2] « Explication de la Grande Lumière », ch. XX.
[3] Ouvrage cité, ch. XV.
[4] Deutéronome, XIII.
[5] Comp. ce qui a été dit à la page 187 de ce trait caractéristique du bouddhisme.

être cause de ce qu'elle n'a pas péri et de ce qu'elle possède sa place parmi les religions que les Chinois reconnaissent comme sans danger, a été cause en même temps que, faute d'avoir à souffrir et à lutter, elle ne s'est jamais élevée au-dessus d'un état d'honnête médiocrité. Le sang des martyrs est la semence de l'Église, et cette église là a manqué de martyrs ; jamais d'oppression endurée par elle ne lui a concilié les sympathies des âmes généreuses, et jamais d'opposition qui la menaçât ne l'a fait se tourner contre les institutions de l'empire. Le bouddhisme n'a donc point eu l'occasion de devenir une puissance sociale qui débordât le pouvoir de l'État ; il n'a pas même conquis une part d'influence sur la législation et l'administration. A son arrivée, il était insignifiant et a franchi les frontières à la faveur de sa propre obscurité ; établi, il est resté insignifiant, on ne s'est pas occupé de lui, et, s'il est toujours là, ce n'est point que comme église, comme p.719 corps, il ait pris de la force ; au contraire, il n'est point improbable qu'après avoir végété quelque temps, il finisse par dépérir et disparaître.

Le *Mâitri* a exercé son influence sur la vie sociale des Chinois surtout par sa doctrine de la commisération et de la bienfaisance, appelée *Dána*, qui, plus que tout le reste, à apporter un nouveau ferment de vie à l'antique doctrine chinoise du « jun ». Aussi voit-on les bouddhistes zélés, ou ceux qui passent pour tels, toujours au premier rang pour assister autrui de leur argent et de leur peine, prêts à sacrifier sur l'autel de la bienfaisance des biens acquis au prix de leurs sueurs. Ils contribuent avec entrain pour l'érection d'hôpitaux, d'asiles d'enfants trouvés, d'écoles et d'autres institutions utiles. Ils organisent des fonds de secours mutuel, surtout en vue des décès. Ils placent des lanternes le long des rues, font construire des ponts et des routes, distribuent des aliments aux nécessiteux et veillent à ce que les veuves et les orphelins ne souffrent pas de la disette. Vraiment, l'amour des hommes se pratique en Chine d'une manière digne de son rang de première des

cinq grandes vertus [1], et c'est au *Mâitri* qu'on le doit pour une large part.

On voit quelle influence le bouddhisme a eue en Chine. On ne peut pas l'appeler profonde, puisque les notions des Chinois ont été à peine modifiées, quelque peu enrichies, l'essence même du bouddhisme n'ayant point conquis les esprits dans l'empire du Milieu, rebelles à la conception ascétique de la vie et aux spéculations métaphysiques d'où est sortie l'idée du Nirvâna. Par l'influence de la secte de Bouddha, les notions assez vagues des taoïstes sur l'autre vie ont pris une forme plus concrète et plus développée et se sont en outre imprégnées de conceptions empruntées à la métempsycose ; c'est ainsi que les taoïstes prétendent qu'à sa mort leur pape s'incarne de nouveau dans son successeur [2] et qu'ils attribuent au p.720 fondateur de leur religion plus d'une existence terrestre dans les anciens temps [3]. Le bouddhisme a développé le culte des ancêtres en le revêtant d'un ensemble de cérémonies et en le rattachant aux idées du Nirvâna, du paradis occidental et de l'enfer ; de fait, il n'a ainsi apporté qu'une ornementation superflue à l'élément principal de l'antique religion des Chinois, consacré déjà par Confucius. Les idées déjà existantes au sujet de l'amour du prochain furent fortifiées par le *Mâitri* et par la doctrine de la valeur égale de toutes les créatures, toutes capables de devenir des bouddhas. Enfin le nombre des dieux et des déesses reconnus en Chine augmenta ; sans toutefois que leur culte subît de modifications ou que leur caractère matérialiste tendît à disparaître. Quant à ses vrais principes, le bouddhisme a dû les abriter derrière l'enceinte de ses monastères, loin d'une société à laquelle ils étaient inapplicables, et sur laquelle ils n'ont point eu d'influence. C'est à cette condition qu'il a pu

---

[1] Ces cinq vertus sont : l'amour pour l'humanité ; le sens de la justice et de l'équité (voy. la page 121) ; la politesse, la culture ; la soif de la science ; la sincérité, la loyauté. Ensemble on les appelle « les cinq (vertus) impérissables ».

[2] Voy. la page 83.

[3] D'après certains auteurs chinois, Lao Tsz' aurait vécu une première fois au quatorzième siècle avant notre ère, une seconde fois environ trois siècles plus tard, et pour la dernière fois au sixième siècle av. J. C.

s'établir sans être inquiété à côté du confucianisme et du taoïsme, d'autant plus qu'il a complété ce que donnaient ces sectes, sans essayer de les supplanter. Le résultat s'est trouvé être que les Chinois, déjà sectateurs, tout ensemble, de Confucius et de Lao Tsz [1], le sont devenus encore par surcroît de Bouddha !

Un trait admirable du caractère national des Chinois, trait dont les nations européennes ne feraient pas mal de se montrer un peu jalouses, a rendu possible la paix entre ces trois systèmes religieux et en a favorisé l'amalgamation. C'est de la tolérance que nous voulons parler, vertu qui découle en premier lieu du principe de l'amour du prochain, maintenu haut par chacune des trois sectes, et, en second lieu, de l'indifférence des Chinois pour la dogmatique.

Un Chinois ne demande jamais : Quels sont les dieux ou quels sont les dogmes de telle ou telle secte ? Il veut uniquement savoir si la morale qu'elle prêche est bonne.

> [Trad.]« An ethical test is the only one they know. When the evidence of a new religion is presented to them, they at once refer it to a moral standard, and give their approval with the utmost readiness if it passes the test. They do not ask whether it is divine, but whether it is good [2].

p.721 Or la morale du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme était bonne. Elle était basée pour tous trois sur le principe du perfectionnement humain, qui commence par les préceptes du « jun » et du *Mâitri* et qui aboutit à élever les hommes au rang de génies, de divinités ou de bouddhas. Les trois sectes ne pouvaient donc que se liguer ensemble, unies par ce principe sacré de l'amour pour les hommes qui leur était commun, mais qui, dans notre Occident civilisé, bien loin d'avoir servi de point de départ à toute religion et à toute morale, ne commence que depuis un petit

---

[1] C'est ce qu'on a vu à la page 706.
[2] Edkins, *Religion in China*, ch. VI.

nombre d'années à être reconnu et prêché par un faible groupe de personnes comme le fondement unique et rationnel d'où doit dépendre la règle de la vie humaine.

Si cette harmonie des trois sectes, en ce qui regarde le point fondamental, excluait d'emblée tout conflit violent, toute anathématisation et toute persécution, il est clair que leur support mutuel devait être extrêmement encouragé par le second trait du caractère national que nous avons nommé, l'indifférence dogmatique. Comme on l'a vu aux pages 677 et suiv., les Chinois n'ont point de doctrine de « Dieu » ; ils n'ont pas la notion de cet être imaginaire, d'invention humaine, qui ne peut se passer de la contrainte intellectuelle pour se maintenir dans les hauteurs artificielles ou il trône et d'où, sans cela, il serait précipité dans le néant. Aussi les trois systèmes religieux de la Chine ne s'appuient-ils pas sur une révélation divine, c'est-à-dire sur la tromperie ; ils n'ont point eu besoin du prestige ecclésiastique dont ne peut se passer le mensonge religieux ; bref, la dogmatique leur est inconnue. Jamais ils n'ont eu l'impudence de prétendre posséder des livres qui ne fussent pas exclusivement le produit d'intelligences et de mains humaines [1] ; jamais en conséquence ils n'ont pu voir se p.722 créer au milieu d'eux une caste de « scribes et docteurs de la

[1] On a, il est vrai, parfois vu paraître en Chine des livres miraculeux ; mais jamais la nation n'a renié son bon sens au point d'en forger des systèmes de religion autoritaire, comme on l'a fait pour la Bible et le Coran. L'an 1008, l'empereur Tchun Tsoung, de la dynastie de Soung, dont le lecteur a fait la connaissance à la page 79, convoqua les grands de l'empire dans son palais. Il leur dit qu'un être surnaturel lui était apparu en songe et lui avait annoncé qu'un livre en trois chapitres descendrait du ciel. A peine avait-il achevé son récit, que l'on vint lui rapporter qu'un paquet soigneusement fermé était suspendu à l'une des portes, et que peut-être le livre promis se trouvait dedans. L'empereur se rendit à pied et à la tête de ses grands à la porte pour aller chercher ce paquet ; on l'ouvrit, et l'on y trouva trois feuillets remplis principalement de citations du *Chou-king* et du *Tao-teh-king*. Cela n'empêcha pas l'empereur de tenir ce livret en grand honneur, de proclamer une amnistie générale et de donner à ses frais des réjouissances publiques.
Ce livre céleste fut suivi d'un second et même d'un troisième, ce dernier en 1019. L'empereur les accueillit tous trois sans sourciller, moins peut-être par superstition, que parce que son prestige ne pouvait que gagner à faire croire au peuple que le ciel lui accordait une faveur toute particulière. Cependant ces livres n'ont aucunement donné naissance à de nouvelles sectes religieuses ; au lieu de cela, ils sont allés où devraient aller toutes les œuvres de mensonge, à l'oubli. On les enterra avec l'empereur Tchun Tsoung.
De Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome VIII, pages 162 et suiv., 179 et 187.

Loi » qu'un Jésus dans son indignation dût traiter de « race de vipères ». La Chine n'a pas le parallèle de ceux de nos prêtres et cléricaux actuels à nous, qui, dignes successeurs des pharisiens, font de l'amour du prochain, de ce que l'on a nommé la charité chrétienne, un mot vide de sens, pour tout reporter sur ce qu'ils appellent Dieu, un être en dehors de la nature que l'imagination a fabriqué. La Chine n'a pas de multitudes dressées, sous le fouet religieux de prêtres autoritaires, à s'ameuter au nom d'une loi ou d'une doctrine soi-disant divine ; et elle n'a donc pas les zélateurs fanatiques, les pourchasseurs d'hérétiques que l'Europe ne connaît que trop bien par toutes les larmes et tout le sang qu'ils ont fait couler. Jamais la Chine, sous prétexte de mystères divins, n'a eu besoin d'Emolpides pour interpréter les lois sacrées et présider des tribunaux ecclésiastiques impitoyables, qui, non contents de lancer leurs anathèmes contre ceux qu'ils déclarent coupables de délits religieux, les livrent au bras séculier pour que celui-ci, trop obéissant, les châtie dans leur corps. Point d'inquisition en Chine, pour livrer aux bûchers, dans le cours de trois siècles dans la seule Espagne, plus de trente-deux mille victimes de l'intolérance, et en envoyer presque huit fois autant aux galères ou dans l'exil [1] ; point en Chine de croisades contre des Albigeois, pour dépeupler et dévaster toute une contrée au nom d'un Dieu d'amour ; point de meurtres commis sur des Jean Huss pour cause d'hérésie, et donnant naissance aux atrocités d'une guerre des Hussites. Bref, jamais en Chine la religion n'a autorisé, bien moins commandé, le meurtre sous quelque nom ou quelque prétexte que ce fût. Ce pays a une histoire où les siècles se comptent par dizaines, et pourtant, sur aucune des pages de ces volumineuses annales on ne découvrira la trace d'une seule goutte du sang d'un hérétique devenu martyr, contraste étonnant avec la courte histoire des pays de l'Europe civilisée, histoire dont des volumes entiers sont noyés

[1] Ces chiffres sont tirés des calculs fort modérés de Llorente, secrétaire de l'inquisition ; — voy. son *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne*, tome IV, p. 271.

dans le sang des martyrs ! En Angleterre la loi condamnant tous les hérétiques au feu n'a été abrogée que sous le règne de Charles II !

p.723 La cohabitation pacifique des trois sectes chinoises a eu une autre cause considérable encore. Aucune des trois n'a connu ce mal si fécond en haine religieuse, en persécutions, même en guerres de religion, mal qui ronge presque tous les systèmes religieux de l'Occident ; nous voulons dire l'initiation.

Soit le confucianisme, soit le taoïsme, soit le bouddhisme, fidèles à leur principe commun de l'amour des hommes, ont trop eu le sentiment de la dignité humaine pour pouvoir jamais pousser la présomption sectaire au point de prétendre que l'état de perfection qu'ils appelaient celui de génies, de divinités, ou de bouddhas, ne fût pas destiné à tous sans exception. C'est ce qui a fait que jamais l'une de ces sectes n'a décrié les autres comme dangereuses pour le salut des hommes, ni entrepris de grossir le nombre de ses adhérents aux dépens des autres sectes, ni enfin eu la rage d'exterminer les autres. Quel spectacle différent nous présentent les sectes religieuses de l'Occident ! Ici, nous trouvons des prêtres qui prennent le contre-pied de la philosophie chinoise, qui méprisent la nature humaine au point de se persuader que seule la domination de leurs dogmes touchant le ciel et l'enfer est en état de maintenir les hommes dans les voies de la vertu, et qui n'ont d'autre souci que de pénétrer les laïques de la croyance en ces lieux de récompense et de châtiment. Ceci fait, il ne leur restait qu'à inculquer à leurs ouailles que les joies de la vie future sont réservées exclusivement à ceux que les prêtres appellent enfants de Dieu, c'est-à-dire à ceux qui servent les puissances supérieures en se conformant docilement aux prescriptions sacerdotales. De là l'initiation, fille de l'amour du pouvoir et de la tyrannie hiérarchique. Pour mieux tenir leurs esclaves, les prêtres n'ont pas manqué d'assurer au nom de Dieu que les tourments éternels de l'enfer sont la part immanquable de tous ceux qui n'obéissent pas à leurs ordres et aux lois religieuses ; ils ne peuvent pas être des enfants

de Dieu, lors même que celui-ci fait luire sur eux son soleil aussi bien que sur les initiés. Les prêtres catholiques ont ainsi toujours travaillé à aggraver l'idée que l'on se faisait des châtiments d'outre-tombe, afin que la terreur communiquât à leurs laïques un empressement d'autant plus grand à réclamer le sceau de leur initiation, seule sauvegarde qui semblât rester à ces âmes affolées, et jusqu'à maintenant les catholiques sont restés convaincus que le seul moyen d'avoir part à la gloire éternelle, c'est d'entrer dans leur église. p.724 Il est vrai que l'initiation a toujours eu pour corollaire les devoirs que l'on impose aux membres de l'Église ; mais ces obligations ont toujours paru moins lourdes à porter que la crainte de l'enfer, sans compter que, pourvu que l'on reste enfant soumis de l'Église, il y a toujours moyen de se laver des infractions que l'on peut commettre ; c'est à cela, par exemple, que servent les indulgences et la confession. Si, outre les fautes religieuses, on a le malheur de se rendre coupable de quelque crime, il n'y en a pas de si graves que la religion catholique ne sache pardonner. Une fois initié, on possède donc la plus parfaite sécurité, on peut vivre ici-bas dans la paix de l'âme et compter pour plus tard sur des joies sans fin. Il y a, donc, énormément à gagner à l'initiation, et rien à perdre ; aussi s'est-on fait par millions agréger au troupeau dont l'unité et l'indivisibilité est indispensable pour assurer à toujours à la hiérarchie l'empire de l'univers.

On a cependant toujours vu quelques personnes résister aux appâts de l'initiation. Ce sont les ennemis naturels des prêtres, puisqu'ils rompent l'unité du troupeau et constituent ainsi un danger très considérable pour le sacerdoce un et indivisible. On leur a déclaré une guerre à mort. On les a traqués, poursuivis, persécutés de mille manières. « Qui n'est pas pour nous est contre nous », disaient les prêtres, et ils excitaient leurs fidèles contre les récalcitrants, leurs concitoyens, et l'initiation devint ainsi une nouvelle source d'intolérance et de meurtres religieux. S'il s'agissait d'hérétiques individuels, on cherchait par la persécution à les

« contraindre d'entrer » et, si cela ne réussissait pas, on les tuait. S'agissait-il au contraire d'un peuple dans son ensemble, on organisait une croisade. Voilà pourquoi l'on rencontre à chaque pas dans l'histoire des nations occidentales le meurtre pour cause d'opinion, pourquoi elle est souillée du souvenir d'une St. Barthélemy, pourquoi elle peut raconter qu'un roi, pour donner suite à l'alliance exécrable qui promettait à l'intolérance des prêtres l'appui du bras séculier, a employé les dragons de son armée à fouler aux pieds ses propres sujets ; pourquoi un Charlemagne a abreuvé le pays des Saxons du sang de ses habitants ; pourquoi les ennemis de la Réformation ont amené sur l'Allemagne les misères inénarrables de la guerre de trente ans, et pourquoi ils ont contraint les industrieux Hollandais à recourir aux armes pour conquérir leur liberté de conscience par une lutte de quatre-vingts ans et au prix de milliers de vies sacrifiées sur l'autel de la patrie ; pourquoi la fureur de convertir p.725 a promené à travers une grande partie de l'Asie et de l'Afrique le glaive dévastateur légué par Mahomet à ses sectaires. Mais arrêtons-nous. Qui dirait jamais tout le mal qui a été fait par les religions qui veulent une initiation ? Ce qui est certain, c'est que la nation chinoise a été épargnée par cette maladie-là et n'a point eu sa part des misères qu'elle entraîne. Elle n'a jamais tenu à posséder une dogmatique, il n'a donc pas été possible à une caste sacerdotale quelconque de se forger un sceptre au moyen du dogme, et par conséquent il ne s'est pas formé de troupeau de laïques, enlacés dans les liens de l'initiation, fanatisés par la doctrine ecclésiastique et le sacerdoce, et ainsi dressés à l'intolérance, à la persécution, aux guerres de religion.

Il serait cependant inexact d'affirmer que, dans tous les temps sans exception, les sectes ont été libres de se propager et de se développer sans obstacles. Il s'est trouvé des empereurs pour protéger, tantôt le taoïsme, tantôt le bouddhisme, et pour contrarier la secte rivale ; toutefois jamais on ne s'est mis à s'enlever de force des adhérents les uns aux autres pour s'en faire des initiés à soi. Et

si l'histoire mentionne quelques rares persécutions, il faut retenir que jamais celles-ci n'ont été dirigées contre des convictions religieuses comme telles, mais toujours, soit contre les menées politiques de la secte frappée, soit surtout contre la dangereuse augmentation du nombre des couvents et contre l'immoralité qui s'y abritait. C'est ainsi que l'empereur Wou Tsoung [1] de la dynastie de Tang, un des plus grands ennemis des bouddhistes qu'ait connu la Chine, promulgua en 845 un édit contre les monastères et les temples innombrables dont ils avaient couvert le territoire de l'empire. Il les fit successivement évacuer, puis démolir, les estimant contraires à la prospérité de la société et dommageables aux intérêts de l'État. Les immenses richesses que l'on avait accumulées dans ces institutions furent confisquées au profit du trésor impérial en même temps que les biens de mainmorte ; les matériaux furent utilisés pour les demeures des mandarins, et l'on contraignit plus de 260 000 religieux et religieuses à rentrer dans le siècle. On prétend que l'on aurait ainsi balayé de la surface de la terre environ 45 000 couvents et temples [2].

p.726 Il existe donc à l'heure qu'il est dans l'empire du Milieu trois systèmes religieux tout à fait distincts, qui y vivent dans la concorde fraternelle. C'est unique au monde.

> « Les doctrines rivales ont perdu toute autorité, et leurs partisans, devenus impies et sceptiques, sont tombés dans l'abîme de l'indifférentisme, où ils se sont donné le baiser de paix. Les discussions religieuses ont cessé de toute part, et la nation chinoise tout entière a proclamé cette fameuse formule, dont tout le monde est satisfait :

---

[1] Il a régné de 840-847.

[2] De Mailla, *Histoire générale de la Chine*, tome VI, p. 489.
La croisade entreprise au dix-huitième siècle contre la propagande chrétienne a eu aussi des mobiles politiques. Le gouvernement vit dans les attaques des missionnaires contre l'antique culte des ancêtres un danger qui menaçait gravement la vertu du *hào*, et par là le principe patriarcal sur lequel repose en Chine l'organisation tout entière de l'État. Ce que nous avons dit à ce sujet aux pages 240 et 546 et suiv. jette de la lumière là-dessus. Il n'y a pas eu dans ce cas plus que dans d'autres l'ombre d'une atteinte portée à la liberté de conscience.

> *San-kiao y-kiao*, c'est-à-dire : « Les trois religions n'en sont qu'une ». Ainsi, tous les Chinois sont à la fois sectateurs de Confucius, de Lao-tze et de Bouddha, ou, pour mieux dire, ils ne sont rien du tout ; ils rejettent tout dogme, toute croyance, pour vivre au gré de leurs instincts plus ou moins dépravés et corrompus [1].

Quelques mots encore au sujet des prêtres bouddhiques et de leur vie monacale.

Comme le lecteur le sait, le but idéal que poursuit tout adhérent orthodoxe de Bouddha est de s'affranchir absolument de la matière pour s'élever jusqu'au Nirvâna, au néant inconscient. La première condition pour pouvoir y parvenir est en conséquence de renoncer aux choses de ce monde ; et c'est de là que vient que le bouddhisme ait rempli de couvents de vastes contrées, dont la Chine est une.

Comme la vie monacale des bouddhistes chinois n'est qu'une copie de ce qui existe en Inde et au Tibet, et que cet ouvrage n'est pas consacré à l'étude des religions de l'Asie centrale, nous ne dirons rien des principes sur lesquels elle repose. Nous nous bornerons à quelques brèves observations relatives à ceux qui l'embrassent, les seuls en Chine qui méritent le nom de bouddhistes.

> [Trad.]« In China no one is called a Buddhist except the priests and nuns, dit fort bien Williams [2].

Dans chaque monastère bouddhique une partie considérable du bâtiment principal est appropriée au culte des bouddhas et bodhisattvas. C'est un p.727 temple. Là se dressent des idoles, souvent colossales, devant lesquelles les moines récitent journellement à heures fixes prières et litanies. Le reste des bâtiments sert à loger les moines, dont fort souvent chacun a sa cellule à lui.

---

[1] Huc, *L'Empire Chinois*, II, ch. VI.
[2] *The Middle Kingdom*, ch. XVIII.

Les monastères chinois diffèrent très fort les uns des autres en étendue. Il y en a qui n'ont que deux ou trois religieux, tandis que d'autres sont habités par des centaines de moines. La distribution géographique en est aussi très inégale. Il y a des contrées où l'on peut voyager tout un jour, et même davantage, sans en apercevoir un seul, tandis qu'ailleurs, surtout dans la proximité des grandes villes, les « sz' » [1] se comptent par douzaines. A la tête de chacune de ces institutions se trouve un abbé, revêtu d'une autorité qui, dans la règle, ne le cède guère à celle dont jouissent leurs collègues des pays chrétiens.

Comme les moines sont liés au célibat par le vœu de chasteté, leurs rangs se remplissent par le recrutement parmi les laïques. Quelquefois les moines achètent des enfants à leurs parents afin de les élever en vue de l'état monastique ; souvent des gens las de la vie, ou bien épris de l'étude et de la solitude, vont s'enfermer dans les murs d'un cloître ; même il arrive que des criminels y cherchent un asile pour échapper au bras de la justice. On assure que les poursuites cessent aussitôt qu'il est acquis que le fugitif est entré dans l'ordre en observant les formalités d'usage.

Nous avons déjà décrit la consécration des moines [2]. Ceux qui ont ainsi pris les ordres sont astreints à épargner tout ce qui respire et à se lier par différents vœux, dont les principaux sont ceux de pauvreté, de chasteté et d'abstinence des boissons enivrantes.

Les vœux monastiques ne lient pas pour toute la vie. Ceux à qui ils pèsent trop rentrent dans le monde, sans avoir pour cela, aux yeux de la secte, péché contre Bouddha. En effet le fondateur du bouddhisme aurait déclaré que ceux qui ne peuvent pas se rendre maîtres de leur concupiscence et de leur amour du monde, ceux que leurs devoirs envers leurs parents rappellent au sein de la

---

[1] A Émoui *sī*.
[2] Page 312.

société civile, ou ceux qui doutent de la vérité de la doctrine et de la loi religieuse, peuvent quitter l'état ecclésiastique [1].

L'obligation d'épargner tout ce qui a vie découle directement du grand p.728 principe du *Mâitri*, qui veut que l'on aime jusque aux animaux [2]. Il est pour cela interdit aux moines d'user de nourriture animale sous quelque forme que ce soit ; ils vivent exclusivement de végétaux. Même l'emploi du cuir, de l'os ou de l'ivoire leur est défendu, et en général il ne leur est permis ni d'acheter, ni d'accepter en don, ni de dire leur aucun objet fabriqué avec quelque matière provenant d'un animal que l'on a mis à mort pour se la procurer.

Les bouddhistes ont réussi à gagner de nombreux laïques à la bonté envers les animaux, à quoi n'ont pas peu contribué la multitude de petits traités qu'ils distribuent. Les femmes surtout accueillent volontiers leur doctrine sur ce point. Le zèle des adeptes se manifeste de diverses manières. Ainsi il y a des gens qui se font un mérite d'acheter les oiseaux et les poissons destinés à la mort, et de leur rendre la liberté. D'autres se chargent de l'entretien de quelque animal domestique, poule, canard ou autre, jusqu'à sa mort naturelle, ou bien s'abstiennent rigoureusement pendant un espace de temps déterminé de tout attentat à la vie d'animaux d'une espèce désignée d'avance. Souvent ces œuvres de pitié s'accomplissent en vertu de vœux qui se font assez souvent en Chine, par exemple quand quelque membre de la famille est malade, lorsque quelque grand malheur la menace, lorsque l'on désire très fort obtenir quelque chose des dieux, et dans bien d'autres cas encore. Il existe même des associations fondées dans le but spécial de racheter les poissons et la volaille pour leur rendre la liberté, et souvent aussi on met des animaux domestiques en pension dans quelque couvent bouddhique, puisque ces institutions,

---

[1] Köppen, *Die Religion des Buddha*, I, p. 338, et Spence Hardy, *Eastern Monachism*, ch. V.
[2] Comp. la page 716.

d'où la doctrine de la bienfaisance envers les animaux s'est propagée, sont tout indiquées pour la pratiquer les premières.

Voilà pourquoi tant de monastères ont de grandes rangées d'étables, où l'on héberge des vaches, des porcs, des moutons, des volatiles de toute sorte, et les nourrit jusqu'à leur mort naturelle. Les propriétaires de ces animaux sont tenus de payer pour eux une pension mensuelle ou annuelle, ou bien parfois la pension est remplacée par une certaine somme payée une fois pour toutes. D'ordinaire, quand un de ces pensionnaires à quatre pattes ou à plumes passe de vie à trépas, les moines l'annoncent sans perte de temps à celui qui l'a mis en pension.

p.729 La même doctrine bouddhique dont nous parlons a donné naissance aux viviers qui se trouvent près de tous les monastères un peu considérables, et qui sont destinés à l'entretien de toutes sortes d'animaux aquatiques. Dans la langue des Chinois d'Émoui ils se nomment « étangs pour l'affranchissement de ce qui vit ». Sous aucun prétexte les moines ne permettent qu'il s'y jette un hameçon ; de la nourriture, c'est autre chose ; c'est même très méritoire, surtout si on l'achète au couvent. Tout le monde y gagne ; non seulement le dévot, dans la vie future, et les moines dans celle-ci, mais encore les poissons qui, dans ces viviers, s'engraissent que c'est un plaisir et atteignent des tailles énormes. L'eau grouille de poissons, de tortues, d'anguilles, de serpents d'eau, dont un grand nombre y sont lâchés par des dévots, qui accomplissent, en vue de leur salut, cet acte méritoire, avec l'heureuse certitude qu'il ne sera pas rendu inutile par quelque humain ichthyophage [1].

---

[1] Ce qu'on appelle les viviers sacrés de Java auraient-ils de la parenté avec les *pàng-sing-tî* du bouddhisme chinois, et devrait-on pour cela les rattacher à l'époque hindoue ? La plupart ont été évidemment construits de main d'homme, la population des environs les tient en grand honneur et les protège, enfin les habitants des *dessas* (villages) ne permettent en aucune façon d'en pêcher et d'en manger les hôtes. Peut-être, là où ils se trouvent, des disciples de Sâkyamouni ont anciennement cherché la solitude, afin d'y travailler loin du monde à devenir bouddhas ; peut-être des *sangtapas* se sont-ils préparés dans ces lieux à entrer dans l'empire du néant, où n'existe plus ni forme, ni matière, ni sensualité

Après ces détails relatifs à l'obligation des prêtres bouddhiques de s'abstenir de tout ce qui peut causer ou encourager la destruction de la vie, nous en avons quelques-uns à donner touchant le vœu de pauvreté qu'ils ont à prononcer aussi quand ils entrent dans l'ordre.

On ne peut pas se détacher du monde si l'on continue d'en posséder les biens. Le vrai disciple de Bouddha est donc *Bhikchou*, c'est-à-dire mendiant. Il ne lui est permis de rien posséder de plus que trois pièces de vêtement, une ceinture, un rasoir, une jatte de mendiant, un pot à eau et une aiguille [1]. Il doit vivre exclusivement d'aumônes et ne jamais même toucher p.730 l'or et l'argent ; il ne doit pas travailler pour son pain quotidien, surtout pour ne pas risquer de donner la mort à quelque être vivant ; il doit recevoir silencieusement ce qu'on lui donne, ne pas se plaindre et ne pas demander, et ne jamais lever un seul instant ses yeux sur les femmes, les soldats, les cavaliers et les voitures. Le *Bhikchou* ne mendie pas au sens strict du mot, car il se contente de mettre sa jatte en vue, pour que les laïques aient la facilité d'acquérir un mérite en y déposant quelque offrande. La doctrine si chère aux prêtres de la plupart des religions, que donner est meilleur que recevoir, n'a nulle part pris une importance aussi exagérée que dans l'église bouddhique. D'après elle, ce n'est pas le laïque, en donnant, mais le moine, en lui procurant l'occasion de donner, qui accorde un bienfait à l'autre ; ce n'est pas au moine mendiant à se montrer reconnaissant, mais au bourgeois, et c'est à ce dernier à prier le moine de bien vouloir accepter son aumône. C'est à cause

---

consciente. Cette hypothèse trouve un appui considérable dans le *waringin* (figuier des Banians) qui si souvent étale son immense cime dans le voisinage de quelqu'un de ces étangs ; car partout où les bouddhistes s'établissaient, ils plantaient cet arbre si sacré à leurs yeux, comme symbole de la propagation et de l'indestructibilité de leur doctrine et de leur église (comp. ce qui a été dit dans la note de la page 255). Il vaudrait donc la peine de se livrer dans le voisinage de ces viviers à des recherches exactes, et en particulier de s'enquérir des légendes et traditions des habitants de l'endroit ; il serait fort possible que l'on parvînt à jeter ainsi quelque lumière sur le bouddhisme qui a anciennement existé à Java et qui est encore peu connu.

[1] Spence Hardy, *Eastern Monachism*, ch. VII.

de cela pour le *Bhikchou* un devoir sacré de s'arrêter à chaque porte, à l'exception des demeures des veuves et des femmes non mariées, des rois et des grands, des incrédules et des sceptiques, et de celles où s'abrite l'immoralité et la débauche [1].

On peut donc souvent apercevoir dans les rues des villes chinoises des moines mendiants revêtus d'une bure grisâtre, tête nue et le crâne rasé, portant la jatte qui leur sert à recevoir les offrandes. Toutefois ces *Bhikchous* de la réalité diffèrent fort de ceux de la théorie. Quand on veut leur donner de l'or ou de l'argent, ils se gardent bien de le refuser, et ils savent aussi fort bien ouvrir la bouche pour demander ; mais il faut dire à leur honneur qu'ils savent vaquer à leur métier sans rien qui ressemble à l'outrecuidance des mendiants de profession. Ceux-ci savent extorquer les dons en se rendant insupportablement importuns ; mais les moines se montrent réservés et modestes ; ils profitent de l'antipathie profonde qu'inspirent les mendiants et qui est telle qu'il semble presque qu'on aime les moines, simplement parce qu'on n'éprouve pas pour eux la même aversion. En outre on conserve toujours quelques particules de respect pour des prêtres, sans lesquels on ne pourrait pas accomplir dans toutes les règles ces cérémonies en l'honneur des morts que les Chinois ont tant à cœur de ne pas négliger ; aussi presque chacun abandonne-t-il sans rechigner une petite aumône à des gens qui savent si bien réconforter les défunts et qui possèdent le p.731 talent de délivrer les âmes de l'enfer. Les petits ruisseaux finissent par former de grandes rivières, et cela fait que maint couvent bouddhique est riche en biens-fonds, champs et jardins, et rivalise de magnificence avec les palais des vice-rois et des préfets.

En effet, comme les prêtres de Bouddha ne peuvent rien posséder individuellement, ce qu'ils ramassent est pour la communauté, la Sangha. On peut accumuler derrière les murs du couvent tous les biens de ce monde, esclaves et bétail, or et

[1] Köppen, ouvr. cité, ch. « das Mönchthum und die Regel ».

argent, biens meubles et immeubles, en un mot tout ce qui a quelque valeur terrestre. Aussi l'abondance, le luxe même règne dans ces lieux, d'où sont bannis tous les soucis, et l'on peut y voir errer de rubiconds religieux, dont la joyeuse rotondité est une preuve manifeste que l'abstinence de nourriture animale et de boissons fermentées n'est point incompatible avec l'embonpoint et la belle humeur. D'ordinaire la communauté cultive avec soin les terres qui appartiennent au couvent, ce qui aussi est fort peu orthodoxe, et l'on ne s'imaginerait jamais, en visitant en Chine un monastère bouddhique, qu'autrefois Sakyamouni a commandé à ses disciples de ne manger que ce dont les autres hommes ne voudraient pas et de n'habiter qu'entre les racines des arbres [1].

De même que les mendiants de profession, les prêtres de Bouddha s'en vont souvent en Chine mendier en corps. Par exemple à Fouh-Tcheoufou, chef-lieu du Fouhkien, dans les environs duquel il y a plusieurs couvents, on en voit parfois des bandes de trente à quarante pénétrer par les portes de la ville en frappant de petites cymbales, puis suivre les rues en une longue file unique, l'air humble, la démarche modeste, pour, disent-ils, fournir aux laïques l'occasion d'accomplir des œuvres de miséricorde. De temps en temps ils marmottent tous ensemble une prière ou une formule, ou bien ils répètent des centaines de fois de suite les noms à jamais sacrés de Bouddha et d'Amitâbha [2]. De tous côtés leur arrivent les dons des dévots, sous forme de riz, d'huile, d'argent et autres objets utiles, si bien que souvent les moines sont suivis d'une longue procession de coulies, qui fléchissent sous le poids des denrées dont on les a chargés [3].

Il y a aussi des nonnes bouddhiques, peu faciles à distinguer des p.732 moines, au moins au premier coup d'œil, qui parcourent les

---

[1] Köppen, *op. et loc. cit.*, p. 338.
[2] Amitâbha est le prince du Paradis occidental. Voy. la note de la page 192, et ci-après, p. 734.
[3] Doolittle, *Social Life of the Chinese*, ch. IX.

rues des villes avec l'écuelle aux aumônes. De même que les religieux, elles habitent des monastères, sont soumises à peu près aux mêmes règles que leurs congénères du sexe fort, et doivent comme eux finir par se confondre avec le néant. Du reste, on ne les voit guère que dans les quartiers voisins de leurs couvents, car elles ne s'aventurent pas volontiers à de grandes distances.

Les conventuels du bouddhisme cumulent les fonctions de moines et de prêtres ; ce n'est toutefois qu'en dehors de leurs monastères qu'ils pratiquent le sacerdoce, dans les cérémonies où les laïques ont besoin d'eux. D'ordinaire ils portent une longue robe grisâtre ; quand ils dirigent des cérémonies religieuses, ils revêtent un long surplis de toile ou de coton jaunes. Ils se font régulièrement raser la tête et les joues, vu que, d'après la doctrine orthodoxe, les cheveux et la barbe sont des sécrétions impures de la peau ; cela leur donne naturellement une apparence toute particulière, qui frappe au premier coup d'œil même ceux qui ne savent pas que ce sont des moines.

Les travaux domestiques du couvent se font en majeure partie par les mains tant des religieux que de leurs disciples et novices ; souvent aussi ils se livrent personnellement à la culture des jardins et des champs qui appartiennent à la fondation. Cependant ils passent, ou plutôt ils sont censés passer la plus grande partie de leur temps dans la méditation et la contemplation (*Dhyânà*), plongeant par la pensée dans ces phases supérieures de l'existence, ou ces mondes, que nous avons énumérés à la page 10 ; car cela seul, selon eux, peut affranchir l'esprit de la matière et le conduire finalement à la perfection dans le Nirvâna. Ils ne manquent pas non plus à perdre tout le temps qu'il convient à des exercices religieux, qui se font en commun dans la chapelle du monastère.

L'auteur des présentes lignes a visité en décembre 1877 le fameux « Couvent de la Fontaine qui sourd », situé dans la banlieue

de Fouh-Tcheoufou [1], et il y a assisté à un de ces actes de culte. Il y avait alors deux cents moines dans le couvent et, d'après la règle, tous auraient dû être présents dans la chapelle ; mais il en manquait, car, semble-t-il, en Chine aussi il est avec le ciel des accommodements ; plus d'un frère cuisinier était p.733 resté vers ses fourneaux, plus d'un portier à son poste, plus d'un berger à son troupeau. De même aussi le moine bien nourri et jovial dont la fonction était de recevoir les visiteurs d'outre-mer, et qui donc nous avait tout le jour servi de cicerone et montré les curiosités du couvent, ne se préoccupa aucunement du culte ; il resta fidèlement à nos côtés et put ainsi nous donner nombre d'éclaircissements sur ce qui se passait sous nos yeux.

La chapelle où nous nous trouvions était formée d'une vaste salle richement ornée de peinture colorée et de dorure, mystérieusement éclairée d'une lumière crépusculaire, et contenant un tabernacle, où se trouvaient l'une à côté de l'autre trois images colossales, d'un effet imposant. Elles représentaient les trois personnes de la trinité bouddhique [2], accroupies les jambes croisées dans une attitude d'humilité et comme plongées dans une profonde méditation. Entre nous et le tabernacle se voyaient une centaine de religieux, tous la tête découverte et rasée, revêtus d'un surplis jaune fort simple ; ils étaient placés en longs rangs les uns derrière les autres, faisant face aux images, et, les yeux dévotement baissés, les mains appuyées l'une contre l'autre, les doigts en haut, devant la poitrine, ils murmuraient tous ensemble une liturgie commune. Au bout d'un moment ce sourd murmure s'accentua, les voix s'élevèrent et s'abaissèrent graduellement et marmottèrent les paroles avec une rapidité croissante. La liturgie était calquée sur le sanscrit de la manière ordinaire, c'est-à-dire que chaque syllabe de l'original avait été transcrite au moyen d'un caractère chinois, qui, prononcé, présentait quelque ressemblance de son avec la syllabe sanscrite

[1] Comp. la page 179.
[2] Voy. la page 309.

correspondante. Résultat, puisque le sens des caractères chinois n'était aucunement celui des mots sanscrits : ni prêtres ni laïques ne comprenaient quoi que ce soit. Un petit coup donné sur une cymbale en métal à son aigu et sur un de ces cylindres en bois appelés *k'ók* [1] accompagnait l'émission de chaque syllabe, de sorte que la mesure était parfaitement observée. Du reste, il n'y avait ni instruments à vent, ni instruments à cordes.

Le murmure des voix était très monotone et les élévations et dégradations chantantes se faisaient avec beaucoup d'ensemble. Tous ces prêtres étaient parfaitement à l'unisson, c'était comme une seule bouche faisant une seule prière. Quelques-uns seulement, mais en fort petit nombre, avaient entonné à peu près à un octave au-dessus de la masse ; toutefois ils ne p.734 lançaient point des éclats de voix vibrants ; c'étaient des notes hautes, mais modestes, qui ne rompaient aucunement l'uniformité de l'ensemble. Nous comprîmes clairement que si la prière peut servir à créer une surexcitation artificielle, ce n'est pas dans les couvents bouddhiques de la Chine. De temps en temps ie marmottement de la liturgie se modulait en chant. Alors, sans que les religieux changeassent d'attitude, la salle se remplissait d'ondes sonores, graves et majestueuses, dont l'effet était imposant même pour les spectateurs incrédules. C'était curieux de contempler dans ces moments ces longues rangées de moines immobiles, qui ne remuaient ni bras, ni tête, ni yeux, sur les lèvres seulement desquels on pouvait surprendre une légère vibration ; il ne semblait pas que ce fussent des êtres vivants, mais des statues parlantes. Pourtant parfois cet effet était momentanément rompu. C'était lorsque soudain tous les religieux ensemble tombaient à genoux sur les coussins nattés qu'ils avaient devant eux, pour se relever quelques instants après avec le même ensemble ; encore cela se faisait-il si ponctuellement que l'on aurait pu croire que c'étaient des automates, tous mus à la fois par une même machine, d'autant plus qu'aucun commandement, aucun signal ne servait à les

[1] Voy. la page 64.

diriger. Après un certain temps ils se mirent en marche en une seule longue file, précédés du cymbalier, entre les nattes et les sièges, sans rien changer à la position respectueuse de leurs mains, ni relever leurs yeux ; ils cessèrent alors de marmotter ou de chanter leurs liturgies et se mirent à murmurer à la place les syllabes o-bi-to, o-bi-to. C'est le nom sacré du grand bouddha Âmitabha, roi du Paradis occidental [1], et ceux qui l'ont à la bouche en éprouvent de grandes bénédictions. Si on le prononce avec grande dévotion mille ou cinq mille fois, on est délivré de toute pensée troublante, de toute lutte intérieure, de toute crainte venant du dehors ; et si l'on continue à servir la divinité qui porte ce nom, on finit par échapper entièrement aux tourbillons de l'océan de l'existence toujours changeante par les effets de la transmigration (*Sansâra* [2]), et par arriver dans les régions de repos éternel et de paix sans fin du Ciel occidental, où l'on ne court plus le danger de renaître dans ce monde de misères, où se reproduisent sans cesse les angoisses de la mort [3].

p.735 Pour bien savoir le compte du nombre de fois qu'ils avaient prononcé le saint nom, et par conséquent des récompenses auxquels ils avaient droit, les moines avaient chacun un chapelet, qu'ils égrenaient soigneusement. Tout le temps leurs voix et leur attitude restaient des plus respectueuses. Parfois le murmure s'accélérait et le ton s'élevait, puis venait un relentando pendant lequel la note s'abaissait graduellement, toujours suivant que le cymbalier précipitait plus ou moins les coups frappés sur son instrument. De temps en temps quelque moine sortait du rang pour faire une génuflexion devant les images de la trinité.

Passons maintenant de la manière de vivre des moines bouddhiques aux fonctions qu'ils exercent en dehors de leurs couvents.

---

[1] Voy. la page 192.
[2] Voy. les pages 192 et 410.
[3] *Notes and Queries on China and Japan*, II, p. 36.

Quand ils se mêlent aux autres hommes, c'est pour mendier, puis en premier lieu pour fonctionner en qualité de prêtres du culte des ancêtres. Nous ne pouvons pas décrire ici les cérémonies qu'ils accomplissent après les décès, car cela fait partie d'un sujet très vaste, suffisant, si l'on veut le traiter avec soin, pour remplir un livre aussi gros que celui-ci, le sujet des cérémonies funéraires. Rappelons seulement ce qui se fait dans le septième mois pour le repos des morts, cérémonies qui, revenant régulièrement chaque année, rentraient dans le cadre de cette étude et ont pour cela été décrites aux pages 403 et suivantes.

Pour le reste les prêtres bouddhiques, de même que leurs collègues taoïques, font le commerce de l'encens, du papier d'offrande et des amulettes. Ils fonctionnent aussi comme faiseurs de pluie [1] et baptiseurs d'enfants [2] et ramassent ainsi pour la caisse du couvent des sommes qui sont parfois considérables. Cependant d'ordinaire le casuel recueilli de différentes manières par les moines n'est pas suffisant pour l'entretien de la communauté, et maint couvent se trouverait dans une position fort précaire, ce qui aurait pour conséquence d'en faire beaucoup disparaître, si nombre de gens attachés de cœur et d'âme au culte des ancêtres n'avaient pas légué leurs biens à ces prêtres, dont l'une des principales occupations consiste à délivrer les âmes des misères de la transmigration [3].

Puisque les Chinois tiennent en si haute estime le culte des ancêtres et que les moines bouddhiques en sont les prêtres, on dirait que ceux-ci p.736 doivent être entourés d'un grand respect. Ce n'est pourtant point le cas, parce que les Chinois, dont l'esprit est entièrement tourné vers les choses de la terre [4], n'approuvent point l'ascétisme et le célibat, et y voient plutôt des vices que des vertus. Le renoncement des moines au monde ne leur inspire donc que du

[1] Page 376.
[2] Page 311.
[3] Comp. la page 714.
[4] Comp. les pages 708 et suiv.

dédain. Comme personne ne s'occupe de dogmatique, qu'il n'y a donc pas de prédication fournissant aux membres éloquents du sacerdoce les moyens de s'emparer des esprits et de faire passer le clergé pour le dépositaire infaillible d'une vérité dont c'est un énorme péché que de douter, rien ne contrebalance ce dédain, qui se propage sans aucun empêchement. Aussi, bien loin d'être considérés comme des êtres d'une espèce supérieure, de même que les brahmanes de l'Hindoustan et que les prêtres des pays catholiques, les ascètes chinois ne passent aux yeux de tous que pour des hommes fort ordinaires, que rien absolument ne met au-dessus des lois ou des règles sociales. Aucune marque de respect ne s'aperçoit dans la rue au passage d'un prêtre, et même les gamins d'Émoui ne se gênent souvent pas pour leur lancer par derrière l'épithète moqueuse de *t'out-loû*, « âne chauve », par allusion à leur tête rase. On y entend souvent le dicton sarcastique *sán-tông-sing, poûï-hê-sioū*^{ng}, « étudiant maigre, moine gras », qui exprime le dédain pour les religieux qui mendient au lieu de travailler. Mais ce dédain se manifeste plus clairement encore dans une multitude de romans populaires, dans lesquels les prêtres bouddhiques jouent les personnages les plus ridicules, toujours bernés et bafoués, et où même on en fait la personnification des vices et des crimes. Les Chinois sentent instinctivement que le célibat conduit à l'impureté et qu'en voulant s'affranchir des liens de la matière on risque de parvenir à une liberté qui ne diffère guère du libertinage.

Il arrive que ce dédain que l'on a généralement pour les moines se transforme en animosité violente. C'est ce dont en novembre 1881 le « Couvent de la longue Vie » de Canton, l'un des plus beaux édifices de la Chine méridionale, fit une très réelle expérience. Il s'y trouvait une centaine de moines qui depuis longtemps étaient mal vus de la population, parce qu'on les accusait de se faire auprès des femmes et des enfants tout autre chose p.737 que des guides spirituels. Les mandarins, craignant des désordres, en étaient venus

à prohiber par une proclamation tous les exercices de culte pour les femmes dans les couvents ; mais cette mesure vint trop tard ; l'exaspération populaire avait atteint une intensité telle qu'il n'était plus possible d'en prévenir l'explosion. Un jour qu'un grand nombre de femmes étaient entrées dans le temple du monastère et s'y trouvaient depuis plusieurs heures, la foule s'ameuta devant l'édifice, réclamant les femmes et faisant tomber sur les portes une grêle de pierres. Bien loin d'obéir, les moines s'armèrent de couteaux et de bâtons, on en vint aux mains et il y eut des blessés. Alors la fureur des assaillants redoubla ; ils mirent le feu au bâtiment, y apportèrent tout ce qui était hors d'atteinte de l'incendie et qui leur tomba sous la main, y ajoutèrent les vêtements des religieux et tout fut consumé. Les moines s'enfuirent dans toutes les directions. Il en resta deux ; c'étaient des vieillards de plus de quatre-vingt-dix ans qui, trop faibles pour s'échapper, périrent misérablement dans les flammes.

On raconte que les autorités laissèrent faire ou à peu près, probablement de propos délibéré. Mais, quand tout fut fini, ils prirent des mesures contre les perturbateurs ; environ un mois après l'incendie du couvent ils firent décapiter deux des meneurs et en condamnèrent trois autres avec deux moines à un an de prison avec la cangue au cou. Dans toute cette échauffourée l'intolérance religieuse, chose absolument inconnue en Chine, n'avait pas eu la moindre part, puisque l'on ne toucha ni à la salle où se trouvaient les trois images de la trinité, ni au célèbre temple des cinq cents divinités, qui était attenant au couvent que l'on détruisit [1].

Ajoutons un exemple, pris parmi mille autres, pour montrer que ce n'est pas seulement la vie monacale, mais aussi le ritualisme religieux des prêtres bouddhiques que le peuple chinois tient en mince estime. Quand ils vont de maison en maison pour baptiser les enfants [2], ils chargent quelquefois de porter devant eux le

[1] *The Celestial Empire*, 29 Novembre 1881.
[2] Voy. la page 311.

tabernacle de l'image de Bouddha quelques gamins qu'à Émoui on appelle *p'âng t'ài-tsoú-tîng é*, « porteurs du pavillon du Grand Maître ». Or cette expression est à Émoui une des injures les plus blessantes que l'on puisse lancer à un grand garçon. On n'a donc pour le baptême bouddhique qu'un respect parfaitement négatif.

§ 19. Considérations finales

@

p.738 En religion les Chinois se sont toujours distingués par la plus parfaite tolérance. Jamais les laïques n'ont été chez eux réunis en communautés ecclésiastiques et n'ont été soumis à des lois et obligations religieuses. On n'a en Chine ni repos dominical, ni prédication, ni baptême des petits enfants, ni mariage ecclésiastique, ni cure d'âmes, ni confession. Propagande bouddhiste faite au moyen de traités et de livres. La Chine ne connaît ni les pénitences imposées par le clergé, ni les indulgences.

Jamais en Chine le clergé n'a conquis de prestige et de puissance. Jamais son influence n'y a fait se créer une classe de parias, ni des sectes analogues à celles des Thugs ou Étrangleurs. Il n'a point maintenu de suttisme et n'a pas entraîné le peuple à entreprendre des pèlerinages fanatiques, encore moins des croisades. Toute excitation systématique à la haine religieuse, à l'esprit de parti et à l'intolérance a toujours été étrangère à la Chine.

A aucune époque de l'histoire de la Chine les prêtres n'ont été amenés à s'unir en corps compact, à former une armée disciplinée. Ils ont d'autant moins pu accaparer comme caste une grande influence que depuis la plus haute antiquité tout père de famille a été prêtre chez lui. Les prêtres n'ayant pas d'influence, il n'y a jamais eu d'alliance entre l'État et l'Église et par conséquent de gouvernement sacerdotal.

Les mystères religieux ont toujours été étrangers à la Chine. Jamais la sensualité n'y a été sanctifiée et l'on n'y a pas célébré de bacchanales ni de fêtes analogues. Aussi haut que remonte l'histoire documentaire, on ne trouve pas de sacrifices humains.

L'éducation nationale n'a pas en Chine été confiée à la religion, mais à la philosophie. Confucius et Mencius sont les deux grands philosophes. Les pères de famille et les maîtres d'école font pénétrer leurs leçons dans le du peuple. Données d'après lesquelles les Chinois ne seraient pas moralement inférieurs aux Européens.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler dans le paragraphe précédent le fait que jamais la nation chinoise ne s'est préoccupée que de la morale des sectes qui surgissaient dans son sein, et qu'elle est restée indifférente à la dogmatique. On y a aussi fait voir que cela a contribué à rendre impossible la constitution d'une caste sacerdotale puissante, et qu'il n'y a pas eu non plus en Chine

d'initiation, puisque celle-ci n'a de raison d'être que pour le maintien de la suprématie d'un clergé tout-puissant. Il nous reste p.739 maintenant à signaler quelques-unes des principales conséquences que cet état de choses a eues pour la société chinoise.

En tout premier lieu il faut nommer la tolérance absolue qui règne chez les Chinois ; mais nous n'avons pas à y revenir autrement, puisque nous en avons dit le nécessaire dans le paragraphe précédent.

En second lieu, notons que peut-être nulle part au monde les prêtres n'ont eu généralement moins d'autorité sur le peuple que dans l'empire du Milieu. Jamais ils n'ont pu y réunir les laïques en communautés ecclésiastiques ; jamais pu leur dicter des lois et des obligations religieuses, auxquelles ils se sentissent astreints en vertu d'une doctrine obligatoire. Ils n'auraient jamais pu réussir à y instituer un septième jour passant pour saint, à y contraindre le peuple à assister à des assemblées religieuses, à le fanatiser par la prédication [1], à exiger des parents qu'ils fassent baptiser leurs enfants, afin d'assurer par là l'initiation des jeunes gens dans leur troupeau. On n'a pas en Chine ce mariage ecclésiastique qui, en Europe, permet au clergé de s'immiscer si avant dans l'intimité des relations civiles ; ni cette cure d'âmes qui donne aux laïques un sentiment de dépendance si complet à l'égard du clergé pour ce qui regarde leur sort dans l'autre monde, et qui pour cela est un si ferme appui du pouvoir sacerdotal. Les prêtres ne pouvant pas imposer aux laïques de soi-disant devoirs religieux [2], ne pouvaient

---

[1] Il est vrai que les bouddhistes font de la propagande, surtout pour leur *Mâitri* et pour la doctrine, qui en découle, de l'abstinence de nourriture animale ; mais ils ne le font qu'au moyen de traités et de livres qu'ils répandent. Quelques-uns de ces écrits contiennent des litanies et des prières sanscrites, que l'on a transcrites au moyen de caractères chinois ; elles sont parfaitement inintelligibles à ceux qui ne savent pas le sanscrit, ce qui n'empêche pas qu'on les marmotte avec grande dévotion.

[2] Règles sur l'observation du dimanche, obligation d'entendre la messe, de communier, de faire maigre, etc. Il est vrai que beaucoup de femmes en Chine jeûnent par zèle bouddhique (voy. la page 200), et que beaucoup d'hommes s'abstiennent dans le même esprit de faire usage de nourriture animale, mais,

pas en tirer des péchés imaginaires sur lesquels asseoir la terreur de la colère des dieux et de l'enfer, si utile à l'autorité du clergé ; ils ne pouvaient donc pas contraindre les faibles d'esprit à se livrer à eux pour obtenir à tout prix l'absolution de transgressions qui n'en sont pas. Ainsi il n'a point été institué en Chine de confession auriculaire, et le clergé n'y a pas possédé ce moyen de pénétrer tous les secrets et de se rendre maître de tous les ressorts de la vie sociale. On n'y a donc jamais connu de cérémonies censées capables de blanchir les criminels, pour recommencer aussitôt p.740 à pécher ; jamais cette facilité d'expiation n'y a encouragé le vice et miné la morale. Enfin jamais en Chine les prêtres n'ont su persuader le peuple que l'on puisse compenser le mal que l'on a fait à ses frères au moyen de pénitences qui ne se trouvent dans aucun rapport avec la faute commise ; jamais ils n'ont exploité le crime pour s'enrichir, en vendant des indulgences et sacrifiant ainsi la moralité publique sur l'autel de Mammon.

Puisqu'ils n'avaient pas de pouvoir, ils n'ont pas pu en abuser pour commettre dans leur propre intérêt des attentats criminels contre le troupeau courbé sous leur joug. Jamais il n'y a eu en Chine de brahmanes pour réduire inhumainement des milliers de leurs semblables au rang des bêtes impures, afin de mieux se parer de la pureté dont ils se targuent eux-mêmes. Jamais n'aurait pu s'y établir une secte comme celle des Thugs ou étrangleurs, prêchant le meurtre comme le premier devoir à accomplir pour plaire à une atroce déesse Kali. On n'y a jamais vu des prêtres contraindre les veuves à se jeter dans le bûcher destiné à consumer les restes de leur époux, sous peine, en cas de refus, d'être réduites au rang des parias. Jamais ils n'y ont fanatisé les masses au point d'entraîner des armées de pèlerins, comme ceux que toute l'Inde envoie sur les bords du Gange, et ceux, venus du monde musulman tout entier, que le soleil d'Arabie brûle dans ses déserts ; on le sait, ces

---

quelque nombreux que soient ces cas, ils restent des exceptions et ne sont pas la règle ; de plus, ils se produisent librement, sans aucune contrainte sacerdotale.

pèlerinages lointains sont un des plus puissants moyens d'entretenir le fanatisme sur lequel s'appuie l'autorité des prêtres [1].

On aurait beau fouiller en tous sens les annales de l'empire chinois, on n'y trouverait aucun parallèle des drames lamentables dont l'Occident fut témoin au moyen-âge, lorsque un clergé tout-puissant réussit à entraîner en Asie presque toute la noblesse de l'Europe avec des myriades de gens du peuple, pour aller saccager et dépeupler au nom d'un Dieu d'amour les contrées habitées par ceux que l'on trouvait bon d'appeler les infidèles. On chercherait de même en vain en Chine des exemples d'une influence systématiquement exercée pour semer la haine religieuse, l'intolérance et l'esprit de parti, qui agitent si profondément la société dans notre Europe, au point même d'y apporter le déchirement jusqu'au sein des familles. Il règne dans toute la nation chinoise un esprit de concorde et de paix religieuse, et les bouleversements causés par les questions de culte et de doctrine, les plus considérables peut-être dans lesquels notre société à nous s'est débattue, y p.741 sont toujours restés inconnus. S'il y a une religion au monde qui ait fait peu de mal et qui ait sanctifié peu de crimes, c'est la religion des Chinois.

L'absence du goût dogmatique chez cette nation n'a pas permis de se produire des luttes doctrinales, dont un clergé pût profiter pour prétendre proclamer la vérité et s'asservir ainsi les esprits. Aussi les prêtres ne se sont-ils pas constitués en clergé organisé et discipliné, afin d'asseoir d'autant mieux une domination qu'ils ne possédaient aucunement. Il n'y a donc point en Chine d'armée ecclésiastique formée de prêtres, ainsi que nous le faisions déjà remarquer à la page 705. Là jamais personne ne rompt les liens qui l'unissent à ses parents, à sa famille, à ses amis, et ne s'affranchit des devoirs civiques et du patriotisme, pour s'asservir à un pouvoir spirituel et cultiver à son commandement la discorde et la haine religieuse dans sa patrie. Il est vrai que les moines bouddhiques

[1] Comp. ce qui a été dit à la page 528 au sujet des pèlerinages chinois.

renoncent à la société ; mais ils le font en vertu d'un principe exclusivement philosophico-religieux et dans la persuasion qu'ils s'assurent ainsi personnellement le salut ; ils ne le font aucunement afin de se mettre mieux à même d'obéir sans aucun remords aux ordres d'un pouvoir ecclésiastique, qui a pour programme l'asservissement de l'univers. Le besoin de dominer, qui est si frappant dans les clergés organisés, n'a du reste jamais été un trait proéminent du caractère chinois. Il est vrai que les prêtres chinois ont toujours su exploiter la crédulité populaire ; mais cela ne s'est fait que dans un but de lucre individuel, jamais pour asseoir la prépondérance de leur caste.

Il faut mentionner ici une circonstance qui a grandement contribué à empêcher en Chine l'avènement d'une caste sacerdotale influente. C'est que depuis la plus haute antiquité chaque père de famille y a été lui-même prêtre. Comme le lecteur le sait [1], la société y est organisée sous une forme entièrement patriarcale, c'est-à-dire que le père y est le souverain, le gouverneur de la famille, que le plus ancien du village est dans le même sens le père du village, qui d'ordinaire est composé de familles descendant toutes d'un ancêtre commun. La vie sociale a pour cela en Chine pour assise principale le respect de chacun pour tous ceux qui sont au-dessus de lui dans l'échelle de la parenté ; ce respect, sous le nom de *hào*, y a toujours passé pour la plus haute de toutes les vertus et y a toujours été prêché comme le tout premier des devoirs sociaux,

p.742 Or, comme on l'a vu à la page 547, ce *hào* est le soutien principal du culte des ancêtres, qui prend d'autant plus d'importance chez un peuple que ses institutions sont plus complètement patriarcales. C'est pour cela qu'en Chine ce culte continue toujours de constituer la partie essentielle de la religion nationale. Mais, comme il exige avant tout que chacun présente ses

[1] Voy. la page 546.

hommages à ses propres ancêtres, il est clair que c'est principalement au sein de la famille qu'il se pratique et que cela a lieu sous la direction de l'aîné des descendants de ceux qui en sont l'objet ; or, cet aîné est le père de famille.

Le chef de la maison est donc dans l'empire du Milieu le prêtre de la famille. Il possédait déjà cette dignité à l'époque dont parle le *Chou-king* [1] et il la possède encore dans toute son étendue. Confucius, en sanctifiant le culte des ancêtres et en l'asseyant sur des bases durables, a par cela même confirmé à perpétuité le caractère sacerdotal du père de famille, et lorsque, dans les siècles qui suivirent, le culte des dieux se développa, ce fut ce même père de famille qui présida aux offrandes qui se faisaient en leur honneur. C'était naturel, puisque les dieux qu'on adorait étaient presque tous des ancêtres divinisés. Voilà pourquoi, comme on l'a vu par nos descriptions des offrandes chinoises, tous les dieux du panthéon chinois, sans en excepter les dieux suprêmes, le Ciel et la Terre, reçoivent un culte directement de leurs adorateurs, sans l'intervention des prêtres. Chaque père de famille érige chez lui ses propres autels et ce n'est que dans certains cas particuliers qu'il a recours aux prêtres ; non point parce que l'on ne pourrait pas s'en passer, mais seulement parce qu'on les estime mieux en état de marmotter les prières qu'il faut et de remplir les fonctions de maîtres des cérémonies. Il a donc suffi que le système patriarcal, et avec lui le culte des ancêtres, restât en honneur parmi les Chinois, pour qu'il fût difficile à une caste sacerdotale de s'interposer entre eux et les puissances supérieures ; d'autant plus que si elle avait essayé de brandir devant les imaginations les armes de la révélation et du dogme, le bon sens populaire, comme nous l'avons vu, était à l'épreuve de semblables entreprises, qui se seraient montrées impuissantes à fonder un pouvoir hiérarchique.

Poursuivons les conséquences. Là où chaque père de famille était prêtre et où n'existait aucun clergé omnipotent, maître d'un troupeau

---

[1] Voy. la page 676.

bien p.743 discipliné de laïques, il ne pouvait pas y avoir d'alliance entre un pouvoir civil et un pouvoir spirituel. Les prêtres n'ayant jamais eu en Chine d'autorité appréciable sur le peuple, le gouvernement n'a jamais eu de motifs de se figurer faire acte de profonde politique en invoquant leur coopération. Il ne s'est point formé d'Église, il n'y a pas eu alliance de l'Église et de l'État, par conséquent l'Église n'a point débordé l'État et n'a pas pu le pousser à violer le grand principe de la liberté de conscience. A aucune époque la Chine n'a partagé le sort de l'Égypte, courbée sous le joug d'un clergé arrogant et sous la tyrannie de princes qui tenaient leur sceptre du bon vouloir des prêtres. Sans doute, elle n'a pas produit de ces constructions gigantesques qui semblent braver les siècles, et qu'admirent d'innombrables générations les unes après les autres, mais qui n'ont aucune utilité et ne sauraient être érigées que par un peuple d'esclaves poussé par le fouet de ses rois-prêtres ; en revanche la Chine n'a pas été saignée à blanc, appauvrie et dépeuplée par ses souverains. Jamais le despotisme religieux n'a pu assurer à un pays d'une manière durable le bonheur, la richesse et la prospérité, témoin l'Espagne épuisée, l'Italie appauvrie. Mais l'empire chinois, qui n'a jamais connu cette servitude, s'est glorieusement maintenu depuis une antiquité énorme jusqu'aux temps actuels. Il renferme et nourrit un quart de la race humaine, abrite une population satisfaite et civilisée, au sein de laquelle règnent la prospérité et la paix, montrant par son exemple comment seul un État sans hiérarchie cléricale peut subsister d'âge en âge, civilisant toute une famille de la race humaine et lui assurant l'ordre et la durée.

Nous avons encore un point à signaler, sur lequel le système religieux des Chinois, par son abstention, se distingue avantageusement de ceux de la grande majorité des peuples païens. Nous voulons parler de l'absence de ces mystères qui, sous le couvert de la religion, ont si souvent légitimé et excité le dérèglement et la débauche.

Les religions fondées sur le dogme ne peuvent pas subsister, et n'ont en effet jamais subsisté, sans clergé influent, gardien et défenseur du dogme. Un tel clergé cherche naturellement par tous les moyens à affermir et étendre son pouvoir. Il donne la plus haute idée qu'il peut de la puissance de ses dieux, afin que la sienne propre en soit plus grande, sans oublier, pour mieux réussir à frapper les imaginations et à rehausser son prestige, de représenter les actions divines comme entourées d'un voile mystérieux impénétrable p.744 à chacun excepté aux prêtres, ce qui inspire aux laïques une craintive vénération facile à exploiter. Enfin il prétend que, pour s'assurer les grâces d'en haut, il faut accomplir certains rites pour lesquels son concours est indispensable. C'est ainsi que dans l'ancienne Grèce et à Rome, et de même ensuite dans l'Église chrétienne, se sont instituées des cérémonies appelées mystères, auxquelles les initiés seuls pouvaient participer.

Rien de tout cela n'a pu s'établir en Chine, puisqu'il n'y a jamais existé de secte possédant un clergé puissant et un troupeau d'initiés laïques. L'absence de mystères a empêché que la religion n'y devînt un prétexte d'immoralité. Jamais la sensualité n'y a été sanctifiée, jamais on n'y a célébré des fêtes religieuses analogues aux orgies sur lesquelles s'est abattu le fouet de Juvénal.

> « On connaît les mystères de la bonne déesse, où la flûte éveille la fureur lubrique, et les Ménades, allumées par le vin et les sons des trompettes, saisies de vertige, font voler autour d'elles leur chevelure dénouée et appellent Priape à grands cris. Oh ! quel ardent désir de satisfaire leurs passions ! quels cris leur arrache le délire de leurs sens ! comme le vin vieux ruisselle le long de leurs jambes ! Toute prête à disputer la palme, Laufella défie les plus basses courtisanes et remporte le prix de l'emportement lascif ; à son tour elle rend hommage à l'ardeur de Medullina ; — celle qui triomphe dans cette joute est portée aux nues. On ne voile rien ; toutes les attitudes

> sont la pure nature ; on brûle impatiemment de satisfaire son désir. Mais comment le faire seulement avec une femme ? Bientôt l'antre retentit du cri que toutes poussent ensemble : La déesse le permet ; faites entrer les hommes. Mon amant dort-il ? Qu'on le réveille, qu'il prenne son manteau et qu'il accoure ! S'il n'y a pas d'amant, qu'il vienne des esclaves ! Pas d'esclaves ? Eh bien ! qu'on me donne un instrument ! » — Et si même cela ne se trouve pas et s'il n'y a pas d'hommes, elles ne répugneraient pas à se donner à un âne ! — Oh ! qu'il plût aux dieux qu'au moins les rites antiques et le culte public ne fussent pas souillés de telles turpitudes ! [1].

Jamais les Chinois n'ont eu dans les cérémonies de leur religion de bacchanales où l'on n'admettait que des hommes et dont on écartait soigneusement les femmes. On n'a jamais vu chez eux de ces dévédassis, de ces prêtresses hindoues de la volupté, qui, sous prétexte d'être mariées p.745 au dieu servi dans leur temple, vivaient dans la plus parfaite liberté de relations avec ses brahmanes. Autant que les documents permettent de le savoir, il n'y a jamais eu chez les Chinois d'orgies telles que celles où ces bayadères, parées sans aucune retenue, exécutent devant les dieux leurs danses voluptueuses ; ils n'ont jamais eu de *Santri Birahi*, comme les Javanais, ni de *Basirs* ou de *Bilians*, comme les Dayaks ; et quoique ils aient conçu les rapports entre le ciel et la terre sous la forme d'un mariage fécond, ils n'ont jamais songé à fonder sur cette conception le culte d'un Yoni ou d'un Phallus, comme les Hindous, les Égyptiens et les Grecs l'ont fait sur une si grande échelle. Wells Williams dit :

> [Trad.]« A remarkable trait of Chinese idolatry is, that there is no deification of sensuality, which, in the name of religion, could shield and countenance those licentious rites and orgies that enervated the minds of worshippers,

[1] Juvénal, Satire VI, 315-337.

> and polluted their hearts, in so many other pagan countries. No Aphrodite or Lakshmi occurs in the list of Chinese goddesses ; no weeping for Thammuz, ne exposure in the temple of Mylitta, or obscene rites of the Durga-puja, have ever been required or sanctioned by Chinese priests ; no nautch girls as in Indian temples, or courtesans as at Corinth, are kept in their sacred buildings. Their speculations upon the dual powers of the Yin and Yang have never degenerated into the vile worship of the Linga and Yoni of the Hindus, or of Amun-kem, as pictured on the ruins of Thebes. The Chinese have not endeavoured to lead the votaries of pleasure, falsely so called, further down the road of ruin, by making its path lie through a temple and trying to sanctify its acts by putting them under the protection of a goddess. Nor does their mythology teem with disgusting relations of the amours of their deities. Vice is, in a great degree, kept out of sight, as well as out of religion, and it may be safely said that no such significant sign as has been uncovered at Pompei, with the inscription *Hic habitat felicitas*, was ever exhibited in a Chinese city [1].

Signalons enfin le fait remarquable que, si l'on excepte les sacrifices de l'ancien suttisme, le système religieux des Chinois n'a jamais connu les sacrifices humains, aussi loin dans le passé que l'histoire remonte. Ce n'est du reste pas surprenant, puisque le principe de cette religion est p.746 humanitaire ; elle a toujours eu pour but de procurer le bonheur des hommes et ne pouvait donc pas commander de les exterminer. Les Chinois eux-mêmes sont aussi d'humeur trop douce pour qu'ils aient jamais pu s'imaginer que leurs dieux prissent plaisir au sang humain. Tel peuple, tels dieux.

---

[1] *The Middle Kingdom*, chap. XVIII.

On nous fera une objection. Si les Chinois n'ont pas eu les inconvénients qui sont inhérents aux religions du dogme, de la hiérarchie et de l'initiation, ils n'en ont pas non plus eu les avantages, nous dira-t-on. En effet, on ne saurait nier que les dogmes religieux n'aient eu souvent une influence salutaire sur la conduite des hommes. Ils ont servi à assurer aux lois et à la morale le respect qui leur est dû, promettant aux hommes vertueux les récompenses du ciel et menaçant les criminels des châtiments de l'enfer. Ils ont ainsi retenu sur la pente du mal et excité au bien les masses trop peu développées pour savoir aimer et cultiver la vertu pour elle-même. Les Chinois ont-ils eu quelque chose qui pût chez eux jouer ce rôle bienfaisant à la place du dogme absent ?

Sans doute, répondons-nous. Ils ont eu ce qui vaut bien mieux et ce qui est bien plus efficace que le prestige d'une église et que la tromperie des prêtres, la philosophie morale. Ils ont compris que c'est calomnier la vertu que de prétendre qu'elle ne peut subsister qu'en s'appuyant sur la superstition religieuse, sur la terreur d'un enfer imaginaire et l'espérance de récompenses célestes que rien ne garantit. Ils ont ou compris, ou du moins senti instinctivement, ce qu'il y a de faux à baser la vertu sur deux défauts, la crainte et l'intérêt, et qu'en définitive cela ne peut aboutir qu'à dresser le peuple à la superstition, à l'hypocrisie et à la servilité, et non pas à cultiver la vertu véritable dans son sein. Toujours ils se sont refusés à traiter la société comme les charlatans traitent les malades, car sans doute le docteur y gagne, mais le patient paye. D'après eux la moralité ne naît pas au fond de sanctuaires ténébreux, mais dans l'âme humaine, dans laquelle la nature elle-même a déposé les germes du bien. Aussi chargèrent-ils la philosophie du soin de développer ce principe et de s'en servir pour extirper du cœur humain les passions malfaisantes qui causent les bouleversements sociaux, et les maîtres d'école eurent à inculquer les leçons des

sages à chaque génération grandissante, et ainsi à continuer de siècle en siècle à instruire la nation dans les voies de la vertu.

p.747 Comme le lecteur le sait, Confucius et Mencius sont les princes de cette philosophie. On a vu à la page 716 qu'ils ont assis la vertu sur ce qui se trouve naturellement dans le cœur humain, et nous avons signalé à la page 406 le fait qu'ils n'ont jamais parlé d'un lieu de récompense ou de châtiment dans un autre monde. Ils n'ont donc pas édifié leurs leçons, comme les moralistes religieux de la plupart des autres peuples, sur la terreur inspirée par la vengeance divine ou sur l'espérance des joies célestes. Ils ont cru possible de persuader à leurs concitoyens cette vérité, que la vertu, par elle-même, rend heureux dans ce monde celui qui la pratique pour elle-même, et que le vice apporte nécessairement le remords, donc le malheur. Le culte des ancêtres, a-t-on vu aussi [1], a été le principal soutien de l'édifice de morale et de vertu qu'ils érigeaient. Quant aux doctrines préconisées par la philosophie, ce fut la tâche des pères de famille, et surtout des instituteurs, de les répandre comme une féconde semence, qui pût prendre racine dans l'âme de la nation. Cette tâche n'a jamais été négligée. Les instituteurs, armés des ouvrages de Confucius et de Mencius, n'ont jamais cessé de donner à la jeunesse les leçons de la sagesse antique. L'enseignement a toujours été en Chine l'objet d'une sollicitude soutenue, moins encore de la part du gouvernement que de celle du peuple lui-même, comme cela ressort de ce qui a été dit à la page 160 et des paroles du Dr. Legge que nous avons citées à la page 690.

Il y a une grave question qui se dégage de ce qui précède. On est naturellement conduit à se demander si moralement la nation chinoise est inférieure ou supérieure aux peuples chez lesquels l'éducation nationale a été confiée à la religion et non pas à la philosophie.

---

[1] Page 548.

Quelque importante que soit cette question, nous devons nous abstenir de l'aborder. On ne peut pas la vider d'un trait de plume ; au contraire, pour y répondre il faudrait se livrer à une étude approfondie du caractère national et individuel des Chinois, ce qui évidemment nous conduirait fort loin du sujet auquel ces pages ont été consacrées. Sans donc entrer dans cette vaste discussion, nous nous bornerons à signaler le fait que, dans les Indes orientales néerlandaises et en Californie, c'est-à-dire dans des contrées où Chinois et chrétiens vivent côte à côte, la statistique donne des résultats qui indiquent dès l'abord que fort probablement la comparaison dont nous parlons ne p.748 tournerait pas au désavantage des Chinois. Les statistiques officielles constatent que dans les colonies néerlandaises le nombre d'Européens traduits devant les tribunaux a été plus du *quadruple* de celui des Chinois. Quant à la Californie, le sinologue bien connu Wells Williams, dans une conférence qu'il fit à Saratoga, le 10 septembre 1879, devant la « Social Science Association », et qu'il a publiée ensuite sous le titre de « Chinese Immigration », dit ce qui suit :

> [Trad.]« Out of 95 000 Chinese in California, 198 were in State-prison in 1877, while 347 whites were there. In twelve years 711 natives of Ireland were committed, and 750 natives of China ; but the adult Irish population was only 35 000, or about one third of the other.

@

APPENDICE I

TRADUCTIONS

des passages d'ouvrages allemands et anglais cités dans l'original dans le courant de cet ouvrage

@

Page XV, lignes 2 et suiv.

Il y a dans ce volume beaucoup d'erreurs de détail, et, comme l'auteur n'a pas cherché la filiation des phénomènes présentés par la vie sociale et la religion qui existent maintenant, en remontant à leur source, c'est-à-dire à l'état de choses décrit dans le *Li-ki* et dans les documents historiques, et qu'au contraire il s'est simplement basé sur des on-dit populaires pour expliquer les coutumes sociales et les cérémonies religieuses décrites dans son livre, on est frappé dans son ouvrage par le manque d'exactitude qui y règne et par l'absence de sens historique qui a présidé à la rédaction. [Retour]

Page 5, lignes 28 et suiv.

Le jour qui suit est celui du Nouvel-an, auquel on apporte à tous ses amis des présents coûteux, et l'on envoie des étrennes. Ces cadeaux se font de mari à femme, de père à enfants, et le maître, avec libéralité, en distribue à ses gens. En outre on se fait réciproquement des vœux de bonne année répétés maintes fois, selon l'ancienne coutume des vains peuples païens. [Retour]

Page 9, note, lignes 32 et suiv.

Le livre entier forme un code d'étiquette pour régler la conduite des hommes selon les lois de la politesse, la manière de s'asseoir, de se tenir debout, de manger, de dormir, de causer, de pleurer, de marcher, etc., dans toutes les circonstances qui se rencontrent dans la vie et pour tous les âges. Ces règles ne visent pas seulement la conduite extérieure, mais encore il s'y trouve mêlées

des remarques vraiment excellentes sur l'indulgence réciproque et sur la bienveillance dans les rapports de société, vertu qui y est présentée comme formant le vrai principe de l'étiquette. Le Ministère des Rites de Pékin a été institué pour veiller à la mise en pratique des prescriptions de cet ouvrage, dans lequel aussi se trouve le modèle des six Ministères. La religion officielle est fondée sur ce code, et l'on instruit de bonne heure les enfants dans la connaissance de tous les détails qu'il contient sur la conduite qu'ils doivent tenir à l'égard de leurs parents. — Williams, « L'Empire du Milieu », ch. XI. [Retour]

Page 16, note, ligne 7.

Il a une orange et du romarin, mais pas un seul clou de girofle à y planter. [Retour]

Page 54, note 5.

Si la St Paul (25 janv.) est sereine et claire.
Il arrive une heureuse année ;
S'il souffle en haut des vents tumultueux.
Les guerres troubleront très souvent notre royaume ;
Et si par chance il neige ou il pleut,
Toutes les espèces de grain seront chères.

Bourne, « Antiquités des Gens du Commun ». [Retour]

Page 91, ligne 8.

Ainsi ils ramenaient l'été chez eux. [Retour]

Page 92, note 1, ligne 5.

Anciennement le beau monde portait l'habit bleu le jour de la St George (23 avril), le bleu étant la couleur nationale en l'honneur du saint national. — Brand, « Observations sur les Antiquités populaires », p. 106. [Retour]

Page 128, note 2.

Les coquillages bivalves, minces et marqués, sont appelés 蚌蛤, nom général de ceux analogues à l'*Unio*, à la *Tellina* ou à la *Donax* : — Williams, « Dictionnaire syllabique de la Langue chinoise », page 428. — On prétend qu'il contient des perles, dont la grosseur augmente et diminue d'après les phases de la lune : — Medhurst, « Dictionnaire chinois-anglais ». [Retour]

Page 138, lignes 8 et suiv.

Anciennement, lorsque les Romains par grande puissance et pouvoir royal conquirent le monde entier, ils furent si gonflés d'orgueil qu'ils oublièrent Dieu, et qu'ils se firent divers dieux à leur bon plaisir. Ainsi, dans le nombre, ils avaient un dieu qu'ils appelaient Mars, lequel avait auparavant été un chevalier distingué au combat ; ils invoquaient donc son aide, et, afin d'être mieux reçus de ce chevalier, les gens adressaient des prières et maintes dévotions à sa mère, qui était appelée Februa, et beaucoup de personnes pensent que c'est de cette femme que le mois de février a pris son nom. C'est pour cela que le second jour de ce mois est la Chandeleur. Cette nuit-là les Romains parcouraient la ville de Rome avec des torches et des cierges allumés en l'honneur de cette Februa, dans l'espérance d'en obtenir d'autant plus d'aide et de secours de son fils Mars.

Ensuite il y eut un pape nommé Serge ; et quand il vit que les chrétiens se laissaient attirer par cette mascarade trompeuse et cette fausse foi, il pensa à abolir cet usage et coutume corrompu, et à le transformer en culte de Dieu et de notre Dame, et il ordonna que tous les chrétiens eussent à se rendre à l'église et à offrir un cierge allumé, dans le culte (*sic*) qu'ils offraient à cette Februa, et de faire hommage à notre Dame et à son Fils, notre Seigneur. De sorte que maintenant cette fête est solennisée dans toute la chrétienté. Et tout chrétien, homme ou femme, qui a l'âge convenable, est tenu de venir à l'église et d'offrir son cierge. [Retour]

Les fêtes annuellement célébrées à Émoui

Page 142, lignes 22 et suiv.

Il reste à signaler une autre coutume qui marque le premier mois de l'année dans les provinces méridionales. Les paysans de villages voisins les uns des autres se réunissent dans des plaines découvertes, se rangent en partis opposés et s'attaquent mutuellement à coups de pierres. Ces engagements tournent quelquefois tout à fait au sérieux. J'en ai vu un dans l'île de Honam, où un si grand nombre de paysans reçurent des blessures que les anciens requirent la police d'en empêcher la continuation le lendemain. En conséquence, le matin suivant, la police saisit un des meneurs et le lia à un arbre ; mais les paysans la repoussèrent, détachèrent le prisonnier, puis se livrèrent au même jeu brutal que la veille. J'ai vu en 1865 à Tim-Pou environ sept cents hommes de dix-huit à quarante ans engagés dans une bataille de ce genre. Les hauteurs qui dominaient la plaine où la lutte avait lieu étaient couvertes de spectateurs. On m'apporta des blessés, que l'on déposa devant moi, sans doute parce que l'on me prit pour un missionnaire médecin. Il y avait sur le terrain des boutiques où l'on vendait de la soupe et des fruits, et où les combattants venaient se rafraîchir dans les intervalles de la lutte. De même que la plupart des coutumes des Chinois, ces batailles proviennent d'une superstition. Il arrive qu'il y tombe des morts et souvent les anciens des villages s'efforcent de les prévenir. [Retour]

Page 171, lignes 25 et suiv.

Généralement les boutiques de barbier ont pour signe distinctif une longue perche, dont la singularité attire l'attention des passants. C'est un souvenir de l'époque où les barbiers pratiquaient la saignée et avaient l'habitude de faire saisir fortement un bâton à leurs patients, afin d'accélérer l'émission du sang. On peignait ce bâton en rouge à cause des taches de sang ; et quand il ne s'en servait pas, le barbier le suspendait en dehors de sa boutique, après avoir enroulé autour les bandages de linge blanc qui servaient aussi à l'opération. Plus tard, lorsque la pratique de la chirurgie ne fut plus associée à

celle de l'art tonsorial, on peignit cette perche en blanc et rouge, ou en noir et blanc, ou même avec des lignes rouges, blanches et bleues s'enroulant autour, emblèmes de l'ancien usage de la perche ; on y suspendit aussi le plat à barbe. [Retour]

Page 172, lignes 11 et suiv.

Dans un discours prononcé le 17 juillet 1797 à la Chambre des Lords contre le « Surgeon's Incorporation Bill », Lord Thurlow affirma, qu'en vertu d'une loi alors en vigueur, les barbiers et les chirurgiens étaient tenus, les uns aussi bien que les autres, de se servir d'une perche, peinte de lignes bleues et noires et sans accessoires, pour les barbiers, tandis que les chirurgiens devaient y joindre des pots à drogues, et des drapeaux, pour désigner la nature spéciale de leur vocation. [Retour]

Page 187 lignes 21 et suiv.

Dès le début, semble-t-il, insensiblement et de soi-même, les dieux populaires des Hindous et le Brahma des prêtres ont pris place dans les conceptions bouddhistes sur l'univers, car ils jouent déjà un rôle dans les soûtras simples et les légendes les plus anciennes. Ce qui au commencement s'était fait naturellement et sans préméditation, se pratiqua plus tard en vertu de calculs hiérarchiques. Afin d'augmenter le nombre des adeptes laïques que l'on cherchait à gagner, on permit aux adorateurs de Bouddha qui n'entraient pas dans les ordres de continuer à adorer les objets ordinaires de leur culte et l'on fit en sorte qu'ils les retrouvassent dans leur nouvelle religion et leur nouvelle église. Mais, lors même que la politique des prêtres ne s'en serait pas si bien accommodée, le bouddhisme, par son esprit tolérant et par l'universalisme de sa doctrine, devait aisément pouvoir s'assimiler des éléments religieux fort hétérogènes. En effet, comme, d'après le bouddhisme, il n'existe qu'une seule doctrine, une seule loi, une seule révélation, le *Dharma*, rétabli dans sa pureté pour notre âge par le fils de Sâkya, les dogmes, les philosophèmes, les prescriptions sacerdotales et les rites

de tous les peuples du globe ne peuvent être que des émanations, des souvenirs plus ou moins obscurs, des corruptions et des déformations de l'unique Dharma, toujours identique à lui-même, que des milliers et des milliers de bouddhas ont prêché avant le bouddha Sakyamouni. Toutes les religions sont donc contenues en principe dans le Dharma, c'est-à-dire dans le bouddhisme ; elles en sont sorties et doivent y retourner et s'y confondre, en se purifiant de leurs erreurs et de leurs aberrations. De là cette disposition des bouddhistes à admettre comme vrai dans les autres religions tout ce qui n'est pas en contradiction formelle avec la pure doctrine, et leur tendance à se subordonner théoriquement ces autres religions et à leur assigner des places dans leur propre système. Le bouddhisme aurait su accueillir même le christianisme, s'il s'était trouvé avec lui en contact actif dans les premiers siècles, et il aurait fait du Christ un saint bouddhique, ou un bôdhisattva, ou une des naissances antérieures de Sakyamouni. [Retour]

Page 192, note, lignes 2 et suiv.

Les êtres — telle est la supposition — sont errants, ils vont et viennent, ils montent et descendent les degrés de la vie. Ce changement incessant de l'existence et de la forme, ce cercle infiniment parcouru par la naissance et la mort, c'est le *Sansâra*. Il n'offre rien de durable, excepté le changement, rien de stable, excepté l'instabilité. — Köppen, « La Religion du Bouddha », p. 290. [Retour]

Page 223, note 1.

C'était un œuf, brillant comme l'or, lumineux comme l'astre aux mille rayons. De sa seule force y vivait Brahmâ, l'aïeul de l'univers. Or cet être divin resta pendant un an inactif dans l'œuf, après quoi, par la méditation de son esprit, il brisa l'œuf en deux ; puis, des morceaux séparés, il forma la terre et le ciel. [Retour]

Page 226, note 2.

Bernardo.

Il allait parler quand le coq chanta.

Horatio.

Et alors il tressaillit, comme un être coupable,
Quand vient un appel terrible. J'ai entendu dire
Que le coq, qui est le clairon du matin,
De sa gorge élevée et au son aigu
Réveille le Dieu du jour ; et qu'à sa voix,
Qu'ils se trouvent dans la mer ou dans le feu, sur la terre ou dans l'air,
Tout esprit vagueur et errant retourne
A son gîte...

Marcellus.

Il a disparu au chant du coq.
Quelques personnes disent que toujours lorsque vient l'époque
Où se célèbre la naissance de notre Sauveur,
Cet oiseau de l'aube chante toute la nuit :
Et alors, dit-on, aucun esprit n'ose sortir. [Retour]

Page 227, note 4, lignes 3 et suiv.

Dans son Histoire du Northumberland, Hutchinson, parlant des *œufs de Pâques*, dit : « Les Égyptiens considéraient l'œuf comme un emblème sacré de la rénovation de l'humanité après le déluge. Les Juifs l'adoptèrent, pour le faire accorder avec les faits de leur histoire, comme type de leur sortie du pays d'Égypte, et il figurait sur la table de la fête de Pâques en même temps que l'agneau pascal...

Le Brun, dans ses Voyages, rapporte que les Persans célébrèrent le 20 mars 1704 le nouvel-an solaire, que la fête se prolongea pendant plusieurs jours, et qu'à cette occasion ils s'offrirent mutuellement divers objets, entre autres des œufs...

Le Père Carmeli dit dans son Histoire des Coutumes que d'ordinaire à Pâques et pendant les jours qui suivent on mange des

œufs cuits durs, teints de diverses couleurs, surtout en rouge. Il dit aussi qu'en Italie, en Espagne et en Provence, où l'on conserve presque toutes les anciennes superstitions, on se livre sur les places publiques à certains jeux qui se font avec des œufs. Il fait remonter cette coutume aux Juifs ou aux païens, car, fait-il observer, elle est commune aux deux.

A la fête de Pâques, les femmes des Juifs placent sur une table disposée à cet effet des œufs cuits durs ; symboles d'un oiseau appelé Ziz, sur le compte duquel les rabbins donnent mille détails fabuleux.

Dans ses Jeux Orientaux (1694), Hyde en cite un pratiqué avec des œufs le jour de Pâques et pendant les quarante jours suivants par les chrétiens de Mésopotamie ; à cette époque leurs enfants achètent autant d'œufs qu'ils peuvent et les teignent en rouge en mémoire du sang de Christ, répandu à ce moment de l'année, qui est celui de sa crucifixion. Quelques-uns les colorent en vert et en jaune. Pendant toute cette période de temps on vend au marché des œufs teints. Le jeu consiste à choquer un œuf contre l'autre, et l'œuf qui se casse est gagné par le propriétaire de l'œuf qui l'a heurté. Aussitôt on oppose un nouvel œuf à l'œuf vainqueur, et l'on continue jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un d'intact, qui gagne tous les autres, gagnés auparavant par leurs propriétaires respectifs... (Que le lecteur veuille bien ne pas s'en prendre au traducteur de l'obscurité de cette dernière phrase. Ce défaut vient de l'original. Le style de ce brave Brand est toujours naïf, mais non pas toujours clair).

La veille de Pâques, dans le Cumberland et le Westmoreland, et dans d'autres parties du Nord de l'Angleterre, continue Hyde, les jeunes garçons mendient des œufs pour leurs jeux, et les mendiants en demandent pour les manger. On durcit ces œufs par la cuisson et on les colore au moyen du suc d'herbes, de broom flowers, etc. Quand ils ont été ainsi préparés, les jeunes garçons les emportent dans les prés pour jouer...

Chandler, dans ses Voyages en Asie Mineure, donne les détails suivants sur la manière dont les Grecs modernes célèbrent la fête de Pâques : « On plaçait dans l'église une petite bière, gracieusement ornée de boutons d'oranger et de citronnier, de jasmin, de fleurs et de verdure, avec une image du Christ crucifié, grossièrement peinte sur une planche, pour figurer le corps. Nous le vîmes le soir, et, au point du jour, nous fûmes soudain réveillés par les lueurs et le pétillement d'un grand feu de joie, par des chants et des cris, le tout en l'honneur de la résurrection. On nous fit présent d'œufs colorés et de gâteaux de pain de Pâques ».

Le jour de Pâques est réservé en Russie pour les visites, dit l'abbé d'Auteroche dans son Voyage en Sibérie. Un Russe entra dans ma chambre, me tendit la main et m'offrit en même temps un œuf. Un autre vint ensuite et, de même, m'embrassa et me donna un œuf. En échange, je lui donnai celui que je venais de recevoir. Les gens vont le matin les uns chez les autres et s'annoncent en disant : « Jésus-Christ est ressuscité ». La réponse est : « Oui, il est ressuscité ». Alors on s'embrasse, on se donne mutuellement des œufs et on boit une grande quantité d'eau de vie... [Retour]

Page 239, lignes 20-23.

Telles sont, dit Sir John Davis, les formes du respect pour les morts, innocentes sinon méritoires, que les Jésuites toléraient sagement chez leurs néophytes, parce qu'ils comprenaient combien il aurait été dangereux de heurter les préjugés auxquels ils étaient le plus attachés. [Retour]

Page 249, note 3.

Cette cérémonie, innocente au moins, et même digne, en elle-même, de louange, était très ancienne, puisque probablement elle venait des offrandes que les Romains faisaient lors de la fête des Prémices ; les premiers chrétiens la leur empruntèrent et l'ont transmise aux générations suivantes, de siècle en siècle, jusqu'aux temps modernes. L'intention en était sans doute de rendre grâces à

Dieu, par la bonté duquel la nature s'était renouvelée et de nouvelles ressources avaient été accordées à ses créatures pour subvenir à leurs besoins et leur procurer des plaisirs. Elle est tombée en désuétude vers l'an 1765. [Retour]

Page 255, note, citation tirée de Köppen :

Il faut aussi mettre au nombre des objets du culte l'arbre Bôdhi, au tronc duquel s'était appuyé Gâutama le solitaire, lorsqu'il était plongé dans la contemplation, et à l'ombre duquel il avait atteint la glorification d'un bouddha. Cet arbre a dans l'église bouddhique une signification analogue à celle du figuier des banians dans l'église brahmanique ; c'est le symbole de son extension et de son accroissement ; il a accompagné les missions bouddhiques de même que l'arbre des banians a suivi les colonies brahmaniques. Là où la doctrine de Bouddha prenait pied, on plantait l'arbre Bôdhi ; et maintenant encore on le voit dans les cours ou dans le voisinage des couvents et des temples, souvent entouré d'une plateforme en maçonnerie. Il en est ainsi à Ceylan et dans l'Indochine, et tous ces figuiers sacrés passent pour provenir de rejetons de celui sous lequel Sakyamouni a obtenu la sagesse suprême, la Bôdhi. En revanche, dans le Nord, par exemple en Chine et au Tibet, où le climat ne permet pas qu'il pousse, on l'a remplacé, semble-t-il, par d'autres espèces d'arbres, platanes, cyprès, pistachiers, etc... [Retour]

Citation tirée de Max Müller :

Outre le Soma terrestre, les Hindous reconnaissent un Soma céleste, ou Amrita (ambroisie), qui découle de l'indestructible Asvastha ou Pippala (*Ficus Religiosa*), dont les immortels ont formé le ciel et la terre. Sous cet arbre, qui étend ses branches au-dessus du troisième ciel, demeurent Yâma et les Pitris, qui y boivent avec les dieux le breuvage de l'immortalité. A son pied croissent des plantes douées de propriétés thérapeutiques universelles ; ce sont des incorporations du Soma. [Retour]

Page 256, note 6, citation tirée de Schlagintweit :

Le professeur Whitney a pu compter les anneaux annuels d'un arbre géant que l'on avait abattu dans la plaine de Calaveras, et il en a ainsi supputé l'âge, qui s'est trouvé être d'environ 1 300 ans. Lors même qu'un grand nombre de ces arbres géants ont fort bien pu alors n'être guère plus âgés que cela, il n'en semble pas moins hors de doute que quelques-uns ont plus de 2 000 ans, et étaient donc déjà des arbres majestueux à l'époque où le Christ vivait sur la terre. Quand on attribue 3 000 ans à quelques-uns de ces colosses, c'est une hypothèse dont il serait difficile de démontrer le bien fondé ; tout ce qui est certain, c'est que l'on trouve dans différentes parties du monde des arbres décidément aussi vieux que les géants de Californie. Ainsi il y a en Angleterre des ormes qui selon toute probabilité ont atteint l'âge vénérable de 2 500 à 3 000 ans. [Retour]

Un peu plus loin :

Un Yankee entreprenant a, par spéculation, détaché en 1854 l'écorce d'un arbre qui se trouvait dans sa propriété. Ce segment avait 116 pieds de haut. Le propriétaire l'exposa contre finance dans plusieurs villes de l'Amérique et finit par le vendre au palais de crystal de Sydenham près de Londres. Il a été détruit dans un incendie. Il semblait que la blessure qui avait ainsi été faite à l'arbre devait être mortelle ; mais sa vitalité est si grande qu'à l'heure qu'il est il n'a pas encore succombé. [Retour]

Page 258, note 4.

Venez, vous dont les amours sont morts,
Et, tandis que je chante,
Que pleure et se torde
Chaque main et chaque tête.
Liez avec du *cyprès* et de triste orme
Des rubans noirs et des cierges bleus,
Pour celui qui a été le plus fidèle des hommes.

Moëlle des Compliments : « Complainte d'une jeune fille sur la mort de son amant ». [Retour]

Page 278, note 1, première citation :

C'est la coutume à Dijon en Bourgogne d'allumer de grands feux dans les rues le premier dimanche de carême, d'où ce jour a pris le nom de dimanche des brandons. Cet usage est un reste des processions que les paysans faisaient anciennement ce jour-là avec des torches de paille allumée, afin, disaient-ils, de chasser de la terre le mauvais air. [Retour]

Seconde citation :

Au mois de mai, les bourgeois de Londres de tout rang, d'ordinaire paroisse par paroisse, parfois deux ou trois paroisses réunies, avaient leur fête de mai et allaient chercher leur arbre de mai en se livrant à des jeux guerriers. Pendant tout le jour il y avait des tirs à l'arc, des danses et autres passe-temps, et vers le soir on avait la comédie et des *feux de joie* dans les rues. [Retour]

Page 294, lignes 1 et suiv.

Les Singhalais redoutent très fort le pouvoir des Yakas ou démons, et ils ont presque toujours, en cas de malheur, recours au Yakadura, ou danseur du diable, pour qu'il neutralise leur méchanceté par ses incantations et ses charmes ; mais ces pratiques n'ont point été sanctionnées par Gautama. [Retour]

Page 300, lignes 7 et suiv.

Le chamanisme, dit Wrangel, ne possède de dogmes d'aucune sorte ; ce n'est pas un système propagé par l'enseignement ou transmis par la tradition ; quoique elle soit extrêmement répandue, elle semble surgir spontanément chez les individus, par les effets de la surexcitation de leur imagination, sollicitée par les impressions venues du dehors et très semblables entre elles. Il en est ainsi d'un bout à l'autre des déserts de la Sibérie septentrionale. [Retour]

Lignes 16 et suiv.

Suit un moment de profond silence : le prêtre semble absorbé dans ses pensées et les assistants l'observent sans détourner de lui leurs regards un seul instant. Au bout de quelques minutes il commence à trembler ; ses traits se contractent un peu et il a de légers soubresauts dans les membres. Ces mouvements nerveux s'accentuent, deviennent convulsifs, se propagent dans toutes les parties du corps et celui-ci est secoué comme dans un violent accès de fièvre. Parfois ces symptômes sont accompagnés de murmures et de sanglots, les veines se distendent et la circulation du sang s'active. A ce moment, le prêtre est possédé par son dieu et l'on ne considère plus aucune de ses paroles ou de ses actions comme provenant de lui-même, mais de la divinité qui est entrée en lui. Le prêtre crie d'une voix aigüe : « Koï ao ! Koï ao ! C'est moi ! C'est moi ! » et l'on pense que c'est le dieu qui annonce sa venue. Pendant que le prêtre rend son oracle, ses yeux sortent de leur orbite en roulant comme dans la démence ; sa voix a un timbre anormal, sa figure est pâle, ses lèvres livides, sa respiration haletante, et toute son apparence est celle d'un fou furieux ; la sueur perle à tous ses pores, et les larmes jaillissent de ses yeux distendus ; enfin les symptômes diminuent peu à peu d'intensité et disparaissent. Le prêtre promène autour de lui un œil sans regard, le dieu dit : « Je m'en vais », et en même temps le prêtre annonce son départ en se jetant violemment sur une natte, ou en frappant brusquement le sol de son bâton. Les mouvements convulsifs continuent encore quelque temps. [Retour]

Page 302, lignes 8 et suiv.

Toutes les fois que je les ai vus à l'œuvre j'en ai conservé pour longtemps une impression pénible. Leurs yeux hagards, injectés de sang, les spasmes de leur poitrine et leur langage convulsif, les contorsions en apparence involontaires de leurs traits et de tout leur corps, leurs cheveux épars, tout, jusqu'aux sourdes notes du tambour, contribuait à ce résultat ; et je ne suis point surpris que

toute cette mise en scène fasse aux spectateurs non civilisés l'effet d'être produite par de mauvais esprits. [Retour]

Page 303, lignes 5 et suiv.

Quand un Grœnlandais veut devenir angekok, il doit se retirer pour quelque temps loin des hommes, dans une solitude ou un ermitage, passer son temps dans de profondes méditations et invoquer Torngarsuk pour obtenir qu'il lui envoie un torngak. A la longue l'isolement, les jeûnes et les macérations, et la tension soutenue imposée à la pensée, finissent par troubler l'imagination du patient, qui voit apparaître devant lui des images confuses d'êtres humains, d'animaux et de monstres. Il prend tous ces fantômes pour des esprits réels, parce qu'il a déjà la pensée remplie d'esprits, et cela jette son corps dans un état irrégulier et convulsif qu'il s'efforce d'entretenir et de rendre plus intense. [Retour]

Page 322, lignes 4 et suiv.

Les sauvages considèrent presque toujours les esprits comme des êtres malfaisants. Il ne me semble pas difficile d'en pénétrer la cause. Les gens appartenant aux races très arriérées envisagent tout individu différent d'eux comme devant naturellement, presque nécessairement leur être hostile, et parmi les races un peu plus avancées on a encore ce sentiment à l'égard de tout individu appartenant à une autre tribu. Étranger et ennemi sont synonymes, et un esprit n'est qu'un membre d'une tribu étrangère. [Retour]

Lignes 12 et suiv.

Ils ont des idées beaucoup plus définies au sujet d'un mauvais esprit, qu'ils craignent, parce qu'ils croient que c'est lui qui cause les maladies, la mort, le tonnerre et tous les fléaux qui les atteignent. [Retour]

Lignes 15 et suiv.

Ils n'hésitent pas, à tout mal qu'ils éprouvent et à tout désir qui ne se réalise pas, de manifester leur indignation par les plus amères exécrations. [Retour]

Page 323, lignes 12 et suiv.

Toutes les montagnes sont habitées par des esprits, dont le pouvoir est proportionnel à la grandeur de la montagne. Si les voyageurs qui les traversent ne s'assurent pas d'une protection, il leur arrivera malheur : ils tomberont malades, seront déchirés par les ronces, seront tourmentés par des apparitions et des bruits étranges. Ils verront des arbres agités sans qu'il y ait du vent, ou bien des pierres tomberont sur eux sans cause apparente des rochers qui sont au-dessus d'eux, ils s'égareront et ils tomberont dans des précipices, ou bien ils seront attaqués par des loups et des tigres Il faut choisir un jour heureux pour le départ. Les jeûnes et les purifications, prolongés pendant plusieurs jours avant de se mettre en route, sont nécessaires aussi, et l'on doit porter sur soi un charme efficace. [Retour]

Page 325, note.

Une fois que Bouddha était malade, on crut qu'il guérirait en prenant quelque drogue laxative, et Ananda (son disciple préféré) se rendit auprès de Jiwaka (célèbre médecin) pour l'informer de l'indisposition du docteur du monde. Quand il eut fait les questions nécessaires, Jiwaka découvrit que la maladie de Bouddha avait trois causes, et pour les neutraliser il prépara trois fleurs de lotus, dans chacune desquelles il mit une dose de médecine. On les présenta à Bouddha, chacune à un moment différent ; il les flaira et chaque fleur lui mit ainsi dix fois les entrailles en mouvement. La première fleur fit disparaître la première cause de sa maladie, et les deux autres en firent autant de la seconde et de la troisième cause. [Retour]

Page 335, note.

Pauvre reine !...

. . . . . .

Ici elle a laissé tomber une larme ; ici, dans cet endroit,
Je planterai un banc de rue, aigre plante de la grâce :
La rue, précisément pour deuil, se verra bientôt ici,
En souvenir d'une reine en pleurs.

Le roi Richard II, acte III, sc. IV. [Retour]

Page 339, dernière ligne, et 340, lignes 1 et suiv.

Après l'Évangile doit suivre la consécration de fleurs et de branchages par le prêtre, paré d'un bonnet rouge, placé sur la troisième marche de l'autel et tourné vers le Sud : les palmes et les fleurs mises premièrement à part, sur l'autel, pour les clercs, et pour les autres sur les marches de l'autel au Sud. Prières :

Je te conjure, toi créature de fleurs et de branchages, au nom de Dieu, le Père tout-puissant, et au nom de Jésus-Christ, son Fils, notre Seigneur, et par la vertu du St Esprit. *C'est pourquoi, sois arraché et éloigné de cette créature de fleurs et de branchages, toi, toute la puissance de l'Adversaire, toi, toute l'armée du Diable, et toi, tout le pouvoir de l'ennemi, aussi toute attaque des diables, afin que tu n'atteignes point les pas de ceux qui se pressent vers la grâce de Dieu*... Amen. [Retour]

Page 340, lignes 15 et suiv.

La veille de la fête de St Jean Baptiste, la porte de chacun étant ombragée de bouleau vert, de long fenouil, d'herbe de St Jean, d'orpin, de lis blancs et d'autres plantes, garnie par dessus de guirlandes de belles fleurs, avait aussi des lampes en verre avec de l'huile, qui y brûlait toute la nuit. [Retour]

Page 342, lignes 3 et suiv.

Il y a des gens qui attribuent une grande vertu contre le haut-mal à des charbons extraits la veille de la St Jean de dessous les racines de l'armoise ; mais ces auteurs se trompent, car ce ne sont

pas des charbons, mais de vieilles racines acides, formées d'une grande quantité de sel volatile, et on les trouve presque toujours sous l'armoise : de sorte que c'est simplement une superstition de croire que ces vieilles racines doivent être déterrées, vers minuit, la veille de la St Jean. [Retour]

Lignes 21 et 22.

Un piéton qui a mis le matin de l'armoise dans ses souliers peut faire quatorze lieues avant midi, sans être fatigué. [Retour]

Page 343, lignes 13 et suiv.

Orpin, grassette. — Les gens de la campagne aiment très fort à le mettre, *la veille de la mi-été*, dans des pots et des coquilles, ou sur des pièces de bois, des rebords, des plats ou plateaux, enduits de terre glaise, et ainsi *de le placer ou de le suspendre dans leurs maisons, où il reste longtemps vert et croît*, si de temps en temps on l'humecte avec de l'eau. [Retour]

Lignes 19 et suiv.

Cette plante est pleine de vie. Si seulement on plante les tiges dans de l'argile, elle reste longtemps verte, et si on l'arrose de temps en temps, elle croît même. [Retour]

Page 345, lignes 11 et suiv.

Là où il y a du laurier, dit-on, l'épilepsie se manifeste aussi peu que la foudre frappe les endroits où il se trouve ; il tient les démons à l'écart et détruit les maléfices. [Retour]

Page 359, note 2, lignes 24 et suiv.

Encore en 1791, un grand nombre de malades venaient ou étaient amenées à la source de St Fillan, à Comrie, dans le comté de Perth, pour en boire l'eau et s'y baigner. Chaque malade devait faire trois fois le tour de la source en allant avec le soleil, et l'on portait ceux qui ne pouvaient pas marcher. Chacun aussi jetait une pierre blanche sur un monticule qui se trouvait près de la source et

laissait en arrière en s'en allant un lambeau de ses vêtements, ce qui était une offrande au génie du lieu. — Forbes Leslie, « Les anciennes Races de l'Écosse », I, p. 156. [Retour]

Page 361, lignes 16 et suiv.

On pourrait presque dire que l'ancien Dragon a enveloppé de ses replis l'empereur de la Chine, qui est l'un des principaux soutiens de son pouvoir dans ce monde, et que par son entremise il a réussi à se faire adorer par un tiers des habitants du globe. [Retour]

Page 366, lignes 20 et suiv.

« Soulever le crocodile » signifie « déluges » ou « inondations désastreuses ». Les phénomènes aquatiques appelés « crocodiles » ne se produisent, dit-on, que dans les provinces de l'intérieur, et sont surtout fréquents dans le Hou Nan. Le « crocodile » a besoin de plusieurs années d'incubation, et pendant tout ce temps il reste caché, profondément enfoui sous une hauteur de terrain à pente douce, qui n'est jamais couverte de neige. Par conséquent si l'on vient à remarquer qu'une place reste exempte de neige dans un terrain qui, du reste, en est couvert, on prend note du fait, et tous les ans on charge quelques personnes d'aller examiner les lieux et constater si l'absence de neige se reproduit. Si pendant trois années consécutives l'endroit signalé reste libre de neige, il est certain que le « crocodile » s'y trouve, et il faut procéder à l'extraire. Cela se fait au prix de beaucoup de temps et de labeur, et l'on transporte soigneusement à la mer l'animal, que l'on décrit comme ayant l'apparence d'un petit alligator. Si on ne l'extrait pas, ou s'il sort de lui-même et « fait rage », il s'étend rapidement sur tout le pays comme un fléau destructeur, renversant tous les obstacles, et suivi d'une énorme « vague de flux ». Tout ceci aussi dans l'intérieur ! [Retour]

Page 376, note 5, lignes 3 et suiv.

On prétend qu'en 721 il fut chargé d'exécuter la triangulation générale de l'Empire. On dit aussi qu'il aurait envoyé ses

collaborateurs au Tonkin, en Cochinchine et en Mongolie, pour y déterminer la longueur des jours et des nuits et pour observer les astres qui ne sont pas visibles à Hsi-ngan-fou. On veut même que ses mensurations de l'ombre du gnomon se soient étendues jusqu'à l'Inde. — Von Richthofen, « La Chine », I, p. 390. [Retour]

Page 381, lignes 1 et suiv.

Les gens, en l'honneur de St Jean, veillaient chez eux et faisaient trois sortes de feux : l'un était d'os exclusivement, sans bois, et c'est ce qu'on appelle feu de joie [1] ; d'autres étaient de bois exclusivement, sans os, et c'est ce qu'on appelle un feu de bois, pour que les gens veillent assis à l'entour ; la troisième sorte est faite de bois et d'os, et c'est ce qu'on appelle feu de la St Jean. Quant au premier feu, comme le raconte le grand clerc Jean Belleth, il était dans un certain pays, et dans le pays *il y avait une si grande chaleur qu'elle fut cause que les dragons se réunirent* en signe que Jean était mort en brûlant amour et en charité envers Dieu et les hommes, et ceux qui meurent en charité auront part à toutes les bonnes prières, et ceux qui ne le font pas ne seront jamais sauvés. *Ensuite, comme ces dragons volaient en l'air, ils répandirent sur l'eau de la bave de leur espèce*, et ainsi ils empoisonnèrent les eaux, et ils furent cause que beaucoup de gens en prirent leur mort et qu'il y eut beaucoup de maladies diverses. Les clercs instruits savent bien que les dragons ne haïssent rien comme la puanteur d'os qui brûlent, et c'est pourquoi on en ramassait autant qu'on pouvait et on les brûlait : et ainsi on chassait les dragons avec leur puanteur, et l'on était délivré de grandes maladies. [Retour]

Page 381, dernière ligne, et 382, lignes 1 et suiv.

Ils se produisent lorsque les vapeurs de nature sèche et ignée s'amoncellent dans l'air, lesquelles, montant dans la région du froid, sont repoussées avec violence et enflammées par une agitation véhémente. *Alors la partie supérieure prend l'apparence du cou*

fumant d'un dragon ; la partie postérieure, relevée, forme la queue, et ainsi d'un mouvement impétueux il vole terriblement en l'air, à la grande crainte de ceux qui le voient. Quelques personnes l'appellent un dragon de feu ; d'autres se sont imaginé que c'est le diable, et dans les temps papistes d'ignorance on a tenu à son sujet maints propos superstitieux. [Retour]

Lignes 13 et suiv.

Encore en 1600 il s'est trouvé un auteur allemand pour représenter un orage détruisant une récolte de blé comme un dragon, qui dévore le produit du champ avec une langue de feu et des dents de fer. [Retour]

Page 411, note, premier passage anglais.

Les prêtas habitent le *Lokantarika-naraka*. Ils ont l'aspect complètement émacié, comme des feuilles sèches. Il y a des prêtas qui hantent les lieux près desquels ils ont demeuré comme hommes ; ils se trouvent aussi dans les faubourgs des villes et dans les carrefours où quatre chemins se rencontrent. [Retour]

Second passage :

Leurs corps sont hauts de douze milles et ils ont les ongles très longs. Au sommet de leur tête il y a une bouche à peu près de la grandeur du trou d'une aiguille.

Dans le monde des hommes il y a une naissance prêta, appelée *Nyhâmatanha*. Les corps de ces prêtas brûlent toujours. Ils errent continuellement, sans jamais rester à la même place plus longtemps que ce qu'il faut pour faire claquer ses doigts. Ils vivent ainsi pendant un *kalpa* tout entier. Jamais ils ne reçoivent ni nourriture, ni eau, et ils pleurent sans discontinuer. Tous les êtres excepté les Bodhisattvas reçoivent cette naissance à une période ou l'autre de leur existence.

---

[1] Feu de joie se dit en anglais *bonfire*, mais *bone* signifie *os*, et notre auteur, par une étymologie parfaitement arbitraire, fait de *bonfire* « bone-fire », *feu d'os*.

Dans ce monde il y a une naissance prêta appelée *Khouppipasa*. Ces prêtas ont une tête grande de 144 milles, une langue longue de 80 milles, et leur corps est mince, mais extrêmement grand. Ils ne reçoivent ni nourriture ni eau pendant la durée d'un *Boudhântara*. S'ils essayaient de boire de l'eau de la mer, elle disparaîtrait de devant eux comme si l'océan s'était séché. Si un saint *richi* essayait de leur verser dans la bouche toute l'eau des cinq grands fleuves, elle s'évaporerait à la chaleur que leur corps exhale avant qu'ils en eussent goûté une goutte. Tous les êtres excepté les Bodhisattvas sont assujettis aux maux de cette naissance.

Il y a une naissance prêta appelée *Kálakanjaka*. Ces prêtas se poursuivent et se mutilent continuellement les uns les autres avec du feu et des armes brillantes, et cette naissance est reçue par tous excepté les Bodhisattvas.

Les prêtas peuvent recevoir de la nourriture et de la boisson de leurs proches, qui en outre peuvent leur faire du bien en accomplissant en leur nom des œuvres méritoires, par exemple en donnant aux prêtres des aliments, des tasses à aumônes, etc. Mais il y a beaucoup de prêtas dont les démérites sont si grands qu'il est impossible de les assister en cette façon ; toutefois si l'œuvre méritoire ne profite pas aux prêtas elle profite à celui qui l'accomplit. Les pleurs et les lamentations de leurs proches ne font aucun bien aux prêtas, et on ne leur procure aucun avantage en proclamant leurs mérites. [Retour]

Page 448, note 1.

Il y a parmi nous une ancienne coutume encore en vigueur, celle d'avoir une oie rôtie à dîner le jour de la St Michel. Dans sa nouvelle édition des « Jocular Tenures » Beckwith remarque ce qui suit : « On ne peut probablement pas donner de cette coutume d'autre explication que le fait que la St Michel était une grande fête et qu'à ce moment de l'année les oies abondaient ». En Danemark, où la moisson se fait plus tard qu'en Angleterre, on a une oie rôtie à souper la veille de la St Martin.

Il ne semble pas que l'on ait où que ce soit en France l'habitude de manger une oie à la St Michel. A Paris on mange des dindes le jour de la St Martin. On y mange aussi des oies à la St Martin. [Retour]

Page 449, grand texte.

Il y a dans chaque famille, au dire des Chinois, deux objets de culte, la tablette ancestrale et le dieu de la Cuisine. Le culte du second est aussi général que celui des tablettes. On brûle régulièrement de l'encens et des cierges devant le dieu de la Cuisine le 1 et le 15 de chaque mois, matin et soir. Quelques familles brûlent tous les jours de l'encens et des cierges devant ce dieu. A l'occasion des grandes fêtes du cinquième mois, du milieu du huitième mois et du solstice d'hiver au onzième mois, enfin au Nouvel-an, outre l'encens et les cierges, on fait au dieu dans la plupart des familles des offrandes d'aliments, accompagnées de l'incinération de monnaie simulée. *Le dieu de la Cuisine constitue une des institutions caractéristiques de la Chine.* [Retour]

Page 453, lignes 25 et suiv.

Le Rigveda renferme plusieurs cantiques de louange adressés à Agni, dieu du Feu ; du feu, non seulement en qualité d'élément puissant, mais aussi en qualité de feu du foyer et de l'autel, de gardien de la maison, de souverain sacrificateur, de messager entre les dieux et les hommes. [Retour]

Page 457, note.

Hennissant *comme un cheval* avide de provende, quand il sort de la forte prison ; — alors le vent souffle après son haleine ; ton sentier, ô Âgni, est soudain obscur.

O Agni, toi de qui, *comme d'un mâle nouveau-né*, il procède des flammes inextinguibles, la fumée brillante s'élève vers le ciel, car *tu es envoyé comme un messager auprès des dieux*.

Les hommes le pansent lui seul, Agni *éternellement jeune*, *comme un cheval*, le soir et à l'aurore ; ils lui font sa couche comme à un étranger ; la lumière d'Agni, le mâle adoré, est allumée.

. . . . . .

Toi, fort Agni, tu dois être loué dans les fêtes, toi qui, comme un charretier, portes les offrandes aux dieux.

Combats et *chasse les démons loin de nous*. O Jâtavedas, les impies ennemis, ô Agni !

Nous, les sages, nous invoquons le secours du sage, nous, les mortels, *nous invoquons la protection du dieu*, nous invoquons Agni par des hymnes. Remplis ton propre corps, ô Agni, *et accorde-nous le bonheur !*

Puisque nous allons au sacrifice, chantons une hymne à Agni, à celui qui nous entend même de loin.

Lui qui, existant depuis les temps anciens, *a défendu la maison du sacrificateur* quand des tribus hostiles s'assemblaient.

Que même les nations le confessent : « Agni est né, *celui qui terrasse l'ennemi*, qui conquiert du butin dans chaque bataille ».

Celui *dont tu es le messager dans la maison*, dont tu daignes accepter les offrandes, *et dont tu rends le sacrifice efficace*.

De lui en vérité, ô Angiras, fils de la force, on dit que ses offrandes sont bonnes, que ses dieux sont bons et que son autel est bon.

Amène ici, ô serein Agni, ces dieux, amène-les afin qu'on les loue, afin qu'ils acceptent les offrandes.

Quand tu vas *remplir une mission*, ô Agni, on n'entend jamais le bruit *des chevaux de ton chariot mouvant*... etc. [Retour]

Page 472, note 4.

Si une personne superstitieuse désire être introduite dans la présence d'un prince, elle attendra la conjonction de la lune avec le soleil, parce qu'alors la rencontre d'un supérieur par un inférieur est salutaire et profitable. [Retour]

Page 477, lignes 19 et suiv.

Salut à la Lune ! Salut à toi !
Je te prie, bonne lune, déclare-moi
Cette nuit qui sera mon mari.

Il est de rigueur, dit Grose, que celles qui cherchent ainsi à se renseigner aillent se coucher aussitôt après, parce qu'alors elles verront en songe leurs futurs époux.

Aubrey, continue Brand, prétend que cette cérémonie s'accomplissait à la première apparition de la nouvelle lune après le jour de l'an, mais qu'il y avait des personnes qui croyaient que toute autre nouvelle lune était tout aussi bonne ; il assure qu'il a connu deux dames qui, étant demoiselles, avaient pratiqué la chose et avaient vu en rêve ceux qui les avaient épousées ensuite. Les poèmes de Nichol donnent de la supplication à la lune une autre variante que celle de Jamieson. Elle est ainsi formulée :

O nouvelle lune, je te salue !
Et fais qu'une fois j'épouse un homme.
Ou qu'un homme m'épouse ;
Tourne son visage de ce côté aussi vite que tu pourras ;
Fais-moi voir mon bon ami,
Cette bonne nuit.

Nichol note à ce sujet qu'il fallait que celle qui invoquait la lune, dès qu'elle aurait aperçu la première nouvelle lune de l'année, se rendît dans quelque endroit où elle pût placer ses pieds sur une pierre naturellement fixée dans le sol et appuyer son dos contre un arbre ; elle devait, dans cette posture, s'adresser à la lune, et, à moins que les félicités matrimoniales ne lui fussent pas réservées,

elle devait avoir une apparition présentant exactement le futur compagnon de ses joies et de ses peines. [Retour]

Page 479, lignes 21 et suiv.

On dit à Sumatra qu'il y a dans la lune un homme qui file sans interruption, mais que toutes les nuits un rat ronge ses fils. Les habitants du Bima voient dans les taches de la lune des rameaux, sous lesquels est assis un oiseleur qui fabrique des lacets. [Retour]

Page 480, lignes 5 et suiv.

On ne saurait comparer la légende chinoise avec la croyance populaire qui existe en Europe sur un homme qui habite la lune, sans se sentir gagné par la conviction que la superstition des Chinois et le conte de nourrice des Anglais dérivent tous deux d'une même famille, et qu'en outre cette parenté est resserrée par de nombreux rapports secondaires. [Retour]

Même page, dernière ligne et plus loin.

On raconte à Schaumburg-Lippe qu'il y a dans la lune *un homme et une femme*, que l'homme y a été relégué pour avoir jeté sur le chemin de l'église des ronces et des épines, afin d'empêcher les gens d'aller à la messe le dimanche matin, et la femme pour avoir fait du beurre le dimanche. On fait un conte analogue en Souabe et à Marken. Fischart dit « qu'on peut voir dans la lune un petit homme qui a *volé* du bois »...

A l'époque où il servait de quelque chose de former des vœux, disent les Frisons septentrionaux, un homme *vola*, la veille de Noël, des choux dans le jardin de son voisin. Au moment où il s'éloignait avec sa charge, il fut aperçu par les gens, qui l'envoyèrent à la lune par leurs incantations. Tout le monde peut le voir, dans la pleine lune, portant pour toute l'éternité sa charge de choux. On dit qu'il se tourne une fois à chaque veille de Noël. Il y a des gens qui disent que ce qu'il a *volé* sont des branches de saule, et qu'il doit les porter à toujours.

A Silt on fait de lui un *voleur* de moutons, qui attirait ces animaux en leur présentant un paquet de feuilles de chou, et qu'enfin, pour servir d'exemple permanent, il fut placé dans la lune, où il tient constamment à la main un paquet de ce légume.

D'après le mythe domestique des Hollandais, ce malheureux fut surpris *volant* des légumes... Chaucer, dans le « Testament de Cresside » fait allusion à l'homme de la lune et lui attribue aussi un *vol*. Il dit de Madame Cynthia, c'est-à-dire de la lune :

« Son gîte était gris et plein de taches noires,
Et sur sa poitrine un gaillard peint distinctement,
Portant sur son dos un fagot d'épines,
Qui *pour son vol* eut à monter si près du ciel.

Parlant des ombres éparses sur le disque de la lune, Alexandre Necham, ou Nequam, auteur du douzième siècle, fait comme suit allusion à la croyance populaire : — « Nonne novisti quid vulgus vocet rusticum in luna portantem spinas ? Unde, quidam vulgariter loquens ait :

Rusticus in Luna,
Quem sarcina deprimit una,
Monstrat per opinas
Nulli prodesse rapinas » ;

ce que l'on peut traduire ainsi : « Savez-vous ce que l'on appelle le rustre de la lune, qui porte un fagot ? C'est ainsi qu'on dit vulgairement :

Voyez dans la lune le rustre
Que son fardeau fait fléchir ;
Ainsi son fagot montre
Que *le vol* ne profite à personne.

...Dans le charmant poème que, dans les « Allemanische Gedichte », Hebel consacre à l'homme de la lune, il fait de lui en même temps *un voleur* et un contempteur du jour du sabbath... La superstition norvégienne attribuait *le vol* à la lune, et bientôt le

vulgaire en vint à croire que la figure que l'on voyait dans la lune était celle du *voleur*. [Retour]

Page 484, lignes 22 et suiv.

Il n'y a peut-être pas, dans tout le domaine de la mythologie chinoise, d'exemple aussi frappant de notions identiques avec des traditions enracinées en Europe que celui qui est présenté par les légendes relatives à la lune ; et heureusement, dans ce cas particulier, il n'est pas difficile de découvrir l'origine de ce que les Chinois croient. Le célèbre Liou Ngan, auteur, au moins pour une part, des écrits connus sous le nom de Hoaï-nan-tsz', patronnait, comme on le sait bien, les philosophes qui avaient voyagé et se livrait sous leur direction aux études et aux pratiques cabalistiques, qui continuèrent à le captiver jusqu'à sa mort ; de son côté, le fameux astronome Tchang Hung était le disciple avoué de maîtres hindous. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que des ouvrages qui remontent à deux personnages semblables aient mis en circulation une fable hindoue, et il y a quelque lieu de conjecturer que le mot de Chang-ngo (ou, plus proprement, au dire des dictionnaires, Hung-ngo) qui figure dans leurs traités, serait la reproduction abâtardie de quelque son hindou, plutôt qu'une allusion au titre fort douteux attaché à une fonction qui n'est mentionnée qu'obscurément, par rapport à une époque fort antérieure à celle où ils écrivaient... Il vaudrait tout à fait la peine d'étudier de plus près cette légende au point de vue de l'étymologie. [Retour]

Page 485, avant-dernière ligne, et ce qui suit.

Après être restées étendues sans mouvement pendant un an, comme les brahmanes qui font un vœu, les grenouilles ont fait entendre leur voix, réveillée par les averses du ciel. Lorsque les eaux célestes tombent sur elles comme sur un poisson sec couché dans un étang, la musique des grenouilles se rassemble, de même que le mugissement des vaches avec leurs veaux.

Lorsque, aux approches de la saison pluvieuse, la pluie les a mouillées, comme elles l'avaient désiré et en avaient eu soif, l'une va vers l'autre pendant qu'elle parle, comme un fils à son père [1], disant akkhala.

L'une embrasse l'autre quand elles s'ébaudissent à l'averse d'eau, et la grenouille brune, sautant après qu'on lui a fait faire le plongeon, unit son langage à celui de la verte.

Quand l'une répète le langage de l'autre, de même qu'un élève et son maître, chacun de leurs membres est comme en croissance, quand elles conversent éloquemment à la surface de l'eau.

L'une d'entre elles est Bruit-de-vache, l'autre Bruit-de-chèvre, l'une est brune, l'autre verte ; elles sont différentes, quoique elles portent le même nom, et elles modulent leurs voix en plusieurs façons en parlant.

Bruit-de-vache nous a donné, Bruit-de-chèvre nous a donné, la Brune nous a donné, et la Verte nous a donné des trésors. Les grenouilles, qui nous donnent des centaines de vaches, prolongent notre vie dans le riche automne. [Retour]

Page 486, lignes 22 et suiv.

Là où cette hymne parle de grenouilles, elle ne me semble pas viser les grenouilles de la terre, mais les nuages, les grenouilles-nuages, que la lune pluvieuse attire lorsque l'orage est le plus fort... Les hymnes 101 et 102 du septième livre ont été chantées en l'honneur d'Indra (dieu de l'éclair et du tonnerre) ; l'hymne 103 a aussi été chantée en son honneur, toutefois par les nuages du ciel eux-mêmes, par les grenouilles célestes, puisque la grenouille qui coasse, si on la transporte dans le ciel, n'est autre que le nuage tonnant ; en fait, en sanscrit, le mot de *bheka*, qui signifie grenouille, a aussi le sens de nuage... La grenouille, de même que le tonnerre, annonce l'approche de l'orage... Quand Indra et Zeus

[1] Dans l'original, grenouille est pris au masculin.

ont accompli leur œuvre dans le nuage céleste, quand le nuage est dissipé, quand les grenouilles sont enivrées d'eau, elles cessent de coasser... Elles coassent sans interruption jusqu'à ce que le dieu de la pluie exauce leurs désirs, jusqu'à ce qu'il pleuve ; le tonnerre se fait toujours entendre avant la pluie et au moment où l'orage va éclater ; c'est pourquoi, dans le Rig-veda même, on supplie Indou, la lune, comme celle qui apporte la pluie (ou comme la pluie elle-même), de se hâter et d'aller négocier avec Indra, le dieu de la pluie, sur la satisfaction du vœu des grenouilles. C'est donc ici spécialement Indou qui fait droit au désir de pluie des grenouilles. Indou en qualité de lune apporte ou annonce le Soma, la pluie ; et en ceci la grenouille, que nous avons premièrement identifiée avec le nuage, est aussi identifiée avec la lune pluvieuse. Une autre caractéristique de la grenouille a rendu cette identification encore plus naturelle, c'est sa couleur verte (harit). *Harit* (c'est-à-dire le vert aussi bien que le jaune) désignait en sanscrit la lune jaune, le perroquet vert et — la grenouille. [Retour]

Page 496, lignes 15 et suiv.

Il n'y a point de doute que le lièvre mythique ne soit la lune. En sanscrit le *çaça* signifie proprement « celui qui saute », de même que le lièvre, le lapin et les taches de la lune qui suggèrent l'idée d'un lièvre. De là les noms de la lune, *çaçin*, « celui qui est pourvu de lièvres », et *çaçadhara*, *çaçabhrit*, « celui qui porte le lièvre ». [Retour]

Page 513, lignes 26 et suiv.

On ne se servait pas seulement de la lune pour pronostiquer le temps qu'il devait faire, mais aussi pour découvrir les événements futurs, que la croyance populaire prétendait y être vaguement esquissés, et qu'une ingénieuse illusion parvenait toujours à expliquer. [Retour]

Page 557, lignes 25 et suiv.

La croyance primitive (en la vie future), développée logiquement, implique que le défunt n'aura pas seulement besoin de ses armes et outils, de ses vêtements, ornements et autres objets meubles, en même temps que de ses animaux domestiques ; mais qu'il lui faudra aussi la compagnie et les services d'êtres humains. On doit lui rendre après sa mort l'entourage qu'il avait pendant sa vie.

De là les massacres, plus ou moins considérables, qui se sont si généralement pratiqués et qui se pratiquent encore, les sacrifices de femmes, d'esclaves, d'amis. La chose est trop connue pour que j'avance des preuves, et je me borne à signaler cette autre vérité, que l'usage en question prend de l'extension à mesure que la société avance à travers les premières phases de son développement, et que la théorie de la vie future prend des contours plus définis. Chez les Fuégiens, les habitants des îles Andaman, les Australiens, les Tasmaniens, peuplades dont l'organisation sociale n'est encore que rudimentaire, les sacrifices de femmes qui suivent ainsi leurs maris défunts n'ont peut-être pas lieu du tout, et s'ils se pratiquent parfois, ce n'est pas d'une manière assez générale pour que les voyageurs aient mentionné la chose dans leurs descriptions de ces populations. Il en est autrement chez des peuples plus avancés. Ces sacrifices sont un trait de mœurs établi en Polynésie, chez les Nouveaux-Calédoniens, chez les Fidjiens et, plus sporadiquement, chez les habitants, moins barbares, des îles Tonga ; en Amérique, chez les Chinooks, les Caraïbes, les Dakotahs ; en Afrique, chez les habitants du Congo, les nègres de l'intérieur, les nègres des côtes, et sur la plus grande échelle chez les habitants de Dahomey... Au Pérou, quand un Inca venait à mourir, on immolait sur sa tombe ses serviteurs et ses concubines favorites, et l'on prétend que le nombre des victimes s'élevait parfois à un millier.

On se convaincra de l'intensité de la croyance sur laquelle se basent des coutumes semblables, si l'on a la preuve que souvent les victimes acceptent volontairement de mourir, parfois le désirent même... Garcilasso dit que les femmes d'un Inca décédé « s'offraient volontairement pour être tuées, et que leur nombre était souvent si grand que les officiers étaient obligés de s'interposer, disant qu'il en était parti assez pour le moment » ; d'après Cieza, quelques-unes de ces femmes s'étranglaient avec leurs propres cheveux et se donnaient ainsi elles-mêmes la mort. Simon dit de même des Chibchas qu'on enterrait avec les cadavres « les femmes et les esclaves du défunt qui en étaient les plus désireux ». Anciennement, quand on enterrait un roi au Congo, une douzaine de jeunes filles sautaient dans la tombe et étaient enterrées vives pour le servir dans l'autre monde. Ces filles apportaient alors tant d'empressement à rendre ce service à leur prince décédé qu'il leur arrivait de se tuer entre elles dans les efforts qu'elles faisaient pour se devancer. Enfin, dans le Dahomey, dès que le roi est mort ses femmes se mettent à détruire tous ses meubles et ses objets de valeur, et en même temps ce qu'elles possèdent elles-mêmes, et à se tuer les unes les autres. Dans une de ces occasions deux cent quatre-vingt-cinq femmes furent tuées ainsi avant que le nouveau roi pût mettre fin au carnage. [Retour]

Page 559, lignes 27 et suiv.

Qu'une femme reste attachée toute sa vie à un seul mari et ne se remarie pas est la doctrine reçue de l'Empire ; mais dans cette manière d'agir il y a une grande différence entre la veuve chaste et la suttie. La suttie suit sans crainte son époux dans la tombe au décès de celui-ci, et quoique son sort puisse être dur, bien plus dur est celui de la veuve chaste. La suttie n'a plus de peines à endurer, mais la veuve les a pendant des années encore ; l'une sacrifie sa vie pour échapper à ces maux, l'autre les combat avec courage. De plus les sutties n'ont pas toutes les mêmes motifs de faire le sacrifice de leur vie ; parfois c'est la crainte de la pauvreté et l'incapacité de

pourvoir à leurs besoins, ou bien, dans l'intensité de leur deuil, elles négligent de penser à l'avenir, oubliant qu'après la mort de son mari les devoirs de la femme deviennent deux fois plus grands. Le plus loin d'elle se trouvent les vieux parents de son époux, dont elle doit avoir soin à l'intention de leur fils ; le plus près d'elle sont les enfants du défunt, qu'il faut enseigner et instruire comme le père l'aurait voulu, sans préjudice des nombreux devoirs domestiques qu'il y a à remplir, en trop grand nombre pour pouvoir les énumérer. Peut-on dire maintenant un seul moment que toutes les responsabilités de la femme prennent fin après la mort de son mari ?

C'est ainsi que des distinctions honorifiques pour les veuves sont mentionnées dans les lois canoniques, mais qu'il n'y est rien dit des sutties. Comme la loi contre l'attribution de tablettes n'a pas été promulguée jusqu'à maintenant, Nous donnons en conséquence ce décret. Que la magistrature le distribue dans tout l'Empire et à chaque hameau, afin que les ignorants apprennent la vraie vertu filiale et qu'il soit enseigné aux veuves qu'il est de leur devoir de conserver leur vie. Si, après la publication de ce décret, les gens continuent cette pratique, Nous n'accorderons point de distinctions honorifiques ; leurs familles s'augmenteront, et les sentiments du peuple seront excités à discontinuer cette pratique. [Retour]

Page 566, lignes 14 et suiv.

La présence très fréquente d'ossements de quadrupèdes dans les tumulus semble indiquer que l'on célébrait généralement des fêtes sépulcrales en l'honneur des morts. [Retour]

Page 567, lignes 6 et suiv.

A l'approche du jour des Morts... on laisse brûler toute la nuit une lumière dans chaque maison ; une porte, ou pour le moins une fenêtre, demeure ouverte, et on laisse le souper sur la table, même en y ajoutant quelque chose ; on va se coucher de meilleure heure que d'habitude, — le tout pour que les chers petits anges puissent entrer sans être dérangés. Telle est la coutume des paysans du

Tyrol, de la vieille Bavière, du Palatinat supérieur et de la partie allemande de la Bohême. [Retour]

Page 568, lignes 26 et suiv.

L'état d'hostilité peut s'expliquer sans longues recherches... Pendant les phases inférieures que traverse la société, la guerre se montre à nous comme une des conditions de l'établissement des gouvernements et de la subordination des classes... Quiconque est étranger à un groupe, lui est hostile... Quiconque n'est pas avec eux, est contre eux — c'est un rival dans la lutte pour les aliments, un pillard éventuel du camp et un ravisseur possible des femmes. Mettez devant vous la carte du monde, cherchez-y les populations que la ferme main d'un gouvernement ne tient pas en bride, là vous trouverez l'hostilité à l'état endémique, tribu contre tribu, famille contre famille... L'état d'hostilité est l'état normal de la race dans les premiers temps ; il est inhérent à la division indépendante des hommes en petites communautés. [Retour]

Page 586, lignes 24 et suiv.

La divinité a réparti aux villes divers gardiens ; et, de même que l'âme est donnée aux enfants à leur naissance, des génies spéciaux sont assignés aux sociétés spéciales des hommes. [Retour]

Page 592, avant-dernière ligne, et plus loin.

D'après les Yorubans (Afrique) et beaucoup de nos adorateurs de fétiches, les rêves ne sont pas une action irrégulière et une activité partielle du cerveau, mais tous des révélations qu'apportent les mânes des défunts.

Dans toute l'île de Madagascar les habitants prêtent aux rêves une attention religieuse, persuadés que leurs bons démons s'en servent pour les avertir de ce qu'ils doivent faire ou éviter. Enfin, lorsqu'ils rêvent de leurs amis ou parents défunts, les sauvages croient fermement avoir reçu la visite de leurs esprits, d'où ils tirent la croyance, non certes à l'immortalité de l'âme, mais à sa

survivance après le corps. C'est ainsi que les Veddahs de Ceylan croient aux esprits, parce que les membres défunts de leur parenté les visitent dans leurs rêves, et que les Manganjas (Afrique méridionale) appuient explicitement sur le même fait leur croyance en une vie future. Souvent on a pu voir des personnes que l'image d'un parent mort poursuivait dans leur sommeil, sacrifier une victime sur la tombe du défunt, afin, disent-elles, de lui procurer le repos... Les habitants de Tonga croyaient que les âmes des chefs avaient le pouvoir de revenir dans leur île pour inspirer des prêtres, les membres de leur famille, ou d'autres personnes, ou pour apparaître dans les songes. [Retour]

Page 594, lignes 4-8.

Parfois le magistrat du district se rend dans ce temple dans le but d'y présenter ses hommages et d'y demander conseil dans les cas difficiles ; et quelquefois il ajourne son tribunal au même endroit, afin d'entourer le procès de plus de solennité et d'inspirer aux témoins une crainte qui les portera à dire la vérité. [Retour]

Page 595, note 3.

Les formes les plus solennelles sous lesquelles à ma connaissance on prête serment en Chine, consistent à couper la tête d'un coq et à l'attacher, en compagnie d'un papier sur lequel le serment se trouve écrit, à la qui se trouve vis-à-vis de l'idole, et de traverser le feu devant l'autel de Tch'ing Hoang ; aussi croit-on très généralement qu'un parjure commis dans de telles circonstances ne peut pas manquer d'attirer sur son auteur un très prompt châtiment. [Retour]

Page 606, lignes 22-24.

Le coq du matin chanta fort.
Et à ce son il recula rapidement
Et disparut de notre vue. [Retour]

Page 626, lignes 13-17.

On trouve mentionnée dans de très anciens ouvrages la coutume, actuellement en vogue chez le peuple, d'appeler l'âme, immédiatement après le décès, en la priant de revenir. Elle doit avoir existé depuis plus de deux mille ans. Les amis du défunt se rendent auprès du puits, sur le toit, au coin nord-ouest de la maison, et dans d'autres parties encore de l'édifice, et crient à l'esprit de revenir. [Retour]

Lignes 24 et 25.

A une époque plus superstitieuse, peut-être dès le début, on a voulu par cette coutume tâcher de persuader l'âme de revenir et de rendre la vie au corps. [Retour]

Page 629, lignes 3 et suiv.

La coutume de placer des provisions dans le tombeau ou dessus est si répandue qu'il serait fastidieux d'énumérer tous les cas que j'ai devant moi. Il suffira de quelques exemples. On peut citer en Afrique les gens de Cherbro, dont Schön dit « qu'ils ont la coutume de porter du riz et d'autres aliments aux tombes de leurs amis défunts » ; les gens du Loango, qui, au dire de Proyart, déposent de la nourriture près de la tombe ; les nègres de l'intérieur, dont Allen rapporte qu'ils mettent de la nourriture et du vin sur les sépultures ; et les sanguinaires habitants de Dahomey, qui, d'après Burton, placent sur le tombeau un bassin en fer, dans lequel « on verse de l'eau ou du sang, pour servir de boisson au défunt ». Si nous passons en Asie, nous retrouverons cette coutume parmi les tribus montagnardes de l'Inde. Les Bhils font cuire du riz et en laissent une partie là où le cadavre a été enterré, et le reste au « seuil de l'ancienne demeure du défunt, pour servir de provision pour l'esprit » ; on a constaté des coutumes analogues chez les Santals, les Koukies, les Karens. En Amérique, on peut citer, parmi les races incivilisées, les Caraïbes, qui déposent les cadavres dans des grottes ou dans des sépulcres avec de l'eau et des aliments. Mais cette habitude avait pris son plus grand développement parmi

les races civilisées qui n'existent plus maintenant. Les Chibchas enfermaient les corps morts dans des cavernes artificielles, les revêtaient de beaux manteaux et déposaient tout autour d'eux un grand nombre de gâteaux de maïs et de *mucuras* de chicha (sorte de boisson) ; et quant aux Péruviens, Tschudi rapporte « qu'ils disposaient devant les corps deux rangées de pots remplis de guyane, de maïs, de pommes de terre, de viande de lama séchée, etc., recouverts au moyen d'autres pots plus petits. On rangeait en outre des deux côtés, en demi-cercle, des vases et des pots contenant de l'eau et du *chicha* et recouverts au moyen de vases à boire ». [Retour]

Deux lignes plus loin.

Après les obsèques ils retournaient au tombeau pendant vingt jours, et y déposaient des aliments et des roses ; ils le faisaient de nouveau au bout de quatre-vingts jours, puis de quatre-vingts en quatre-vingts jours. [Retour]

Page 630, lignes 15 et suiv.

D'après Gebhardi, les Misniens, les Lausitziens, les Bohèmes, les Silésiens et les Polonais sortaient de grand matin avec des torches le premier de mars, se rendaient au cimetière et offraient de la nourriture au bénéfice de leurs ancêtres. D'après Grimm, les Esthoniens déposent de la nourriture pour les morts dans la nuit du deux novembre, et sont contents si au matin on découvre que les provisions ont été en partie consommées. [Retour]

Page 631, lignes 8 et suiv.

Chaque mort qui survient de temps en temps dans toute tribu ajoute un nouvel esprit à tous les esprits de ceux qui sont morts auparavant. Nous avons vu que, primitivement, on se figure ces esprits comme se trouvant dans le voisinage immédiat — hantant l'habitation du défunt, errant autour de sa tombe, se tenant dans les buissons voisins. Ce monde toujours croissant d'esprits finit par former, à l'entour de la population des vivants, une seconde

population, d'ordinaire invisible, mais dont on aperçoit parfois quelques membres. Voici quelques exemples :

Chez les Australiens on croit que les êtres surnaturels qui ont cette origine se trouvent partout : le pays tout entier, les bois, les eaux, les rochers, sont remplis de leur multitude. Les Veddahs, qui se confient « aux ombres de leurs ancêtres et de leurs enfants », croient que l'air est peuplé d'esprits, que chaque rocher et chaque arbre, chaque forêt et chaque colline, bref chaque partie du paysage, a son *genius loci*. Les Tasmaniens s'imaginent l'existence d'une armée d'esprits malfaisants et de méchants lutins, qui ont leurs repaires dans les cavernes, les forêts, les gorges de montagnes, les sommités. Dans l'idée des Karens, le monde est plus peuplé d'esprits que d'hommes. Ils se sentent entourés de toutes parts par les esprits des morts qui les ont quittés. Et de même les Tahitiens se figuraient vivre au milieu d'un monde d'esprits, qui les entouraient nuit et jour, surveillant chacune de leurs actions. [Retour]

Page 632, lignes 30 et suiv.

Chez les races les plus reculées chacun considère tout autre homme comme lui étant naturellement, presque nécessairement hostile ; chez les races un peu plus avancées on a ce sentiment à l'égard de tout individu appartenant à une autre tribu. Étranger et ennemi sont synonymes, et un esprit n'est qu'un membre d'une tribu invisible. [Retour]

Page 635, lignes 5 et suiv.

L'exorcisme se pratique encore dans l'Église catholique romaine, qui a des exorcistes spécialement chargés de cette fonction. On l'a pratiqué journellement dans l'Église d'Angleterre jusqu'à l'an 1550 ; on y exorcisait les petits enfants avant le baptême, en prononçant les mots : « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, je te commande, esprit impur, de sortir et de quitter cet enfant ». On a encore exorcisé de temps en temps jusqu'en 1665, si ce n'est plus

tard encore : en 1665 un ecclésiastique du nom de Ruddle avait une licence pour exorciser, délivrée par l'évêque d'Exeter, et réussit, d'après son propre récit, à soumettre l'esprit d'une femme en employant les moyens destinés à combattre les démons, le cercle magique, le pentacle, etc. Et ce n'est pas tout. La pratique ecclésiastique d'exorciser l'eau destinée au culte a persisté jusqu'au protestantisme ; or cette pratique implique la supposition, primitive qu'il y a partout en grande quantité des démons invisibles. [Retour]

Page 636, lignes 13 et suiv.

D'ordinaire l'exorciste s'efforce d'effrayer le méchant habitant du corps de son patient au moyen de cris, de gesticulations et de grimaces terribles. Chez les tribus californiennes le docteur « s'accroupit en face de son patient et aboie contre lui plusieurs heures durant à la manière d'un mâtin furieux » ; les docteurs des Koniaga se font assister d'une femme chargée des grondements et des grognements... On peut citer comme typique la méthode attribuée par Herrera aux Indiens de Cumana. « Si, dit-il, la maladie augmentait d'intensité, ils disaient que le patient était possédé par des esprits ; ils lui passaient la main sur tout le corps, prononçaient des incantations, léchaient et suçaient certaines articulations, disant qu'ils extrayaient des esprits : ils prenaient un rameau provenant d'un certain arbre dont le médecin seul connaît la vertu, s'en chatouillaient la gorge jusqu'aux vomissements et au sang, soupiraient, rugissaient, tremblaient, frappaient du pied, faisaient toutes sortes de grimaces, suaient pendant deux heures, et enfin expectoraient une espèce de crachat épais au milieu duquel se voyait une petite boule noire et dure, que les proches du malade emportaient dans les champs, disant : « Va-t-en, diable » ! [Retour]

Page 637, note.

On peut aussi considérer comme typiques des idées qui se sont primitivement formées celles des Amazoulous, dont on a fait l'objet de si attentives investigations et que l'on a si nettement décrites.

Remarquons en premier lieu que l'on commence d'ordinaire par produire un dérangement physique qui amène une perturbation mentale. Le jeûne est nécessaire. Ils disent qu'un « corps continuellement bourré d'aliments ne peut pas voir ce qui est secret ». En outre, « un homme qui commence à être Inyanga ne s'endort pas... son sommeil est sans cesse interrompu, il devient une maison de songes ». Remarquons en second lieu que l'on prend pour de l'inspiration le désordre mental parvenu à un certain degré d'intensité. Quand la preuve, la perturbation, n'est pas très marquée, il y a des gens qui la mettent en doute et disent : « Non. Le gaillard est simplement fou. Il n'y a pas d'Itongo (esprit d'un ancêtre) en lui ». D'autres disent : « Oh ! il y a un Itongo en lui ; il est déjà Inyanga ». Remarquons enfin que la preuve décisive de l'inspiration supposée consiste dans le succès de l'inspiré. [Retour]

Page 648, lignes 9-11.

Une vie future où l'on suppose utiles les simulacres des objets dont on a besoin, après qu'ils ont été consumés par le feu, ne peut être conçue que comme une ombre de vie. [Retour]

Page 651, lignes 25 et suiv., et 652, lignes 1 et suiv.

Quand un amant couvre de baisers la miniature de sa dame, il se trouve évidemment sous l'influence d'une association d'idées entre l'apparence et la réalité. Dans certains cas les associations de ce genre agissent plus énergiquement encore. Une jeune dame de ma connaissance avoue ne pas pouvoir dormir dans un appartement aux parois duquel se trouvent des portraits ; et l'on trouverait d'autres exemples de la même répugnance. Dans ces cas, la certitude que l'on a que les portraits sont simplement de la toile et des couleurs n'est pas suffisante pour détruire le sentiment qu'il y a quelque chose de plus. La vive apparence qui a été présentée aux yeux fait naître si fortement l'idée d'une personne vivante, qu'on ne parvient pas à la chasser de son sentiment intime.

Supposons maintenant l'absence de culture, supposons des hommes étrangers aux idées d'attribut, de loi, de cause, dans l'impossibilité de faire une distinction entre ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas, entre le possible et l'impossible, — le sentiment d'une présence vivante créé par l'association des idées devra nécessairement persister. Comme il n'y a dans l'impression reçue rien qui soit contredit par les connaissances que l'on a acquises, cette impression irrésistible devient une croyance. [Retour]

Page 652, lignes 28 et suiv.

Sur la bière se trouvait l'image du roi défunt, portant une couronne d'or enrichie de diamants et tenant deux boucliers, l'un en or, l'autre en argent ; les mains étaient couvertes de gants blancs, et les doigts étaient ornés de bagues très précieuses. Cette image était habillée de brocart d'or, etc... On le porta solennellement dans cet état à l'église de Notre Dame. — Spencer ajoute à cette citation : On observait cet usage aussi pour des princes. Parlant du père du grand Condé, Madame de Motteville dit : « On servit pendant trois jours l'effigie de ce prince, selon l'usage ; quarante jours ayant été la durée de temps pendant lequel à l'origine on présentait aux heures habituelles de la nourriture à une effigie de ce genre ». Monstrelet décrit une poupée semblable qui figura aux obsèques de Henri V d'Angleterre ; et l'on conserve encore à l'Abbaye de Westminster les effigies de plusieurs monarques anglais qui ont été honorées de cette façon lors de leurs funérailles ; les autres se sont émiettées de vétusté. [Retour]

Page 665, lignes 4 et suiv.

Quant à la création, la seule loi qu'ils connaissent dans la manière dont l'univers tel qu'il existe s'est construit est celle de la spontanéité et du développement propre. Ils considèrent tout comme étant devenu de soi-même ce qu'il est. Ils ne tirent pas, des marques d'un plan et d'une intention qui se trouvent dans la nature, la conclusion qu'elle doit avoir eu un auteur intelligent.

D'autres nations païennes ont connu cet argument de la théologie naturelle, mais non pas les Chinois. Toutes leurs descriptions de la naissance du monde obéissent à cette idée de la production spontanée. Quand on leur expose la doctrine chrétienne de la création et qu'on leur cite les faits qui montrent l'infinie sagesse déployée par le Créateur, ils trouvent raisonnable ce qu'on leur dit, mais ils ne croient point pour cela devoir renoncer à leur idée à eux de l'origine spontanée de l'univers. Ils ne parlent pas des œuvres de la nature ou des *œuvres* de Dieu, lorsqu'ils contemplent le spectacle sans cesse changeant que cet univers étale aux yeux des hommes. Ils l'appellent de préférence le « ciel vivant » et la « terre vivante ». « Pourquoi, leur a-t-on souvent demandé, parlez-vous, comme si c'étaient des êtres vivants, de ces choses qui sont de la matière inerte formée de rien par la main de Dieu ? Le ciel et la terre ne sont sans doute pas des personnes » ? « Pourquoi pas ? répondent-ils. Le ciel répand sur la terre la pluie et la lumière. La terre produit le blé et l'herbe. Nous les voyons toujours en mouvement, et par conséquent il nous est loisible de dire qu'ils sont vivants »... Ils ont accepté sans difficulté la notion de deux pouvoirs qui régissent la nature, et qu'ils appellent le ciel et la terre. Au lieu de dire qu'ils adorent Dieu, ils disent plus fréquemment qu'ils adorent le ciel et la terre. A la moisson, quand le laboureur a rentré ses gerbes, il reconnaît qu'il est de son devoir de « remercier le ciel et d'adorer la terre ». [Retour]

Page 669, lignes 18 et suiv.

De même que le dieu de la Guerre... le dieu des Lettres représente au moins en quelque mesure un original purement humain, et est redevable de sa personnalité divine au système sous l'empire duquel le souverain pontife de la Chine a le droit de conférer aux âmes de personnes mortes des attributs et des pouvoirs divins... On représente la divinité tantôt sous la forme d'un respectable sage plein de dignité, tantôt sous l'apparence d'un être informe, monstrueux, réveillant l'idée d'un démon irrité bien plutôt

que celle d'un bienfaisant habitant des régions célestes. Ce dualisme qui règne dans les images explique l'origine de la croyance actuelle relative aux patrons surnaturels des lettres et des études. [Retour]

Page 672, note 4.

La croyance aux esprits et leur culte est dans l'Inde plus ancien que le brahmanisme, que les Védas, que l'immigration aryenne ; c'est la religion primitive de la race noire autochtone, la religion primitive de toute la branche fino-turco-mongole au sens le plus étendu du mot, en y comprenant les Chinois, les Tibétains et les Indochinois. Malgré brahmanisme et bouddhisme, malgré islamisme et christianisme, elle a persisté, tantôt à l'état latent, tantôt sous forme de culte ouvertement pratiqué, dans presque toutes les contrées de l'Inde, en particulier dans l'Himalaya, dans le Dekhan tout entier, en Indochine et à Ceylan ; même, s'il était possible de lire au fond des cœurs, on découvrirait probablement que dans toutes ces contrées elle a en secret plus d'adhérents qu'aucune des quatre religions qui viennent d'être nommées, de même du reste aussi qu'en Europe, jusqu'à l'impie époque du réveil des lumières, l'église chrétienne avait moins d'adhérents que la croyance aux démons, c'est-à-dire la croyance aux esprits, aux fantômes, aux sorciers, aux lutins, à la magie, aux prédictions et aux pressentiments. Le bouddhisme pur rejette, il est vrai, plus décidément que tout autre culte, celui des esprits, ce que l'on a appelé le culte du Diable ; mais en pratique il lui a été d'autant plus impossible de résister à l'envahissement de la croyance aux esprits qu'il s'adressait aux classes les plus infimes de la population, s'abaissant jusqu'aux castes mêlées et aux Tchândâlas. [Retour]

Page 679, lignes 21 et suiv.

Les empereurs de la Chine invitent leurs ancêtres à prendre part au banquet avec Chang Ti, le souverain suprême... Les hommes d'État expérimentés et âgés avec qui ils prennent conseil agissent

conformément aux précédents, et recommandent invariablement de placer les tablettes ancestrales de l'empereur sur l'autel des sacrifices en compagnie de celle de Chang Ti. Les empereurs se sont toujours rangés à leur opinion... On place la tablette de Chang Ti, portant l'inscription « Hwang-tien Chang-ti », sur la terrasse supérieure de l'autel, de sorte qu'elle fait face au sud et qu'elle se trouve immédiatement en face de l'empereur agenouillé. On dispose les tablettes des ancêtres de l'empereur en deux rangs, l'un faisant face à l'est, l'autre à l'ouest. On place des offrandes devant chaque tablette. [Retour]

Page 681, note, lignes 9 et suiv.

En ma qualité de missionnaire, je me suis toujours réjoui, et j'ai dû me réjouir, de tout ce que les classiques chinois renferment de nature à pouvoir, au point de vue chrétien, être appelé de bonne théologie. Si réellement il n'y avait rien de semblable à trouver chez les Chinois, il faudrait désespérer de jamais pouvoir réussir à propager la foi chrétienne parmi eux. [Retour]

Page 681, lignes 19 et suiv.

Il y a un grand avantage à employer le terme de Chang Ti pour dire Dieu ; c'est qu'alors nous pouvons dire aux Chinois : « Nous ne vous prêchons pas de nouveaux dieux, mais bien celui que vos ancêtres ont connu et ont partiellement servi ; repentez-vous et détournez-vous de vos idoles actuelles et de leurs vaines fables, pour vous convertir au vrai Dieu, celui de vos ancêtres ». Cela fait généralement de l'impression sur les Chinois. [Retour]

Page 682, lignes 3 et suiv.

Il y a de forts motifs de conclure par induction que les anciens souverains chinois adoraient sous ce nom les esprits de leurs ancêtres divinisés, de qui ils attendaient aide et secours ; un seul Chang Ti suffisait à protéger l'empire, et il se perpétuait d'une dynastie à l'autre, quelle que fût la famille chargée pour le moment d'occuper le trône, et on lui attribuait une dignité et un pouvoir

illimités, tandis que le monarque en possession comprenait dans ses dévotions et ses sacrifices tous ces prédécesseurs, dont il désirait les faveurs spirituelles. L'idée renfermée ainsi dans le nom de Chang Ti implique un grand nombre de monarques déifiés, à qui, en qualité de patrons du trône qu'ils occupaient autrefois, l'occupant actuel adresse jusqu'à ce jour encore ses supplications pour obtenir leur secours spirituel.

Il y a dans le livre des Odes et dans celui des Annales beaucoup de passages que l'on ne comprend bien qu'en les lisant sous l'empire de cette conception ; aucune autre ne les explique aussi bien. Voyez en particulier dans le *Chi-king* les odes intitulées [][] et [][], et le chapitre [][] du Chou-king. Il n'y a point de doute que l'idée fondamentale de Ti ne soit celle d'un chef de rang suprême ; mais pour pouvoir, sans courir risque de commettre une grave erreur, employer le terme de Chang Ti dans le sens de Jéhova, quand on enseigne les vérités chrétiennes aux Chinois, il faudrait démontrer mieux qu'on ne l'a fait que ce terme ait jamais désigné le vrai Dieu. [Retour]

Page 684 et suiv.

Le lecteur ne trouvera dans les ouvrages de Confucius rien qui jette du jour sur les grands problèmes relatifs à la condition et à la destinée humaines. Il n'a spéculé ni sur la création de ce qui existe, ni sur sa fin. Il n'a pas éprouvé le besoin d'expliquer l'origine de l'homme, et il ne s'est pas efforcé de savoir ce qui l'attend après la mort. Il ne s'est occupé ni de physique, ni de métaphysique. Voici ce que le *Loun-yu* dit des sujets traités dans ses leçons : « Ses discours roulaient fréquemment sur le Livre de la Poésie, le Livre de l'Histoire (le *Chi-king* et le *Chou-king*) et sur le maintien des règles de la bienséance. Il enseignait les lettres, la morale, la dévotion de l'âme et la véracité. Quant aux choses extraordinaires, aux tours de force, aux états de désordre et aux êtres spirituels, il n'aimait pas à en parler ».

Confucius ne mérite aucun blâme pour le silence qu'il a gardé sur les sujets désignés ici. Il les ignorait, et pour une grande part cela a été son malheur. On ne les lui avait pas enseignés. Jamais ses oreilles n'avaient entendu ni ses yeux vu ce qui les constitue, et, pour son esprit tourné vers la pratique, il semblait pire qu'inutile de se fatiguer la pensée au milieu d'un monde d'incertitudes.

On a, en effet, demandé s'il n'a pas apporté des modifications à l'antique croyance chinoise ; mais je ne puis me persuader qu'il l'ait fait d'une manière consciente et de propos délibéré. Avec un autre tempérament intellectuel il aurait peut-être exposé certains points des anciennes croyances, ce qui aurait été plus profitable que le vague où il a laissé ces questions, et l'on peut même se demander si par cette abstention Confucius n'a pas été infidèle à ses guides. Mais qu'il ait fait des suppressions ou des adjonctions en faveur d'articles de foi de sa propre invention, est une accusation qu'il n'a point méritée.

Je citerai deux sujets importants sur lesquels, plus j'y réfléchis, plus il me semble qu'il est resté au dessous de la foi des sages venus avant lui. Le premier concerne la doctrine sur Dieu. Ce nom revient fréquemment dans le *Chi-king* et dans le *Chou-king*. *Ti* ou *Chang Ti* y figure comme un être personnel, qui règne dans le ciel et sur la terre, qui a donné à l'homme sa nature morale, qui gouverne les nations, par qui règnent les rois et les princes décrètent la justice, qui récompense les bons et punit les méchants. Confucius préfère parler du Ciel... Il n'emploie pas une seule fois le nom personnel d'un bout à l'autre du *Loun-yu*. Je dirais qu'il manquait de religion [1], plutôt que de dire qu'il était irréligieux ; mais sa froideur de tempérament et de pensée à ce sujet fait que son influence est défavorable au développement d'un vrai sentiment religieux parmi les Chinois en général, et elle a frayé la

[1] L'auteur fabrique le mot unreligieux=non-religieux, pour l'opposer à irréligieux ; nous ne pouvons pas faire cela en français.

voie aux spéculations des lettrés du moyen-âge et de l'époque moderne, qui les ont exposés à être accusés d'athéisme.

Secondement, depuis les temps historiques les plus reculés a existé en Chine le culte d'autres êtres spirituels, — spécialement, et pour chaque individu, le culte des ancêtres défunts. Confucius a considéré cela comme une institution que l'on devait pieusement maintenir. « Il sacrifiait aux morts comme s'ils avaient été présents ; il sacrifiait aux esprits comme si les esprits avaient été présents. Il disait : « J'envisage mon absence du sacrifice comme si je ne sacrifiais pas » ». Les offrandes aux morts doivent être sorties de la croyance en la continuation de l'existence après la mort. On ne saurait supposer que ceux qui les ont instituées aient pensé qu'au terme de la vie ici-bas toute existence consciente prend fin. Mais Confucius ne s'est jamais catégoriquement expliqué sur ce sujet. Il essayait de l'éluder. « Ki Lou le questionna au sujet du service des esprits des morts, et le Maître dit : « N'étant pas en état de servir les hommes, comment pouvez-vous servir leurs esprits ? » Le disciple reprit : « Je m'enhardis à interroger au sujet de la mort », et il reçut la réponse : « Ne connaissant pas la vie, comment connaîtriez-vous la mort ? » ». Plus remarquable encore est un entretien qu'il eut avec un autre disciple, rapporté dans les « Conversations familières » : « Tsz' Koung l'interrogea, disant : « Les morts ont-ils connaissance (de nos services), ou sont-ils sans connaissance » ? Le Maître répondit : « Si je disais que les morts ont cette connaissance, je craindrais que des fils affectueux et des petits-fils respectueux ne fissent des dépenses exagérées en rendant les derniers devoirs aux défunts ; et si je disais que les morts n'ont pas cette connaissance, je craindrais que des fils sans affection laissassent leurs parents sans sépulture. Vous n'avez pas à désirer, Tsz', de savoir si les morts ont connaissance ou non. Rien ne presse à ce sujet pour le moment. Plus tard vous le saurez en ce qui vous concerne » ». Certes, ce n'est pas ainsi qu'un sage doit enseigner. Il dit quelque part qu'il n'avait rien de caché pour ses disciples. Pourquoi donc ne leur dit-il pas franchement le fond de sa

pensée sur un sujet aussi intéressant ? Je suis porté à penser qu'il doutait plus qu'il ne croyait. Autrement, on aurait peine à comprendre qu'à une question sur ce qui constitue la sagesse, il ait pu répondre : « Se vouer sérieusement aux devoirs envers les hommes, et, tout en respectant les êtres spirituels, se tenir à distance d'eux, voilà ce qu'on peut appeler de la sagesse ». [Retour]

Page 686, lignes 23 et suiv.

Il est humain, religieux, religieux au sens propre et étroit du mot, d'honorer et de fêter le souvenir des parents, des bienfaiteurs, des amis défunts, et, en ce qui concerne les groupes nombreux, le souvenir des grands hommes et de ceux qui ont servi l'humanité, des docteurs et des pasteurs des peuples, de conserver pieusement leur image et ce qui est resté de leur substance terrestre, en général ce qui les rappelle vivement. On tient pour sacrés les lieux qu'ils ont fréquentés pendant leur vie, pour sacrées leurs demeures dernières, pour sacrées les reliques qui restent d'eux comme gages du souvenir qu'on leur conserve. Cette humaine religion de la piété filiale est commune à tous les âges et à tous les peuples, car tout homme honnête et sensible la professe ; elle constitue un élément essentiel de toutes les religions positives, même lorsqu'elle n'a pas dégénéré en culte des images et des reliques ecclésiastiquement réglé. [Retour]

Page 690, lignes 25 et suiv.

Actuellement l'éducation est très répandue dans toute la Chine. Les maîtres d'école y pullulent plus que dans tout autre pays, et dans toutes les écoles c'est Confucius qu'on enseigne. Il y a plus de douze siècles que l'on met en pratique les examens comparatifs et que l'on choisit les fonctionnaires civils parmi les vainqueurs de ces concours. Les ouvrages classiques sont les livres qui servent de texte. C'est là presque exclusivement que se prennent les thèmes qui servent à juger des connaissances et des talents des candidats. Tous les magistrats de la Chine sont donc versés dans tout ce qui

est rapporté au sujet du sage et dans l'antique littérature qu'il a conservée. Ses pensées sont familières à chaque fonctionnaire, qui devient à son tour un double, plus ou moins ressemblant, de Confucius.

Quelque nombreux que soit le personnel des fonctionnaires civils en Chine, ils ne forment qu'une fraction du nombre des étudiants, et les étudiants, c'est-à-dire ceux qui se font lettrés par profession, ne forment qu'une fraction du nombre de ceux qui suivent l'école pendant un temps plus ou moins long. Mais, que l'on ait poussé ses études plus ou moins loin, ce sont toujours les écrits de Confucius qui en ont été l'objet. Il y a contre la paroi, dans un grand nombre d'écoles, une tablette ou une inscription consacrée au sage, et l'on exige de chaque élève que, le matin du un et du quinze de chaque mois, en entrant à l'école il ait pour premier soin de s'incliner devant la tablette, par manière d'adoration. Ainsi quiconque en Chine reçoit la plus légère teinture de science, la puise à la fontaine de Confucius. Ils reçoivent ses leçons et lui rendent hommage, les deux ensemble. J'ai eu plusieurs fois à rappeler qu'on affirme que de son vivant il avait trois mille disciples. Maintenant il en a des centaines de millions. En disant cela, il est à peine nécessaire de déduire quoi que ce soit pour compte des taoïstes et des bouddhistes, parce que, ainsi que le remarquait Sir John Davis : « Quelles que soient les autres opinions ou la foi d'un Chinois, il aura toujours soin de traiter Confucius avec respect ». Depuis deux mille ans, il trône sans conteste, éducateur suprême de ce pays débordant d'habitants. [Retour]

Page 698, note 5, lignes 6 et suiv.

Le fait que l'alchimie s'est établie plus anciennement en Chine, qu'elle y a possédé une littérature étendue avant l'arrivée des mahométans, que les matières employées et le but poursuivi sont les mêmes en Chine et en Arabie, enfin qu'il est historiquement acquis que dans le cours du septième et du huitième siècle il y a eu des relations fréquentes entre les deux contrées, tout cela porte à

conjecturer que l'alchimie n'a pas été inventée par les sectateurs de Mahomet, mais empruntée par eux aux Chinois. [Retour]

Page 698, dernière ligne, et pages suiv.

Nous entendons souvent parler de l'élixir d'or, mais les gens n'en parlent pas comme si l'on pouvait se le procurer au temps où nous vivons : tous disent que les génies des anciens temps seulement connaissaient l'élixir. Or la raison de cette incrédulité est qu'il existe beaucoup d'erreurs et d'imperfections dans les recettes pour le faire qui sont en circulation... Le blé entretient la vie des gens ; sans lui, ils meurent : quelle valeur bien plus grande ne doit pas avoir cette merveilleuse médecine ! L'élixir d'or passe par des transformations de plus en plus remarquables dans la mesure dans laquelle on le soumet plus longtemps à l'action du feu. Quand on fait fondre l'or, il ne diminue jamais ; qu'on l'enterre, pour aussi longtemps que ce soit, il ne pourrit jamais. En prenant ces deux substances à titre de médecines, on peut protéger le corps humain contre la décrépitude et acquérir l'immortalité. C'est par des moyens externes que nous devons chercher à conserver la vie, précisément de même qu'en versant de l'huile sur le feu nous en augmentons l'activité et nous en prévenons la destruction.

J'écris pour ceux qui ont en vain cherché un maître qui pût leur communiquer la plus haute forme de sagesse ; je transcris à leur intention quelques parties des ouvrages que je possède sur l'élixir d'or. Quand on brûle une substance végétale, elle est détruite, mais quand on soumet le *tan cha* (mercure sulfuré) à la chaleur, il produit du mercure. Après avoir passé par diverses modifications, il revient à sa première forme. Il diffère donc grandement des substances végétales, et de là il possède le pouvoir de faire vivre les hommes à toujours et de les élever au rang de génies. Celui qui connaît cette doctrine — n'est-il pas fort au-dessus des hommes ordinaires ? Dans le monde il y a peu de gens qui la connaissent, et beaucoup clabaudent à son sujet. Beaucoup de gens ne savent pas même que le mercure provient du cinabre (*tan cha*). Si on le leur

dit, ils continuent de se refuser à le croire, disant que le cinabre est rouge ; comment donc peut-il produire une substance blanche ? Ils disent aussi que le cinabre est une pierre — que les pierres quand on les chauffe se réduisent en cendres ; comment donc peut-on attendre autre chose du *tan cha* ? Ils ne peuvent pas atteindre même à cette simple vérité — bien moins encore peut-on dire d'eux qu'ils ont été instruits dans la doctrine des génies. A l'intention de ceux, dans ces temps où nous vivons après eux, qui désireraient être enseignés, les sages de l'antiquité ont transmis une méthode par laquelle ils pourront être affranchis de la mort et de la souffrance. Est-il exorbitant d'essayer cette méthode ? Si vous ne gagniez par là que deux ou trois siècles de vie, cette faible augmentation de votre existence ne vaudrait-elle pas beaucoup mieux que le sort de la grande masse des hommes ? Beaucoup de gens craignent d'entreprendre de chercher l'immortalité, de peur d'échouer et de s'exposer au ridicule en qualité de victimes de la folie et de l'erreur. Mais s'ils résolvaient coûte que coûte de seulement tâcher de se procurer cette doctrine de l'immortalité pour l'avantage des hommes, et s'ils réussissaient dans un seul cas, ceux qui avaient ri ne seraient-ils pas eux-mêmes à juste titre des objets de risée ?

Il faut préparer cette médecine sur une montagne, dans un lieu écarté, deux ou trois personnes seulement se trouvant là. Elles doivent jeûner pendant cent jours auparavant et rendre parfaite la purification du corps. Tous les assistants doivent croire à la doctrine ; et l'on doit tenir l'entreprise cachée à ceux qui seraient disposés à la tourner en ridicule ; sans cela la préparation de l'élixir échouera. Celui-ci fait, le manipulateur qui y a réussi deviendra immortel avec toute sa famille. Le commun des hommes refusent d'adopter cette méthode, préférant l'emploi de médecines qui sont des substances végétales, oubliant que, ces substances étant elles-mêmes sujettes à être détériorées et détruites quand on les place dans la terre ou près du feu, elles ne peuvent pas procurer la vie à l'homme. Les neuf préparations qui peuvent donner l'immortalité

aux hommes ne sont pas ce que les gens de naturel vulgaire peuvent jamais voir ou ce dont ils peuvent entendre parler. Ils recherchent stupidement les richesses et les honneurs, et cela seulement. Semblables à des cadavres qui marchent, ils traversent le monde... [Retour]

Page 705, note 3, lignes 4-5.

Ce culte ne peut pas plus s'appeler la religion des Chinois que les enseignements de Socrate ne peuvent s'appeler la croyance des Grecs. [Retour]

Page 710, lignes 4 et suiv.

La nature découle de Brahma, elle est sa projection au dehors. Elle existe et subsiste donc dans l'éloignement de Dieu et la séparation d'avec lui et n'est pas ce qu'elle devrait être, n'étant pas un Brahma un et pur, mais fractionné et troublé ; elle est pour cela périssable et vaine, pleine d'imperfection et de péché, de douleur et de souffrance, de maladie et de mort. Le monde est mauvais, la vie est un fardeau composé de péché, la terre est une vallée de misère. Voilà la première conséquence.

Point acquis de la plus haute importance. En effet, sans la doctrine de la corruption du monde et de la nature humaine, sans le dogme du péché dans lequel nous naissons, du péché originel... aucune hiérarchie ne peut se maintenir à la longue. Avant qu'un peuple s'abandonne absolument, passivement, à la direction des prêtres, il faut qu'on ait empoisonné complètement dans son cœur ce plaisir de vivre naïf et naturel, qui se traduit souvent sous une forme si saine et si franche dans les hymnes les plus anciennes des Védas ; il faut ainsi qu'on lui ait fait perdre toute sa confiance en lui-même et en la réalité. Celui-là seul qui sent dans tous ses membres, ou que l'on a persuadé qu'il sent dans tous ses membres, l'esclavage de la matière et la maladie du péché, salue dans le prêtre son unique médecin et sauveur et se résout à tous les sacrifices, à tous les renoncements, à toutes les pénitences, bref à

l'emploi de tous les moyens par lesquels le prêtre lui promet de lui procurer la guérison, la délivrance, le salut. [Retour]

Page 715, lignes 28 et suiv.

Le *Mâitri* constitue le fond positif de la morale bouddhique, le trait caractéristique essentiel du bouddhisme en général. C'est lui qui a fait du pénitent de la famille de Sâkya un réformateur ; c'est lui qui a ouvert à sa doctrine les cœurs des hommes. De même que les devoirs envers soi-même se ramènent à celui de vaincre ses passions et de dompter son moi, les devoirs envers le prochain découlent de l'amour des êtres.

Si l'on demande à un disciple de Bouddha : « Qui est mon prochain » ? il répondra : « Tout être vivant ». L'amour du prochain s'étend donc, extérieurement, dans le bouddhisme plus loin que dans le christianisme, puisque, au lieu de se borner à l'homme, il embrasse aussi les animaux... Le Christ nous ordonne d'aimer nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous haïssent, nous insultent et nous persécutent ; le Bouddha aussi. Le Christ a déclaré que la plus pure manifestation, la preuve suprême de l'amour, c'est de donner sa vie pour ses frères, le Bouddha ordonne de sacrifier sa vie même pour les bêtes sauvages. [Retour]

Page 720, dernières lignes.

Ils n'ont pas d'autre pierre de touche que la morale. Quand on leur expose les preuves d'une religion nouvelle, ils y appliquent aussitôt l'épreuve morale, et approuvent sans hésiter tout ce qui y résiste. Ils ne demandent pas si une religion est divine, mais si elle est bonne. [Retour]

Page 726, lignes 26-27.

En Chine, on ne donne à personne le nom de bouddhiste excepté aux prêtres et aux nonnes. [Retour]

Les fêtes annuellement célébrées à Émoui

Page 745, lignes 12 et suiv.

Un trait remarquable que présente l'idolâtrie chinoise consiste en ce qu'elle n'a point de déification de la sensualité, comme dans tant d'autres pays païens où de cette manière la religion a pu servir à autoriser et protéger ces rites licencieux et ces orgies, qui énervaient l'intelligence des adorateurs et leur corrompaient le cœur. Dans la liste des déesses chinoises il n'y a pas de Vénus ou de Lakchmi ; les prêtres chinois n'ont jamais ni exigé, ni autorisé rien d'analogue au deuil de Thammous, aux exhibitions du temple de Mylitta, ou aux rites obscènes du Dourga-poudja, et dans leurs édifices de culte il n'y a point de *nautch girls*, comme dans les temples hindous, ni de courtisanes sacrées comme à Corinthe. Leurs spéculations sur les principes dualistes du Yin et du Yang n'ont jamais dégénéré au point de donner naissance au culte repoussant d'un Linga et d'une Yoni, comme chez les Hindous, ou d'un Amoun-Kem, tel qu'on peut le voir représenté dans les ruines de Thèbes. Les Chinois ne se sont pas efforcés de pousser les adorateurs de ce qu'on appelle à tort le plaisir de plus en plus bas sur le chemin qui descend à la ruine, en faisant passer ce sentier par un temple et en mettant, pour les sanctifier, les actes relatifs à ce plaisir sous la protection d'une déesse. Enfin leur mythologie n'est pas infestée de contes dégoûtants sur les amours des divinités. On écarte dans une grande mesure le vice des regards en même temps que de la religion, et l'on peut dire avec certitude que jamais dans une ville chinoise on n'a pu voir une enseigne significative telle que celle qui a été découverte à Pompéi avec l'inscription *Hic habitat felicitas*. [Retour]

Page 748, dernières lignes.

En Californie, en 1877, sur une population de 95 000 Chinois, il y en avait 198 dans la prison de l'État, tandis qu'il s'y trouvait 347 blancs. Dans une période de douze ans 711 Irlandais furent traduits en justice contre 750 Chinois, et pourtant la population irlandaise

adulte ne comptait que 35 000 âmes, soit environ un tiers de l'autre. [Retour]

@

APPENDICE II

LISTE
des livres chinois cités dans cet ouvrage

@

[Accéder aux citations des livres par la fonction 'Rechercher']

Chan-haï-king. — Chao-Taï-li. — Cheou-chun-ki. — Chi-chwoh. — Chi-ki. — Chi-king. — Chih-i-ki. — Chih-ming. — Chih-tcheou-ki. — Chou-king. — Chun-i-king. — Chun-Noung-chou. — Chun-sien-tch'ouen. — Chwoh-wun.

Fouh-kwoh-ki. — Foung-chun-yen-i. — Foung-souh-t'oung. — Foung-t'ou-ki.

Han-Wou-Ti-neï-tch'ouen. — Hi-tchao-loh-chi. — Hia-Mun-tchi. — Hia-siao-tching. — Hoang-Ti-waï-tch'ouen. — Houng-lieh-kiaï. — Hwoui-K'i-tien-louh.

Kaï-yu-ts'oung-k'ao. — K'ang-hi-sz'-tien. — Kin-leou-tsz'. — King-Tch'ou-soui-chi-ki. — Koh-tchi-king-youen. — Kouan-Ti-t'ao-youen-ming-shing-king-kiaï. — Kouan-Tsz'. — Kouang-yu-ki. — K'oung-Tsz'-kia-yu. — K'uh-Weï-kiou-wun. — Kwoh-yu.

Li-ki. — Liang-chou. — Ling-hien. — Louh-i-ki. — Loun-hung. — Loun-yu. — Lu-chi-tch'oun-ts'iou.

Moung-hoa-louh. — Mung-Tsz'.

Nan-haï-Kouan-Yin-ts'uen-tch'ouen.

Pao-P'oh-Tsz'. — P'i-ya. — Poh-chi. — Poh-hou-t'oung. — Poh-wouh-tchi. — Pun-ts'ao-kang-mouh.

'Rh-ya.

San-kwoh-tchi. — Si-hou-tchi. — Si-king-tsah-ki. — Si-youh-ki. — Sing-king. — Souh-Han-chou. — Souh-poh-wouh-tchi. — Souh-ts'i-hiaï-ki.

Ta-hioh. — Ta-Taï-li. — Ta-Ts'ing-hwoui-tien. — T'ang-chou. — Tao-teh-king. — Tcheou-li. — Tchi-fou-k'i-chou. — Tching-kouan-ki wun. — Tch'oun-ts'iou. — Tchoung-young. — T'ien-pao-i-chi. — Toung-ming-ki. — Toung-Tcheou-lieh-kwoh-tchi. — T'oung-kien-kang-mouh. — Ts'ien-Han-chou. — Tsin-chou. — Tso-tch'ouen. — Ts'uen-Tcheou-fou-tchi. — Tsung-pou-chi-leï-fou.

Wou-hioh-louh. — Wou-king-i-i. — Wou-taï-chi. — Wou-Youeh-tch'oun-ts'iou. — Wun-hien-t'oung-k'ao.

Yeou-hioh. — Yeou-Yang-tsah-tsou. — Yih-king. — Youeh-ling-kouang-i. — Youeh-ling-tchang-keou. — Youeh-tsueh. — Young-tching-ching-yu-kouang-hioun. — Yu-louh.

@

APPENDICE III

LISTE
des principaux mots chinois cités dans cet ouvrage

@

[Accéder aux citations des livres par la fonction 'Rechercher']

A. Mots de la langue d'Émoui

ang-î. — âng-pao.

bé-gê. — bé-iâ. — bé-sàï-iâ. — bé-tsiòng-koun. — bîng-hoān-soû. — bit-tsièn. — Bôk-Liên. — bók-tsoú. — boû-p'oàⁿ. — boûn-biō. — boûn-p'oàⁿ. — Boûn-Tè. — Boûn-Ts'iong-hōi. — Boûn-Ts'iong-Kong. — Boûn-Ts'iong-Tè-Koun.

djîn-koan. — dzī-géh-tsoīh. — dzoû-miâ^{ng}. — dzou-miâ^{ng}.

gê. — gê-djít.

gê-lâng. — gin-â-p'ó. — Giôk-Hông-Siōng-Tè. — giôk-pîn. — Gô-Tsin-Djîn. — gō-djit-tsoïh. — gō-géh-tsoïh. — gō-sî-sou. — goân. — goân-siao. — gôk-hî. — goû-iâ. — goû-tsiòng-koun. — goûn-á. — goûn-k'ò. — goûn-tsoá.

hā-goân. — hà-t'ūng. — hân-sít. — hān-poát. — hào. — hé-bé. — hé-saï. — hé-t'aï. — hé-tsiò. — hē-goān. — hi-hē. — hiā^{ng}. — hièn-kìng. — hîn-hông. — hîng-hiou^{ng}. — hiong-hiên-soû. — hó-iâ. — hó-s'ing-kong. — hó-tsiò. — hó-tsiông-iâ. — hó-tsiông-kong. — hō-tsiô. — hoah-koûn. — hoat-ké. — hok-sîn. — hong-soûi-sin-si^{ng}. — hoū-ki. — hoùi-miâ^{ng}. — hoûn-bé. — hoûn-bé-tsoâ. — hoûn-sin. — hung.

í^{n}-boú. — iā-yêm-bí. — iao-koúi. — im-iông-si. — im-poi. — im-tch'e. — ìn-kou. — ioû-kang. — ioû-tsoûn. — íp-dziā.

k'a-bé-kán. — k'aï-gán. — k'aï-gán-tsoá. — k'aï-kong. — k'aï-tiong. — kam. — k'an-bông. — k'an-ki-tch'out-dzī. — k'àn-poún-tik-lī. — kàng-ki. — kàng-tsin-hiou^{ng}. — kat-kì-si^{ng}. — ke-sîn-pâi. — kè-nî^{n}-ké. — kè-nî^{n}-pūng. — kè-nî^{n}-ts'àï. — kè-to-kiô. — Keh-Sìng-ông. — ki-pit. — ki-tông. — k'ì. — k'iā-hà. — kiém-toā-tùng. — k'en. — kiet. — kiet-á. — kim-á. — kim-goûn. — kim-k'ò. — kim-tāng. — kim-tsî^{n}. — kim-tsoá. — kîm-tô. — king-i-tsoá. — king-kong. — kìng-oá^{n}. — kiong-hi. — kioû-hē. — kioû-hō. — kioû-poï. — k'it-hō. — k'it-k'áo. — ko-piá^{ng}-ê-míh. — ko-taï-tsî^{n}. — ko-hoûn. — ko-pî^{ng}. — ko-tch'ién. — k'ò-tsî^{n}. — koa^{n}-miâ^{ng}. — koah-ts'àï. — koai^{n}-hàm-k'áo. — koai^{n}-tē-gik-mûng. — Koan-Hou-Tsoú. — Koan-Im. — Koan-Im-Poút-Tsó. — koan-ki. — koan-lién. — koan-tâng. — koan-tsiòng. — koàn-tiēn. — koàn-tōï. — koh-pî^{ng}. — koï-boù-káo-á. — K'oï-Sing-Kong. — K'oï-Sing-lâo. — k'ok-san-tiōng. — k'ók. — Kóng-Tik-Tsoun-ông. — kou-ké. — koúi. — Koúi-ông. — k'oui-hàm-k'áo. — k'oui-tē-gík-mûng. — k'oui-tsí^{ng}. — koun-tsiòng. — koun-tsoú. — k'oùn-bōng. — k'oùn-sîng-hông.

lát-tsi-ko-ké. — liáh-tâng. — liem-hiou^{ng}. — liēm-sam-kàï-king. — liēm-so. — lîng-ká-tsoúi. — lîng-tsoûn-pak. — líp-tch'oun. — lô-hàn-sê. — lô-yén-sê. — lô-tsoú. — lō-hàn-k'a. — lō-ting. — lôï-lién. — Loū-Sien-Tsó. — Loū-Tong-Pin.

Má-Tsó-Pô. — mûng-k'áo-kong. — mûng-liên. — mûng-toùi.

ngiâ^{ng} -hiou^{ng}. — ngiâ^{ng} -tch'oun. — ngiâ^{ng} -ting. — ngó-Boûn-Ts'iong. — ngó-sing. — núng-gê.

ô-á-bé. — ô-á-pūng. —óï-á-koúi. — oûi-lô.

pa-lê. — p'ah-hì-p'oûn. — p'ah-kâo-hì. — p'ah-tē-gík. — pâï-t'âo-tia. — pan-tsi. — pàng-p'ào. — pàng-sing-tî. — p'âng-t'àï-tsoú-tîng-ê. — pe-lîng-ts'àï. — pê-lîng-tsoûn. — Péh-Ta-king. — péh-ts'àï. — péh-tsî^{n}. — p'ik-siâ. — pit-tīng-tch'out-sin. — Pó-Sing-Tāï-Tè. — Pô-Tsiá. — Pô-Tsiá-goûn-ó. — p'ó-tō. p'ó-Tō-Kong. — p'ô-sat. — poa^{n}-hì-p'oûn. — poa^{n}-kâo-hì. — p'oà^{n}-koa^{n}. — p'oà^{n}-koa^{n}-kip-sàï. — poáh-ah-nūng. — poáh-poï. — poï-k'ào. — poï-liông. — poï-sìn. — poi-pàï. — pout-kièn-t'ien. — Poút-Tsó.

sa^{m}-djít-tsoïh. — sa^{m}-géh-tsoïh. — saï-kong. — saï-kong-sak-tch'ióh. — sam-hièn-tsioú. — sam-kài-k'an. — sam-kàï-k'ien. — Sam-Kàï-Kong. — Sam-Kài-Kong-k'ien. — Sam-Kàï-Kong-lô. — Sam-Kài-Kong-si^{ng}. — sam-kàï-lô. — sam-kàï-t'an. — sam-sing. — sam-tiao-tsiò. — sán-tông-sing, poûi-hê-sioū^{ng}. — sàng-sîn-djít. — sàng-tsik-bé. — si^{ng}-djít. — siá-sò. — siâ. — siâ^{ng}. — siā. — siā-T'i^{n}-Kong. — siáo-íng. — siáo-tsong. — sien. — sîn. — sîn-bîng. — sîn-hoûn. — sîn-ping. — sîn-tsoú. — sîn-tsoú-pâï. — sìn-k'ào. — sìn-poï. — sîng-hông-biō. — Sîng-Hông-Yâ. — sio-hoûn-bé. — sio-ting-kâo. — siong-iông. — siōng-goân. — siōng-soù. — sioù-kioû-ting. — sioū. — sioū-kàï. — sioū-kim. — sioū-kou. — sioū^{ng}-poï. — sò. — sò-boûn. — soa^{n}-tsē. — sóï-hoút. — sok-pò-si. — Sou-Bīng. — Sou-Bīng-Tsào-Koun. — soù-pout-siōng. — soúi-koan.

táh-hé. — táh-tch'i^{ng}. — tāï-sioū. — Tāï-Soū-Yâ. — Tāï-Tsiòng-Yâ. — tāï-tsong. — t'ák-sò. — tâm-tsièn. — t'an. — tang-tsì. — tang-tsoïh. — táng-soū. — tâng-tsí. — t'âo-gê. — t'âo-ke. — t'âo-ke-lô. — tch'ē-sîn. — tch'eh-miâ^{ng}. — tch'î-kioû. — tch'i^{ng}-miâ^{ng}. — tch'iá^{ng}-hé. — tch'iá^{ng}-hiou^{ng}-hé. — tch'iá^{ng}-poút. — tch'iá^{ng}-sîn. — tch'iaoh-tch'iaoh-tiô. — tch'ién. — tch'iò-poï. — tch'iong-iâng. — tch'iong-pô. — tch'ioù-dziā. — tch'ioú^{ng}-ko. — tch'ioú^{ng}-ko-pî^{ng}. — tch'it-géh-poà^{n}. — tch'it-siáh. — tch'oun. — tch'oun-á-hoï. — tch'oun-goû. — tch'oun-hoï. — tē-koan. — teh-tsoá. — ti^{n}-ké. — T'i^{n}-Kong. — T'i^{n}-Kong-toâ^{n}. — T'i^{n}-Kong-tsiò. — t'ia^{ng}. — t'ia^{ng}-hiou^{ng}. — tiao-koun-tsiòng. — tiào-hé-p'oún. — tiào-tâng. — tiēn-tsioú. — t'ien-boûn-k'aï. — tien-koan. — t'ien-ping. — ting-ko. — ting-tsō-tsoá. — tiô-tâng. — tiong-goân. — tiong-ióng-soû. — tiong-liét-soû. — tiong-ts'iou-djít. — tiong-ts'iou-pia^{ng}. — tiông-iông-djít. — tō. — tō-soū. — t'ô-âng-tsoá. — T'ó-Tī-Kong. — T'ó-Tī-Kong-si^{ng}. — T'ó-Tī-Má. — T'ó-Tī-Pô. — t'ò-á-bé. — toā-gê. — toan-ngó. — Tōï-Kong. — Tōï-Kong-si^{ng}. — t'òï-sin. — t'out-loû. — tûng-nî^{n}-ts'àï. — ts'ah-koun-tsiòng-t'áo. — tsàng. — tsáo-bé-ting. — tsáo-tsè-hì. — Tsào-Koun. — Tsào-Koun-Kong. — tsào-pán. — Tsào-Sîn. — tsáp-gō-mê^{ng}. — tsè-tang. — tsē-tsō. — tsî. — Tsiá-Boú. — tsiáh-sa^{m}-lák-káo. — tsiáh-tang. — tsiáh-tch'oï-it-tsáp-gō. — tsiáh-tsá-tsaï. — tsiáh-tûng-tsaï. — tsièn-áp. — tsiet. — tsiet-hào-hung. — tsiet-hung. — tsiet-liét-soû. — tsih-sîn-djít. — tsih-t'ien-sîn-hā-kàng. — tsik. — tsio-hoûn. — tsiò. — tsiò-púng. — tsiò-toâ^{n}. — tsióh-hung. — tsioū^{ng}-ki. —

tsioū^{ng}-tâng. — tsioū^{ng}-to-t'oui. — tsioū^{ng}-tsō. — tsit-loú. — tsit-sioū^{ng}-poï. — tsó-ts'où. — tsoá-tsî^{n}. — tsòï-gê. — tsòï-k'ìng-sîng. — tsòï-poà^{n}-nî^{n}. — tsòï-tang. — tsòï-tsiò. — tsòng-kim. — Tsou-I. — tsoú. — Tsoù-Si^{ng} -Nioû^{ng} -Nioû^{ng}. — tsoū-miâ^{ng}. — tsoúi-tsiò. — tsung-gē. — tsung-koh.

B. — Mots de la langue mandarine

chan-sao. — Chang, *État de* -. — Chang Ngo, Voy. Hung Ngo. — Chang Ti. — chen-tch'ou. — Chen Tsaï. — Chi Hoang. — Chun Noung. — Chun T'ou. — Chouh, *État de* -.

Fah Hien. — Fou Tch'aï. — Fouh Hi. — Fouhkien. — fouh-ling. — Fouh-Tcheoufou. — Han Feï. — Han Wun Koung.

Heou I. — Heou T'ou. — Hoa To. — Hoaï-Nan-Tsz'. — Hoan Chen Tsaï. — Hoang Tchao. — Houng Siou Ts'uen. — Hung Ngo.

jun.

Kao Kioh. — Kao Ming. — Kao Yeou. — K'eou K'ien Tchi. — K'i. — Kiaï Tsz' Soui. — Kiai Tsz' T'oui. — kiao-loung. — Koh Houng. — Kouan I Wou *ou* Kouan Tchoung. — Kouan P'ing. — Kouan Ti. — Kouan Yin. — Kouan Yu. — K'oueï Sing. — K'ouli P'ing *ou* K'ouh Youen. — K'oung Ming. — Ku Loung.

Lao Kiun *ou* Lao Tsz'. — Lin Ling Sou. — Liou Ngan. — Liou Pang. — Liou Pi. — Lou, *État de* -. — Loung Nu. — Lu Pou. — Lu Sien Tsou *ou* Lu Yen.

Ma Twan Lin. — Miao Chen. — Miao Tchoang. — Miao-tsz'. — Mih Tsz'. — Min, *pays de* -. — Ngao. — Nu Koua. —

Pao P'oh. — P'ou-T'o, *île de -.*

San Pao. — Sien. — Soun K'uen. — Sz' Ma Ts'ien.

t'aï-kih. — T'aï-p'ing. — tan *ou* tan-cha. — tao. — Tchang Feï. — Tchang Hung. — Tchang Tao Ling. — Tchang Tcheoufou. — Tcheou Koung. — Tcheou Ts'ang. — Tchoang Tsz'. — Tchou. — Tchou Hi. — Tchou Koh Liang. — Tch'ou, *État de* -. — Tchouh Young. — Tchoung Li K'uen. — Ti. — Ti K'i. — Ting Lan. — Topa *ou* Toba. — T'ou Yu. — Toung Tchoh. — Ts'aï Young. — Ts'ao Ts'ao. — Ts'i, *État de* -. — Tsin, *État de* -. — Ts'in, *État de* -. — Tsou-Tcheou, *île de -.* — Ts'uen-Tcheoufou. — Tsung Tsz'. — Tsz' Sou.

Wang Hu. — Wang Tch'oung. — Wei, *État de* -. — Wei Kou. — Wou, *État de* -. — Wou Kang. — Wou Wang. — Wou Youen. — Wun Tch'ang. — Wun Wang.

ya-mun. — yang. — Yang Chun. — Yen Lo *ou* Yen Mo Lo. — yin. — Ying-Tcheou, *île de -.* — Youeh Lao. — Youen Chao. — Youen Chi. — Youen Tchoang. — Youh Loui. — Yu.

@

APPENDICE IV

INDEX GÉNÉRAL

A-C D-G H-M N-R S-Z

@

A

Acore, attaché aux maisons pour y faire pénétrer la vertu bienfaisante du soleil d'été et pour en chasser les démons et leurs influences malignes, 333 et s., 340, 640. Dans le même but on se lave le corps avec une décoction d'—, 336. L'— prolonge la vie, 335, 697.

Adjudants de certaines divinités. Voy. *Dieux et Déesses*.

Administrateurs des temples. Voy. Temples.

Adonis, 218.

Adoption, 19, 709.

Aérer les habits, 393.

Agni, 450 et s. Hymnes en l'honneur d'—, 453 et s., 457.

Agnus dei, 64.

Ahriman, 60, 224, 361, 378.

Aigle. La constellation de l'—, 439.

Ail, attaché aux maisons pour écarter les démons et leurs influences néfastes, 333, 336, 340, 640. Cette plante a joué un rôle à Ascalon, en Égypte et chez les Druides, 345. On la portait en Angleterre à la St. David, 248.

Albigeois, 722.

Alchimie. Voy. Taoïsme. L'— arabe et européenne a été empruntée peut-être à l'extrême Orient, 698.

Alimentation des âmes des morts dans le septième mois, 405, 413 et s., 422 et s. Pourquoi elle se fait après le coucher du soleil 421. — des morts au jour du solstice d'hiver, 563 et s.

Alligators. Voy. *Crocodiles*.

Almanac. L'—, le livre de divination, 236.

Âme. Comment s'est formée la croyance en l'existence de l'— humaine, 621 et s. Elle quitte le corps de temps en temps, 622 et s. On la rappelle après le décès et lors de la fête des Tombeaux, 626 et s., 642, 660. Après la mort elle reste errante dans le voisinage du corps auquel elle a appartenu, 660. On fait passer les —s des morts dans des tablettes, 20, 673. Elles peuvent passer dans des animaux, 661 et s. Elles peuvent passer dans des poupées, voy. *Poupées*. Elles sont la toute première forme sous laquelle on a cru à l'existence d'êtres surnaturels, 642. —s des idoles et des tablettes, 18 et s., 270 et s., 289 et s., 673, 703 ; voy. *Images, Tablettes mortuaires*. Les —s des morts délivrées de l'enfer par le bouddhisme, 179, 193, 409 ; voy. *Enfer, Messes*. Elles quittent l'enfer

dans le septième mois, 412, 420 et s., 628. On les nourrit alors, voy. *Alimentation*. —s ou doubles des objets, 648. Voy. *Ancêtres, Esprits, Rêves, Métempsycose*.

Amitâbha, 192, 310, 731, 734.

Amôgha, 414.

Amour. Doctrine de l'— pour l'humanité, 407, 715 et s., 718 et s.. ; elle est la morale fondamentale des religions de la Chine, 717 et s., 721. Doctrine de l'— pour tout ce qui a vie, voy. *Mâitri*. — filial, voy. *Piété filiale*.

Amoureux, contemplant la lune, 477 et s.

Amrita, 198, 255, 432.

Amulettes, 81, 321, 323 et s., 601, 703. — d'armoise, 337. — ayant la forme d'un cerf ou d'une cigogne, 334. — ayant la forme d'un tigre, 133, 325, 337, 609, 639. — de cornouille, 532. — de cendre d'encens, 265, 271, 518, 526. — de parfums, 325, 640. — de bois de saule, 328 et s. — de papier, 81, 284, 288, 294 et s., 601. — consacrées par la déesse du Métier à tisser, 441. Cendre d'—, bue en guise de médecine, 288.

Ancêtres. Les — récompensent et châtient, 548, 630, 663, 673, 675. Le culte des —, 16 et s., 408, 546 et s., 641 et s., 663, 673, 686 et s., 713 et s., 720. Il existe presque partout, 16, 546. Son origine, 642. Il est plus ancien que le culte des dieux et celui-ci en est sorti, 656, 672, 674 et s. Le culte des dieux ne l'a jamais ébranlé, 619. L'esprit patriarcal de la société a contribué à lui donner une grande portée, 547, 742. Il a été sanctifié et recommandé avec insistance par Confucius et son école, 408, 413, 547, 683, 685 et s., 705 et s., 742. Il a été prêché par Tsung Tsz', 403, 408, 689. Attitude des Jésuites et des papes de Rome à son égard, 240. C'est un puissant soutien de la vertu, 548, 747. Louanges donnés à Wou Wang et à Tcheou Koung pour leur zèle à le maintenir, 564, 687 et s. Le milieu de l'hiver lui est spécialement consacré, 568 et s.

Le taoïsme s'est approprié le culte des —, 700 et s. Le bouddhisme l'a grandement développé, voy. *Bouddhisme*. Il prend un des premiers rangs dans la religion officielle, 705. Le culte des — des anciens souverains, 675 et s. Celui des empereurs actuels, 679. Voy. *Âmes, Offrandes, Tablettes mortuaires. Temples, Tombeaux.*

Anges gardiens. Voy. *Gardiens*.

Animaux, habités par des âmes humaines, 661 et s. L'élevage des — domestiques béni par le dieu de la Cuisine, 462. Images des — domestiques au solstice d'hiver, 545. Les — du zodiaque chinois, 545. — nourris dans les couvents bouddhiques jusqu'à leur mort naturelle, 728 et s. — solaires, voy. *Coq, Tigre.*

Anna Perenna, 250.

Anneaux de fiançailles en Chine, 523. Voy. *Bracelets*.

Année. Divisions de l'—, 4, 45, 205, 545.

Anthropophagie en Chine. Voy. *Chair*.

Apis, 41, 135, 223.

Apollon, 42.

Arbre de Mai, 249, 341. — de l'été, 340. — de Noël, 139. —s dans la lune, 500 et s., 507 et s. —s géants de Californie et de Chine, 256. —s

généalogiques remontant souvent en Chine à des époques fort anciennes, 553. Voy. *Cassier, Cèdre, Cyprès, Djambou, Figuier, Pêcher, Pin, Sâla, Saule.*

Archéologie en Chine, 363.

Arcs de triomphe, érigés en l'honneur de femmes chastes et vertueuses, 559 et s.

Argent, voy. *Monnaie*. — en papier, voy. *Papier*.

Arhat, 711.

Armoiries impériales. Voy. *Dragon*.

Armoise, attachée aux maisons pour en écarter les esprits malfaisants et leurs influences néfastes, lors de la grande fête estivale, 333, 336, 338, 341, 640. Les femmes s'en mettent alors dans les cheveux, 337 et s. On se lave alors le corps avec une décoction d'—, 337. On la recueille au milieu de l'été, 336, 341 et s. Elle donne de la force et de la vie, 338, 342. L'— mise aux portes en Europe, 341.

Aroupa-dhatou, Aroupa-vatchara, 10.

Asamgha, 414.

Ascension. Fête de l'—, 507, 531 et s., 576.

Ascétisme du taoïsme, 695 et s., 704 et s., 712. — du bouddhisme, 179, 708 et s., 719, 736. Voy. *Prêtres*.

Asmodée, 639.

Asoura, 410.

Astres. Culte des —, 163, 437 et s., 670.

Astrologie des Chinois, 163, 437 et s., 670.

Athéisme en Chine, 686 et s.

Atrium, 656.

Aumônes du jour du Nouvel-an, 7. — du dernier jour de l'année, 584. Voy. *Charité*.

Autels pour les sacrifices au dieu du Ciel, 66 et s. ; celui de l'empereur, à Pékin, 471, 679 et s. — impériaux consacrés à la Terre, 319 et s. — placés sur les tombeaux, 235, 650. Les premiers — ont été des tertres funéraires, 650. Voy. *Tabernacles*.

Automne. L'— est l'époque de la mort de la nature, 87, 404. Grande fête de l'—, 462 et s.

Avalokiteçvara, 181 et s., 657.

Avènement. L'— au trône de l'empire se célébrait anciennement dans le temple des ancêtres impériaux, 675 et s.

Avenir. Consultation de l'— au moyen de blocs divinatoires, 56, 289, 511 ; par l'encens, 144, 511 et s. ; d'après la lune, 513 et s. Voy. *Pronostications*, *Tortue*.

B

Baal, 287.

Bacchanales. Les Chinois n'en ont jamais eu dans les cérémonies de leur religion, 744.

Bacchus, 224, 275, 287, 667.

Baguette divinatoire, 292. — de deuil, 69.

Baptême, 309 et s., 735, 737. Fête du — de Bouddha, 307 et s. Le — des petits enfants, imposé comme devoir religieux, est inconnu en Chine, 739.

Barbiers. Signe distinctif des —, 171.

Barthélemi. La St. —, 724.

Basirs, 745.

Bateaux. Courses de — en forme de dragons, 346 et s., 374, 391. Ces — portés dans les rues, 349, 375, 378. Fête des bateaux-dragons, 314 et s., 346 et s. ; son origine selon les légendes, 349 et s., 356 et s. ; son origine selon l'auteur, 358 et s., 371 et s. ; cette fête dans le Japon, 385.

Bayadères. On ne connaît pas en Chine les danses licencieuses de —, 745.

Bénédictions. Les cinq —, 6, 602. Les trois —, 22.

Bhâichadjya râdja, 501.

Bhikchous, prêtres mendiants, 729 et s.

Bienfaisance. Voy. *Aumônes*, *Dâna*.

Bilians, 745.

Blason. Voy. *Armoiries*.

Bleu. Le — n'est pas distingué par les Chinois du vert du feuillage, 92. Il est la couleur du printemps, 92, 283, 368. Vêtements —s revêtus au printemps, 92, 283 ; en Angleterre, 92.

Blocs divinatoires. Voy. *Avenir*.

Bôdhisattvas, 181, 184, 431, 714 et s., 726.

Bœuf de Pâques, 93. Constellation du —, 94 ; voy. *Taureau*. Les lettrés chinois ne mangent pas de viande de —, 459.

Bouddha. Voy. *Sakyamouni*, *Nirvâna*.

Bouddhisme, 179 et s., 184 et s., 619, 706 et s. Caractère métaphysique de sa doctrine, 182. Points de ressemblance entre le bouddhisme et le catholicisme, 179 et s. Il s'est séparé en deux branches, 184 et s. Sa fête des images, 308. Époque de son introduction en Chine, 74, 708. Sa doctrine du renoncement au monde, 708, 741. Son système de monachisme, de mendicité volontaire et de célibat, 708 et s., 726 et s. ; Voy. *Prêtres*. Ses conceptions touchant la vie future, 192, 410 et s., 713 et s., 719 et s. ; voy. *Enfer*. Sa doctrine de l'amour pour tout ce qui a vie, 715 et s., 728 et s. Sa doctrine de la commisération et de la bienfaisance, 719, 730. Sa tolérance et son syncrétisme, 187, 718. Son influence sur le taoïsme et sa position à l'égard de cette religion, 701, 712 et s., 719 et s., 726. Sa position à l'égard du confucianisme et son influence sur celui-ci, 708 et s., 712 et s., 720 et s., 726. La propagande qu'il fait au moyen de

traités et de livres, 728, 739. Persécutions du — par l'empereur Wou Tsoung, 725.

Le — a développé en Chine le culte des ancêtres, 409 et s., 713 et s., 720, 735. Il n'a pas détruit l'ancienne religion des Chinois, 619. Ce qui a favorisé et ce qui a contrarié son introduction en Chine, 708 et s. L'absence complète de dégoût pessimiste du monde s'est opposé à ses progrès, 710 et s. L'analogie qui existe entre la doctrine du Nirvâna et celle du Tao a favorisé sa propagande, 712. Il a souvent été favorisé par les mandarins et les lettrés, 714. Son culte polythéiste s'est fondu avec celui des taoïstes, 715. Il n'est jamais devenu une puissance sociale qui débordât le pouvoir de l'État, 718.

Voy. *Bodhisattvas, Êtres vivants. Métempsycose, Morale, Prêtres*.

Bouffonneries dans les processions, 284. Voy. *Farces*.

Bougies. Voy. *Chandelles*.

Boulettes en pâte de riz, présentées en offrande au jour du solstice d'hiver, 543 et s. ; elles servent alors à connaître d'avance le sexe d'un enfant, 544 ; on les fixe alors aux portes et aux fenêtres, 546.

Boutiques, fermées le jour du Nouvel-an, 7 ; rouvertes après le Nouvel-an, 144.

Bracelets de fiançailles en Chine, 523. — portés au poignet, 328.

Brahma, 10, 223, 710.

Brahma-loka, 10, 195.

Brahmanes, 10, 192, 736, 740, 745.

Brahmanisme, 10, 185, 192, 309, 368, 410, 450 et s., 485 et s.

Bûcheron. Le — de la lune, 507 et s.

C

Cadeaux. Voy. *Étrennes*.

Calebasses en bois de saule, comme amulettes, 328 et s. Voy. *Corne d'abondance*.

Calendrier. Le rôle du — dans le règlement des cérémonies religieuses, XII et s.

Canards, sacrifiés le 15 du mois, 447 et s.

Canne à sucre. Voy. *Sucre*.

Canonisation. Voy. *Déifications*.

Caractère humain. Le — et son inclination fondamentale sont bons de nature, 406, 696, 716, 746 et s.

Carême, 218. Voy. *Jeûne*.

Carnavals, 139 et s.

Cartes de visites au Nouvel-an, 15.

Cassier. Rôle du — dans la mythologie chinoise, 502 et s. Le — de la lune, 502 et s., 507. Il est le symbole de l'automne, 503, et de la gloire littéraire, 506. Il peut prolonger la vie, 502, 697.

Castes, inconnues en Chine, 559.

Cèdre. Voy. *Cyprès*.

Célibat des prêtres taoïques, 704. — du bouddhisme, 179, 708 et s., 727, 736. Le — est antipathique aux Chinois, 709, 713, 736.

Cendres des feux allumés pour symboliser le soleil, recueillies et apportées dans les demeures, 134, 277, 280. Voy. *Encens, Amulettes*.

Cendriers. Voy. *Encensoirs.*

Cerf, 536. Le —, symbole du bonheur, 334.

Cerfs-volants en Chine et en Europe, 533 et s. 576. Fête des —, 530 et s., 576.

Certificat. Voy. *Diplôme*.

Chair humaine et — de bêtes féroces, mangée en Chine pour devenir fort et vigoureux, 638. — offerte aux dieux, voy. *Offrande*.

Chakra, 497.

Chaleurs de l'été en Chine, 321, 324 et s.

Chandeleur, 138.

Chandelles des Rois, 139. — du printemps, voy. *Pâques* et *Lumières*. — allumées sur les tombeaux, 235, 628. — destinées à montrer le chemin à des âmes errantes, 420, 628.

Chapeaux de cérémonie, 56, 268.

Chapelet des bouddhistes, 735.

Charité. Doctrine bouddhiste de la —, voy. *Dâna*. Voy. *Aumônes*.

Charlemagne, 724.

Chefs d'un temple. Voy. *Temples*.

Chènevis, offert à la Terre, 465 et s.

Chevaux-nuages ou *chevaux-esprits*, 31, 457.

Chèvres, sacrifiées à *Keh-Sìng-ông*, 527.

Chine. La — avant qu'elle fût constituée en État, 568 et s.

Christ, 73, 74, 217, 275.

Christianisme. Le — persécuté en Chine, 241, 725.

Ciel. Le — et la terre dans la philosophie de Lao Tsz', 693. Le — est l'idéal de la pureté, 693, 698. Il s'ouvre dans le 6e mois, 388 et s. Le — et la Terre honorés ensemble lors des mariages, 89, 557. — et Enfer, 406 et s., 713 et s., 719, 746 ; voy. *Vie future*. Le dieu du —, voy. *Dieux et Déesses*.

Cierges. Voy. *Chandelles*, *Pâques*.

Cigogne. La — comme symbole de bonheur et de prospérité, 334.

Cimetières. Voy. *Tombeaux.*

Clergé. Voy. *Prêtres.*

Cloîtres. Voy. *Monastères.*

Comédies. Voy. *Drames.*

Comestibles. Voy. *Mets.*

Commandements. Les dix — des bouddhistes, 416.

Communautés ecclésiastiques. Les laïques ne sont pas réunis en Chine en — soumises à des lois et obligations religieuses, 739.

Concubines, 709.

Confession. Il n'existe pas en Chine de —, 739.

Confucianisme, 183, 683 et s., 708 et s. Comment le — et le taoïsme se sont mutuellement pénétrés, 705 et s. Comment le bouddhisme l'a influencé, Voy. *Bouddhisme*. Voy. *Morale*.

Confucius, 61, 70, 121, 148, 210, 257, 296, 327, 328, 391, 403, 406 et s., 413, 658, 683 et s., 696, 708 et s., 713 et s., 716, 747. On n'honore ni lui ni ses disciples sous la forme d'images, 555, 658. Il ne s'est pas occupé des dieux ou de leur culte, 683 et s., 689, 706, 714. Grande influence de sa doctrine, 690. Son culte, 175, 554 et s., 658, 691. Le culte de ses disciples, 556. Voy. *Temples*.

Conjuration du dieu des Eaux et de la Pluie, 358, 372 et s.

Consécration des moines bouddhiques, 312, 727.

Contemplation ou méditations du bouddhisme. Voy. *Dhyâna*.

Convives. Dans quel ordre on les place à table, 86.

Coq. Le — est le symbole du soleil, 225, 340, 606. Il chasse les mauvais esprits et leurs influences néfastes, 226, 330, 599, 606 et s., 640. On le plaçait autrefois aux portes, 225, 606 et s., 640.

Coquillages, influencés par la lune. Voy. *Lune*.

Cordes, mises aux portes pour chasser les mauvais esprits. Voy. *Esprits*.

Corne d'abondance, 88, 329.

Corneille. La — dans le soleil, 495. Voy. *Pies*.

Cornouille, 532.

Cornus officinalis, 532.

Cosmogonie des Chinois, 60 et s., 665.

Coupes du mariage, 88.

Courses des bateaux-dragons. Voy. *Bateaux*.

Couteaux, portés sur soi, 321. Voy. *Échelle, Pont*.

Coutumes. Voy. *Usages.*

Couvents. Voy. *Monastères.*

Crabes, influencés par la lune. Voy. *Lune.*

Crackers. Voy. *Pétards.*

Crapaud. Le — de la lune, 480, 485 et s., 495. Le — dans la mythologie des anciens Chinois, 494.

Crocodiles en Chine, 362 et s. — habités par une âme humaine, 661. — vénérés dans la Chine antique, 364, 661 et s. Voy. *Dragon*.

Croisades inconnues en Chine, 740.

Culte des dieux, dans la Chine ancienne, 676 et s. Il doit l'existence au culte des morts, 642. Voy. *Offrandes*.

Cure d'âmes ; on ne la connaît pas en Chine, 739.

Cybèle, 143, 152.

Cyprès. Le rôle symbolique du — et du pin, 256 et s.

D

Index — @

Dalaï Lama, 73, 83, 179, 193.

Dâna, ou doctrine bouddhique de la commisération et de la bienfaisance, 719, 730.

Danhyang desa, 587.

Dasâkousala, 416.

Dattes, 23.

David. La St. —, 248.

Débiteurs. Voy. *Refuge*.

Déesses. Voy. *Dieux*.

Défenses de tuer, pour conjurer la pluie, 72. — de faire du feu, 208 et s., 381. Voy. *Êtres vivants*.

Déifications par l'empereur, 46, 120, 171, 174, 263, 270, 518, 657, 670, 701 et s. — de mandarins, 587 et s.

Delphes, 215.

Demi-dieux, 658 et s.

Démons. Le démon de la sécheresse, 71. Voy. *Diable, Esprits.*

Dés. Jeux des — au Nouvel-an, 8 ; le 15 du 8e mois, 506.

Dent de Bouddha, conservé à Fouh-Tcheoufou, 179.

Dessins des portes. Voy. *Inscriptions*.

Dettes, acquittées vers le Nouvel-an, 5, 577 et s., 585.

Deuil, 7, 59, 596, 688 et s. Habits de — et baguettes de —, 69.

Deva, 410.

Dévédassis, 744

Devins, 237. Voy. *Géomanciens*.

Dharma, 309.

Dhyâna, 182, 194, 415, 732.

Diable, 339 et s. La doctrine du — est inconnue en Chine, 635. Voy. *Satan*.

Diagrammes. Les huit —, 60 et s., 440.

Dieu. Les Chinois n'ont pas notre notion de —, 677 et s., 685, 721. Termes chinois employés pour — par les missionnaires, 682

Dieux et déesses, honorés dans les temples lors de leurs grands jours de fête, 267 et s. Ils reçoivent une âme d'autres divinités, 270 et s. Leur toute première forme a été celle des esprits des morts, 642, 656 et s. Leur nombre est légion en Chine, 672. Les — des bouddhistes sont reconnus et

honorés par le taoïsme, 271, 701, 715. Voy. *Culte, Demi-dieux, Divinités, Invitation, Offrandes.*

Dieu du Ciel, 8, 27, 29, 30, 35 et s., 85, 388 et s., 588, 666 et s., 617 et s., 685, 701, 742. Sa déification par l'empereur Hwoui Tsoung, 46. Sa demeure, 698.

Déesse-Terre et dieu de la Richesse, 13, 84 et s., 146 et s., 232, 235, 319 et s., 389 et s., 452, 568, 663 et s., 676, 742.

Dieux des différentes contrées, des villages, des champs, 149 et s., 486 et s., 663, 676.

Dieux du Sol et du Blé, 85, 149 et s., 319, 390 et s.

Seigneurs des trois Mondes, 9 et s., 27, 29, 54, 125 et s., 445 et s., 541, 672.

Dieux domestiques, 13, 30, 579 et s. Voy. *Réception, Voyage*.

Déesse de la Grâce divine, 13, 178 et s., 262, 310, 399, 427, 431, 715. Son origine humaine, 657. Ses adjudants, 194 et s., 198, 659.

Dieux de la Porte. Voy. *Esprits*.

Dieux des Murailles et Fossés ou dieux urbains, 68, 72, 83, 398, 586 et s., 657, 664, 715. Leur culte est prescrit par ordre impérial, 705. Leurs adjudants, 428, 591 et s., 659.

Dieu de la Pluie, 70. Voy. *Dragon*.

Dieu de l'Agriculture, 61, 92, 437, 657.

Dieux du Blé, 150 et s., 390, 452, 657, 676.

Dieu de la Richesse, 153, 390.

Dieu du Bonheur, 154.

Dieu des Mendiants, 154.

Dieu des Voleurs, 154.

Dieu de la Guerre, 95 et s., 165, 387, 657. Ses adjudants, 121 et s., 659. Son culte est prescrit par ordre impérial, 705. Sa déification, 120.

Dieu des Malades, 118, 273 et s.

Dieu de la Production et de la Vie, dieu solaire, 134, 273 et s., 667. Voy. Dieux solaires.

Déesse des Enfants ou Déesse-Mère, 144, 396 et s., 448, 673.

Déesses des gens sans enfants, qui font cesser la stérilité, 182, 199, 265.

Déesse des filles publiques et des prostituées, 200.

Déesse des femmes en couche, 265.

Déesse des sages-femmes et des mères enceintes, 397.

Déesses du Mariage et de la Vie conjugale, 438 et s., 473, 477 et s., 513.

Déesse du Tissage et des Travaux féminins, 438 et s., 670.

Déesses des femmes mariées et des jeunes filles, 438 et s., 473, 477, 513.

Dieux des Lettres, 159 et s., 346, 437, 444, 531, 568, 659, 669 et s., 705.

Dieu de la Chance, qui fait réussir aux examens, 176, 672.

Dieu des Barbiers, 170, 659.

Déesse des Marins, 57, 260 et s., 271, 397. Son origine humaine, 657. Ses adjudants, 266, 659. Sa déification, 263.

Déesse de ceux qui naviguent sur les eaux intérieures, 265.

Déesse des Émigrants, 265.

Dieux des Marchands, 120, 154, 265.

Dieu des Tombeaux, 232, 235, 568.

Dieu du Fouhkien, *Keh-Sìng-ông*, 13, 201, 261, 271, 516 et s., 657, 703.

Dieu de la Cuisine, du Feu et du Foyer, 13, 30, 449 et s., 579 et s., 671. Il a d'étroits rapports de parenté avec Agni, 450, 453 et s. Son voyage au ciel et son retour sur la terre, 30 et s., 456 et s., 459. Ses chevaux, 30 et s., 456 et s. Ecrit publié dans le but d'exhorter les hommes à lui témoigner plus de vénération, 458 et s. Moyens de transport en papier qu'on brûle pour lui, 30, 457.

Dieu de la prospérité domestique, 455 et s.

Déesses du destin ; la Parque, 395 et s., 672 ; la lune, 513.

Dieu de l'étoile polaire, 74, 669, 692.

Dieux de l'Eau, 318 ; 357 et s., 660 et s. Voy. *Dragon*.

Dieu de la Mer, 195, 367, 662.

Dieu de l'Enfer, Yama, 192 et s., 396, 399, 411, 428, 430, 589, 596, 714. Ses adjudants, 428, 596.

Dieux des agents de police, des bourreaux etc., 157, 592.

Dieu de ceux qui ont perdu quelque objet ou qui sont victimes d'un vol, 592.

Dieux des Montagnes et des Fleuves, 676.

Dieu-administrateur des fêtes alimentaires du septième mois, 427, 432.

Dieu du Principe originel, 678, 701.

Le Chang Ti des anciens empereurs, 677 et s., 685.

Dieux solaires, 73, 163, 215, 273 et s., 281 et s., 384, 667 et s.

Dieux lunaires, 163, 668. Voy. *Lune*.

Dieux stellaires, 74, 162 et s., 172 et s., 436 et s., 669 et s. Voy. *Wun Tch'ang, K'oueï Sing,* Dieu de l'étoile polaire*, Tisserande, Vacher.*

Dieux des villes et des villages des Javanais, 587.

Dimanche des Rameaux, 249, 344. Voy. *Repos dominical.*

Diplôme des prêtres bouddhiques, 312.

Divination. Voy. *Avenir.*

Divinités, assimilées avec des hommes, 73, 657 et s. — de l'État, 162, 705. Voy. *Dieux et Déesses*.

Djambou. L'arbre — qu'on voit dans la lune, 502.

Dogmes. L'indifférence des Chinois pour les — et la dogmatique, 720 et s., 725, 736, 738, 741, 746.

Domestiques-femmes, 52.

Doubles des êtres divers, 621 et s. — des objets que les esprits s'approprient, 648 et s.

Dragon. Le —, dieu de la Pluie ou de l'Eau, 318, 347, 352 et s., 358, 361 et s., 372 et s., 536, 662 ; symbole de la dignité impériale, 361, 369 et s. Le — en Europe, 361, 378 et s. Le — porté processionnellement, 140, 349, 368 et s., 375, 378, 384. —s qui, se battant entre eux, amènent la pluie, 372 et s. Le — azuré, 368 et s. Voy. *Perle*.

Dragonnades, 724.

Drames, en l'honneur du Ciel, 52, 66 ; en l'honneur du dieu de la Guerre, 123 ; en l'honneur de la Terre, 156, 157, 467 ; en l'honneur des divinités en général, 272 ; dans les écoles, 531 ; lors de la fête de la mi-été, 346 ; lors des fêtes alimentaires du 7e mois, 422, 425, 429, 434. Voy. *Mystères, Farces.*

Drôleries. Voy. *Bouffonneries*.

Dualisme de la nature. Voy. yang et yin (page 806).

E

Eau. L'— appartient au principe féminin de la nature, 488 et s. Culte de l'— en Europe, 359 et s. Voy. *Esprits, Dieu et déesses*.

Échelle de couteaux, 294.

Écho. L'— confirme la croyance en l'existence d'êtres invisibles, 622.

Éclipses causées par des monstres, 480.

Écoles. Voy. *Enseignement*.

Edda. Le dragon dans l'—, 380.

Église. Il n'y a jamais eu en Chine d'alliance entre l'— et l'État, 743.

Élégies de Tchou, 350.

Élixir de vie, 77, 169, 407, 431, 499 et s., 696 et s., 712.

Émigration des Chinois du Midi du Fouhkien, XIX et s., 553.

Émolpides, 722.

Émoui. Description d'—, XVI et s. Voy. *Port*.

Empereur. L'— en qualité de grand-prêtre de l'empire, 320, 471, 669, 676. Les trois familles d'—s au début de l'histoire de la Chine, 680. Voy. *Fils du Ciel.*

Empires. Les trois —, 96 et s.

Encens, 8. — spécial en l'honneur du Ciel, 50. Cendre de l'—, 8, 265, 270 et s., 526, Voy. *Amulettes*. Écouter l'—, 144, 511 et s.

Encensoirs, 8, 56, 270.

Enfer des bouddhistes, 193, 399, 410 et s., 417 et s., 428, 590, 715. On l'ouvre et le ferme dans le septième mois, 412, 420, 434, 628. C'est un lieu ténébreux, 422, 624. Voy. *Ciel, Prêta*.

Enseignement. Anciennes institutions pour l'— de la jeunesse, 160. Mencius sur l'—, 160. L'— actuel en Chine, 161, 690 et s., 747.

Entendements, 18, 20, 258, 277, 558 et s., 643 et s.

Épervier. Voy. *Milan*.

Épis mis dans les cheveux et rapportés à la maison au printemps, 239.

Ermites. Voy. *Solitaires*.

Esclaves et esclaves-femmes, 459, 584, 709,

Esculape, 225, 274, 667.

Espion du dieu urbain, 591 et s.

Esprits ou âmes humaines. Ils sont en nombre incalculable, 323, 631. Ils ont les mêmes facultés et les mêmes besoins que les hommes, 632, 642. Ils entrent dans le corps des vivants, 293 et s., 323 et s., 633, 634 et s. Ils ont en général de la malveillance à l'égard des hommes, 632 et s., 641. C'est surtout dans les ténèbres qu'ils errent, 226, 330, 422, 604, 624, 640. On les apaise lors de l'inauguration de nouveaux temples, 550, 704. Ils causent des maladies et toutes sortes de maux, 293 et s., 321 et s., 329, 600, 607, 609, 632 et s., 634, 703.

Les mauvais — dévorés par des tigres, 597 et s. On les chasse au moyen d'images de tigres, 60, 133, 290, 337, 597 et s., 608 et s., 639, 703. Ils sont chassés par le coq, 226, 330, 599, 606 et s., 640 ; par le pêcher, 293, 326, 431, 599 et s., 603 et s :, 640 ; par le saule, 293, 330, 606, 640 ; par des médicaments, 290 et s., 324, 609 ; par des calebasses et des sabres, 329 et s., 336, 339 ; par l'acore, l'armoise et l'ail, 333, 336, 640 ; par des papiers rouges, 7, 338 et s., 600 et s. ; par la lumière du soleil, 226, 330, 603 et s., 640 ; par des pétards, 11 et s., 641 ; par des cordes, 339, 597 et s., 607, 641 ; par le feu, 639 ; par un mélange de sel et de riz, 276, 703 ; par des sortilèges et des amulettes, 321, 323, 639 ; par des exorcistes, 277, 284, 635 et s., 703 ; des malades, par des exorcistes, 290 et s., 636 ; par des parfums et des odeurs, 639 et s. Chun T'ou et Youh Loui les tuent et leurs images et leurs noms écrits les chassent, 597 et s., 601. Chassés, en Europe, des palmes et par des plantes sur les toits, aux portes etc., 339 et s. — aquatiques, 660. — appelés Chan-sao, 12, 638. — de la Porte, 28, 546, 583 ; Voy. T'ou Yu et Youh Loui. — délaissés, 28, 413 et s.

Voy. *Âme, Prêta*.

Étangs près des monastères bouddhiques, 729. — sacrés de Java, 729.

Été. L'— célébré en Europe et ailleurs, 278 et s., 343, 381, 383 et s. Les influences nuisibles du climat de l'—, 320 et s. ; comment on les écarte, 321, 324 et s., 333 et s., 337. Fête de l'—, 313 et s. Voy. *Chaleurs, Solstice.*

Étoffes, tendues dans les rues en l'honneur du Ciel, 67.

Étoiles déifiées. Voy. *Dieux et déesses* (dieux stellaires). — habitées par des génies, 697.

Étrangleurs. Voy. *Thugs*.

Étrennes du jour du Nouvel-an, 5, 585. — du dernier jour de l'an, 584.

Êtres vivants, épargnés par le bouddhisme, 416, 527, 728 et s. Voy. *Mâitri*.

Études. Voy. *Enseignement*.

Examens officiels, 161, 173 et s., 176, 506 et s., 534. 690. — à Émoui, 164.

Excursions. Voy. *Pique-niques*.

Exécutions, renvoyées jusqu'à l'hiver, 575.

Exercices religieux dans les monastères bouddhiques, 732 et s.

Exorcismes en Chine et en Europe, 277, 288 et s., 339 et, s., 634 et s., 702 et s. Voy. *Exorcistes, Esprits.*

Exorcistes, 276 et s., 283, 285 et s., 289 et s., 294 et s., 300 et s., 634 et s., 703. Voy. *Jeûne*.

Expéditions aux îles merveilleuses de la mer Pacifique, 166 et s., 696.

Extinction des feux au printemps. Voy. *Feux*.

F

Fanatisme et intolérance religieux, restés inconnus en Chine, 528, 722.

Fantômes. Voy. Esprits.

Farces, représentées lors des fêtes pour les morts, 419.

Fard, offert à la déesse du Métier à tisser, 440.

Felis spelœa, 610.

Femme. La — de la lune, 480 et s., 493 et s.

Festins en l'honneur des morts, 236, 254, 424, 565 et s. — après les sacrifices en l'honneur de la Terre, 156, 577 et s. — où l'on invite les gendres de la famille, Voy. *Gendres*. — du dernier jour de l'an, Voy. *Veille*.

Fêtes. Voy. les Tables des Matières. Jours de fête ou de naissance des divinités ; comment on les célèbre, 267 et s. — alimentaires des âmes, Voy. *Alimentation*. — des Fous, 143. — lugubres et de deuil pour célébrer la mort du soleil, 43, 218 et s.

Fétichisme, en Chine, 72, 299, 377 ; en Allemagne, 377.

Feu. Marcher sur le —, 134, 276 et s., 668, 703. Le — chasse les mauvais esprits, Voy. *Esprits*. Culte du —, 215 et s. Voy. *Défenses*.

Feux du Nouvel-an et du printemps, 133 et s., 208 et s., 276 et s., 611 et s., 668. — éteints et rallumés au printemps, 208 et s., 231, 668. — de la St. Jean, 278 et s., 381. — de Vesta, 216. Voy. *Pâques*.

Fiançailles. Voy *Anneaux, Bracelets.*

Fidélité conjugale, très honorée en Chine, 562.

Figuier. Le — et son symbolisme, 70, 255, 729. On fixe des rameaux de — aux portes et aux fenêtres le 5 du 5e mois, 337.

Fils du Ciel, titre impérial, 570, 680.

Fils de soie qu'on attache au poignet le jour de la grande fête estivale, 330.

Fleurs qui symbolisent le printemps et l'abondance au Nouvel-an, 25. On rapporte des — chez soi au printemps en qualité de symboles de cette saison, 239. On fête le printemps avec de la verdure et des —, 244 et s., 248 et s. ; l'été, 333 et s. — et herbes de la St. Jean, 339 et s. On offre des — à la déesse du Métier à tisser, 440.

Flore, 251.

Formes. Les quatre —, 60.

Formose. Expulsion des Hollandais de —, 204.

Forts de montagne, 519.

Fossiles. Os — en Chine, 362 et s.

Fruits. Voy. *Plantes*.

Funérailles. Voy. *Enterrements*.

G

Garçons à pieds nus, lors des cérémonies religieuses, 268 et s., 276, 282 et s.

Gardiens invisibles en Europe, en Égypte et en Chine, 395 et s. — en papier, placés à l'entrée d'un temple, 60.

Garouda, 367.

Gâteaux servant de symboles de l'abondance au renouvellement de l'année, 24, 584, 613. — offerts à la lune, 473 et s., 506 et s., 509. — aux marrons offerts aux dieux domestiques et aux ancêtres, 530, 576. — mélangés avec du chènevis, 465 et s. — en forme de tortues, 48 et s., 126, 129 et s. — en forme de chaînons, 48, 126 et s., 388.

Gâti, 410, 431.

Gauche. Le côté — est la place d'honneur, 20, 264.

Gea, 37, 85, 89, 147. Voy. *Terre*.

Gendres. Les — sont invités à un repas le jour de naissance de la Terre, 51, 85 et s.

Généalogies. Voy. *Arbres*.

Génies du taoïsme, 165 et s., 170, 253, 408, 499, 508, 659, 696 et s., 712 et s., 721.

Géomancie et géomanciens, 522.

George. La St. —, 92.

Gourdes. Voy. *Calebasses*.

Gouverneurs des forteresses et dés villes, nommés à leurs postes en Europe le jour de la St. Michel, 472.

Grades littéraires, 171, 174, 506 et s. Comp. *Examens*.

Gradués. Voy. *Mâts*.

Grande Ourse. La —, 162, 172.

Grand-Prêtre. Voy. *Empereur*, *Pape*.

Grassette. Le rôle de la — en Europe, 343.

Grenades comme symboles d'ime nombreuse progéniture, 86.

Grenouille. La — lunaire, 485 et s., 493 et s.

Guérison des malades par des exorcismes et par l'intervention d'un dieu, 288 et s., 634 et s. Voy. *Exorcismes*.

Guerre. La — de trente ans, 724.

Guerres de religion, restées inconnues en Chine, 722.

H

Index — @

Habitants de la lune, 474 et s., 668.

Habits verts et bleus, portés en Europe le jour de la St. George, 92 ; Voy. Bleu. Aérer les —, 393. Voy. *Papier*.

Haine religieuse est étrangère à la Chine, 740.

Hakka. Légende sur l'origine des Chinois appelés —, 246.

Herbe de l'immortalité, 167 et s., 480, 483, 495.

Herbes de la St. Jean, 279, 339 et s.

Hercule, 42.

Hérétiques. On n'a jamais connu en Chine des persécutions d'—, 722.

Hesus, 384.

Hiérarchie. La Chine ne connaît pas la — et le despotisme religieux, 705, 743.

Hilaries, 43, 218.

Hirpiens, 282.

Hiver. L'— est la saison des mariages, 87, 438 ; des travaux féminins, 437 ; du culte des morts, 568 et s. ; de la guerre, parmi les tribus incultes, 568 et s. ; de la mort, 574 et s. Voy. *Solstice*.

Hoang-ho. Le dessin du —, 78.

Homme. L'— de la lune, 475 et s., 507 et s., 514.

Honeymoon, 479.

Huîtres, emblèmes de la vie commune et de la concorde dans la famille, 87. — cuites avec du riz et offertes à la Terre, 156. Elles sont influencées par la lune, Voy. *Lune*.

Hussites. Guerre des —, 722.

Hydre. L'— céleste, 274.

Hymnes en l'honneur d'Agni, 453 et s., 457

I

Idoles. Voy. *Images*.

Iles mystiques de la mer Pacifique, 166 et s., 174, 408, 696.

Illuminations. Voy. *Lanternes, Chandelles.*

Images. Les — reflétées donnent lieu à la croyance en l'existence de l'âme, 621. La possession de l'image ou du portrait de quelqu'un met en état d'exercer une influence sur lui, 638. — des morts, 655, 675 ; Voy. *Tablettes mortuaires, Portraits*. Les — des dieux et des morts sont animées, Voy. *Âme*. — des dieux portées en procession, Voy. *Procession*. — des dieux employées pour obtenir des remèdes pour un malade, Voy. *Guérison*. Comment on ouvre les yeux, les oreilles etc. des —, 19, 271. La fête des — des bouddhistes et des lamaïstes, 308. Voy. *Dieux et Déesses, Poupées*.

Imagines majorum, 656.

Immoralité dans les couvents bouddhiques, 725, 736 et s.

Immortalité. Voy. Herbe de l'—, *Pilule* de l'—, *Vin* de l'—, *Élixir* de vie. *Pêcher*.

Indra, 368, 486 et s., 497.

Indulgences. Les — n'existent pas en Chine, 740.

Initiation. Les religions de la Chine n'ont jamais connu d'—, 723 et s., 738.

Inquisition. Il n'y a jamais eu d'— en Chine, 722.

Inscriptions en l'honneur de Confucius, 175. — à la fête de la mi-été, 339. — et dessins des portes, 6, 596 et s.

Inspirés. Voy. *Exorcistes*.

Instituteurs. Rôle important des — en Chine, 747.

Instruction publique, en Chine. Voy. *Enseignement*.

Insurrection des T'aï-p'ing. Voy. *T'aï-p'ing.*

Intercalaire. Mois —, 4.

Invisible. Premières notions sur une forme — de l'existence, 619 et s.

Invitations adressées aux dieux, 51, 64, 126, 703 ; aux gendres de la famille, 51, 85 et s.

Isis, 41 et s., 667.

J

Jade, *jaspe* ou *néphrite* dans la mythologie et l'alchimie, 43, 166, 499, 697. Désignation pour tout ce qui représente la plus sublime forme de la matière, 499 et s. — porté sur soi, 327 et s. L'Empereur de —, voy. *Dieux et déesses* (dieu du Ciel).

Japonais. Invasions des — dans le Fouhkien, 519, 527. Leur fête des Bateaux-dragons, 385. Leur fête du Septième Soir, 443.

Jaspe. Voy. *Jade*.

Jean. La St. —, Voy. *Herbes, Feux.*

Jésus. Voy. *Christ*.

Jeûne, pratiqué le jour de l'an, 25. — en l'honneur de la déesse de la Grâce, 199 et s. — pratiqué par des exorcistes, 291, 294, 302 et s., 636. On ne connaît pas en Chine de — imposé par le clergé, 739.

Jeux de mots, 25, 86, 320, 334. — populaires, 139 et s. Voy. *Bateaux*, *Carnavals*, *Cerfs-volants, Dés, Marionnettes, Morra, Œufs de Pâques, Pique-niques.*

Jésuites. Leur conduite par rapport à la fête des Tombeaux, 239 et s.

Joubarbe au faîte des maisons, 345.

Jour de naissance du Ciel, 38 et s. ; il prédit le bon ou le mauvais temps pour le cours de l'année, 54. — de la Terre, 84 et s., 152. — des dieux champêtres, 152. — de la déesse des Marins, 261 et s.

Jours heureux et néfastes, 236 et s. — malsains, 321.

Joutes littéraires d'Émoui, 164. — de bateaux-dragons, Voy. *Bateaux*.

Juges au service des dieux urbains, 595.

K

Kalpa, 410, 497.

Kama-dhatou, Kama-loka, Kama-vatchara, 10.

Kinnaras, 596.

Klaproth sur l'origine de la race indo-européenne, 379.

Kouvera, 596.

Koxinga, 204.

Kwoun-loun. Les monts —, Voy. *Mère royale de l'Occident*.

L

Lamaïsme, 338, 410.

Lampes à huile et leur rôle la veille du Nouvel-an, 611.

Lanternes en l'honneur du Ciel, 54. — en l'honneur des Seigneurs des trois Mondes, 54, 129. — pour montrer le chemin aux âmes errantes, 421, 628. — lors de la grande fête d'automne, 515. — lors de la grande fête de l'été, 279. La fête des —, 124 et s., 222, 225, 278, 703.

Lao Tsz', 39, 44, 77, 692 et s., 720. Sa déification, 700.

Lararium, 656.

Légende sur le balayage après le Nouvel-an, 33 ; sur la naissance et la carrière du dieu du Ciel, 38 et s. ; sur la distribution inégale des richesses, 157 ; du dieu des barbiers, 170 et s. ; du dieu des Lettres K'oueï Sing, 174 ; des îles mystiques de la mer Pacifique, 166 et s. ; sur le dieu de la Chance qui fait réussir aux examens, 176 ; sur la déesse de la Grâce divine, 188 et s. ; sur l'origine de la défense de faire du feu au printemps, 212, 355 ; sur l'origine de la coutume d'orner les maisons de verdure au printemps, 246, 355 ; sur l'origine des Chinois appelés Hakka, 246 ; sur la déesse des Marins, 262 et s. ; sur l'origine de la fête des bateaux-dragons, 349 et s., 355 et s. ; sur l'origine de l'offrande des petites pyramides de millet et de riz appelées *tsàng*, 354 ; sur l'origine de la fête des bateaux-dragons au Japon, 385 ; de Mâudgalyâyana, 414 et s. ; sur le mariage de la Tisserande avec le Vacher, 439 ; sur l'homme de la lune, 475 et s., 507 et s. ; sur la femme de la lune, 480 et s. ; sur le crapaud et la grenouille de la lune, 485 et s. ; sur le lièvre de la lune, 495 et s. ; sur les arbres de la lune, 501 et s. ; sur le bûcheron de la lune, 507 et s. ; sur le crapaud

494 ; de *Keh-Sìng-ông*, 517 et s. ; sur l'origine des pique-niques dans le neuvième mois, 532 ; sur l'origine du culte du dieu de la Cuisine dans le douzième mois, 580 ; sur les dieux de la Porte, 597 et s. ; sur l'origine des tablettes mortuaires, 654.

Legge sur Confucius, 684 et s., 690 et s.

Légumes servant de symboles de l'abondance au renouvellement de l'année, 24, 584, 613. Légume à moitié cuit, offert aux âmes dans le septième mois, 420, 423.

Libations, 21 et s.

Licorne. La —, 19.

Lièvre. Le — lunaire, 483, 495 et s. Le — de la mythologie hindoue, 496 ; de la mythologie européenne, 501.

Lingam, 37, 745.

Lingots. Riz, affectant la forme de — d'argent, présenté aux dieux et aux ancêtres le jour du solstice d'hiver, 543 et s.

Litiges et procès débrouillés par les mandarins à l'aide d'inspirations provenant des dieux urbains, 592 et s., 623.

Liturgies des bouddhistes. Voy. *Prières*.

Livres descendus du ciel, 721.

Loh. L'écrit du fleuve —, 78.

Lumières du printemps, 130 et s., 216 et s., 668. Voy. *Chandelles*, *Lanternes*.

Lune. La — représente le principe féminin de la nature, 472, 483, 488, 668. Elle est le symbole de la femme, 472 et s. Son culte est pratiqué, surtout par les femmes et les filles, 473, 477. Elle est le symbole de l'impératrice, des hauts fonctionnaires et des nobles, 472, 514. Elle est déesse des mariages et de la vie conjugale, 477 et s., 501. Elle est mariée au soleil et fécondée par cet astre, 38, 41 et s., 473, 477, 668. Elle est vénérée à l'occident, 469 et s. Elle porte l'épithète « de jade », 500. Rapports entre la lune et l'eau, 488 et s., 668. Influence de la lune sur les coquillages, les huîtres, les crabes, les poissons, les perles et les tortues, 128, 490 et s. Son influence sur le temps, les nuages et la pluie, 492, 513. Elle détermine et prédit le temps qu'il fera, 492, 513 et s. Elle dispose du bonheur et du malheur et est l'augure du destin, 513 et s. Elle est contemplée par des amoureux, 477 et s. On la contemple le 15 du 8e mois, 510 et s. Elle est habitée par des génies, 499, 697. Gâteaux de la —, Voy. *Gâteaux*. Voy. *Arbre*, *Bûcheron*, *Cassier*, *Crapaud*, *Dieux et déesses* (dieux, lunaires). *Femme, Habitants, Homme, Légende, Lièvre, Ouest*. Culte de la —, 163, 468 et s., 668.

Lune de miel, 479.

Lustration du corps lors de la grande fête estivale, 337. Voy. *Maisons*.

Lyre. La —, 437 et s.

M

Magisme, 215. Voy. *Pyrolâtrie*.

Mahâyana. L'école de —, 185, 309, 414.

Mahasthâma, 310.

Mahes'asoura, 596.

Mahométans. Leur alchimie, 698. Leur fureur de prosélytisme, 725.

Mai. Fêtes de —, Voy. *Printemps*. Arbre de —, Voy. *Arbre*.

Maisons ornées de verdure au printemps, 244 et s., 248 et s. ; lors de la grande fête de l'été, 333 et s. ; en Europe, à la St. Jean, 340 et s. ; en Europe, pour chasser les sorcières, 341 ; en Grèce et à Rome, 345. Purification des — comme après un enterrement, 277, 703. Voy. *Nettoyage*.

Maître du Ciel, Voy. *Papes, Papauté*. — de l'encensoir, 55 et s., 425. —s du vent et de l'eau, 522. —s des cérémonies pour le culte dans les temples des ancêtres, 564.

Mâitrêya, le Messie avenir, 310, 716.

Mâitri. La — ou l'amour pour tout ce qui a vie, 715 et s., 720 et s., 728, 739. Elle a servi à rendre la Chine accessible au bouddhisme, 718. Voy. *Êtres vivants*.

Malades. Voy. *Guérison*, *Dieux et déesses* (dieu des Malades).

Maladies, causées par les mauvais esprits, Voy. *Esprits*.

Mandarins. Leur canonisation, 587 et s. Leurs demeures, 69. Ils débrouillent parfois des causes à l'aide de l'inspiration des dieux urbains, 592 et s., 623.

Mandjouçri ou *Mandjouçvara*, 186.

Manger froid. Époque du —, 208 et s.

Marcher sur le feu, Voy. *Feu*. — sur la rosée, 233. — sur la verdure, 233.

Mariage. Cérémonies nuptiales fondées sur le dualisme de la nature, 89, 557. Coupes du —, 88. On condamne en Chine le second — d'une veuve, 556. — d'une fiancée avec son fiancé défunt, 557. Les —s se célèbrent surtout au printemps et en hiver, 87, 438. Ils sont conclus dans le ciel et décidés dans la lune, 476. Dans les îles Orkney et en Inde on les conclut lorsque la lune croît, 479. Il n'y a pas en Chine de — ecclésiastique, 739. Voy. *Fidélité, Lune*.

Marionnettes. Jeux de —, 51, 126, 425, 531,

Marrons dans le Fouhkien, 530. Voy. *Gâteaux*.

Mascarades, 139 et s.

Mâts que les gradués font planter devant leur demeure, 171. — de l'été, - Voy. *Arbre*.

Mâudgalyâyana, 414 et s.

Maux. Les — et les maladies sont causés par les mauvais esprits, Voy. *Esprits*.

Médicaments qui chassent les mauvais esprits, Voy. *Esprits*. Voy. *Remèdes*.

Méditations ou contemplation du bouddhisme. Voy. *Dhyâna*.

Médiums du spiritisme chinois, 295 et s. Voy. *Somnambules*.

Mémoire. Planchettes de —, 265, 462.

Mencius, 160, 210, 370, 372, 403, 406, 555, 689, 716, 747.

Mendiants, 7, 28, 730. — bouddhiques, 729 et s.

Mère royale de l'Occident, 16, 168, 430, 480, 482, 483, 697.

Mérou. Le mont —, 195, 502.

Messes taoïques, 55 et s., 59, 127, 272. — bouddhiques pour les morts, 405, 408, 412, 414 et s., 547, 714, 735.

Métempsycose, 192, 396, 410, 431, 713, 719, 734.

Métiers infimes et méprisés, 293.

Mets. Ils ont un double invisible que les dieux et les morts mangent, 649, 689. — servant de symboles de l'abondance lors du renouvellement de l'année, 23 et s., 33, 584 ; Voy. *Gâteaux, Légumes, Riz, Tourtes*. Pyramides de — pour les âmes délaissées, 426 et s. Voy. *Offrande*.

Miao-tsz', 12, 379.

Micare digitis, 424.

Michel. La St. —, 448, 472.

Milan. Le cri du — annonce le vent, 536. —s de papier, Voy. *Cerfs-volants.*

Milice céleste, 269.

Millet enveloppé de feuilles de bambou comme article d'offrande, 317, 353 et s., 358 et s., 384.

Ministre des cultes de la Chine ancienne, 675.

Miroirs dont on se sert pour regarder dans le ciel, 389. — ardents pour prendre du feu au soleil, 211.

Missions. Ruine des — catholiques en Chine, 240 et s.

Mithra, 93, 215, 219.

Moines. Voy. *Prêtres* et *Mendiants*.

Mois intercalaire, 4.

Moisson. Grande fête de la —, 465 et s. Hymne pour la —, 466.

Moloch, 281 et s., 384.

Monastères, 81, 179, 183, 190 et s., 309 et s., 708, 712, 726 et s., 731. Croisade de Wou Tsoung contre les —, 725. Le « Couvent de la Fontaine qui sourd », 179, 732 et s. Sac du « Couvent de la longue Vie » à Canton, 736 et s.

Mondanité des Chinois, 709.

Monnaie offerte aux âmes des morts, 430, 432.

Montagnes. Les cinq — sacrées, 77, 257, 299.

Morale. Les Chinois ne prennent d'intérêt qu'à la — des religions, 720, 738. La — des trois religions était basée sur le principe du perfectionnement humain, 721, 723.

Moralité des Chinois comparée à celle des Européens, 747. Voy. *Vertu*.

Morra. Le jeu de la —, 424.

Mort. La — n'est d'après les sauvages qu'un sommeil prolongé, 625. — et résurrection des dieux solaires, 218 et s. La — et les morts inspirent partout un respect mêlé de crainte, 546 et s., 649 et s.

Morts. Le jour des —, 241 et s., 630. Voy. *Âmes, Ancêtres, Esprits, Papier, Temples, Tombeaux, Urnes.*

Moulins à prières, 338.

Moûrdhâbhichikta, 310.

Mystères ou moralités, 416 et s. Les — religieux ont toujours été étrangers à la Chine, 743 et s.

N

Index — @

Nagârdjouna, 185.

Naissance. Voy. *Jour de naissance*.

Nature. Les phénomènes de la — créent toutes les notions primitives touchant le surnaturel, 619.

Néphrite. Voy. *Jade*.

Nettoyage des maisons vers le Nouvel-an, 5, 596 ; après le Nouvel-an, 33.

Nirvâna, 10, 181, 708. et s., 719 et s., 726, 732.

Nom. La connaissance du — de quelqu'un met en état d'exercer une influence sur lui, 638. Les —s que possède un Chinois, 458.

Nonnes bouddhiques, 731.

Nord. Le — est le symbole de la nuit et de l'hiver, 470.

Nourriture animale. Les bouddhistes zélés ne font pas usage de — 416 et s., 728.

Nouvel-an. La fête du —, 4 et s. ; présents du —, Voy. *Étrennes*. Symboles du —, 23 et s., 33. Visites et compliments du —, 7, 15, 34. Veillée du —, 8, 610 et s. Voy. *Nettoyage, Veille*.

O

Objets qu'on se suspend au corps, 325 et s.

Obscurité. On préfère l'— pour sacrifier aux morts, 421 et s.

Œil de Mille Milles, 266 et s.

Œils de dragons, 23.

Œufs mangés le jour du Nouvel-an, 227, 607. L'œuf du monde, 222 et s. Voy. *Orphée, Pâques*.

Œuvres méritoires à l'égard des tombeaux, 238.

Offrande. Articles d'— multipliés par les prêtres bouddhiques, 423, 430, 431. — de chair, 31 et s. Voy. *Mets*.

Offrandes au dieu du Ciel, 8, 27, 29, 47 et s., 59 et s., 66 et s., 388 ; présentées par les empereurs sur le grand autel de Pékin, 679 et s. — à la Terre, au dieu de la Richesse, du Bonheur et des Tombeaux, 92, 155 et s., 232, 235 et s., 317 et s., 389 et s., 465 et s., 568, 577 et s. — impériales à la Terre, 319 et s. — au Ciel et à la Terre lors d'un mariage, 89, 557. — aux

dieux du Sol et du Blé, 93, 318, 390 et s. — aux Seigneurs des trois Mondes, 9 et s., 27, 29, 126 et s., 129, 447, 541. — au dieu de la Cuisine, 30 et s., 450 et s., 460 et s., 579 et s. — au dieu de la Guerre, 122 et s., 387. — aux dieux des Lettres, 177, 346, 444, 531, 568.— à la déesse de la Grâce divine, 199. — à la déesse des marins, 265. — impériales au Soleil et à la Lune, 471, 668, 669. — au Soleil et à la Lune au printemps et en automne, 468 et s. — aux déesses des enfants et à la Parque, 396 et s., 448, 546, 583. — à la déesse du Tissage, 440 et s. — à *Keh-Sìng-ông*, 525, 527. — aux dieux de la Porte, 27, 546, 583. — au Dragon, 358, 360, 384. — aux dieux domestiques, 13 et s., 27, 29, 30 et s., 202, 307, 317, 394, 530, 543, 579 et s., 583. — pour obtenir la pluie, 317 et s., 360, 392, Voy. *Pluie*. — à Confucius, 175, 554, 648. — aux morts, 16, 21 et s., 27, 28, 29, 203 et s., 232, 254, 317, 394, 403 et s., 414 et s., 420 et s., 434, 447, 530, 543, 547, 551, 572, 574 et s., 583, 647 et s., 673, 685 et s. ; dans les temples des ancêtres, 551, 563 et s., 688 ; sur les tombeaux, en Chine et ailleurs, 235 et s., 242 et s., 405, 627 et s., 642 et s., 650 ; immédiatement après un décès, 628, 642, 655 ; de toutes sortes d'objets, 643, 647. Pour faire les — aux morts on préfère l'obscurité, 421 et s. — aux âmes des femmes chastes et vertueuses, 562. — aux fantômes aquatiques, 660. — aux crocodiles, 364, 661 et s. Les — aux divinités et aux morts ne diffèrent pas entre elles, 673. Voy. *Messes, Mets, Papier, Sacrifices.*

Oies de la St. Michel en Angleterre, 448.

Olea fragrans, 502.

Ombres. Les — projetées ont donné naissance à la croyance en l'existence de l'âme, 621 et s.

Opium, 425.

Oranges, symboles du bonheur, 16, 25, 86, 334, 602. Elles sont le symbole des ménages divers dont on espère qu'un mariage sera la souche, 86. — sacrifiées à la fête du milieu de l'année, 395.

Ordures. On n'enlève pas les ordures durant les 5 premiers jours de l'année, 33.

Oreille de Bon Vent, 266 et s.

Orgies. Elles sont inconnues dans la religion chinoise, 744 et s.

Orient. L'— est le symbole du soleil, du matin et du printemps, 91, 470, 605.

Ormuzd, 60, 362.

Orphée. L'œuf d'—, 223.

Orpin. Voy. *Grassette*.

Osiris, 41 et s., 60, 215, 219, 224, 667.

Ossements fossiles en Chine, 362 et s. Voy. *Urnes*.

Ouest. L'— est le symbole du soir, de l'automne et de la lune, 470.

Oulamba, 414, 418, 426, 434.

Ourse. La Grande —, 162, 172.

P

Pagodes, 164, 175, 650. Palais. Le — de Jade ou de pourpre caché, 697. Le — de la Pureté suprême, 80, 698.

Palilies, 345,

Palmes vertes lors du dimanche des Rameaux 249, 344. — exorcisées et bénies dans les églises catholiques, 339, 344. — employées pour écarter les malheurs, 344. — distribuées par le clergé, 344.

Pamphlet recommandant le culte du dieu de la Cuisine, 458 et s.

Papauté. La — taoïque, 73 et s. La — bouddhique, Voy. *Dalaï Lama*.

Papes. Conduite des — de Rome par rapport à la fête des Tombeaux, 240. Les — taoïques, 588, 667, 669, 698, 705, 715, 719.

Papier. Moyens de transport en — qu'on brûle pour les dieux et les morts, 30 et s. ; 428, 432, 457, 580, 673. Habits en — qu'on brûle pour les morts, 22, 414, 421, 424, 428, 448, 647 et s., 655, 73 ; pour la patronne des enfants, 397, 673. Objets en — qu'on brûle pour les morts, 428, 432, 647 et s., 655. Morceaux de — déposés sur les tombeaux, 235, 628. Argent en — employé comme article d'offrande, 21 et s., 414, 432, 581, 647 et s., 673. —s pour écarter les mauvais esprits, Voy. *Esprits*. Voy. *Inscriptions*.

Pâques, 132, 218, 249. Bœuf de —, 93. Œufs de —, 220 et s, 60. Cierges pascals, 132, 216 et s. Feux de —, 132, 216, 225.

Paradis. Le — occidental, 192, 731, 734.

Parapluies ou parasols plantés sur les tombeaux, 650.

Parfums et substances odorantes qui éloignent les maladies, 325 et s., 333, 336, 639 et s.

Parque. La —, Voy. *Dieux et Déesses*.

Patriarcal. Esprit — des Chinois et organisation —e de leur société, 546, 663, 690, 741.

Patrick. La St. —, 248.

Patrons et patronnes. Voy. *Dieux et déesses.*

Paul. La St. —, 54.

Pavillons à prières, 338.

Pêcher. Le — est le symbole de la vertu de la femme, 88, 430. Il est le symbole du soleil, 603 et s., 640 ; Il est l'arbre de la vie, le symbole de l'éternité et de l'infini, 293, 298, 605, 697. Il chasse les mauvais esprits, Voy. *Esprits*. Voy. *Planches*.

Pêches qui prolongent la vie, 194, 431. Soupe aux — mangée le jour du Nouvel-an, 607. Sceaux de pêche, 339, 600.

Peines corporelles et peine capitale réservées pour l'hiver, 575.

Pèlerinages, 525, 740. — à l'île de P'ou-T'o, 193 ; au temple de *Keh-Sìng-ông*, 201, 517, 526 et s.

Pénates. Voy. *Dieux et déesses* (dieux domestiques).

Pénitences. La Chine ne connaît par les — imposées par le clergé, 740.

Père. Le — de famille est prêtre de la famille, 676, 742. —s des Murailles et Fossés, Voy. *Dieux et déesses*.

Périodes. Les 24 — de l'année, 45 et s.

Perles. Une perle ou quelque autre pierre précieuse se trouve dans la tête du dragon, 369, 385. Les — sont influencées par la lune, Voy. *Lune*. Perle qui luit pendant la nuit, 195.

Persécutions des chrétiens, 241, 725. — des bouddhistes, 725. Elles n'ont jamais été dirigées contre les convictions religieuses, 725.

Persée, 215.

Pessimisme. Le —, qui, dans l'Inde, a été si favorable à la propagande bouddhiste, a toujours fait défaut en Chine, 710 et s.

Pétards, 10 et s., 641.

Phallus, 37, 745.

Phénomènes de la nature. Voy. *Nature*.

Philosophes. Culte des —, 175, 554 et s., 658.

Philosophie. L'éducation nationale a toujours été confiée à la —, jamais à la religion, 746 et s.

Pierre philosophale des taoïstes, 407, 696 et s., 710, 712.

Pierres où sont gravés les ouvrages canoniques, 531.

Pies. Leur migration en automne, 440. Pont de — et de corneilles sur la voie lactée, 439 et s.

Piété filiale, 17, 241, 403, 412 et s., 547 et s., 687 et s., 709, 741 et s.

Pilule de l'immortalité, 81.

Pin. Voy. *Cyprès*.

Pinceau divinatoire, 292.

Pique-niques, 236, 532, 576.

Place d'honneur à table, 86.

Planches de bois de pêcher pour chasser les mauvais esprits, 600. — pour faire des rapports au trône ou planchettes de mémoire, Voy. *Mémoire*.

Plantes toujours vertes placées sur les tombes et portées dans les cortèges funèbres, 258. Les — odorantes écartent les influences néfastes des mauvais esprits, 333, 336, 639. — exorcisantes, Voy. *Esprits*. Voy. *Arbres, Acore, Ail, Armoise, Calebasses, Canne à sucre, Chènevis, Cornouille, Dattes, Grassette, Grenades, Herbe, Herbes, Joubarbe, Légumes, Marrons, Millet, Oranges, Palmes, Pêcher, Pêches, Rameaux, Riz, Romarin, Rue, Sureau, Trèfle, Verdure*.

Plats d'offrande, 50.

Pluie. Processions pour obtenir la —, 67 et s., 375. Conjuration de la — lors de la fête de la mi-été, 374 et s. La — conjurée anciennement, 375 et s. La — conjurée par des prêtres bouddhiques, 69, 376, 735. L'oiseau qui présage la —, 70, 375. Voy. *Dragon, Offrandes*.

Poinçon ou *pinceau magique*, 292.

Poissons influencés par la lune, Voy. *Lune*. Voy. *Étangs*.

Polaire. L'étoile —, Voy. *Dieux et déesses*.

Police. Fonctionnaires ou agents de — au service des dieux urbains, 594.

Pont de couteaux, 294 et s. — de pies, Voy. *Pies*.

Pontife. Voy. *Grand-Prêtre*.

Porcs consacrés au Ciel, 50. Tête de porc sacrifiée au Ciel, 47.

Port. Description du — d'Émoui, XVII et s. ; ce port au Nouvel-an, 7.

Portraits des morts, 655 et s. Voy. *Images, Tablettes mortuaires.*

Possédés. Voy. *Exorcistes.*

Postérité. Les Chinois aiment avant tout à procréer une — aussi nombreuse que possible, 709.

Poupées pour écarter les influences malsaines de l'été, 332, 349, 378, 639, 651 ; — pour remplacer les sacrifices humains, 645 et s. — brûlées pour les morts et enterrées avec eux, 645 et s., 647. Elles peuvent héberger des âmes ou des esprits humains, 298, 638 et s., 651 et s. Tantes aux —, 295 et s., 637 et s., 651. Voy. *Images*, *Portraits*. — en papier, Voy. *Papier*.

Pratchêta, 368.

Prédications religieuses. Les — sont étrangères à la Chine, 739.

Présents. Voy. *Étrennes*.

Prêta, 410 et s.

Prêtres. Les — en Chine ne se sont pas constitués en clergé organisé ou en armée ecclésiastique, 741. Il n'y a jamais eu en Chine une caste de — puissante et influente, 725, 736, 738 et s., 741 et s. Il n'y avait pas de — dans la Chine ancienne, 676. Voy. *Empereur, Hiérarchie, Père, Vêtement*.

Prêtres taoïques, 38, 43, 51, 59 et s., 69, 81, 134, 271, 273, 276 et s., 284, 703 et s., 709. Leurs exorcismes, 134, 277, 703. Voy. *Sortilèges, Taoïsme.*

Prêtres ou *moines bouddhiques*, 55, 69, 179, 309 et s., 376, 423, 430 et s., 704, 714 et s., 726 et s., 732 et s. Leur recrutement parmi les laïques, 727. Leur consécration, 311 et s., 727, Leurs vœux, 727 et s. Le peuple les a généralement en mince estime, 736 et s. Voy. *Ascétisme, Bouddhisme, Célibat, Diplôme, Monastères, Nourriture animale.*

Prières écrites, 51, 64 et s. — pour être habile aux ouvrages féminins, 441. — pour avoir la pluie, Voy. *Pluie*. — liturgiques des bouddhistes, 431, 733, 739. Voy. *Moulins, Pavillons, Tantra.*

Principe. Premier — de la nature, 60. Voy. *Tao*.

Printemps. Réception du —, 90 et s., 239, 244 et s., 603 ; en Europe, 91, 248 et s. Festivités du — en Europe, 248 et s. Voy. *Bleu, Feux, Lumières*.

Procès. Voy. *Litiges*.

Processions pour chasser les esprits malfaisants, les malheurs et les maladies, 272, 282 et s., 703. — où l'on promène les dieux, 139 et s., 270 et s., 282 et s., 308. — où l'on promène un dragon, 140, 348 et s., 368 et s., 375, 378, 384. — des prêtres bouddhiques dans le 7e mois, 423. — pour obtenir la pluie, 67 et s., 375.

Pronostications du temps, 54, 492, 513 et s., 611 et s. Voy. *Avenir*.

Propagande. Congrégation de la —, 240. Voy. *Bouddhisme*.

Puits fermés et rouverts vers le Nouvel-an, 27.

Purgatoire des bouddhistes. Voy. *Enfer*.

Purification de Marie, 138. Voy. *Maisons*, *Sel*.

Pyrolâtrie, 277. Voy. *Magisme*.

R

Rameaux. Dimanche des —, 249, 344.

Ratnatraya, 310.

Ratou-demit, 587.

Rébellion de T'aï-p'ing. Voy. *T'aï-p'ing*.

Réception du printemps, Voy. *Printemps*. — des dieux domestiques, 30 et s. ; de leurs remplaçants, 581.

Refuge pour les débiteurs vers le Nouvel-an, 585.

Régulateurs. Les deux — de la nature, 60.

Religion. La — en Chine, 615 et s. ; son caractère conservateur, 618. La — d'État, 299, 472, 705.

Relique bouddhique de Fouh-Tcheoufou, 179.

Remèdes. Recherche de — en s'abandonnant à l'inspiration d'une divinité, 290 et s., 634. Voy. *Médicaments*.

Remplaçants du corps. Voy. *Poupées*.

Renouvellement des feux au printemps. Voy. *Feux*.

Repas. Voy. *Festins*.

Repos dominical. Le — est inconnu en Chine, 739.

Résurrection du corps, 628 et s. Voy. *Mort.*

Révélation. Les trois religions de la Chine ne s'appuient pas sur une — divine, 721.

Rêves. Les — confirment la croyance en l'existence d'êtres invisibles, 623. Ils donnent aux sauvages la conviction que les âmes peuvent pénétrer dans les animaux, 661. Ils proviennent de l'agence d'êtres surnaturels, 518, 592 et s., 623. En rêve l'âme peut entrer en communication avec l'esprit ou l'âme d'autres êtres, 623.

Révolte de T'aï-p'ing. Voy. *T'aï-p'ing*.

Rigveda. Le —, 453 et s., 457 et s., 485 et s.

Riz comme symbole de l'abondance au renouvellement de l'année, 23, 584. — offert à la Terre, 156, 390. — enveloppé de feuilles de bambou et sacrifié lors de la grande fête estivale, 317, 353 et s., 358 et s., 384. On s'abstient, le jour du Nouvel-an, de riz cuit avec beaucoup d'eau, 26. Farine de —, offerte aux dieux domestiques et aux ancêtres le 15 du 6e mois, 395. — offert aux dieux domestiques et aux ancêtres le 9 du 9e mois, 530 et s. Farine de — offerte à la Terre le 15 du 8e mois, 465 et s. ; offerte au solstice d'hiver, Voy. *Boulettes*, *Lingots*. Voy. *Gâteaux*, *Sel*.

Roch. La St. —, 274.

Roi-Dragon des Mers, 195, 367, 662.

Romarin jeté, en Europe, dans les fosses et déposé dans les bières, 258.

Rouge. Le — est la couleur du bonheur, qui chasse les esprits malfaisants, 7, 25, 49, 326, 338, 599 et s.

Roupa-dhâtou, roupa-vatchara, 10.

Rue. La — en Angleterre comme symbole du deuil, 334. En Europe, comme amulette et dans les exorcismes, 344.

Ruta graveolens. Voy. *Rue*.

S

Index — @

Sabéisme, 436, 665 et s.

Sabres. Petits — en bois de saule suspendus sur la poitrine, 328 et s. — qui chassent les mauvais esprits, Voy. *Esprits*.

Sacrifices humains. Les — en l'honneur des dieux sont inconnus en Chine, 281, 745. — faits aux morts, 642 et s. ; voy. *Suttisme*. Voy. *Offrandes*.

Sagara, 195, 367.

Saints des taoïstes, Voy. *Génies*. — des bouddhistes, Voy. *Bodhisattvas*.

Sakyamouni, 73, 75, 179, 308 et s., 325, 414 et s., 731.

Sâla, 504 et s.

Sang-Souratma, 595.

Sangha, 309, 731.

Sangtåpå, 729.

Sansâra, 192, 396, 431, 734.

Santri Birahi, 745.

Sapèques, 311. Voy. *Monnaie*.

Satan, 224, 361, 378. Voy. *Diable.*

Saule. Le rôle symbolique du — au printemps, 252 et s. ; au milieu de l'été, 329, 337, 343. Rameaux de — fixés aux portes au printemps, 251 ; le 15 du 1er mois, 245 ; le 5 du 5e mois, 337. Le — comme symbole de la lumière solaire, de la force vitale et de l'immortalité ; il chasse les mauvais esprits, 252 et s., 259, 293, 298, 329, 337, 343, 606, 640, 696. En Europe on le plante sur les tombeaux, 254, 259. Fleurs de — mangées dans la période du manger froid, 246.

Sauriens. Voy. *Crocodiles*.

Schlegel sur l'antiquité de la sphère chinoise, 368, 437 et s. ; sur l'origine du culte de la déesse du Tissage, 437 et s.

Scribes et docteurs de la loi. Les — ont toujours été inconnus en Chine, 722.

Sécheresses de l'été en Chine, 321, 358, 371 et s., 391 et s.

Secrétaires des dieux urbains, 594.

Sel, employé avec le riz pour purifier les maisons et pour chasser les mauvais esprits, 277, 703.

Sensualité. La — n'a jamais été sanctifiée ou divinisée en Chine, 744 et s.

Sentinelles à l'entrée d'un temple, 60. Voy. *Tigre*.

Sept. Le nombre de — dans les théologies et les religions, 66.

Septième Soir. Fête du —, 436 et s. ; au Japon, 443.

Sequoia gigantea, 256.

Serments faits dans les temples des dieux urbains, 595.

Serpent. Le — comme symbole de la médecine, 274.

Soie. Voy. *Fils*.

Soldats célestes ou divins, 269.

Soleil. Le — est représenté comme l'époux de la lune, 38, 41 et s., 473 ; comme médecin, 274 et s., 329. Il est la source de la vie, 329. Il chasse les mauvais esprits, Voy. *Esprits*.

Culte du —, 469 et s., 667 et s. ; aux îles Marquises, 43 ; par les empereurs, 163, 469 et s., 668 ; chez divers peuples, 215 et s., 277 et s. Voy. *Dieux et déesses* (dieux solaires), *Fêtes*, *Feux*.

Animaux solaires, Voy. *Coq*, *Tigre*. *Plantes solaires*, Voy. *Acore*, *Pêcher*, *Saule*.

Solitaires du taoïsme, 408, 695 et s., 701, 704.

Solstice d'été, 316 ; Voy. *Été*. Le — d'hiver, 438 ; il est l'époque de la mort, 575. Fête du — d'hiver, 542 et s.

Soma. Voy. *Amrita*.

Somnambules en Chine, 295 et s., 637.

Songes. Voy. *Rêves*.

Sorcières. Les procès de — sont inconnus en Chine, 635. Voy. *Tantes aux poupées.*

Sortilèges des prêtres taoïques, 298, 524 et s., 703.

Soulèvement de T'aï-p'ing. Voy. *T'aï-p'ing*.

Souscriptions pour la célébration des fêtes, 58, 346, 425.

Spectres. Voy. *Esprits*.

Sphère. L'antiquité de la — chinoise, 368, 437 et s.

Spiritisme en Chine, 295 et s., 637 et s.

Sucre et *canne à sucre* comme symboles de la douceur de la vie, 16, 25, 87. Sucre en guise d'offrande, 8, 199.

Sucreries servant dans les offrandes, 8, 199, 420.

Sud. Le — est le symbole du midi et de l'été, 470, 605.

Suicides. Voy. *Suttisme*.

Sureau. Feuilles de — mises aux portes et aux fenêtres pour se garantir des charmes des sorcières, 344.

Surnaturel. Naissance des premières notions touchant le —, 619.

Suttisme en Chine et ailleurs, 282, 557 et s., 643 et s., 740, 745.

Symboles. Les huit —, 61, 440.

Syncrétisme du bouddhisme, 187, 718.

T

Tabernacles pour les dieux domestiques et les ancêtres, 13, 20, 581, 650, 673.

Tablettes mortuaires, 16, 18 et s., 175, 546, 550, 649, 651 et s, 658, 673. — impériales, 679 et s. Voy. *Ame*.

T'aï-p'ing. Rébellion de —, XXI, 82, 553.

Talismans. Voy. *Amulettes*.

Tantes aux poupées. Voy. *Poupées*.

Tantra, 414, 423, 430 et s. L'école —, 414.

Tao. Le — des taoïstes, 275, 678, 693, 695, 697 et s. Le — divinisé ou Youen Chi, 678, 701.

Taoïsme, 38, 163, 691 et s., 709 et s. Ses bases, 692 et s. Son caractère matérialiste, 182, 407, 698, 702. Sa morale, 717, 693 et s. ; Voy. *Morale*. Son ascétisme, 695 et s., 710. Son alchimie, 500, 605, 696 et s., 712. Ses exorcismes, 702 et s. Son culte des morts, 700 et s. Son culte des dieux, 700 et s., 715. Comment le — et le confucianisme se sont mutuellement pénétrés, 705 et s. Le — dans ses rapports avec le bouddhisme, Voy. *Bouddhisme*. Voy. *Élixir de vie. Génies, Lao Tsz', Pierre philosophale. Prêtres.*

Tartares. Lutte des — contre Koxinga, 204. Leur suttisme, 646.

Tartes. Voy. *Tourtes*.

Taureau. La constellation du —, 93, 135, 223.

Tellus, 147.

Temples. Ce sont des tombeaux et des autels perfectionnés, 650. Leur inauguration, 67, 550, 704. Leur érection, administration etc., 55 et s., 550 et s. Les chefs de temples, 56 et s., 346, 425, 429. Cérémonies dans les — aux jours de fête des divinités, 267 et s. Les — à la fête des Lanternes, 129 et s., 131. — des morts, 546, 549 et s., 649 et s., 673, 675 et s., 687 et s. — de Confucius et de ses disciples, 164, 175, 554 et s., 651, 705. — de Wun Tch'ang, 164. — de souverains, de philosophes et de savants illustres, 554, 650. — des lettrés renommés d'un district, 563. — des femmes chastes et vertueuses, 556 et s., 650. — des fonctionnaires de mérite qui ont trouvé la mort au service de l'État, 553 et s., 650. — des fonctionnaires illustres d'un district, 563, 650. — des dieux urbains, 586, 590 et s. Le « Temple des Horreurs » à Canton, 590. Le temple de Péh-Ta, 273. Le temple de *Keh-Sìng-ông*, 201, 517 et s., 523 et s. Voy. *Avènement*, *Pagodes*.

Temps. Le — qu'il fera est pronostiqué le jour de naissance du Ciel, 54. Pronostications du — d'après la lune, 492, 513 et s. ; le dernier jour de l'an, 611 et s.

Terre. La — en qualité d'une des deux principales divinités de la nature, 147 et s., 664 et s. Elle est, selon les taoïstes, l'idéal du repos, 693. Voy. *Ciel, Dieux et déesses, Gea*.

Thé offert aux dieux et aux morts, 8, 14, 47, 673.

Thugs, 740.

Ti. La signification de ce titre, 43, 670, 678.

Tigre, Le — et son symbolisme, 133 et s. Il chasse les mauvais esprits, Voy. *Esprits*. Son rôle dans la médecine chinoise, 609. C'est un animal solaire, 610. Il est quelquefois habité par une âme humaine, 661. Le — blanc, 610 ; la constellation de ce nom, 135. Voy. *Amulettes*.

Tisserande. La —, 437 et s. Voy. *Dieux et déesses* (déesse du Tissage).

Toba. La dynastie de —, 78, 229.

Tolérance absolue qui règne en Chine en matière de religion, 720, 737, 739. Esprit de — du bouddhisme, 718. — mutuelle des trois religions, 720 et s., 726.

Tombeaux. La fête des —, 203 et s., 231 et s. ; son origine, 626 et s. ; celle des catholiques, des Parses, des Javanais et des Balinois, 241 et s., 630 ; celle des Russes, 630. On dort sur les — pour avoir des songes révélateurs, 593, 624. On dépense beaucoup de soins aux tombeaux, 236 et s., 630, 642. Leur position décide du bonheur ou du malheur de la postérité, 522, 630. Ils sont la forme primitive des autels et des temples, 650.

Topa. Voy. *Toba*.

Tortue. La — comme symbole d'une longue vie et de la nature morte, et comme moyen de connaître l'avenir, 49 et s. La constellation hivernale de ce nom, 50. Les —s sont influencées par la lune, Voy. *Lune*. Voy. *Gâteaux*.

Tortures que les exorcistes s'infligent volontairement. Voy. *Exorcistes*.

Totémisme en Chine, 299.

Tourtes comme symboles de l'abondance au renouvellement de l'année, 23, 584, 613.

Toussaint bouddhique, 307 et s.

Tragédies. Voy. *Drames*.

Transmigration des âmes. Voy. *Métempsycose*.

Traylokya, 10.

Trèfle en Irlande, le jour de la St. Patrick, 248.

Trépassés. Voy. *Morts*.

Trimourti, 309.

Trinité bouddhique, 309 et s., 733, 735.

Triratna, 309.

Trombes attribuées aux dragons ; en Chine, 373 ; en Europe, 382.

Typhon, 60, 215, 219, 224, 361, 378.

U

Univers. Idées des Chinois sur l'origine de l'—, voy. *Cosmogonie*.

Uranus, 36, 85.

Urbani, 586.

Urnes pour les ossements des morts, 237, 522.

Usages et coutumes qui se rattachent à des dates fixes et reviennent périodiquement chaque année, X et s.

Ustensiles qu'on se suspend au corps avec d'autres objets, 327 et s.

V

Vacher, 439, 670.

Va-nus-pieds. Voy. *Garçons*.

Varouna, 368.

Veille. La — du Nouvel-an, 583 et s. Repas de la — de l'an, 611 et s. Voy. *Étrennes, Feux.*

Veillée du Nouvel-an, 8, 610 et s.

Vent. Le — a confirmé la croyance primitive en une forme invisible de l'existence, 620. Voy. *Milan*.

Ventriloquie, 298.

Verdure pour fêter le printemps, 244 et s. ; pour fêter l'été, 333 et s. Voy. *Fleurs. Maisons*.

Vert. Voy. *Bleu, Habits*.

Vertu. La — et la moralité ne sont pas basées en Chine sur les dogmes religieux, mais sur l'éducation, 746 et s. Elles sont grandement appuyées par le culte des ancêtres, 548, 747. Le soin d'inculquer la — à la nation n'est pas confié à la religion, mais à la philosophie, 746 et s. Les cinq —s impérissables, 719.

Vesta, 216, 250.

Vêtement sacerdotal des prêtres taoïques comparé à celui des prêtres des juifs, des Perses et des chrétiens, 60 et s. —s, Voy. *Habits*.

Viande. Voy. *Bœuf, Nourriture animale*.

Vie. Élixir de —, voy. *Élixir, Immortalité*.

Vie future, 684 et s. La croyance en une — est générale, 546. Voy. *Bôdhisattvas, Ciel, Enfer, Génies, Prêta*.

Vierge. La constellation de la —, 438.

Vieux. Le — de la lune, Voy. *Homme*.

Vin de l'immortalité, 166. — d'offrandes, 673 ; Voy. *Libations*.

Visites. Cartes de —, 15. Voy. *Nouvel-an*.

Viviers. Voy. *Étangs*.

Vœu faits aux dieux, 52. — d'épargner des animaux, 728 ; — des prêtres bouddhiques, Voy. *Prêtres bouddhiques*.

Voie lactée, 440.

Voyage des dieux domestiques au ciel, 30, 579 et s.

Y

Yama. Voy. *Dieux et déesses* (dieu de l'Enfer).

Yôgâtchâra. École —, 414.

Yoni, 745.

Z

Zodiaque. Le — des Chinois, 545.

Index — @